BnF Gallica

Encyclopédie des gens du monde, répertoire universel des sciences, des lettres et des arts : avec des notices sur les [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

. Encyclopédie des gens du monde, répertoire universel des sciences, des lettres et des arts : avec des notices sur les principales familles historiques et sur les personnages célèbres, morts et vivans, par une société de savans, de littérateurs et d'artistes, français et étrangers. T. 22.2 VAC-ZYM. 1833-1844.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

ENCYCLOPÉDIE

DES

GENS DU MONDE.

TOME VINGT-DEUXIÈME.

Deuxième Partie.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

IMPRIMÉ

PAR LES PRESSES MÉCANIQUES D'E. DUVERGER,

RUE DE VERNEUIL, N° 4.

SIGNATURES

DES AUTEURS DU QUARANTE-QUATRIÈME VOLUME.

MM.		MM.	
Artaud (l'insp. général).	A-d.	Péligot	E. P.
Avenel	M. A.	Petit-Lafitte (à Bordeaux)	A. P. L.
Berville	S. A. B.	Prévost (Constant) . . .	C. P.
Brunet.	W. B-t.	Rathery.	R-y.
Chamrobert (de)	P. C.	Ratier (le docteur). . .	F. R.
Déaddé	D. A. D.	Regnard (Émile).	E. R.
Dehèque	F. D.	Rinn.	J. R.
Delcasso (à Strasbourg).	L. D-c-o.	Saucerotte (à Lunéville).	C. S-te.
Depping	D-c.	Saunois	V. S.
Dumas (à Bolbec). . . .	Ant. D.	Schnitzler	J. H. S. et S.
Fée (à Strasbourg). . . .	A. F.	Schoenefeld (de). . . .	S-f-d.
Garden (le comte de) . .	Cte de G.	Simon (Max.), à Montmirail	M. S-n.
Guigniaut.	G-n-t.	Soyer	L. C. S.
Haag (Eugène)	E. H-g.	Spach (Édouard).	Éd. Sp.
Haag (Émile)	Em. H-g.	Spach (Louis), à Strasb.	L. S.
Haillot (le commandant), à Strasbourg.	C. A. H.	Taillandier.	A. T-r.
Hase	H.	Travers (à Caen)	J. T-v-s.
Jal	A. J-l.	Vaucher (à Genève) . .	L. V.
La Fage (Adrien de) . .	J. A. de L.	Vieillard.	P. A. V.
Legrand.	A. L-d.	Villenave	V-ve.
Lemonnier.	C. L-r.	Vogel.	Ch. V.
Louvet.	L. L.		
Naudet.	N-t.		

Les lettres *C. L.* indiquent qu'un article est traduit du *Conversations-Lexicon*, ou de son supplément intitulé *Conversations-Lexicon der Gegenwart*, le plus souvent avec des modifications (*m.*). *Enc. amer.* signifie *Encyclopædia americana*. Enfin la signature *Enc. autr.* se rapporte à l'*Encyclopédie nationale autrichienne*.

ADDITIONS ET ERRATA.

Tome XXII.

Pag. 4, col. 2, ligne 36, *au lieu de* 1794, *lisez* 1795.

p. 15, col. 1, ligne 51, *au lieu de* Henri III *lisez* Henri II.

— col. 2, ligne 27, *au lieu de* 1629, *lisez* 1658 (*voy.* T. XVIII, p. 11).

p. 18, col. 2, ligne 21, *au lieu de* Vict^e^ Déjazet, *lisez* Virginie Déjazet.

p. 63, col. 2, ligne 47, *au lieu de* l'éloquence de la chair, *lisez* l'éloquence de la chaire.

p. 87, col. 1, ligne 38. Art. Thiers. Cette anecdote relative à l'éloge de Vauvenargues, est peut-être sans fondement réel; *voy.* à ce sujet notre art. Vauvenargues.

p. 130, col. 2, art. Tibet, *ajoutez* qu'on doit à M. J.-I. Schmidt, à Saint-Pétersbourg, une grammaire (1840) et un dictionnaire (1844) de la langue tibétaine.

p. 150, col. 2, ligne 33, *au lieu de* Volanga, *lisez* Volange.

p. 307, col. 1, ligne 45, *au lieu de* Vouzle, *lisez* Voulzie.

p. 368, col. 2, ligne 24, *au lieu de* se rencontrent, *lisez* se remontrent.

p. 391, col. 2, ligne 39, *au lieu de* passage pour la nourriture, *lisez* panage pour la nourriture.

p. 396, col. 1, ligne 42, *au lieu de* A la suite de cette guerre, *lisez* Fatiguée de cette guerre.

p. 530, col. 2, ligne 15, *au lieu de* en ces jours, *lisez* en ces jours néfastes.

p. 613, col. 2, ligne 22. Le vœu par lequel se termine l'art. Villemain est déjà réalisé, grâces à Dieu, au moment où nous terminons le volume. Ce qu'on avait pris pour un dérangement dans les facultés de cet esprit si élevé n'étaient que les symptômes passagers d'une fièvre chaude, conséquence de la lutte courageuse que M. Villemain avait eu à soutenir contre l'influence du jésuitisme dans la direction des études secondaires. Dans les derniers jours de février 1845, il a repris ses fonctions de secrétaire perpétuel à l'Académie-Française.

p. 719, col. 1, ligne 30, *ajoutez :* William Wellesley-Pole, comte de Mornington, est mort en février 1845.

p. 794, col. 1, ligne 28, dans quelques exemplaires seulement, *au lieu de* Dans une procession, le 30 juillet 1819, *lisez* le 30 juillet 1419.

V.

V, la vingt-deuxième lettre de notre alphabet et la dix-septième consonne, laquelle se dit aujourd'hui *vé* au lieu qu'elle était appelée autrefois *u consonne*. Elle est dento-labiale, car, pour la prononcer, on rapproche les dents supérieures de la lèvre inférieure. Quoique sa prononciation ne donne point lieu à l'émission d'un souffle comme celle de la lettre *f*, le *v* a cependant de si grands rapports avec cette dernière qu'il est souvent confondu avec elle par les étrangers. Rien n'est plus naturel, puisque *novus*, *brevis*, *clavis* deviennent en français *neuf*, *bref*, *clef* (pron. *clé*), et que le *v* reparaît ensuite dans le féminin de ces mêmes mots ou dans des composés (*neuve*, *brève*, *clavi-cylindre*, etc.). De plus, quoiqu'on fasse sonner l'*f* dans *Il y en a neuf*, et en général quand le mot *neuf* termine la phrase, on le prononce, au contraire, comm *neuv'* quand il est suivi d'un mot commençant par une voyelle ou par une *h* muette (*neuv'arbres*, *neuv'hommes*). En allemand, le *v* (*vau*, pron. *faou*) a presque toujours la valeur de l'*f*, et, dans cette langue, c'est par le double *v* (*voy.* W) qu'on exprime le son rendu en français, en anglais, en italien, etc., par la lettre simple.

Cette lettre est au fond, pour la valeur presque aussi bien que pour la forme, l'υ grec placé entre deux voyelles. En russe, et jusqu'à un certain point dans le grec moderne, le *b* se prononce de même : on sait que *Basile* se dit en russe *Vassilii*, et anciennement la forme du mot bibliothèque y était *vivliofica*.

Comme lettre numérale, V, moitié de X, vaut cinq, et cinq mille quand il est surmonté d'une petite ligne horizontale. Autrefois l'atelier monétaire de Troyes avait cette lettre pour signe. On connait les abréviations V. M., Votre Majesté, V. S., Votre Sainteté, V. E., Votre Excellence, VV. NN. PP., Vos Nobles Puissances; celle de V° dans les écritures de commerce signifie *verso*. J. H. S.

VAAST (SAINT), en latin *Vedastus*, un des apôtres de la Gaule et des Francs, sacré évêque par S. Remi et qui mourut vers l'an 540.

VACATIONS (CHAMBRE DES), *voy.* CHAMBRE, T. V, p. 333.

VACCIN, VACCINATION, VACCINE, mots dérivés de *vacca*, vache, parce que le vaccin est en effet un virus emprunté à ces animaux et inoculé aux hommes par la vaccination. On appelle vaccine la maladie de la vache affectée du virus, et l'incommodité fort légère qui résulte chez l'homme de l'introduction de cette matière dans les tissus de son corps. Nous avons indiqué, aux mots INOCULATION et JENNER, l'origine et les premiers essais d'une pratique à laquelle l'humanité est si redevable : il ne nous reste plus ici qu'à décrire l'affection vaccinale chez l'espèce bovine et chez l'homme.

La *cow-pox*, vérole ou picotte des vaches, survient au pis de ces animaux; elle se communique de l'un à l'autre par le contact des doigts des personnes chargées de la traite, lesquelles en sont elles-mêmes affectées lorsqu'elles touchent les bêtes malades, étant atteintes de quel-

que écorchure. Quel que soit le sujet sur lequel cette affection se manifeste ou spontanément ou par suite de l'inoculation, elle présente une marche et des caractères constants. Quatre jours seulement après l'introduction du liquide contagieux, une rougeur légère paraît au point d'insèrtion; le 6e jour se développe une pustule qui se remplit d'un liquide séreux; les trois jours suivants cette pustule s'élargit, s'aplatit et se creuse au centre, en même temps que la base se gonfle de plus en plus. C'est du 8e au 10e jour que le fluide vaccin jouit au plus haut degré de la propriété contagieuse : c'est alors que se manifeste un mouvement fébrile plus au moins intense qui parait tenir à la résorption du vaccin et à son action intérieure. Après cela il devient trouble, puis tout à fait purulent, et vers le 12e jour se forment des croûtes qui, en se détachant, laissent des cicatrices profondes et indélébiles.

La vaccine préserve de la petite vérole ou variole (*voy.*), et réciproquement elle ne prend pas chez les sujets variolés : c'est un fait acquis à la science par les expériences les plus nombreuses peut-être qui aient jamais été faites; les exemples de variole chez un sujet réellement vacciné sont excessivement rares, s'il en est de bien avérés. Mais il survient une affection modifiée et peu grave qui a reçu le nom de *varioloïde*. Il n'est pas vrai qu'avec la vaccine puisse être transmis le germe d'aucune autre affection contagieuse, ni que son introduction ait rendu le croup plus fréquent. Son action inexplicable a été toute bienfaisante et a borné les immenses ravages de la variole. On a prétendu que la vaccine ne préservait que pour un certain temps, et, d'après cette idée, on a conseillé des revaccinations qui ont démontré la solidité de la garantie offerte par la première, mais que cependant la prudence autorise et peut même conseiller. Il en est de même du renouvellement du virus vaccin qu'on veut aller reprendre sur la vache, prétendant qu'il s'est abâtardi en passant sur l'espèce humaine et par de nombreuses transmissions depuis que la vaccine est devenue une pratique vulgaire.

La vaccination peut avoir lieu en tout temps, à tout âge, sans préliminaire et sans soins ultérieurs. Avec la pointe d'une lancette on ouvre une pustule vaccinale, puis on pratique (aux bras le plus ordinairement) six à huit piqûres. Une seule pustule suffit pour préserver. Aucune préparation n'est nécessaire, non plus qu'aucun traitement consécutif, la vaccine n'entraînant qu'un léger mouvement fébrile.

On conserve le virus vaccin afin de le transporter ou de l'employer à une autre époque. Pour cela, on se sert de deux plaques de verre qu'on appose sur une pustule ouverte et qu'on applique ensuite l'une contre l'autre par leurs faces chargées; plus communément on a recours à des tubes capillaires dans lesquels on fait pénétrer le fluide contagieux. On doit toujours le préserver du contact de l'air et de la lumière, et plus encore de la chaleur. Au moment de l'employer, il suffit de le délayer avec une goutte d'eau. Le vaccin peut se conserver ainsi pendant plusieurs années.

Souvent il arrive que la vaccination produit une éruption de pustules non préservatives, connues sous le nom de *fausse vaccine*, qu'il faut bien distinguer de la véritable. Outre que ces pustules sont pointues, irrégulières dans leur forme et dans leur volume, elles présentent pour caractère fondamental de se développer aussitôt après l'insertion, de telle sorte qu'elles se dessèchent au 8e jour, c'est-à-dire au moment où les autres sont au plus haut point de développement. F. R.

VACHE, *voy.* Boeuf.

VACHE MARINE, *voy.* Lamantin.

VADÉ (Jean-Joseph), chansonnier français et poëte dans le genre poissard, né à Ham (Somme), en 1720, mort à 37 ans, dit un biographe, pour avoir trop bu et trop chanté.

VADE MECUM, expression latine qui signifie littéralement : *Venez avec moi*, et qui sert à désigner une chose que l'on porte ordinairement et commodément avec soi. On donne principalement ce titre à des livres d'un volume restreint et disposés de façon à ce qu'on y retrouve facilement ce dont on a besoin de se rappeler. En Allemagne, il s'applique

particulièrement à des recueils d'histoires, de bons mots et de récits d'aventures plaisantes. On ne se douterait certes pas que le premier ouvrage ainsi dénommé eût été un livre ascétique, le *Vade mecum piorum christianorum*, qui parut à Cologne en 1709. X.

VADIER, député à la Convention, membre du Comité de sûreté générale, *voy.* cet art., JACOBINS et ROBESPIERRE.

VAGABOND, VAGABONDAGE (du latin *vagus*, errant). C'est la situation de l'homme qui n'a ni moyens d'existence, ni domicile fixe, qui erre çà et là, sollicitant le plus ordinairement de la charité publique un morceau de pain ou quelques pièces de monnaie.

Le vagabondage est le fruit ou d'une extrême misère, ou d'une invincible oisiveté ; il ravale ceux qui s'y livrent à une sorte d'état sauvage et oblige la société à se mettre incessamment en garde contre eux. A toutes les époques de notre histoire, la législation a fait des efforts pour réprimer cette lèpre sociale, mais ils ont toujours été infructueux. Louis XIV, en particulier, a multiplié les déclarations contre les vagabonds et gens sans aveu, notamment à l'égard de ceux qui infestaient Paris ; il avait donné, en ce qui les concernait, la plénitude de la juridiction au lieutenant général de police (édit de mars 1667), avec pouvoir de les condamner aux galères. La Reynie développa une grande sévérité dans cette nouvelle fonction de lieutenant général ; il fit une expédition contre la fameuse cour des miracles, repaire ordinaire de ces mendiants et vagabonds ; mais il ne put parvenir à éteindre le vagabondage, et encore aujourd'hui, malgré la facilité qu'ont tous les hommes laborieux à trouver du travail et le bien-être relatif des classes ouvrières, les vagabonds inondent la France et Paris en particulier.

Le Code pénal actuel fait du vagabondage un délit (art. 269). Il définit vagabonds ou gens sans aveu « ceux qui n'ont ni domicile certain, ni moyens de subsistance, et qui n'exercent habituellement ni métier, ni profession » (art. 270). Ils sont punis de trois à six mois d'emprisonnement et renvoyés, après avoir subi leur peine, sous la surveillance de la haute police pendant 5 ans au moins et 10 ans au plus. Les tribunaux ne peuvent les affranchir de cette surveillance qu'en déclarant qu'il existe en leur faveur des circonstances atténuantes.

En 1842, les tribunaux correctionnels ont eu à juger 4,265 individus prévenus de vagabondage ; sur ce nombre, 2,968 ont été condamnés, et 137 ont été envoyés dans des maisons de correction, comme n'ayant pas 16 ans et ayant agi sans discernement. Ce qui est digne d'attention, c'est que cette propension au vagabondage va toujours croissant. Ainsi, de 1826 à 1830, le nombre moyen annuel des prévenus de ce délit était de 2,910 ; il a été de 3,204 de 1831 à 1835 ; de 3,445 de 1836 à 1840. En 1841, le nombre total a été de 3,896, et, comme on l'a vu plus haut, de 4,265 en 1842. Paris entre pour une large part dans cette triste augmentation des individus se livrant au vagabondage. Il n'y a pas de nuit que la police n'arrête un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants vaguant dans les halles ou couchés sous les portiques des monuments publics.

« Dans les grandes villes, le vagabondage des enfants est la pépinière du vol, » a dit avec vérité M. Eugène Buret dans son ouvrage remarquable intitulé *De la misère des classes ouvrières en Angleterre et en France*. « Une fois, continue-t-il, qu'un jeune travailleur a réussi à vivre un jour hors de l'atelier, une fois que le vagabondage, le petit négoce des rues, lui ont procuré une seule journée d'existence, c'en est fait de sa moralité et de son avenir. »

L'homme adulte qui tombe dans le vagabondage se livre par là même à la mendicité et trop souvent au vol (*voy.* ces mots et PAUPÉRISME). C'est une rétrogradation de l'être civilisé vers la barbarie. Le législateur doit donc se préoccuper sérieusement des moyens d'arrêter cette progression du mal que nous venons de signaler. A. T-R.

VAGIN, *voy.* UTÉRUS, SEXE, PARTIES SEXUELLES.

VAGUEMESTRE ou WAGUEMESTRE, de l'allemand *Wagenmeister*, mai-

tre des charrois. On appelait ainsi des sous-officiers momentanément chargés de la direction des bagages, et exerçant de plus les fonctions de facteurs de la poste aux lettres. X.

VAHABITES, *voy.* Wahabbis.

VAILLANT, *voy.* Le Vaillant.

VAISSEAU. C'est ainsi qu'on nomme généralement tout édifice nautique, ou, comme on dit aussi, tout *navire* fait pour transporter des hommes ou des marchandises, soit qu'il ait un armement en guerre, soit qu'il n'en ait pas. Les marins français font à cet égard une distinction : pour eux, le mot *navire* est le terme générique ; en disant un *navire de guerre*, ils veulent désigner un vaisseau armé d'un certain nombre de bouches à feu, quelles que soient d'ailleurs sa grandeur et sa force. D'un navire armé seulement pour porter des marchandises, ils disent que c'est un *navire de commerce*, un *navire marchand*. Le vaisseau qui fait de courtes navigations le long de la côte, qui va de port en port, de cap en cap, est nommé un *navire caboteur* ou simplement un *caboteur ;* celui qui fait de longues courses et traverse les mers reçoit la dénomination de *navire de long cours*. On disait très bien encore, à la fin du siècle dernier : *un vaisseau marchand*, *un vaisseau de transport*, *un vaisseau de charge*, *un vaisseau négrier*, etc. Aujourd'hui les mots *navire* et *bâtiment* sont employés généralement par les marins au lieu du mot *vaisseau* dans ces phrases qui sont toujours usitées chez les personnes qui ne tiennent pas à la rigueur des termes du dictionnaire nautique. *Bâtiment* (*voy.*) est un mot contre lequel protestent quelques marins, qui ne voudraient pas voir transporter aux constructions navales le nom qu'on donne aux constructions établies sur terre. Ces marins ont tort assurément : *bâtiment* est un mot fort bon qui exprime l'idée de navire fourni de tout ce qu'il doit avoir.

Le *vaisseau* est, pour les gens de mer français, non pas tout bâtiment ou tout navire de guerre, mais le navire de guerre qui a deux ou trois ponts armés, c'est-à-dire deux ou trois batteries couvertes munies de bouches à feu, et de plus une batterie découverte sur le pont d'en haut. La frégate (*voy.*), même celle qui est armée de 60 bouches à feu, n'est point rangée parmi les vaisseaux, et à plus forte raison la corvette munie quelquefois d'une batterie couverte comme la frégate, mais moins grande et moins bien armée de canons ou de caronades. Les seuls vaisseaux se mettent, pour une bataille, dans un ordre régulier qu'on appelle une *ligne :* aussi sont-ils les seuls qui reçoivent le nom de *vaisseaux de ligne*. Il y a plusieurs rangs de vaisseaux de cette espèce : le vaisseau armé de 74 pièces de canon, qu'on nomme *vaisseau de* 74 ; ceux de 80, de 90, de 100, de 110 ou de 120, ou *trois-ponts*. Le vaisseau de 74 existe encore : c'est, ainsi que le vaisseau de 80 et l'ancien vaisseau de 110 à trois ponts, un navire de guerre excellent. On l'a condamné cependant ; il n'est plus compris dans la liste des bâtiments à construire ; le vaisseau de 100 canons, en deux batteries, est au contraire admis, bien que le premier essai qui en a été fait n'ait pas donné de très bons résultats, s'il faut en croire les officiers qui ont navigué sur *l'Hercule*. Le vaisseau de 120 a de longueur $63^{m}.31$; le vaisseau de 100 canons en deux batteries, $62^{m}.50$. L'armement du premier consiste en 32 canons, rangés 16 de chaque côté, dans sa première batterie, ou *batterie basse ;* 34 canons dans sa seconde batterie ou *batterie intermédiaire ;* 34 canons encore dans sa troisième batterie ou *batterie haute ;* enfin sur le pont d'en haut ou, comme on dit, *sur les gaillards*, 20 bouches à feu. Le vaisseau de 100 a, dans sa batterie basse, 32 canons, 34 dans sa batterie haute et 34 bouches à feu sur ses gaillards. L'avantage du vaisseau à trois ponts sur les bâtiments d'une moindre importance, c'est qu'il est plus haut qu'eux, qu'il les domine tous avec l'artillerie et la mousqueterie, qu'il est enfin, par rapport à chacun d'eux, comme une place forte battant toutes les redoutes, tous les ouvrages qu'on établit autour d'elle pour l'assiéger. Les vaisseaux de ligne, au XVII^{e} siècle, étaient de cinq rangs et non de quatre comme aujourd'hui. Au 1er rang étaient comptés les vaisseaux de 110 à

80 canons; au 2e ceux de 76 à 64 canons; au 3e les vaisseaux de 62 à 50; au 4e ceux de 48 à 40; enfin au dernier ceux de 38 à 30. Ceux-ci, forts en artillerie comme nos corvettes de 1er rang, avaient deux batteries armées, l'une de 20 canons, ou seulement de 14, du calibre de 8; la seconde de 18 ou de 10 canons, des calibres de 6 ou de 4. Avant la marine systématique, dont l'organisation ne remonte véritablement pas au delà de l'année 1661, les vaisseaux étaient distingués par leurs grandeurs relatives plus que par leur armement en guerre.

Quoi qu'on en ait dit pendant longtemps, le moyen-âge eut de très grands navires, et ce n'est pas sans surprise que l'on a appris qu'au IIe siècle de notre ère il exista un vaisseau (et probablement il y en eut d'autres) qui, par ses dimensions, c'est-à-dire par sa longueur, sa largeur et sa profondeur, correspondait exactement au moderne vaisseau de 90 canons (*voir* ce que nous avons dit du vaisseau égyptien l'*Isis*, t. II de l'*Archéologie navale*). On s'étonna beaucoup quand on sut que des documents historiques négligés jusqu'à ces derniers temps faisaient connaître l'existence de navires pouvant transporter, les uns 800 passagers en Terre-Sainte, les autres de 1,000 à 1,500. A toutes les époques de navigation active, depuis l'antiquité, il y eut de grands vaisseaux; il n'y en eut cependant jamais d'aussi formidables que les vaisseaux de ligne du 1er rang qu'on voit aujourd'hui dans les flottes de France, d'Angleterre et de Russie. A. J-L.

VAISSEAUX. En anatomie, on désigne ainsi des tubes de divers calibres, mous, élastiques, répandus sur tous les points de l'organisme, et destinés à la circulation (*voy.*) des liquides dans les corps vivants. On distingue les vaisseaux sanguins et les vaisseaux lymphatiques. Il est traité des premiers aux mots Artères et Veines; pour les seconds, *voy.* Lymphatique (*système*). M. S-N.

VAIVODE, *voy.* Voïvode.

VALACHIE, la plus grande des deux principautés danubiennes vassales et tributaires de l'empire Othoman (*voy.*), en même temps que soumises au protectorat de la Russie. Elle présente une étendue de 1,120 milles carr. géogr., ce qui équivaut à peu près à celle de la partie continentale du royaume de Sardaigne. Ses limites au nord sont la Moldavie et la frontière militaire de la Transylvanie et du Banat, tandis que de tous les autres côtés elle est entourée par le Danube, qui la sépare de la Servie à l'ouest, et de la Boulgarie au sud et à l'est. Les principaux affluents de ce grand fleuve, en Valachie, sont le Syll, l'Aluta, l'Ardjis, la Jalovitza et le Séreth, qui vient de la Moldavie dont il trace en partie la frontière. Le pays, plat au midi, est montagneux dans la région septentrionale, limitrophe de la Transylvanie, où les Karpathes dominent et atteignent, dans leurs points culminants, une hauteur de près de 7,800 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le climat est salubre et les étés sont très chauds. La Valachie offre un sol très fertile, mais en grande partie inculte et couvert de vastes forêts. L'agriculture y est encore peu avancée, bien qu'elle ait fait dans ces derniers temps des progrès sensibles. Les productions consistent en grains de toute espèce, en maïs, principale nourriture des paysans, en vins de fort bonne qualité, en chanvre, lin, tabac, fruits, etc. Les pâturages, couverts de nombreux troupeaux de bétail et de chevaux, forment une ressource extrêmement importante. La Valachie nourrit aussi beaucoup de pórcs. Le gibier abonde dans les bois et dans les montagnes; l'ours et le loup mêmes n'y sont pas rares. Les rivières sont très poissonneuses. L'éducation des abeilles donne un produit considérable, et l'on commence à s'appliquer avec succès à celle des vers à soie. De grandes richesses restent enfouies dans le sein de la terre, qui renferme de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, du mercure, du soufre, de la houille et du bitume. On a déjà découvert plus de 40 sources minérales; mais d'ailleurs le sel et le salpêtre, matières minérales extrêmement abondantes dans le pays, sont les seules qui y soient exploitées. Toute la contrée est partagée en 3,620 domaines répartis entre trois espèces de propriétaires: l'état, les couvents et les

boïars ou seigneurs nobles, dont le nombre ne s'élève pourtant pas au-dessus de 1,800.

La population de la Valachie, d'après le recensement de 1837, était de 2,100,000 hab., nombre rond qui reste au-dessous de la réalité : aussi M. Colson porte-t-il ce chiffre à 2,402,000 h. distribués dans 22 villes, 12 bourgs et 3,590 villages. Les Valaques (*Vlakhi*), qui en forment l'élément principal, ont donné leur nom au pays. Mais, en dehors de ses limites, ce peuple occupe encore toute la Moldavie (*voy.*), et se trouve également disséminé dans une partie de la Transylvanie, dans quelques provinces méridionales de la Hongrie, en Macédoine et jusqu'en Thessalie. Les Valaques, race extrêmement mélangée, comme nous le verrons bientôt, ont la prétention de descendre des Romains, s'appellent eux-mêmes *Roumounes*, et décorent du nom de Zara Roumaneska (tsarie romaine) les deux principautés dans lesquelles ils dominent et que les Turcs comprennent sous le nom d'*Iflak*. Leur langue (*voy.* T. XVI, p. 572)* est un idiome roman fortement mélangé de slavon. Les Valaques se servent de l'alphabet cyrillique (*voy.*), et ont depuis 1580 une littérature. On rencontre aussi beaucoup de Bohémiens ou Ziganes et de Juifs. L'état social et religieux de la Valachie, la constitution, le gouvernement et l'organisation administrative de cette principauté, ainsi que sa situation agricole et industrielle, sont à peu près les mêmes qu'en Moldavie ; mais la législation est différente et a pour base le code du prince Karadja, rédigé et publié à Constantinople en 1817. Les classes les plus riches, les boïars et le clergé, sont exemptées de l'impôt.

La capitale *Boukarest* (*voy.*), ou mieux *Boukharescht*, est, à vrai dire, le centre unique du commerce d'importation, dont des étrangers allemands, arméniens, grecs et russes se partagent presque exclusivement les bénéfices. Les exportations consistent en denrées de même nature que celles de la Moldavie et ont leur principal entrepôt à Braïla sur le Danube. L'importance de cette place, qu'on a érigée en port franc comme Galacz, après en avoir démoli les fortifications, il y a quelques années, s'est extraordinairement accrue depuis cette époque. Le total des exportations de la Valachie peut s'élever en moyenne à 11 millions, celui des importations à environ 9 millions de fr.

Sous le rapport administratif, le pays est partagé en 18 districts, subdivisés en 94 cantons, dits *okols*. Le tribut annuel que l'hospodar s'est engagé à fournir à la Porte est fixé, comme celui du prince moldave, à 6,000 bourses ou 3 millions de piastres turques. L'état militaire présente une organisation analogue et à peu près le même effectif dans les deux principautés qui, réunies, sont en mesure de porter leurs forces à 52,800 hommes d'infanterie et de cavalerie presque toute irrégulière. Les corps de l'artillerie et du génie manquent encore. Les revenus se sont élevés, suivant l'état dressé pour 1839, à 16,293,297 piastres turques; la dépense était de 15,439,900; il n'y avait point de dette publique. Quant à l'instruction, la Valachie est en arrière de la Moldavie : l'organisation d'un système d'écoles pour la répandre n'est commencée que depuis 1832 et n'a produit jusqu'ici que de très faibles résultats. Boukarest est la seule grande cité du pays; elle renferme aujourd'hui plus de 70,000 âmes. Les villes qui méritent d'être citées, après la capitale, comme les plus commerçantes et les plus peuplées, sont Kraïova, chef-lieu de la Petite-Valachie, composée des 5 districts situés à l'ouest de l'Aluta, et Giurgévo, sur le Danube, naguère encore, ainsi que Braïla, forteresse importante; aucune d'elles ne renferme plus de 8,000 âmes.

Histoire. Partie de l'ancienne Dacie (*voy.*), ainsi nommée des Daces ou Gètes qui l'habitèrent d'abord, la Valachie fut soumise aux armes romaines et réduite en province de l'empire par Trajan, vainqueur de leur roi Décébale, au commencement du 11e siècle de notre ère. Afin de repeupler le pays dévasté par des

(*) Il existe naturellement des grammaires et des dictionnaires valaques : nous indiquerons seulement le dictionnaire valaque-français de Vailland, et celui de Malibert, franç.-valaque. S.

guerres longues et sanglantes, le conquérant y envoya une grand nombre de colonies latines qui le romanisèrent et se confondirent en partie avec les habitants primitifs. De ce mélange, où vinrent encore se fondre dans la suite une foule d'autres débris semés sur cette terre de passage et de migrations continuelles, est issu le peuple des Valaques, ou pasteurs montagnards. Les Goths, les Huns, les Avares, les Slaves, les Boulgares, les Petchénèghes, les Komans, les Mongols se pressèrent tour à tour sur les bords du Bas-Danube, prêts à fondre sur l'empire d'Orient. Tous eurent leur part d'influence sur la race indigène. Les Valaques, alternativement subjugués par ces barbares et facilement asservis par les Turcs, n'en ont pas moins conservé dans leurs traditions et dans leur idiome le souvenir et les traces vivantes de la source romaine dont ils dérivent au moins en partie. Au IX^e^ siècle, ils embrassèrent le schisme grec, et furent ainsi de plus en plus entraînés dans la sphère politique de l'empire Byzantin.

Quant au nom de Valachie, il ne date que du XIII^e^ siècle, c'est-à-dire de l'époque où les Valaques, longtemps refoulés dans les montagnes septentrionales, redescendirent dans la plaine. La Valachie eut des princes particuliers avant la Moldavie, et dès la fin du XIII^e^ siècle. Le voïvode Radoul-le-Noir, communément appelé Negro-Wod, qui doit avoir régné de 1290 à 1314, est regardé comme le fondateur de cette principauté *, dans la constitution tout aristocratique de laquelle le principe électif domina dès le commencement, malgré les efforts souvent tentés par les princes pour rendre leur dignité héréditaire. Une des familles les plus puissantes du pays, auquel elle a donné plus de chefs qu'aucune autre, était alors celle de Bessaraba. Après avoir pendant quelque temps reconnu la suprématie des rois de Hongrie, la Valachie devint tributaire des Othomans, sous Mahomet I^er^, en 1421; mais les sulthans n'y affermirent bien leur domination qu'après la bataille de Mohacs, en 1526, où périt le roi Louis II de Hongrie et de Bohême. Au titre de voïvode qu'avaient porté jusque-là les princes valaques fut substitué celui d'hospodar; le pays conserva sa constitution, son culte et son administration propres; mais les Turcs s'emparèrent des principales forteresses qui en dépendaient sur la rive gauche du Danube, et, pendant les siècles suivants, les hospodarats furent constamment les champs de bataille où se vidaient les guerres sans fin entre la Porte et les puissances environnantes, l'Empire, la Pologne et la Russie. En 1714, le voïvode Brankovan, soupçonné d'avoir entretenu des liaisons avec les ennemis de la Turquie, fut livré au supplice, à Constantinople, avec ses quatre fils. Le droit d'élection des boïars cessa d'être respecté par la Porte, qui ne tarda pas à nommer toute seule, et à destituer à son gré, ces princes habituellement choisis par elle parmi les familles grecques du Fanar (*voy.*). L'arbitraire et la cupidité qu'elle déploya dans ces nominations sont assez connus. Le premier Grec qu'elle investit de l'hospodarat de la Valachie, en 1716, fut le drogman du divan Nicolas Maurocordato (*voy.*). Son frère Constantin mérita bien du pays confié à son administration; il y introduisit la culture du maïs, et prononça l'abolition du servage dans lequel gémissaient encore les paysans; mais plus tard le régime des Fanariotes devint odieux au peuple valaque, qu'ils pressuraient indignement. Réunie à la couronne de Hongrie, en vertu du traité de Passarowitz (1718), la Petite-Valachie fut de nouveau détachée de ce royaume à la paix de Belgrade (1739); et, en 1791, le traité de Szistova fixa définitivement à la Tserna la limite qui sépare la domination de l'Autriche de celle du sulthan. La première alliance conclue par les Russes avec la Valachie remonte au règne de Pierre-le-Grand et à l'année 1710. On a déjà vu (T. XVIII, p. 3), comment, depuis la paix de Koutchouk-Kaïnardji, en 1774, jusqu'à celle d'Andrinople, en 1829, la Russie, triomphante, après s'être déclarée la protectrice des principautés, a su tirer parti de ce rôle pour y étendre son influence, au point qu'elle possède depuis longtemps, par le fait, la suprématie qui appartient au sulthan

(*) *Voy.* cependant l'art. ASANIDES. S.

sur ces états. En exécution du traité spécial qui a réglé leurs rapports avec le Grand-Seigneur, celui-ci a dû restituer à la Valachie toutes les places fortes au nord du Danube, auparavant occupées par des garnisons turques; les fortifications en ont été démolies; il a été réglé que les hospodars ne seront plus institués pour sept ans seulement, mais qu'ils seront dorénavant élus à vie par les boïars, investis de leur dignité par le sulthan, leur suzerain, et confirmés par leur protecteur, le tsar. L'administration et le gouvernement des principautés ont été complétement séparés du régime auquel les autres parties de l'empire Othoman sont soumises, et aucun Turc ne peut même s'établir ni acquérir des biens-fonds sur leur territoire. Le règlement organique qui contient les bases de leur constitution intérieure ayant été pareillement arrêté sous l'influence russe et adopté par la Porte, la Russie retira, en 1834, les derniers corps de troupes qu'elle entretenait dans les hospodarats dont l'organisation administrative avait été confiée par elle aux mains habiles du général P. Kisselef. Le nouvel hospodar de la Valachie, Alexandre-Démétrius Ghika, né à Boukarest en 1795, et issu d'une ancienne famille de boïars, fut, de même que celui de la Moldavie, nommé pour cette fois encore par le cabinet de Saint-Pétersbourg, avec le consentement de la Porte, et entra immédiatement en fonctions. Bien que sa dignité lui fût conférée à vie, on sait que les mécontentements provoqués par l'administration de ce prince ont entraîné sa déposition, qui fut prononcée en 1842, d'accord avec la cour de Russie et la Porte. Les boïars élurent à sa place un des plus influents et des plus considérés d'entre eux, Georges-Démétrius Bibesco, qui fut investi de l'hospodarat au mois de janvier 1843, et a gouverné, dès son avénement, avec beaucoup de fermeté. Au moins l'a-t-on vu très énergiquement et très sévèrement réprimer de nouveaux complots tramés contre son pouvoir par une partie de la noblesse.

Le lecteur peut consulter les ouvrages suivants : Anagnosti, *La Valachie et la Moldavie*, Paris, 1837, in-8°; Colson, *De l'état présent et de l'avenir des principautés de Moldavie et de Valachie*, 1839; Zallony, *Essais sur les princes de la Valachie et de la Moldavie, connus sous le nom de Fanariotes*, 1830, etc. CH. V.

VALAIS. Ce canton méridional de la Suisse renferme, sur une étendue de 78 milles carr. géogr., environ 75,000 hab., qui professent la religion catholique. Il est situé entre le canton de Berne, au nord, et les états Sardes, au sud; touche, par une de ses extrémités, aux cantons d'Uri et du Tessin, et, par l'autre, au lac Léman. Il ne forme en général qu'une seule grande vallée comprise entre deux énormes chaînes de montagnes et traversée dans toute sa longueur par le Rhône. Cette vallée ne communique avec la plaine que par une issue assez étroite, qui est la route de Saint-Maurice, près de laquelle on voit la belle cascade de Pissevache. De tous les autres côtés, elle n'est accessible qu'à travers des défilés, la plupart fort âpres. Un seul de ces passages, celui du Simplon (*voy.*), transformé par le génie de Napoléon en une route magnifique, est praticable pour les voitures à une hauteur de 6,170 pieds au-dessus du niveau de la mer. Parmi les sommets gigantesques des Alpes, qui dominent le pays, on distingue, du côté de l'Oberland bernois, le Finsteraarhorn, le Schreckhorn, la Jungfrau, le Grimsel, le Gemmi, au pied duquel est situé le bourg de Leuk, avec des bains chauds très renommés, et la Fourche ou le glacier du Rhône; du côté de l'Italie, le Mont-Rosa et le grand Saint-Bernard (*voy.*). Le climat varie extrêmement, suivant l'élévation des lieux, et offre des contrastes remarquables de chaleur et de froid. Nulle part aussi on ne trouve une plus grande variété de plantes et d'insectes. L'éducation du bétail, la culture de la vigne dans quelques districts bien exposés, les bénéfices du transit des marchandises par la voie du Simplon, et, depuis peu de temps enfin, l'exploitation de quelques mines constituent les principales ressources du pays.

Le Valais se divise en *Haut* et en *Bas-Valais*. Dans la première partie, limitrophe des cantons de Berne et d'Uri, la

population, presque entièrement composée de pâtres rudes et simples, profondément attachés aux vieux usages, est en général allemande de race et de langue; dans la seconde, plus voisine de la Savoie et du canton de Vaud, c'est au contraire le français qui domine : celle-ci comprend à elle seule les $\frac{3}{5}$ des habitants de tout le canton, et les mœurs y sont moins rustiques. Dans certaines localités basses et malsaines, aux environs du Rhône, la triste affection du crétinisme (*voy.*) est très répandue.

Le Valais constitue proprement une confédération formée de 13 petites démocraties appelées *dizains*, dont 7 appartiennent au Haut-Valais et 6 au Bas-Valais. Le canton a son évêque particulier qui réside au chef-lieu *Sion*, petite ville située près du Rhône et à peu près au centre du pays. Elle n'a que 2,600 hab. Le gouvernement cantonal, qui y a pareillement son siége, est entre les mains du grand-conseil, investi du pouvoir législatif, et du capitaine du canton (*Landeshauptmann*), chef du pouvoir exécutif, assisté dans ses fonctions par 4 conseillers d'état. Chaque dizain, ainsi que l'évêque, est représenté par 4 députés dans le grand-conseil, et, dans le conseil d'état, la nomination de deux conseillers est réservée au Bas-Valais. Mais ces diverses autorités n'ont à s'occuper que des affaires générales du pays, car dans chaque dizain le suffrage populaire délègue à un conseil de 10 membres le soin de pourvoir à l'administration locale. Le revenu général du canton paraît à peine atteindre 100,000 fr. de Suisse. Le contingent à fournir par le Valais à l'armée fédérale est fixé à 1,280 h. Ce canton est un des plus arriérés de la Suisse sous le rapport de l'instruction et des lumières. Le petit nombre d'écoles supérieures qu'il possède dépendent entièrement des jésuites.

Histoire. Au moyen-âge, le Bas-Valais subit la domination des ducs de Savoie, tandis que les montagnards du Haut-Valais, partagés en 7 dizains, depuis un temps immémorial, s'allièrent de bonne heure avec leurs belliqueux voisins des Grisons et des petits cantons du centre de la Suisse, dont les rapprochait la communauté d'origine et de langage, et avec l'aide desquels ils surent constamment faire respecter leur indépendance. En 1475, lors de la guerre avec le duc de Bourgogne, ils profitèrent de l'appui de Berne pour arracher le Bas-Valais à la maison de Savoie. Dans le partage, le canton de Berne s'attribua les districts d'Aigle et de Bex, qui ont été depuis incorporés au canton de Vaud. L'autre portion qui est restée unie au Valais fut traitée par les Haut-Valaisans comme un pays sujet et fut administrée en leur nom, par des baillis, jusqu'en 1798. A cette époque, l'intervention française établit l'égalité de droits entre le Haut et le Bas-Valais, et le pays fut compris en entier dans l'organisation de la nouvelle république helvétique, malgré la vive résistance du Haut-Valais, qui ne pouvait se résigner à la perte de sa souveraineté sur la partie romane du canton. En 1802, le Valais fut détaché de la Confédération par Napoléon, qui le réunit à l'empire Français et en forma le département *du Simplon*. En 1814, après l'entrée des alliés en Suisse, les Haut-Valaisans furent des premiers à se soulever contre la domination française, et repoussèrent, sur le Simplon, les troupes envoyées contre eux d'Italie par le prince Eugène. Le pays fut de nouveau déclaré canton suisse confédéré. Dans ces derniers temps, le manque de sympathies mutuelles entre les deux éléments hétérogènes réunis dans le Valais a fait renaître de graves conflits. Tandis que d'une part le Haut-Valais aspirait à rétablir le plus qu'il pourrait la position privilégiée qui lui avait appartenu dans l'ancien ordre de choses, la population française du canton accueillit, d'autre part, avec trop d'empressement, les suggestions du radicalisme dont le canton de Vaud est, depuis 1830, un des foyers en Suisse. Au mois d'avril 1840, les Bas-Valaisans s'arrogèrent à leur tour la prépondérance dans le gouvernement en fondant leur droit sur leur supériorité numérique; mais les Haut-Valaisans, battus cette fois, ne renoncèrent pas à leurs prétentions. Une scission entre le nouveau gouvernement et la fraction radicale du grand-conseil, qui fit ouvertement alliance avec

le comité suprême formé à Martigny par la société dite de la *Jeune Suisse*, ne tarda pas à venir à leur aide. Au printemps de 1844, ils prirent soudainement les armes et marchèrent au secours du gouvernement menacé. Une partie des communes françaises, qui tenaient, comme eux, pour les principes politiques de la vieille Suisse, leur formèrent une avant-garde vigoureuse. Les chefs de la Jeune Suisse périrent dans le combat ou furent obligés de chercher leur salut dans la fuite sur le territoire du canton de Vaud, dont les protestations du gouvernement valaisan, près du *vorort*, avaient prévenu l'intervention armée. Cette société fut entièrement dissoute, et l'autorité du gouvernement rétablie. Actuellement le Valais, sous l'impulsion du parti dont ces événements ont ramené le triomphe, est engagé dans une voie réactionnaire; l'influence du clergé y domine plus que jamais, et ses tendances antilibérales se sont manifestées dans la révision qui vient d'être faite de la constitution du canton. CH. V.

VALAZÉ, *voy.* GIRONDE, GIRONDINS.

VALCKENAER (LOUIS-GASPARD), célèbre philologue et critique hollandais, né en 1715, à Leuwarden, dans la Frise, fit ses humanités, sa philosophie et sa théologie à Franeker, où il obtint, en 1741, une chaire de langue grecque; mais plus tard il fut appelé, en la même qualité, à Leyde, et c'est dans cette dernière ville qu'il termina sa carrière, en 1785. Il unissait une rare modestie à l'érudition la plus vaste et la plus profonde. On lui doit d'excellents commentaires sur les écrits de plusieurs auteurs grecs, entre autres sur Hérodote, Théocrite, sur l'*Hippolyte* et les *Phéniciennes* d'Euripide (nouv. éd., Leipz., 1823 et 1824), sur Callimaque et le grammairien Ammonius. Par son enseignement oral, il exerça une influence non moins heureuse sur l'avancement de l'étude des langues classiques. Ses *Opuscula philologica, critica, oratoria*, en 2 vol., n'ont été publiés qu'en 1808, à Leipz., où l'on a réimprimé aussi, en 1824, sa *Diatribe in Euripidis perditorum dramatum reliquias*.

JEAN Valckenaër, fils du précédent, s'est distingué comme publiciste et comme diplomate. Il avait à peine terminé ses études à l'université de Leyde qu'il fut appelé à remplir une chaire de droit à celle de Franeker. L'ardeur avec laquelle il embrassa le parti anti-orangiste lui valut, en 1787, une position analogue, dans une sphère plus vaste, à Utrecht; mais, la même année, la réintégration du stathouder héréditaire l'obligea à quitter la Hollande. Il se retira en France et se trouva, le 6 févr. 1793, parmi les députés qui sollicitèrent de la Convention nationale l'envoi d'une armée française au secours des patriotes hollandais. L'accomplissement de ce vœu, en 1795, permit à Valckenaër de rentrer dans sa patrie, où il fut nommé professeur de droit public; mais, dès l'année suivante, le nouveau gouvernement lui conféra des fonctions diplomatiques. Ministre plénipotentiaire en Espagne jusqu'en 1799, puis, une seconde fois, chargé d'une mission extraordinaire qui le retint à Madrid jusqu'en 1801, il fut plus tard employé, à Berlin, à des négociations qui avaient pour objet des arrangements financiers et qui furent moins heureuses. Lorsqu'en 1810 le roi Louis-Napoléon tenta une dernière démarche pour empêcher la réunion de la Hollande avec la France, ce fut Valckenaër qu'il choisit pour organe auprès de l'empereur son frère; mais ce négociateur n'obtint rien de lui, et, de retour en Hollande, il ne songea plus qu'à se retirer tout à fait de l'arène politique pour se vouer entièrement aux belles-lettres. Depuis lors, il passa sa vie tantôt à Amsterdam, tantôt à la campagne. Il est mort membre de l'Institut néerlandais à Harlem, le 25 janvier 1821. *C. L.*

VALDO, *voy.* VAUD (*Pierre de*).

VALÉE (SYLVAIN-CHARLES, comte), maréchal de France, naquit à Brienne-le-Château (Aube), le 17 déc. 1773. Il sortit de l'école d'artillerie de Châlons pour entrer au service, en 1792, en qualité de sous-lieutenant, et fit, à l'armée du Nord, les premières guerres de la république. Successivement promu au grade de lieutenant et à celui de capitaine (29 avril 1795), il se signala à la bataille de Wurtzbourg, puis dans la

campagne de 1800, à la bataille de Mœskirch et à celle de Hohenlinden. En juin 1804, il reçut en même temps le grade de lieutenant-colonel et la décoration de la Légion-d'Honneur. Il fit la campagne de 1806 avec le titre de sous-chef d'état-major général d'artillerie, et le 12 janv. 1807 on lui confia le commandement du 1er régiment de cette arme. Officier de la Légion-d'Honneur à la bataille d'Eylau, il se fit de nouveau remarquer à celle de Friedland et pendant toute la campagne de 1808. Passé, l'année suivante, au commandement de l'artillerie du 3e corps de l'armée d'Espagne, il mérita le grade de général de brigade (22 août 1810), et assista tour à tour aux siéges de Lérida, de Méquinenza, de Tarragone, de Tortose et de Valence. Le grade de général de division lui fut conféré le 6 août 1811, et, pendant les deux années suivantes, il eut encore occasion de se distinguer en Espagne à l'affaire de Castalla. Après la rentrée des Bourbons, le général Valée fut décoré de la croix de Saint-Louis, reçut le titre d'inspecteur général d'artillerie, celui de commandant de la Légion-d'Honneur, et enfin celui de grand-officier (17 janv. 1815). Dans les Cent-Jours, l'empereur lui donna le commandement de l'artillerie du 5e corps; puis, au second retour de Louis XVIII, il fut nommé inspecteur général et rapporteur du comité central d'artillerie. Ce fut lui qui présida le conseil de guerre où fut condamné par contumace le général Lefebvre-Desnouettes à la peine de mort (1816). Enfin, le 17 août 1822, la grand'croix de la Légion-d'Honneur lui fut accordée.

Mis d'abord en disponibilité après la révolution de 1830, le général Valée ne tarda pas à être rappelé au service par le nouveau gouvernement. Déjà admis à la pairie (11 sept. 1835), il fut remis en activité en 1837, comme commandant en chef de l'artillerie qui se réunissait en Afrique sous les ordres du général Denys de Danrémont, pour aller venger l'échec essuyé par le maréchal Clausel sous les murs de Constantine. Les travaux du second siége de cette ville ayant commencé dans les premiers jours d'octobre (*voy. duc de* NEMOURS), le général Valée accomplit les opérations les plus difficiles avec une rare constance, et en dépit d'une pluie qui transformait en marais fangeux le terrain sur lequel il disposait ses batteries. Le 12 oct., au matin, le général Danrémont ayant été emporté par un boulet au moment où il se rendait à la tranchée, le commandement et la direction du siége furent déférés au commandant de l'artillerie, comme étant le plus ancien de son grade. Il donna aussitôt une nouvelle et active impulsion aux travaux, et le soir même, la brèche se trouvant suffisante, il prépara l'assaut pour le lendemain matin. En effet, le 13 à 4 heures, les colonnes d'attaque s'avancèrent en bon ordre sous la direction du lieutenant-colonel de Lamoricière, du colonel Combes et du colonel Corbin. Quelques instants après, la place était au pouvoir de l'armée, et le général Rulhières en était nommé commandant supérieur. Le général Valée, qui a rendu compte de ce beau fait d'armes dans un rapport rempli d'une noble simplicité, a témoigné que c'était à ses yeux « l'une des actions de guerre les plus remarquables dont il eût été témoin dans sa longue carrière. » Entré dans la ville avec M. le duc de Nemours, il alla prendre possession du palais du bey, et fit en même temps publier que les mœurs et la religion des indigènes seraient respectés par les vainqueurs: l'entrée des mosquées fut même interdite aux soldats. De si sages dispositions ne tardèrent pas à lui rallier l'esprit des habitants et à amener la soumission de plusieurs tribus voisines. Après avoir pourvu à la tranquillité de la ville et aux premiers besoins de la garnison, il partit avec M. le duc de Nemours, le 29 oct., et entra le 3 nov. à Bone, où il s'embarqua pour retourner à Alger. Là il reçut l'ordonnance du 11 nov. qui le nommait maréchal de France, et celle du 1er déc. qui l'appelait au gouvernement général de l'Algérie.

Pendant les premiers mois de son administration, tout sembla aller à souhait. En mai 1838, le lieutenant du bey de Constantine, le redoutable Ben-Aïssa, vint faire sa soumission. Le 7 oct., le général Négrier occupa la ville de Stora, sur les ruines de laquelle s'éleva comme par

enchantement la nouvelle cité de Philippeville. Le 21, la ville de Milah, située à 12 lieues de Constantine, fut aussi occupée. Le général Galbois poussa une reconnaissance jusqu'à Sétif, ancienne capitale des Mauritanies; mais il se vit forcé de l'abandonner par suite d'une attaque des Kabyles de Bougie. Pendant ce temps, le maréchal Valée, venu à Constantine dès le 23 sept., fixait, par un double arrêté en date du 30 sept. et du 24 oct., les limites de la nouvelle province, en traçant une ligne vers la mer, d'un côté sur la frontière de Tunis, et de l'autre sur la baie de Stora. La province dite de Constantine était partagée en trois commandements ou khalifats, qui étaient ceux de Sahhel, de Ferdjiouah et de Medjanah. La ville capitale était placée sous l'autorité d'un gouverneur ou hakem ayant le rang de khalifa. La subdivision de Bone, plus particulièrement soumise à l'administration de la France, était partagée en quatre cercles, ceux de Bone, de la Calle, de Guelma et de l'Édough.

Dans les provinces d'Alger et d'Oran, la guerre avait cessé par suite de l'exécution du traité de la Tafna (*voy.*) conclu entre le général Bugeaud et l'émir Abd-el-Kader. Les villes de Koleah et de Blidah étaient occupées le 29 mars et le 3 mai. Mais là s'arrêta le bon vouloir d'Abd-el-Kader, qui, tout en feignant d'exécuter le traité, cherchait à étendre son influence sur le désert par la prise d'Aïn-Madhi (12 janvier 1839), et entretenait des intelligences avec les tribus insoumises de la province de Constantine et les brigands dévastateurs de la Métidjah. Enfin, lorsqu'il se crut en mesure de lever l'étendard de la guerre sainte, il refusa de sanctionner une convention supplémentaire arrêtée le 4 juillet 1838, par un de ses lieutenants, pour régler la question des limites, et plusieurs démonstrations hostiles ne permirent plus de douter de ses véritables intentions. Cependant le maréchal Valée, avant de se laisser emporter à des représailles, voulut avoir recours à l'intimidation, et après l'occupation de Djidjéli, de Djémilah et de Sétif au mois de mai 1839, il prépara pendant l'été l'expédition du Biban ou des Portes-de-Fer. Le 11 octobre, un corps d'armée se réunit à Constantine sous le commandement du duc d'Orléans (*voy.*). Le 17, le gouverneur général rejoignit le prince à Milah, et sur les frontières de la province le général Galbois demeura en observation avec une partie de cette petite armée. L'autre, forte de 3,000 hommes, continua sa marche sans coup férir, et, après avoir franchi les Portes-de-Fer le 28 oct., elle fit, le 1er nov., sa jonction avec les troupes de la division d'Alger, sous le canon du Fondouk. Sur ces entrefaites, la tribu des Hadjoutes avait passé la Chiffa et avait exercé des razzias sur celle des Beni-Khalil, alliés de la France. Ces Arabes s'étaient même avancés jusqu'à Blidah et avaient attaqué les tribus de Bouffarik, au centre de la Métidjah. Un convoi de 30 hommes avait péri le 20 nov., et le lendemain un second convoi plus considérable avait laissé 108 hommes sur le champ de bataille. Nos troupes s'étaient vues forcées d'évacuer successivement le camp de l'Oued-Laleg, celui de Blidah et celui de l'Arrach; les blockhaus voisins avaient été abandonnés, et les colons de la Métidjah, renonçant à leurs récoltes et à leurs exploitations, s'étaient réfugiés dans les murs d'Alger. Le maréchal Valée comprit alors que la guerre était inévitable; il hâta l'arrivée de nouveaux renforts qui portaient son armée à 60,000 hommes et à 12,000 chevaux ou mulets, et, le 2 déc., il fut prêt à entrer en campagne. Il était temps; car Abd-el-Kader en personne avait paru dans la Métidjah, et son lieutenant Hadji-Mustapha-Ben-Thami avait fait une excursion dans la province d'Oran. Mais déjà nos soldats avaient préludé à de plus importants succès par la première défense de Mazagran (15 déc.), lorsque, le 31, le maréchal Valée rencontra l'infanterie régulière de l'émir et sa nombreuse cavalerie aux environs de Blidah, et leur fit payer cher une si audacieuse agression. Le reste de l'hiver se passa sans engagement sérieux, à l'exception toutefois de l'immortelle défense de Mazagran, où 123 hommes résistèrent pendant quatre jours, du 2 au 6 févr. 1840, aux attaques de 12,000 Arabes. Une nouvelle cam-

pagne fut préparée pour le printemps; 12,000 hommes furent dirigés contre Cherchel, dont les habitants avaient pillé un bâtiment du commerce; 2,600, envoyés contre les Haractas, les défirent dans une bataille livrée près de l'Oued-Meskiana. Pendant ce temps, un corps expéditionnaire de 10 à 12,000 hommes, à la tête duquel était le duc d'Orléans, accompagné de son jeune frère le duc d'Aumale, se mit en marche pour aller chercher Abd-el-Kader jusqu'à Médéah, centre de ses opérations. Le 12 mai, l'Atlas fut franchi, à la suite d'une brillante affaire au col de Mouzaïa, et, trois jours après, le drapeau tricolore flottait à Médéah. L'émir, traqué jusque dans les murs de Milianah, se vit forcé à faire retraite dans le désert. Mais le ravitaillement de ces deux places au delà de l'Atlas donnait lieu chaque jour à de nouvelles escarmouches; la guerre traînait en longueur, et le ministère du 29 oct., impatient d'en finir, prit la résolution d'ôter le gouvernement de l'Algérie au maréchal Valée pour le donner (29 déc. 1840) au général Bugeaud, aujourd'hui maréchal et duc d'Isly. Depuis cette époque, le comte Valée, rentré en France, se contente d'occuper avec assiduité son siége au palais du Luxembourg et dans les comités militaires supérieurs. D. A. D.

VALENÇAY (TRAITÉ DE), conclu le 11 déc. 1813 au château de Talleyrand, prince de Bénévent. *Voy.* FERDINAND VII et INDRE (*dép. de l'*).

VALENCE, un des anciens royaumes d'Espagne, est bornée au sud et à l'ouest par la Méditerranée, au nord par la Catalogne et par l'Aragon, à l'ouest par la Nouvelle-Castille et par l'ancien royaume de Murcie. Ce royaume tirait son nom de sa capitale, la *Valentia Edetanorum* des Romains. Il s'étend dans une longueur de 65 lieues, sur une largeur d'environ 25 lieues. Il est arrosé par un grand nombre de rivières, parmi lesquelles on distingue le Guadalaviar, le Xucar et la Segura. C'est un des plus agréables et des plus fertiles pays de l'Espagne. Il est riche en céréales, en fruits et en vins. Ses montagnes renferment de l'or, de l'argent, de l'alun, etc. Sa population s'élève à plus de 850,000 âmes. L'industrie est très florissante dans l'ancien royaume de Valence. Ses principales villes sont Castellon de la Plata, que l'on croit être l'ancienne *Castalia;* Alicante (*voy.*), renommée par son port, son excellent vin et son riche commerce de savons; et enfin Valence, l'une des plus belles et des plus florissantes cités de toute l'Espagne. Située sur le Guadalaviar, non loin de la mer, dont la plage porte le nom de Grao, elle est entourée d'une de ces plaines fertiles et bien cultivées qui font la richesse de la province et que les Espagnols appellent *huerta* (*hortus*) ou jardin. Les rues de Valence sont petites, étroites et non pavées; mais le printemps qui y règne sans cesse diminue de beaucoup ce dernier inconvénient. Elle a plusieurs églises, des couvents, des palais nombreux, un archevêché fondé en 1492 par Innocent XII, une université établie en 1470, et une cour de justice. Valence est un des centres de l'industrie en Espagne. Son principal commerce est celui de la soie qui occupe près de 28,000 ouvriers. Le total de sa population est de 66,000 habitants et de 106,000 en comptant la huerta.

Les Maures régnèrent à Valence jusqu'en 1238, sauf un intervalle de quelques années, où le Cid l'arracha à la domination des étrangers. Ce fut Jacques, roi d'Aragon, qui la réunit définitivement à sa couronne. Philippe V lui enleva ses priviléges pour la punir de n'avoir pas reconnu sa puissance, et lui donna le titre de province annexée au royaume de Castille. Les successeurs de ce prince lui rendirent pourtant son ancienne dénomination de royaume, mais sans lui restituer ses priviléges. Aujourd'hui le royaume de Valence a fait place à quatre provinces dont les chefs-lieux sont Alicante, San Felipe, Valence et Castellon de la Plata. Ce pays, en dépit des discordes civiles qui agitent la Péninsule, et dont il n'est pas exempt, possède toujours les habitants les plus gais de toute l'Espagne. Leur langue est un dialecte de l'ancienne langue provençale. D. A. D.

VALENCIENNES, ville de France, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement

du dép. du Nord (*voy.*), sur l'Escaut. C'est une place de guerre célèbre, sur la frontière de la Belgique, défendue par une citadelle qui a été construite par Vauban. Sa population, d'après le recensement de 1841, est de 18,590 hab., dont les principaux éléments de commerce consistent dans la fabrication des toiles, batistes, linons, fils, porcelaines, la construction des machines à vapeur, les fonderies, le charbon de terre, etc. Elle confectionnait autrefois spécialement des dentelles appelées de son nom *valenciennes*, dont elle a cessé d'avoir le monopole. Déjà en communication par un chemin de fer avec Bruxelles, Anvers et Cologne, cette ville le sera bientôt avec Paris et les principaux points de la France.

Les étymologistes font dériver le nom de Valenciennes, de *Val des Sens* ou des *Sénonais*, qui, selon eux, seraient les fondateurs de cette ville. D'autres supposent qu'elle fut d'abord appelé *Vallée des Cygnes*, à cause du grand nombre de ces oiseaux aquatiques qui se réunissaient sur son emplacement. Plusieurs enfin attribuent sa fondation à l'empereur Valentinien. Quoi qu'il en soit, le nom de Valenciennes apparaît pour la première fois dans l'histoire vers l'an 693, où cette ville fut érigée en comté. En 1051, elle passa dans la maison des comtes de Hainaut. Assiégée inutilement en 1656 par Turenne et par le maréchal de La Ferté, elle fut conquise en 1677 par Louis XIV en personne, et appartint définitivement à la France en vertu des traités de Nimègue et d'Utrecht. Elle fut alors entourée de fortifications et protégée par une redoutable citadelle. Ses magnifiques moyens de défense ne l'empêchèrent pas, en 1793, de tomber au pouvoir des Autrichiens, après un bombardement dont elle eut beaucoup à souffrir. Elle fut reprise un an après, par les Français. En 1815, les alliés l'occupèrent pour n'en sortir qu'en 1818. Son antique beffroi s'est écroulé le 7 avril 1843. X.

VALENS (Flavius), empereur romain, de 364 à 378, était né en Pannonie, vers 328, et périt brûlé vif dans une maïson, après une déroute que lui avaient fait essuyer les Goths.

VALENTIN, *voy.* Valentiniens.

VALENTIN (Moïse), peintre d'histoire, naquit à Coulommiers, en Brie, en 1600, et mourut à Rome en 1632, pour s'être baigné ayant fort chaud. Vouët fut son maître. A Rome, la manière du Caravage le captiva, et il parvint à s'en approprier les beautés. Comme ce peintre, il eut une couleur vraie, un bon clair-obscur, un pinceau ferme et vigoureux, mais comme lui aussi trop souvent il peignit sans choix les objets que la nature mettait sous ses yeux. Néanmoins le Valentin se montra de beaucoup supérieur à ces artistes qui ne peuvent que se traîner péniblement sur les traces de leurs prédécesseurs. Jouissant de l'estime publique, honoré de l'amitié du Poussin, protégé par le cardinal Barberini, il eut tout ce qu'il faut pour arriver à la gloire et à la fortune. Ses beaux ouvrages méritent d'être étudiés: celui du *Martyre de S. Processe et de S. Martinien*, qu'il peignit par ordre d'Urbain VIII, pour l'église Saint-Pierre de Rome, est un chef-d'œuvre qui, sous le rapport de l'exécution surtout, peut entrer en comparaison avec les plus célèbres tableaux des écoles rivales de l'école française. Les ouvrages du Valentin sont rares et fort recherchés; le musée du Louvre en possède onze qui sont tous de sa plus belle manière; il y en a aussi de fort beaux à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg. Le S. Processe et S. Martinien est à Monte-Cavallo. Il a été copié en mosaïque pour l'église Saint-Pierre, en 1737, par Christofati. L. C. S.

VALENTINIEN I-III, empereurs romains dans l'intervalle de 364 de J.-C. à 455, *voy.* Romains (T. XX, p. 593) pour les deux premiers, et Occident (*empire d'*) pour le troisième. Valentinien III fut le dernier empereur de la race de Théodose-le-Grand.

VALENTINIENS, secte gnostique, ainsi nommée de son chef, l'Égyptien Valentin, qui vécut au IIe siècle de notre ère. *Voy.* Gnosticisme, T. XII, p. 556.

VALENTINOIS. Le pays ainsi nommé autrefois, et dont Valence était la capitale, dépendait du Bas-Dauphiné (*voy. dép. de la* Drôme), et fut cédé à la France en 1446. Érigé en duché-pairie par Louis XII (1499), en fa-

veur de César Borgia (*voy.*), il devint, peu de temps après, la propriété de Diane de Poitiers (*voy.*), et plus tard (1715) du prince de Monaco. La famille Grimaldi (*voy.*), investie de cette principauté, a conservé le titre de duc de Valentinois. *Voir* l'*Art de vérifier les dates*, éd. in-8°, 2e partie, t. X, p. 467. X.

VALÈRE-MAXIME. P. ou M. Valerius Maximus était un de ces nobles, tremblants sous la verge de Tibère, qui adoraient leur servitude et poussaient la flatterie et la bassesse bien au delà de ce que peut excuser la peur. Il paraît avoir appartenu à l'illustre famille des Valérius (*voy.* plus loin). On ajoute, mais sans preuve, qu'il tenait par sa mère à la famille Fabia, d'où lui serait venu le surnom de Maximus. Son éducation paraît avoir été soignée, mais conforme aux déplorables habitudes de son époque (*voy.* Déclamations), et l'on reconnaît dans la prose poétique et le ton déclamatoire de son livre la triple influence du rhéteur, du grammairien et du philosophe de ce temps-là. L'an de Rome 771, il fit un voyage en Asie à la suite de M. Sextus, un des affidés de Tibère qu'il a beaucoup loué dans son livre. On suppose qu'il ne revint à Rome qu'après la mort de Séjan; son livre, du moins, est postérieur à cette catastrophe, puisqu'il invective contre le favori condamné. Son ouvrage intitulé : *De dictis et factis memorabilibus* est un recueil d'anecdotes rangées dans un ordre méthodique. Le Ier livre s'occupe de la religion, le IIe des mœurs et des institutions de Rome et des pays étrangers; le IIIe et les suivants, jusqu'au VIe inclusivement, contiennent des exemples de vertu. Les VIIe et VIIIe renferment des anecdotes curieuses, mais qui n'ont aucune valeur morale; le IXe des exemples de vices et de crimes. Cette division, parfois trop vantée, est régulière et commode pour les recherches. L'ouvrage semble incomplet; il devrait avoir une conclusion comme il a un préambule. On donne quelquefois pour le Xe livre un petit traité sur les noms des Romains, qui n'a aucun rapport avec l'ouvrage de Valère-Maxime, et qui paraît être du grammairien Valerius Probus. Dans l'ouvrage même de notre auteur, on s'accorde à croire que les titres des chapitres ne sont pas de lui.

Valère-Maxime doit tout son mérite aux ravages du temps qui a détruit les sources où cet écrivain a puisé. Sa compilation, à laquelle il semble attacher une importance ridicule, est pleine d'une bigoterie superstitieuse, d'une adulation effrontée, d'un pédantisme sans goût et sans style. L'auteur confond le bien avec le mal, la fermeté d'âme avec la cruauté; il dénature souvent les faits qu'il emprunte sans les comprendre. Mais il nous a conservé beaucoup de faits, de dates et de détails d'antiquités que nous ne connaîtrions pas sans lui. Son livre, mieux exécuté, pourrait être un bon livre d'éducation; il a donné l'idée du *Selectæ e profanis scriptoribus historiæ*, trop longtemps négligé dans nos colléges; et M. Hase, dans son excellente édition de Valère-Maxime (t. III, p. 424), a cité beaucoup d'ouvrages du même genre. La première édition de Valère-Maxime, sans date et sans nom d'auteur, paraît avoir été publiée à Strasbourg en 1470. M. Hase indique comme les plus utiles celles de Torrenius, Leyde, 1726, in-4°; de Kapp, Leipzig, 1782, in-8°; de Helfrecht, 1799, in-8°, la 2e de la Société Bipontine, Strasb., 1806. Il faut mettre au premier rang la sienne, qui fait partie de la collection Lemaire (1822-23, 3 vol.). Celle de la collection Panckoucke (1836, 2 vol.) donne en regard du texte latin la traduction française de M. Frémion. D'autres trad. franç. avaient déjà paru précédemment. J. R.

VALÉRIEN (Publius Lucinius Valerianus), empereur romain de 253 à 260, auteur d'une persécution contre les chrétiens. Il périt misérablement en Perse où Sapor (Chahpour) l'avait traîné en captivité. *Voy.* Romains (*hist. des*), T. XX, p. 591.

VALERIUS. Ce nom, très commun dans l'ancienne Rome, a été porté par un grand nombre d'hommes distingués. Nous n'en mentionnerons que quelques-uns; deux autres ont des articles sous les noms de Flaccus et de Valère-Maxime.

Lucius Valerius Publicola fut un des plus ardents parmi les conjurés qui détrônèrent Tarquin-le-Superbe. Il

dut à son amour éprouvé pour la liberté de sa patrie le surnom de *Publicola* (ami du peuple), et obtint un des premiers, dans la nouvelle république, les honneurs du consulat, qu'il géra seul pendant quelque temps après la mort de Brutus, son collègue. Il s'y conduisit avec le plus rare désintéressement et employa son autorité à faire adopter plusieurs règlements destinés à pourvoir aux intérêts populaires aussi bien qu'à la conservation de la liberté des citoyens. Il fut, à trois reprises différentes, rappelé au consulat par le suffrage des Romains, et toujours son administration fut glorieuse. A la guerre, il se distingua par sa valeur et par son habileté. Il vainquit les Sabins, succès qui lui valut les honneurs du triomphe. Peu de temps après, il mourut si pauvre, que l'état fut obligé de subvenir aux frais de ses funérailles. On lui érigea un monument près du Forum, et les femmes de Rome portèrent son deuil pendant une année entière, comme elles l'avaient fait pour Brutus.

M. Valerius Maximus dit Corvus ou Corvinus, six fois préteur, autant de fois consul et deux fois dictateur, n'était encore que tribun dans l'armée de Camille quand il se distingua en terrassant, dans un combat singulier, un Gaulois d'une taille gigantesque. Pendant cette lutte, un corbeau était venu se poser sur le casque du jeune guerrier romain, qui reçut de là le surnom de Corvus, l'an 348 av. J.-C. On assure qu'il atteignit l'âge de 100 ans.

Quintus Valerius surnommé Antias, comme originaire de la ville d'Antium, vivait vers l'an 80 av. J.-C., et fut l'un des plus anciens historiens de Rome. Il écrivit des *Annales* qui embrassent toute l'histoire de cette cité, depuis l'époque de sa fondation jusqu'au temps de Sylla, en 74 livres, aujourd'hui perdus. Mais plusieurs écrivains romains ont puisé à cette source, entre autres Tite-Live, qui, néanmoins, reproche à Valerius de l'exagération dans le récit et dans l'appréciation des faits. *C. L.*

VALETTE, *voy.* La Valette.

VALHALLA, *voy.* Walhalla.

VALIDÉ, *voy.* Sulthane.

VALLA (Laurent) est un des savants du xv^e^ siècle qui ont le plus contribué à la renaissance (*voy.*) des lettres. Il naquit à Rome en 1406 d'une famille distinguée, et apprit des meilleurs maîtres le latin et le grec. Tel était son zèle pour l'étude de ces langues qu'à 37 ans et déjà professeur il en prenait encore des leçons. C'est à cette laborieuse persévérance qu'il faut attribuer les éminents services qu'il rendit à son siècle par ses traductions, en même temps qu'il leur doit sa renommée comme latiniste. Il avait 25 ans et venait d'être ordonné prêtre lorsque, mécontent du pape Martin V, qui lui refusait la charge de secrétaire apostolique, il se retira à Plaisance, et de là à Pavie, où il devint professeur d'éloquence latine. Collègue de Bartole qui y professait le droit romain dans un latin dont souffraient ses oreilles, il écrivit contre les jurisconsultes un pamphlet, dans lequel Bartole, Accurse, etc., sont qualifiés d'oies qui ont succédé aux cygnes de la jurisprudence, aux Scævola, aux Paul, aux Ulpien. C'est sous cette forme injurieuse, mais non sans élégance, qu'en général il rédigeait ses diatribes. Valla ne resta pas longtemps à Pavie : les écoliers de Bartole lui en rendirent le séjour peu agréable. Il alla enseigner à Milan, à Gênes, à Florence, jusqu'à ce que le roi d'Aragon, Alphonse, occupé alors de la conquête du royaume de Naples, l'attacha à sa fortune. Peu de temps après le triomphe de ce prince, Valla partit de Naples et revint à Rome (1443). Il y revint tout imbu des principes d'une cour ennemie des prétentions temporelles du Saint-Siége. La prétendue donation de Rome faite aux papes par Constantin était alors hautement affirmée et défendue par la cour pontificale. Valla s'éleva contre l'auteur du document apocryphe avec toute l'âcreté de sa polémique, mais avec beaucoup de logique et de sens. Dès qu'on sut qu'il venait de terminer son livre, le pape et les cardinaux résolurent d'arrêter l'audacieux publiciste; mais il s'enfuit déguisé à Ostie, et de là à Naples, auprès de son royal protecteur. En témoignage de sa satisfaction, celui-ci lui donna une bulle d'or dans laquelle il le déclarait illustre en presque toutes les sciences. Il le

nomma de plus son secrétaire avec la mission de lui traduire des auteurs grecs. Sa faveur excita la jalousie de ses rivaux qui parvinrent à le dégoûter du séjour de Naples. Valla fit des démarches pour retourner à Rome, mais il fallait y faire oublier ses opinions et son livre. A cet effet, il s'excusa en alléguant de mauvaises suggestions et un vain désir de gloire. Nicolas V, alors pape et plein de zèle pour les lettres, accueillit avec bonté le savant qui lui apportait une partie des poëmes d'Homère pour la première fois traduits en latin. A sa demande, il traduisit Thucydide, et en échange de son travail il reçut 500 écus, la charge de secrétaire apostolique qu'il désirait depuis si longtemps, et un canonicat dans l'église de Saint-Jean-de-Latran. Déjà vieux, Valla retourna à Naples où il fit encore, pour complaire au roi Alphonse, une traduction d'Isocrate. Ce fut son dernier ouvrage : il mourut à Naples en 1457. Ses ouvrages se trouvent réunis dans l'édition de Bâle, 1543, à l'exception de ses traductions de Thucydide, Lyon, 1543, in-8°; d'Hérodote, Paris, 1510, in-4°; des *Fables* d'Ésope, Venise, 1519, in-4°; de l'*Iliade* d'Homère, Venise, 1502, in-fol. Ces traductions, souvent reproduites, sont ses vrais titres de gloire avec ses *Elegantiarum latinæ linguæ libri VI.* F. D.

VALLÉES (LES QUATRE), *voy.* GUIENNE.

VALLIA, *voy.* VISIGOTHS, GOTHS et OCCIDENT (*empire d'*), T. XVIII, p. 621.

VALLIÈRE, *voy.* LA VALLIÈRE.

VALMIKI, poëte indien auquel on attribue le grand poëme *Râmâyana*, dont nous avons parlé à l'art. RAMA et dont on ne peut préciser avec certitude l'âge, dans tous les cas de beaucoup antérieur à notre ère. *Voy.* SANSCRITE (*litt.*).

VALMY (CANONNADE DE). Elle eut lieu le 20 sept. 1792, entre l'armée française commandée par Kellermann (*voy.*) et les Prussiens sous la conduite du duc de Brunswic (*voy. campagne de l'*ARGONNE, DUMOURIEZ, LOUIS-PHILIPPE). Ce premier succès de l'armée républicaine contribua puissamment à relever le courage de la nation, abattue par les revers que lui avait d'abord fait essuyer l'armée d'invasion des puissances coalisées.

Valmy est un village de l'arrondissement et du canton de Sainte-Menehould (*voy. dép. de la* MARNE).

VALMY (DUCS DE), *voy.* KELLERMANN.

VALOIS (MAISON DE). Le Valois, *pagus Vadensis*, appelé au moyen-âge, de son chef-lieu, *comté de Crépi*, est une petite contrée aujourd'hui comprise dans le dép. de l'Oise (*voy.*) et à laquelle on donnait autrefois pour limites, au nord, le Soissonnais, à l'est la Champagne, au midi la Brie et l'Ile-de-France, à l'ouest le Beauvaisis. Son nom, dénaturé de *Vadois*, paraît dérivé de *Vadum*, aujourd'hui Vez, entre Villers-Cotterets et Crépi. Les premiers comtes de Valois appartenaient à une branche cadette des comtes de Vermandois (*voy.*) : on en peut voir la série dans l'*Art de vérifier les dates*, éd. in-8°, 2e partie, t. XII, p. 178 et suiv. Agrandi plus tard par Philippe-le-Hardi, ce roi donna ce comté en apanage, l'an 1285, à son fils CHARLES, né en 1270, qui le transmit à Philippe Ier, son fils. Charles avait été tour à tour investi du titre de roi d'Aragon par le pape Martin IV, et de celui d'empereur de Constantinople, du chef de son épouse Catherine de Courtenai. Mais après avoir fait la guerre aux Anglais dans la Guienne, et après avoir pacifié l'Italie, au profit du pape et du roi de Sicile, il était mort à Nogent, le 16 déc. 1325. En lui succédant, PHILIPPE Ier devint la tige des différentes branches de la maison de Valois. C'est lui qui monta sur le trône de France, sous le nom de Philippe VI, en 1328. Les rois de cette maison ont été caractérisés par un historien illustre, à l'art. FRANCE, T. XI, p. 535 et suiv., et chacun d'eux est l'objet d'un article spécial dans cet ouvrage. Nous pouvons donc nous borner à donner la série des successeurs de Philippe. Ce furent : Jean II (1350), Charles V (1364), Charles VI (1380), Charles VII (1422), Louis XI (1461), Charles VIII (1483), Louis XII (1498), François Ier (1515), Henri II (1547) et ses trois fils, François II (1559), Charles IX (1560) et Henri III (1574). En

ce dernier finit la branche des Valois, le 1er août 1589, pour faire place à celle des Bourbons, en la personne de Henri IV. Les Valois avaient régné 261 ans. La couronne aurait pu être disputée aux Bourbons, indépendamment des Guise, par les Courtenai et les Clermont, qui, comme eux, prétendaient descendre, de mâle en mâle, de Robert-le-Fort, tige des Capétiens; mais, après quelques réclamations, ils se contentèrent du titre et des honneurs de princes du sang, qu'ils ont conservé jusqu'à l'extinction de leurs branches. D. A. D.

Le 16 avril 1344, Philippe VI donna le comté de Valois, en même temps que le duché d'Orléans, à son 4e fils*, Philippe II, né en 1336, qui fut ainsi le fondateur de cette première maison d'Orléans dont il a été parlé T. XVIII, p. 778. Sous son successeur Louis Ier, le roi Charles VI, par lettres-patentes du mois de juillet 1406, éleva le comté de Valois au rang de duché-pairie. Louis II, son successeur, devint roi de France sous le nom de Louis XII, par la mort de Charles VIII, arrivée le 7 avril 1498, et, l'année suivante, il céda le duché de Valois au comte d'Angoulême, son plus proche parent, qui le réunit de nouveau à la couronne, lorsqu'à son tour il monta sur le trône sous le nom de François Ier. Lui-même disposa du duché, ainsi que plusieurs de ses successeurs, mais sans qu'il en résultât un établissement durable. Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, et Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, en furent tour à tour investis : la maison du dernier est restée en jouissance de cet apanage jusqu'à la révolution. S.

VALOIS (Henri de), connu des savants sous le nom de *Henricus Valesius*, naquit à Paris, le 10 sept. 1603, d'une famille originaire de Normandie. Après avoir étudié le droit à Bourges, il se fit recevoir avocat au parlement de Paris, et, quelques années après, il abandonna le barreau pour se livrer à l'étude de l'histoire qui absorba tous ses instants. Il publia successivement d'excellentes éditions d'Ammien Marcellin (Paris, 1636, in-4°), de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, continuée par celles de Socrate et de Sozomène, de Théodoret et d'Évagre (Paris, 1659-73, 3 vol. in-fol.), toutes en grec et en latin et accompagnées de savantes annotations; et enfin un ouvrage intitulé *Emendationum libri V et de Critică libri II*, Amst., 1740, in-4°. L'ardeur que H. de Valois mettait au travail lui avait fait perdre presque entièrement la vue. Le président de Mesme lui donna une pension de 2,000 livres, en échange d'une précieuse collection de ses extraits et de ses notes. Il reçut du clergé une seconde pension de 600 livres, et une troisième de 1,500 du cardinal Mazarin. En 1660, il fut nommé historiographe du roi, et termina sa carrière le 7 mai 1676. Ses ouvrages se distinguent par une critique savante et une scrupuleuse exactitude. — Il avait un frère, Adrien de Valois, qui, comme lui, publia des livres et fut nommé historiographe du roi. Il mourut en 1692, âgé de 80 ans. Il a laissé une Vie de son frère, en latin, et parmi ses autres ouvrages nous citerons encore : 1° une histoire de France intitulée *Gesta Francorum* (Paris, 1646-58, 3 vol. in-fol.) et qui s'arrête à la déchéance de Childéric; 2° un livre de recherches sur les deux premières races, intitulé *Notitia Galliarum*, 1675, in-fol.; 3° une édition in-8° du *Panégyrique de Bérenger, roi d'Italie* et de la *Satire d'Aldaberone, évêque de Laon*, sur les vices des courtisans et des moines de son époque (1663, in-8°). X.

VALPARAISO, port important du Chili (*voy.*), sur l'océan Pacifique, à une distance très rapprochée de Santiago, capitale de ce pays. Depuis quelques années, le port de Valparaiso, fréquenté par les navires de toutes les nations, notamment par ceux qui font le commerce avec l'Océanie et par les baleiniers, est devenu la première place marchande sur la côte occidentale du Nouveau-Monde. On donne à la ville près de 30,000 âmes.

VALSE, danse qui s'exécute par autant de groupes que l'on veut, chaque groupe étant composé de deux personnes qui se tiennent vis-à-vis, le cavalier passant la main droite autour du corps de

(*) Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* font remarquer qu'il serait plus exact de dire le 5e fils. S.

la dame, au bas du corsage, et celle-ci appuyant sa main gauche sur le bras du cavalier. Le couple alors tourne sur lui-même, de manière à ce que chaque évolution remplisse une mesure. Dans la succession continue de ces évolutions, l'on va décrivant un grand cercle dans le lieu où l'on danse ; les couples se suivent à la file, et cet exercice dure autant que l'on n'est pas fatigué, car la musique des valses se composant de phrases plus ou moins étendues, mais toujours susceptibles de se répéter, l'orchestre multiplie les *da capo* autant de fois qu'il est nécessaire, et comme il est toujours le dernier à se fatiguer, la danse ne finit que faute de danseurs. La valse (*Walzer*) nous est venue de l'Allemagne, et quoiqu'elle fût depuis fort longtemps en usage dans les départements limitrophes, il n'y a guère plus de cinquante ans qu'elle est connuè à Paris. La valse étant toujours à trois temps, on la faisait autrefois suivre d'une *sauteuse* à deux temps, à laquelle on substitua plus tard une valse *russe* qui était aussi à trois temps, mais dont le rhythme était plus vif et plus marqué que celui de la valse ordinaire.

Dès une époque ancienne, les compositeurs allemands les plus distingués avaient écrit des valses pour l'usage des sociétés où ils se trouvaient, et plusieurs de ces morceaux étaient charmants ; Mozart, en particulier, excellait dans ce genre, comme dans presque tous les autres. Le succès et la popularité obtenue par cette espèce d'airs, qui se répétaient dans toutes les assemblées dansantes et se reproduisaient sur tous les instruments, donna lieu aux compositeurs de traiter des morceaux de musique importants dans la forme de la valse, mais sans s'astreindre à en faire des pièces dansantes, quoique le motif principal se présente d'ordinaire sous cet aspect. Dans la valse ordinaire, les idées ne reçoivent point de développement, les phrases sont courtes et précises ; dans la valse instrumentale, elles admettent autant d'étendue et de détails que l'on juge à propos ; ces pièces peuvent, en outre, être coupées par un passage plus ou moins long d'une mesure absolument différente, pourvu que le motif et la mesure primitifs reparaissent ensuite. La coupe de la valse instrumentale est en ce cas celle du rondeau (*voy.*), et l'on peut même la définir un rondeau à trois temps dont le thème se rapproche de celui d'une valse à danser.

J. A. DE L.

VALTELINE (*Vallis Talina* ou *Tellina*), ancienne dépendance de la Lombardie, puis du pays des Grisons (*voy.*) qui confine au nord avec cette belle et fertile vallée. Aujourd'hui elle fait de nouveau partie du royaume Lombardo-Vénitien et a pour chefs-lieux Bormio et Chiavenna.

VALVE, *voy.* COQUILLE.

VAMPIRE, espèce de chéiroptères (*voy.*) ou chauves-souris, qui a vraisemblablement donné lieu à la fable des harpies (*voy.*), au moins en est-il fait mention dans quelques écrivains anciens. Selon Adelung, le mot de *vampire* est d'origine serbe. La croyance aux revenants altérés de sang, qu'on appelle aussi vampires, remonte à une haute antiquité. Les Grecs modernes les appellent *brukolakas*, mais les Grecs anciens avaient déjà leurs *empuses*, et les lamies ou lémures (*voy.* ces mots et LARVES, LARES, etc.) des Romains n'ont pas une autre origine. En 1732, de prétendus vampires excitèrent une grande émotion en Hongrie et en Servie, où le peuple est convaincu encore aujourd'hui que les cadavres de ceux qui sont morts excommuniés pour cause de magie ou pour d'autres crimes sortent la nuit de leurs tombes et sucent le sang des personnes avec lesquelles ils ont eu des rapports, jusqu'à ce qu'elles meurent. *C. L. m.*

VAN CAPELLEN, *voy.* CAPELLEN.

VANCOUVER (GEORGE), navigateur anglais, né vers 1750, fut destiné de bonne heure à la marine, et accompagna le capitaine Cook dans sa seconde et dans sa troisième expédition. Devenu lieutenant de vaisseau, il passa, en 1780, sous les ordres de Rodney, et servit six ans dans les Antilles. Désigné, en 1790, pour reconnaître les côtes nord-ouest de l'Amérique septentrionale, et chercher un passage entre le Grand-Océan et l'océan Atlantique, il partit de Falmouth, le 1er avril 1791, avec le grade de capitaine de vaisseau, sur une corvette nommée

la Découverte, et suivi du brick *le Chatam*. Il se dirigea d'abord vers le cap de Bonne-Espérance, visita la Nouvelle-Hollande, et mouilla dans la baie de Dusky, à la Nouvelle-Zélande. Séparé du *Chatam* par une tempête, il prit sa route vers l'équateur, et aborda, le 30 déc., à Taïti, où il retrouva sa conserve. Ayant mis à la voile le 24 janvier 1792, il parcourut l'archipel de Sandwich, et commença l'exploration des côtes de l'Amérique. Des îles qu'il y découvrit, l'une porte aujourd'hui son nom. Là se bornèrent, pour cette année, ses travaux dont il envoya le journal en Europe. Le 13 févr. 1793, il reprit le cours de ses explorations. Après avoir reconnu une grande étendue de côtes du continent américain, l'archipel qui est à l'est des îles de la Reine Charlotte, et les établissements espagnols de la Nouvelle-Californie, il se rendit, le 8 janvier 1794, à l'île d'Owaïhi, qui se soumit à la domination de la Grande-Bretagne; puis, le 3 avril, il découvrit l'île de Tchirikow, parvint, le 30 juillet, au cap Décision, et, le 22 août, termina ses opérations en abordant à un port qu'il nomma Conclusion, bien convaincu qu'il n'existait pas de communication entre les deux Océans, du moins entre la Californie et la rivière de Cook. Il reprit alors le chemin de l'Europe. Le 19 mai 1795, il doubla le cap Horn, s'arrêta, le 6 juillet, à Sainte-Hélène, et, le 13 sept., il débarqua sur les côtes d'Irlande, d'où il se rendit à Londres pour rendre compte à l'Amirauté de sa mission. Il mit aussitôt la main à la plume pour publier la relation de son voyage de circumnavigation; mais ses forces, épuisées par les fatigues, ne lui permirent pas de terminer son travail. Il mourut à Pétersham, dans le comté de Surrey, le 10 mai 1798, et son frère Jean acheva, aux frais du gouvernement, la publication de son ouvrage, qui parut sous le nom de *Voyage de découvertes à l'Océan Pacifique du nord et autour du monde, dans lequel la côte nord-ouest de l'Amérique a été soigneusement reconnue et relevée; ordonné par le roi d'Angleterre, et exécuté de* 1791 *à* 1795, etc., 3 vol. in-4°, avec atlas in-fol., Londres, 1798; trad. en français, 5 vol. in-4° et atlas in-fol., Paris, 1800. X.

VANDALES, peuple germanique, dont on dérive ordinairement le nom de *wandeln*, circuler, voyager. Mais Louis Marcus, auteur d'une *Histoire des Wandales* (Paris, 1838), n'adopte pas cette étymologie : suivant lui, le nom pourrait bien venir de *win* ou *wæn*, aimer, et de *dail* ou *dél*, partie, et se rapporter ainsi au caractère qu'on leur prêtait ou qu'ils s'attribuaient eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, le siége primitif de ce peuple, très voisin des Goths, était probablement dans le nord de la Germanie, sur les côtes de la mer Baltique, entre l'Elbe et la Vistule. Les premiers historiens de l'empire Romain mentionnent vaguement les Vandales, et Tacite les distingue nettement des Vendes ou Vénèdes (*voy.*), qu'il présente avec raison comme un peuple sarmate et non germanique. Ce n'est qu'à partir du III^e^ siècle de J.-C. qu'on les voit se liguer avec les Bourguignons pour attaquer les Romains sur le Rhin. Vers 272, sous le règne d'Aurélien, ils s'établirent dans la Dacie occidentale (Transylvanie et partie de la Hongrie). Expulsés de ces contrées par les Goths, ils obtinrent de Constantin-le-Grand la permission de se fixer plus à l'ouest, en Pannonie, à la condition de prêter secours à l'empire dans ses guerres. Ce fut une grande faute des empereurs, à cette époque de la décadence des institutions militaires de Rome, d'admettre au sein des légions des barbares dont plusieurs même trouvèrent bientôt le chemin des plus hautes dignités. Ces belliqueux étrangers connurent ainsi toutes les plaies qui rendaient incurable la faiblesse des Romains, et cette découverte enhardit leurs compatriotes à renouveler leurs attaques contre l'empire. L'exemple de Stilicon (*voy.*), Vandale de naissance, qui fut le tuteur d'Honorius et devint le sauveur de l'empire, prouve aussi que le talent ne faisait pas défaut aux hommes de sa nation. En 406, les Vandales quittèrent la Pannonie et se réunirent aux Suèves et aux Alains pour fondre sur la Gaule, où ils commirent de terribles ravages; en 409, ils franchirent les Pyrénées et se répandirent sur l'Espagne, où

ils se partagèrent avec les Suèves dans les provinces qui forment aujourd'hui la Vieille-Castille et la Galice. Ils y érigèrent un empire auquel les Alains (*voy.*), qui s'étaient établis dans la Lusitanie, mais avaient peine à y lutter seuls contre les Visigoths, se soumirent volontairement en 420.

Cependant des jalousies ne tardèrent pas à éclater entre les Vandales et les Suèves et à les mettre aux prises entre eux. Dans cette lutte, les premiers eurent en général le dessus, mais, poussés par les Romains, ils n'en furent pas moins obligés d'évacuer la Galice et de se retirer au sud, dans la Bétique, vers le littoral de l'ancien royaume de Grenade. Les Romains les y poursuivirent et essuyèrent contre eux (428) une grande défaite, qui rendit les Vandales plus audacieux et plus entreprenants que jamais. L'occasion de se lancer dans une nouvelle expédition ne tarda pas à s'offrir à l'esprit hardi de leur roi Genséric (*voy.*). Ce prince, l'un des chefs de barbares les plus remarquables de l'époque, dévastait tous les pays qu'il trouvait sur son passage. On sait qu'il avait embrassé l'hérésie d'Arius, ce qui, joint à ces ravages, explique l'acharnement avec lequel les historiens orthodoxes ont appelé sur sa mémoire l'exécration de la postérité. L'Afrique septentrionale était encore alors une province romaine gouvernée par le comte Boniface. Celui-ci, pour satisfaire un misérable esprit de vengeance qu'il nourrissait contre l'empereur Valentinien III, ne craignit pas d'appeler les Vandales à son aide, leur promettant de partager l'Afrique avec eux. Genséric s'embarque aussitôt dans les ports de l'Andalousie (*Vandalitia*) et envahit tout le littoral opposé, en 429. On a dit dans la notice qui lui est consacrée comment les Vandales fondèrent un empire à Carthage et à quelles déprédations ils se livrèrent sous la conduite de leur terrible chef. Avec leurs flottes, ils s'emparèrent des îles Baléares et désolèrent la Sicile, la Sardaigne et la Corse, ainsi que les côtes de l'Italie. A Rome, l'usurpateur Maxime, meurtrier de Valentinien III, avait poussé la cruauté jusqu'à forcer la veuve de sa victime, l'impératrice Eudoxie, à contracter un nouvel hymen avec lui. Cette épouse outragée, n'écoutant que ses désirs de vengeance, appela Genséric, qui aborda dans le Tibre avec une flotte puissante, en 455. L'épouvante régnait dans Rome (*voy.* *empire d'*OCCIDENT, T. XVIII, p. 621), et Maxime fut égorgé dans le premier tumulte. Le pape Léon, qui se rendit en procession solennelle auprès de Genséric, obtint seulement que la ville fût préservée des ravages du fer et de l'incendie. Les Vandales la pillèrent pendant quinze jours et y firent leur proie de toutes les richesses qui avaient échappé à la rapacité des Goths. Ils emportèrent avec eux un riche butin, une foule de statues et d'autres objets d'art, et plusieurs milliers de captifs des premières familles, dont l'impératrice Eudoxie et ses filles partagèrent elles-mêmes le sort. Un navire, chargé des plus précieux chefs-d'œuvre de l'art, périt dans le trajet. C'est cette fureur barbare avec laquelle les Vandales sacrifiaient tout à leur grossière cupidité, et très souvent détruisaient sans pitié les plus beaux monuments, qui a donné lieu à l'expression de *vandalisme*.

Les dissensions qui éclatèrent entre les descendants de Genséric, au sujet de la succession au trône, déterminèrent la ruine de l'empire fondé par les Vandales. Le turbulent et ambitieux Gélimer y ravit la couronne et la vie au roi légitime Hildéric, prince animé d'excellentes intentions et ami de l'empereur romain d'Orient Justinien. Ce dernier, qui brûlait du désir de recouvrer l'Afrique, trouva dans cette révolution un prétexte plausible pour déclarer la guerre à l'usurpateur. En 534, Bélisaire (*voy.*) débarqua en Afrique avec un corps d'expédition de 15,000 hommes seulement, vainquit Gélimer en deux batailles et l'obligea à se rendre prisonnier. Ainsi finit, après une durée de 105 ans, la domination des Vandales en Afrique. On croit encore reconnaître aujourd'hui les traces d'un mélange avec leur race dans les cheveux blonds et le teint clair de certaines tribus berbères de l'Atlas. *C. L.*

VANDAMME (DOMINIQUE-JOSEPH), comte DE HUNEBOURG, né à Cass[illegible]

(Nord), le 5 nov. 1771, servit d'abord dans un régiment colonial, et revint en France, en 1789, pour assister aux débuts de la révolution. En 1792, il organisa une compagnie franche, dite des chasseurs du Mont-Cassel, et ses premiers pas furent si brillants que, l'année suivante, il était déjà général de brigade attaché à l'armée du Nord. Au mois d'octobre, il investit Furnes avec un petit corps d'infanterie et le 5e régiment de chasseurs à cheval, s'empara de cette place, et débloqua en même temps Nieuport. Il ne se distingua pas moins dans la campagne de 1794. Employé en 1795, sous les ordres de Jourdan, à l'armée de Sambre-et-Meuse, il se signala plus d'une fois sur le Vahal; et l'année suivante, à l'armée du Rhin, il commanda l'une des colonnes de la division Duhesme qui enleva le poste retranché d'Alpersbach et passa le Lech sous le feu des Autrichiens. A l'attaque des hauteurs du Friedberg, il s'empara de 16 pièces de canon et débusqua l'ennemi de ses positions. Après avoir assisté à la célèbre retraite de l'armée de Rhin-et-Moselle, il fut chargé d'attaquer les retranchements élevés en avant du fort de Kehl et du pont de Huningue, et réussit dans cette difficile entreprise. A l'ouverture de la campagne de 1797, il commanda l'avant-garde au passage du Rhin, et protégea le débarquement des troupes. Arrêté dans le cours de ses exploits par la paix de Campo-Formio, Vandamme rentra dans le repos, d'où il ne sortit que le 5 février 1799, avec le grade de général de division, pour aller prendre le commandement de l'aile gauche de l'armée du Danube. Rappelé aussitôt pour concourir à la défense des côtes maritimes du nord-ouest, il fut ensuite employé à l'armée gallo-batave. En 1800, à l'armée du Rhin, il franchit ce fleuve, à la tête de sa division, entre Stein et Schaffhouse; puis il participa à toutes les victoires de cette campagne. Après avoir, l'année suivante, servi encore à l'armée des Grisons, il fut, à la paix, nommé commandant de la 16e division militaire. Le 5 sept. 1803, il reçut des mains du premier consul une paire de pistolets d'honneur, et, lors de la première distribution des croix de la Légion-d'Honneur, il fut nommé grand-officier de cet ordre.

Le général Vandamme commandait la 2e division du camp de Saint-Omer, lorsqu'il fut désigné pour prendre part aux travaux de la grande-armée, en septembre 1805. Maître du pont de Donauwœrth et de la ville d'Augsbourg, il alla mériter sur le champ de bataille d'Austerlitz le grand aigle de la Légion-d'Honneur. Pendant la campagne de Prusse, en 1806 et 1807, il eut plusieurs occasions de se distinguer, et signa la capitulation de Breslau. En 1809, commandant la division wurtembergeoise, il culbuta, au pont de Lintz, trois colonnes autrichiennes. Pendant les années 1810 et 1811, il fut chargé de l'inspection des troupes de cavalerie. En janvier 1811, ses concitoyens l'appelèrent à l'honneur de présider le collége électoral d'Hazebrouck (Nord). Au commencement de la campagne de Russie, il fut disgracié par suite d'un violent démêlé qu'il eut avec Jérôme, roi de Westphalie; mais, dès le commencement de 1813, il fut mis à la tête d'un corps d'armée chargé d'observer les frontières de la Bohême. A l'époque de la bataille de Dresde (*voy.*), il débuta par la prise de Pirna; mais s'étant ensuite avancé vers Kulm (*voy.*), dans des défilés inextricables où le général Ostermann lui disputa pied à pied le terrain, il fut surpris par l'arrivée inattendue du général prussien Kleist (*voy.*) d'une part, et de Schwartzenberg de l'autre; et, entouré par l'ennemi, il perdit, le 30 août, toute son artillerie, et se vit forcé de déposer les armes avec 10,000 hommes. Conduit au quartier général de l'empereur Alexandre, il fut, sur son ordre, transféré en Russie, dans le gouvernement de Viatka, voisin de la Sibérie. Il y resta jusqu'au moment où la Restauration vint le rendre à la liberté, mais sans lui donner d'emploi. Dans les Cent-Jours, il fut nommé par Napoléon pair de France et commandant de la 2e division, puis du 3e corps de l'armée du Nord. Au mois de juin 1815, il contribua avec succès à l'attaque de Wavres (*voy.* Grouchy), et il poursuivait l'ennemi avec acharnement lorsqu'il apprit le désastre de Waterloo. Il opéra aussitôt sa retraite en bon ordre,

réunit son corps presque intact aux débris de l'armée de Napoléon, et le ramena sous les murs de Paris, dont il fut même question de lui confier le commandement. Il fut compris dans l'ordonnance du 24 juillet et privé des bénéfices de l'amnistie royale. Retiré d'abord dans le dép. de la Haute-Vienne, il se vit bientôt forcé de quitter la France, et de chercher un asile d'abord à Gand, puis en Amérique. Cependant son grade lui fut restitué. De retour à Gand, où il s'était fixé dans une terre qu'il y avait acquise, il y apprit, en septembre 1824, sa mise à la retraite. Tout entier désormais au repos dont il avait tant besoin, il mourut à Cassel, le 15 juillet 1830. D. A. D.

VAN DEN BOSCH, *voy.* Bosch.

VAN DER AA, *voy.* Aa.

VAN DER MEULEN (Antoine-François), célèbre peintre de batailles, né à Bruxelles en 1634. Quelques-uns de ses tableaux ayant été apportés en France, ils fixèrent l'attention de Lebrun, et Colbert donna à Van der Meulen un logement aux Gobelins avec une pension de 2,000 livres. Son talent pour peindre les batailles le recommanda à Louis XIV qui s'en fit suivre dans toutes ses campagnes, et qui souvent lui indiquait lui-même les objets qu'il désirait voir immortaliser par son pinceau. Van der Meulen trouva ainsi l'occasion de se perfectionner de plus en plus et, par la vérité et l'expression qu'il sut donner à ses compositions il s'acquit la réputation d'un des meilleurs peintres de batailles. Il n'excellait pas moins dans les tableaux de genre et les paysages. Au nombre de ses productions les plus remarquables, on cite : l'*Entrée de Louis XIV dans une ville conquise;* son *Entrée à Arras;* le *Siége de Maestricht;* un *Chevalier, le verre à la main, parlant à une jeune fille qui accorde une guitare;* un *Chasseur également le verre à la main*, etc. On a en outre de lui de magnifiques vues des châteaux royaux. Il avait surtout un talent particulier pour peindre les chevaux; aussi Lebrun, dont il avaït épousé la nièce, le chargea-t-il de cette partie du travail dans ses batailles d'Alexandre. Les chefs-d'œuvre de Van der Meulen ornent aujourd'hui les musées du Loùvre et de Versailles. Il entra à l'Académie en 1673, et mourut aux Gobelins, à Paris, en 1696. *C. L.*

VAN DER NEER (Arthur ou Arnold), paysagiste, né à Amsterdam en 1619, mort en 1683, excellait à représenter des effets de nuit et ne peignait pas avec moins de fidélité les paysages d'hiver et les incendies. Son fils, Eglon Hendrik, né à Amsterdam en 1643, eut pour maître Vanloo. Il peignit principalement des tableaux historiques et des paysages. On a aussi de lui d'excellentes scènes d'intérieur. Il habita successivement Paris, Orange et Dusseldorf, où il mourut le 3 mai 1703. Il avait reçu le titre de peintre de la cour du roi d'Espagne. *C. L.*

VAN DER VELDE (François-Charles), auteur de contes et de romans historiques qui ont eu beaucoup de succès, naquit à Breslau le 27 sept. 1779. Après avoir terminé ses études en droit à Francfort-sur-l'Oder, il occupa divers emplois avant d'être nommé commissaire de justice dans sa ville natale, où il mourut le 6 avril 1824. De 1809 à 1814, il publia dans des journaux quelques poésies qui commencèrent sa réputation. Il donna même au théâtre une pièce intitulée *les Amazones bohémes;* mais il finit par abandonner cette carrière pour consacrer sa plume au roman historique. Parmi celles de ses productions qui ont eu le plus de succès, nous citerons : *La conquéte du Mexique, Le Maltais, Les habitants de Lichtenstein, L'anabaptiste, Le patricien, Arwed Gyllenstierna, La guerre des servantes en Bohéme, L'horoscope, Christine et sa cour, L'ambassade en Chine.* On voit qu'il avait pris Walter Scott pour modèle, mais il est resté bien au-dessous de l'illustre romancier écossais. Pour l'un, le roman n'est que l'accessoire, il n'invente que pour donner plus d'intérêt à l'histoire; l'autre ne place ses personnages fictifs dans un cadre historique que pour leur donner plus d'importance : son principal but est le roman. Du reste, dans tous les sujets qu'il a traités, Van der-Velde a rendu avec assez de fidélité la couleur locale, et il a su assez bien individualiser ses caractères. Ses œuvres complètes avec la biographie de l'auteur ont été publiées

par Bœttiger et Théod. Hell (Dresde, 1824 et suiv., 25 vol.). Plusieurs de ses ouvrages ont été trad. en franç. *C. L.*

VAN DER WERFF (Adrien), naquit en 1659 à Kralinger-Ambacht, près de Rotterdam. Son père, ayant remarqué sa passion pour le dessin, l'envoya à Rotterdam suivre les leçons du peintre de portraits Cornelius Picolet. Van der Werff eut ensuite pour maître Eglon Van der Neer qui l'emmena avec lui dans ses voyages. A l'âge de 17 ans, il trouva un zélé protecteur dans l'électeur palatin qui avait vu quelques-uns de ses ouvrages pendant un voyage en Hollande. Il s'établit alors à Rotterdam et y fit, en 1687, un mariage avantageux. L'électeur lui commanda son portrait, et fut si content du *Jugement de Salomon*, que Van der Werff lui présenta en personne à Dusseldorf, qu'il lui accorda une pension de 4,000 florins, portée plus tard à 6,000, et qu'il le créa chevalier. Ce peintre habile mourut le 12 nov. 1722. Il excellait surtout dans les tableaux historiques, mais, le plus souvent œuvres de patience, on y remarque plus de fini que de noblesse et de feu. Son coloris est vigoureux et harmonieux, mais ses carnations approchent trop souvent de l'ivoire; on ne trouve rien à reprendre dans le jet de ses draperies, mais ses figures trahissent fréquemment une étude trop imparfaite de l'anatomie. Malgré ces défauts, on a vu vendre quelquefois ses ouvrages à des prix énormes. Les plus estimés se trouvent aujourd'hui à Dresde et à Munich. Le musée du Louvre possède de lui 7 bons tableaux. Van der Werff était aussi un habile architecte : il se plaisait à dessiner des façades de maisons pour ses amis; la Bourse de Rotterdam a été construite d'après ses dessins. Son frère, Pierre, né en 1665, mort en 1718, fut son élève; mais ses ouvrages sont moins recherchés. *C. L.*

VAN DE WEYER (Sylvain), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi des Belges à Londres, est le fils d'un commissaire de police de Louvain, où il est né en 1803. Il y fit ses études de droit à l'université, et entra ensuite dans le barreau de Bruxelles. Des connaissances fort étendues et un talent oratoire remarquable le distinguaient dans cette carrière, qu'il ne tarda pas néanmoins à négliger quand il fut nommé bibliothécaire de la ville de Bruxelles, gardien de la collection des manuscrits de Bourgogne et professeur au musée. Ces emplois, joints à des travaux scientifiques et littéraires, tels que plusieurs écrits estimables sur des questions de morale philosophique et la publication des œuvres d'Hemsterhuys, absorbèrent son activité pendant quelque temps. Mais l'opposition contre le gouvernement des Pays-Bas ayant pris en Belgique un caractère de plus en plus sérieux, M. Van de Weyer, déjà lié d'amitié avec les chefs les plus influents du parti national, leur prêta l'appui de sa plume et participa à la rédaction du *Courrier des Pays-Bas*, leur principal organe. Dans le fameux procès qui se termina par le bannissement de M. de Potter (*voy.*) et consorts, il prit courageusement la défense des accusés. Aussi perdit-il sa place de bibliothécaire; mais il n'eut pas longtemps à la regretter.

Dès le premier commencement de la révolution belge, M. Van de Weyer en embrassa la cause avec chaleur, et il fut un de ceux qui contribuèrent le plus efficacement à la préserver des maux de l'anarchie et à lui imprimer une direction conforme aux vrais intérêts du pays en même temps que compatible avec le maintien de la paix générale en Europe. Il fut un des membres de la commission de sûreté (*voy.* T. III, p. 271), se chargea de pourvoir au rétablissement de l'ordre à Bruxelles après la retraite des autorités hollandaises, et, le 24 septembre, il eut également sa place dans la formation du gouvernement provisoire. Au commencement de novembre, il fut chargé d'une mission importante, dont l'heureux succès a fixé sa carrière dans la diplomatie. Avant d'entrer ouvertement dans la voie des négociations, le gouvernement provisoire voulut sonder les dispositions du cabinet britannique, alors dirigé par le duc de Wellington et lord Aberdeen. M. Van de Weyer, qu'il choisit pour cette entreprise délicate, s'en acquitta avec tant d'habileté qu'il obtint du cabinet de Londres l'assurance positive que l'Angleterre prêterait un concours bien-

veillant à l'arrangement des affaires de la Belgique, et que toutes les grandes puissances en général s'abstiendraient d'intervenir directement dans la cause de ce pays, tant que les Belges eux-mêmes ne feraient rien qui fût de nature à troubler le repos des autres états. Aussi le gouvernement provisoire s'empressa de donner à M. Van de Weyer une preuve éclatante du cas qu'il faisait de ses talents en lui conférant d'abord la présidence du comité diplomatique, institué par l'arrêté du 20 nov. 1830, et en l'envoyant ensuite à Londres, avec le titre de commissaire, en même temps que le comte Vilain XIV, pour représenter les intérêts de sa patrie dans la conférence (*voy.*) qui venait de s'ouvrir dans cette capitale. Les prétentions exagérées de la Belgique ne permirent pas d'abord à cette réunion de continuer ses travaux. De retour à Bruxelles, M. Van de Weyer, membre du congrès pour le Brabant méridional depuis le mois d'oct. 1830, reporta toute son attention sur les débats parlementaires. Il fut membre de la commission qui rédigea la protestation contre le protocole du 20 janvier 1831, dans lequel la conférence avait posé les bases de la séparation entre la Hollande ét la Belgique. Lorsque le régent de ce nouvel état (*voy.* SURLET DE CHOKIER) forma son premier ministère, M. Van de Weyer fut chargé, le 26 févr. 1831, du portefeuille des affaires étrangères, qu'il ne garda cependant que jusqu'à la fin de mars. On le vit ensuite déployer toute son influence en faveur de la candidature royale du prince Léopold (*voy.*), qu'il recommanda vivement aux suffrages du congrès dans la séance du 25 mai 1831, et eut la plus grande part au succès définitif de cette combinaison. En conséquence, il figura dans la députation choisie pour complimenter le prince sur son élection. A peine installé sur le trône, Léopold récompensa les services de M. Van de Weyer en le nommant son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Londres. Accrédité aussi près de la conférence, M. Van de Weyer coopéra depuis à presque toutes les décisions majeures qui ont amené la solution de la question hollando-belge. Après un court séjour à Lisbonne, où il établit les relations diplomatiques de son gouvernement avec le Portugal, il reprit son poste à Londres, et il y jouit encore d'une haute considération dans le monde diplomatique. Il s'y est marié avec une des plus riches héritières de l'Angleterre, fille d'un associé de la célèbre maison Baring.

CH. V.

VAN DIEMEN (TERRE DE) ou DIÉMÉNIE. Située par les 40° à 44° de lat. S. et 142° à 146° de long. or. et séparée de la Nouvelle-Hollande (*voy.*) par le détroit de Bass, la terre de Van Diemen a été ainsi nommée, en l'honneur du gouverneur des possessions hollandaises dans les Indes, par le célèbre navigateur Abel Tasman (*voy.*) qui la découvrit en 1643. On évalue la superficie de l'île à 1,155 milles carr. géogr., ce qui dépasse l'étendue des états Sardes. Vers 1804 seulement, les Anglais en commencèrent la colonisation, et en 1831 on y comptait 22,548 habitants cultivant 40,930 acres de terre. L'importance croissante de cette possession lui a fait accorder depuis 1825 une administration distincte de celle de Sydney et relevant directement du département des colonies. En 1828, ses revenus ont atteint au chiffre considérable de 1,717,150 fr. On y trouve différentes baies, comme celles des Tempêtes et des Huîtres, et de bons ports, tels que le port Davy, le port Dalrymple, le port Macquarie et le port Derwent d'une grandeur considérable. Parmi ses principaux fleuves, on cite surtout le Derwent au sud et le Tamar au nord, navigables l'un et l'autre jusqu'à une assez grande distance de leurs embouchures. L'île est coupée par une chaîne de montagnes dont la cime la plus haute, le mont de la Table ou de Wellington, s'élève à 3,964 pieds; elle est couverte de neige pendant neuf mois de l'année. C'est au pied de cette montagne qu'est située *Hobart-Town*, la capitale de l'île, dont la fondation remonte à l'origine même de la colonie. On en porte la population à 10,000 âmes, en y comprenant, il est vrai, la banlieue. Les édifices publics les plus remarquables de cette ville sont: l'hôtel du gouverneur, l'église de Saint-David, le palais de

justice, la prison, l'hôpital; elle a de plus des écoles lancastériennes, des établissements de bienfaisance, des caisses de secours, des journaux et un service régulier de paquebots à vapeur. Les autres villes remarquables de l'île sont Launceston, Georges-Town sur le Tamar avec 3,000 habitants, et Richmond, bâtie en 1824. La terre de Van Diemen forme aujourd'hui deux comtés, celui de Buckingham, au sud, le plus riche et le plus peuplé, et celui de Cornouailles au nord, divisés en 9 districts : Hobart-Town, Richmond, Launceston, New-Norfolk, Clyde, Oatland, Oysterbay, Campbel-Town et Norfolk-Plains. Depuis que la sécurité y a été établie par la destruction des *bushrangers* et la transplantation des naturels à Hinders-Island, la colonie, à l'abri de leurs attaques et de leurs dévastations, fait chaque jour de nouveaux et rapides progrès, favorisés par la douceur et la salubrité du climat, comme par la fertilité du sol. La pêche est très productive; on expédie des poissons jusqu'en Angleterre. La chasse des phoques et des pingouins attire chaque année sur les côtes un grand nombre de bâtiments. Parmi les quadrupèdes indigènes de cette contrée, on remarque le kangurou; les animaux domestiques de l'Europe s'y sont bien multipliés : en 1831, la colonie a pu envoyer 359,203 livres de laine en Angleterre. Parmi les oiseaux, les canards sauvages, les cailles et les bécasses sont en grand nombre; on y trouve aussi des cygnes noirs, des cacatoës noirs et blancs et quelques perroquets. Au nombre des productions végétales les plus remarquables du pays, on doit citer la plante que les colons appellent *native bread*, espèce de pomme de terre de forme ronde, quelquefois aussi grosse que la tête d'un homme, dont la substance spongieuse, mais ferme, contient beaucoup de parties nutritives. L'intérieur de l'île est couvert de forêts d'*eucalyptus* de 100 à 120 pieds de haut, sur 40 à 60 de circonférence, et de *taxus* odoriférants. Les naturels appartiennent à une race très différente de celle des habitants de la Nouvelle-Hollande. Ils sont en général timides et craintifs, et paraissent plongés dans le dernier degré d'abrutissement. On ne les voit rendre aucun culte à l'Être suprême. Leurs seules armes sont de courtes massues et de longues lances. Leur peau est noire et leurs cheveux crépus comme ceux des Africains. — *Voir* Evans, *Description géographique, historique et topographique de la Terre de Van Diemen* (1822); Godwin, *Guide des émigrants dans la Terre de Van Diemen* (1823); Widowson, *État actuel de la terre de Van Diemen* (1829); Bischoff, *Esquisse de l'histoire de la Terre de Van Diemen* (1822), et *Observations sur la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud* (1836), ouvrages anglais tous imprimés à Londres. *C. L. m.*

VAN DYK (Antoine), l'un des plus grands peintres flamands, naquit à Anvers, le 22 mars 1598 ou 1599. Son père était un peintre sur verre renommé, et sa mère, qui peignait avec talent le paysage et le portrait, s'amusait à le faire dessiner dès son enfance. Il prit du goût pour cet art, et il entra dans l'école de Henri van Palen, qui avait étudié longtemps en Italie, et qui unissait la pureté du dessin à la vivacité du coloris. Van Dyk fit des progrès si rapides qu'il surpassa tous ses condisciples. Rubens l'admit dans son atelier, et lui confia l'exécution de plusieurs grands dessins, dont il se contenta de lui donner le plan. Une *Bataille des Amazones* et les cartons pour les tapis qui représentaient l'histoire de Décius Mus lui gagnèrent l'entière confiance du maître, dont il ne tarda pas à devenir l'ami plutôt que l'élève. Cependant un penchant bien prononcé et peut-être aussi, dit-on, la jalousie de Rubens, décidèrent Van Dyk à s'occuper exclusivement de la peinture en portraits; mais, avant de se livrer tout entier à cette branche de l'art, il voulut peindre un *Ecce Homo* et un *Christ au mont des Oliviers*. Il fit ensuite le portrait de l'épouse de Rubens pour son maître, qui, en témoignage de sa reconnaissance, lui fit présent d'un beau cheval blanc et lui donna un grand nombre de lettres de recommandation pour l'Italie, où il l'envoya, selon les uns, pour lui fournir les moyens de se perfectionner,

et, selon les autres, pour se débarrasser d'un rival. Mais à peine éloigné de quelques milles de Bruxelles, le jeune peintre se prit d'une passion romanesque pour une villageoise de Savelthem, où il s'arrêta jusqu'à ce que Rubens, instruit de sa retraite, parvint à réveiller dans son âme l'amour de la gloire et à le décider à partir pour Venise avec le chevalier Nanni. Arrivé dans cette ville, Van Dyk se livra avec ardeur à l'étude, en choisissant pour modèles le Titien et Paul Véronèse, dont il sut s'approprier la vivacité et l'éclat du coloris. Ses ressources s'étant épuisées, il se rendit à Gênes, où il se mit à peindre des portraits qui le remirent en fonds. Il partit ensuite pour Rome où le cardinal Guido Bentivoglio, dont il fit le portrait, se déclara son protecteur. Il peignit aussi Robert Sherley et sa femme, qui vivaient à Rome, et ces portraits lui firent une si grande réputation que, redoutant la jalousie des autres artistes, il retourna à Gênes. Il visita ensuite Florence, Turin et la Sicile, laissant partout où il passait de nombreuses preuves de sa supériorité. La peste le chassa de la Sicile; il se rendit une troisième fois à Gênes où il mit la dernière main au fameux tableau d'autel de Palerme. La renommée de Van Dyk s'était répandue dans toute l'Italie lorsqu'il retourna dans sa patrie. Il y peignit plusieurs tableaux d'histoire et d'autel : parmi ces derniers, on cite surtout le *Saint Augustin* d'Anvers et le *Crucifiement* de Courtray. On dit que Rubens lui offrit sa fille aînée en mariage, mais qu'il la refusa, parce que l'amour qu'il ressentait pour Hélène, seconde femme de Rubens, vivait toujours au fond de son cœur. Afin de s'éloigner de ses envieux, il accepta l'invitation du prince d'Orange, Frédéric de Nassau, de venir vivre à sa cour. Il peignit ce prince, sa femme et ses enfants, portraits qui furent tellement admirés que presque tous les princes et une foule de personnages opulents voulurent être peints par Van Dyk. Il fit successivement le voyage de Londres et de Paris, mais sans renoncer au séjour d'Anvers, sa ville natale. Un *Crucifix* et une *Nativité*, dont s'enrichit l'église de Dendermonde, sont comptés au nombre de ses plus beaux ouvrages. Sa gloire s'accrut au point qu'on se repentit en Angleterre de ne pas lui avoir fait un accueil plus brillant. Le roi Charles I^er^ l'invita à y revenir, et son ami Digby joignit ses instances aux sollicitations du monarque. Digby le présenta à Charles, qui lui fit don de son portrait enrichi de diamants, le créa chevalier du Bain et lui accorda une pension et un logement. Van Dyk voulut reconnaître tant de bontés : il enrichit l'Angleterre d'un grand nombre de chefs-d'œuvre. Son goût pour la magnificence se montra dans le train de sa maison. Il donnait des fêtes auxquelles assistaient des personnages du plus haut rang, et que relevait encore le talent des premiers artistes. Pour choisir ses modèles, il entretenait chez lui un certain nombre de belles jeunes filles. Ce fut ainsi qu'il dépensa sa fortune, ses forces et sa santé. Cependant son activité surprenante aurait suffi à tout, s'il ne s'était jeté dans l'étude de l'alchimie. Le duc de Buckingham essaya de l'amener à un autre genre de vie en lui faisant épouser la belle Marie Ruthven, fille du comte de Gorée. Son mariage conclu, Van Dyk retourna à Anvers, d'où il partit bientôt pour Paris dans l'intention de demander à être chargé des peintures de la galerie du Louvre; mais le Poussin se trouvant déjà en possession de ce travail, Van Dyk se rendit de nouveau à Londres. Déjà malade, il soumit au roi le plan d'une tapisserie qui devait représenter les fêtes les plus magnifiques de l'Angleterre, et demanda d'en faire les cartons. Il ne les avait pas achevés, lorsque la mort l'enleva en 1641. Les principales galeries possèdent de ses tableaux. On en voit une vingtaine au musée du Louvre, parmi lesquels il faut citer *Saint Sébastien*, *la Femme adultère*, *Mars et Vénus*, et d'admirables portraits dont le plus remarquable peut-être est celui de Fr. de Moncade à cheval, puis celui de Charles I^er^ et le sien propre. Les portraits peints par Van Dyk se distinguent par la vérité et le naturel, par la perfection du dessin et du coloris. Son pinceau est à la fois pur, large, coulant, hardi, et les teintes sont admirablement fondues. Ses demi-tons semblent tirer sur le gris, mais vus à

la distance convenable, ils sont pleins de chaleur et de vie. Tout dans ses tableaux est clair, animé; on n'y remarque rien de froid, rien de maniéré; les attitudes sont naturelles et toujours conformes au caractère du personnage. Les derniers tableaux de Van Dyk sont cependant moins achevés que les premiers. *C. L*

VAN ESS (Léandre), théologien catholique, qui s'est fait un nom comme traducteur de la Bible en allemand, est né à Warbourg, en Westphalie, dans l'année 1772. Il prononça ses vœux dans l'abbaye de Marienmünster, et fut nommé, plus tard, curé de Schwalenberg (principauté de Lippe). S'étant fait avantageusement connaître par sa traduction allemande du *Nouveau Testament* (Brunsw., 1807), il fut appelé, en 1813, à la cure de Marbourg et à une chaire de professeur de théologie dans l'université de cette ville; puis, quelque temps après, il joignit à ces fonctions celles de codirecteur de l'école normale. La traduction du docteur Van Ess fut reçue avec beaucoup de faveur par toutes les communions chrétiennes en Allemagne et répandue par les sociétés bibliques parmi les catholiques; mais le pape en défendit la réimpression, et ce ne fut pas chose rare d'entendre fulminer en chaire contre elle. Cette disgrâce, non méritée, décida Van Ess à rentrer dans la vie privée, en 1822. La même année, il publia, à Sulzbach, le t. I^er^ de sa traduction de l'*Ancien Testament* (livres historiques), qui n'eut pas le même succès que celle du Nouveau. Il a fait paraître, en outre, des *Extraits des saints Pères et d'autres docteurs de l'Église catholique, sur la nécessité et l'utilité de la lecture de la Bible* (Leipz., 1808; 2^e^ éd., Sulzb., 1816); des *Pensées sur la Bible et la lecture de la Bible* (*ib.*, 1816); et une *Pragmatica doctorum catholicorum Trident. circa Volgatam, decreti sensum, nec non licitum textus originalis usum testantium, historia* (*ib.*, 1816).

Il ne faut pas confondre le docteur Léandre Van Ess avec son cousin Charles, né à Warbourg, le 25 sept. 1770, et qui, entré, en 1788, dans le couvent de bénédictins de Huysbourg, près d'Harberstadt, en devint prieur (1801). A la suppression de cette abbaye, en 1804, il fut nommé curé de Huysbourg. En 1811, l'évêque de Paderborn le choisit pour vicaire-général dans le département de Saal-et-Elbe, fonctions dans lesquelles il déploya un grand zèle pour les intérêts de Rome. On a de lui une *Histoire de l'ancienne abbaye de Huysbourg* (Halberst., 1801) et un *Plan d'une histoire de la religion* (*ib.*, 1817). Il est mort le 22 oct. 1824. *C. L.*

VANESSE, *voy.* Papillon.

VAN EYCK (Jean), dit Jean de Bruges, est ainsi appelé du long séjour qu'il fit dans cette ville. Né à Maas-Eyck, dans l'évêché de Liége, vers 1370, il appartenait à une famille d'artistes. Son père était peintre; Hubert, son frère aîné, et Marguerite, sa sœur, l'étaient aussi; cette dernière refusa même de se marier pour pouvoir se livrer tout entière à un art où elle s'acquit de la considération. Jean Van Eyck est le plus célèbre de tous par l'invention qu'on lui attribue de la peinture à l'huile. Avant lui, les peintres se servaient, pour délayer leurs couleurs, de compositions formées en général de colle et d'œuf. Ce n'est point ici le lieu de discuter si Van Eyck est réellement le premier qui ait peint d'après le procédé à l'huile (*voy.* ce mot, T. XIV, p. 314). Il semble aujourd'hui reconnu que, dès le XIII^e^ siècle, Thomas de Mutina, gentilhomme de Bohême, et Nicolas Wurmser de Strasbourg, au XIV^e^ siècle, exécutèrent des tableaux à l'huile. Peut-être même l'huile était-elle entrée bien avant eux dans la composition des couleurs. Quoi qu'il en soit, il paraît que les frères Van Eyck retrouvèrent ce secret, et que c'est à eux que l'art moderne est redevable de l'avoir adopté. Ce service suffit pour immortaliser leur nom.

Comme peintre, Jean Van Eyck, antérieur de cent ans à Raphaël, eut les défauts de son siècle, c'est-à-dire que son dessin est maigre et incorrect, son pinceau froid et sec, ses draperies maniérées, sa composition gothique. Cependant on retrouve dans ses tableaux une exécution soignée et délicate, et ses teintes semblent n'avoir rien perdu de

leur fraîcheur première. Il doit cet avantage au soin qu'il prenait de conserver ses couleurs pures jusque dans les ombres, méthode vicieuse qui est cause de la crudité et du peu de dégradation de ses tons en général. Un de ses chefs-d'œuvre est le tableau de la galerie de Dresde représentant *la Vierge et l'enfant Jésus* recevant un fruit que lui offre Ste Anne en présence de S. Joseph et de S. Joachim. Il prouve, dit Lanzi, que les Flamands possédèrent, avant les Italiens, non seulement l'art de peindre à l'huile, mais aussi l'art de la perspective. Le tableau des *Vieillards qui adorent l'Agneau*, composition colossale, peinte sur des panneaux ou portes en bois, par lui et par son frère, pour Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, est cité comme une merveille, et jouit d'une grande réputation à Gand, où il orne la cathédrale de Saint-Bavon, sauf quelques parties de ces précieuses peintures qui sont passées au musée de Berlin avec la collection de Solli.

Jean Van Eyck mourut à Bruges avant 1450. Son frère Hubert était mort en 1426. *Voir* Waagen, *Hubert et Jean Van Eyck*, Breslau, 1822. L. C. S.

VAN GEER (Charles), naturaliste célèbre et maréchal de la cour de Suède, naquit à Stockholm en 1720. Il était issu d'une famille hollandaise dont un membre, Louis Van Geer, s'était établi dans ce pays, où il avait introduit de meilleures méthodes pour la fabrication du fer, établi des fonderies de canons et une manufacture d'armes, et où il avait, en outre, réorganisé l'instruction publique. Charles Van Geer commença ses études à Utrecht, mais il les termina à Upsal, où les leçons du célèbre Linné lui inspirèrent un goût fort vif pour les sciences naturelles. Ses *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes* (Stockh., 1752-1778, 7 vol. in-4°) lui valurent le surnom de *Réaumur suédois*. Il mourut en 1778. Z.

VAN GOYEN (Jean), peintre hollandais, dont on possède un nombre considérable d'ouvrages, naquit à Leyde en 1596, et mourut en 1656. Un site plat, baigné par une rivière couverte de bateaux, puis quelques pêcheurs ou quelques paysans, enfin un village ou un hameau, tel est l'ensemble général de la plupart des tableaux de Van Goyen. De son vivant, la fécondité de cet artiste ne nuisit point à la vente de ses ouvrages : on ne cessa de les rechercher à cause de leur fidélité pittoresque; mais depuis, ils ont beaucoup perdu de leur valeur par suite de l'altération que le temps leur a fait subir. La touche de Van Goyen est facile et légère et ses figures bien dessinées; ses dessins au crayon noir et blanc sont fort recherchés à cause de leur mérite; mais le plus beau titre de Van Goyen à la renommée est d'avoir été le maître de Berghem. L. C. S.

VAN HELMONT (Jean-Baptiste), seigneur de Mérode, Royenborch, etc., un des plus habiles médecins du XVIIe siècle, naquit à Bruxelles en 1577. Il étudia à Louvain, et s'appliqua à l'histoire naturelle et à la médecine avec tant de succès qu'à l'âge de 17 ans il fut admis à ouvrir un cours public de chirurgie. Mais n'ayant pu parvenir à guérir une gale, il en conçut un tel dépit qu'il renonça entièrement à la médecine, en la déclarant une science douteuse et incertaine. Il distribua tout ce qu'il avait acquis dans la pratique de son art, quitta sa patrie, et, pendant dix ans, il courut le monde, s'occupant principalement d'expériences de chimie. Partisan des principes de Paracelse, il s'imagina trouver par la chimie la panacée universelle. Son ancienne passion pour la médecine se réveilla, mais ce fut une médecine à lui propre qu'il pratiqua dès lors. Il se qualifiait lui-même de *medicus per ignem*, par allusion à la source où il puisait ses médicaments. Après son mariage avec une riche demoiselle, il se retira dans la petite ville de Vilvorde près de Bruxelles, où, jusqu'à la fin de sa vie, il s'occupa à la fois de travaux sur la chimie et de l'étude de la kabbale. On doit à Van Helmont plusieurs découvertes importantes, telles que le laudanum de Paracelse, l'esprit de corne de cerf, etc. Personne ne comprit mieux que lui les vices de la médecine d'alors, mais il ne sut pas substituer aux doctrines qu'il renversait des doctrines plus satisfaisantes. Il appela les esprits élémentaires au

secours de ses explications. Il prétendait que la vie est régie par une force primitive qu'il appelait *archée*, et par des forces secondaires agissant sous ses ordres. Les empereurs Rodolphe II, Matthias et Ferdinand II, essayèrent d'attirer Van Helmont à Vienne par les offres les plus séduisantes, mais il préféra son indépendance à l'esclavage doré qu'on lui promettait. Il mourut le 30 décembre 1644. Ses œuvres ont été publiées par son fils sous le titre de *Ortus medicinæ* (Amst., 1648). Loos a écrit sa biographie (Heidelb., 1807). — Son plus jeune fils, FRANÇOIS-MERCURE Van Helmont, né en 1618, marcha sur ses traces. Il passa sa vie à la recherche de la pierre philosophale qu'on le soupçonna même d'avoir trouvée, et mourut à Berlin en 1699. On a de lui plusieurs écrits théosophiques. *C. L.*

VAN HUYSUM, le plus célèbre peintre de fleurs et de fruits du XVIII^e^ siècle, naquit à Amsterdam en 1682. Son père, marchand de tableaux et peintre très médiocre, l'exerça d'abord dans toutes les branches de l'art; mais lorsque Van Huysum fut arrivé à l'âge mur, se sentant un penchant particulier pour la représentation des produits végétaux, il s'y appliqua entièrement, et il ne tarda pas à se séparer de son père. Quoiqu'il peignit aussi le paysage, ce fut dans les fruits et plus encore dans les fleurs qu'il surpassa tous ses rivaux. Il sut pénétrer les mystères de la nature, saisir l'éclat fugitif de la fleur dans toute sa fraîcheur, et, par la vérité magique, la variété admirable des couleurs, de même que par la délicatesse presque transparente de sa touche, il atteignit aux dernières limites de son art. Le premier, il peignit des fleurs sur un fond clair; ses gouttes de rosée et ses insectes semblent animés. Il ne permit jamais à personne de pénétrer dans son atelier, et à l'exception de la fille d'un de ses amis et de son frère Michel, il ne prit jamais d'élève. Des malheurs domestiques le rendirent mélancolique; il mourut à Amsterdam en 1749. Deux de ses aquarelles se sont payées dernièrement en Hollande 10,000 florins. Un de ses frères, JACQUES, copiait ses fleurs et ses fruits d'une manière si parfaite que ses copies se vendaient aussi très cher. Il mourut en Angleterre en 1740. *C. L.*

VANIÈRE (JACQUES), poëte latin moderne, né à Causses près de Béziers le 9 mars 1664, mort à Toulouse le 22 août 1739. Il entra dans l'ordre des jésuites et y professa avec distinction. On lui doit différents poëmes latins qui lui méritèrent le glorieux surnom de Virgile de la France. *Voy.* aussi l'art. *Gradus ad Parnassum*.

VANILLE, genre de plante du Nouveau-Monde, de la famille des orchidées (*voy.*), connue des botanistes sous le nom de *vanilla aromatica*, Sw. Elle est parasite sur les arbres, et faisait autrefois partie du genre *epidendrum* de Linné. La tige est volubile, de la grosseur du doigt, munie de vrilles faisant fonction de suçoirs. Les feuilles sont courtement pétiolées, charnues, ovoïdes et d'un vert gai. Les fleurs, remarquables par leur beauté, sont irrégulières et présentent des pétales ondulés au milieu desquels on distingue un labellum aigu, sans éperon; le fruit a la forme d'une silique; il est de la grosseur d'une plume de cygne, droit, cylindrique, d'un brun rougeâtre, de 20 centim. de longueur, transversalement ridé, luisant, flexible, à une seule loge, tronqué au sommet et rétréci à la base, plein d'une pâte molle, noire, dans laquelle se trouvent une grande quantité de semences fort petites, brunâtres et sous-arrondies. L'odeur que dégage ce fruit est délicieuse et rappelle celle du baume du Pérou; sa saveur est aromatique, chaude et persistante. Le commerce présente la vanille à l'état que nous venons de faire connaître; seulement elle est plus déprimée et plus fortement ridée. Quelquefois elle porte à sa surface de petits cristaux aciculaires, brillants; on la dit alors *givrée* : c'est la plus estimée. Elle contient une grande quantité d'huile essentielle et d'acide benzoïque, qui s'effleurit à l'extérieur. La vanille est l'un des plus précieux aromates que l'on connaisse; la suavité de son parfum est incomparable. On la fait entrer dans un grand nombre de compositions de pharmacie et de parfumerie. C'est elle qui donne au chocolat (*voy.*) cette saveur exquise qui le fait si universellement

rechercher. Le chocolat à la vanille est un analeptique puissant, aussi utile aux valétudinaires qu'aux gens bien portants. En poudre, ce fruit est prescrit comme tonique et stomachique.

La vanille croît spontanément sur les rives de l'Orénoque, dans le Venezuela, l'Équateur, le Pérou; elle veut des contrées chaudes, mais arrosées par des sources nombreuses. La floraison de cette belle plante commence en avril pour finir en août. Il ne faut pas attendre la maturité pour faire la récolte; autrement le fruit s'ouvre, laisse échapper une ou deux gouttes d'une matière huileuse, se dessèche et devient presque inodore. Cette sorte d'exsudation est recueillie et prend le nom de *baume de vanille;* il n'arrive pas en Europe. On est parvenu, en Belgique, à faire mûrir dans les serres les gousses de vanille, et ce produit, sans être précisément comparable à la vanille exotique, était pourtant recommandable.

Le commerce reçoit la vanille en bottes fort serrées, de la grosseur du bras, recouvertes de feuilles d'étain. On voit parfois à Paris les fruits d'une autre espèce de vanille: ils sont désignés sous le nom de *vanillon*. Nous avons dénommé la plante brésilienne encore mal connue qui le produit *vanilla macrocarpa*. Le nom de vanille est un diminutif du mot espagnol *vayna*, gaine, à cause de la forme de ce fruit qui ressemble en effet à une petite gaine. A. F.

VANINI (Lucilio), né à Taurozano, dans le royaume de Naples, vers la fin de 1585, et célèbre comme un des martyrs du fanatisme et de l'intolérance de son époque. De bonne heure il alla étudier à Rome la philosophie et la théologie; puis, de retour à Naples, il s'occupa de médecine et d'astronomie, et se fit recevoir docteur en droit civil et en droit canon. Étant entré ensuite dans les ordres, il se rendit à Padoue, où, malgré son extrême dénûment, il ne s'occupa que du soin de doubler la somme de ses connaissances. Après un nouveau séjour à Naples, il passa en France, où il devint aumônier du maréchal de Bassompierre, et où il commença à professer une doctrine hardie, fruit de ses profondes études, et qui avait pour base la démonstration de l'existence de Dieu par le principe des substances. Ses dogmes, mal interprétés, lui suscitèrent de nombreux ennemis qui le suivirent jusqu'à Toulouse, où il se retira en 1617, et fut chargé de l'éducation des enfants du premier président du parlement de cette ville. Dénoncé au procureur général, Vanini fut arrêté (nov. 1618). Son procès fut aussitôt instruit, et de graves dépositions vinrent mettre en doute sa croyance en Dieu et aux mystères de la religion. Cependant, faute de preuves suffisantes, il allait être acquitté, lorsqu'un gentilhomme l'accusa d'avoir tenu certains propos impies. Dès ce moment son sort fut fixé : il eut beau protester de son respect pour la Divinité et repousser avec indignation le soupçon d'athéisme sous lequel on cherchait à l'accabler, il fut condamné à avoir la langue coupée, et à être pendu et brûlé. Cette barbare sentence reçut son exécution sur la place Saint-Étienne, le 19 février 1619. La lecture des ouvrages de Vanini, quelque obscurs qu'ils soient, suffit pour démontrer le peu de fondement de l'accusation d'athéisme portée contre lui. Son œuvre principale est un traité : *De admirandis naturæ arcanis, libri IV*, Paris, 1616. Il a publié en outre un livre intitulé : *Amphitheatrum æternæ Providentiæ divino-magicum*, etc., Lyon, 1615, et il a laissé plusieurs ouvrages inédits. D. Durand a écrit *la Vie et les sentiments de Luc. Vanini* (Rotterd., 1717); on peut en rapprocher une notice allemande sur lui, insérée dans le t. I^er^ des *Esquisses biographiques et historiques* de M. E. Münch (Stuttg., 1836). D. A. D.

VANITÉ. Ce mot, suivant son étymologie, exprime l'absence de réalité, le défaut de solidité, dans la chose ou dans l'individu. *Vanitas* est ainsi presque synonyme de *vacuitas*, et c'est en ce sens que le sage a dit: *Vanitas vanitatum, omnia vanitas*.

Dans le sens moral, la vanité, comme l'orgueil, procède de l'amour-propre (*voy.* ces mots), ce principe de conservation et de bien-être inhérent à notre nature; mais, comme l'orgueil, la vanité est une application défectueuse du prin-

cipe tutélaire de l'amour-propre. Elle diffère de l'orgueil en ce qu'il cherche son aliment dans les grandes choses, tandis qu'elle se nourrit de misères et de futilités; souvent même elle s'attache à des choses qui sont extérieures à l'individu et indépendantes des conditions de son être, telles que le luxe des habits, celui de la table, des équipages, etc. « La sotte vanité, dit Théophraste, semble être une passion inquiète de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles du nom ou de la distinction. » — « La vanité, a-t-on dit, est le caractère d'un petit esprit. » Nous croyons plutôt que c'est le cachet d'une âme rétrécie. Trop d'exemples fameux prouvent, en effet, que la vanité la plus puérile peut se trouver à coté de talents supérieurs; elle en est d'autant plus blessante pour l'amour-propre d'autrui, et dans ce sens Nicole a raison de dire que « l'amour-propre excite l'aversion naturelle de tous les hommes. » — La *présomption*, par laquelle l'individu s'assigne le premier rang, est un produit immédiat et intime de la vanité. La *fatuité* et l'*ostentation* n'en sont que des formes ou des manifestations : la première veut frapper l'esprit, l'autre cherche à éblouir les sens. On dit proverbialement qu'*une once de vanité gâte un quintal de mérite*. *Sans vanité!* est une formule dont on se sert dans le style familier quand on veut se ménager une jouissance d'amour-propre. P. A. V.

VANLOO (Charles-André), peintre français, plus connu sous le nom de *Carle Vanloo*, et le plus célèbre des artistes de son nom, famille de peintres originaires de Sluis en Zélande. Il naquit à Nice, en 1705, de Louis Vanloo, qui avait été naturalisé Français et reçu à l'Académie de peinture en 1683. Carle eut pour maître son frère aîné Jean-Baptiste, né à Aix en 1684, et mort dans la même ville en 1745. Il alla de bonne heure en Italie où Benedetto Luti et Legros dirigèrent ses études, l'un dans la peinture, l'autre dans la sculpture, pour lesquelles il avait une égale vocation. Revenu à Paris à l'âge de 18 ans, il aida son frère dans les restaurations ordonnées par le Régent aux peintures du Primatice à Fontainebleau (*voy.*). Ces travaux ayant fortifié son amour pour l'art italien, il retourna à Rome (1727) pour compléter ses études. Il fit ce second voyage en compagnie de Louis-Michel, de Charles-Amédée-Philippe Vanloo, ses neveux, qui devinrent, l'un, premier peintre du roi d'Espagne, l'autre premier peintre du roi de Prusse et du trop célèbre Boucher. Il étudia avec ardeur en présence des grands modèles, se pénétra de leurs beautés, et revint dans sa patrie riche de science et de souvenirs. Louis XV, appréciant ses talents, le nomma son peintre, gouverneur des élèves protégés par la couronne, professeur de l'Académie de peinture et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Carle Vanloo mourut à Paris en 1765.

Ses tableaux sont surtout recommandables par la fraîcheur et la suavité du coloris et par la liberté de la touche. Si le style de ses compositions et son dessin paraissent trop peu sévères, la faute en est plutôt au goût qui dominait alors dans l'école française (*voy.* T. XI, p. 437) qu'au sentiment propre de Carle. Doué d'un amour sincère pour le genre noble et gracieux et d'une facilité d'exécution merveilleuse, si ce peintre eût eu assez d'empire sur lui-même pour suivre les inspirations de son génie, il se serait acquis dans l'école une gloire tardive peut-être, mais du moins solide et digne d'envie.

Les ouvrages de Carle Vanloo sont nombreux; ceux qui se voyaient à Saint-Sulpice, aux Petits-Pères, à Saint-Merry, à l'hôtel de ville de Paris, passaient pour les plus beaux de son œuvre. Le *Mariage de la Vierge* que possède le musée du Louvre est un des plus agréables qu'il ait produits; on y admire des têtes d'une beauté de caractère, une fraîcheur de coloris, une finesse d'exécution bien précieuses. Sous ce dernier rapport, Carle Vanloo s'est acquis une réputation méritée. Ce peintre sut s'approprier toutes les manières, et quand il voulut imiter le Corrége, le Guide, le Titien, il y parvint à un tel point, qu'on aurait pu croire qu'il avait peint dans son propre sentiment. Son Mariage de la Vierge a été

supérieurement gravé par un artiste du plus grand mérite, M. J. Bein, pour la suite du Musée français de Laurent.

CarleVanloo a eu pour successeur dans l'Académie de peinture son fils CÉSAR, paysagiste distingué. L. C. S.

VAN MAANEN (CORNELIS-FÉLIX), ministre de la justice dans les Pays-Bas, qui, après avoir rempli déjà ces fonctions sous le roi de Hollande de 1806 à 1809, fut appelé à les reprendre en 1815 et les exerça, malgré une démission momentanée (sept. 1830), jusqu'en mars 1842. Haï des Belges à cause de son austère sévérité et parce qu'il cherchait à leur imposer l'usage de la langue hollandaise ou au moins de la flamande, il ne fut pas étranger aux causes qui amenèrent la révolution de 1830 et la séparation des deux royaumes (*voy.* BELGIQUE, T. III, p. 269). Il est né à La Haye, en 1769. X.

VAN MARNIX, *voy.* ALDEGONDE.

VANNE, espèce de petite écluse établie dans les moulins et autres usines, à l'entrée des canaux d'irrigation, et consistant en une pelle dont l'élévation ou l'abaissement ouvre ou ferme un pertuis destiné à l'écoulement de l'eau.

VANNUCCHI (ANDRÉ), dit *del Sarto*, c'est-à-dire du tailleur, parce que son père exerçait ce métier, naquit à Florence en 1488. A 8 ans, on le plaça en apprentissage chez un orfévre, et comme il fallait préalablement acquérir les notions du dessin, il prit si bien goût à cette étude qu'il refusa d'échanger ses crayons contre le marteau de sa profession. Un peintre médiocre, qui était en même temps excellent sculpteur en bois, l'attira dans son atelier; les progrès d'André y furent si rapides, qu'un beau jour il abandonna le peintre qui n'avait plus rien à lui apprendre et entra chez un artiste plus habile, nommé Pierre de Cosimo, chez lequel cependant il ne resta pas beaucoup plus longtemps. Il avait découvert dans une des salles publiques d'un palais de Florence des cartons de Michel-Ange et de Léonard de Vinci, et dès ce moment il ne voulut plus avoir d'autres modèles. Il se lia avec un peintre aussi pauvre que lui, Francia Bigio, qui excellait dans la perspective, et comme André réussissait bien mieux dans les figures, ils mirent leurs travaux en commun, et forcèrent enfin le public à s'occuper d'eux. André prit alors confiance dans ses propres forces; il peignit seul les fresques de Vallombrosa, et accepta de Léon X la difficile mission de représenter le triomphe de Jules César, dans le palais de Poggio, à Cajano. Enfin il put partir pour Rome, où il alla s'inspirer du génie de Raphaël. Cette nouvelle étude acheva de fixer sa manière; il était déjà coloriste, il perfectionna son dessin. Son *Christ mort* attira l'attention des gentilshommes que François Ier avait envoyés en Italie pour lui recruter des artistes. Ils lui firent des propositions brillantes au moment où il recevait la nouvelle qu'une femme de Florence qu'il aimait depuis longtemps sans espoir était devenue veuve, et qu'elle lui accordait sa main. En vain la fortune lui tendait les bras, il préféra les séductions de l'amour; mais il ne tarda pas à en être puni. Ayant acquis la triste certitude que sa femme le trahissait, il tomba dans une noire mélancolie qui ne le quitta plus jusqu'à sa mort. Il était menacé de la misère lorsqu'il résolut de partir pour la France. Il y reçut un accueil honorable à la cour de François Ier; mais dévoré d'inquiétudes et d'ennuis, il quitta bientôt ses pinceaux pour revenir à Florence, sous prétexte d'aller chercher sa femme. Le roi, sur sa promesse de retour, lui avait remis des sommes importantes, destinées à des achats de tableaux et d'antiques. Les coupables suggestions de sa femme lui firent dissiper l'argent qui lui avait été confié; alors le roi de France ne voulut plus entendre parler de lui, et le *Sacrifice d'Abraham* que Vannucchi venait d'achever alla orner la galerie de Dresde. André resta à Florence, où son talent acquit un développement sublime, et où ses compatriotes essayèrent de lui faire oublier ses chagrins domestiques par l'estime dont ils l'entourèrent. Il avait à peine 42 ans lorsque la peste de Florence l'emporta en 1530. Notre musée possède quatre tableaux de ce grand maître : *La Charité*, deux *Saintes Familles* et une *Annonciation*. D. A. D.

VAN OOST (JACQUES), surnommé *le Vieux*, excellent peintre flamand, né

à Bruges en 1600, étudia les éléments de son art dans sa patrie, et se rendit ensuite à Rome, où il eut pour maître Annibal Carrache. Dans sa jeunesse, il copia avec tant de talent Rubens et Van Dyk qu'aujourd'hui encore les connaisseurs s'y méprennent. Ce travail lui enseigna les secrets d'un beau coloris et d'une touche délicate. On n'a de lui que de grands morceaux historiques, par exemple le *S. Charles Borromée communiant les pestiférés de Milan*, du musée du Louvre. Ses compositions sont naturelles, bien conçues, sans personnages inutiles; les ornements pleins de goût et d'une noble simplicité; les draperies fort belles. Le fond de ses tableaux est toujours rempli par quelque monument, car il était non moins habile dans l'architecture que dans la perspective. Il mourut en 1671. — Son fils, JACQUES VAN OOST, *le Jeune*, né en 1637, étudia à Paris et à Rome, passa 41 années de sa vie à Lille, et mourut à Bruges en 1713. Lille possède plusieurs de ses grands tableaux historiques. Son dessin, comme son coloris, est digne de tout éloge; sa manière est plus moelleuse que celle de son père, et son coup de pinceau plus franc. Il drapait dans le plus grand style. Ses compositions n'étaient point surchargées, mais tout y était parfaitement ordonné. *C. L.*

VAN OSTADE (ADRIEN), peintre et graveur, né à Lubeck en 1610, mourut à Amsterdam en 1685. On l'appelle communément *le bon Ostade*, pour le distinguer de son frère ISAAC, son élève, qui a le coloris moins brillant. Ses tableaux représentent ordinairement des salles de bal, des fermes, des écuries, des intérieurs de cabarets. Ses personnages sont presque tous des valets de ferme, des fumeurs ivres ou des paysannes occupées de travaux rustiques. Si Téniers poétisait la nature, Van Ostade la représentait telle qu'elle s'offrait à lui, quelquefois même il tombait dans la charge. Mais, comme ceux de Téniers, les petits tableaux de Van Ostade pétillent d'esprit. Son pinceau est plein de finesse, son coloris chaud, varié et transparent; son dessin est un peu lourd, mais ce défaut choque moins dans le genre où il travaillait. Il eut pour maître François Halz, et reçut quelques leçons de Rembrandt. Il s'établit à Harlem, d'où il se réfugia à Amsterdam lorsque Louis XIV menaça les Pays-Bas. Dans le musée du Louvre, qui possède de lui 7 tableaux, on voit un de ses chefs-d'œuvre, sa *Famille*, où Van Ostade s'est peint lui-même, tenant sa femme par la main et entouré de huit enfants. *C. L.*

VAN SWIETEN (GÉRARD), médecin célèbre au XVIII^e^ siècle, naquit à Leyde le 7 mai 1700, et eut pour maître l'illustre Boerhaave (*voy.*), dont il fut l'élève le plus distingué. Outre la médecine, il s'appliqua aussi à la chimie et à la pharmacie. Après avoir pratiqué pendant quelque temps avec succès, il fut nommé professeur à l'université de Leyde; mais l'envie, ou peut-être la dureté et l'inflexibilité de son caractère, lui attirèrent un grand nombre d'ennemis qui le forcèrent à donner sa démission lorsqu'il eut embrassé la religion catholique. En 1745, il accepta la place de premier médecin de l'impératrice Marie-Thérèse, dont il gagna toute la faveur. Van Swieten remplit successivement les importantes fonctions de directeur de la bibliothèque impériale, de président perpétuel de la faculté de médecine de Vienne, de directeur des affaires médicales de l'Empire et de censeur des livres. Il fit servir la haute considération dont il jouissait au progrès des sciences et des lumières, quoique, tant par principes que par tempérament, il se montrât d'ailleurs l'ennemi acharné des encyclopédistes qui s'en vengèrent cruellement sur lui. Il mourut à Schœnbrunn, le 18 juin 1772. Ses excellents *Commentaria in Boerhavii aphorismos de cognoscendis et curandis morbis* (Leyde, 1741-72, 5 vol.; nouv. édit., Tub., 1790, 8 vol.) sont mis au nombre des ouvrages classiques et assurent à leur auteur un rang distingué dans la littérature médicale. Ils ont été traduits en français.

GODEFROI, baron Van Swieten, fils du précédent, né en 1733, mort à Vienne en 1803, succéda à son père dans la direction de la bibliothèque impériale. Ami de Haydn et de Mozart, il se montra un protecteur éclairé de l'art musical, en faisant exécuter les œuvres de Hændel et de Bach et en réunissant la haute

noblesse viennoise en société musicale. Il arrangea pour Mozart, d'après l'anglais, la *Création*, et composa le livret des *Saisons*. Ce fut à sa demande que Mozart retoucha, selon le goût du temps, le *Messie* et trois autres oratorios de Hændel. *C. L.*

VANUCCI (Pietro), *voy.* Pérugin.

VAN VEEN, *voy.* Hemskerk.

VAPEUR. Si on applique le calorique (*voy.*) à un corps solide, il se dilate d'abord, il augmente de volume; mais si l'action du calorique est prolongée, si la substance qui y est soumise n'est pas réfractaire, ce corps devient liquide; et si, dans ce nouvel état, on continue de l'entourer de calorique, il se volatilise, c'est-à-dire il se réduit en vapeur. Les corps naturellement liquides commencent aussi par se dilater quand on les soumet à l'action du calorique, puis ils passent également à l'état de vapeur. Vient-on à soumettre les corps qu'on a réussi à volatiliser à une action toute contraire à celle qui les a fait arriver à l'état de vapeur; en d'autres termes, vient-on à leur soustraire du calorique, alors on les voit, au fur et à mesure que cette soustraction s'opère, repasser de l'état de vapeur à l'état liquide, et de ce second état à l'état solide. L'eau, si répandue à la surface de notre globe, nous offre un exemple saillant de cette transformation continuelle. Les corps solides, liquides et ceux qui sont à l'état de vapeur ne sont donc réellement différenciés entre eux que par les proportions du calorique avec lequel ils sont combinés. Ces différences dans les proportions du calorique font considérablement varier les propriétés des corps, et on a eu occasion de les étudier quand on a successivement traité de la solidité des corps liquides et des gaz. Les propriétés des vapeurs sont identiques à celles des gaz (*voy.*) : nous n'aurions donc point à en parler si nous n'avions à exposer deux états distincts des vapeurs, qu'on a déjà différenciées des gaz proprement dits en faisant observer que ceux-ci ne changent que très difficilement d'état, sont *permanents*, tandis que les vapeurs perdent facilement les conditions qui les constituent à l'état de gaz. Ces deux états distincts des vapeurs, que nous allons considérer surtout dans la vapeur d'eau, sont la vapeur *à l'état latent* et la vapeur *vésiculaire*.

L'air tient toujours en suspension entre ses molécules des molécules aqueuses à l'état de vapeur. Outre que cette quantité de vapeur est toujours en raison de l'espace, ce qui est sans application quand il s'agit de l'atmosphère, elle y est toujours aussi en raison de la température, et tant que la vapeur d'eau ne dépasse pas une certaine limite, ou que l'espace ne se resserre pas, ou que la température ne s'abaisse pas pour cette limite, la vapeur d'eau reste transparente comme l'air auquel elle est mêlée : c'est la vapeur à l'état latent qui, malgré les immenses proportions dans lesquelles elle existe, ne manifeste pas sa présence (*voy.* Hygrométrie) et jouit alors de toutes les propriétés des gaz permanents. Mais si la température vient à baisser, ce qui est la condition la plus fréquente, ou si l'espace vient à diminuer, les molécules de vapeur aqueuses sont forcées de se rapprocher. Si ce rapprochement avait lieu dans le vide, l'eau vaporisée reprendrait son état liquide. Mais l'air interposé entre les molécules de vapeur aqueuse oppose un certain obstacle à leur réunion immédiate; la vapeur d'eau devient alors visible, elle prend la forme de petits globules extrêmement fins qui, séparés par des couches d'air, restent en suspension dans l'atmosphère; c'est à cet air interposé entre elles qu'ils doivent sans doute de flotter ainsi comme de petits aérostats : comparaison fort juste, car ces petits globules sont des sphères creuses dont on a évalué la grosseur à $0.^{m}009$. La vapeur d'eau à cet état est visible; c'est alors qu'elle reçoit le nom de vapeur *vésiculaire*. Selon qu'elle occupe les régions les plus basses de l'atmosphère ou qu'elle se tient à une hauteur de 4 à 12,000 mètres, cette vapeur vésiculaire constitue, dans le premier cas, les brouillards, dans le second les nuages (*voy.* ces mots).

Une expérience des plus simples, et qu'il est bien facile de répéter, permet de s'assurer de la forme qu'affecte la vapeur d'eau dans la condition que nous venons de décrire. Si on expose au soleil ou au grand jour, et dans un lieu où l'air

soit calme, un vase rempli de café fort et bouillant, ou une forte décoction de suie bouillante aussi, ou d'un mélange d'eau et d'encre à la même température, on verra se former à la surface de ces trois liquides ou d'autres analogues une vapeur noire très épaisse qui s'élèvera jusqu'à une certaine hauteur et se dissipera. Un œil attentif reconnaîtra que cette vapeur est constituée par la réunion de petits grains arrondis, blanchâtres et détachés les uns des autres. Si l'on s'arme d'une loupe et qu'on observe avec cet instrument la surface de la liqueur en évaporation, on verra des bulles sphériques de différentes grosseurs sortir du liquide avec un mouvement plus ou moins vif. Les plus déliées s'élèvent avec rapidité, dépassent promptement le champ de la loupe et échappent ainsi aux regards de l'observateur. Celles qui sont d'un volume plus considérable s'élèvent aussi; mais, trop pesantes, on les voit retomber sur la surface du liquide, et elles y roulent rapidement pour peu que le moindre souffle vienne agiter l'air. Les plus petites d'entre elles, qui reposaient paisiblement sur la surface du liquide, soulevées par cette agitation de l'air, s'y élèvent et disparaissent; plusieurs des plus grosses, après avoir roulé quelque temps sur la surface du liquide, disparaissent aussi, mais en s'y mêlant. La légèreté de ces petits globules, leur blancheur, leur demi-transparence ne peuvent laisser aucun doute, à qui les observe attentivement, sur leur état de sphères creuses, semblables, à la grosseur près, à celles que l'on forme avec l'eau de savon. Une autre considération le prouve encore : c'est que si ces sphères étaient planes, elles donneraient lieu au phénomène de l'arc-en-ciel (*voy.*) qui se montre à nos yeux sitôt que la matière d'un nuage passe de l'état de vapeur vésiculaire à l'état liquide.

Toute l'eau qui est à la surface du globe tend continuellement à passer à l'état gazeux, et cette *vaporisation* a lieu sans cesse, non-seulement en été, mais même dans les plus fortes gelées; elle a lieu non-seulement pour l'eau à l'état liquide, mais même pour la neige et pour la glace. Qui, dans l'hiver, n'a point observé la disparition, même assez rapide, de la neige qui recouvre nos campagnes, quoiqu'il n'ait pas cessé de geler? Gauteron, de Mairan ont constaté expérimentalement cette évaporation (*voy.* ce mot) pour la glace. C'est cette vaporisation continuelle, très considérable à une haute température et qu'augmente encore l'agitation de l'air, qui fournit à l'atmosphère ces immenses quantités de vapeur aqueuse qu'on voit retomber sur la terre sous la forme de rosée et de pluie (*voy.* ces mots), de manière à alimenter continuellement les sources, les rivières, les fleuves qui, se précipitant sans cesse vers les mers, les maintiennent toujours au même niveau, malgré l'effrayante évaporation qui se fait sans cesse à leur surface. Merveilleux et continuel échange qui entretient l'équilibre dans une des conditions les plus importantes de la constitution du globe que nous habitons! A. L-D.

VAPEUR (APPAREILS A). L'application de la force produite par la vapeur à l'industrie doit marquer, dans l'histoire des progrès de l'esprit humain, un des plus grands pas faits par la civilisation. Soit qu'elle serve à épuiser les eaux, à élever des fardeaux ou à communiquer le mouvement à une machine quelconque, soit qu'elle produise un vide immense ou qu'elle entraîne dans sa locomotion rapide des convois sur les chemins de fer, soit enfin que, faisant tourner des roues ou des hélices, elle serve aux navires à fendre les flots, cette vapeur, source infinie de puissance, est élaborée dans une chaudière de forme diverse, dont les parois sont chauffées par la flamme d'un foyer. Il y a donc deux choses à considérer dans les appareils à vapeur, la chaudière où cette vapeur se produit, et la machine qu'elle ébranle, laquelle peut transmettre ensuite son mouvement à une foule de mécaniques différentes.

Les chaudières à vapeur varient dans leur construction : elles peuvent être en fonte, en cuivre ou bien en tôle. Leur forme dépend de la pression qu'elles doivent supporter. Sous ce rapport, on les divise en deux classes : celles *à basse pression* (c'est-à-dire celles où la tension de la vapeur fait équilibre à moins de $2\frac{1}{2}$ at-

mosphères du dehors), et celles *à moyenne* (jusqu'à 4 atmosphères) et *à haute pression* (dont la pression est égale à plus de quatre fois celle de l'extérieur). Les premières, n'ayant à résister qu'à de faibles efforts, peuvent avoir des parois planes et de grandes dimensions; les autres doivent être cylindriques ou sphériques, ces deux figures étant les seules que la tension intérieure ne parvienne pas à changer. Généralement elles se composent d'une partie cylindrique terminée par deux calottes demi-sphériques. Quelle que soit la forme adoptée, il faut toujours faire en sorte que le feu en frappe le fond et les faces latérales dans la plus grande hauteur possible; car la quantité de vapeur produite dans un temps donné est proportionnelle à l'étendue de la chaudière qui est immédiatement en contact avec la flamme. Un tube, allant presque jusqu'au fond de la chaudière, y amène l'eau froide, suivant qu'un flotteur, en s'abaissant, soulève une soupape, qui se referme quand l'eau de la chaudière est au niveau convenable. Un manomètre (*voy.*) indique, en dehors de la chaudière, la tension qu'éprouve en dedans la vapeur; enfin, un trou fermé par une plaque fortement vissée, et nommé le *trou d'homme*, est ménagé à la partie supérieure pour laisser entrer l'ouvrier lorsque des réparations ou un nettoiement sont nécessaires; un trou semblable en dessous sert, dans ce cas, à livrer passage aux liquides résidus du nettoyage. Les chaudières dites *bouilleurs* se composent de cylindres de différentes grosseurs : les plus petits communiquent avec un cylindre horizontal comme eux, mais plus gros, à l'aide de tubes verticaux. Le feu passe tout autour des petits tuyaux et échauffe ensuite les parois du gros cylindre; on a ainsi une très grande surface en contact avec la flamme du foyer. Quelquefois on augmente encore la surface de chauffe en faisant passer la fumée dans des tubes traversant longitudinalement la chaudière au-dessous du niveau de l'eau. Les chaudières à haute pression, pour bateaux, diffèrent peu de celles pour manufactures. Les *générateurs*, pour voitures, doivent être bien plus légers et d'un petit volume. On parvient à ce résultat en les composant d'un grand nombre de petits tuyaux qui contiennent l'eau, ou mieux en faisant, au contraire, passer la fumée dans ces petits tubes plongeant dans une capacité pleine d'eau, laquelle y arrive au moyen d'un tuyau muni d'un robinet, en communication avec un réservoir placé sur le *tender*.

Les chaudières à vapeur, par leur rupture, peuvent donner lieu à de graves accidents. En France, leur usage est soumis à diverses mesures de précaution imposées par ordonnances royales. Ainsi, aucune chaudière ne doit être employée avant d'avoir été essayée à froid, au moyen d'une presse hydraulique, sous une pression triple de celle qu'elle doit supporter, pression qui est indiquée par un timbre ou médaillon rivé dessus. L'épaisseur des parois est fixée par le diamètre de la chaudière et sa force de pression. Outre deux soupapes (*voy.*) de sûreté, les règlements exigent sur chaque chaudière deux rondelles fusibles, plaques d'un alliage métallique susceptible de fondre à la température que la vapeur ne doit pas dépasser. La plupart des explosions étant produites par l'abaissement du niveau de l'eau, qui permet à la fumée de chauffer des parties de la chaudière non recouvertes d'eau, un flotteur doit indiquer la hauteur du liquide, et un manomètre la tension de la vapeur.

Pour aller produire son effet, la vapeur s'échappe de la chaudière par un tuyau muni d'une soupape nommée *modérateur*, qui s'ouvre et se ferme à volonté au moyen d'une tige extérieure, et qui sert à régler la dépense de vapeur. De là elle vient se répandre dans un cylindre où se meut un piston. Un appareil nommé *tiroir*, en glissant le long du cylindre, met alternativement la vapeur en communication avec la partie supérieure et la partie inférieure du cylindre, au-dessus et au-dessous du piston. Entre-t-elle sous le piston, son élasticité le fait remonter; quand il est presque arrivé au bout de sa course, le mouvement du tiroir ferme la soupape par où la vapeur arrivait à la partie inférieure du cylindre, en même temps qu'il ouvre celle de la partie supérieure; la vapeur s'y précipite, presse le dessus du piston

qui redescend, tandis que la vapeur qui se trouvait précédemment au-dessous s'échappe pour aller se condenser dans une chambre séparée où coule continuellement un jet d'eau froide. Un mouvement contraire du tiroir remet les choses dans leur premier état. La vapeur fait remonter le piston en le pressant en dessous, pendant que la vapeur répandue dans la partie supérieure du cylindre vient à son tour se réduire en eau dans le *condenseur*. Tel est l'artifice au moyen duquel un piston reçoit en général, dans les machines à vapeur, ce mouvement de montée et de descente qui en fait un moteur si puissant. « Et les pièces de la machine sont combinées avec tant de génie, dit M. Pouillet, que l'impulsion une fois donnée, la main de l'homme peut se reposer ; chaque levier se lève à son tour, à l'instant où il doit agir, et tous ces mouvements si nombreux, si variés, si compliqués, s'accomplissent d'eux-mêmes avec une admirable précision. » Pour éviter que les parois du cylindre ne reçoivent extérieurement l'impression de l'air froid, on l'enveloppe d'un autre cylindre, et la vapeur circule d'abord dans l'interstice laissé vide entre ces deux cylindres avant d'aller agir sur le piston. Afin de rendre plus régulier l'effet de ce dernier, le tiroir fait entrer la vapeur dessus ou dessous le piston avant que celui-ci soit complétement arrivé à la fin de sa course ; la *détente* de la vapeur déjà introduite dans la partie opposée du cylindre suffit alors pour lui faire achever son chemin. On est parvenu, dans ces derniers temps, à rendre cette détente variable à volonté.

Une fois la force de la vapeur transmise au piston, c'est là qu'il faut la prendre pour la faire passer jusqu'au lieu où elle doit agir, soit à l'extrémité de la roue du bateau à vapeur, soit sur le piston d'une pompe aspirante ou foulante, soit sur le grain qu'on veut moudre, soit dans les cylindres qui laminent les métaux ou sur le marteau qui les forge, soit sur les instruments tranchants qui travaillent le bois ou les métaux, soit sur les métiers destinés à façonner à vil prix les étoffes les plus précieuses, sur les cardes qui en ont préparé les fils, etc., etc. Pour cela on adapte le piston à un levier dont l'extrémité opposée est attachée à une bielle liée par son autre bout à une manivelle qu'elle fait tourner. Cette manivelle met un axe, dit *arbre de couche*, en mouvement, et celui-ci transmet la force motrice, par les moyens mécaniques ordinaires, à la résistance qu'elle doit vaincre. Un *volant* qui y est adapté régularise le mouvement de rotation et le rend continu. Un *parallélogramme* (combinaison de verges articulées) dont les angles sont mobiles rejoint l'extrémité du piston et le bras du levier et ajoute à son effet. Un *régulateur à force centrifuge* régularise les oscillations du piston en réglant l'introduction de la vapeur qui vient de la chaudière. Des tiges attachées aux bras du levier communiquant le mouvement servent à faire mouvoir des pistons dans des corps de pompe pour vider le condenseur et retirer l'air qui s'y est introduit avec la vapeur dans le cours de l'opération, pour approvisionner d'eau la chaudière, etc.

Toutes les machines à vapeur ne sont pas néanmoins tout à fait sur le même modèle : quelques-unes sont à simple effet, la vapeur n'agissant que d'un côté du piston ; la construction du tiroir peut varier ; la condensation de la vapeur peut avoir lieu dans l'air sans l'emploi d'eau froide, comme cela arrive, par exemple, dans les locomotives ; le cylindre lui-même peut être susceptible d'un mouvement d'oscillation ; une foule de détails enfin peuvent recevoir une infinité de modifications, suivant l'usage auquel est destiné l'appareil. La place nous manque pour faire connaître ces changements divers. Disons seulement qu'en général dans les locomotives deux cylindres avec leurs pistons se trouvent dans une situation inclinée sur le devant de la machine, et en bas, entre les deux premières roues de devant. Les mouvements de ces pistons sont alternatifs, c'est-à-dire que l'un descend quand l'autre remonte, en sorte que leur action sur les manivelles qui font tourner les roues est continue. Lorsque la vapeur s'échappe des cylindres, elle s'enfuit par la cheminée avec la fumée du foyer. On conçoit, en effet, que l'exiguité de ces machines ne per-

mettrait pas d'emporter la masse d'eau froide nécessaire pour refroidir la vapeur. D'autres machines fixes perdent ainsi leur vapeur *sans condensation* : ce sont naturellement des machines à haute pression, car on sent qu'il faut que la vapeur soit douée d'une force supérieure à celle de l'atmosphère pour pouvoir sortir de l'appareil et se répandre dans l'air. On a imaginé cependant des machines à haute pression et à condensation : celle-ci s'opère dans un petit cylindre muni d'un piston en harmonie avec le mouvement du premier de façon à en augmenter l'effet. Le conducteur d'une locomotive peut agir sur les tiroirs de la machine à l'aide d'une manivelle : c'est ainsi qu'il l'arrête ou la fait aller à reculons.

C'est surtout en Angleterre qu'on a tout d'abord compris l'importance des machines à vapeur, ce moteur puissant et commode que n'arrêtent ni le calme de l'air ni ses agitations, ni la nuit, ni la gelée, ni les inondations, que l'on peut transporter partout où se trouvent du combustible et de l'eau. Aussi y a-t-il déjà longtemps que l'on comptait dans la Grande-Bretagne plus de 15,000 machines à vapeur, dont quelques-unes de la force de 600 chevaux. D'après les *Statistical Tables* de 1841, publiées en 1844, la seule industrie des fils et tissus employait, dans le royaume-uni, 3,051 machines de la force de 74,094 chevaux-vapeur. La France est encore loin de cet état de choses; cependant ses progrès ont été immenses dans ces derniers temps. Suivant le *Compte rendu des ingénieurs des mines* pour 1843, la France possédait, en 1842, 5,911 chaudières à vapeur, dont 5,272 d'origine nationale, réparties dans 3,633 établissements de 148 genres différents. Sur ce nombre, 1,619 fournissaient de la vapeur pour divers usages, et les 4,292 autres alimentaient 3,053 machines, dont 537 à basse pression et 2,516 à haute pression. Les 3,053 machines à vapeur, dont 243 seulement étaient étrangères, prises ensemble, avaient une force de 39,009 chevaux-vapeur (représentant 75 kilogr. élevés à 1^{m} par seconde). A ces nombres, il faut ajouter 204 locomotives, dont la moitié françaises, et 337 machines montées sur 229 bateaux (sans compter ceux de l'état), ayant ensemble une force de 11,794 chevaux. Avant 1833, la France n'avait que 460 chaudières calorifères et 961 motrices, 589 machines à vapeur de la force de 9,700 chevaux, et 90 machines de bateaux de 2,635 chevaux. En 1820, on ne comptait pas, dans tout le pays, plus de 200 machines à vapeur à haute ou basse pression, dont un quart environ était d'origine anglaise; en 1830, ce nombre ne dépassait pas 572, dont 106 étaient de construction britannique. Nous ne possédions, en 1841, que 169 locomotives, dont 74 françaises et 95 étrangères. Mais notre industrie s'est améliorée. Depuis le traité de Londres, le gouvernement français a senti l'inconvénient de tirer des machines qui servent aussi à la guerre navale, d'un pays qui peut être notre ennemi. Leur construction a donc dû être encouragée chez nous. Les ateliers d'Indret, de Paris, du Creuzot, de la Ciotat, de Bitchwiller, du Havre, de Mulhouse, d'Anzin, etc., sont maintenant en état de rivaliser avec les ateliers étrangers les plus avancés. On pourra mieux juger encore de l'accroissement qu'a pris parmi nous la fabrication des appareils à vapeur quand on saura que les ingénieurs, à qui 9 pièces seulement avaient été soumises en 1825, durent en éprouver 2,338 en 1842 *.

L'invention de la machine à vapeur est d'une si haute importance qu'il faut peu s'étonner que diverses nations aient cherché à se l'attribuer. Presque tous les auteurs anglais qui ont écrit sur cette matière n'hésitent pas à en faire complétement honneur à leurs compatriotes; cependant, quelle que soit la valeur de leurs titres, on est bien forcé de reconnaître que des étrangers y ont pris part, et que les idées-mères de cette admirable découverte appartiennent même à des Français, ainsi que l'a parfaitement démontré M. Arago, dont il nous suffira de résumer ici les savantes notices insérées dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes*.

Héron d'Alexandrie s'était déjà aperçu

(*) *Voir* l'ouvrage de M. Schnitzler, *De la Création de la Richesse ou des intérêts matériels en France*, t. Ier, p. 176 et suiv.

de la force de réaction de la vapeur, et il était parvenu à faire tourner une sphère remplie de vapeur élastique, en laissant celle-ci s'écouler par un trou percé sur le côté d'un tuyau adapté à la boule de cet *éolipyle*. Sans nous arrêter aux prétentions mal soutenues de l'Espagnol Blasco de Garay, qui aurait imaginé un bateau à vapeur sous Charles-Quint, nous arrivons à Salomon de Caus, auteur d'un ouvrage intitulé *Les raisons des forces mouvantes*, imprimé à Francfort-sur-le-M. en 1615, et où il prend le titre d'*ingénieur et architecte de Son Altesse palatine*, mais dont la dédicace prouve surabondamment qu'il était Français. Dans ce livre se trouve la description d'un appareil propre à faire monter l'eau au-dessus de son niveau à l'aide du feu. Le marquis de Worcester, qui avait dû entendre parler de l'ouvrage de Salomon de Caus pendant son séjour en France, ne fit que donner une description plus embrouillée d'un appareil analogue dans son livre *The scantling of one hundred inventions*, publié en 1663, et plus connu sous le nom de *Century of inventions*. Papin (*voy.*) imagina le premier de faire intervenir le jeu d'un piston dans la machine à vapeur. Il vit qu'en produisant le vide sous le piston d'une pompe ordinaire, le poids de l'atmosphère le forcerait à descendre; qu'en rentrant, l'air extérieur permettrait aisément de le faire remonter, et il devait ainsi obtenir un mouvement de va-et-vient facile à transformer. Pour faire le vide, il songea d'abord à se servir de la poudre, puis d'une pompe aspirante mue au moyen de roues hydrauliques; enfin il découvrit que l'eau, étant changée en vapeurs par le feu, jouissait de la propriété de faire ressort comme l'air, qualité qu'elle perdait en se refroidissant : c'est là-dessus, on le sait, que repose tout l'artifice des machines à vapeur. Malheureusement Papin ne put qu'essayer son appareil. La vapeur n'y était pas amenée d'une chaudière distincte; c'était dans le corps de pompe lui-même que l'eau se trouvait vaporisée par un feu allumé dessous, feu que l'on retirait pour produire la condensation. Papin voulait surtout appliquer sa machine à l'épuisement des eaux; mais il prévit aussi que le mouvement du piston pouvait devenir un moteur universel. En 1698, Savery se servit de la force d'expansion de la vapeur pour faire monter l'eau. A cet effet, il employait deux vases : dans l'un, l'eau était réduite en vapeur; de là on l'introduisait dans l'autre à volonté au moyen d'un robinet. Ce second vase se remplissait d'eau froide par la pression atmosphérique; la vapeur, en y arrivant, chassait cette eau en la faisant monter. Un jet d'eau froide tombant sur les parois du vase condensait la vapeur. Alors l'eau à épuiser s'y précipitait; la vapeur venait encore une fois prendre sa place, et ainsi de suite.

Néanmoins la première machine d'épuisement qui ait rendu de bons services est celle que l'on connaît sous le nom de *machine de Newcomen* ou de *machine atmosphérique* (1705). Dans cette machine, un piston joue dans un corps de pompe par l'effet de l'élasticité de la vapeur d'eau, comme dans le mécanisme de Papin; mais la condensation de la vapeur s'y produit au moyen de l'écoulement d'une quantité d'eau froide dans un espace annulaire compris entre les parois extérieures du corps de pompe et les parois intérieures d'un second cylindre un peu plus grand qui lui sert d'enveloppe. Cette invention était due à Newcomen et à Cawley. Un heureux hasard fit faire un grand pas à la machine à vapeur. A cette époque, il était presque impossible de fabriquer un piston qui pût fermer hermétiquement un corps de pompe; pour obvier à cet inconvénient, une couche d'eau recouvrait la surface supérieure du piston; un jour on s'aperçut avec surprise que la machine allait beaucoup plus vite et non moins régulièrement qu'à l'ordinaire : le piston était percé d'un trou, et l'eau froide, tombant en gouttelettes dans la partie inférieure du corps de pompe, y condensait plus rapidement la vapeur. Depuis lors, les machines atmosphériques furent munies d'une ouverture en pomme d'arrosoir : de là part une pluie d'eau froide qui se répand dans la capacité du cylindre et y condense la vapeur au moment où le piston doit descendre. La tradition attribue à un

enfant, nommé Humphry Potter, la première idée du mécanisme au moyen duquel les robinets s'ouvrent et se ferment d'eux-mêmes au moment voulu. Contrarié, dit-on, de ne pouvoir aller jouer, il imagina d'attacher les extrémités de quelques ficelles aux manivelles des deux robinets qu'il devait ouvrir et fermer ; les autres extrémités ayant été liées au balancier, les tractions que celui-ci occasionnait en montant ou en descendant remplaçaient les efforts de la main. L'ingénieur Beighton perfectionna ce système ; mais tout ce mécanisme est aujourd'hui suppléé par le tiroir, dû, ainsi que son excentrique, à M. Murray, de Leeds (1801).

La machine à vapeur dut de grands perfectionnements à James Watt (*voy.*). D'abord il imagina le *condenseur*, c'est-à-dire qu'il opéra la condensation de la vapeur dans un vase séparé, totalement distinct du corps de pompe, et ne communiquant avec lui qu'à l'aide d'un tube étroit. Pour vider le condenseur, il adapta la *pompe à air* à sa machine. L'économie de combustible produite par cette invention fut si forte, qu'elle a pu être évaluée à 60,000 fr. par machine dans une seule année. Cette belle découverte devait en engendrer beaucoup d'autres. Watt est aussi l'inventeur de la machine *à double effet*, où l'atmosphère n'a plus de rôle à jouer, puisque c'est la vapeur qui presse tour à tour le dessus et le dessous du piston. Il imagina en même temps la détente et conserva l'enveloppe du corps de pompe, mais pour y faire circuler de l'air chaud qui maintînt la température élevée de ses parois. Le parallélogramme et le régulateur à force centrifuge sont encore de son invention. On doit l'application du *volant* à Keane Fitzgerald (1758); et Washbrough, de Bristol, introduisit la manivelle coudée faisant corps avec l'axe tournant pour la transformation du mouvement (1778).

Papin, à qui l'on doit aussi les soupapes de sûreté, est le premier qui ait construit une machine dans laquelle la vapeur à haute pression s'échappât dans l'atmosphère après avoir produit son effet. Elle était destinée à élever de l'eau. Watt, dans sa première patente de 1769, se réserva le droit de faire marcher les machines à l'aide de la vapeur seule, laquelle, disait-il, pourrait s'échapper dans l'air ; mais il ne paraît pas qu'il en ait jamais construit sur ce modèle. En 1802, MM. Trevithick et Vivian obtinrent en Angleterre une patente pour une machine à haute pression et à double effet qui a été appliquée à la locomotion des voitures sur les chemins à ornières. Mais ces ingénieurs et leurs successeurs immédiats se fourvoyèrent dans l'application en cherchant des moyens d'engrenage pour faire avancer leurs machines locomotives ; ce fut Blackett qui, en 1814, imagina que l'adhérence sur des rails lisses pourrait bien suffire à la locomotion. Georges Stephenson, père du célèbre ingénieur Robert Stephenson, le premier, exécuta avec succès des machines qui, sur ces données de Blackett, traînaient des charges énormes ; mais on ne put obtenir de grandes vitesses que lorsque M. Séguin eut trouvé le moyen de construire des chaudières d'un poids et d'une dimension médiocres, et suffisantes néanmoins pour l'alimentation de la vapeur : l'idée d'activer le feu de la cheminée en y lançant la vapeur au sortir du cylindre est due à M. Pelletan. En 1804, M. Woolf proposa les machines à haute pression et à condensation, qui ne sont au fond que de véritables machines à détente, dont la complication n'est probablement pas en rapport avec la plus grande quantité d'effet obtenu.

L'application des machines à vapeur à la navigation est revendiquée par les Américains comme étant de l'invention de Fulton (*voy.*) ; mais les Anglais font valoir avec raison les titres antérieurs de Jonathan Hull (1737) et de Patrick Miller (1787). M. Arago a encore démontré que cette découverte appartient à Papin, lequel, en faisant remarquer combien la force de la vapeur, qui se pourrait appliquer à tirer des bombes, à ramer contre le vent, serait préférable à celle des galériens pour aller vite en mer, et en proposant de substituer aux rames ordinaires des rames tournantes, fit voir comment on parviendrait à donner le mouvement à ces roues à l'aide de son piston. Des expériences de ba-

teaux à vapeur furent faites en France par Périer (1775) et le marquis de Jouffroy (1778), en Angleterre par Miller (1791), lord Stanhope (1795) et Symington (1801); mais le premier bateau à vapeur auquel on n'ait pas renoncé et qui ait été appliqué au transport des voyageurs est celui que construisit Fulton, en 1807, à New-York.

Outre les grands traités de machines, on pourra consulter sur les machines à vapeur : Olivier Evans, *Manuel de l'ingénieur mécanicien constructeur de machines à vapeur*, trad. de l'angl. et annot. par I. Doolittle (2e éd., Paris, 1825, in-8°); Nicholson, *Description des machines à vapeur*, trad. de l'angl. par T. Duverne (3e éd., 1837, in-8°); Th. Tredgold, *Traité des machines à vapeur*, trad. de l'angl. par Mellet (2e éd., rev., augm. et annot., 1838, in-4°); Guyonneau de Pambour, *Théorie analytique de la machine à vapeur* (2e éd., 1844, in-4°), et *Traité théorique et pratique des machines locomotives* (1835, in-8°; 2e éd., rev. et augm., 1840, in-8°). Plusieurs auteurs anglais ont écrit l'histoire de la machine à vapeur, mais d'une manière partiale. Il faut en excepter M. Robert Stuart, dont l'ouvrage a été traduit sous ce titre : *Histoire descriptive de la machine à vapeur* (Paris, 1827, in-12). La notice de M. Arago, imprimée dans l'*Annuaire du Bureau des long.* pour 1829, et réimpr. dans celui de 1837 avec des réponses aux objections faites sur le premier travail, donne les détails les plus positifs et les plus substantiels sur cette importante découverte qui doit changer l'état des sociétés modernes, débarrasser l'homme de travaux inouïs, suppléer à sa faiblesse, augmenter ses jouissances; heureux si trop souvent elle ne lui ravissait aussi brusquement le pain dont il a besoin pour lui et ses enfants. L. L.

VAPEUR (BAINS DE), *voy.* FUMIGATIONS.

VAR (DÉPARTEMENT DU), borné à l'est par le Var, rivière qui le sépare du comté de Nice, au sud par la Méditerranée, à l'ouest par le départ. des Bouches-du-Rhône, et au nord par celui des Basses-Alpes. Cette chaîne de montagnes étend ses ramifications à travers le dép. et en couvre principalement le nord et le nord-est; elle s'élève à 3,500m. Plusieurs rivières et torrents en descendent pour se rendre à la Méditerranée; de ce nombre sont, outre le Var, qui vient du mont Camelione dans le comté de Nice, l'Esteron, qui se joint au Var; le Verdon, qui coule au nord du département et se rend dans celui des Bouches-du-Rhône; et l'Argens, qui se jette dans la mer auprès de Fréjus, et qui est navigable ainsi que le Var. Les torrents sont sujets à des débordements affreux qui couvrent de gravier et de pierres les plaines et les vallées qu'ils traversent et les rendent stériles pour longtemps. Le déboisement des montagnes a malheureusement accru encore la violence de ces inondations, de même que le passage des troupeaux contribue à dégarnir les montagnes de la terre végétale qui leur reste. Aussi M. Blanqui, dans un rapport présenté récemment à l'Institut sur les départ. limitrophes des Alpes, signale la détresse dont ils sont menacés. « Les Alpes de Provence, dit-il, sont devenues effrayantes. On ne peut se faire une juste idée, dans nos latitudes tempérées, de ces gorges brûlantes où il n'y a pas même un arbuste pour abriter un oiseau, où le voyageur rencontre à peine çà et là quelques tiges desséchées de lavande, où toutes les sources sont taries, où règne un morne silence à peine interrompu par le bourdonnement des insectes. Tout à coup si quelque orage éclate, ces bassins crevassés voient descendre du haut des montagnes des masses d'eau qui dévastent sans arroser, qui inondent sans rafraîchir et qui laissent la terre plus désolée de leur passage qu'elle ne l'était de leur absence. Enfin l'homme se retire le dernier de ces affreuses solitudes, et je n'ai plus trouvé cette année un seul être vivant dans de chétives oasis où je me souviens très bien d'avoir reçu l'hospitalité il y a près de trente ans. » Les remèdes à ces maux se présentent d'eux-mêmes : ce sont l'endiguement des rivières torrentielles, la défense du déboisement des montagnes, et l'aliénation des terrains vagues appartenant aux communes qui sont obligées par leur misère

de les livrer au parcours des troupeaux voyageurs; M. Blanqui évalue à environ 50,000 hectares l'étendue de ces terrains vagues dans l'est du dép. du Var.

Sur une superficie de 726,866 hect., ce dép. n'en a que 118,052 de terres labourées, 230,713 de bois, 67,657 de vignes, et 187,778 de landes et bruyères. Il n'y a que 8,476 hect. de prés. Les bois fournissent surtout des pins, des sapins, des chênes, des mélèzes et des hêtres, et la marine y trouve des arbres propres à la mâture des vaisseaux, particulièrement dans la forêt de la montagne du Brouis. De grands marais et étangs couvrent une partie des côtes : ce sont surtout les étangs de Flassans, de Roque-Brussane, de Besse, de Mougin et de la Napoule. Les montagnes du Var contiennent des mines de cuivre, fer, plombagine et antimoine; mais il y en a peu qui soient en exploitation. On tire plus de parti des carrières de marbre, albâtre, porphyre et serpentine. Sous le beau climat de ce pays prospèrent l'olivier, le mûrier, la vigne, qui fournit surtout les vins de La Malgue et de La Gaude, ainsi que les arbres fruitiers dont on obtient particulièrement des figues et des prunes estimées. Les orangers et les citronniers croissent en pleine terre dans plusieurs parties du dép.; quelques espèces de chênes donnent du liége, et sur les feuilles on récolte le kermès; enfin la parfumerie tire un parti avantageux de l'abondance des plantes aromatiques. On se livre avec succès à la pêche du thon et de l'anchois. Cependant ce dép. si riche en fruits et en fleurs ne récolte pas assez de grains pour ses besoins, et malgré ses 250,000 moutons qui donnent, chaque année, environ 600,000 kil. de laine, il n'a que peu de fabriques, et l'industrie manufacturière se réduit à la filature de la soie, à la parfumerie et au tissage des grosses étoffes de laine. Les approvisionnements et armements de la marine militaire y répandent une activité qui supplée au défaut de manufactures; et comme Toulon est le point de départ des bâtiments de l'état pour l'Algérie et celui de leur arrivage de ce pays, on y compte une population flottante assez considérable.

Le dép. du Var, ancienne partie de la Basse-Provence, se compose des 4 arrondissements de Draguignan, Brignoles, Grasse et Toulon, qui comprennent 35 cantons et 203 communes, avec une population, en 1841, de 328,010 habitants. En 1836, cette population était de 323,404 âmes présentant le mouvement suivant : naissances, 9,470 (4,913 masc., 4,557 fém.), dont 573 illégitimes; décès, 8,949 (4,624 masc., 4,325 fém.); mariages, 3,123. Il avait (9 juillet 1842) 1,990 électeurs, nommant 5 députés, dont deux sont élus, l'un par la ville, et l'autre par l'arrondissement de Toulon, et le reste par les trois autres arrondissements administratifs. L'impôt foncier est de 1,408,631 fr. Le dép. fait partie de la 8e division militaire (quartier général, Marseille); il forme le diocèse de Fréjus; ses tribunaux sont du ressort de la cour royale d'Aix, et ses établissements d'instruction publique de celui de l'académie de la même ville; enfin Toulon est le chef-lieu du 5e arrondissement maritime.

Draguignan, ville de 9,800 âmes, sur la petite rivière de Pis, entre des coteaux couverts de vignes, est bien bâtie, et possède un beau jardin botanique; elle n'a été choisie pour chef-lieu que parce qu'elle est située au milieu du départ., car elle le cède en importance et en population à d'autres villes, surtout à Toulon (35,322 hab.), grand port militaire auquel nous avons consacré un article spécial. D'autres ports, quoique plus anciens, n'ont pu égaler celui-ci; nous citerons comme exemple Fréjus, l'ancien *Forum Julii* que les Romains avaient embelli de monuments, entre autres d'un amphithéâtre, d'un aqueduc et de portes, et dont le port servait de station à une flotte; mais ce port, presque entièrement comblé, n'est plus fréquenté que par des barques. La ville a une population de 3,041 habitants, un séminaire, un hôpital et une cathédrale bâtie dans le style gothique. Saint-Tropez, autre port qui a 3,637 habitants, et dont l'ancien nom est *Héraclée*, voit son port fréquenté encore par les bateaux pêcheurs et protégé par une citadelle. Non moins ancien, le port d'Antibes (*voy.*), également fortifié, compte 5,939 habitants. Un 4e petit port est

celui de Cannes, avec une ville de 3,998 habitants, située au bas d'un rocher et ayant un quai bien bâti. La ville d'Hyères doit sa population, qui est de 8,880 âmes, à son beau climat et à la fertilité de la plaine voisine de la mer dans laquelle elle est située, et où l'on voit des plantatións d'orangers, d'oliviers, de mûriers et de vignes. On récolte dans ses jardins une quantité considérable d'oranges, et, grâce à la douceur de la température, le palmier dattier y prospère, ainsi que d'autres arbres et plantes exotiques. Quelques petites îles voisines de la côte d'Hyères sont comprises sous le même nom : ce sont Porquerolles (avec une centaine d'habitants), Port-Croz, Titan et Bagneau. Deux îles plus considérables sont celles de Sainte-Marguerite et Saint-Honorat, que l'on comprend sous le nom d'îles de Lérins. La première, qui n'est éloignée de Cannes que d'une lieue, a un château fort qui, sous le règne de Louis XIV, était redouté comme prison d'état. L'île Saint-Honorat, qui n'est plus habitée, contenait autrefois l'abbaye de Lérins. Dans l'intérieur du dép., il faut remarquer encore Brignoles, ville de 5,652 habit., sur le Carami, dans une contrée fort agréable; Grasse, ville de 12,825 hab., dont les jardins fournissent les fleurs et plantes odorantes que les parfumeurs et distillateurs du pays savent convertir en parfums et en essences justement renommés; et Vence, ancienne ville épiscopale, avec 3,156 âmes. Le dép. du Var est une des contrées de la France où les Romains ont laissé le plus de traces de leur domination, bien que les invasions des barbares en aient détruit une grande partie. D-G.

VARANGIENS ou VARÈGHES, nom d'une garde étrangère à Constantinople et des guerriers scandinaves qui ont fait, au IX^e^ siècle, la conquête du pays des Slaves auquel ils ont attaché le nom de Russie. *Voy.* l'art. suiv., NORMANDS et RUSSIE.

VARECH ou VAREC. Sur les côtes de France baignées par l'Océan, on donne ce nom à toutes les plantes marines de la famille des algues (*voy.*), et notamment aux *fucus*, qu'on y ramasse et dont on se sert, après certaines préparations, pour engraisser les terres et pour fabriquer de la soude. Le varech est appelé *gouësmon* en Bretagne, et *sar* en Saintonge et dans l'Aunis. Le privilége exclusif de recueillir le varech dont jouissaient les communes voisines de la mer, supprimé pendant le cours de la révolution, a été rétabli par un arrêté du gouvernement du 18 thermidor an X, qui charge les préfets de déterminer par des règlements tout ce qui est relatif à la pêche du varech.

Autrefois, en Normandie, le terme de *varech* désignait aussi le droit qui appartenait à tout possesseur de fief, situé sur les côtes de la mer, de s'emparer de « toutes choses que l'eau jette à terre par tourmente et fortune de mer, ou qui arrivent si près de terre qu'un homme à cheval y puisse toucher avec sa lance » (art. 596 de la coutume). Ces choses appartenaient au seigneur, pourvu qu'elles n'eussent pas été réclamées dans l'année par le véritable propriétaire. Lorsque la main de l'homme, et non le hasard seul, avait porté les objets naufragés sur le rivage ou près de terre, il n'y avait pas ouverture au droit de varech : c'était le droit de naufrage, qui s'exerçait au profit du roi. *Voy.* ÉPAVES.

L'expression de varech est empruntée à l'ancienne langue scandinave : selon les uns, il vient de l'anglais *vrech*, naufrage; selon d'autres, d'un vieux mot allemand signifiant algue marine. Dans cette dernière langue, on appelle *Wragh* un bâtiment naufragé et abandonné. Tous ces mots paraissent être de la même famille que le nom de Varèghes (*voy.*) que portent dans l'histoire les Normands et autres écumeurs de mer de la Scandinavie. E. R.

VARECH (MER DE). On donne ce nom (*voy.* l'art. préc.) à une zone de l'océan Atlantique, située à l'ouest des Açores, ayant de 40 à 50 lieues de largeur sur une étendue en latitude de 25°, et qui est toujours entièrement couverte d'herbes. Il paraît, d'après les recherches du major Rennel et de M. de Humboldt, que ce grand banc de fucus ne change point de place, soit que les herbes qui le forment se trouvent sans cesse renouvelées par de nouveaux détritus de plantes apportées par le courant, soit qu'une

végétation sous-marine entretienne les herbes au fur et à mesure de leur destruction, ou que ces plantes se produisent elles-mêmes à la surface des eaux. En 1492, les compagnons de Christophe Colomb furent effrayés de cette plaine de varechs, et se croyaient arrivés aux dernières limites de l'Océan navigable. — *Voir* les notices de M. Arago dans l'*Annuaire du Bur. des long.* pour 1836, p. 328.

VARÈGHES, *voy.* VARANGIENS.

VARENNES, petite ville du dép. de la Meuse (*voy.*), à 7 lieues de Verdun, célèbre pour avoir été témoin de l'arrestation du roi Louis XVI, le 21 juin 1791, lorsqu'il fuyait hors de France. *Voy.* LOUIS XVI, MARIE-ANTOINETTE, BARNAVE, BOUILLÉ, FERSEN, etc.

VARIANTES, terme de philologie par lequel on désigne les diverses leçons (*voy.*) d'un même texte : *les variantes de la Bible*, *les variantes d'un auteur*. C'est ce qu'en latin on appelle *varietates lectionis*. Les mots, les membres de phrase qui diffèrent d'un texte à l'autre, proviennent des corrections des auteurs, des différentes éditions de leurs œuvres, et le plus souvent, pour les auteurs anciens, des gloses de leurs éditeurs, des commentaires ou scholies (*voy.* ces mots), qui quelquefois ont plus altéré les originaux qu'ils ne les ont expliqués. F. D.

VARIATIONS, petites pièces de musique dans lesquelles un thème (*voy.* MOTIF) primitivement entendu reparaît autant de fois que l'on veut, présenté à chaque reproduction avec des broderies et autres changements qui, sans altérer le fond, donnent à la forme une apparence nouvelle.

Ce renouvellement du *thème* ou air primitif peut avoir lieu de plusieurs manières : 1° par le caractère donné à l'exécution : ainsi l'on peut, après avoir fait entendre le thème *piano*, le reproduire *forte*, et réciproquement, après avoir lié les notes, les détacher, etc.; 2° par le transport du motif d'une partie à l'autre, à l'orchestre, par exemple, du violon à la flûte, au basson, etc., et, dans les instruments qui font harmonie, tels que le piano, l'orgue, la harpe, en jouant à la main gauche ce qui d'abord avait été entendu à la main droite; 3° par le changement de mode : du majeur au mineur, et du mineur au majeur; 4° dans la mélodie, en revêtant d'ornements plus ou moins compliqués la cantilène originale : c'est la seule manière praticable pour les voix et les instruments inharmoniques; 5° dans l'harmonie, en donnant un accompagnement nouveau à chaque réapparition du thème; 6° enfin, une dernière forme de variations s'obtient en variant à la fois la mélodie et l'harmonie.

Quelle que soit la manière que l'on ait choisie pour varier un thème, la première et la plus essentielle condition est que ce thème se reconnaisse toujours sans difficulté, quelle que soit la complication des traits et des accords. Il est en conséquence assez naturel de choisir toujours de préférence les motifs les plus simples. Le compositeur les tire de ses propres idées, ou bien les emprunte soit à un opéra en vogue, soit au répertoire populaire; dans le premier cas, il a contre lui le désavantage de présenter à l'auditoire une chose nouvelle et à laquelle il faudra d'abord s'habituer pour la reconnaître ensuite, tandis que, dans les deux autres, on reconnaîtra toujours et tout de suite ce que l'auteur s'est proposé de faire, puisque la pensée-mère sera présente à l'esprit du grand nombre des auditeurs.

Au reste, le plus communément, et surtout de nos jours, la plus grande partie des variations a véritablement fort peu de valeur musicale. Les grands compositeurs, lorsqu'ils ont jugé à propos de cultiver ce genre, l'ont marqué du cachet de leur génie. Bach, Hændel, Rameau, Haydn, Mozart, Beethoven, Hummel (*voy.* ces noms), ont composé des variations où leur belle imagination a pu se déployer aussi bien qu'ailleurs. Mais qu'ont de commun avec ces grands maîtres les *airs variés* dont l'envahissement, qui date d'environ trente années, s'est étendu non-seulement au *concerto*, mais aux sonates (*voy.* ces mots) et à presque tous les morceaux d'exécution instrumentale? Tant s'en faut que les airs variés, à quelques exceptions près, aient du mérite comme composition, qu'ils sont dus le plus ordinairement à des artistes qui n'ont à cet égard que des connaissances fort peu

avancées, ou même tout à fait nulles. Il n'est pas difficile à un exécutant habile de trouver sur son instrument les moyens de broder un thème; mais lorsqu'il a fait l'application de certaines formules dont il a l'habitude à deux ou trois airs, il ne lui est guère possible d'en imaginer d'autres : alors la même série de fioritures va se remontrant dans tout ce qu'il écrit; le mérite de la pièce est tout entier dans l'exécution. En ce sens, on a eu raison de dire qu'il n'y avait rien de moins *varié* que la plupart des *variations*. J. A. DE L.

VARICE (du latin *varix*), maladie qui consiste essentiellement dans la dilatation d'une veine, dilatation qui frappe une plus ou moins grande étendue du vaisseau affecté. Tout ce qui tend à entraver le cours du sang dans les veines peut devenir la cause de cette dilatation, et c'est pourquoi les femmes, dans les derniers temps de la grossesse, présentent si souvent un développement variqueux des veines des membres inférieurs : la compression que l'utérus distendu par le produit de la conception exerce sur les gros troncs veineux situés dans l'abdomen est un obstacle à la circulation du sang dans les veines des membres pelviens (*voy.* BASSIN), et celui-ci, pressant les parois des vaisseaux qui le contiennent, finit par en entraîner la dilatation. On conçoit du reste que l'accouchement, en supprimant la cause, supprime en même temps la maladie. Les causes les plus fréquentes des varices sont la station, l'immersion longtemps prolongée des jambes dans l'eau et toute fatigue excessive des membres inférieurs. Dans ces conditions, il n'est point rare non plus de les voir se transmettre du père aux enfants, etc. Le diagnostic des varices est très simple : on les reconnaît à la présence, sur le trajet des vaisseaux, de nodosités molles, inégales, indolentes, livides, noirâtres et disparaissant complétement sous la pression du doigt, pour reparaître dès que cesse cette pression. On distingue la dilatation anormale d'une veine de la dilatation d'une artère, qui constitue l'anévrysme (*voy.*), en ce qu'on ne trouve point dans la première le mouvement de pulsation, d'expansion, qui caractérise la seconde.

Les varices entraînent rarement des accidents graves, et l'innocuité fréquente de cette lésion fait que tant d'individus qui en sont affectés se montrent peu empressés à réclamer les secours de l'art. Toutefois des varices un peu considérables peuvent amener l'atrophie de l'organe à la circulation duquel elles coopèrent : elles entraînent fréquemment dans les membres inférieurs, où elles siégent si souvent, soit un œdème plus ou moins considérable, soit des ulcères qui ont une physionomie et une marche particulières, et qu'on désigne pour cette raison sous le nom d'*ulcères variqueux*. Des opérations chirurgicales, variées dans leurs procédés, ont été surtout proposées dans ces derniers temps pour arriver à la cure radicale de cette lésion : ces opérations ne sont pas toujours sans danger; c'est pourquoi on ne doit y recourir, en général, que dans les cas urgents; dans les cas ordinaires, la compression du membre à l'aide d'un bandage roulé, ou d'un bas de coutil ou de caoutchouc lacé, et embrassant exactement le membre, et, quand il s'agit d'un organe flottant, comme les testicules, où la dilatation variqueuse prend le nom spécial de *varicocèle*, la suspension de cet organe à l'aide d'un appareil appelé suspensoir, tels sont les moyens simples qui suffisent en général pour prévénir les accidents que nous avons dit être quelquefois la suite des varices auxquelles on n'oppose aucun traitement. M. S-N.

VARICELLE, *voy.* VARIOLE.

VARICOCÈLE, *voy.* VARICE.

VARIÉTÉ. Ce mot exprime la diversité de formes, d'accidents et de conditions de toute nature qui règne dans le monde physique ou dans le monde intellectuel. La multiplicité des rapports, par analogie ou par contraste, les transformations que le temps et les autres agents de la mobilité des choses humaines impriment aux objets extérieurs, sont des éléments de variété dans l'ordre matériel; dans l'ordre intellectuel et moral, ces éléments sont la succession, le mouvement des idées, des sentiments, des connaissances acquises par la méditation ou par l'étude; enfin toutes les opérations de l'esprit, aussi diverses dans

leurs modes d'action que fécondes dans leurs résultats. *Varietas delectat*. En effet, la variété est un principe, une source d'agrément, de satisfaction et de jouissance pour l'esprit et pour les sens. Son contraire est l'*uniformité*; tout le monde connaît la sentence que le poëte a portée contre celle-ci en disant :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

P. A. V.

VARIÉTÉS (THÉATRE DES), à Paris, boulevard Montmartre, *voy.* THÉATRE-FRANÇAIS.

VARIOLE, improprement appelée *petite vérole*, affection éminemment contagieuse, aiguë et fébrile, caractérisée par une éruption de pustules sur la peau et sur les membranes muqueuses. On ne trouve point de description de cette maladie dans les auteurs grecs. L'Arabe Rhazès, dans le x^e^ siècle, est le premier qui en parle, mais elle a depuis lors fait de grands ravages en Europe jusqu'à la découverte et l'usage de la vaccine (*voy.* ce mot).

La cause de la variole est évidente : c'est un virus qui réside dans le pus et dans les croûtes qui succèdent aux pustules, et qui forme autour des malades une atmosphère qu'on ne respire pas impunément. Ce virus est fixe et conserve très longtemps sa puissance. Tous les âges sont atteints par cette contagion ; mais elle frappe particulièrement les jeunes sujets, et autrefois il était rare qu'on mourût sans en avoir été atteint. Une fois qu'on lui a payé son tribut, on en est tout à fait à l'abri, sauf de très rares exceptions.

On a distingué la variole en *bénigne* ou *discrète* et en *maligne* ou *confluente*, suivant que les pustules sont rares ou très multipliées, et partant accompagnées de fièvre occasionnée soit par la résorption du pus, soit par les altérations plus ou moins graves des organes intérieurs. Quoi qu'il en soit, la maladie, considérée en général, offre d'abord une période de quatre jours appelée *incubation* pendant laquelle le malade éprouve des maux de tête violents, des nausées, des vomissements et une fièvre plus ou moins aiguë. Puis on voit paraître successivement à la face, au tronc, aux bras et aux jambes des taches rouges qui se manifestent également dans la bouche, dans le nez, et qui paraissent s'étendre à toutes les membranes muqueuses intérieures. Ces taches se développent et s'élèvent, et au bout de quatre jours elles sont surmontées d'une vésicule remplie d'un liquide clair, et dont le sommet aplati offre au centre une petite dépression. Quatre autres jours sont nécessaires pour que la sérosité devienne un pus épais et blanc; après quoi les pustules converties en croûtes se dessèchent et tombent peu à peu, laissant après elles des cicatrices profondes et qui, lorsqu'elles sont rapprochées, altèrent beaucoup la régularité des traits, sans parler des ophthalmies chroniques et des lésions des voies lacrymales qui survivent souvent à la variole, comme aussi des inflammations chroniques et des affections tuberculeuses qui viennent pendant la convalescence.

On voit que cette maladie a une marche essentiellement régulière et une durée déterminée, quand elle est simple. On ne peut pas dire qu'elle ait beaucoup de gravité dans ce cas. Mais par malheur il est le plus rare, et la mortalité de la variole est extrêmement considérable. C'est surtout chez les très jeunes enfants et chez les personnes ayant dépassé l'âge adulte qu'elle exerce ses ravages.

La cause directe de la mort paraît être soit dans les phlegmasies viscérales, soit dans la résorption du pus, comme le démontre l'ouverture des cadavres.

Ainsi que nous l'avons dit, la variole se reconnaît à la forme de ses pustules, puis à sa marche et à sa durée. Cette distinction est d'autant plus nécessaire que diverses éruptions, qui sont analogues à la variolé, peuvent faire croire à une variole double, ou survenue en dépit d'une vaccination antérieure. La vaccine, quand elle prend, est un bon moyen d'établir qu'un sujet n'a pas eu la variole, outre qu'elle le met à l'abri de cette maladie.

Quant au traitement, on le divise en préservatif et en curatif. Le premier consiste dans la vaccine, et même dans l'inoculation (*voy.* ces deux mots). Le se-

cond doit être purement expectant dans les cas simples, ainsi que dans toutes les maladies éruptives. Il se borne à tenir les malades dans une température douce et uniforme, l'air étant renouvelé néanmoins; à donner des boissons tièdes et mucilagineuses et une alimentation peu stimulante. On a conseillé, pour prévenir les cicatrices à la face, l'emploi du nitrate d'argent, de l'onguent mercuriel, de l'emplâtre de diachylon, avec des succès variés. On s'est bien trouvé aussi d'exciser avec des ciseaux le sommet des pustules et d'en absterger soigneusement le pus. Il n'y a rien de particulier dans les moyens par lesquels on combat les complications si nombreuses de la variole, et l'on peut dire que les divers traitements spécifiques, tels que le froid, la chaleur intense, les excitants, les saignées à outrance qui ont été préconisés tour à tour, ont été plus nuisibles qu'utiles et sont généralement abandonnés.

On appelle VARIOLOÏDE une affection de la peau, aiguë et fébrile, qui a été considérée par les uns comme une variole à pustules un peu ombiliquées, par les autres comme la variole modifiée attaquant les sujets vaccinés. Elle ne présente qu'une fièvre peu intense et limitée dans sa durée; et d'ailleurs la maladie entière ne dépasse guère le huitième jour et ne laisse pas de cicatrices. On a cependant vu quelques cas assez graves.

La VARICELLE ou *petite vérole volante* est une fièvre éruptive généralement bénigne et d'une courte durée qui se manifeste chez les sujets vaccinés ou non, de même que chez ceux qui ont été atteints de la variole. Elle se présente souvent à la fin des épidémies de variole, à laquelle quelques auteurs prétendent la rattacher comme une sorte de dégénération. Il n'y a rien de particulier à dire sur ses causes, son invasion et son prognostic; nous indiquerons seulement ses variétés, à savoir : la *varicelle pustuleuse ombiliquée* qui a reçu le nom spécial de *varioloïde* (*voy.* plus haut); la *varicelle pustuleuse conoïde* (*swine-pox* des Anglais), qui ne dure que 8 à 10 jours; la *varicelle pustuleuse globuleuse;* la *varicelle papuleuse;* enfin la *varicelle vésiculeuse* (*chicken-pox*), dans laquelle il n'y a pas d'inflammation, mais seulement une exsudation séreuse qui soulève l'épiderme.

Le traitement est tout à fait expectant; car il est extrêmement rare qu'il y ait des complications. F. R.

VARIORUM (CUM NOTIS), *voy.* ÉDITION.

VARLET, VALET, *voy.* ÉCUYER et CHEVALIER.

VARNA, selon quelques auteurs l'ancienne *Odessos,* centre du commerce de la Boulgarie (*voy.*) et de la Valachie avec Constantinople, est située sur la côte occidentale de la mer Noire, à l'embouchure de la rivière de même nom qui forme en cet endroit le lac Dévina et dont le bassin est extrêmement marécageux. Varna appartient au pachalik de Silistrie, dans l'eyalet de la Roumélie. Elle est le siége d'un métropolitain grec, et compte 16,000 habitants. Au sud s'étend une branche de l'Hémus jusqu'au Bosphore, le long des côtes de la Boulgarie et de la Roumélie. Au nord, d'autres ramifications de la même chaîne de montagnes coupent en tous sens la vallée du Danube. Cette position fait de Varna le boulevard de Constantinople vers le nord. Ce n'est pourtant que dans ces derniers temps qu'on l'a entourée du côté de la mer et du fleuve d'une forte muraille et d'un fossé large et profond, en même temps qu'on a établi sur les hauteurs environnantes des batteries qui dominent la rade et dont les feux se croisent avec ceux du château. Au nord et au sud, les bords de la mer sont fort escarpés et rendent tout débarquement sur ces points impossible. Par terre, on ne peut arriver à Varna que par d'âpres sentiers qui traversent les solitudes du Balkan. Il n'y a non plus aucune route praticable pour les voitures entre le rivage de la mer et les montagnes, dans la direction de Constantinople.

Le 20 nov. 1444, les Hongrois alliés aux Polonais et aux Valaques, et soutenus par les croisés, éprouvèrent sous les murs de Varna une sanglante défaite. Ils étaient commandés par le roi de Hongrie et de Pologne Ladislas IV (*voy.* T. XX, p. 6) qui, à l'instigation du pape Eugène IV, avait rompu l'armistice conclu avec les

Turcs. Trente-cinq mille Othomans jonchaient déjà le champ de bataille, lorsque Amurat II, au désespoir, tenta une dernière attaque. Le cheval du roi tomba dans la mêlée; les Turcs coupèrent la tête au jeune héros, à peine âgé de 20 ans, la mirent au bout d'une lance et la promenèrent dans leurs rangs. Cette catastrophe répandit la terreur dans l'armée chrétienne : ce fut un sauve qui peut général. Le nonce du pape, le cardinal Julien, périt aussi dans le combat.— En 1610, Varna fut prise par les Cosaques du Dniéper qui rendirent la liberté à 3,000 esclaves chrétiens. Dans la guerre de 1783, elle résista à tous les efforts des Russes, quoiqu'elle n'eût pour défense du côté de la campagne qu'une vieille tour hexagone et quelques remparts de terre. En 1828, Varna, où, dès le 6 oct., un corps russe avait pénétré par une brèche, se rendit le 11. La capitulation fut signée par Ioussouf, pacha de Sérès, malgré l'opposition du capitan-pacha qui commandait dans la citadelle, et qui obtint une libre retraite avec ses 300 hommes de garnison, tandis que Ioussouf fut fait prisonnier de guerre : on l'a soupçonné d'intelligence avec l'ennemi. Le général Roth fut chargé de défendre Varna contre Houssein-Pacha qui accourait de Choumla pour la reprendre. L'empereur Nicolas fit don à Varsovie de 12 des canons conquis dans cette ville, afin qu'elle en employât la matière à élever un monument à la mémoire du roi Ladislas, dont le corps, resté sur le champ de bataille, était devenu la proie des bêtes féroces. *C. L.*

VARRON, surnom d'une branche de la *gens Terentia*, d'origine plébéienne. A cette branche appartenait M. Terentius Varro, qui, consul avec Paul-Émile, l'an 216 av. J.-C., occasionna par sa fougue le désastre de Cannes (*voy.*) dont les avis de son collègue, s'il les avait écoutés, auraient préservé les Romains. A la même famille appartient aussi le savant grammairien dont il a été question à l'art. de la littérature latine (T. XVI, p. 253), mais qui, par sa science vraiment encyclopédique, mérite bien que nous lui consacrions ici au moins quelques lignes. S.

Né à Reate, l'an 116 av. J.-C., M. Terentius Varro reçut le surnom de *Reatinus*, qui empêchait de le confondre avec le poëte Varron d'Atace (P. Terentius Varro *Atacinus*), natif d'Atax dans la Gaule Narbonnaise. Il suivit d'abord la carrière des armes; plus tard il remplit la charge de tribun, ainsi que d'autres fonctions publiques. Ami intime de Cicéron, il fut exilé par Antoine; mais il retourna à Rome sous Auguste, et il y mourut à l'âge de 89 ans, laissant la réputation sinon du plus grand savant parmi les Romains, au moins du critique le plus érudit de son siècle. Le nombre de ses ouvrages, particulièrement sur la philologie, l'histoire et la philosophie, les sciences naturelles et la poésie, s'élevait, dit-on, à 500; mais deux seulement sont arrivés jusqu'à nous. Ce sont trois livres *De re rusticâ* et des fragments de son ouvrage *De linguâ latinâ*, traitant spécialement de l'étymologie et de l'analogie. Henri Estienne a donné une édition complète de ce qui nous reste des œuvres de Varron avec les notes et les conjectures de J. Scaliger (Paris, 1585, in-8°). Les six livres *De linguâ latinâ* ont été publiés pour la première fois par Pomp. Lætus (Rome, 1470, in-4°); la dernière édition est celle de Ch. Ottfr. Müller (Leipz., 1833); parmi les autres nous ne citerons que la bipontine (1783, 2 vol. in-8°). Les livres *De re rusticâ* ont été insérés dans les *Scriptores rei rusticæ* de Gesner et de Schneider. *C. L.*

VARSOVIE, en polonais *Warszawa*, capitale du royaume de Pologne (*voy.*) et du gouvernement de même nom, récemment formé de la réunion des anciens palatinats de Masovie et de Kalisch, située sur la rive gauche de la Vistule, dans une position agréable, comprend, outre la ville proprement dite, divisée en *Vieille* et *Nouvelle-Ville*, plusieurs faubourgs au nombre desquels on compte *Praga*, de l'autre côté du fleuve, mais en communication avec la ville par un pont de bateaux, long de plus de 500^{m}. Fortifiée de ce côté, elle l'est en outre par la citadelle ou *fort d'Alexandre*, construit depuis la dernière insurrection, et qui domine la ville. En comptant les faubourgs sur la rive gauche de la Vis-

tule, dont les plus beaux et les plus réguliers sont ceux *de Cracovie* et *du Nouveau-Monde*, Varsovie a près de 4 lieues de circonférence*; on y compte maintenant environ 250 rues, 8,500 maisons, dont plus de 7,000 en bois, et une population de 130,000 habitants, dont 25,000 juifs. Un tableau officiel publié en Russie dans l'année 1842 porte même cette population à 140,471 habitants, dont 68,954 individus mâles et 71,517 du sexe féminin, et où sont compris 1,206 gréco-russes, 93,187 catholiques, 8,917 luthériens et 37,161 juifs. Parmi ses édifices publics on doit citer le palais de Sigismond III qui transféra la résidence des rois de Pologne de Cracovie à Varsovie, et bâtit le château royal (*Zamek krolewski*); le palais de Saxe avec son beau jardin, au centre de la ville; le palais des Krasinski, aujourd'hui palais du gouvernement; plusieurs églises catholiques, la monnaie, la maison de détention, la poste, l'hôtel de ville et plus de cent hôtels de riches magnats du royaume. Varsovie renferme une multitude de couvents et d'églises de tous les cultes, plusieurs hôpitaux et théâtres; mais à côté d'un luxe éblouissant règne la plus profonde misère. Elle est le siége d'un vice-roi ou gouverneur général et d'une administration, dont toutefois les intérêts les plus élevés sont aujourd'hui, malgré la teneur des traités, centralisés à Saint-Pétersbourg. L'université, fondée en 1816, a été fermée en 1831, ainsi que l'académie des sciences; mais on a laissé subsister les académies d'agriculture et de physique avec d'autres établissements artistiques ou littéraires et de bienfaisance, parmi lesquels nous mentionnerons l'institution des sourds-muets. L'ancienne bibliothèque Zaluski, qui comptait 150,000 volumes, a été transportée à Saint-Pétersbourg (*voy.*) à la fin du siècle dernier, et des collections plus récentes l'y ont suivie après les derniers malheurs des Polonais. Varsovie est le centre de l'industrie polonaise et l'entrepôt général du commerce intérieur, avantage qu'elle doit à sa situation sur la Vistule, à deux foires et à cinq banques.

(*) Suivant des données russes, 7 verstes en longueur, et 3 en largeur (sans compter Praga).

On admire auprès du château royal la statue de Sigismond III en métal doré, élevée sur une colonne de marbre d'environ 40 pieds de haut, y compris le piédestal. Un oukase de l'empereur Nicolas y a établi, en 1828, une banque nationale chargée du remboursement de la dette publique, en même temps qu'elle doit venir en aide au commerce. Ce prince a fait élever aussi dans l'église des Capucins un monument en mémoire de Jean III Sobieski, le vainqueur des Turcs. En 1830, on érigea une statue à Copernic, due au génie de Thorwaldsen, devant le palais de la Société royale des amis des sciences; une autre, qui devait l'être au prince Poniatowski, était déjà coulée, mais le gouvernement russe la fit briser en 1832. Dans le faubourg du Nouveau-Monde, sont les châteaux royaux de Lazienki et du Belvédère; et aux environs de Varsovie, celui de Willanow. Un chemin de fer qui unira Varsovie à Cracovie est en voie d'exécution.

Le nom de Praga est fameux dans l'histoire par les assauts qui ont été donnés à différentes époques à ce faubourg fortifié : pris en 1656 par les Suédois, il le fut de nouveau le 10 oct. 1794, et l'on sait quel affreux massacre en fut la conséquence (*voy.* Souvorof). Le 6 sept. 1831, ce fut la prise de Vola, lieu fameux par le champ d'élection et situé du côté opposé de la ville, qui décida la chute de cette dernière (*voy.* Krukowiecki et Pologne, T. XX, p. 17). X.

VARUS (Quintilius), le successeur de Drusus et de Tibère en Germanie, dont la conduite imprudente et présomptueuse suscita un soulèvement des peuples de ces contrées à peine soumis aux Romains. On sait que ce lieutenant d'Auguste fut complétement battu, et que, déjà blessé, il se jeta sur son épée pour ne pas survivre à ce malheur. *Voy.* Hermann et Teutobourg (*forêt de*).

VASARI (Georges), moins célèbre comme artiste que comme historien de l'art, naquit en 1512 à Arezzo, dans le grand-duché de Toscane. Élève de Signorelli, de Michel-Ange et d'André del Sarto, il s'attacha au cardinal Hippolyte de Médicis, au pape Clément VII et aux ducs Alexandre et Cosme. A la

mort de ce dernier, il prit la résolution de ne plus se mettre au service de la cour, et jusqu'en 1574, qui fut le terme de sa carrière, il se livra avec beaucoup d'ardeur à l'architecture et à la peinture, où il acquit une grande réputation. Ses tableaux les plus renommés sont une *Cène*, dans la cathédrale d'Arezzo, et plusieurs autres qu'on admire encore à Florence et dans le Vatican. Ses *Vies des peintres, sculpteurs et architectes les plus illustres* (Rome, 1759-60, 3 vol. in-4°, grav.; Milan, 1807, 16 vol. in-8°; trad. en franç. par Le Bas de Courmont, 1803, 3 vol. in-8°, et plus récemment, avec notes, par MM. Jeanron et Leclanché, t.I-III, 1839 et ann. suiv.), sont fort estimées tant à cause des précieux renseignements qu'on y trouve que pour les remarques dont elles sont semées sur les progrès des arts. Il est à regretter que les biographies des anciens maîtres renferment beaucoup d'erreurs et que les artistes toscans n'y soient pas traités avec assez d'impartialité. On ne peut se fier à lui que quand il parle comme témoin oculaire. Son style simple et naïf est attachant. Nous avons encore de Vasari un traité intitulé : *Ragionamenti sopra li invenzioni da lui dipinti in Firenze* (Flor., 1588, in-4°; Arezzo, 1762, in-4°). *C. L.*

VASCO DA GAMA, *voy.* GAMA.

VASES ANTIQUES. Dans une civilisation peu avancée, voisine même de l'état sauvage, on trouve déjà des essais pour orner les objets les plus usuels : le pâtre se plaît à sculpter le vase de bois dans lequel il recueille le lait de ses chèvres; le potier décore de dessins grossiers l'argile qu'il pétrit; peu à peu l'art se perfectionne, se dégage, et, d'accessoire qu'il était, devient l'objet principal. C'est ainsi que l'étude des vases antiques et des représentations dont ils sont ornés offre à l'archéologue les moyens de suivre les progrès de l'industrie, ceux des arts, et d'expliquer beaucoup de passages des auteurs anciens relatifs aux usages de la vie ou à la mythologie.

On peut classer les vases d'après leur destination, leur provenance ou la matière dont ils sont faits. Nous suivrons ici cette dernière division comme moins sujette à controverse. On a employé pour contenir les liquides le bois, la pierre, les métaux coulés ou travaillés au marteau; la terre cuite quelquefois vernie, émaillée, peinte; le verre, etc.

Les vases de bois étaient trop peu durables pour qu'il nous en soit parvenu des échantillons antiques. Théocrite et Virgile nous ont laissé des descriptions de coupes de bois sculpté; les bords en sont entourés de lierre, l'acanthe s'enroule sur les anses et des sujets empruntés à la fable décorent le fond :

. . . . Pocula ponam
Fagina cælatum divini opus Alcimedontis...

Sans doute le poëte embellit et anime l'objet qu'il dépeint; cependant les ouvrages en bois si délicats des paysans suisses répondent presque à ces descriptions. Thériclès, célèbre potier corinthien qui a donné son nom à une espèce de coupe très recherchée dans l'antiquité, tournait aussi des vases en térébinthe.

Les Égyptiens ont fait grand usage de vases en pierre; nos musées en renferment de formes variées, en calcaire blanc, en serpentine, en granit et surtout en albâtre oriental. Ceux que l'on désigne sous le nom de *canopes* et que l'on trouve communément, au nombre de quatre, près des caisses de momies, servaient, d'après un rite religieux, à renfermer le cerveau, le cœur, le foie et les autres viscères. Le couvercle représente les têtes symboliques des quatre génies des morts et des légendes hiéroglyphiques sont souvent gravées sur les contours. Les Grecs et les Romains ont aussi quelquefois employé le marbre ou le porphyre pour conserver les cendres et les os calcinés retirés du bûcher funèbre : nous possédons plusieurs de ces urnes cinéraires. Quant aux grands *cratères* en marbre, ornés de bas-reliefs, tels que le vase Borghèse du musée du Louvre et ceux de la *villa Hadriani*, maintenant au château de Warwick, ils servaient autrefois comme aujourd'hui à décorer les palais et les jardins.

Le cristal de roche, les pierres fines, telles que le jaspe, l'onyx ou l'agate, l'ambre et la myrrhe ont été creusés en forme de *coupes*, principalement pour les princes d'Orient : ce luxe pénétra à

Rome avec les dépouilles de l'Asie. On peut lire dans Pline plusieurs traits qui montrent le prix extravagant que l'on y attachait : Néron, en apprenant qu'il allait perdre l'empire et la vie, brisa deux *calices* de cristal pour en priver ses successeurs. Il existe au cabinet du roi, à Paris, une belle coupe en sardonyx, décorée des attributs de Bacchus, dite des Ptolémées ou de Mithridate. Ce dernier prince possédait, selon Appien, 2,000 coupes d'onyx enchâssées dans de l'or.

L'emploi des métaux précieux pour les vases est attesté chez les Égyptiens par la coupe d'argent que Joseph fit cacher dans le sac de son frère et par les vases d'or et d'argent que les Israélites dérobèrent aux Égyptiens à leur sortie du pays. Les Phéniciens et les Carthaginois, adonnés à l'exploitation des mines et à la métallurgie, possédaient une riche *vaisselle*, qu'ils emportaient même dans leurs expéditions militaires. Les Grecs attribuaient à Rhœcus de Samos et à son fils Théodore l'art de la *fonte en forme*, tandis que les anciens ouvrages étaient travaillés au marteau (*voy.* Toreutique). Ce Théodore exécuta pour Crésus un grand cratère d'argent; on en voyait aussi en or, du même artiste, dans le palais des rois de Perse. Les cratères étaient, avec les trépieds, une des offrandes les plus habituelles dans les temples; Hérodote décrit une chaudière d'airain, consacrée dans l'Heræum de Samos, qui reposait sur trois figures agenouillées et hautes de trois coudées. L'invention de la soudure des métaux par Glaucus de Chios, vers la XL^e^ olympiade, permit de varier davantage les ornements des vases. On peut prendre une idée du luxe de l'argenterie chez les Grecs en lisant les discours de Cicéron contre Verrès. Ce préteur, dans sa passion pour les arts, enlevait de gré ou de force tout ce qui était à sa convenance; il recherchait surtout les figurines finement ciselées que les plus habiles ouvriers ajustaient sur sa magnifique vaisselle. « La Sicile, dit Cicéron, dans le temps de sa splendeur, possédait une foule de chefs-d'œuvre de ce genre; avant la préture de Verrès, il n'était pas une maison un peu aisée dans laquelle on ne trouvât au moins une *patère* pour les sacrifices, ornée de bas-reliefs et des images de quelques dieux, une petite patère, dont les femmes se servaient pour les libations, une cassolette, et tout cela d'un goût antique et d'un travail achevé. »

Après l'abolition du polythéisme et durant les longues révolutions du moyen-âge, bien peu de vases en métaux précieux échappèrent au creuset, malgré le prix inestimable du travail. Quelques-uns, enfouis dans le sein de la terre, nous ont été rendus par d'heureux hasards; tels sont : le vase d'or trouvé à Rennes, orné de médailles impériales, et, parmi les vases d'argent, celui d'Antium, représentant le jugement d'Oreste; l'apothéose d'Homère à Naples, le prétendu bouclier de Scipion, qui orne le cabinet du roi, une coupe de la collection Strogonof, celle d'Aquilée à Vienne, enfin la superbe collection de l'argenterie d'un temple de Mercure trouvée à Bernay, en 1830, et les vases d'argent tout à fait analogues à ceux de Bernay, sortis, en 1835, des fouilles de Pompéi. Les bornes de cet article nous permettent à peine d'indiquer les variétés infinies de vases de métal; ceux en bronze corinthien, non moins précieux que l'or, ceux en argent émaillé et beaucoup d'autres que Pline décrit. Parmi les artistes qui se firent un nom comme ciseleurs, un des plus célèbres est Mentor, dont L. Crassus paya deux coupes au prix de 100 sesterces.

Les vases les plus vils par la matière, ceux de terre cuite, sont les plus importants pour les études archéologiques par leur nombre, la variété de leurs formes, et le mérite artistique des peintures dont ils sont souvent ornés. Il serait difficile de remonter jusqu'à l'origine de l'art du potier (*voy.* Céramique). De très anciens bas-reliefs égyptiens nous représentent des ouvriers en terre cuite, et nous avons dans nos musées de nombreux échantillons de leur habileté. En Grèce, Homère parle *déjà* du tour à potier. L'auteur de sa vie nous a aussi conservé une petite pièce de vers intitulée *Céramide* qu'il improvisa sur les difficultés de cette fabrication. Elle fit de rapides progrès, grâce à l'émulation qui rend, dit Hésiode, le poëte jaloux du poëte et

le potier du potier. On montrait dans le temple d'Érythrée deux amphores, chefs-d'œuvre de ténuité, résultat d'une lutte entre un maître et son élève. Plusieurs villes de Grèce, d'Italie et d'Espagne étaient célèbres par les qualités diverses de leurs poteries; le commerce les transportait d'un bout du monde à l'autre, et quelques-unes étaient si recherchées des Romains qu'ils mettaient à des vases d'argile un prix plus élevé qu'à ceux de pierres fines. On cite Aristote comme ayant eu déjà ce genre de luxe; quant à Agathocle, c'est avec un juste orgueil que sur sa table royale il mêlait aux vases d'or les vases de terre que, dans sa jeunesse, il avait façonnés de ses mains.

Depuis que des fouilles heureuses ont fait retrouver une quantité prodigieuse de vases antiques, on a recherché quelle avait été la destination et la dénomination ancienne de chaque genre particulier. M. Panofka en a donné une nomenclature étendue, que les amateurs se sont empressés d'adopter, mais qu'un examen scrupuleux a fait restreindre à des termes plus généraux. Les anciens employaient la terre à des usages très variés, depuis la vaste jarre ou tonneau (*pithos*), comme celui que Diogène avait pris pour demeure, jusqu'au plus petit *lécythus* ou flacon à parfums, dont quelques-uns ont la forme et à peu près la grosseur d'une amande. Le vin et l'huile se mettaient dans des *amphores* (*voy.*); c'était le prix du vainqueur aux panathénées et à d'autres jeux. Nous avons des amphores ornées de belles peintures qui ont eu cette destination. Le *cratère* à bords évasés servait à mélanger l'eau et le vin; on y puisait la liqueur avec de petites écuelles à longues anses (*arystères* ou *cyathos*), pour remplir les vases à boire nommés *cylix*, *phiale*, *diota* (à deux anses), *cantharos* (vase large avec un couvercle et un goulot). Le *rhyton* avait la forme d'une corne dont la partie évasée recevait le liquide qui s'échappait par un orifice que l'on pouvait boucher avec le doigt; les rhytons sont souvent ornés à leur extrémité d'une tête de griffon, de bélier ou d'autre animal. L'*hydrie*, comme son nom l'indique, était destinée à contenir de l'eau; sa forme varie; quelquefois elle a un bec et une seule anse, plus habituellement un col allongé avec ou sans anses; on là nomme aussi *calpé* et en latin *urna*. C'est souvent aussi dans ces *urnes* qu'on recueillait les cendres des morts. Les huiles parfumées pour la toilette se mettaient dans un *lécythus*, en latin *ampulla* (*voy.* Ampoule). La *patère* est un plateau destiné aux offrandes religieuses; la *patella* n'est qu'une assiette; le *psyctère* servait à faire rafraîchir les boissons.

Nous ne pouvons entrer dans le détail des variétés de la céramographie : disons seulement qu'on distingue les vases à fond rouge ou jaune avec dessins noirs, ceux où le dessin est réservé en rouge sur un fond noir, enfin les beaux vases à fond blanc ornés de peintures polychrômes, tels que le lécythus trouvé à Égine et un cratère du musée Grégorien. Les vases que l'on nomme *égyptiens* appartiennent à l'art grec primitif ou style d'Égine et de Corinthe. La dénomination de vases *étrusques*, que l'usage avait fait prévaloir pour désigner les *vases peints*, est beaucoup trop restreinte, puisqu'on en trouve de semblables en Sicile, dans la Grande-Grèce et dans plusieurs contrées de la Grèce ancienne. Lorsqu'en 1829 les fouilles exécutées près de Canino, dans la nécropole de l'antique *Vulci*, petite ville étrusque à peine mentionnée dans l'histoire, mirent au jour des milliers de vases peints d'une beauté remarquable, la question de leur origine fut vivement débattue entre les savants. D'une part, il semblait difficile que des objets si précieux et si fragiles eussent été apportés de loin par le commerce dans une localité peu importante; d'un autre côté, à moins d'être, comme quelques savants italiens, préoccupés d'un sentiment exclusif de nationalité, il était impossible de voir dans tous ces vases des produits étrusques. En effet, en admettant que l'art fût arrivé en Étrurie au même développement qu'en Grèce, comment expliquer que la plupart des sujets fussent empruntés aux traditions d'Athènes et souvent accompagnés d'inscriptions dans son dialecte? On a supposé des colonies ou des corporations d'ouvriers athéniens établies parmi les

Étrusques; mais il suffit de reconnaître que la céramographie pratiquée dans diverses contrées avait acquis à Athènes, comme toutes les autres branches de l'art et à la même époque, c'est-à-dire vers le temps de Périclès, le plus haut degré de perfection : ses produits étaient partout recherchés, et probablement ils furent imités aussi fidèlement que possible dans les fabriques chalcidiennes de Sicile et d'Italie, et jusqu'en Étrurie, par les ouvriers du pays. L'étude attentive des procédés de fabrication et de style, aujourd'hui plus dégagée de l'esprit de système, permettra de mieux fixer l'âge et la provenance de monuments si précieux pour la connaissance de la mythologie : 50,000 vases peints, répartis dans les musées de l'Europe, entre lesquels nous nous bornerons à signaler le musée Grégorien, dont Rome vient de s'enrichir, offriront pour longtemps un utile aliment aux recherches archéologiques.

Sans avoir la même importance, les vases émaillés et ceux en verre de diverses couleurs sont curieux pour l'histoire de l'industrie et témoignent des progrès de l'art du verrier, surtout à Alexandrie.

On pourra consulter : Lanzi, *De vasi antichi dipinti volgarm. chiamati Etruschi ;* Ottfr. Müller, *Manuel d'archéologie ;* Panofka, *Recherches sur les véritables noms des vases grecs* (Paris, 1830), et les *Observations* de M. Letronne sur le même sujet (Impr. roy., 1833); Dubois-Maisonneuve et Millin, *Introduction à l'étude des vases et peintures des vases ant. ;* Raoul-Rochette, *Peintures antiques ;* Kramer, *Uiber den Styl und die Herkunft der bemalten grieschischen Tongefæsse* (Berlin, 1837); enfin l'*Élite des monuments céramographiques*, par MM. Lenormant et J. de Witte (Paris, 1844). W. B-T.

VASSAL, VASSALITÉ, VASSELAGE. Le premier de ces mots, que l'on fait dériver du celtique *gwas* * ou de l'allemand *Gesell*, signifiant tous deux compagnon, ou enfin de l'islandais *vask*, brave **, fut employé, à partir du règne de S. Louis, pour désigner l'homme attaché à un supérieur par ce lien de subordination que l'on a défini à l'art. FÉODALITÉ (T. X, p. 637). On peut dire avec Montesquieu qu'il existait déjà des vassaux chez les Germains (*voy.* GERMANIE), puisqu'il y avait des hommes fidèles, liés par leur parole, engagés par la guerre et faisant à peu près le même service que l'on fit depuis pour les fiefs (*voy.*). Mais, après la conquête, les concessions de terre vinrent créer pour eux un lien encore plus étroit. Les devoirs du vassal, exprimés par l'acte de *foi et hommage* (*voy.*), consistaient principalement dans le service militaire et dans l'assistance à la cour féodale du suzerain. Il devait garder les secrets de son seigneur, lui révéler les machinations tramées contre lui, respecter sa fortune, sa personne, son honneur, lui donner son propre cheval s'il venait à être désarçonné dans la mêlée, aller enfin comme otage prendre sa place en captivité.

Dès les deux premières races, on distingua des *grands* et *petits vassaux* sous les noms d'hommes du roi et hommes des seigneurs : *vassi regii*, *vassi dominici*. Sous la troisième, le roi étant seigneur de deux espèces de fiefs, des uns comme roi, et des autres comme seigneur particulier, il eut par conséquent deux sortes de vassaux immédiats, dont les uns relevaient du roi comme seigneur domanial ou foncier, comme duc ou comme comte, et étaient pairs ou barons de ses domaines, et les autres relevaient du roi comme roi, et étaient barons du royaume et pairs (*voy.*) de la couronne. Ce sont ces derniers qu'on appela les *grands vassaux* (*voy.* FIEFS, T. X, p. 775). C'est ainsi que les rois d'Angleterre étaient vassaux de ceux de France pour la Normandie et pour la Guienne, que l'Empereur avait des rois et des princes pour vassaux.

L'*arrière-vassal* ou *vavasseur* était celui qui relevait d'un seigneur, lequel était lui-même vassal d'un autre seigneur ou suzerain. *Vasselage*, *vassalité*, désignaient la condition du vassal, quelquefois l'action de se donner à un seigneur, ou enfin le corps des vassaux. C'est dans

(*) C'est le mot bas-breton *gars*, pron. *gâs*.

(**) On peut remarquer, à l'appui de cette dernière étymologie, qu'on disait *vassal* pour guerrier, brave; *vassaument*, vaillamment; *vasselage*, courage.

ce dernier sens qu'on disait : *la grande vassalité*, etc. R-Y.

VASSILII, forme russe du nom de BASILE (*voy.*). Cinq princes de ce nom ont régné sur le trône grand-ducal de Russie, dans l'intervalle de 1271 à 1610. Pour le dernier, *voy.* CHOUISKY, et, pour la plupart des autres, RUSSIE, T. XX, p. 703 et suiv.

VASSY (MASSACRE DE), le 1er mars 1562, *voy.* GUISE, T. XIII, p. 302, et Sismondi, *Histoire des Français*, t. XVIII, p. 262 et suiv. Vassy est une petite ville de Champagne près de Joinville (*voy.* *Haute*-MARNE) où les Guise avaient un château.

VASTHI, *voy.* ESTHER.

VATER (JEAN-SÉVERIN), linguiste et théologien savant, né à Altenbourg le 27 mai 1771, fit ses études à l'université d'Iéna, où il eut pour professeurs Griesbach, Dœderlein et Paulus. Après avoir pris ses degrés à Halle, en 1796, il retourna à Iéna et y obtint le titre de professeur extraordinaire. Il s'appliqua spécialement dès lors à l'étude de la langue hébraïque et de la grammaire générale. Nommé, en 1800, professeur de théologie et de littérature orientale à l'université de Halle, Vater ne tarda pas à se faire un nom par ses recherches sur le *Pentateuque* et sur l'histoire de l'Église. Lorsque J.-Chr. Adelung (*voy.*) mourut, il se chargea de la continuation de son *Mithridate* (t. II à IV, Berlin, 1809 - 1817), et il consacra plusieurs années à rassembler des matériaux pour la philologie comparée. En 1809, il fut appelé à Kœnigsberg pour remplir une chaire de théologie et les fonctions de bibliothécaire ; deux ans auparavant, il avait reçu le bonnet de docteur en théologie. C'est à cette période de sa vie que se rapporte la publication de sa *Grammaire hébraïque* (1797), de son *Manuel de la grammaire hébraïque, syriaque, chaldéenne et arabe* (1801), de sa *Grammaire polonaise* (1807) et de sa *Grammaire russe* (1809). Depuis son retour à l'université de Halle, en 1820, il ne s'occupa plus que de travaux sur l'histoire ecclésiastique et l'exégèse du N.-T., et il termina entre autres l'ouvrage de Henke (*voy.* ce nom). Il fut jusqu'à sa mort, arrivée le 16 mars 1826, directeur du *Journal des prédicateurs* et des *Archives d'histoire ecclésiastique*, ainsi que des *Annales de l'édification domestique* qu'il avait fondées en 1819, de concert avec un grand nombre de théologiens, de prédicateurs et d'écrivains religieux. *C. L.*

VATICAN, ancienne demeure des papes, qui l'habitent encore quelquefois en hiver, mais plus célèbre aujourd'hui par les vastes musées dont il est l'asile, et qui embrassent l'histoire de la civilisation humaine, depuis la plus belle époque de l'art grec jusqu'à nos jours. Cet immense monument, tout empreint du génie de Bramante, de Raphaël, de San Gallo, de Pirro Ligorio, de Fontana, de Charles Maderne et du Bernin, s'est élevé sur l'emplacement du mont Vatican (*Vaticanus mons*), qui était situé en dehors de l'enceinte de l'ancienne Rome (*voy.*), à côté du mont Janicule et sur la rive septentrionale du Tibre. Son nom lui venait de *vates*, *vaticinia*, soit qu'on ait rendu des oracles en ce lieu, soit, comme d'autres le prétendent, que les devins aient donné au peuple le conseil d'en chasser les Étrusques. Le mont Vatican fut longtemps décrié pour l'air empesté qu'on y respirait et pour le mauvais vin qu'on y récoltait. Ce fut, jusqu'au règne de Néron, un lieu de sépulture pour les pauvres habitants, et son assainissement ne data que du jour où l'incendie de Rome vint, sous cet empereur, forcer une foule de familles à y chercher un refuge et à en convertir une partie en habitations et en jardins. C'est à présent l'une des plus belles parties de la Rome moderne. La demeure des papes s'y élève à côté de la magnifique église de Saint-Pierre (*voy.*), qui a remplacé l'ancienne basilique érigée en ce lieu par Constantin. On croit que cet empereur jeta aussi au même endroit les fondations d'un palais destiné au chef de l'Église. Cependant on attribue généralement les premières constructions du Vatican à S. Libère ou à S. Symmaque, vers l'an 498. Plusieurs additions importantes y furent faites depuis Célestin III, en 1191, jusqu'à Grégoire XI, qui, en 1376, transféra le siége pontifical d'Avignon à Rome. Mais c'est

surtout depuis cette époque que le Vatican, ou plutôt l'amas de palais qui composent le Vatican, a pris ce développement et cet aspect grandioses qui en font un monument unique dans l'univers. Il occupe aujourd'hui, avec ses jardins, une circonférence de 60,928 pieds; sa longueur est de 1,080 pieds sur 720 de profondeur. On assure qu'il contient 11,000 salles, 20 grandes cours et plusieurs petites, 8 escaliers principaux et environ 200 pour le service intérieur. Le grand escalier, appelé à juste titre l'*escalier royal*, ouvrage du cavalier Bernin, a été achevé sous le pontificat de Jules III, en 1554; il conduit à la *Sala regia*, décorée de superbes fresques, parmi lesquelles on remarque Charles IX, au milieu du parlement, approuvant la condamnation de Coligny; le corps de l'amiral jeté par les fenêtres, et la Saint-Barthélemi. La chapelle Sixtine, commencée sous Sixte IV, en 1571, fut terminée par Paul III, qui, suivi de dix cardinaux, se rendit chez Michel-Ange pour le décider à mettre la dernière main à son *Jugement dernier*. Cette magnifique composition (*voy.* T. XVII, p. 649), inspirée par la poésie du Dante et empreinte de la désolation du temps et de la mélancolie de l'artiste, couvre toute la paroi de l'autel *. Paul IV eut un instant la malheureuse pensée de faire disparaître ce chef-d'œuvre, à cause des nombreuses nudités qu'il contient, et il s'est trouvé un artiste (Daniel de Volterre) assez hardi pour se charger de les corriger. Le temps, l'humidité et, vers la fin du siècle dernier, l'explosion de la poudrière du château Saint-Ange, ont gravement endommagé cet immortel ouvrage de Michel-Ange. Par ordre de Jules II, ce grand artiste, avant d'achever son Jugement dernier, avait, en 1508, exécuté tous les compartiments de la voûte de la Sixtine, qu'il avait couverts de sujets tirés de l'Ancien-Testament et d'une foule de figures de prophètes, de sibylles, de patriarches, etc. Douze autres grandes fresques complètent la décoration de cette chapelle et sont dues au pinceau de Luc Signorelli, de Filippi, de Côme Roselli, du Pérugin et du Ghirlandaïo. La Sixtine était célèbre autrefois par sa musique, qui a beaucoup perdu aujourd'hui; cependant on y exécute toujours, pendant la Semaine-Sainte, ce fameux *Miserere* d'Allegri dont il était défendu de prendre copie, et que Mozart reproduisit de mémoire, après l'avoir entendu deux fois seulement. Cette chapelle est aussi assignée aux cardinaux, lors de l'élection d'un pape (*voy.* Conclave).

La chapelle Pauline, due aussi à Paul III, est également enrichie de plusieurs fresques de Michel-Ange; c'est là que se trouvent son *Crucifiement de S. Pierre* et sa *Conversion de S. Paul.* Sous Léon X, Raphaël peignit ses immortelles *loges*, dont les sujets, tirés de l'Ancien-Testament, ont été appelés la *Bible de Raphaël*; les principaux sont : *Dieu tirant le monde du chaos*; la *Création du soleil et de la lune*; le *Déluge*, achevé par Jules Romain; quatre sujets empruntés à l'*Histoire de Joseph*; *Moïse sauvé des eaux*; le *Jugement de Salomon*; une *Cène*, etc. En sortant des loges de Raphaël, on entre dans l'*appartement de Borgia*, composé de cinq pièces, et qui fut habité par le pape Alexandre VI de funeste mémoire. La grande salle contient des stucs et des peintures de Jean d'Udine et de Perino del Vaga; on y conserve aussi de magnifiques débris antiques. Un long corridor, offrant à droite des inscriptions païennes et à gauche des inscriptions chrétiennes, conduit aux chambres (*stanze*) dites *de Raphaël*, qui sont au nombre de quatre. L'une d'entre elles est la salle de Constantin, que décorent de superbes fresques empruntées à l'histoire de cet empereur, et dont Raphaël n'a fourni que la composition : leur exécution est due à son élève favori, Jules Romain. Presque toutes les parois de ces salles étaient déjà couvertes de peintures lorsque Raphaël, alors âgé de 25 ans, fut appelé par Jules II. Mais à la vue de son premier essai, ce pape les fit toutes effacer, à l'exception d'une voûte peinte par le Pérugin, que Raphaël fit conserver par respect pour son maître. C'est dans la salle dite *alla Segnatura* qu'on admire les célèbres fresques de la *Dispute du Saint-Sacrement* et de l'*École d'Athènes*

(*) On sait que l'École des Beaux-Arts, à Paris, en possède une copie par Sigalon. S.

(*voy.* T. XXI, p. 28), où Raphaël s'est plu à reproduire les portraits d'une foule de ses contemporains, et où lui-même s'est peint à plusieurs reprises. C'est là aussi qu'on remarque les figures colossales de la théologie, de la philosophie, de la jurisprudence et de la poésie, ainsi que plusieurs grandes compositions tant de fois reproduites : *Héliodore ; S. Léon arrêtant Attila aux portes de Rome;* le *Miracle de Bolsène;* la *prison de S. Pierre*, etc. Dans le voisinage des chambres de Raphaël se rencontre une petite chapelle construite et décorée par Nicolas V, qui y a fait peindre, par le frère Jean de Fiesole, de charmantes fresques représentant la vie de S. Nicolas de Bari.

Ainsi qu'il a été dit T. III, p. 481, on fait remonter l'origine de la bibliothèque du Vatican jusqu'au pape S. Hilaire, qui, en 465, avait déjà rassemblé un certain nombre de manuscrits dans son palais de Saint-Jean-de-Latran. Dans la suite, ces éléments précieux, augmentés par Nicolas V, furent par lui transportés au Vatican, dont la bibliothèque prit encore de nouveaux développements par les soins de ses successeurs. Le local actuel de ce vaste établissement a été édifié par Fontana, sous le pontificat de Sixte V. La grande salle a 96 pieds de long sur 48 de large. Léon X enrichit la bibliothèque d'une quantité de livres rares et curieux; elle s'accrut successivement de la Palatine, prise à Heidelberg par Tilly et donnée, par le duc Maximilien de Bavière, au pape Grégoire XV, mais restituée en grande partie par Pie VII (*voy.* T. XIII, p. 598), et de celles des ducs d'Urbin, de la reine Christine, du marquis Capponi et de la maison Ottoboni. Malgré les pertes irréparables qu'elle éprouva, en 1527, lors du sac de Rome par le connétable de Bourbon, et, s'il faut en croire Paul-Louis Courrier, à l'entrée des Français, en 1799, elle est riche aujourd'hui de 80,000 volumes et de 24,000 manuscrits*. Les salles de la bibliothèque sont ornées de belles peintures, de sculptures et de vases étrusques. Le comte Cicognara y a joint une galerie d'ouvrages d'art, composée de 4,800 articles, et sa bibliothèque y a été réunie par ordre de Léon XII.

Les musées du Vatican, commencés il y a à peine une soixantaine d'années, offrent à présent la plus belle et la plus nombreuse collection des chefs-d'œuvre de l'art ancien et moderne. Nous citerons, parmi les statues grecques et romaines que renferme le *musée Chiaramonti* (*voy.*), dû à Pie VII, celles de l'Hermès, du Sommeil, de Bacchus barbu, de Domitien, d'Antonia, mère de Claude, de Caracalla, d'Adrien, de Sabine, sa femme, de Minerve, de Vénus Anadyomène, de Ganymède, d'Antinoüs, etc. Le *musée Pio-Clémentin*, qui a emprunté son nom aux papes Clément XIII, Clément XIV et Pie VI, ses fondateurs, contient aussi une foule de chefs-d'œuvre, dans la réunion desquels le pape Pie VI figurait à lui seul pour 2,000 statues. C'est dans ce musée que se trouvent le sublime *torse* d'Apollonius, dont s'inspirait le génie de Michel-Ange, et les célèbres statues de *Laocoon* et de l'*Apollon du Belvédère* (*voy.* ces noms). Une salle tout entière a été consacrée aux animaux, parmi lesquels on remarque un cerf et un griffon d'albâtre, ainsi qu'un lion de marbre d'une grande beauté. Dans la dernière chambre des bustes, on a placé le fameux *Jupiter romain*, représenté assis, la foudre à la main et l'aigle à ses pieds. Ce musée renferme encore un cabinet orné de marbres précieux et d'un pavé en mosaïque enlevé à la villa d'Adrien; on y voit un Ganymède, une Vénus et une Diane; on entre ensuite dans les salles *des Muses*, dont la plus belle est sans contredit celle de Melpomène. Une superbe rotonde abrite une tête colossale de Jupiter et une vasque de porphyre. La salle dite *de la Croix grecque* possède une porte d'un aspect imposant. La chambre *de la Bigue* est ainsi appelée du char antique

(*) Suivant M. Balbi, de 75,000 volumes et 35,000 manuscrits. Le lecteur corrigera d'après cela ce qui a été dit T. III, p. 481. Malheureusement l'usage de la bibliothèque vaticane n'est pas très commode : outre les restrictions dont on a parlé T. XX, p. 641, et T. XIII, p. 598, mais que le préfet actuel, le cardinal Mezzofanti (*voy.*), s'applique à atténuer, le manque d'un bon catalogue s'y fait vivement sentir, même pour les Mss., le travail d'Assemani étant aujourd'hui trop incomplet. S.

(*biga*) qui fait son principal ornement. Nous terminerons notre nomenclature par la longue galerie des candélabres et par le corridor des cartes géographiques qui ont été peintes par le P. Iguace Danti, dont la récompense fut l'évêché d'Alatri.

La galerie de tableaux du Vatican est moins riche par le nombre de ses toiles que par leur perfection et la célébrité des noms qui y sont attachés. Quelle plus brillante réunion que celle où l'on contemple à la fois : la *Transfiguration* de Raphaël, la *Communion de S. Jérôme* du Dominiquin, un *Doge de Venise* du Titien, une *Déposition de croix* du Caravage, la *Ste. Hélène* de Paul Véronèse, une *Résurrection du Christ* du Pérugin, un *Crucifiement de S. Pierre* du Guide, le *Martyre de S. Érasme* du Poussin, le *Rédempteur sur l'arc-en-ciel au milieu des nuages* du Corrége, etc. !

Du Vatican dépendent de magnifiques jardins qui ont été fondés par Nicolas V, et que le Bramante a agrandis et embellis sous le pontificat de Jules II. Le pape Pie IV y a fait élever, sur les dessins de l'antiquaire Pirro Ligorio, un petit monument, devenu célèbre sous le nom de la *Villa pia* ou du *Casino del papa.*

Nous nous bornerons à ce résumé de l'aspect et de la description du Vatican, musée immense dans lequel les papes n'occupent plus qu'une simple et modeste demeure. Nous n'essaierons pas même de rappeler la mémoire des faits dont cet édifice a été le témoin; car cette histoire c'est celle de la papauté (*voy.* ce mot). — On peut consulter : Pistolesi, *Il Vaticano descritto ed illustrato*, Rome, 1629 et ann. suiv., in-fol.; Cancellieri, *Descrizione della basilica vaticana, ib.*, 1788, et les descriptions de Rome indiquées T. XX, p. 614. D. A. D.

VATTEL (Emmerich de) naquit au mois d'avril 1714, à Couvet, dans la principauté de Neufchâtel. Son père, ministre calviniste, le fit instruire dans les écoles de Bâle et de Genève; et il se sentit de bonne heure attiré par les études philosophiques, où son esprit sérieux cherchait surtout les questions qui touchent aux destinées de l'humanité, et les principes sur lesquels se fondent les sociétés, les relations des peuples avec le prince et des nations entre elles. La direction des études de Vattel ainsi que son goût l'appelaient au maniement des affaires publiques, et, parvenu à l'âge de 27 ans, il sollicita un emploi à la cour du grand Frédéric, dont il était sujet. Après une vaine attente de deux années, il se rendit à Dresde (1743), où il fut plus heureux. Le favori ministre, comte de Brühl, lui accorda sa protection; et après avoir obtenu le grade de conseiller d'ambassade, Vattel fut envoyé à Berne en qualité de ministre de l'électeur de Saxe, mission dont il s'acquitta d'une manière distinguée. Auguste III le rappela auprès de lui en 1758; il lui donna une place dans le cabinet et le titre de conseiller privé. La position de Vattel étant honorablement fixée, il se maria à Dresde (1764). La guerre de Sept-Ans était depuis plusieurs années la grande affaire de l'Europe; elle intéressait surtout l'Allemagne, et donnait à la politique des divers souverains de cette contrée, même des moins puissants, une importance inaccoutumée. Les occupations de Vattel dépassèrent ses forces, et bientôt sa constitution, gravement dérangée, exigea du repos et des soins. Il revint dans son pays chercher la santé, et retourna ensuite reprendre ses travaux; mais il ne tarda pas à être contraint de les abandonner tout à fait, et il se retira à Neufchâtel, où il mourut le 20 déc. 1767.

A l'époque où Vattel achevait ses études philosophiques, la renommée de Leibnitz, mort seulement depuis quelques années, occupait tout le monde savant, et l'auteur de la *Théodicée*, des *Meditationes de cognitione, veritate et idæis*, aussi bien que du *Codex juris gentium diplomaticus*, fut l'objet de toutes les méditations du jeune publiciste. Vattel consacra son premier ouvrage à l'exposition des doctrines de l'illustre philosophe de Leipzig, ainsi qu'à la réfutation de ses adversaires; et l'on peut déjà y reconnaître un esprit disposé non-seulement à propager les théories et les observations favorables à la liberté humaine, mais encore à en faire l'appli-

cation à la science de la politique et du gouvernement. Ses *Mélanges de littérature, de morale et de politique*, ses *Loisirs philosophiques*, sa *Poliergie* suivivirent la *Défense du système de Leibnitz;* mais ce fut le livre sur le *Droit des gens* qui fixa son rang parmi les publicistes et qui établit sa réputation. Il le publia en 1758, la même année qu'il fut appelé au cabinet de l'électeur de Saxe. Enfin, il termina sa carrière littéraire par l'examen du livre de Wolf. Dans ce dernier ouvrage, intitulé : *Questions de droit naturel, ou observations sur le traité du droit de la nature par M. Wolf*, Vattel discute les propositions du savant publiciste allemand, signale les fautes de sa méthode, la faiblesse de quelques-unes de ses démonstrations; il pose à son tour diverses questions de droit naturel, et, en même temps qu'il réfute des erreurs, il établit des principes.

Mais quel que soit le mérite des divers ouvrages de Vattel, le seul dont on s'occupe aujourd'hui est son traité du *Droit des gens, ou principes de la loi naturelle appliqués à la conduite et aux affaires des nations et des souverains.* Et c'est un préjugé bien favorable à ce livre que d'avoir survécu à un siècle de révolutions et de progrès, à une époque où la science du droit public a occupé tant d'esprits éminents et subi de si profondes transformations dans les transformations de la société elle-même. Les bases fondamentales des gouvernements et les constitutions des peuples, les rapports politiques des nations entre elles et avec les princes, les relations commerciales et les autres intérêts qui unissent ou divisent les états, tout cela a changé depuis que Vattel a écrit. On doit donc peu s'étonner si, à la critique de quelques opinions reconnues fausses ou hasardées dès le siècle dernier, de quelques principes dont on contestait alors la vérité ou dont on entrevoyait le danger, on peut ajouter aujourd'hui d'autres critiques; si on est en droit de lui reprocher de n'avoir pas embrassé son sujet dans toute sa vaste étendue, d'avoir trop souvent négligé d'appuyer ses raisonnements d'autorités historiques, ces défauts ne peuvent manquer d'être plus sensibles aujourd'hui pour nous, éclairés que nous sommes de l'expérience d'une époque si féconde en enseignements. L'ouvrage de Vattel n'en restera pas moins un des livres élémentaires de la science, parce qu'il contient des principes d'une éternelle vérité, parce que c'est un livre de bonne foi qui s'efforce de donner pour base à la politique la justice et la probité, parce qu'il est éminemment clair dans son exposition, et souvent ingénieux dans ses déductions.

Vattel a résumé la science de Grotius, profonde mais confuse; de Puffendorf, plus méthodique, mais dont la méthode n'est pas exempte de subtilités; de Wolf, dont il a rectifié les erreurs, sans cesser de le suivre comme un maître; c'est ce qu'il pouvait faire de mieux pour composer un livre élémentaire à l'époque où il écrivait. Ce que la science a pu acquérir depuis, on s'en instruira par l'étude des travaux de Reyneval (*Les Institutions du droit de la nature et des gens*), de Ward (*Inquiry into the fondation of the law of nature in Europe*), de Pinheiro Ferreira (*Cours de droit public*), de Klüber (*Droit des gens moderne de l'Europe*), des deux Martens (*Précis du droit des gens moderne*), et d'autres publicistes. *Voy.* DROIT INTERNATIONAL.

L'ouvrage de Vattel a été promptement célèbre; des traductions l'ont popularisé parmi les étrangers presque dès son apparition, et les éditions du texte français se sont multipliées. Celle de 1775 (2 vol. in-4°), faite sur les manuscrits laissés par l'auteur qui, malgré le succès, n'avait pas cessé de s'occuper à perfectionner son œuvre, a servi de modèle aux éditions plus récentes. En la reproduisant, M. P. Royer-Collard, bien connu de nos lecteurs par de nombreux articles sur la même science, y a joint la traduction d'un discours de sir James Mackintosch que le savant anglais a composé pour servir d'introduction à un cours public du droit de la nature et des gens, et une bibliographie spéciale de cette science. Cette dernière édit., publiée en 1830 (2 vol. in-8°), est complétée par un 3e vol.; donné en 1838 par M. Pinheiro Ferreira, et qui renferme

un commentaire ainsi qu'une table analytique de tout l'ouvrage. Cette espèce de supplément fait maintenant partie du livre de Vattel, et il ne l'en faut pas séparer. M. A.

VAUBAN (SÉBASTIEN LEPRESTRE, chevalier, seigneur DE), et, plus tard, seigneur aussi de Bazoches, Pierre-Pertuis, Pouilly, Cervon, etc., naquit le 1er mai 1633, à Saint-Léger de Foucheret, paroisse du Morvan, près de Saulieu. Sa famille possédait depuis plus de 250 ans le fief de Vauban, sis entre les paroisses d'Empury et de Bazoches, et qui relevait du duché de Nevers. Aussi se qualifiait-il *gentilhomme nivernais*, même avant de prendre le nom seigneurial de Vauban, que n'avait point porté son père. Celui-ci était mort au service; son fils, orphelin en bas âge et dénué de ressources, fut recueilli par le curé de son village qui lui apprit à lire, à écrire, à compter, et qui lui donna les premières notions de la géométrie. Un tempérament robuste, la droiture et la fermeté d'âme unies aux doux instincts de la bienveillance, furent les fruits de sa rustique éducation, des bons exemples qu'il avait sous les yeux et de la nécessité qui l'associa de si près à la misère industrieuse des paysans.

Dès qu'il s'était senti la force d'affronter les fatigues de la guerre, Vauban avait eu l'ambition de cacher son dénûment sous la casaque de soldat. En 1651, s'échappant de la mense du curé, il alla s'enrôler comme volontaire dans le régiment de Condé, alors dans le parti espagnol contre Mazarin.

Reçu comme cadet dans ce corps d'élite de la Fronde, Vauban se distingua par son application et son intelligence autant que par sa bravoure et son sang-froid : il fut fait promptement officier, et dès lors il se voua spécialement à l'étude et aux travaux de la fortification, art dont il s'était épris la première fois qu'il avait vu les dispositions d'un polygone. Après avoir travaillé comme apprenti ingénieur à l'enceinte de Clermont, il fut envoyé pour prendre part au siége de Sainte-Menehould. Au moment de l'assaut, les combattants des deux bords de l'Aisne le virent s'élancer dans cette rivière et la franchir sous le feu qui défendait l'accès de la brèche.

L'exaltation de l'esprit de parti n'entrait pour rien dans cet acte d'intrépidité; elle lui prêta toutefois un certain retentissement; si bien que, à peu d'intervalle de là (1653), étant tombé aux mains d'un gros de royalistes, le jeune héros fut conduit à Mazarin, qui, instruit de sa prouesse, n'eut qu'à éclairer sa conscience pour le gagner à la cause royale. Pourvu d'une lieutenance dans le régiment de Bourgogne, puis placé comme aspirant-ingénieur sous les ordres du chevalier de Clerville, il fut employé au siége qui enleva Sainte-Menehould aux Frondeurs, et fut chargé d'en réparer les fortifications. L'année suivante, il conduisit le siége de Stenay, où il fut assez grièvement blessé; ce qui ne l'empêcha pas de reparaître, trois mois après, sous les murs de Clermont. C'est dans cette ville qu'il reçut, en 1655, le brevet d'ingénieur, objet de ses travaux et de ses études depuis trois ans.

Après avoir encore dirigé plusieurs des siéges de la campagne de 1655, Vauban reçut une compagnie dans le régiment de La Ferté : car alors le brevet délivré à l'officier-ingénieur constituant seulement un titre, il fallait que, pour le grade, il comptât dans le cadre d'un corps. Il dirigea, l'année suivante, le siége de Valenciennes, où il fut blessé, et, en 1657, ceux de Montmédy et de Mardick : quatre blessures assez graves, reçues au second de ces siéges, ne l'empêchèrent pas d'affronter les fatigues du troisième.

Convaincu du mérite supérieur de Vauban, le maréchal de La Ferté lui confia, en 1658, la direction en chef des travaux du siége de Gravelines, place très forte où, par d'habiles dispositions et quelques innovations heureuses, il préluda à la réalisation de cette grande destinée que son protecteur lui avait prédite plusieurs années auparavant. Vauban dirigea encore dans la même campagne, sous les ordres de Turenne, les travaux des siéges d'Oudenarde et d'Ypres. Ses succès, qu'allait interrompre la conclusion du traité des Pyrénées, furent heureusement signalés

à Mazarin qui lui décerna très à propos d'utiles encouragements.

Des plans qu'il avait fournis le firent charger par Louis XIV de construire les fortifications de Dunkerque, de Fort-Louis et de Mardick, et à cette occasion il fut promu au grade de lieutenant-cólonel, au même régiment de La Ferté. De son côté, Colbert chargea Vauban de visiter les ports depuis Dunkerque jusqu'à Rouen, pour indiquer les améliorations ou réparations à effectuer, et aussi pour recueillir les observations ou réclamations du commerce.

A la reprise des hostilités avec l'Espagne en 1667, il fut attaché comme ingénieur au corps d'armée à la tête duquel Louis XIV allait opérer l'invasion de la Flandre. D'abord chargé de fortifier Charleroi, Vauban fut rappelé pour diriger les travaux du siége de Douai. Il y reçut au visage une décharge de mousquet. Cependant, la place prise, il n'en conduisit pas avec moins d'activité et de vigueur le siége de Lille (27 août 1667). De plus en plus satisfait de Vauban, le roi récompensa ses services par le rang de colonel et par une pension de 2,400 livres, et il lui confia le tracé et l'exécution des places de la nouvelle frontière, travaux entre lesquels se distingue la citadelle de Lille dont il fut nommé gouverneur.

Lorsqu'en 1671 Louvois fit le voyage de Piémont pour concerter certaines dispositions secrètes avec le duc de Savoie, il se fit accompagner de Vauban. Précédemment déjà, et comme pour disputer à Colbert un auxiliaire si utile, il l'avait chargé de l'inspection des places de son département, qui, outre la nouvelle frontière de Flandre, comprenait l'Artois et le Roussillon. Dans cette rapide excursion avec Louvois, Vauban se surpassa en activité : non-seulement il fournit au ministre, qui les voulait offrir au duc de Savoie, des plans de fortification pour Verrue, Verceil et Turin; mais il élabora, chemin faisant, diverses combinaisons aussi vastes qu'ingénieuses, ayant pour objet la sûreté, l'avantage des positions stratégiques, les éléments de prospérité commerciale, de grandeur et de bien-être commun de cette partie de la France qu'il avait traversée. De retour en Flandre, il y avait repris son œuvre à peine interrompue, faisant marcher de front les travaux les plus divers et les plus compliqués, lorsqu'éclata la guerre contre la Hollande (7 avril 1672). C'est en vue de cette guerre, et aussi pour son instruction propre, que Louvois lui avait demandé le premier écrit qu'il rédigea sur l'attaque des places (*Mémoire pour servir d'instruction dans la conduite des siéges*, Leyde, 1740).

Dans cette mémorable expédition, les rapports du service spécial dont Vauban était chargé le placèrent sous les ordres immédiats du roi. Il dirigea les principaux siéges, rasa ou fortifia les places conquises, et les services qu'il rendit lui valurent le grade de brigadier d'infanterie (1674), puis celui de maréchal de camp (1676). Au premier rang des perfectionnements qu'il a mis en pratique, pendant cette période, dans les travaux de siége, se place l'invention des *parallèles*, qui donnent une date mémorable à celui de Maestricht (1673), place très forte, qui fut réduite à capituler après le treizième jour de tranchée ouverte. Les autres procédés qu'il imagina dans la suite, et qui font également époque parce qu'ils marquent de véritables conquêtes de l'art, sont les *cavaliers de tranchée*, les *sapes*, le *tir à ricochet*. « Jusqu'à Vauban, dit un de ses apologistes, les procédés de l'attaque dans les siéges n'étaient que l'art funeste de détruire. D'une part, une artillerie foudroyant au hasard, pendant qu'à l'abri des remparts la garnison bravait sans risque ce tonnerre égaré, faisait voler la mort sur la tête des bourgeois inoffensifs. Les temples, les maisons s'écroulaient sur leurs habitants écrasés; et la réduction d'une place assiégée ne mettait au pouvoir du vainqueur qu'un horrible monceau de cendres et de cadavres. D'autre part, des attaques sans concert et sans plan, des troupes dispersées dans des boyaux sans art, toujours dans l'impuissance de se développer sur un terrain embarrassé par des coupures bizarres, des têtes d'attaque isolées et sans appui, livraient à chaque instant l'assiégeant à la furie d'un assiégé entreprenant et

brave... » L'art que Vauban a substitué à ces scènes de carnage ne s'attaque plus qu'à l'homme armé qui fait résistance : encore plus soigneux de préserver la troupe qu'il dirige que d'écraser celle qu'il combat, il fait couler plus de sueurs pour ménager plus de sang. Et dans cette marche sûre, où le temps de toute résistance possible est mesuré, l'héroïsme n'est plus condamné à faire frémir l'humanité.

Les traités de Nimègue ayant couronné cette guerre glorieuse, Vauban fut appelé aux fonctions les plus éminentes de sa carrière d'ingénieur : il remplaça, en qualité de commissaire général des fortifications, le chevalier de Clerville, sous lequel il avait fait ses débuts, et qui était mort depuis peu. Dans l'exercice de cette charge, qui a reposé sur lui pendant trente-trois ans, et à laquelle on comprend à peine qu'il ait pu dérober le temps nécessaire aux autres occupations qu'il s'était créées comme œuvres de loisir (*oisivetés*, selon son expression), Vauban s'appliqua tout d'abord à établir un mode de comptabilité tellement précis que la plus stricte surveillance put être exercée sur l'emploi des deniers de l'état dont il était l'ordonnateur. A peine a-t-il mis la dernière main aux grands ouvrages du port et du bassin de Dunkerque, qu'il passe au midi. Toulon reçoit de larges améliorations; à Perpignan, centre de défense et d'offensive, sont reliés tous les postes des Pyrénées-Orientales, que va dominer Mont-Louis. Puis il revient à la frontière maritime du nord, pour ajouter à la défense de Calais par de grandes manœuvres d'eau et par la construction de deux forts. L'intervalle de l'Escaut à la Meuse est couvert par les travaux qui relient à Philippeville Charlemont et Maubeuge. La frontière des Vosges se hérisse de neuf places nouvelles. La ligne du Rhin est reliée à celle du Jura par Huningue et Landskron. Enfin de nouveaux forts rendent inexpugnable Fribourg, la clef de la Forêt-Noire. Repassant encore au midi, il fait de Bayonne la place de dépôt de cette frontière, ayant pour point d'appui dans les montagnes Saint-Jean-Pied-de-Port, et battant la Bidassoa par le fort d'Andaye. En 1681, une dernière colonne de sûreté est conquise à la France, Strasbourg, qui, flanqué de sa citadelle, du fort de Kehl et des redoutes du Rhin, lui donne pied sur l'une et l'autre rive du fleuve, ligne de défense naturelle de l'Allemagne.

La France paraissait inexpugnable sur tous les points, lorsqu'en 1683 l'Espagne, provoquée, lui déclara la guerre. Louis XIV prit les devants. En entrant dans la Belgique, il chargea Vauban de la direction des siéges qu'il y aurait lieu d'entreprendre. Dès le mois de novembre, Courtrai et Dixmude avaient été pris après quelques jours de tranchée. Tout l'effort des Français allait se porter contre Luxembourg, qui passait pour imprenable. Le roi vint commander en personne l'armée d'opération. Au 24^{e} jour de tranchée, la place capitula. A ce siége se rattachent deux perfectionnements notables : l'emploi des *cavaliers de tranchée*, et celui de l'arme spéciale des mineurs, dont une première compagnie, organisée par Vauban, fonctionna avec tout l'avantage qu'il en attendait. La fortification de Luxembourg fut augmentée par ses habiles conceptions. La sûreté de la nouvelle frontière nécessitait la construction de trois places : Fort-Louis, poste avancé sur le Rhin; Mont-Royal, forteresse offensive qui dominera le cours de la Moselle et les défilés avoisinants; enfin, Landau, destinée à fermer les défilés des Vosges et à couvrir l'angle de l'Alsace et de la Sarre. Vauban terminait ainsi la ceinture stratégique, dont le complément, qu'il a aussi conçu, devait être la fortification de Paris.

Lorsque, prenant encore les devants contre la ligue d'Augsbourg, Louis XIV envoya en Allemagne une armée sous les ordres du dauphin, Vauban, récemment promu au grade de lieutenant-général (24 août 1688), fut appelé à commander en chef les travaux de siége. On ouvrit la campagne en investissant Philippsbourg. De 40 ingénieurs que Vauban avait sous ses ordres, 10 périrent et 14 furent blessés. Mais aussi jamais siége plus difficile ne coûta moins de monde à l'assiégeant. Enfin, après 22 jours de tranchée ouverte, la place capitula (29 oct. 1688). Le roi adressa de sa main à Vauban des félicitations à ce sujet. Deux autres siéges,

ceux de Manheim et de Franckenthal, suivirent à un court intervalle. Dans toute la suite de cette guerre, il n'y en eut plus que quatre: celui de Mons, conduit sous les yeux du roi, et qui fut terminé avec succès le 9 avril 1691; celui de Namur (juin 1692), remarquable par la longue résistance de la citadelle, et qui mit en si grand relief l'avantage de la méthode d'attaque de Vauban sur celle de Coehoorn (*voy.*); celui de Charleroi (oct. 1693), en présence de fortifications qui étaient son ouvrage; enfin, celui d'Ath (mai 1697), où le tir à ricochet fut porté à son plus haut point de perfection. Ce dernier siége fait date dans les annales du génie comme ayant été le plus savamment conduit sous le rapport de l'art, qu'il a en quelque sorte fixé.

Dans cet intervalle, Vauban avait eu la mission de couvrir la Flandre maritime; il y déploya autant de vigueur que d'habileté et de prudence (1689-1691).

C'est aussi vers la même époque qu'il soumit à Louis XIV des vues sur la création d'un ordre militaire dont les insignes servissent à la fois de récompense honorifique et de décoration, propres à remplacer les dons pécuniaires pour les bons services et les actions d'éclat. Le roi goûta ce plan, et l'ordre de Saint-Louis fut institué. Vauban fut compris dans sa création en qualité de grand' croix (10 mai 1693).

Pendant les deux années suivantes, il eut à défendre les côtes de Bretagne contre l'agression des Anglais et des Hollandais. Les premiers ayant osé tenter une descente sur la plage de Camaret (18 juin 1694), il fondit sur eux, et les contraignit à se rembarquer après leur avoir tué de 4 à 500 hommes et leur avoir fait 500 prisonniers.

La paix de Ryswick rendit momentanément à Vauban le repos après lequel il soupirait. Il était profondément attristé des désastres de son pays; il gémissait de la fatale influence qu'avaient les persécutions religieuses dans ce dépérissement de la grandeur nationale, et dès l'année 1689 il avait mis sous les yeux du roi un *Mémoire pour le rappel des huguenots*. C'était maintenant le sujet de ses entretiens avec Catinat et Fénélon, avec lesquels il était lié d'amitié. Ayant en vain renouvelé ces remontrances, Vauban chercha un refuge contre sa triste préoccupation dans l'activité nouvelle qu'il sut imprimer aux travaux d'ordre économique qui se rattachaient à ses attributions de commissaire général des fortifications. L'Académie des sciences lui rendit un tardif hommage en le nommant l'un de ses membres honoraires (1699).

La guerre de la succession d'Espagne avait remis l'Europe en armes contre Louis XIV. L'Italie en fut d'abord le théâtre, et il n'y avait lieu à faire des siéges : Vauban ne fut donc pas employé dans le commencement. Néanmoins Louis XIV, qui tenait sans doute à rappeler à ses ennemis qu'il comptait encore sur les services de son *Poliorcètes*, le comprit au nombre des dix maréchaux de France nommés par ordonnance du 14 janvier 1703. A l'avance, le roi l'avait instruit de son intention, et, dans toute la sincérité de son patriotisme, Vauban avait objecté contre sa nomination qu'elle nuirait au service de S. M., puisque la dignité de maréchal ne lui permettant pas de servir sous un simple général, il ne pourrait plus conséquemment diriger de siéges. Il eut toutefois encore, mais ce fut sous le commandement du duc de Bourgogne et pour la dernière fois, la conduite du siége de Vieux-Brisach, place qu'il avait construite; il la réduisit avant le 14e jour de tranchée ouverte.

A partir de ce moment, il consacra sans partage son activité et les ressources de son intelligence à l'achèvement de ses *Mémoires*. Il s'était entouré, à cet effet, en guise d'état-major, d'un nombreux secrétariat. C'est au milieu de ces occupations, et encore plein de force, qu'il fut atteint d'une fluxion de poitrine, dont il mourut le 30 mars 1707. Il avait été nommé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit deux ans auparavant.

Les *Mémoires* de Vauban furent, à proprement parler, un monument d'utilité publique, érigé dans un but de protection pour les intérêts à la défense desquels sa vie tout entière fut consacrée. Il n'a point recherché, en coordonnant les conceptions de ce qu'il nomme ses

Oisivetés, la moindre part de satisfaction d'amour-propre. Par leur nature, ses écrits devaient rester sous la main des dépositaires du pouvoir ayant mission d'opérer les améliorations ou les réformes qu'il proposait.

Cette collection formait 12 vol. in-fol., qui sont maintenant épars : les uns se trouvent au dépôt des fortifications, les autres entre les mains de la famille Lepeletier de Rosanbo, issue de Vauban par l'une de ses filles*; une troisième fraction, égarée depuis l'extinction de la famille d'Ussé, aurait été acquise, dit-on, pour la ville de Lyon, où ils existent. La nomenclature des principales pièces des *Oisivetés* de Vauban a été reproduite par tous les biographes. Voltaire lui dénie sans fondement celle qui a pour objet l'établissement d'une dîme royale, et qui embrasse le plan d'un système entier de répartition et perception de l'impôt. Cet écrit fut publié pour la première fois du vivant de l'auteur, en 1707, et il a été réimprimé l'année suivante; mais dans l'une et l'autre édition on avait retranché la fin, c'est-à-dire les *raisons secrètes*.

Les écrits de Vauban, en général, mériteraient tous d'être imprimés; plusieurs même auraient, encore aujourd'hui, beaucoup d'à-propos; mais on conçoit aisément que la raison d'état puisse exiger que plusieurs soient conservés secrets, comme intéressant la défense des frontières, ou certaines vues d'amélioration qu'on a pu différer, mais dont il ne faut pas compromettre l'avenir. On doit féliciter M. le colonel du génie Augoyat de la tâche qu'il a entreprise en publiant les *Oisivetés de Vauban*, dont les tomes I et IV et partie des tomes II et III ont paru en 1842 et 1843, dans la Collection des économistes, gr. in-8°. Le 1er volume est précédé d'une notice écrite par Vauban lui-même. Le même savant, juge si compétent, a aussi donné des éditions séparées du *Traité de l'attaque* et du *Traité de la défense des places*, Paris, 1829, in-8°. Il est à regretter que Vauban n'ait pu achever entièrement le dernier, dont il s'occupait encore au lit de mort. Il en est de même des *Fragments d'un Mémoire sur la navigation générale de France*, qui a paru en 1821, avec une réimpression de son *Éloge*, lu à l'Académie-Française par Fontenelle. M. Allent, dans son *Histoire du corps du génie*, a donné d'amples développements aux détails techniques des hauts faits de Vauban. M. le général d'artillerie marquis de Chambray a esquissé la *Vie de Vauban*, en tête du t. V de ses *OEuvres*. P. C.

(*) Le lieutenant-colonel Antoine Leprestre, vicomte de Vauban, mort à Dijon en 1832, appartenait aussi à cette famille. S.

VAUCANSON (Jacques de), né à Grenoble le 24 févr. 1709, montra de bonne heure une aptitude particulière pour la mécanique. Ayant réussi, malgré son extrême jeunesse et avec des instruments grossiers, à exécuter une horloge en bois qui marquait exactement les heures, il puisa dans ce succès une ardeur nouvelle. Le besoin d'étudier les sciences exactes l'amena à Paris, et à la vue de la statue du Flûteur au jardin des Tuileries, l'idée lui vint de faire un automate qui jouât des airs : il y parvint. Terminé en 1738, ce chef-d'œuvre fut présenté à l'Académie des sciences et excita l'admiration générale. A cette machine en succédèrent d'autres plus compliquées, comme le joueur de tambourin et de galoubet et les fameux canards qui imitaient tous les mouvements d'un animal vivant. Bientôt Vaucanson appliqua son génie pour la mécanique à des travaux plus utiles. Le cardinal de Fleury l'ayant chargé de l'inspection des manufactures de soie, il perfectionna le métier à organsiner et inventa d'admirables machines pour dévider la soie, pour former une chaîne sans fin, etc., etc. En proie depuis longtemps à des souffrances aiguës qui ne lui laissaient aucun repos, il mourut le 21 nov. 1782.

Membre de l'Académie des sciences, Vaucanson a imprimé dans les recueils de cette compagnie quelques mémoires où il décrit des mécanismes de son invention. Il possédait à un degré rare le talent de décrire les machines avec clarté et précision. Sa collection de machines, véritable musée d'arts et métiers qu'il possédait à Paris, fut léguée par son testament à la reine qui, comme on l'a dit

à l'art. AUTOMATES, voulut en gratifier l'Académie : les réclamations des intendants du commerce furent cause de la dispersion de cette collection perdue pour la France. L'éloge de Vaucanson a été prononcé par Condorcet. X.

VAUCLUSE (DÉPARTEMENT DE). Il est borné à l'est par celui des Basses-Alpes, au nord-est par celui de la Drôme; à l'ouest il est séparé du dép. du Gard par le cours du Rhône, et au midi du dép. des Bouches-du-Rhône (*voy.* ces noms) par le cours de la Durance qui se jette dans le Rhône à l'extrémité sud-ouest du dép. Il reçoit son nom d'une vallée singulière, hérissée de roches plus ou moins déchiquetées, et bordée d'une grande chaîne de rochers percés d'antres. Au fond de l'un d'eux, dans une espèce d'entonnoir, naît la rivière de la Sorgue, qui roule ensuite ses eaux limpides à travers cette espèce de désert, et de là va arroser une contrée d'un aspect plus agréable, au milieu de laquelle est située la petite ville de l'Isle. Un affaissement de terrain paraît avoir causé anciennement, à Vaucluse, le bouleversement de rochers qui fait aujourd'hui la singularité de ce lieu. Sur un de ces rochers était situé le château des seigneurs de Vaucluse. La partie orientale du dép. est traversée par les derniers étages et contreforts des Alpes, au milieu desquels s'élèvent le mont Ventoux à 2,021^{m}, le Léberon à 1,760^{m}, la montagne de la Garde à 1,495^{m} et celle de Saint-Saturnin à 1,387^{m}. Toutes ces montagnes sont calcaires, et il en descend de nombreuses rivières se dirigeant à l'ouest vers le Rhône, telles que le Lez, l'Aigues, l'Auzon, la Nesque; la Durance reçoit dans son cours un grand nombre de rivières peu importantes; c'est, comme l'on sait, une des rivières de France dont les débordements sont le plus redoutables. Le sol, bien arrosé, est fertile partout où il n'est pas envahi par les rochers; s'il ne produit pas une grande abondance de céréales, en revanche il a des vignes estimées, notamment celles de Beaume, qui donnent du muscat, de Sorgue et de Château-Neuf. Il produit beaucoup de fruits, surtout des amandes; il a des plantations de mûriers considérables, donne du safran; de la garance, des truffes, et il a des bois de bonne qualité; le miel et la cire méritent d'être comptés au nombre de ses productions. Il a des houillères, des mines de fer et de sel gemme, celles-ci non exploitées. A Vacqueiras et à Aurel coulent des sources d'eaux sulfureuses.

Sur une superficie de 347,377 hectares ou près de 176 lieues carrées, le dép. a 157,738 hect. de terres labourables, 62,411 de bois, 6,201 de prés et plus de 67,000 de landes et de bruyères. L'industrie ne s'exerce que sur les productions du pays. C'est, en première ligne, la fabrication des soieries et de la garance; puis viennent des usines, des distilleries, des tanneries, des fabriques de lainage, de draps, verres, faïences, etc. Du temps des Romains, lorsque le pays était habité par les Cavares et les Voconces, de beaux monuments y avaient été érigés : Orange, Carpentras et Cavaillon eurent des arcs de triomphe; celui d'Orange existe encore, ainsi que le théâtre de cette ville; il en est de même du pont de l'Ouvèze à Vaison et du pont de Bonnieux. Plusieurs temples anciens de cette contrée ont été convertis plus tard en églises et servent encore sous cette forme, tel que celui de Mornas, lieu adossé contre un rocher escarpé sur lequel est assis un château. On sait que les papes ont, au moyen-âge, possédé dans ce pays le comtat Venaissin, et que la principauté d'Orange (*voy.* ces noms) était devenue également une possession étrangère. La révolution a, de nouveau, assimilé cette contrée au reste du territoire français.

Le dép. de Vaucluse se compose des quatre arrondissements d'Avignon, Carpentras, Apt et Orange, qui se subdivisent en 22 cantons et 148 communes, avec une population de 251,080 âmes selon le recensement de 1841. Cette population avait été, en 1836, de 246,071 habitants dont voici le mouvement : naissances, 7,924 (4,109 masc., 3,815 fém.), parmi lesquelles 466 illégitimes; décès, 6,928 (3,591 masc., 3,337 fém.); mariages, 2,106. Le dép. a un archevêché à Avignon, une église consistoriale; il fait partie de la 8^{e} division militaire (quartier général, Marseille); ses tribu-

naux dépendent de la cour royale de Nimes, et ses écoles de l'académie universitaire de cette ville. Chacun des quatre arrondissements nomme un député; le nombre des électeurs est de 1,430. Le département paie un impôt foncier de 899,800 fr.

Nous avons déjà fait connaître le chef-lieu, Avignon (*voy.*), ville de 31,786 hab. en 1836; Carpentras (9,224 h.), auprès de l'Auzon, est entourée de hautes murailles flanquées de tours. Son ancienne cathédrale gothique, son palais de justice, son hôpital sont des édifices remarquables; un aqueduc, construit par le pape Clément V, conduit à Carpentras les eaux des sources du mont Ventoux. Cette ville s'appelait sous les Romains *Forum Neronis*. Apt, ville de 5,958 âmes, ancienne colonie romaine, sous le nom de *Julia Apta*, occupe une jolie vallée arrosée par le Cavalon. On y voit les coteaux plantés de vignes et d'oliviers. Apt possède aussi sa vieille cathédrale d'autrefois; un pont d'une seule arche traverse le Cavalon, et de belles fontaines arrosent les rues comme à Carpentras. Orange a 8,874 hab. Une autre ville enfin, celle de Cavaillon (7,041 hab.), vieille et mal bâtie, sur la rive droite de la Durance, conserve quelques restes d'architecture romaine et un hôtel de ville assez remarquable. D-G.

VAUD. Ce canton suisse, en majeure partie compris entre le lac de Genève, au sud, et celui de Neufchâtel, au nord, les Alpes bernoises, au sud-est, et le Jura, au nord-ouest, renferme, sur une étendue de 56 milles carr. géogr., une population de 189,000 habitants, qui parlent tous le français et professent presque exclusivement la religion réformée. Dans ses limites actuelles, le canton de Vaud embrasse : 1° le pays de Vaud proprement dit, sur le bord septentrional du lac de Genève, arraché par les armes de Berne au duc de Savoie, en 1536; 2° les districts de Bex et d'Aigle, sur la rive droite du Rhône, distraits du Bas-Valais et tombés au pouvoir des Bernois, lors de la guerre contre les Bourguignons, en 1475; 3° les bailliages d'Échallens, d'Orbe et de Granson, sur le lac de Neufchâtel, assujettis, pendant la même guerre, à la domination commune des cantons de Berne et de Fribourg. Délivrés du joug de leurs baillis étrangers, par suite de l'entrée des Français en Suisse, en 1798, ces divers territoires ont formé depuis un canton, qui tient maintenant une place importante dans la confédération et a adopté le principe démocratique et le système représentatif pour bases de la constitution de son gouvernement. Un grand conseil de 180 membres, désignés par le suffrage de tous les citoyens actifs, répartis dans 60 arrondissements électoraux, exerce toute l'autorité législative et délègue le pouvoir exécutif à un conseil d'état de neuf membres, qu'il tire de son propre sein. Le canton de Vaud est tenu de fournir à la confédération un contingent armé de 2,964 hommes, et de contribuer annuellement aux dépenses du budget fédéral pour une somme de 59,480 fr. de Suisse. Pour son administration intérieure, il dispose d'un revenu public qui ne s'élève pas à moins de 1 million de fr. suisses par an. L'agriculture constitue la principale richesse du pays. Les troupeaux et les produits des chalets ne forment une branche d'égale importance que dans les districts les plus élevés des montagnes, tandis que sur les riants coteaux qui bordent le lac Léman, la culture de la vigne est préférée. On estime fort les vins de la Côte, de Lavaux et d'Yvorne, dont il se fait une exportation considérable. Il y a dans ce canton peu d'industrie manufacturière, si l'on excepte l'orfévrerie, l'horlogerie et la quincaillerie. A défaut de grandes fabriques, le séjour d'un grand nombre d'étrangers, attirés par la beauté des sites et par les mœurs aimables des habitants, contribue beaucoup à répandre l'aisance dans le pays. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que le canton de Vaud est, sous le rapport des progrès matériels comme sous celui de l'instruction, un des plus avancés de la Suisse.

Le chef-lieu, *Lausanne*, situé dans une contrée charmante, non loin du lac de Genève, est assez industrieux et commerçant, a une académie et compte aujourd'hui 15,000 âmes. Sur le même lac, on remarque, à l'ouest de Lausanne, plusieurs endroits intéressants, Morges,

Rolle, Nyon et Coppet, l'ancienne retraite de M^me^ de Staël. Du côté de l'est, est la jolie et industrieuse petite ville de Vevay, dont le paysage allie le sublime au pittoresque; Aigle, dans une belle vallée, possède les seules salines de la Suisse, et Yverdun, petite ville sur le lac de Neufchâtel, assez considérable par son commerce, est connu par l'institut pédagogique de Pestalozzi (*voy.* ce nom). *C. L.*

VAUDEMONT (COMTES ET PRINCES DE), *voy.* MEURTHE (*dép. de la*) et LORRAINE.

VAUDEVILLE, que Chardavoine fait venir de *voix de ville*, a pour étymologie *vau-de-vire* (*voy.*). L'esprit narquois, goguenard et caustique de nos gaïs aïeux, qui s'était donné carrière dans des contes et de grands poëmes allégoriques, saisit la forme piquante du couplet (*voy.*), d'où le trait sort à chaque vers et s'enfonce à chaque refrain; il *blasonna* les grands, il fit une chanson sur toutes les circonstances publiques, sur tous les accidents de la vie privée, et cette chanson fut un vaudeville. L'à-propos du vaudeville étant le premier de ses mérites, on lui concéda le privilége des négligences, pourvu qu'il eût du naturel et des saillies. Boileau le personnifie en vers charmants :

D'un trait de ce poëme (la satire), en bons mots si fertile,
Le Français, né malin, créa le vaudeville;
Agréable indiscret, qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche et s'accroît en marchant.
La liberté française en ses vers se déploie :
Cet enfant de plaisir veut naître dans la joie.

Comme les gens d'esprit ajoutaient souvent des couplets à chaque production nouvelle du vaudeville, Boileau le fait grandir en marchant, semblable à la Renommée dans Virgile : *vires acquirit eundo*. Le rôle joué depuis le commencement du XVI^e^ siècle par le vaudeville, ce représentant fidèle de l'opposition, a vivement préoccupé des esprits sérieux. A partir de cette époque, en effet, il a pris un caractère historique autant que satirique (*voy.* CHANSON). Dans son discours de réception à l'Académie-Française, prononcé le 28 janvier 1836, M. Scribe a rapidement esquissé l'historique de la chanson ou du vaudeville. Il a soutenu que la comédie, sous le rideau qu'elle soulève à peine, peut nous montrer un coin de la société; « mais, a-t-il ajouté, les mœurs de tout un peuple, ses mœurs de chaque époque, qui vous les montrera élégantes ou grossières, libertines ou dévotes, sanguinaires ou héroïques? Qui vous les offrira, messieurs, les annales dont je vous parlais tout-à-l'heure,

Ces peintures naïves,
Des malices du siècle immortelles archives?

la chanson, qui n'avait aucun intérêt à déguiser la vérité, et qui, au contraire, n'apparaissait que pour la dire. » Le spirituel académicien montre ensuite comme *historiographes* les chansonniers de la régence, du XVIII^e^ siècle, du consulat, de l'empire et de la Restauration. A ses yeux, la liberté de la presse rendit inutile la chanson, qu'elle a tuée, et dont il espère avoir prononcé l'*oraison funèbre*. Illusion d'un moment, qu'explique, avec le silence de Béranger, un court sommeil de l'esprit français; mais il y a toujours lieu de compter sur son réveil : organe de l'opposition, le vaudeville est immortel.

Le *Théâtre du Vaudeville* remonte à la Comédie-Italienne (*voy.* THÉATRE-ITALIEN), à l'Opéra-Comique, à tous ces spectacles populaires des foires Saint-Germain, Saint-Laurent, Saint-Ovide; mais il a été deux siècles à grandir, essayant de toutes les formes et passant par toutes les mains. Souvent arrêté dans son essor, persécuté par des entreprises rivales, suspendu par des ordres supérieurs, il ne fut émancipé que par la liberté des théâtres, en 1790. Alors l'idée vint à Piis de métamorphoser une salle de bal, appelée le Wauxhall d'hiver, ou le Petit-Panthéon, rue de Chartres, en *Théâtre du Vaudeville*, et l'ouverture s'en fit le 12 janvier 1792. Barré, Monnier, Chambon, Rosières et Piis furent les associés-fondateurs; Piis, Barré, Radet, Desfontaines, les deux Ségur, Prévost d'Iray, Desprez, Demanfort, d'Avrigny, Bourgueil, etc., les premiers auteurs; *Arlequin afficheur*, *la Revanche forcée*, *Piron avec ses amis*, *la Matrone d'Éphèse*, *Colombine mannequin*, *le petit Sacristain*, *les Solitaires de Norman-*

die, *la Négresse*, *Nice*, *Arlequin Cruello*, les premières pièces; Rosières, Vertpré, Duchaume, Charpentier, Henri, Chapelle, les premiers acteurs; M^mes^ Duchaume, Blosseville, Molière, Clérieourt, Bodin et la charmante Sara Lescaut, les premières actrices. Chaque nouvelle pièce était précédée d'un couplet d'annonce, dans lequel on faisait allusion aux circonstances : on a renoncé à cet usage, mais il en est un autre qui s'est conservé chez beaucoup d'auteurs, celui de terminer par des couplets qui tiennent peu ou point à la pièce, et que les acteurs chantent successivement : cela s'appelle le *vaudeville final*.

La période révolutionnaire prêta singulièrement aux allusions satiriques. Malheureusement les partis étaient en présence, et quelques représentations furent troublées par des violences; quelques auteurs aussi expièrent leurs hardiesses par des mois de prison. Ce désagrément ne fut point encouru sous l'empire: la police avait d'infaillibles recettes pour ôter aux esprits caustiques jusqu'aux moindres velléités d'opposition. Le vaudeville s'en tint aux pièces dites *de galeries*; il fit défiler sur ses planches les grands hommes de l'histoire et de la littérature: Du Guesclin, Condé, Turenne, Corneille, Racine, Molière; il donna force parodies, force revues, signées par Dieulafoi, Gersin, Désaugiers, Moreau, Francis, Rougemont, Du Mersan, Théaulon, Dartois, Dupaty, Merle, de Jouy, Tournay, Dupin, etc. Tout Paris alla voir Elleviou et M^me^ Belmont dans *Fanchon la Vielleuse*, M^lle^ Rivière dans *Jeanne d'Arc*, et M^lle^ Minette, auteur de *Piron au café Procope*, et Virginie Déjazet, et Jenny Vertpré, et Joly, cet acteur si vrai dans *Les deux Edmond*.

A la chute de l'empire, le Vaudeville respira. Barré fit bientôt place, dans la direction, à Désaugiers (*voy.*), puis à MM. Bérard, de Guerchy, Bernard-Léon et Étienne Arago, qui intitula son théâtre, en 1830 : *Théâtre national du Vaudeville*. Une génération de nouveaux auteurs se présenta : MM. Mélesville, Delestre-Poirson, Mazère, Carmouche, Brazier, Frédéric de Courcy, Bayard, Saintine, Dupeuty, Villeneuve, Vanderburch, etc., à la suite desquels nous mettrons par honneur M. Scribe, qui autrement serait à leur tête; M. Scribe qui rapprocha le vaudeville de la comédie, et qui, désespérant de les unir, est passé à cette dernière avec tant de réminiscences, tant d'habitudes du premier. Justement fier de tels auteurs, d'une actrice comme M^me^ Perrin, d'acteurs comme Gontier, Philippe, Lepeintre ainé, le Vaudeville est devenu, avant d'en prendre le titre, un théâtre vraiment national; il s'est nourri de souvenirs glorieux à nos armes, il a contribué de son mieux à relever l'esprit public. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'avoir laissé partir plusieurs colonies de ses poëtes qui ont appelé la foule à d'autres théâtres, au Gymnase, au Palais-Royal, à la Porte-Saint-Martin, à l'Ambigu, à la Gaîté, etc.; c'est surtout d'avoir renié son origine et son but, de s'être abandonné au drame. Arnal et Lepeintre jeune suffisaient pour rappeler sur tous les visages le rire gros et franc de nos pères, ce rire hygiénique, aussi rare, hélas! que nécessaire, et dont le Vaudeville était tenu de garder la recette ou le secret. Le malheur qui frappa son théâtre en 1838, l'incendie qui détruisit sa salle de fond en comble dans la nuit du 18 juillet, nous trouva peut-être moins sensibles en raison de l'oubli coupable qu'il avait fait de son ancien caractère. A présent il joue place de la Bourse; mais qui nous rendra l'esprit fin, la liberté grande, la malice incisive, surtout l'à-propos vengeur qu'il eut si longtemps en France? J. T-v-s.

VAU-DE-VIRE, espèce de chanson populaire, consacrée d'abord en Normandie à l'éloge du cidre et du vin. Grâce à la licence des buveurs, ses couplets devinrent bientôt caustiques, malins, satiriques, et son nom, en s'éloignant du lieu de sa naissance, dégénéra en celui de *vaudeville* (*voy.*). Les premiers vaux-de-vire sont dus à Olivier Basselin, foulon de Vire (Calvados), dans la première moitié du xv^e^ siècle. Ces chants bachiques prirent leur nom du lieu où l'auteur avait sa foulerie, dans le *val* (ou vallon) de Vire, au couchant et tout près de cette ville. Une école de poëtes normands procède de ce père de la chanson française, dont

les œuvres longtemps manuscrites, ou passant de bouche en bouche, ont été altérées avant l'impression qui n'a eu lieu que dans le XVI^e siècle. Trois éditions en ont paru de nos jours : la première en 1811, la seconde en 1820 et la dernière en 1833 *. J. T-v-s.

VAUGELAS (CLAUDE FAVRE DE), seigneur et baron DE PÉROGES, en Savoie, fils d'Antoine Favre (*voy.*), célèbre jurisconsulte, naquit à Chambéry, vers 1585. Venu dans sa jeunesse à Paris, il parut de bonne heure à la cour et devint gentilhomme ordinaire, puis chambellan de Gaston, duc d'Orléans, et lui resta fidèlement attaché, ce qui lui fit perdre une pension de 2,000 liv. dont Louis XIII l'avait gratifié en 1629. A la sollicitation de tous les membres de l'Académie-Française, dont Vaugelas faisait partie depuis la création, le cardinal de Richelieu, auquel il fut présenté comme le plus capable de présider à la rédaction du dictionnaire que cette compagnie voulait publier, rétablit cette pension. Vaugelas travailla toute sa vie à épurer la langue française dont il devint l'arbitre : son autorité faisait loi. Il prétendait qu'un mauvais raisonnement faisait moins de tort qu'un mauvais mot. Sa traduction de Quinte-Curce, fruit d'un travail de trente années, fut imprimée pour la première fois en 1647 (Paris, in-4°), et passa pour l'ouvrage écrit le plus correctement en français. Balzac fait l'éloge de ce livre en disant : « L'Alexandre de Quinte-Curce est *invincible*, et celui de Favre est *inimitable*. » Une 2^e éd. suivit de près la 1^re; Chapelain et Conrart en 1653, et Patru en 1659, en donnèrent de nouvelles. Les *Remarques sur la langue française*, de Vaugelas, peuvent encore se lire aujourd'hui, surtout à cause des remarques que Thomas Corneille, Patru et d'autres savants y ont ajoutées en 1738 (Paris, 3 vol. in-12). Du reste, la plupart des doutes que proposait Vaugelas n'en sont plus depuis longtemps. Dans le temps, les *Remarques* de Vaugelas, malgré tout leur mérite, furent critiquées par Dupleix et par La Mothe-le-Vayer, et défendues particulièrement et avec chaleur par Patru et le P. Bouhours. « Quelques-unes peuvent être puériles, a dit Pellisson, en parlant de cet ouvrage; mais la matière en est en général excellente et le style merveilleux, surtout dans la préface qui est un vrai chef-d'œuvre; de plus, il y a dans tout le corps de l'ouvrage je ne sais quoi d'honnête homme, tant de franchise et d'ingénuité qu'on ne saurait s'empêcher d'en aimer l'auteur. » Vaugelas fut l'un des oracles de l'hôtel Rambouillet, où il ne se montrait pas moins assidu qu'à l'Académie. La douceur de ses mœurs, sa probité et ses talents lui méritèrent de nombreux amis. Boileau l'a nommé *le plus sage de nos écrivains*. Voltaire a remarqué que Vaugelas réussissait à faire des vers italiens, mais que jamais il ne put en faire en français. Malgré sa vie réglée, Vaugelas tomba dans l'indigence; son attachement à Gaston l'avait fait contracter des dettes qu'il ne put jamais acquitter; si bien qu'après sa mort, l'Académie, pour avoir le travail qu'il laissait sur le dictionnaire, fut obligée de plaider contre ses nombreux créanciers qui s'étaient emparés de tous ses manuscrits. L'Académie choisit Scudéry pour son successeur. Vaugelas mourut presque subitement d'un abcès à l'estomac vers la fin de 1650, ou, selon d'Olivet, au mois de février 1649. E. P-c-t.

(*) Cette dernière édition, augmentée de plus de 40 pièces inédites, est due à l'auteur de cet article. S.

VAUGUYON, *voy.* LA VAUGUYON.

VAUQUELIN (LOUIS-NICOLAS), né le 16 mai 1763, à Saint-André-des-Berteaux, près de Pont-l'Évêque (Calvados), fut un des chimistes les plus renommés du commencement de ce siècle. Comme tant d'autres célébrités de la science qu'il devait parcourir si glorieusement, il fit ses premières expériences dans le laboratoire d'une pharmacie. Né pauvre, il fut envoyé à l'école de son village par sa mère; puis il entra comme garçon chez un apothicaire de Rouen, qui enseignait la chimie à quelques personnes. Vauquelin assistait aux leçons; il écoutait religieusement, et il prenait en cachette des notes qu'il relisait souvent. Son patron, l'ayant surpris un jour dans sa lecture, lui enleva son cahier, le déchira, et lui fit défense de perdre ainsi son temps à l'avenir. Vauquelin pleura son cahier;

puis, avec un seul écu dans sa bourse, il quitte Rouen et arrive à Paris. Mais il y tombe malade et on le transporte à l'Hôtel-Dieu. Sortant de l'hôpital, pâle, débile, il errait sans ressources dans la rue Saint-Denis, lorsqu'un pharmacien, touché de sa misère, le recueillit et l'installa dans son laboratoire. Vauquelin se remit au travail avec courage, faisant en secret des expériences, contemplant avec admiration les précipités qu'il obtenait. Il commença des études de botanique, et, pour suppléer à son ignorance du latin, il déchirait les feuillets d'un vieux dictionnaire qu'il apprenait par cœur en faisant ses commissions. Le pharmacien étonné de ses succès, touché des efforts incessants qu'il faisait pour apprendre, en parla à Fourcroy, son parent. Fourcroy appela Vauquelin chez lui, dirigea son éducation, l'associa à ses travaux, et pendant 25 ans l'intimité la plus parfaite unit ces deux grands chimistes. Puis, quand la mort, frappant Fourcroy, le 16 déc. 1809, brisa cette noble amitié, Vauquelin reçut dans sa maison les deux sœurs de celui qui avait été son maître et son bienfaiteur.

Vauquelin a fait de nombreuses analyses minérales, végétales et animales; il publia un très grand nombre de mémoires; mais ses travaux les plus importants sont les deux découvertes qu'il fit du *chrôme*, en 1797, et de la *glucine* (*voy.* ces noms et CHIMIE) en 1798. Vauquelin occupa les places les plus éminentes: il fut membre de l'Académie des sciences, inspecteur des mines, essayeur des matières d'or et d'argent, président de l'École de pharmacie, professeur au Jardin du Roi, à l'École de médecine, examinateur à l'École polytechnique. Mais sa chaire de professeur à la faculté de médecine lui fut retirée par le ministère Villèle, lors de la réorganisation que ce ministre fit subir à cette faculté. Vauquelin fut profondément affecté de cette destitution; il accepta la députation de son département, espérant se soustraire à la pénible préoccupation que lui causait son renvoi; mais rien ne put le distraire. Étant tombé malade, il se retira à la campagne. Une course à cheval empira sa maladie, et il mourut à Dozulé (Calvados) dans la nuit du 14 au 15 octobre 1829. V. S.

VAUTOUR (*vultur*). Ce genre, de la tribu des oiseaux de proie diurnes, se distingue de tous les autres groupes de l'ordre des rapaces par la nudité de leur petite tête, généralement étendue à leur long cou presque toujours garni, à la base, d'un collier de duvet ou de longues plumes. Quoique de grande taille et munis d'un bec vigoureux, seulement recourbé vers la pointe, les vautours ont des ongles proportionnellement faibles et incapables de devenir des armes puissantes ou d'enlever dans les airs une proie tant soit peu pesante. Naturellement lâches et voraces, ils font leur nourriture de cadavres, dont la finesse extrême de leur odorat perçoit les exhalaisons à des distances incroyables. Le plus faible adversaire leur fait prendre la fuite, et ce n'est que réunis en troupe qu'ils osent s'attaquer à un animal vivant. Leur démarche, lourde et ignoble, est embarrassée par la longueur de leurs ailes, qu'ils sont obligés de tenir à demi étendues pour ne pas les traîner. Leur vol, toujours lent, quoique bien soutenu, s'effectue obliquement et en tournoyant, soit qu'ils montent, soit qu'ils descendent, et les conduit dans les régions de l'air à des hauteurs prodigieuses. Ils mangent avec tant de gloutonnerie que souvent, après leurs infects repas, ils s'essaient nombre de fois avant de pouvoir s'envoler, et restent dans un état de torpeur jusqu'à ce que leur digestion soit terminée: leur jabot fait alors à la base du cou une grosse saillie en forme de vessie, et de leurs narines coule une liqueur fétide. Ces goûts dépravés sont cependant une ressource précieuse dans quelques pays, tels que l'Égypte et le Pérou, en soustrayant à la putréfaction une foule de cadavres et de substances animales qui, sans les vautours, encombreraient les rues et en feraient autant de foyers pestilentiels. Leurs unions paraissent durables et continues, et ils établissent ordinairement leur *aire* (*voy.*), garnie intérieurement de paille ou de foin et revêtue, à l'extérieur, d'un talus de bûchettes liées par un mastic, sous l'entablement d'un rocher inaccessible, dont le pied est battu par les eaux de la mer ou

d'un torrent. Ils nourrissent leurs petits d'aliments déjà introduits dans leur estomac et qu'ils dégorgent devant eux, en les invitant, par un cri particulier, à s'en rassasier. On trouve des vautours dans toutes les parties du globe; néanmoins, ils sont en plus grand nombre dans les régions équatoriales coupées par de grandes chaînes de montagnes, où ces oiseaux se retirent assez habituellement pour y passer la nuit dans des anfractures qu'ils adoptent dès leur jeunesse.

On divise les vautours en quatre sous-genres: les *vautours proprement dits*, les *sarcoramphes*, les *cathartes*, les *percnoptères*. Les vautours proprement dits appartiennent exclusivement à l'ancien continent : on les reconnaît à leur tête et à leur cou sans plumes et sans caroncules, et à leurs narines ouvertes transversalement à la base du bec. Tels sont : le vautour *fauve* et le vautour *noir*, dont le corps dépasse en grosseur celui du cygne, et dont les ailes étendues mesurent plus de 8 pieds. Les sarcoramphes ressemblent beaucoup aux précédents, mais ils s'en distinguent par leurs narines longitudinales et surtout par des appendices charnus (caroncules) qui surmontent la base du bec : l'espèce la plus remarquable de ce groupe, particulier au Nouveau-Monde, est le *condor* (*voy.*) ou grand vautour des Andes, à tort confondu par Buffon avec le vautour *des agneaux* ou *Læmmergeyer*, dont il sera parlé plus loin. Une autre espèce, également propre à l'Amérique méridionale, mais vivant dans la plaine, est le *roi des vautours* ou *irubi*, qui tire son nom de l'espèce de diadème que ses caroncules, vivement colorées, lui forment sur la tête, et du pouvoir tyrannique qu'il exerce sur les urubus, qui lui cèdent toujours la place lorsqu'il se jette sur un cadavre dont ceux-ci sont en train de se repaître. Les cathartes ont la plus grande ressemblance avec les sarcoramphes; comme eux, ils habitent exclusivement le Nouveau-Monde; mais ils sont dépourvus des appendices charnus qui ont mérité leur nom à ces derniers (σὰρξ, chair, ῥαμφὸς, bec crochu). Le mot catharte, du grec καθαρτὴς, qui désigne un individu qui nettoie, qui purifie, indique la similitude d'habitudes qui relient les espèces de ce sous-genre avec tous les vautours et notamment avec les percnoptères, distingués cependant par les plumes qui garnissent leur cou, ainsi que par la faiblesse du bec. L'espèce la plus remarquable, et qui a donné son antique nom grec περκνόπτερος, taché de noir à l'aile (περκνὸς, noir, πτερὸν, aile), à toutes les espèces de ce sous-genre, a le corps de la grosseur d'un dindon de moyenne taille, entièrement blanc, à l'exception, chez le mâle, des premières rémiges de l'aile, qui sont noires. Cet oiseau, qui abonde surtout en Grèce, en Égypte et en Arabie, était fort respecté des anciens Égyptiens, qui trouvaient dans sa voracité un moyen d'assainissement pour les rues des plus grandes villes; il rend encore aujourd'hui les mêmes services, et l'on voit leurs troupes nombreuses s'introduire sans crainte jusque dans les maisons. Une autre espèce de ce groupe, l'*urubu*, a le corps entièrement noir en dessus et quelques taches jaunes en dessous; fort répandue dans les parties chaudes et tempérées de l'Amérique, elle est aussi pour ces pays une source de salubrité.

Le vautour *des agneaux* ou *Læmmergeyer* forme presque à lui seul un genre, celui des *gypaètes*, qui n'ont de commun, avec les vautours, que des yeux à fleur de tête et des serres peu crochues, mais dont la tête et le cou sont garnis de plumes. La seule espèce bien connue, le *Læmmergeyer*, habite l'ancien continent, et dépasse, par sa taille, tous nos oiseaux de proie : il est presque aussi grand que le condor; son plumage est brun fauve tirant sur le noir; ses narines sont couvertes en dessus de soies roides, et son bec, droit et assez fortement relevé en crochet vers le bout, porte en dessous un pinceau de poils semblables aux précédents; il tient le milieu entre les faucons et les vautours par ses caractères physiques, ainsi que par ses mœurs. Il attaque ordinairement les animaux vivants, mais il cherche à les précipiter du haut des rochers, et s'en repaît quand ils sont brisés, les achevant sur place sans rien emporter dans ses serres, qui, bien qu'on en ait dit, seraient insuffisantes pour lui permettre d'enlever des moutons et de

les transporter dans son aire. C. L-R.

VAUVENARGUES (Luc de Clapiers, marquis de), philosophe moraliste et penseur, qui devait marcher avec succès sur les traces de La Rochefoucault, de Pascal et de La Bruyère (*voy.* ces noms), naquit d'une famille noble, mais sans fortune, en Provence, dans la ville d'Aix, le 6 août 1715. Reçu à l'âge de 17 ans sous-lieutenant au régiment du roi, il fit sa première campagne dans les guerres d'Italie, en 1734. Il joignait à un esprit élevé une santé faible dont la guerre en Allemagne acheva la ruine (1741). Après la désastreuse retraite de Prague, Vauvenargues se retira du service avec le grade de capitaine. Il voulut alors entrer dans la diplomatie : il écrivit pour demander de l'emploi, mais ses démarches restèrent sans succès ; il retourna dans sa province où, bientôt atteint d'une petite vérole de l'espèce la plus maligne, il se trouva, pour le reste de ses jours, horriblement défiguré, et ne dut plus avoir désormais qu'une vie de souffrances et d'infirmités.

Renonçant aux emplois publics, il vécut pendant plusieurs années dans la solitude où, à l'exemple de Pascal, il écrivit des *Pensées*, et on le vit, comme Pascal, mourir à la fleur de l'âge. C'est dans cet isolement du monde que Vauvenargues jeta, sans y songer peut-être, les fondements de sa célébrité. Il sentait et pensait quand il écrivait : *Les grandes pensées viennent du cœur.* Buffon a dit : *Le style est l'homme ;* ces deux pensées sont devenues maximes. Buffon traduisait la pompe froide et la solennité de son style dans les soins continuels de sa parure et dans la recherche de ses manières ; ainsi, dans lui, l'homme et le style étaient d'accord. Vauvenargues avait dans son cœur un foyer de sentiment, et de ce foyer jaillissaient les plus hautes pensées : elles venaient du cœur. Il serait facile, et non sans intérêt de prouver, par de nombreux exemples, la justesse des deux pensées.

Vauvenargues revint à Paris où il publia sa belle *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, sujet d'une si vaste profondeur que le plus fort génie s'y montrerait avec insuffisance ; l'ouvrage de Vauvenargues n'est donc point parfait, mais on y trouve beaucoup d'élévation, des traits saisissants et des pages admirables *.

Les *Maximes* sont, de tous les écrits de Vauvenargues, le plus célèbre. « Je ne connais guère de livre, dit Voltaire, qui soit plus capable de former une âme bien née et digne d'être instruite. » On a aussi de Vauvenargues des *Réflexions sur divers auteurs* : il loue et il critique en homme qui cherche la vérité de bonne foi ; mais il se montre assez souvent paradoxal. C'est ainsi que, juste dans ses jugements sur Bossuet, Fénélon, La Fontaine et Pascal, il peint Corneille et Molière bien autrement que ne le fit leur siècle et que ne le fera la postérité. Parmi les opuscules de Vauvenargues, nous citerons un *éloge de Louis XV*, un *éloge de Seytres Caumont*, 18 *Dialogues*, un grand nombre de *Caractères*, environ 300 *Paradoxes*, *Réflexions* et *Maximes*, plus de cent *Pensées diverses*, une *Méditation sur la foi*, suivie d'une *Prière*, etc.

Vauvenargues était en correspondance avec Voltaire, qui a toujours parlé de lui avec éloge, quelquefois même avec enthousiasme. Il était lié avec les philosophes du XVIII^e^ siècle, dont il ne partageait ni ne heurtait toutes les doctrines. Il eut pour annotateurs ou pour éditeurs de ses œuvres les abbés Trublet et Seguy, Marmontel, Morellet, le marquis de Fortia et Suard (*voy.* ces noms).

Vauvenargues mourut à Paris, le 28 mai 1747.

On a dit dans cet ouvrage, sur la foi de la *Biographie universelle des Contemporains* et de la *France littéraire*, que la société académique d'Aix, ayant mis au concours l'*Éloge de Vauvenargues*, le prix fut décerné à M. Thiers (*voy.*), qui débutait alors dans la carrière des lettres. Dans la *Biographie universelle*, au contraire, il est dit que le prix fut adjugé à Charles de Saint-Maurice, et c'est aussi sous le nom de ce dernier que l'*Éloge* couronné a été placé en tête de la meilleure édition des *OEuvres de Vauvenargues*, Paris, 1806, 3 vol. in-8°. Ce qui lève tout doute, c'est que

(*) Cet ouvrage a eu six éditions depuis 1767 jusqu'en 1824.

M. Thiers, né à Marseille en 1797, ne commença ses études en droit, à Aix, qu'en 1815, et que l'édition contenant l'*Éloge* couronné sous le nom de Saint-Maurice est de 1806. V-ve.

VAUX (Pierre de), *Petrus a Valdo* ou *Valdensis*, qu'on regarde communément comme le fondateur de la secte des Vaudois, à laquelle il aurait donné son nom, quoique l'opinion qui veut qu'il n'ait été que le propagateur des doctrines de ces sectaires, connus avant lui sous une autre dénomination, soit aussi très répandue, vivait dans la seconde moitié du XII^e^ siècle, et termina ses jours en Bohême. Quelques-uns de ses biographes le font naître à Vaux, sur les bords du Rhône, d'où il serait venu s'établir à Lyon pour y exercer le commerce. Ses affaires ayant prospéré, il acquit une fortune considérable. Mais on rapporte qu'un jour (vers 1175), assistant à un repas où l'un de ses amis fut frappé de mort subite, il en fut si douloureusement affecté qu'il conçut le projet de renoncer au monde pour se consacrer tout entier au soulagement et à l'instruction des malheureux. Dans ce but, il vendit ses biens, dont il distribua le prix en aumônes, et, après avoir fait traduire en langue vulgaire une partie des livres saints, il se mit à enseigner et à interpréter l'Évangile au peuple. Ses prédications, jointes à son immense charité, lui attirèrent bientôt une foule de disciples des deux sexes, qu'il envoya prêcher à leur tour. Cependant son intention n'était pas de se séparer de l'Église; ce qui semblerait le prouver, c'est que lorsque l'archevêque de Lyon, Jean de Belle-Maison, voulut lui imposer silence, il adressa au pape Alexandre III un exemplaire de sa traduction de la Bible, en lui demandant l'autorisation de continuer à l'expliquer au peuple. Le pape la lui ayant refusée, il se révolta alors contre ses ordres, en disant qu'il valait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; mais le concile de Vérone (1184) le punit de sa désobéissance en l'excommuniant. Chassé de Lyon, Pierre de Vaux se retira dans les montagnes du Dauphiné, d'où ses disciples se répandirent dans toute l'Europe, sous les noms de *Pauvres de Lyon*, de *Léonistes* ou *Lionistes*, de *Picards*, en Picardie, de *Sabbatati*, nom pris de la forme de leur chaussure, quelquefois d'*Humiliés* et finalement de *Vaudois*.

Le concile de Latran (1215) ne leur reprochait encore que leur prétention à enseigner; mais peu à peu l'étude de la Bible les éloigna davantage de la doctrine de l'Église, et ils finirent par nier la suprématie du pape, la nécessité de la confession à un prêtre, l'efficacité des indulgences, de l'invocation des saints, des prières pour les morts, l'existence du purgatoire, etc. De l'aveu même de leurs adversaires, leurs mœurs étaient aussi simples que pures. Leurs communautés étaient gouvernées par des évêques, des prêtres et des diacres. Les laïcs se divisaient en deux classes : les *parfaits*, qui menaient un genre de vie presque ascétique, et les *imparfaits*, qui n'observaient pas des pratiques aussi austères. On sait que cette secte s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans les montagnes du Piémont, malgré les rudes persécutions qu'elle a essuyées à diverses époques. — *Voir* Léger, *Hist. générale des églises vaudoises*, Leyde, 1669, et H. Dyke Akland, *Sketch of the history and present situation of the Valdenses in Piemont*, Lond., 1826. Em. H-g.

VAYVODE, *voy.* Voïvode.

VEAU MARIN, *voy.* Phoque.

VÉDA, mot sanscrit que nous avons déjà expliqué T. XIV, p. 618, à l'art. Indienne (*religion*). Nous avons aussi parlé des *Védas* ou livres de la science, au nombre de quatre, à l'art. de la *littérature* Sanscrite (T. XXI, p. 23). On n'en connaît pas exactement l'auteur, quoique le sage Vyasa (*voy.*) soit quelquefois nommé comme tel. Probablement les Védas avaient plus d'un auteur et n'appartenaient pas tous les quatre au même temps; les plus anciens paraissent remonter jusqu'à l'an 1400 av. J.-C. et au delà. On doit surtout à Colebrooke (*voy.*) la connaissance de ces livres sacrés dont quelques extraits seulement ont été imprimés, par exemple *Rig-vedæ specimen*, par Rosen (Lond., 1830, in-4°). *Voir* aussi Ward, *Vedantasara, elements of theology according to the Vedas, with a commentary* (Calcutta, 1829), et Win-

dischmann, *Sancara sive de theologumenis vedanticorum* (Bonn, 1833)*.

Les *Oupavedas* sont des Védas secondaires ; et les *Oupangas*, toujours au nombre de quatre, sont une autre addition supplémentaire dont font partie les 18 *Pouranas*, espèces de poëmes cosmologiques et mythologiques qu'on attribue également à Vyasa**. On peut recourir à leur sujet au *Catalogue des manuscrits sanscrits de la Bibliothèque impériale*, par Langlès (Paris, 1807). Les *Védangas* sont les commentaires des Védas, et les *Oupanichâds* ou Séances (*voy.* T. XIV, p. 618) se rapportent également à l'explication de ces livres fondamentaux des Indiens. Z.

VEDETTE, de l'italien *vedetta*, gardien, sentinelle (*vedere*, voir), mot employé d'abord pour désigner une guérite, un poste d'où on pouvait voir de loin ce qui se passait chez l'ennemi. Cependant du lieu d'où l'on voit, ce mot a passé à la personne qui voit, et il désigne aujourd'hui une sentinelle à cheval, un ou plusieurs cavaliers placés en surveillance. *Voy.* Avant-Postes.

VEGA (Lope de), *voy.* Lope.

VEGA (Garcilaso, ou plutôt Garcias Laso de la), surnommé le prince des poëtes espagnols, naquit à Tolède vers 1503. Son père était conseiller d'état du roi Ferdinand-le-Catholique, et fut envoyé par lui, en qualité d'ambassadeur, auprès de Léon X. Doué de toutes les qualités qui font le poëte, Garcilaso ne put être incertain sur sa vocation. L'étude de Virgile et de Plutarque développa son génie. Boscan avait le premier introduit dans la poésie espagnole la prosodie italienne : de la Vega marcha sur ses traces. Servant dans l'armée de Charles-Quint, il fit un long séjour en Italie, parcourut une partie de l'Allemagne, et fit même la guerre contre les Turcs en 1529. Une intrigue d'amour, dans laquelle il se trouva mêlé à Vienne, lui attira une détention de quelques jours dans une île du Danube. Après la campagne de Tunis, en 1535, il se retira à Naples et en Sicile, où il consacra ses loisirs aux muses. A l'époque de l'invasion de la France, en 1536, Charles-Quint lui donna le commandement de onze compagnies d'infanterie. Chargé d'enlever une tour, près de Fréjus, qui gênait la retraite de l'armée, il l'attaqua avec intrépidité; mais, blessé à la tête, il se fit transporter à Nice, où il mourut quelques semaines après (nov. 1536).

Si l'on songe à l'agitation de la vie de Garcilaso de la Vega, on admirera doublement la perfection de ses poésies. Leur influence a été appréciée T. X, p. 32. La littérature espagnole lui est d'autant plus redevable que, sans lui, les innovations de son ami Boscan, qui était étranger, n'auraient pu triompher de l'opposition de Christoval de Castillejo. Garcilaso s'est essayé en différents genres. Dans ses sonnets il imite Pétrarque, comme dans ses canzones il suit les autres maîtres italiens; mais il n'a pas su saisir le caractère de ces poésies. Ce sont ses églogues qui ont fondé surtout sa réputation. La meilleure édition de ses *obras* est celle de Azara (Madr., 1765). — Il ne faut pas confondre ce poëte avec *Garcilasso de la Vega*, de Cuzco, en Amérique, dit *l'Inca*, né en 1540, mort en 1620, et auteur d'une histoire du Pérou, intitulée *Comentarios reales, que tratan del origen de los Yncas reyes*, etc. (Lisb., 1609-17, 2 vol.; nouv. éd., Madr., 1722-23, 2 vol. in-fol.), ainsi que de *La Florida del Ynca* (Lisb., 1605, in-4°; Madr., 1723, 2 vol. in-fol.). Une édition complète de ses œuvres a été publiée à Madrid (1800-1801, 13 vol. in-12). C. L.

VÉGÈCE (Flavius Vegetius Renatus) est un écrivain militaire latin qui florissait vers la fin du IVe siècle et qui occupe le premier rang parmi les *veteres rei militaris scriptores*. Son traité en V livres, intitulé *De re militari* ou *Instituta rei militaris* et dédié à l'empereur Valentinien II, est regardé comme un extrait des ouvrages qui existaient de son temps sur l'art de la guerre. Le style en est fort remarquable, et le fond d'une grande importance pour la connaissance de la théorie et de la tactique des anciens. La meilleure édition est celle de

(*) *Vedantas* signifie *But des Vedas*, et forme le titre d'un livre religieux.

(*) M. Eugène Burnouf a publié, dans la belle Collection orientale, *La Bhagavata Purana* ou *Histoire poétique de Krischna*, Paris, 1844, 2 vol. in-fol. et in-4°.

Schwebel, Nuremb., 1767, in-4°, qu'ont suivie les éditeurs bipontins. Végèce a été trad. en franç. par Bongars, 1772, et commenté par Turpin de Crissé (*voy.*).

Un autre Végèce, postérieur de quelques siècles, a fait un ouvrage sur la médecine vétérinaire en VI livres. Le texte en est extrêmement corrompu, plein d'interpolations, et c'est avec raison qu'on le met le dernier dans la collection des agronomes latins ou *scriptores rei rusticæ veteres*. F. D.

VÉGÉTAL (RÈGNE). Ce règne, le premier des deux sous-embranchements du règne organique (*voy.* HISTOIRE NATURELLE), renferme tous les êtres vivants auxquels on a donné le nom de *plantes* ou de *végétaux*. Nettement séparé des corps moléculaires, il se confond jusqu'à un certain point avec le règne animal (*voy.*), et il est difficile de déterminer les limites établies entre eux. Vivre sous la condition animale ou sous la condition végétale, c'est toujours vivre; il n'y a sur la terre que la matière animée ou la matière inerte, la vie ou la mort (*voy.* ces mots). Les végétaux et les animaux parcourent les mêmes phases d'existence : ils naissent, s'accroissent et meurent en donnant lieu à la manifestation d'actes qui, pour être souvent exécutés avec des organes très-différents, n'en sont pas moins toujours circonscrits entre les deux grandes périodes de la naissance et de la mort (*voy.* PHYSIOLOGIE). Cette communauté de destinée est tout ce qu'on peut constater de positif. Lorsque les appareils d'organes se simplifient, on voit les deux règnes se confondre dans une unité parfaite. On comprend toutefois que cette union n'est que partielle : les deux embranchements peuvent être comparés, sous le rapport de leur connexion, à deux montagnes soudées vers la base et libres vers les sommets. C'est donc avec raison que l'on a admis deux règnes ou royaumes; mais il ne faut pas oublier qu'il existe sur la frontière des territoires contestés.

Les végétaux couvrent le globe dont ils sont le plus bel ornement. Ils ont la majesté du port, la souplesse, la symétrie des formes et des proportions. Leurs feuilles (*voy.*), qui se balancent au moindre souffle des vents, ont une couleur qui plaît à l'œil; elles s'arrondissent en cimes et forment des masses gracieuses ou imposantes qui se détachent sur l'azur des cieux. Les fleurs (*voy.*), merveilles d'organisation, élaborent dans leur corolle un doux miel ou laissent dégager des odeurs qui parfument l'air. Les fruits (*voy.*) se chargent de sucre, les semences de fécule; le tronc des grands arbres laisse exsuder des sucs précieux et fournit des matériaux de construction lorsque nous les condamnons à tomber sous la coignée. La tige des herbes, artistement tissée, se façonne en toiles légères et en solides cordages. Aliments, remèdes, vêtements, abris, maisons, vaisseaux, nous devons tout au règne végétal, et, par un bienfait immense de la Providence, ces productions, qui sont les plus belles de la création, sont en même temps les plus utiles. Quoique les deux règnes soient étroitement subordonnés l'un à l'autre, il est facile de comprendre que cette subordination n'est pas égale à beaucoup près. Si les débris animaux favorisent le développement des plantes, celles-ci servent à l'alimentation d'un si grand nombre de mammifères, d'oiseaux, de mollusques et d'insectes que leur disparition totale réduirait le règne animal à quelques reptiles et à un certain nombre d'animaux aquatiques. Les carnivores eux-mêmes cesseraient de vivre, car leur alimentation est surtout basée sur les herbivores. Les plantes ont dû nécessairement précéder les animaux sur la terre, et la géologie tout entière semble le prouver. Lorsque le calme vint succéder aux grandes tourmentes dont le globe fut agité à des époques qui ne laissent de doute que sur la fixation de leur date, l'air était chargé d'une plus grande quantité de gaz carbonique que de nos jours. Cette proportion, alors en excès, diminua lentement après la formation des carbonates calcaires, dont les masses considérables s'étendent de toutes parts à la surface du sol. A cette époque de l'âge de la terre ne pouvaient pas vivre les animaux à sang chaud qui auraient été asphyxiés par l'action délétère de ce gaz impropre à la vie; mais cet état de l'atmosphère, si nuisible à la vie animale, dut favoriser

au plus haut degré la vie végétale. Ce fut sans doute à cette période que se développèrent ces arbres géants qui, engloutis dans les profondeurs de la terre, constituèrent ces immenses couches de houille (*voy.*) dont l'exploitation est, de nos jours, une si importante source de richesses. Les reptiles et les animaux à sang froid, dont la respiration a lieu par des branchies et dont la circulation est incomplète, parurent peu après, et firent place aux êtres dont nous sommes aujourd'hui les contemporains. Les végétaux les plus anciens de la terre, et qui probablement ont survécu aux révolutions que le globe a éprouvées, sont les plantes marines et celles qui vivent dans les eaux douces. Sauf un très petit nombre d'exceptions, les fucus sont les mêmes sous toutes les latitudes, et les véritables plantes cosmopolites se trouvent dans la famille des typhacées, des lemnées et des nayades qui toutes sont aquatiques.

Si l'on en juge par les pays où les Européens ont vu la végétation à l'état primitif, il est permis de croire qu'elle a dû commencer sur les rivages de la mer, sur le bord des cours d'eau, dans les marais, autour des lacs et dans le voisinage des sources, pour s'étendre au loin, couvrir les plaines et gagner le penchant des montagnes. Les plantes sont essentiellement envahissantes. Toute surface qui reçoit l'influence de l'air et de la lumière peut devenir propre à nourrir des végétaux. Nous voyons sous nos yeux, sans trop le remarquer, ces conquêtes de la nature vivante sur la nature morte. Lorsque le Rossberg eut couvert de ses débris la vallée de Goldau (*voy.* Schwytz), il n'y eut d'abord que des monceaux informes de pierres ou des blocs de rochers nus. Peu à peu ces pierres et ces rochers prirent une teinte verdâtre, due à l'apparition de quelques espèces de conferves, auxquelles succédèrent des mousses et des lichens. Après que ces petites plantes se furent développées pendant un certain nombre de générations, les surfaces lisses devinrent inégales et un peu d'humus fut formé; cette couche légère s'accrut lentement. Des graminées, des arénaires, des crassulacées parurent; puis des synanthérées, des ronces et des bruyères. Les oiseaux y portèrent des graines de caprifoliacées, de viornes, de nerprun et de sureau; les vents, en dispersant les fruits des conifères et des amentacées, les jetèrent dans l'intervalle des pierres moussues et dans les fissures des rochers; les jeunes plantes se développèrent et introduisirent leurs racines partout où elles purent pénétrer. La force de leur accroissement, à laquelle rien ne résiste, élargit ces ouvertures accidentelles, brisa le roc, et l'on vit ainsi le pin et le hêtre se conquérir une patrie. Dans quelques siècles, ce théâtre d'une effroyable catastrophe sera verdoyant, couvert d'arbres et de fleurs; on y cherchera une vaste tombe et l'on ne trouvera plus qu'une immense forêt. Ce qui se passe à Goldau peut être observé en cent autres lieux; la nature végétale agit de même partout, tantôt avec lenteur, tantôt avec promptitude, suivant la nature du terrain, l'exposition et la température. Une île surgit au milieu de la Méditerranée: d'abord c'est un récif, une grève nue; mais à peine quelques mois se sont-ils écoulés, que déjà des roseaux et des élymus étalent à l'air leurs feuilles glauques et couvrent ce sol vierge qu'il eût fallu peu de temps pour peupler entièrement de végétaux; mais l'île redescendit dans la mer (*voy.* Ferdinandea), et ce petit terrain, qui pouvait se parer de fleurs, fut reconquis par les eaux.

Dans les marais, le règne végétal s'établit par des procédés différents, mais tout aussi certains. Les lieux inondés nourrissent des conferves et des plantes aquatiques qui, peu à peu, exhaussent le terrain en y déposant leurs débris chargés de carbone. De grandes mousses, telles que les fontinales, les hypnes et surtout les sphagnes, y pullulent très promptement; ces petites plantes, très avides d'eau, l'absorbent à la manière des siphons, la présentent très divisée au contact de l'air et favorisent ainsi l'évaporation. Le sol s'affermit donc de plus en plus et se change bientôt en un terreau où se plaisent les drosera, les populages, les iris, les nombreuses familles de cypéracées, certaines espèces d'ombellifères, le saule marceau, l'aune,

le tremble et enfin le hêtre ou le chêne colossal.

Partout pullulent les plantes. Les profondeurs de l'Océan où la lumière arrive à peine et où l'air ne peut pénétrer, les cavernes les plus sombres ont leurs végétaux tout aussi bien que les lieux découverts ; mais ils sont plus simples et rarement chargés de couleurs brillantes; le froid , même excessif, ne s'oppose pas toujours à leur développement. La limite des neiges éternelles n'est pas, comme on serait tenté de le croire, celle de la végétation. Presque au sommet du Mont-Blanc, les rochers coupés à pic sont envahis par des lichens, et souvent dans leurs anfractuosités quelques petites plantes alpines y montrent de jolies fleurs auxquelles succèdent des fruits qui mûrissent. Les terres polaires ont aussi leur flore, peu variée à la vérité, mais intéressante. C'est en vain que le froid se montre excessif : ces plantes le bravent sous la couche de neige qui les recouvre; et lorsque le soleil a pu les mettre en liberté et les réchauffer de ses rayons, elles végètent activement, fleurissent et donnent leurs graines en quelques semaines, comme si elles avaient la conscience de la brièveté des étés. Les plantes des pôles peuvent être comparées, sous le rapport de la rapidité du développement, aux plantes des montagnes ; la plus grande hauteur à laquelle celles-ci peuvent s'élever en Europe sur les Alpes est de plus de 4,000 ^{m} ; la plus grande profondeur à laquelle elles puissent descendre dans le sein des mers est beaucoup moindre, et cependant considérable. On sait que le *fucus filum* croît à plus de 400^{m} de la surface des eaux, et l'on a dans les mines des champignons byssoïdes à une profondeur presque aussi grande. La pression atmosphérique tend à changer la dimension des plantes, mais n'agit guère autrement. L'extrême chaleur s'oppose au développement des feuilles, nuit à l'accroissement, durcit les parties ligneuses, mais sans compromettre leur existence ; le froid extrême agit à peu près de même. On trouve des plantes sous toutes les latitudes, en Sibérie où le thermomètre descend au-dessous de 30° centigr., et au Sénégal où il s'élève au-dessus de 50°, ce qui donne une échelle de 80° entre les limites extrêmes. Ce chiffre pourrait être porté à 100° et même au delà, puisqu'on trouve des conferves qui vivent dans certaines eaux thermales dont la température est de 50° centigr. Les plantes résistent très bien aux températures extrêmes ; tous les lieux habités par des animaux nourrissent des végétaux ; les êtres des deux règnes jouissent de la possibilité de vivre partout et marchent sous ce rapport parallèlement.

Il est sur le globe des lieux merveilleusement disposés pour la végétation : la chaleur n'y est point excessive, l'humidité y est modérée, la lumière vive et pure. Des cours d'eau arrosent le sol et le vivifient; jamais le vent du nord n'exerce ses rigueurs et ne compromet la vie même des plantes les plus délicates. L'homme qui sait vivre de peu laisse les végétaux s'étendre au gré de leurs caprices, et ceux-ci n'ont d'autres ennemis qu'eux-mêmes. Ils se disputent le sol, s'établissent en parasites sur les arbres, envahissent les troncs et les branches, mêlent leurs rameaux, s'entortillent les uns aux autres, et souvent s'étouffent mutuellement sous des liens dont chaque année augmente les nœuds et resserre l'étreinte. Les forêts vierges du Brésil, qui disparaissent aujourd'hui sous la hache du planteur, offrent un spectacle magique à celui qui l'admire pour la première fois. Les fleurs ont une beauté et un éclat sans pareils; elles sont si nombreuses et si variées qu'elles se disputent l'attention sans la fixer jamais. Les arbres sont tellement serrés qu'ils doivent quelquefois s'élancer à des hauteurs immenses pour jouir du bienfait de la lumière. Il n'y a de plantes herbacées que sur leurs troncs et sur leurs rameaux, et quand soufflent les vents, on croirait avoir sous les yeux des parterres mouvants émaillés de mille fleurs. La nature animale est en rapport avec cette riche végétation ; les insectes et les oiseaux par l'éclat de leurs couleurs, la délicatesse ou l'élégance de leurs formes, sont dignes de butiner ces fleurs qui ne peuvent être comparées à celles de la flore d'Europe que pour constater

combien elles les surpassent en beauté.

Lorsque quelques-uns des agents qui favorisent la végétation viennent à manquer, celle-ci languit. Si c'est l'eau qui fait défaut, les plantes prennent l'aspect de buissons, restant ainsi à l'état de sous-arbrisseaux. Elles deviennent épineuses, velues, hérissées de poils roides ou d'aiguillons. Au lieu de porter des cimes touffues sur des troncs élevés, elles poussent des rameaux nombreux, tortueux ou flexueux, robustes encore, mais généralement rabougris. Quelques petites plantes herbacées s'abritent sous ces taillis et peuvent montrer plus de délicatesse dans leurs tissus et plus d'éclat dans leurs couleurs. Telle est la végétation des salazes à Bourbon; telle est celle du cap de Bonne-Espérance et de quelques régions méridionales de l'Afrique. Si à l'absence de l'élément aqueux vient se joindre celle de la terre végétale et que la température soit très élevée, on ne trouve plus que les plantes qui aiment à vivre dans les sables : elles étalent de loin en loin leurs tiges chétives et prennent la couleur grise ou dorée des terrains arénacés sur lesquels elles vivent éparpillées. Plus de parties molles, plus de souplesse; tout est devenu sec, dur, roide et ligneux. Mais qu'une source d'eau se fasse jour à travers le terrain desséché, aussitôt on verra les végétaux paraître, prospérer, grandir et varier leurs espèces à l'infini : l'oasis est formée, et, suivant son importance, elle devient le domaine d'une famille ou le territoire d'une tribu. Tels se présentent les déserts (*voy.*) dans toutes les régions brûlantes du globe. Ajoutons que les plantes grasses y trouvent aussi une patrie et qu'elles peuvent y acquérir des dimensions extraordinaires. Ces singuliers végétaux sans feuilles ne s'alimentent pas par leurs racines, mais bien par toute leur surface qui est herbacée. Le jour, elles sont passives ou bien transpirent légèrement, et, durant les nuits, l'air chargé de parties aqueuses leur fournit des matériaux abondants qu'elles s'assimilent. La nature a donc voulu donner des végétaux aux lieux arides, et en les revêtant de formes bizarres elle semble les avoir mis en rapport avec les lieux où elle les a placés.

Rien n'est plus variable que l'aspect de la nature végétale, et c'est ce qui en fait le charme. L'espèce de végétaux qui domine dans une contrée, la dimension de leurs tiges, la persistance de leurs feuilles et la différence des teintes impriment au paysage des modifications profondes. Entre les tropiques (*voy.*), où vivent surtout les monocotylédones, les plantes ont une souplesse extrême et bien plus de grâce que de majesté; c'est là que vivent les palmiers qui s'élancent dans les airs à des hauteurs considérables en balançant sur un tronc flexible leur élégant panache de feuilles; c'est aussi là que se plaisent les fougères en arbre avec leurs frondes pareilles à de grandes plumes d'autruche, et les bananiers au feuillage soyeux dont le vert est si doux à l'œil. Sans doute cette végétation est pleine de jeunesse et de fraicheur, et pourtant, si nous étions moins habitués que nous ne le sommes à contempler les plantes de notre climat, nous pourrions constater sans peine leur supériorité sur celles de ces régions lointaines. Qu'y a-t-il de comparable, en effet, à nos forêts de haute futaie formées de chênes et de hêtres séculaires? Quiconque n'a pas vu le Bouquet du Roi, orgueil de la forêt de Fontainebleau, ne peut se faire une idée de la vigueur et de la force; les arbres qui le composent portent sur un tronc immense une cime dont les rameaux sont énormes; à la prodigieuse distance où se trouve le feuillage, il est impossible de deviner quelles sont ces espèces dont quelques-unes suffisent pour couvrir de leur ombre plusieurs hectares de terre. Dans certaines parties des Alpes et des Pyrénées, on peut voir encore çà et là des forêts abandonnées à elles-mêmes, comme aux premiers siècles de notre histoire; des sapins de la plus haute taille se pressent les uns contre les autres et soutiennent longtemps ceux que la vieillesse a atteints; sur le sol se trouvent, d'espace en espace, des troncs mutilés, entièrement décomposés, et qui, couverts de végétaux, conservent encore leurs formes, quoiqu'ils soient entièrement réduits en terreau. Mais ces traces d'une végétation libre et indépendante

sont aujourd'hui extrêmement rares.

Pour que le paysage puisse flatter agréablement la vue, il faut une juste distribution des arbres et des herbes (*voy.* ces mots); si les uns ou les autres dominent trop exclusivement, il y a monotonie. Les steppes de la Tatarie, les prairies du nord des États-Unis, les pampas du Chili ne sont pas des déserts; mais comme les végétaux ligneux y manquent presque totalement, ils fatiguent par leur désolante uniformité. Cette juste répartition des végétaux ligneux et des végétaux herbacés est surtout le résultat de la civilisation; mais ce n'est plus là une végétation primitive. L'homme règle la distribution des plantes suivant la qualité des terrains et l'exigence de ses besoins; il couvre les coteaux de vignobles, fait croître l'aune et le saule au bord des étangs et des rivières, opère des desséchements au profit de la culture des céréales, plante de conifères le rivage des mers et le sable des dunes, établit des rizières dans les lieux bas et inondés, entoure sa demeure d'arbres à cimes touffues, se compose un verger, et combat la désespérante uniformité des grandes routes et des canaux par des plantations d'ormes et de peupliers. Ce qui modifie puissamment dans tous les lieux l'aspect du paysage, ce sont les acclimatations: les arbres qui prêtaient leur ombre à nos ancêtres ne sont pas toujours ceux qui abritent leurs descendants; une foule de plantes de l'Amérique septentrionale vivent mêlées à celles de nos climats; les peupliers de l'Ontario se plaisent sur le bord de nos fleuves, et le peuplier de Hollande, si remarquable par sa belle forme pyramidale, a trouvé une patrie sur les bords de l'Ohio ou du fleuve Saint-Laurent. Si le Japon nous a donné l'hortensia, le sophora et le vernix, nous lui avons rendu en échange un grand nombre de nos arbres fruitiers et de nos fleurs de parterre. Ainsi se modifie peu à peu le paysage dans toutes les contrées de la terre. Ce que les hommes font pour les sciences, les arts et les institutions politiques, ils le pratiquent aussi pour les productions du sol; s'il ne dépendait que d'eux, toutes les plantes seraient bientôt cosmopolites.

Les plantes annuelles étant dans la nécessité, chaque année, de conquérir le terrain sur lequel elles doivent se développer, ont une existence bien plus précaire que les plantes à racines vivaces; ces dernières peu à peu s'emparent du sol au préjudice des autres, et bientôt elles y seraient seules, si, à leur tour, elles ne se trouvaient forcées de disparaître, étouffées par les végétaux ligneux dont la durée est en quelque sorte indéfinie. En s'élevant sur un tronc, et en constituant une cime, les arbres privent d'air et de lumière les autres plantes qui finissent par périr: c'est pourquoi, dans tous les lieux boisés, le nombre des parasites vraies ou fausses s'accroît considérablement; c'est pourquoi aussi nous voyons les arbres devenus vieux se couvrir, de la base au sommet, d'une multitude de végétaux qui vivent plus ou moins à leurs dépens.

Le règne végétal et le règne animal (*voy.*) présentent une foule de rapports qu'il est intéressant de constater. Différents l'un de l'autre quant aux organes de nutrition, ils présentent des analogies plus marquées quant à ceux qui servent à la reproduction. Les plantes sont ovipares, ovovivipares et vivipares. Elles procèdent, comme les animaux, d'un œuf dans lequel est renfermé le germe d'un embryon, ou l'embryon lui-même. L'œuf végétal (la graine, *voy.* ce mot) peut conserver longtemps la force germinatrice: l'œuf animal perd, au contraire, très vite la puissance de développement; il s'accroît sans aucune interruption, dans les mammifères, jusqu'à la naissance du nouvel être, et se détruit très vite dans les ovipares vertébrés quand il n'est pas placé promptement dans des conditions qui puissent en favoriser l'éclosion. Lorsque les graines sont formées dans le péricarpe, celui-ci les expulse au dehors, à l'aide d'opérations aussi nombreuses que singulières; il y a donc pour ces êtres une sorte de parturition. Les plantes ovovivipares sont extrêmement rares, cependant il en existe quelques-unes; les graines du palétuvier, par exemple, germent dans le péricarpe et ne le quittent que quand la radicule est développée; alors l'embryon tombe perpendiculaire-

ment dans le terrain vaseux où il doit continuer son évolution. Une foule de plantes sont vivipares: les conferves et un grand nombre d'algues se reproduisent par une triple subdivision des parties qui les constituent. Les plantes rampantes doivent être aussi considérées comme vivipares : chaque entre-nœud émet des radicelles et devient l'origine d'un nouvel individu; les boutures, la greffe même (*voy.* ces mots) démontrent que les grands végétaux peuvent se multiplier par une division naturelle ou artificielle de leurs parties fondamentales. Les bourgeons fixes, donnant lieu à la formation de nouveaux axes, permettent de décider dans le même sens. Mais en constatant ces divers phénomènes, nous devons faire observer que, seules entre les êtres organisés, les plantes jouissent de plusieurs moyens de multiplication. Beaucoup d'entre elles sont, tout à la fois, vivipares et ovipares; elles peuvent donner des graines et des rejetons, et se reproduire par boutures naturelles. Les animaux ne sont pas dans ce cas; êtres intelligents, ils prennent soin de leur vie, et souvent même assurent celle de leur race : aussi le nombre de petits qu'ils produisent est-il en général restreint lorsqu'ils ont de l'instinct; s'ils en sont dépourvus ou qu'ils soient fixés au sol, comme les plantes, le nombre des germes produits est presque incalculable.

L'accroissement et la durée établissent des différences essentielles entre les deux règnes. Les termes de l'accroissement sont renfermés dans des limites assez étroites en ce qui concerne les animaux; elles sont au contraire extrêmement larges en ce qui touche les végétaux. Tant que vit une plante, elle s'accroit : aussi voit-on des végétaux ligneux, ordinairement de dimension médiocre, devenir des colosses ; nous avons déjà cherché ailleurs (*voy.* PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE, T. XIX, p. 579) à prouver que les arbres sont des êtres multiples, des espèces de polypes composés d'autant de parties qu'ils ont vécu d'années. En effet, les arbres croissent en quelque sorte indéfiniment, et la durée de leur vie ne peut plus être comparée avec celle des animaux.

Le nombre des plantes est immense; le chiffre de celles qui sont connues augmente chaque année avec une rapidité extraordinaire. Linné, il y a environ 80 ans (1764), décrivait dans le *Species plantarum* environ 6,000 espèces. Or, nous trouvons aujourd'hui dans le *Nomenclator* de M. Steudel, qui date de 1841, 6,722 genres et 78,005 espèces pour les seules phanérogames ; l'édition de 1821 énumérait seulement 3,354 genres, réunissant 39,516 plantes : ce n'était, comme on voit, que la moitié de celles nommées dans l'édition nouvelle. En 1824, ce même auteur donnait la liste de 10,965 espèces cryptogames réparties dans 555 genres, ce qui ferait un total de 50,481 végétaux décrits. En admettant que le nombre des cryptogames se soit accru dans la même proportion (car il n'existe pas pour ces plantes de nomenclature récente), nous aurions environ 100,000 plantes connues; mais ce nombre est beaucoup au-dessous de la réalité. Dans un herbier* de 25,000 plantes environ que nous avons formé, il se trouve plus de 2,000 espèces non portées au catalogue de M. Steudel. Or, il existe des collections infiniment supérieures qui doivent renfermer bien plus de plantes inédites ; et si l'on réfléchit combien de contrées restent à explorer, en Afrique dont nous ne connaissons pas l'intérieur, à la Nouvelle-Hollande à peine visitée sur ses côtes, en Asie et en Amérique dont une foule de parties sont encore inconnues aux Européens; si nous réfléchissons en outre que, dans des pays très rapprochés de nous, dans le midi de l'Espagne, l'Asie-Mineure, la Grèce, les explorateurs trouvent une foule de plantes nouvelles, nous serons en droit de conclure que le nombre des espèces devra un jour atteindre le chiffre de 200,000, même quand on aura fait justice de celles qui sont décrites sous plusieurs noms à l'insu des auteurs et qui conséquemment font double emploi.

Pour étudier avec fruit ces immenses richesses du second règne de la nature, il a fallu établir des groupes de végétaux, les réunir, d'après certaines analogies, en familles, genres, espèces (*voy.* ces

(*) Un article spécial est consacré à ce mot. *Voy.* aussi MUSÉUM et BOTANIQUES (*Jardins*). S.

mots), etc. Ainsi classés, l'homme retient plus facilement leurs noms, les caractères qui les distinguent, leurs qualités utiles ou nuisibles, les moyens de les reproduire et de les acclimater, etc. Ces études diverses font l'objet de la *botanique*, science dont un savant illustre, depuis enlevé à la science, a fait connaître les branches dans notre ouvrage en traitant de ce mot.

L'histoire du règne végétal abonde en faits intéressants. Privées de sensibilité et d'instinct, les plantes n'en sont pas moins sous l'œil de la Providence, qui a su assurer le maintien des espèces avec une sollicitude toute particulière. Abandonnées à l'action des agents extérieurs contre lesquels leur volonté ne peut les défendre, elles trouvent dans leur organisation les moyens de se perpétuer. L'action de leurs organes devient énergique ou languissante suivant qu'elle est ou non favorisée ; elle peut même être presque entièrement suspendue sans danger pour eux, et cet état passif les fait résister comme des corps inertes aux températures extrêmes. D'ailleurs, elles sont recouvertes d'un épiderme plus ou moins épais selon les climats, et cet organe de protection les défend contre le froid. Les bourgeons sont enveloppés d'une bourre épaisse et vernissés à l'extérieur. Les racines (*voy.*), situées au-dessous du sol, y vont chercher un abri contre la rigueur des hivers. Les plantes aquatiques s'enfoncent dans la vase pour y trouver un hivernage. Les fleurs délicates sont protégées par des bractées, la corolle par le calice, les étamines et les pistils par le calice et la corolle. Le pollen (*voy.* tous ces mots) d'une seule fleur est assez abondant pour féconder toutes les fleurs d'une tige, celui d'une tige pour assurer la fécondation de tous les individus d'une même espèce. Le nombre des graines est prodigieux. Grâce à cette profusion sans bornes, il reste toujours un grain de pollen pour l'ovaire et une graine dans le fruit pour la germination (*voy.*). La nature fait tourner au profit du règne végétal jusqu'aux causes qui auraient pu lui être défavorables. Les vents, en faisant tomber les fleurs, débarrassent l'arbre d'un superflu qui empêcherait la formation des fruits ; ils transportent les graines au loin, dispersent le pollen et rendent facile la fécondation des plantes unisexuelles. Les eaux qui entraînent les graines servent aussi à leur dissémination ; les oiseaux qui vivent de fruits et de baies les transportent de tous côtés et peuplent de végétaux les lieux les plus inaccessibles. Privées de mouvement volontaire, les plantes ne manquent pas pour cela de motilité : toutes leurs parties sont attachées sur des supports articulés qui leur permettent de chercher ou d'éviter la lumière (*voy.* à ce mot) ; elles se replient, s'élèvent ou s'abaissent, tournent sur ces pivots, et peuvent ainsi activer ou ralentir la circulation des fluides destinés à les nourrir. Si quelques-uns des appareils qui servent à la vie viennent à se simplifier, les fonctions n'en continuent pas moins d'être actives ; les tiges suppléent les feuilles, les feuilles les tiges, les bulbes les fruits, les semences les bulbes ; qu'une harmonie soit détruite, et aussitôt une autre harmonie la remplace. De sorte que ces imperfections apparentes ne sont pour l'observateur qu'une occasion de plus d'admirer la sagesse infinie du Créateur et les inépuisables ressources de sa suprême intelligence. A. F.

VEHMIQUE (TRIBUNAL) *, nom donné à un tribunal secret qui s'établit en Allemagne pendant le moyen-âge et au milieu de la décadence profonde où était tombée l'administration de la justice. On ne possède que des notions assez vagues sur l'origine de cette étrange institution, qui cherchait à s'envelopper d'un mystère impénétrable. C'est en Westphalie qu'elle paraît avoir pris naissance, et, bien qu'on n'en rencontre aucune mention précise avant le XIII^e^ siècle, on peut en trouver quelques germes dès le temps de Charlemagne.

Après la chute de Henri-le-Lion (1182) et le démembrement de ses états, le duché de Westphalie (*voy.*) échut en partage à l'archevêque de Cologne, et c'est probablement à cette époque que les tribunaux secrets (qui se donnaient eux-mêmes le nom de *francs-tribunaux*, *Freigerichte*) prirent la place des évêques et

(*) En allemand *Vehmgericht* ou *Femgericht*. *Fem* signifie, en vieux allemand, peine, châtiment ; *Femgericht*, tribunal pénal.

des commissaires royaux (*missi regii*), qui avaient jusque-là rendu la justice. Au sein de l'anarchie et du désordre affreux qui régnaient en Allemagne, ils purent aisément parvenir à un haut degré de puissance et de considération. Leur influence fut parfois salutaire, et les empereurs surent en tirer parti pour effrayer les grands. Mais bientôt le remède fut pire que le mal, et les tribunaux vehmiques n'ayant que l'arbitraire pour code, et frappant sûrement leurs victimes à l'abri du mystère dont ils s'entouraient, devinrent les instruments des plus odieuses tyrannies et des plus cruelles vengeances.

Le nombre de leurs membres s'élevait, dit-on, à près de cent mille. Ceux-ci reconnaissaient l'Empereur comme chef de leur institution, et devaient subir des épreuves avant d'être initiés aux secrets de la *Sainte-Vehme*. Liés entre eux par un serment terrible et répandus dans toute l'Allemagne, ils couvraient d'un réseau redoutable et invisible toutes les provinces de l'Empire. Néanmoins leur siége principal resta toujours en *terre rouge* (*rothe Erde*), nom mystérieux qui désignait la Westphalie. C'est dans ce pays seulement qu'on recevait les nouveaux membres, et c'est là qu'on portait plainte de tous les coins de l'Allemagne, quand on croyait ne pouvoir obtenir justice de ses juges naturels. Chacun des nombreux tribunaux de Westphalie était présidé par un *franc-comte* (*Freigraf*), et les autres membres portaient le nom de *francs-juges* ou *francs-échevins* (*Freischœffen*). Leurs audiences étaient tantôt publiques, tantôt secrètes. Les unes se tenaient en plein jour et à ciel ouvert, les autres de nuit, dans une forêt ou dans un souterrain. Le tribunal secret connaissait des crimes de magie, d'hérésie, de viol, de rapine et de meurtre. Le nom du plaignant restait inconnu. Un des francs-juges se portait accusateur et, pour toute preuve, n'avait besoin que d'attester sous serment, avec six de ses collègues, la culpabilité de l'accusé. Celui-ci était alors cité devant le tribunal par une sommation clouée de nuit à la porte de sa maison. S'il se présentait, il ne pouvait se purger de l'accusation que par le serment de vingt et un témoins. Condamné, il était immédiatement mis à mort. Si, à la troisième citation, l'accusé ne se présentait pas, il était mis au ban de la Sainte-Vehme (*vervehmt*) et abandonné aux francs-juges. Dès cet instant, chacun des initiés avait non-seulement le droit, mais le devoir sacré d'exécuter la sentence. Le premier qui rencontrait le condamné devait, sous peine d'être mis à mort lui-même, s'emparer immédiatement de lui, et le pendre au premier arbre. Un couteau était placé ensuite auprès du corps du supplicié. Ce signe indiquait que le châtiment venait de la Sainte-Vehme, et qu'on ne devait rechercher personne au sujet de cette exécution.

C'est surtout pendant les XIV^e^ et XV^e^ siècles que les tribunaux vehmiques exercèrent leur redoutable influence. Mais la terreur qu'ils inspiraient fit bientôt place à une réprobation universelle. Dès 1461 une association fut formée entre les villes et les princes allemands (auxquels se joignirent les cantons suisses) pour résister aux francs-juges et pour faire rendre la justice équitablement et au grand jour. Mais la Sainte-Vehme avait de trop profondes racines pour être aisément extirpée du pays. Les empereurs eux-mêmes firent longtemps de vains efforts pour la détruire. Enfin la paix publique de 1495 et la constitution criminelle de Charles-Quint établirent sur de nouvelles bases l'administration de la justice en Allemagne. Les tribunaux vehmiques perdirent alors leur influence, et le dernier siégea près de Celle en 1568. Aujourd'hui il n'en reste plus aucune trace. L'histoire flétrit à juste titre le souvenir de cette institution bizarre, l'une des plus déplorables que le moyen-âge ait produites, et qui confond toutes les idées que nous avons aujourd'hui des devoirs du juge et des droits de l'accusé.

La Basse-Saxe et quelques autres provinces de l'Allemagne eurent aussi leurs tribunaux secrets, mais ils étaient bien moins importants que ceux de Westphalie, dont, comme nous l'avons dit, la juridiction s'étendait sur l'Allemagne entière. En Hollande et en Italie, on retrouve aussi quelques institutions du même genre.

On peut consulter sur les tribunaux vehmiques : Freherus, *De secretis judiciis in Westphaliâ aliisque Germaniæ partibus olim usitatis*, Helmst., 1663, in-4°; Diefenbach, *Dissertatio de Feimeris*, Leipz., 1707, in-4°; Thomasius, *Dissertatio de verâ origine, progressu et interitu judiciorum Westphalicorum*, Halle, 1711, in-4°; Kopp, *Verfassung der heimlichen Gerichte in Westphalen*, Gœtt., 1794, in-8°; Hütter, *Das Vehmgericht des Mittelalters*, Leipz., 1798, in-8°; Berck, *Geschichte des westphælischen Vehmgerichts*, Brême, 1814, 2 vol. in-8°; Wigand, *Das Fehmgericht Westphalens*, Hanau, 1825, in-8°. S-F-D.

VÉIES, en latin *Veii*, ville de l'antique Italie, était une des douze lucumonies ou chefs-lieux de l'Étrurie. Plus ancienne que Rome et presque son égale en puissance, elle fut souvent en guerre avec sa rivale (*voy.* Fabia *gens*). Les Romains finirent par s'en emparer sous la conduite de Camille (*voy.*), après un siége de dix ans (348 av. J.-C.). C'est à Véies que l'armée romaine s'était retirée pendant l'invasion gauloise; c'est de là qu'elle partit pour faire lever le siége du Capitole. Lorsque ce même Camille eut reconquis sa patrie sur les Gaulois, les Romains, ne voyant plus dans Rome qu'un monceau de cendres, voulaient transférer à Véies le gouvernement et l'y établir. Camille et les sénateurs s'opposèrent à cette résolution, et, grâce à eux, les destinées de Rome purent s'accomplir. Cette vieille cité ne survécut que peu de temps à la conquête romaine (Strabon, p. 226), et il n'en reste pas même des ruines. Les géographes la placent dans la position de Scrofano, à 16 kilom. N.-O. de Rome. F. D.

VEINES. Les anatomistes comprennent sous ce nom un vaste système de vaisseaux dont la fonction principale est de rapporter au cœur le sang de toutes les parties du corps (*voy.* Circulation). Les veines commencent en quelque sorte où les artères (*voy.*) finissent; elles se développent par conséquent dans un sens inverse à celui que suivent ces dernières dans leur merveilleuse arborisation. Les artères, destinées à apporter à tous les tissus le sang qui doit y entretenir la vie, viennent se terminer dans ces tissus par des ramifications extrêmement déliées, capillaires; c'est là, au contraire, que naissent les veines par une capillarisation non moins déliée, pour se transformer ensuite en troncs successivement plus volumineux, et enfin aboutir à l'organe central de la circulation, dans lequel elles versent, outre le sang qu'elles ont reçu des artères et qui est comme l'excédant des besoins de la vie, tous les matériaux de leur absorption propre et de celle des vaisseaux lymphatiques.

La structure des veines est en parfaite harmonie avec la fonction importante dont elles sont chargées. Destinées à rapporter au cœur le sang qu'elles ont reçu des artères aussi bien que les divers matériaux de l'absorption dont nous venons de parler, mais ne recevant que de loin l'impulsion du centre de la circulation, elles sont munies à leur intérieur de petits replis mobiles, connus sous le nom de *valvules*, lesquels, s'abaissant derrière la colonne sanguine et s'opposant au reflux du sang, favorisent la progression de ce liquide vers le cœur. Le sang marche ainsi dans ces vaisseaux contre les lois de la pesanteur, et comme les diverses forces qui contribuent à l'ascension du sang seraient par elles-mêmes complétement impuissantes contre cette dernière influence, les valvules mobiles, les soupapes, dont il vient d'être question, jouent le principal rôle dans le mécanisme de la circulation veineuse.

Pendant longtemps, on a dénié aux veines la faculté d'absorption qu'on attribuait exclusivement aux vaisseaux lymphatiques: c'était là une erreur grave que des expériences positives ont victorieusement réfutée. Ces deux ordres de vaisseaux concourent ensemble à cette fonction, une des plus importantes de l'économie.

Pour faciliter l'étude du système veineux, les anatomistes et les physiologistes le partagent en trois grandes divisions principales : le *système veineux pulmonaire*, le système veineux *général*, et le système veineux *abdominal*, compris plus ordinairement sous le nom de système de la *veine-porte*. Le système veineux pulmonaire consiste essentielle-

ment dans les deux artères pulmonaires, par lesquelles le sang est projeté dans les poumons pour y recevoir l'influence vivifiante de l'air atmosphérique, et se dépouiller de divers matériaux excrémentiels : quand cette épuration est opérée, le sang revient dans les cavités gauches du cœur en traversant quatre vaisseaux particuliers. Toutes les veines des diverses parties du corps aboutissent à deux troncs principaux, qui sont les veines *caves* supérieure et inférieure; elles s'ouvrent l'une au-dessus de l'autre à la partie postérieure de l'oreillette droite du cœur (*voy.*): c'est le système veineux général, qui comprend aussi bien les veines qui se dessinent visibles sous la peau que celles qui sont situées le plus profondément. Enfin, le système de la veine-porte rallie à lui l'ensemble des veines qui se rencontrent dans toute la portion sous-diaphragmatique du tube digestif, dans la rate et le pancréas. Le foie est l'organe vers lequel convergent tous ces vaisseaux; c'est cette disposition anatomique remarquable qui rend très probable cette opinion que le foie n'est pas seulement un organe sécréteur, mais qu'il est en même temps un organe d'hématose (*voy.*), c'est-à-dire qu'il concourt avec les poumons à donner au sang ses propriétés vivifiantes.

Pour ce qui est des maladies des veines, nous aurons peu de chose à en dire ici : nous ferons remarquer seulement que, quand ces vaisseaux viennent à s'enflammer et que la suppuration n'est point prévenue, le pus versé directement dans le torrent circulatoire est charrié partout avec le sang, et amène rapidement tous les phénomènes de l'empoisonnement le plus grave. Cette maladie est connue sous le nom d'infection purulente ou de *phlébite*; elle naît souvent à la suite des grandes amputations : l'inoculation du miasme cadavérique la produit quelquefois également sous la forme la plus redoutable. M. S-N.

VÉLASQUEZ (don DIEGO RODRIGUEZ DE SYLVA Y), né à Séville en 1599, appartenait à une noble famille originaire du Portugal. Après lui avoir fait faire de très bonnes études littéraires et philosophiques, son père ne crut pas déroger en le mettant entre les mains d'Herrera-le-Vieux, peintre renommé de Séville. Mais les manières brusques et peu engageantes de ce maître dégoûtèrent bientôt le jeune Vélasquez, qui le quitta pour entrer dans l'atelier de François Pacheco, homme d'un commerce plus facile, et dont, par la suite, il devint le gendre. Les progrès rapides qu'il fit à son école sont attestés par ses premiers tableaux, qui rappellent aussi le genre des peintres flamands. Nous citerons, entre autres, un *Porteur d'eau*, des *Buveurs*, une *Adoration des mages*. La vue de quelques bons tableaux italiens vint tout à coup modifier ses idées, et il prit, en 1622, la résolution de se rendre à Madrid, où la protection de don Juan de Fonseca le détermina bientôt à se fixer. Il fit alors le portrait de ce grand dignitaire de la cour, celui du cardinal Fonseca, des infants et du roi Philippe IV, qui, pour récompenser Vélasquez, lui donna le titre de son premier peintre, accompagné de 300 ducats d'or de gratification. Sa réputation, toujours croissante, lui valut une foule d'autres portraits à exécuter; et un tableau historique, représentant *l'Expulsion des Maures*, lui fit obtenir les places d'huissier de la chambre et de fourrier du palais. En 1628, le célèbre Rubens, alors à Madrid pour négocier la paix entre l'Espagne et l'Angleterre, se lia d'amitié avec lui, et lui inspira le désir d'entreprendre un voyage artistique en Italie. Le roi, pour en faciliter les moyens à Vélasquez, lui donna 400 ducats d'or et deux années de traitement des charges qu'il occupait à la cour. Parti de Barcelone le 10 août 1639, il se rendit d'abord à Venise, d'où la guerre le força de s'éloigner. A Rome, le pape Urbain VIII l'accueillit avec faveur, et voulut le loger au Vatican. C'est pendant ce séjour à Rome que, tout en copiant au crayon le *Jugement dernier* de Michel-Ange et les *Loges* de Raphaël, il fit son propre portrait, et deux chefs-d'œuvre, *les Forges de Vulcain* et *la Tunique de Joseph*. Le roi, qui l'avait pris en grande affection, lui donna bientôt l'ordre de venir reprendre ses fonctions à la cour. Vélasquez n'eut que le temps d'aller visiter à Naples le fameux Ribeira (*voy.*), et se hâta d'ar-

river à Madrid, où son pinceau s'exerça souvent en présence de Philippe IV. On assure même que ce monarque, un peu artiste, ajouta de sa main à un portrait de Vélasquez la croix de S. Jacques, dont il voulut le décorer. Il le chargea ensuite de présider à la fondation d'une école des beaux-arts, et lui fit entreprendre un second voyage en Italie, dans le but de réunir des modèles de peinture et de statuaire pour cette institution. De retour à Madrid en 1651, Vélasquez reçut en récompense le titre de maréchal-des-logis du palais. Ce fut en cette qualité qu'il fut chargé, en 1660, d'aller décorer l'île des Faisans, où devait avoir lieu l'entrevue de Philippe IV et de Louis XIV, à l'occasion du mariage de ce dernier avec l'infante Marie-Thérèse. On dit même que la fatigue que lui causèrent ces préparatifs occasionna la maladie dont il mourut cette même année, à l'âge de 61 ans. Le Louvre possédait autrefois plusieurs portraits des princes de la maison d'Autriche exécutés par Vélasquez; vers ces derniers temps, on n'y voyait plus que quatre tableaux de ce grand maître considéré comme le chef de l'école espagnole : un portrait de l'infante *dona Marguerite*, fille de Philippe IV, celui de *Marie-Anne d'Autriche*, le portrait d'*un cardinal* et *la Mort de S. Joseph*. Mais dans la galerie espagnole, de fondation récente, sont réunis 19 tableaux attribués à Vélasquez, et parmi eux on remarque un portrait de ce peintre, qui peut, à bon droit, passer pour une des merveilles de son pinceau. D. A. D.

VELAY. Le Velay, ainsi nommé des *Velauni* ou *Vellæi*, est un ancien pays de France, voisin de l'Auvergne, et entouré en outre du Forez, du Vivarais et du Gévaudan. Le Puy, *en Velay*, aujourd'hui chef-lieu du dép. de la Haute-Loire, et siége d'un évêché, en était la principale ville. Nous en avons parlé au mot Loire (*Haute-*), T. XVI, p. 673.

VELDE, *voy.* Van der Velde.

VÉLIN, *voy.* Parchemin, Papier, etc.

VÉLITES, soldats d'infanterie armés à la légère qui faisaient partie de la légion (*voy.*) romaine. On se servait d'eux pour les postes et on les disposait en dehors des rangs pour engager le combat. Ils se répandaient alors, pour ainsi dire, en tirailleurs sur le front de l'armée, harcelant l'ennemi ; puis, quand on en venait aux mains, ils disparaissaient derrière la ligne. Les Romains appelaient *velitatio* une escarmouche d'avant-postes ou de troupes détachées. *Voy.* Infanterie et Bataille.

VELLÉDA, prêtresse ou prophétesse chez le peuple germanique des Bructères (*voy.*) qui contribua au soulèvement des Bataves sous la conduite de Civilis (*voy.* l'art.), vers l'an 70 de J.-C.

VELLÉIUS PATERCULUS, historien latin, né vers l'an 20 av. J.-C., mort l'an 31 de notre ère, descendait d'une famille illustre de la Campanie. Il commanda la cavalerie dans les campagnes de Tibère en Allemagne, suivit ce prince dans ses autres expéditions, et fut nommé préteur de Rome. Ainsi qu'on l'a dit à l'art. de la littérature latine (*voy.* T. XVI, p. 255), il se montra un des plus dévoués courtisans de Tibère et de son favori Séjan : aussi croit-on qu'il fut enveloppé dans le procès de ce dernier et qu'il périt avec lui. Il ne nous reste que deux livres incomplets de son abrégé de l'Histoire romaine ; sa latinité est pure, mais il est trop partial envers la famille régnante et prodigue les flatteries à son indigne maître. Ce fut Beatus Rhenanus qui découvrit ces fragments de son ouvrage, en 1515, dans un manuscrit du couvent de Murbach, en Alsace, et qui les publia pour la première fois à Bâle, en 1520, avec les conjectures de Burer et d'autres. Les Juntes les réimprimèrent à Florence, en 1525. Parmi les éditions postérieures, on cite comme les meilleures celles de Juste-Lipse (Leyde, 1591 ; Anvers, 1600 et 1607), de G. Vossius (Leyde, 1639), de Heinsius (Amst., 1679), de Ruhnkenius (Leyde, 1779, 2 vol.; réimpr. avec des additions par Frotscher, Leipz., 1830), et celles d'Orelli, collationnée de nouveau sur le manuscrit (Zurich, 1835) et de Kreyssig (Meissen, 1836). V. Paterculus fait aussi partie de l'édition bipontine (Strasb., 1811), de la Bibliothèque classique de Lemaire (Paris, 1822) et de celle de

Panckoucke (1825), où la trad. fr. est due à M. Desprès. On avait déjà auparavant différentes traductions de cet auteur dans notre langue. *C. L.*

VELLY (Paul - François, abbé), historien français, né en 1709, mort en 1759, *voy.* France, T. XI, p. 548.

VELOURS, étoffe précieuse, ordinairement de soie, et le plus souvent velue d'un côté et rase de l'autre. Le velours a deux chaînes : l'une, appelée *chaîne de pièce*, forme le bâtis ou le corps de l'étoffe ; l'autre, nommée *poil*, sert à former le velouté. Les fils de cette dernière sont moins nombreux d'un tiers ou d'un quart, mais chaque poil est composé de plusieurs brins dont le nombre varie de $1\frac{1}{2}$ à 4 ; on dit que le velours est à 2, 3, 4 poils, selon le nombre de ces brins. Le velours est *plein* ou *ras*. Le velours plein n'a ni figures, ni rayures; le ras est souvent *figuré* ou *ciselé*, c'est-à-dire chargé d'ornements, quelquefois à fond d'or ou d'argent. On voit aussi des velours qui présentent deux raies, l'une en velours plein, l'autre en velours ras : on les appelle *cannelés*.

Le prix des velours de soie étant encore fort élevé il y a un siècle, on imagina en Angleterre d'en faire entièrement de coton. Cette fabrication s'introduisit en France en 1740 ; mais quels que soient les perfectionnements qu'elle a reçus, on reconnaît toujours le velours de coton à sa couleur terne.

Ailleurs, et notamment à Utrecht, on avait déjà eu l'idée d'employer le fil de lin ou de chanvre pour le tissu, et la laine ou le poil de chèvre pour le velouté. Ces velours de laine ne s'emploient guère que pour couvrir les meubles.

L'invention du velours remonte à un temps immémorial. Cette brillante étoffe, fabriquée d'abord dans les Indes, s'introduisit en Europe par la Grèce et l'Italie. Aujourd'hui il y en a des fabriques en Italie, en France, en Hollande, en Allemagne et en Angleterre. Les villes qui se distinguent le plus dans ce genre de fabrication sont Lyon pour les velours ciselés et façonnés, Amiens et Manchester pour les velours de coton, Gênes pour les velours unis, Utrecht pour les velours de laine, et Crevelt pour les velours à bas prix. Z.

VELTE, *voy.* Litre.

VENAISSIN (comtat), nom dérivé soit de *comitatus Aveniensis*, soit du bourg de Vénasque, et qui désignait autrefois un petit pays situé le long du Rhône entre le Dauphiné et la Provence, pays dont Avignon, Orange et Carpentras étaient les principales villes. La dernière était considérée comme en étant le chef-lieu ; car Avignon forma de bonne heure un territoire distinct. Pendant que le comtat, au temps de la guerre des Albigeois, était devenu une propriété du Saint-Siége, Avignon, comme la Provence, appartenait encore à la maison de Naples. Ce fut en 1348 que le pape Clément VI acheta cette ville à la reine Jeanne I^re^. *Voy.* Avignon et Vaucluse (*dép. de*). X.

VÉNALITÉ des offices, charges, etc., *voy.* Offices.

VENCE (Henri-François de), né vers 1676 dans le Barrois, prêtre, docteur en Sorbonne et conseiller du duc de Lorraine, est surtout connu comme éditeur de la Bible du P. de Carrières, imprimée à Nanci, 1738-43, 22 vol. in-12. Il joignit ses *Analyses et Dissertations sur l'Ancien-Testament* aux commentaires de ce dernier. Rondet les reproduisit dans ses éditions de la Bible en latin et en français. La dernière (Avignon, 1767-73, 17 vol. in-4$_o$) est plus particulièrement connue sous la dénomination de *Bible de Vence*. L'auteur des dissertations mourut à Nanci, en 1749. X.

VENCESLAS (proprement Ven-tcheslaf) I-VI, le premier duc (925-35), les autres rois de Bohême, et le dernier en outre, de 1378 à 1411, empereur d'Allemagne. Il en a été question à l'art. Bohême. Ce fut l'empereur Venceslas qui, ne pouvant forcer S. Jean Népomucène (*voy.*) à lui révéler la confession de la reine son épouse, fit jeter dans la Moldau ce prêtre fidèle à son devoir. Continuellement en guerre et privé de l'amour de ses sujets dont il n'avait pas su se rendre digne, il résigna à son frère Sigismond (*voy.*) le trône de l'Empire ; mais il continua de régner en Bohême jusqu'à sa mort, arrivée en 1419. Z.

VENDANGES (du latin *vindemia; vinum* et *demere*). Considérées au point de vue agricole, les vendanges sont une des opérations capitales de la culture. « Ayez soin, dit Caton, de faire préparer tout ce qui sera nécessaire pour la vendange, de faire nettoyer les instruments du pressoir, raccommoder les paniers, enduire de poix les futailles et tout ce qui aura besoin de cet apprêt...» — « Si la vigne, ajoute de son côté le vénérable Olivier de Serres, si la vigne, au cours de son maniement, requiert beaucoup de science et d'intelligence, c'est en ce point de la vendange où ces choses sont nécessaires, pour, en perfection de bonté et d'abondance, tirer les fruits que Dieu par là nous distribue. » Les vendanges effectivement exigent beaucoup de soins et d'attention, surtout lorsqu'il s'agit de dépouiller de leurs fruits des vignes (*voy.*) renommées, des vignes telles que celles des grands crus de la Champagne, de la Bourgogne, du Bordelais. Il est d'usage dans ces contrées, surtout lorsque l'année a été peu favorable, de trier le raisin, qu'on ne détache du cep, du reste, qu'avec les plus grandes précautions, de crainte d'endommager celui-ci et de faire tomber les grains de raisin les plus mûrs. Il résulte de ce choix non-seulement des cuvées successives, comme cela se pratique dans le midi, mais encore deux sortes de vin au moins : le *premier vin* qui est le résultat des raisins convenablement mûrs, le *second vin* qui est fait avec les raisins dont il a fallu attendre la maturité et chez lesquels cette maturité n'est jamais tout à fait complète. Lorsque les moines de Cîteaux étaient en possession du fameux Clos-Vougeot (Côte-d'Or), ils observaient, avec le soin le plus scrupuleux, d'abord de trier les raisins, puis de ne les couper qu'avec le soleil et sans secousses. La cloche était le signal du départ des vendangeurs; sitôt qu'un nuage venait obscurcir le soleil, cette même cloche les rappelait au logis.

Ce que l'on nommait *ban des vendanges* était une coutume, qui existe encore en grand nombre de lieux, et qui avait pour but de ne permettre l'ouverture des vendanges qu'à une époque déterminée, fixée par l'autorité communale, sur le rapport d'experts chargés de s'enquérir de l'état de la maturation du raisin. Ainsi on prévenait une cueillette trop hâtive et surtout les maraudages qui pouvaient se commettre par des gens allant grappiller dans les vignes déjà vendangées et voler dans celles qui ne l'étaient pas. Cet usage exista à Bordeaux jusqu'à la révolution, et les chroniques parlent d'une année où l'archevêque lui-même fut mis à l'amende « pour avoir vendangé la vigne du pape Clément, que ledit pape fit planter étant à Pessac, avant la permission générale indiquée par le son de la grande cloche.»

Au point de vue poétique, est-il dans l'année du laboureur rien de plus solennel, de plus gracieux, de plus renommé que les vendanges? Chez tous les peuples qui ont cultivé la vigne, chez tous ceux où la civilisation s'est successivement établie, d'où elle a fait rayonner ses clartés (car il est facile de reconnaître qu'elle a eu constamment pour zones sur le globe justement celles de la culture de la vigne, entre les 28 et 51° de lat. N.), chez tous ces peuples, disons-nous, les vendanges ont toujours été une occasion solennelle de reconnaissance envers le Créateur, de satisfactions, de plaisirs, de réjouissances. On connaît les fêtes qu'avait consacrées le paganisme en l'honneur de Bacchus; on sait que l'époque annuelle choisie pour le repos des administrations, des études, est celle des vendanges; enfin on nous a dit que, dans leur enthousiasme pour une plante dont les produits leur plaisaient tant, les peuples du nord qui envahirent la Gaule à la chute de l'empire Romain avaient donné au mois d'octobre le nom de *mois des vins*. A. P. L.

VENDÉE. On donne ce nom d'une manière absolue à toute une contrée de la France qui, depuis la révolution, s'est signalée à plusieurs reprises par ses insurrections en faveur de l'ancien ordre de choses, et qui embrasse non-seulement le dép. de la Vendée (*voy.* l'art. suiv.), mais encore une partie de la Bretagne, de l'Anjou et une portion considérable du Poitou. C'est un pays maritime de 1,100 lieues carrées, comprenant 246,000 hectares de marais, et ayant 45 lieues de côtes inondées par les flots. La Loire et

plusieurs petites rivières y ont leur embouchure, et contribuent, par leurs atterrissements et par leurs inondations, à entretenir l'humidité du sol et à couper les communications entre les diverses parties de la contrée. De là l'aspect assez singulier que présente la Vendée, au moins partiellement. Une foule de métairies sont disséminées dans des champs entourés de fossés et de parapets plantés de haies; peu de chemins praticables font communiquer entre elles les habitations isolées, surtout en hiver où il semble que l'eau domine partout. Dans les marais, les habitants sont renfermés, pendant cette saison, avec leurs bestiaux dans des cabanes de joncs bâties sur de petites éminences qui forment autant d'ilots au milieu de ces grandes nappes d'eau; les maraîchers ne communiquent alors que par le moyen de barques avec leurs voisins et avec le reste du pays. Cetté manière de vivre a laissé quelque chose de sauvage au caractère du Vendéen, surtout à la classe la plus pauvre. Il était autrefois entièrement sous l'influence de son seigneur et de son curé. Voilà ce qui explique comment, au commencement de la révolution, la noblesse et le clergé, hostiles au nouvel ordre de choses, purent aisément déterminer les paysans à prendre les armes et à les suivre dans leur insurrection. La résistance à l'autorité publique était facile dans un pays tel que la Vendée, et des armées de 30 à 40,000 Vendéens, encouragées, armées et payées par les émigrés et par l'Angleterre, furent à même de résister avec succès aux troupes républicaines, surtout à celles des nouvelles levées qui ne purent d'abord rien faire sur un sol où un ennemi était embusqué derrière chaque haie, et où il était difficile de pénétrer avec de l'artillerie. Cependant la division qui régnait entre les chefs insurgés, la lassitude qui s'empara des paysans, enfin l'envoi de troupes républicaines plus aguerries mirent fin, en 1796, à cette guerre meurtrière, qui avait été signalée de part et d'autre par des cruautés de tout genre. « Dans la révolution, dit un auteur* qui a écrit sur ce pays, la Vendée a fourni 5 divisions d'insurgés, mis sous les armes le 15^{e} de sa population, et perdu 130,000 individus de tout sexe; elle est la 40^{e} partie de la France. » Napoléon acheva de pacifier ce pays, et en 1808, ayant décrété la construction d'un chef-lieu qui serait nommé *Napoléonville*, il avait ordonné en même temps que de ce lieu partiraient les routes qui, en traversant la Vendée, aboutiraient à de grandes villes d'alentour. L'absence des routes et des chemins vicinaux avait été, en effet, un des principaux obstacles à la civilisation et à la prospérité de la Vendée qui, par ses bestiaux, ses grains, ses sels, son lin et son chanvre, est appelée à faire un commerce considérable. Ces grandes routes n'étaient pas encore achevées lors de la chute du trône impérial; en 1815, l'esprit de l'ancienne insurrection éclata de nouveau, mais il fut promptement étouffé; d'ailleurs le second retour des Bourbons ne se fit pas attendre. Lors de la révolution de juillet 1830, plusieurs anciens nobles firent encore quelques tentatives de soulèvement, et deux ans après ils appelèrent la duchesse de Berry (*voy.*) pour en profiter; mais ces levées de boucliers n'eurent que peu de succès. Le gouvernement comprit alors la nécessité de reprendre l'exécution du projet des grandes routes, et fit adopter par les Chambres une loi à ce sujet. Déjà le pays se ressent des bons effets de cette mesure, et plus la Vendée aura de facilité de communiquer avec le reste de la France, plus elle perdra cet esprit d'isolement qui pendant si longtemps y a maintenu l'ignorance et la misère. Des manufactures se sont établies dans les villes et même dans quelques bourgs; l'amélioration de la navigation profitera également à ce pays, et une foule de petits propriétaires ont remplacé en partie les anciens métayers, si misérables, qui dépendaient entièrement de leurs seigneurs. Voilà bien des éléments de moins pour l'insurrection, et il faut espérer que ce ne sera plus par des soulèvements et par le grand nombre de ses conscrits réfractaires que la Vendée marquera désormais dans les annales de la France. D-G.

(*) *La Vendée militaire*, par un officier supérieur (col. Roguet, avec carte et plans), Paris, 1833, in-8°.

GUERRES DE LA VENDÉE. On a vu à

l'art. CHOUANNERIE les premiers efforts que firent, en 1790, les gentilshommes de Bretagne, de Poitou et d'Anjou pour opposer une digue à l'influence révolutionnaire. L'émigration de la noblesse et la mort de La Roairie arrêtèrent l'explosion d'un complot déjà conçu et mûri dans l'ombre. Le décret du 16 août 1792, prononcé contre les prêtres insermentés, provoqua une insurrection partielle dans le district de Châtillon. Mais cette imprudente levée de boucliers fut aisément vaincue devant Bressuire, et il ne fallut rien moins que le supplice de Louis XVI, et surtout le décret relatif à la levée des 300,000 hommes, pour déterminer la Vendée militaire à défendre sa liberté, ainsi que sa foi politique et religieuse.

Le 10 mars 1793, jour fixé pour le tirage, la guerre commença sur tous les points, et les insurgés de Saint-Florent (Maine-et-Loire) se choisirent pour chef le célèbre Cathelineau, qui devint plus tard le premier généralissime de l'armée vendéenne. On verra les détails à l'art. de ce général improvisé. Le 15 mars, les paysans du Bas-Poitou contraignirent Charette (*voy.*) de se mettre à leur tête, et avant que le mois fût écoulé, les diverses divisions insurrectionnelles comptaient dans leurs rangs Bonchamps, Stofflet, d'Elbée, dans l'Anjou; Royrand, Sapinaud, Baudry d'Asson, La Roche Saint-André, dans le Haut-Poitou; Joly, Savin, dans le Bas-Poitou; La Cathelinière et Lyrot, dans la Bretagne. Ces chefs n'avaient sous leurs ordres que des hommes mal vêtus, à peine armés de pistolets, de fusils de chasse et de bâtons, et portant pour signe de ralliement un cœur brodé surmonté d'une croix et attaché au chapeau ou à la boutonnière. Il est vrai que ces hommes avaient pour eux la connaissance parfaite du terrain sur lequel ils combattaient et où il était si facile aux soldats républicains de s'égarer. Leur manière de se réunir, de marcher, d'aborder l'ennemi n'avait d'ailleurs rien de commun avec les habitudes des armées ordinaires, et était bien faite pour déconcerter toutes les prévisions de la tactique ou du courage. Aussi les premiers pas des Vendéens furent-ils marqués par des victoires. Mais bientôt le manque de munitions les força de reculer, et ils se concentrèrent sur Tiffauges (arr. de Bourbon-Vendée). C'est alors qu'apparut pour la première fois Henri de La Rochejaquelein (*voy.*) qui, par sa victoire des Aubiers, rétablit les affaires de l'armée catholique et royale. Elle pénétra bientôt de vive force dans Fontenay, Thouars et Saumur, et cette dernière ville devint le centre de ses opérations. Cathelineau fut choisi pour chef suprême (*voy.* T. V, p. 121), et un conseil supérieur fut constitué pour imprimer aux mouvements des royalistes un ensemble qui leur avait manqué jusqu'alors. Mais là devait s'arrêter cette première phase de la fortune des Vendéens. Après avoir poussé des reconnaissances sur Loudun et Chinon, ils vinrent échouer contre Nantes, et la mort de leur généralissime, arrivée le 14 juillet à Viarmes, les refoula tout à coup au delà de la Loire. Car, au moindre revers, chaque soldat, effrayé pour sa femme ou pour ses enfants, accourait dans son village, afin de les prémunir contre le danger qui allait fondre sur eux. Si, au contraire, le succès avait couronné leurs efforts, ils n'en saisissaient pas moins le premier prétexte pour quitter l'armée et pour venir ensemencer leurs champs ou faire leur récolte. Mais, au moindre signal, chacun prenait de nouveau son fusil et venait se ranger sous la bannière de sa paroisse.

Après la mort de Cathelineau, la république redoubla d'énergie. Non contente de déclarer hors la loi tout individu accusé d'avoir pris part à la rébellion, elle enveloppa la Vendée de deux armées puissantes, dont l'une, celle des côtes de La Rochelle, était placée sous les ordres de Rossignol, et dont l'autre, celle des côtes de Brest, était commandée par Canclaux. En outre, la fameuse garnison de Mayence était dirigée en poste sur le théâtre de la guerre. De leur côté, les soldats de l'armée vendéenne étaient mieux préparés à recevoir ces nouveaux assaillants. Ils avaient pour se défendre les fusils et les canons arrachés aux républicains dans les précédents combats; leur cavalerie, dirigée par La Rochejaquelein, exécutait des manœuvres qui au-

raient fait honneur aux troupes les mieux disciplinées. Au cri de : *En avant les gars, voilà les bleus !* des groupes de tirailleurs se dispersaient sur les flancs de l'armée, ou s'avançaient au centre, et leurs balles, plus sûres que celles qu'on leur tirait, allaient surtout chercher les chefs dont la mort désorganisait promptement tous les rangs. Parfois au commandement : *Égaillez-vous!* chaque soldat vendéen, se cachant derrière un arbre ou une haie, devenait d'autant plus redoutable que ses coups étaient imprévus. Quelques-uns cependant, préférant leurs bâtons, marchaient résolument à la rencontre de l'artillerie républicaine, puis, se couchant à chaque décharge, ils arrivaient en trois ou quatre bonds sur les batteries qu'ils tournaient aussitôt contre l'ennemi.

Tandis que, de part et d'autre, on se préparait à une lutte implacable, et que l'armée vendéenne reconnaissait d'Elbée pour généralissime, la Convention, sur la proposition de Barrère, décidait, le 31 juillet 1793, que les bois taillis et genêts de la Vendée seraient livrés aux flammes, les forêts abattues, les récoltes coupées et portées sur les derrières de l'armée, les bestiaux saisis, les femmes et les enfants enlevés et conduits dans l'intérieur, les biens des royalistes confisqués pour indemniser les révolutionnaires réfugiés, enfin que le son du tocsin appellerait aux armes, dans les districts limitrophes, tous les hommes sans distinction, depuis 16 jusqu'à 60 ans. La Vendée ne répondit d'abord à ce décret que par des victoires. Les dissentiments survenus entre les généraux et les représentants du peuple secondaient à merveille ses valeureux efforts. Le général Lecomte, attaqué dans son camp de Chantonay, périt les armes à la main, tandis que les Mayençais, d'abord vainqueurs de Charette, étaient écrasés, à Torfou, par Bonchamps, Lescure et d'Elbée. Les Vendéens songèrent alors à se partager entre eux la défense du territoire et à créer quatre commandements principaux. Charette eut le Bas-Poitou jusqu'à Nantes et aux bords de l'Océan; mais il eut peine à s'entendre avec les autres chefs, et ne tarda pas à se séparer d'eux, pour conserver son indépendance. Le pays de Mauges, s'étendant sur la rive méridionale de la Loire, fut confié à Bonchamps. H. de La Rochejaquelein eut le reste de l'Anjou, et Lescure le Haut-Poitou, depuis Châtillon et Bressuire jusqu'à Thouars et Airvaux. Le commandement supérieur fut conservé à d'Elbée, le gouvernement général de la Vendée au marquis de Donnissan, et Royrand, nommé gouverneur en second, fut chargé de commander la division du centre. Cette organisation ne tarda pas à porter ses fruits : les républicains furent partout repoussés, et la Vendée triompha presque en même temps à Coron, à Saint-Lambert, à Montaigu et à Saint-Fulgent.

A la nouvelle de ces désastres, la Convention se hâta de réunir les deux armées républicaines en une seule, qui prit le nom d'armée de l'Ouest et dont le commandement fut confié au général Léchelle. Puis elle décréta que les *brigands* de la Vendée seraient exterminés avant la fin d'octobre. Le 7 de ce mois, les diverses divisions de cette armée commencèrent leur marche, mettant tout à feu et à sang. Les royalistes, battus successivement à la Tremblaye et à Cholet, se retirèrent à Saint-Florent où ils traversèrent la Loire, le 18 octobre, au nombre de plus de 80,000, soldats, enfants, femmes, vieillards, et à la lueur de l'incendie qui dévorait leurs villages.

Pendant que ces événements se passaient en Vendée, le gouvernement anglais se préparait à venir au secours des royalistes, et des émissaires annonçaient qu'une flotte, partie de Portsmouth, devait bientôt débarquer sur les côtes de Saint-Malo des émigrés avec des munitions. La Rochejaquelein, devenu généralissime après le passage de la Loire, résolut de se porter à la rencontre du renfort promis; mais le général Léchelle l'atteignit dans les landes de la Croix-Bataille, en avant de Laval, et lui livra un combat meurtrier, où la victoire se décida, après deux jours d'engagement, en faveur des royalistes. En revanche, l'attaque de Granville échoua, et les Anglais, contrariés par les vents, ne purent arriver à temps. Dès lors il fallut songer à regagner la Loire, et, malgré un premier avantage remporté dans cette retraite,

à Dol, où les républicains laissèrent 10,000 hommes sur le champ de bataille, les Vendéens furent attaqués, le 12 décembre, aux portes du Mans, par Westermann et Marceau (*voy.*), et, après une résistance désespérée, ils se virent contraints de fuir par la route de Laval. Atteints, le 15, par Westermann sur le bord de la Loire, et séparés de leur général, ils reprirent leur marche, sous le commandement de Fleuriot, jusqu'à Savenay, où, malgré des prodiges de valeur et d'audace, ils furent anéantis. De 80,000 personnes qui avaient passé la Loire, 3,000 eurent peine à s'échapper et à regagner le Bocage. L'armée royale et catholique avait cessé d'exister.

Restait encore Charette qui n'avait pas pris part au passage de la Loire et qui s'était contenté de harceler les républicains dans le Poitou. Un coup de main hardi l'avait rendu maître de l'île de Noirmoutier, et depuis, les débris de l'armée royaliste étaient venus grossir ses bataillons. La Convention, exaspérée par les succès de Charette, adopta alors une motion de Payan tendant à ce qu'il fût envoyé dans la Vendée une armée incendiaire pour que, pendant un an au moins, nul homme, nul animal ne pût trouver sa subsistance sur ce sol ennemi. Le général en chef Thureau reçut en conséquence pour instruction de « passer tous les royalistes au fil de la baïonnette, de livrer aux flammes les villages, métairies, bois, genêts et généralement tout ce qui pourra être brûlé. » Il commença par envoyer Haxo pour reprendre l'île de Noirmoutier, puis il organisa douze colonnes incendiaires qui exécutèrent complétement les intentions de la Convention. En vain Charette essaya de lutter avec des chances diverses de fortune; en vain Stofflet et H. de La Rochejaquelein recommencèrent la guerre dans la Haute-Vendée. Ce dernier, atteint de la main d'un soldat républicain, mourut assez à temps pour ne pas voir les dernières convulsions de la Vendée. Quelques victoires marquèrent encore les pas des royalistes; mais de malheureuses divisions avaient éclaté entre leurs chefs, et la discorde vint en partie paralyser les fruits de la belle campagne d'hiver de Charette. Cependant, après le supplice de Robespierre, la Convention trouva la Vendée encore assez redoutable pour recourir avec elle à la voie des négociations. La paix fut signée par Charette à la Jaunaie, le 15 février 1795; Stofflet n'y adhéra que le 2 mai suivant, à Saint-Florent. Mais cette paix, ou plutôt cette suspension d'armes, ne pouvait être de longue durée; car elle n'avait été conclue sincèrement ni d'un côté ni de l'autre. Aussi les royalistes, chaque jour en conflit avec les républicains, reparurent-ils bientôt menaçants dans la Bretagne, et ce nouveau soulèvement coûta la vie à Stofflet et à Charette, qui succomba le 29 mars 1796. A compter de cette époque, la guerre continua dans le Maine et dans la Normandie; mais la politique habile de Hoche (*voy.*), et plus tard l'ascendant du premier consul, amenèrent une pacification définitive, dont les articles furent signés les 2 et 4 févr. 1804.

Pendant presque toute la durée de l'empire, la Vendée, épuisée plutôt que vaincue, se reposa de ses cruelles fatigues et répara ses forces. Après avoir refusé l'impôt et la conscription dès l'année 1812, plus de 80,000 paysans allaient courir aux armes, lorsque le retour de Louis XVIII vint leur ôter tout prétexte de rébellion. Au début des Cent-Jours, l'insurrection se trouvait donc tout organisée : aussi fut-il proposé au roi de se réfugier au sein de la Vendée avec la promesse du concours de la Bretagne et du midi. Un autre plan fut préféré; mais au moment de quitter la France devant les aigles victorieuses de Napoléon, Louis XVIII envoya le duc de Bourbon à Angers en qualité de gouverneur des cinq divisions militaires de l'Ouest. La guerre s'entama, mais sans activité et sans ardeur. Louis de La Rochejaquelein, second frère de Henri, abandonné d'une partie des siens, tomba, le 3 juin, au combat des Mathes, et, le 19 du même mois, le général Lamarque (*voy.*), vainqueur d'Autichamp (*voy.*), Sapinaud et Suzannet, achevait la pacification de la Vendée au moment même où l'empire s'écroulait à Waterloo. D. A. D.

VENDÉE (DÉPARTEMENT DE LA). Borné à l'est par le dép. des Deux-Sèvres,

séparé au midi de celui de la Charente-Inférieure par la Sèvre Niortaise, baigné à l'ouest et au sud-ouest par l'Océan, confinant du côté du nord aux dép. de la Loire-Inférieure et de Maine-et-Loire, il reçoit son nom de la petite rivière de Vendée qui, dans son cours peu étendu, en traverse le sud-est. Cette rivière, encaissée jusqu'à Fontenay dans le granit, devient navigable auprès de cette petite ville et se jette à six lieues de là dans la Sèvre Niortaise, où elle débouche aussi à travers les marais par le canal des Cinq-Abbés, nommé ainsi parce que autrefois cinq abbayes ont fait les frais de sa construction. Le dép. est arrosé encore par un grand nombre de petites rivières, telles que le Lay qui, réuni à l'Yon, se jette dans l'Océan; par le Jaunay et la Vie qui débouche également dans la mer; la Sèvre Nantaise coule à l'extrémité orientale et septentrionale, comme la Sèvre Niortaise forme la limite du sud. De vastes marais s'étendent le long des côtes et servent en partie de marais salants; à cet effet, ils sont divisés en aires enfermées entre des fossés et communiquant avec la mer. On distingue surtout le marais de Saint-Jean-de-Mont, où l'eau de la mer est conduite pendant la basse marée, et que des écluses ferment à la marée haute. Trois canaux appelés le Grand-Étier, le Perrier et le Daim entrecoupent ce marais. Plus vers l'intérieur, on trouve des marais desséchés dont le sol se prête facilement à la culture des céréales, des légumes, du lin et du chanvre. Le centre et le haut pays sont désignés sous le nom de *Bocage* à cause de la quantité de bois qui y croît : c'est là qu'on trouve cette singulière disposition des métairies disséminées entre des champs clos de haies et de fossés dont nous avons parlé dans l'art. préc. Enfin, la *Plaine* comprend le pays ouvert et assez fertile qui avoisine le cours de la Loire. Le Bocage est hérissé d'une chaîne granitique peu élevée, à l'extrémité sud-est de laquelle se trouve le bassin houiller de Vouvant renfermant un banc épais de schiste bitumineux qui forme un excellent combustible et dont on peut tirer du gaz pour l'éclairage. Ce schiste est entremêlé de rognons de fer carbonaté riches en métal. Le sol de la Vendée fournit encore du granit, du marbre, du kaolin et de l'antimoine, et donne naissance à plusieurs sources d'eaux ferrugineuses.

Le dép. de la Vendée a une superficie de 681,700 hectares ou de 345 lieues carrées, dont près des deux tiers, c'est-à-dire 408,565 hect. en terres labourables, 109,896 en prés, 29,660 en bois, 8,232 en vergers et jardins, et 65,826 en landes et bruyères. L'agriculture occupe presque toute la population rurale : on élève et engraisse beaucoup de bestiaux; on exporte aussi des chevaux, des mulets et des moutons; sur les côtes, on se livre à la pêche de la sardine, et le dép. fournit un assez grand nombre de matelots à la marine marchande; la production du sel enfin est une grande ressource pour le pays. Son industrie manufacturière se réduit à la toilerie commune, à la tannerie, la papeterie, la corderie, la chapellerie, etc. Le dép. se compose des trois arrondissements de Bourbon-Vendée, Fontenay-le-Comte et Sables-d'Olonne formant 30 cantons et 294 communes, payant 1,514,072 fr. d'impôts fonciers. Au recensement de 1841, la population se montait à 356,453 âmes; au recensement précédent, elle avait été de 341,312 hab. offrant le mouvement suivant : naissances, 10,712 (5,384 masc., 5,328 fém.), dont 347 illégitimes; décès, 6,603 (3,298 masc., 3,305 fém.); mariages 3,160. Le dép. est divisé en cinq colléges électoraux, qui se réunissent à Luçon, Fontenay, Bourbon-Vendée, les Herbiers et les Sables-d'Olonne; les cinq députés sont nommés par 1,592 électeurs. Le dép. appartient à la 12e division militaire, dont le quartier général est à Nantes; il forme le diocèse de Luçon; sous le rapport judiciaire, il est du ressort de la cour royale de Poitiers, et sous celui de l'instruction publique, il dépend de l'académie de la même ville; enfin le culte protestant dépend de l'église consistoriale de Nantes.

Bourbon-Vendée, chef-lieu, est une ville nouvelle sur la rivière d'Yon, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Roche-sur-Yon, d'abord propriété des La Trémoille, puis de la maison de Bourbon (*voy.* ces noms). C'était un vieux château

assis sur le plateau d'une roche escarpée contre lequel s'adossait un chétif village, lorsque Napoléon y jeta les fondements d'une ville devant servir de chef-lieu. On y remarque la grande caserne qui a remplacé le vieux château, l'hôtel de la préfecture, l'église paroissiale, l'hôpital et le palais de justice. La ville a 5,257 habitants; appelée d'abord du nom de son fondateur, elle a reçu, sous la Restauration, celui qu'elle porte maintenant. Mortagne-sur-Sèvre (1,511 hab.) domine par sa position élevée la jolie vallée arrosée par cette rivière. On y voit les restes d'une ancienne forteresse et d'une abbaye de bénédictins. Fontenay, sur la Vendée, ville de 7,650 âmes, reçoit quelque mouvement de la navigation qui a lieu sur la Vendée et la Sèvre. Luçon, ville de 3,761 âmes, est mal bâtie et n'a de remarquable que sa cathédrale, auprès de laquelle se trouvent l'évêché et le séminaire. Sur la côte, on rencontre d'abord le port des Sables-d'Olonne à l'embouchure de la Vie, avec une population de 4,778 âmes; des bâtiments de 250 à 300 tonneaux peuvent y entrer à la marée haute; ensuite Beauvoir-sur-Mer (2,357 hab.), qui pourtant est à une lieue de la côte, mais qui communique avec l'Océan par le canal de Cahouette; enfin Saint-Gilles sur Vie (1,061 hab.), petit port au confluent de la Vie et du Jaunay, qui subsiste de ses marais salants et de la construction des barques. L'île Noirmoutier et l'île Bouin font partie du dép.; la première, qui a reçu son nom d'une ancienne abbaye de bénédictins, a 10 lieues de tour : elle est basse et entourée de bancs de sable; les habitants, au nombre de 7,027, ont beaucoup de marais salants, et se livrent aussi à l'agriculture et au jardinage. L'île Bouin, dont la population n'est que de 2,506 habitants, est également basse et couverte en partie de marais salants. Quelques vieux châteaux de la Vendée méritent encore d'être nommés; de ce nombre sont : le château de la Barbe-Bleue à Tiffauges, celui de Soubise et celui des Roches-Baritaud qui a appartenu à la famille Beauharnais (*voy.* ce nom). D-G.

VENDÉMIAIRE (JOURNÉE DU 13) an III (5 oct. 1795). Cette journée fut marquée par l'insurrection des sections, c'est-à-dire de la garde nationale, contre la Convention nationale (*voy.*) qui en triompha, grâce aux excellentes dispositions prises par Bonaparte, investi du commandement en second des troupes, sous les ordres de Barras (*voy.* ce nom et NAPOLÉON, T. XVIII, p. 357).

VENDETTA, mot italien qui répond au latin *vindicta* et signifie vengeance. Ce mot est surtout en grand usage en Corse, en Sardaigne, et dans d'autres contrées italiennes, où il désigne la vengeance de famille, vengeance de sang, c'est-à-dire l'usage barbare, consacré par les mœurs, qui oblige tous les membres d'une famille de venger le meurtre d'un de leurs parents, soit sur le meurtrier, soit sur sa famille, sans attendre l'intervention de la justice. Cette loi fatale, qui règne aussi parmi les montagnards du Caucase (*voy.* TCHERKESSES), existait anciennement chez différents peuples. Les Juifs appelaient *goël*, racheteur, celui que son degré de parenté obligeait de venger le sang répandu d'un membre de sa famille. Il en est souvent question dans la Bible (trad. fr. *garant de sang*), par exemple *Nombr.* XXXV, 19 et suiv., *Deutér.*, XIX, 6. 12, etc. S.

VENDEURS D'AMES. On donne ce nom à des espèces de courtiers hollandais qui, comme nos agents de remplacement, font commerce des hommes, surtout à Amsterdam. Ils reçoivent les gens pauvres et malheureux qui consentent à s'expatrier en qualité de matelots ou de soldats, et ils les entretiennent jusqu'à ce que la compagnie des Indes-Occidentales en désire. Alors le vendeur d'âmes reçoit un billet de transport ou d'obligation de 150 florins, lesquels, si le vendu reste en vie, sont déduits de son salaire, et sont payés après quelque temps au possesseur de ce billet. X.

VENDIDAD-SADÉ, *voy.* PERSANES (*langues*).

VENDOME, VENDOMOIS, ancien comté, ainsi nommé d'une ville aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement dans le dép. de Loir-et-Cher (*voy.*). Ce comté fut érigé en duché-pairie, par François Ier, en faveur du grand-père de Henri IV, Charles de Bourbon (*voy.* ce nom). —

Voir l'Art. de vérifier les dates, 2e part., t. XII, p. 482.

VENDOME (César, duc de), fils aîné de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées (*voy.*), naquit au mois de juin 1594, et fut légitimé 6 mois après sa naissance. On le nomma d'abord *César Monsieur*, et dès l'âge de 4 ans il fut fiancé à la fille du duc de Mercœur. Le duc, qui n'avait que cette fille pour unique héritière de son immense fortune, céda, par contrat de mariage, le gouvernement de la Bretagne à son gendre futur, auquel Henri IV donna le duché-pairie de Vendôme (*voy.* l'art. préc.). Cet enfant, tendrement chéri de son père et auprès de qui la cour était empressée, se vit tout à coup délaissé dès que le roi eut un fils légitime, et quoique César n'eût alors que six ans à peine, il s'en aperçut et s'en plaignit. « Il n'y a guère que chacun parlait à moi, disait-il tristement, et depuis qu'il y a un dauphin on ne me regarde plus. » Né avec un assez bon naturel, le petit duc, voyant chacun souhaiter si ardemment un dauphin, avait lui-même désiré ce frère, comme on le voit dans le récit naïf de la femme Boursier. Cette sage-femme de Marie de Médicis ayant dit à l'enfant qu'il dépendait d'elle que la reine eût un garçon ou une fille : « Puisque cela dépend de vous, répondit-il, mettez-y les pièces d'un fils. »

Cet enfant d'un esprit vif devint un prince vulgaire ; il se mêla, sans beaucoup de jugement et sans aucune dignité, aux intrigues qui agitèrent le règne de son frère Louis XIII. Il était un des chefs de ce parti des princes dont l'avidité et l'ambition prirent pour prétexte de soulèvement le mariage du roi de France avec une princesse d'Espagne. Arrêté et retenu prisonnier au Louvre (1614), César de Vendôme s'en échappa, et après avoir tenté en vain de persister dans sa révolte et avoir reçu d'assez grosses sommes de la cour, il fut compris dans la paix de Loudun (1616). Il ne tarda pas à se jeter dans de nouvelles intrigues, et fut, avec le grand-prieur son frère, l'un des complices de Chalais (1626). Les deux frères furent mis à Vincennes, où le grand-prieur mourut (1629) et d'où César sortit quelque temps après. Mais sa liberté lui coûta le gouvernement de Bretagne et plus d'une démarche avilissante auprès du cardinal de Richelieu, qui lui fit interdire le sol de France et le traita toujours avec quelque dureté, malgré les protestations dont le duc était prodigue envers son ennemi, et dont on retrouve les preuves dans des lettres manuscrites empreintes d'un sentiment d'humilité plus profond qu'il ne convenait au sang de Henri IV.

Durant son exil, Vendôme prit du service en Hollande, et il obtint enfin de rentrer dans sa patrie, où il vécut sans pouvoir et sans honneurs. Mais, en 1641, deux malfaiteurs, que les écrits du temps nomment des ermites et qui étaient accusés du crime de fausse monnaie, dénoncèrent le duc de Vendôme pour avoir voulu les suborner et leur payer la mort de Richelieu. L'accusation était absurde, Vendôme était incapable d'un tel crime ; mais il importait au cardinal que l'on y crût, et Vendôme fut sommé de venir se justifier. Moins rassuré par son innocence qu'épouvanté de la vengeance de Richelieu, Vendôme s'enfuit en Angleterre ; il fut jugé par contumace, et le roi son frère présidait le tribunal extraordinaire composé tout exprès pour cette affaire. Le fils de Henri IV allait être condamné sans l'intervention calculée et la générosité de parade du cardinal, qui conjura le roi de faire grâce. Le roi consentit seulement à suspendre la décision du procès, mais le ministre étant venu à mourir, Vendôme rentra en France ; le roi lui donna des lettres d'abolition et ordonna au parlement de faire le procès aux ermites que Richelieu avait gardés en prison comme une menace permanente contre le duc fugitif. La mort du roi Louis XIII suivit de près le retour du duc de Vendôme. Celui-ci recommença sous la régence d'Anne d'Autriche le rôle qu'il avait joué sous celle de Marie de Médicis. On le vit au premier rang des grands seigneurs composant le parti qu'on nomma des *importants*, et ces nouvelles intrigues furent punies d'un nouvel exil. Cependant Mazarin le rappela et parvint à acheter son dévouement à force d'argent et d'emplois (1650). De ce moment il se voua au service de la couronne sans

grande capacité, mais du moins sans infidélité. Il prit Bordeaux sur les mécontents en 1653, et en 1655 il battit la flotte espagnole dans les eaux de Barcelone. Après quelques années d'un repos auquel le condamnaient ses infirmités, il mourut à Paris le 22 oct. 1665, laissant une renommée peu digne du grand roi qui lui avait donné le jour.

Tel était le fondateur de cette maison; quelques-uns de ses successeurs méritent aussi, et même à un plus haut degré, de fixer notre attention.

Louis, duc de Vendôme, fils aîné de César, porta, jusqu'à la mort de son père, le nom de duc *de Mercœur*. Il était né en 1612, et commença la carrière des armes à 18 ans, dans la campagne de Piémont, où le roi commanda lui-même en 1630. On le retrouve souvent dans les armées de Louis XIII, et il fut blessé à l'attaque des lignes françaises devant Arras, quelques jours avant la prise de cette ville (1640). Peu de temps après, la fuite de son père lui fit abandonner le service, et il n'y rentra qu'après la mort de Richelieu. Il fut vice-roi de Catalogne en 1649. Deux ans après, il épousa Laura Mancini, et devenu par cette alliance neveu de Mazarin, cette parenté lui servit plus que ne lui avait servi celle de Henri IV: les emplois et les faveurs lui furent prodigués. Ayant perdu sa femme, il entra dans les ordres et sollicita les dignités de Rome, qui le fit cardinal et bientôt légat *à latere* auprès du roi de France. Il ne jouit pas longtemps de ces nouveaux honneurs, car il mourut en 1669, avec la réputation d'un homme de capacité et d'esprit fort ordinaires.

Le second fils de César, François de Vendôme, connu sous le nom de duc *de Beaufort* qu'il porta toute sa vie, était né en 1616, et, comme son frère, il servit dans les armées de Louis XIII, d'où l'éloigna aussi pour quelque temps la disgrâce de son père. Après la mort du roi, la régente le traita avec une confiance qu'on explique en disant que Beaufort avait su que cette princesse était initiée à la conspiration de Cinq-Mars, et qu'il avait religieusement gardé un secret qu'on avait voulu lui faire trahir. Cette princesse le chargea de la garde de ses deux fils, au moment de la mort de Louis XIII, les croyant alors en péril. Mais cette intimité dura peu. Le duc de Beaufort prit place parmi les *importants*, traita Mazarin avec mépris et la reine avec hauteur; ses extravagances le firent confiner à Vincennes dès 1643. Il parvint, au bout de 6 mois, à s'évader. Durant la Fronde (*voy.*), il figura parmi les ennemis de la cour et les courtisans du peuple, qui le surnomma le *roi des halles*, titre qu'il méritait beaucoup moins par son amour pour le peuple que par ses allures grossières et son langage poissard. Le roi des halles quitta son palais pour habiter une maison voisine des marchés, dans la rue Quincampoix, et il consacra son titre en y ajoutant celui de marguillier de Saint-Nicolas-des-Champs. Le roi des halles avait des airs de hauteur et des manières de commandement que souffre volontiers la multitude dans ceux qu'elle affectionne, surtout lorsque cette apparente fierté sait se tempérer par la parole vulgaire. Le duc de Beaufort cachait d'ailleurs, sous de vaniteuses prétentions assez capables de faire illusion à la foule, une incapacité qui n'échappait point aux habiles; et la populace mesurait son engouement sur la présomption bien plus que sur le génie de son idole. Ce qui distingua surtout le duc de Beaufort dans la guerre de la Fronde, aussi bien que dans l'accommodement qui la termina, ce fut son orgueilleuse insuffisance, et il se soumit avec la même légèreté étourdie qu'il s'était révolté. A peine la Fronde éteinte et Louis XIV solidement établi sur son trône, le duc de Beaufort abdiqua sa royauté de place publique, et il servit le grand roi en soldat fidèle autant que brave. Défenseur intrépide de Candie contre les Turcs, il périt dans une sortie et son corps ne put être retrouvé (1691). *Voy.* Masque de fer.

Louis-Joseph, 3e duc de Vendôme, fils aîné de Louis, porta le titre de duc *de Penthièvre* durant la vie de son père. Ce prince, qui devait se trouver sur les champs de bataille en face d'Eugène et de Marlborough, fit le premier apprentissage de la guerre sous Turenne, en 1672, à l'âge de 18 ans (il était né en 1654). Sans le suivre dans les di-

verses campagnes auxquelles il prit part, nous remarquerons qu'il avait acquis une belle renommée militaire lorsque, lieutenant de Catinat, il contribua puissamment au triomphe de la Marsaille (1693). Il eut alors le commandement en chef de l'armée de Catalogne et marqua cette campagne par une bataille décisive que suivirent la prise de Barcelone (1695) et la paix de Ryswick.

La guerre de la succession vint bientôt offrir à Vendôme une tâche difficile, digne de son courage et de son talent. Son véritable titre d'honneur dans la postérité, c'est d'avoir alors rappelé la fortune de la France, et changé en triomphes les désastres de cette époque. Il commença par réparer en Italie les fautes de Villeroy (1702), et, lorsque tout semblait perdu, il battit les Impériaux et le duc de Savoie, il entra en vainqueur dans le Tyrol et dans le Piémont, il parvint à lutter, durant plusieurs années, avec avantage contre le génie d'Eugène, et à rendre du moins indécise, s'il ne la gagna pas, une partie terriblement compromise par l'impéritie de Villeroy (*voy.* ce nom).

Appelé d'Italie en Flandre, où l'on voulait opposer sa fortune au désastre de Ramillies, il ne fut pas là plus habile qu'heureux; il perdit la bataille d'Oudenarde et laissa prendre Lille à la vue d'une puissante armée. Vendôme avait alors réunis contre lui Eugène et Marlborough, et lorsqu'il aurait eu besoin de toutes ses ressources, il s'affaiblit encore par ses tristes dissensions avec le duc de Bourgogne, qui servait avec lui dans l'armée de Flandre et envers lequel il eut des torts graves.

Cependant les affaires de Philippe V étaient réduites en Espagne à un état désespéré; il crut que le duc de Vendôme seul pouvait le sauver: il conjura Louis XIV de le lui envoyer, et, en effet, la fortune du général sembla répondre à cet appel, et se retrouva avec lui sur ce nouveau champ de bataille. Bientôt l'archiduc, qui était alors maître de Madrid, fut réduit à fuir, et le général français ramena le petit-fils de Louis XIV sur le trône où son rival s'était un instant assis (3 déc. 1710). Mais ce triomphe, pour être durable, avait besoin de la consécration d'une grande victoire, et la bataille de Villaviciosa (10 déc.) assura définitivement la couronne des Espagnes sur la tête de Philippe et orna celle de Vendôme d'un impérissable laurier. Ce fait d'armes doit d'autant plus être compté à sa gloire que, pour dompter les ennemis, Vendôme avait dû se dompter lui-même. Affaibli par l'âge et la maladie, il sembla, dans cette campagne, retrouver une jeunesse, une vigueur nouvelles, et dans ce corps dont l'indolence naturelle aurait dû s'accroître par la souffrance, se révélèrent tout à coup une infatigable activité et une irrésistible ardeur. Il survécut peu à ce dernier effort et mourut en Catalogne (11 juin 1712) où il était allé détruire les restes du parti de l'archiduc.

La vie de Vendôme présente un composé étrange d'incapacité et de talent, de vices et de vertus. Doué à un assez haut degré de quelques-unes des qualités qui font le grand général, il y joignait des défauts capables de compromettre le génie lui-même. La paresse, l'incurie, l'impuissance à combiner un vaste plan, à se rendre maître d'un dessein conçu dans toute sa profondeur, lui ont été justement reprochés; mais on a dû lui reconnaître, en même temps, la justesse et la rapidité du coup d'œil, le talent de s'emparer tout à coup d'une situation bonne ou mauvaise pour en saisir les avantages ou en dominer les périls; personne ne lui a refusé la valeur, le sang-froid, la puissance de rester en toute occasion maître de soi-même, faculté suprême du général qui souvent le rend maître aussi de la fortune. Si maintenant nous considérons l'homme, nous verrons un désintéressement dégénérant en désordre, une bonté voisine de la faiblesse, un cynisme de saleté, et surtout une effronterie de mœurs infâmes qui de sa tente à l'armée, aussi bien que de sa résidence d'Anet, faisaient de mauvais lieux et qui condamnaient cet homme, si distingué sous d'autres rapports, à l'intimité de tout ce qu'il y avait, parmi ceux qui l'entouraient, d'intri-

gants, de vauriens et de gens plus dignes de mépris.

Philippe de Vendôme, né en 1655, frère du précédent, lui ressembla un peu par ses talents et beaucoup par ses vices. Engagé dans l'ordre de Malte, on le vit, jeune encore, déployer dans la défense de Candie contre les Othomans quelque capacité et un rare courage. On le trouve ensuite sur la plupart des champs de bataille où combattit son frère. Disgracié pour avoir obéi trop prudemment peut-être à la bataille de Cassano, il fut pendant plusieurs années privé de tous ses bénéfices. Lorsque le Temple lui fut rendu, il s'y établit en Mécène, et les lettres y trouvèrent une protection tempérée par la familiarité du maître. La plupart des littérateurs distingués de cette époque y étaient accueillis avec empressement, et parmi les réunions spirituelles dont on conserve la mémoire, la société du Temple est l'une des plus célèbres. J.-B. Rousseau y brilla au premier rang, et le grand-prieur est plus connu de la postérité par les vers du poëte que par ses propres actions. Mais il faut bien dire qu'à côté des lettres régnaient, dans le palais du Temple, la paresse, les orgies de table, la licence des discours, la corruption des mœurs. Ce fut dans cet asile de l'esprit et de la débauche que s'éteignit le nom de Vendôme, à la mort de ce dernier descendant de Henri IV et de Gabrielle, le 27 janvier 1727. M. A.

VÉNÈDES, Wendes ou Windes, nom donné par les Allemands, à l'exemple de Jornandès (*Vinidarum natio*), à cette branche de la famille des Slaves (*voy.*) qui, dès le VI^e^ siècle, était établie dans le nord et l'est de l'Allemagne, le long des côtes de la Baltique et depuis l'Elbe jusqu'à la Vistule. Sous cette dénomination générale, on comprend ordinairement toutes les peuplades slavonnes de cette contrée, savoir: 1° les *Obotrites*, une des plus puissantes, qui se fixa dans le Mecklenbourg et fut presque entièrement exterminée par Henri-le-Lion, dans le XII^e^ siècle, avec les Polabes, les Wagriens et les Linones; 2° les *Poméraniens* ou *Viltzes*, qui habitaient les contrées situées entre l'Oder et la Vistule, et dont les souverains, alliés des Allemands depuis 1181, régnèrent jusqu'en 1637; 3° les *Oukraniens*, les *Hévéliens* et les *Rhétariens* dans les cinq Marches du Brandebourg, qui furent vaincus et détruits par Albert-l'Ours, margrave de Brandebourg; 4° les *Lutitzes* dans la Lusace; 5° enfin les *Sorbes*, que toutefois quelques écrivains regardent comme une peuplade différente des Vénèdes. — Dans une acception moins étendue, le nom de Vénèdes (*Wenden*) s'applique aujourd'hui au reste des Slaves établis dans la Haute et la Basse-Lusace, lesquels parlent encore le slavon et ont des mœurs et des coutumes particulières. C'est une race d'hommes vigoureux, dont les femmes sont très recherchées comme nourrices; ils ont la réputation d'être laborieux, dociles et hospitaliers, mais en même temps très sensuels et sournois. Leur nombre s'élève en Saxe à 30,000; leur langue, susceptible de grands développements, vient de prendre rang parmi les langues écrites et se distingue par sa mélodie et son énergie. Comme les autres Slaves, ils gémirent longtemps dans la plus dure oppression, étrangers à tous les progrès de la civilisation. Leur sort ne s'est adouci que depuis la réforme. Pendant la guerre de Trente-Ans, on voulut extirper leur langue, et à cet effet on leur donna des pasteurs allemands; mais depuis le XVIII^e^ siècle on se montre en général plus tolérant à leur égard. *C. L.*

On sait que les Vénèdes figurent encore aujourd'hui dans le titre *in extenso* de deux souverains : le roi de Suède se dit aussi roi *des Goths et des Vénèdes*, et le roi de Prusse, duc *des Cassoubes et des Vénèdes*. Nous avons parlé, T. XXI, p. 333, de leurs deux villes de Julin et Vineta. Au reste, ce qu'on peut lire de plus satisfaisant à leur égard se trouve dans Schafarik, *Slawische Alterthümer*, t. I^er^, p. 65 et suiv.; et pour l'histoire de cette branche des Slaves, on peut voir L. Giesebrecht, *Wendische Geschichten aus den Jahren* 780 *bis* 1182 (t. I^er^, Berlin, 1843, in-8°), et Gebhardi, *Allgemeine Geschichte der Wenden und Slaven*, dans l'Histoire universelle de Halle, t. LI-LII, in-4°. S.

VÉNERIE (de *venari*, chasser), l'art de chasser avec des chiens courants toutes sortes de bêtes, particulièrement les bêtes fauves. le cerf, le daim, le chevreuil, le sanglier, le loup, le renard. Cet art n'a pas seulement pour but de détruire ces animaux, comme la chasse au fusil ou au piége, mais bien de les détruire suivant des règles données dont l'objet est d'amener la bête aux abois, après l'avoir découverte et lancée ou dépistée de sa retraite ; de la forcer, pour ainsi dire, à se rendre, lorsque, épuisée malgré toutes ses ruses, elle est prise par les chiens, et de ne l'égorger enfin qu'en l'obligeant à s'avouer vaincue. Pour cela, il faut réunir plusieurs chasseurs avec des équipages de chasse, des valets et des meutes de chiens dressés exprès suivant la bête à chasser. On s'assure d'abord de la partie du bois où l'animal a établi sa retraite, et on la marque en cassant des branches, ce qui s'appelle des *brisées*. On établit des relais en divisant sa meute. Le *limier* sert à *quéter* et *détourner* l'animal en tournant tout autour de l'endroit où il est entré, et l'on sait alors qu'il n'en est pas sorti. Lorsque les chiens ont découvert la trace de l'animal, on le *lance*, on le poursuit. Quand une meute est fatiguée, que la bête a été poussée vers une autre partie du bois, le relais le plus près la chasse à son tour, et cela jusqu'à ce qu'elle succombe. On la tue, et les chiens se jettent sur la *curée* au son du cor, dont les airs, en servant d'avertissements et de signaux, ajoutent encore à la bruyante gaieté de ces parties. De cette façon la vénerie est devenue une science ayant des mots techniques qui sont passés pour la plupart dans le langage figuré.

On a déjà vu, à l'article qui lui est consacré, que la chasse était surtout destinée au plaisir des grands; bien propre à développer les forces physiques et à entretenir l'esprit guerrier, elle était pratiquée particulièrement au moyen-âge, où, d'ailleurs, le sol, couvert de forêts, était aussi plus garni de gibier. Jusqu'à la révolution, nos rois ont eu des véneries montées. Le *grand-veneur* était l'officier qui avait sous ses ordres immédiats tout ce qui concernait le service des chasses du roi. Chaque équipage destiné à la chasse d'une espèce d'animaux était sous les ordres d'un lieutenant. Cet officier présidait à toutes les opérations d'intérieur; c'était à lui que le sous-lieutenant, les pages de vénerie, les piqueurs, les valets de limiers, les valets de chiens rendaient compte de ce qui se passait au bois ou au chenil. Sous l'empire et la Restauration, on vit reparaître la vénerie dans la maison du chef de l'état; elle en a disparu après la révolution de juillet. La chasse au fusil a presque dépeuplé nos bois, et une louveterie (*voy.*) a seule été organisée pour la destruction des animaux dangereux. — Une foule de traités ont été écrits sur la chasse. On en doit même un au roi Charles IX. X.

VÉNÉRIENNES (MALADIES), *voy.* SYPHILIS.

VENEZUELA. Cette république de l'Amérique méridionale est un démembrement de la Colombie (*voy.*), confédération dissoute en 1831. Elle a pour bornes la mer des Antilles au nord, cette même mer et la Guyane anglaise à l'est, la province brésilienne du Para au sud, et la république de la Nouvelle-Grenade à l'ouest. On évalue sa superficie à environ 20,000 milles carr. géogr. (1,039,095 kilom. carr., selon M. Balbi), c'est-à-dire à près du double de la France; mais dans toute cette vaste étendue le recensement de 1839 n'a constaté qu'une population de 945,348 hab. Le Venezuela est arrosé par une multitude de fleuves dont le principal est l'Orénoque (*voy.*), le troisième en importance de toute l'Amérique du Sud, qui se décharge par plusieurs embouchures dans l'océan Atlantique. Parmi ses affluents, plusieurs, tels que le Caroni, le Guaviare et l'Apure, égalent en étendue les plus grands fleuves de l'Europe. Par le Cassiquiare, qu'on peut considérer comme une branche de l'Orénoque, ce dernier communique avec le puissant Rio-Negro, qui est lui-même un des plus forts tributaires de l'Amazone. La grande lagune communément appelée lac de Maracaïbo reçoit aussi un grand nombre de rivières, parmi lesquelles on remarque la Zulia. La chaîne des Andes déploie dans cette contrée ses vastes pentes en forme de terrasses appelées *paramos*, et contiguës à l'est à d'im-

menses plaines, entièrement privées d'arbres, connues sous le nom de *llanos*. Celles-ci, que les débordements des fleuves, pendant la saison des pluies, couvrent souvent de manière à en changer l'aspect en celui d'une vaste mer, communiquent au climat une extrême insalubrité par leurs exhalaisons. Les productions du sol, aussi importantes que variées, consistent surtout en riz, maïs, patates, café, cannes à sucre, coton, tabac, cacao, vanille, indigo, bois de teinture et drogues médicinales. Près d'Aroa, une mine de cuivre très abondante est exploitée depuis quelques années par une compagnie anglaise. Outre les espèces européennes qui se sont acclimatées dans le pays, il s'y trouve des buffles, des jaguars, des singes, des armadilles, des condors, des tortues et des serpents à sonnettes.

La population de la république se compose de blancs descendant des Espagnols, d'hommes de couleur, d'Indiens soumis ou libres et de nègres. Cependant la traite des noirs y est prohibée depuis la loi de 1821. Le gouvernement a récemment attiré dans le pays quelques colonies d'Allemands, agriculteurs et artisans. La religion catholique y est presque universellement exercée, mais tous les autres cultes sont librement professés. Les dîmes que percevait jadis le clergé de l'Église dominante sont abolies. Les prêtres sont aujourd'hui salariés par l'état et soumis à sa surveillance. Un congrès, composé d'une chambre des représentants et d'un sénat d'une part, et de l'autre un président électif, dirigent ensemble les affaires de la république. Les revenus de l'état se montaient, en 1839, à 1,727,176 piastres. La dette a été fixée, par la convention du 23 déc. 1834, à 28 $\frac{1}{2}$ p. % du total de celle de l'ancienne Colombie, ou à 2,844,585 liv. sterl. Des 12 départements que comprenait cette confédération, 4, ceux de l'Orénoque, de Venezuela ou Caracas, d'Apure et de Zulia, ont formé l'état moderne de Venezuela, aujourd'hui partagé en 13 provinces, subdivisées en cantons. L'une d'elles embrasse la ci-devant Guyane colombienne, vaste contrée déserte, mais supérieure en étendue à toutes les 12 autres réunies. Le siége du gouvernement est *Caracas* (*voy.*), ville archiépiscopale, qui possède une université et fait un grand commerce avec l'intérieur. La population de cette capitale est aujourd'hui réduite à 35,000 âmes, de 45,000 qu'elle comptait avant le terrible tremblement de terre qui la ruina presque entièrement en 1812. Les autres villes les plus considérables sont Valencia, Barquisimeto, Varinas et Angostura, la place la plus commerçante des rives de l'Orénoque. La Guayra est le principal entrepôt pour les exportations de Caracas, malgré l'insalubrité de son climat et le mauvais état de son port. Parmi les autres villes maritimes, nous citerons encore Maracaïbo, sur le bord du détroit qui sépare la lagune du golfe du même nom, et Cumana, avec une baie superbe. La population de ces différentes villes varie de 4 à 16,000 âmes, et les deux dernières sont fortifiées. Coro ou Venezuela, qui a donné son nom à tout le pays, est une ville bien déchue et bâtie sur pilotis dans de petites îles; c'est ce qui l'a fait appeler Venezuela (Petite Venise), par les Espagnols, ses fondateurs, qui y abordèrent les premiers en 1499.

De cet état dépendent aussi l'île de Margarita, avec le petit port franc de Pampayar, et l'îlot désert et stérile de Cubagua, qui était, au XVI^e^ siècle, le florissant rendez-vous des navires occupés à la pêche des perles. Il n'y reste plus trace du Nouveau-Cadix, ville que les pêcheurs y avaient construite et dont la splendeur et l'opulence avaient passé en proverbe.

Sous la domination espagnole, une portion du territoire de la république actuelle de Venezuela formait la capitainerie générale de Caracas, et le reste était compris dans la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade. On a vu, aux articles CARACAS et BOLIVAR, comment cette partie de l'Amérique s'affranchit du joug de la métropole et s'unit avec les contrées qui l'avoisinent à l'ouest, sous le nom général de Colombie. Mais ce lien factice ne subsista pas longtemps; le général Paëz (*voy.*) acheva de le briser par les armes en 1831. Nommé président du Venezuela, constitué en république indépendante, il s'appliqua sans

relâche à y faire régner l'ordre et la paix. A l'expiration du terme légal de ses fonctions, il les résigna le 20 janvier 1835, sans se rendre aux sollicitations de ses concitoyens qui lui offraient de nouveau leurs suffrages. Un jurisconsulte, le docteur Vargas, fut alors élu; mais l'armée s'étant vue négligée par ce dernier, un puissant parti militaire s'éleva contre lui et le força de s'exiler dans l'île danoise de Saint-Thomas. Ces graves désordres déterminèrent le général Paëz à sortir de sa retraite pour y mettre un terme et ramener le triomphe de la constitution et des lois. Il rassembla des troupes, défit les factieux et réintégra le président fugitif dans sa dignité. Depuis cette époque, le repos de la république n'a plus été sérieusement troublé, et le gouvernement du Venezuela, sur lequel le libérateur du pays continue d'exercer une salutaire influence, marche dans des voies plus tranquilles et plus sages que ceux des autres états de l'ancienne Amérique espagnole, livrés à toutes les secousses de l'anarchie. CH. V

VÉNIEL, *venalis*, ce qui peut s'acheter ou se racheter, *voy.* PÉCHÉ.

VENIN, liquide sécrété naturellement par certains animaux, et qui, possédant des propriétés délétères, leur sert de moyen d'attaque ou de défense. Le venin diffère du *virus* (*voy.*), en ce que celui-ci est toujours le résultat d'une maladie. Le mot *venimeux* n'a pas une acception aussi étendue que le mot *vénéneux* : il ne s'applique qu'aux poisons *animaux*. Les venins sont sécrétés par des appareils particuliers, dont la disposition diffère dans les diverses espèces qui en sont pourvues. Ils n'ont pas tous la même activité; il en est dont l'action est, pour ainsi dire, foudroyante : tel est celui de certains serpents; d'autres n'excitent qu'une légère inflammation, et ne font ressentir leur action qu'à la place même où ils sont appliqués. Il n'est, dans la grande division des vertébrés, que les ophidiens ou serpents (*voy.*) qui soient pourvus de venin; dans les animaux supérieurs, il n'y a point d'espèce venimeuse à proprement parler. On en trouve beaucoup, au contraire, parmi les invertébrés, et particulièrement dans la classe des insectes (*voy.* VIPÈRE, CROTALE, SCORPION, TARENTULE, ARAIGNÉE DES CAVES, ABEILLE, BOURDON, GUÊPE, etc.). C'est improprement que l'on rangerait parmi les animaux venimeux quelques espèces de poissons ou de coquillages qui font parfois éprouver, quand ils ont été introduits dans l'estomac, des accidents d'empoisonnement (*voy.* MOULES, etc.), ou ceux dont la chair, altérée par des maladies antécédentes, a déterminé des affections graves, telles que la *rage* (*voy.*), la *pustule maligne*, etc. C. S-TE.

VENISE, la reine déshéritée de l'Adriatique, n'est plus aujourd'hui que la seconde capitale du royaume Lombardo-Vénitien, siége toutefois du gouvernement des provinces vénitiennes, d'un patriarche et du vice-roi autrichien pendant une partie de l'hiver. Bâtie sur un petit groupe de la chaîne d'îlots que le bras de mer assez large, mais peu profond, des lagunes (*voy.*) sépare du continent, elle a des canaux pour rues principales, et supplée par le mouvement cadencé de ses barques et de ses noires gondoles à la circulation bruyante des voitures et des carrosses qui lui manquent entièrement. On y a compté de 72 à 136 petites îles formées par les nombreux canaux qui la traversent et jointes entre elles par 306 ponts. Le plus fameux, sur le grand canal, est le superbe Ponte-Rialto, formé d'une seule arche et long de 187 pieds sur 43 de largeur. La plupart des édifices sont construits sur pilotis et ont leurs façades principales tournées vers les canaux. Si ces derniers sont ainsi bordés d'une double ligne de bâtiments d'un aspect vraiment imposant, les passages laissés derrière les maisons, au contraire, ne forment généralement que des ruelles étroites. Une foule de monuments attestent l'ancienne splendeur de Venise. Les regards se portent avec admiration sur un nombre infini de palais, aujourd'hui en partie délabrés, et d'églises magnifiques, ornées d'une multitude de chefs-d'œuvre en mosaïque ou en sculpture et de peintures inimitables de l'école vénitienne (*voy.* cet article). On compte 51 places

publiques, parmi lesquelles il en est une qui éclipse toutes les autres : tout le monde a nommé la célèbre place de Saint-Marc, entourée de majestueux édifices à arcades, et décorée de deux hautes colonnes. Elle a reçu son nom de l'église de Saint-Marc, vieux monument construit dans le goût byzantin et d'une magnificence tout orientale à l'intérieur. S'il faut en croire la légende, les restes de l'Évangéliste S. Marc y ont été transportés, sous le doge Justinien, d'Alexandrie en Égypte. On a replacé devant le grand portail de l'église les chevaux antiques de bronze corinthien qui se trouvaient anciennement à Constantinople et que Napoléon fit plus tard emmener de Venise à Paris. Les *Procuratie vecchie* et *Procuratie nuove*, aujourd'hui palais du gouvernement, encadrent la plus grande partie de la place; l'hôtel des monnaies, dit Zecca, en forme une dépendance. Dans le ci-devant palais des doges, on voit encore les fameux *plombs* ou prisons d'état et le pont des Soupirs, d'où les corps des suppliciés étaient précipités dans le canal qui coule au bas; mais la gueule de lion, autrefois toujours ouverte aux dénonciations secrètes, a disparu. La place de Saint-Marc n'est pas seulement, sous le rapport historique, l'endroit le plus célèbre de Venise, c'est aussi l'unique promenade des Vénitiens, le rendez-vous général des étrangers, des chevaliers d'industrie et des baladins. Le fameux arsenal de Venise, dans une île entourée de hauts murs crénelés, réunit dans sa vaste enceinte tous les établissements nécessaires pour la construction et l'armement d'une flotte. A d'excellents docks il joint d'immenses magasins, des corderies, des ateliers pour la fabrication des toiles à voiles, des fonderies de canons et des forges. On y montre encore un petit fragment du fameux Bucentaure (*voy.*), galion doré qui figurait dans les pompes annuelles de la Venise des doges.

Cette ville ne renferme pas moins de 30 églises catholiques. Les grecs unis, les arméniens et les protestants y ont également plusieurs temples de leurs cultes respectifs. Dans l'ancienne église *de' Frati*, on voit, depuis 1827, le monument érigé à Canova avec le produit d'une souscription couverte par les dons de l'Europe et de l'Amérique. Les Juifs ont 7 synagogues à Venise. Parmi les nombreux établissements d'instruction, de sciences et d'arts que cette ville possède, il faut distinguer un lycée, plusieurs gymnases et écoles spéciales, le collége *della Salesiane* pour les demoiselles, l'académie des beaux-arts avec une précieuse galerie de tableaux, plusieurs bibliothèques (*voy.* T. III, p. 483), le dépôt général des archives, peut-être la plus volumineuse collection de ce genre qui existe, une école pour les cadets de marine, le collége arménien dans lequel se publie une gazette arménienne très répandue dans tout le Levant, etc., etc. Venise ne manque pas non plus d'hôpitaux, d'hospices et d'autres fondations de bienfaisance. Il y a 7 théâtres, mais le plus célèbre, celui de la Fenice, qui se rangeait à côté des plus beaux et des plus splendides de l'Italie, a été détruit par un incendie le 12 déc. 1836. La population qui, en 1797, époque de la chute de l'ancien gouvernement de Venise, était encore de 140,000 âmes, ne dépasse plus de beaucoup 100,000 aujourd'hui. Les produits de l'industrie vénitienne consistent principalement en ouvrages de verrerie, soieries, calottes grecques, bijouterie, fleurs artificielles, cordages, thériaque et savon. Autrefois Venise excellait dans la fabrication du verre et des glaces; aujourd'hui les instruments d'optique de cette ville ont seuls conservé quelque réputation. Le nombre des joailliers, dont l'habileté n'était pas moins renommée jadis, s'est également réduit de 500 à 40. Le déclin du commerce de Venise a suivi une progression bien plus affligeante encore que celui de son industrie. On assure qu'en 1421 la marine marchande comptait 3,345 navires, montés par 36,000 matelots, pendant que 16,000 ouvriers étaient constamment occupés dans son port aux constructions navales. Même aujourd'hui, il règne encore une certaine activité dans les chantiers de Venise, et cette place peut toujours être citée comme une des plus commerçantes de l'Adriatique; les affaires de commission et de

banque notamment y sont assez considérables. De vastes travaux ont déjà été exécutés ou se poursuivent à grands frais dans le port et dans les lagunes de Venise, afin d'en rendre l'accès plus commode aux navires gênés par l'envahissement des sables, et de fortifier en même temps les communications avec la terre ferme. En 1843, 5,042 navires, du port de 361,496 tonneaux, y sont entrés, tandis que les arrivages de Trieste étaient de 8,629 navires jaugeant 498,236 tonneaux. Des services réguliers de bateaux à vapeur entretiennent une correspondance continuelle entre ces deux ports, et le grand chemin de fer qui doit rattacher la cité des lagunes à Milan, par l'intermédiaire de Padoue, est en pleine construction. Depuis 1830, le rayon de franchise du port, auparavant borné à l'enceinte de l'île de Santo-Georgio, a été, sauf quelques restrictions, étendu à la ville entière, ainsi qu'à une partie de ses plus proches dépendances. Venise, naturellement très forte par sa situation, n'a été munie qu'à une époque récente de fortifications considérables du côté de la terre ferme. Comme port militaire, elle est en même temps le siége du commandement général de la marine autrichienne. Le carnaval, qui a été de tous les temps célèbre à Venise, anime seul encore, une fois tous les ans, la morne physionomie de cette ville, dans laquelle, au temps de sa puissance même, une teinte lugubre assombrissait, sans les voiler, des mœurs d'une licence et d'une corruption devenues proverbiales. — On peut consulter sur cette ville : Moschini, *Nuova guida per la città di Venezia*, Venise, 1834, avec 48 grav.; et J. Lecomté, *Venise, ou coup-d'œil littéraire, artistique, historique, poétique et pittoresque sur les monuments et les curiosités de cette cité*, Paris, 1844, un gros vol. in-8°.

Histoire. Le nom de Venise (en italien *Venezia*) est dérivé de celui des Vénètes ou Hénètes, peuplade d'origine illyrienne selon les uns, celte ou gauloise selon les autres, ou, s'il faut en croire une antique tradition, issue d'une colonie asiatique qui se serait établie, sous la conduite du chef troyen Anténor, le long du littoral compris entre les Alpes Juliennes et l'embouchure du Pô. Subjuguée par les Romains avec le reste de la Gaule Cisalpine, la Vénétie forma une province à part dans les divisions postérieures de leur empire, après Constantin. C'est seulement au temps des grandes invasions des Barbares dans l'Italie septentrionale qu'une partie des habitants de la côte où débouchent les eaux du Tagliamento, de la Brenta, de l'Adige et de la Piave, cherchèrent un refuge contre le pillage et la mort dans les lagunes (*voy.*) voisines. Là, et notamment dans l'île de Rialto, les Padouans, déterminés par les avantages locaux d'une situation éminemment favorable à la navigation et au commerce, avaient formé, les premiers, quelques établissements. La population toujours croissante que les orages du temps poussèrent à s'y fixer forma primitivement une communauté toute démocratique, sous des magistrats populaires appelés tribuns (420-697). Les pirateries des Esclavons la mirent dans la nécessité de se créer une marine militaire, qui acquit promptement de l'importance. Les triomphes remportés sur les Goths en Italie par Bélisaire et Narsès facilitèrent les rapports des Vénitiens avec l'empire Grec et leur procurèrent des relations multipliées avec les ports du Levant. La destruction de Padoue par les Lombards contribua encore à favoriser l'essor de sa jeune rivale, et aucune des nations barbares qui avaient conquis l'Italie n'étant portée au commerce, cette circonstance profita à la population des lagunes, seule en mesure de pourvoir ces rudes guerriers des objets de luxe qui les tentaient et que le pays dévasté ne produisait plus au gré de leurs désirs.

Mais avec les richesses parurent aussi les premiers germes de dissension. Les troubles des élections annuelles et les jalousies qui s'élevèrent entre les tribuns déterminèrent, en 697, la convocation d'une assemblée générale du peuple à Héraclée, où l'on se décida à choisir un chef unique et suprême. Les suffrages se portèrent sur Paolucci Anafesto, qui fut proclamé en conséquence premier duc ou doge (*voy.*) de la république de Venise. Le doge qui, dans l'origine, était nommé à vie par le peuple, jouissait alors

d'un pouvoir très étendu, et son gouvernement présentait une monarchie élective, entée sur des bases et tempérée par des éléments démocratiques; mais des secousses violentes et souvent répétées finirent, au XIII^e^ siècle, par assujettir entièrement le dogat à l'influence de l'aristocratie. Le siége du gouvernement, d'abord transféré d'Héraclée dans l'île de Malamocco, ne se fixa qu'au commencement du IX^e^ siècle d'une manière définitive dans celle de Rialto, au centre de la Venise actuelle. Ainsi fut déterminé le brillant avenir de la future reine de l'Adriatique, où la navigation et le commerce appelèrent l'industrie, la puissance et la domination.

Les premiers doges furent des hommes énergiques et belliqueux; le succès couronna la plupart de leurs entreprises. Déjà Anafesto se fit céder par les Lombards la bande de terre comprise entre la grande et la petite Piave. Les exploits du puissant roi des Francs Pepin-le-Bref dans la Haute-Italie n'intimidèrent pas les Vénitiens qui défirent même sa flotte dans les lagunes. A partir du IX^e^ siècle, ils battirent fréquemment sur mer les Sarrazins, et au commencement du X^e^ ils repoussèrent les Hongrois, dont les incursions dévastatrices n'avaient pas épargné leur territoire. Après avoir purgé l'Adriatique des pirates qui l'infestaient, ils s'emparèrent des îles de la Dalmatie qui leur avaient servi de repaires, du littoral voisin et de l'Istrie, en 997, sous le doge Orseolo II, qui joignit à ses autres titres celui de duc de Dalmatie. Des podestats (*voy.*) furent préposés à l'administration des villes et provinces conquises, que les rois de la Croatie et de la Hongrie tentèrent en vain d'arracher aux successeurs d'Orseolo. Sous le dogat de Vitale Falieri, élu en 1082, Venise obtint des empereurs grecs, en récompense des services qu'elle leur avait rendus, la renonciation formelle à tous les droits de suprématie longtemps invoqués contre la république par la cour de Constantinople et une nouvelle extension des avantages accordés à son commerce dans l'empire d'Orient. Vers la même époque, des foires pareilles à celles de Rome et de Paris s'établirent également dans la cité des lagunes. Mais de tous les grands événements du moyen-âge, celui qui donna la plus vive impulsion à la prospérité de Venise, ce fut sans contredit les croisades, qui toutefois excitèrent aussi de sanglantes rivalités entre cette république, celle de Pise et de Gênes (*voy.* ces noms). Leurs flottes étant devenues indispensables à l'Occident, toutes les trois se disputèrent longtemps l'empire de la Méditerranée. Ens'associant au mouvement général qui emportait la chrétienté vers la Terre-Sainte, Venise chercha pourtant à se ménager des intelligences auprès de tous les partis, et sut habilement profiter de toutes les occasions qui s'offraient pour élargir le cercle de son activité commerciale. En 1098, sa flotte s'empara de Smyrne et bloqua Jaffa que Godefroi de Bouillon assiégeait par terre. La fondation d'un royaume chrétien à Jérusalem facilita beaucoup aux Vénitiens l'accès direct des routes commerciales qui aboutissent de l'est aux entrepôts de la Syrie. En 1122, le doge Domenico Michieli entreprit lui-même une expédition en Terre-Sainte, à la sollicitation du pape Calixte II et de Baudouin II, roi de Jérusalem, fut reçu en triomphe dans cette ville après avoir défait la flotte des infidèles, en 1124, et aida ensuite à la prise des places de Tyr et d'Ascalon.

Depuis la création du dogat, la succession de ses titulaires au pouvoir avait été souvent marquée par des catastrophes sanglantes, où beaucoup d'entre eux périrent victimes. Plusieurs doges avaient tenté de rendre leur charge héréditaire dans leurs familles, mais ils avaient échoué contre les répugnances du peuple et surtout contre l'opposition systématique d'une aristocratie riche et puissante, dont les intérêts commençaient à se détacher de ceux de la masse. Enfin, à la mort du 38^e^ doge, Vitale Michieli II, qui périt dans une émeute en 1172, l'autorité du chef de l'état subit une limitation considérable, et le suprême pouvoir fut transféré à une assemblée de 470 nobles (*nobili*), le grand conseil, dont les attributions furent exactement définies par la loi.

Cependant le bon accord qui régnait

habituellement entre Venise et l'empire Grec ne laissa pas que d'être quelquefois interrompu par des contestations. A l'époque où le gouvernement aristocratique s'établit à Venise, elles étaient même devenues si vives que l'empereur Manuel Comnène dépouilla les Vénitiens de tous les comptoirs que ses prédécesseurs leur avaient permis de fonder dans l'Archipel et dans la mer Noire, et fit même, en 1173, brûler les yeux à leur ambassadeur, Henri Dandolo (*voy.*), sans que la république, alors assiégée de toutes sortes de maux, pût tirer vengeance de ce cruel outrage. Mais elle se fit mieux respecter en Italie, où son alliance avec le pape Alexandre III et l'insurrection des villes lombardes contre Frédéric Ier Barberousse (1167) lui fournirent l'occasion de se soustraire entièrement à l'influence des empereurs d'Allemagne, dont elle avait reconnu jadis la suprématie par l'hommage annuel d'un manteau broché d'or. Puis, à l'avénement de Henri Dandolo au dogat, Venise parvint à l'apogée de sa puissance maritime et commerciale. Cet homme célèbre qui, malgré son grand âge et l'infirmité de ses yeux, sut encore déployer dans sa haute charge tous les talents d'un habile capitaine et d'un politique consommé, abattit l'orgueil des Pisans et devint, en 1202, l'âme et le chef de la quatrième croisade, qui partit de Venise même. Nous renvoyons aux art. Croisades (T. VII, p. 282) et Dandolo pour le récit de cette expédition que la république détourna de son but primitif et dont les meilleurs fruits furent pour elle. On sait que cette croisade eut pour effet la fondation de l'empire éphémère des Latins à Constantinople (1204). Ainsi vengée de l'empire Byzantin, Venise s'adjugea le plus beau lot dans le partage de ses dépouilles. Dandolo était mort à Constantinople en 1205. Son successeur Pietro Ziani occupa Coron et Modon en Morée, s'empara de Corfou et prit possession de Candie où les Vénitiens affermirent leur domination en dépit des armements des Génois et de l'insurrection des Candiotes.

Le nouveau relief que la gloire et les exploits de Dandolo avaient donné au dogat causèrent de l'ombrage au grand conseil et le déterminèrent à instituer un comité de 5 censeurs, chargé de soumettre la conduite des doges, après leur mort, à une espèce de jugement et d'exercer un contrôle sur la nature des suffrages, à chaque élection nouvelle. Le renversement de l'empire des Latins à Constantinople, en 1261, fut aussi préjudiciable au commerce levantin de Venise que profitable à celui des Génois, qui obtinrent la faveur des Paléologues, en récompense des secours qu'ils leur avaient prêtés. Cependant les Vénitiens restèrent les maîtres du commerce de l'Inde, dont l'entrepôt passa peu à peu de Constantinople à Alexandrie. En 1297, le gouvernement de Venise subit un grand changement, qui substitua aux formes d'une aristocratie tempérée celles de la plus stricte oligarchie. Le doge Gradenigo, dévoué aux intérêts de la caste nobiliaire, opéra lui-même cette révolution par la création du *Livre d'Or* (*voy.*), où furent portés les noms de toutes les familles patriciennes, dont cette inscription rendit les droits et prérogatives héréditaires et fixes, tandis qu'auparavant le grand conseil était renouvelé tous les ans par élection. Après la conjuration de Tiepolo, qui échoua en 1310, l'institution du fameux conseil des Dix (*voy.*) vint compléter cet ordre de choses. Investi d'un pouvoir en quelque sorte dictatorial et qui lui fut conféré d'une manière permanente à partir de 1335, pour veiller à la sûreté de l'état et au maintien de la puissance usurpée par l'oligarchie, ce tribunal terrible s'arrogea jusqu'en 1605 l'action la plus tyrannique sur presque toutes les branches du gouvernement et de l'administration, au point de faire trembler tout à la fois devant sa juridiction le doge, le grand conseil et le peuple. Aussi c'est à cette institution qu'il faut attribuer en grande partie les vices qui corrompirent si tôt l'état oligarchique de Venise et entraînèrent sa décadence intérieure.

C'est seulement à partir du XIVe siècle que les Vénitiens songèrent sérieusement à agrandir également leur territoire sur le continent de la Haute-Italie. En 1338, ils obligèrent le duc de Vérone à

leur céder la Marche Trévisane et Bassano; mais, d'un autre côté, la Dalmatie leur fut enlevée par Louis 1^er^, roi de Hongrie (1358). Le supplice du doge Marino Faliero (*voy.*), qui avait conspiré avec quelques plébéiens le renversement de l'oligarchie en 1355, ajouta encore par la terreur à la puissance de celle-ci. La défaite de la flotte génoise, enfermée par les Vénitiens dans les lagunes, près de Chioggia, en 1380, amena, l'année suivante, la conclusion de la paix entre les deux républiques rivales, après une lutte qui avait duré plus de 120 ans. Venise, menacée de tous les côtés, fut obligée de souscrire à des conditions qui, pour le moment, réduisirent sa domination presque à la seule possession des lagunes; mais elle ne tarda pas à recouvrer ce qu'elle avait perdu, tandis que Gênes vit lui échapper sans retour l'espoir de conquérir la prépondérance sur mer et dans la Haute-Italie. Définitivement maîtres de Corfou, les Vénitiens profitèrent de l'abaissement de l'empire Grec pour s'emparer successivement des places d'Argos, de Napoli de Romanie, et, de 1407 à 1421, aussi de celles de Lépante, de Patras et de Corinthe, en Morée, ainsi que de Scutari, de Durazzo, de Delvigno et de plusieurs autres points du littoral de l'Albanie. Vers la même époque, le roi Ladislas, de Naples, leur restitua Zara, dont la possession entraîna la république dans une guerre opiniâtre avec Sigismond, roi de Hongrie et empereur d'Allemagne, qu'elle termina pourtant à son avantage par la conquête du Frioul. Le comte de Goritz et le patriarche d'Aquilée, siége de tous temps hostile aux Vénitiens, furent obligés de se soumettre à leur domination, tandis que la petite république de Cattaro reconnut volontairement leur suprématie. Mêlés à toutes les luttes dont l'Italie, et en particulier le Milanez, devint le sujet et le théâtre dans le cours du xv^e^ siècle, Venise obtint en 1404, de la veuve de Jean-Galéas Visconti, la cession de Vicence, de Feltre et de Bellune; et, l'année suivante, ses troupes, commandées par le fameux condottiere Malatesta, s'emparèrent du Polésin, de Rovigo, de Vérone et de Padoue, où régnait alors la maison de Carrare, dont le dernier prince fut mis à mort avec ses fils. En 1425, les Vénitiens s'allièrent avec Florence contre le duc de Milan et Gênes, et se rendirent successivement maîtres de Brescia, de Bergame et d'une partie du Crémonais. La possession de toutes leurs conquêtes leur fut assurée par le traité de Ferrare en 1428. La ville des lagunes, arrivée au faîte de sa grandeur, comptait alors une population de 190,000 âmes. Sa domination embrassait un territoire de 2,000 milles carr. géogr., et s'étendait sur le littoral qui entoure le golfe depuis l'embouchure du Pô jusqu'à Corfou, sans compter les îles adjacentes et les dépendances plus lointaines. Son commerce était le plus important du monde, et ses revenus s'élevaient, à la fin du xv^e^ siècle, à 1,200,000 ducats. Riche, puissante et honorée, la république imposait encore à tous les autres états par l'excellence de sa politique et par la sagesse de son gouvernement. Sa population passait pour la plus civilisée de l'Europe; les sciences, les lettres et les arts, non moins que l'industrie, y avaient un foyer actif.

Cependant l'accroissement de sa puissance continentale lui fut plus nuisible qu'avantageux. Il eut pour résultat d'engager la république dans une foule de guerres qui usèrent ses forces et appauvrirent son trésor. Sans pouvoir s'élever au rang d'une puissance continentale du premier ordre, Venise se priva des moyens de pourvoir convenablement à l'entretien et à l'agrandissement de sa marine. Vis-à-vis des Turcs, la flotte vénitienne était encore victorieuse, mais elle commençait à s'affaiblir, et par terre les armes de la république eurent peu de succès dans leur lutte avec le croissant. Sous le règne du doge François Foscari, les Infidèles emportèrent d'assaut, en 1429, la ville de Salonique cédée à Venise par l'empereur de Constantinople. Le commerce vénitien subit aussi de fortes atteintes en Égypte et en Syrie, et pour prévenir la ruine complète de ses relations avec le Levant, la république fut obligée de traiter avec les Othomans, devenus maîtres de Constantinople, ainsi qu'avec le sulthan d'Égypte. Mais cet accord ne fut pas de

longue durée, et dans la guerre que les Vénitiens recommencèrent à l'instigation du pape, une partie de leurs possessions de Grèce et d'Albanie, entre autres Scutari et Négrepont, tombèrent au pouvoir des Turcs (1479). En revanche, ils s'emparèrent de l'île de Zante en 1483, et en 1489 une acquisition plus importante encore pour eux fut celle de la grande et riche île de Chypre, dont la Vénitienne Catherine Cornaro, veuve de Jacques, dernier roi de Chypre, fut obligée d'abdiquer la souveraineté en faveur de sa patrie.

C'est ici le lieu de dire un mot de la constitution de Venise. Le grand conseil, ou l'assemblée générale des membres de l'oligarchie, avait la souveraineté; le gouvernement appartenait au sénat, corps élu; et la *seigneurie*, ou le conseil particulier du doge, présidé par ce dernier, dirigeait l'administration et avait aussi la direction active de toutes les forces de la république. L'autorité judiciaire était déléguée aux 3 *quaranties*, et le conseil des Dix partageait avec l'inquisition d'état (tribunal exclusivement politique, institué vers 1454, et formé de trois membres pris au sein de ce conseil) les ténébreuses et redoutables fonctions de la haute police. Les dignitaires les plus élevés en rang, après le doge, étaient les procureurs de Saint-Marc, administrateurs de l'église de ce nom et tuteurs légaux de tous les orphelins. Tout tremblait devant le pouvoir occulte et despotique de l'inquisition, dont les sombres arrêts atteignaient jusque dans les rangs les plus éminents ceux que ses nombreux espions lui désignaient comme coupables ou dangereux. La rigueur des lois à cet égard était telle que lorsqu'un noble se permettait de médire du gouvernement, on l'avertissait deux fois, et à la troisième on le condamnait à mort. Il était également défendu à tout patricien de Venise, sous peine de mort, d'avoir des relations avec des ministres ou agents étrangers, et même de recevoir le moindre présent d'aucun prince ou état.

A mesure que l'astuce, d'indignes manœuvres et d'infâmes délations prévalaient dans le système du gouvernement vénitien, le luxe et les passions frivoles envahirent toutes les classes de la société, qu'ils énervèrent par la corruption. Venise devint la ville des jeux et des courtisanes par excellence. Le relâchement des mœurs fut bientôt tel que des patriciens, revêtus des plus hautes fonctions, ne rougirent plus de tenir ouvertement des banques de jeu. Quant au peuple, il était exclu de tous les emplois; mais l'état toujours prospère de l'industrie et du commerce entretenait son bien-être matériel; l'oligarchie se montrait pleine d'indulgence pour ses penchants les plus désordonnés, tant qu'il ne menaçait pas ses propres priviléges. Les impôts étaient peu élevés; et le régime, d'ailleurs assez doux, eut encore ceci de particulier qu'il resta toujours exempt du fanatisme religieux trop commun dans le reste de l'Italie.

Quoi qu'il en soit néanmoins des progrès alarmants de la décadence morale à Venise, les causes plus directes de la ruine de cette république furent certains événements politiques dont il n'était guère en son pouvoir d'arrêter les effets. Ce fut d'abord l'expédition de Charles VIII à Naples qui eut pour conséquence d'attirer sur l'Italie la rivalité d'ambition des grandes monarchies continentales de l'Europe; puis, la découverte de la nouvelle route maritime aux Indes, en 1498, qui fit abandonner en grande partie au commerce des denrées de cette région l'ancienne voie par Alexandrie; enfin, la découverte de l'Amérique, dont Christophe Colomb avait trouvé le chemin dès 1492, et qui acheva de faire tomber dans un certain abandon la Méditerranée, qui jusqu'alors avait eu, en quelque sorte, le privilége des grands transports commerciaux.

Lors de l'expédition aventureuse du roi de France Charles VIII dans la Basse-Italie, Venise comprit tout de suite le danger que l'exemple d'une telle intervention entraînait pour son propre ascendant, et fut l'instigatrice de la puissante ligue qui se forma contre ce prince. Elle réussit en effet à lui faire perdre le fruit de sa conquête, quoique la sanglante journée de Fornoue (1495), dans laquelle 8,000 Français se frayèrent le retour à travers une armée de

30,000 Vénitiens, ne tournât pas à la gloire de la république. Les luttes qui s'élevèrent ensuite au sujet de la possession du Milanez, et appelèrent dans la Haute-Italie les armes du roi de France Louis XII et celles de l'empereur Maximilien, ont été racontées à l'art. ITALIE. Venise y joua un rôle assez équivoque, et comme elle mécontenta aussi le pape, le rusé et belliqueux Jules II n'eut point de peine à réunir toutes les puissances contre elle, en 1508 (*voy. ligue de* CAMBRAI). Il ne s'agissait de rien moins que d'un démembrement de la république. Défaits par Louis XII, à Agnadel (*voy.*), en 1509, les Vénitiens se trouvèrent à deux doigts de leur perte; mais, à force de sacrifices et d'habileté, ils parvinrent à rompre l'accord entre leurs ennemis, qui agirent chacun isolément. Cette division permit à l'armée vénitienne, renfermée dans Padoue, de braver, sous le commandement du vaillant comte de Pitigliano, les attaques réitérées de l'Empereur. En se réconciliant avec le pape, Venise put enfin sortir, sans trop de perte, de cette lutte qui l'avait épuisée. En 1513, la république traita cependant avec Louis XII et conclut avec lui, à Blois, une alliance offensive et défensive, qui fut maintenue à l'avénement de François Ier. Par suite du traité de Noyon (1516), l'Empereur rendit Vérone à la république, obligée de céder de son côté Crémone, les bords de l'Adda et la Romagne. La pénurie financière, engendrée par ce ruineux état de guerre, fut telle que les citoyens se virent un moment dans la nécessité d'envoyer leur vaisselle à la monnaie. Pendant la longue rivalité de François Ier et de Charles-Quint, Venise, qui devait voir avec le même déplaisir l'affermissement de l'un ou de l'autre de ces deux monarques en Italie, flotta souvent incertaine entre eux, quoiqu'elle inclinât davantage pour la France; mais bientôt la république s'habitua à renfermer sa politique dans le rôle passif d'une prudente neutralité. Ce fut l'époque où les arts brillèrent de leur plus vif éclat à Venise, où des peintres tels que le Titien, Paul Véronèse et le Tintoret concouraient par leurs chefs-d'œuvre à l'ornement des églises et des palais érigés par les Scamozzi et les Palladio. Après s'être laissé plusieurs fois entraîner par l'Empereur à combattre les Turcs au temps du grand Soliman II, la république s'aperçut qu'elle avait un plus grand intérêt à vivre en bonne intelligence avec ce puissant maître du Levant et de l'Égypte, puisqu'il lui importait, comme à lui, de ne pas se laisser ravir entièrement le commerce de l'Inde par les Portugais. Aussi n'hésita-t-elle pas, en 1540, à payer les avantages dont on la laissa jouir dans les provinces othomanes, de la cession de plusieurs îles dans l'Archipel et de plusieurs places en Morée. La guerre s'étant néanmoins rallumée, ces pertes furent suivies d'autres plus sensibles : ainsi l'héroïque défense de Famagouste n'empêcha pas les Turcs d'arracher, en 1571, l'île de Chypre à la république. En 1669, Morosini (*voy.*) fut de même obligé d'abandonner presque toute l'île de Candie aux Turcs, qui n'en n'achevèrent définitivement la conquête qu'en 1715. En revanche le même Morosini reconquit de nouveau la Morée sur les Turcs, à dater de 1684. L'entière possession de cette contrée fut assurée aux Vénitiens à la paix de Carlowitz, en 1699; mais, à celle de Passarowitz, en 1718, ils la perdirent de nouveau; cependant les Turcs furent repoussés de la Dalmatie et de Corfou, défendue par le comte de Schulenbourg.

Là finit entièrement le rôle actif de la république, qui se retrancha constamment depuis lors dans une neutralité timide. Néanmoins, elle conserva intact son état de possession territoriale, qui comprenait encore, outre le dogat proprement dit ou district des lagunes de Venise, des îles et du littoral les plus voisins, toutes les autres provinces déjà mentionnées sur les bords de l'Adriatique, les îles Ioniennes et les Strophades, avec une population totale d'environ $2\frac{1}{2}$ millions d'habitants. Dans le commerce du Levant, le dernier coup fut porté aux intérêts de Venise par l'établissement de ports francs à Trieste et à Ancône. Sans force au dehors, la république fit détester son régime tyrannique en Dalmatie et dans les îles Ioniennes, où les révoltes contre son joug et les

émigrations pour y échapper devinrent de plus en plus fréquentes. L'oligarchie avait pourtant un peu rabattu de son orgueil et se montrait moins rigide qu'autrefois dans l'admission de nouveaux patriciens dans son corps; mais l'esprit public s'était éteint, tous les ressorts de l'état s'étaient usés dans une longue paix, et le sénat ne suivait plus que machinalement les anciennes traditions, sans tenir compte des grands changements survenus dans les rapports politiques des puissances, ni de la marche des esprits en Europe. Le dernier doge fut Ludovico Manini, élu en 1788. Ennemie par instinct des principes de la révolution, l'oligarchie vénitienne ne manqua aucune occasion pour témoigner par toutes sortes de vexations individuelles son mauvais vouloir à l'égard de la France, contre laquelle elle n'osa pourtant pas se déclarer ouvertement. Dans son indécision, le sénat ne sut pas plus faire respecter l'intégrité du territoire vénitien, à l'approche de l'armée française commandée par le général Bonaparte, qu'elle ne l'avait fait auparavant à celle des troupes de l'Autriche. Il compromit encore davantage sa position et le salut de sa patrie, en armant secrètement; et pendant que Bonaparte opérait en Styrie, le gouvernement vénitien fomenta sur ses derrières une violente insurrection contre les détachements laissés en garnison par lui dans plusieurs des villes de terre ferme. La vengeance ne se fit pas longtemps attendre. Les préliminaires de paix signés à Léoben avec l'Autriche, le vainqueur n'admit plus les humbles excuses du sénat et lança une déclaration de guerre contre Venise. Loin de songer à aucune résistance, l'oligarchie se remit à la discrétion de Bonaparte qu'elle fit supplier de lui accorder une trève de six jours. Ses envoyés suivirent le général à Milan. Là fut signé un traité par lequel on imposait au grand conseil la renonciation aux droits héréditaires du patriciat et à la souveraineté, qui devait retourner au peuple tout entier. Ainsi tomba un gouvernement qui avait duré 14 siècles. Le 16 mai, 3,000 Français entrèrent à Venise, bouleversée par sa propre population. Le 4 juin, le Livre d'Or fut brûlé au pied de l'arbre de la liberté. Le grand conseil fut momentanément remplacé par un gouvernement provisoire de 60 membres; mais bientôt la république elle-même fut anéantie. Le traité de paix de Campo-Formio adjugea à l'Autriche tout le territoire vénitien situé au delà de l'Adige; ce qui était situé en deçà de ce fleuve fut alors incorporé à la république Cisalpine.

En 1814, après la première paix de Paris, l'Autriche a non-seulement recouvré le lot qui lui était primitivement échu, mais qu'elle avait été ensuite obligée de céder, à la paix de Presbourg, en 1805, au royaume d'Italie; elle a fait encore l'acquisition de l'autre part qui appartenait à ce dernier et forme actuellement le gouvernement de Venise dans le royaume Lombardo-Vénitien (*voy.* ce nom). Les autres possessions continentales de la république sont aujourd'hui en partie comprises dans le royaume d'Illyrie, en partie dans celui de Dalmatie. La noblesse, jadis si magnifique et si fière de la Venise *la Ricca*, est appauvrie et dispersée, et plusieurs de ces familles anciennement les plus puissantes et les plus illustres n'ont pour toute ressource que de modiques pensions qu'elles reçoivent du gouvernement impérial. La plupart des somptueux palais qu'elles habitaient autrefois sont déserts, témoins muets de la grandeur passée de leur patrie. — *Voir* Tentori, *Saggio sulla storie di Venezia*, Ven., 1785-90, 12 vol. in-8°; Daru, *Histoire de la république de Venise*, 4e éd., Paris, 1828, 8 vol. in-8°; et Tiepolo, *Discorsi sulla storia del sign. Daru*, Udine, 1828 et ann. suiv., 3 vol. in-16. CH. V. et P-R.

VENISE (GOLFE DE), *voy.* ADRIATIQUE (*mer*).

VÉNITIENNE (ÉCOLE). Cette école de peinture est celle qui s'est le plus distinguée par la beauté du coloris. Ses tableaux se font surtout remarquer par la vivacité et la vérité des couleurs, la parfaite distribution de la lumière et de l'ombre, la hardiesse de la touche. Si elle était aussi savante dans les parties nobles de l'art qu'elle l'est dans la partie mécanique, elle serait la plus recomman-

dable des écoles; mais la manière dont elle a traité les sujets historiques les plus propres à élever l'esprit ou à émouvoir l'âme, mais ces contrastes affectés dans la disposition des figures ou dans la répartition de la lumière, mais ce luxe de draperies à couleurs vives et chatoyantes, à plis mesquins, et le peu de respect qu'elle montre pour la vérité du costume, l'ont placée bien au-dessous des écoles florentine, romaine et bolonaise. Reynolds l'a comparée à un orateur plus occupé de son langage que de son sujet, c'est-à-dire prenant le moyen pour le but, l'accessoire pour le principal. Que l'on mette en regard des ouvrages de J. Bellin, du Titien, de Paul Véronèse, du Tintoret, ses maîtres par excellence, les belles productions de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Raphaël, des Carraches, et l'on verra combien est grande la distance qui sépare l'école vénitienne des autres écoles d'Italie. Le brillant des peintres vénitiens, au premier abord, séduira les yeux; le profond, le sublime, le pathétique des peintres des autres grandes écoles captivera sans retour l'esprit et la raison des hommes intimement pénétrés des obligations de l'art.

Dès le commencement du xv^e^ siècle, la peinture florissait à Venise. Jacques Bellin (*voy.* ce nom et tous les suiv.), qui enseigna la peinture à Gentil et à Jean ses fils, est un des premiers qui se soit fait un nom. Jean ayant appris, par surprise, d'Antoine de Messine le secret de la peinture à l'huile, en se faisant peindre par lui sous le nom d'un riche étranger, le mit en pratique à Venise, en 1430. A ce titre, et comme ayant été le maître du Giorgion et du Titien, Jean Bellin passa pour être le fondateur de l'école, laquelle compte parmi ses coryphées J.-A Pordenone, rival du Titien, Sébastien del Piombo, que Michel-Ange appela près de lui pour l'opposer à Raphaël, Jean d'Udine, l'inventeur des grotesques, que Raphaël employa aux peintures du Vatican, Jacques et François da Ponte Bassan, peintres de sujets champêtres et de portraits; le fougueux Tintoret, et Paul Véronèse, le plus riche et le plus beau génie qui ait existé pour la composition d'un tableau d'apparat, et celui des peintres qui, après le Titien, soutint dignement la gloire de l'école de Venise. A ces maîtres habiles on doit joindre Schiavone, qui peignit dans un goût participant du Giorgion et du Titien; le Muzion, bon dessinateur et grand coloriste, paysagiste spirituel; Jacques Palma vieux et jeune; Joseph Porta, dit Salviati, du nom du maître sous lequel il se forma à Rome, et qui propagea dans sa patrie une manière tenant du florentin et du vénitien. Nous ne pousserons pas plus loin la liste chronologique des peintres dont s'honore l'école vénitienne, car ici finissent ses illustrations. Si l'on y ajoutait Ricci, Bolestra, Tiepolo, Piazetto et Cignaroli, ce serait pour déplorer la décadence de l'école et blâmer la prédilection funeste que ces artistes ont accordée à ce que l'on nomme communément le goût, non celui qui est l'expression du génie créateur, ou cet autre formé de la combinaison des lois de la nature et de l'art, mais ce goût résultant de l'assujettissement à certaines vérités conventionnelles qui cessent d'avoir force de loi le jour où les opinions, les préjugés sur lesquels elles se fondent, cessent d'avoir cours ou deviennent moins généralement répandus. L. C. S.

VENT. Le vent est le produit d'agitations régulières ou irrégulières, constantes ou momentanées, qui ont lieu dans l'atmosphère (*voy.*) : c'est un courant qui s'établit dans cette immense masse fluide et qui, d'une manière analogue à un cours d'eau, se meut dans un sens ou dans un autre avec une vitesse plus ou moins grande.

Tous ces mouvements dans l'atmosphère sont causés, dans le plus grand nombre des cas, par des variations de densité produites dans quelques points de son immense étendue. Si, par exemple, la chaleur solaire en raréfie une certaine portion, pendant que des nuages ou d'autres circonstances locales s'opposent à ce que le même effet se produise sur la couche fluide qui recouvre d'autres contrées, l'air échauffé des premiers lieux, devenant plus léger, s'élèvera dans les hautes régions de l'atmosphère, toujours occupées par un air de plus en plus rare; en même temps,

l'air plus froid des régions voisines affluera pour prendre la place de l'air échauffé, raréfié, s'échauffera, s'élèvera à son tour, et toujours ainsi tant que les conditions que nous avons supposées persisteront. Aussi faut-il reconnaître que les inégales hauteurs de la colonne barométrique, occasionnées par d'inégales pressions atmosphériques, sont des indices assurés de changements de force et souvent de direction des courants atmosphériques.

Les vents soufflent dans tous les sens, horizontalement, verticalement, diagonalement; tantôt les vents tournent sur eux-mêmes, tantôt ils n'ont aucune direction déterminée; ils se croisent, ils se mêlent, ils passent les uns sur les autres. Cependant les mouvements les plus fréquents de l'atmosphère sont parallèles à la surface de la terre : c'est alors que les vents acquièrent des caractères physiques qui varient selon les différents lieux qu'ils ont traversés; ils nous font surtout participer à l'état de sécheresse ou d'humidité de ces mêmes lieux. Aussi les vents doivent-ils être considérés comme les agents les plus influents des vicissitudes atmosphériques dont nous ressentons les effets.

Le vent, en raison de sa direction, prend divers noms qui indiquent le point de l'horizon d'où il vient : vent du nord, du sud, de l'est, de l'ouest (*voy.* POINTS CARDINAUX). Entre ces quatre directions principales, on a introduit un grand nombre de divisions, et le nombre des vents a été porté à 32 : ils reçoivent des noms qui se composent des quatre que nous avons nommés et qui sont accolés ou deux à deux, ou trois à trois. L'ensemble de ces 32 directions a reçu le nom de *rumb des vents* ou de *rose des vents* (*voy.* RUMB), et forme toujours la circonférence du tableau au centre duquel tourne l'aiguille aimantée de la boussole (*voy.* ce mot).

Si la connaissance de la direction du vent est d'un grand intérêt pour le navigateur, elle en offre un très grand aussi au physicien qui s'occupe de météorologie. C'est pour ce genre d'observations qu'a été créée la girouette, à laquelle on donne alors dans sa construction toute la perfection désirable pour qu'elle fournisse des indications exactes, comparables et faciles à observer.

Il ne suffit pas de connaître la direction du vent, il importe encore de pouvoir apprécier sa vitesse et sa force. Cette dernière propriété est toujours une conséquence de la première, de sorte qu'on ne saurait faire connaître l'une sans en même temps donner une idée de l'autre. On peut évaluer la vitesse du vent en abandonnant un corps léger à son action et en observant quel espace il parcourt dans un temps donné. Mais ce moyen, comme on le comprendra sans peine, étant d'une exécution difficile, il est préférable de chercher à mesurer sa puissance, puisque cette évaluation permet aussi d'apprécier sa vitesse. On a proposé, dans ce but, plusieurs appareils qui ont reçu le nom d'*anémomètre* ou d'*anémoscope :* indépendamment de l'anémomètre qu'on a indiqué à ce mot, celui inventé par Wolf est un des plus employés; celui de Bouguer, perfectionné par M. Brequin, a cependant aussi son degré d'utilité. C'est à l'aide de ces instruments qu'on a pu mesurer la vitesse des différents vents, depuis le vent le plus faible, parcourant 30^{m} par minute, jusqu'à l'*ouragan* qui déracine les arbres et renverse les édifices avec une vitesse de 2,700^{m} dans le même espace de temps. Une expérience de Delamanon, faite avec l'anémomètre de Bouguer, donne une idée de la puissance du vent. Le 30 oct. 1782, il fit à Salon un vent qui déracina les arbres; ce même vent, en frappant sur un pied carré de surface, soulevait un poids de plus de 6 kilogrammes.

« Il est on ne saurait plus difficile, disait Buffon, de bien apprécier les causes des vents; elles sont si nombreuses, se modifient de tant de façons, produisent des effets si différents, que souvent on ne peut parvenir à les démêler au milieu d'une infinité de circonstances accessoires. Parmi ces différentes causes, la chaleur, dont l'effet constant est de dilater l'air atmosphérique, joue un rôle important. Il faut y joindre la pression exercée par les nuages, les exhalaisons de la terre, l'inflammation des météores, la résolution des nuages en pluie, etc.

Toutes ces causes produisent des agitations considérables dans l'atmosphère, et chacune d'elles, se combinant de différentes façons, produit des effets infiniment variés. » En effet, on ne peut arriver à quelques heureux résultats, pour la solution de la question difficile de la cause des vents, qu'à l'aide de nombreuses observations sur leur direction, leur force et leur variété dans tous les pays, recueillies avec soin et discutées avec talent et sagacité.

Le caractère des vents varie selon la constitution des lieux sur lesquels ils soufflent. Ainsi les vents sont plus réguliers sur la mer que sur la terre, parce que la mer est un espace libre et dans lequel rien ne s'oppose à ce qu'un vent souffle toujours dans sa direction primitive. Sur la terre, au contraire, les montagnes, les forêts, les villes, etc., forment des obstacles qui font changer la direction des vents, et qui souvent produisent des vents absolument opposés aux premiers. Par exemple, les vents réfléchis par les montagnes se font sentir dans tous les lieux qui en sont voisins avec une impétuosité souvent plus grande que celle du vent direct qui les produit, phénomène dont la cause est facile à trouver. L'air, dans le vent direct, n'agit que par sa vitesse et sa masse ordinaire; dans le vent réfléchi, la vitesse est à la vérité un peu diminuée, mais la masse est considérablement augmentée par la compression que l'air éprouve contre l'obstacle qui le réfléchit; et comme la quantité de tout mouvement est composée de la vitesse multipliée par la masse, cette quantité est nécessairement bien plus grande après la réflexion qu'auparavant. C'est une masse d'air simple qui vous pousse dans le premier cas, tandis que c'est une masse d'air une ou deux fois plus dense qui vous repousse dans le second cas.

Les vents de terre sont très irréguliers parce que leur direction dépend du contour, de la hauteur et surtout de la situation des montagnes qui les réfléchissent. Les vents de mer soufflent avec plus de force et plus de continuité que les vents de terre; ils sont aussi beaucoup moins variables et ont plus de durée. Dans les vents de terre, quelque violents qu'ils soient, il y a des moments de rémission et même des instants de repos; dans les vents de mer, le courant d'air est constant, sans intermittence : la différence de ces effets dépend toujours de la constitution physique des lieux à la surface desquels se passe le phénomène que nous étudions. En général, sur la mer, les vents d'est et ceux qui viennent des pôles sont plus forts que les vents d'ouest et que ceux qui soufflent de l'équateur. Sur les continents, au contraire, selon la situation du pays, tantôt ce sont ces derniers qui sont les plus violents, tantôt ce sont ceux d'est et de nord.

Au printemps et en automne, les vents soufflent généralement avec plus de force et sur terre et sur mer, qu'en été et en hiver. Il existe plusieurs raisons pour qu'il en soit ainsi : ces deux mêmes saisons sont celles des grandes marées (*voy.*), de sorte que les agitations que ces marées excitent dans l'atmosphère sont beaucoup plus marquées ; il en faut dire autant des espèces de *marées atmosphériques* (ce sont aussi des causes de vent) que produit l'action combinée du soleil et de la lune ; la fonte des neiges au printemps, les pluies abondantes de l'automne provoquent aussi ou du moins augmentent les vents; enfin la transition du froid au chaud, au printemps, et la transition contraire en automne, qui donnent lieu à des dilatations et à des condensations dans les portions de l'atmosphère où se produisent les changements de température, excitent nécessairement de grands déplacements dans les couches de l'atmosphère.

L'expérience journalière démontre qu'il s'établit dans l'air des courants qui affectent diverses directions : ainsi on voit souvent des nuages qui se meuvent dans un sens, tandis que d'autres, plus élevés ou plus bas que les premiers, s'avancent dans une direction contraire. Cette opposition peut être produite par la résistance qu'oppose à une portion du courant quelque nuage considérable qui le réfléchit : aussi n'observe-t-on plus qu'un courant unique si l'obstacle vient à disparaître. Mais, dans la plupart des cas, il existe des courants contraires

à diverses hauteurs, parce que des causes variables ou diversement situées les produisent. Dans d'autres cas enfin, un vent très bas, animé d'une grande vitesse, peut donner lieu à un contre-courant dans une région supérieure : c'est un véritable *remous* semblable à celui qu'on observe dans le courant des fleuves rapides. Enfin il en est des vents comme des cours d'eau : ils prennent une plus grande vitesse, augmentent de densité, quand le courant qui les constitue vient à traverser une gorge de montagnes qui termine une plaine large et découverte, où le vent soufflait primitivement. Quoiqu'il soit vrai de dire que les vents sont plus violents dans les lieux élevés qui ne sont point abrités que dans les plaines et surtout dans les vallons, il faut cependant reconnaitre que dans les hautes régions de l'atmosphère les courants d'air paraissent animés d'une médiocre vitesse; ce que démontrent du reste les ascensions aérostatiques et ce qui s'explique par la rareté de l'air à une grande hauteur.

Dans nos climats, ainsi que nous l'avons déjà dit, les vents sont irréguliers et variables ; mais sous certaines latitudes on trouve des vents qui soufflent constamment dans la même direction, ou alternativement dans des directions opposées. On connaît bien la cause des premiers, qui ont reçu le nom de *vents alisés*, mais beaucoup moins celle des seconds, qu'on nomme *moussons*.

Les vents alisés, comme chacun sait, soufflent continuellement, dans les deux hémisphères, de l'est à l'ouest : il est facile d'en expliquer le mécanisme. La terre, dans sa révolution sur elle-même, présente le plan de l'équateur à l'action directe des rayons du soleil, qui échauffe sans cesse, et par conséquent raréfie beaucoup, toute la couche d'atmosphère qui rase le sol et qui se trouve comprise dans la zone torride. Cet air raréfié s'élève incessamment dans les régions élevées de l'atmosphère, d'où il se répand vers les pôles, tandis qu'un air frais, parti de ces dernières régions, afflue de l'équateur pour remplir le vide produit par la raréfaction; de sorte que dans chaque hémisphère il s'établit deux courants continuels, puisque la cause est toujours persistante, l'un supérieur qui va de l'équateur aux pôles, l'autre inférieur qui va au contraire des pôles vers l'équateur D'après ces premières données, il semblerait que, pour chaque hémisphère, on devrait ressentir dans les régions inférieures que l'homme habite un vent du nord ; mais le mouvement diurne de rotation que la terre exécute sur elle-même modifie considérablement la direction de ces deux courants. En effet, la terre entraine son atmosphère dans son mouvement de rotation avec une vitesse qui, sous l'équateur, n'est pas moindre de 1,821,958^{m} (410 lieues environ) par minute; mais notre globe allant en s'amincissant vers ses pôles, cette vitesse va en diminuant. Au fur et à mesure que les molécules du courant atmosphérique qui se dirige des pôles vers l'équateur, et qui sont animées de la vitesse de rotation polaire, passent d'un parallèle à l'autre, elles ne peuvent pas prendre immédiatement la vitesse du nouveau parallèle où elles arrivent; de sorte qu'elles opposent aux corps qui reposent à la surface du globe et qui possèdent déjà toute la vitesse de ces parallèles une résistance qui agit en sens contraire du mouvement de la terre et qui, conséquemment, parait venir de l'est. Nous attribuons cette résistance à l'air, et nous croyons qu'il nous choque, tandis que c'est nous qui le choquons, sans pouvoir du reste nous en rendre compte, puisque nous n'avons pas la conscience du mouvement qui nous emporte. Tout le monde sait l'immense avantage que ces vents offrent aux navigateurs.

Nous avons dit que les causes des *moussons* n'ont point encore été parfaitement reconnues. Ces vents règnent dans l'océan Indien, entre l'Afrique et l'Inde, et jusqu'aux îles Moluques. Depuis janvier jusqu'au commencement de juin, ils soufflent d'orient en occident, et dans le sens opposé d'août à septembre. Dans les mois intermédiaires, ces vents sont remplacés par des calmes plats, fort redoutés des navigateurs.

Parmi les vents périodiques réguliers, nous n'oublierons pas de signaler les *brises*, qui pendant le jour se dirigent de la mer (*brise de mer*) vers les conti-

nents et les grandes îles, et dans le sens opposé (*brise de terre*) pendant la nuit. On observe ces vents à toutes les époques de l'année dans les régions équatoriales, mais seulement en été dans les zones tempérées et polaires. La théorie des brises est aussi facile à donner que celle des vents alisés. Elles tiennent à ce que la température du sol des continents s'élève considérablement pendant le jour, de sorte que l'air qui les recouvre étant très raréfié est remplacé par celui de la mer, toujours plus frais à cause de l'évaporation continuelle qui a lieu à sa surface. Mais sitôt qu'arrive la nuit, il y a production d'un phénomène absolument contraire : la terre se refroidit alors rapidement, tandis que la mer conserve presque la même température qui devient ainsi supérieure à celle de la terre, ce qui détermine un courant d'air dans le sens opposé de celui qu'on avait observé pendant le jour.

Nous terminerons cet article par quelques considérations sur l'influence exercée par le vent. On conçoit, d'après tout ce qui précède, qu'elle doit être considérable sur les climats, sur la végétation et même sur la santé des hommes. Quel effet mieux constaté que la façon dont ils modifient la température des différentes régions du globe ? Ainsi, le double courant qui produit les vents alisés ne va-t-il pas adoucir la rigueur du froid des contrées hyperboréennes en même temps qu'il rend plus supportables les chaleurs excessives de la zone torride ? Les brises de mer, dont la température n'offre pas de très grandes variations, rafraîchissent en été et diminuent le froid en hiver, de sorte qu'elles constituent une sorte de climat bien connu sous le nom de *climat insulaire*. Ne sont-ce point encore les vents ou réguliers ou variables qui déterminent la fixité dans la température ou la rendent extrêmement inconstante, telle qu'elle est dans nos régions, contrairement à celles comprises entre les tropiques où règnent les vents alisés? Ainsi que nous l'avons déjà dit, selon qu'ils arrivent dans un pays chargés ou de vapeurs humides et chaudes, ou de vapeurs humides et froides, ayant balayé la Méditerranée ou les mers glaciales, ou bien parce qu'ils sont produits par des pluies d'une douce température ou par de grandes grêles ; selon ces circonstances, disons-nous, les vents pourront favoriser la végétation ou l'arrêter; mais, chargés de vapeurs humides, les vents distribuent l'eau aux diverses parties du globe et deviennent ainsi un grand moyen de fécondité. Au contraire sont-ils chauds et secs, chargés des sables brûlants des déserts qu'ils ont traversés, les vents portent partout où ils soufflent la mort et la désolation (siroco, samoum, harmattan). Quant à l'influence qu'ils peuvent exercer sur la santé des hommes, reconnaissons que leur effet le plus constant doit être, en agitant sans cesse l'atmosphère, de maintenir partout son unité de composition et de purifier l'air en le renouvelant sans cesse. Les conditions détestables de santé qu'on trouve dans certaines gorges de montagnes où la ventilation (*voy.*) est impossible démontrent cette influence favorable des courants atmosphériques. Est-il permis de leur attribuer la propagation d'une épidémie? Nous ne le pensons pas, et les faits bien observés ne sont pas contraires à l'opinion que nous professons sur ce sujet. A. L-D.

VENT (ILES DU) et SOUS LE VENT, *voy.* ANTILLES.

VENTE (du latin *venditio*), contrat par lequel l'une des parties s'oblige à livrer une chose, dont elle transfère la propriété, moyennant un prix que l'autre s'oblige à payer.

Suivant la loi française, le contrat de vente peut être constaté par un acte authentique ou privé. Les parties peuvent même se contenter d'une vente verbale, qui est valable si les contractants reconnaissent leur engagement. Du moment que les parties sont convenues de la chose et du prix, la vente est parfaite, la propriété est acquise de droit à l'acheteur à l'égard du vendeur, et la chose vendue est aux risques de l'acheteur, à moins que le vendeur n'ait été mis en demeure de la livrer. Il y a toutefois exception à cette règle pour les choses incertaines ou indéterminées. En effet, le créancier n'en devient propriétaire que lorsqu'elles sont devenues certaines, ou lorsque le débi-

teur les a déterminées et lui a valablement fait connaître sa détermination.

La vente peut être faite purement et simplement, ou sous une condition, soit suspensive, soit résolutoire, ou avoir pour objet deux ou plusieurs choses alternatives. Dans tous ces cas, son effet est réglé par les principes généraux des conventions. Si des marchandises sont vendues au compte, au poids ou à la mesure, la vente est alors faite sous une condition suspensive, qui n'est accomplie que lorsque les marchandises sont comptées, pesées ou mesurées; mais en ce sens seulement que les choses vendues restent aux risques du vendeur jusqu'à l'accomplissement de cette condition. A l'égard des choses que l'on est dans l'usage de goûter, comme le vin et l'huile, il n'y a pas de vente tant que l'acheteur ne les a pas goûtées et agréées. De même la vente faite à l'essai est toujours censée faite sous une condition suspensive. La vente étant parfaite par le seul consentement des parties, la promesse de vente vaut vente, dès qu'il y a consentement réciproque sur la chose et sur le prix. Toutefois, quand cette promesse a été faite avec des arrhes, elle cesse d'être obligatoire si l'une des parties désire s'en départir; seulement, cette partie doit perdre les arrhes qu'elle a données ou restituer le double de celles qu'elle a reçues.

Le prix, pour répondre au vœu de la loi, doit être sérieux, certain, et consister en argent monnayé. Il peut être laissé à l'arbitrage d'un tiers, mais si ce tiers refuse sa mission, il n'y a point de vente.

La liberté de vendre et d'acheter est de droit commun, et forme la règle générale; elle appartient donc à tous ceux à qui la loi ne l'a pas expressément interdite. Pareillement, pour qu'une chose ne puisse être vendue, il faut qu'elle soit retranchée du commerce par une loi naturelle ou civile (*voy.* MONOPOLE, etc.). La vente de la chose d'autrui est nulle, et si l'acquéreur a été trompé, elle peut servir de fondement à une demande en dommages et intérêts.

C'est le vendeur qui dicte les conditions de la vente: il doit donc expliquer clairement ce à quoi il s'engage, et les obligations qu'il impose à l'acheteur; de là cette règle que tout pacte obscur ou ambigu s'interprète contre le vendeur. Ce dernier est soumis à deux obligations principales: celle de délivrer et celle de garantir la chose qu'il vend. La *délivrance* est le transport de la chose vendue en la puissance et possession de l'acheteur. La *garantie* a deux objets: la possession paisible et les défauts cachés connus sous le nom de *vices rédhibitoires*. Alors même que le vendeur a gardé le silence sur la garantie en cas d'éviction, il en est tenu de droit, par la nature du contrat. Le mot d'*éviction* comprend tous les cas où, même sans décision judiciaire, l'acheteur ne peut conserver la chose dont la vente lui a été faite. Le vendeur doit aussi garantir l'acheteur de toutes les charges prétendues sur cet objet et qui n'ont pas été déclarées lors de la vente. Il est enfin tenu de garantir l'acheteur des défauts cachés de la chose vendue, dont l'acheteur n'a pu se convaincre lui-même, et qui sont de telle importance que leur connaissance eût dû l'empêcher d'acquérir, ou du moins d'acquérir au même prix.

La principale obligation de l'acheteur est de payer le prix de la vente; à défaut de convention à cet égard, le paiement doit se faire lors de la délivrance, le vendeur n'étant tenu de délivrer qu'autant que l'acheteur paie le prix. Néanmoins, si l'acquéreur est troublé, ou a juste sujet de craindre de l'être, par une action hypothécaire ou par toute autre action réelle, il peut suspendre le paiement du prix jusqu'à ce que le vendeur ait fait cesser le trouble ou lui ait donné caution suffisante. Ce cas excepté, si l'acquéreur ne paie pas le prix de la manière fixée par la convention ou par la loi, la vente *peut* être résolue. Dans la vente d'effets mobiliers, la résolution a lieu de plein droit, au profit du vendeur, après l'expiration du terme convenu pour le retirement.

Le contrat de vente peut être résolu par l'exercice de la faculté de réméré (*voy.*). Le vendeur est, en outre, admis à demander la rescision de la vente, s'il a été lésé de plus des sept douzièmes dans le prix d'un immeuble; mais la loi borne la durée de cette action à deux ans, qui

courent du jour même du contrat. — On peut consulter : *Le droit civil expliqué. De la vente*, par M. Troplong, 3e éd., Paris, 1837, 2 vol. in-8o. E. R.

VENTE (*vendita*), réunion d'un certain nombre de membres d'une société secrète. *Voy.* cet art. et CARBONARI.

VENTILATION, VENTILATEUR. La ventilation a pour objet de renouveler, dans un lieu fermé, l'air vicié soit par la respiration des hommes et des animaux, soit par la combustion ou les émanations de diverses matières. En effet, il est certaines limites au delà desquelles l'air non renouvelé d'une chambre cesserait d'être respirable et causerait la mort des personnes qui y seraient renfermées. Dans notre système de construction, les jointures des portes et des fenêtres, quelque soin qu'on y apporte, laissent passage à un courant d'air qui suffit presque toujours pour renouveler l'atmosphère. Toutefois la quantité d'air vicié peut, dans certains cas, rendre indispensable l'emploi d'un moyen artificiel destiné à attirer au dehors cet air vicié et à faire affluer de l'air neuf à sa place. Pour arriver à ce but, il suffit d'un foyer d'appel dont le tirage donne issue au gaz que l'on veut remplacer. Des tuyaux ayant une prise d'air au dehors et traversant la cheminée vont s'ouvrir dans la partie supérieure de la pièce et y apportent un air réchauffé par le feu du foyer; la seule précaution à prendre est de placer l'orifice du tuyau à l'opposé de la cheminée d'appel. La ventilation des grandes salles, comme, par exemple, celle des théâtres, offre de plus graves difficultés en ce que l'air affluant de l'extérieur doit être ménagé uniformément sur tous les points, afin de n'être pas incommode : c'est ce qui fait qu'à l'Opéra on compte 2,400 tuyaux placés sous le parquet des loges. L'air qu'ils apportent est échauffé par des calorifères, de telle sorte qu'il puisse entretenir à la fois la ventilation et la chaleur de la salle. En été, la température extérieure est souvent un obstacle à l'action d'un ventilateur ordinaire : aussi toute habitation confortable doit-elle avoir deux systèmes différents pour chaque saison. En été, le foyer de chaleur nécessaire pour le tirage de la cheminée d'appel n'exige qu'une lampe ou un lampion. L'air frais se tire des caves, ou, à leur défaut, on le fait passer sur de la glace. Dans les théâtres, la cheminée d'appel est placée au-dessus du lustre, dont la chaleur suffit pour produire le tirage. Dans certaines localités, la ventilation ne peut se faire qu'au moyen d'une force mécanique, comme le ventilateur à force centrifuge, à l'aide duquel Desaguilliers parvint, en 1736, à ventiler la chambre des communes en Angleterre. Un gros soufflet ou tout autre moyen capable d'agiter l'air peut donner des résultats analogues.

Les arts et l'industrie offrent une foule de circonstances où la ventilation devient un moyen d'assainissement tout à fait indispensable. Lorsque l'air se trouve vicié par la décomposition de matières organiques, son action sur l'économie animale est souvent mortelle. Ainsi, dans les houillères, dans les puits, les fosses d'aisance, les caves profondes, les égouts mal tenus, l'oxygène de l'air est quelquefois remplacé par un gaz complétement irrespirable, qui est une cause d'asphyxie certaine. On parvient à combattre ce fléau par une bonne ventilation, et, en certain cas, par l'emploi de divers corps susceptibles d'absorber ou de détruire les gaz nuisibles : tels sont la chaux délayée et les chlorures (*voy.* ce mot).

La ventilation n'est pas encore suffisamment entrée dans nos mœurs, et les architectes lui font une trop petite part dans le système de leurs constructions. Ce n'est que depuis peu de temps que l'hygiène a songé à en imposer l'usage aux hôpitaux, aux prisons, aux salles d'asile, aux ateliers (*voy.* ce mot). On a cherché à appliquer à certains métiers, où l'action des vapeurs mercurielles et acides altère la santé des ouvriers, un appareil inventé par le lieutenant-colonel du génie Paulin, et qui consiste en une casaque en cuir descendant jusqu'au-dessous des hanches, enveloppant la tête, où elle est munie d'une plaque en verre devant le visage, et portant un ajustage composé d'un tuyau de pompe d'incendie pour l'introduction de l'air

(*voy.* Pompier). Au lieu de cet appareil, D'Arcet (*voy.*) proposait un simple fourneau d'appel établi sous la forge, moyen facile et meilleur que l'on peut appliquer à une multitude de cas. X.

VENTOUSE. En technologie, on appelle ainsi une ouverture pratiquée dans un conduit pour donner passage à l'air par le moyen d'un tuyau. Dans l'art du fumiste (*voy.*), c'est un petit appareil disposé devant les cheminées, et servant à y attirer une grande quantité d'air extérieur afin d'alimenter le feu et de renforcer le tirage quand l'air qui pénètre dans un appartement, à travers les jointures des portes et des fenêtres, ne suffit pas à l'entretenir. L'air extérieur est ainsi amené dans la cheminée, entre deux planches de plâtre placées sous la tablette dans une position parallèle, mais inclinée: l'une de ces planches doit l'empêcher de se répandre dans la chambre, et l'autre de s'écouler par le tuyau de la cheminée avant d'avoir touché au feu. Ce n'est certes pas à la science du *comfort* qu'on doit ce moyen d'activer le chauffage d'un appartement. X.

VENTOUSE (chirurgie), espèce de vase en verre ou en métal, que l'on applique sur divers points d'un corps malade pour y attirer le sang ou les humeurs, en opérant le vide. Dans sa simplicité primitive, une ventouse était, chez les anciens, une corne de bœuf dont la base reposait sur le corps, et qui était percée à son extrémité d'une petite ouverture par laquelle l'air s'aspirait avec la bouche pour faire le vide. L'instrument dont on se sert aujourd'hui est de forme arrondie, et le vide s'y fait au moyen d'un peu d'étoupe ou de papier qu'on enflamme, ou d'une petite lampe à l'alcool, ou enfin par le jeu d'une petite pompe aspirante placée à son extrémité supérieure. La ventouse reste d'elle-même fixée au corps tant que le vide subsiste; il suffit, pour la détacher, de déprimer un peu la peau près du bord de l'instrument afin que l'air s'y introduise. L'application des ventouses a lieu dans plusieurs cas et de diverses manières. Lorsqu'on veut seulement attirer la rougeur et le gonflement à la peau, on applique cet instrument tel que nous venons de le décrire : c'est ce qu'on appelle les *ventouses sèches*. Les *ventouses scarifiées* sont celles qui, précédées de piqûres ou scarifications sur la peau, provoquent une évacuation sanguine qui n'aurait pas lieu sans ce moyen. Dans ce cas, elles peuvent remplacer les sangsues avec avantage, et l'on s'en sert souvent dans les hôpitaux, à cause du prix élevé des sangsues. L'application des ventouses a aussi pour objet de retirer le pus ou le sang accumulés dans un endroit du corps, ou encore de rétablir un flux humoral à la surface d'un ulcère, ou y amener une irritation qui pourrait s'étendre sur d'autres organes. Enfin, à l'aide des ventouses, on débarrasse quelquefois le sein d'un lait vicié ou trop abondant; il existe même une forme de ventouse par l'effet de laquelle on parvient à former le bout des seins, lorsque le mamelon n'est pas assez devcloppé. X.

VENTRE (en latin *venter, alvus, abdomen*). Ce nom, synonyme du mot francisé *abdomen*, dérivé du verbe latin *abdere*, cacher, sert à désigner la grande cavité du corps des animaux supérieurs qui est limitée en haut par la poitrine et inférieurement par le rebord osseux et irrégulièrement dessiné des os du *bassin* (*voy.* ce mot). Le ventre renferme : supérieurement, la rate, l'estomac et le pancréas à gauche, le foie à droite; un peu plus bas, les deux reins situés l'un à gauche, l'autre à droite de la colonne vertébrale; enfin la presque tòtalité des intestins, du péritoine (*voy.* ces noms) et de ses divers replis. Sa paroi antérieure comprend trois régions : une supérieure ou *épigastrique*, une moyenne ou *ombilicale*, une inférieure ou *hypogastrique*. Les parois latérales, uniquement constituées, comme la précédente, par des plans musculeux et aponévrotiques très épais, comprennent également chacune trois régions qui sont, en allant de haut en bas: l'*hypocondre*, le *flanc* (*voy.*), la *fosse iliaque*, désignés, suivant qu'ils appartiennent à un côté du corps ou à l'autre, par les épithètes de gauche ou de droit. La paroi postérieure, connue sous le nom de *lombes* (*voy.*), est constituée par la portion lombaire de la colonne vertébrale (*voy.* Vertèbres) et

des plans musculaires et aponévrotiques fort épais. Dans les animaux supérieurs, le ventre est séparé de la poitrine, comme dans l'homme, par un muscle appelé *diaphragme* (*voy.*), qui est percé de trous chez les oiseaux, et qui disparaît entièrement dans les reptiles. Il se prolonge souvent dans les poissons fort en arrière du bassin, et est séparé du cœur et de l'appareil des branchies par une membrane fort épaisse; chez ces derniers enfin, il renferme la vessie natatoire (*voy.* Poisson) qui, jusqu'à un certain point, joue, quant à la diminution et à l'augmentation du poids spécifique de ces animaux, le même rôle que les poches aériennes contenues dans l'abdomen des oiseaux. Outre les organes cités plus haut, l'abdomen renferme encore, dans les oiseaux, les reptiles et les poissons, les organes de la génération tant mâles que femelles. Ce que l'on appelle ventre, dans les mollusques, varie quant à la position; enfin, dans les crustacés et les insectes, on donne le nom d'abdomen à la dernière portion du corps qui ne porte point de membres pairs. C. L-R.

VENTRILOQUIE, expression vulgaire du mot *engastrymisme* (*voy.*) dont nous avons déjà donné l'étymologie. Cette dénomination vicieuse doit son origine à la croyance où l'on était autrefois que certains individus étaient doués de la faculté surnaturelle de *parler du ventre* (*venter* et *loqui*). Il y a peu de temps que cette grossière erreur, propagée pendant tant de siècles*, a été détruite par les progrès de la science, qui a démontré d'une manière irrécusable que tout homme, avec un peu d'exercice, peut arriver à modifier sa voix naturelle, de manière à obtenir les changements ou variations dans le ton et les inflexions qui constituent ce que l'on nomme encore improprement la ventriloquie. Pour cela, il suffit de s'étudier à introduire une grande masse d'air dans les poumons par une forte inspiration et à étouffer la voix, lors de sa sortie du larynx, à l'aide d'une expiration longue et soutenue. La trachée-artère devient alors un instrument qui produit des sons que le larynx modifie en faisant l'office d'une sourdine. On peut, par ce moyen, arriver à imiter plusieurs voix, au point de produire une illusion complète. Quant au mécanisme de l'articulation, il a lieu par le même procédé que dans l'état naturel. L'art du ventriloque consiste à dérober au spectateur le mouvement obligé des lèvres.

Vers la fin du siècle dernier, un certain abbé de La Chapelle a essayé pour la première fois de détruire, en les démasquant, des illusions niaises et dangereuses. Son ouvrage, intitulé *Le ventriloque ou l'engastrymythe*, Londres, 1772, 2 vol. in-12, n'en fournit pas moins plusieurs exemples singuliers des résultats auxquels peut atteindre la ventriloquie.

Au commencement de ce siècle, des ventriloques célèbres, Thiernet, Borel, Fitzjames, avaient fait de cet art un divertissement public qui attirait une immense affluence. Après eux, Alexandre s'est fait une réputation européenne, et M. Comte (*voy.*) donne aussi de loin en loin des séances de ventriloquie, dans lesquelles il obtient des succès non moins éclatants que ceux de ses devanciers. D. A. D.

VENTS (météor.), *voy.* Vent.

VENTS (méd.). Sous l'influence de divers états morbides, comme sous celle de certaines dispositions de l'organisme qui ne sont point, à proprement dire, une maladie, on voit des fluides gazeux se développer en grande quantité dans diverses portions du tube digestif : ce sont ces gaz que, par euphémisme, on désigne sous le nom de *vents*, que les médecins appellent décemment *flatuosités*, et scientifiquement *pneumatose*.

Il est certaines affections dans lesquelles les gaz se développent en si grande quantité dans le tube digestif, que, refoulant le diaphragme, ils gênent notablement l'ampliation de la poitrine, et peuvent devenir une cause réelle d'asphyxie. Quand cet accident atteint un aussi haut degré d'intensité, il prend le nom de *météorisme :* c'est surtout à la fin de la fièvre typhoïde qu'on l'observe. Le plus ordinairement toutefois, la pneumatose n'est qu'un phénomène secondaire dans les maladies, et qui disparaît rapidement à mesure que les symptômes

(*) *Voir* Ésaïe, XXIX, 4, S.

de celle-ci se dissipent. Diverses affections chroniques de l'estomac, de l'intestin, sont bien souvent l'occasion du développement de flatuosités incommodes : c'est le régime qui, dans ces cas, exerce une grande influence. Enfin, il est des individus qui sont tourmentés incessamment par un développement anormal de gaz intestinaux, sans qu'on puisse saisir dans les tissus à la surface desquels cette sécrétion a lieu aucune lésion palpable qui l'explique : ce sont surtout les hypocondriaques qui présentent cette singulière disposition.

La thérapeutique de la pneumatose est fort simple, bien que pourtant elle soit loin d'atteindre toujours le but qu'elle se propose. Quand l'accident est sous la dépendance exclusive d'une maladie nettement caractérisée, il est bien clair qu'en enlevant la cause, l'effet disparaîtra avec elle. De même encore si les flatuosités ont pour cause un régime vicieux, l'usage d'aliments que l'expérience a démontrés propres à favoriser le développement de gaz dans le tube digestif, tels que les substances farineuses en général, les boissons non fermentées, etc., il est encore facile de mettre fin à cette incommodité en adoptant un régime mieux conçu. Enfin, si la pneumatose existe en coïncidence avec l'hypocondrie (*voy.*), ou bien se montre comme le résultat d'une disposition particulière, on peut essayer de combattre ce symptôme à l'aide de toniques sagement administrés, par l'usage de fruits astringents, et aussi par des frictions sèches ou aromatiques faites sur l'abdomen; mais même dans ce cas le régime doit être rigoureusement surveillé, et un exercice modéré doit être prescrit. M. S-N.

VÉNUS (*Aphrodité* chez les Grecs), déesse de la beauté, de l'amour et du plaisir, préside à la reproduction et à la conservation des êtres. La tradition la plus ancienne lui donne pour père Uranus (le ciel) et pour mère Héméra (le jour). Un mythe plus récent, qui n'est peut-être, sous d'autres noms, que la répétition du premier, la fait naître de Jupiter et de Dioné. Selon un troisième récit, lorsque Saturne mutila son père, quelques gouttes de sang, tombées de sa blessure, fécondèrent une écume blanchâtre qui flottait à la surface de la mer. De cette écume (ἀφρός) sortit *Aphrodité*, nommée aussi *Anadyoméné*, l'*Émergeante* ou la fille des eaux. D'après Varron, ce fut une semence ignée qui tomba du ciel et se mêla avec l'élément humide pour donner naissance à Vénus.

Les Tritons, disent les poëtes, s'empressèrent d'accueillir la nouvelle divinité, qui bientôt prit son essor vers l'Olympe, où les Heures la présentèrent aux dieux ravis de sa beauté. Tous voulaient l'avoir pour épouse. Ici va s'offrir de nouveau l'union symbolique du feu, principe mâle, avec l'eau, principe femelle. Jupiter maria Vénus avec le plus laid et le plus industrieux des immortels, Vulcain (*voy.*), qui n'est pas le patron des maris heureux. Il serait trop long de mentionner toutes les infidélités de la séduisante déesse : elle compta parmi ses amants favorisés Jupiter, Mars, Mercure, Apollon, Bacchus, Adonis, Anchise et Butès.

La Discorde ayant jeté dans l'assemblée des dieux une pomme avec cette inscription : *A la plus belle!* Jupiter n'osa se prononcer. Pâris (*voy.*), choisi pour juge, fut plus hardi. Junon et Minerve ne lui pardonnèrent point sa sentence, et la protection de Vénus ne put sauver ni sa famille, ni sa patrie, ni lui-même. Au siége de Troie (*voy.*), où elle prit une part si active, la belle déesse fut blessée par Diomède en secourant Énée (*voy.*), ce fils chéri qu'elle avait eu d'Anchise. Elle parvint cependant à établir dans le Latium le héros fugitif, et devint par là la mère des Romains, dont Mars fut le père, mais non en qualité d'amant de Vénus.

La déesse de l'amour et des grâces fut naturellement le type de la beauté la plus parfaite. Habituellement nue ou très légèrement voilée, elle avait pour principale parure la ceinture (*voy.*) merveilleuse décrite par Homère. Des cygnes, des colombes ou des passereaux traînaient son char. Le myrte lui était consacré, parce que son feuillage lui avait servi d'abri, quand elle était sortie des eaux, sur le rivage de Cythère. Elle emprunta à cette île, où elle fut particulièrement honorée, le nom de *Cythérée*, de

même qu'elle dut à d'autres lieux les surnoms de *Cypris*, de *Gnidia*, de *Paphia* et d'*Idalia*.

Son fils *Éros* (*voy.* CUPIDON et AMOUR), qu'elle avait eu de Mars, était ordinairement auprès d'elle. Les Grâces, nées de son union avec Jupiter, marchaient quelquefois à sa suite. Par Mars, elle devint encore mère d'Antéros (l'amour réciproque); par Mercure, d'Hermaphrodite ; par Bacchus, de Priape et d'Hymen (*voy.* tous ces noms). Son union légitime avec Vulcain ne fut point féconde.

Ce mythe transparent nous laisse voir l'antique cosmogonie qui considérait l'Océan comme père de toutes choses, et à laquelle Thalès donna une forme scientifique. C'est du sein des eaux que sort la puissance génératrice, la divinité d'Épicure et de Lucrèce. A ce titre, elle n'est pas seulement la mère des hommes et du monde, elle est aussi la mère de tous les dieux, comme dit Ovide :

Illa deos omnes, longum est enumerare, creavit.

Emblème de la beauté, du plaisir et de l'amour, l'Océanide s'élève dans le ciel, s'unit au dieu du feu et prend place parmi les astres. Comme planète, elle a été plus d'une fois confondue avec la lune, et c'est par là surtout qu'elle se rapproche de l'Astarté (*voy.*) des Phéniciens. Nous retrouvons encore Diane ou plutôt Hécate dans cette Vénus *Libitina* (*libido*, *Liebe*) des anciens Romains, qui, au dire de Plutarque et de Denys d'Halicarnasse, présidait à la mort aussi bien qu'à la naissance.

Avant tout, Vénus est une force attractive, une force d'union, de cohésion. Varron dérive son nom de *vincire* et l'identifie en ce sens avec la *victoire*, dont le nom latin a la même racine. En qualité de *principe liant*, elle préside aux mariages. Elle contrebalance le pouvoir dissolvant du feu, son difforme époux. De même, elle se plaît à endormir entre ses bras le dieu de la guerre, de la discorde, et produit l'harmonie des deux forces rivales, l'attraction et la répulsion. C'est donc visiblement une personnification de la déesse-nature des Asiatiques.

Passion suprême, universelle, elle n'est pas toujours riante et voluptueuse, comme la Vénus d'Anacréon et d'Ovide ; souvent elle agite, elle transporte, elle égare. Malheur à qui l'offense ! Rappelez-vous les Lemniennes, les Prétides, la fille de Cinyras, Pasiphaé, Phèdre. Malheur même à ses plus chers favoris ! Presque toujours ses bienfaits sont empoisonnés.

Voilà bien une déesse toute terrestre, fille de la matière, et mère des plaisirs grossiers : c'est la Vénus populaire ou *Pandémos*. Il ne faut pas la confondre avec la Vénus céleste, fille d'Uranus, et qui, selon Platon, n'eut point de mère. La Vénus-Uranie est l'amour pur et la beauté divine.

L'art grec avait épuisé toutes ses ressources pour représenter ces deux symboles. Les anciens citent avec admiration des Vénus de Phidias, de Polyclète, d'Agoracrite, d'Alcamène et d'Apelle. On regarde la Vénus de Médicis, celle du Capitole et celle d'Arles comme des copies du chef-d'œuvre de Praxitèle (*voy.* ces noms). Peut-être la Vénus de Milo, trouvée en 1824, est-elle aussi un ouvrage original de ce grand sculpteur. Vénus-Uranie était représentée à Sparte avec les attributs de Diane ou de Minerve, tantôt portant l'arc et les flèches, tantôt la pique à la main et le casque en tête. — *Voir* Creuzer, *Symbolique* ou *Religions de l'antiquité*, et Lajard, *Recherches sur le culte, les symboles, les attributs et les monuments figurés de Vénus en Orient et en Occident*, avec un tableau lithographié et 30 planches in-fol. sur cuivre, au trait, Paris, 1837 et suiv. in-4°. L. D-c-o.

VÉNUS (astr.), *voy.* PLANÈTES.

VÉNUS (CRISTAUX DE), *voy.* ACÉTATE DE CUIVRE.

VÊPRES, du latin *vesper*, soir, l'une des grandes heures canoniales (*voy.*) faisant partie de l'office divin et que l'on disait autrefois sur le soir, vers le coucher du soleil. On les appelait aussi *hora lucernalis*, des lampes qu'on y allumait, ou *duodecima*, de l'heure qui était la douzième chez les anciens. Cette partie de l'office paraît avoir été instituée plus spécialement pour honorer la mémoire de la sépulture de Jésus-Christ ou de sa

descente de croix. On y récitait 12 psaumes, qu'on entremêlait de deux leçons tirées de l'Ancien et du Nouveau-Testament, d'hymnes, de cantiques, etc. Il y avait des messes nommées *vespertines*, parce qu'elles étaient incorporées avec les vêpres, comme celles du Samedi-Saint le sont encore dans l'Église latine.

Aujourd'hui, les vêpres se célèbrent l'après-midi, ordinairement vers trois heures. On y dit seulement 5 psaumes, un capitule, un hymne ou une prose, le cantique *Magnificat*, des antiennes et une ou plusieurs oraisons.

A certains jours de fête, il y a doubles vêpres, dont les premières, qui se disent la veille, marquent le commencement, et les secondes la fin du jour ecclésiastique, conformément aux paroles de Dieu à Moïse : *A vesperâ ad vesperam celebrabitis sabbata vestra.* R-Y.

VÊPRES SICILIENNES. C'est le nom qu'on a donné au massacre qui se fit en Sicile de tous les Français, le lendemain de Pâques, 30 mars 1282, et dont le signal fut, dit-on, le premier coup de cloche qui sonna les vêpres. A l'art. SICILES (*royaume des Deux-*), on a vu quelle rivalité existait entre Charles d'Anjou et Pierre d'Aragon pour la possession de ce royaume. C'est dans ces circonstances, et lorsque Jean de Procida avait, de longue main, disposé les esprits en faveur des Aragonais, qu'arriva l'événement dont nous venons de parler, et qui, s'il ne fut pas l'accomplissement à heure fixe d'un complot déterminé, comme l'ont cru plusieurs auteurs, ne fit du moins que hâter une révolution préparée d'avance. Le jour dit, à l'heure de vêpres, les Palermitains couvraient en foule le chemin qui conduit à l'église de Montréal, lorsqu'un Provençal, nommé Drouet, insulta grossièrement une jeune femme. Aux cris de celle-ci, à la vue de cet outrage, qui ne se renouvelait que trop fréquemment, le peuple s'émeut, et Drouet tombe percé de sa propre épée. Ce premier mouvement d'une vengeance particulière anime la haine générale. Les Français, qui avaient voulu défendre leur compatriote, sont frappés à leur tour, et les Palermitains étant rentrés dans la ville en criant : Mort aux Français ! le massacre y continue sans distinction d'âge ni de sexe, et, dans la haine pour ces étrangers, que trahit leur prononciation, on va jusqu'à ouvrir le flanc des Italiennes pour y détruire le gage d'une union détestée. L'exemple fut suivi, quoique avec quelque hésitation, dans le reste de la Sicile. Un seul gentilhomme provençal, Guillaume des Porcellets, fut épargné, disent d'anciens chroniqueurs, pour sa grande prudhommie et vertu. Cependant le gouverneur de Messine réussit à passer avec la garnison de l'autre côté du détroit où il n'y eut pas de massacres.

Sous le titre de *La guerra del Vespro siciliano*, M. Michel Amari a publié récemment, en Italie, de nouveaux documents sur l'événement qui fait l'objet de cet article (réimpr. à Paris, 1843, 2 vol. in-8°). Il a aussi paru à Paris, 1843, in-8°, *Les Vêpres siciliennes, ou Histoire de l'Italie au* XIII^e^ *siècle*, par H. Possien et Y. Chantrel. On sait que Casimir Delavigne, dans sa première tragédie, s'est heureusement inspiré du même sujet. R-Y.

VER, *voy.* VERS.

VER A SOIE ou BOMBYCE DU MURIER (*bombyx mori*). Ce papillon, rangé par les entomologistes parmi les lépidoptères nocturnes (*voy.*), dans la tribu des *bombycites*, dont il est le type, est de moyenne taille, blanchâtre ou grisâtre ; le mâle a quelques bandes plus foncées en travers, une tache en croissant sur les ailes supérieures. La chenille, à laquelle s'applique spécialement le nom de *ver à soie*, porte sur la queue un appendice charnu en forme de corne. La larve, au sortir de l'œuf (*graine* de ver à soie), a la forme d'un petit ver grisâtre. Elle subit quatre *mues* ou changements de peau qu'on appelle ses *âges*. Leur durée totale est de 34 jours environ. A l'approche de chaque mue, la larve cesse de manger et s'engourdit ; mais ce moment passé, son appétit redouble. A l'époque de la première métamorphose (*voy.*), son corps devient plus mou, et elle commence à filer son cocon (*voy.*), tournant continuellement sur elle-même en différents sens, de manière à enrouler autour d'elle les fils qui sortent, à un état de ténuité extrême, de

la filière dont sa bouche est percée. Trois à quatre jours lui suffisent pour ce travail. Après être demeuré plus ou moins longtemps à l'état de chrysalide (*voy.*) dans l'enveloppe qui le retient prisonnier, l'animal ramollit, à l'aide d'une liqueur corrosive qu'il dégorge, l'une des extrémités de son cocon, dont il sort enfin, du 18^{e} au 20^{e} jour, à l'état parfait (*voy.* INSECTES). Le mâle recherche aussitôt sa femelle, et peu de temps après commence la ponte des œufs, dont le nombre s'élève à 500 et plus pour chacune d'elles. C'est le terme de la vie du bombyx, qui succombe 10 à 20 jours après. Quoiqu'on ne le nourrisse dans nos magnaneries qu'avec les feuilles du mûrier (plus particulièrement le mûrier blanc), il peut se développer en mangeant d'autres végétaux s'il est dans une température suffisamment élevée, mais la soie qu'il produit n'a plus la même qualité. Originaire de la Chine, d'où il fut transporté dans l'Inde, puis à Constantinople vers le milieu du VI^{e} siècle, en Italie dans le XII^{e}, ce bombyx fut propagé en France par les soins du grand Sully. Il paraît que d'autres espèces du même groupe, encore à l'état sauvage, peuvent fournir de la soie, mais elles n'ont pas été encore utilisées. *Voy.* SOIE. C. S-TE.

VERA-CRUZ, c'est-à-dire Vraie-Croix, chef-lieu d'un département du Mexique (*voy.*), est une des rares places maritimes de cette contrée, sur le vaste golfe qui la baigne à l'est. La situation de cette ville est très mauvaise et a peu gagné au changement qui a déjà eu lieu dans son emplacement, reculé à plusieurs milles de celui qu'elle occupait dans l'origine. Des collines d'un sable mobile, sur lequel la réverbération du soleil des tropiques produit une chaleur étouffante, l'environnent, ainsi que des marécages d'où s'exhalent des miasmes dangereux. Elle manque également d'eau saine et la fièvre jaune y est endémique.

Le port de la Vera-Cruz offre peu de garantie contre la violence des ouragans, et c'est à peine s'il peut contenir une trentaine de navires. Malgré ces désavantages, cette ville, à raison de ses communications assez faciles avec la capitale, Mexico, dont elle n'est éloignée que de 72 lieues, et avec Jalapa, distante de 12 lieues seulement et autrefois renommée pour sa grande foire, a été pendant longtemps la première place de commerce du Mexique et même de tout le Nouveau-Monde. L'Espagne y importait alors ses vins, ses huiles et une foule d'articles manufacturés qu'elle se faisait payer en argent, en peaux, bois de campêche, vanille, cochenille et autres produits du pays; mais la révolution de celui-ci, en interrompant toutes les relations avec la métropole, a ruiné ce commerce, et les mesures oppressives et vexatoires adoptées par le gouvernement actuel du Mexique ne sont guère faites pour le ranimer. Aujourd'hui son importance est même tombée au-dessous de celle de Tampico, ville fondée en 1824 et devenue en peu de temps la première place maritime de la république. La population actuelle de la Vera-Cruz paraît flotter entre 10 et 12,000 âmes.

Vis-à-vis du port de Vera-Cruz, sur un îlot, s'élève la fameuse citadelle de Saint-Jean d'Ulua ou Ulloa, que les Espagnols et les Mexicains faisaient passer pour imprenable. Malgré cette réputation, on sait qu'il a suffi à notre escadre d'un bombardement de quatre heures pour la forcer à capituler le 28 novembre 1838 (*voy.* nos art. *prince de* JOINVILLE et MEXIQUE, T. XVII, p. 637).

La Vera-Cruz est la première ville que les Espagnols aient construite au Mexique, à l'endroit même où le conquérant de cette région, Fernand Cortez (*voy.*), avait pris terre le 21 avril de l'année 1519. CH. V.

VERBE (gramm.). Ce mot désigne une des parties du discours, celle qui exprime une action faite, et c'est alors un verbe *actif : je frappe;* ou une action reçue par le sujet, et c'est alors un verbe *passif: je suis frappé;* ou simplement l'état ou la qualité du sujet : *il dort, il brûle*, et c'est alors un verbe *neutre*. On appelle *verbe* cette partie du discours, parce que c'est le mot (*verbum*) par excellence. Il est, en effet, la partie essentielle, indispensable de toute proposition (*voy.*); il est le lien de nos idées, la manifestation et l'affirmation de nos jugements. Dans la phrase *Aris-*

tide est juste, ôtez le verbe *est*, il n'y a plus d'énonciation de pensée *. La principale fonction du verbe, sa qualité logique, est donc d'affirmer. Cependant cette définition ne marque pas tout l'usage des verbes, et il n'y a réellement que le verbe *être* dont elle rend bien toute la nature; de là on l'appelle *verbe substantif*, parce qu'il ne signifie par lui-même que l'affirmation *sans attribut*, de même que le substantif ne signifie que l'objet sans égard à ses qualités; mais les hommes, pour varier, pour abréger leurs discours, ont trouvé le moyen de combiner avec la signification principale du verbe, qui est l'affirmation, plusieurs autres significations. Ils y ont joint celle de l'attribut : ainsi les propositions *Orphée chante*, *Hector combat*, sont pour *Orphée est chantant*, *Hector est combattant*. Les verbes *chante*, *combat* renferment en eux-mêmes le verbe *être* et les adjectifs ou attributs *chantant*, *combattant*. Pour mieux déterminer le sujet de la proposition et le nombre des personnes ou des choses, on a imaginé des différences dans les terminaisons des 1re, 2e et 3e personnes (*voy.*) du singulier et du pluriel. D'autres différences indiquent à quelle partie de la durée appartient l'action ou l'état exprimé par le verbe *je donne*, *j'ai donné*, *je donnerai*. De là la diversité des *temps;* cette diversité ne change rien à la nature du sujet ni à celle de l'attribut; elle ne modifie que l'affirmation exprimée par le verbe et la rapporte à un temps *présent*, *passé* ou *futur*. La durée ne peut se diviser qu'en ces trois parties; cependant pour mieux exprimer les diverses nuances, les divers rapports des pensées et des actes, il existe, notamment en français, cinq sortes de passé : l'imparfait, *j'aimais;* le prétérit indéfini, *j'ai aimé;* le prétérit défini, *j'aimai;* le prétérit antérieur, *j'eus aimé*, et le plus-que-parfait, *j'avais aimé*. Il y a aussi deux futurs, *j'aimerai*, *j'aurai aimé*. On divise les temps en simples et composés. Les temps simples s'expriment par un seul mot, *je frappe* (*verbero*), *je frapperai* (*verberabo*); les temps composés se forment des auxiliaires *avoir* ou *être*, *j'ai frappé*, *j'ai été frappé* (*verberatus fui*). Ces verbes *avoir* et *être* s'appellent *auxiliaires*, parce qu'ils viennent en aide (*auxilium*) à la formation des temps. Enfin d'autres inflexions marquent si l'affirmation est absolue, indéfinie, conditionnelle ou impérative : de là les *modes*. On en compte cinq : l'*infinitif* qui exprime l'affirmation d'une manière indéterminée, sans nombres ni personnes, *plaire*, *lire;* l'*indicatif* qui l'indique d'une manière directe et positive, *je fais*, *je ferai;* le *conditionnel* qui l'exprime avec dépendance d'une condition, *je dirais*, *si j'osais;* l'*impératif* qui contient l'idée d'exhortation, de commandement, *marche*, *cours;* le *subjonctif* qui modifie l'affirmation par une notion de dépendance ou de doute, *il faut que je fasse*, *je ne crois pas qu'il vienne*. Le verbe est donc un mot dont le principal usage est de signifier l'affirmation avec désignation des personnes, des nombres, des temps et des modes. F. D.

VERBE (théol.). Le christianisme a ses racines à la fois dans le mosaïsme et dans le platonisme. Le dogme de la divinité de Jésus se rattachait à l'idée du Messie annoncé par les prophètes et à celle du Logos ou du Verbe *, élaborée par les écoles platoniciennes. Dieu, dans son essence, est inaccessible à l'esprit de l'homme; nous ne pouvons le saisir que dans ses manifestations. Dieu se manifeste dans une triple sphère, savoir : dans le monde extérieur, dans le cœur de l'homme, et enfin dans le monde des idées ou de la raison. De toutes les manifestations par lesquelles Dieu se révèle à nous, cette dernière est la plus pure et la plus directe : c'est là le Verbe divin, ou le Logos, emprunté par Platon aux doctrines orientales; c'est la vérité éternelle qui éclaire tout homme vivant en ce monde, comme dit saint Jean; c'est la pensée de Dieu, ce lien des idées, suivant l'expression métaphorique de quel-

(*) Cependant on le supprimait habituellement et on le supprime encore, il est vrai comme naturellement sous-entendu, dans diverses langues. S.

(*) Λόγος en grec, comme *verbum* en latin, signifie *parole;* mais sa signification première est *intelligence, raison, sagesse*. S.

ques disciples de Platon, précurseurs de Malebranche. Non-seulement l'objet de la vue intellectuelle ne peut être que Dieu ou son œuvre; non-seulement nous devons à Dieu l'intelligence qui voit, mais nous lui devons encore une troisième chose indispensable pour la vision, savoir : la lumière qui éclaire. C'est ainsi que le Verbe divin se manifeste à toute intelligence humaine, comme l'homme révèle par le langage ce qu'il a dans son esprit. C'est là ce qu'on peut appeler une révélation de Dieu à chaque homme.

Telle est, touchant le Verbe, la théorie purement philosophique dont la théologie s'est emparée ensuite et qu'elle s'est appropriée.

S. Paul et S. Jean, dans leur enseignement religieux, appliquèrent à la personne de Jésus-Christ cette théorie du Verbe considéré comme médiateur entre le Dieu caché et la création. Ils personnifièrent en lui la vie divine apparaissant sur la terre sous une forme humaine, et, comme le dit S. Jean dans le chap. I^er^ de son évangile, le Verbe s'est fait chair. Voilà la doctrine du Verbe incarné, qui, par une filiation nécessaire, a engendré le dogme de la trinité (*voy.* ce mot).

Selon Justin le Martyr, qui, avant sa conversion au christianisme, était platonicien, toute sagesse humaine est une émanation, une communication du Verbe ; la philosophie païenne elle-même en était un reflet imparfait et obscur, jusqu'à ce que, dans la plénitude des temps, le Verbe divin a paru lui-même : Jésus est le Verbe de Dieu personnifié, apparaissant sous la forme humaine. Avant Justin, Cérinthe (*voy.* ces noms), organe de la gnose judaïque, ne regardait l'union du Verbe divin avec Jésus que comme accidentelle et momentanée : selon lui, le Verbe, l'esprit émané de Dieu, qui sert d'intermédiaire entre Dieu et la création, était venu un beau jour animer Jésus; pendant un certain temps, le Verbe avait opéré des miracles par le moyen de Jésus; puis, avant la passion, il s'était retiré de lui et l'avait abandonné à lui-même.

Origène, imbu d'opinions platoniciennes et fortement frappé de l'idée de Dieu en soi, n'accordait pas facilement l'existence d'un Verbe égal au Dieu absolu : il niait l'égalité complète du Père et du Fils (car ce rapport de génération, si familier aux théogonies antiques, s'était aussi introduit dans la théogonie chrétienne), et supposait le Verbe non pas produit une fois, mais émanant éternellement du Père. Il subordonnait tellement le Fils au Père, qu'il disait qu'on ne devait pas prier le Fils, mais par le Fils. Denys d'Alexandrie fut entraîné par son opposition aux sabelliens, qui niaient l'existence distincte des personnes de la Trinité, à établir, d'après son maître Origène, l'infériorité de la seconde.

L'arianisme (*voy.* ces noms) fut une réaction contre ce penchant qui tendait à fractionner de nouveau l'unité divine; la supposition de plusieurs personnes en Dieu semblait aux esprits rigoureux une espèce de retour vers le polythéisme. Arius partit de cette idée que, hors le Dieu créateur, il ne pouvait y avoir que des créatures, et que son Verbe n'étant pas lui, ne pouvait être considéré que comme une créature, infiniment supérieure sans doute à toutes les autres, produite avant tous les siècles, il est vrai, mais cependant produite par Dieu et inférieure à Dieu. En un mot, Arius niait l'égalité du Verbe avec le Père, leur coéternité et leur consubstantialité; ce qui conduisait à nier la divinité du Verbe. Le mot Dieu, appliqué à la seconde personne de la Trinité, ne signifiait donc plus que divin. La doctrine orthodoxe, celle qui prévalut, fut le principe de la consubstantialité, c'est-à-dire l'identité complète de substance entre la personne du Père et celle du Fils : le Fils était dit *omousios*, consubstantiel au Père; tandis que les semi-ariens le disaient seulement *omoïousios*, mot qui désignait non l'identité, mais la similitude de substance.

Dans cette lutte contre l'arianisme, dans ces controverses où la divinité du Verbe, et par suite le dogme de la Trinité, finirent par triompher, l'Église montra cet esprit de gouvernement qu'elle a déployé dans ses débats contre la plupart des hérésies, cette tactique habile et prudente qui saisissait toujours dans les opinions agitées le côté le plus propre à

agir sur l'esprit de la multitude et à entraîner l'assentiment des masses populaires. La divinité du Verbe, par exemple, fut pour le christianisme un puissant moyen de dominer les âmes. S'il eût fallu subordonner l'une à l'autre les personnes de la Trinité et mesurer au Christ sa part de divinité, la foi du moyen-âge aurait-elle eu la même énergie, la même puissance d'action? Non, certes. Les croisades n'auraient pas été entreprises, car l'Europe chrétienne ne pouvait se soulever pour aller conquérir un tombeau, si ce tombeau n'était pas celui d'un Dieu ou du Verbe incarné. A-D.

VERCEIL (BATAILLE DE), le 30 juillet de l'an 101 av. J.-C. La défaite des Cimbres par Marius (*voy.* ces noms) eut lieu, suivant d'autres, sur les rives du Pô. Verceil, en italien *Vercelli*, est situé sur la Sésia, dans le Piémont.

VERCINGÉTORIX, fils de Celtille, homme illustre du pays des Arvernes qui chercha à établir une sorte de dictature dans les Gaules afin d'en défendre l'indépendance contre les Romains. *Voy.* GAULES et CÉSAR.

VERDEN, ancien évêché qui se confondit avec l'archevêché de Brême, et qui, érigé en duché, devint un fief de l'Empire qu'on abandonna à la Suède, après la paix de Westphalie. En 1709, le duché de Verden fut cédé au Hanovre dont il dépend de nouveau depuis 1814, mais à titre de principauté. *Voy.* HANOVRE et BRÊME.

VERDET, sel qui forme ce qu'on appelle aussi *cristaux de Vénus*, *voy.* ACÉTATE DE CUIVRE.

VERDETS. C'est le nom qu'on donna, à cause de la couleur verte de leur uniforme, à des compagnies irrégulières qui se formèrent spontanément, en 1815, dans plusieurs villes du midi, sous l'influence des passions réactionnaires ultra-catholiques et royalistes. Recrutés dans les derniers rangs du peuple, mais soudoyés par des personnes riches et influentes et comptant quelques gentilshommes parmi leurs chefs, ils se signalèrent par d'horribles excès. Ce furent eux qui, conduits par le féroce Trestaillons, maîtrisèrent par la terreur les élections à Nimes. C'est un régiment de verdets ou, comme on les appelait encore, de *secrets*, formé sous le nom de *Marie-Thérèse* (*voy. duchesse d'*ANGOULÊME), qui voulut forcer à Toulouse le commandant Ramel à le reconnaître comme une troupe régulière, à lui donner le mot d'ordre, etc., et qui, sur son refus, l'assassina. On vit reparaître un instant les verdets lors de la réaction royaliste qui suivit la mort du duc de Berry, en 1820. R-Y.

VERDICT, *verè dictum*, mot qui, de la législation anglaise, a passé chez nous dans l'usage pour désigner ce que la loi appelle proprement la *déclaration* du jury (*voy.*) en matière criminelle (Cod. d'instr. crim., art. 348 et suiv.). On dit indistinctement *verdict d'acquittement*, *verdict de condamnation*. On a remarqué que le mot de *verdict*, dans son sens étymologique, s'appliquait plus naturellement à la véracité d'une attestation qu'à une appréciation en conscience de faits qui nous sont étrangers. Cela tient à ce que les jurés étaient primitivement des témoins pris dans le voisinage, et qui avaient ou étaient censés avoir connaissance du fait en question. On distingue dans les lois anglaises le *verdict général*, usité quand le point de fait et le point de droit sont simples et non complexes, et le *verdict spécial*, que les jurés peuvent rendre sur un point particulier, en réservant aux juges la position des autres questions. R-Y.

VERDUN (TRAITÉ DE), conclu le 11 août 843 et qui eut pour effet le partage de la monarchie des Francs entre Lothaire et ses frères Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique (*voy.* ces noms). Verdun, ville forte, ancien vicomté et comté, est aujourd'hui le chef-lieu d'un arrondissement dans le dép. de la Meuse. *Voy.* ce nom et LORRAINE.

VERGE, *voy.* BAGUETTE DIVINATOIRE et RHABDOMANCIE; *voy.* aussi plus loin VERGES.

VERGENNES (CHARLES GRAVIER, comte DE), fils d'un président à mortier au parlement de Dijon, naquit dans cette ville le 28 déc. 1719. Destiné de bonne heure à la carrière diplomatique, il suivit en Portugal son parent de Chavigny, nommé ambassadeur à Lisbonne. En 1746, une contestation relative à des empiéte-

ments de territoire étant survenue entre l'Espagne et le Portugal, la France fut prise pour arbitre, et le marquis d'Argenson demanda à l'ambassadeur de Portugal une note qui fut rédigée par le chevalier de Vergennes d'une manière si nette et si lumineuse que le ministre voulut en connaître l'auteur et se chargea de sa fortune. En 1750, il fut accrédité auprès de l'électeur de Trèves. Après la mort du comte Desalleurs, ambassadeur en Turquie, en nov. 1754, il fut envoyé à Constantinople en qualité de ministre plénipotentiaire, titre qu'il changea peu de temps après contre celui d'ambassadeur. Le principal but de ses efforts devait être de conserver auprès du divan l'influence que le cabinet de Versailles avait obtenue. Il y réussit complétement, et lorsqu'en 1768 le duc de Choiseul, effrayé de l'ascendant que prenait la Russie en Pologne, voulut faire déclarer la guerre à l'impératrice Catherine II par les Turcs, les efforts du comte de Vergennes pour amener ce résultat ne furent pas moins heureux. Mais le duc de Choiseul avait manqué de patience, et son courrier se croisait avec celui de Vergennes pour signifier à l'ambassadeur son rappel, basé en apparence sur le mauvais effet produit par son mariage avec la veuve d'un chirurgien de Péra. De retour en France, Vergennes, reçu assez froidement à la cour, se retira dans ses terres en Bourgogne, et y demeura jusqu'au moment où la disgrâce du duc le fit nommer à l'ambassade de Suède. Le jeune Gustave III venait de monter sur le trône, et méditait déjà de s'affranchir du joug de l'aristocratie suédoise. La part que le comte de Vergennes prit à cette révolution lui attira des lettres de félicitation du duc d'Aiguillon, ministre des affaires étrangères, ainsi que le titre de conseiller d'état d'épée.

A l'avénement de Louis XVI, le comte de Maurepas (*voy.*) lui confia le portefeuille des affaires étrangères, et crut s'être attaché une créature malléable et docile. Mais le comte de Vergennes cachait sous une apparence de bonhomie une finesse dont il avait, dit-il, appris le secret dans les intrigues du sérail. Le fait le plus important de son ministère fut la guerre avec l'Angleterre, à l'occasion de la reconnaissance de la république des États-Unis. On sait que l'opinion publique entraîna le cabinet de Versailles dans cette voie contraire aux intérêts de la dynastie, et que la jeune noblesse fut la première à soutenir de son épée les nouveaux républicains de l'Amérique contre les prétentions de la métropole. Le comte de Vergennes déploya la plus grande habileté dans ses rapports avec le cabinet de Saint-James. Il évita le plus possible de se prononcer officiellement, et lorsque l'ambassadeur d'Angleterre, instruit d'un salut public que Lamothe-Piquet avait rendu à une frégate et à une corvette américaines, vint se plaindre au ministre : « C'est peut-être, lui répondit celui-ci avec finesse, le *paroli* du salut que vous avez rendu jadis au pavillon corse, lorsque votre cour savait que le roi de France traitait ce peuple comme rebelle. » La guerre éclata néanmoins; mais grâce aux soins du comte de Vergennes, la Russie ne tint pas l'engagement qu'elle avait contracté de venir en aide à l'Angleterre. Cette guerre amena des pertes sensibles pour la France, mais elle fut terminée par une paix glorieuse, conclue à Versailles le 3 sept. 1783. Le comte de Vergennes sut aussi protéger la Bavière contre l'ambition de l'empereur Joseph II, et le traité de 1779 garantit les droits de l'héritier légitime de cette couronne; mais cette partie de son administration le priva des bonnes grâces de la reine Marie-Antoinette, sœur de l'empereur. Le traité de Fontainebleau, du 10 nov. 1785, mit ensuite un terme aux démêlés survenus entre l'Empereur et les Provinces-Unies. Ces divers travaux avaient valu au comte de Vergennes la réputation non pas d'un homme de génie, car la lenteur était un des principaux ressorts de sa politique, mais du moins d'un homme d'état habile et expérimenté, lorsque la mort vint le surprendre le 13 févr. 1787. Le comte de Ségur, en faisant son portrait, dit de lui qu'il était « un homme instruit, adroit, sage dans sa politique, simple dans son langage, » et il ajoute plus loin que sa circonspection, sa gravité, son expérience, sa simplicité presque bourgeoise de

mœurs et de langage contrastaient fortement avec la légèreté, l'audace, la vivacité et l'élégance des formes de Calonne. —L'héritier de son titre se voua aussi à la diplomatie, mais la révolution vint arrêter sa carrière. Au retour de l'émigration, il devint maréchal de camp et il mourut en oct. 1832. D. A. D.

VERGES (SUPPLICE DES), peine infamante qui était autrefois appliquée en France, avec des scions de bouleau, sur le dos de deux espèces de condamnés. Les uns étaient les filles de mauvaise vie et souvent des aventurières coupables de quelque grande offense, comme la fameuse comtesse de Lamotte (*voy.*) : on les fouettait de verges dans les places publiques et carrefours des villes. Les autres étaient des militaires coupables de vol ou de quelque autre crime (*voy.* FUSTIGATION). Il ne faut pas confondre les verges avec les *baguettes* (*voy.*). Sous le nom de *Spiessruthen*, ce dernier supplice, usité pour l'armée, figure encore dans le code militaire allemand; et la même odieuse pratique est restée en vigueur en Russie, comme dans plusieurs autres contrées. On sait que le patient, conduit par un caporal qui le devance, est obligé de passer lentement entre deux rangs de soldats, lesquels, armés chacun d'une verge ou baguette flexible, doivent lui en appliquer un coup violent sur le dos. La voie (*die Gasse*, de là *Gassen laufen*) est formée par une compagnie ou par tout un bataillon; quelquefois le patient la parcourt plus d'une fois. Le sang du malheureux ruisselle, et ses camarades, souvent ses amis, sont, malgré eux, transformés en bourreaux. Dans la marine, ce supplice s'appelle *courir la bouline* (*voy.* ce mot). X.

VERGEURES, *voy.* PAPIER et INCUNABLES.

VERGNIAUD (PIERRE-VICTURNIEN), un des plus grands orateurs qui jamais aient illustré la tribune publique, naquit à Limoges, le 31 mai 1758, ou 1759 suivant une autre version. Son père était avocat et le destinait à cette profession. Vergniaud se distingua tellement dans ses premières études que Turgot, qui était alors intendant de la province du Limousin, obtint pour lui une bourse au collége du Plessis à Paris, où il ne réussit pas moins qu'à Limoges. Après avoir fait son droit, il débuta au barreau de Bordeaux en 1781, et la facilité brillante avec laquelle il maniait la parole le plaça bientôt au premier rang parmi les avocats de cette ville. Une étude passionnée des grands écrivains du XVIII^e^ siècle avait disposé Vergniaud à embrasser les idées de réforme et de perfectionnement social d'où sortit la révolution de 1789 : aussi se rangea-t-il avec enthousiasme sous sa bannière. En 1790 membre de l'administration départementale de la Gironde, il fut, en 1791, nommé membre de l'Assemblée législative. Nous avons dit, à l'art. GIRONDINS, que Bordeaux envoya à cette assemblée l'élite de son barreau.

La session législative s'ouvrit le 1^er^ oct. 1791. Dans la séance qui suivit la vérification des pouvoirs, un décret, rendu sur la proposition de Couthon, avait retiré au roi les titres de *sire* et de *majesté*. Dès la séance suivante, après la discussion la plus orageuse, ce décret fut rapporté à une grande majorité; cependant Vergniaud en avait demandé avec force le maintien, et cette première manifestation d'opinion fut bientôt suivie de plusieurs autres encore plus significatives. Dans la discussion sur les mesures à prendre contre l'émigration, Vergniaud (séance du 21 oct.) prononça un discours dont l'effet sur l'assemblée fut immense. Il attaquait surtout les princes, frères du roi, et demandait que, faute par eux de rentrer en France dans le délai d'un mois, ils fussent déclarés déchus de leurs droits à la régence et poursuivis comme embaucheurs à l'étranger, à l'effet de renverser l'ordre constitutionnel reconnu par le roi. Le succès de ce discours valut, à la première occasion, à Vergniaud l'élévation à la présidence, sous laquelle furent rendus trois décrets dans le sens de ses propositions. Louis XVI n'accorda sa sanction qu'à celui qui concernait ses frères.

Nous avons exposé ailleurs les causes de la division qui déjà existait entre la couronne et cette fraction de l'assemblée dont le parti de la Gironde était l'expression. Des méfiances réciproques

et de jour en jour croissantes rendaient la scission plus profonde et en exagéraient sans cesse les effets. Avant d'en venir à l'attaque directe des intentions et des actes personnels du monarque, ce fut contre ses conseils que se portèrent les efforts de Brissot et de la Gironde. Les ministres Delessart et Bertrand de Molleville, désignés comme les chefs du comité autrichien (*voy.* GENSONNÉ), étaient journellement dénoncés à la tribune législative et à celle des Jacobins. Ils n'eurent point d'adversaire plus redoutable que Vergniaud, qui n'épargnait pas même le ministre de la guerre Narbonne, quoique celui-ci jouît d'une grande faveur auprès de l'assemblée. En vain, le 14 déc. 1791, Louis XVI, dans le dessein d'éviter la guerre, vint-il en personne faire valoir la défense faite par l'empereur Léopold aux émigrés de former des rassemblements dans les Pays-Bas autrichiens : Vergniaud s'éleva, dans une éloquente philippique, contre la confiance à laquelle se livraient les Français, et les menaça du même sort que les Athéniens, à qui une confiance pareille avait coûté jadis la perte de leur liberté; en vain le discours du roi était-il envoyé aux départements pour les rassurer contre l'imminence d'un tel danger : en joignant à cet envoi celui d'une adresse au peuple rédigée par Vergniaud, l'assemblée détruisait tout l'effet de la parole royale au profit de la parole de l'éloquent tribun. Un nouveau discours de Vergniaud, prononcé le 3 janvier 1792, sur la proposition, faite par Brissot, de déclarer la guerre au roi de Hongrie et de Bohême, achevait de populariser cette immense question; et le 10 mars suivant, le même orateur jetait ce foudroyant anathème à ses adversaires : « Du haut de la tribune où je vous parle, je vois le palais où des conseillers pervers égarent et trompent le roi que la constitution nous a donné, forgent les fers dont ils veulent nous enchaîner, et préparent les manœuvres qui doivent nous livrer à la maison d'Autriche... Que ceux qui l'habitent sachent que notre constitution n'accorde l'inviolabilité qu'au roi; qu'ils sachent que la loi atteindra sans distinction tous les coupables, et qu'il n'y a pas une seule tête convaincue d'être criminelle qui puisse échapper à son glaive ! » Ce fut au bruit des acclamations excitées par ce discours que l'assemblée rendit un décret de mise en accusation contre le ministre des affaires étrangères Delessart. Mais Vergniaud avait visé au-dessus de la tête de celui-ci, et ses dernières paroles allaient évidemment frapper la reine... Fatal rapprochement ! vingt mois ne s'étaient pas écoulés depuis cet appel à la proscription, que, à quinze jours de distance, la hache révolutionnaire faisait tomber la tête de Marie-Antoinette et celle de Vergniaud !

Le 24 mars 1792, un ministère républicain remplaçait le ministère proscrit. Le 20 avril, sur le rapport de Pozzo di Borgo, le corps législatif approuvait la proposition, faite au nom de Louis XVI par ce ministère, de déclarer la guerre à l'empereur Léopold, comme roi de Hongrie et de Bohême; et cette grande mesure, provoquée par Brissot et les Girondins, en même temps qu'elle marquait l'apogée de leur puissance, devenait le principe de leur chute. Nous en avons donné les raisons à l'art. GIRONDINS et nous y avons dit aussi par quelle suite d'exigences à l'égard de Louis XVI, exigences dont Vergniaud se rendait l'organe, ce malheureux prince fut enfin réduit à se mettre en état de résistance ouverte contre le système suivi par les dominateurs de l'assemblée. L'émeute du 20 juin fut le produit de ce conflit déplorable. Vergniaud eut le tort de s'opposer à ceux de ses collègues, qui voulaient interdire l'entrée du sanctuaire des lois à la populace en armes; mais l'aspect effrayant de ces bandes féroces lui fit voir ce qu'on en devait attendre, et lorsqu'elles se portèrent en masse au château des Tuileries, il demanda avec instance que soixante députés s'y rendissent, au nom de l'assemblée, pour veiller à la sûreté de Louis XVI et de la famille royale. Il y alla lui-même avec Isnard et Merlin de Thionville (*voy.*), et ce fut surtout grâce à sa persistante énergie que les séditieux se retirèrent sans avoir ensanglanté cette journée. Les Jacobins ne tardèrent pas à lui en faire un reproche, qui devint ensuite un chef d'accusation capitale.

Il est à croire qu'un changement s'opéra dès lors dans les idées et les vues de Vergniaud, puisqu'il se prêta sans hésitations à la négociation qui, après le 20 juin, s'ouvrit, par l'entremise du peintre Boze, entre Louis XVI et les trois premiers députés de Bordeaux (*voy.* Gensonné). Toujours mal inspiré et encore plus mal conseillé, ce prince aveugle aima mieux traiter avec le vénal et sanguinaire Danton qu'avec trois hommes dont, sans doute, il avait à se plaindre, mais qui, à une probité intacte et à un caractère honorable, unissaient des talents dans lesquels il pouvait trouver un dernier moyen de salut. Indignés d'une pareille défection, ils s'associèrent ouvertement à tous les efforts qui pouvaient amener l'abdication du roi ou sa déchéance. De là, l'irritation que Vergniaud et les Girondins montrèrent contre le général Lafayette qui, laissant son armée sur la frontière, vint, l'épée au côté, sommer l'assemblée de punir ceux qui, le 20 juin, avaient attenté à l'autorité constitutionnelle du roi ; de là encore les surnoms de César et de Cromwell donnés par Vergniaud à Lafayette et la demande d'accusation contre ce général. Déjà, sans doute, l'établissement d'une république était dans la pensée de Brissot, comme dans celle des Jacobins : nous n'hésitons pas à affirmer que telle n'était pas alors la pensée de Vergniaud, et qu'en ôtant par des voies légales le pouvoir au roi, lui et ses amis aspiraient à sauver la constitution, en faisant passer la couronne sur la tête du prince royal. Aussi le triumvirat de la Gironde ne prit-il aucune part aux manœuvres qui préparèrent l'insurrection du 10 août (*voy.* M^me^ Roland). Vergniaud était au fauteuil au moment où Louis vint, avec toute sa famille, chercher un asile dans la salle des séances. « L'Assemblée nationale, dit le président au roi, connaît tous ses devoirs ; *elle regarde comme un des plus chers le maintien des autorités constituées ;* elle demeurera ferme à son poste, et, s'il le faut, nous saurons y mourir. » Ce fut avec des paroles de regret que, quelques heures plus tard, Vergniaud vint proposer la série de décrets dont l'un prononçait la suspension de Louis XVI, tandis qu'un autre disposait qu'il serait procédé à la nomination d'un gouverneur pour son fils. Mais, après le 10 août, il ne restait plus rien de la monarchie ; cette journée, qui fut l'ouvrage des Jacobins (*voy.*), leur avait livré le pouvoir, et les Girondins, après en avoir été involontairement les auxiliaires, devaient bientôt en être les victimes.

Aussi, à compter de ce jour fatal, leur conduite changea : d'agresseurs qu'ils avaient été jusqu'alors, ils voulurent devenir modérateurs ; mais ce revirement trop tardif n'eut d'autre effet que de les faire passer pour des transfuges aux yeux des masses victorieuses, dont ils avaient longtemps encouragé les efforts. Aussi ne retrouvèrent-ils plus pour la défense la même force qu'ils avaient eue pour l'attaque. Nous avons déjà signalé l'absence d'unité de pensée et d'ensemble dans l'action qui vicia toujours la marche du parti dont Vergniaud semblait être la personnification la plus élevée. Ces mêmes disparates se retrouvaient à chaque instant dans sa conduite personnelle. La plupart des biographes ont attribué les alternatives quasi-périodiques d'énergie éloquente et de silencieux découragement entre lesquelles se divisa la seconde moitié de sa carrière à une indolence d'habitudes, sinon de caractère, qui paraît en effet avoir souvent dominé les actions de Vergniaud. C'est en ce sens que M^me^ Roland a dit de lui : « Dédaignant les hommes, assurément parce qu'il les connaît bien, il ne se gêne pas pour eux ; mais alors il faut rester particulier oisif, autrement la paresse est un crime, et Vergniaud est grandement coupable à cet égard. » Nous croyons qu'on peut donner une cause plus honorable au défaut de suite qu'à partir du 10 août on remarque dans la vie politique de Vergniaud. Selon nous, cette catastrophe fut pour lui le signal d'un désabusement complet. Il s'aperçut que jusque-là lui et ses amis avaient couru après une utopie irréalisable, et que par cette manœuvre aventureuse ils avaient fait tomber le pouvoir aux mains de Robes-

pierre, des Jacobins et de la Commune révolutionnaire. Dès lors il jugea que tout était perdu, et il ne demeura sur la brèche jusqu'au 31 mai que pour résister au torrent, sans avoir un seul instant l'espoir d'en triompher. Aussi ne le vit-on reparaître que dans les moments de crise; mais alors il se relevait plus intrépide et plus entraînant que jamais, et, selon l'heureuse expression d'un de ses biographes, *la foudre de Mirabeau se rallumait dans les mains de Vergniaud.*

Ainsi, le 16 sept. 1792, il la lançait du haut de la tribune sur les auteurs infâmes du massacre des prisons, et ses paroles comme son action électrisaient l'assemblée. Quelques jours après, il dénonçait les usurpations de pouvoir de la Commune dirigée par Robespierre, et demandait qu'elle fût déclarée responsable de la sûreté des prisonniers. Élu le premier député de la Gironde à la Conventiou nationale, lorsque Salles eut proposé de soumettre à la sanction du peuple le jugement que la Convention devait rendre sur Louis XVI, Vergniaud appuya cette demande dans un discours qui restera à jamais comme un modèle de discussion politique et comme un chef-d'œuvre d'éloquence parlementaire. Après avoir examiné sous toutes ses faces la question relative au sort de Louis et apprécié son influence sur la situation du pays, dans une admirable péroraison il en venait aux reproches adressés par la faction dominante au parti qui voulait relever le drapeau de la justice et de la modération. « On nous accuse! disait-il; ah! si nous avions l'insolent orgueil ou l'hypocrisie de nos accusateurs; si, comme eux, nous aimions à nous targuer du peu de bien que nous avons fait, nous dirions avec quel courage nous avons constamment lutté contre la tyrannie des rois et contre la tyrannie plus dangereuse encore des brigands qui, dans le mois de septembre, voulurent fonder leur puissance sur les débris de la puissance royale; nous dirions surtout que, le 10 août, nous n'avons quitté le fauteuil que pour venir à cette tribune proposer le décret de suspension de Louis, tandis que tous ces vaillants Brutus, si prêts à égorger les tyrans désarmés, ensevelissaient leurs frayeurs dans un souterrain et y attendaient l'issue du combat que la liberté livrait au despotisme.» A cette parole, tous les regards se portaient sur Robespierre et Marat qui frémissaient de rage. Dans une des premières séances de la Convention, Vergniaud avait appelé Marat « un homme dégouttant de calomnies, de fiel et de sang.»

Après le rejet de l'appel au peuple, moyen dilatoire mis en avant pour sauver Louis XVI, ce fut avec un pénible sentiment de surprise qu'on entendit Vergniaud se prononcer pour la peine de mort, avec la condition restrictive exprimée dans le vote de Mailhe. L'étonnement redoubla lorsque, sur la question du sursis, Vergniaud émit un vote négatif. Cette funeste inconséquence est demeurée inexplicable et restera comme une tache sur la mémoire de Vergniaud. Ce fut lui qui, en qualité de président de la Convention nationale, proclama le résultat de l'appel nominal d'où sortit contre Louis XVI une sentence de mort. Ainsi, depuis le 10 août jusqu'au 21 janvier, une cruelle fatalité fit de Vergniaud l'organe de tous les décrets portés contre l'infortuné monarque.

Lorsque, suivant l'expression de Barère, « l'arbre de la liberté eut été arrosé du sang d'un roi,» les fondateurs de la république se flattèrent que ce sacrifice en garantirait la durée et cherchèrent les moyens de l'assurer. Une commission chargée de présenter les bases d'une constitution républicaine fut formée, et Vergniaud en fit partie; mais les dissensions toujours croissantes qui régnaient dans la Convention arrêtèrent le cours de ses travaux. Aux luttes de la tribune s'unirent bientôt les complots tramés par Robespierre et ses séides contre Vergniaud et ses amis. La supériorité de talents du grand orateur était, pour le dictateur en espoir, une cause incessante de jalousie, et cette jalousie avait le caractère et les effets d'une haine furieuse. De la conspiration du 10 mars, dirigée contre les Girondins, et de la levée de boucliers de Dumouriez, qui coïncidait avec cette

échauffourée, sortit l'institution du tribunal révolutionnaire, institution monstrueuse, à laquelle Vergniaud s'était vainement opposé en s'écriant : « Lorsqu'on vous propose de décréter l'établissement d'une inquisition mille fois plus redoutable que celle de Venise, nous devons déclarer que nous mourrons tous plutôt que d'y consentir. »

Les suffrages de l'assemblée appelaient Vergniaud au premier Comité de salut public. Mais, divisant de nouveau les esprits, Robespierre joignait, contre les Girondins déjà accusés par lui de s'être laissé corrompre par la cour, l'imputation d'avoir conspiré avec Dumouriez. Aux dix-huit chefs d'accusation formulés par lui en ce sens, Vergniaud répondit, le 10 avril, par un discours entièrement improvisé. Dans cette catilinaire, interrompue à plusieurs reprises par les vociférations et les trépignements de la Montagne et des tribunes, Vergniaud reprit une à une et pulvérisa avec une puissance de logique irrésistible les arguties meurtrières de Robespierre; jamais il ne s'éleva plus haut, mais ce fut son dernier triomphe. Dans les luttes qui, à dater de ce jour, préludèrent au 31 mai, il ne parut presque plus à la tribune, et lorsque l'énergie de Guadet semblait redoubler avec les dangers de la situation, toute celle de Vergniaud céda à la conviction de l'inutilité des efforts employés à les conjurer. Cependant, le 31 mai au soir, il fit rendre un décret portant que la ville de Paris avait bien mérité de la patrie. On ne peut guère croire que, par ce certificat de bonne conduite délivré aux citoyens en armes qui ne savaient pas pourquoi on les avait appelés autour de la Convention, Vergniaud se fût flatté de museler le monstre de l'anarchie rugissante. Ce décret était-il donc une sanglante ironie contre elle, au moment de son triomphe?

On peut voir, à l'art. Robespierre, la dernière altercation de Vergniaud avec le vainqueur du 31 mai. Avertis qu'on se proposait de les égorger dans la salle des séances, les députés de la Gironde n'y parurent pas le 2 juin. Lorsque le décret d'arrestation eut été rendu, un asile fut offert à Vergniaud chez un honorable citoyen d'Avignon établi à Paris (M. Audiffret). Une inquiétude d'esprit qui ne portait point sur le danger de sa position l'engagea à sortir de cette maison au bout de deux jours. Ses jeunes amis, Ducos et Fonfrède, n'avaient point été compris dans ce premier décret; ce fut chez eux, rue de Clichy, qu'il se retira, et dès le lendemain il y fut arrêté. Le 5 juin, il écrivit à ses collègues du Comité de salut public pour presser le rapport qui devait être fait sur les événements des 31 mai, 1^er^ et 2 juin; il demandait en même temps la punition de ceux qui, en ces jours, avaient porté atteinte à la représentation nationale. En réponse, la Convention décréta, le 18 juin, que les auteurs de l'insurrection avaient bien mérité de la patrie.

Longtemps confié à la garde d'un gendarme qui le laissait sortir seul sur sa parole, Vergniaud eût trouvé mille fois l'occasion de s'enfuir; il ne voulut jamais en profiter. Plusieurs mois s'écoulèrent avant qu'il fût incarcéré au Luxembourg; il n'en sortit que pour être mis en jugement avec vingt de ses collègues, le 24 oct. 1793. Pendant six jours que durèrent les débats, la seule impression décelée par sa contenance fut celle de la fatigue et de l'ennui que lui causait la longueur du procès; mais il retrouva toute la vigueur de son éloquence quand vint son tour de prendre la parole, et l'impression de sa défense sur l'auditoire fut telle que l'on put croire à un acquittement. Nous avons dit par quelle mesure, aussi illégale qu'atroce, on y mit ordre à la Convention (*voy.* Fabre d'Églantine et Girondins). Condamné à mort, Vergniaud aurait pu échapper à l'échafaud en faisant usage d'un poison subtil renfermé dans sa bague; mais il voulut partager le sort de ses amis Fonfrède et Ducos condamnés avec lui, et il jeta le poison. Le 31 oct., les vingt et un furent conduits au supplice. Vergniaud fut exécuté l'avant-dernier; il était célibataire, et périt à l'âge de 35 ans.

La perte de cet homme, d'un noble caractère malgré ses erreurs et ses fautes, et doué d'un talent qui l'égale aux premiers orateurs des plus beaux siècles de l'éloquence, fut un des plus grands cri-

mes des hommes qui souillèrent de tant de sang l'aurore de la révolution. Force, clarté, méthode, élégance, chaleur, vivacité de tours et de mouvements, choix admirable d'images, Vergniaud réunissait toutes les parties dont se compose le grand art de la parole. Il faut pourtant reconnaître que, dans sa manière, l'élévation allait parfois jusqu'à l'emphase, et qu'il prodiguait jusqu'à l'abus l'allusion aux grands faits historiques de l'antiquité. P. A. V.

VERGOBRET, titre attaché à la plus haute magistrature gauloise. *Voy.* GAULE, T. XII, p. 196.

VERGUE, pièce de bois de sapin arrondie, à laquelle on attache une voile, et sur laquelle on la *serre* quand elle ne doit plus rester tendue. *Voy.* VOILE.

VERGY (GABRIELLE DE), plus connue au moyen-âge sous le nom de *la dame de Fayel*, mais qui, sous le premier, fut le sujet d'une tragédie de Belloy (*voy.*). En effet, il paraît y avoir eu, en Vermandois, une terre de *Vergies* appartenant à la famille de l'épouse du sire de Fayel, différente de la maison historique de Vergy, en Bourgogne. Quoi qu'il en soit, nous avons dit, à l'art. COUCY, qu'un neveu de Raoul Ier de Coucy fut l'amant célèbre de cette épouse infidèle. Frappé à mort au siége de Saint-Jean-d'Acre (1191), avant de rendre le dernir soupir, il chargea son écuyer d'emporter son cœur en France et de le remettre aux mains de la dame de ses pensées. Mais le message fut intercepté par le mari de la châtelaine, qui, dit la tradition, lui fit servir à table le cœur de son amant. Inconsolable d'en avoir mangé, Gabrielle de Vergy se laissa mourir de faim. S.

VÉRITÉ. Posséder la vérité, c'est connaître les choses comme elles sont, c'est les voir sans illusion, sans mélange d'erreur. Mais nos connaissances sur toutes choses sont imparfaites, bornées et mêlées d'alliage. L'œuvre des générations successives est de développer le fonds primitif de vérités que l'homme a reçu en dot de l'auteur des choses, d'éclaircir peu à peu ce qu'il y a d'obscur dans ces données premières, et d'y ajouter sans cesse les idées nouvelles que lui suggèrent l'expérience de la vie et les conquêtes qu'il fait sur la nature. La puissance et la grandeur du genre humain sont en raison de ce capital toujours croissant de vérités qu'il tire soit de l'observation du monde extérieur, soit de l'étude de lui-même, soit de ses rapports avec Dieu.

Il y a donc différents ordres de vérités. La vérité nous apparaît dans une triple sphère : tantôt l'homme se laisse aller à l'impulsion qui l'appelle au dehors et parvient, à l'aide d'une observation patiente, à surprendre quelques-uns des secrets de la nature; tantôt il rentre en lui-même et scrute les replis du cœur humain : cette connaissance de nos rapports avec nous-mêmes et avec le monde extérieur nous ouvre une double source de vérités. Mais il y a un troisième ordre de vérités, qui ne sont ni l'image du monde sensible, ni l'œuvre de la volonté humaine, qui ne dépendent ni du moi, ni de la nature, et qui cependant constituent la vérité par excellence. Or, cette vérité pure, qui n'est contenue ni dans la nature ni dans l'intelligence, où donc est-elle? quel est son sanctuaire? quelle est sa substance? Elle a une existence propre hors de notre esprit. La vérité absolue suppose l'être absolu. Au delà de la vérité est la substance sur laquelle elle repose, ou la suprême intelligence. La vérité, dans son essence, n'est autre chose que Dieu; il est partout où se montre la vérité. Dieu est le centre et la source de toutes les vérités, et la vérité est un médiateur entre Dieu et l'homme. Elle se communique à tous les hommes, mais elle n'appartient à aucun d'eux; elle fait son apparition dans l'homme, mais elle n'est pas lui.

Si maintenant nous recherchons quels sont les caractères de la vérité, tous ceux que nous trouverons en elle seront aussi ceux de l'être existant par lui-même. Le premier caractère de la vérité absolue est la nécessité : la vérité s'impose à la raison; ce n'est pas la raison qui fait la vérité. Les vérités contingentes ne sont pas, à proprement parler, des vérités. Ce qu'on appelle la vérité est en moi, et n'est pas moi; elle est indépendante de

l'homme, ce n'est pas lui qui la crée: elle existe, qu'il le veuille ou non.

Nous appelons vérité *absolue* une vérité indépendante de toutes les circonstances de temps et de lieu, et dont le caractère fondamental est l'universalité. Toute vérité universelle est une vérité absolue. Outre ce caractère fondamental, c'est-à-dire l'universalité et l'indépendance, l'absolu a un second caractère par rapport à l'intelligence, c'est la nécessité. Les vérités absolues sont donc à la fois universelles et nécessaires; universelles en elles-mêmes, nécessaires relativement à l'intelligence. En effet, dépend-il du géomètre de croire ou de ne pas croire aux vérités mathématiques? Sont-elles nécessaires ou contingentes? Le géomètre et le métaphysicien ne reconnaissent-ils pas l'existence d'un espace pur, dont ils ne peuvent rejeter la notion? Ils croient à un espace éternel et sans bornes, indépendant des corps qui se meuvent dans son sein: les notions de temps, d'infini, sont également marquées du caractère de nécessité. Ces notions, et d'autres encore, telles que celles de substance, de cause, nous apparaissent non-seulement comme idées nécessaires, mais aussi comme subsistant par elles-mêmes, et indépendantes de notre esprit: elles sont universelles et absolues. La vérité est éternelle et universelle; elle ne vient donc point du monde extérieur, qui n'existe que dans un point du temps et de l'espace. En d'autres termes, Dieu se manifeste à nous par la vérité absolue. Le vrai absolu s'appuie sur l'être infini caché au fond de toutes choses. La vérité absolue se compose des axiomes qui président à toutes les sciences, axiomes accessibles à notre raison, mais auxquels nous avons besoin de concevoir une base ou un point d'appui; or, ce point d'appui est Dieu, source de toute vérité. On peut donc appeler la vérité une manifestation de l'être parfait et infini.

Il y a une vérité absolue en morale, en politique, comme dans les beaux-arts, comme dans les sciences. La vérité est une; elle prend le nom de vérité mathématique quand elle s'applique au nombre et à la grandeur, de vérité morale quand elle s'applique aux actions de l'humanité. Considérée dans les ouvrages de la nature et de l'homme, elle prend le nom de *beau;* considérée dans les actions humaines, elle prend le nom de *bien;* considérée en elle-même, elle oblige notre raison; dans ses rapports avec nos actions, elle oblige notre liberté, elle veut être réalisée. La vérité morale est la règle de la liberté (*voy.* ce mot).

On a beaucoup agité la question de savoir si l'homme pouvait connaître la vérité. Un premier point incontestable, c'est qu'il est fait pour la chercher. Cette curiosité innée dans l'enfant, ce besoin insatiable d'apprendre qui met en jeu toutes ses facultés, attestent que la recherche de la vérité est le but de son développement intellectuel et moral. Mais il ne peut jamais la posséder tout entière; et de ce fait bien compris, résulte la nécessité de la tolérance (*voy.*). Les controverses ne doivent-elles pas devenir moins violentes et moins passionnées lorsqu'on est bien pénétré de cette opinion si souvent justifiée, que l'humanité est sujette à l'erreur, que la vérité a bien des faces diverses, et que nous ne pouvons en saisir que des fragments? D'un autre côté, s'il est certain que les systèmes ne sont jamais que des faces partielles de la vérité totale, s'ils ne sont que des relais sur la route de la vérité, ce qu'il y a de plus sage est de substituer l'esprit de conciliation à l'esprit exclusif qui s'attache à un seul côté de la vérité et rejette tous les autres: reconstruire ainsi la vérité complète au moyen des vérités partielles admises par chaque système, c'est ce qu'on a appelé *éclectisme* (*voy.* ce mot).

Souvent une vérité flotte vaguement dans l'esprit; celui qui la produit sous une forme claire et frappante passe pour en être l'inventeur. Mais il ne suffit pas de la découvrir, il faut encore la faire recevoir et la faire propager. Ce n'est qu'avec le temps, et souvent après des luttes prolongées, que des vérités nouvelles, révélées par un génie supérieur, ont été acceptées par l'opinion publique. Pour faire leur chemin dans le monde, elles ont besoin de prendre les passions et les intérêts pour auxiliaires.

Mais là encore on peut reconnaître l'action de la Providence, qui sait faire sortir le bien du mal : la contradiction éprouve la vérité ; ses adversaires ne font que remuer des charbons ardents qui, disséminés çà et là, produisent enfin la lumière destinée à dissiper les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur (*voy.* ce mot). A-D.

VERMANDOIS, ancien comté de France, dépendant de la Picardie et qui est entré dans la formation du département de l'Aisne (*voy.* ces noms). Le village de Vermand, à peu de distance de Noyon, rappelle encore son nom; mais son chef-lieu était *Augusta Veromanduorum*, aujourd'hui Saint-Quentin, ville qui faisait alors partie de la seconde Belgique. Le comté de Vermandois fut fondé au IX^e^ siècle en faveur d'un descendant de Charlemagne; il subsista jusque vers la fin du XII^e^ siècle, où Philippe-Auguste le réunit à la couronne de France. Cependant le titre de comte de Vermandois fut conféré à LOUIS DE BOURBON, fils naturel, plus tard légitimé, de Louis XIV et de la duchesse de La Vallière (*voy.*), mort d'une fièvre maligne à Courtrai, le 18 nov. 1683, et qu'on a voulu faire passer pour l'homme au masque de fer (*voy.* l'art.). — Sur le comté de Vermandois, on peut voir l'*Art de vérifier les dates*, éd. in-8°, 2^e^ partie, t. XII, p. 177. Z.

VERMEILLE (MER), ou golfe DE CALIFORNIE, *voy.* ce nom et AMÉRIQUE, T. I^er^, p. 587.

VERMICELLE, *voy.* PATES D'ITALIE.

VERMIFORMES, *voy.* MARTE.

VERMIFUGE, remède propre à faire mourir les vers (*voy.*) engendrés dans le corps humain ou à les en chasser.

VERMI-LARVES, *voy.* INSECTES.

VERMILLON, *voy.* CINABRE, MERCURE et aussi KERMÈS.

VERMONT, *voy.* ÉTATS-UNIS.

VERNET, famille de peintres dont la célébrité, qui date du milieu du siècle dernier, a été augmentée encore de nos jours par les travaux aussi remarquables que nombreux du grand artiste digne héritier de ce nom.

CLAUDE-JOSEPH Vernet, né à Aviguon, le 14 août 1714, d'Antoine Vernet, peintre de quelque talent qui fut son premier maître, avait à peine 18 ans lorsqu'il entreprit d'aller en Italie pour s'y perfectionner dans son art. Il s'y rendit par mer, et c'est peut-être grâce à ce trajet que sa vocation lui fut révélée. Arrivé à Rome, il entra dans l'école de Bernardin Fergioni, très bon peintre de marine, et de rapides progrès lui permirent d'utiliser ses travaux. Joseph Vernet commença bien vite à se faire un nom, et son aménité naturelle, en étendant ses relations, attirait dans son atelier une foule d'artistes, parmi lesquels il se fit un ami du célèbre Pergolèse. Sa manière était celle de Salvator Rosa, dont il ne conserva plus tard que la noblesse dégagée de l'âpreté et de la bizarrerie. Il peignit plusieurs paysages, reproduisit les principaux monuments de l'Italie, et, après avoir enrichi de ses compositions la galerie Borghèse et le palais Rondanini, il explora presque tous les rivages de la Méditerranée, s'appliquant à étudier les capricieuses fantaisies de cet élément qu'il avait déjà adopté pour principal sujet de ses tableaux. Admis en 1743 à l'Académie de Saint-Luc, il épousa, vers la même époque, Virginie Parker, fille d'un officier de marine anglais. Enfin, après un séjour de 22 ans loin de la France, il s'embarqua, sur la proposition des ministres du roi Louis XV, pour venir peindre nos principaux ports. C'est dans cette traversée que Joseph Vernet, pour mieux étudier la tempête, se fit attacher au grand mât du vaisseau qu'il montait, et traça à la lueur des éclairs l'esquisse d'un tableau qui devait être son chef-d'œuvre. Ce trait de courage a été reproduit par son petit-fils Horace à l'exposition de 1822. Joseph Vernet, reçu à l'Académie de peinture presque aussitôt après son arrivée à Paris, se mit à l'œuvre pour accomplir la vaste entreprise dont on l'avait chargé. Il consacra dix ans à cette tâche qui lui mérita les suffrages de la cour et du public. Un logement au Louvre fut une des récompenses de cet important travail. Devenu conseiller de l'Académie en 1766, il vécut assez pour y recevoir son fils Carle en 1787. Il allait exécuter avec lui un tableau

dont le sujet était le passage de la mer Rouge, lorsque la mort vint le surprendre en 1789. Outre la collection des *Ports de France* qui remplit toute une salle de l'ancien musée Charles X, au Louvre, ce grand artiste a laissé environ 180 tableaux dignes de son talent et de sa réputation. Le Louvre en possède 33, parmi lesquels on distingue sa *Tempête*, qui a été supérieurement gravée par Balechou. Les ports forment une série de 15 tableaux, tous reproduits par la gravure.

Antoine-Charles-Horace Vernet, connu sous le nom de *Carle Vernet*, fils du précédent, naquit à Bordeaux le 14 août 1758. Élevé sous les yeux de son père et initié par lui à l'étude du dessin et de la peinture, il l'accompagna, fort jeune encore, dans un voyage en Suisse, où il eut occasion d'être présenté à Voltaire, à Gessner et à Lavater, dont les encouragements développèrent ses dispositions naturelles. A son retour à Paris, il concourut, en 1782, pour le grand prix de peinture, et son tableau de *l'Enfant prodigue* lui valut le titre de pensionnaire du roi à Rome. Les illustres modèles et les souvenirs paternels qu'il retrouva dans la capitale du monde chrétien doublèrent son ardeur. Il s'attacha à reproduire des épisodes militaires où les formes nobles et gracieuses du cheval occupaient une place importante. Détourné un instant de ses études par des idées mystiques qui faillirent l'enlever à ses pinceaux, il ne fallut rien moins que l'autorité de son père pour le décider à revenir en France et à se remettre au travail. En 1787, il exécuta un tableau de 15 pieds de proportion dont le sujet était le *Triomphe de Paul-Émile*. C'était son premier ouvrage historique; il obtint tous les suffrages et lui ouvrit les portes de l'Académie royale de peinture. La vocation de Carle Vernet l'appelait principalement à peindre les allures, les poses, la tournure de l'animal qui est le plus noble auxiliaire de l'homme. Il composa encore successivement deux grands tableaux où les chevaux jouaient un grand rôle, la *Mort d'Hippolyte* et une *Course en char*. Mais le règne de la Terreur étant survenu, et sa sœur aînée, Mme Chalgrin, ayant péri sur l'échafaud, Carle Vernet désespéré quitta la capitale et n'y revint que sous le Directoire, où il commença la série des grandes batailles qui l'ont illustré. Celle de *Marengo*, que l'on peut regarder comme son chef-d'œuvre, reproduit avec un rare mérite la charge de cavalerie qui décida de la victoire. Il fit aussi *la Bataille de Rivoli*, *le Départ des maréchaux*, *l'Entrée dans Milan*, et plus tard *la Bataille d'Austerlitz*, qui lui valut la croix d'honneur le 22 oct. 1808, et *la Bataille de Wagram*. Il exécuta, en outre, une foule de dessins et de lithographies. Après avoir excellé dans les batailles, Carle Vernet s'exerça dans les chasses, et fit admirer dans ce genre une *Chasse de l'empereur au bois de Boulogne*, en 1812, et une *Chasse de Rambouillet*, en 1818. En 1814, le duc de Berry lui fit faire son portrait, dont la ressemblance était parfaite. En 1817, Carle publia en 30 cahiers in-fol. l'*Iconographie du cheval*. L'année suivante, il fit un recueil de lithographies pour les *Fables* de La Fontaine. En 1824, il exposa un tableau représentant *la Prise de Pampelune*, et en 1827 une *Chasse au daim dans le bois de Meudon*. Sa *Course de chevaux à Rome*, dont il a fait présent à la ville d'Avignon, est une de ses plus charmantes productions. Il n'y a pas jusqu'au genre de la caricature et des mœurs populaires que Carle Vernet n'ait heureusement exploité. Vers les dernières années de sa vie, il renonça au genre historique, ou plutôt il se reposa de ses nombreux travaux. Il avait épousé la fille de Moreau, dessinateur du cabinet du roi. Son attachement pour son fils Horace le détermina à l'accompagner à Rome, lorsqu'il fut appelé à y diriger l'Académie de France, et ce voyage acheva d'épuiser les forces du vieillard. Carle Vernet mourut le 27 nov. 1836. Il était membre de l'Institut depuis le 26 mars 1816, chevalier de Saint-Michel et officier de la Légion-d'Honneur.

Horace Vernet, dont nous venons de parler, est né à Paris le 30 juin 1789. Héritier des talents de sa famille, il n'est aucun genre dans lequel il n'ait excellé; mais c'est surtout dans les batailles que,

jeune encore, il s'est acquis une réputation qui chaque jour tend à s'accroître. Son pinceau semble avoir pris à tâche de nous retracer l'histoire de tous les grands faits d'armes contemporains. Déjà il avait exposé, au salon de 1817, *les Derniers moments du prince Poniatowski*, lorsqu'il partit pour l'Italie avec son père, au mois de décembre 1819. Le premier fruit de son séjour dans cette patrie des arts fut une *Course de chevaux*, qu'il ne faut pas confondre avec celle de son père. En 1822, il exposa, comme nous l'avons dit, un tableau où il représentait son grand-père attaché au grand mât de son navire pour mieux étudier les effets de la tempête. Cette même année, il avait soumis au jury d'examen plusieurs sujets tirés des batailles de la république et de l'empire ; mais les terreurs méticuleuses des ministres de cette époque firent rejeter ces grands tableaux, où la cocarde tricolore jouait un si beau rôle. Le public se dédommagea en allant les admirer dans les ateliers du peintre. Plus tard, lorsqu'en 1827 le gouvernement, devenu plus tolérant, permit de représenter la figure du héros qui avait accompli tant de grandes choses, Horace Vernet put exposer son tableau de la *Bataille d'Arcole* que l'on regarde à juste titre comme l'un de ses chefs-d'œuvre. En même temps il achevait son *Mazeppa*, et il était appelé à embellir un des plafonds du musée Charles X et les salles du conseil d'état. Nommé depuis longtemps membre de l'Académie des beaux-arts, il fut désigné, en 1829, pour aller remplacer Pierre Guérin comme directeur de l'Académie de Rome. Malgré ses nouvelles occupations, il trouva encore le temps d'exécuter deux magnifiques tableaux qui eurent à Paris les honneurs du musée ; l'un est *Une promenade du pape*, dont le coloris rappelle les grands maîtres de l'école vénitienne, et l'autre *Une rencontre de Michel-Ange avec Raphaël sur les degrés du Vatican* (au Luxembourg). Nous ne pourrions entreprendre d'énumérer tous les travaux de ce fécond et laborieux artiste. Ses batailles, ses paysages, ses marines, ses portraits, ses scènes d'intérieur ou de famille forment une liste si étendue que nous devons nous borner à en citer les plus célèbres, qui ont été reproduits en grande partie par le burin de MM. Couché, Aubert, Jazet, Migneret, Reynold, etc. De ce nombre sont les *Combats de Jemmapes, de Montmirail, de Hanau, de Tolosa, le Massacre des Mamelouks dans le château du Caire* (au Luxembourg), les portraits équestres de Napoléon, du duc de Berry, du duc d'Angoulême et du duc d'Orléans, ceux du colonel Moncey, du maréchal Gouvion Saint-Cyr, du général Gérard, *les Adieux de Fontainebleau, la Revue de Charles X au Champ-de-Mars, l'Évasion de M. de La Valette de la Conciergerie, la Dernière chasse de Louis XVI, la Mort d'Harold*, le portrait du général Foy, *le Chien du régiment, le Cheval du trompette*, etc. Depuis 1830, M. Horace Vernet a laissé passer peu d'expositions sans y fournir son contingent d'admirables toiles. On y a remarqué à divers titres : *l'Arrestation du prince de Conti, du prince de Condé et du duc de Longueville au Palais Royal, Judith et Holopherne* (au Palais-Royal), *la Confession d'un brigand, un Combat entre des dragons du pape et des brigands, le duc d'Orléans se rendant à l'Hôtel-de-Ville le 31 juillet* 1830, le portrait du maréchal Molitor, *la Bataille de Fontenoy, Juda et Thamar*, différents souvenirs de notre expédition d'Alger, etc. Plusieurs des tableaux nommés figurent au musée de Versailles (*voy.*), pour lequel il a peint spécialement toute la salle dite de Constantine, où se trouvent l'immense toile de la prise de cette ville et d'autres sujets tirés de nos opérations militaires contemporaines. Le même musée renfermera de lui *l'Inauguration des galeries historiques nationales*, etc., et *la Bataille d'Isly* qu'il exécute en ce moment. En outre de ces innombrables travaux, M. Horace Vernet a fait une multitude de vignettes, de lithographies et d'esquisses. Son crayon a illustré une foule d'ouvrages. Le roi de Prusse et l'empereur de Russie l'ont appelé à deux reprises auprès d'eux. En 1839, le pacha d'Égypte l'a fait venir en Syrie pour reproduire la *Bataille de Nézib*. Comblé de gloire et de considération, ce grand peintre n'est pas prêt encore de voir l'heure du repos sonner

pour lui, et, après avoir dépassé son père et son aïeul, nous donne l'espoir qu'il se surpassera lui-même. D. A. D.

VERNEUIL (CATHERINE-HENRIETTE DE BALZAC D'ENTRAIGUES, marquise DE), favorite de Henri IV après la mort de Gabrielle d'Estrées, était fille de François d'Entraigues, gouverneur d'Orléans, et mourut à Paris en 1633. — Beaucoup de communes de France portent le nom de Verneuil : pour la principale ville de ce nom, *voy.* EURE (*dép. de l'*).

VERNIER, *voy.* MICROMÈTRE, ASTROLABE, etc.

VERNIS. On désigne sous ce nom des espèces de liquides ou enduits qu'on applique en couche mince à la surface des corps pour en faire ressortir les couleurs, leur donner le poli et l'éclat du verre, et pour les préserver de l'action des agents extérieurs. On donne aussi le nom de vernis à la couverte vitrifiée des poteries.

Les vernis sont généralement composés de matières gommeuses ou résineuses dissoutes dans l'eau, dans l'alcool, dans les huiles volatiles appelées *essences*, dans les huiles fixes. De là les noms de vernis *aqueux*, vernis *à l'alcool*, vernis *à l'essence*, vernis *huileux*.

Les vernis *aqueux* sont le plus souvent préparés avec du blanc d'œuf délayé au moyen d'une petite quantité d'eau-de-vie et de sucre en poudre. On s'en sert pour les coquillages, les insectes et les objets qui doivent être soustraits au contact de l'eau et de l'humidité. Un autre vernis aqueux, préparé avec la colle de poisson et que l'on peut colorer à l'aide de couleurs transparentes en poudre extrêmement fine, est usité pour les papillons. Les vernis *à l'alcool* sont les plus siccatifs et les plus brillants : ils se distinguent en vernis incolores et vernis colorés. Les vernis *incolores* se préparent avec la térébenthine, le galipot, la sandaraque, la résine élémi, le copal. Les vernis *colorés* s'obtiennent avec la résine laque, le sang-dragon, le rocou, le safran, la gomme-gutte, le curcuma. Les vernis à l'alcool, ne répandant aucune odeur après leur dessiccation, sont employés de préférence dans l'intérieur des appartements. Pour les vernis *à l'essence*, le dissolvant est l'huile essentielle de térébenthine, et les matières à dissoudre sont le galipot, la résine élémi, la résine animée, la colophane, le copal, le mastic. Le vernis pour les tableaux se prépare avec 1 partie de mastic et 2 parties d'essence de térébenthine. Les vernis *huileux* ou vernis *gras* peuvent être simplement des huiles épaissies par une ébullition prolongée, ou bien des résines dissoutes dans une huile siccative. On vernit en noir les épées et toutes les pièces des harnais de deuil avec de l'huile pure appliquée en couche légère et séchée à un feu de charbon. C'est encore avec de l'huile évaporée et charbonnée sur le feu qu'on vernit en noir les épingles, les agrafes, les porte-agrafes et autres objets de ce genre. Dans la fabrication des toiles cirées, on se sert d'un vernis préparé avec de l'huile rendue siccative au moyen d'un peu de litharge et évaporée sur le feu jusqu'à consistance de sirop. V. S.,

VERNIS (ARBRE AU), *voy.* BADAMIER.

VÉROLE, *voy.* SYPHILIS. — Pour la PETITE-VÉROLE, la VÉROLE VOLANTE, etc., *voy.* VARIOLE.

VÉRON (LE), *voy.* INDRE-ET-LOIRE (*dép. d'*).

VÉRONE, chef-lieu de la délégation du même nom dans le gouvernement de Venise (royaume Lombardo-Vénitien) et place forte importante, est située au milieu d'une plaine fertile, sur les deux rives de l'Adige. Ses rues sont généralement étroites et tortueuses; mais elle a plusieurs grandes places, au nombre desquelles on distingue la *Piazza de' Signori*, avec l'hôtel de ville et les statues des citoyens les plus illustres. Sa population s'élève à 52,000 âmes. On n'y compte pas moins de 48 églises, qui renferment, pour la plupart, de beaux tableaux. Vérone est le siége du sénat d'appel du royaume, de la délégation, d'un évêché. Parmi les établissements littéraires ou d'utilité publique, on doit citer un lycée, trois gymnases, un séminaire, une académie des arts, une académie d'agriculture, deux bibliothèques, un hospice d'enfants trouvés et un d'orphelins, etc. Quoique déchu, son commerce

est encore important; 66 filatures de soie, 9 manufactures de soieries, 2 fabriques de cuir, 2 de savon, etc., témoignent en faveur de l'industrie des habitants. Des nombreux restes d'antiquités qu'offre cette ville, aucun n'est plus digne de fixer l'attention que l'*Arène*, immense amphithéâtre qui pouvait contenir plus de 22,000 spectateurs. Construit, dit-on, par Domitien, il est en marbre et de forme ovale; sa longueur est de 464 pieds, sa largeur de 367. Extérieurement, il présente deux rangées d'arcades superposées, d'un beau dessin, et à l'intérieur 46 gradins circulaires de marbre rouge, avec 64 vomitoires.

Vérone était une colonie romaine. Pendant les troubles qui agitèrent l'Italie au moyen-âge, elle sut, comme tant d'autres villes, conquérir son indépendance, mais elle ne sut pas la maintenir. Les Scala s'emparèrent de l'autorité et l'exercèrent pendant 170 ans; ils en furent dépouillés, en 1387, par Galéaz Visconti. Aux Visconti (*voy.*) succédèrent les Carrara. En 1405, les Vénitiens la soumirent, et ils en restèrent en possession jusqu'en 1796. *Voir* Carli, *Histoire de Vérone*, et Maffei, *Vérone illustrée;* puis Persico, *Description de Vérone* (Vér., 1820-22, 2 vol.); Bevilacqua Lazise, *Statistique de Vérone* (Ven., 1823); Ronzani, *Les antiquités de Vérone* (Vér., 1833, in-fol.).

Le congrès qui se tint à Vérone du mois d'octobre au mois de décembre 1822 eut pour cause les troubles du midi de l'Europe. Les empereurs d'Autriche et de Russie, le roi de Prusse, ceux des Deux-Siciles et de Sardaigne, avec plusieurs princes d'Italie, y assistaient; l'Angleterre y fut représentée par le duc de Wellington, la France par le duc de Montmorency et le vicomte de Châteaubriand. Dans ces conférences, présidées par le prince de Metternich (*voy.* tous ces noms), les puissances continentales autorisèrent la France à entrer à main armée en Espagne pour y rétablir le gouvernement monarchique, en lui promettant de l'appuyer en cas de besoin. Cependant l'Angleterre ayant refusé son approbation aux mesures violentes qu'on méditait, et le président du conseil des ministres français, M. de Villèle (*voy.*), s'étant prononcé pour le maintien de la paix, le gouvernement français entama des négociations avec les cortès, d'autant plus volontiers que Mina venait de battre en Catalogne l'armée *de la Foi*. Quant aux différends qui s'étaient élevés entre la Russie et la Porte, on résolut de faire présenter au sulthan, par l'ambassadeur d'Angleterre, un *ultimatum* qui exigerait l'entier accomplissement du traité de Boukarest. Mais, d'un autre côté, on abandonna les insurgés grecs, dont les députés ne furent point reçus. On décida, en outre, que les troupes autrichiennes évacueraient entièrement le Piémont et que le corps d'occupation de Naples serait considérablement réduit. On prit aussi quelques mesures contre les sociétés secrètes; enfin, on résolut de continuer les conférences à Paris, relativement à la question espagnole. M. de Châteaubriand a publié sous ce titre : *Congrès de Vérone, guerre d'Espagne* (Paris, 1840, 2 vol. in-8°), un ouvrage fort important et plein d'utiles révélations, surtout dans sa forme primitive et avant l'insertion de certains cartons. *C. L. m.*

VÉRONÈSE (Paul Cagliari ou Caliari, dit le) doit à la ville de Vérone ce surnom sous lequel il est généralement connu. Il y naquit en 1530; son père, Gabriel Cagliari, qui était sculpteur, ayant de bonne heure reconnu sa vocation pour la peinture, le plaça sous la discipline de son oncle Badile, peintre estimé à Vérone. La prodigieuse facilité qui distingue Paul Véronèse ne tarda pas à se développer. Le cardinal de Gonzague, amateur éclairé des arts, le conduisit à Mantoue et lui procura les occasions de se faire connaître. Paul se rendit ensuite à Venise où les religieux de Saint-Sébastien lui donnèrent à peindre le plafond de leur sacristie, puis après leur église tout entière. Entré en concurrence avec le Tintoret, François Bassan et Baptiste Franco pour les travaux que le sénat voulait faire exécuter, il fut reconnu vainqueur, non-seulement par le Titien et le Sansovin institués juges du concours, mais par ses rivaux eux-mêmes. A cette occasion, une chaîne d'or

lui fut décernée par le sénat vénitien.

Les ouvrages du Titien et la nature furent principalement les maîtres de Paul Véronèse. Pendant son voyage à Rome avec l'ambassadeur de la république vénitienne près du pape, il étudia Raphaël et Michel-Ange. Le fruit qu'il retira de l'étude de leurs tableaux lui valut, à son retour à Venise, d'être créé chevalier de Saint-Marc. Alors sa réputation fut sans égale : toutes les églises, toutes les corporations religieuses, tous les riches particuliers voulurent avoir de ses ouvrages. Heureusement il suffit à tout, grâce à une facilité de conception et à une prestesse d'exécution qui tiennent du prodige : aussi son œuvre est peut-être le plus riche qu'on puisse citer pour l'importance des morceaux. Si sa vogue ne profita pas davantage à sa fortune, il faut l'attribuer à son extrême désintéressement joint à son amour du faste et à sa générosité envers ses proches. On assure que l'immense tableau des *Noces de Cana*, son chef-d'œuvre et peut-être celui de la peinture, ne lui fut guère payé que le prix de la toile et des couleurs, et qu'il en fut de même de plusieurs autres ouvrages considérables exécutés pour des couvents où il se réfugiait quand le mauvais état de ses finances l'obligeait à s'éloigner de Venise.

Paul Véronèse se créa une route que lui seul a parcourue : cette route est celle de la plus grande vérité de nature que l'art puisse atteindre dans des combinaisons riches de figures et d'effets pittoresques. Quand le Guide, qui avait si bien approfondi les secrets de la peinture, disait qu'il eût préféré avoir le talent de Paul Véronèse à celui de tout autre peintre et motivait cette prédilection sur ce que, dans ses tableaux, l'art cédait le pas à la nature, on doit croire que ce qui, depuis deux siècles, n'a cessé d'exciter l'admiration dans les ouvrages de Cagliari, est autre chose que des beautés de convention.

Paul Véronèse entendait à merveille l'arrangement des grandes machines, auxquelles il donna toujours un effet vrai, vif et harmonieux, un coloris admirable. Elles sont riches en détails rendus avec une vérité sans égale ; le dessin des figures en est grandiose, sinon savant, les attitudes nobles ou heureuses, les airs de tête gracieux, mais trop souvent pris dans une nature exempte de toute passion. Dans ses ouvrages, la vie règne partout, et le spectateur croit faire partie de la scène qu'ils représentent.

Outre *la Noce de Cana*, qui a près de 10^{m} de large sur 6^{m}.66 de haut, le musée du Louvre possède 10 tableaux de ce maître, presque tous relatifs à l'histoire sainte.

Paul Véronèse est du petit nombre des peintres qui ont joui de leur vivant des honneurs et de la considération dus à leurs travaux. Il mourut à Venise en 1588, et fut enterré dans l'église des PP. de Saint-Sébastien, au milieu des chefs-d'œuvre de son pinceau. Il laissa deux fils qui cultivèrent la peinture ainsi que son frère Benedetto. L. C. S.

VÉRONIQUE, genre de la famille des scrophularinées. La véronique officinale (*veronica officinalis*, L.), connue sous les noms vulgaires de *véronique mâle* ou *thé d'Europe*, s'employait jadis comme vulnéraire et sudorifique, en vertu de sa saveur amère et aromatique. Cette plante est commune dans les bois. La véronique cressonée (*veronica Beccabunga*, L.), qu'on trouve au bord des ruisseaux et dans les prairies humides, jouit de propriétés diurétiques et antiscorbutiques ; on peut en manger les jeunes pousses, qui ont une saveur assez semblable au cresson. Plusieurs espèces de véroniques se cultivent comme plantes de parterre. ÉD. SP.

VÉRONIQUE (SAINTE). Selon une tradition rapportée pour la première fois par Marianus Scotus, chroniqueur du XI^{e} siècle, Véronique était une sainte femme juive qui essuya le visage du Sauveur, pendant qu'il gravissait le Calvaire, avec un mouchoir sur lequel se grava la face de Jésus (*voy.* T. VI, p. 1). Rome, Jérusalem et une ville d'Espagne se disputent l'honneur de posséder cette précieuse relique. Pour les mettre d'accord, on a supposé que le *saint suaire* de Véronique ou de Bérénice, comme on l'appelle aussi, était plié en trois, et que la figure de Jésus-Christ s'imprima sur chaque pli. Véronique doit être morte

à Rome. Quelques églises ont institué une fête en son honneur. X.

VERRE. Cette substance, dont les utiles applications sont si nombreuses, est un corps transparent, dur, sonore, très fragile; il réfracte fortement la lumière, et la réfléchit complétement si l'une de ses faces est recouverte d'une feuille métallique. On l'obtient en fondant ensemble, dans des fours, à une température très élevée, du sable siliceux et divers oxydes métalliques. Il est considéré par les chimistes comme un véritable sel dans lequel la silice est l'acide; c'est un silicate à base de potasse, de soude, de chaux, d'alumine, d'oxyde de fer ou d'oxyde de plomb. La silice ou acide silicique peut être remplacée par l'acide borique; un alcali peut remplacer un autre alcali; mais il est indispensable, pour prévenir la trop facile altération du verre, qu'il renferme ou de la chaux ou de l'oxyde de plomb. Les verres fins ne contiennent qu'un petit nombre des substances que nous venons de nommer; toutes peuvent entrer dans la composition du verre à bouteilles.

M. Dumas a classé les différents verres de la manière suivante :

1° *Verre soluble :* silicate simple de potasse ou de soude, ou bien mélange de ces deux silicates; 2° *verre de Bohéme, crown-glass :* silicate de potasse et de chaux; 3° *verre à vitres ou objets analogues :* silicate de potasse ou de soude et de chaux; 4° *verre à bouteilles :* silicate de potasse ou de soude, de chaux, d'alumine et de fer; 5° *cristal ordinaire :* silicate de potasse et de plomb; 6° *flint-glass :* silicate de potasse et de plomb plus riche en plomb que le précédent; 7° *strass :* silicate de potasse et de plomb encore plus riche en plomb que le flint; 8° *émail :* silicate et stamate ou antimoniate de potasse ou de soude et de plomb.

Tous ces verres fondent à une température élevée. Les plus fusibles sont ceux à base de plomb; les moins fusibles sont les verres ordinaires qui contiennent de la chaux et de l'alumine, et ils le sont d'autant moins qu'ils renferment davantage de ces bases. Le verre fondu et refroidi lentement devient opaque, très dur, fibreux, moins fusible : c'est le *verre dévitrifié* de Réaumur. Le verre chauffé, soumis à un refroidissement brusque, devient très cassant. C'est par cette propriété du verre qu'on explique la rupture des *larmes bataviques* et des *fioles philosophiques* ou *flacons de Bologne.* Soumis, au contraire, à un refroidissement très lent, il peut résister à des changements rapides de température et même à des chocs assez forts. On donne cette qualité au verre par le *recuit.* Le verre qui n'a pas été recuit se coupe facilement, si on lui fait subir un changement de température brusque à l'endroit où on veut le couper. Les verriers ont souvent recours à ce moyen pour détacher de la canne les objets qu'ils travaillent. Quand il a été suffisamment ramolli, le verre peut se tirer en fils très déliés ayant la souplesse de la soie et pouvant être roulés à la manière du fil commun. Au toucher, ces fils ressemblent aux cheveux, et, dans le siècle dernier, on a fait des perruques en fils de verre. Tout semble possible maintenant avec le verre : on en fabrique des tissus; on imite avec lui les fleurs, les animaux, etc.

Les matières qui entrent dans la fabrication du verre, toujours sèches, quelquefois frittées et ayant subi un certain état de division, sont pesées et mêlées. Le mélange, qui prend le nom de *composition*, est soumis à une température convenable dans des creusets d'une argile très réfractaire. On soutient le feu jusqu'à ce que la masse vitreuse soit devenue bien homogène et bien pure. Lorsque la vitrification est complète, on *cueille*, à l'extrémité d'un tube de fer nommé *canne*, une petite quantité de verre que l'on souffle en cylindre pour faire une *montre*, c'est-à-dire pour en reconnaître la teinte. Un excès de potasse donne au verre une teinte verdâtre; la soude lui communique une teinte jaunâtre; un excès de chaux le rend laiteux. Cette expérience est faite principalement pour remédier à la teinte verte donnée par le fer qui se trouve souvent dans les matières employées, et alors on ajoute à la masse vitreuse une faible quantité de manganèse. La fonte du verre se fait au bois ou à la houille. La fonte au bois,

plus dispendieuse, a moins d'inconvénients que la fonte à la houille ; elle permet de travailler dans des *pots découverts* ou creusets ordinaires, parce que la cendre de bois qui peut tomber dans les pots est elle-même vitrifiable, et qu'elle ne colore pas le verre. La fonte à la houille, qui n'a point d'inconvénients pour le verre à bouteilles, en offre beaucoup pour les verres blancs. On peut cependant avec elle faire le verre de gobeletterie dans des pots découverts ; mais elle ne peut servir que pendant la vitrification ; pendant le travail, elle donnerait des cendres ou de la fumée qui s'attacheraient sur les pièces que l'on réchaufferait dans le four. La température élevée à laquelle s'obtient la vitrification pouvant volatiliser une certaine quantité de potasse ou de soude, on est obligé d'introduire dans le mélange une proportion plus grande de ces alcalis. Cette haute température devient encore nécessaire dans tous les cas où l'on s'est servi d'alcalis impurs, c'est-à-dire renfermant des sulfates et des chlorures : ce sont ces deux sels qui se rassemblent à la surface des creusets, et que l'on désigne dans les verreries sous le nom de *sel de verre*, *fiel de verre*.

Le verre éprouve du retrait en refroidissant, et, comme toutes ses parties ne se refroidissent pas simultanément, elles restent dans un tel état de tension, que le choc le plus léger, le moindre changement un peu brusque de température, le fait éclater. On distingue le verre qui se brise ainsi de celui qui a été brisé par le choc, en ce qu'il n'est ni égrené, ni étoilé. Pour garantir le verre de ce grave défaut, on le soumet à l'opération du *recuit* qui consiste en un refroidissement lent et gradué opéré dans les *arches* des fours. Pour cette opération, on place les pièces travaillées sur une série de plaques de tôle à bords relevés qui s'accrochent les unes après les autres et qui sont entraînées par des chaînes s'enroulant sur un treuil. Le verre, placé d'abord près des ouvertures des fours, traverse lentement le foyer, puis il en sort pour arriver dans la chambre où il est reçu. Dans ce trajet, il a été chauffé et refroidi régulièrement.

Le verre bien fabriqué est assez dur pour faire feu sous le choc du briquet ; le diamant le raie et peut même le couper. La pesanteur spécifique des différentes espèces de verre est comprise, d'après M. Dumas, entre 2.396 pour le verre de Bohême et 3.6 pour le flint-glass. Plus le verre contient de silice, plus il est dur, infusible, et moins il est soumis aux altérations des agents atmosphériques et chimiques ; plus le verre est alcalin, plus il subit les mêmes altérations. C'est ainsi que le verre à vitres mal préparé attire peu à peu l'humidité de l'air ; il perd sa transparence et s'exfolie. Les verres qui sont attaquables par l'eau le sont davantage encore par les dissolutions alcalines et les acides puissants ; mais de tous ces agents, l'acide hydrofluorique est celui qui attaque le verre le plus profondément. C'est en mettant à profit cette propriété de l'acide hydrofluorique que l'on grave des dessins sur le verre.

Le verre mal préparé peut présenter plusieurs défauts : des *stries*, des *cordes*, des *bulles*, des *nœuds*, des *pierres*. Les stries sont dues au mélange imparfait de verres de densité et de nature différentes ; les cordes sont des filets apparents, dus plutôt à une manœuvre vicieuse qu'à un défaut de la vitrification ; les bulles proviennent d'un gaz resté emprisonné dans la masse du verre ; les nœuds sont des amas de verre moins faible que le reste de la masse ; les pierres sont ou des débris de creusets, ou des morceaux de *composition* qui ne sont point entrés en fusion.

Verre soluble. On doit à M. Fuchs la découverte de ce verre qui est un silicate simple de potasse ou de soude, et qui jouit de la propriété remarquable, étant appliqué à la manière d'un vernis sur les bois et les tissus inflammables, de les rendre incombustibles. On l'obtient en faisant fondre ensemble du sable blanc bien pur et du carbonate de potasse également pur. Le silicate est dissous dans l'eau à la faveur de l'ébullition ; l'eau contient 28 pour 100 de verre. On applique plusieurs couches de ce vernis sur les matières, en mettant un intervalle de 24 heures entre chaque

couche. Il prévient l'inflammation en s'opposant au contact de l'air.

Verre de Bohême. La Bohême, qui a puisé de bonne heure à Venise l'art de fabriquer le verre, possède un grand nombre de verreries que l'on a partagées en trois groupes : les deux premiers, situés l'un au nord dans la *Riesengebirge*, l'autre au sud dans le *Bœhmerwald* (*voy.* ces noms), fabriquent des verres proprement dits; dans le troisième groupe, situé à l'ouest, dans la partie du Bœhmerwald attenante à la Bavière, on ne rencontre guère que des fabriques de glaces soufflées. Le verre de Bohême a principalement pour base la potasse; cet alcali est tiré pour la plus grande partie de la Hongrie. Ce verre est remarquable par sa légèreté, sa blancheur, sa limpidité; ces qualités le font rechercher pour la fabrication des objets de gobeletterie et des vitres de prix. Le *crown-glass* et les *glaces de Venise* (*voy.* GLACES) ont la composition du verre de gobeletterie à base de potasse et de chaux. Le crown-glass doit être d'une limpidité parfaite, exempt de bulles, etc. On s'en sert en optique pour achromatiser le flint-glass (*voy.* ce mot, ACHROMATISME, LENTILLE, etc.); il sert aussi à faire des plateaux de machines électriques.

Verre à vitres. Il se distingue en *verre blanc* et *verre demi-blanc*; c'est celui qui se fabrique le plus généralement; il sert non-seulement à faire les vitres, mais aussi à couvrir les estampes, à confectionner les cylindres dont on couvre les pendules, les vases à fleurs, etc. C'est un silicate à base de soude et de chaux. On ajoute ordinairement aux matières qui constituent le mélange du verre à vitres du *groisil* ou verre cassé, du *casson* ou résidu des verres de la fabrication. Ces additions facilitent la fusion du mélange. On façonne le verre à vitres en *cueillant* avec la *canne* une certaine quantité de la masse en fusion; en soufflant avec la bouche, on l'amène à l'état de *manchon* ou d'un cylindre creux, terminé par deux parties sphéroïdales, dont une est percée et communique avec l'ouverture de la canne par laquelle l'ouvrier insuffle de l'air pour développer le cylindre. On le perce ensuite à son extrémité libre, en le faisant réchauffer et soufflant dedans. L'extrémité adhérente à la canne en est détachée par le contact d'un corps froid et mouillé qui détermine le décollement du verre. Le cylindre est alors reçu sur une espèce de chevalet, et l'extrémité arrondie étant enlevée, il ne représente plus qu'un tube que l'on fend d'un bout à l'autre à l'aide d'une tige de fer rouge et d'une goutte d'eau; on l'étale ensuite dans un four assez chauffé pour le ramollir. Pour cela, on le *plane* sur une feuille de vernis nommée *lagre**, au moyen d'un instrument qui a la forme d'un T. La face du verre à vitres qui repose sur le lagre pendant qu'on le plane n'a pas le même éclat que la face libre. Cette dernière est miroitante, elle réfléchit assez la lumière pour qu'on ne puisse distinguer bien nettement les objets au travers. Outre les verres à vitres unis, on en fabrique des cannelés dont le grand avantage est de rendre inutile l'emploi des persiennes et des rideaux. Le cannelage de ces verres se fait lors du soufflage des cylindres, au moyen de moules, soit en bois, en argile ou en métal, et cannelés suivant leur longueur.

Verre à bouteilles. C'est celui dont la composition est la plus complexe. Il est formé de silice, de potasse, de soude, d'alumine, de chaux, des oxydes de fer et de manganèse. Les matières employées à la fabrication de cette espèce de verre sont des sables jaunes et ferrugineux, des cendres neuves, de la soude de varech, des cendres lessivées appelées *charrées*, des résidus du lessivage des soudes du commerce, de l'argile commune, enfin toutes les matières siliceuses et alcalines qui peuvent fournir du verre. Lorsque la fusion est opérée, on ralentit le feu pour que la matière acquière plus de consistance; on cueille le verre avec la canne; on souffle en tournant de manière à former une sphère allongée, que l'on termine dans un moule. L'ouvrier place la canne dans une position verticale et enfonce le fond; il coupe le cou et attache la canne au culot de la bouteille. On termine le col et on y roule un filet de verre fondu pour former le cordon. La

(*) Sans doute de l'allemand *Lager*, couche. S.

bouteille est ensuite détachée de la canne et portée à recuire.

Verre à gobeletterie. Le plus beau est celui à base de potasse et de chaux, comme le verre de Bohême. Ce verre diffère à peine du verre à vitres par sa nature et par ses proportions. On le prépare quelquefois par la refonte des rognures ou des cassons de verre à vitres. C'est ainsi que l'on fabrique une partie des ustensiles de chimie.

Cristal. C'est le produit le plus beau et le plus cher à cause de l'oxyde de plomb qu'il contient. Le cristal est un silicate de potasse et de plomb. Il est plus dense que le verre ordinaire et doué d'un plus grand pouvoir réfringent. Il sert à fabriquer les objets de luxe, vases, lustres, flambeaux, et en général tout ce qui est destiné à la taille. Le verre, à peu près de même nature, qui est employé à la confection des instruments d'optique, est connu plus particulièrement sous le nom de *flint-glass;* et celui qui est fabriqué pour imiter les pierres précieuses est désigné sous celui de *strass*. Nous avons consacré des articles particuliers à chacune de ces espèces de verre.

Le verre se taille et se polit au moyen de roues montées sur une espèce de bidet ou de tour en l'air. Une roue de fer et du sable mouillé servent pour dégrossir les objets. Des meules de différentes pierres siliceuses sont employées pour adoucir après le travail au sable; enfin on polit le verre au moyen d'une roue de bois et de diverses matières, suivant la nature du verre. La pierre ponce pulvérisée sert pour le verre de gobeletterie; la potée d'étain sert pour le cristal qui, ayant moins de dureté que le verre ordinaire, serait rayé par la pierre ponce.

La gravure sur verre se fait à la pointe de diamant et au moyen de l'acide hydrofluorique. Avec la pointe de diamant on gradue les instruments de chimie et on écrit sur le verre. On grave avec l'acide hydrofluorique à l'état liquide ou à l'état de vapeur. On recouvre le verre d'une couche légère d'un vernis fait de cire et de térébenthine; on trace avec un burin un dessin quelconque, et on soumet le verre à l'action corrosive de l'acide liquide ou de sa vapeur. Quand on veut arrêter l'action de l'acide, on lave le verre. On enlève le vernis en chauffant le verre et l'essuyant convenablement.

Pline raconte que des marchands phéniciens s'étant servis par hasard, dans leurs voyages, de quelques blocs de soude pour construire un foyer sur le sable, virent avec surprise le natron et le sable se combiner par la fusion et donner naissance au verre. Cette version de la découverte du verre, bien souvent reproduite, n'est pas vraisemblable, la température nécessaire pour fondre un mélange de sable et d'alcali ne pouvant être obtenue que dans des fours d'une construction particulière. L'origine du verre est et restera probablement toujours ignorée. On croit cependant qu'il fut originairement produit par l'action des feux souterrains, et que les premiers morceaux en furent trouvés au pied de quelques volcans éteints. Mais quelle que soit la manière dont le verre a d'abord été produit, il aura fallu de nombreux essais pour arriver aux premiers résultats satisfaisants, et de nombreux perfectionnements pour atteindre le degré où nous voyons l'art de la verrerie. Des monuments en verre existant dans les collections semblent indiquer qu'il a commencé à être connu en Égypte, et on cite divers scarabées en émail portant le cartouche de différents rois. Parmi ces scarabées, il y en aurait un en émail vert qui porterait le cartouche de Thouthmosis III, 7e roi de la 18e dynastie, qui régnait vers l'an 1700 av. J.-C. Il se pourrait que les Hébreux eussent connu le verre, et qu'il en eût réellement été fait mention dans le livre *de Job*. Le verre fut apporté à Rome trois siècles à peu près av. J.-C., sous le règne des Ptolémées. Le prix des objets en verre fin tirés des verreries de Memphis, de Sidon et de Tyr était encore si élevé sous Néron, que cet empereur paya 6,000 sesterces deux coupes de grandeur moyenne.

Les anciens connaissaient l'usage des miroirs (*voy.*). Pline assure que Sidon avait inventé le secret de cette fabrication. Déjà les Phéniciens étaient très avancés dans le travail du verre; ils savaient le tailler, le graver, le dorer; ils étaient même arrivés à faire des verres

colorés imitant les pierres précieuses. L'art de la verrerie ne fut réellement bien établi en Europe qu'au XII^e^ siècle, et Venise, qui en jouit la première, conserva longtemps le monopole de la fabrication du verre : c'est à Venise que furent fabriquées les premières glaces soufflées. En France, les premières verreries furent établies au XIV^e^ siècle, sous Philippe VI et le roi Jean; mais ces verreries ne produisaient que de la gobeletterie commune. Colbert imprima une impulsion toute particulière à l'art de la verrerie par les encouragements qu'il prodigua à cette industrie, et dès lors la France n'eut plus rien à envier à Venise. Le fondateur de la manufacture de Saint-Gobain, Abraham Thévart, inventa le coulage des glaces en 1685, et il donna à la France une supériorité que l'Angleterre et l'Allemagne lui ont vainement disputée. Les personnes employées à la manufacture de Saint-Gobain avaient obtenu des titres de noblesse, et c'étaient des *gentilshommes verriers* qui coulaient les glaces. Depuis ce temps, grâce aux progrès de la physique et de la chimie, les procédés de fabrication du verre ont reçu d'heureuses modifications; en trouvant les matières premières plus pures et à un prix moins élevé, les verreries ont donné des ouvrages plus perfectionnés et à meilleur marché: aussi l'usage du verre est devenu général, et les plus beaux produits sont accessibles maintenant aux fortunes les plus modestes. V. S.

On appelle *vitraux* les grands panneaux de vitres le plus souvent coloriées qu'on admire dans les églises, surtout dans les cathédrales gothiques; l'ensemble d'une grande fenêtre où les vitraux sont enchassés soit dans du bois, soit dans du plomb, se nomme aussi une *verrière*, quoique l'Académie ne fasse pas mention de cette signification. Les rosaces (*voy.*) sont des verrières d'une forme particulière. La peinture sur verre, peut-être principalement destinée d'abord à mettre les fidèles à l'abri des rayons du soleil dans les églises, est une des belles créations de l'art chrétien. Elle se fait au moyen de couleurs vitrifiables appliquées au pinceau. Quoiqu'on la fasse remonter jusqu'au VIII^e^ siècle, elle ne date, à vrai dire, que du XII^e^; et bientôt elle produisit de vrais chefs-d'œuvre, surtout en France, mais aussi en Allemagne, en Angleterre, en Italie et dans d'autres pays. Au XVII^e^ siècle, cet art déchut, mais il a refleuri de nos jours, où il a principalement son siége à la manufacture royale de Sèvres (*voy.* T. XXI, p. 186, et BRONGNIART), à Munich, à Berlin, à Dresde, etc. M. Schmithals a traité dans un ouvrage spécial de *la Peinture sur verre chez les anciens* (allem., Lemgo, 1826). S.

VERRÈS (C. LICINIUS), patricien célèbre par ses déprédations, était né à Rome vers l'an 119 av. J.-C. Il n'était encore connu que par ses débauches, lorsqu'il fut nommé questeur du consul Papirius Carbon qu'il trahit en passant dans le parti de Sylla et en volant la caisse de l'armée. Devenu lieutenant de Dolabella en Asie, il commit dans la Cilicie d'horribles concussions et des cruautés atroces. Son insatiable avidité n'épargna pas même les temples. Quelques années après, il n'en fut pas moins élevé à la dignité de préteur urbain; il trouva dans ces éminentes fonctions une occasion nouvelle de s'enrichir en vendant la justice. Lorsqu'il sortit de charge, il fut envoyé avec le même titre en Sicile, où il continua à se souiller de crimes de toute espèce pendant trois ans. A son retour à Rome, où il avait été précédé par les plaintes de la Sicile, il fut mis en jugement, grâce aux soins et à l'activité de Cicéron, qui prononça à cette occasion deux des magnifiques harangues connues sous le nom de *Verrines*. Verrès crut prudent de s'exiler en 72 av. J.-C., après avoir toutefois restitué aux Siciliens une somme d'environ 9 millions de fr. Il n'échappa pas pour cela à une *secunda actio* de la part de Cicéron : elle contient cinq harangues ou plutôt cinq mémoires, puisqu'elles n'ont jamais été prononcées, où l'auteur traite des prévarications de Verrès pendant sa préture urbaine et son administration en Sicile. Quand César rappela les bannis, Verrès revint à Rome; mais quelque temps après, ayant refusé à Antoine de lui céder des vases de Corinthe, le trium-

vir l'inscrivit sur les listes de proscription. X.

VERRIUS FLACCUS, grammairien romain, contemporain d'Auguste et auteur des *Fasti Prænestini* (éd. de Foggini, Rome, 1779), *voy.* LATINE (*langue*) et FESTUS.

VERS (du latin *vermes*). Cette dénomination ne désigne plus actuellement, en histoire naturelle, que deux groupes d'animaux invertébrés, les *vers à sang rouge* ou *annélides* (*voy.*) et les *vers intestinaux, helminthes* (*voy.* HELMINTHOLOGIE) ou *entozoaires*.

Les *annélides*, dont Lamarck, MM. Savigny, de Blainville, Audouin et Milne-Edwards ont perfectionné la classification, forment une classe des animaux invertébrés, embranchement des articulés, ayant pour caractères généraux : un corps plus ou moins allongé, mou, offrant un nombre considérable d'anneaux, ou du moins de plis transversaux; leurs membres sont remplacés par des soies roides et mobiles, servant à la locomotion ; quelquefois même ils sont nuls, et l'animal rampe alors en contractant et allongeant alternativement les diverses parties de son corps. La tête ne se distingue du corps que par l'appareil buccal, qui est tantôt un disque élargi percé à son centre, permettant à l'animal d'adhérer fortement aux objets et lui offrant ainsi un point d'appui pour la progression ; tantôt la bouche est un tube protractile en forme de trompe. La respiration se fait par des branchies en forme de panaches ou de ramuscules. Un certain nombre de ces animaux n'ont pas ces organes apparents, et leur peau semble servir d'organe respiratoire. Les annélides vivent dans la vase, dans la terre humide, ou nagent dans la mer. Quelques-uns habitent dans des tubes ouverts par leurs deux bouts et formés de matière calcaire qui a transsudé de leur peau, à laquelle s'allient souvent des objets étrangers, mais n'adhèrent jamais à leur tube. Toute cette classe ne renferme qu'un petit nombre de genres : parmi les annélides à branchies, nous citerons les *serpules*, les *amphitrites*, les *arénicoles* et les *aphrodites ;* quant aux *sangsues* (*voy.*), aux *lombrics* ou vers de terre et aux *dragonneaux*, dont le corps est délié comme un crin et qui se trouvent dans les eaux douces, ils appartiennent aux annélides sans branchies.

Les *entozoaires* (de ἐντος, dedans, ζῶον, animal) constituent, dans la classification de Cuvier, une classe de l'embranchement des animaux rayonnés. Les vers intestinaux, ainsi que leur nom l'indique, sont tous parasites et vivent les uns dans des cavités qui, telles que les intestins, communiquent avec l'extérieur; les autres dans la substance même d'organes, tels que le foie, le tissu cellulaire, les muscles, les humeurs de l'œil et le cerveau. On sait qu'ils se multiplient au moyen d'œufs, ou même qu'ils donnent quelquefois naissance à des petits vivants; mais on ignore complétement comment ils peuvent pénétrer dans la profondeur des tissus et surtout comment l'existence de quelques-uns est, jusqu'à un certain point, transmissible des parents aux enfants. Presque tous ont une grande analogie de formes avec les annélides, dont ils se distinguent du reste par leur privation de sang rouge et d'une chaine de ganglions nerveux. En général, leur corps est très allongé, cylindrique ou déprimé, et présente des traces plus ou moins distinctes de divisions annulaires. La bouche d'un assez grand nombre est conformée en manière de ventouse ou munie de crochets; plusieurs présentent des vaisseaux distincts, quelques-uns offrent même quelques vestiges d'un système nerveux; mais aucun ne possède d'organes spéciaux pour la respiration.

Cuvier les divise en deux ordres : les *cavitaires*, dont le tube intestinal, ouvert à ses deux extrémités, est renfermé dans une cavité abdominale distincte, et les *parenchymateux* doués d'une organisation plus simple et offrant, au lieu d'un véritable canal alimentaire, une simple cavité digestive, à ouverture unique, creusée dans la substance même du corps.

Les cavitaires, que l'on a aussi nommés *nématoïdes* (νῆμα, -ατος, fil, εἶδος, forme), se composent de cinq genres principaux : les *ascarides* (ἀσκαρὶς) ont

beaucoup de ressemblance dans leurs formes avec le lombric terrestre ou ver de terre; aussi l'espèce la plus commune de ce groupe, longue de 5 à 15 pouces et fort répandue dans les intestins de l'homme et de beaucoup d'animaux, porte-t-elle le nom d'*ascaride lombricoïde*. Une espèce beaucoup plus petite, puisque sa longueur ne dépasse pas 5 lignes et que sa grosseur est dans les mêmes proportions de ténuité, l'*ascaride vermiculaire*, pullule souvent dans les portions les plus inférieures du gros intestin des enfants, et leur cause à l'anus des démangeaisons fort douloureuses. Les *filaires*, dont le nom indique la forme, renferment une espèce fort remarquable, le *ver de Guinée* ou *de Médine*, qui se développe sous la peau de l'homme et y atteint quelquefois une longueur de plus de 3 mètres, bien que le diamètre de son corps ne dépasse pas celui du tuyau d'une plume de pigeon. Les *strongles* (στρογγύλος, rond) diffèrent peu des ascarides; ils ne s'en distinguent que par la conformation de l'extrémité postérieure de leur corps qui, chez le mâle, porte autour de l'anus une espèce de bourse; l'espèce nommée *strongle géant* dépasse en grosseur tous les autres vers intestinaux, car son diamètre égale quelquefois celui du petit doigt et sa longueur atteint au delà de trois pieds : il se développe ordinairement dans les reins des martes, des chats et de l'homme. Les *tricocéphales* (θρὶξ, τριχὸς, cheveu, κεφαλὴ, tête) ont le corps gros et arrondi en arrière et, comme l'indique leur nom, mince et filiforme en avant; une espèce longue de 10 à 20 lignes seulement est fort commune dans le gros intestin de l'homme. Les *lingatules* ont le corps déprimé, fortement annulé et aminci postérieurement; ils habitent dans les sinus frontaux du chien et du cheval.

L'ordre des vers intestinaux parenchymateux se compose des cinq familles suivantes * : les *trématodes* (τρηματώδης, plein de trous) ressemblent beaucoup aux sangsues; comme celles-ci, elles sont munies de ventouses qui leur servent à adhérer aux viscères des animaux. L'espèce la plus commune est la *douve du foie* que l'on rencontre dans cet organe chez le cheval, même chez l'homme, et qui pullule chez les moutons qu'on fait paître dans des prairies humides. Près des précédents sont placés les *planaires* (πλάνης, errant) à cause de l'analogie d'organisation; ils en diffèrent cependant, outre qu'ils manquent de ventouse, par un caractère fort important, celui de n'être pas, à proprement parler, des *entozoaires*, puisqu'ils rampent à la manière des limaces dans les eaux dormantes et dans la mer. Nous nous contenterons de mentionner simplement les *acanthocéphales*, ainsi nommés à cause des épines (ἄκανθα, épine) recourbées dont est munie la petite proéminence qui termine antérieurement leur corps en forme de sac, pour arriver à la famille des *tænioïdes*. Les *tænia* (ταινία, bandelette), vulgairement appelés *vers solitaires*, bien qu'il soit prouvé que plusieurs individus de la même espèce peuvent habiter à la fois dans les intestins d'un même animal, atteignent une longueur considérable et qui souvent n'est pas moindre de 30 pieds; leur corps ressemble beaucoup à un cordon plat, plissé en travers, de manière à figurer des anneaux carrés plus ou moins allongés; la tête, presque carrée, offre, à chacun des quatre angles, une petite fossette, et présente au milieu un tubercule ou trompe, le plus souvent armé d'un cercle de crochets à l'aide desquels l'animal se fixe aux parois de l'intestin grêle, son séjour habituel; à cette petite tête succède un cou filiforme qui se confond, en s'élargissant, avec le reste du corps. Il n'est pas d'espèce d'animal, dans le vaste embranchement des vertébrés, qui soit exempte de la présence d'une ou de plusieurs espèces de tænia : deux espèces sont propres à l'homme, le *tænia à longs anneaux* qui est de beaucoup la plus commune, et le *tænia large* ou *bothriocéphale* (βοθρίον, petite fosse, κεφαλὴ, tête). Les *hydatides* ont la tête conformée comme celle des tænia, mais leur corps est terminé postérieurement par une vessie remplie de liquide (ὑδωρ, eau); le nom de *cysticerques* (de κύστις, vessie, κέρκος, queue) a été donné aux hydatides non agrégés entre eux, c'est-

(*) Nous avons consacré un art. particulier aux Échinorynques. S.

à-dire chez lesquels chaque vessie ne porte qu'un corps et qu'une tête, et celui de *cœnures* (κοινὸς, commun, οὐρα, queue) aux hydatides agrégés, c'est-à-dire chez lesquels une seule vessie porte plusieurs corps et autant de têtes distinctes. Aux premiers appartient l'espèce qui détermine, chez le cochon, la maladie connue sous le nom de *ladrerie*; aux seconds se rapporte l'espèce qui, chez les moutons, est la cause de l'affection appelée le *tournis*. Les hydatides se développent dans les membranes et le tissu cellulaire des divers animaux et y forment des tumeurs nommées *kystes* (*voy.*) qui les renferment. On a rencontré des kystes hydatiques dans toutes les parties du corps de l'homme, dans les os, les muscles, les poumons, le foie, les humeurs de l'œil, le cerveau, la moelle épinière, etc., etc. Enfin les *cestoïdes* (κεστὸς, ceinture, εἶδος, forme) ressemblent à un long ruban finement strié en travers et dans la substance duquel on trouve des œufs : on ne distingue chez eux ni suçoirs, ni aucun organe extérieur; ils habitent dans l'abdomen des poissons et des oiseaux. C. L-R.

VERS, VERSIFICATION. Les vers sont en général des mots mesurés suivant certaines règles (*voy.* sur l'étymologie, *versus*, notre art. PROSE, T. XX, p. 197). La versification est l'ensemble des procédés usités par les poëtes dans la construction de leur vers. Il y a des différences tranchées entre les peuples à leurs différents âges et entre leurs idiomes aux mêmes époques : l'histoire littéraire offre aussi plusieurs systèmes de versification. Partout la poésie (*voy.*) a parlé un langage rhythmique et saisissant, partout elle a été la mélodie de la parole exprimant ce qui émeut le cœur et ce qui saisit l'imagination; mais elle n'a pas eu plus que l'éloquence des règles *à priori*. Cédant à l'enthousiasme, elle a trouvé naturellement ses formes dans les divers climats : d'abord une accentuation fortement prononcée, en rapport avec la musique et la danse, une variété de temps forts et de temps faibles en harmonie avec la pensée, le sentiment et la respiration; puis tantôt le nombre, tantôt la quantité des syllabes comme élément de ses rhythmes, et, dans la suite, les combinaisons de l'allitération, de l'assonnance et de la rime (*voy.* ces mots). L'observation a réduit en règles prosodiques les procédés des anciens poëtes, procédés confus dont le principe était dû aux révélations du génie, quelquefois même aux fantaisies du hasard. Nous croyons, en effet, avec Quintilien, à la découverte des éléments de l'art dans les premières œuvres d'un art informe : *poema nemo dubitaverit imperito quodam initio fusum, et aurium mensurâ, et similiter decurrentium spatiorum observatione generatum, mox in eo repertos pedes.* Toutefois il est difficile de trouver les pieds, les mesures, les véritables fondements de l'harmonie dans certaines poésies, d'ailleurs d'une grande perfection, comme celles des Hébreux. Chez eux des divisions furent établies en versets dont les idées et les formes grammaticales consistent le plus souvent dans un parallélisme (*voy.*) d'un fréquent usage en Orient. Elles se chantaient, donc elles étaient mesurées; mais à quelles lois rhythmiques étaient-elles soumises? Voilà ce que les élucubrations des savants n'ont point éclairci. Bien des problèmes furent également soulevés à l'occasion des procédés employés instinctivement ou par imitation depuis les psalmodies grossières où les sauvages ont accentué irrégulièrement quelques syllabes jusqu'aux raffinements des nations civilisées et des littératures en décadence. Rappeler ces problèmes et les solutions que l'on en a tentées serait un long travail, beaucoup plus curieux qu'utile; qu'il nous suffise de quelques mots sur les deux principaux systèmes de versification usités chez les modernes. L'un est basé sur la quantité et s'appelle *métrique* (*voy.*), l'autre sur le nombre des syllabes et se nomme *syllabique*. Le premier est celui des Grecs et des Romains; le second a son berceau dans l'âge barbare de la décadence latine.

Quand le sentiment de la quantité est perdu, le nombre des syllabes devient pour les poëtes un élément moins délicat de versification : il leur faudra d'autres effets que le jeu puissant des longues et des brèves; ils rechercheront des effets de ressemblances de syllabes, ressem-

blances d'articulations, ressemblances de lettres, ressemblances de sons à certains endroits des vers : art informe, que les siècles perfectionneront, et qui, grâce à de nombreux chefs-d'œuvre, fera douter si les modes syllabiques sont moins féconds pour le génie que la quantité prosodique des anciens. Quoi qu'il en soit, les nations modernes ont adopté l'un ou l'autre système; quelques-unes sont passées de l'un à l'autre; d'autres enfin les ont reçus tous deux et les pratiquent simultanément. Pour nous, Français, dont la langue n'a pas un accent grammatical assez positif, nous avons vu échouer tous les essais d'introduction du rhythme basé sur la quantité, faits depuis Mousset, qui traduisit, au XVI^e^ siècle, l'*Iliade* et l'*Odyssée* en vers métriques, jusqu'à Turgot, qui renouvela cette tentative, au XVIII^e^, sur le IV^e^ livre de l'*Énéide*, dont voici le début :

Dējă Dĭdōn, lă sŭpērbĕ Dĭdōn, brūle ēn sĕcrĕt. Sōn cœur
Noūrrĭt lĕ poīsōn lēnt quĭ lă cōnsŭme ĕt coūrt dĕ veĭne ēn veīne, etc.

Les règles de la versification dans les deux systèmes diffèrent en raison de la différence de ces systèmes et de la variété des vers que chacun d'eux adopta. Les Romains renoncèrent de bonne heure à leur mètre indigène, mais barbare, nommé vers saturnien, *horridus numerus saturnius* (Hor.). Imitateurs, ou plutôt copistes des Grecs, ils leur empruntèrent d'abord leur vers hexamètre, ou de six pieds; et le pentamètre, de cinq, où n'entrent que des dactyles, des spondées et des anapestes (*voy.* ces mots). Ils eurent aussi des vers iambiques : l'iambique pur, ou trimètre, de l'invention d'Archiloque, composé primitivement de six iambes (*voy.*); puis l'iambique mêlé, qui admit successivement au 1^er^ pied un iambe, un spondée, un dactyle, un anapeste; au 2^e^ un tribraque, quand le 1^er^ était un dactyle ou un anapeste; au 3^e^ un dactyle; au 5^e^ un anapeste; enfin des iambiques d'autre espèce, comme le scazon, le dimètre soit catalectique, soit acatalectique, soit hypercatalectique, etc. Ils eurent encore des vers alcaïques, saphiques, trochaïques, choriambiques, anapestiques, crétiques, procéleusmatiques, etc. Outre les règles sur la nature des pieds, les Grecs et les Latins en avaient sur l'harmonie et la cadence, sur la césure, l'élision, l'enjambement, etc., avec des licences très nombreuses chez les premiers, et comparativement très rares chez les seconds.

La versification française, qui ne reconnaît en apparence qu'une grossière numération de syllabes, soumises à des conditions de césure, d'hémistiche, d'hiatus, d'élision, d'enjambement et de rime (*voy.* tous ces mots), mais qui s'astreint en réalité à un régime sévère d'accents intérieurs et de repos variés, produit des vers alexandrins, hexamètres, ou grands vers, de 12 syllabes ou six pieds, coupés en deux hémistiches égaux; des pentamètres, décasyllabes, ou vers de dix syllabes, coupés en deux hémistiches inégaux, dont le 1^er^ a deux pieds et le second trois; des vers de huit syllabes, sans plus de césure de rigueur que ceux de 7 syllabes, de 6, de 5, de 4, de 3, de 2 et d'une; car on a fait des vers monosyllabiques. Il y a même des vers de 9, de 11, de 13 et de 14 syllabes; mais ce n'est que dans des morceaux destinés au chant : l'oreille ne reconnaît dans ces lignes aucune harmonie. Lamothe les avait sans doute en vue quand il écrivait :

Les vers sont enfants de la lyre ;
Il faut les chanter, non les lire.

Le poëte moderne qui n'a plus rien de commun avec le rhapsode antique, qui du moins ne chante plus sous la double influence de ses idées et des sons musicaux, doit se dire constamment le contraire de ce distique, à savoir : que ses vers, même lyriques, seront lus et non chantés; que cette condition lui impose des obligations plus difficiles non de génie et de véritable enthousiasme, mais de pureté rhythmique et de scrupuleuse versification. Il y a eu scission entre deux arts jumeaux, la poésie et la musique : une expression plus marquée doit consoler celle-ci de son divorce avec la pensée, une prosodie (*voy.*) plus sévère rendre à celle-là une partie des avantages que lui a ravis une séparation fatale. D'où peut venir à la poésie ce qu'elle réclame comme un indispensable sup-

plément de mélodie? uniquement d'une savante versification. L'argument est péremptoire contre ceux qui veulent soumettre tous les genres littéraires aux libres allures de la prose. Rien de mieux que la poésie instinctive jointe à la versification réfléchie : c'est l'union de la nature et de l'art. J. T-v-s.

VERSAILLES, chef-lieu du dép. de Seine-et-Oise (*voy.*), situé à 21 kilom. au sud-ouest de Paris, est le siége d'un évêché suffragant de la métropole, d'une cour d'assises, d'un tribunal de première instance et d'un tribunal de commerce, d'un collége, d'un séminaire, d'une école normale primaire, etc. La ville de Versailles est séparée en deux parties par l'avenue de Paris : au midi, le quartier Saint-Louis ou Vieux-Versailles ; au nord, le quartier Notre-Dame ou Nouveau-Versailles ; les villages du Grand et du Petit-Montreuil, enclavés dans la ville, en forment les faubourgs. Une ceinture de beaux boulevards l'environne. Les rues bien percées et agencées sur les différentes faces du château, la construction des maisons réglée par des ordonnances spéciales, en font une des villes les mieux bâties de France. Ses édifices les plus remarquables sont : le Grand-Commun, que Louis XIV fit élever en 1673 pour loger 2,000 gentilshommes employés à la cour ; l'hôtel des affaires étrangères, où se trouve la bibliothèque publique, renfermant 42,000 volumes ; l'hôtel des Gardes, celui de la préfecture, la salle de spectacle, les églises Saint-Louis et Notre-Dame, le collége royal, l'hospice civil, les monuments élevés au général Hoche et à l'abbé de l'Épée, enfants de Versailles, ainsi que plusieurs autres hommes célèbres parmi lesquels nous nous contenterons de citer le poëte Ducis, le statuaire Houdon, le maréchal Berthier, sans parler d'un grand nombre de princes et princesses. Versailles, qui a eu jusqu'à 100,000 habitants quand la cour y faisait sa résidence, en possède à peine 30,000 aujourd'hui, parmi lesquels un assez grand nombre d'étrangers. Il ne paraît pas que l'ouverture du Musée historique et la création des deux chemins de fer (rive droite et rive gauche), qui y amènent un nombre prodigieux de visiteurs, en aient sensiblement augmenté la population fixe.

L'histoire de la ville de Versailles s'unit intimement à celle du château qui en fait le principal ornement. Au x^e^ siècle, on n'y voyait encore qu'un petit prieuré sous l'invocation de S. Julien, que protégeait un donjon féodal situé sur le penchant du coteau qui regarde Satory. Au xvi^e^, une quarantaine de chaumières, groupées à l'entour, formaient un hameau. Des bois et des étangs couvraient tous les environs. Le roi de Navarre, depuis Henri IV, allait souvent y courre le cerf. Louis XIII, que le même goût y attirait, acquit en 1627, de Jean de Soisy, un terrain sur lequel s'élevait un moulin à vent. C'est là que fut bâti en briques un modeste château, près des ruines de l'ancien manoir qu'avaient autrefois possédé Hugues et Philippe *de Versaliis*, et depuis les Loménie et les Gondi. Ce n'était encore qu'un rendez-vous de chasse, mais un souvenir politique s'y rattachait déjà (*voy. journée des* Dupes), et les courtisans, désireux d'avoir une résidence près d'un lieu que le roi semblait particulièrement affectionner, firent construire quelques maisons de plaisance dans les environs. Un corps de logis de 22 toises sur chaque face, deux ailes terminées par 4 petits pavillons, un petit parc orné de quelques statues, tel était le château de Versailles lorsqu'en 1660 Louis XIV, dégoûté du séjour de Paris par les souvenirs récents de la Fronde, conçut l'idée d'en faire un séjour digne de sa royauté jeune et glorieuse. « Le génie de l'homme luttant contre la nature ; les fleuves détournés de leur cours pour apporter leurs eaux dans des lits de marbre ; une armée occupant ses loisirs à ces immenses travaux ; tous les arts à la fois rivalisant de zèle pour égaler la grandeur de la pensée qui les avait convoqués ; un palais plus splendide que tous les palais des rois, s'élevant sur les plans de Mansard et se décorant des trésors du pinceau de Lebrun ; des jardins merveilleux dessinés par Le Nôtre et ornés des chefs-d'œuvre du Puget et de Girardon (*voy.* tous ces noms) ; une main souveraine prodiguant par millions les revenus de ses conquêtes ; une cour fas-

tueuse, ajoutant par son luxe à l'éclat de ce royal séjour; enfin ces premières fêtes ordonnées par Colbert, animées par Molière, célébrées par La Fontaine, embellies par Hortense Mancini, Henriette d'Angleterre, La Vallière, Montespan, et présidées par un demi-dieu rayonnant de jeunesse, d'amour et de gloire, tel fut, dit l'historien des *Résidences royales*, le spectacle que présenta la pompeuse création du palais de Versailles. » L'ancien château de Louis XIII, que les architectes Leveau et Mansard eurent ordre de conserver, fut enveloppé de toutes parts de nouvelles constructions qui en doublèrent l'étendue : telles furent, du côté des jardins, la grande galerie et les autres pièces formant les grands appartements de Louis XIV; du côté de la ville, l'aile du midi à laquelle on devait bientôt donner pour pendant l'aile du nord et sa magnifique chapelle, la grande cour, la place qui la précède, les grandes et les petites écuries, etc., sans parler d'accessoires ajoutés depuis, tels que la salle d'Opéra terminée en 1770, voilà ce qu'était Versailles lorsque Louis XIV vint, en 1681, y fixer sa résidence. Ces immenses bâtiments, subdivisés à l'infini dans l'intérieur, servirent d'habitation à la famille royale, à ses ministres, à près de 3,000 familles, qui formaient comme l'entourage du souverain.

Raconter tous les événements qui se sont passés dans ce palais, tant qu'il fut le siége de la monarchie, ce serait retracer en grande partie l'histoire de cette monarchie elle-même. Louis XV vient à son tour l'habiter à sa majorité. Les petits appartements abritent la royauté amoindrie, et le Parc-aux-Cerfs sert d'asile aux débauches de l'amant de la Dubarry. Au grand Trianon, bâti par Louis XIV en 1671, il ajoute le petit palais du même nom, séjour que Louis XVI et Marie-Antoinette préféraient à la demeure somptueuse de Louis XIV. Mais bientôt la convocation des États-Généraux, l'Assemblée nationale constituée au jeu de Paume rappellent momentanément à Versailles la royauté et la cour, que les journées des 5 et 6 octobre (*voy.*) vont en exiler à jamais. La Convention, après avoir dépouillé le château de ses meubles et de ses ornements, essaya d'y établir une succursale de l'hôtel des Invalides. Le Directoire voulant achever, comme il le disait, de *déroyaliser* Versailles, songea à vendre par lots le château et le parc. Réuni au domaine de la couronne aussitôt que Napoléon fut assis sur le trône impérial, il sortit de la dégradation dans laquelle la république l'avait laissé tomber. L'empereur dépensa 7 millions pour le rendre habitable. La Restauration y employa 6 autres millions en réparations. Mais il était réservé à Louis-Philippe, en le consacrant *à toutes les gloires de la France*, de régénérer le palais de Louis XIV, par la création des Galeries historiques de Versailles (*voy.* plus loin). Aidé des architectes Fontaine et Nepveu, il sut, dans cette enceinte déjà toute pleine des traces du grand roi, faire tenir les innombrables monuments de la gloire nationale, soit à l'aide de distributions nouvelles, soit par la construction de nouvelles salles parmi lesquelles il faut citer celles de Constantine, des Croisades, et la grande galerie des Batailles. Aussi, depuis que la royauté a délaissé Versailles, nul souverain n'y aura laissé des souvenirs plus durables.

C'est à Versailles qu'il a célébré le mariage de l'aîné de ses fils, qu'il a convié les élus de l'industrie, qu'il poursuit enfin tous les jours l'accomplissement de son œuvre vraiment royale.

Jardins et eaux de Versailles. Le Nôtre trouva le jardin de Louis XIII composé de deux bosquets, coupés dans l'intérieur du bois et séparés par une avenue vis-à-vis du château, avec plusieurs bassins au milieu de la terrasse. Il se borna à développer ce plan sur une échelle immense; l'allée étroite devant le château devint un large espace pris sur les bosquets; il traça l'emplacement du bassin de Latone et celui d'Apollon, qu'il unit par le vaste *tapis vert* et qu'il prolongea par le *grand canal.* Ensuite il perça dans le bois, des deux côtés, deux autres avenues parallèles à celles du milieu de trente pieds environ de largeur, celle *du Roi* et celle *des Prés;* puis deux autres encore à la même distance, mais qui s'écartent un peu à mesure qu'elles s'éloignent du château. Il coupa

ces allées par quatre autres transversales, d'une largeur à peu près semblable, ce qui lui donna douze bosquets dont il varia les dessins et les ornements. De tous côtés s'élevèrent des statues, des groupes, des fontaines, des jets d'eau dessinés par Lebrun, sculptés par Coustou, Coysevox, Pujet, Girardon, fondus par Keller, etc. (*voy.* tous ces noms). L'orangerie, avec ses deux escaliers magnifiques, abrita dans ses galeries, construites par Mansard, les greffes de la Quintinie et les arbustes exotiques conquis sur de lointains climats. Le défaut d'eau ne fut pas le moindre des obstacles contre lesquels Louis XIV eut à lutter dans la création de Versailles. Il avait d'abord songé à y amener les eaux de l'Eure et même celles de la Loire. Il fallut renoncer à ce projet gigantesque après y avoir dépensé bien des millions, bien des années et bien des hommes. La machine de Marly (*voy.*) avec ses rouages immenses, heureusement simplifiés depuis, y amena les eaux de la Seine, mais en trop petite quantité pour alimenter la ville et le parc. Des travaux gigantesques furent entrepris pour rassembler dans les deux réservoirs Gobert et Montauron tous les affluents de plus de dix lieues à la ronde. Le sol sur lequel on marche dans le parc de Versailles est une sorte de parquet porté sur des voûtes innombrables. Des pierrées, des canaux, des aqueducs souterrains reçoivent de tous côtés les eaux qu'ils versent après dans ces immenses réservoirs, d'où, par des milliers de tuyaux, elles se répandent dans les différents bosquets, au grand canal et à la *pièce des Suisses*. Leur mouvement consiste dans les *petites eaux* qui vont constamment, et les *grandes eaux* qui, par un art admirable, se multiplient à commencer par les points les plus élevés, s'épanchent et se distribuent dans les autres. Ainsi on les voit parcourir d'abord le *parterre d'eau* de l'orangerie, les deux *fontaines d'animaux* et une partie des *bains d'Apollon;* puis elles alimentent la *salle de bal*, le *bassin de Latone*, les bosquets *de l'obélisque*, l'*allée d'eau*, etc., jusqu'à ce qu'enfin la totalité des masses amoncelées de tous côtés vienne produire dans le bassin *de Neptune* le plus merveilleux effet.

Voir sur Versailles et son château : Felibien, *Description du château de Versailles*, 1674; Vaysse de Villiers, *Tableau descriptif*, etc., 1827, in-18; Eckard, *Recherches historiques*, 1836, in-8°; de Laborde, *Versailles ancien et moderne*, 1839, gr. in-8°. R-y.

Traités de Versailles. On donne ce nom à deux traités de paix, signés l'un et l'autre dans cette ville pendant que le cabinet de l'ancienne monarchie y avait sa résidence : l'un, du 30 déc. 1758, qui fonda l'alliance entre la France et l'Autriche; l'autre, du 3 sept. 1783, entre la Grande-Bretagne d'une part, la France, l'Espagne et les États-Unis de l'autre, dans lequel l'indépendance de ce dernier état fut solennellement reconnue par l'Angleterre, sous les auspices de Louis XVI. X.

Musée historique de Versailles. Peu d'années ont suffi au roi Louis-Philippe pour transformer le vaste et splendide palais de Louis XIV en un sublime panorama de toutes nos gloires et de toutes nos illustrations civiles ou militaires. N'est-ce pas là le plus magnifique emploi qu'on ait pu faire de ce château dont la grandeur écrasante avait forcé d'abandonner sa première destination ? Aujourd'hui la peinture et la sculpture se sont réunies pour y retracer l'histoire de tous les grands hommes et de toutes les grandes actions qui ont illustré la France. « Leçon vivante d'histoire, a dit quelque part M. Schnitzler, illustration pittoresque de nos annales, le musée national de Versailles doit être plus que cela encore: il doit réconcilier la France avec elle-même, appeler la génération actuelle à juger sans prévention toutes celles qui l'ont précédée, lui montrer que si tous les âges ont eu leurs erreurs, la plupart aussi ont rempli leur mission, et que la plus haute gloire en a marqué quelques-uns. Cette gloire est celle de la France, aussi bien que sa gloire, encore récente, pendant la révolution et l'empire. Il appartient au Français libre et revenu de l'exaltation révolutionnaire de ne pas répudier l'une en s'enorgueillissant de

l'autre, mais d'apprendre à honorer ce qu'il y a de beau, de grand, de généreux, dans tous les âges de l'histoire nationale. »

Indépendamment de ces fastueux appartements, grands et petits, de ces salles et salons de toute dénomination, le cabinet de travail de Louis XIV, sa chambre à coucher, l'œil-de-bœuf (*voy.*), la magnifique grande galerie des glaces ou de Mansard avec les peintures de Lebrun (*voy.* ces noms), l'admirable chapelle avec d'autres peintures qui sont également des chefs-d'œuvre, etc.; indépendamment, disons-nous, de ces localités historiques, cette immense collection, inaugurée par le roi à l'occasion du mariage de l'infortuné duc d'Orléans, le 10 juin 1837, comprend cinq subdivisions qui sont: 1° les tableaux, 2° les portraits, 3° les vieux châteaux, 4° les marines, 5° les bustes et les statues.

Les tableaux, qui occupent la plus grande partie des anciens appartements du rez-de-chaussée et du premier étage, représentent les batailles gagnées par nos armées et les événements les plus importants de nos annales, par ordre de règnes. Une galerie spéciale est consacrée aux batailles de Napoléon depuis 1796 jusqu'en 1809; une autre retrace tous les faits relatifs à la révolution de 1830. Nos campagnes d'Afrique forment, avec d'autres événements du règne actuel, un ensemble du plus haut intérêt (*galerie de Constantine*), tant par leur sujet que par le talent si fécond de M. Horace Vernet (*voy.*) que le roi a chargé seul de cette création; d'autres salles retracent le souvenir de nos anciens États-Généraux ou les merveilles des croisades et de la chevalerie. Ces dernières (*galerie des Croisades*), d'une grande magnificence, sont enrichies des fameuses portes de Rhodes et des écussons de tous les princes qui ont combattu les infidèles. Une salle immense, plus longue encore que la galerie des glaces (120^{m}), et due tout entière au fondateur du Musée qui l'a substituée aux anciens appartements du comte et de la comtesse d'Artois, est la superbe *galerie des Batailles*, où la richesse des ornements et la grandeur du vaisseau le disputent à la beauté des toiles sur lesquelles nos plus grands efforts guerriers sont représentés.

Le rez-de-chaussée de l'aile du sud et du principal corps de bâtiment du côté du jardin embrasse de vastes séries de portraits des rois de France depuis Pharamond jusqu'à nos jours. Viennent ensuite les amiraux de France, puis les connétables, puis les maréchaux. Une salle est consacrée aux portraits des guerriers qui n'ont été revêtus d'aucune de ces dignités. Une autre salle, dite de 1792 ou *salle du Départ*, comprend toutes les célébrités de notre époque, dans les divers costumes qu'elles avaient alors, selon leur arme et leur grade, y compris le roi lui-même, alors lieutenant-général à l'armée du Nord. Enfin plusieurs salles sont consacrées aux portraits des personnages célèbres à différents titres, français ou étrangers, dont le souvenir se rattache à notre politique, à nos guerres, nos sciences et nos arts. Les vieux châteaux forment (toujours au rez-de-chaussée) du côté de la ville, une collection de vues de la plus grande exactitude, et reproduites en grande partie par les peintres de l'époque où la splendeur de chacune de ces résidences était à son apogée. Les marines représentent la plupart de nos grandes batailles navales, par ordre chronologique. Enfin les bustes et les statues, disposés dans plusieurs galeries ou corridors du rez-de-chaussée et du premier étage, nous font passer en revue les rois de France et une foule de personnages célèbres dont les images ont été moulées sur celles qui décorent les tombeaux et les monuments qui leur ont été élevés. Plusieurs de ces monuments funéraires ont eux-mêmes trouvé place dans ces galeries, et dans celle du premier étage, non loin de la porte du théâtre, on admire la belle Jeanne d'Arc, statue en marbre blanc qui fait la gloire de la princesse Marie, duchesse de Wurtemberg (*voy.* ce nom).

Les richesses que contient le musée de Versailles dépassent déjà le chiffre de 3,000 tableaux et de 600 sujets en sculpture, tels que statues, bustes et bas-reliefs. Plusieurs toiles ne sont que des copies de grands maîtres habilement

faites; d'autres sont dues au pinceau des Van Loo, des Lebrun, des Van der Meulen, des Parrocel, parmi les anciens; des David, des Gérard, des Gros parmi ceux de notre temps; la plupart enfin ont exercé le talent de peintres encore vivants, tels que MM. Horace Vernet, Scheffer, Tony Johannot, Schnetz, Alaux, Devéria, Monvoisin, Couder, Larivière, Cogniet, Vinchon, Lamy, Charlet, etc. La cour du palais sert elle-même d'introduction à ce vaste musée, en offrant tout d'abord aux yeux des visiteurs la statue équestre de Louis XIV, entourée des statues en marbre de seize illustrations dignes de servir de cortége au grand roi. Les appartements restaurés avec goût et richement décorés par les soins de M. Nepveu, architecte du palais qui a présidé à ces travaux sous l'inspiration du roi, ont été mis en état de recevoir si noble et si illustre compagnie, et rien ne manquera à l'exécution de cette foudation vraiment unique dans son genre, lorsqu'un goût plus épuré et surtout le temps auront fait justice de quelques toiles primitivement destinées seulement à remplir les vides et à concourir à produire l'effet d'ensemble qui, dès la solennité de l'inauguration, devait mettre dans tout son jour la grande pensée du roi fondateur. — On peut s'en faire une idée fort exacte par le magnifique ouvrage de M. Ch. Gavard intitulé: *Galeries historiques de Versailles, avec une histoire de France servant de table explicative,* 1835-43, 4 vol. in-4° de texte avec planches, 13 vol. gr. in-fol. sur papier de Chine, ou petit in-fol. sur papier blanc, ou in-4°, le tout formant 1200 gravures sur acier et à peu près autant de vignettes sur bois, suivies d'un suppl., 1843 et suiv.; et aussi par l'ouvrage moins dispendieux du comte de Laborde, déjà cité plus haut. D. A. D.

VERS A SOIE, *voy.* Ver a soie.

VERSEAU, *voy.* Zodiaque.

VERSIFICATION, *voy.* Vers.

VERS INTESTINAUX, *voy.* Vers.

VERSION (*versio*, de *vertere*, retourner, traduire). Par ce mot, qui signifie *traduction*, on désigne spécialement une traduction de la Bible, *voy.* ce mot, T. III, p. 463, ainsi que Septante, Vulgate, Jérôme, Éphrem, Ulphilas, etc.

Au collége, la version est une traduction par écrit du français en latin.

On appelle encore version les récits et rapports divergents sur un même fait. *Voy.* Critique.

VERSTE, mesure itinéraire russe de 500 toises du pays, officiellement employée pour les distances et pour le calcul des superficies. Le verste actuellement en usage équivaut presque à un quart de lieue, ou, pour parler avec plus de précision, à 1.067 kilom. La signification originaire du mot russe *versta* est âge, degré. S.

VERT (Cap-), *voy.* Cap-Vert.

VERT ANTIQUE, *voy.* Bronze.

VERT-DE-GRIS. Les chimistes désignent sous ce nom un composé d'acide acétique et d'oxyde de cuivre avec excès de base (acétique bibasique ou sesquibasique de cuivre). Il ne faut pas confondre ce sel avec la matière verte qui se forme par l'action lente de l'air humide sur les vases en cuivre. Cette dernière substance, qu'on nomme aussi *vert-de-gris*, est un carbonate de cuivre hydraté.

Le vert-de-gris du commerce est tantôt d'un bleu clair, tantôt d'une couleur verdâtre; il est doué d'une apparence cristalline; la peinture à l'huile et la fabrication de l'acétate de cuivre neutre (verdet ou cristaux de Vénus) en consommement de grandes quantités. Il se préparait autrefois sur une grande échelle à Montpellier et dans le département de l'Hérault; c'était, pour ainsi dire, une industrie de ménage annexée à la fabrication du vin. Aujourd'hui cette industrie s'est centralisée entre les mains d'un petit nombre de fabricants, et elle exige, pour être profitable, un capital considérable; elle se pratique en outre à Grenoble et dans plusieurs vignobles de nos départements méridionaux.

Le vert-de-gris résulte de l'action qu'exercent sur le cuivre l'acide acétique provenant du marc de raisin et l'air humide. On établit sur un sol carrelé, au rez-de-chaussée, dans un endroit frais et peu aéré, une couche de marc de raisin humecté sur laquelle on pose des pla-

ques de cuivre minces provenant le plus souvent du doublage des navires; ces plaques sont elles-mêmes recouvertes d'une nouvelle couche de marc, et on élève ainsi des tas formés de lits alternatifs de marc de raisin et de feuilles de cuivre. C'est une couche de marc qui termine la masse. Après 8 à 15 jours de contact, le cuivre se trouve recouvert d'une matière verte qui forme à sa surface une couche adhérente assez peu épaisse. On le retire, on le trempe dans de l'eau et on l'expose à l'air pendant un mois, en ayant soin de le mouiller de temps en temps; la matière verte se change en une masse de cristaux soyeux, d'un bleu verdâtre, dont l'aspect rappelle tout à fait celui de certaines mousses; le volume de cette matière augmente beaucoup et elle cesse d'adhérer au métal : on la sépare par le raclage du cuivre non attaqué, qu'on remet jusqu'à 18 à 20 fois en contact avec le marc, jusqu'à ce qu'il soit trop *persillé* pour que le vert-de-gris puisse s'en détacher sans entraîner des parcelles de métal. Enfin, on enferme le *vert-de-gris* dans des sacs de peau que l'on soumet à la presse et que l'on retourne en divers sens, de manière à leur donner la forme de cubes, sous laquelle on le trouve dans le commerce.

A Grenoble, le vert-de-gris se prépare en arrosant le cuivre avec du vinaigre, et en Suède en empilant les lames de cuivre avec des morceaux de drap grossier imprégnés du même liquide.

Le vert-de-gris est souvent falsifié par l'addition du plâtre qu'on y ajoute avant sa mise en sacs. On reconnaît cette fraude en en faisant dissoudre une certaine quantité dans de l'acide acétique ou dans de l'acide sulfurique étendu d'eau. Si le vert-de-gris est pur, il se dissout en totalité, tandis que, dans le cas contraire, le plâtre qu'il contient reste en grande partie sous la forme d'une poudre blanche dont on reconnaît facilement la nature à l'aide de réactifs qui sont entre les mains de tous les chimistes. E. P.

VERTÉBRALE (COLONNE), *voy.* CÉRÉBRO-SPINAL et VERTÈBRES.

VERTÈBRES. On nomme ainsi (*vertebræ*, du verbe *vertere*, tourner) les os dont la série constitue l'*épine du dos* ou *rachis*, particulière aux animaux les plus parfaits, tels que les mammifères, les oiseaux, les reptiles et les poissons, collectivement désignés et groupés par Cuvier, en raison de cette disposition organique, sous la dénomination d'animaux *vertébrés*. Ce fait, d'avoir été l'élément sur lequel repose une division du règne animal admis par tous les naturalistes, indique déjà l'importance extrême des vertèbres. Ce n'est point ici le lieu d'exposer les théories plus ou moins brillantes au moyen desquelles on veut ne retrouver, dans toutes les pièces du squelette, que des répétitions de la vertèbre modifiée suivant l'exigence des fonctions, mais conservant toujours son caractère essentiel et élémentaire; à plus forte raison devons-nous négliger les considérations encore plus hasardées, quoique émanées d'hommes éminents, qui tendent à établir des rapports d'analogie entre les vertèbres et les coquilles des mollusques, ainsi qu'avec le test des crustacés, l'enveloppe cornée des insectes et les parties dures du corps des animaux rayonnés. La réunion des vertèbres, même sans y comprendre les os du crâne qui doivent être considérés comme étant du nombre par ce seul fait qu'ils contiennent l'étui osseux qui loge la moelle encéphalique, constitue souvent, à elle seule, la presque totalité du squelette de certains reptiles, et forme, dans tous les animaux pouvus de squelette, l'axe auquel aboutissent et sur lequel reposent toutes les pièces de cette charpente osseuse. En effet, la colonne vertébrale supporte : supérieurement la tête, latéralement les côtes et les os des hanches (*voy.* BASSIN) qui, les premières par l'intermédiaire de la clavicule et de l'omoplate, servent d'appui à l'humérus (os du bras, *voy.*); les seconds, en fournissant directement une articulation à l'os de la cuisse (le fémur), rattachent médiatement au rachis les membres supérieurs et inférieurs.

Chaque vertèbre se compose en apparence de deux cercles osseux qui se touchent et se confondent sur un espace assez considérable de leur circonférence : un de ces cercles, le postérieur, est creusé et forme un anneau; l'autre, l'antérieur, est plein et semblable à un disque; il

constitue ce que l'on nomme le *corps* de la vertèbre. La portion annulaire est munie de sept éminences nommées *apophyses* (*voy.* Os) : l'une impaire, située en arrière sur la ligne médiane, formant, par sa réunion en série avec celles des vertèbres voisines, une sorte de chapelet appréciable au toucher et à la vue sur la plupart des individus, a été appelée *apophyse épineuse;* deux dirigées en dehors, une de chaque côté, et connues sous la dénomination d'*apophyses transverses*, donnant, ainsi que les précédentes, attache à des muscles, et de plus à la partie dorsale, servent d'arcs-boutants aux côtes; quatre autres enfin, deux en haut, deux en bas, sont destinées, ainsi que leur nom d'*apophyses articulaires* l'indique, à opérer l'union des vertèbres entre elles. Souvent aussi le corps de la vertèbre supporte une *apophyse épineuse antérieure* analogue à la postérieure pour la forme et pour l'usage : cette disposition se remarque, en effet, aux vertèbres de la queue, dans les espèces qui ont besoin de mouvoir cet organe avec puissance et rapidité, soit dans l'air comme la pie et l'hirondelle, soit dans l'eau comme les poissons, soit enfin pour ramper comme dans les serpents. Cette apophyse existe encore, quoique séparée de la vertèbre, dans la queue d'une foule de mammifères et de reptiles qui, tels que les cétacés, le castor, les kangurous, les crocodiles, usent de ce membre impair soit pour la natation, soit pour le saut, soit comme d'une truelle de maçon. Il ne reste plus, pour donner une idée complète de la forme des vertèbres, qu'à ajouter que la partie annulaire est rattachée, de chaque côté, au corps de la vertèbre par un pédicule sur lequel sont creusées les échancrures qui constituent, par suite du rapprochement et de l'union des vertèbres, des trous dits *de conjugaison* donnant passage aux nerfs de la moelle et aux vaisseaux qui entrent ou qui sortent de l'étui vertébral. Le nombre total des vertèbres est loin d'être égal dans tous les vertébrés : on en compte plus de 300 dans les serpents, seulement 10 dans la grenouille, et le pipa n'en offre que 8.

Les moyens d'union qui font un ensemble nommé *colonne vertébrale*, *rachis*, *axe vertébral* des vertèbres superposées, consistent : 1° en des ligaments, dont deux sont étendus, l'un en avant, l'autre en arrière du corps des vertèbres, et dont les autres, plus courts, servent à attacher chaque apophyse transverse et chaque apophyse épineuse avec les apophyses de même nom qui suivent ou qui précèdent; 2° en des fibro-cartilages exactement de même forme que les corps des vertèbres correspondantes, mais la moitié moins épais et interposés entre ces os pour remplir le double usage de ligament et de coussinets élastiques permettant de légers mouvements d'oscillation et de pivotement qui, multipliés par le nombre des vertèbres entre lesquelles ils sont engendrés, produisent ces mouvements si étendus, si rapides, si puissants et si gracieux que l'on admire dans les serpents, dans le cou du cygne, dans la partie caudale des cétacés et des poissons, ainsi que dans la partie moyenne du corps de toutes les espèces de chats.

Chez l'homme, la colonne vertébrale se divise en cinq régions, savoir : la région *cervicale* correspondant au cou, la région *dorsale* correspondant au thorax, la région *lombaire* correspondant au ventre, la région *sacrée* ou le *sacrum* correspondant au bassin, ainsi que la région *coccygienne* ou *coccyx*, rudiment de la charpente osseuse de la queue. Les vertèbres qui composent chacune de ces régions portent les mêmes dénominations et diffèrent aussi sensiblement entre elles : ainsi les vertèbres cervicales se font remarquer par leur petit volume; les vertèbres dorsales par leur volume moyen, la forte saillie de leurs apophyses épineuses et surtout par l'insertion qu'elles fournissent aux côtes; les vertèbres lombaires par leur volume considérable et qui, de même que celui des précédentes, s'accroit en allant des supérieures aux inférieures; les vertèbres sacrées et coccygiennes, plus ou moins complétement soudées entre elles de manière à ne former que des os nommés *sacrum* et *coccyx*, se reconnaissent facilement à ce caractère, à leur aplatissement dans le sens antéro-postérieur et à leur diminution de volume croissant de haut en bas,

c'est-à-dire en sens contraire de celui des vertèbres appartenant aux trois régions vertébrales supérieures. On voit donc, d'après ce qui précède, que la colonne vertébrale de l'homme se compose essentiellement de deux cônes opposés base à base, au point de jonction de la dernière vertèbre lombaire avec la première vertèbre sacrée.

Le squelette de tous les vertébrés est loin d'offrir toujours les cinq régions vertébrales que l'on rencontre dans celui de l'homme. Une foule de reptiles, quelques mammifères, tous les poissons manquent de vertèbres sacrées; les oiseaux et les poissons sans exception, ainsi que beaucoup de reptiles, sont privés de vertèbres lombaires; tous les poissons et quelques reptiles ne présentent point non plus de vertèbres cervicales; un fort petit nombre d'espèces, soit de mammifères, soit d'oiseaux, soit de reptiles ou de poissons, n'ont point de vertèbres coccygiennes; la présence de la seule colonne dorsale est constante dans toutes les espèces de vertébrés, sans exception.

Les mouvements de rotation que la tête opère sur le cou sont le résultat d'un mode d'articulation tout particulier existant entre la première vertèbre cervicale, nommée *atlas*, et la seconde appelée *axis*. Ces deux dénominations sont assez bien choisies : en effet, l'atlas, composé de deux cercles qui se pénètrent, au lieu de présenter son cercle antérieur plein, comme les autres vertèbres, le présente vide et séparé postérieurement du grand trou vertébral, au point de pénétration des deux circonférences, par un ligament ayant ses deux attaches aux deux masses latérales qui, en s'articulant avec les deux condyles de l'occipital, supportent la tête à la manière d'Atlas portant le monde sur ses épaules. Quant à l'axis, il offre, sur la surface supérieure de son corps vertébral, une saillie pointue (*apophyse odontoïde*), dont la réception, dans l'anneau antérieur de l'atlas, représente parfaitement celle d'un gond dans une penture de porte. L'indication fournie par le mot atlas est cependant inexacte, si des mammifères on passe aux oiseaux : chez eux, en effet, et dans la plupart des reptiles, l'atlas n'offre qu'une seule fossette articulaire correspondant au condyle unique de l'occipital (*voy.* Crane).

Avant de terminer, il faut indiquer le nombre total des vertèbres de l'homme, qui sont ainsi réparties entre les cinq régions vertébrales : 7 pour la région cervicale, 12 pour la région dorsale, 5 pour la région lombaire, 6 se soudant entièrement avec l'âge pour former l'os sacrum, 3 ou 4 se soudant aussi plus ou moins avec l'âge pour constituer le coccyx : en tout 32 ou 33 vertèbres. C. L-n.

VERTÉBRÉS, animaux ayant une colonne épinière qui se compose d'un nombre plus ou moins grand de vertèbres, *voy.* ce dernier mot, ainsi qu'Animal, T. Ier, p. 763, et Zoologie.

VERTICALE, *voy.* Aplomb, Horizontal, Niveau, Perpendiculaire.

VERTOT (René Auber de), historien éloquent, naquit le 25 nov. 1655, au château de Benetot, dans le pays de Caux. Cadet de famille, il n'était pourtant pas destiné à l'état ecclésiastique; mais la vocation fit ce que les arrangements domestiques n'avaient pas fait, et, contre le vœu de ses parents, il entra dans l'ordre des capucins, sous le nom de frère Zacharie. Les suites d'un abcès à la jambe l'obligèrent bientôt de passer dans un ordre moins sévère, celui des prémontrés, dont le général (c'était l'abbé Colbert) l'appela près de sa personne et lui conféra le prieuré de Joyenval. Des difficultés qui lui furent suscitées l'engagèrent à s'en démettre, pour occuper la cure de Croissy-la-Garenne, qu'il échangea plus tard contre une autre cure dans le pays de Caux, puis contre une troisième aux environs de Rouen. Lorsqu'il eut écrit sur les révolutions de divers états, on nomma plaisamment ces mutations successives *les révolutions de l'abbé de Vertot*.

C'est à Croissy-la-Garenne que Vertot composa son *Histoire des révolutions de Portugal* qui, publiée en 1689, obtint un brillant succès. « Voilà, disait Bossuet, une plume taillée pour écrire la vie de Turenne. » Sept ans plus tard, il fit paraître l'*Histoire des révolutions de Suède*, dont cinq éditions furent immédiatement enlevées. On dit que le gouvernement suédois voulut l'engager à

écrire une histoire générale de ce pays, mais que l'envoyé, arrivant à Paris et apprenant que l'auteur était un humble curé de campagne, laissa tomber l'affaire.

Cependant Vertot ne tarda pas d'être appelé à Paris, comme membre associé de l'Académie des belles-lettres. Bien que les statuts exigeassent résidence, il obtint de rester encore dans sa cure deux ans, dont il avait besoin pour acquérir des droits à la retraite; car il était sans fortune personnelle; puis il vint se fixer dans la capitale, et se montra dès lors académicien zélé. Il composa pour l'Académie un grand nombre de morceaux d'histoire, qu'on trouve imprimés dans les Mémoires de cette compagnie; il s'y fit une querelle scientifique avec le célèbre Fréret, à l'occasion d'une dissertation sur *la mouvance de Bretagne;* on lui reproche même d'avoir déféré à l'autorité l'opinion de son contradicteur. Fréret fut mis à la Bastille par suite de cette dénonciation, dont, sans doute, Vertot n'avait pas pressenti les conséquences. Sa dissertation devint depuis un traité, qui parut en 1710.

Les *Révolutions romaines* lui succédèrent en 1719. Le succès de cet ouvrage engagea l'ordre de Malte à prier Vertot d'être son historien : les archives de l'ordre lui furent communiquées. L'*Histoire de Malte* parut en 1726. Ce fut le dernier écrit de Vertot; il passa le reste de sa vie dans des infirmités que ne compensaient pas les faveurs assez nombreuses dont il fut l'objet durant ses dernières années.

Des ouvrages de cet écrivain, quatre sont restés : les *Révolutions de Portugal* et *de Suède*, œuvres de peu d'étendue, mais d'un brillant coloris et d'un vif intérêt; les *Révolutions romaines*, œuvre plus considérable, un peu inférieure d'exécution, mais digne encore de beaucoup d'estime, et l'*Histoire de Malte*, livre attachant, malgré le déclin qui se fait sentir dans le talent de l'auteur. Vertot écrit bien, narre avec beaucoup de charme, et mérite une place éminente parmi les historiens coloristes; on lui accorde moins d'estime sous le rapport de la critique et de la vérité historiques. Le mot si connu qui lui est attribué : *Mon siége est fait*, semblerait confirmer cette méfiance. Toutefois, avant de rien conclure d'un tel fait, il faudrait savoir si le mot a été réellement dit; s'il l'aurait été sérieusement; si les documents survenus avaient de l'importance; si, lors de leur arrivée, il était encore au pouvoir de l'auteur de remanier son ouvrage, ou si le livre n'était pas déjà en cours de publication.

L'abbé de Vertot mourut à Paris le 15 juin 1735, âgé de 80 ans. S. A. B.

VERTU, du latin *virtus*, qui dérive de *vir*, homme, et désignait primitivement, comme le grec ἀρετὴ, la virilité de l'homme, le courage uni à la force et à tous les sentiments généreux. Mais à mesure que l'homme s'est mieux rendu compte des lois de sa nature et de sa vraie destination, il a reconnu que cette vertu-là n'était pas le but le plus élevé qu'il pût se proposer d'atteindre. Une morale (*voy.*) plus éclairée a construit une tout autre théorie de la vertu. Sous ce mot, elle entend la disposition de l'homme décidé à accomplir consciencieusement tous ses devoirs, dût-il lui en coûter, eût-il à faire des efforts pénibles, des actes d'abnégation et des sacrifices. Ainsi la vertu est cet amour énergique du bien qui donne la force de la pratiquer en toute circonstance, malgré les obstacles que voudraient y opposer les passions et les intérêts; c'est la soumission de la volonté personnelle à la volonté générale, le triomphe de la raison (*voy.*) sur les instincts et les désirs charnels. En ce sens, la vertu est une, et c'est un état durable : on n'a pas plus ou moins de vertus, et l'on n'en a pas pour ceci tandis qu'on en manque pour cela. En français, le nom de la vertu est trop prodigué : on la confond trop avec *les vertus*, qui ne sont autre chose que de *bonnes qualités*, d'aimables ou de nobles habitudes, qui font honneur à celui qui en est orné, mais qui ne reposent pas toujours, comme la vertu proprement dite, sur l'abnégation de soi, et ne supposent point comme elle une lutte et une victoire. La vertu, qu'on ne s'y trompe point, est chose aussi difficile que belle : il faut de longs efforts pour l'acquérir, et même alors encore elle ne laisse point que d'être ébranlée souvent par les tentations du monde et par les suggestions de l'é-

goïsme. Telle est son élévation que bien des prétendus sages auraient voulu la faire passer pour purement idéale, en d'autres termes pour une chimère; mais la voix qui se fait entendre dans notre conscience en proclame la réalité, attestée d'ailleurs par d'immortels exemples. L'homme faible recule devant les devoirs austères que la vertu impose; l'homme matériel la dédaigne et lui préfère les jouissances passagères et les grossiers intérêts de ce monde (*virtus post nummos!*); l'homme corrompu la poursuit de ses sarcasmes et la traite de niaise et d'enthousiaste. Grand est cependant le bonheur de l'homme vertueux : la vive satisfaction que l'on éprouve après la moindre bonne action que l'on a faite en est une preuve irréfragable. La vertu, comme la piété (et souvent ces deux choses n'en font qu'une), a les promesses de la vie présente et de la vie à venir.

La vertu doit donc être l'objet constant des pensées et des actions de l'homme. Mais il ne faut pas l'aimer pour les résultats qu'on peut en tirer et pour la somme de bonheur qu'elle procure : il faut l'aimer pour elle-même et nous bien pénétrer de sa nature afin d'en faire le but de toutes nos facultés physiques, intellectuelles et morales, sans aucune arrière-pensée d'intérêt personnel. Il ne saurait d'ailleurs exister de préceptes et de règles pour chacune des pensées, chacun des sentiments de l'homme; la vertu ne peut être soumise qu'à une loi suprême que les moralistes définissent de différentes manières, mais qui se résume dans ce principe : « Agis en toute circonstance conformément à la raison. » Cependant au-dessous de cette loi suprême qui domine tous les devoirs, on est contraint d'admettre certaines maximes ou lois spéciales pour quelques vertus générales ou particulières, qui ont donné lieu à des distinctions universellement admises : telles étaient chez les anciens les quatre *vertus cardinales*, le courage, la tempérance, la justice et la prudence. Il faudrait aussi une définition particulière pour ce qu'on a appelé *les trois vertus théologales* : la foi, l'espérance et la charité, qui sont d'heureuses dispositions dans le cœur de l'homme plutôt que des habitudes acquises à force d'efforts et de lutte courageuse.

On peut aussi parler de *vertus* au pluriel en envisageant dans ses différentes applications la vertu proprement dite. Quelquefois une vertu peut se trouver en opposition avec une autre. Ainsi les soins que nous devons à notre famille sont-ils mis en balance avec le dévouement que la patrie a droit d'attendre de nous, il y a là une collision qui se renouvelle sans cesse. Il en est de même de la question de savoir si nous devons plutôt conserver nos jours pour l'amour des nôtres que de sacrifier notre existence pour sauver un de nos prochains. Il y a collision entre le salut d'un père et d'un fils qui nous sont également chers. Qui nous guidera dans le choix de ces vertus? Ce ne sont ni nos lumières, ni celles des philosophes qui parviendront à trancher de prime abord d'aussi graves difficultés, et l'on n'en peut trouver la solution que dans l'idée de la vertu proprement dite, une et absolue, laquelle sait toujours reconnaître le devoir supérieur à tous les autres et y conformer sa conduite. Il est d'ailleurs essentiel pour l'homme de bien se pénétrer de la science de ses devoirs et de méditer profondément les lois de la morale et de la religion. Les anciens ont pensé que la vertu était un don des dieux, les modernes l'ont regardée comme un effet de la grâce divine; mais il est de toute vérité que, secondé par l'enseignement et dirigé par la religion, tout homme peut atteindre par ses propres méditations aux plus hautes et aux plus sublimes inspirations de la vertu.

Les anciens avaient divinisé la vertu et la représentaient sous différentes formes. Le plus ordinairement elle était revêtue d'une robe de lin blanche et sans tache, et assise sur un cube pour indiquer qu'aucune influence ne pouvait l'ébranler. Elle tenait à la main une palme ou un laurier, quelquefois une pique ou un sceptre, et portait des ailes. Lucien la présente le front couvert d'indignation et fuyant les hommes, poursuivie par la pauvreté. D. A. D.

VERTU (AMIS DE LA), en allemand *Tugendbund*, *voy.* SOCIÉTÉS SECRÈTES et ÉTUDIANTS.

VERTUMNE, divinité d'origine étrusque, et dont les Romains ont fait le dieu des potagers, qui présidait aussi aux saisons. *Voy.* POMONE.

VERUS (LUCIUS AURELIUS), fils adoptif d'Antonin-le-Pieux, de même que Marc-Aurèle (*voy.* ces noms). Il s'appelait *Commodus*, mais il changea de nom lorsque Marc-Aurèle l'associa à l'empire, l'an 161 de J.-C. Ce fut le premier exemple de deux empereurs régnant simultanément. Verus se montra reconnaissant de cette conduite généreuse de son frère d'adoption et lui resta dévoué jusqu'à sa mort, arrivée l'an 169, à Altinum (Gaule cisalpine). Indolent et voluptueux, il ne prit qu'une faible part aux affaires, ainsi qu'on l'a dit à l'art. MARC-AURÈLE. X.

VERVEINE, genre type de la famille des *verbénacées*. L'espèce à laquelle s'applique, d'une manière plus spéciale, le nom de verveine, est le *verbena officinalis* des botanistes (vulgairement *herbe sacrée*), plante astringente, commune aux bords des chemins et des champs; on la préconisait autrefois à titre de fébrifuge et de vulnéraire. ÉD. SP.

VERVINS (PAIX DE), conclue le 2 mai 1598 entre la France et l'Espagne (*voy.* HENRI IV et PHILIPPE II). Vervins est un chef-lieu de sous-préfecture dans le département de l'Aisne.

VESCE, genre de la famille des légumineuses, sous-ordre des papilionacées. La *vesce commune* (*vicia sativa*, L.) est du nombre des plantes fourragères les plus généralement cultivées en Europe; elle offre l'avantage d'être très productive, de s'accommoder de tous les sols (pourvu qu'ils ne soient ni trop humides, ni excessivement arides), de se développer avec rapidité, et de pouvoir se semer jusqu'en juin dans les terres fortes. Le bétail est très friand de ce fourrage, mais on évite de lui en donner abondamment en vert; car, dans cet état, il n'est pas moins dangereux que le trèfle ou la luzerne. Les graines de vesce font une excellente nourriture pour la volaille de basse-cour, et notamment pour les pigeons; celles d'une variété appelée *vesce blanche* ou *vesce du Canada* peuvent servir d'aliment; on les mange en purée dans quelques départements. Enfouie en vert, la vesce est un bon engrais; on la sème quelquefois dans cette intention. ÉD. SP.

VÉSICANTS, VÉSICATION, VÉSICATOIRE. Un certain degré d'inflammation de la peau détermine une exhalation séreuse qui soulève l'épiderme en forme de vessie (*vesica*). La chaleur, l'action de certains irritants, parmi lesquels les cantharides (*voy.*) figurent au premier rang, produisent le même effet. Si l'on perce la vésicule épidermique, et qu'après avoir fait couler la sérosité on panse la plaie avec une pommade irritante, on a ce qu'on nomme un vésicatoire. On appelle *vésicatoire volant* celui dont on n'a pas entretenu la suppuration.

Les vésicatoires sont d'un grand usage dans la pratique de la médecine, comme étant un des agents les plus puissants de révulsion et de dérivation. Il y a peu de maladies aiguës ou chroniques dans lesquelles on n'en applique de l'une et de l'autre des deux manières dont on vient de parler, et ensuite pour introduire, par l'absorption cutanée, des médicaments qu'on ne veut pas confier aux voies digestives.

Les topiques vésicants les plus ordinaires sont les cantharides sous forme d'emplâtre ou de taffetas, l'écorce de garou (*voy.* ces mots), qui n'agissent qu'au bout de huit ou dix heures; et, dans les cas où l'on a besoin d'un effet plus prompt, l'ammoniaque liquide, l'eau bouillante, l'alcool enflammé, le fer chauffé dans l'eau, etc. Les vésicatoires s'appliquent sur toutes les parties du corps, et il n'est pas rare d'en voir un grand nombre apposés simultanément ou les uns après les autres. Il y a même des personnes qui ont recours spontanément à ce moyen de la manière la plus abusive. *Voy.* EXUTOIRES.

On entretient les vésicatoires avec des pommades dans lesquelles entrent les cantharides ou l'écorce de garou. Il faut une certaine expérience pour diriger un semblable exutoire, afin d'y entretenir un degré convenable d'inflammation, sans lequel il n'y a pas de suppuration régulière, et aussi de prévenir les accidents.

Pour se débarrasser de ces plaies artificielles, il suffit de cesser l'emploi des pommades irritantes, et d'y substituer pendant quelques jours du beurre frais ou du cérat ; la suppuration cesse bientôt, et l'épiderme ne tarde pas à se reproduire. F. R.

VESOU, *voy.* SUCRE et CANNE A SUCRE.

VESPASIEN, nom de deux empereurs romains (le 10e et le 11e) appartenant à la famille *Flavia*, à laquelle on a consacré un article particulier.

TITUS FLAVIUS VESPASIANUS, qui est plus particulièrement désigné dans l'histoire sous le nom de Vespasien, et qui régna de l'an 69 à 79 de J.-C., naquit l'an 7 de notre ère (760 de Rome), et fut élevé dans une métairie, à Cosa en Toscane, par son aïeule Tertulla, qui lui inspira de bonne heure le goût du travail et de toutes les vertus. A l'art. cité, on a parlé de son père et de son frère aîné, Flavius Sabinus. L'exemple des siens décida Vespasien à quitter sa retraite pour venir tenter la fortune à Rome, sous le règne de Caligula. Il brigua l'édilité, et l'obtint par le crédit de son frère. Du mariage qu'il contracta à cette époque avec une ancienne courtisane, nommée Domitia, naquirent deux futurs empereurs, Titus et Domitien. Bientôt Vespasien reçut le commandement des légions romaines destinées à soumettre la Germanie et la Bretagne, et ses brillants succès dans cette guerre hasardeuse lui méritèrent les honneurs du triomphe. Envoyé ensuite comme proconsul en Afrique, il y encourut, selon quelques historiens, le reproche d'avarice et de cupidité. Cependant sa fortune était fort compromise lorsqu'il revint à Rome, et il eut recours, pour la rétablir, à des manœuvres si basses que le surnom de *maquignon* lui en resta. Il devint digne alors de la faveur de Néron, que pourtant il faillit perdre par deux fois en s'endormant au théâtre tandis que l'empereur s'y faisait entendre. Il crut prudent de s'éloigner de la cour ; mais une révolte des Juifs le fit bientôt rappeler, et Néron lui confia le commandement en chef de l'armée dirigée contre eux. Vespasien déploya une grande habileté et une louable persévérance dans cette importante mission, où il eut le bonheur de réussir. Jérusalem (*voy.*) était sur le point de tomber entre les mains du général romain lorsque la nouvelle de la mort de l'empereur vint tout à coup ralentir son ardeur. Toute son attention se porta sur l'Occident, où les légions d'Espagne venaient d'élever Galba à l'empire. Mais à peine avait-il fait partir son fils Titus pour présenter sa soumission au nouveau César, que la mort de Galba mit en présence deux autres compétiteurs, Othon et Vitellius (*voy.* ces noms). Ce dernier, resté seul maître du trône impérial, essayait d'asseoir sa domination sur de solides bases, lorsque l'armée d'Orient, soulevée tout entière par le crédit de Mucianus, second proconsul de Syrie, proclama, presque malgré lui, son général Vespasien (l'an 69). Force lui fut de se rendre à ses vœux. Il laissa donc aux soins de Titus la conduite de la guerre d'Orient, et s'avança vers le cœur de l'empire avec Mucianus, pour disputer la couronne à Vitellius. La lutte ne fut pas de longue durée. Le frère de Vespalien, Sabinus, préfet de Rome, fut au nombre des victimes de la vengeance de Vitellius.

Cependant la défaite des partisans de cet indigne empereur par Mucianus, à Crémone, et sa mort arrivée presque en même temps, laissèrent le champ libre à Vespasien, dont l'autorité fut reconnue à Rome, sans contestation. Il était encore retenu à Alexandrie par les guerres qu'il voulait terminer avant de revoir la capitale du monde. Mucianus et Domitien, qui le remplaçaient dans l'exercice du pouvoir, faisaient vivement souhaiter son retour par les désordres et les cruautés de leur administration. Ce ne fut pourtant qu'au bout d'un an que Vespasien put se rendre aux vœux du sénat et du peuple. Depuis Brindes jusqu'à Rome, son voyage fut un triomphe continuel, et les acclamations des citoyens témoignèrent de l'unanimité de leurs suffrages. Vespasien se mit aussitôt à l'œuvre, et tenta de débrouiller l'horrible chaos dans lequel toutes les affaires de l'empire avaient été précipitées par Néron et par ses succes-

seurs. Il commença par pourvoir aux subsistances de l'Italie; il renouvela ensuite presque entièrement le sénat, porta à 4,000 le nombre des familles patriciennes, et nomma une chambre de justice pour expédier l'immense quantité de procès arriérés sous ses prédécesseurs. On ne peut nier cependant que la vénalité des tribunaux ne soit devenue alors un moyen puissant d'administration; mais les dépenses de l'empire étaient dans un tel état de désordre, à l'époque de son avénement, que tous les moyens parurent bons pour augmenter les revenus du trésor public. Vespasien apportait, du reste, un grand soin à la répartition de ses richesses, et, sous son règne, Rome vit s'élever des écoles publiques, des monuments utiles, et ce colysée (*voy.*) dont les ruines sont encore si imposantes; des routes nouvelles sillonnèrent tout l'empire. Tout en conservant les formes républicaines, il se fit accorder des pouvoirs presque illimités. Rome recouvra enfin sa tranquillité, et les exécutions cessèrent. Au dehors, la Judée, la Syrie, la Cilicie furent conquises et annexées à l'empire. Enfin, l'an 79 de J.-C., Vespasien, atteint d'une maladie mortelle, vit sa mort approcher sans en paraître ému, et, se soulevant sur les bras de ses officiers, il rendit le dernier soupir en disant : « Il faut qu'un empereur meure debout. »

Titus Flavius Sabinus Vespasianus, qu'on désigne plus brièvement sous le nom de *Titus* ou de *Tite-Vespasien*, fils aîné du précédent et de Flavia Domitia, naquit à Rome le 30 déc. de l'an 40 de J.-C. Il fut élevé à la cour de Néron avec Britannicus et pensa périr en goûtant du breuvage empoisonné que l'empereur fit prendre à son frère. Une éducation brillante développa en lui les heureux dons qu'il avait reçus de la nature. Il était d'une grande force, d'une adresse remarquable; sa mémoire était prodigieuse. Versé dans l'étude du grec et du latin, il n'était étranger ni aux arts ni aux sciences. Vespasien, son père, redoutant pour lui les effets d'une existence oisive et dissipée, l'emmena en Germanie et dans la Bretagne pour le former par son exemple au métier des armes. Après avoir parcouru tous les grades jusqu'à celui de tribun légionnaire, Titus revint à Rome et s'occupa d'affaires civiles, mais plus encore de plaisirs. Veuf d'Arricidia Tertulla, fille d'un ancien préfet du prétoire, il épousa en secondes noces Marcia Furnilla, qu'il répudia par la suite. Il venait de quitter la questure lorsqu'en l'an 67 de J.-C., son père, chargé d'aller réprimer la révolte de la Judée, le choisit pour l'accompagner. A la tête d'une légion, il contribua à la prise de Jaffa, de Tarichée, de Gimale et enfin à celle de Giscale. Il vint ensuite prendre ses quartiers d'hiver auprès de son père, à Césarée. C'est là sans doute qu'il vit pour la première fois cette reine Bérénice (*voy.*) que les vers de Racine, plus encore que l'amour de Titus, ont immortalisée. Mais il lui fallut bientôt s'en séparer, lorsque la nouvelle de la mort de Néron et de l'avénement de Galba décidèrent Vespasien à envoyer son fils porter ses soumissions aux pieds du nouveau César. A peine arrivé à Corinthe, il y apprit que l'empire avait encore une fois changé de maître, et au lieu d'aller offrir ses hommages à celui des deux compétiteurs qui l'emporterait sur l'autre, il revint en Syrie, et rejoignit son père devant Jérusalem. Son retour et la part qu'il prit au rapprochement de Vespasien avec Mucianus, gouverneur de Syrie, changèrent en Orient toute la face des affaires. Les légions ne voulurent pas d'autre empereur que leur général, et Vespasien, forcé de quitter la Judée, puis plus tard l'Égypte, pour aller se faire couronner à Rome, laissa le commandement de son armée à son fils Titus, qui reprit avec une nouvelle ardeur le siége de Jérusalem, secondé cette fois par Antiochus, roi de Commagène, par Agrippa, et par Sohème, tous deux souverains de la Palestine. La ville était défendue, mais en même temps affamée, par une foule innombrable accourue dans ses murs pour la solennité de la pâque. Le commandement de ces malheureux était confié à trois chefs, Éléazar, fils de Simon, Jean de Giscale, et Simon, fils de Gioras; le premier ne tarda pas à être soumis aux ordres du second. Titus parut en vue de Jérusalem

au mois de mars de l'an 70 de J.-C. Mettant à profit les divisions qui avaient éclaté dans la ville, il se rendit maître, au bout de quinze jours, de la première des trois enceintes qui la protégeaient ; le 24e jour, il parvint à se loger dans la seconde. Avant de passer outre, il résolut d'avoir recours à la clémence et à la persuasion; mais l'historien Josèphe (*voy.*), qu'il envoya à ses compatriotes pour leur faire des ouvertures, ne remplit sa mission qu'avec peine et n'obtint aucun résultat. Alors Titus passa de la douceur à l'intimidation et fit crucifier tous les Juifs qui tombaient entre ses mains. En moins de trois jours, il fit construire autour de la ville une muraille de cinq mille pas de circuit, flanquée de trois forts. La résistance devint désespérée. Pour éloigner la famine, les soldats égorgeaient les habitants qui n'étaient pas utiles à la défense; l'on vit, dit-on, au milieu des horreurs de ce siége, une mère manger son propre fils. Titus, maître d'une partie du temple, aurait voulu du moins épargner le sanctuaire; mais le 10 août de l'an 70, les soldats romains, après avoir repoussé une attaque furieuse des Juifs, mirent le feu au saint-des-saints, et réalisèrent ainsi les anciennes prédictions des prophètes. Titus fut proclamé *imperator* par son armée, sur l'emplacement même du temple qu'elle venait de détruire. Cependant la ville haute tenait encore, et ce ne fut que le 8 sept. que les Romains y pénétrèrent, mettant tout à feu et à sang sur leur passage. Il n'y eut d'épargné que trois tours bâties par Hérode et qui avaient défié tous les efforts des assiégeants. Après sa victoire, Titus, ne pouvant pardonner à ceux qui la lui avaient fait acheter si cher, livra au bourreau les principaux fauteurs de la rébellion, en exceptant toutefois les chefs Simon et Jean de Giscale, destinés, avec 700 d'entre les plus jeunes et les mieux faits des Hébreux, à orner son triomphe. Du reste des prisonniers, il fit deux parts : l'une fut envoyée en Égypte pour être vendue comme un vil bétail, et l'autre fut transportée dans les différentes contrées de l'empire pour servir d'amusement au peuple dans les amphithéâtres. Josèphe porte à onze cent mille le nombre des Juifs qui périrent pendant le siége de Jérusalem, sans parler de ceux qui succombèrent dans toute la Judée.

Titus employa l'hiver à visiter les villes de Syrie; puis il revint verser quelques larmes de regrets sur les ruines de Jérusalem, et enfin il s'arracha à l'amour de ses soldats pour reprendre le chemin de l'Italie. Son retour causa une joie universelle, et il reçut, conjointement avec l'empereur, les honneurs du triomphe. Un monument, qui subsiste encore, fut érigé à cette occasion, et des médailles à l'effigie de Titus et de Vespasien éternisèrent ce grand événement.

A compter de ce jour, Titus partagea le pouvoir avec son père. Investi de toute sa confiance, il ne cessa de s'en montrer digne dans ses rapports avec l'empereur ; mais il en abusa souvent à l'égard du peuple, et mérita, comme préfet du prétoire, les graves reproches de cruauté, d'avarice et de débauche. Peu à peu l'estime publique s'était retirée de lui, et ce qui redoublait les craintes des Romains, c'est que Titus, aveuglé par son amour pour Bérénice qu'il avait amenée à Rome avec son frère Agrippa, venait de répudier sa seconde femme Marcia Furnilla, de laquelle il avait une fille, née le jour même de l'incendie du temple de Jérusalem. Tout à coup la mort de Vespasien, arrivée au mois de juin de l'année 79, fit passer la couronne sur la tête de Titus, et dès ce moment une révolution subite et complète s'opéra en lui. Il commença par éloigner Bérénice de Rome : sa débauche se transforma en un profond respect pour les mœurs publiques auxquelles il fit le sacrifice de tous les hommes dissolus qui l'avaient entouré jusque-là. Telle devint sa clémence que pendant tout son règne, qui malheureusement ne fut pas de longue durée, il ne fit couler le sang de personne. Il ne se montra sévère que pour les délateurs, dont l'administration de Vespasien n'avait pu parvenir à purger Rome. De sages économies lui permirent de consacrer d'immenses ressources à la réparation d'anciens monuments ou à la construction de nouveaux édifices; il termina le colysée commencé

par son père et fit construire les magnifiques bains qui portaient son nom. Tout en conservant la majesté du rang suprême, il se rendait accessible à tous ses sujets, et l'on sait qu'un jour qu'il n'avait accordé aucune grâce, il s'écria avec douleur : « O mes amis, j'ai perdu ma journée ! »

Son règne fut marqué par les succès des armes d'Agricola dans la Bretagne et dans l'Écosse, ainsi que par trois grands désastres qui vinrent affliger l'empire : la célèbre éruption du Vésuve qui engloutit Herculanum et plusieurs autres villes de la Campanie; la peste qui désola l'Italie à la suite de ce grand bouleversement de la nature, et qui fit périr, dit-on, jusqu'à 10,000 personnes par jour à Rome ; et enfin l'incendie qui consuma le Panthéon, la bibliothèque d'Auguste, le théâtre de Pompée et le Capitole nouvellement reconstruit. Titus supporta lui-même les immenses dépenses que nécessita la réparation des temples et des autres édifices endommagés par l'incendie, et déjà Rome commençait à voir s'effacer les traces des deux grandes calamités dont elle avait été en si peu de temps victime, lorsque la mort vint ravir Titus à l'affection de ses sujets. Depuis quelque temps il était en proie à de sinistres pressentiments. Il était en route pour visiter le pays des Sabins, berceau de sa famille, lorsque le mal, faisant des progrès rapides, l'obligea de s'arrêter au village de Réate, dans la même maison où Vespasien était mort, et il y rendit le dernier soupir, le 13 sept. de l'an 81, après un règne de deux ans et dans la 41^{e} année de son âge. Quelques auteurs, parmi lesquels il faut ranger Aurelius Victor et Zonaras, ont pensé que la mort de Titus avait été causée par le poison, et ils n'hésitent pas à charger de ce crime son frère Domitien (*voy.*), dont la perfide ambition avait déjà plusieurs fois tendu des embûches à l'empereur. Mais la grande majorité des historiens s'est accordée à croire que cette mort avait été naturelle Seulement il paraît prouvé que lorsque Titus fut à l'extrémité, Domitien, dans son impatience de régner, commanda qu'on l'abandonnât comme s'il eût été déjà mort. Le tableau du règne de cet empereur, qui mérita le beau surnom de *délices du genre humain*, avait été tracé par Tacite, mais n'est pas parvenu jusqu'à nous. Par bonheur, il nous reste bien d'autres souvenirs de cette époque si honorable de l'empire. Le Musée possède un buste et une statue de Titus, dont la disposition des cheveux a donné son nom à une coiffure moderne. Il existe aussi plusieurs médailles qui représentent ce prince, et même sa fille Julia, à laquelle il avait décerné le titre d'*Augusta*. D. A. D.

VESPERTILIONS, *voy.* Chéiroptères et Chauve-souris.

VESPUCCI, *voy.* Amérig Vespuce.

VESSIE (du latin *vesica*). On appelle ainsi une poche ou réservoir de nature musculo-membraneuse qui retient pendant quelque temps l'urine (*voy.*). Cette liqueur, sécrétée par les reins (*voy.*), lui est versée incessamment par les uretères, et est de là transmise au dehors, soit par l'intermédiaire du cloaque, comme dans les oiseaux et quelques reptiles, soit par le moyen d'un canal plus ou moins allongé nommé urètre, comme dans la classe des mammifères. La vessie urinaire, dans l'espèce humaine, est située dans le petit bassin (*voy.*), au-devant du rectum chez l'homme et de la matrice chez la femme. On y distingue un *sommet* ou *fond* qui est supérieur ; un *bas-fond* qui est postérieur et inférieur; un *col* qui est inférieur et antérieur et communique avec le canal de l'urètre dont il constitue l'orifice interne. Elle est assujettie par le péritoine qui n'en revêt cependant que la face postérieure, en formant sur les côtés deux replis improprement appelés *ligaments postérieurs* de la vessie, et par un *ligament antérieur*, nommé *ouraque*, canaliculé dans le fœtus (*voy.*), plein dans l'adulte, et dirigé du sommet de la vessie à l'ombilic, ainsi que par deux autres petits ligaments, dits *ligaments antérieurs* de la vessie, étendus entre le col et les os pubis. La vessie est tapissée à l'intérieur, ainsi que toutes les autres cavités du corps qui communiquent avec l'extérieur, par une membrane muqueuse au-dessous de laquelle se trou-

vent les fibres musculaires dont la contraction involontaire, aidée ou non de celle, déterminée par la volonté, des muscles abdominaux, opère l'émission de l'urine toutes les fois que l'effort ainsi produit vient à surmonter celui que certains muscles de la verge exercent en opposition pour fermer le canal de l'urètre.

Tous les oiseaux, presque tous les poissons cartilagineux et la plupart des reptiles sont dépourvus de vessie: chez eux, les uretères viennent aboutir directement et se décharger dans le *cloaque*, canal servant à la fois de terminaison aux intestins, aux uretères, à l'oviducte chez les femelles, et aux canaux déférents dans les mâles. Presque tous les poissons osseux, tous les chéloniens, tous les batraciens dans la classe des reptiles, ont une vessie venant déboucher dans le cloaque, par l'intermédiaire d'un urètre plus ou moins court; les mammifères seuls conservent séparés jusqu'à l'extérieur les divers canaux conducteurs des matières fécales, de l'urine, du sperme et des produits de la génération. Chez quelques oiseaux pourvus d'une urine liquide, tels que les autruches, les casoars, le cloaque est disposé de manière à suppléer la vessie et à servir de réservoir à l'urine, sans cependant qu'elle se mélange avec les matières solides qui, comme dans tous les autres oiseaux, restent contenus dans la dernière portion de l'intestin jusqu'au moment de la défécation.

On a récemment étudié avec soin, dans les tortues d'eau douce, des poches membraneuses fort grandes communiquant avec le cloaque. Ces vessies, nommées par les uns *vessies anales*, par les autres *vessies lombaires* ou *auxiliaires*, susceptibles d'être comprimées par les muscles du bas-ventre et de recevoir de l'eau, peut-être de l'air, ont probablement un usage analogue à celui, également peu connu, de la *vessie natatoire* des poissons (*voy.* ce mot). C. L-R.

VESTA, appelée *Hestia* en Grèce, était la déesse du feu, mais du feu caché dans le sein de la terre. Les uns la disent fille de Saturne et de Rhé; d'autres en font l'épouse d'Uranus et la mère des dieux, et la prennent pour la terre elle-même. Les anciens auteurs la confondent donc fréquemment non-seulement avec Rhé, Cérès, Cybèle, Proserpine, mais avec Hécate et Tellus. Vesta était en même temps la déesse de la chasteté; elle avait obtenu de son frère Jupiter la permission de rester vierge. Ce fut elle qui apprit aux hommes l'usage du feu, et qui les instruisit dans l'art de se bâtir des demeures fixes: aussi les maisons, et plus spécialement l'entrée, où se trouvait le foyer, lui étaient-elles consacrées. On la représentait sous les traits d'une digne matrone, tenant en main un palladium et un *simpulum* (petit vase servant dans les sacrifices). Numa Pompilius éleva à Vesta un temple à Rome, où il introduisit son culte. Sa fête se célébrait le 9 juin. *C. L.*

VESTA (astr.), *voy.* PLANÈTES.

VESTALES. Lorsque le Sabin Numa (*voy.*) constitua la religion dans Rome, il confia le culte de Vesta (*voy.* l'art. précéd.) à de jeunes filles, *virgines vestales*. C'était une institution sabine, un sacerdoce dont la virginité était la première condition, comme l'entretien du feu sacré en constituait le principal devoir. Si ce feu, auquel semblaient attachées les destinées de Rome, venait à s'éteindre, c'était plus qu'un présage funeste, on y voyait une calamité publique, et la vestale coupable de cette négligence était battue de verges. Quant à celle qui était convaincue d'avoir violé son vœu de chasteté, elle était lapidée ou enterrée vivante. Il faut dire, pour l'honneur de cette corporation, qu'à peine compte-t-on une vestale par siècle qui ait encouru ce supplice. La rigueur de ce vœu, la sévérité de la loi, étaient compensées par de grandes distinctions. Au théâtre et dans les cérémonies, les vestales avaient des places d'honneur; l'état les dotait; des esclaves publics étaient attachés à leur service; un licteur marchait devant elles; affranchies de la puissance paternelle, elles pouvaient tester, hériter; elles étaient *sui juris*. On attribuait à leurs prières une grande influence; et telle était la vénération qu'elles inspiraient qu'on leur confiait les testaments, les actes les plus précieux, qu'elles s'immisçaient dans les affaires de l'état, et qu'on les regardait comme les tutrices

vigilantes de l'empire. Néanmoins quand il fallait compléter leur nombre, Rome entière en était émue. La loi *Papia* ordonnait au grand-pontife de choisir 20 filles, âgées de 6 à 10 ans, belles et de condition libre, de les faire tirer au sort en pleine assemblée, et de saisir celle que le sort désignait. Le pontife la prenait des mains de son père en disant : *Te, Amata, capio.* Ce nom *Amata* était le nom de la première Romaine ainsi enlevée (Aulu-Gelle, *Noct. att.*, I, 12). Numa n'avait institué que 4 vestales ; Tarquin-l'Ancien en ajouta 2. Ce nombre de 6 n'augmenta ni ne diminua pendant toute la durée de l'empire, de même que les vestales conservèrent leurs rites, leurs prérogatives et la considération publique jusqu'à l'extinction de leur ordre. Gratien abolit leurs priviléges, Théodose confisca leurs revenus. C'est alors que disparut cette institution nationale, à laquelle la Rome des Césars semble n'avoir pu survivre. — *Voir* l'*Histoire des vestales*, par l'abbé Nadal, Paris, 1725, in-12. F. D.

VESTRIS, famille dont le nom, qui jetait un si grand éclat au siècle dernier, brillera sans doute éternellement dans les fastes de la chorégraphie. *Voy.* ce mot et BALLET.

GAËTAN-APPOLINE-BALTHAZAR Vestris, ou plutôt *Vestri*, vint à Paris vers 1740, avec sa nombreuse famille originaire de Toscane. Il avait deux frères et une sœur. MARIE-THÉRÈSE-FRANÇOISE Vestris, née le 1er févr. 1726, fut destinée à la danse, débuta à l'Opéra en 1748, fut reçue en 1751 et se retira avec pension vers 1766. ANGIOLO-MARIE-GASPAR Vestris, né en nov. 1730, entra aussi à l'Opéra comme danseur en 1753, et passa, en 1769, à la Comédie-Italienne pour y jouer les amoureux dans les pièces italiennes. Il en sortit au bout de onze ans, donna, en 1782, à l'Opéra le ballet d'*Ariane à Naxos*, et mourut à Paris le 10 juin 1809. Quant à Gaëtan, né à Florence le 18 avril 1729, il fut mis de bonne heure entre les mains du célèbre danseur Dupré, et parut à l'Opéra en 1748, y fut admis en nov. 1749, fut nommé danseur *seul* en 1751 jusqu'en 1769 ; membre de l'Académie de danse, fondée par Louis XIV, de 1755 à 1778 ; maître des ballets en survivance de 1761 à 1770 ; compositeur et maître des ballets de 1770 à 1776. Après avoir donné sa démission de cette place, il resta premier danseur jusqu'à sa retraite en 1781. Il avait alors 4,800 livres de pension, et le roi lui en accorda une de 6,000. Lorsque Vestris débuta dans la carrière qui l'a illustré, il eut à lutter contre une imperfection naturelle qu'il parvint à faire oublier à force de travail. Il était, ce qu'on appelle en termes d'art, *jarreté*, c'est-à-dire qu'il avait les hanches étroites et les jambes trop rapprochées ; mais il avait une taille élégante, une figure distinguée, et la grâce de ses poses effaçait tout ce qu'on avait vu jusqu'alors dans ce genre. De concert avec Noverre et Dauberval, il opéra une véritable révolution au théâtre en créant la danse en action, et en se débarrassant du masque, des paniers et des autres accoutrements ridicules qui nuisaient si fort au développement des avantages physiques des danseurs. L'enthousiasme qu'il excita pendant tout le cours de sa carrière lui a fait décerner le nom de *dieu de la danse*. Vestris, qu'on a aussi surnommé *le Grand*, avait une vanité au moins égale à son talent ; aussi accepta-t-il cette dénomination de bonne foi. Il était d'une complète ignorance, mais son originalité la faisait aisément pardonner. On cite de lui une foule de traits ; celui de tous qui le caractérise le mieux est ce mot bien connu : « Il n'y a que trois grands hommes en Europe, le roi de Prusse, monsu de Voltaire et moi. » Mais cette folle et naïve vanité n'est-elle pas en quelque sorte justifiée quand on se rappelle que, dans un de ses voyages à Londres, la Chambre des communes, pour le voir danser, ajourna la séance où l'illustre orateur Burke devait proposer son bill économique ? Vestris avait eu de Marie Allard, danseuse célèbre dans le genre comique, morte en janvier 1802, un fils, dont nous allons parler, qui hérita de ses talents et de sa gloire. Il n'en vivait pas moins bien avec sa femme, Anne-Frédérique Heynel, qui était la première danseuse de son temps dans le genre noble. Vestris reparut sur la scène en 1800, pour

le début de son petit-fils. Cette curieuse représentation, où l'on vit figurer ensemble trois générations de Vestris, fut avancée d'un jour pour ne pas faire concurrence au conseil d'état que devait présider le premier consul. Vestris mourut le 23 sept. 1808, à l'âge de 80 ans. Comme compositeur de ballets, il n'a laissé que de médiocres souvenirs. On ne connaît de lui qu'*Endymion*, représenté en 1773, et le *Nid d'oiseaux* en 1786.

Marie-Auguste Vestris, fils de Gaëtan et de Marie Allard, connu sous le nom de *Vestris-Allard* ou de *Vestris II*, était né dans les coulisses de l'Opéra le 27 mars 1760. Il ne pouvait faillir à sa destinée : aussi son père s'appliqua-t-il de bonne heure à développer ses heureuses dispositions, et le mit-il en état de débuter en 1772, à l'âge de douze ans et demi. Reçu élève de l'école de danse en 1775, Auguste devint danseur seul et *en double* de 1776 à 1779. Premier danseur en 1780, il ne prit sa retraite qu'en 1816. Plus petit, mais plus vigoureux que son père, il imagina un genre plus vif, plus animé, dans lequel il déployait une légèreté si prodigieuse que le grand Vestris avait coutume de dire de lui, dans le feu de son enthousiasme : « Si Auguste ne craignait pas d'humilier ses camarades, il resterait toujours en l'air. » On a du reste reproché à Vestris II l'abus des pirouettes, dont il était l'inventeur; mais on n'a pu lui contester son talent de mime, où il resta sans rival. L'orgueil héréditaire qu'il tenait de son père le fit jeter à la Force un jour qu'il refusa de danser devant la reine et devant le roi de Suède Gustave III, quoiqu'il n'eût aucune raison plausible à donner de son refus. Cependant sa vie dissipée ne nuisit en rien à sa carrière d'artiste, qu'il parcourut avec un grand éclat jusqu'au moment où il se retira, dans la 56^{e} année de son âge. Nommé, en 1819, professeur à l'école de grâce et de perfectionnement, il y resta jusqu'en 1828. Il avait épousé, vers 1795, Anne-Catherine Augier, connue sous le nom d'Aimée à l'Opéra où elle avait débuté avec succès en 1793. Il en a eu un fils, Auguste-Armand Vestris, qui a débuté le 1er mars 1800, sous les auspices de son père et de son aïeul, dans le troisième acte de la *Caravane*. Il n'est pas resté à l'Opéra et a porté ses talents à l'étranger. Charles Vestris, élève et cousin de Vestris II, après avoir aussi débuté à l'Opéra le 3 oct. 1809, passa en Angleterre et y acquit une fortune considérable. Sa femme, qui est Anglaise et de plus artiste de talent, est aujourd'hui propriétaire et directrice du théâtre Olympique de Londres.

Marie-Rose Gourcault, femme Vestris, sœur de Dugazon, était née en 1746, et avait épousé l'un des frères du grand Vestris, Angiolo, dont elle se sépara de bonne heure. Élève de Le Kain, elle débuta à la Comédie-Française, le 15 déc. 1768, par le rôle d'Aménaïde de *Tancrède*, et fut reçue en 1769 pour partager avec M^{lle} Sainval l'héritage de M^{lle} Clairon. Une querelle violente qui survint entre les deux rivales fit rayer M^{lle} Sainval des registres de la Comédie. Mais dès ce moment M^{me} Vestris perdit les bonnes grâces du public qui avait pris fait et cause dans cette affaire. Entraînée par son frère Dugazon, elle quitta, en 1791, le théâtre du faubourg Saint-Germain pour celui de la rue Richelieu, et y resta en 1798, lors de la réunion des deux troupes. Retirée en 1803, elle est morte l'année suivante (6 oct.), laissant surtout une grande réputation d'esprit et de bonnes manières. D. A. D.

VÉSUVE, volcan situé à environ deux lieues de Naples et appartenant à la chaîne des Apennins. Haut de 1,650 pieds et de forme pyramidale, il s'élève au milieu d'une plaine qui, entre lui et les monts Somma et Ottojano, forme deux larges vallées comblées depuis l'éruption de 1794. Sa cime présente un cône tronqué, au milieu duquel s'ouvre le cratère sans cesse *en* ébullition. Ses flancs sont dépouillés de toute verdure : en quelques endroits seulement on aperçoit çà et là des vignes et des vergers; mais, à sa base, le Vésuve est bien cultivé et couvert d'habitations, malgré le danger qu'offrent les torrents de lave, souvent larges d'un millier de pas, qui s'échappent du cratère à chaque éruption et descendent jusqu'au pied de la montagne.

C'est dans sa partie inférieure qu'on cultive le célèbre *Lacryma Christi* (*voy.*). On attribue la fertilité du sol à la cendre du volcan. L'escarpement du Vésuve en rend l'ascension difficile; on y arrive par trois routes, l'une du côté du nord, l'autre partant d'Ottojano, et la troisième de Resina. Celle-ci est la plus fréquentée : en la suivant, on rencontre d'abord Portici, petite ville située à la base même de la montagne; on trouve ensuite l'Ermitage, d'où l'on jouit d'une vue ravissante. Dès lors cesse toute végétation. On arrive bientôt en face du cône qu'on gravit en ligne droite : la chaleur croissante des laves, les vapeurs sulfureuses et la fumée qui s'échappent des crevasses, des détonations formidables, annoncent le voisinage du redoutable cratère, dont la bouche a près d'une demi-lieue d'ouverture et qui plonge à 350 pieds dans les flancs de la montagne. Le Vésuve est le seul volcan qui brûle sur le continent européen; il s'est éteint et s'est rallumé plusieurs fois. Ses éruptions les plus fameuses sont, après celle de 79 de notre ère, qui ensevelit sous les cendres les villes d'Herculanum, de Stabiæ, de Pompéi (*voy.*), et qui coûta la vie à Pline le naturaliste, celles de 203, de 472, de 512, de 685, de 993, de 1036, de 1306, de 1631, de 1730, où le sommet de la montagne s'éleva sensiblement et prit sa forme conique; celles de 1766, de 1779, et celle de 1794, qui détruisit presque entièrement Torre del Greco. Depuis le commencement de ce siècle, il ne se passa presque pas d'année sans qu'il y eût des éruptions plus ou moins violentes. Le 24 oct. 1822, une abondante pluie de cendres obscurcit le jour à Naples et fit sentir ses effets jusqu'à Cassano, à la distance de 105 milles italiens, pendant qu'un fleuve de laves de 12 pieds de haut étendait ses ravages sur une surface d'un mille. Les éruptions de 1833 et 1834 ont été encore plus terribles. En 1801, huit Français eurent l'audace de descendre dans l'abîme, tentative renouvelée souvent depuis. — *Voir Le Vésuve en activité pendant les années* 1821, 1822 *et* 1823, *avec des observations physiques, minéralogiques et chimiques*, par Monticelli et Covelli; Abich, *Vues illustratives de quelques phénomènes géologiques prises sur le Vésuve et l'Etna pendant les années* 1833 et 1834 (Paris, 1836). *C. L. m.*

VÉTÉRINAIRE (MÉDECINE, ART), ensemble des connaissances nécessaires pour apprécier et traiter les maladies des animaux. Ce mot qui vient de *veterina*, bêtes de somme, n'a pas toujours eu l'extension que nous lui donnons aujourd'hui. Dans l'origine, le nom de vétérinaire ne s'appliquait guère, à ce qu'il paraît, qu'aux bergers qui soignaient les bestiaux, et l'on réservait le nom d'*hippiatres* (*voy.* HIPPIATRIQUE) à ceux qui s'occupaient spécialement des maladies des chevaux. Dans le moyen-âge, le mot de médecine vétérinaire disparaît pour faire place à celui de *maréchalerie;* c'était aux *maréchaux experts* qu'était confié le soin de guérir les animaux malades. Mais lorsque l'on commence à comprendre l'importance sociale de cette branche de l'art médical, lorsque le progrès des sciences fait sentir la nécessité d'y rattacher une foule de connaissances accessoires, la médecine vétérinaire prend son rang parmi les arts les plus utiles, et succède aux croyances superstitieuses, aux pratiques grossières qui en avaient jusque-là tenu lieu. Du moment, en effet, que l'homme eut soumis les animaux à son empire, qu'il eut compris les immenses avantages qu'il pouvait en tirer, il dut être conduit à chercher des remèdes à des maladies qui le privaient de ces utiles serviteurs et venaient jeter parfois la ruine et le désespoir dans la ferme. Mais abandonnée dans le principe aux traditions des plus anciens bergers uniquement guidés par une grossière analogie ou confiants dans la vertu de certains secrets, de quelques amulettes, la médecine vétérinaire demeura longtemps dans le plus déplorable avilissement, état dont ne pouvaient guère la faire sortir les artisans qui s'érigèrent plus tard en médecins de chevaux, et par suite des autres races domestiques. Aristote, Pline et les anciens n'avaient transmis que des erreurs à ce sujet. Végèce, qui le premier avait traité d'une manière spéciale de la médecine des animaux, Columelle

après lui, ne nous offrent, à peu de chose près, qu'un répertoire des préjugés répandus à cet égard dans l'antiquité. Il faut franchir plus de vingt siècles et arriver jusqu'aux temps modernes pour trouver des ouvrages écrits d'après une méthode rationnelle et purgés, au moins en partie, des absurdités qui les remplissaient jusque-là. Ruini, Lafosse et surtout Solleysel, le précurseur de notre Bourgelat, opérèrent cette révolution dans l'hippiatrique; mais les autres parties de l'art vétérinaire restaient dans l'enfance, et ce n'est réellement que de la fondation des écoles spéciales, vers le milieu du siècle dernier, que l'on peut faire dater son avénement dans la science. Alors paraît un de ces hommes qui semblent dès le début avoir atteint les limites de l'art qu'ils cultivent, si l'art n'était pas indéfiniment perfectible, comme l'esprit humain : cet homme c'est Bourgelat (*voy.*), dont les premiers écrits produisirent une telle sensation qu'il obtint l'autorisation de fonder à Lyon (1761) une école dont l'objet spécial devait être le traitement des animaux malades. Les succès de cette création lui méritèrent bientôt le titre d'*École royale vétérinaire*, et en 1766 un nouvel établissement du même genre fut créé à Alfort (*voy.*), sous les auspices de Bourgelat. A ces deux écoles, qui subsistent encore aujourd'hui, on en a joint, en 1823, une troisième, dont le siége est à Toulouse. A la France appartient l'honneur d'avoir, la première, fondé ces utiles établissements sur le modèle desquels il s'en est établi ensuite dans les principales villes de l'Europe. Elles trouvèrent chez nous, dans les Chabert, les Flandrin, les Gilbert, et, de nos jours, dans les Huzard, les Girard, les Dupuy, etc., de dignes continuateurs de Bourgelat.

Ces trois écoles, placées sous la surveillance du ministre du commerce et de l'agriculture, sont régies par les mêmes règlements. On n'y entre qu'après un examen d'admission qui roule sur les éléments de la langue française, de la géographie, de la géométrie, de l'arithmétique et de la maréchalerie. Le gouvernement a créé 120 bourses pour ces établissements; chaque département en possède une à la nomination du préfet, sous l'approbation du ministre, qui dispose des 34 autres. Il y a à Alfort 40 élèves militaires entretenus par le gouvernement : faveur qui s'accorde particulièrement aux enfants de troupe et aux fils de vétérinaires militaires. L'enseignement des écoles vétérinaires, parallèle à celui des écoles de médecine, comprend : des cours d'anatomie, de physiologie, d'hygiène, de pathologie, de clinique, de thérapeutique (et ses deux branches, matière médicale, médecine opératoire); puis des cours de sciences accessoires : physique, chimie, histoire naturelle appliquée, pharmacie, etc.; enfin les éléments de la maréchalerie. Les écuries cliniques, les cabinets de préparations anatomiques, les collections de zoologie et d'anatomie comparée dont s'enrichissent journellement ces établissements, témoignent du zèle et de la capacité des hommes qui ont reçu l'utile mission de perfectionner l'enseignement de cette science. La position des élèves militaires au sortir de l'école d'Alfort a été récemment améliorée : ils entrent dans un régiment de cavalerie avec le titre de *sous-aide vétérinaire* et le grade de maréchal des logis. Quant à l'élève libre, il ne sera pas toujours aussi bien partagé : aucun privilége n'est attaché à l'obtention de son diplôme. Or, s'il habite la campagne, il lui faudra lutter d'influence avec le rebouteur, avec le devin du lieu; tous les jours, il aura de nouvelles batailles à livrer aux préjugés, aux superstitions, aux erreurs de toute sorte qui disputent le terrain à la science. Heureux s'il trouve, comme le médecin de campagne, dans la conscience de sa supériorité et du bien qu'il a fait, une récompense qu'il ne faut pas toujours attendre des hommes!

L'*Académie royale de médecine* comprend aujourd'hui dans son sein une section pour la médecine vétérinaire. Cette association, conçue dans un esprit philosophique qui fait honneur à notre époque, ne peut que profiter à ces deux sciences sœurs.

Dans l'impossibilité de citer les auteurs spéciaux qui traitent des différentes branches de la médecine vétérinaire, nous indiquerons comme un des ouvrages gé-

néraux les plus recommandables et les plus utiles à consulter le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie vétérinaires*, par Hurtrel d'Arboval, 6 vol. in-8°. C. S-te.

VETO. Ce mot latin, qui signifie *j'empêche, je m'oppose*, a passé dans le langage politique, où il s'entend de l'acte solennel d'opposition absolue par lequel un pouvoir constitué refuse sa sanction à une mesure émanée d'un autre pouvoir, et par là en paralyse l'effet.

Plusieurs de ces actes de *veto* ont obtenu une grande célébrité historique. Nous en rappellerons quelques exemples.

Et d'abord les tribuns (*voy.*) du peuple, chez les Romains, cassaient et annulaient les lois et les sénatus-consultes qu'ils n'approuvaient pas en prononçant le seul mot *veto*. Ce moyen servit beaucoup à étendre leur autorité.

Puis est venu le *liberum veto* de l'ancienne constitution polonaise. D'après cette constitution, les résolutions de la diète devaient être prises à l'unanimité (*nemine contradicente*). L'élection du roi devait aussi être faite à l'unanimité. En 1652, le nonce Sycynski entreprit de protester contre ce qui avait été fait dans la diète, de se retirer et de dissoudre ainsi l'assemblée en disant : *sisto activitatem* ou *veto* (*voy.* l'art. Pologne). Ce droit exorbitant dont croyait devoir user un membre de la diète fut d'abord contesté ; mais on reconnut sa légalité, et il finit par devenir cher à la nation polonaise, à ce point que, dans une loi de 1718, il fut dit : « le *liberum veto*, qui donne droit d'opposition, étant le palladium de la liberté de cette république, nous le maintenons dans toutes les diétines provinciales et voulons qu'il soit toujours en vigueur dans toutes les assemblées publiques. » Les publicistes et les historiens se sont accordés à regarder le *liberum veto* comme l'une des principales causes de l'anarchie qui a si longtemps agité la Pologne. On peut voir notamment ce qu'en a dit J.-J. Rousseau dans le chapitre XI de ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne*.

Le dernier exemple que nous indiquerons de la question du *veto* est celui qui eut lieu au commencement de la révolution française. Lorqu'en 1789, l'Assemblée nationale discuta la constitution qu'il s'agissait alors de donner à la France, l'une des plus graves questions qu'elle eut à décider fut celle du *veto* ou sanction royale. Mirabeau avait dit : « Qu'il vaudrait mieux vivre à Constantinople qu'en France si l'on pouvait y faire des lois sans la sanction royale. » Lally-Tollendal, dans son rapport sur cette partie de la constitution, proposait que le *veto* fût illimité. Mirabeau, embarrassé par le mot qu'il avait prononcé trois mois auparavant et que nous venons de rappeler, demandait la sanction royale sans restriction écrite, *mais parfaitement limitée de fait*. Cette discussion entre le *veto absolu* et le *veto suspensif* dura longtemps ; les membres les plus éminents de l'assemblée y prirent part. Mounier, Malouet, Maury, Clermont-Tonnerre, etc., opinèrent pour le *veto* indéfini ; Pétion, Grégoire, Rabaut-Saint-Étienne, Sièyes, etc. (*voy.* tous ces noms) pour le *veto* suspensif. Le peuple prit une grande part à ce débat, et le *veto* suspensif l'emporta à la majorité de 684 voix contre 325. Ce fut là une des causes de la marche progressive de la révolution. En effet, Montesquieu a dit avec raison : « Si la puissance exécutrice n'a pas le droit d'arrêter les entreprises du corps législatif, celui-ci sera despotique ; car, comme il pourra se donner tout le pouvoir qu'il peut imaginer, il anéantira toutes les autres puissances. » (*Esprit des lois*, livr. II, ch. 6.)

La charte constitutionnelle, révisée en 1830, accorde l'initiative des propositions de lois à chacune des deux Chambres ; mais elle déclare, dans son art. 18, que « le roi seul sanctionne et promulgue les lois » (*voy.* Sanction). Dans notre ordre de choses actuel, le *veto* royal est donc absolu. Le roi en a fait usage lorsqu'il n'a pas cru devoir sanctionner, il y a quelques années, une proposition de loi émanée d'un membre de la Chambre des pairs (M. le baron Mounier) et votée par les deux Chambres, relativement à la Légion-d'Honneur.

Ainsi, après de longs tâtonnements, nous en sommes arrivés, comme les Anglais, à une solution de la question du *veto* qui garantit l'indépendance respec-

tive des grands pouvoirs de l'état et doit concourir à la consolidation de l'ordre et de la liberté. A. T-R.

VÉTURE, prise d'habits, acte solennel par lequel, dans les couvents, un récipiendaire dépose son vêtement selon le monde, pour prendre celui de la maison où il entre, comme sa règle le prescrit.

VÉTURIE, *voy.* CORIOLAN.

VEXIN. On appelait ainsi autrefois une contrée du nord de la France, divisée entre la Normandie et l'Ile-de-France, de sorte qu'il y avait un Vexin *normand*, chef-lieu Gisors, et un Vexin *français*, chef-lieu Pontoise. Le premier fait aujourd'hui partie du dép. de l'Eure; l'autre est partagé entre le dép. de l'Oise et celui de Seine-et-Oise. *Voy.* ces noms. S.

VÉZIR, *voy.* VISIR.

VIABILITÉ. Ce mot, dérivé soit du mot français *vie*, soit du mot latin *via*, route, voie, désigne l'aptitude d'un enfant nouveau-né à parcourir les phases de la vie ordinaire. Cette aptitude repose sur trois ordres de considérations relatives à l'absence ou à la présence de vices de conformation incompatibles avec la continuation de la vie, au développement suffisant ou insuffisant des organes principaux pour l'exercice subséquent de leurs fonctions, enfin à la présence ou à l'absence d'un état morbide actuel dont le degré de gravité, plus ou moins prononcé, doit amener infailliblement la mort ou laisser quelque espoir de conservation.

Le degré d'organisation suffisant pour permettre la continuité de la vie de l'enfant hors du corps de la mère est parfait lorsque l'enfant a atteint la fin du 9e mois de la grossesse (*voy.*); mais il est admis, d'après un grand nombre de faits recueillis, qu'au terme de 7 mois un enfant peut vivre et se développer parfaitement. Des exemples nombreux démontrent même que des enfants venus au monde à 5 mois ont pu vivre pendant plusieurs années, mais on ne pourrait étayer un principe général sur des cas aussi rares. On voit donc que l'âge de l'enfant est une donnée, mais non une preuve de viabilité.

Une déclaration de viabilité ou de non-viabilité, fréquemment demandée aux hommes de l'art par les tribunaux, est chose extrêmement délicate. L'autopsie met en lumière, chez un enfant mort, une foule de vices de conformation ou d'états morbides incompatibles avec la continuation un peu prolongée de la vie d'un nouveau-né; mais bien des éléments peuvent échapper à notre science ou à l'attention de ceux qui en sont les organes, et l'exercice de la médecine légale (*voy.*) impose à celui qui en est chargé une réserve extrême, même après l'étude la plus scrupuleuse. Z.

VIADANA (LUDOVICO), Espagnol né vers 1580 et qui devint maître de chapelle à Mantoue. On lui attribue l'invention de la basse chiffrée. *Voy.* ce mot.

VIAMALA, c'est-à-dire mauvaise route, gorge redoutable que traverse la chaussée conduisant du Bernardin à Bellinzona. *Voy.* GRISONS.

VIATIQUE, *viaticum*, provision pour la route (*via*). On appelle ainsi l'eucharistie (*voy.*) administrée aux malades en danger de mort. Dans certains pays, par exemple en Espagne, on le porte chez eux processionnellement et avec pompe, et l'on a souvent vu, au passage du viatique, descendre la reine de sa voiture, y faire monter le prêtre porteur du saint sacrement, et suivre à pied le cortége jusqu'à sa destination. Z.

VIBIUS SEQUESTER est un géographe latin du IVe siècle. Il n'est connu que par une nomenclature *De fluminibus*, *fontibus*, *lacubus*, *nemoribus*, *montibus*, *gentibus*, *quorum apud poetas mentio fit*, qu'il avait rédigée pour son fils Virgilianus. La meilleure édition de ce traité, dont la latinité est pure et élégante, a été donnée par Oberlin, avec de savants commentaires, Strasb., 1778, in-8°. M. Baudet a traduit ce petit géographe dans la Bibliothèque latine-française de M. Panckoucke, 2e série, t. VI. F. D.

VIBRATION, *voy.* SON, AIR, ONDES, CORDE, etc.

VIBRIONS, *voy.* INFUSOIRES.

VICAIRE (*vicarius*, *qui vices explet*, qui fait le tour de quelqu'un, le remplace). Pour la signification ordinaire de ce mot, *voy.* DESSERVANT, CURÉ et CLERGÉ. On sait qu'en Angleterre les

recteurs ou pasteurs supérieurs et bénéficiaires font remplir les fonctions du ministère du culte dans les villages par de pauvres vicaires, très faiblement rétribués. Le *grand-vicaire* est un prêtre adjoint à l'évêque, chargé d'exercer la juridiction ecclésiastique en son nom, et qui souvent le remplace dans le gouvernement du diocèse ou d'une fraction du diocèse. Dans certaines occasions, le pape délègue une partie de ses pouvoirs à un *vicaire apostolique*, ou bien il confère ce titre à des prélats chargés de gouverner les églises catholiques dans des pays où il n'y a pas encore d'évêché. Lui-même reçoit souvent le titre de *vicaire de Jésus-Christ* ou *des apôtres*, comme le chef *visible* de l'Église. En théologie, on appelle *satisfaction vicaire* celle que le Sauveur est censé avoir offerte à Dieu en notre lieu et place, en s'immolant pour racheter les péchés des hommes.

Dans le droit public allemand, le *vicaire de l'Empire* était le prince, ordinairement électeur, qui gouvernait l'Empire romain après la mort de son chef élu et pendant la vacance du trône impérial. Il exerçait la plupart des pouvoirs de haute souveraineté attribués à celui qu'il remplaçait. Le vicariat de l'Empire revenait de préférence aux maisons de Saxe (*voy.* FRÉDÉRIC-LE-SAGE) et de Bavière, comme étant en possession du titre de comte palatin. Le duc de Savoie fut longtemps considéré comme le vicaire de l'Empire en Italie. X.

VICE, du latin *vitium*, qui, lui-même, dérivait du grec *αἴτιον*, cause, faute, culpabilité. Le vice n'est pas une irrégularité passagère dans nos mœurs, une mauvaise action isolée, mais bien une habitude persistante du mal, la permanence d'un dérèglement. Ainsi on n'est pas un ivrogne parce qu'on s'est laissé aller une fois à l'ivresse : c'est l'amour de l'excès de la boisson, ce sont des actes réitérés qui constituent ce vice. Par malheur, sur ce terrain la pente est rapide, et la nature de l'homme, en qui la chair est puissante avant que la raison ait eu le temps de se développer, est telle que le vice lui offre bien plus d'attraits que la vertu. Aussi a-t-on défini la vertu comme le spiritualisme dominant le sensualisme, et le vice comme le sensualisme dominant le spiritualisme. La vertu est l'ouvrage de la raison et le vice celui des sens. Il est le résultat d'une négligence blâmable à laquelle on s'abandonne, d'une impression mauvaise qui peu à peu s'empare de la volonté, étouffe la conscience, et se transforme souvent en une résolution arrêtée de faire sciemment le mal. Dans ce dernier sens, on a eu raison de dire que le vice est l'insurrection contre la vertu qui est l'ordre. Toute liberté morale cesse alors; car, du moment qu'un homme a contracté certaines habitudes vicieuses, la paresse, l'ivrognerie, le libertinage, l'infidélité, la convoitise du bien d'autrui, il tombe dans l'état d'esclavage; son âme est engagée au mal. Peut-il s'affranchir de cette servitude? Incontestablement, mais non sans peine, par un effort de sa volonté (*voy.*), et alors l'homme, une fois engagé dans la voie de l'affranchissement, trouvera dans la vertu un attrait égal à celui qu'il avait pour le vice. Au fond, le point de départ des vertus et des vices est le même; il est aisé de reconnaître que chacun de nos sentiments est susceptible d'un double développement en sens contraire, l'un vertueux, l'autre vicieux. Le désir d'avoir, d'agir, de jouir, etc., se transforme chez nous en un travail honnête pour acquérir, en une noble ambition pour s'élever et en un culte du vrai et du beau, qui est le triomphe du spiritualisme; ou bien il se change en une dégradante cupidité, en une soif d'intrigues corruptrices, et en un besoin de voluptés criminelles. Il existe d'ailleurs une différence marquée entre les vices, qui n'ont pas tous le même degré d'importance. Mais pour être moins criminel en soi, certains vices, par exemple la paresse, ne sont pas moins graves, car tous les autres en découlent, et on peut les appeler vices générateurs. On dit avec raison que la paresse est *la mère de tous les vices* (*segnitia est fomes omnis mali*); bien plus, qu'elle est *l'oreiller de Satan*. En thèse générale, les vices les plus redoutables sont ceux qui découlent d'une raison plus éclairée; les moins dangereux

sont, sans contredit, les plus grossiers. Au reste, quoique la morale ait toujours été la même dans tous les âges, les doctrines et les préjugés ont soumis les vices à des variations au moins égales à celles que la politique a dû subir. Il y a des religions et des systèmes de gouvernement qui corrómpent la société et qui flétrissent la vertu. D'autres, au contraire, combattent le vice sous toutes les formes. Mais en général les législateurs, très peu occupés de la moralité des peuples, ne songent qu'à améliorer leur condition intellectuelle et physique, comme si la liberté, but de tous les efforts des hommes, n'était pas incompatible avec le vice.

Indépendamment de sa signification philosophique, le mot *vice* s'entend au physique d'un défaut de conformation, d'organisation, de construction et même de prononciation. Au moral, il se dit encore d'un défaut d'intelligence, de conception, de raisonnement, de même que d'un défaut de forme, de rédaction, d'élocution, etc. Ainsi un acte a des vices lorsqu'il y manque une signature, ou qu'un seul mot s'y trouve retranché. Au physique et au moral, les animaux et même les objets inanimés ont des vices comme les hommes. Par exemple, dans un cheval, l'absence d'une dent ou d'un œil, l'inégalité de la marche, sont des vices tout aussi bien que l'absence de soumission ou de docilité. S.

VICE-AMIRAL, le second degré de la hiérarchie militaire dans la marine, le grade inférieur à celui d'amiral, qui, chez nous, répond à celui de maréchal de France. *Voy.* Amiral.

La préfixe *vice* a, du reste, la même origine que le mot *vicaire*, et désigne un remplaçant, un lieutenant, un *alter ego*. Cette signification est surtout applicable, dans toute son extension, au mot de *vice-roi*, position inférieure toutefois à celle du lieutenant général du royaume, *alter ego* plus direct. Le vice-roi n'est pas investi de la souveraineté, même momentanément : il représente seulement le souverain, particulièrement dans des pays lointains où il est souvent impossible d'attendre l'expression directe de la volonté royale, comme autrefois dans la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne.

Napoléon, roi d'Italie, faisait gouverner, comme on sait, par un vice-roi (*voy.* Eugène Beauharnais), la partie de la péninsule directement soumise à son autorité (statut du 5 juin 1805).

On verra, aux art. Vicomte et Vidame, que la préfixe *vice* entre dans la composition de ces deux mots. X.

VICENCE (duc de), *voy.* Caulaincourt.

VICENTE (Gilles), *voy.* Gil-Vicente.

VICES RÉDHIBITOIRES, *voy.* Vente.

VICHNOU, *voy.* Vischnou.

VICHY (eaux de). Vichy ou *Moutier-les-Bains* est une petite ville du dép. de l'Allier, arrondissement de La Palisse, connu par ses eaux thermales, visitées surtout depuis 1787 où les princesses Victoire et Adélaïde, tantes du roi Louis XVI, fondèrent l'établissement auquel on a encore donné depuis plus de développement. Le principe qui domine dans les eaux de Vichy est le bicarbonate de soude, auquel il faut ajouter l'acide carbonique; on les emploie en bains, en douches, mais surtout pour la boisson. Elles sont fondantes, apéritives et diurétiques. Z.

VICO (Jean-Baptiste), un des penseurs italiens qui ont le plus fait preuve de sagacité, fut le fils d'un libraire et naquit à Naples en 1668. Il fit d'excellentes études dans sa ville natale, mais sans prendre d'abord aucun goût à la philosophie. Tout en étudiant le droit, il débuta dans la vie littéraire par la poésie; mais sa pauvreté lui fit un devoir de chercher dans l'instruction publique des moyens d'existence. Il accepta une place de précepteur dans une maison particulière, et pendant les neuf années qu'il y resta, une vie tranquille dans la retraite de la campagne lui permit de se livrer à d'immenses lectures qui ornèrent son esprit de connaissances étendues. Une chaire de rhétorique lui fut ensuite confiée à l'université de Naples, et il enseigna chez lui la langue latine pour accroître ses faibles ressources. Vainement le clergé essaya-t-il de se l'attacher, en lui faisant

entrevoir une perspective brillante s'il voulait se faire jésuite ou théatin : Vico préféra sa misère tempérée par les joies de la famille, et se réfugia dans le mariage pour mettre fin aux persécutions. Plus tard, lorsqu'il eut publié plusieurs mémoires sur des questions philosophiques, il crut pouvoir concourir pour une chaire de professeur de droit qui était venue à vaquer. Mais un concurrent l'emporta sur lui par la faveur. Vico, loin de se laisser décourager par cette épreuve, se remit avec ardeur au travail ; et ce fut, selon lui, cette espèce de disgrâce qui lui donna l'occasion de composer son illustre traité de la *Science nouvelle*. Dès ce moment, Vico devint plus célèbre, mais n'en resta pas moins profondément misérable. Il s'était pourtant résigné à mettre son éloquence au service des vanités de ce monde, en composant pour des têtes couronnées des inscriptions funéraires, des discours de félicitation et autres ; mais ces divers travaux lui valurent beaucoup d'applaudissements et peu ou plutôt point de profit. Ce ne fut que vers la fin de sa laborieuse carrière qu'il obtint le titre d'historiographe du roi. Il était trop tard : Vico, accablé d'infirmités et usé par les chagrins domestiques, n'eut que le temps de mettre en ordre ses notes destinées à accompagner la 3e éd. de la *Science nouvelle*, et de les adresser à un ami, le P. Louis Dominique. Il mourut à l'âge de 76 ans, le 20 janvier 1744.

La fatalité qui avait pesé sur toute l'existence de Vico sembla, après sa mort, s'étendre jusque sur sa doctrine. Pendant près d'un siècle elle resta enfouie dans les ténèbres. Son livre *Principi di una scienza nuova d'intorno alla commune natura delle nazioni* avait d'abord paru à Naples en 1725, puis en 1730 et en 1744. Il ne fut connu dans les autres pays de l'Europe qu'en l'année 1822, par la traduction allemande d'Ernest Weber. Quelques années après, M. Michelet publia en France les *Principes de la philosophie de l'histoire* (1827); dès lors Vico eut des disciples, et sa *Science nouvelle*, dont le livre français était une traduction abrégée, fut connue et appréciée. Elle repose 1° sur l'étude des lois providentielles qui régissent le monde depuis son origine, dans leurs rapports avec tout l'avenir du globe; 2° sur la recherche de la vérité ou le principe de la certitude. Suivant Vico, l'histoire de la civilisation se compose de trois époques qui se renouvellent sans cesse : l'âge divin ou l'idolâtrie, l'âge héroïque ou la barbarie, l'âge humain ou la civilisation. Chaque révolution de la vie humaine fera revivre l'idolâtrie, puis la barbarie pour arriver au même but. Cette doctrine raisonnable et fondée dans ses prémisses semble forcée dans sa conclusion, et il est permis de douter que jamais les temps héroïques fassent un retour assez complet sur eux-mêmes pour nous replonger dans les ténèbres de la barbarie. Il n'en reste pas moins à la gloire de Vico cette idée vraie que le monde existe et marche sous les regards et la conduite de Dieu, idée que Bossuet avait mise en lumière d'après un autre plan et que Herder (*voy.* ces noms) a développée sur une échelle plus vaste. Quant à la seconde partie de la doctrine de Vico, la recherche de la vérité, elle repose sur cette pensée, qui a inspiré Montaigne, Locke, Bacon, Descartes, à savoir que pour s'élancer du gouffre de mensonges où les préjugés et l'éducation nous retiennent, il faut oublier toutes les opinions qu'on a reçues en naissant, et reconstruire de nouveau le système de ses connaissances. Aussi, avant d'exposer son système, Vico commence par attaquer la *Méthode* de Descartes, et au lieu de s'en rapporter, comme lui, à la raison individuelle pour la reconstruction de la vérité, il la recherche dans le sens commun et proclame infaillible toute idée, tout principe qui se présente avec l'assentiment du genre humain. « La sagesse vulgaire, dit-il, de tous les législateurs, la sagesse profonde des plus célèbres philosophes s'étant accordées pour admettre ces principes et ce *criterium*, on doit y trouver les bornes de la raison humaine, et quiconque veut s'en écarter doit prendre garde de s'écarter de l'humanité entière. » Malheureusement l'histoire est là pour nous prouver que souvent les plus grossières erreurs ont été consacrées par toutes les nations de la terre, et que le témoignage universel s'empreint sans cesse des pré-

jugés de chaque siècle. — On doit en outre à Vico un ouvrage *De antiquissimâ Italorum sapientiâ* (Napl., 1710) qui a été traduit de nos jours en italien, et un autre *De uno universi juris principio et fine uno* (Napl., 1720, in-4°). Ses *Opuscoli raccolti*, publiés par Rosa (Napl., 1818), renferment, parmi beaucoup de parties inédites, l'autobiographie de Vico, dont M. Michelet donna une traduction dans les *OEuvres choisies de Vico* (Paris, 1835, 2 vol. in-8°). D. A. D.

VICOMTE, c'est-à-dire *vice-comte*, *vicarius comitis*, titre dont l'usage se répandit sous la seconde race de nos rois, et qui désignait un lieutenant du comte chargé de l'assister surtout dans l'administration de la justice et dans les affaires secondaires de l'administration en général. Les vicomtes étaient ainsi adjoints aux comtes, soit par les titulaires eux-mêmes, soit par le roi. Lorsque les comtes rendirent leur charge et leurs gouvernements héréditaires dans leur famille, les vicomtes imitèrent leur exemple. Z.

VICQ-D'AZIR (Félix), médecin distingué et célèbre anatomiste que l'on peut regarder comme le créateur de l'organologie, était né à Valogne, en Normandie, le 28 avril 1748. Son père, qui exerçait la médecine dans cette ville, le décida à embrasser sa profession. Il vint à Paris en 1765 suivre les leçons d'Ant. Petit, et, après avoir reçu la licence en 1773, il ouvrit un cours d'anatomie comparée qui eut un grand succès. Petit, professeur d'anatomie au Jardin du Roi, le choisit alors pour suppléant, mais il ne put lui laisser la survivance de sa chaire : Buffon préféra Portal. Cependant la faculté de médecine appela bientôt Vicq-d'Azir dans son sein. Le hasard l'avait mis en rapport avec Daubenton. Une nièce de celui-ci ayant éprouvé un évanouissement à la porte de Vicq-d'Azir, il s'empressa de lui donner ses soins, et il en résulta une liaison qui se termina par un mariage. Dès lors Daubenton lui procura les moyens de poursuivre ses recherches. A l'âge de 23 ans, Vicq-d'Azir entrait à l'Académie des sciences ; il y acquit l'amitié de Lassonne, premier médecin du roi, qui fonda avec lui l'Académie de médecine de Paris, dont Vicq-d'Azir fut quelque temps secrétaire perpétuel. Professeur d'anatomie comparée à l'école d'Alfort, il commença, en 1786, la publication de son *Traité d'anatomie et de physiologie*, ouvrage qu'il n'a pu achever et où il s'est occupé seulement de l'encéphale. En 1788, il succéda à Buffon à l'Académie-Française, et, l'année suivante, il fut nommé premier médecin de la reine Marie-Antoinette, avec la survivance de la charge de premier médecin du roi. La révolution brisa sa carrière. Cependant il refusa de quitter la France. Obligé d'assister à la cérémonie où fut proclamé l'Être suprême, il rentra chez lui saisi d'une fièvre violente, et mourut le 20 juin 1794. Outre le grand travail que nous avons cité, Vicq-d'Azir a publié un volume du *Système anatomique des quadrupèdes* pour l'*Encyclopédie méthodique* ; éditeur du *Dictionnaire de médecine* dans le même recueil, il y a inséré des articles qui renferment des idées neuves et lumineuses. Sa *Médecine des bêtes à cornes* (1781, 2 vol. in-8°) fut le fruit de ses études sur les épizooties. Ses recherches sur le système nerveux font de Vicq-d'Azir le précurseur de Gall, et ses éloges le placent au rang de nos bons écrivains. En montrant que l'homme doit être pris pour point de comparaison dans l'étude du règne animal, en indiquant l'ordre dans lequel les organes et les fonctions doivent être étudiés chacun à part, enfin en recherchant les règles générales de l'organisme, et en démontrant aussi la nécessité d'une nomenclature qui serait à la fois basée sur les caractères internes et externes des animaux, Vicq-d'Azir a évidemment été le fondateur de l'anatomie comparée, que Cuvier (*voy.*) a su plus tard pousser à un si haut point de perfection. M. Moreau de la Sarthe a donné une édition des œuvres de Vicq-d'Azir (Paris, 1805, 6 vol. in-8° av. atl.), malheureusement incomplète. Le même auteur a publié son éloge historique (1797). On en doit un autre à Lémontey. Cuvier a écrit sa notice dans la *Biographie universelle ;* enfin on trouvera une analyse raisonnée de ses travaux dans l'*Histoire*

des sciences de l'organisation et de leurs progrès, comme base de la philosophie, par MM. de Blainville et Maupied, t. III, p. 62 et suiv. (Paris, 1845, in-8°). Z.

VICTOIRE (don BALDOMERO ESPARTERO, duc DE LA), comte DE LUCHANA, ex-régent d'Espagne, a marqué parmi les hommes d'état de cette contrée par la prodigieuse élévation de sa fortune autant que par le triste retour qu'elle subit et par la rapidité de sa chute. Né en 1792 à Granatula, bourg de la Manche, près d'Almagro, il était, dit-on, le 9e enfant d'une famille honorable, mais peu aisée. Son père exerçait la profession de charron. Le jeune Baldomero fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais il ne put y prendre goût, et lorsqu'en 1808 la nation espagnole se souleva contre la domination française, il courut s'enrôler avec une foule de ses camarades du séminaire dans le corps de volontaires qui s'était formé à Tolède sous le nom du bataillon sacré (*el sagrado*). Il y servit avec assez de distinction pour se faire admettre ensuite dans le corps des cadets, et arriva ainsi vers la fin de 1811 avec un brevet de sous-lieutenant du génie à Cadix; mais comme son instruction était encore trop incomplète, on crut devoir le faire rentrer dans l'infanterie. Il en éprouva beaucoup de mécontentement; cependant l'expédition que le gouvernement espagnol préparait alors contre ses colonies insurgées de l'Amérique du Sud vint ranimer ses espérances de fortune. Il se présenta au général don Pablo Morillo et obtint de lui d'être porté sur la liste des officiers qui, en s'embarquant, furent tous avancés d'un grade. L'expédition mit à la voile en janvier 1815, et débarqua près de l'île Marguerite. Les circonstances favorisèrent Espartero. Comme on manquait d'officiers du génie, il fut choisi pour remplir provisoirement les fonctions de chef d'état-major, puis il reçut un commandement d'infanterie légère, avec le grade de major, dans le Pérou. Durant cette longue et pénible campagne, il seconda plusieurs fois glorieusement les généraux La Serna, Seoane, Canterac et Valdès, courut plus d'un danger et reçut même deux blessures graves au combat de Torata (19 janv. 1823). Après l'humiliante capitulation d'Ayacucho (*voy.* ce nom et PÉROU, T. XIX, p. 426), qui détermina, l'année suivante, l'évacuation du Pérou par les troupes royales, et à laquelle le brigadier Espartero prit une part souvent incriminée depuis, il se rembarqua avec ses compagnons d'armes, les mêmes qui, devenus plus tard ses créatures et ses favoris, ont été désignés sous le nom d'*ayacuchos* par l'animadversion populaire. Il rapportait du Nouveau-Monde une fortune considérable, en grande partie due, à ce que l'on prétend, à son bonheur extraordinaire au jeu, et qui s'accrut encore à son retour par suite de l'heureuse union qu'il contracta avec la fille d'un riche propriétaire de Logroño. Il put ainsi mener une vie fastueuse qui servit son ambition comme elle satisfaisait ses goûts.

Nommé chef du régiment d'infanterie de Soria et envoyé à Palma, dans l'île de Majorque, il fut un des premiers à se déclarer hautement pour l'ordre de succession au trône établi par Ferdinand VII, en faveur de la jeune Isabelle, sa fille aînée. Aussi, lorsque après la mort de ce prince éclata la guerre civile, le vit-on prêt aussitôt à marcher sur les provinces du nord où s'était concentré le foyer de l'insurrection carliste. Là il commanda successivement plusieurs brigades et divisions sous Mina et Cordova, et prit le commandement en chef par intérim quand ce dernier se rendit à Madrid, au mois de mai 1836. Il poursuivit Gomez en Galice, courut au mois d'août suivant sur Madrid qu'il sauva par son apparition soudaine, et reçut en septembre, des mains de Rodil, le commandement en chef de l'armée du nord, en même temps qu'il fut investi des titres de vice-roi de la Navarre et de capitaine-général des provinces basques. Député aux cortès constituantes, il jura la constitution de 1837, contribua beaucoup à la chute du ministère Calatrava, mais ne jugea pas encore à propos d'accepter le portefeuille de la guerre et la présidence qu'on lui offrait dans le nouveau cabinet. Quand, le 12 sept. 1837, l'armée du prétendant s'avança jusqu'aux portes de la capitale, celle-ci dut une seconde fois son salut à Espartero. Il rejeta les car-

listes au delà de l'Èbre, et réussit, au mois de décembre suivant, à délivrer Bilbao. Le titre de comte de Luchana devint la récompense de ce succès. L'inaction dans laquelle il demeura ensuite pendant quelque temps mêla un peu de déception aux espérances prématurées qu'avaient d'abord fait naître ces exploits; mais il en rejeta la faute sur le ministère Ofalia, et ce repos lui fut d'ailleurs utile pour raffermir la discipline relâchée et pour intimider par des jugements d'une rigueur exemplaire les populations animées d'un esprit hostile. Après avoir laissé s'écouler dans l'inaction l'année 1837, il reprit l'offensive au printemps de l'année suivante, et sa victoire sur le général carliste comte Negri lui valut (1er mai 1838) la haute dignité de capitaine-général des armées espagnoles que le seul duc de Baylen (*voy.* Castanos) partageait avec lui. En 1839, il remporta de nouveaux succès (Ramalès, Guadarmino, etc.), dont l'importance décisive détermina le gouvernement de la reine régente (*voy.* Marie-Christine) à lui conférer la dignité de grand d'Espagne de 1re classe et le titre de duc de la Victoire. Profitant habilement de la division qui régnait parmi les carlistes, il engagea avec le général Maroto ces négociations dont le résultat fut la fameuse convention de Bergara (29 août 1839), qui obligea don Carlos à se retirer sur le territoire français.

De si éclatants services ne pouvaient manquer d'élever aussi haut dans la faveur de la reine que dans l'opinion publique l'homme à qui la nation devait de respirer un moment après avoir été si longtemps en proie à toutes les horreurs de la guerre civile. Cependant, quoique comblé de biens et d'honneurs par Marie-Christine, le duc de la Victoire était dévoré d'une jalousie constante contre tous les généraux qui pouvaient prétendre à partager cette faveur avec lui. Il travailla de toutes ses forces à augmenter sa popularité, et prit vis-à-vis des progressistes et des exaltés une attitude qui semblait leur promettre un appui qu'ils cherchèrent dès lors à s'assurer en flattant la vanité du général.

Nous avons déjà raconté, à l'art. Marie-Christine, comment, durant son séjour à Barcelone, fut amenée la crise qu'il prévoyait et préparait sans doute. Par suite du départ de la reine régente, forcée d'abdiquer le 12 oct. 1840, il se trouva investi de la suprême direction des affaires, et ce pouvoir que lui avait valu sa popularité lui fut confirmé (8 mai 1841) par les cortès avec le titre de régent jusqu'à l'époque où la jeune reine aurait atteint sa majorité.

Mais pour maîtriser les éléments d'anarchie dont il était environné de toutes parts, pour apporter de l'ordre dans le chaos des affaires de l'Espagne et triompher de tous les obstacles que lui suscitaient la jalousie des uns, le dissentiment et les passions politiques des autres, il aurait fallu plus que de l'habileté, qu'une prudence passive et l'art de temporiser. Espartero se montra néanmoins ferme dans la répression des insurrections militaires tentées en faveur de Marie-Christine à Pampelune et à Madrid, au mois d'octobre 1841. Mais la rigueur même qu'il déploya dans ces circonstances, et les mille difficultés de sa position auxquelles il ne sut parer que par des mesures tyranniques, firent promptement évanouir le prestige qui l'avait d'abord entouré. Une question d'étiquette soulevée par l'ambassadeur de France, M. de Salvandy, brouilla son gouvernement avec le nôtre plus favorable à l'ex-régente. Sans appui de ce côté, la pénurie continuelle des finances espagnoles poussa le duc de la Victoire à prêter exclusivement l'oreille aux influences de l'Angleterre, qui mettait ses services au prix de nouveaux avantages pour son commerce. Ces concessions ruineuses càusèrent à l'industrie de la Catalogne des souffrances qui excitèrent les plus graves mécontentements dans cette province, et poussèrent Barcelone à se révolter. De l'enthousiasme qu'elles avaient d'abord montré pour le régent, les populations passèrent ainsi peu à peu à la défiance et à la haine. Le terrible châtiment de Barcelone, bombardée le 3 déc. 1842 par le général Juan Van Halen, du haut de la citadelle du Mont-Juich, souleva des cris d'indignation contre le régent, qui était venu y assister en personne. A son

retour à Madrid, l'irritation fut telle qu'il se crut obligé de dissoudre les cortès le 3 janvier 1843. Les progressistes eux-mêmes, qui avaient le plus contribué à son élévation, se joignirent en foule aux modérés, dans leur opposition contre son système de gouvernement. Lors de la convocation des nouvelles chambres, force fut au régent de céder aux instances pressantes de ce dernier parti et d'accepter un cabinet dont les principes de clémence et de conciliation contrastaient ouvertement avec les siens, le ministère Lopez. Parmi les graves reproches qui s'élevaient de toutes parts contre le régent, un des plus sérieux consistait dans le blâme unanime de sa confiance aveugle dans ses anciens compagnons d'armes, les ayacuchos. L'influence occulte du général Linage et les atrocités de Zurbano avaient notamment rendu odieux les noms de ces deux hommes. Le ministère Lopez demanda leur renvoi, et sur le refus du régent d'y souscrire il donna sa démission. L'amnistie proclamée par Espartero, pour adoucir l'impression fâcheuse que son obstination avait produite, ne servit pas plus à relever son autorité compromise que les décrets par lesquels il rendit le paiement de l'impôt facultatif. La dissolution des cortès, encore une fois prononcée le 26 mai, acheva de mettre toute l'Espagne en feu. Le député Prim (depuis comte de Reus et condamné à la déportation) quitta Madrid pour soulever la Catalogne; Malaga et Grenade se révoltèrent. Zurbano, après avoir bombardé Reus, fut rejeté par Prim dans l'Aragon. Les généraux christinos don Ramon Narvaez et Concha revinrent de l'exil se mettre à la tête des insurgés de Valence. La fidélité des troupes, sur laquelle reposait le dernier espoir du régent, devint de plus en plus douteuse et finit par se changer en défection. Après avoir perdu un temps précieux dans l'inaction à Madrid, il ne se trouva plus en mesure de hasarder une bataille, et lorsqu'il se porta enfin sur Séville, qu'il bombarda inutilement le 21 juillet, la capitale et tout le pays qu'il laissait derrière lui tombèrent au pouvoir de ses ennemis victorieux. Réduit à s'exiler à son tour, il s'embarqua près de Cadix, à bord d'un vaisseau anglais. Il a depuis vécu retiré à Londres, dans un silence interrompu seulement par le manifeste qu'il adressa à la nation espagnole le 10 oct. 1844, terme auquel aurait dû légalement expirer la régence dont la nation l'avait investi dans un moment d'enthousiasme.

CH. V.

VICTOR (SEXTUS AURELIUS), *voy.* AURELIUS VICTOR.

VICTOR (SAINT), VICTORINS. S. Victor, natif de Marseille, vivait sous Dioclétien, et avait un rang élevé dans les armées romaines. Chrétien, il fut une des victimes des persécutions qui eurent lieu sous cet empereur : on le fit mourir dans les plus affreuses tortures, le 21 juill. 303. Plus tard, Jean Cassien (*voy.*) fit bâtir un monastère sur le lieu même de son exécution.

L'abbaye de Saint-Victor de Paris fut fondée, selon toutes les apparences, sous le règne de Louis VI, et avec l'approbation du pape Pascal II. Guillaume de Champeaux, le maître d'Abeilard, fut un des premiers chanoines réguliers qui fondèrent la réputation de cette illustre abbaye, et cette maison, non loin de la montagne Sainte-Geneviève, prit en peu de temps une telle extension que, sous le règne de Louis VIII, 40 abbayes relevaient d'elle dans le royaume. L'*Histoire des hommes illustres de Saint-Victor*, du P. Gourdon, l'un des religieux de cet ordre, se compose de 7 gros vol. in-fol. Parmi eux on distingue le mystique Hugues de Saint-Victor, connu par son traité *De laude caritatis;* Pierre Lombard, évêque de Paris, le poëte Santeul, un autre poëte latin du nom de Leonius, etc.

X.

VICTOR I-III, papes. — VICTOR I^er^, né en Afrique, monta sur le siége épiscopal de Rome en 185. Hautain et ambitieux plus qu'aucun de ses prédécesseurs, il menaça les églises d'Asie de les séparer de sa communion si elles n'adoptaient la coutume de célébrer la pâque le dimanche après le 14^e^ jour de la lune de mars, comme cela se pratiquait à Rome. L'attitude pleine de dignité et d'énergie des évêques d'Asie, et sans doute aussi le blâme qu'Irénée exprima sur sa conduite, l'empêchèrent de pousser plus

loin ses entreprises. Il souffrit le martyre sous Sévère, le 28 juillet 197. — VICTOR II, parent de l'empereur Henri III, passa du siége d'Eichstædt sur celui de Rome en 1055, à la mort de Léon IX. Son zèle pour la discipline ecclésiastique l'exposa à la haine d'un clergé corrompu, qui tenta de le faire empoisonner. Il mourut en Toscane en 1057. — VICTOR III était cardinal et abbé du Mont-Cassin, lorsque le parti d'Hildebrand l'élut, en 1086, pour l'opposer à l'antipape Guibert. Grégoire VII l'avait lui-même désigné pour son successeur. Chassé de Rome par son compétiteur, il se retira dans son couvent, qu'il quitta de nouveau peu de temps après pour se mettre à la tête d'une expédition dirigée contre les Sarrazins. Quelques succès relevèrent son courage. Il voulut faire anathématiser son rival par un concile qu'il assembla à cet effet; mais il tomba malade et mourut en 1088. E. H-G.

VICTOR-AMÉDÉE et **VICTOR-EMMANUEL**, *voy.* SARDE (*monarchie*).

VICTOR-PERRIN (CLAUDE), duc DE BELLUNE, né le 7 déc. 1764, à La Marche (Vosges), entra au service à 17 ans comme tambour dans le 4^{e} régiment d'artillerie en garnison à Auxonne. Au moment de la révolution de 1789, il venait d'obtenir son congé; mais entraîné par son ardeur et son bouillant courage, il servit en qualité de volontaire dans le 3^{e} bataillon de la Drôme, et parvint en peu de temps aux grades d'adjudant-major et de chef de bataillon. Sa brillante conduite au siége de Toulon, où il fut atteint de deux coups de feu, lui valut le titre d'adjudant-général. A la fin de 1793, il passa à l'armée des Pyrénées-Orientales avec le grade de général de brigade, et, en 1796, il fut envoyé à l'armée d'Italie, placée alors sous les ordres de Schérer, et commanda avec distinction l'avant-garde. Le général Bonaparte, chargé de la conduite de la guerre, lui confia les postes les plus périlleux, et lui fournit l'occasion de se faire remarquer à Loano, Cossaria, Dego et Mondovi. L'année suivante, les combats de Lonado, de Castiglione, de Roveredo, de Saint-Georges et de la Favorite lui valurent le brevet de général de division. Il fut alors détaché sous les ordres du général Lannes pour aller s'emparer de Rome, et, après avoir battu les troupes papales sur la rive du Serio, ils occupèrent successivement Faënza, Forli et Ancône. Après la paix de Campo-Formio, le général Victor fut appelé au commandement du dép. de la Vendée, et se conduisit dans ce poste difficile avec la plus grande modération. Bonaparte ne put, malgré son désir, l'emmener en Égypte; mais en 1798 Victor fut envoyé en Italie, et l'année suivante il se distingua aux batailles de l'Adige et de Vérone, battit les Russes sur le Pô, et assista aux combats de Sainte-Lucie, de Villafranca, d'Alexandrie et de la Trébia.

Au retour de Bonaparte, il accourut se ranger sous les drapeaux du nouveau César, et sa division, qui formait l'avant-garde à l'immortelle journée de Marengo, soutint pendant huit heures les efforts des Autrichiens. Le premier consul envoya pour récompense au général Victor un sabre d'honneur. Passé, en juill. 1800, à l'armée gallo-batave, avec le titre de lieutenant du général en chef, il trouva moyen de s'y distinguer malgré la faiblesse de ses troupes et la difficulté de sa position.

La paix d'Amiens lui permit de prendre quelque repos; puis, en 1805, il fut nommé ambassadeur de la république en Danemark; mais, l'année suivante, la guerre avec la Prusse vint réclamer sa coopération. Une grave blessure, qu'il reçut à la bataille d'Iéna, ne l'empêcha pas de continuer son service jusqu'à la fin de la campagne. Après la bataille de Pultusk, à laquelle il assista, il fut fait prisonnier par un corps de partisans; cependant, bientôt échangé, à la bataille de Friedland (*voy.*) Victor commanda le premier corps, et sa conduite admirable lui mérita, sur le champ de bataille même, la dignité de maréchal de l'empire. A la suite du traité de Tilsitt, il conserva pendant quinze mois le gouvernement de Berlin et d'une grande partie de la Prusse. Envoyé, l'année suivante, en Espagne, il y prit le commandement du premier corps de l'armée, et battit les Espagnols aux combats de Spinosa, de Somo-Sierra et de Madrid. En 1809, il

rempórta de nouveaux avantages à Uclès, à Medelin, mais échoua à Talaveira. Chargé de l'investissement de Cadix, il quitta le blocus de cette place, en 1812, pour se rendre à la grande armée, où l'empereur lui confia le commandement du 9e corps. Cette mémorable campagne lui fournit plusieurs occasions de se distinguer, notamment au passage de la Bérésina. A la bataille de Dresde (*voy.*), il commandait le 2e corps avec lequel il assista aux batailles de Wachau, de Leipzig et de Hanau. Au début de la campagne de France, il défendit, contre les Russes, l'entrée des Vosges, et, forcé enfin de se retirer sur la Meuse, il disputa encore à l'ennemi les positions de Saint-Dizier et de Brienne. Le 9 février, il se porta sur la Seine, défendit avec vigueur les ponts de Nogent, et dirigea les affaires de Nangis et de Villeneuve-le-Roi. Blessé à la tête, le 7 mars suivant, au combat de Craonne, il ne put achever la campagne, et cette affaire fut le terme de ses services et de son dévouement au régime impérial.

Le roi Louis XVIII ayant confié au maréchal Victor le gouvernement de la 2e division militaire, il se crut forcé, lors des événements du 20 mars, de le suivre à Gand aussi, au second retour des Bourbons, fut-il fait pair de France et nommé l'un des quatre majors généraux de la garde royale. La présidence qu'il accepta de la commission chargée d'examiner la conduite des officiers pendant les Cent-Jours lui attira quelques reproches fondés de la part de ses anciens compagnons d'armes, mais lui donna de nouveaux titres aux faveurs de la Restauration. Nommé, à la fin de 1816, gouverneur de la 16e division militaire, il reçut, en 1821, le commandement supérieur des 6e, 7e, 8e et 19e divisions, et peu de temps après (14 déc. 1821), le portefeuille du ministère de la guerre. Ce fut lui qui organisa l'armée que le gouvernement devait envoyer en Espagne; il céda son ministère au baron de Damas pour prendre le titre de major-général de cette armée; mais il rentra bientôt en France, et la réprobation qu'avaient soulevée les marchés Ouvrard le firent sacrifier, après le succès, sur la demande du duc d'Angoulême. On voulut alors l'envoyer à Vienne en qualité d'ambassadeur à la place du marquis de Caraman, mais l'Autriche refusa de lui reconnaître son titre de duc de Bellune. Charles X lui confirma celui de major-général de la garde, qu'il conserva jusqu'en 1830. Depuis cette époque, le duc de Bellune, suspect par son dévouement à la branche des Bourbons, se vit plusieurs fois menacé de poursuites judiciaires avec les principaux membres du parti légitimiste; mais il sut s'y soustraire en se tenant renfermé dans une étroite retraite (à Paris), où il est mort le 1er mars 1841. D. A. D.

VICTORIA (Alexandrina-), reine de la Grande-Bretagne et fille unique du duc de Kent (*voy.*), 4e fils de George III, est née à Kensington, le 24 mai 1819. Deux ans s'étaient écoulés depuis la mort de la princesse Charlotte-Augusta, la fille si regrettée de George IV (*voy.*), et la jeune Victoria lui succéda dans la qualité d'héritière présomptive ainsi que dans l'affection des Anglais. Sous les auspices de sa mère, femme éclairée et amie des idées libérales, « elle apprit, comme elle le dit elle-même, dès son plus bas âge à respecter et à chérir la constitution de sa patrie. » Son éducation, dirigée par la duchesse de Northumberland, embrassa, outre les études sérieuses auxquelles une femme destinée à régner ne doit pas rester étrangère, celle des langues modernes, de la musique, de la botanique qui conviennent plus particulièrement à son sexe et qu'elle passe pour posséder à fond. Aussi, lorsqu'à la mort de Guillaume IV (20 juillet 1837), âgée de 18 ans à peine, elle fut appelée à prendre en main les rênes d'un puissant empire, lorsqu'un an plus tard elle reçut solennellement à Westminster la couronne qu'Élisabeth et Anne avaient déjà portée avec gloire, on vit cette nation si froide saluer l'avénement de sa jeune et gracieuse souveraine par les démonstrations d'un enthousiasme qui, dans certains cerveaux, s'exalta jusqu'au délire. La première fois que dans une séance mémorable elle parut devant le conseil, passant de l'obscurité de la vie privée à l'accomplissement de ses hautes fonctions, « elle fit espérer, dit sir Ro-

bert Peel, qu'elle serait destinée à régner heureusement pour son peuple et glorieusement pour elle. »

Un des premiers actes de la jeune reine, lors des élections générales qui suivirent de près son avénement, fut de proclamer sa confiance dans les ministres whigs (*voy.* MELBOURNE, PALMERSTON, RUSSEL, etc.), qu'elle trouva en possession du pouvoir et pour quelques-uns desquels elle professait une amitié particulière. Sans retracer ici les événements purement politiques de ce règne, dont la place est aux art. des divers ministères, nous nous attacherons à quelques faits qui semblent tenir plus intimement à la personne du souverain. Tel fut le petit épisode ministériel de mai 1839, où sa volonté nettement prononcée retint au pouvoir le cabinet whig que la majorité parlementaire venait d'abandonner. On sait que les tories exigeaient le renvoi des dames d'honneur, pour la plupart épouses ou parentes des ministres qui se retiraient. « La reine, leur fut-il répondu, ayant réfléchi à la proposition que sir Robert Peel lui a faite hier, de renvoyer ses dames d'atours, ne peut consentir à une mesure qu'elle juge contraire à l'usage aussi bien que blessante pour ses affections privées. » Cet incident valut à la jeune reine les injures d'un parti qui a la prétention de donner l'exemple du respect pour l'autorité royale, et le ministère Melbourne, que sa faiblesse parlementaire n'empêcha pas de prendre au dehors une attitude belliqueuse et agressive, prolongea son existence jusqu'au moment où les sympathies de la reine durent céder devant un vote formel de non-confiance (3 sept. 1840). C'est alors que fut formé le ministère tory modéré (*voy.* PEEL, WELLINGTON) qui s'est maintenu au pouvoir jusqu'à ce moment.

Le 10 février 1840, la reine Victoria avait épousé Albert-François-Auguste-Charles-Emmanuel, prince de Saxe-Cobourg-Gotha, né le 26 août 1819 (*voy.* T. XV, p. 692). De cette union sont déjà issus: 1° *Victoria*-Adélaïde-Marie-Louise, née le 21 nov. 1840; 2° *Albert*-Édouard, prince de Galles, duc de Cornouailles, né le 9 nov. 1841; 3° *Alice*-Maud-Mary, née le 25 avril 1843; 4° *Alfred*-Ernest-Édouard, duc d'York, né le 6 août 1844.

Parmi les faits récents que l'on peut rapporter à l'initiative personnelle de la reine Victoria, il ne faut pas oublier sa visite faite au château d'Eu au roi des Français en sept. 1843, visite que celui-ci vient de lui rendre (oct. 1844), et cet échange d'hospitalités royales qui, rappelant les souvenirs déjà éloignés du *camp du drap d'or* (*voy.*), prouve sans doute, avant tout, la courtoisie mutuelle des souverains, mais donne aussi à l'avenir un gage du maintien de la paix entre les deux peuples. R-Y.

VICTORIA (GUADELOUPE), *voy.* VITTORIA.

VIDA (MARC-JÉRÔME), bon poëte latin de l'époque de la renaissance des lettres, né vers 1480 à Crémone, d'une famille noble, mais pauvre, étudia la théologie à Mantoue, à Padoue et à Bologne. Ses études achevées, il se rendit à Rome, où il obtint un canonicat dans l'église de Saint-Jean-de-Latran. Le pape Léon X le chargea de composer un poëme épique sur la vie du Sauveur, et, pour lui laisser le loisir nécessaire, il lui donna un prieuré à Tivoli. Clément VII voulut aussi être son protecteur et le nomma, lorsqu'il lui présenta sa *Christiade*, à l'évêché d'Albe, dans le Montferrat. Vida occupa ce poste avec gloire pendant 35 ans, et mourut le 27 sept. 1566. Il fut un des Italiens qui, dans le XVI^e^ siècle, travaillèrent avec le plus de succès à la restauration de la poésie latine. Ses vers sont harmonieux et on ne peut lui refuser le génie poétique; seulement il a imité trop servilement Virgile. Un autre défaut qui peut avoir aussi sa source dans une admiration exagérée des poëtes anciens, c'est qu'il mêle trop de mythologie païenne à ses poésies chrétiennes. Outre la *Christiade* (Crémone, 1535, in-4°) et des hymnes, on a de lui des poëmes *De arte poeticâ*, *De bombyce* et *De scacchorum ludo*, sans parler d'un grand nombre d'écrits en prose, tels que dialogues sur des questions politiques, discours, lettres, etc., qui ont au moins le mérite d'une bonne latinité. *C. L.*

VIDAME, dans la basse latinité *vicedominus*, c'est-à-dire représentant de l'é-

vêque, appelé par excellence *dominus*, ou par contraction *domnus*. Le vidame tenait donc la place de l'évêque dans l'exercice de la justice temporelle et dans le commandement des troupes que les prélats étaient obligés de fournir en leur qualité de seigneurs temporels. Les abbayes avaient aussi leurs vidames, appelés encore avocats ou avoués (*voy.*). Simples officiers d'abord, les vidames surent rendre leur office héréditaire. X.

VIDE, espace dans lequel il n'y a aucune matière. Ç'a été une question longuement débattue parmi les philosophes que celle de savoir si le vide peut exister dans la nature. Les cartésiens le nient; les newtoniens pensent que les espaces célestes doivent être vides, car les corps qui les parcourent en tous sens n'y paraissent éprouver aucune résistance. On sait qu'au temps de Galilée on attribuait encore à la nature une telle horreur du vide, que différents corps semblaient se mouvoir quelquefois dans un sens contraire à leur direction normale, dans le seul but de l'éviter. Telle était, disait-on, l'ascension de l'eau dans les pompes. Le savant physicien de Florence, qui avait découvert la pesanteur de l'air (*voy.*), fut cependant embarrassé d'expliquer la cause qui faisait cesser cet effet de l'horreur du vide à la hauteur de 32 pieds, lorsque des ouvriers fontainiers ne purent parvenir à faire monter l'eau au delà de cette hauteur dans un corps de pompe. Ce fut son élève Torricelli (*voy.*) qui reconnut que la pesanteur de l'air était égale à une colonne d'eau de 32 pieds, ou à une colonne de mercure de $0^{m}.76$ de hauteur. Il voulut aussitôt faire une application de cette importante découverte, en construisant le baromètre (*voy.*), et il chercha à expliquer l'action de l'air dans certains phénomènes restés sans explication. Ces premiers essais conduisirent en peu d'années à des résultats immenses. L'invention et les perfectionnements de la machine pneumatique (*voy.*), à l'aide de laquelle on produit le vide à volonté, y contribuèrent pour une bonne part. On reconnut que la pesanteur de l'air avait une grande influence sur l'ébullition des liquides. On essaya d'appliquer les expériences sur le vide aux arts et à l'industrie, et, depuis un demi-siècle surtout, la science fit, sous ce rapport, d'étonnants progrès. Non-seulement la physique et la chimie, mais aussi l'histoire naturelle se sont emparées des expériences sur le vide, et se sont réunies pour constater que la présence de l'air était absolument indispensable pour la germination, l'accroissement et la fécondation des végétaux, ainsi que pour la continuation de la vie des animaux. De plus, on a pu appliquer le vide à la conservation des matières végétales ou animales, tandis que le feu s'y éteint et que le son cesse de s'y propager. X.

VIE. Inconnue dans son essence et appréciable seulement par ses effets, il est impossible de donner une définition de la vie. Il faut se contenter de la considérer comme l'ensemble des fonctions exécutées par les organes, c'est-à-dire comme une suite de phénomènes toujours les mêmes, ou toujours du moins effectués dans une direction constante et invariable, commençant à se produire sous la seule condition appréciable de l'intégrité et du développement suffisant des organes, et se terminant par suite de lésions plus ou moins apparentes, quelquefois tout à fait cachées, survenues dans l'organisme. Cette manière d'envisager la vie, purement médicale et anatomique, ne satisfera pas le philosophe qui aime à rattacher l'accomplissement des fonctions à une force unique qui y préside, qui entretient l'harmonie entre elles, et que l'on peut supposer spéciale ou bien universelle (*voy.* Être, Ame, Nature, Individualité, etc.); mais elle a l'avantage de ne rien préjuger et de ne pas sortir du domaine des choses sensibles.

Nous n'examinerons donc pas ici la question d'où vient la vie, quel est son principe et son foyer, mais seulement celle-ci : en quoi consiste la vie, et comment se manifeste-t-elle chez les êtres naturels que nous connaissons ?

La vie, considérée dans les êtres organisés les plus simples, tels que les plantes, les zoophytes, se résume en un mouvement d'échange continuel entre ces êtres organisés et le monde extérieur,

qui permet aux différents tissus, théâtres de ce renouvellement, de résister aux forces tant physiques que chimiques qui, sans cette cause constante d'équilibre, ne tarderaient pas à opérer la division de leurs éléments, ainsi que cela a lieu lorsque ce mouvement s'arrête sans retour, c'est-à-dire quand la plante ou l'animal *meurent* (*voy.* MORT).

Cet équilibre établi entre le monde extérieur et les corps vivants a fait imaginer des *forces vitales* distinctes des forces physiques et chimiques, et même un véritable antagonisme entre les unes et les autres; mais on n'a pas réfléchi que les échanges opérés entre les diverses organisations et les milieux qui les enveloppent, s'effectuent précisément sous l'influence des forces générales tant physiques que chimiques, et que la différence des résultats tient simplement à la différence de structure et de compositions originelles des corps bruts et des corps organisés : ce qui a fait dire si justement à Cuvier, que la forme du corps vivant lui est plus essentielle que sa matière. Si tous les corps vivants meurent après un temps dont la limite extrême est déterminée pour chaque espèce, bien loin que ce soit sous le faix de la lutte imaginaire des forces vitales domptées par les forces générales, c'est, au contraire, par suite d'une réaction incomplète de ces dernières forces sur l'organisme, conséquence nécessaire du mouvement vital. Effectivement, le corps vivant éprouve des changements graduels, mais constants, pendant toute sa durée; il croît d'abord en dimensions, suivant des proportions et dans les limites fixées pour chaque espèce et pour chacune de ses parties, et qui ne sont que le déroulement de son état embryonnaire; ensuite il augmente en densité: c'est ce second genre de changement qui, en rendant le mouvement moléculaire plus difficile ou impossible, paraît être la cause de la mort naturelle.

Si l'on examine de près les divers corps vivants, on leur trouve une structure commune, qu'un peu de réflexion fait bientôt juger essentielle à un tourbillon tel que le mouvement vital. Il fallait, en effet, à ces corps des parties solides pour en assurer la forme, et des parties fluides pour y entretenir le mouvement : leur tissu est donc composé de réseaux et de mailles ou de fibres et de lames solides, qui renferment des liquides dans leurs intervalles. C'est dans les liquides que le mouvement est le plus continuel et le plus étendu; les substances étrangères pénètrent le tissu intime du corps en s'incorporant à eux; ce sont les liquides qui nourrissent les solides en y interposant leurs molécules; ce sont eux aussi qui détachent des solides les molécules superflues. C'est sous la forme liquide ou gazeuse que les matières qui doivent s'exhaler traversent les pores du corps vivant. Mais ce sont à leur tour les solides qui contiennent les liquides et qui leur impriment une partie de leurs mouvements par leurs contractions. Ces derniers, pour jouir de cette propriété, doivent donc être à la fois flexibles et dilatables, et c'est encore là en effet un caractère qui se retrouve dans presque toutes leurs parties. Cette structure commune à tous les corps vivants, cet assemblage de cellules de fibres et de lames plus ou moins flexibles arrosées par des liquides plus ou moins abondants constitue ce que l'on appelle l'*organisation*. Considérées au point de vue général, toutes les parties de l'organisation seraient identiques; mais si l'on pénètre plus avant dans la composition des corps organisés, on s'aperçoit bientôt que ces éléments organiques communs, en se groupant entre eux dans des proportions diverses, engendrent des portions distinctes, dont la forme, la texture et par conséquent les usages sont différents, et auxquelles on donne le nom d'*organes*. C'est en effet la conséquence de ce qui précède; car la vie, dans son état le plus simple, exige rigoureusement deux grands appareils ou réunion d'organes, l'un destiné à soustraire au monde extérieur les matériaux propres à l'entretien des tissus, et que l'on nomme appareil d'*absorption*, l'autre ayant pour mission d'expulser de l'organisation les matériaux inutiles ou nuisibles et appelé appareil d'*exhalation*. Ces deux grands mouvements fondamentaux sont le résultat de mouvements secondaires plus ou

moins nombreux et fractionnés, et constituent la vie *individuelle* ou de *nutrition*.

Les créations devraient se succéder sans cesse sur notre globe s'il n'existait encore un autre appareil et une autre grande fonction, dits de *génération*, qui, par la procréation et l'emission d'organisations semblables à celles des premiers types individuels, assurent la continuité de la vie dans une série indéfinie d'individus de la même espèce, c'est-à-dire se succédant ainsi entre eux, toujours avec les mêmes caractères organiques essentiels. *Voy.* FONCTION et les mots soulignés ci-dessus, ainsi que CIRCULATION, RESPIRATION, DIGESTION, SÉCRÉTION, etc.

Les fonctions mentionnées suffisent au maintien du mouvement vital; mais deux modifications profondes et nouvelles du tissu élémentaire, qui admet un élément chimique nouveau, l'azote, donnent naissance à deux tissus constituant deux grands appareils distincts, le système *musculaire* et le *système nerveux*, qui se prêtent un appui continuel et complètent, en les perfectionnant, les ressorts de la vie de nutrition et de génération. Alors surgit un nouvel ordre de fonctions, connues sous la dénomination de *fonctions de la vie de relation*, parce qu'elles ont pour but de présider simplement aux rapports entre les êtres organisés et le monde extérieur. En effet, par son système nerveux (*voy.* NERFS) composé de masses centrales et de cordons qui y prennent leur origine et en partent pour se rendre dans toutes les parties du corps, l'être organisé a le sentiment du *moi* et la perception des rapports qui sont agréables ou désagréables à son être. Puis, par son système musculaire (*voy.* MUSCLES), dont la contraction est soumise à l'influence du moi transmise par les cordons nerveux, il jouit de la spontanéité des mouvements qui lui permet de changer à volonté ses rapports de position avec les objets extérieurs.

La modification la plus essentielle que l'apparition des fonctions de relation, notamment de la spontanéité des mouvements, exige dans les appareils de nutrition, consiste dans la présence d'une cavité alimentaire qui puisse servir à emmagasiner des provisions suffisantes pour entretenir, pendant un certain temps, le mouvement de composition et de décomposition dont on a vu que chaque organe est le théâtre.

Ces deux manifestations inégales de la vie, dans les êtres organisés, établissent parmi eux deux groupes bien distincts, l'un offrant la vie réduite à sa plus simple expression, composé des végétaux, ce qui a fait comprendre les fonctions nutritives et génératrices sous la dénomination de *fonctions végétatives;* l'autre en possession des attributs les plus éminents de l'organisme, formé des animaux, ce qui a fait donner le nom de *fonctions de la vie animale* à celles qui sont spéciales aux êtres de ce groupe privilégié. Les corps organisés, dont la réunion est souvent désignée sous la dénomination de *règne organique*, offrent avec les *corps bruts* composant le *règne inorganique* des différences tellement tranchées et si peu de ressemblances, que l'œil le moins exercé ne peut se méprendre et les confondre. En effet, une parcelle des seconds est l'image exacte du corps tout entier qui n'est lui-même qu'une répétition de molécules identiques, de telle sorte que ces corps sont indestructibles quant à leurs formes, et seulement altérables quant à leur volume. Dans les corps vivants, au contraire, les parties sont bien en harmonie avec l'ensemble (puisque la forme générale, aussi bien arrêtée dans les êtres vivants que des êtres bruts, dépend nécessairement des formes particulières à chaque organe), mais elles ne sont point une répétition de particules semblables, de telle sorte que l'ablation d'un seul organe détruit la symétrie d'un corps organisé, et que cet organe enlevé ne pourrait nullement donner une image de la totalité du corps auquel il appartenait. Un être vivant est donc altérable dans son volume et dans sa forme. Une conséquence de ce qui précède est que les corps inorganiques jouissent de la propriété de s'accroître et de durer indéfiniment, qu'ils sont susceptibles de décomposition et de recomposition chimiques, tandis que les éléments des corps organisés, une fois

désagrégés, ne peuvent plus être réunis sous les mêmes conditions, et que leur accroissement et leur durée sont nécessairement limités.

Enfin le *règne végétal* et le *règne animal* (*voy.*), résultat de la division binaire du règne organique, offrent des êtres dont les caractères distinctifs ont déjà été exposés : quant au premier, ils peuvent se résumer dans l'absence de mouvements volontaires, de sensibilité, d'un canal intestinal, jointe à une organisation principalement riche en carbone; quant au second, dans la possession de ces différentes fonctions et d'une cavité digestive, ainsi que d'une organisation où domine l'azote.

La vie entraîne constamment dans son tourbillon des particules inorganiques, et sa puissance est telle que ces matériaux inertes sont, dans certaines circonstances, transformés en quelque sorte en organes, et deviennent les agents nécessaires, indispensables, quoique passifs, de fonctions fort éminentes. C'est ainsi, par exemple, que les os de tous les vertébrés, que les enveloppes calcaires d'une quantité innombrable d'articulés, de mollusques, de rayonnés, que les tiges de beaucoup de végétaux, de toutes les graminées, par exemple, presque uniquement composés de matière inorganique s'accroissant par juxta-position de molécules comme ces derniers, font partie intégrante de l'organisation et constituent de véritables passages de la nature inerte à la nature vivante.

Telle est la vie physique, matérielle, soit animale, soit végétale, soit encore inorganique, comme celle des minéraux : resterait à parler de la *vie intellectuelle*, mais ce sujet a été traité aux art. Intelligence, Entendement, Pensée, Idées, Philosophie, Psychologie, Ame, Science, etc.; nous nous bornerons donc à renvoyer à ces mots. C. L-R.

VIE (arbre de), *voy.* Thuya.

VIE FUTURE, Vie éternelle, *voy.* Immortalité et Jugement dernier. Suivant le christianisme, c'est pour les uns une existence de regrets, de tourments et d'expiation (*voy.* Enfer), et pour les autres une ère de félicité parfaite en Dieu (*voy.* Paradis), selon qu'ils auront méconnu sa loi ou qu'ils s'y seront soumis en toutes choses. L'imagination et l'impuissance de s'attacher à des notions purement spirituelles montrent partout leur influence sur nos idées, généralement grossières et matérielles, relativement à la vie future qui nous attend au bout de notre existence terrestre. X.

VIEILLESSE, dernière période de l'existence des êtres vivants, placée chez l'homme entre la virilité confirmée et la mort naturelle ou *sénile*. Fixée généralement vers l'âge de 60 ans, elle survient plus ou moins vite, suivant une foule de circonstances, de même qu'elle se prolonge plus ou moins longtemps (*voy.* Longévité). On peut y distinguer deux périodes, celle de *déclin* ou de *retour* et celle de *caducité*, laquelle peut être ou n'être pas suivie de la *décrépitude* (*voy.* ce mot). Elle arrive plus tôt chez la femme que chez l'homme, dans les classes pauvres que dans les classes riches, dans les pays chauds, où la puberté est plus précoce, que dans les contrées septentrionales. Ce qu'on appelle les inconvénients, les incommodités de la vieillesse, sont les phénomènes naturels qui résultent de l'affaiblissement des organes et des fonctions, moyen de transition par lequel l'homme vivant parvient au terme qui lui a été assigné par la nature. Si nous jetons un coup d'œil sur ce que ces phénomènes offrent de plus caractéristique, nous trouvons d'abord l'abolition plus ou moins complète de la faculté reproductrice et l'atrophie des organes qui appartiennent à cet ordre de fonctions; du côté des voies digestives, la diminution de l'appétit, conséquence d'un faible besoin de réparation; la lenteur ou l'imperfection des digestions, la constipation, suites d'une mastication imparfaite ou nulle, du défaut d'insalivation et de tonicité dans les parois du tube intestinal. La respiration, ralentie dans ses mouvements, est rendue de plus en plus imparfaite par l'immobilité des côtes, dont les cartilages, encroûtés de phosphate de chaux, ne se prêtent plus à la dilatation de la poitrine; par l'atonie des bronches et du parenchyme pulmonaire, dont les cellules pleines de mucosités (glaires) ne se trouvent

plus en contact immédiat avec l'air. Le sang n'est lancé qu'avec lenteur et sans force par le cœur, dont les orifices sont le plus souvent rétrécis par des ossifications; il ne revient qu'avec difficulté dans cet organe à travers les veines distendues et sans ressort : de là la stase du sang dans les viscères, les hémorrhoïdes, les varices, les obstructions, etc. Mais c'est surtout dans les facultés de relation que se montrent sous leur plus triste aspect les irréparables atteintes du temps. Les os où domine l'élément terreux sont plus cassants; les articulations perdent leur souplesse et leur élasticité; les muscles amincis et flasques ne laissent plus de vigueur et de précision aux mouvements, la démarche est chancelante, la colonne vertébrale se voûte et la taille se raccourcit. Même décadence dans les organes sensoriaux. L'œil, aplati par la diminution de ses humeurs et enfoncé dans l'orbite, perd de sa force de réfraction. La sensibilité des nerfs de l'audition, de l'olfaction, du goût, s'émousse graduellement; la peau devient, par suite de la diminution de la caloricité naturelle, plus sensible à l'action du froid. Du côté des sentiments moraux, le vieillard, de plus en plus étranger à ce qui l'environne et rapportant tout à sa conservation, tomberait dans un complet égoïsme si ses habitudes, qui lui sont si chères, ne lui faisaient un besoin impérieux des relations qu'il conserve avec ceux qui l'entourent. Quant à son intelligence, elle subit les mêmes vicissitudes que l'organisation dans les liens de laquelle elle se trouve indissolublement enchaînée; les perceptions sont lentes, l'exercice de l'attention est de plus en plus difficile, l'imagination s'éteint, la mémoire devient extrêmement infidèle en tout ce qui concerne les faits nouveaux. Cependant, au milieu de cette décadence, il est une faculté qui survit aux autres et à laquelle l'âge semble même donner plus d'autorité, c'est le jugement : aussi les conseils de la vieillesse ont-ils été regardés de tout temps comme précieux à recueillir. Revenu des illusions de la vie, dégagé des passions, le vieillard voit les choses telles qu'elles sont. Il possède ce que l'on n'acquiert pas, dans les livres, ce à quoi science, talent, rien ne supplée, l'expérience. Rien, en effet, ne peut nous dispenser d'avoir vécu, nous tenir lieu, pour la conduite de la vie, du commerce habituel avec les hommes et de cette sûreté de coup d'œil que donne seul un long user de la vie.

Quant aux maladies de la vieillesse, il n'en est pas de plus communes que celles qui attaquent la respiration : l'asthme, le catarrhe pulmonaire, les lésions organiques du cœur, etc. L'apoplexie, et la paralysie qui en est la suite, sont moins rares dans la première phase de la vieillesse que dans un âge très avancé. Il en est de même de la goutte. L'hydropisie, qui termine si souvent l'existence, est le dénouement ordinaire des maladies du cœur (ossifications, etc.). Il est peu d'hommes avancés en âge, dans nos contrées humides du moins, qui soient exempts de rhumatismes, surtout s'ils ont vécu dans les camps. Les affections de la vessie sont aussi d'une désolante fréquence.

Ces maladies sont généralement remarquables par la lenteur de leur marche. Les organes peuvent être le siége de lésions très étendues, qui tueraient promptement un adulte, sans s'annoncer par les symptômes qui les decèlent chez ce dernier. A l'état chronique, ces maladies sont pour la plupart incurables, et l'on ne peut guère leur opposer que les secours du régime et quelques palliatifs de nature à les rendre plus supportables. A l'état aigu, elles réclament une grande réserve dans l'emploi des moyens débilitants, chez les vieillards du moins qui offrent un grand affaissement, une diminution notable des forces vitales; car tel septuagénaire qui jouit de l'exercice de toutes ses facultés est souvent plus jeune, médicalement parlant, que beaucoup d'autres qui succombent à cinquante ans sous le poids d'une vieillesse anticipée.

L'hygiène des vieillards consiste principalement à éviter tous les excès et à ne pas rechercher des plaisirs qui ne sont plus de leur âge. Un exercice modéré et régulier, de douces distractions, le calme de l'esprit, un régime à la fois substantiel et léger, la liberté du ventre, des vêtements chauds, l'emploi

journalier de frictions sur la peau, tels sont les moyens les plus propres à reculer le terme de leur existence, terme qu'ils doivent, après tout, savoir envisager sans effroi s'ils ne veulent éprouver le sort de ces hommes pusillanimes sans cesse occupés de soigner des maux qu'ils n'ont pas et en proie à des angoisses

Qui font cesser de vivre avant que d'être mort,

comme le dit le bon La Fontaine. C. S-TE.

VIEN (JOSEPH-MARIE), peintre et régénérateur de l'école française, naquit à Montpellier le 18 juin 1716. Dès l'âge de 4 ans, il manifesta sa vocation pour les arts du dessin par des portraits en papier découpés, sans tracé, à la pointe des ciseaux. A 10 ans, il copiait, à l'encre de la Chine, des estampes avec une précision qui étonnait les hommes de l'art. Lorsqu'il dut songer à choisir un état, son aptitude précoce le fit rechercher; mais à toutes les propositions qui lui furent faites il opposa cette réponse : « Je veux être peintre. » Cessant alors de contrarier les inclinations de son fils, le père de Vien le plaça chez un peintre et architecte, élève de Lafosse. A peine Vien y dessinait-il depuis quinze jours, que son maître lui permit de peindre; il lui donna une toile blanche, une palette où étaient disposées quelques teintes, un portrait peint par Rigault pour modèle, et l'enferma en lui disant : « Nous allons voir si vous devez être peintre. » A son retour, il trouva la tête ébauchée par plans avec des tons si justes qu'il dit à Vien : « N'y touchez point, vous pourriez la gâter. » De ce jour, l'élève marcha de succès en succès. A son arrivée à Paris (1741), il obtint la seconde médaille au concours de l'Académie, et la première médaille l'année suivante; en 1743, le grand prix. Jamais à aucun concours, pour le prix de Rome, on n'avait vu une supériorité aussi marquée que celle de Vien sur ses condisciples. Pénétré de cette vérité que l'art naît de l'observation de la nature et de l'étude des grands maîtres, Vien, à Rome, suivit de prime abord la route qui devait le conduire à la hauteur où il s'est placé. A son retour en France, en 1750, il eut à lutter contre les partisans des fausses doctrines qui avaient envahi l'école. Séparé de l'Académie, il lui fallut supporter les railleries d'une foule de médiocrités jalouses de ses succès; mais il triompha : son atelier se remplit d'élèves aussi habiles que nombreux; il y introduisit l'étude du modèle vivant, délaissée ailleurs. Le célèbre David est l'un des disciples de Vien (*voy.* T. VII, p. 579) : ce fait seul dépose en faveur de la bonté de l'enseignement du maître. Deux tableaux mis en regard dans l'église de Saint-Roch à Paris, l'un de Vien, l'autre de Doyen, dont ils sont les chefs-d'œuvre, font connaître les deux systèmes dominant alors dans l'école française. *La Prédication de S. Denis*, par Vien, ramène l'art à son but, aux mouvements simples et vrais, à l'imitation de la nature; le tableau de Doyen (*la Ste Geneviève des Ardents*) le porte vers le fracas théâtral, les effets systématiques, les oppositions forcées; l'un est calme et religieux, l'autre mondain et tout d'apparat.

L'espace nous manque pour rappeler et les innombrables travaux de Vien et les faits honorables qui signalèrent sa longue carrière. Il fut successivement professeur de l'Académie, 1754-1775; directeur de l'Académie de France à Rome, 1776-1781; membre de l'Institut dès sa création, en 1799; sénateur, comte de l'empire, commandant de la Légion-d'Honneur. Il mourut à Paris, le 27 mars 1809, âgé de près de 93 ans. Le Panthéon a reçu sa dépouille mortelle au milieu des illustrations du siècle. Dans la séance de l'Institut du 4 oct. 1806, il a été lu un discours de Vien sur la peinture et les arts d'imitation, tendant à démontrer que la nature et les grands maîtres sont les premiers dispensateurs du vrai savoir. L. C. S.

VIENNE, la capitale de l'Autriche (*voy.*), est située au pied du Kahlenberg, au confluent de la petite rivière de Vienne avec l'un des bras du Danube, par 48° 12′ 32″ de lat. N. et 34° 2′ 16″ de long. or., à une élévation de 522 pieds au-dessus du niveau de la mer. Y compris ses faubourgs et les deux promenades de l'Augarten et du Prater, elle a près de 7 lieues de circonférence. Elle est fermée, du côté de la campagne, par un fossé et une muraille haute de 12 pieds et per-

cée de onze portes. La ville proprement dite, au sud du bras méridional du Danube, forme le centre : elle est entourée de remparts de 40 à 60 pieds de haut, avec 11 bastions (*Bastei*) et 12 portes, un large fossé et un glacis de 600 pieds de largeur : audelà sont les 34 faubourgs qui rayonnent autour d'elle, dans toutes les directions, et dont l'un, la *Leopoldstadt*, au nord du fleuve, est réuni à la ville par le pont Ferdinand.

Le plus grand des faubourgs est celui de *Wieden*; mais les mieux bâtis sont ceux de *Iægerzeile*, de *Maria-Hilf* et de *Schotterfeld*. Les faubourgs présentent de belles constructions donnant sur des rues généralement larges et bien alignées; tandis que, au contraire, la ville proprement dite est moins régulièrement bâtie et a des rues généralement étroites. Toute la vaste enceinte de Vienne contient 53 églises et chapelles, dont 2 appartiennent aux chrétiens du rite grec et 2 au culte protestant, 18 couvents et 2 synagogues. Parmi les 20 places, il n'y en a que deux qui méritent d'être citées pour leur étendue, celle du Château (*Burg-Platz*) et celle dite *am Hof;* la première est plus vaste et plus régulière, la seconde est ornée d'une statue de la Vierge et de deux fontaines. On admire sur la place de Joseph la statue équestre de l'empereur Joseph II, par Zauner. On compte encore parmi les places publiques le *Graben* et le *Kohlmarkt*, qui ne sont à proprement parler que des rues un peu larges, mais les plus belles et les plus fréquentées de la ville. L'empereur François I^er^ a contribué beaucoup à l'embellissement de sa capitale en faisant élargir plusieurs rues, en convertissant les anciens remparts en charmantes promenades, en plantant d'arbres les fossés et les glacis, et en élevant un grand nombre d'édifices publics.

Parmi les édifices dont Vienne est ornée, nous citerons : l'église de Saint-Étinne, au centre de la ville, commencée par Henri Iasomirgott en 1144, et terminée seulement dans le XVI^e^ siècle. Elle a 333 pieds de long, 222 de large et 105 de haut. On y voit 38 autels, une chaire magnifique, de superbes vitraux peints et de nombreux tombeaux. La fameuse tour, qui a 428 pieds d'élévation et qui passe pour une des plus hautes de l'Europe, fut commencée en 1360 et achevée en 1433. La cloche, fondue avec les canons pris sur les Turcs en 1711, pèse 402 quintaux. L'église de Maria Stiegen, bâtie en 1412, et nouvellement restaurée, a aussi une belle tour de 180 pieds. Celle des Augustins, achevée en 1339, renferme la chapelle où l'on garde dans des urnes d'argent les cœurs des membres défunts de la famille impériale, et le célèbre monument de l'archiduchesse Christine, pyramide de 28 pieds, décorée d'admirables figures allégoriques dues au ciseau de Canova (*voy.*). Au nombre des églises plus modernes, on remarque celle de Saint-Pierre, bâtie sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, avec un beau portail en marbre gris, et celle des Capucins, où se trouve le caveau sépulcral des empereurs. Toutes ces églises sont dans la ville proprement dite; parmi celles des faubourgs, il faut citer Saint-Charles-Borromée, aux Wieden, à peu de distance des glacis, la plus régulièrement bâtie des églises de Vienne et la plus magnifique.

Des 123 palais qu'on compte dans cette capitale, il n'y a guère de remarquables par leur architecture que ceux qui ont été bâtis dans le siècle dernier par Fischer d'Erlach. Cependant il faut citer le château impérial (*die Burg*), vieil édifice d'une étendue immense, mais d'une construction irrégulière : la chancellerie d'état, le grand théâtre impérial et la bibliothèque de la cour en font partie; puis le palais du majorat et le palais d'été des princes de Liechtenstein et de Schwarzenberg (*voy.* ces noms), la chambre des comptes, les écuries impériales, la galerie de tableaux du Belvédère, l'institut polytechnique, le *Josephinum*, le *Theresianum*. Le *Burgthor*, la plus belle porte de Vienne, a été construite, en 1823, sur le modèle de la porte de Brandebourg à Berlin. Il touche au glacis, partiellement converti, en 1823, en une charmante promenade appelée *Volksgarten*, où l'on admire le beau temple de Thésée, décoré du fameux groupe de Canova (*voy.*), etc. Vienne n'a pas moins de 71 ponts et passerelles ; le pont suspendu de Sophie

a 345 pieds de long; le pont de Charles en a 300.

Dans peu de villes, les établissements de bienfaisance sont mieux organisés que dans la capitale de l'Autriche. L'hôpital général contient 3,000 lits pour les malades, une maison de fous, une maison d'accouchements et une maison d'enfants trouvés. Il y a en outre un hôpital militaire et 5 hôpitaux particuliers, dans l'un desquels, celui des frères de la charité, sont traités jusqu'à 3,000 malades, sans distinction d'état ou de religion. L'hospice impérial distribue des secours mensuels à plus de 5,000 pauvres. L'hospice des orphelins élève près de 3,400 enfants.

La population de Vienne s'élevait, en 1838, à 349,032 habitants, y compris 14,000 hommes de garnison et 5,000 étrangers ; on peut dire qu'elle dépasse aujourd'hui 350,000. La grande majorité professe la religion catholique; on n'y compte guère que 10,000 protestants, 1,000 grecs et 1,600 juifs. Cependant, de toutes les villes d'Allemagne, Vienne est celle qui offre la population la plus variée : Allemands, Slaves, Magyares, Italiens, Serviens, Turcs et Grecs s'y coudoient à chaque pas. L'habitant de Vienne est grand amateur des plaisirs sensuels, sans être absolument indifférent aux jouissances de l'esprit.

Les écoles publiques, au nombre de 75, indépendamment de 77 écoles qui ne reçoivent que des filles et de 6 salles d'asile ouvertes aux petits enfants, sont fréquentées par 30,000 élèves. Les trois gymnases en reçoivent 500. L'université, fondée par Rodolphe IV en 1365, réorganisée par Van Swieten (*voy.*) en 1756, est suivie par près de 4,000 étudiants. A l'université se rattachent une école normale, un séminaire catholique, une école de théologie protestante, un jardin botanique où l'on cultive plus de 10,000 espèces de plantes, un musée d'anatomie et de chirurgie, un cabinet d'histoire naturelle, une école vétérinaire, un cabinet de physique et un musée d'agriculture, un observatoire, etc. Il y a en outre à Vienne une académie noble (*Theresianum*), qui compte 30 professeurs et 148 élèves; une académie médico-chirurgicale (*Josephinum*), une académie des beaux-arts, un conservatoire de musique, etc. La bibliothèque impériale possède 300,000 volumes, près de 14,000 manuscrits et 8,000 incunables *, celle de l'université se compose de 104,000 volumes. Le cabinet des médailles et des antiquités contient 2,000 bronzes, 1,300 vases, 103,000 médailles, 2,000 camées et de précieux débris de l'antiquité égyptienne. L'arsenal, outre quantité d'anciennes armures, renferme 150,000 fusils. Les collections de tableaux les plus importantes sont celles de la galerie impériale du Belvédère, de l'Académie des beaux-arts, et les belles galeries particulières des princes de Liechtenstein et d'Esterhazy (*voy.*). Le cabinet des gravures de l'empereur ne compte pas moins de 175,000 numéros, et sa collection de portraits est vraisemblablement la plus complète qui existe. Le musée technologique, fondé par le souverain actuel et renfermant 50,000 pièces, est également unique en son genre. Parmi les sociétés littéraires, nous citerons la société d'agriculture, la société des arts, la société philharmonique, etc. Vienne n'a que 5 théâtres : celui du château occupe le premier rang tant par la réunion d'artistes distingués qu'il présente que par la richesse de son répertoire; au second rang se placent celui de la porte de Carinthie et celui sur la Vienne; enfin celui de Leopoldstadt mérite d'être cité comme le plus populaire et le plus propre à faire connaître les mœurs de la bourgeoisie de Vienne.

De même que le reste de l'empire, Vienne fait chaque jour de grands progrès dans l'industrie : elle possède déjà plus de 120 fabriques de cotonnades, soieries, châles, ébénisterie, voitures, instruments de musique, etc., et elle est le centre du

(*) On trouvera des détails sur cette bibliothèque T. III, p. 493. Mais au haut de la p. 494, il faut retrancher les mots *occupe une ancienne église* : le magnifique local de la bibliothèque a été construit tout exprès pour elle par ordre de Charles VI et fait partie du palais de l'empereur. La grande salle, ornée de la statue pédestre de Charles VI, est d'une beauté et d'une étendue remarquable. *Voir* de Mosel, *Geschichte der K. K. Hofbibliothek su Wien*, Vienne, 1835, et Balbi, *Essai sur les bibliothèques de Vienne*, imprimé la même année dans la même ville.

commerce intérieur et de transit. Les revenus de sa douane s'élèvent par an à 2,500,000 florins. Elle a une bourse et une banque nationale, qui administre le fonds d'amortissement de la dette publique. Vienne est célèbre par la joyeuse vie qu'on y mène. Les Viennois sont surtout passionnés pour la danse et la musique. A l'époque du carnaval s'ouvrent plus de 800 bals publics, où se pressent au moins 300,000 personnes. Mais c'est surtout au printemps, avant le départ de la noblesse pour la campagne, que Vienne est animée; c'est alors que le Prater devient le rendez-vous du beau monde. Ce bois d'une lieue et demie de longueur, compris entre l'extrémité de la chaussée dite *Iægerzeile* et les bords du Danube, offre aux promeneurs une magnifique allée, plantée de quatre rangées de châtaigniers et bordée de chaque côté de vastes pelouses. Il offre, par l'éclat et le luxe des équipages et par la variété des livrées que la noblesse aime à y étaler, un spectacle que Londres seule peut surpasser. La belle promenade de l'Augarten est de l'autre côté de la chaussée. On trouve en outre, dans les environs de Vienne, une foule de jardins publics. Autour du château de Schœnbrunn se groupent une multitude de villages pittoresques : nous avons décrit, dans un article à part, cette résidence impériale, de même que celle de Laxenbourg. A trois lieues au sud-ouest de Vienne, on rencontre la magnifique vallée de Briel, encaissée dans des rochers, et à 5 lieues de cette résidence, Baden, célèbre par ses sources d'eau sulfureuse et par la beauté de ses environs.

Vienne est une des plus anciennes villes de l'Allemagne, quoiqu'il n'en soit fait nulle part mention avant Ptolémée. Elle doit son origine à une colonie militaire que les Romains avaient fondée sur son emplacement pour dominer le cours du Danube. Au v^e^ siècle, lorsque la puissance romaine fut renversée dans ces contrées, ce fut un traité et non la force des armes qui décida du sort de la colonie; elle fut cédée, avec le reste de la Pannonie, aux Rugiens. Elle passa ensuite sous le joug des Goths, puis des Huns et des Avares qui en restèrent les maîtres jusqu'en 791, où Charlemagne les vainquit et s'empara de l'Autriche (*voy.*) actuelle qu'il érigea en margraviat et dont il confia le gouvernement à Gontran, comte d'Erdingau. Ce fut le comte Léopold de Babenberg, créé margrave par l'empereur Othon II, en 984, qui rendit cette dignité héréditaire dans sa famille. A cette époque les margraves n'habitaient pas encore Vienne. Henri II, surnommé *Iasomirgott*, margrave en 1141, établit le premier sa résidence dans cette ville, qu'il décora de plusieurs beaux monuments. L'empereur Frédéric I^er^ lui conféra le titre de duc de la Haute et Basse-Autriche. Vienne dut à son petit-fils, le duc Léopold VII, non-seulement de nombreux embellissements, mais encore d'utiles institutions qui en firent une place de commerce assez importante. Cependant elle ne devint une ville véritablement grande et florissante que sous Maximilien I^er^, alors que les empereurs d'Allemagne la choisirent pour leur résidence. Depuis cette époque, sa prospérité n'a fait que s'accroître, malgré les siéges terribles qu'elle eut à soutenir contre les Turcs en 1529 (*voy.* Soliman II) et 1683 (*voy.* Sobieski), et les affreux ravages que la peste y exerça à plusieurs reprises. Deux fois sous l'empire, les Français arrivèrent jusqu'à Vienne, et c'est aussi dans cette ville que se tint le fameux congrès de souverains qui rétablit l'équilibre européen (*voy.* plus loin). — *Voir* Hormayr, *Vienne, son histoire et ses curiosités* (1824, 9 vol.); Pezzl, *Description de Vienne* (6^e^ éd., 1827); Schmidl, *Vienne telle qu'elle est* (2^e^ éd., 1827); et *Environs de Vienne* (1837, 3 vol. avec grav.). Tous ces ouvrages sont imprimés à Vienne et écrits en allemand, ainsi que celui de Willibald Alexis, *Tableaux de Vienne* (Leipz., 1833). S.

Congrès de Vienne. Après le traité de Paris (*voy.*) de 1814, l'Europe sortait d'une de ces longues tourmentes qui, à des siècles d'intervalle, changent la face du monde. Les plus anciennes dynasties, de même que la plupart des républiques, avaient disparu; des royaumes avaient été créés; la France qui, par une suite de victoires tenant du prodige, était devenue dominatrice du con-

tinent, avait vu tous les peuples se soulever contre elle, et le grand empire s'était écroulé. Le moment était donc venu de réparer les désordres de vingt années de violences, en assurant l'indépendance des nations; de ramener le règne de la justice, en réintégrant tous les possesseurs légitimes; de garantir les libertés publiques, en décrétant des constitutions représentatives, et de rétablir enfin entre les puissances un équilibre durable, en donnant des formes nouvelles au système des états européens. Telles furent, en effet, les promesses de cette assemblée qui, pour la première fois, montrait la chrétienté tout entière, pour ainsi dire, réunie en congrès dans la personne de ses rois et de ses ministres. Nous verrons jusqu'à quel point ces promesses furent remplies.

Jamais, depuis que les nations ont établi l'usage de ces conciles politiques, l'histoire n'avait offert l'exemple d'une réunion de négociateurs chargés de régler de si grands intérêts. Les huit puissances parties contractantes au traité de Paris avaient pour plénipotentiaires, savoir : l'Autriche, le prince de Metternich et le baron de Wessenberg; l'Espagne, le chevalier de Labrador; la France, le prince de Talleyrand, le duc de Dalberg, le comte de la Tour-du-Pin et le comte A. de Noailles; la Grande-Bretagne, lord Castlereagh, le duc de Wellington, le comte Clancarty, le comte Cathcart, lord Stewart; le Portugal, le comte de Palmella, M. de Saldanha de Gama et le comte de Lobo; la Prusse, le prince de Hardenberg et le baron Guillaume de Humboldt; la Russie, le comte de Nesselrode, le prince Rasoumofski et le comte de Stackelberg; la Suède, le comte de Lœwenhielm. Parmi les autres ministres, on remarquait : pour la Bavière, le prince de Wrede et le comte de Rechberg; pour le Danemark, le comte de Bernstorff; pour la Sicile, le duc de Serra-Capriola; pour la Sardaigne, le marquis de Saint-Marsan; pour Gênes, le marquis de Brignole; pour les Pays-Bas et Nassau, le baron de Gagern et le baron de Marschall; pour le Hanovre, le comte de Münster, etc., et enfin Gentz, l'organe le plus distingué de cette école élégante du noble langage diplomatique créée par M. de Metternich, était chargé des rédactions importantes (*voy.* METTERNICH, TALLEYRAND, NESSELRODE, LONDONDERRY, GENTZ et les autres principaux noms).

Les réunions se tenaient à l'hôtel de la chancellerie d'état, et le secret le plus absolu enveloppait les délibérations.

Le traité de Paris avait posé les bases de la pacification de l'Europe, et avait déterminé que dans le délai de deux mois toutes les puissances qui avaient été engagées dans la dernière guerre enverraient des plénipotentiaires à Vienne pour régler les arrangements qui devaient compléter les dispositions arrêtées. Mais dès le mois de juin, lors du voyage que firent à Londres l'empereur de Russie et le roi de Prusse, avec leurs ministres, ainsi que le chef du cabinet de Vienne, un profond dissentiment sur deux questions du premier ordre s'était déjà manifesté, et l'on convint d'ajourner l'ouverture du congrès au 1^er^ octobre; une nouvelle prorogation la remit au 1^er^ novembre.

Dès le 25 septembre, l'empereur de Russie et le roi de Prusse avaient fait leur entrée solennelle à Vienne, où se rendirent aussi en personne les rois de Bavière, de Danemark, de Wurtemberg et la plupart des souverains d'Allemagne. Ils avaient été précédés de leurs ministres, des plénipotentiaires de toutes les puissances et d'un grand nombre de députés, de personnes de toutes les classes qui venaient invoquer la justice de l'auguste tribunal *.

La maison d'Autriche exerça l'hospitalité avec une magnificence digne d'elle**; et durant tout le séjour de ses illustres hôtes, ce ne fut qu'une succession de fêtes, ou plutôt de féeries : les brillants carrousels, les chasses, les représentations théâtrales, les tableaux vivants,

(*) La réunion des princes, ministres, députés et secrétaires, sans compter l'Autriche, présentait un effectif de 454 personnes; et l'on a évalué à cent mille le nombre des étrangers accourus à Vienne à l'occasion du congrès.

(**) Les dépenses extraordinaires occasionnées par les fêtes du congrès se sont élevées à 40 millions de fr. La table impériale seule coûtait 300,000 fr. par jour.

les bals parés et masqués où les monarques se mêlaient à la foule, tous ces plaisirs de cour se multipliaient à l'envi, et la singularité des costumes, la variété des mœurs, des habitudes, tout ce spectacle étrange, magique, donnait à la ville de Vienne un aspect inconnu auparavant.

Le nouveau congrès ne pouvait se modeler sur aucun de ceux qui l'avaient précédé. Il ne prit conseil que de lui-même, et se réunit sans formalité préalable, sans instruction réglementaire que personne n'aurait été autorisé à lui donner. Les affaires s'y traitaient sans apprêt ni cérémonie. Les cabinets avaient écarté toutes ces formes oiseuses qui, cent ans auparavant, à Utrecht, avaient suscité de longues disputes d'étiquette et de préséance. En partant du principe que fit admettre courtoisement l'empereur Alexandre, que toutes les têtes couronnées sont égales entre elles, on les nomma toujours par ordre alphabétique, mais en se servant de la langue française, circonstance qui laissa à l'Autriche le rang qu'elle avait toujours occupé, comme décorée de la première couronne chrétienne, celle du Saint-Empire romain. D'une autre part, en signant les procès-verbaux des conférences, les ministres n'observaient entre eux aucun rang. La présence de tant de monarques, de plénipotentiaires de cours de première et de seconde classe, écartaient les obstacles que la distance et la perte de temps ont si souvent opposés au succès de négociations compliquées. Les grandes cours profitaient de cette occurrence pour traiter directement les questions européennes, en appelant à leurs conférences des médiateurs impartiaux; en même temps les premières puissances allemandes, et, vers la fin du congrès, tous les princes et états souverains de ce pays, se réunissaient pour délibérer sur les lois fondamentales de la constitution fédérative. Quant aux autres objets à traiter, ils étaient soumis à l'examen préparatoire d'autant de comités spéciaux. Ainsi l'on a vu, en moins d'une année, cette vaste scène s'animer par le mouvement des négociations les plus ardues, par les discussions les plus vives, les plus orageuses même, et se présenter, successivement, les affaires générales, les questions de la Pologne et de la Saxe, la reconstruction de la monarchie prussienne, de l'Autriche; les arrangements territoriaux en Allemagne, la Confédération germanique, les affaires de la Suisse, de l'Italie, des Pays-Bas, la navigation des fleuves, l'abolition de la traite des noirs; les litiges pour le duché de Bouillon, pour Olivença, la Guyane, la fixation du rang entre les puissances, et enfin, comme pour couronner une telle œuvre, le rétablissement de la formidable ligue qui devait mettre Napoléon hors d'état de s'attaquer au repos du monde.

Tout cet ensemble prodigieux de travaux, sous la direction suprême des monarques, recevait l'impulsion d'un comité central, composé des ministres des huit puissances signataires du traité de Paris; et comme il n'y eut jamais de réunion générale, d'assemblée plénière de tous les états représentés au congrès, c'est ce conseil des grandes cours, dont la présidence avait été déférée au prince de Metternich, qui constituait en réalité ce qu'on a appelé le Congrès de Vienne.

Son objet capital était la disposition des pays vacants, c'est-à-dire des territoires conquis sur Napoléon et sur ses alliés, et dont la population totale était évaluée par la commission de statistique à 31,691,247 habitants; on avait en effet adopté pour principale, mais peu équitable règle de cette répartition, le nombre des habitants et des lieues carrées et la somme des revenus.

Une question préjudicielle d'une haute importance s'était élevée dès l'abord. Les quatre puissances alliées, qui seules avaient signé le traité de Chaumont, prétendaient aussi rester seules arbitres des conséquences, et notamment de la distribution des territoires; et elles se fondaient, pour écarter la France, non-seulement sur le texte formel du 1er article secret du traité de Paris, mais encore sur ce qu'elles avaient pris la parole de Louis XVIII de ne s'immiscer en rien dans le partage qu'elles s'accorderaient à faire. A cette prétention, que n'approuvait pas d'ailleurs lord

Castlereagh, le prince de Talleyrand, secondé par don Gomez Labrador, opposa que la qualification de puissances alliées avait cessé à la signature du traité de Paris, et que la France ne pouvait reconnaître que les décisions consenties par le congrès en masse. Cette position hardiment prise dès le début, et habilement substituée au rôle que l'on assignait à la France, détermina l'adoption du comité des huit puissances et exerça la plus grande influence sur les résultats du congrès.

La Russie prétendait réunir à son empire toute la partie de l'ancienne Pologne qui avait été érigée en état nouveau sous le titre de grand-duché de Varsovie. La Prusse, invoquant le traité de Kalisch, réclamait le royaume de Saxe par droit de conquête et comme indemnité des posséssions qu'elle avait perdues par le traité de Tilsitt. Ces deux puissances soutenaient, de concert, leurs prétentions respectives qui étaient diversement repoussées par l'Angleterre, l'Autriche et la France. Lord Castlereagh exprimait le désir de sa cour de voir une puissance indépendante établie entre les trois grandes monarchies de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse. Le prince de Talleyrand déplorait d'abord, ainsi que le faisait l'Autriche elle-même, le partage qui avait rayé la Pologne du nombre des nations ; mais reconnaissant qu'on ne pouvait la soutenir contre la Russie, il défendait du moins avec énergie les intérêts du roi de Saxe, conformément aux deux principes de la légitimité et de l'équilibre compromis à la fois, et prouvait invinciblement que l'annexation entière de la Saxe à la Prusse porterait la plus grave atteinte à ce dernier principe. Pendant ces discussions, la Prusse proposa de faire indemniser le roi de Saxe pour la perte de ses états héréditaires par la cession de tout le territoire situé entre la Sarre, la Meuse, la Moselle et la rive gauche du Rhin. On a reproché au négociateur français le refus de cette offre comme une faute politique très grave : en effet, n'eût-il pas mieux valu pour la France de placer entre la Sarre et le Rhin, à quelques marches de Paris, un petit état qu'un grand, un souverain nécessairement inoffensif qu'une puissance du premier ordre qui servirait alors d'avant-garde à l'Europe ? Mais il faut dire, d'un autre côté, que l'Autriche s'est constamment opposée à l'annexation elle-même, et qu'elle insistait pour qu'une portion au moins du territoire saxon fût interposée entre elle et la Prusse. Elle aussi préférait un voisin faible et inoffensif sur la Haute-Elbe à l'alternative de se trouver en contact immédiat avec son ancienne rivale sur la frontière de la Bohême.

Cependant l'empereur Alexandre se montrait plus que jamais décidé dans son projet sur la Pologne ; les armées russe et prussienne étaient maintenues au grand complet, et par une note du 10 décembre le comte de Nesselrode annonçait au congrès que 8 millions d'hommes s'armaient pour leur indépendance. En présence de ces démonstrations, les plénipotentiaires de France, d'Angleterre et d'Autriche s'étaient de plus en plus rapprochés, et finirent par conclure, le 5 janvier 1815, une alliance éventuelle à laquelle accédèrent la Bavière et le Wurtemberg. C'est sous le coup de cette triple alliance, qui ne fut jamais rendue publique, mais qui ne resta pas longtemps ignorée des cabinets russe et prussien, qu'une transaction fut enfin amenée. La reconstruction de la monarchie prussienne fut accomplie au moyen du partage des états saxons et par l'annexation des pays constituant autrefois les électorats ecclésiastiques du Rhin, et d'autres territoires vacants qu'elle s'efforcera plus tard, au moyen d'échanges, de rendre contigus, afin de faire de son empire un tout plus fort et mieux lié, mais qui dès ce moment embrassait une population double de celle qui avait été soumise au grand Frédéric.

Le sort de la Pologne, c'est-à-dire la confirmation du partage, fut décidé en même temps que celui de la Saxe. Le duché de Varsovie fut réuni à l'empire de Russie, à l'exception de quelques parties cédées à la Prusse, d'une autre rendue à l'Autriche, et de Cracovie déclarée cité libre et indépendante ; et

l'empereur Alexandre avait pu écrire, dès le 18 avril, au président du sénat : « Le sort de votre patrie vient enfin d'être fixé; en prenant le titre de roi de Pologne, j'ai voulu satisfaire au vœu de la nation. »

Le congrès exigeait, pour la sécurité de son propre ouvrage, qu'il fût établi entre la France et la Confédération germanique un état indépendant qui pût devenir un auxiliaire utile à la Prusse et à l'Autriche, et qui fût placé de manière à ce qu'au premier signal l'Angleterre arrivât à son secours. On décida donc que la Belgique, le grand-duché de Luxembourg et les anciennes provinces de la Hollande seraient réunis sous la monarchie *constitutionnelle* du roi des Pays-Bas. Plus tard, le congrès décréta encore l'adjonction à ce royaume de la souveraineté du duché de Bouillon, dont la propriété appartiendra au prince de Rohan, en vertu d'un jugement arbitral.

Par le premier article secret du traité de Tœplitz, la reconstruction de l'Autriche sur une échelle proportionnée à celle de 1805 avait été stipulée, et on avait ensuite reconnu le principe que les trois branches de cette maison seraient réintégrées dans les possessions qu'elles avaient en Italie au commencement de la révolution française. Le congrès rendit donc à l'Autriche tous les territoires qu'elle avait cédés à la France par les traités de Campo-Formio, de Lunéville, de Presbourg, de Fontainebleau et de Vienne, excepté la Belgique et les anciennes possessions autrichiennes en Souabe. A ces rétrocessions furent joints les anciens états Vénitiens de la terre ferme qui, augmentés d'autres territoires, devaient constituer le royaume Lombardo-Vénitien. C'est ainsi que l'Autriche formera de nouveau un état arrondi, une puissante monarchie, maîtresse des Alpes et de l'Apennin, dominant sur l'Adriatique, et que sa population, qui était en 1792 de 23 millions d'habitants, s'élèvera subitement à plus de 31 millions. Le duché de Modène fut rendu à l'archiduc François d'Este, et celui de Massa et Carrara à l'archiduchesse Marie-Béatrix, ainsi qu'à leurs descendants, avec réserve des droits de succession et de réversion à l'Autriche. Le grand-duché de Toscane fut restitué à l'archiduc Ferdinand, et augmenté d'autres territoires. Le duché de Lucques fut donné à l'infante Marie-Louise et à ses descendants, avec réversion à la Toscane. Enfin le pape fut rétabli dans la possession des Marches, de Bénévent, de Ponte-Corvo et des trois Légations; et néanmoins le chef de l'Église protesta contre trois clauses de l'acte du congrès.

Cependant il s'était élevé deux difficultés qui compliquaient d'une manière fort sérieuse les affaires d'Italie; elles provenaient des prétentions que formaient l'Espagne d'une part et Joachim Murat de l'autre.

Le roi d'Espagne, appuyé de la France et de la Sicile, faisait valoir les droits incontestables de son neveu, le roi d'Hétrurie, sur les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla qui cependant avaient été cédés à l'impératrice Marie-Louise pour elle, son fils et ses héritiers, par la convention de Fontainebleau du 11 avril 1814. L'entreprise de Napoléon vint annuler ce traité : alors les duchés conservés à l'impératrice Marie-Louise furent assujettis aux droits de succession et de réversion à leur légitime souverain.

Quant au royaume de Naples, il avait été garanti par l'Autriche à Joachim dans un traité d'alliance qui stipulait même une augmentation de territoire. Mais le prince de Bénévent ne laissait aucune trêve à celui qu'il désignait au congrès comme le seul obstacle au triomphe complet du principe de la légitimité, et bientôt Murat, par sa folle entreprise, vint lui-même lever toutes les entraves. Ferdinand IV, remontant sur le trône de Naples, fut reconnu comme roi des Deux-Siciles.

Après avoir si fortement constitué la maison d'Autriche en Italie, il importait qu'une puissance respectable fût placée comme intermédiaire entre cette maison et la France; les états du roi de Sardaigne furent donc agrandis par l'adjonction du territoire appartenant à la ci-devant république de Gênes, conformément au 2^{e} article secret du traité de Paris, et nonobstant les vives protestations du gou-

vernement provisoire de Gênes, que le commandant des forces anglaises, lord Bentinck, avait rappelé à l'indépendance.

On voulut aussi assurer pour l'avenir l'inviolabilité d'un autre pays limitrophe de la France, le véritable boulevard de l'Allemagne et de la maison d'Autriche; mais la négociation relative à la Suisse se compliquait par le fait des dissensions intérieures du pays, qui avaient éclaté à la suite de l'envahissement par les alliés en 1813. On devait donc se proposer un double but : 1° renforcer par des arrondissements de territoire la ligne de défense militaire de la Confédération; 2° assurer la neutralité perpétuelle du corps helvétique. Ces deux conditions furent remplies par la formation d'un nouveau pacte fédéral, sous la médiation des puissances qui reconnaissaient l'indépendance et la neutralité de la Suisse, dont les cantons furent portés à 22 par l'addition du Valais, de Genève et de Neufchâtel.

Mais de tous les travaux du congrès, le plus important pour la stabilité de l'Europe était, sans contredit, la constitution fédérale des états d'Allemagne, destinée à remplacer l'ancien empire germanique. Le but de cette association, que prescrivait l'article 6 du traité de Paris, et qui devait s'appuyer sur trois principes essentiels, un pouvoir militaire énergique, un tribunal austrégal (*voy.*) et l'établissement des constitutions représentatives, était la sûreté intérieure et extérieure de l'Allemagne, et l'indépendance et l'inviolabilité de chaque état en particulier; mais elle devait surtout servir à lier ensemble tous les états de second ordre, l'Autriche et la Prusse formant les contreforts, de manière à faire équilibre à la France, et à tourner ainsi contre elle ces mêmes forces que naguère la Confédération du Rhin lui avait données. Un comité qui prit le nom de comité germanique, composé des plénipotentiaires des rois seulement, la Saxe exceptée, fut chargé de rédiger la constitution de la nouvelle ligue. Les autres états allemands, jaloux de leurs droits, ne tardèrent pas à former une réunion séparée, et déclarèrent qu'ils ne reconnaîtraient qu'un pacte voté du consentement de tous. Il serait difficile de dire quel eût été le sort de l'Allemagne si le retour de Napoléon n'était venu rétablir la bonne intelligence entre les membres du congrès. A compter du 23 mai, les conférences entre tous les états furent reprises, et le 8 juin, dans la 11e séance, on apposa les signatures à l'acte de la Confédération germanique (*voy.* T. XV, p. 404).

En même temps que s'accomplissaient ces grandes transactions, d'autres questions spéciales étaient également résolues. La liberté de la navigation des fleuves était consacrée comme principe de droit public; une règle uniforme était adoptée, d'après laquelle les agents diplomatiques (*voy.*) sont divisés en trois classes, ambassadeurs, ministres et chargés d'affaires; et enfin, tandis que l'ordre de Malte sollicitait vainement le rétablissement de sa souveraineté et que l'amiral Sidney-Smith échouait dans la présentation de son projet contre le brigandage des états Barbaresques, l'Angleterre obtenait une déclaration, qui fut signée le 8 février, par laquelle les puissances adhéraient au principe de l'abolition de la traite des noirs (*voy.*), en remettant à des négociations ultérieures la détermination de l'époque à laquelle cet odieux trafic devrait être totalement supprimé.

Cependant un événement inouï vint remettre en question l'œuvre tout entière de la pacification si laborieusement conduite jusqu'alors. Nous avons vu que c'était au milieu des difficultés que rencontrait l'organisation politique de l'Allemagne qu'était venue fondre la nouvelle du départ de Napoléon de l'île d'Elbe. Cet avis parvint rapidement à lord Stewart, et fut aussitôt communiqué au prince de Metternich, aux souverains et aux ministres des grandes cours. On ignorait la route qu'avait prise Napoléon, et pendant cinq jours on resta sans autre information; mais le soir du 5e jour, on était au bal chez le prince de Metternich, lorsque tout à coup, et par une sorte de commotion électrique, ces mots : « Il est en France ! » sont jetés au milieu de l'assemblée. Alors on vit l'empereur Alexandre s'avancer vers le prince de Talleyrand, laissant entendre ces paroles : « Je vous avais bien dit que cela ne durerait pas ! » et l'ambassadeur, grave, impassible,

de s'incliner en silence. A partir de ce moment, il faut renoncer à peindre la confusion où fut plongé le congrès et l'effroi général que répandit dans la capitale de l'Autriche « l'audacieuse entreprise du maître et du prisonnier de l'Europe. »

Napoléon avait espéré que lorsque *son nom tonnerait à Vienne*, le congrès serait dissous, et avec le congrès l'alliance. Mais on se rappelle quelle était l'attitude des puissances lors des débats de la question polonaise; on sait que toutes se préparaient à la guerre, et qu'au lieu d'avoir été licenciées, les phalanges de 1814 avaient été retenues sous les armes: elles se trouvèrent donc prêtes pour aller de nouveau combattre Napoléon par l'effet de ces dissensions mêmes dont il s'était flatté de profiter.

Toutefois ce ne fut pas sans de prodigieux efforts que l'on parvint à renouer le faisceau qu'avait si complétement désuni le traité secret du 5 janvier, et à diriger toutes les volontés contre un seul ennemi, contre Napoléon séparé de la France. Lorsqu'on apprit qu'il avait ressaisi le sceptre sans coup férir et que pas un défenseur ne s'était levé pour les Bourbons, l'empereur Alexandre lui-même avait été ébranlé dans sa résolution, et il s'était écrié : « Non, non, jamais je ne tirerai l'épée pour eux. » Aussi déclara-t-on bientôt, sur la proposition de l'Angleterre, que les alliés s'engagent, d'après « le principe d'une sûreté mutuelle,» à un effort commun contre le pouvoir de Napoléon, mais non pas dans la vue « d'imposer à la France un gouvernement quelconque. »

Cependant, au 13 mars, le congrès a prononcé ; une déclaration solennelle met Napoléon hors la loi des nations, et, le 25, par des traités nouveaux auxquels accèdent toutes les puissances, la quadruple alliance de Chaumont est confirmée.

Telle fut la dernière délibération du congrès touchant les affaires européennes. Quant aux autres travaux qui, à ce moment, n'étaient point encore achevés; quant aux négociations secondaires que nous avons sommairement caractérisées dans le cours de cette notice, on se hâta de les amener à conclusion, et le 9 juin, jour de la clôture, on signait l'*acte général du congrès* qui comprend, en 121 articles, outre 17 traités ou règlements annexés comme parties intégrantes, les dispositions fondamentales arrêtées dans les protocoles des conférences, et qui résumait ainsi dans une transaction commune tous les éléments constitutifs de la nouvelle organisation de l'Europe*. C^te DE G.

VIENNE (CONCILE DE), réuni, en 1311, par Clément V, et où fut prononcée la condamnation des Templiers (*voy.* l'art.). Cette petite ville de l'ancien Dauphiné, du nom de laquelle on désignait les dauphins de Viennois, est aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement dans le dép. de l'Isère (*voy.* ce mot). Sur le Viennois, voir l'*Art de vérifier les dates*, éd. in-8°, 2e part., t. X, p. 449.

VIENNE (DÉPARTEMENT DE LA). Formé de l'ancien Haut-Poitou, il est borné au nord-est par le dép. d'Indre-et-Loire, à l'est par ceux de l'Indre et de la Haute-Vienne, au sud par celui de la Charente, et à l'ouest par celui des Deux-Sèvres. Il est traversé du sud au nord par la Vienne, rivière qui lui donne son nom, et qui, venant d'un plateau du dép. de la Corrèze, traverse d'abord les dép. de la Haute-Vienne et de la Charente. Elle reçoit, entre autres rivières, le Clain, qui passe à Poitiers et se grossit d'un grand nombre de petites rivières, telles que l'Auzance et le Palu; la Vienne passe ensuite à Châtellerault, et, après être sortie du dép., se réunit à la Loire; la Dive sert en partie de limite à l'ouest du dép.; l'Envigne traverse le beau vallon de Lencloitre; d'autres vallées remarquables sont arrosées par la Vienne, la Gartempe et les deux Bloards. Le sol est un terrain de transition, dans lequel on remarque de puissantes assises calcaires

(*) Les Actes du congrès de Vienne ont été publiés par Klüber (*voy.*) qui, dans un autre ouvrage, a présenté aussi les principaux résultats de ces longues négociations. Jusqu'ici le principal historien du congrès est M. le comte de Flassan, dont on peut voir l'ouvrage dans la notice consacrée à ce publiciste qui accompagna, comme on sait, les plénipotentiaires français. On doit à M. le comte A. de Lagarde un livre intitulé *Fêtes et souvenirs du Congrès de Vienne*, tableaux de salons, scènes anecdotiques et portraits, Paris, 1843, 2 vol. in-8°. S.

aux environs de Poitiers, et des formations de tuf autour de Châtellerault. La terre est grasse et fertile dans le pays de Loudun; mais là on trouve aussi des landes et des marais considérables. Le Haut-Poitou a de bons pâturages; il donne des vins, des truffes et beaucoup de bois; on tire de ses carrières des marbres, des porphyres, de la serpentine, des pierres meulières et des pierres de taille.

Sur une superficie de 676,000 hectares ou 342 lieues carrées, le dép. a 413,131 hect. de terres labourables, 80,372 de bois, 42,732 de prés, 28,744 de vignes, et 75,167 de landes et bruyères. Les meilleurs vignobles sont ceux de Couture, Champigny, Loneuil, Saint-Georges et Availle. On récolte beaucoup de châtaignes, d'amandes et de noix, du miel et de la cire; on fait de l'huile de noix et de faine, et l'on engraisse des porcs dont il s'exporte plus de 40,000 pour les besoins de la marine. L'industrie manufacturière se distingue dans la coutellerie presque entièrement concentrée à Châtellerault; il y a des usines pour la fabrication du fer, des papeteries, des distilleries et des fabriques de lainage et de dentelles communes; les troupeaux donnent près de 400,000 kilogr. de laine par an. Le dép. paie 1,214,733 fr. d'impôt foncier. Il avait en 1841 une population de 294,250 hab.; en 1836, elle était de 288,002, dont voici le mouvement : naissances, 8,433 (4,296 masc., 4,137 fém.), parmi lesquelles 369 étaient illégitimes; décès, 5,417 (2,692 masc., 2,725 fém.); mariages, 2,581. Le dép. se compose des arrondissements de Poitiers, Châtellerault, Civray, Loudun et Montmorillon, formant ensemble 31 cantons et 299 communes : il nomme cinq députés, et le nombre des électeurs se montait à 1,914 en 1841. Il fait partie de la 4^{e} division militaire (quartier-général, Tours); il a une cour royale et une académie universitaire, séant à Poitiers; enfin, il forme, avec le dép. des Deux-Sèvres, le diocèse de Poitiers, suffragant de l'archevêché de Bordeaux, et le culte protestant a une église consistoriale à Rouillé.

Poitiers, chef-lieu du dép. et ancienne capitale du Poitou (*voy.*), sur une pente, au confluent du Clain et du Vouneuil, est une ville très ancienne, mal percée, mal bâtie et ceinte de vieilles murailles flanquées de tours. Elle a plusieurs édifices remarquables, tels que l'ancien palais des comtes de Poitou, ducs d'Aquitaine, qui a été converti plus tard en palais de justice; quatre grosses tours s'élèvent aux angles de l'édifice quadrilatère, et les statues colossales mutilées des comtes de Poitou en garnissent tout le pourtour. Un autre édifice gothique est la cathédrale; on remarque encore l'église Notre-Dame bâtie dans le style roman, la vieille église de Saint-Jean et celle de Sainte-Radegonde, qui date du VI^{e} siècle. Poitiers a une école de droit, un collége royal, une bibliothèque publique, un jardin de botanique. Sa population est de 22,000 âmes. A six lieues de là, on trouve la petite ville de Lusignan avec 2,350 hab., où une promenade publique a remplacé le vieux château fort, berceau de la célèbre famille de ce nom (*voy.* son art.). Mirebeau (2,555 hab.), autre petite ville des environs de Poitiers, ancien chef-lieu du Mirebalais, a pareillement perdu son ancien château fort. La ville de Châtellerault sur la Vienne, entourée de vallons agréables, mais mal bâtie, a une manufacture royale d'armes blanches, et fabrique, comme nous l'avons dit, beaucoup de coutellerie. Sa population est de 9,695 âmes; elle a un collége communal et un hôpital. Loudun, ville de 5,032 hab., située sur une hauteur, avait autrefois beaucoup de protestants. Louis XIII fit démolir son château fort. A Montmorillon, ville de 4,157 âmes, sur la Gartempe, on voit un vieux monument octogone avec des sculptures singulières, dont l'explication a exercé la sagacité des archéologues. Charroux (1,740 hab.), sur la Vienne, avait autrefois une abbaye de bénédictins; aux Ormes, on voit encore le château des Voyer-d'Argenson (*voy.* ce dernier nom). Dans plusieurs localités, on a déterré un nombre considérable de cercueils en pierre, surtout à Civaux, où on les a comptés par milliers; dans d'autres, on voit des monuments celtiques, composés d'énormes pierres brutes: il y en

à un près de Poitiers, formé d'une pierre de plus de 6^{m} de long, et soutenu par cinq autres pierres. A la Roche-Posay (1,401 hab.) coule une source d'eau sulfureuse froide. D-G.

VIENNE (DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-). Formé de l'ancien Haut-Limousin, des Basses-Marches et d'une portion du Haut-Poitou, il est borné à l'est par le dép. de la Creuse, au sud par les dép. de la Corrèze et de la Dordogne, à l'ouest par celui de la Charente, au nord-ouest et au nord par ceux de la Vienne et de l'Indre. Il est traversé par la Vienne venant de la Corrèze et se rendant par le dép. de la Charente dans celui de la Vienne. Cette rivière reçoit le Thorion et la Briance. Le dép. est arrosé encore par la Gartempe à laquelle se joint la Glayeule. Le sol est couvert de collines reposant sur le granit, mais ne s'élevant pas à 1,000^{m}; le Puy-de-Vieux en a 975, et le Sargeant 950. Une grande partie de la surface du sol se compose de sable et cailloux; il y a dans les roches des mines de cuivre, de fer, de plomb et d'antimoine, et la localité de Vaulry est renommée pour sa mine d'étain. Il y a de plus des mines de houille et des carrières de granit, de marbre et de serpentine. L'arrondissement de Saint-Yrieix fournit depuis des siècles le kaolin aux manufactures de porcelaine par lesquelles se distingue ce pays. Le dép. a une superficie de 554,266 hectares ou plus de 280 $\frac{1}{2}$ lieues carrées, dont 213,354 hect. de terres labourables, 129,899 de prés, 38,858 de bois, 3,043 de vignes, et 93,244 de landes et bruyères. Il produit beaucoup de châtaigniers, surtout dans les terrains élevés; il donne aussi de l'orseille que l'on vend hors du dép.; on récolte beaucoup de fruits, mais le vin du pays est mauvais; on engraisse des bestiaux et des porcs, et on fait de l'huile de noix. Les contrées stériles fournissent à l'émigration annuelle des milliers de maçons, scieurs de long et charpentiers, qui se répandent dans d'autres dép., et surtout dans celui de la Seine, et rapportent l'hiver dans leurs familles une partie du fruit de leurs pénibles travaux. Outre les manufactures de porcelaine et de faïence, l'industrie du dép. s'exerce dans la fabrication des fers et aciers, dans la coutellerie, la papeterie, la blanchisserie de cire, l'imprimerie, la distillerie, la grosse draperie, etc. On fait commerce de chevaux, de mulets et de bestiaux.

Le dép. avait, en 1841, une population de 292,848 âmes; en 1836, cette population était de 293,011 hab. présentant le mouvement suivant : 10,427 naissances (5,489 masc., 4,938 fém.), dont 675 illégitimes; 8,343 décès (4,232 masc., 4,111 fém.); 2,864 mariages. Il se compose des quatre arrondissements de Limoges, Saint-Yrieix, Bellac et Rochechouart, comprenant 27 cantons et 199 communes; il paie 915,972 fr. d'impôt foncier, et il a 1,826 électeurs qui nomment cinq députés, dont un spécialement pour la ville de Limoges et un pour chacun des arrondissements. Le dép. appartient à la 15^{e} division militaire (quartier-général, Bourges); il a une cour royale et une académie universitaire, et il forme, avec le dép. de la Creuse, le diocèse de Limoges suffragant de l'archevêché de Bourges.

Le chef-lieu, *Limoges*, ville de 29,706 hab., sur une pente de la rive droite de la Vienne, était autrefois celui du peuple des Lemovices qui a donné son nom aussi à tout le Limousin (*voy.* ce mot). L'ancienne cité romaine forme maintenant la ville basse, qui est mal bâtie et percée de rues étroites et tortueuses, tandis que la partie haute a des places assez vastes et des boulevards d'où l'on jouit d'une vue très étendue. La cathédrale présente une architecture très irrégulière; on remarque encore l'église de Saint-Michel-des-Lions dont la flèche légère domine toute la ville. L'ancienne abbaye de Saint-Martin a laissé son nom à une place ornée d'une fontaine; une autre fontaine, celle d'Aigoulène, reçoit, par un aqueduc souterrain, l'eau abondante de la source de ce nom qui coule aux environs de la ville. L'emplacement de l'ancien amphithéâtre romain présente maintenant une belle place, celle d'Orsay. Parmi les édifices, on distingue l'évêché, la préfecture, le palais de justice, la caserne. Limoges a des hôpitaux, un musée, un théâtre et une

bibliothèque. Elle était autrefois remplie de couvents et d'églises, et du temps des Romains plusieurs grandes voies y aboutissaient. Depuis longtemps le conseil général du dép. a recommandé au gouvernement un système de canalisation dont la ville de Limoges serait le point central, et qui ferait du lit de la Vienne et de quelques-uns de ses affluents le bassin d'une grande navigation entre les quatre régions de la France; à cet effet il s'agirait de joindre la Charente au Cher par le San, la Vienne, le Taurion et la Tarde, et à partir de la Loire de réunir la Vienne à l'Isle par la Briance et la Ligaure. Sur la Vienne sont situées encore les villes d'Eymoutier (3,543 hab.), où se voyait autrefois un monastère et un château fort qui a été pris successivement par les Anglais et par les ligueurs; Saint-Léonard, appelé d'abord Noblac, ville de 6,036 âmes, avec des boulevards agréables et un pont remarquable sur la Vienne; enfin Saint-Junien, ville de 5,705 âmes sur la pente d'une colline au confluent de la Vienne et de la Gélanne. Les autres villes qui méritent d'être citées sont : Bellac (3,581 hab.), auprès du confluent du Vincou et de la Gartempe, entre trois vallées; le Dorat, ville de 2,192 âmes sur la Sèvre; Rochechouart (4,123 hab.), dans une situation agréable sur la rivière de la Grenne, et dominée par des rochers escarpés sur lesquels on voit le vieux château, dont la famille des Rochechouart (*voy.* l'art.), issue des anciens vicomtes de Limoges, a pris son nom; Saint-Yrieix sur la Lone, dont les 6,900 habitants se livrent en partie à la fabrication de la porcelaine et de la faïence. Il y avait autrefois dans ce pays beaucoup de vieux châteaux, entre autres celui de la Roche-l'Abeille sur des rochers percés de souterrains; celui de la Vauguyon au bourg des Salles; celui de Mortemart; celui de Chalus, sous lequel fut tué Richard Cœur-de-Lion, et dont il reste encore une tour délabrée, et les tours de Chalusset qui paraissent avoir fait partie d'une grande forteresse. De plus, le pays avait un grand nombre d'abbayes et de couvents, telles que les abbayes de Solignac et de Grandmont. Dans les bâtiments de la première il y a maintenant une filature de coton. *Voir* C.-N. Allou, *Description des monuments des différents âges observés dans le dép. de la Haute-Vienne*, Limoges, 1821, in-4°. D-G.

VIERGE (SAINTE), *voy.* MARIE.

VIERGE (astr.), *voy.* ZODIAQUE.

VIERGES (ILES DES), *voy.* ANTILLES.

VIERGES (LES ONZE MILLE), *voy.* URSULE (*sainte*) et COLOGNE.

VIÈTE (FRANÇOIS), célèbre géomètre à qui l'algèbre (*voy.*) dut de grands progrès, et qui peut être regardé comme un des principaux fondateurs de la science de l'analyse mathématique, était né à Fontenai-le-Comte, en 1540. On sait peu de choses sur sa vie, si ce n'est qu'il fut l'ami du président de Thou, et qu'il participa aux affaires publiques comme maître des requêtes. Il se livra à l'étude des sciences exactes avec une application des plus suivies. Regardant l'algèbre comme une science destinée surtout à énoncer des rapports, il en étendit le calcul aux quantités connues qu'il désigna par des lettres; il imagina presque toutes les transformations des équations et les moyens de les résoudre numériquement. Le premier il fit l'application de l'analyse à la géométrie, invention dont Descartes a recueilli tout l'honneur par sa création de la théorie des lignes courbes, mais qui doit revenir en partie à Viète, car il résolvait déjà les questions de géométrie par l'algèbre et déduisait des solutions les constructions géométriques. Ses recherches le conduisirent encore à d'autres résultats utiles, et la trigonométrie sphérique lui dut aussi quelque avancement. Viète combattit J. Scaliger qui prétendait avoir trouvé la fameuse quadrature du cercle. Il découvrit la clef d'un chiffre compliqué dont se servaient les Espagnols pour leur correspondance, et la France put connaître ainsi la politique secrète de cette nation, ce qui la fit accuser, à Rome, d'avoir à ses gages un *négromant* et un magicien. Quelques fautes ayant été signalées dans la confection du calendrier grégorien nouvellement adopté, Viète en proposa un nouveau, en 1600, au cardinal Aldobrandini, alors en France; mais il n'en recueillit que des dés-

agréments. Il mourut en 1603. Ses ouvrages sont rares, parce qu'il ne les faisait imprimer à ses frais que pour les distribuer à ses amis et aux mathématiciens avec qui il était en relation. Fr. Schooten, aidé par J. Golius et le P. Mersenne, les réimprima en 1 vol. in-fol., Leyde, 1646; malheureusement cette collection n'est pas tout à fait complète. L. L.

VIF-ARGENT, *voy.* MERCURE.

VIGIE, matelot qui veille (*vigere*) pendant le jour au haut des mâts d'un navire. La vigie signale l'apparition de la terre ou d'un autre bâtiment quand ils sont encore à une grande distance. Certains petits écueils à fleur d'eau reçoivent aussi le nom de vigies.

VIGILE (du latin *vigilium*, veille). On appelle ainsi, dans l'Église catholique, la veille de certaines fêtes généralement sanctifiée par le jeûne. Les *vigiles des morts* sont les parties de l'office que l'on récite ordinairement la veille d'un service mortuaire. X.

VIGNE (*vitis*), genre de plantes dont A.-L. de Jussieu a fait le type d'une famille qu'il a désignée sous le nom de *vinifères*, que Ventura a appelée *sarmentacées*, et de Candolle *ampélidées*. La *vigne cultivée* (*vitis vinifera*, L.), dont le fruit pressé produit le vin (*voy.*), est un arbrisseau de faible apparence, mais qui peut cependant acquérir une certaine grosseur. Sa tige se divise en nombreux rameaux sarmenteux, longs, noueux, munis de vrilles en spirale au moyen desquelles ils s'accrochent aux corps environnants. Les feuilles, d'une couleur verte agréable, sont ordinairement partagées en trois ou cinq lobes et découpées tout autour d'une multitude de dents. Les fleurs nombreuses sont disposées en grappes toujours opposées aux feuilles, et naissent dans la partie inférieure des nouveaux rameaux de l'année. Des baies de forme globuleuse, de couleur et de saveur différentes, suivant les variétés, succèdent aux fleurs, et reçoivent le nom de *raisins*. La vigne offre une infinité de variétés : les plus connues et les plus recherchées en France sont le *maurillon hâtif* ou *raisin de Saint-Jean* pour les primeurs; le *maurillon* ou *pineau de Bourgogne*, le *franc-pineau*, le *carbonet*, le *malbet*, le *verdot*, le *meunier*, le *muscadet*, le *meslier blanc*, etc., pour les vins ordinaires et vins fins; le *teinturier* pour la force en couleur; la *piquepoule*, le *clairet* pour la force alcoolique; le *chasselas*, le *muscat blanc*, *gris*, *rouge*, le *malaga*, le *corinthe*, etc., pour la table. La vigne ne croît, en donnant de bons produits, qu'entre certaines limites de climat comprises en général entre le 30° et le 50° de latitude; ce qui fait que la France est un des pays les mieux partagés pour la production du vin. Elle réussit surtout dans un terrain calcaire, un sol graveleux, crayeux ou primitivement volcanique. La vigne se reproduit principalement par bouture en crossette ou en chevelu, par marcotte et par semis: elle se prête aussi facilement à la greffe. On devrait avoir soin de ne réunir dans une plantation que des vignes de la même espèce, afin que les raisins soient tous mûrs vers la même époque (*voy.* VENDANGE), et fournissent un vin de meilleure qualité. Pour empêcher les fruits de toucher la terre, on donne aux *ceps* de vigne un appui formé d'échalas, ou bien d'arbres que l'on étête : culture que l'on nomme *en hautains*. Les raisins de table viennent sur des treilles et espaliers. Des labours et des binages sont nécessaires aux vignobles; les engrais animaux leur sont peu propices : le mieux est d'y transporter des terres nouvelles. La taille de la vigne a pour but de régler la production des fruits, de manière à les rendre plus hâtifs : on la pratique en retranchant la partie supérieure des jeunes sarments. Le pincement consiste à couper l'extrémité supérieure des jeunes pousses lorsque les grains sont formés, ce qui les fait devenir plus gros. L'ébourgeonnement résulte du retranchement d'une partie des bourgeons. Les gelées du printemps détruisent souvent les fleurs de la vigne; puis, quand elle vient à nouer, la coulure peut encore détruire les espérances du vigneron. Des insectes et d'autres animaux viennent aussi l'attaquer et lui causer de graves dommages.

Les raisins bien mûrs sont fort agréables au goût. Ils contiennent du mucilage, du sucre et un peu d'acide. Ils sont adoucissants, rafraîchissants et légère-

ment laxatifs. On a imaginé différents moyens pour les conserver. On peut les garder suspendus dans une chambre ou les faire sécher au soleil ou au four. Les raisins secs de Corinthe jouissent, comme on sait, d'une certaine réputation. Le raisin qui n'est pas mûr reçoit le nom de *verjus*. On donne aussi cette dénomination à une sorte de raisin à gros grains qui ne mûrit que fort tard. L'acidité et l'astringence de ce fruit le font employer comme assaisonnement en guise de vinaigre. On en fait aussi une confiture recherchée.

Noé, Osiris, Bacchus (*voy.* ces noms) passèrent, dans l'antiquité, pour avoir appris aux hommes la culture de la vigne. Il n'est point douteux qu'elle soit originaire de l'Asie; de là elle passa en Grèce, en Italie, en Espagne, dans les Gaules, par les soins des Phocéens. On l'a retrouvée cependant en Amérique, mais seulement à l'état sauvage.

Parmi les autres espèces de vignes, on cite la *vigne à gros fruit* (*vitis labrusca*, L.) ou *fox grappe* des Anglais, et la *vigne vulpine* (*vitis cordifolia*, Mich.), ou *winter grappe* des Anglais, que l'on trouve toutes deux dans l'Amérique septentrionale : leurs feuilles sont en cœur et dentées; leurs fruits sont mangeables; ceux de la première acquièrent quelquefois la grosseur d'une noix, ceux de la seconde, au contraire, sont à peine de la grosseur d'un pois. La *vigne ripaire*, qui se trouve sur les bords du Mississipi et de l'Ohio, donne des fruits excessivement acerbes; la *vigne vierge* (*vitis hederacea*, Willd.; *hedera quinquefolia*, L.), est aussi originaire de l'Amérique septentrionale, où elle s'élève au-dessus des plus grands arbres et le long des rochers : elle est surtout cultivée pour masquer les murs exposés au nord. Z.

VIGNES (Pierre des), *P. de Vineis*, chancelier de l'empereur Frédéric II (*voy.*), et auteur de plusieurs ouvrages bons à consulter sur son règne. Né à Capoue de parents obscurs, il mourut misérablement l'an 1249. Le soupçonnant de trahison, l'empereur lui fit crever les yeux; enfermé ensuite dans un cachot, à Pise, le célèbre homme d'état se fracassa le crâne contre un pilier, et mit ainsi fin à ses cruelles souffrances. X.

VIGNOBLE, *voy.* Vigne.

VIGNY (Alfred, comte de), né à Loches (Indre-et-Loire), le 27 mars 1799, fut envoyé de bonne heure à Paris pour faire ses études, puis confié aux soins d'un précepteur qui ne put le détourner de sa vocation pour l'état militaire. Fils d'un père qui avait servi sous Louis XV et Louis XVI, élevé au bruit retentissant de nos victoires, il ne voyait pas l'heure de paraître sur un champ de bataille, et à 16 ans il entra dans les mousquetaires rouges de la maison du roi. Mais le démon de la guerre était enchaîné sous la Restauration. Que fera le jeune Alfred de cette avidité d'émotions qui le jeta si tôt dans l'armée? Va-t-il donner aux estaminets les loisirs de la garnison? Il a un Homère, une Bible, une âme ardente et rêveuse : il sera poëte. L'année suivante, on supprime les compagnies rouges : Alfred passe dans l'infanterie de la garde, et son portefeuille s'enrichit d'admirables études. C'est vraiment un prodige que les premières œuvres de ce soldat imberbe, aux pensées graves, aux formes antiques. Tandis que Lamartine laisse couler en *Méditations* le trop-plein de son âme, que V. Hugo jette les premières laves de son génie aux concours des Jeux-Floraux, le comte de Vigny, semblable à son Moïse, converse plus souvent avec Dieu qu'avec les hommes; il n'entend pas les bruits du monde au sein de Paris, il se recueille et se crée une solitude au milieu de ses joyeux compagnons d'armes; il conçoit sans peine, mais enfante avec douleur des épopées en miniature, œuvres uniques par leur originalité, sorties d'une âme supérieure pour le charme des esprits d'élite, belles, nobles, splendides, où dominent le neuf et le grand, où la grâce est parfois à côté du sublime, où l'art semble porté à son comble, où manquent cependant plusieurs qualités de l'art, à savoir l'air d'aisance et de facilité, le naturel, la cohérence parfaite et l'habile fusion des parties. Dans la magnificence du style se trouvent aussi des abstractions pénibles, des images cherchées, des phrases laborieuses, ce qui contribue à empêcher ces remarquables in-

spirations d'être populaires. Il est du moins un fait incontestable, c'est que les admirations solitaires qui ont accueilli les publications successives des poésies de M. de Vigny, de 1822 à 1844, ont peu fait retentir la renommée, et que l'auteur serait loin d'occuper dans l'opinion la place qu'il a acquise, et qui est au-dessous de son mérite, s'il n'avait pas d'autres titres qu'*Éloa*, *Dolorida*, *Moïse*.

Les déceptions qu'éprouva M. de Vigny dans sa noble carrière de militaire et de poëte (car il attendait la guerre et le succès) l'agitèrent vivement en 1823. Il entra dans la ligne et se flatta de passer en Espagne; mais on le tint cantonné dans les Pyrénées. Forcé de remettre dans le fourreau son épée vierge, il se maria en 1826, donna bientôt sa démission de capitaine d'infanterie, et chercha les périls dans l'arène littéraire, où devaient se livrer de sérieuses batailles. L'année de son mariage, il avait publié *Cinq-Mars, ou une Conjuration sous Louis XIII*, 2 vol. in-8°. Au mois de janvier 1829, il mit en tête de la 4e édition de ce roman ses *Réflexions sur la vérité dans l'art*. Là commencent timidement les hostilités du critique par une distinction entre la *vérité de l'art* et le *vrai du fait*, après laquelle l'auteur fait trop bon marché de l'histoire.

Au mois d'octobre, M. de Vigny entre sérieusement en campagne : il donne au Théâtre-Français une traduction en vers du *More de Venise*, et, dans une *Lettre à lord* ***, il tombe avec vigueur sur nos classiques, et s'escrime en faveur du système dramatique essayé quelques mois après dans *Hernani*, système fécond en théorie et qui malheureusement semble condamné à une longue enfance par la série de tentatives qui n'ont abouti qu'à *Ruy-Blas* et aux *Burgraves*. Othello fut écouté plusieurs fois avec assez de calme par un public qui, dégoûté de l'ancien système, consentait à juger les œuvres du nouveau : il ne vit dans l'importation de la pièce anglaise qu'une escarmouche contre notre vieux théâtre. *La Maréchale d'Ancre*, drame en 5 actes et en prose, joué à l'Odéon le 25 juin 1831, n'excita point les vives sympathies de la foule; mais le poëte obtint au Théâtre-Français un beau triomphe, un triomphe difficile, le 12 février 1835. Il y vit applaudir *Chatterton*, drame en 3 actes et en prose, attendrissant plaidoyer en faveur d'une idée peu réfléchie, développée avec un rare talent dans *Stello*, roman philosophique publié l'année précédente. L'auteur, vivement affecté du sort de quelques poëtes, fait raconter à Stello, jeune homme riche qui a un accès de migraine, par son vieux docteur (le docteur noir), la mort de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier. Son but est de prouver que les poëtes sont « une race toujours maudite par les puissances de la terre. » Il cherche à établir, par l'exemple de Gilbert, que le gouvernement monarchique les craint comme penseurs; par celui de Chatterton, que l'aristocratie les dédaigne comme inutiles; par celui d'A. Chénier, que le républicain les hait et les nivelle comme supériorités aristocratiques. « Sommes-nous donc, s'écrie-t-il, des ilotes éternels des sociétés? » A voir la fortune qu'ont si légitimement faite de nos jours les vrais favoris de la muse, les réclamations de M. de Vigny manquent au moins d'opportunité. D'ailleurs, les remèdes qu'il propose seraient-ils possibles? Son éloquence en faveur de ceux qu'il plaint, perdue, nous le craignons, pour le salut des grands poëtes, est propre à nourrir l'orgueil des talents médiocres, trop disposés à se croire au rang des génies.

En 1835, M. de Vigny réunit dans un volume trois histoires publiées séparément, et les enchâssa dans des chapitres philosophiques d'une grande valeur, le tout portant ce titre : *Servitude et Grandeur militaires*. La conclusion renferme des aperçus bien remarquables sur la religion de l'honneur.

Les principales productions de M. de Vigny ont été réunies en 7 vol. in-8°, Paris, 1838-9. Le 1er se compose des poëmes, auxquels une révision trop sévère a fait subir des retranchements; les tomes 2 à 7 sont occupés par les autres ouvrages que nous avons mentionnés, et auxquels il faut ajouter *le Marchand de Venise*, comédie en 3 actes et en vers; et *Quitte pour la peur*, proverbe com-

posé pour une représentation à bénéfice, donnée le 30 mai 1833 sur le théâtre de l'Opéra. Au moment où nous écrivons, on annonce de M. de Vigny un nouveau recueil : *Poëmes philosophiques*, dont le prologue en vers a été publié dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 juillet 1844. J. T-v-s.

VIGOGNE, *voy.* Lama.

VIGUERIE, juridiction du *viguier* (*vicarius*). C'était, chez les Francs, une division administrative que l'on confondait le plus souvent avec la centaine. Le viguier était le lieutenant du comte :

Je vous fais mon viguier, le miien lieu tenrez.
(*Chron. de B. du Guesclin.*)

Aussi dans certaines localités, à Bourges par exemple, on disait indifféremment *viguier*, *vicomte*, ou même *voyer*. Plus tard ce fut un juge de première instance, qui n'avait pas partout les mêmes fonctions, mais dont l'office approchait beaucoup de celui des juges royaux subordonnés aux baillis qu'on appelait *prévôts* dans la majeure partie du ressort du parlement de Paris. Il y avait des viguiers en Languedoc, en Provence, en Roussillon, etc. M. La Fontenelle de Vaudoré a publié des *Recherches sur les vigueries du Poitou*. Les vigueries ont été supprimées par la loi du 7-11 sept. 1790.

VILAIN (*villanus*, de *villa*, campagne, maison de plaisance). Au temps de la féodalité, on nommait ainsi le colon (*voy.*), l'homme attaché à la terre, le paysan. Quoiqu'on ne confondît pas les vilains avec les serfs (*voy.*), ils eurent beaucoup à souffrir, ainsi que l'attestent les émeutes auxquelles ils se livrèrent. Dans le langage ordinaire, souvent inexact, *vilain* est quelquefois synonyme de *roturier* (*voy.*) et l'opposé du *noble*. Enfin vulgairement on se sert de ce mot pour désigner quelque chose de laid, de sale ou d'ignoble. X.

VILLA, nom donné chez les Romains à une maison de campagne, à une métairie ou à une ferme. Une villa comprenait l'habitation du maître, *villa urbana*, la ferme, *villa rustica*, et les bâtiments destinés à serrer les produits du sol, *villa fructuaria*. Dans les derniers temps de la république et sous les premiers empereurs, les Romains se plurent à accumuler dans leurs maisons de campagne toutes les prodigalités du luxe. Ces habitations devinrent de véritables palais, et il se groupa tout autour tant de bâtiments de toute espèce, qu'elles présentaient l'aspect de villages et de villes. De nos jours encore, on trouve aux environs des grandes villes de l'Italie de nombreuses villas. Plusieurs réunies forment une paroisse, car il n'y a pas, à proprement parler, de villages. Parmi les plus célèbres de la Campagne de Rome, on doit citer les villas Borghèse, Aldobrandini, Estense, Ludovisi qui possèdent de riches collections d'antiques. *C. L.*

VILLANELLE (de *vilano*, paysan), genre de poésie depuis longtemps abandonné, si ce n'est dans les campagnes où l'on appelle encore villanelle un air rustique, un chant propre à la danse, chant allègre et d'un rhythme vif. Dans l'origine, la villanelle, importation espagnole ou italienne, était une petite poésie pastorale, coupée en tercets et se terminant par un quatrain avec refrain, empreinte d'ailleurs d'une douce mélancolie. Grevin la mit à la mode; Passerat et H. d'Urfé sont aussi cités parmi les principaux auteurs de villanelles. Z.

VILLARET (Claude), continuateur de l'*Histoire de France* par Velly, qu'il conduisit jusqu'à la moitié du règne de Louis XI. Né à Paris vers 1715, mort en 1766, il passa sa vie dans divers emplois, après avoir été d'abord comédien. Il composa lui-même différentes pièces de théâtre ainsi que des romans.

VILLARET, *voy.* Joyeuse.

VILLARS (Louis-Hector, duc de), maréchal de France, l'un des capitaines les plus célèbres de son temps, naquit à Moulins en 1653. Il était fils du marquis Pierre de Villars, employé avec succès dans diverses négociations, et de la sœur du maréchal de Bellefonds, dont nous possédons des lettres intéressantes. Le jeune Villars entra dans les pages et se fit bien vite remarquer par sa bravoure. Il servit tour à tour sous Turenne, sous Condé, sous le duc de Luxembourg, et fut envoyé en ambassade à Munich et à Vienne. En 1702, il fut chargé de secourir l'électeur de Bavière. Passant le Rhin à Huningue, Villars bat le prince Louis

de Bade à Friedlingen (14 oct.), et reçoit le bâton de maréchal de France. Cependant il ne réussit pas d'abord à opérer sa jonction avec l'électeur : elle n'eut lieu que plus tard, et dans l'intervalle Villars, par une marche rapide, surprit Kehl qui fut forcé de se rendre. Une fois réuni à l'électeur, il lui proposa de marcher sur Vienne ; mais les irrésolutions de celui-ci firent échouer ce plan audacieux. Le 20 sept. 1703, Villars remporta la victoire de Hochstædt (*voy.*), puis il demanda son rappel. Louis XIV le chargea d'apaiser les troubles du Languedoc (*voy.* CAMISARDS), et, satisfait de ses services, il lui donna le cordon bleu, puis il le chargea de visiter les frontières de l'est. Villars ayant établi son camp à Fronsberg, Marlborough vint bientôt le reconnaître, mais il n'osa l'attaquer. Villars enlève alors Trèves et Sarrebourg, se porte en Alsace et force les lignes de Wissembourg (1705). L'année suivante, il entre à Lauterbourg et à Haguenau; mais le funeste résultat de la bataille de Ramillies, perdue par Villeroi, paralysa ses opérations. La meilleure partie de ses troupes lui fut retirée; néanmoins, avec une admirable vigueur, il enleva les lignes de Stollhoffen (23 mai 1707), occupa Stuttgart, et poussa en Franconie et en Souabe des partis qui mirent tout le pays à contribution. Le roi envoya ensuite Villars à l'armée du Dauphiné, avec laquelle il pénétra dans le Piémont (1708).

Cependant la frontière de Flandre était sérieusement menacée. Lille tombait au pouvoir de l'ennemi. Villars fut alors opposé à Marlborough et au prince Eugène. Il les vit encore s'emparer de Tournai, et, jugeant une grande bataille inévitable, il la leur offrit à Malplaquet (11 sept. 1709). Une blessure lui cassa le genou presqu'au commencement de l'action. L'officier général qui commandait le centre avait été tué à la première décharge. Marlborough culbuta ce corps resté sans chef et vint se placer entre les deux ailes victorieuses. Malgré les efforts du maréchal de Boufflers, il fallut se décider à la retraite qui se fit en bon ordre. Cette *boucherie* avait tellement affaibli les alliés, qu'au lieu de pousser plus loin leurs succès, ils durent songer à rétrograder. Villars, rapporté à Versailles, y fut traité dans le palais même. A peine guéri, il voulut retourner à son armée, mais plusieurs campagnes se passèrent en observation. Enfin au milieu des malheurs qui accablaient la France, il emporta le fameux camp de Denain (24 juillet 1712) et rétablit les affaires de Louis XIV. Cette célèbre journée fit tomber Marchiennes et d'autres places au pouvoir du maréchal. Le roi, reconnaissant, lui accorda le gouvernement de Provence. L'année suivante, la paix d'Utrecht fut signée. La guerre dut néanmoins continuer avec l'Empereur. Villars s'empare de Spire, investit Landau qui se rend à discrétion, prend Fribourg en présence du prince Eugène, et les négociations de paix s'ouvrent à Rastadt entre les deux héros qui avaient appris à s'estimer mutuellement à la cour de Vienne et sur le champ de bataille. Villars sollicita alors l'épée de connétable, mais le roi refusa de rétablir cette charge. Le roi d'Espagne lui envoya son ordre de la Toison-d'Or, et l'Académie-Française l'appela dans son sein. Nommé membre du conseil de régence après la mort de Louis XIV, Villars y combattit sans succès le système politique de l'abbé Dubois. Il se mit à parcourir en détail son gouvernement et fit creuser un canal qui porte son nom. Il assista au sacre de Louis XV et reçut plus tard de ce prince le titre de maréchal-général de France, dont Turenne seul avant lui avait été revêtu. Philippe V l'avait déjà créé grand d'Espagne de 1re classe.

La guerre vint à éclater de nouveau ; Villars fut envoyé en Italie. A l'âge de 81 ans, il accomplit au cœur de l'hiver la conquête du Milanez et du duché de Mantoue, et s'empara de plusieurs places importantes. Mécontent du roi de Sardaigne qu'il venait de servir, Villars demanda son rappel. Épuisé par les fatigues de tout genre, il dut s'arrêter à Turin, et c'est là qu'il expira le 17 juin 1734. On a imprimé des *Mémoires du maréchal de Villars*, mais le premier volume est seul sorti de sa plume. Anquetil a écrit sa vie (1784, 4 vol. in-12) d'après des matériaux authentiques.

HONORÉ-ARMAND, duc de Villars, prin-

ce de Martigues, né le 4 déc. 1702, élevé à la pairie dès 1708, succéda au maréchal son père dans la plupart de ses dignités, et même à l'Académie. Il parvint au grade de brigadier dans les armées du roi. Lié avec les académiciens les plus célèbres, et surtout avec Voltaire, il manifesta toute sa vie beaucoup de goût pour les lettres, fit plusieurs fondations utiles, et mourut au mois de mai 1770. Il n'eut qu'une fille qui prit le voile. D'Alembert a fait l'éloge de ces deux illustres académiciens. X.

VILLAVICIOSA (BATAILLE DE), gagnée, le 10 déc. 1710, par le maréchal duc de Vendôme (*voy.*) sur Stahrenberg. *Voir* Sismondi, *Hist. des Français*, t. XXVII, p. 114. Villaviciosa est un village sur le Henares, dans la province de Guadalaxara (Nouvelle-Castille).

VILLE. Dans la plupart des pays, on appelle *ville*, par opposition à bourg et à village, non pas seulement un assemblage de maisons plus considérable, mais une réunion d'hommes placés sous l'administration d'un magistrat municipal et jouissant de certains priviléges, comme du droit d'exercer le commerce, les arts et les métiers. L'origine des villes remonte à la plus haute antiquité. Dès que l'instinct social et surtout le besoin de se protéger mutuellement contre les attaques de familles plus puissantes eurent poussé un certain nombre de familles à se réunir et à s'associer dans l'intérêt de leur défense commune, il y eut des villes. On ne tarda pas à les entourer de murailles pour les mettre à l'abri des brigandages ou des insultes des hordes errantes. A mesure que les chefs des familles confédérées moururent, on les remplaça par les membres les plus capables de la communauté, sans avoir égard à la naissance : telle fut l'origine des premiers états de l'antiquité. Les premières villes furent bâties sous le doux ciel de l'Asie, de l'Afrique, de la Grèce et de l'Italie. Les Égyptiens et les Phéniciens en fondèrent un grand nombre, qui toutes atteignirent bientôt un haut degré de prospérité. Les Égyptiens tenaient Thèbes (*Diospolis*) pour plus ancienne que toutes les villes de la Grèce, et, selon Pline, ce fut l'an 1582 av. J.-C. que Cécrops aurait fondé dans ce dernier pays *Cecropia*, qui prit plus tard le nom d'Athènes. Heeren observe que la fondation des villes a été la principale source de la constitution républicaine des états de l'antiquité. Le fait est constant en ce qui concerne la Grèce. L'histoire mentionne plusieurs confédérations entre des villes dès les temps les plus reculés, comme la confédération phénicienne, qui comprenait Tyr, Sidon et d'autres villes, et la ligue achéenne (*voy.*), conclue par les plus puissantes cités helléniques, dans le but de briser la suprématie des Macédoniens. Chez les Romains, la cité de Quirinus était la ville par excellence (*urbs*) ; mais ils fondèrent en Italie et puis aussi au dehors des municipes (*voy.*) jouissant du droit de citoyens romains, et des colonies dont la condition à cet égard variait et dont un sillon de la charrue traçait la première enceinte. A l'endroit où l'on voulait établir une entrée, on soulevait la charrue et on la portait à quelques pas de là, ce qui faisait nommer ces ouvertures portes. Quoique souvent regardées comme inviolables (*sanctæ*), les portes n'étaient pas sacrées au même degré que les murs. De bonne heure il y eut des villes et des municipes dans les Gaules : outre Marseille, fondée par les Phocéens, César en nomme déjà un très-grand nombre, et Paris même date de son époque. Sous le règne d'Auguste, les Romains commencèrent à fonder des colonies en Allemagne. Ils ne tardèrent pas à bâtir également en Suisse des villes et des bourgs qui, détruits en grande partie par les Alemanni, ne furent réédifiés que sous la domination des Francs (496 de J.-C.). Ce fut Charlemagne qui habitua les Allemands à vivre dans des villes, dont il fonda un grand nombre. Ses successeurs, principalement l'empereur Henri Ier, marchèrent sur ses traces. Les grands priviléges que ce dernier accorda aux bourgeois (*voy.*) des villes firent surmonter peu à peu à ses sujets leur aversion pour une vie sédentaire. Les brigandages exercés par les nobles dans les campagnes, en forçant les paysans à chercher un asile dans les villes, contribuèrent à leur prospérité. Ces fugitifs n'y étaient pas toujours reçus, mais alors on les établissait dans des faubourgs où

ils jouissaient d'une égale protection, sinon des mêmes priviléges. Sous l'empereur Conrad III, les villes lombardes, Milan à leur tête, fières de leurs richesses et de leur puissance, formèrent une ligue pour conquérir leur indépendance. Frédéric Ier rasa Milan; mais elle sortit bientôt de ses ruines, et, soutenues par le pape, les villes lombardes contraignirent l'Empereur à signer à Constance une paix très désavantageuse. Pendant l'interrègne de 1256 à 1272, deux ligues non moins puissantes s'organisèrent, l'une entre les villes du nord de l'Allemagne (*voy.* Anséatiques), l'autre entre celles des bords du Rhin, depuis les Alpes jusqu'au confluent du Mein. Avec le temps, dans toute l'Europe civilisée, les villes obtinrent le droit de se faire représenter dans les assemblées politiques, c'est-à-dire une part dans le gouvernement de l'état, et elles devinrent ainsi des foyers de lumières et des centres de prospérité matérielle. Cependant les villes lombardes, quoique toujours riches et florissantes, tombèrent pour la plupart sous la domination de quelques familles; elles perdirent leurs constitutions républicaines, et le lien qui les unissait fut dissous. Les ligues allemandes eurent le même sort. Plus la puissance des princes se consolida et s'étendit, plus l'importance des villes baissa, et elles passèrent successivement sous l'autorité des princes leurs voisins. Cependant Hambourg, Augsbourg, Nuremberg, Francfort-sur-le-Mein, Strasbourg et autres restèrent des villes libres et impériales fort importantes, et même au XVIIIe siècle on comptait encore sur le banc rhénan 14 villes de cette catégorie et sur le banc souabe 37. Elles étaient immédiates de l'Empire et jouissaient de droits et priviléges considérables. Les derniers vestiges de leur indépendance disparurent toutefois en 1803. De toutes les villes ci-devant impériales de l'Allemagne, il n'y a que Hambourg, Lubeck, Brême et Francfort qui aient été reconstituées en états libres par le congrès de Vienne, qui forma en même temps de la ville de Cracovie (*voy.* ces noms) une république avec une indépendance nominale qui n'a point été respectée de nos jours par ceux qui, aucun d'entre eux ne voulant l'abandonner à l'autre, avaient cependant le plus contribué à lui faire cette situation toujours compromise. Les villes *royales* de Hongrie et d'autres contrées de l'Europe orientale jouissaient aussi de droits particuliers. *C. L.*

VILLE (Hôtel-de-), édifice où s'assemble et où siége l'autorité municipale. En Allemagne, on l'appelle *Rathhaus*, maison du conseil, et en Angleterre *Townhall*, salle de la ville. Dans les pays où le régime municipal s'est développé de bonne heure et où les villes se sont gouvernées elles-mêmes, ces édifices ont pris un aspect digne des assemblées qu'ils étaient destinés à recevoir et de l'importance qu'ils avaient sous le rapport politique et administratif. Dans la plupart des villes de la Belgique, les hôtels-de-ville, bâtis dans le style de l'architecture gothique, sont des édifices imposants, s'élevant avec une sorte de majesté sur la principale place publique, renfermant de vastes salles où la bourgeoisie tenait ses délibérations, et surmontés d'un beffroi dont la cloche appelait les bourgeois au conseil ou aux élections. L'hôtel-de-ville de Bruxelles, construit dans la première moitié du xve siècle, est le principal monument d'architecture de la ville basse; il est orné d'une tour de 121m de haut et flanqué de tourelles aux quatre angles. L'intérieur est assez vaste pour que les foires de la ville puissent se tenir dans l'enceinte de cet édifice. La ville de Gand, où la bourgeoisie a déployé autrefois une énergie souvent turbulente, montre avec fierté son hôtel-de-ville à deux façades, l'une gothique, l'autre moderne, et son beffroi qui est une grande tour isolée. L'hôtel-de-ville d'Amsterdam a longtemps passé pour être un des plus beaux édifices de la Hollande; mais il était bien moins ancien que la plupart des hôtels-de-ville de la Belgique, ayant été construit seulement au milieu du XVIIe siècle. Ses fondations reposent sur plus de 13,000 pilotis, à ce que l'on assure; il est orné de peintures et de sculptures; il a 93m de large sur 78 de long et 38 de haut, et il est surmonté d'une tour avec un carillon; mais dans ce siècle on a enlevé cet édifice à la ville pour en faire un palais du roi.

Les anciennes villes libres d'Allemagne rappellent par la grandeur et le caractère imposant de leurs hôtels publics le pouvoir dont jouissait le commerce. Celui d'Aix-la-Chapelle, bâti sur l'emplacement de l'ancien palais de Charlemagne, mérite d'être cité dans ce nombre. Les empereurs d'Allemagne y célébraient leur avénement, et on y montre la salle où fut signée la paix de 1648. La France, à l'exception de la partie septentrionale, a peu d'hôtels-de-ville remarquables. Celui de Paris fait exception. C'était d'abord une simple maison située auprès du Châtelet, et appelée la *Maison de la marchandise*, puis une autre maison du même quartier, nommée le *Parloir aux Bourgeois*, qui servaient d'hôtel-de-ville; plus tard, ce *parloir* fut transféré dans un édifice plus vaste, muni de fossés et de tours, dans le quartier de l'Université. Ce ne fut qu'au XVI^e^ siècle que le siége de la commune ou de l'autorité municipale fut transféré dans la *Maison aux Dauphins*, place de Grève; il fallut agrandir cet édifice pour l'approprier à sa nouvelle destination; achevé dans les premières années du XVII^e^ siècle, il fut occupé par le prévôt des marchands, premier magistrat municipal de la capitale. Bien des événements s'y sont passés, surtout dans les temps de troubles, quand le pouvoir de la commune croissait aux dépens de celui du gouvernement, en particulier lors de la Fronde, de la grande révolution, et en dernier lieu lors de la révolution de 1830. Depuis le régime impérial, l'hôtel-de-ville étant devenu le siége de la préfecture de la Seine, outre sa destination de maison communale, il ne suffisait plus, et au lieu d'en construire un autre, on a préféré, de nos jours, agrandir du double l'hôtel-de-ville existant. On en a donné la description à l'art. PARIS, T. XIX, p. 221*. L'hôtel-de-ville de Lyon fut bâti vers le même temps que celui de Paris, et il fut orné dans la suite d'une façade sur les dessins de Mansard. Les statues des rois servaient aussi à le décorer; mais ce bel édifice a été détourné de sa destination et sert maintenant d'hôtel de préfecture.

Des emprunts faits par les rois aux bourgeois de Paris ont constitué des dettes dont les intérêts ont, pendant longtemps, été désignés sous le nom de *rentes de l'hôtel-de-ville*, rentes dont le paiement était aussi mal assuré que le remboursement du capital. D-c.

VILLEGGIATURA. On appelle ainsi en Italie les parties de campagne qui se font au printemps ou en automne et ont pour but une villa. Ce mot signifie, en outre, le séjour à la campagne, mais dans le voisinage de Rome ou en général d'une ville. X.

VILLEHARDOUIN (GEOFFROI DE), notre premier chroniqueur en langue vulgaire, naquit vers 1155 au château de ce nom, situé en Champagne, entre Bar et Arcis-sur-Aube. Aîné de sa maison, il avait deux frères et deux sœurs. Deux de ses neveux figurent parmi les conquérants et les princes du Péloponnèse. Pour lui, successeur de son père dans la dignité de maréchal de Champagne, grand chancelier du comte, il était marié et déjà père de 5 enfants lorsque l'enthousiasme naïf de ces temps le gagna, et il partit pour la croisade qui se termina par la prise de Constantinople (1204). Il y joua un rôle éminent par sa bravoure, et plus encore par la sagesse de ses avis et par sa parole éloquente. En face de l'ennemi comme dans le conseil des princes, rien ne se passait sans Villehardouin, et l'on peut dire qu'il fut le conseiller, l'orateur, le négociateur en titre de cette expédition, dont il devait encore devenir l'historien. La possession de plusieurs places en Macédoine et le titre de maréchal de Romanie furent la récompense de ses services. Il mourut vers l'an 1213 à Messinople, loin de son château des bords de l'Aube, au sein de cet empire français d'Orient, à l'établissement duquel il avait si puissamment contribué. Son livre *De la conqueste de Constantinople* fut publié pour la première fois par Blaise de Vigenère, en 1585. Ducange en a fait l'objet d'un grand travail qui a paru en 1657 in-fol. Depuis, le texte remanié de Du-

(*) Voir *l'Hôtel-de-Ville de Paris*, dessiné et publié par Vict. Calliat, précédé d'une histoire de ce monument et de recherches sur le gouvernement municipal de Paris, par M. Leroux de Lincy, Paris, 1844, in-fol. avec pl.

cange a été reproduit successivement par les auteurs du *Recueil des historiens des Gaules*, par MM. Petitot, Buchon, Michaud et Poujoulat dans leurs collections de Chroniques et Mémoires. M. Paulin Pâris, dans une nouvelle édition de Villehardouin, publiée par la Société de l'histoire de France, 1838, in-8°, s'est efforcé de rétablir, autant que possible, le style primitif de l'auteur. R-Y.

VILLÈLE (JOSEPH, comte DE), chef du ministère qui a gouverné la France pendant six années de la Restauration (1822-1827). Né à Toulouse en 1773, il suivit, en 1791, un de ses parents, de Saint-Félix, nommé commandant d'une station dans l'Inde. Les colonies françaises commençaient à ressentir alors l'action révolutionnaire de la métropole. Arrivé à l'île Bourbon au moment où les habitants venaient de former un club, de Saint-Félix ne dissimula pas ses sentiments hostiles aux institutions nouvelles; il fut bientôt proscrit par l'opinion victorieuse et forcé de se cacher. Le jeune de Villèle, arrêté à son tour, refusa avec courage de révéler la retraite de son parent. Après le départ de ce dernier et des troupes de la station, il resta à l'île Bourbon et y obtint un modeste emploi dans les habitations de M. Desbassyns; puis il devint régisseur des biens de ce colon, et les administra avec beaucoup d'ordre et d'intelligence. Enfin M. Desbassyns, satisfait de son zèle et de sa probité, lui donna sa fille en mariage. Par là M. de Villèle devint un personnage important dans l'île; il fut nommé membre de l'assemblée coloniale, et fit preuve, dans les circonstances difficiles, de sagacité, de prudence et d'activité. Ayant réalisé une partie de sa fortune en sucre et en café, il revint en France sous le consulat, et arriva dans un moment favorable, c'est-à-dire à la rupture du traité d'Amiens, en sorte qu'il tira un fort bon parti de son chargement, dont le produit lui servit à améliorer son patrimoine à Toulouse. Il y vécut dans la retraite jusqu'en 1814, livré à des études sérieuses et à des travaux agricoles.

Il partagea l'enthousiasme avec lequel la plupart des villes du midi saluèrent la Restauration. Lorsque Louis XVIII eut fait paraître la déclaration de Saint-Ouen, dans laquelle il posait les bases de la Charte, M. de Villèle publia un écrit intitulé : *Observations sur le projet de constitution, adressées à MM. les députés du département de la Haute-Garonne au Corps législatif, par un habitant de ce département.* Cette brochure, qui fit alors peu de sensation et qui n'a d'importance qu'à raison du rôle que joua plus tard son auteur, était une protestation formelle contre les principes de la Charte : « des députés élus, un corps délibérant, étaient une institution dangereuse et imprudente; les garanties pour le vote des impôts et contre les actes arbitraires ne devaient être cherchées que dans nos anciennes institutions; enfin, faire de l'irrévocabilité de la vente des biens nationaux un article fondamental de la constitution, c'était consacrer une injustice. » Telle était la substance de ce petit écrit. Après avoir secondé, à l'époque des Cent-Jours, les mesures prises par le baron de Vitrolles dans l'intérêt des Bourbons, M. de Villèle fut nommé par le duc d'Angoulême maire de Toulouse, à la seconde Restauration. Il était investi de ces fonctions lors de l'assassinat du général Ramel (*voy.* VERDETS): il n'osa pas s'opposer au mouvement; une proclamation fut la seule démarche de l'autorité municipale. Bientôt après, il fut élu membre de la Chambre de 1815, où il vota constamment avec cette majorité passionnée qui s'efforçait de jeter le gouvernement dans les réactions (*voy.* CHAMBRE INTROUVABLE). Mais, dès lors, il fondait sa réputation par des travaux sérieux et par la dextérité avec laquelle il commençait à manier la majorité.

La scission avec le ministère avait commencé par la loi d'amnistie. La lutte s'engagea encore plus avant sur la loi des élections, à laquelle le parti royaliste attachait une grande importance, car il s'agissait de s'assurer à toujours la domination dans la Chambre des députés. Le projet présenté par M. de Vaublanc, ministre de l'intérieur, ne faisait presque que légaliser le système provisoire établi par l'ordonnance du 13 juillet 1815. Dans la discussion préparatoire des bu-

reaux, M. de Villèle, avec sa logique pressante, n'eut pas de peine à démontrer que le projet tendait à concentrer dans les mains du ministère toute l'action électorale : les adjonctions de fonctionnaires, tous ces électeurs à la discrétion des préfets, n'offraient pas de garanties suffisantes. Il ne voyait la possibilité d'arriver à un résultat de *liberté royaliste* « qu'en descendant au dernier degré de la hiérarchie sociale, et en réveillant ses intimités avec l'aristocratie. » On voit là le germe du système des deux degrés d'élection, si cher au parti aristocratique, en ce qu'il consolidait l'influence des grands propriétaires sur les classes inférieures. La majorité adopta cette base, et M. de Villèle fut nommé rapporteur. Son travail fut des plus remarquables : il avait recueilli de nombreux documents, calculé toutes les chances, relevé le nombre des électeurs, la capacité et l'influence de chaque classe. Néanmoins, le projet fut rejeté par les voix du gouvernement réunies à la minorité et à cette portion du centre gauche qui défendait alors vivement la prérogative royale.

Dans cette session, M. de Villèle, aidé de MM. Corbière et de La Bourdonnaye (*voy.*), établissait l'omnipotence parlementaire et pressentait les vrais principes du gouvernement représentatif; mais c'était dans l'intérêt d'un parti qui marchait à la conquête du pouvoir. Que devinrent plus tard ces principes? comment concilier ces opinions avec les actes de la majorité royaliste une fois qu'elle eut envahi le gouvernement, en 1821?

Les excès de la Chambre de 1815 avaient provoqué l'ordonnance du 5 septembre. La Chambre de 1816 contenait encore de 70 à 80 membres de l'ancienne majorité. C'est alors que M. de Villèle fit preuve d'une haute capacité par la manière dont il sut organiser son parti, le discipliner, harceler le ministère, en adoptant le rôle des minorités, la défense des libertés publiques, et mettant en pratique cette devise qu'il a rendue célèbre : « Tout vient à point à qui sait attendre. »

La session de 1818 le retrouva parmi les défenseurs de la liberté de la presse. Vers la fin de cette année, le duc de Richelieu, chef du ministère, cherchait à se rapprocher de la droite : il eut des conférences avec M. de Villèle, qui promit l'appui des royalistes, à la condition que la loi électorale serait modifiée. Il devait avoir le portefeuille de la marine dans la nouvelle combinaison; mais le ministère tomba, et fit place au cabinet présidé par le marquis Dessolles. Pendant les treize ou quatorze mois que dura ce ministère, apogée de la faveur de M. Decazes (*voy.* ces noms), le côté droit s'effaça et resta spectateur du débat où la gauche jouait le principal rôle. Ses démonstrations principales furent en faveur de la proposition Barthélemy (*voy.*) dirigée contre la loi des élections. Tandis que de La Bourdonnaye, à la tête de quelques membres de la droite, repoussait toutes les avances de M. Decazes, le gros du parti, sous la conduite de MM. de Villèle et Corbière, se montrait moins éloigné d'un rapprochement. Mais l'assassinat du duc de Berry vint précipiter la chute du ministère. On se rappelle la sortie furibonde de Clausel de Coussergues (*voy.*), qui proposa un acte d'accusation contre M. Decazes, comme complice de l'assassinat du prince. M. de Villèle le prit alors à part, et lui dit : « Votre proposition est mal rédigée; accuser M. Decazes de complicité avec Louvel est absurde; il faut l'accuser vaguement d'attentat de haute trahison. »

Le second ministère du duc de Richelieu ne fut qu'une transition pour arriver au système royaliste pur. Ce fut un instrument passif que le parti brisa lorsqu'il en eut obtenu tout ce qu'il pouvait donner. Quand la loi du double vote eut envoyé une majorité réactionnaire, elle imposa d'abord au cabinet MM. de Villèle et Corbière, comme ministres sans portefeuille; puis, mécontente de la marche incertaine et timide de ce cabinet, elle le renversa, pour en composer un avec les hommes qui avaient sa confiance (14 déc. 1821).

Ici commence la longue administration de M. de Villèle, dans laquelle il mit une capacité incontestable au service d'une cause impopulaire. Cette ad-

ministration ne présente qu'une série de concessions arrachées chaque année par la majorité royaliste. C'était pour satisfaire la faction oligarchique, soutenue par la congrégation, qu'on élaborait successivement ces lois rétrogrades dont le souvenir pèse sur le triumvirat Villèle, Corbière et Peyronnet.

Si, dans la longue et patiente candidature par laquelle il se prépara au pouvoir, M. de Villèle sut se faire accepter pour chef de son parti par sa tactique habile et par l'art avec lequel il formulait les idées de la majorité, il sut également dissiper d'anciennes répugnances du roi Louis XVIII par la sagacité et la modération dont il fit preuve dans toutes les occasions importantes. Comme vice-président de la Chambre, il avait, pendant quelques jours, remplacé Ravez au fauteuil et s'était concilié l'approbation générale par une grande impartialité. Comme homme de tribune, il avait la voix nasillarde et des formes disgracieuses, mais une puissance de raisonnement unie à un ton de simplicité qui allait à tous les esprits; il plaisait à la majorité par le soin avec lequel il s'attachait à répondre à toutes les objections ; nul n'éludait une difficulté avec plus d'adresse, un argument avec plus de dextérité. Au pouvoir, il se distingua par le rare talent d'écouter, par l'esprit d'ordre, et par une immense aptitude pour embrasser les détails des affaires. Il savait ne faire qu'une chose à la fois, et son bureau était toujours dégagé des paperasses dont tant d'autres se laissent encombrer. Administrateur habile, il continua l'œuvre laborieusement commencée par ses prédécesseurs MM. Roy et Corvetto; il apporta de nombreuses améliorations dans les finances, perfectionna la comptabilité, et établit l'ordre et l'économie dans la gestion du trésor. Comme ministre dirigeant, il était supérieur à tous ses collègues, mais ses vues n'embrassaient qu'un horizon borné; ses idées, essentiellement pratiques, se mouvaient dans une sphère étroite; sa politique, circonscrite aux intérêts du moment, était incapable de sacrifier à une pensée grande, généreuse, ou à une vue d'avenir; en un mot, M. de Villèle était un homme d'affaires bien plus qu'un homme d'état.

Cependant il avait beaucoup plus qu'aucun de ses collègues le sentiment des besoins réels de la France, et l'esprit de modération qui en était la conséquence fut la cause principale du crédit qu'il finit par obtenir auprès de Louis XVIII. Ce prince lui pardonnait en faveur de la rectitude de sa raison ses manières un peu bourgeoises.

La première affaire grave dans laquelle parut l'action de M. de Villèle, comme ministre dirigeant, fut celle de la guerre d'Espagne, et il est juste de dire qu'il fit tout ce qu'il était en lui pour l'éviter ou pour l'éloigner; mais il avait derrière lui un parti ardent qui le poussait et qu'il était tenu de satisfaire; il ne gardait le pouvoir qu'à ce prix. Le duc Mathieu de Montmorency (*voy.*), alors ministre des affaires étrangères, s'était engagé témérairement, d'abord à Vienne, puis à Vérone, où il représentait le parti qui voulait l'intervention en Espagne. M. de Villèle fit comprendre au roi, dont l'estime grandissait pour lui, la nécessité d'une présidence du conseil, comme moyen de s'opposer aux engagements imprévus que M. de Montmorency aurait pu prendre au congrès. Il était effrayé des conséquences d'une guerre ; il prévoyait les embarras des finances et la crise commerciale. Il était soutenu dans sa résistance par l'opinion publique, par la banque, l'industrie et le commerce, avec lesquels il s'était mis en rapport intime. Cependant le pavillon Marsan, le clergé, les feuilles absolutistes poussaient à la guerre avec fougue et avec tenacité. M. de Montmorency donna sa démission, et M. de Villèle fut chargé de l'*intérim*. On vit dès lors qu'il était de fait comme de nom président du conseil. Les tentatives d'accommodement, soit avec les cortès, soit avec Ferdinand, échouèrent des deux côtés. M. de Villèle ne pouvait néanmoins se décider aux hostilités; mais la réunion Piet s'expliqua si nettement que le président du conseil vit l'impossibilité de résister au torrent. Le discours de la couronne dut parler de guerre. Toute la préoccupation fut, dès

lors, de se servir d'expressions tellement mesurées, qu'elles ne fermassent pas tout espoir de conciliation. Ce que M. de Villèle dit dans la discussion à la Chambre, que la France était dans l'alternative d'attaquer la révolution espagnole sur les Pyrénées ou de la défendre sur le Rhin, a été démenti. L'histoire aura à éclaircir ce fait de l'influence exercée alors par les trois cours de Russie, d'Autriche et de Prusse. Quoi qu'il en soit, M. de Villèle se détermina à regret au rappel de notre ambassadeur à Madrid. Quand on connut à Paris cette nouvelle, un immense mouvement de baisse se fit à la bourse, comme le premier ministre l'avait craint.

Cette affaire de la guerre d'Espagne montra M. de Villèle tel qu'il a été dans tout son ministère. On y voit l'homme politique qui n'est pas son maître : personnellement opposé à une mesure, il s'y laissait pousser malgré lui. Un autre eût donné sa démission, mais lui n'était pas pour ces partis tranchés; il aimait mieux temporiser et transiger avec les événements. Il résistait d'abord à son parti, puis il cédait peu à peu; il n'était pas de force à le dominer, et il finissait par traduire en mesures de gouvernement tout ce que ses exigeants amis lui imposaient. Il faut donc distinguer deux hommes en lui : l'administrateur et le chef de la majorité royaliste; sous le premier rapport, il a fait preuve d'une capacité réelle.

Toutes les prévisions libérales furent déçues par l'évènement. L'occupation de l'Espagne ne fut guère, pour l'armée française, qu'une marche triomphale. En même temps un emprunt fut négocié pour subvenir aux frais de cette guerre; il fut adjugé à la maison Rothschild au prix de 89 fr. 55 c., le taux le plus élevé qu'eût encore atteint la rente. Ce fut un désastre pour tout ce qui jouait à la baisse. M. de Villèle disposait du télégraphe : on l'accusa d'exploiter les nouvelles en faveur de ses protégés à la cour, à la Chambre et dans la congrégation.

Cette série de succès marqua, pour l'opinion royaliste, une époque d'exaltation triomphante. On profita de l'abattement des partis pour consolider le ministère par la grande mesure de la septennalité et du renouvellement intégral de la Chambre élective. En même temps, une fournée de pairs vint fortifier la majorité de la seconde Chambre. Ces mesures furent appuyées par M. de Châteaubriand, qui avait reçu le portefeuille des affaires étrangères.

Les élections de 1824 amenèrent 410 députés royalistes; 19 seulement appartenaient à la gauche. Alors se forma ce bataillon des 300, qui manœuvrait si docilement à la voix et au geste de M. de Villèle. Toutefois celui-ci sentit plus tard la faute qu'il avait faite d'éliminer trop complétement l'opposition de gauche. Une opposition bien autrement dangereuse pour lui devait se former au sein de sa majorité même. La faction religieuse dominait la majorité et le ministère. Ce fut elle qui commanda par la suite les lois du sacrilége, des communautés religieuses et du droit d'aînesse.

En attendant, M. de Villèle méditait un projet de conversion des rentes, lié, dans sa pensée, à l'indemnité des émigrés, impérieusement exigée par les chefs royalistes comme gage d'alliance avec le cabinet. Pour trouver le milliard de l'indemnité, il proposait le remboursement de la dette publique, en abaissant l'intérêt de la rente. Le 5 p. % avait atteint le pair à la fin de 1823, et la tendance à la hausse était des plus prononcées. L'amortissement se trouvait obligé de racheter au-dessus du pair des rentes vendues bien au-dessous de 100 fr. La combinaison imaginée par le ministre pour réaliser l'indemnité promise à l'émigration sans charger les contribuables était donc à la fois un chef-d'œuvre financier et une excellente mesure d'économie sociale. Mais l'alliance d'un projet impopulaire la décrédita dans l'opinion publique, alors peu éclairée et défiante. L'opposition libérale déploya toutes ses ressources pour attaquer le projet. Dans le cours de la discussion, M. de Villèle s'était aperçu qu'aucun des députés dévoués à M. de Châteaubriand n'avait pris la parole pour défendre le projet de conversion. Au scrutin, sa majorité se trouva diminuée; il ne réunit que 238 voix contre 145. Il en fut inquiet, et soupçonna quelque

trahison, quelques menées souterraines contre son influence. Il devait y avoir, en effet, peu de sympathie entre l'homme à imagination brillante, toujours tenté de transporter la poésie dans la politique, et le ministre concentré dans les vulgaires intérêts de la plus prosaïque réalité. A la Chambre des pairs, le projet fut rejeté par 120 voix contre 105. C'était un échec des plus graves pour M. de Villèle. Mais il était trop puissant dans la Chambre des députés et trop soutenu à la cour pour se retirer. M. de Châteaubriand, qui avait hautement désapprouvé le projet, reçut sa démission, même avec des formes assez brutales. Dès lors la fraction Bertin de Vaux et Agier (*voy.*) passa à l'opposition (*voy.* DÉFECTION), et le *Journal des Débats* devint une machine de guerre formidable contre le ministère.

A la session suivante, pour mener à fin l'indemnité, le projet de loi pour la conversion des rentes fut représenté, mais modifié et amendé : la conversion du 5 p. % en 4 $\frac{1}{2}$ ou en 3 p. % n'était plus que facultative : ce n'était donc plus qu'une demi-mesure, qui dès lors perdait toute son efficacité.

Dans l'intervalle, Louis XVIII était mort et Charles X était monté sur le trône. Ici commence une nouvelle phase pour le ministère. Déjà précédemment M. de Villèle s'était attaché à conquérir la confiance du comte d'Artois : il resta donc l'homme indispensable du nouveau roi. Mais les difficultés qui l'entouraient et les exigences qu'il fallait satisfaire ne firent que s'accroître. Le parti prêtre grandissait et envahissait chaque jour les avenues du gouvernement. De cette époque date la création du ministère des affaires ecclésiastiques, l'entrée des archevêques au conseil d'état, l'invasion patente des jésuites, dénoncés par le comte de Montlosier, et avoués à la tribune par l'abbé Frayssinous; on marchait droit à leur rétablissement officiel; puis la loi du sacrilége, les congrégations autorisées par simple ordonnance, le projet sur le droit d'aînesse et les substitutions. On demandait ouvertement la remise des registres de l'état civil au clergé, la célébration du mariage religieux avant l'acte civil. Les jésuites de Rome correspondaient avec Charles X par le canal de M. Franchet. M. de Villèle sentait combien le ministère était compromis par toutes ces intrigues : la congrégation lui pesait, et il aurait bien voulu se débarrasser de MM. Franchet et Delavau; mais il devait les subir. On ne le souffrait lui-même que parce qu'il faisait parfaitement les affaires d'argent du parti. En sa qualité de ministre des finances, il comprenait que le crédit de l'état ne se soutiendrait qu'en secondant par des mesures intelligentes le mouvement commercial et industriel. C'est dans cet esprit qu'il conçut l'importante mesure de l'émancipation de Saint-Domingue, que nul autre ministre peut-être n'eût été en position de faire accepter par son parti. Il voulait, par cet exemple, amener l'Espagne à reconnaître l'indépendance de ses colonies d'Amérique. Peu scrupuleux d'ailleurs sur les moyens de conserver son pouvoir, il ne se refusait ni les fraudes électorales, ni les manœuvres pour éteindre la presse soit par les persécutions, soit par la corruption. Aussi l'opinion publique ne le séparait pas de l'impopularité que déversaient sur le cabinet entier les projets de loi présentés par ses collègues. On sait que des feux de joie éclatèrent dans Paris lors du retrait de la *loi d'amour*, ce code draconien, combiné pour l'asservissement complet de la presse. La revue de la garde nationale, du 12 avril 1827, s'était faite aux cris de : *A bas les ministres!* cris répétés particulièrement sous les fenêtres du ministre des finances. La garde nationale fut licenciée. Les derniers votes de la Chambre des pairs avaient constaté l'incompatibilité de l'esprit du ministère avec cette assemblée. Pour y introduire une fournée nouvelle, il fallait disloquer la majorité de la Chambre élective; on n'osait pas d'ailleurs user du privilége de la septennalité en présence de l'opinion si fortement prononcée. M. de Villèle se décida donc à dissoudre la Chambre, en disant : « Aujourd'hui je hasarde l'existence du ministère, plus tard ce serait l'existence de la monarchie. » Partout les élections se firent en présence d'un grand mouvement d'esprit public. Le ministère tomba devant une majorité nouvelle qui lui imprima le nom de ministère *déplorable*,

M. de Villèle trouva asile à la Chambre des pairs avec ses collègues d'impopularité. Sous le ministère Martignac, il ne donna signe de vie que dans une discussion qu'il engagea contre M. le comte Roy, son successeur, qui avait révélé un déficit dans la situation du trésor. A l'avénement de M. de Polignac, il dut juger que son temps était passé, quoiqu'on ait prétendu que ses amis avaient pensé à un rapprochement impossible.

Depuis la révolution de 1830, M. de Villèle s'est renfermé dans la vie privée. Seulement, en 1839, il se mêla avec beaucoup d'ardeur aux débats de la presse, publia dans la *Gazette de France* un factum en faveur du suffrage universel et fut aussi, dit-on, l'auteur pseudonyme de trois *Lettres d'un contribuable*, où il montrait la France obérée marchant à pas précipités vers sa ruine. Au mois d'avril 1841, il fit un voyage à Paris, et de là il passa par Rennes avant de retourner dans la Haute-Garonne. On prétendit dans le temps que les notabilités légitimistes avaient voulu s'entendre sur la conduite à tenir dans les élections de 1842. Quoi qu'il en soit, le rôle politique de M. de Villèle est fini : il appartient désormais à l'histoire. A-D.

VILLEMAIN (ABEL-FRANÇOIS), né à Paris le 11 juin 1791, fit au lycée impérial d'excellentes études classiques dont l'heureuse et précoce facilité, dit un critique, eut une grande part dans sa tournure littéraire. Il avait commencé son droit, lorsque Fontanes, grand-maître de l'Université, lui confia, en 1810, une chaire de rhétorique au collége Charlemagne, puis une conférence de belles-lettres à l'École normale. La manière distinguée dont le jeune professeur s'acquitta de cette double tâche auprès d'auditeurs dont l'âge était si rapproché du sien, fit sensation dans le monde universitaire. Deux discours qu'il prononça vers la même époque, l'un en français, sur la tombe de son ancien maître, Luce de Lancival, l'autre en latin, à la distribution des prix du concours général, firent admirer chez lui le talent de bien dire. Comme écrivain, il ne tarda pas à se révéler avec plus d'éclat encore. L'*Éloge de Montaigne*, écrit en 8 jours par ce jeune homme de vingt ans et couronné par l'Académie-Française en 1812, à la suite d'un brillant concours, produisit une vive sensation littéraire. Même aujourd'hui l'on retrouve dans cet ouvrage la finesse d'appréciation et l'élégance de formes qui, jointes depuis à plus de maturité dans les jugements, n'ont pas cessé de caractériser l'auteur. Accueilli dans les salons de la princesse de Vaudemont, du comte de Narbonne, il y entendit Suard et Garat, et s'initia aux traditions d'ingénieuse causerie du XVIII^e^ siècle, tout en restant fidèle aux modèles inimitables de style que lui fournissait le siècle précédent.

Jusque-là M. Villemain, sauf quelques louanges officielles adressées au chef de l'état, avait eu peu ou point de contact avec la politique, lorsque le 21 avril 1814, dans la séance de l'Académie à laquelle assistaient l'empereur Alexandre et le roi de Prusse, admis, par une faveur toute spéciale, à lire son *Discours sur les avantages et les inconvénients de la critique* qui venait d'obtenir le prix, il crut devoir faire précéder cette lecture d'un compliment adressé aux deux souverains. Bien que conçu en termes convenables, cet hommage contrastait trop avec la position malheureuse du pays pour n'avoir pas servi depuis de texte facile aux accusations des ennemis de M. Villemain. Un petit écrit de l'année suivante, perdu dans un recueil de pièces de l'époque (*La France en deuil, ou le* 21 *janvier*, br. in-8°, 1815), pourrait, à plus juste titre, motiver ces reproches, et fait regretter de ne pouvoir souscrire à cet éloge donné à M. Villemain par un de ses biographes, « d'avoir eu le bon goût de s'abstenir d'insultes envers l'empereur déchu. » Du reste, admirateur de la tribune anglaise, qui a fourni depuis à son tableau du XVIII^e^ siècle une de ses plus brillantes digressions, faut-il s'étonner qu'il ait, comme tant d'autres, accueilli avec enthousiasme la Restauration et la Charte qui promettaient une semblable gloire à son pays? Mais quand ensuite les tendances de la faction ultra-monarchique se révélèrent, il ne fut pas des derniers à les combattre. Engagé dans la

politique de M. Decazes et du parti doctrinaire comme chef de la division de la librairie et de l'imprimerie, puis comme maître des requêtes au Conseil d'état, il s'associa aux luttes de son patron, avec lequel il sortit des affaires en 1820.

Revenons à la littérature dont la politique n'avait pas encore le pouvoir de distraire longtemps M. Villemain. En 1816, l'*Éloge de Montesquieu* lui avait mérité une troisième palme académique. Dans le courant de la même année, il avait passé, de la suppléance d'histoire moderne, à la chaire d'éloquence de la faculté des lettres, qui devait être le théâtre de ses plus brillants succès. Toutefois ses leçons, peut-être parce qu'elles n'étaient pas encore recueillies, n'eurent pas tout d'abord l'éclat qu'elles jetèrent dans la suite. De 1816 à 1826, il s'occupa, au milieu de diverses interruptions, de l'histoire littéraire des XV^e^, XVI^e^ et XVII^e^ siècles. A la même période se rapportent son *Histoire de Cromwell*, 1819, 2 vol. in-8°; son admission (1821) à l'Académie-Française, dont il devait être nommé président en 1825 et secrétaire perpétuel dix ans plus tard; sa traduction de la *République* de Cicéron, 1823, 2 vol. in-8°; enfin ses *Mélanges littéraires*, 1823-1827, sans parler de *Lascaris*, 1825, in-8° (*voy.* T. XVI, p. 236), dont le succès fut plus politique que littéraire, et de sa collaboration active et brillante à la *Biographie universelle*, au *Journal des Savants*, à la *Collection des romans grecs*, des *Théâtres étrangers*, etc. Une *Histoire de la vie et du pontificat de Grégoire VII*, annoncée dès cette époque, et dont un court fragment a paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, n'a pas encore vu le jour, quoique dès longtemps terminée, dit-on. En 1827, d'honorables protestations de la part de M. Villemain, tant à l'Académie qu'au Conseil d'état, en faveur de « la plus vitale de nos libertés » attaquée par le fameux projet de loi contre la presse, lui valurent une destitution de sa place de maître des requêtes, mais attirèrent sur son cours de la Sorbonne l'attention du public en même temps que les tracasseries du pouvoir. Bientôt l'administration du vicomte de Martignac ouvrit une ère nouvelle pour la faculté des lettres. En même temps que MM. Guizot et Cousin reprenaient leurs chaires, M. Villemain, mûri par l'expérience, excité par une noble émulation, élevait la sienne à cette hauteur qui permit au *Globe* d'appeler, sans exagération, ses leçons « un des événements intellectuels les plus importants de l'époque. » Sept volumes de ces leçons, revus par l'auteur, ont paru de 1828 à 1838, 2 sur le moyen-âge et 5 sur le XVIII^e^ siècle. Quoique dépourvus du prestige de la parole, si puissant chez M. Villemain et si bien décrit par M. Sainte-Beuve dans un article auquel nous avons emprunté plus d'une appréciation, ces cours imprimés sont restés, chose rare, d'excellents ouvrages, où, pour la première fois, la vivacité, l'imagination, la biographie, l'histoire, sont introduits avec bonheur dans la critique littéraire.

N'oublions pas de mentionner l'art. AMBROISE (*saint*) dont M. Villemain, pour donner à cette Encyclopédie l'appui de son nom, a enrichi son premier tome, et qui se rattache au *Progrès du christianisme et de l'éloquence chrétienne*, un des beaux morceaux contenus dans ses *Nouveaux mélanges historiques et littéraires* (1827).

M. Villemain prit une part active aux dernières luttes du parti libéral sous la Restauration. Nommé conseiller d'état après la chute de M. de Villèle, il donna sa démission à l'avénement du ministère Polignac, et ne fut pas étranger à la vive polémique dont le *Journal des Débats* poursuivit alors les membres de ce cabinet. Élu député de l'Eure le 31 juillet 1829, il signa l'adresse des 221 (*voy.*), était présent à Paris lors de la publication des ordonnances, fit partie de la première réunion des députés chez le comte de Laborde, et concourut à tous les travaux de la session. Membre du comité de révision de la Charte, il s'unit à M. Dupin pour défendre l'inamovibilité des juges et partagea avec lui l'honneur de faire prévaloir ce principe salutaire contre de puissants préjugés. Il se prononça pour l'attribution des délits de presse au jury, inclina pour l'abolition de la peine de mort, surtout en matière politique, et eut occasion

de mettre ces idées d'humanité en pratique dans le procès des ex-ministres qu'il qualifia de *prisonniers de guerre*, non pour leur disputer les garanties que la loi accorde aux accusés ordinaires, mais pour les placer sous la protection de la générosité du vainqueur.

Membre du conseil royal de l'instruction publique depuis le mois d'août 1830, M. Villemain fut nommé, dans le cours de la session, vice-président de ce conseil. N'ayant pas été réélu député en 1832, il fut élevé à la dignité de pair de France, et garda dans cette nouvelle position la même attitude à la fois modérée et indépendante. Peu partisan des procès politiques déférés à la Chambre, il combattit plusieurs articles des lois de septembre, ainsi que quelques actes du ministère du 15 avril (*voy.* Molé). Vigoureux adversaire de celui du 1er mars (*voy.* Thiers), il retrouva dans l'administration du 29 octobre (*voy.* Guizot) le poste qu'il avait déjà occupé dans celle du 12 mai (*voy.* Soult), celui de ministre de l'instruction publique. L'enseignement primaire et l'enseignement secondaire lui devaient déjà d'utiles améliorations, et depuis plusieurs années il faisait partie de la commission nommée pour organiser la liberté promise par la Charte, lorsque cette grande question, compliquée par un intérêt de concurrence qu'on voudrait élever à la dignité d'un intérêt religieux, vint, à partir de 1843, réclamer tous les efforts, toutes les pensées, toute l'éloquence de M. Villemain. Nous ne retracerons pas ici ces débats encore si récents qui doivent bientôt renaître dans une autre enceinte. Bornons-nous à constater que le défenseur naturel de l'Université n'a point fait défaut à cette cause, et que, sans contester l'opportunité de certaines réformes dont il a lui même pris l'initiative, il a su la défendre contre tous les envahissements, celui de l'esprit scientifique exclusif dont M. Arago se portait l'habile organe, et celui plus redoutable encore de l'esprit ultramontain éloquemment défendu par M. le comte de Montalembert. En même temps, il publiait une des pièces les plus importantes de ce grand procès, son excellent *Rapport sur l'instruction secondaire* (1843). Malheureusement tant d'efforts, tant d'attaques avaient épuisé ses forces, et, vers la fin de l'année qui vient de s'écouler (1844), le public apprit avec douleur qu'une altération grave survenue dans cette belle intelligence forçait M. Villemain à donner sa démission du ministère de l'instruction publique. On sut en même temps qu'il était à peu près sans fortune, et le président du conseil demanda aux Chambres, pour son ancien collègue, une pension de 15,000 fr., réversible sur sa femme qu'un malheur analogue avait déjà frappée, et sur ses trois jeunes filles. Espérons que le repos fera disparaître cette affection passagère et que M. Villemain sera bientôt rendu, sinon aux émotions dévorantes de la politique, du moins aux régions calmes et sereines de la littérature, qui a fait longtemps sa gloire et qui fera désormais sa consolation. R-y.

VILLEROI, famille anoblie au commencement du XVIe siècle et qui a fourni plusieurs personnages historiques. Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroi, né en 1542, fut ministre des rois Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII. C'est à lui que le premier dicta son Traité de la chasse et son Épître à Ronsard. Il mourut à Rouen, le 22 nov. 1617. P. Matthieu a publié : *Remarques d'état et d'histoire sur la vie et les services de M. de Villeroy* (Lyon, 1618, in-12). Cette espèce de panégyrique, plus d'une fois réimprimé, a été traduit en plusieurs langues. On a publié sous le nom de Villeroi : *Mémoires d'état, servant à l'histoire de notre temps depuis* 1567 *jusqu'en* 1604 (Paris, 1622); puis avec une continuation jusqu'en 1620 (Paris, 1634-36). Dégagés des pièces dont l'éditeur les avait surchargés, ils forment les tomes LXI et LXII de la collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France, et le XLIVe de la collection Petitot. On a encore imprimé de Villeroi : *Lettres au maréchal de Matignon*, de 1581 à 1596 (Montélimart, 1749, in-12). Dans son *Discours de la vraie et légitime constitution de l'état*, il établit, quoique zélé catholique, la liberté de conscience. Son fils, marquis de Villeroi, embrassa la profes-

sion des armes, et suivit dans les troubles civils les impulsions qu'il reçut de son père. Nommé gouverneur du Lyonnais par Henri IV, il mourut en 1642, âgé de 70 ans. Le duc de Villeroi, fils du précédent, naquit en 1597; il se distingua comme guerrier, et reçut en 1646 le bâton de maréchal en même temps qu'il fut nommé gouverneur de Louis XIV. En 1661 chef du conseil des finances, en 1662 chevalier du Saint-Esprit, en 1663 duc et pair, il mourut en 1685, laissant la réputation d'un courtisan plein de bon sens, d'esprit et de probité.

François de Neufville, duc et maréchal de Villeroi, fils du gouverneur de Louis XIV, fut élevé avec le jeune monarque, et cette amitié d'enfance explique la fortune du favori. Longtemps le modèle de la cour pour la grâce et l'élégance, pour la parure et les manières, il n'avait qu'un nom chez les dames: toutes l'appelaient *le charmant.* A peine connu dans l'armée, il est un jour cité avec honneur pour un trait de bravoure à la bataille de Neerwinde; dans l'année même (1693), le roi le fait maréchal. La France perd le grand Condé, Villeroi le remplace à la tête de nos armées. De ce jour date une série de bévues militaires; l'incapacité du chef se révèle à chacune de ses dispositions, à chacun de ses mouvements. Le 1er févr. 1702, il est enlevé par les Impériaux dans Crémone, reprise aussitôt par la garnison française. Malheureusement il fut rendu par l'ennemi, et opposé à Marlborough. On connaît le résultat de la campagne et nos désastres à la funeste journée de Ramillies (23 mai 1706). L'inepte et superbe Villeroi, alors sexagénaire, trouva des consolations dans les bras de la marquise de Caylus. Sa honte n'était pas à son comble. Entré dans les secrets de Louis XIV à son lit de mort, nommé par son testament gouverneur de Louis XV, il vendit la révélation du codicille royal au duc d'Orléans, qui se trouva prêt au jour attendu. Plus tard, sa conduite avec le régent fut celle d'un vieillard soupçonneux, qui sans cesse affectait de craindre qu'on n'empoisonnât son élève. Le duc d'Orléans supporta l'injure des précautions minutieuses du maréchal; mais à la veille de la majorité de Louis XV, il exila Villeroi dans sa terre et ne lui laissa que son gouvernement de Lyon. On peut lire dans les Mémoires de Saint-Simon une appréciation sévère, maligne et juste de ce héros des modes, des bals et des carrousels, mort le 18 juillet 1730, à l'âge de 87 ans. J. T-v-s.

VILLES, *voy.* Ville. Pour certains groupes ou réunions de villes, *voy.* Anséatiques, Forestières, etc.

VILLIERS (famille de), *voy.* Buckingham.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Philippe de), grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, célèbre par sa défense de l'île de Rhodes en 1522 (*voy.* Malte, T. XVII, p. 243). Né en 1464 d'une famille ancienne de France, il mourut sur l'île de Malte, le 21 août 1534. Un autre membre de cette famille, du prénom de Jean, fut maréchal de France, et se fit remarquer, dans les troubles du règne de Charles VI, par son dévouement aux ducs de Bourgogne, qui lui valut un long emprisonnement à la Bastille.

VILLOISON (Jean-Baptiste-Gaspard d'Ansse de) naquit d'une famille noble à Corbeil (Seine-et-Oise), le 5 mars 1750. Élève et lauréat de l'université de Paris, il fit de si rapides progrès, il avait une telle ardeur à l'étude que, dès l'âge de 16 ans, il connaissait à fond la plupart des auteurs grecs et latins, et qu'il publiait, à 23 ans, le lexique inédit d'Apollonius sur les poëmes d'Homère (1773, 2 vol. in-4°). Cette importante publication lui ouvrit les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Comme il n'avait pas l'âge d'admission, l'Académie sollicita du roi une dispense. La requête portait que « M. de Villoison, ayant prévenu l'âge des connaissances profondes, il était juste qu'il en recueillît le fruit avant les autres hommes dans la voie des honneurs, comme il les avait devancés par son travail, par ses talents et par son savoir dans les langues grecque, hébraïque, syriaque, arabe, etc. » Le lexique d'Apollonius fut bientôt suivi d'une nouvelle édition du roman grec de Longus (1778, 2 vol. in-8°), avec un commen-

taire où l'érudition surabonde. Cet ouvrage était à peine terminé que Villoison partit pour Venise et s'enferma dans la bibliothèque de Saint-Marc. Pendant quatre années de collations et de recherches, il y découvrit une foule de fragments et d'opuscules qu'il publia à la suite de l'*Ionie* ou *Violier* de l'impératrice Eudoxie, sous le titre d'*Anecdota græca* (Venise, 1781, 2 vol. in-4°), et un trésor inappréciable, un manuscrit de l'*Iliade* avec les signes critiques et les scholies des anciens grammairiens d'Alexandrie. L'impression de ce manuscrit était achevée, il n'y avait plus que les prolégomènes à rédiger, lorsque, pour se délasser de ses travaux, Villoison se rendit à Weimar. Toujours infatigable, c'est de là qu'il data de curieuses lettres de critique verbale et de recension (*Epistolæ Vimarienses*, Turin, 1783, in-4°); il y découvrit aussi une version grecque de quelques livres de l'Ancien-Testament, inédite et offrant un précieux texte de comparaison avec celle des LXX (Strasbourg, 1784, in-8°). De retour à Paris, Villoison ne s'occupa plus que des préparatifs du voyage qu'il avait résolu de faire en Grèce, dans l'espoir d'y trouver sur l'Odyssée un travail pareil à celui qu'il était prêt à publier sur l'Iliade. Il partit en 1785, avec le comte de Choiseul-Gouffier(*voy.*),son confrère à l'Académie, nommé ambassadeur en Turquie. Après avoir visité Constantinople, Smyrne, la Grèce et les îles, en archéologue; après en avoir fouillé les bibliothèques et étudié les ruines, il revint en France en 1786. Son premier soin fut de terminer les prolégomènes de sa grande édition de l'Iliade qui parut enfin à Venise, 1788, in-fol., et qui restera comme un des plus beaux monuments de la philologie moderne. Toute l'activité de son intelligence et de son érudition se porta ensuite sur un grand ouvrage qu'il avait conçu en Orient et qu'il intitulait : *De la Grèce ancienne et moderne considérée sous tous ses rapports*, et sur la relation de son voyage qui en était un épisode. Il s'en occupa pendant tout le temps de la révolution et principalement lorsque, obligé de quitter Paris comme noble, il se réfugia à Orléans où il se fit oublier dans une studieuse retraite. Dès que l'Institut fut rétabli, il y reprit sa place et ses travaux Une chaire de grec moderne fut bientôt après fondée pour lui au Collége de France. Il était tout entier aux devoirs du professorat et à sa grande œuvre sur la Grèce dont il a laissé 15 volumes encore inédits, il jouissait de la plus florissante santé et de toute sa gloire, lorsqu'il fut enlevé aux lettres et à ses nombreux amis le 26 avril 1805. F. D.

VILLON (François), *voy.* Françaises (*langue et litt.*), T. XI, p. 448, 466 et suiv.

VILTZES ou Wilzes, *voy.* Slaves et Vénèdes.

VIN, Vinification. L'art de faire le vin est aussi ancien que le monde, et, comme on l'a vu à l'art. Vigne, l'origine de cette précieuse liqueur a ses fables, aussi bien que celle de tous les objets qui sont pour nous d'une utilité générale. Les Grecs et les Romains connaissaient si bien la fabrication du vin qu'il est douteux que leurs successeurs aient beaucoup ajouté aux notions qui leur ont été transmises par la tradition; et même lorsqu'on lit avec attention ce qu'Aristote et Galien ont écrit sur la préparation et sur les vertus des vins les plus renommés de leur temps, il est difficile de se défendre de l'idée que les anciens possédaient l'art d'épaissir et de dessécher certains vins pour les conserver pendant un temps très long. Aristote dit que les vins de l'Arcadie se desséchaient tellement dans les outres qu'il fallait les racler et les délayer dans l'eau pour en faire une boisson. Pline parle de vins gardés pendant cent ans, qui s'étaient épaissis comme du miel et qu'on ne pouvait boire qu'en les délayant dans l'eau chaude et les passant à travers un linge. Galien mentionne quelques vins d'Asie qui, mis dans de grandes bouteilles qu'on suspendait au coin des cheminées, acquéraient par l'évaporation la dureté du sel. Ces faits, d'après l'observation de Chaptal, auquel on doit un précieux traité *sur l'art de faire, gouverner et perfectionner les vins*, ne peuvent appartenir qu'à des vins doux, épais et peu fermentés; ce sont des extraits plutôt que des liqueurs; peut-être

n'était-ce qu'une sorte de résiné analogue à celui qu'on fait aujourd'hui par la concentration du suc de raisin. Ajoutons que les anciens étaient fort versés dans l'art de travailler les vins et qu'ils n'avaient nullement pour les vins naturels le respect, peut-être un peu outré, que nous avons aujourd'hui pour ces liquides. Les Grecs aimaient les vins doux et odoriférants ; ils jetaient dans les tonneaux de la farine pétrie avec du miel; ils y joignaient presque toujours des aromates, des fruits et des fleurs. Quelquefois ils y mettaient de l'eau de la mer : ce *coupage* avait lieu principalement pour les vins de Rhodes et de Cos;. mais comme ces vins étaient surtout renommés par la propriété qu'ils avaient de faciliter la digestion, il semble qu'ils doivent prendre, parmi les vins des anciens, le rang qu'occupent aujourd'hui, non pas dans nos celliers, mais dans les pharmacies, les vins de colchique et de quinquina.

La vigne (*voy.*), ainsi que les autres productions de la nature , a des climats qui lui sont affectés. On pose ordinairement comme la limite de sa culture en Europe les localités qui possèdent une température moyenne de 10 à 11°; c'est entre le 40e et le 50e degré de latitude qu'elle réussit le mieux. Entre ces deux termes se trouvent en effet les vignobles les plus renommés et les pays les plus riches en vins,tels que l'Espagne, le Portugal, la France, l'Italie, l'Autriche, la Styrie, la Carinthie, la Hongrie, la Transylvanie et une partie de la Grèce. Mais de tous les pays, la France est, sans aucun doute, celui qui présente la situation la plus favorable pour le développement prospère de cette plante. « On dirait, dit Chaptal, que la nature a voulu verser sur le même sol toutes les richesses territoriales, toutes les facultés, tous les caractères, tous les tempéraments, comme pour nous présenter dans le même tableau toutes ses productions. Depuis la rive du Rhin jusqu'au pied des Pyrénées, presque partout ou cultive la vigne ; et nous trouvons, sur cette vaste étendue, les vins les plus agréables comme les plus spiritueux de l'Europe. Nous les y trouvons avec une telle profusion , que la population de la France ne saurait suffire à leur consommation : ce qui fournit des ressources infinies à notre commerce et établit parmi nous un genre d'industrie très précieux , la distillation et le commerce des eaux-de-vie. »

La statistique officielle évalue le rendement moyen de la vigne dans toute la France à 18.65 hectol. par hectare; la production totale du vin est de 44,404,837 hectolitres*; la totalité des vignobles des états allemands en émet dans la consommation 2,690,000 hectol.

Les vendanges, comme on l'a dit à ce mot, se font en France le plus ordinairement dans le courant d'octobre; autant que possible, on attend que la ma-

(*) En 1840, la culture de la vigne occupait en France une étendue totale de près de 2 millions d'hectares; étendue qui, en 1788, avait été seulement de 1,555,475 hect. Cependant on assure que depuis vingt ans cette culture a éprouvé une légère diminution : en effet, le chiffre exact de 1840 est 1,960,754 hect., et en 1829 il avait été de 1,993,307. Sur l'étendue de 1840, 1,491,632 hect. appartenaient à la France méridionale (dont 872,929 au midi occidental), et seulement 469,122 à la France septentrionale (dont 278,719 au nord oriental). Dans cette même année, on a produit 36,613,590 hectol. de vin et 1,080,366 hectol. d'eau-de-vie. Si le prix moyen du vin en France est de 15 fr. par hectolitre, toute cette branche de culture représente une valeur de 550 millions de fr. Sur nos 86 départements, 77 y prennent part, et les seuls qui en soient exclus sont les suivants : Calvados, Côtes-du-Nord, Creuse, Finistère, Manche, Orne, Pas-de-Calais, Seine-Inférieure, Nord. Nous avons consacré des articles spéciaux à tous les principaux vins de France, *voy.* Bordeaux, Bourgogne, Braune, Côte-d'Or, Clos-Vougeot, Chablis, Champagne, Grenache, Muscat (*vin*), etc., etc. Dans une seconde série d'articles, tels que Porto, Malaga, Alicante, Rhin (*vins du*), Hongrie, Grèce (*vins de*), Falerne et Massique, Lacryma-Christi et autres vins d'Italie, etc., nous nous sommes également occupés des vins étrangers, et l'on pourra voir en outre ce que nous en avons dit dans les art. sur différents pays, tels que l'Espagne qui, après la France, est le pays d'Europe le plus riche en bons vins. Il n'est pas jusqu'à la Russie qui ne commence à en produire (*voy.* T. XXI, p. 709); cependant le temps n'est pas encore venu peut-être de parler du vin de Crimée comme d'un article de commerce de quelque importance. On consultera au reste la *Topographie de tous les vignobles connus,* par M. A. Jullien, souvent citée par nous (*voy.* par exemple T. III, p. 698); et pour ce qui concerne spécialement la statistique, le lecteur trouvera de nombreuses données dans l'ouvrage *De la création de la richesse et des intérêts matériels en France* qui fait partie de notre Statistique de ce pays (t. Ier, p. 61 et suiv., p. 354 et suiv.). J. H. S.

turation du raisin soit parfaite, à moins qu'on n'ait plus aucune chance de la voir se compléter : la qualité du vin dépend, en effet, de la maturité du raisin, qui se constate par la réunion de plusieurs signes bien connus des cultivateurs, tels que la saveur douce du raisin, la coloration du bout de la queue de la grappe, la facilité avec laquelle la grappe et les grains de raisin se détachent, etc. A mesure que la vendange se fait, on se procure le *moût* par le foulage du raisin et la pression du marc. On a beaucoup agité la question de savoir s'il est avantageux d'égrapper ou de ne pas égrapper les raisins; l'une et l'autre de ces méthodes ont leurs avantages et leurs partisans : dans plusieurs vignobles qui fournissent des produits de qualité supérieure, dans les environs de Bordeaux, par exemple, on sépare les grains de la rafle avant d'en exprimer le jus; on pratique surtout cette opération quand le raisin n'est pas arrivé à parfaite maturité. La rafle contient un principe astringent très analogue au tannin, sinon identique avec ce corps; ce principe ajoute à la saveur naturellement âpre et acide d'un moût qui provient du raisin qui n'a pas atteint sa maturité. On n'égrappe pas les raisins blancs, probablement parce que le tannin de leurs rafles joue un rôle utile à la conservation du vin; il est reconnu par expérience que ces raisins, lorsqu'ils sont égrappés, fournissent des vins très disposés à *graisser*.

Le procédé de foulage du raisin est à peu près le même partout. Cette opération s'exécute le plus communément dans une caisse carrée, ouverte par le haut, et dont les côtés sont formés de liteaux de bois qui laissent entre eux un assez petit intervalle pour que le grain du raisin ne puisse pas y passer. Cette caisse repose sur la cuve au moyen de deux poutres transversales qui la supportent; on y verse le produit de la vendange qui est foulé, à mesure qu'il arrive, par les pieds armés de sabots d'un ouvrier qui piétine rapidement le raisin en s'appuyant des deux mains sur les bords de la caisse. Il est des pays où on foule le raisin dans des baquets. En Alsace, on commence à fouler dans la vigne même; le moût obtenu dans cette première opération donne du vin de meilleure qualité. Dans tous les pays, le résidu du foulage, formé des rafles (quand on n'égrappe pas) et des pellicules de grains, est exprimé sous le *pressoir* : ce moût donne un vin généralement plus coloré et moins parfumé.

Le jus ou moût de raisin contient : du sucre de raisin ou glucose, de l'albumine ou du gluten (*voy.* ces mots), de l'eau; ces trois matières sont indispensables à la fermentation (*voy.*) qui transforme le moût en vin. Il renferme, en outre, une matière colorante; une matière gommeuse, de la pectine, du tannin, de la crème de tartre; enfin il y existe une huile volatile odorante, qui s'y trouve en très petite quantité, mais qui exerce sur la qualité et sur la valeur du vin la plus grande influence; car c'est elle qui constitue son *bouquet*. Abandonné à lui-même, à la température de 10 à 20°, la fermentation alcoolique s'établit, et le sucre se transforme en alcool qui reste dans le vin et en acide carbonique qui se dégage. Cette fermentation a lieu dans les celliers (*voy.*), surtout dans les pays où l'automne est déjà froid. Ordinairement le moût est versé dans de grandes cuves ouvertes par la partie supérieure et qu'on ne remplit pas entièrement. Au bout de quelque temps, tous les signes qui caractérisent la fermentation alcoolique se manifestent; il se dégage en abondance du gaz acide carbonique, et une épaisse écume se rassemble à la surface de la liqueur. Quelquefois on ferme la cuve avec une toile; car l'influence un peu trop prolongée de l'air sur le moût fermenté peut en produire l'*acétification* (*voy.* VINAIGRE.). En outre, les grandes cuves ouvertes permettent trop facilement l'évaporation et, par suite, la perte de l'alcool qui s'est formé. Souvent on achève la fermentation dans des tonneaux à larges bondes, de la contenance de quelques hectolitres. La cessation de tout mouvement tumultueux, la saveur, l'odeur et la diminution de la densité du moût, sont des caractères qui indiquent que la fermentation est sur le point de cesser. Alors on soutire le vin au moyen d'une grosse cannelle en bois, fixée à

quelque distance au-dessus du fond de la cuve ou des tonneaux à larges bondes. C'est particulièrement lorsqu'il s'agit de faire des vins blancs, quelle que soit d'ailleurs la couleur du raisin, qu'on procède comme nous venons de l'exposer ; dans la plupart des vignobles où l'on fait le vin rouge, on laisse fermenter dans la cuve ou dans un réservoir en pierre le produit du foulage; le moût fermente sur le marc et en dissout la matière colorante. Lorsque le soutirage est effectué, on soumet les rafles à l'action du pressoir.

Le vin pèche souvent par le manque de force et par trop d'acidité. Ces deux défauts sont ordinairement réunis, et ils proviennent de ce que le raisin n'avait pas atteint sa maturité au moment de la vendange. On remédie au manque d'alcool, en introduisant dans le moût un principe sucré. Beaucoup de personnes considèrent comme une fraude l'intervention du sucre d'amidon, qu'on emploie ordinairement dans ce but, et elles condamnent d'une manière absolue toutes les additions propres à améliorer la qualité des vins; elles s'appuient surtout sur cette assertion que le meilleur vin *doit* être le vin le plus naturel; leur opinion, qui paraît être aujourd'hui en faveur dans nos assemblées législatives, ne nous paraît nullement fondée. On peut prétendre d'abord avec quelque raison que le vin n'est jamais un produit naturel, car il n'existe pas dans les raisins, qui ne contiennent que les éléments nécessaires à sa *fabrication*. C'est donc toujours un produit de l'art. C'est, en outre, un bien vieux préjugé que celui qui fait croire que les produits alimentaires, tels qu'ils sortent bruts des mains de la nature, sont meilleurs et plus sains que ceux qui ont passé par les mains des hommes. Parce que, à une époque à laquelle l'art de la vinification était dans l'enfance, on a ajouté au vin des substances nuisibles, on prétend proscrire toutes les améliorations dont cette industrie est susceptible. Il n'y a, quoi qu'on en dise, aucun inconvénient à ce que le vigneron ajoute au raisin le sucre que la nature aurait oublié d'y introduire, aujourd'hui surtout que les propriétés de ce sucre sont bien connues et que l'identité des produits de la fermentation du sucre de raisin et du sucre d'amidon se trouve établie par des expériences qui ne laissent rien à désirer. « Cette addition de matières sucrées au jus de raisin, a dit à la Chambre des pairs, lors de la discussion du projet de loi relatif à la falsification des vins, l'un des chimistes les plus éminents de l'Europe, M. Gay-Lussac, est un véritable progrès dans l'art vinicole que l'on doit à Chaptal, et en faire une cause de falsification serait méconnaître les principes les plus simples de l'amélioration des vins.... S'il y avait lieu, ajoute-t-il dans un autre passage de son discours, d'établir des peines relativement à la fabrication des vins, elles devraient frapper non ceux qui en fabriquent de bons, mais les maladroits qui n'en font que de mauvais. »

Nous terminerons cet article par un tableau de la quantité d'alcool contenue dans quelques vins : cette quantité est importante à connaître, car l'alcool est le principe essentiel, nourrissant du vin; elle varie suivant le climat, le sol, la culture, la température à l'époque de la maturité du raisin; elle varie surtout aussi avec les méthodes de fabrication du vin.

	Alcool pour 100 de vin en volume.		Alcool pour 100 de vin en volume.
Porto.....	21.0	Chât.-Margaux.	8.7
Madère.....	18 à 23	Château-Latour.	9.3
Bagnouls.....	17.0	Bons vins de	
Grenache.....	16.0	Bourgogne...	11.0
Jurançon blanc.	15.2	Champag. mous-	
Jurançon rouge.	13.7	seux.....	11.6
Malaga.....	15.0	Macon.....	10.0
Chypre.....	15.1	Vins du Cher..	8.7
Vins de *poids* du		Châtillon près	
midi.....	13.0	Paris.....	7.5
Frontignan....	11.8	Verrières près	
Ermitage rouge.	11.3	Paris.....	6.2
Sauterne blanc.	15.0	Vin au détail de	
Château-Lafitte.	8.7	Paris.....	8.8

E. P.

VINADE, *voy.* Corvée, T. VII, p. 65.

VINAIGRE. Le vin, la bière, le cidre, les liqueurs alcooliques étendues d'eau se transforment spontanément, sous l'influence de divers agents, en un liquide acide, d'une saveur aigre : ce liquide est le vinaigre. Son acidité est due à l'exis-

tence de l'acide acétique (*voy.*) qui se développe par suite de l'oxydation de l'alcool que ces liqueurs contiennent.

Le concours de l'air est donc indispensable à la production du vinaigre. Une bouteille de vin bien pleine et bien bouchée se conserve fort longtemps, s'améliore même en vieillissant, tandis qu'elle tourne rapidement à l'aigre quand elle n'est qu'à moitié remplie. Mais l'air ne suffit pas pour *acétifier* l'alcool. Quand celui-ci est pur, qu'il contienne ou qu'il ne contienne pas d'eau, il n'éprouve de la part de l'oxygène aucune altération. Il faut, pour que les phénomènes de l'acétification s'accomplissent, la présence d'une substance organique d'une nature particulière, qu'on désigne sous le nom de *ferment*, et qui préexiste dans les liquides qui sont susceptibles de se transformer spontanément en vinaigre lorsqu'ils sont soumis au contact de l'air. Ce ferment commence à paraître au commencement de la production du vinaigre; sa formation continue pendant toute la durée de l'acétification, et l'on peut, par l'aide de cette substance, déterminer la fermentation des liquides alcooliques qui sont dépourvus de la faculté de se transformer spontanément en vinaigre; de là le nom de *mère de vinaigre* qu'on donne à ce ferment. *Voy.* FERMENTATION.

La mère de vinaigre est cette masse mucilagineuse qui se montre à la surface de tout liquide qui éprouve la fermentation acide. Elle se compose d'abord d'une pellicule qui, placée sur le champ du microscope, se présente sous la forme de petits granules le plus souvent disposés sans ordre les uns à côté des autres. Plus tard, cette pellicule s'épaissit et acquiert une disposition à se diviser en lanières. On ignore le mode de reproduction de ces globules qui semblent doués d'une sorte de vie végétale.

Tout le monde connaît les principaux usages du vinaigre : outre son intervention dans l'assaisonnement d'une foule de mets, il entre dans la composition de divers mélanges destinés à la conservation des viandes. Il sert à confire des fruits et des légumes qui figurent en toute saison sur nos tables. Il est employé en très grande quantité dans la fabrication de la céruse par le procédé hollandais. Les pharmaciens le font entrer dans quelques médicaments, et les parfumeurs dans plusieurs préparations aromatiques destinées à la toilette.

Le vinaigre *de table* provient presque uniquement de l'acétification du vin. A Orléans et dans d'autres pays vignobles, on le prépare au moyen du procédé suivant : on dispose dans un cellier, qu'on peut chauffer à volonté, des rangées de tonneaux engerbés les uns sur les autres. Pour commencer l'opération, on verse dans chaque tonneau une certaine quantité de vinaigre fort, déjà chauffé à la température de 30 à 35 degrés; le cellier est lui-même maintenu à cette température. Le vin destiné à la production du vinaigre est soutiré d'une grande cuve contenant des copeaux de hêtre sur lesquels il se clarifie et se décolore en partie, puis il est introduit par petites quantités à la fois dans les tonneaux contenant déjà du vinaigre tout formé; de temps à autre on soutire une partie du liquide acétifié et on le remplace par du vin. L'opération une fois commencée se continue pendant des années, sans qu'il soit utile de vider les tonneaux pour en retirer *la mère*. Il faut environ huit jours pour transformer en vinaigre dix litres de vin.

On doit à M. Schützenbach un procédé d'acétification d'une exécution facile, prompte et économique. Ce procédé est suivi dans la plus grande partie de l'Allemagne. On ajoute à de l'alcool faible, marquant 22 à 25°, soit une liqueur fermentescible quelconque, telle que le suc exprimé de betteraves, de topinambours, de pommes de terres, soit du moût déjà fermenté d'orge et de seigle. On fait couler ce mélange lentement dans un tonneau placé sur son fond rempli de copeaux de hêtre imprégnés à l'avance de vinaigre fort. Ce tonneau est muni d'un double plancher intérieur percé de trous, par lesquels s'écoule peu à peu le liquide qui a traversé les copeaux de hêtre et qui absorbe, dans son trajet, l'oxygène de l'air avec une telle avidité que la température intérieure du tonneau s'élève à 30 degrés. Des ouvertures sont pratiquées à une certaine distance du fond du vase pour l'arrivée de l'air. Le liquide qui des-

cend au travers du tonneau se trouve, quand il en sort, à moitié transformé en vinaigre; il suffit de le verser sur un autre tonneau pour opérer en entier l'acétification qui se trouve terminée en quelques heures.

Outre l'acide acétique, le vinaigre de vin contient les différents principes qui existent dans le vin, notamment la crème de tartre, divers sels minéraux et une partie de la matière colorante du vin rouge. Le vinaigre blanc qui est fabriqué avec le vin blanc est plus estimé que le vinaigre rouge. Ce dernier peut d'ailleurs être facilement dépouillé de sa matière colorante par le charbon animal lavé à l'acide. Le *vinaigre distillé* est le liquide qui résulte de la distillation du vinaigre blanc ou rouge : c'est de l'acide acétique faible. Le *vinaigre radical*, qu'on prépare dans les pharmacies en distillant l'acétate de cuivre, est plus concentré et plus pur. Le *vinaigre de bois* est l'acide acétique provenant de la distillation du bois et débarrassé, par des procédés ingénieux aujourd'hui très perfectionnés, des matières goudronneuses qui l'accompagnent au moment de sa production. Il est surtout employé à la préparation des acétates dont la teinture et l'impression des tissus consomment de grandes quantités. E. P.

VIN DE PALME, *voy.* Palmiers et Cocotier.

VINCENNES, *voy.* Seine (*dép. de la*). Ce château fort, commencé par Philippe de Valois et achevé sous Charles V, fut converti en prison d'état par Louis XI. Il a renfermé, entre autres prisonniers célèbres, le grand Condé, Diderot et Mirabeau; le duc d'Enghien (*voy.* tous ces noms) y fut fusillé dans un des fossés, et c'est là que furent d'abord conduits les ex-ministres de Charles X, après leur condamnation. En 1814 et en 1815, les alliés bloquèrent Vincennes qui sut leur résister sous le commandement de Daumesnil dit *la Jambe de Bois* (*voy.* son art.). X.

VINCENT (saint), célèbre diacre de l'Église d'Espagne, né à Saragosse et martyrisé par le proconsul Dacien à Valence, le 22 janvier 304, jour où l'on célèbre sa fête. — Pour le cap Saint-Vincent, *voy.* Saint-Vincent; pour l'île du même nom dans les petites Antilles, *voy.* Antilles.

VINCENT (François-Nicolas), *voy.* Hébertistes.

VINCENT DE BEAUVAIS, savant dominicain du XIII^e^ siècle, auteur du *Speculum majus* ou *Miroir général du monde*, dont nous avons parlé au mot Encyclopédie, T. IX, p. 497. Cet ouvrage, qu'on peut regarder comme la première encyclopédie qui ait été entreprise en France, n'est pas sans importance pour quiconque veut connaître l'état des sciences au temps de l'auteur. Vincent de Beauvais vivait sous le règne de Louis IX, et il était précepteur des princes ses fils. X.

VINCENT DE LÉRINS (saint), ainsi surnommé d'un monastère situé dans l'île de Saint-Honorat, à 2 lieues d'Antibes (*voy.* Var), naquit, dit-on, à Toul, on ignore dans quelle année. Il avait reçu une bonne éducation, et était versé dans la littérature profane : aussi paraît-il avoir rempli des emplois importants avant d'avoir pris l'habit monastique à Lérins. Dès qu'il eut renoncé au monde, il ne s'occupa plus que de l'étude de l'Écriture et des Pères, dans l'intention d'y puiser des arguments contre les hérésies qui troublaient alors l'Église. On lui attribue plusieurs ouvrages; mais le seul qui lui appartienne incontestablement est le *Commonitorium peregrini*, composé en 434, traité fort court, écrit avec précision et élégance, et regardé par l'Église romaine comme un des meilleurs ouvrages de controverse qui nous ont été légués par l'antiquité chrétienne (*voy.* Théologie, p. 53). Cet ouvrage, qui a eu une trentaine d'éditions, a été traduit en plusieurs langues. On croit que Vincent de Lérins mourut vers 450. X.

VINCENT DE PAUL (saint), *voy.* Paul.

VINCI (Léonard de). *Leonardo da Vinci* appartient à cette grande famille d'artistes que l'Italie vit naître au XV^e^ siècle et dont le génie, par un privilége qui ne s'est plus reproduit, sut allier aux plus merveilleux talents pour les trois arts du dessin les dons les plus variés de l'imagination et du savoir. Né en

1452 * au château de Vinci, près de Pistoie (Toscane), Léonard était fils naturel de Ser Piero, notaire de la seigneurie de Florence. Dès sa plus tendre enfance, il annonça des dispositions extraordinaires, étonnant tout le monde par son amour de l'étude, par la subtilité de son esprit, par la profondeur de son jugement. En présence de cette aptitude universelle qui distinguait son fils, Ser Piero eut sans doute besoin de quelque pénétration pour démêler, entre toutes les facultés éminentes de l'enfant, une vocation plus décidée pour l'art qui devait fonder sa gloire.

Placé en apprentissage chez André del Verocchio, peintre et statuaire alors très renommé, le jeune Léonard franchit promptement la distance qui le séparait de son maître. Ils avaient entrepris concurremment la peinture d'une tête d'ange : la comparaison des deux ouvrages constata, aux yeux de tous, la supériorité de l'élève, et le Verocchio, découragé, renonça pour toujours aux pinceaux. Léonard émancipé débuta par la peinture d'une rondache, espèce de grand bouclier en bois, qu'un paysan avait remis au père de Léonard avec prière d'y faire ajouter quelques ornements. Ser Piero s'adressa à son fils qui imagina de représenter sur ce bouclier un monstre réunissant les traits les plus hideux d'une foule d'animaux repoussants qu'il avait rassemblés à cet effet dans son atelier. Cette étrange composition eut tant de succès, que le vieux notaire commanda une autre rondache pour le paysan et vendit cent ducats celle qu'avait peinte son fils. Elle a été perdue, ainsi que beaucoup d'autres ouvrages de la même époque, cités par Vasari. Ceux qui sont parvenus jusqu'à nous se font déjà remarquer par cette abondance d'ombres et de demi-teintes qui constitue le style de Vinci, regardé, à juste titre, comme l'inventeur du *clair-obscur*.

Mais la jeunesse de ce grand artiste ne s'écoula pas tout entière dans les paisibles travaux de l'atelier. Les biographes contemporains nous le dépeignent comme le plus brillant cavalier de son temps, habile à tous les exercices du corps, domptant les chevaux les plus fougueux, sautant les fossés les plus larges, et doué d'une force herculéenne. La nature l'avait comblé de toutes les grâces comme de tous les talents. A la beauté la plus parfaite, aux qualités les plus séduisantes, à la conversation la plus spirituelle, cet homme privilégié joignait la raison d'un sage et la persévérance studieuse d'un érudit. Philosophie et musique, poésie, mathématiques et anatomie, toutes les branches du savoir humain lui étaient familières. Son esprit se complaisait dans les entreprises les plus hardies. Tout jeune, il proposa au gouvernement de se servir des eaux de l'Arno pour conduire un canal de navigation de Florence à Pise : la défiance inspirée par son âge fit repousser ce projet qu'on vit réaliser 200 ans plus tard. En offrant ses services au duc Ludovic Sforce, Léonard de Vinci lui écrivait, en 1494 : « Je puis, en temps de guerre, employer des machines nouvelles, telles que ponts, canons, bombardes et pièces de menue artillerie, toutes de mon invention et faisant le plus grand ravage; attaquer places fortes et les défendre, par moyens non encore pratiqués. En temps de paix, je suis capable en peinture, sculpture, architecture, mécanique et conduite d'eau, de tout ce qu'on peut attendre d'une créature mortelle. » Et il tint parole.

Il y avait déjà plusieurs années qu'il était fixé à Milan; il y demeura jusqu'à la chute de Ludovic Sforce, en 1499. Cette période assez courte forme la plus intéressante et la plus remplie de la vie de l'artiste. A la tête de ses travaux, il faut placer *la Sainte Cène* du couvent de Sainte-Marie-des-Grâces à Milan; tableau qui, terminé en 1498, marque le commencement de la période la plus féconde de l'art après la renaissance, celle où il atteignit son plus haut point de perfection. C'est cette fresque célèbre que, dans son enthousiasme, François I^er^ voulait faire transporter en France, avec la muraille sur laquelle elle est peinte. Reproduit plus de 40 fois par le pinceau *, dessiné

(*) Et non en 1445, comme on le lit dans plusieurs vies de Léonard.

(*) On cite parmi les meilleures copies du Cénacle la fresque peinte par Marco d'Oggione à

par Rubens, gravé par Morghen (*voy.*), le Cénacle de Léonard de Vinci est le plus populaire, le plus connu de tous les tableaux. Et pourtant il reste à peine aujourd'hui quelques vestiges de l'original que, dès l'an 1540, Armenini nous représente comme à demi effacé et qui n'a pas moins souffert du vandalisme des restaurateurs que des outrages du temps et de l'indifférence barbare des moines.

L'exécution de ce fameux tableau paraît avoir coïncidé avec celle du modèle en terre de la statue équestre que le duc Ludovic Sforce voulait ériger à son père. Vasari fait le plus grand éloge de cet ouvrage de sculpture que Léonard ne termina point, soit que les dimensions gigantesques adoptées pour le modèle en aient empêché la fonte, soit que l'artiste ait été arrêté dans son travail par la marche des événements politiques. La statue de François Sforce, donnée comme cible aux arbalétriers français, périt lors de la prise de Milan qui mit fin au règne du duc Ludovic, sous lequel Léonard avait joui d'une pension de 500 écus.

En même temps que le Vinci ajoutait ces beaux fleurons à sa couronne d'artiste, il se plaçait à côté des plus habiles ingénieurs en exécutant les grands travaux d'irrigation auxquels la Lombardie doit sa fertilité, et en ouvrant, à travers les vallées de Chiavenna et de la Valteline, le canal de la Mortesana, long de 60 milles. Il trouvait, en outre, le temps de diriger l'académie de peinture et d'architecture fondée par Ludovic, et, non content d'exceller dans la pratique de tous les arts, il en formulait la théorie dans des traités dont nous ne pouvons mieux faire apprécier la valeur qu'en rapportant les paroles d'Annibal Carrache : « Quel dommage, disait-il, que je ne les aie pas connus plus tôt ; ils m'eussent épargné vingt années de travail ! » Les manuscrits de Léonard, longtemps disséminés, furent réunis en 13 volumes et donnés en 1637 à la bibliothèque Ambrosienne, d'où ils passèrent, en 1796, entre les mains du Directoire qui les fit déposer à l'Institut de France. Les désastres de 1815 les ont sans doute ramenés à leur premier séjour. On y trouve un cours complet de physique, d'hydraulique, d'anatomie et de peinture, avec des figures dessinées par l'auteur. Le texte est écrit en caractères bizarres, tracés à rebours, de droite à gauche, à la manière des Orientaux.

A la suite de la catastrophe qui le priva de son protecteur, Léonard de Vinci entra au service du duc de Valentinois (César Borgia), comme ingénieur en chef de ses armées. Les lettres-patentes qui lui conféraient ces fonctions sont datées du 18 août 1502. Nous le retrouvons la même année à Florence, où la célébrité de ses ouvrages ne tarda pas à le signaler à l'attention du gouvernement. Par décret public du gonfalonier Soderini, il fut décidé qu'il serait chargé, en concurrence avec Michel-Ange, de la décoration de la grande salle du conseil, si rapidement reconstruite d'après leurs plans. Ce fut cette lutte mémorable entre ces illustres émules qui donna naissance aux deux cartons célèbres dont il est tant parlé dans l'histoire de l'art, et qui disparurent l'un et l'autre pendant les troubles de Florence. Michel-Ange prit pour sujet de sa composition un épisode de la guerre de Pise; celle de Léonard représentait la défaite de Nicolas Piccinino, capitaine de Philippe, duc de Milan. Mais quoique le suffrage des artistes demeurât suspendu entre ces deux chefs-d'œuvre, il paraît que la gloire naissante de Buonarotti porta ombrage à l'amour-propre trop irritable du vieux Vinci. Il s'éloigna sans avoir terminé son carton, et après de longues courses qui le conduisirent fréquemment à Milan, nous le voyons partir pour Rome à la suite de Julien de Médicis, appelé dans cette capitale pour assister à l'exaltation de son frère Léon X. Ce pape accueillit l'artiste avec distinction et lui commanda un tableau. Mais Léonard, si prompt à concevoir, était lent à exécuter. Il n'abordait ses sujets qu'après de longues et minutieuses préparations. Le pontife s'impatientait de ces délais qui contras-

Castellazo, à deux milles de Milan; le carton de Bossi, payé 24,000 fr. par le prince Eugène; le tableau attribué au Poussin qui se voit à Munich, etc.

taient avec la fougue impétueuse de Bramante et de Michel-Ange. Un jour qu'il avait trouvé le Vinci occupé à composer un nouveau vernis pour son futur tableau, il s'écria avec colère : « Cet homme ne fera jamais rien, puisqu'il songe à la fin de son ouvrage avant de l'avoir commencé. »

Dégoûté du séjour de Rome, Léonard reprit pendant quelque temps cette vie errante qui semble avoir eu un charme particulier pour son imagination vive et mobile. Il y renonça, vers la fin de l'année 1515, pour aller achever ses jours dans la retraite que lui offrait depuis longtemps le roi François Ier, jaloux de posséder un homme de ce mérite *. Le Vinci mourut le 2 mai 1519, au palais de Clou, à Amboise, après avoir édifié tous ses entours par l'expression d'une piété sincère. Ses restes furent inhumés à l'église de Saint-Florentin de la même ville.

Ainsi finit, à 67 ans, loin du théâtre de sa gloire, l'homme qui a peut-être le plus contribué à fixer, à perfectionner ou à propager les principes de l'art. Si les traverses d'une vie singulièrement agitée, si l'inquiétude propre aux génies novateurs, lui ont mérité de la part de Vasari le reproche d'avoir dépensé plus de temps à parler qu'à agir, on ne peut du moins nier que le Vinci n'ait laissé des modèles dans tous les genres et qu'il n'ait préparé les voies aux grands hommes qui l'ont dépassé en s'appuyant sur lui. Il est le véritable législateur de l'art; il a affranchi l'école de Florence des lisières qui soutenaient son enfance depuis Cimabué et Giotto; il est le père de l'école de Milan; avant Michel-Ange, il a donné l'exemple de la correction anatomique du dessin; avant Raphaël et le premier parmi les modernes, il a introduit le *beau idéal* dans l'imitation de la nature; il a connu avant le Corrége le secret du clair-obscur, et pour que tous les genres fussent tributaires de son talent, il n'a pas dédaigné d'attacher son nom à l'art de Callot, qui le reconnaît pour son inventeur *.

L'œuvre peu nombreuse de Léonard de Vinci se compose d'environ vingt tableaux, dont les plus célèbres sont, après *la Cène* de Milan : *la Joconde* et *la Vierge aux rochers* du musée du Louvre, *la Sainte-Famille* qui se voit dans la galerie de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg, le portrait de Léonard peint par lui-même au musée des Offices à Florence, etc. Le coloris de Vinci serait irréprochable sans les teintes violettes dont il est chargé et qui nuisent au naturel des chairs. Son dessin, tout parfait qu'il est, n'a pas été jugé exempt de sécheresse et d'une certaine maigreur qui provient sans doute de la timidité excessive que ce grand artiste apportait dans son travail.

Comme statuaire, il a laissé encore moins de monuments de son talent qui, même dans cette partie, ne le cédait qu'à celui du grand Buonarotti. On lui attribue un *Saint Jérôme* en haut relief qui existe à Florence et le modèle des trois statues qui décorent, dans cette ville, le portail du baptistère. Quelques auteurs citent aussi de lui un modèle de *Jésus-Christ dans sa jeunesse* et des chevaux en relief, mais sans ajouter si ces ouvrages, dont ils font le plus grand éloge, ont été conservés ni où ils se trouvent.

D'autres titres recommandent encore le Vinci à notre admiration. Après avoir découvert la cause de la lumière cendrée de la lune et de la couleur bleue des ombres, il put se croire le premier physicien de son siècle, et il le fut en effet jusqu'à l'apparition de Galilée. Il excellait dans l'art de la mécanique qu'il a enrichi de plusieurs instruments de son invention. Vasari le proclame le plus habile musicien et le meilleur improvisateur de son temps; Crescimbeni n'hésite pas à le compter au nombre des restaurateurs du Parnasse italien. La seule trace qui nous soit parvenue de son talent pour la poésie est un sonnet cité par Lomazzo dans son traité de la peinture (l. VI, ch. 2). Mais ce morceau se recommande plutôt

(*) Ce monarque lui donna le titre de peintre du roi, avec une pension de 700 écus. Mais toutes ses instances pour obtenir un ouvrage de Vinci furent inutiles. Notre artiste ne produisit plus que quelques plans pour des canaux dans les environs de Romorentin.

(*) Le comte de Caylus et Hollar ont gravé à l'eau-forte plusieurs caricatures très bizarres dessinées par le Vinci dans ses promenades, comme le rapporte Vasari.

par l'expression d'une douce philosophie que par l'harmonie du langage et par le mérite du style, qui abonde en antithèses selon la coutume du temps. On y remarque ce vers :

*Vogli sempre poter quel che tu debbi**,

que les historiens de Léonard de Vinci s'accordent à nous présenter comme la règle de sa vie entière, témoignage rare et honorable qui rehausse la gloire d'un grand homme par les vertus de l'homme de bien.

On peut consulter sur Léonard de Vinci la *Vie des peintres* par Vasari et son histoire par l'abbé Lanzi, les *Observations d'Amoretti sur les dessins de Léonard*, Milan, 1784 (ital.), le *Mémoire* de Venturi (1797) *sur les manuscrits de Vinci*, la notice biographique publiée en 1803 par M. Gault de Saint-Germain en tête de la traduction du *Traité de la peinture* par Léonard, l'*Histoire de la peinture en Italie* par M. B. A. A., Paris, 1817, etc. Presque tous les tableaux de Vinci ont été gravés : les planches de Morghen (*la Cène*), de M. Boucher-Desnoyers (*la Vierge aux rochers*), de M. Lefebvre (*la belle Féronière*), etc., sont les plus estimées. DE PF.

VINDÉLICIE, contrée de l'Allemagne méridionale habitée, du temps d'Auguste, par les *Vindéliciens*, puissante peuplade germanique. Elle s'étendait depuis les Alpes et le lac de Constance, à travers la Bavière et le Tyrol, jusqu'à l'Inn ou même au Danube : de là le nom d'*Augusta Vindelicorum* que portait Augsbourg. Après plusieurs combats sanglants, les Vindéliciens furent vaincus par les Romains et transportés pour la plupart hors de leur pays par Tibère. *C. L.*

VINETA ou JULIN, ancienne capitale des Vénèdes (*voy.*) et, dit-on, la plus grande ville qui existât dans le nord de l'Europe. Sur l'emplacement qu'elle occupait, près de la mer Baltique, se trouve aujourd'hui Wollin, en Poméranie. On estime que l'ancienne Vineta, si elle a véritablement existé, aura péri par un tremblement de terre ou par l'effet d'une inondation subite occasionnée par le soulèvement de la mer, probablement vers 1183.

(*) Ne veux jamais que ce que tu dois.

VINETTIER ou ÉPINE-VINETTE. On désigne par ces noms le genre *berberis*, qui fait partie de la famille des berbéridées. Les vinettiers sont des arbrisseaux armés d'épines pétiolaires tantôt simples, tantôt triparties ou palmées; les feuilles, alternes sur les jeunes pousses, mais roselées sur le vieux bois à l'aisselle des épines, sont simples, non stipulées, pétiolées, et souvent bordées de dents piquantes; les fleurs, de grandeur médiocre et toujours de couleur jaune, répandent une odeur spermatique très prononcée; d'ordinaire elles sont disposées en grappe; les pédoncules communs naissent du centre des rosettes de feuilles, sur les rameaux de l'année précédente.

La plupart des vinettiers croissent dans les contrées tempérées; on en connaît aujourd'hui environ 40 espèces. Plusieurs se cultivent dans les jardins paysagers : ils forment des buissons touffus dont les branches sont réclinées et se couvrent d'une multitude de fleurs, au mois de mai; les grappes de leurs fruits écarlates ou pourpres produisent un bel effet en automne. Les racines des épines-vinettes, de couleur jaune à l'intérieur, sont amères et astringentes; macérées dans une lessive alcaline ou dans une dissolution d'alun, elles fournissent, de même que l'écorce intérieure des tiges, une couleur jaune dont il se fait un emploi considérable en Russie pour la teinture des cuirs. Les feuilles sont acidules et peuvent remplacer l'oseille; le bétail en est très friand. Les fruits ont en général une saveur très acide, mais non désagréable; on en prépare des sirops, des conserves, des dragées et des confitures fort recherchées; leur suc a des propriétés antiseptiques, antiscorbutiques et rafraîchissantes; il peut, en quelque sorte, remplacer le jus de citron. Les graines sont extrêmement astringentes.

L'espèce à laquelle s'applique plus spécialement le nom d'épine-vinette est le vinettier commun (*berberis vulgaris*, L.), qui croît dans toute l'Europe ainsi qu'en Sibérie, et qu'on cultive en grand à Dijon, à l'usage des confiseurs.

Depuis longtemps les cultivateurs sont

d'avis que le voisinage de l'épine-vinette nuit aux céréales, en produisant sur ces dernières la rouille et la carie. En effet, les feuilles du vinettier se couvrent souvent d'un petit champignon parasite (*æcidium berberidis*), dont les séminules, en se répandant sur d'autres végétaux, peuvent s'y développer en productions analogues: or, on sait que la rouille et la carie des blés ne sont autre chose que de petits champignons. ÉD. SP.

VINIFICATION, *voy.* VIN.

VINLAND, *voy.* AMÉRIQUE, T. I^er^, p. 578.

VIOLE. En remontant les âges pour rechercher l'origine des instruments d'archet, on est conduit jusqu'à l'époque des croisades; mais on ne peut établir si les Européens en empruntèrent l'idée aux Orientaux ou si ceux-ci la durent aux Européens. Dans tous les pays musulmans, dans l'Inde et jusque dans la Chine, on voit des instruments de la nature du violon; mais on n'en retrouve aucune trace ni sur les monuments de l'antique Égypte, ni sur ceux de la Grèce et de Rome. Les sculptures des vieilles églises sont à cet égard les monuments les plus anciens. Dans leur forme primitive, les instruments d'archet furent simplement une planche sur laquelle étaient fixées des cordes quelconques; cet instrument élémentaire se nommait *rebec*. Il fut plus tard composé des parties qui seront indiquées à l'art. VIOLON. Dès qu'il eut acquis une certaine perfection, il prit le nom de viole, qui devint générique de toute la famille d'instruments dont le son s'obtient au moyen de cordes frottées par le crin enduit d'un corps résineux. L'harmonie ayant fait des progrès notables, on imagina plusieurs variétés de violes pour obtenir sans difficulté une échelle de tons suffisante; leur réunion au nombre de quatre formait un *jeu de violes*. La *basse de viole* était la plus généralement employée: ses cinq cordes correspondaient aux quatre cordes du violoncelle d'aujourd'hui, *ut*, *sol*, *re*, *la*, et avaient de plus le *mi*; on y ajouta même une sixième corde, mais en changeant l'accord en *re*, *sol*, *ut*, *mi*, *la*, *re*. Ensuite venait la *taille de viole*, sonnant une quarte plus haut; la *haute-contre de viole*, également une quarte au-dessus de la taille; et enfin le *dessus de viole*, un ton au-dessus de la haute-contre. En Italie, la taille et la haute-contre ne faisaient qu'un même instrument à la quinte de la basse, dont le dessus rendait l'octave. Lorsque l'on n'employait qu'une viole seule, c'était toujours la basse, qui en outre servait habituellement à l'accompagnement des voix. On en fabriquait de fort grandes, et l'on eut quelquefois la singulière idée d'enfermer dedans un enfant chantant le dessus et dont on croyait avantageux de faire sortir la voix du corps même de l'instrument.

Les circonstances de l'accord et de l'exécution donnèrent lieu à des noms particuliers imposés aux violes, qui se trouvaient aussi différenciées par leur dimension et des accidents de forme. On eut ainsi la *viole de jambe*, correspondant à la basse de viole à l'italienne et qui a donné naissance au violoncelle; la *viole d'épaule*, répondant à la viole ténor et ainsi nommée parce que sa dimension forçait à la placer sur l'épaule en la retenant fixée à la poitrine au moyen d'un ruban; la *viole de bras*, qui est la seule que nous ayons conservée, en supprimant toutefois une de ses cordes. Il y a eu aussi une *viola pomposa*, dont l'invention est attribuée à Jean-Sébastien Bach; elle s'accordait en quinte comme le violoncelle, avec une cinquième corde à l'aigu. La *viole bâtarde*, l'une des plus anciennes, parait n'avoir différé de la viole de jambe que par la figure de sa caisse qui était plus longue et plus étroite. Pour la *viola di bordone*, *voy.* BARYTON.

La *viole d'amour* est un instrument particulier fort digne d'attention, monté de sept cordes dont la plus grave sonne le *sol* de la première ligne en clef de *fa*, et les autres *ut*, *sol*, *ut*, *mi*, *sol*, *ut*; d'autres préfèrent accorder l'instrument *sol*, *ut*, *mi*, *la*, *re*, *sol*, *ut*; d'autres enfin ne lui donnent que six cordes en supprimant la plus grave. Le corps de l'instrument est plus grand et le manche plus long que celui de la viole ordinaire, mais ce qui donne à la viole d'amour un caractère tout spécial, c'est la présence de cordes métalliques à l'unisson

des cordes de boyau qui, passant au-dessous de celles-ci à travers des trous pratiqués au chevalet, résonnent sympathiquement avec elles, d'où il résulte un effet plein de douceur et de charme que favorise encore le peu de tension des cordes et la formule ici absolument nécessaire d'accords arpégés dont les parcelles tendent sans cesse à s'identifier. Quoique la violé d'amour soit peu en usage, elle n'est du moins pas entièrement abandonnée; un de nos virtuoses les plus distingués, M. Urhan, la joue avec une rare perfection, comme on peut le reconnaître dans le solo du premier acte des *Huguenots*.

En son état actuel, la viole, outre son véritable nom, s'appelle indifféremment *alto* ou *quinte* et en italien *alto-viola;* ses parties constitutives sont les mêmes que celles du violon. Elle est montée de quatre cordes sonnant *ut*, *sol*, *re*, *la*, en partant de l'espace au-dessous de la clef de *fa*. Les deux plus graves sont des cordes *filées*, c'est-à-dire formées de soie tordue, recouverte d'un fil métallique très fin qui la revêt en l'enveloppant d'anneaux continus; les deux autres sont de boyau de mouton.

D'abord on ne fit exécuter dans l'orchestre à la viole que des passages à l'octave de la basse, en sorte qu'elle se trouvait le plus ordinairement exclue du trio que l'on formait des deux violons et du violoncelle; cependant les compositeurs français avaient souvent dans leurs opéras écrit des doubles parties de violes qui répétaient parfois la partie des violons à l'octave grave; ce fut Haydn qui, le premier, tant dans ses quatuors que dans ses symphonies, donna un rôle tout à fait obligé à la viole en l'écrivant comme partie réelle, et augmentant ainsi la richesse et la variété de l'harmonie. Dans les partitions modernes, on écrit fort souvent une double partie de viole. Quel que soit le parti que l'on prenne à cet égard, il faut bien se garder de traiter la viole avec négligence. Lorsque les anciens compositeurs italiens lui faisaient doubler la basse, ils ne s'occupaient que de l'effet mélodique : aujourd'hui, quoique cachée au milieu de la phalange harmonique, ses effets toujours persévérants font ressembler la partie de viole à ces bataillons que, dans une armée, l'on place en arrière pour soutenir la valeur brillante d'autres corps que leur force, leur jeunesse, leur ardeur, la nature des armes dont ils font usage et la renommée de leurs chefs rendent surtout propres aux attaques brillantes et aux actions d'éclat.

Quelquefois, dans des morceaux auxquels on voulait imprimer un caractère particulier, on a supprimé la partie des violons pour la remplacer par les violes. Ce cas aurait été celui d'employer la *viole ténor* dont on a plusieurs fois proposé la restauration, toujours rejetée parce qu'elle exigeait un doigté particulier dont il faudrait prendre l'habitude. Les parties de la viole ordinaire s'écrivent sur la clef d'*ut*-troisième ligne et au besoin sur la clef de *sol*. L'exécution exige peu d'étude pour un artiste qui joue du violon, et c'est presque toujours cet instrument que les violistes les plus distingués ont pratiqué dans l'origine; cependant il existe des *méthodes* spéciales pour cet instrument. L'ancien *Traité de la viole* par Jean Rousseau, Paris, 1687, in-8°, contient des choses curieuses, mais les *Méthodes* de Bruni et de Woldemar conviennent mieux à ceux qui veulent étudier la viole telle qu'elle est aujourd'hui. J. A. DE L.

VIOLETTE (*viola odorata*, L.), plante de la famille des violariées, commune dans les bois et les prairies. Personne n'ignore que le parfum de ses fleurs la fait cultiver abondamment dans les jardins. En pharmacie, les fleurs dé violette s'emploient à la préparation d'un sirop adoucissant; leur infusion passe pour émolliente. La racine à forte dose est diurétique et purgative. ED. SP.

VIOLON, mot formé de l'italien *violone*, augmentatif de *viola* (*voy.* VIOLE), et désignant par conséquent une *grande viole:* aussi s'en est-on longtemps servi au delà des monts pour indiquer la contrebasse est plus proprement un instrument spécial qui tenait le milieu entre celle-ci et le violoncelle. Ce que nous appelons violon se nomme très rationnellement en italien *violino*, c'est-à-

dire *petite viole*, ou *violette*, ou *pardessus de viole*, comme on disait autrefois en France. Pour expliquer cette anomalie, il faut savoir que la violette, analogue aux violons des maîtres de danse appelés *poches* ou *pochettes*, avait sa note la plus grave une quarte au-dessus du violon actuel, et se nommait en italien *violino piccolo alla francese*; quand on agrandit le patron de la violette, on appela *violon* le *violino all' italiana*.

La forme actuelle du violon ne remonte pas au delà du XVI^e^ siècle; avant cette époque, son patron était souvent assez grand, et se rapprochait de la guitare ou de la mandoline; les tables ne dépassant pas les éclisses et n'ayant point d'échancrures; on remonte ainsi jusqu'à l'époque où l'instrument n'était qu'une planche sur laquelle on fixait des cordes. Les bois qui entrent aujourd'hui dans la confection des instruments d'archet sont l'érable ou platane, le sapin et l'ébène. L'érable fournit le *fond* ou partie inférieure de l'instrument, le *manche*, les *éclisses* ou parties qui forment le contour, et le *chevalet*, pièce sur laquelle posent les cordes qui s'y trouvent en quelque sorte *à cheval*. On tire du sapin la *table*, partie supérieure de l'instrument, la *barre*, petite pièce collée au dessus de la grosse corde, les *coins* ou *c*, les *tasseaux*, les *contre-éclisses* (trois pièces qui servent à consolider les éclisses et qui les unissent à la table et au fond); enfin l'*âme*, petite pièce de bois qui se place debout entre le fond et la table. L'ébène fournit la *touche*, pièce sur laquelle portent les cordes lorsque l'exécutant appuie les doigts pour en opérer le raccourcissement; les *filets*, pièces d'ornement qui entourent la table en suivant la ligne des éclisses; le grand et le petit *sillets*, qui déterminent l'un des deux points où s'arrête la sonorité des cordes; les *chevilles*, autour desquelles s'enroulent les cordes; le *cordier* ou *queue* où elles sont fixées à l'extrémité opposée; enfin le *bouton* auquel est attaché le cordier. En ajoutant à ces pièces les *cordes* et l'*attache*, on trouve que les instruments d'archet sont composés de 69 pièces, et de 71 si la table et le fond sont de deux pièces. La table n'a d'autre ouverture que les *ff*, placés à droite et à gauche, près de sa partie échancrée. Les dimensions de ces différentes pièces varient dans les violons, mais d'une manière assez peu sensible. Les luthiers les plus habiles trouvent que le mieux est encore de copier les violons de Crémone, et particulièrement ceux de Stradivarius. Pour la fabrication des violes, on calcule en général un septième de plus que pour le violon; le violoncelle est alors le double de la viole, et la contre-basse à peu près le double du violoncelle.

Le violon est donc le plus petit des instruments de son espèce, en négligeant la pochette, dont nous avons déjà indiqué l'usage spécial. Les qualités d'un bon violon sont la force, l'éclat, la pureté et l'égalité du son. Il y a beaucoup de choix à faire même dans les violons des plus habiles facteurs et que l'on nomme violons d'*auteur;* cela tient à cette circonstance particulière que le violon et les instruments de sa famille s'améliorent singulièrement en vieillissant: sans rien perdre de leur brillant, ils se dépouillent d'une certaine âpreté qu'ils ont dans la première époque de leur confection. On a cherché en ces derniers temps à *vieillir* les violons neufs au moyen de l'application d'enduits qui ramollissent les vibrations des fibres ligneuses. Ce qui contribue encore à l'inégalité des violons, c'est que la fabrication, plus délicate assurément que celle de tout autre instrument musical, peut être viciée par quelque défaut échappé à l'attention de l'ouvrier. Enfin, fort souvent un violon a le son très éclatant au moment où l'on vient de le monter de cordes, et devient dur ou sourd au bout de quelques mois, lorsque toutes les parties ont pris leur aplomb.

La forme du violon a peu varié depuis l'époque des Amati et des Stradivarius (*voy.* ces noms). Les tables extrêmement bombées de Jacques Steiner constituent presque seules une différence notable jusqu'à François Chanot (m. en 1823). Ce dernier, fort instruit dans les sciences mathématiques, prétendit prouver que la construction des violons, telle qu'on la pratique universelle-

ment, était non-seulement défectueuse, mais en opposition avec tous les principes de l'acoustique; il construisit un violon d'après des règles, selon lui, plus rationnelles; mais après avoir un instant vivement excité l'attention publique, cette invention fut abandonnée. Du reste, on a confectionné de nos jours des violons aussi parfaits que possible, et il est permis d'affirmer que, devenus violons *d'auteur*, ils seront un jour aussi recherchés que ceux des illustres facteurs crémonais.

S'il y a beaucoup d'attention à porter dans le travail des violons, il faut également en apporter à celui de l'*archet*. On donne ce nom à une baguette qui, pendant longtemps, était *arquée* au moyen de plusieurs crins réunis en faisceau qui formaient la *corde* de l'*arc*. L'archet actuel se compose d'une *baguette* en bois de campêche, de fer, de Brésil, de Fernambouc : c'est ce dernier qu'on préfère; d'une *hausse* en ébène ou en ivoire, et qui est gouvernée par une *vis* terminée par un *bouton*, jouant dans un *écrou* et servant à donner plus ou moins de tension aux *crins* qui s'y trouvent attachés par un bout, tandis qu'ils sont retenus fixément de l'autre côté à la *pointe* de la baguette. On doit choisir les crins les plus fins et les plus ronds, et pour que leur frottement sur les cordes puisse mettre celles-ci en vibration, ils doivent être enduits de *collaphane* ou *colophane* (*voy.*), qui n'est autre chose que du galipot fondu et filtré avec de certaines précautions.

Le violon, tel qu'il est aujourd'hui, se monte de quatre cordes dont la plus grave, sonnant le *sol* (espace au dessus de la clef de *fa*), est *filée* (*voy.* à l'art. VIOLE) et s'appelle *bourdon ;* les trois autres sont en boyau de mouton ; la plus petite se nomme *chanterelle*, et cette expression s'applique à la corde la plus aiguë de tous les instruments d'archet. Les cordes se comptent toujours à partir de celle-ci, c'est-à-dire de l'aigu au grave. La musique de violon ne s'écrit plus que sur la clef de *sol* seconde ligne ; autrefois l'on se servait aussi de la clef de *sol* première, et pour es secondes parties de la clef d'*ut* tant ur la première que sur la seconde ligne. Son étendue est de plus de quatre octaves ; il n'est presque aucun trait qu'il ne puisse exécuter avec aisance, ce qui le rend propre à tous les styles.

Le violon est réellement l'instrument universel et c'est à bon droit que lui est acquise la souveraineté de l'orchestre ; outre l'avantage de rivaliser par le charme de ses sons avec la voix humaine et les modifications innombrables, les nuances aussi délicates qu'infinies auxquelles il se prête sous les doigts d'un exécutant habile, il a celui de fournir par moments des accords si mâles et si francs que rien ne saurait en égaler le résultat; il peut même prolonger d'admirables effets d'harmonie par le délicieux emploi de la double corde; il convient éminemment à l'accompagnement des voix, et il s'associe avec avantage aux instruments de toute espèce, sans jamais paraître auprès d'eux perdre entièrement sa supériorité: qu'il forme duo avec le piano, la continuation indéfinie des sons, l'une de ses plus précieuses facultés, brillera de tout son éclat; unissons-le à la flûte, s'il a moins de douceur ou, pour mieux dire, si sa douceur est moins complétement suave, il effacera sa compagne par la vigueur de ses sons ; ainsi des autres instruments. Le violon est essentiellement ami de l'oreille ; il tient le milieu entre l'éclat trop vif de quelques instruments et la mollesse de certains autres. Il a l'avantage de pouvoir se multiplier dans l'orchestre sans cesser de se prêter à tous les genres d'expression, à toutes les formes d'exécution, à toutes les sortes d'effets, et sous ce point de vue même il peut tenir lieu de tous les autres instruments. En un mot, fait par sa nature pour régner dans les concerts et pour obéir à tous les élans du génie, il a pris, suivant l'un des plus habiles violonistes de notre temps (*voy.* BAILLOT), les différents caractères que les grands maitres ont voulu lui donner : simple et mélodieux, harmonieux, touchant et plein de grâce, aimable et suave, grandiose, plein d'audace et de feu, pathétique, sublime, il s'est élevé jusqu'à peindre les passions avec énergie et avec cette noblesse qui convient autant au rang qu'il occupe qu'à l'empire qu'il exerce sur l'âme.

Faut-il l'avouer pourtant, cet admirable instrument, si cher aux compositeurs, et si universellement goûté, semble perdre depuis quelques années une partie de l'estime que lui accordaient les amateurs, qui le cultivent beaucoup moins, tout en rendant justice aux nombreux virtuoses qui se font entendre aussi fréquemment que par le passé. Cet injuste abandon a eu pour conséquence de faire perdre cet excellent usage des sociétés de quatuor autrefois si nombreuses et qui entretenaient si heureusement le goût de la bonne musique en exécutant les œuvres des grands maîtres.

Celles-ci commencent aussi à n'être plus communes, et le violon ne trouve plus si souvent l'occasion de briller en s'entourant des instruments de sa famille. Néanmoins la plupart des violonistes habiles qui se sont succédé depuis Corelli jusqu'à nos jours ont écrit pour leur instrument des pièces souvent fort recommandables, en sorte qu'aucun ne possède un répertoire plus riche et plus varié et n'offre, à quiconque veut suivre et étudier les progrès de l'exécution, des ressources plus nombreuses et d'un plus grand intérêt. C'est surtout en examinant les compositions de Corelli, de Tartini, de Gaviniés, de Pugnani, de Viotti, de Kreutzer, de Rode, de Baillot, de Mayseder et de tant d'autres virtuoses, que l'on peut admirer la marche de la composition instrumentale et voir comment tous les prodiges de l'exécution se résumaient dans la personne de Paganini, le plus étonnant, sans contredit, de tous les violonistes qui aient jamais paru. *Voy.* ce nom et plusieurs des précédents.

Les méthodes de violon ne sont guère moins nombreuses que les grands artistes qui ont cultivé ce magnifique instrument. Les plus connues ont été successivement celles de Zanetti, Montéclair, Geminiani, Leopold Mozart, Tartini, Lœhlein, Galeazzi, Cartier, Baillot, Rode, Kreutzer, André, Campagnoli, Guhr, etc. J. A. DE L.

VIOLONCELLE, instrument d'archet qui correspond à peu près à l'ancienne *basse de viole* ou *viole de jambe* (*voy.* VIOLE), qui pourtant était plus petite et avait d'ordinaire plus de cordes; on croit que c'est un certain P. Tardieu de Tarascon qui a réglé les proportions et les détails de l'instrument tel qu'on en fait usage aujourd'hui, sauf la suppression d'une corde qui eut lieu vingt ans environ après l'invention. Le violoncelle sonne l'octave grave de la viole actuelle et lui ressemble d'ailleurs en tout point, portant comme elle deux cordes filées et deux cordes de boyau.

La musique de violoncelle s'écrit sur la clef de *fa* et sur toute autre clef lorsqu'il y a lieu d'outrepasser la portée. Dans la musique moderne, on fait toujours usage, en pareille circonstance, de la clef de *sol*, ce qui n'aurait pas d'inconvénient si quelquefois, par ignorance ou par distraction, l'on ne représentait les notes une octave plus haut qu'elles ne doivent réellement être. L'étendue du violoncelle est de quatre octaves, mais à l'orchestre on évite d'employer les notes trop aiguës, et ce n'est que dans le solo que l'on se sert d'une sorte de *barrage* analogue à celui de la guitare (*voy.*), dans lequel le pouce forme une sorte de *sillet* mobile. On obtient aussi sur le violoncelle des sons harmoniques plus agréables que ceux du violon, mais dont on ne doit faire qu'un rare usage et seulement dans des morceaux destinés aux virtuoses de première force.

A l'orchestre et dans le quatuor, le violoncelle représente habituellement la partie grave de l'harmonie que les contre-basses doublent à l'octave inférieure; au premier cas, on comprend que les violoncelles se multiplient comme les violons; pour établir un juste équilibre entre les parties, ils doivent être en même nombre que les premiers violons, et au besoin ils se divisent en premiers et en seconds. Dans le quintette, c'est tantôt la partie de viole, tantôt celle de violoncelle qui se double, et dans ce cas on appelle *alto-violoncelle* celui qui remplace la viole.

A ne considérer le violoncelle que comme instrument de basse et d'accompagnement, il est assurément de la plus grande utilité; mais semblable en cela au violon, il est bien venu partout où il se présente. On regrette de ne le plus voir se joindre au piano, car il fait avec cet

instrument un excellent duo, ou bien un trio des plus satisfaisants en y joignant le violon. La franchise de ses attaques sert merveilleusement à mettre l'harmonie d'aplomb. Rien d'ailleurs n'occupe plus agréablement l'oreille de l'auditeur que de l'entendre s'écarter des cordes graves pour gagner la partie supérieure de son diapason et exécuter les chants les plus gracieux et les plus touchants; sa chanterelle a un charme, une douceur, une mélancolie inexprimables; quoiqu'il se prête merveilleusement à des traits difficiles et compliqués, il est loin à cet égard d'égaler le violon, et, en général, la sensation qu'il excite est d'une nature assez différente. Dans sa fougue impétueuse, dans son audacieuse fierté, le violon semble réveiller et irriter les passions; le violoncelle, par ses élans pleins de sensibilité, par sa nature douce et tranquille comme celle des cœurs vertueux, fait passer dans l'âme des impressions qui l'élèvent vers un monde idéal et dans ces régions où il semble que le bonheur consiste surtout dans le calme des sens.

Quoique l'invention de l'instrument date du commencement du XVIII^e^ siècle, ce n'est que dans sa seconde moitié que l'on rencontre des artistes qui lui aient dû leur célébrité, tels que Bertaud, Duport le jeune, Boccherini. Le XIX^e^ siècle les a comptés en grand nombre : Baudiot, Norblin, Max. Bohrer, Bern. Romberg et un grand nombre de jeunes artistes ont obtenu de la France et de l'Europe des applaudissements mérités. Plusieurs compositeurs ont aussi travaillé pour le violoncelle, mais en ces derniers temps les morceaux qui lui étaient destinés ont subi l'influence fâcheuse du mauvais goût. On n'a plus vu que des fantaisies et airs variés destinés à un instrument que son noble caractère semblait devoir soustraire à ce triste envahissement de la basse musique.

Plusieurs travaux estimables, publiés pour l'étude spéciale du violoncelle, n'ont pu arrêter cette fatale impulsion. Dès 1774, Baumgærtner avait publié à Nuremberg une *Instruction sur l'usage du violoncelle*, et depuis, Correte, Kauer, Gunn Raoul, Olivier-Aubert, Louis Duport, Stiastuy, Dotzauer, Baudiot, etc., avaient donné des *Méthodes* pour cet instrument. Celle du Conservatoire fut composée par Baillot, Levasseur, Catel et Baudiot; elle continue, comme toutes les méthodes rédigées pour cet établissement, d'être l'une des plus généralement suivies et des plus justement estimées.

J. A. DE L.

VIORNE, *viburnum*, *voy.* OBIER.

VIOTTI (JEAN-BAPTISTE), célèbre violoniste, était né en 1755, à Fontaneto, près de Turin. Il étudia de bonne heure son instrument sous Pugnani, dont il devint en peu de temps le plus habile élève. A 23 ans, il parcourut avec lui le nord de l'Europe, donnant successivement des concerts à Berlin, Moscou, Saint-Pétersbourg, Varsovie, Genève, et dans d'autres villes. Il vint à Paris en 1782; l'accueil qu'il reçut du public le décida à se fixer dans cette capitale, où pendant deux ans il fit la fortune du concert spirituel. Mais tout à coup une grande susceptibilité le fit cesser de jouer en public. En 1790, il prit la direction du Théâtre-Italien; mais il y perdit les économies qu'il avait amassées. Il passa alors en Angleterre et chercha à rétablir sa fortune en donnant des concerts publics; il s'intéressa aussi à la direction du théâtre italien de Londres, dont il fut le chef d'orchestre. Deux fois Viotti interrompit son long séjour dans cette ville, la première pour se retirer à Hambourg, où il composa ses charmants duos qui ont acquis une si grande célébrité, et la seconde pour revoir, en 1802, Paris, où il se laissa entraîner à jouer en public. Y étant revenu de nouveau en 1814 et en 1818, l'accueil empressé qu'il reçut le toucha si profondément qu'il résolut de terminer ses jours en France. Il accepta donc, en 1819, la direction de l'Opéra; mais pendant les trois années qu'il conserva le sceptre de l'Académie de musique, il ne fit qu'y ruiner sa santé, sans obtenir aucun succès. Il venait enfin de se retirer pour prendre le repos qui lui était nécessaire lorsque, pendant un voyage qu'il fit à Londres pour affaires d'intérêt, il y mourut le 3 mars 1824.

Comme exécutant, Viotti, pendant plus de trente ans, n'a pas eu de rival. Son jeu était pur, large et correct; il tirait

de son instrument des sons tour à tour doux ou énergiques, mais toujours expressifs. Il a porté l'école du violon au plus haut degré de perfection, et a laissé de nombreux et brillants élèves. Son œuvre, comme compositeur, est formée de 29 concertos pour violon, 2 symphonies concertantes, 36 duos, 6 sérénades, 23 trios, 17 quatuors et plusieurs morceaux pour piano et violon. D. A. D.

VIPÈRE, genre de serpents (*voy.*) formant, suivant M. de Blainville, une famille qui comprend toutes les espèces venimeuses dont les dents maxillaires renferment le venin. Ce n'est pas sans raison que l'on dit : Méchant comme une vipère; mais malgré l'horreur que ce reptile inspire universellement, les propriétés qu'on lui attribuait en faisaient employer autrefois diverses parties dans la pharmacie et même dans la cuisine. On sait que les bateleurs indiens se servent des vipères pour amuser le peuple, et, pour les apprivoiser, ils leur arrachent les *crochets*, c'est-à-dire les dents percées d'un canal d'où découle le venin. Les *aspics*, les *boas*, les *crotales* ou serpents à sonnettes (*voy.* ces noms) appartiennent à la famille des vipères. Z.

VIRELAI, lai virant, c'est-à-dire où les rimes alternent, espèce de chanson ou de ballade, *voy.* Lai.

VIRGILE (Publius Virgilius ou Vergilius* Maro). Un viateur (messager des magistrats) possédait, sur les bords du Mincio, près de Mantoue, au village d'Andès, un petit bien; il le fit valoir par les soins d'un honnête fermier, nommé Maron, dont il fut si content qu'il lui donna sa fille en mariage. Quelques spéculations industrieuses du gendre augmentèrent le patrimoine, pauvre encore, mais qui suffisait à soutenir la dignité d'un humble citoyen romain. De cette union naquit, l'an 684 de Rome (av. J.-C. 70), l'enfant qui devait être le prince des poëtes latins. S'il fut doué en naissant de toutes les qualités qui composent le génie du poëte, il faut reconnaître que toutes les circonstances de temps, de lieu, d'éducation, concoururent pour en favoriser chez lui le développement. Depuis ses premiers ans jusqu'à son adolescence, il reçut les suaves et pures impressions de la nature champêtre, d'une vie simple et vertueuse; et l'on put dire, dans la suite, qu'il décrivait de réminiscence les pénates de l'antique laboureur* et le séjour du bon Évandre**. Sans doute les querelles sanglantes du forum, les conjurations et les combats des ambitieux, retentissaient jusque dans cette paisible demeure, non pas toutefois assez pour la troubler, mais seulement comme l'orage lointain, qui fait que l'on goûte plus délicieusement le calme du foyer domestique, en se prenant de pitié pour ceux que menace le naufrage. Lorsqu'il revêtit la robe virile, les mêmes consuls, Pompée et Crassus, qui avaient marqué l'époque de sa naissance, marquèrent encore cette année (699 55), qui serait aussi celle de la mort du poëte Lucrèce, si l'on en croyait le Pseudo-Donat, contredit par la chronique de S. Jérôme. En ce temps, la langue oratoire, celle même de la conversation, et les formes de la versification à la fois s'étaient polies, enrichies par le commerce des Grecs. Quinze ans plus tard, à toutes les extrémités des malheurs publics et privés devaient succéder, dans les jours brillants de sa jeunesse, l'ordre et la prospérité d'une administration sage et ferme. Après les émotions terribles qui fécondaient les esprits en les agitant, ils allaient se reposer, non pas dans une molle apathie qui les eût frappés de stérilité, mais dans cette sécurité animée qui leur donnerait, avec l'émulation, toute la liberté de se produire en présence des spectacles de la paix et de la puissance du peuple-roi, *populum late regem*.

Le bon agriculteur devina-t-il le talent de son fils, ou était-il averti par un songe de sa femme et par la croissance miraculeuse du rameau planté, selon la coutume, au lieu même où le nouveau-né était sorti du sein maternel, auprès d'une vigne? Ces pronostics-là ne se remarquent d'ordinaire et ne se comprennent, qu'après que les hommes supérieurs

(*) On disait l'un et l'autre indifféremment, comme *Virgiliæ* et *Vergiliæ*, *Virginius* et *Vergi-nius*, *viget* et *veget*.

(*) *Géorg.*, II, 513-40.
(**) *Enéid.*, VIII, 306-69.

ont rempli leur destinée. Quoi qu'il en soit, Virgile, ainsi qu'Horace*, n'aurait pas pu demander à un père patricien une instruction plus brillante, surtout plus variée et plus solide. C'est qu'elle devait être pour lui, non pas l'ornement d'une grande fortune et d'un grand nom, mais un moyen de se faire et nom et fortune, ou tout au moins une ressource, une protection dans des temps de calamités. Il fut élevé jusqu'à sept ans à Crémone ; plus tard, il fréquenta les écoles de Milan, la célèbre métropole des colonies cisalpines, puis les écoles de Naples, l'Athènes de l'Italie méridionale. C'est ainsi qu'il amassa cette nourriture qui aida si fortement à la croissance de son génie, et par laquelle il devint, de même qu'Homère, le plus savant homme de son temps pour en être le plus bel écrivain. La nation la plus poétique du monde, les Grecs sentaient bien la nécessité de cette alliance du savoir avec l'imagination, quand ils appelaient les poëtes les savants, *σοφοί*. Virgile embrassa tous les genres d'études, lettres latines et grecques, monuments historiques et mythologiques de la Grèce et de la vieille Ausonie, mathématiques et astronomie, lois civiles et religieuses, sans perdre les idées et le goût des pratiques agricoles gravés dans sa mémoire par les habitudes d'enfance en traits ineffaçables. Les esprits les plus précoces ne sont pas toujours ceux qui vont le plus haut et le plus loin. Il approchait de sa 25e année, qu'il n'avait produit encore que de faibles et obscurs essais**. On pourra, nonobstant l'assertion de Scaliger, contester avec toute raison l'authenticité des petits poèmes qui s'impriment vulgairement à la suite des œuvres complètes; mais les titres***, pour la plupart du moins, rappellent des pièces dont il fut certainement l'auteur; quoiqu'il s'en trouve plusieurs que la décence interdit de nommer, et qui démentiraient étrangement le surnom virginal, *Parthenias*, qu'on lui avait donné à cause de sa pudeur, si toutefois il ne lui venait pas de son grand attachement pour son maître Parthenius. Pline le jeune nous autorise d'ailleurs à soupçonner que Virgile s'était permis quelques licences de ce genre*.

Les productions légitimes, dont ces misérables suppositions ont usurpé les titres, avaient bien quelque prix, puisqu'au temps de Martial quelques-unes encore étaient jugées dignes d'être envoyées en cadeau à des amis**. Mais jusque-là, Virgile n'avait pu donner aux autres, ni concevoir lui-même, qu'un sentiment confus et très imparfait de la vertu de son intelligence. Ce fut l'imitation de Théocrite, qui en fit luire le premier rayon à tous les yeux; imitation vers laquelle il était naturellement porté par les souvenirs du toit paternel. Il commença par des copies partielles et habilement ajustées ensemble de plusieurs tableaux du Sicilien ; espèces de pastiches admirables, où le copiste s'égalait presque aux grâces naïves de son modèle par une finesse plus exquise du dessin, par une expression plus élégante et plus tendre des figures***. Fut-il connu déjà de Jules César, selon la conjecture tirée d'une églogue, *Amavit me quoque Daphnis?* fut-il salué, dès l'an 709 ou 710, par le peuple romain et par Cicéron, au théâtre? Pures inventions d'un commentateur et des grammairiens du moyen-âge. Comment Pollion, deux ou trois ans après, aurait-il eu besoin de le faire connaître à Mécène, et de le présenter, de concert avec Mécène, à César Octavien ?

Cependant ce genre de poésie ne suffisait point à soutenir, ni surtout à contenir son génie. Et d'ailleurs, la pastorale pure était-elle longtemps possible à l'habitant d'un municipe romain et, pour ainsi dire, de la banlieue de Rome ? Quand la muse sait, et confesse presqu'en rougissant, qu'elle est rustique****, elle a donc connaissance d'une certaine urbanité de mœurs. Que devient cet innocent et surnaturel enchantement d'une pauvreté sans besoins, d'une vie de bergers

(*) *Sat.* I, 6, 71-89.
(**) Stace, *Silv.*, II, 7, 74.
(***) *Culex, Ciris, Copa, Moretum, Catalecta, Epigrammata, Pr....*

(*) *Lettres*, V, 3.
(**) *Epigr.* XIV, 185.
(***) *Eglog.* II et III.
(****) *Egl.* VI, 2, et III, 84.

sans rudesse comme sans labeur ? Pour Théocrite, qui avait passé, il est vrai, par la cour des rois d'Égypte et de Syracuse, mais qui voyait toujours les campagnes fortunées de la Sicile, il y avait dans les chants bucoliques une réalité embellie, mais encore une réalité. Pour l'habitant de l'Italie en proie aux guerres civiles, ce ne pouvait être qu'un monde fantastique, une forme littéraire. Aussi, lisez les églogues de Virgile : excepté les délicieuses études d'après les idylles grecques, ses bergers, ses dieux, ses nymphes ne sont que les interprètes de ses malheurs et de sa reconnaissance, des fêtes, des gloires, de la politique, des amours de ses illustres amis. L'intérêt principal en apparence n'est véritablement que secondaire : déguisement spirituel et délicat, mais toujours déguisement. L'intérêt dominant est celui qui se cache sous le voile de ces prosopopées, et qui appartient à un autre ordre d'idées plus positif et plus sérieux. Il se cache autant qu'il faut seulement pour conserver la vraisemblance du spectacle, en se gardant bien de n'être pas aperçu. Dans cette duplicité transparente et mobile de l'allégorie, l'illusion des peintures idéales, quelle que soit la magie du coloris, s'affaiblit et court risque de s'évanouir auprès des graves émotions de la vérité.

Virgile dut à ses vers un succès plus cher à son cœur que les applaudissements et les louanges; il rendit à son père le champ d'où l'invasion militaire l'avait chassé; il protégea ses concitoyens contre les édits de spoliation. Mais il avait failli périr lui-même, lorsqu'il vint, la première fois, réclamer, avec l'autorisation du triumvir, sa maison dont un centurion s'était emparé. L'injuste détenteur le poursuivit l'épée à la main, et l'aurait tué infailliblement, s'il ne s'était dérobé par la fuite. On ne peut s'empêcher de frémir, en pensant que le fer d'un brutal soldat fut près de ravir au monde cette source de divine poésie. C'était à peu près la même année (714-715), que Virgile ajoutait au mérite de ses ouvrages l'honneur d'un noble caractère, en refusant la dépouille des proscrits, que lui offrait Octave, et en procurant à Horace la protection de Mécène.

Après les *Bucoliques*, il prit possession d'un terrain plus ferme, plus étendu, plus fertile : il commença les *Géorgiques*, qui lui coûtèrent sept ans de travail (717-724). Est-ce, comme on l'a conté, Mécène qui, dans un dessein de politique et de pacification, en suggéra l'idée à Virgile presque d'autorité, *jussu Mœcenatis ?* Il n'y a que les poëmes médiocres qui se commandent. Celui de Virgile n'a pu naître que d'une inspiration spontanée, qu'éveillèrent ses prédilections pour le séjour des campagnes, pour les joies des laboureurs, et peut-être la renommée plutôt que l'exemple d'Hésiode (*Ascræumque cano romana per oppida carmen*). On a critiqué la composition des *Géorgiques*. Nous avouons que nous ne sommes ni juges très sévères, ni admirateurs enthousiastes des plans de poëmes didactiques. Pourvu que l'auteur ne tourmente ni n'embrouille point la matière, nous sommes tout prêts à recevoir ses préceptes dans l'ordre où il voudra les exposer, s'il ne cesse point de nous plaire et de nous attacher par le charme de la description et des objets qu'il y entremêle, plus que par l'importance graduée des enseignements. Et d'ailleurs, après la culture des céréales, celle des arbres et de la vigne, puis l'éducation des troupeaux, enfin le soin des abeilles, une telle succession ne nous semble pas si mauvaise, et nous ne croyons pas qu'il soit juste de faire un reproche de stérilité au IVe livre des *Géorgiques*. L'histoire de ces petites républiques qui vivent dans les ruches, histoire si féconde en merveilles d'industrie, en traits de courage, en catastrophes de guerre, laisse-t-elle un moment le lecteur froid et insensible? C'est toute une Iliade en miniature, *in tenui labor, at tenuis non gloria*. Et quel couronnement pour un poëme, que le récit d'Aristée, dont la beauté cependant aurait coûté trop cher au poëte, si l'on pouvait croire qu'il eût substitué cet épisode aux louanges de Gallus après la disgrâce! Comment se serait-il déshonoré par une lâcheté inutile? Car le passage supprimé n'aurait pas manqué d'être le plus recherché des lecteurs.

Nul ne fut moins empressé ni moins habile courtisan. Par bonheur il se rencontra dans ce temps, auprès du pouvoir, quelques amis des lettres, littérateurs eux-mêmes, Pollion, Mécène, et ce même Gallus, dont Virgile n'a point renié l'amitié. Leur sollicitude généreuse et l'éclat de sa renommée le dispensèrent des soins qui pouvaient conduire à la richesse; car il serait resté pauvre. On ne savait ce qu'on devait priser le plus en lui, de l'élévation de son génie, ou de l'ingénuité de son âme. Simple dans ses manières, quelquefois jusqu'à la gaucherie et à la rudesse, poussant la négligence de la parure jusqu'au désordre, il apprêtait souvent à rire aux gens accoutumés à considérer l'habit plus que l'homme. Son teint basané, sa haute taille sans distinction et sans élégance, sa conversation dépourvue d'agrément et de légèreté ne le recommandaient point au premier abord. Mais il se faisait chérir de tous ceux qui avaient commerce avec lui; car il pratiquait la maxime qu'il se plaisait à redire : « Tout est commun entre amis. » Ainsi sa bibliothèque, qui était fort belle, appartenait, de même que ses autres biens, à qui en avait un besoin légitime. Sans jalousie pour le talent d'autrui, sans orgueil pour lui-même, il cultiva la poésie avec un amour religieux et timide, comme un don sacré, qu'il aurait craint de profaner par une production facile et téméraire. Aussi cherchait-il plus la solitude et la retraite que les palais de Rome; il se plaisait dans les champs de la Sicile et de la Campanie, et quand il lui arrivait de venir à la ville, il fuyait les témoignages de l'admiration publique, et courait se cacher dans la première maison connue qu'il rencontrait, dès qu'il voyait les yeux se tourner de son côté, et qu'il entendait dire autour de lui : « C'est lui, c'est Virgile! » Mais cette pudeur craintive n'était pas de la faiblesse; et, quoiqu'il ait exagéré dans ses écrits l'expression de la reconnaissance jusqu'à l'idolâtrie, il se montrait indépendant, sans complaisance dans ses habitudes avec l'empereur. Nulle instance ne pouvait le distraire de ses travaux ni hâter prématurément ses publications *. La délicatesse de ses scrupules augmenta encore depuis qu'il eut pénétré dans le sanctuaire de l'épopée. Il respectait trop la nature, l'objet, la destinée de son œuvre pour la livrer imparfaite aux regards et aux jugements des hommes.

Dès longtemps, avant l'âge de la maturité, les germes de l'épopée fermentaient, s'agitaient dans sa pensée et s'étaient même échappés quelquefois en essais infructueux, en promesses flatteuses et vaines, tantôt l'antique royaume d'Albe *, tantôt les exploits de César Octavien **. Heureusement son goût et son grand sens, ou, comme il l'appelle, son Apollon l'avait averti qu'il s'engageait dans de fausses routes ***. En effet, aux chroniques des Aurunces et des Osques manquait la grandeur et l'éclat, et aux guerres civiles cette perspective prolongée qui se prête seule aux fantaisies de l'idéal et du merveilleux. Et cependant il sentait que la poésie épique ne peut avoir de vie et de durée que si elle sort, pour ainsi dire, des entrailles du pays, et prend sa substance dans un sentiment intime, universel de nationalité ou de religion, mais à condition aussi de se reculer dans une antiquité où les objets s'agrandissent jusqu'au contact avec la nature divine. Lorsqu'il eut conçu l'idée d'identifier et d'unir ensemble le Jūpiter du Capitole avec le Jupiter homérique, de fondre les légendes naïves du Latium dans la brillante mythologie des Hellènes, et d'envelopper des splendeurs de l'apothéose les origines de Rome en remontant au delà du berceau de Romulus, au delà des rois Albains, jusqu'au fils de Vénus et d'Anchise, alors il put se flatter que cette région pure et sublime de poésie héroïque, objet de ses rêveries enthousiastes, vers laquelle il aspirait depuis sa jeunesse, et qui lui avait échappé tant de fois, il l'avait enfin trouvée, *Italiam, Italiam!* l'Énéide naissait.

Il faudrait des livres entiers pour récapituler seulement les éloges et les critiques de l'*Énéide*, et pour examiner tant de beautés, et aussi quelques défauts. Nous n'avons que la mesure de quelques

(*) Macrob., *Sat.* I, 24.

(*) *Voir* la biographie du Pseudo-Donat, *cap.* 8; Servius, *comm. sur l'égl.* 6, v. 3.

(**) *Mox tamen ardentes accingar dicere pugnas Cæsaris.*

(***) *Ecl.* VI, 3.

lignes; contentons-nous de saisir des aperçus, *summa sequar fastigia.*

Les six premiers livres, a-t-on dit, rappellent l'Odyssée, comme les six derniers l'Iliade, sans avoir ni la puissante énergie de la seconde, ni la simplicité attachante de la première; double copie sur un tissu moins uni, avec un nœud moins serré. Mais si l'on compte les sensations, les émotions éprouvées, qu'on nous dise, après avoir contemplé la tempête de Sicile et l'arrivée des Troyens aux bords d'Afrique (ch. I), le désastre d'Ilion (II), les adieux à la terre natale et la rencontre de la veuve d'Hector (III), les amours et la mort de Didon (IV), les spectacles des jeux funèbres d'Anchise (V), les demeures du Tartare et de l'Élysée, si remplies d'épouvantes et d'enchantements et d'une si haute moralité (VI), le songe de Turnus et la guerre allumée par Tisiphone (VII), l'hospitalité d'Évandre et le bouclier prophétique de Vulcain (VIII), le dévouement de Nisus et d'Euryale et le deuil maternel (IX), le conseil de l'Olympe, la mort de Pallas et l'héroïsme filial de Lausus (X), la querelle de Turnus et de Drancès et le trépas de Camille (XI), enfin le dernier jugement du sort de l'Italie avec le combat d'Énée et de Turnus (XII), tant de scènes diverses attachées à cette lutte obstinée de Junon contre les destins, de Carthage naissante contre Rome future, quel poëme excite un intérêt plus grand, plus soutenu? Il ne faut pas juger l'*Énéide* seulement comme la production d'un art savant et agréable; c'était quelque chose d'un ordre plus élevé, c'était un poëme national, un poëme sacré pour les Romains. Ce qu'elle a pu perdre en unité, en entraînement pour la fable dramatique, elle le regagne ainsi par un autre genre d'intérêt plus vivace et plus profond. Il n'y a pas une époque célèbre, presque pas un nom illustre marquant un de ces moments décisifs dans la vie du peuple romain, depuis la postérité Albaine d'Énée et d'Iule jusqu'au terrible fondateur de la liberté républicaine, depuis l'anéantissement des ligues étrusque, latine, samnite jusqu'aux guerres puniques, depuis la ruine de Carthage jusqu'à l'avénement des Césars, qui ne soit inscrit ou rappelé par allusion dans ce panthéon éclos du cerveau de Virgile. Il est vrai que ces préoccupations historiques traversant de moment en moment les fictions de la poésie, cette double vue d'horizons si différents*, ces narrations d'avant-scène et ces révélations d'avenir entre lesquelles marche continuellement l'action, peuvent la ralentir souvent, l'éclipser quelquefois; en sorte qu'à considérer l'effet de l'ensemble, l'intérêt réfléchi tend à prédominer sur l'intérêt immédiat, et que les Romains, quoique retirés dans des régions lointaines et vaporeuses, ravissent trop au peuple troyen l'attention et l'amour du lecteur. Que ce soit là le défaut et aussi la beauté de cet admirable ouvrage. Mais qu'on veuille en faire une machine politique, concertée, fabriquée par un esprit de flatterie pour couronner d'une auréole de légitimité l'ambition d'un usurpateur, c'est ce que dément l'âme qui anime toute la composition. Les élans d'une amitié reconnaissante ont pu s'associer aux publiques adorations pour celui que le sénat avait proclamé Auguste; les servilités vénales du courtisan n'ont point corrompu le cœur, les inspirations du citoyen.

Des censeurs ont trouvé mauvais qu'il ait motivé les incidents de sa fable par l'intervention des divinités qui n'étaient, pour les Romains, déjà bien avant Lucrèce, que des noms sans foi, sans réalité. Ils oubliaient que le merveilleux n'est pas moins essentiel que la versification à l'épopée, qui ne se distingue pas autrement de l'histoire et du drame; ils oubliaient encore que la vraisemblance du merveilleux, que la complaisance des lecteurs à se prêter à ce genre d'illusion, est en rapport, non pas avec leurs opinions personnelles, ni avec celles de leurs contemporains, mais avec les superstitions et la crédulité des temps où se passe l'action. La machine épique transportée de l'Iliade dans l'Énéide a subi une grande réforme, et s'est compliquée de ressorts nouveaux. On voit que la gravité romaine et les commencements de la hiérarchie impériale ont discipliné l'Olympe homérique, y ont mis l'ordre, le décorum,

(*) *Arma virumque cano.... romanam condere gentem.*

la majesté, peut-être aux dépens de la vivacité de sa participation dans les événements terrestres et des passions qui le commettaient parfois indiscrètement avec les mortels, mais qui trouvaient sympathie, sinon dans la raison, du moins dans l'imagination du lecteur. D'un autre côté, par une contradiction qu'explique facilement l'amour religieux des traditions du pays, les divinités sauvages des sept collines viennent mêler leurs caprices étranges et même un peu puérils aux pompes de cet Olympe agrandi, épuré par la philosophie platonicienne. On s'est plaint aussi, non sans quelque justice, de la multiplicité des oracles conformes sans doute aux vieilles histoires, et fort honorables pour la race d'Énée, mais qui nous rassurent trop avec lui sur l'issue de ses entreprises et de ses dangers. Avouons-le donc, c'est une composition imparfaite , dont les parties sont des chefs-d'œuvre ; c'est une imitation, devenue la source la plus féconde de créations poétiques. Depuis qu'elle eut vu le jour , quelles amantes affligées n'ont pas eu des réminiscences de Didon? Combien de fois Andromaque, celle de Virgile , a-t-elle servi de modèle aux poëtes et aux peintres ? Marfize, et Bradamante, et Clorinde, ces chastes guerrières, ne doivent-elles pas la vie à l'amazone Camille ? Toutes les affections les plus tendres de père, de mère , de fils , de frère , d'amitié , de patrie, de compassion pour l'infortune, et, par un contraste saisissant, tous les emportements des âmes cruelles et violentes, qui les a exprimés avec l'accent de la vérité, qu'il n'ait eu Virgile pour maître ou pour émule ? Voyez Priam, Evandre, la mère d'Euryale , le vieil Alèthe, Lausus, Pallas, Juturne , le guerrier qui meurt loin d'Argos, et Mézence , ce cœur de fer , vulnérable seulement à la douleur paternelle, et l'impérieuse Amate, et dans Junon cette fierté implacable de haine et de colère. L'effort de la critique moderne, non pas de celle des anciens, s'est porté sur le caractère du héros. Il ne semble pas assez amoureux, ni d'une bravoure assez impétueuse ; peu s'en faut que Le Batteux et La Harpe ne l'accusent de n'avoir pas l'âme chevaleresque. Mais s'il convenait de montrer, dans le père de la nation romaine, le type du Romain accompli , non pas absolument tel qu'il fut, mais tel qu'on se le figurait et qu'on le préconisait, soumis aux dieux, patient et invincible dans les périls et dans les adversités, sacrifiant tout au devoir , pitoyable aux malheureux et même à l'ennemi humilié , triomphant des autres au prix de se vaincre toujours soi-même, Virgile a rempli parfaitement sa vocation de poëte national, il a satisfait les Romains , il satisfait encore les hommes qui savent, à travers les différences de civilisation , se placer à son point de vue. Sous le rapport de l'éthopée vulgaire et de la matière descriptive, les archéologues romains devaient rencontrer dans son poëme beaucoup d'anachronismes, d'autant plus répréhensibles, si c'étaient des fautes, qu'elles ont été commises avec connaissance de cause, avec intention. Les ouvrages d'art et d'industrie, les pratiques de la vie sociale et de la vie domestique, les dispositions de la tactique militaire, les cérémonies de la religion, tout y porte l'empreinte d'un âge plus poli et plus cultivé, du siècle d'Auguste. Il nous semble que les contemporains d'Homère, s'ils avaient exercé des recherches pareilles, auraient fait aussi à ses héros le reproche d'être bien changés de ce qu'ils avaient été 400 ans auparavant. Il faut avouer que cette grande rigueur de fidélité historique réduirait la poésie à une sorte d'indigence barbare. Les Romains d'Auguste étaient au même point que les Français de Louis XIV, si ravis , si pleins de la grandeur présente , qu'ils auraient pu s'offenser d'une vérité trop rude , trop loin de leurs habitudes et des besoins de leur esprit. N'observons-nous pas, d'ailleurs, que l'on raffine de plus en plus sur toutes ces curiosités de costume et de couleur locale, à mesure que les facultés éminentes du génie s'affaiblissent et s'appliquent moins heureusement à peindre les caractères et les passions de l'humanité?

Quant au style, que dire qu'on n'ait dit déjà cent fois, de cette correction irréprochable qui ne fait rien perdre au naturel, de cette facilité si heureuse qui allie les plus fines délicatesses de l'art au

charme de la plus naïve sensibilité, de cette féerie de langage qui prend tous les mouvements et toutes les formes, tour à tour grâce exquise, majesté sublime, force imposante? « Savez-vous le latin, madame (écrivait Voltaire à M^me^ Du Deffant*)? Non; voilà pourquoi vous me demandez si j'aime mieux Pope que Virgile. Ah! madame, toutes nos langues modernes sont pauvres, sèches et sans harmonieen comparaison de celles qu'ont parlé nos premiers maîtres les Grecs et les Romains; nous ne sommes que des violons de village... Ne mettons rien à côté de Virgile. Vous le connaissez par les traductions; mais les poëtes ne se traduisent point. Peut-on traduire de la musique? Je vous plains, avec le goût et la sensibilité éclairée que vous avez, de ne pouvoir lire Virgile. »

Cette *Énéide*, que Voltaire proclame ailleurs** « le plus beau monument qui nous reste de toute l'antiquité, » combien elle était loin encore de l'idée que l'auteur s'était formée, et par combien d'études et de méditations il se préparait à l'achever, quand la mort vint le surprendre à l'âge de 51 ans (an de Rome 735, av. J.-C. 19), non sans lui avoir donné dès longtemps de fréquents et tristes avertissements par les douleurs de tête, les affections gutturales et les vomissements de sang dont son extrême sobriété ne put jamais le garantir! Il allait visiter les lieux de la Grèce et de l'Asie, théâtres de son poëme, auquel il consacrait quelques années encore, et le reste de sa vie devait s'écouler dans un loisir qui emprunterait à la philosophie sa dignité, à l'amitié ses douceurs. Vains projets! Il rencontra dans Athènes Auguste au retour de l'Orient, et voulut l'accompagner. Une langueur qui l'atteignit subitement à Mégare ne l'arrêta pas. La navigation ayant aggravé son mal, Brindes le reçut défaillant, et là il n'eut que le temps d'instituer héritiers de ses biens Proculus son frère, avec Auguste, Mécène, Tucca et Varius, et de composer l'inscription de sa tombe :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc Parthenope, etc..

« Mantoue m'a donné le jour, la Calabre me le ravit, Naples me retient désormais. » Il avait ordonné, par son testament, de brûler l'*Énéide*, dernier trait de modestie aux derniers moments. On sait avec quelle pieuse et éloquente indignation Auguste abolit cette dernière volonté du mort, dont la mémoire fut sacrée pour lui. L'obéissance eût été aussi une trop grande impiété envers les Romains et la postérité.

Nous désespérons de pouvoir ajouter ici, selon l'usage, une notice bibliographique; elle serait ou trop longue ou trop défectueuse. Comment énumérer les éditions d'un livre qui, depuis les écoles des grammairiens romains* jusqu'aux universités modernes, depuis Varius, Properce, Ovide, jusqu'à Racine, à Voltaire, à leurs successeurs nos contemporains, n'a pas cessé de servir de texte aux leçons de l'adolescence et aux lectures des gens de goût et des hommes de lettres? Qu'il nous suffise de citer la première de toutes les éditions (Rome, 1469, chez Sweynheim et Pannartz), la première impression aussi d'un auteur profane de l'antiquité, et de renvoyer, pour la liste des éditeurs, des commentateurs, des traducteurs, aux notices volumineuses imprimées dans les éditions de Deux-Ponts, et dans celles de Heyne (*voy.*) et de Lemaire. ** N-T.

VIRGINIE, la malheureuse fille du Romain Virginius, qui la tua pour la sauver du désbonneur, *voy.* Appius Claudius et Décemvirat.

VIRGINIE, *voy.* États-Unis.

VIRIATHE, le héros de la Lusitanie (*voy.*), n'était qu'un simple pâtre lorsqu'il résolut d'affranchir son pays de la domination romaine. L'an 149 av. J.-C., il leva l'étendard de la révolte, appela aux armes ses concitoyens, et, pendant 4 années consécutives, défit 4 armées consulaires. Le consul Fabius Æmilianus parvint à grand'peine à le refouler dans les montagnes (144); mais le Lusitanien souleva les montagnards de la Celtibérie (*voy.*), remporta de nou-

(*) 19 mai 1754.
(**) *Essai sur la poésie épique.*

(*) Suet., *De ill. gramm.*, 16; Macrob., *Saturn.*, I, 24.
(**) Pour les traductions en vers français, *voy.* Delille, Tissot, etc.

velles victoires et força ces fiers Romains de le reconnaître pour leur allié et leur ami. La limite des états qui lui furent alors laissés comprenait très probablement la plus grande partie de l'Espagne ultérieure. L'année suivante (140), cette paix, qui avait tant blessé la fierté romaine, fut rompue sans déclaration d'hostilités. Attaqué à l'improviste par le consul Cépion, Viriathe se réfugia dans les montagnes, reprit l'offensive, et menaçait l'armée consulaire de nouveaux désastres, lorsque, trahi par deux de ses officiers qu'avait gagnés l'or du consul, il périt poignardé dans sa tente, victime, comme un autre Annibal, de la politique du sénat romain. *Voir* Vell. Paterculus, II, 1; Florus, II, 17; P. Orose, V, 4. F. D.

VIRILITÉ (*virilitas*, de *vir*, homme), période de la vie humaine qui s'étend généralement de la 30e à la 50e année, et pendant laquelle l'homme jouit du complet développement de ses facultés. Cette période a pour traits caractéristiques la cessation de l'accroissement, le complément des forces intellectuelles et physiques de l'homme, la formation définitive de son tempérament, une complète aptitude à la génération. On peut y distinguer la virilité *croissante* et la virilité *confirmée*. Dans la première, le corps devient moins svelte; les organes augmentent en épaisseur; les muscles, rouges et charnus, témoignent de la force physique, qui est, ainsi que les forces digestives, à son plus haut développement. Cependant le mouvement nutritif, sans languir comme dans la vieillesse, est moins rapide que dans la jeunesse : aussi l'appétit se fait-il sentir moins fréquemment; la respiration étendue et profonde est plus rare; la circulation artérielle arrive à son type moyen de fréquence; le système pileux prend un grand développement; les sensations ne sont plus aussi vives, ni aussi mobiles, mais elles sont plus durables; l'attention, le raisonnement acquièrent une force de concentration jusqu'alors inconnue; l'homme se possède mieux; sa volonté se déploie dans toute son énergie. A l'amour, aux passions expansives succède l'amour de la gloire, des honneurs, des richesses. C'est l'âge des grands travaux, des fortes conceptions; c'est l'apogée de l'espèce humaine. Mais au bout de quelques années, l'homme commence à perdre successivement les prérogatives de l'âge mûr. Le corps prend de l'obésité, et les mouvements perdent de leur énergie; l'appétit décroît, les digestions sont plus lentes; même alanguissement dans les autres fonctions; l'exercice des facultés intellectuelles est moins facile. Une fonction importante se supprime chez la femme, non sans compromettre l'équilibre des autres (*voy.* MENSTRUATION). Enfin on arrive, par une pente insensible, à la dernière période de l'existence (*voy.* VIEILLESSE). — L'âge viril est celui où les maladies sont le moins fréquentes; les plus communes sont les affections aiguës, et notamment celles de l'appareil digestif et encéphalique chez les hommes, et celles de l'appareil utérin chez les femmes. C. S-TE.

VIRUS, principe morbifique qui diffère du venin (*voy.*), mais qui, communiqué au corps animal, est absorbé par lui et y détermine aussi une maladie semblable à celle qui lui a donné naissance. *Voy.* VARIOLE, ROUGEOLE, SCARLATINE, SYPHILIS, PUSTULE; *voy.* aussi RAGE et autres mots.

VISAGE, *voy.* FACE et PHYSIONOMIE.

VISCÈRES, mot emprunté du latin (*viscera*) et qui répond au mot français *entrailles*, quoique l'usage lui ait assigné une signification plus déterminée. Nous disons *entrailles*, et non pas *intestins*; car, dans le langage médical, outre ces derniers, on comprend encore sous la dénomination de *viscères* le cœur, les poumons, l'estomac, le foie, la rate, le pancréas, les organes génitaux et urinaires, et quelquefois même le cerveau (*voy.* tous ces mots). C'est de l'étude des viscères que s'occupe la *splanchnologie*. Z.

VISCHNOU, mot qui signifie *celui qui pénètre*, et semble se rapporter à l'air, au fluide aérien répandu partout. C'est la deuxième personne du *trimourti* ou de la trinité (*voy.*) indienne, dont les transformations remplissent la mythologie de ce peuple, sous le nom d'*avataras* ou descentes (incarnations). Nous en avons parlé, T. XIV, p. 619-20, à

l'art. INDIENNE (*religion*). Vischnou, dieu moins redoutable que Siva ou Chiven, voit augmenter encore tous les jours la foule de ses adorateurs dans l'Inde. Il porte de nombreux surnoms, tels que *Haris*, le vert, et on le désigne aussi sous les noms de *Krischna*, c'est-à-dire le bleu, de *Govinda*, *Gopala*, le berger, et de *Djagân-natha*, maître du monde, dont les Anglais ont fait *Jaggernath* ou *Djaggernauth* (*voy.* T. XIV, p. 622). Il est beaucoup parlé dans les *Pouranas* des amours de Vischnou avec les *Gopis* ou jeunes bergères. *Voy.* aussi RAMA et SANSCRITE (*littérature*). X.

VISCONTI, nom d'une famille lombarde, non moins célèbre par le rôle politique qu'elle a joué à Milan (*voy.*) que par les services qu'elle a rendus aux sciences. L'origine de cette maison se perd dans l'obscurité du moyen-âge. Dès le XI^e^ siècle, l'histoire cite les exploits chevaleresques d'HÉRIPRAND Visconti et de son fils OTHON, qui mourut en 1111, laissant deux fils, UBERTO et JEAN, lesquels devinrent les fondateurs de deux branches. OTHON, de la branche aînée, né en 1208, avait été placé sur le siége archiépiscopal de Milan. Soutenu par les Gibelins, il commença contre les ennemis héréditaires de sa maison une guerre où la fortune finit par se déclarer pour lui. Milan lui ouvrit ses portes, et à sa mort, arrivée en 1295, il avait jeté les fondements d'une souveraineté qui, pendant près de deux siècles, resta dans sa famille. Il eut pour successeur son neveu MATTEO I^er^, né en 1250, qu'il avait fait reconnaître, dès 1294, pour vicaire impérial de la Lombardie par l'empereur Adolphe de Nassau. En 1302, Matteo dut se retirer dans un de ses châteaux où, pendant 7 ans, il vécut en simple particulier. Mais à l'arrivée de Henri VII en Italie, sa conduite habile lui valut le titre de gouverneur impérial qu'il échangea bientôt contre celui de seigneur de Milan. Il mourut en 1322 et eut pour successeur son fils aîné GALÉAZ Visconti, né en 1277, qui s'était déjà illustré par de brillants exploits. Attaqué par des ennemis puissants et par ses propres frères, Galéaz se laissa entraîner dans des excès qui le perdirent. Louis de Bavière le fit arrêter en 1327, et enfermer au château de Monza; il lui rendit toutefois la liberté quelque temps après, mais non sa seigneurie; et, réduit au rôle de simple condottiere, Galéaz mourut, en 1328, de misère et de chagrin.

Son fils Azzo Visconti, le plus grand prince de sa race, obtint, moyennant de fortes sommes d'argent, sa réintégration dans le vicariat de l'Empire, et aussitôt, pour se venger de Louis de Bavière, qui l'avait fait incarcérer avec son père, il se joignit au parti des Guelfes et fit massacrer son oncle MARC, guerrier illustre, mais dont l'orgueil et l'ambition avaient causé les malheurs de sa famille. Aussi brave dans les combats que doux et bienfaisant durant la paix, Azzo étendit son autorité sur presque toute la Lombardie; mais il fut enlevé à l'amour de son peuple à l'âge de 37 ans, sans laisser de postérité. Son oncle LUCCHINO, né vers 1287, lui succéda en 1339; c'était un vaillant soldat, mais d'une mélancolie sombre qui dégénéra en cruauté. Il agrandit encore les vastes possessions de sa famille; cependant il ne jouit pas longtemps de l'autorité. Sa seconde femme, Isabelle de Fiesque, l'empoisonna en 1349 pour prévenir la vengeance qu'il se disposait à tirer de ses débordements. Son frère, GIOVANNI, archevêque de Milan depuis 1342, monta après lui sur le trône. Ambitieux à l'excès, il prétendit se soumettre toute l'Italie, et, pour atteindre son but, il ne recula devant aucun moyen; mais la mort l'arrêta dans l'exécution de ses projets. Comme son frère, les lettres le comptent parmi leurs plus zélés protecteurs.

Ses trois neveux, MATTEO II, BARNABÉ et GALÉAZ II, lui succédèrent en 1354. Matteo mourut un an après, épuisé par la débauche. Les deux autres, quoique très braves, s'attirèrent la haine de leurs sujets par leurs cruautés et leurs vices. Leur règne ne présente qu'une longue série de guerres presque toujours malheureuses, de traités jurés et violés aussitôt, de conspirations, de révoltes et de supplices. Cependant Galéaz eut la prétention de jouer le rôle d'un nouveau Mécène. Il ne négligea rien pour retenir à sa cour Pétrarque, et par ses conseils il fonda l'université de Pavie. Son fils

Jean-Galéaz lui succéda en 1378. Devenu, par le meurtre de son oncle (1385), seul seigneur de Milan, il reprit les projets ambitieux de sa famille qu'il porta au faîte de la grandeur et de la puissance. Il acheta de l'empereur Venceslas, en 1395, le titre de duc de Milan, qui légitima en quelque sorte les usurpations de ses ancêtres. Il soumit ensuite à son autorité Pise, Sienne, Pérouse, Padoue et Bologne, et, ses succès excitant encore son ambition, il aspirait assez ouvertement à la royauté lorsqu'il mourut en 1402. Doué d'éminentes qualités que ternirent toutefois de grands vices, il favorisa la renaissance des lettres et des sciences, en appelant à sa cour les hommes les plus célèbres, en encourageant tous les genres de talents, en réorganisant l'université de Plaisance, à laquelle il réunit celle de Pavie, et en fondant une grande bibliothèque. C'est lui qui a fait construire le célèbre pont de Pavie sur le Tessin et commencer le dôme de Milan (1386).

Outre une fille nommée Valentine, qui épousa le duc d'Orléans (*voy.*), grand-père de Louis XII, Jean-Galéaz Visconti laissa trois fils : Giammaria, Filippo-Maria et Gabriel. Ce dernier, bien qu'illégitime, partagea avec ses frères l'héritage paternel. Mais leur mésintelligence et leurs fautes affaiblirent la puissance de leur maison et en préparèrent la ruine. Dans la plupart des villes lombardes, des citoyens influents s'emparèrent du pouvoir. De leur côté les états voisins saisirent avec empressement l'occasion de reprendre ce qui leur avait été enlevé ou de s'agrandir aux dépens des Visconti. Ainsi les Florentins se rendirent maîtres de Pise, apanage de Gabriel, que le maréchal de Boucicaut fit mettre à mort, en 1408, sur une fausse accusation de trahison, tandis que les Vénitiens soumirent successivement Pavie, Vicence, Vérone, Brescia et d'autres villes. Giammaria, devenu odieux par ses effroyables cruautés, tomba victime d'une conjuration en 1412. Filippo-Maria, qui régna seul encore pendant 35 ans, subit toutes les vicissitudes de la fortune. Son général, Carmagnola, reconquit toute la Lombardie, mais au lieu de le récompenser de ses services, il le dépouilla de ses biens et le jeta ainsi dans les rangs de ses ennemis. Toujours inconstant et soupçonneux, il s'allia en 1441 avec François Sforce (*voy.*), un des capitaines les plus célèbres de son temps, à qui il donna sa fille naturelle Bianca en mariage, et un an ne s'était pas écoulé qu'il recommença la guerre contre lui. Ces variations perpétuelles de sa politique remplirent ses dernières années d'amertume. Les Vénitiens se déclarèrent pour son gendre, et leurs troupes s'avancèrent à plusieurs reprises jusque sous les murs de Milan. Filippo-Maria mourut en 1447, sans laisser de postérité mâle. Le duché de Milan passa à son gendre que les Milanais finirent par reconnaître pour leur prince en 1450. E. H-G.

VISCONTI (Ennio-Quirino) naquit à Rome le 1er nov. 1751. Élevé par son père, digne ami de Winckelmann et préfet des antiquités, il fit dans l'étude des langues et de l'archéologie les plus étonnants progrès; à 13 ans, il avait traduit en vers italiens l'*Hécube* d'Euripide. Comme il savait presque par cœur tous les classiques grecs et latins, et que de bonne heure il avait été initié à tous les secrets de l'antiquité, son père le prit pour collaborateur lorsque, en 1778, il entreprit, par ordre de Pie VI, la description du musée Pio-Clémentin. Après sa mort (1804), le jeune Visconti resta seul chargé de cette immense publication. Il la conduisit si bien, il s'y acquit une telle renommée, que le pape, pour le récompenser, le nomma conservateur du *Musée du Capitole*. Des temps difficiles mirent bientôt en évidence ses autres éminentes qualités: Lorsqu'au gouvernement papal succéda dans Rome l'administration républicaine de 1797, le général Berthier nomma Visconti ministre de l'intérieur; l'année suivante, il fut un des cinq consuls : dans ces hautes fonctions, l'archéologue se conduisit avec autant de courage que de sagesse et d'intégrité. Vers la fin de 1798, les armées napolitaines s'emparèrent à deux reprises de Rome; Visconti se retira en France. Il y fut accueilli avec toutes les distinctions dues à sa science et à son caractère. Bonaparte le nomma l'un des administrateurs du

musée des antiques et des tableaux, les plus beaux trophées de ses conquêtes, et créa pour lui une place de professeur d'archéologie auprès du musée. En 1803, lorsque Denon fut appelé à en prendre la direction générale, Visconti fut en même temps nommé conservateur des antiques. Il s'occupa dès lors sans interruption du catalogue des richesses qui lui étaient confiées, et il les décrivit, il les apprécia avec une érudition précise et substantielle, dans un *livret*, dont la dernière édition est de 1817, sous le titre de *Description des antiques du musée royal*. C'est dans cette même année, 1803, qu'il entra à l'Institut, où il se fit aimer comme un des membres les plus laborieux et les plus bienveillants. Le moment le plus glorieux de sa vie fut peut-être celui où le gouvernement anglais l'appela à Londres pour mettre un prix aux sculptures du Parthénon enlevées par lord Elgin (1815). Cet arbitrage qui lui fut déféré est, en effet, un magnifique hommage rendu à son érudition immense, à son goût si pur et au sens exquis qu'il avait de l'antiquité. Ces rares qualités se retrouvent dans ses nombreuses publications. Nous ne citerons ici que ses principaux titres de gloire : *il Museo Pio-Clementino*, Rome, 1782-98, 7 vol. in-fol.; *les Inscriptions grecques du Triopium*, aussi en italien, *ib.*, 1794, in-fol.; *les Monuments gabiens de la villa Pinciana*, en italien, *ib.*, 1797, in-8°; *le Musée Chiaramonti*, en italien, *ib.*, 1808, in-fol.; l'*Iconographie grecque et romaine*, en français, Paris, 1808-17, 6 vol. in-4° et atlas in-fol., chef-d'œuvre qu'il laissa inachevé et que termina le savant Mongez. Visconti mourut à Paris, le 7 février 1818, dans tout l'éclat d'une renommée qui datait, pour ainsi dire, de son enfance. F. D.

VIS D'ARCHIMÈDE, machine hydraulique servant à élever l'eau, et consistant en un appareil contourné en spirale dont la forme est variable. Elle peut se composer d'un tube serpentant, mais plus généralement on la construit au moyen de cloisons disposées en vis autour d'un axe dans l'intérieur d'un cylindre. L'axe, terminé par un pignon, reçoit son mouvement de rotation d'un moteur quelconque ; son extrémité inférieure trempe dans le fluide à épuiser, et produit un mouvement d'aspiration qui l'entraîne en le faisant glisser le long des parois des cloisons de la vis comme sur une suite de plans inclinés : le liquide monte ainsi successivement jusqu'au point le plus élevé de la vis et se déverse dans le réservoir qu'on lui a préparé. Pour que cette machine puisse produire un résultat utile, il faut que l'inclinaison de la spirale ne dépasse pas certaines limites : il existe donc une inclinaison qui donne le maximum d'effet et au delà duquel l'eau cesserait de monter.

Archimède inventa, dit-on, cette machine qui porte son nom, en Égypte, où elle devait servir à débarrasser les habitants de l'eau stagnante qui restait dans les terrains bas après les inondations périodiques du Nil. On l'employa également à vider les navires de l'eau qui y pénétrait. De nos jours, son principal usage est d'épuiser les eaux qui gênent les travaux de construction, ou bien on l'utilise pour les desséchements de marais. L. L.

VISIGOTHS, en allemand *Westgothen*, Goths occidentaux. La puissante confédération des Goths (*voy.*) s'était divisée de bonne heure en *Ostrogoths*, qui habitaient les bords du Pont-Euxin, et en *Visigoths* qui s'étaient établis dans la Dacie; et cette division, d'abord simplement géographique, devint politique vers le milieu du IVe siècle. Les Ostrogoths ayant succombé sous les attaques des Huns, les Visigoths s'enfuirent dans les montagnes et demandèrent aux Romains la permission de se fixer dans la Thrace. Dès lors les Goths, sous le nom d'alliés, furent admis dans l'armée romaine ; mais ils n'observèrent la paix qu'aussi longtemps qu'on remplit à leur égard les promesses qu'on leur avait faites. A peine Théodose-le-Grand fut-il mort et l'empire partagé, que les Visigoths, sous la conduite d'Alaric (*voy.*), envahirent l'Italie, et, après un intervalle de paix, Rome tomba en leur pouvoir, l'an 410 de J.-C. Si la mort n'était pas venue l'arrêter dans l'exécution de ses projets, Alaric aurait fondé un royaume en Italie. Son beau-frère Ataulf (*voy.*), qui lui succéda, au lieu de

donner suite à l'entreprise qu'il méditait contre l'Afrique, tourna ses armes contre les Gaules et fonda un nouvel empire sur les deux versants des Pyrénées. Il fut tué à Barcelone en 415; mais ses successeurs, au milieu de luttes continuelles soit contre les aborigènes, soit contre les Romains, parvinrent à étendre leur autorité sur une partie de la France méridionale et de l'Espagne. Ce fut Vallia, le 4e roi (415-20) et le successeur de Sigeric, qui, le premier, fit de Toulouse (*voy*.) la capitale de son royaume. Mais ce royaume, n'ayant point pour défense des limites naturelles, put d'autant moins subsister, que les Suèves avaient conservé toute leur indépendance. A cette cause d'affaiblissement se joignit la différence de religion, les Visigoths professant l'arianisme, et les Romains s'attachant de plus en plus à leur évêque.

Malgré ces germes de dissolution précoce et malgré les troubles qu'engendrèrent les querelles de parti dans un royaume électif, les Visigoths, durant un siècle, s'agrandirent par des conquêtes. Euric, leur 8e roi, profitant de la décadence toujours plus rapide de l'empire Romain, soumit à son sceptre plusieurs provinces de la Gaule et de l'Espagne, et donna à ses peuples, régis jusque-là par des coutumes, des lois écrites qui, développées et perfectionnées par ses successeurs, ont été réunies en un code qu'on regarde comme le plus complet de tous les codes des nations germaniques*. Son successeur, Alaric, fit recueillir pour ses sujets d'origine romaine, par de savants jurisconsultes, les dispositions du code théodosien, les ordonnances des empereurs postérieurs, dans le but de confirmer aux provinces leurs anciens priviléges et de faire émaner de son autorité souveraine la force obligatoire de la loi. Cette législation, qui ne fut abolie que vers le milieu du VIIe siècle, établit une différence bien marquée de juridiction entre les Romains et les Visigoths.

La faiblesse de ces derniers devint manifeste lorsqu'ils se trouvèrent en contact avec les Francs. Sous prétexte qu'il n'était pas juste que des hérétiques comme les Visigoths possédassent les plus belles provinces des Gaules, le roi catholique Clovis attaqua le pacifique Alaric II (*voy*. ces noms), et le défit, en 507, à Vouillé ou Vouglé, non loin de Poitiers. Les Francs occupèrent sans résistance la plupart des villages de la Gaule méridionale, et le royaume des Visigoths aurait couru le plus grand danger, si le roi des Ostrogoths, Théodoric-le-Grand (*voy*.), n'était intervenu. Tuteur de son petit-fils Amalaric, il profita de l'occasion pour s'emparer d'une partie des possessions des Visigoths dans les Gaules, et, après une désunion de plusieurs siècles, les Ostrogoths et les Visigoths renouèrent entre eux les rapports les plus intimes. A la mort de Théodoric, de nouveaux troubles déchirèrent le royaume des Visigoths, réduit à la Septimanie dans la Gaule et dont le principal siége était alors l'Espagne; la différence de religion fit de plus en plus sentir sa fatale influence.

Le hardi et habile Léovigild rendit un nouveau lustre à sa couronne. Il soumit les Suèves (586), améliora les lois, mit des bornes au pouvoir des grands, établit à Tolède le siége de son empire, et chercha à rendre le trône héréditaire. Son fils Récarède (*voy*.) embrassa, en 589, la foi catholique, et, en mettant ainsi un terme à une désunion funeste, il fit un seul peuple des Goths et des Espagnols. Cette conversion modifia essentiellement la constitution de l'état, et à peine le catholicisme était-il devenu la religion dominante, que le clergé, dont l'oppression avait formé un corps compacte, prétendit jouer le principal rôle dans le gouvernement, et se constitua sur le modèle de la hiérarchie romaine. Les évêques ariens, tranquillement renfermés dans leurs diocèses, n'avaient exercé aucune influence sur la marche du gouvernement; les évêques catholiques, au contraire, prirent bientôt une part active dans l'administration de l'état, afin d'établir sur des bases inébranlables l'autorité de leur Eglise. Les grands du royaume, les fonctionnaires temporels et les officiers de la cour (*viri illustres officii palatini*), qui formaient une espèce de noblesse et qui, en leur qualité de conseillers du roi,

(*) *Voir* Lindenbrog, *Codex legum antiquarum*, Francf., 1613, in-fol.; Canciani, *Barbarorum leges antiquæ*, Ven., 1781-92, 5 vol. in-fol.

étaient censés représenter auprès de lui les intérêts du peuple, cessèrent de constituer le premier ordre de l'état; les lois relatives à l'élection du souverain furent modifiées au profit de l'épiscopat, et sous les faibles successeurs de Récarède, dont les uns durent la couronne aux intrigues du clergé et dont les autres eurent besoin de lui pour se faire pardonner leur usurpation ou leurs parjures, il fut facile aux évêques de se mettre à la tête du gouvernement et de se faire exempter de toutes les charges publiques. Leur influence prédominante se montra surtout dans les conciles. Ces assemblées, qui, dans le principe, n'avaient eu à s'occuper que des questions de foi et de discipline, commencèrent, aussitôt après la conversion de Récarède, à se mêler des affaires de politique les plus importantes. Bientôt le clergé voulut en exclure les seigneurs temporels qui avaient été admis à prendre part aux délibérations, et, dès l'année 633, il fut arrêté que ceux-là seuls y auraient entrée qui en seraient jugés dignes par les évêques. Les troubles causés ou favorisés par l'ambition du sacerdoce facilitèrent la conquête du pays par les Arabes. Campés sur les rivages de l'Afrique, ceux-ci ne tardèrent pas à menacer le royaume des Visigoths d'un danger immédiat. Leurs premières tentatives pour s'établir en Espagne (*voy.*) eurent lieu en 675. A l'avénement au trône du faible Roderic, ils profitèrent des divisions qui déchiraient ses états pour renouveler leur entreprise. Les Goths furent battus en 711 à Xérès de la Frontéra; leur roi y perdit la vie, et les Arabes envahirent la plus grande partie de l'Espagne. Les débris de l'armée des Goths se réfugièrent dans les montagnes des Asturies et de la Galice, et y fondèrent un nouveau royaume, d'où sortirent dans la suite les libérateurs de l'Espagne.

Ce fut dans la législation que subsistèrent le plus longtemps les traces des institutions des Visigoths. La plus ancienne collection des lois espagnoles, le *Fuero juzgo* ou *Forum judicum*, est puisée dans leurs lois, et il s'en est conservé beaucoup de vestiges jusqu'à nos jours dans la coutume de Castille et dans celle de Catalogne. Les rites introduits par le concile de Tolède de 633, dans le but de rendre uniforme le culte public dans toutes les églises, se maintinrent aussi fort longtemps après la chute du royaume des Visigoths. L'office appelé gothique contient un grand nombre de rites et de formules qui avaient été en usage dans l'Église espagnole depuis les temps les plus reculés, et tous les efforts des papes pour l'abolir et y substituer l'office romain restèrent longtemps sans succès. Les disputes entre les partisans de l'un ou de l'autre de ces offices furent si vives qu'il fallut avoir recours au jugement de Dieu. Le rite romain finit par triompher en Aragon et en Castille, mais l'Église de Tolède conserva les anciens usages. Les chrétiens vivant sous la domination des Arabes, ou Mozarabes (*voy.*), restèrent longtemps encore fidèles à l'office visigothique, qui prit d'eux le nom de *mozarabique*. Nous avons dit, à l'art. cité, que le cardinal Ximénès fit imprimer le missel et le bréviaire de cette liturgie. On retrouve aussi quelques traces de la langue des Visigoths dans la langue espagnole, quoique, après la conquête, ce peuple ait adopté le langage des vaincus. — *Voir* Aschbach, *Histoire des Visigoths* (Francfort, 1827). *C. L.*

VISION, *voy.* OEIL et VUE.

VISION, VISIONNAIRE. Les visions sont à la fois une aberration du spiritualisme et un témoignage qui dépose en sa faveur; car l'abus d'une croyance ne détruit pas la réalité du fait sur lequel elle repose. A peine l'homme a-t-il entrevu la distinction de l'âme et du corps, à peine a-t-il une conception, même grossière, du principe immatériel auquel on doit rapporter toute action intellectuelle et morale, que sa curiosité se prend à errer autour des régions inconnues qu'habitent les esprits; il veut entrer en commerce avec eux, et pénétrer les mystères du monde invisible. Les songes sont un premier pas qui le met sur la voie de ces communications fantastiques. Le sommeil nous donne parfois des intuitions plus saisissantes que la réalité. Ce qui s'est évanoui depuis longtemps nous apparaît alors avec une vivacité que, dans l'état de veille, nos sens ne peuvent at-

teindre : nous voyons nos amis, nos parents, dont une longue distance ou même la mort nous sépare; nous reconnaissons les traits de leur visage, nous leur parlons, nous entendons leur voix. Pour peu que l'imagination travaille sur ces premières données, elle nous fera marcher rapidement dans le domaine du possible. Si le monde surnaturel qui nous environne se révèle à nous pendant le sommeil, pourquoi ne nous serait-il pas accessible également quand nous sommes éveillés? La rêverie, cette suite de voyages que nous faisons tout éveillés dans les espaces imaginaires, est un autre degré qui nous conduit au vaste champ des visions. En effet, si, dans l'état régulier de la vie ordinaire, ces sortes d'apparitions sont plus rares, plus difficiles à susciter, la faute en est sans doute à cette prison charnelle dans laquelle l'âme est captive; qu'elle se dégage des liens du corps, elle en sera plus libre pour prendre son essor, pour pénétrer dans le monde des esprits et développer une vie supérieure. De là tous les excès du mysticisme (*voy.*), de là ces procédés extatiques inventés pour contenter ce désir d'intuition, ce besoin d'aperception immédiate, pour calmer les agitations d'une sensibilité surexcitée, et satisfaire ses penchants déréglés aux dépens de la raison. Les pressentiments, l'inspiration, l'extase (*voy.*), sont regardés comme un affranchissement du voile grossier des sens. Enfin les visions sont le terme nécessaire où aboutit le mysticisme porté à un certain degré d'exaltation. Pour peu qu'on se laisse aller à ce penchant, on devient visionnaire, c'est-à-dire que nos idées finissent par suivre ce cours excentrique, et l'on s'habitue à prendre des hallùcinations (*voy.*) pour la réalité. Dans une pareille disposition, que l'homme demande par exemple à son Dieu de lui dévoiler l'avenir : en attendant la réponse, il y pense, il la médite, et il se la fait peu à peu à lui-même; il se persuade ainsi qu'elle lui vient de la divinité : le voilà inspiré, le voilà prophète. Par une illusion semblable, quand on éprouve le vif désir de voir un objet absent, l'imagination, éveillée par l'énergie de la sensibilité, se met en jeu, et nous offre l'objet vers lequel notre âme tout entière aspire, si bien que l'on croit voir et toucher le produit chimérique de sa propre création. Voilà par quelle crédulité naturelle on arrive à s'attribuer le pouvoir des miracles.

Il y a certaines conditions soit intérieures, soit extérieures, qui favorisent plus ou moins cette tendance à devenir visionnaire. Le mysticisme, dont le caractère général est la prédominance accordée au sentiment sur la raison, a plus facilement prise sur les naturels mélancoliques, sur un cœur fortement préoccupé par la passion ou par une idée fixe; l'excès du travail, la solitude, les jeûnes et les austérités, le silence de la nuit ont aussi une influence sur cette disposition. Enfin il est des époques qui semblent la favoriser : on la voit se reproduire avec un redoublement d'énergie aux temps de grandes souffrances sociales, de crises religieuses ou de commotions politiques. A-D.

VISIR ou VÉZIR. Ce mot turc signifie *qui porte* ou *supporte*, et désigne un homme chargé du poids des affaires. C'est un titre d'honneur donné en Turquie à tous les pachas à trois queues et à quelques membres du divan qu'on désigne plus spécialement sous le nom de *visir du banc* ou *du conseil*, parce qu'ils assistent aux délibérations du conseil d'état, sans y avoir toutefois voix délibérative. Le grand visir (*visir a'zhem*), appelé aussi *sadri a'zhem*, c'est-à-dire chef du conseil suprême, est, après le sulthan, le personnage le plus important de l'empire (*voy.* OTHOMAN, T. XIX, p. 43). Il réunit dans ses mains tous les pouvoirs de l'état, mais il est chargé en même temps d'une responsabilité immense. Comme marque de son autorité absolue, il reçoit, à son entrée en fonctions, un sceau sur lequel est gravé le nom du Grand-Seigneur et qu'il porte toujours dans son sein. Ce fut le premier khalife abasside qui créa cette dignité l'an 750. Sous ses successeurs, les visirs s'arrogèrent tant de pouvoir que les khalifes jugèrent prudent d'abaisser des ministres dangereux, et à cet effet ils créèrent, en 936, une nouvelle charge, celle d'*émir-al-omrah*. Cependant cette me-

sure ne réussit pas complétement, car les visirs se relevèrent dès le milieu du XII^e^ siècle. Ce fut le sulthan Orkan qui emprunta cette institution aux Arabes. X.

VISITANDINES, ordre religieux, fondé à Annecy, en 1520, par S. François de Sales, évêque de Genève, et la baronne de Chantal, en l'honneur de la visitation de S^te^ Élisabeth par la Vierge. Dans le principe, ces religieuses ne prononçaient que les vœux simples; mais dans la suite la congrégation a été érigée en ordre monastique, ayant pour mission de visiter et de soigner les jeunes filles pauvres, malades ou prisonnières. Z.

VISITE (DROIT DE), *voy.* NEUTRALITÉ et TRAITE DES NOIRS.

VISOU, *voy.* MARTE.

VISTULE, en polonais *Visla*, en allemand *Weichsel*. Ce fleuve, navigable depuis Cracovie, prend sa source sur le versant septentrional des Karpaths, dans la principauté de Teschen. Il coule d'abord à l'est, arrose la Galicie et la république de Cracovie, tourne au nord-ouest, entre en Pologne, baigne Varsovie, et parcourt ensuite la Prusse occidentale jusqu'à la mer. Au-dessous de Marienwerder, il se divise en deux bras, dont le plus oriental, appelé *Nogat*, se décharge, à une lieue au-dessous d'Elbing, dans le Frisch-Haff, tandis que l'autre, qui conserve le nom de Vistule, se subdivise de nouveau en deux branches, l'une desquelles se jette dans la Baltique au nord de Dantzig, et l'autre dans le Frisch-Haff. La Vistule nourrit d'excellents poissons en abondance; mais le plus grand avantage qu'elle offre à la Pologne, c'est une voie de communication avec Dantzig et la mer. Elle est jointe à l'Oder par le canal de Bromberg. Ses principaux affluents sont le Dunaïez, la Wysloka, le San, la Wieprz, la Piliça, le Boug avec la Narew, la Bzura, la Drewenz et la Brahe. C. L.

VITAL (ORDERIC), *voy.* FRANCE, T. XI, p. 546, et THÉOLOGIE, p. 60.

VITALISME, système physiologique des *propriétés vitales* enseigné par Bichat (*voy.* ce nom). *Voy.* aussi, sur les vitalistes, l'art. ATOMES.

VITELLIUS (AULUS), le plus ignoble des tyrans qui ont souillé la pourpre romaine, était fils d'un chevalier et naquit l'an 15 de notre ère. Il passa sa première jeunesse dans l'île de Caprée, au milieu des honteuses orgies de Tibère, et, à la mort de ce prince, il vécut à la cour de Caligula, de Claude et de Néron dont il sut gagner la faveur et qui lui conférèrent les plus hautes dignités. Galba l'envoya commander, vers l'an 68, l'armée de la Germanie inférieure, et lui fraya ainsi la route au trône. La coupable indolence de Vitellius, sa facilité à pardonner les fautes les plus graves contre la discipline, ses prodigalités, sa familiarité enfin, le rendirent l'idole des soldats qui le proclamèrent empereur. La Bretagne et les Gaules se prononcèrent en sa faveur, et la nouvelle de la mort de Galba étant arrivée sur ces entrefaites, ses lieutenants le décidèrent à disputer la couronne à Othon (*voy.*), que l'armée d'Espagne venait d'élever à l'empire et qui était déjà maître de l'Italie. La victoire de Bédriac, remportée par Cæcina et Valens, ouvrit à Vitellius les portes de Rome où il fit une entrée triomphale; mais l'autorité souveraine ne fut pour lui qu'un moyen de satisfaire plus facilement ses honteuses passions. Plongé dans de crapuleuses débauches, il abandonna le soin des affaires à d'odieux affidés; s'il se ressouvint par moments qu'il était le maître du monde, ce ne fut guère que pour commettre des actes d'une injustice ou d'une cruauté atroce: on le soupçonna même d'avoir pris part à la mort de sa mère Sextilia. Il ne régnait que depuis huit mois, lorsqu'il apprit l'élévation de Vespasien (*voy.*) à l'empire par les légions d'Orient. Les rapides progrès de son compétiteur ne purent le tirer de son inconcevable sécurité. La défection de Bassus qui commandait sa flotte, la défaite de ses troupes à Crémone et le soulèvement de presque toute l'Italie lui firent enfin sentir le danger de sa position. Il consentit à abdiquer, sous la condition qu'on lui garantirait sa sûreté personnelle et une somme de 100 millions de sesterces (environ 16 millions de fr.). Cependant il reprit courage, attaqua subitement Sabinus, frère de Vespasien, avec lequel il venait de traiter, et le fit mettre à mort,

L'armée de Vespasien étant arrivée sous les murs de Rome, Vitellius se cacha lâchement dans la loge du portier de son palais; mais découvert, il fut traîné sur la place publique au milieu des outrages de la populace qui finit par le mettre en pièces. Vitellius avait alors 54 ans. Son fils périt avec lui. X.

VITESSE, *voy.* MÉCANIQUE et MOUVEMENT.

VITICULTURE, *voy.* AGRICULTURE et VIGNE.

VITOLD, *voy.* LITHUANIE.

VITRIFICATION, *voy.* VERRE.

VITRIOL (HUILE DE), *voy.* ACIDE SULFURIQUE.

VITRUVE (MARCUS VITRUVIUS POLLIO) est un architecte romain, de Vérone ou plutôt de Formies, qui servit sous Jules-César et l'accompagna en Gaule, en Espagne, peut-être en Grèce, qu'Auguste ensuite employa pendant les guerres civiles comme constructeur de machines de guerre, et qu'il nomma plus tard inspecteur des bâtiments publics. Ses services auprès du dictateur avaient été récompensés par des gratifications régulières: l'empereur les lui maintint. Ce fut à sa demande que Vitruve, déjà vieux, composa, d'après les ouvrages grecs qui existaient alors, d'après sa propre expérience et en se conformant aux pratiques établies, son traité *De architecturâ* en X livres qu'il publia peu de temps après qu'Octave eut reçu le nom d'Auguste (27 ans avant notre ère). Le style en est simple, sans prétention, et pourtant obscur, à cause de la matière. Ce qui donne à ce traité une valeur particulière, c'est qu'il est le seul de ce genre qui soit parvenu jusqu'à nous, c'est qu'il renferme des notions importantes pour l'histoire de l'art, c'est qu'il a été écrit à une époque où l'architecture, à Rome, atteignit à sa plus grande perfection. Cette perfection est une des gloires d'Auguste, et Vitruve la partage. Les meilleures éditions sont celles de Schneider, Leipzig, 1808, 3 vol. in-8°, et celle de Stratico, Udine, 1825-30, 8 vol. in-4°. La trad. française de Cl. Perrault (1678 et 1684, in-fol.), dédiée à Louis XIV, est encore estimée. F. D.

VITTORIA, capitale de la province d'Alava, l'une des provinces basques (*voy.*) d'Espagne, sur la Zadorra, avec 12,000 hab. Elle a un beau marché, cinq églises, trois hôpitaux, un collége, une école de dessin et des fabriques de laine, de cuir, de lin, de toile cirée. Deux batailles célèbres se sont livrées sous ses murs, l'une en 1367, dont le Prince-Noir sortit vainqueur, l'autre en 1813, où le duc de Wellington battit les Français. Dès le milieu de février, la nouvelle de la catastrophe de Napoléon en Russie arriva aux généraux qui commandaient en Espagne, avec l'ordre de diriger 30,000 hommes d'élite sur l'Allemagne. Ils obéirent; mais en même temps ils jugèrent nécessaire d'abandonner Madrid et de se retirer derrière l'Èbre. Le duc de Wellington (*voy.*) suivit leur mouvement pas à pas, et il passa le fleuve le 15 juin, presque sans obstacle. Les deux armées se trouvèrent en présence dans les vastes plaines de Vittoria. Les Français, commandés par le roi Joseph Napoléon et par le maréchal Jourdan (*voy.*), appuyaient leur aile gauche à quelques collines, et leur droite à la ville; leur centre occupait une hauteur au pied de laquelle coule la Zadorra. Le 20, le duc de Wellington réunit toutes ses colonnes, et le 21, au point du jour, il ordonna au général Hill de passer la Zadorra et d'attaquer le centre des Français. Hill fut repoussé; mais les renforts qu'il reçut successivement rendirent le combat opiniâtre et sanglant. Sur ces entrefaites, le général Graham, qui commandait l'aile droite, tourna l'armée française de manière à lui couper la route de Bilbao et à la contraindre de faire sa retraite sur Pampelune, où elle arriva à l'entrée de la nuit dans un désordre affreux. Les généraux français se tenaient pour tellement assurés de la victoire qu'ils n'avaient pris aucune mesure pour le cas d'un revers. Cependant le général Clauzel étant arrivé le lendemain à Vittoria avec deux divisions et ayant opéré une retraite fort habile sur Saragosse, la poursuite fut moins acharnée, et les débris de l'armée française parvinrent à se rallier aux pieds des Pyrénées, où le maréchal Soult (*voy.* tous ces noms) les réorganisa X.

VITTORIA (FERNANDEZ DE GUADA-

LUPE-), le premier président de la république mexicaine, gouverna cet état de 1824 à 1828 (*voy.* MEXIQUE). Il était né à Durango, dans la Nouvelle-Espagne, vers l'année 1786, et avait à peine fini son droit lorsqu'il se joignit au curé Morelos et servit comme volontaire dans la guerre qui amena l'indépendance de sa patrie. X.

VIVARAIS, l'ancien pays des *Helvii*, ainsi nommé de *Viviers* (*Vivarium*), contrée montagneuse et volcanique de la France méridionale, qui formait autrefois un comté, et qui, après sa réunion avec le royaume, conserva ses États particuliers. *Voy.* ARDÈCHE (*dép. de l'*).

VLADIMIR SVIATOSLAVITCH, dit *le Grand*, est le premier souverain chrétien de la Russie; mais les commencements de sa vie furent peu conformes à une telle gloire et peu dignes de l'épithète de *saint* et d'*égal des apôtres* que l'Église russe lui a décernée.

A la mort de son père Sviatoslaf en qui, malgré ce nom slavon, le caractère du Normand est encore parfaitement reconnaissable, la grande-principauté se divisa (972) en trois héritages, d'après le nombre de ses fils Iaropolk, Oleg et Vladimir. La division se mit entre les frères et causa la mort d'Oleg. Vladimir, inquiet pour sa sûreté, se réfugia chez les Varèghes, avec le secours desquels il s'empara de Kief. La mort de Iaropolk, qu'il fit lâchement assassiner, le laissa seul maître de l'empire (980). Débarrassé de ses dangereux alliés qui allèrent offrir leurs services à l'empereur de Constantinople, il s'occupa de reprendre aux Polonais les provinces dont ils s'étaient emparés sous le règne de son frère, et de faire rentrer sous le joug plusieurs peuplades révoltées. Pendant 8 ans, il fut constamment en guerre. Ce fut au milieu de ses triomphes qu'il résolut, soit par conviction, soit par politique, d'embrasser le christianisme: le paganisme des Slaves, différent de celui de ses ancêtres, avait sans doute peu d'attraits pour lui, et son aïeule Ste Olga avait d'ailleurs déjà professé le culte du vrai Dieu. Il hésita cependant entre différentes croyances, comme Nestor le raconte d'une manière fort détaillée; mais les rapports qu'on lui fit sur la pompe de l'Église grecque à Constantinople paraissent avoir fixé ses résolutions. Alors, après avoir pris la ville de Cherson en Tauride, il fit demander la main de la princesse Anne ou Anastasie, sœur des empereurs grecs Basile et Constantin; et, quoique effrayés de cette alliance avec un barbare idolâtre, ces princes n'osèrent refuser. A peine les cérémonies du baptême de Vladimir et de son mariage furent-elles achevées, qu'il quitta Cherson et retourna à Kief où il fit briser et brûler les idoles, en faisant savoir aux habitants que sa volonté était qu'ils reçussent le baptême à son exemple. Dociles à son commandement, ils accoururent en foule sur les bords du Dnieper, entrèrent dans le fleuve, dont les ondes sanctifiées par la présence du grand-prince, de son épouse et des prêtres byzantins, les marquèrent du sceau de la régénération. Ils reçurent ainsi le nom de chrétiens. Pour seconder le zèle des missionnaires et éclairer ses sujets, Vladimir fonda un grand nombre d'écoles publiques et fit bâtir plusieurs églises. Cette conversion des Russes par l'entremise des Grecs décida de leur avenir et imprima à leur histoire un cachet particulier, qu'il serait intéressant d'étudier plus soigneusement qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Quant à Vladimir, il semble que l'Évangile ait fait de lui un nouvel homme: il devint aussi bon, aussi compatissant qu'il avait été farouche et cruel. Il peupla des déserts, fonda des villes, eut soin des pauvres, et appela de Constantinople non-seulement des prêtres, mais aussi des artistes et des hommes doués de talents divers. La perte de son épouse lui causa une vive douleur, et quatre ans après, en 1015, il la suivit dans la tombe. Vladimir joue un grand rôle dans les légendes de l'Église russe et dans les traditions populaires qui attribuent des faits merveilleux à plusieurs de ses principaux guerriers. A l'exemple de ses devanciers, il commit la faute grave de partager de son vivant l'empire entre ses 12 fils, et vécut assez longtemps pour l'expier douloureusement.

C'est en mémoire de ce grand-prince que l'impératrice Cathérine II fonda, le 22 sept. 1782, l'ordre civil et militaire

de Saint-Vladimir, divisé en 4 classes. Cet ordre a pour insignes une croix à 8 pointes en or et émaillée en rouge foncé, laquelle se porte suspendue à un ruban ponceau fortement liseré de noir.

VLADIMIR II VSÉVOLODOVITCH, surnommé *Monomaque*, né en 1053, était l'arrière-petit-fils du précédent, mais ne semblait pas destiné au trône, dont il existait des héritiers plus directs. Jeune encore, il se distingua par sa sagesse, sa bravoure et la noblesse de ses sentiments. Il fit ses premières armes sous Boleslas II, roi de Pologne. Ses exploits l'avaient déjà placé à la tête des guerriers les plus fameux de la Russie, lorsqu'à la mort de Sviatopolk II (1113), une assemblée générale réunie à Kief lui offrit la couronne comme au plus digne. Il réduisit à l'obéissance les princes apanagés, combattit les Tchoudes et les Polonais, vainquit les Polofises et les Boulgares, et fit de Kief une ville somptueuse. Il était fils d'une fille de l'empereur Constantin Monomaque, et, en mémoire de cette origine, Alexis Comnène, qui voulut s'assurer son alliance, lui envoya la couronne, le sceptre, le globe et la pourpre de son grand-père. On les montre encore au Trésor de Moscou. Alors Vladimir II prit lui-même le surnom de Monomaque, et l'on prétend aussi qu'il porta déjà le titre de tsar. Après un règne de douze ans, il mourut couvert de gloire, en 1125. Z.

VLADISLAS, ou mieux VLADISLAF, c'est-à-dire qui possède la gloire, et non pas *Uladislas*, nom assez commun chez les peuples slavons de l'Europe orientale et qu'ont porté plusieurs de leurs rois. Sept de ce nom ont régné en Pologne (*voy.*) dans l'intervalle de 1081 à 1648; quelques-uns d'entre eux ont aussi possédé la couronne de Hongrie, et le dernier, Vladislaf VII, fils de Sigismond III Wasa, fut même dans son enfance tsar de Russie, mais sans parvenir à se faire reconnaître à Moscou. La Bohême eut 4 ducs ou rois du nom de Vladislaf. Enfin ce nom figure aussi dans la série des rois de Naples, des ducs de Silésie, etc. Z.

VLASTA, *voy.* BOHÊME.

VOCABULAIRE, de *vocabulum*, nom d'une chose. On désigne ainsi un dictionnaire où les mots, classés par ordre alphabétique, ne sont accompagnés que d'une explication succincte et non raisonnée. Il diffère du dictionnaire proprement dit (*voy.*) en ce que, dans celui-ci, on ne recueille pas que les mots; on s'y occupe aussi de leurs rapports avec la syntaxe et de leurs idiotismes, qu'on justifie même au besoin par des exemples et des autorités. Les recueils de mots qui appartiennent particulièrement à un art, à une science s'appellent aussi vocabulaires : *le vocabulaire de la chimie*, etc. *Voy.* NOMENCLATURE. F. D.

VOCAL, qui appartient à la voix (*voy.*), *musique vocale*, *parties vocales*, *genre* ou *style vocal*. On a vu à l'art. MUSIQUE que de toutes les grandes divisions adoptées en divers temps pour classer les connaissances qui se rattachent à l'art musical, la seule en usage aujourd'hui parmi les artistes était celle qui partage la musique en *vocale* et *instrumentale*, en raison de la manière particulière de traiter les morceaux destinés soit aux voix, soit aux instruments. Tout, dans la musique instrumentale, se rapportant en dernière analyse à une assez petite quantité de formes applicables à des organes relativement fort nombreux (*voy.* INSTRUMENTAL, SYMPHONIE), ses sous-divisions n'ont que peu d'importance. Il en est tout autrement pour le genre vocal qui figure toujours en première ligne et prend un caractère spécial selon qu'il se montre à l'église, au théâtre, à la chambre. *Voy.* les art. MUSIQUE, OPÉRA, etc.

La musique vocale doit être considérée d'abord sous le point de vue de l'exécution, et ensuite sous celui de la composition. Dans le premier cas, elle renferme le *chant*, c'est-à-dire l'art d'exprimer, au moyen de l'organe vocal, les pensées du compositeur unies à celles du poëte, ce qu'il importe fort de ne pas confondre avec la solmisation ou art de lire la musique en nommant les notes (*voy.* SOLFÉGE), introduction nécessaire à l'art du chant.

La connaissance du chant s'acquiert au moyen de sa décomposition en éléments aussi simples que possible, étudiés d'abord séparément, puis assemblés successivement les uns avec les autres et appliqués enfin à des pièces entières com-

posées expressément à cet effet ou tirées des œuvres de bons auteurs.

Quel que soit le genre et l'espèce de la voix, ces éléments se rapportent à deux chefs principaux : 1° à la *pose* ou *mise* du son; 2° à l'*agilité* du gosier.

L'émission de la voix est la base du chant, car de la qualité des sons naît et se constitue presque entièrement la puissance du chanteur (*voy.* ce mot). Or, toute voix non cultivée est entachée de certains défauts ou de certaines mauvaises tendances qu'il faut avant tout corriger, en même temps que l'on s'attache à prévenir toute habitude vicieuse afin d'arriver à obtenir des sons tout à la fois ronds, vibrants et moelleux. Pour y parvenir, il faudra s'habituer d'abord à bien gouverner la respiration, de manière à introduire dans les poumons une masse d'air qui suffise à la prolongation, à l'augmentation, à la diminution du son; on devra songer à la position de la bouche, de la langue, du voile du palais, au coup de la glotte qui commence l'articulation du son, etc. En étudiant successivement et avec un même soin tous les tons que fournit l'étendue de la voix, l'organe acquerra peu à peu tout le développement et toute la perfection dont il est susceptible. Il faudra ensuite s'appliquer à l'union des *registres* (*voy.* Voix), pour rendre le passage de l'un à l'autre plus facile. Après s'être ainsi exercé par des sons pris isolément, on les étudiera dans leur liaison de l'un à l'autre, ou *port de voix* sur tous les intervalles naturels et leurs progressions, puis sur les intervalles altérés praticables. Cet exercice, fait dans ces divers degrés de vitesse, conduira bientôt à l'étude de la roulade qui se rattache à la seconde section de l'art du chant.

On entend par *roulade* une succession de notes plus ou moins considérable, exécutée rapidement et d'un seul coup de gosier. Ici, comme dans tout ce qui concerne l'art du chant, l'on procède graduellement en commençant à lier deux notes, puis trois, etc., et l'on arrive ainsi à en réunir un aussi grand nombre que l'étendue de l'organe et la durée de la respiration le permettent. Dans la roulade, les notes ont toujours une marche diatonique ou chromatique; dans les *arpéges* (*voy.*), sur lesquels on s'exerce de même, elles sont séparées les unes des autres par des intervalles quelconques. A ces études se joint celle du *trille*, consistant en un battement continu de deux notes voisines; celle du *martellement*, qui naît de l'articulation de plusieurs notes sur le même degré; celle des *appogiatures* (*voy.*) ou *petites notes*; enfin celle de plusieurs autres détails, trop longs à indiquer ici.

Toutes les parties de l'art du chant qui viennent d'être sommairement énumérées constituent la *vocalisation*. Les pièces de musique expressément composées pour l'exercice des voix se nomment *vocalises*. On n'y prononce aucune parole, on ne nomme pas non plus les notes, mais l'on adopte un son voyelle, et dans l'usage habituel une voyelle ouverte, plus ordinairement le son *a*, que l'on prolonge et que l'on répète durant toute la durée de la cantilène, en lui donnant une expression déterminée par le sens même des phrases et la marche des modulations, ce qui laisse beaucoup de liberté à l'intelligence et au sentiment de l'élève.

Il n'en a plus autant quand, arrivé à ce point, il commence à exécuter des airs auxquels sont jointes des paroles : il lui faut, dans ce cas, réformer tout vice de prononciation auquel il pourrait être sujet, bien articuler chaque syllabe, donner à son chant l'expression que demande le sens de la poésie, sans que le chant lui-même reçoive jamais aucune atteinte, sans qu'il cesse un seul instant, quelle que soit d'ailleurs l'exagération des sentiments de gaieté ou de tristesse, d'être aisé, noble et gracieux. L'élève apprendra ensuite, par l'exemple des chanteurs habiles et parfois en s'abandonnant à ses propres inspirations, à placer avec goût certains *agréments du chant*, certains passages qu'on aime toujours à voir se reproduire, s'ils sont placés à propos et rendus avec élégance et netteté.

Malgré la simplicité des éléments sur lesquels elle repose, l'étude de la musique vocale, considérée sous le rapport de l'éducation, est nécessairement l'affaire de plusieurs années, et doit être

constamment renouvelée, car l'organe a besoin, pour se maintenir, d'un exercice journalier. Le chanteur qui aspire aux premiers rangs étudie sans cesse, étudie toute sa vie. « Jamais, disait Choron, jamais artiste d'un vrai talent ne viendra à bout de se satisfaire, lors même qu'il parviendrait à satisfaire et à charmer les autres, par la raison qu'il possède en lui le sentiment d'une perfection inarrivable, caractère distinctif du talent supérieur. »

Cette difficulté à se trouver pleinement content de soi-même peut aussi fort bien s'appliquer au compositeur. Celui qui travaille dans le genre vocal devrait, avant tout, avoir fait une étude spéciale et suffisante du chant, et c'est de l'absence de cette étude que naissent tant de mélodies mal conçues, mal conduites, en général peu chantantes à moins qu'elles ne soient fort simples, et quelquefois tout à fait *inchantables*.

Au reste, quel que soit d'ailleurs le mérite de la cantilène prise en elle-même, le compositeur a tourné naturellement son premier regard sur les paroles qui doivent faire naître ou éveiller ses pensées musicales. Ici commence pour lui une étude spéciale, celle de l'union de la poésie et de la musique qui, dans les temps anciens, n'offraient à l'esprit qu'une seule et même idée. Les deux arts ayant depuis été séparés, lorsqu'ils se réunissent de nouveau, naturellement ils tendent, autant que possible, à s'identifier; mais dans l'état actuel des choses, la musique absorbe en quelque sorte la poésie qui lui a donné naissance. Le génie du compositeur sait donner aux pensées des développements si intéressants, qu'il en fait même oublier la forme première à laquelle il n'attache qu'une importance relative, et il arrive ainsi à montrer une belle statue à laquelle il a donné la vie, n'ayant reçu du poète qu'un marbre brut accompagné d'une sorte de programme indiquant le parti qu'on en pouvait tirer.

Les opérations du compositeur sur le travail du poëte ont une partie toute mécanique, consistant à unir convenablement la parole au son, en raison des divers idiomes.

La conséquence naturelle de ce fait, qu'il ne faut pas du reste exagérer, présenterait au fond la musique comme un *accent* qui remplace, complète et embellit la déclamation. Dans le *récitatif*, elle n'est exactement que cela; mais à l'égard des *airs* (*voy.* ces mots), cet accent est lui-même un art jouissant d'une constitution particulière, possédant des effets à lui propres, et soumis à certaines lois, d'où résulte la nécessité de chercher un moyen de modifier les formes du discours de manière à les faire coïncider avec les plus belles formes du chant, ou, pour mieux dire, de rapprocher les formes qui sont communes à l'un et à l'autre. Tel sera évidemment le moyen d'obtenir l'effet le plus satisfaisant. On aura deux systèmes : celui où la musique est subordonnée à la parole, ou récitatif, et celui où la musique et la parole sont coordonnées, renfermant toutes les autres pièces destinées à être *chantées* par les voix humaines.

Il est impossible d'exposer ici les règles de détail qui découlent de ces principes; elles reviennent en somme à dire que le poëte lyrique et le musicien se doivent de mutuels sacrifices. Le premier disposera ses vers, et les scandera de telle manière que les syllabes se correspondent le plus possible d'un vers à l'autre, de deux en deux vers, etc. Il devra distribuer avec précaution le retour des rimes, et ne pas disposer au hasard les rimes masculines et féminines; il évitera les longues phrases qui gênent la cantilène en la privant des repos dont elle a besoin; il coupera les pensées pour faciliter la répétition de vers ou de portions de vers, ce qui, dans le plus grand nombre des cas, est indispensable pour la musique; enfin il lui faudra souvent s'entendre avec le compositeur et consentir aux modifications demandées par celui-ci, qui, de son côté, se trouve souvent obligé à de pénibles sacrifices qui arrêtent les élans et les développements de la mélodie.

Plus encore que le compositeur instrumental, celui qui écrit pour la voix doit bien se garder de prendre la bizarrerie pour l'originalité. Ici l'auditeur ne comprend réellement que ce qu'il peut plus

ou moins répéter, soit par son propre organe, soit seulement par la pensée ; il s'offense de n'être point admis en part, et cette susceptibilité est le plus bel éloge de la musique vocale. Elle seule, en effet, a le droit de devenir populaire, et si l'instrumentale veut atteindre le même but, il lui faut prendre les allures de son heureuse rivale. Tour à tour naïve ou profonde, bouffonne ou sérieuse, simple ou sublime, tantôt grave et pompeuse, tantôt élégante et même coquette, elle semble trouver, sous chaque nouvel aspect, des grâces aussi variées qu'elle-même, des ressources à jamais inépuisables qui rendent ses charmes toujours plus séduisants, ses attraits toujours plus irrésistibles. Elle reçoit dans la bouche des chanteurs habiles une puissance nouvelle qui semble n'avoir point de bornes. Le chanteur, bien plus que l'instrumentiste, a droit de s'identifier, en quelque sorte, avec le compositeur ; car, par moments, il accroît singulièrement la valeur des trésors confiés à ses soins. C'est par la musique vocale que se constatent les progrès ou la décadence du goût musical chez les différents peuples. Plus ancienne que toute autre, puisque le chant, autant que la parole, est inhérent à l'organisation humaine, elle subsiste la dernière et presque seule, lorsque les ténèbres de la barbarie éloignent les nations de la culture des arts, tandis que l'éclat dont elle brille aux belles époques des annales humaines la présente comme l'une des expressions les plus magnifiques de la grandeur et de la civilisation. J. A. DE L.

VOCATIF, *voy.* CAS.

VOCATION, du latin *vocatio*, appel, penchant prononcé et parfois exclusif pour une carrière qui se manifeste souvent dès l'enfance chez les hommes sur lesquels la Providence a ses vues particulières : aussi l'a-t-on toujours regardée comme la voix de Dieu parlant au fond de notre cœur. En faisant choix d'un état pour leurs enfants, les parents doivent le plus possible se laisser diriger par ce penchant quelquefois irrésistible et que l'on ne contrarie pas sans danger ; s'il leur paraît trompeur ou vicieux, ils doivent le combattre avec prudence et douceur, en éclairant l'esprit et en épurant le goût de ceux dont la direction leur est confiée. X.

VODAN, *voy.* ODIN.

VŒUX, *voy.* MONASTIQUES (*ordres*), T. XVIII, p. 31.

VOIE LACTÉE, aussi nommée *Galaxie*, *chemin de Saint-Jacques*, etc. *voy.* NÉBULEUSES et ÉTOILES.

VOIE PUBLIQUE, *voy.* VOIRIE.

VOIES DE COMMUNICATION, *voy.* COMMUNICATION, ROUTES, CHEMINS DE FER et RAILS, CANAUX, etc.

VOIGTLAND, c'est-à-dire *Terre des avoyers* (*Terra advocatorum*), contrée saxonne, ainsi nommée parce qu'à partir du XI^e^ siècle elle fut gouvernée par des avoyers impériaux appartenant à la famille dont sont issus les princes et les comtes de Reuss (*voy.*) d'aujourd'hui. Jusqu'en 1835, un des cercles du royaume actuel de Saxe s'appelait cercle *du Voigtland* ; Plauen en était le chef-lieu. Mais cette dénomination s'étendait jadis bien au delà de ses limites, comprenant en outre une partie du grand-duché de Weimar, tous les pays de Reuss, enfin des portions de Saxe-Altenbourg et du royaume de Bavière. Les avoyers impériaux portèrent tous le nom de Henri. Le nouveau cercle saxon de Zwickau se compose en grande partie de l'ancien cercle du Voigtland. S.

VOILE. La rame fut sans doute en usage avant la voile, mais l'invention de la voile ne dut se faire attendre beaucoup nulle part. Que Dédale (*voy.*) ait fait le premier en Grèce l'application de la voile au navire, c'est possible ; mais assurément des inconnus, tout aussi ingénieux que le père d'Icare, tout aussi bons observateurs des faits qui se passaient autour d'eux, appliquèrent, sur tous les rivages du globe découverts depuis l'antiquité, ce moyen de propulsion, dont l'aile ouverte des oiseaux aquatiques ou quelque chose d'aussi simple put donner la première idée, chez les Scandinaves, sur la côte occidentale d'Afrique et dans l'Inde, comme sur les bords de la mer Ionienne. La voile est de toute antiquité surtout, cela n'est point douteux : ce qui serait étonnant, ce n'est pas que la chose soit ainsi, ce serait qu'elle fût autrement.

C'est de toile qu'on fait généralement

les voiles. La toile que l'on emploie à cet usage est d'une grosseur et d'une force proportionnées au service que doivent rendre les voiles. Ainsi la basse voile d'un vaisseau de ligne, très large surface qui doit supporter de très grands efforts de vent dans de certaines circonstances de la navigation et emporter le vaisseau grand et lourd, est faite d'une toile tout autre que la voile d'une embarcation légère ou d'une voile haute de vaisseau. Le chanvre et le coton sont les matières dont se sont faites et se font les toiles à voiles. Quelquefois on a employé le cuir pour la confection des voiles; César rapporte, dans ses *Commentaires*, que les Venètes avaient des peaux amincies pour voiles. On sait que des tissus de joncs, des feuilles, ou des tranches de bambou disposées d'une certaine façon remplacent la toile chez quelques nations maritimes des archipels de la mer du Sud. Les voiles de toile, quelle que soit leur forme, sont ordinairement attachées à une pièce de bois, simple ou composée, que nous appelons *vergue* ou *antenne*; cette vergue, cette antenne est suspendue à la tête du mât, et la voile se déploie par son moyen dans le sens de la hauteur de ce mât. Aux angles inférieurs de la voile sont attachées des cordes nommées *écoutes* qui servent à tirer la toile en bas et à la retenir de telle façon que le souffle du vent, agissant sur sa surface intérieure, l'enfle et tende à l'emporter, c'est-à-dire à pousser le navire sur lequel est planté le mât. Des cordes, tirées dans le sens opposé à celui des écoutes, servent à reployer la voile, à la plisser contre la vergue : elles se nomment *cargues*. Une corde solide est cousue à l'ourlet de la voile; sans la résistance qu'elle oppose au vent, la toile serait promptement déchirée.

Il y a des voiles de plusieurs formes : les unes carrées ou à peu près, d'autres trapézoïdes, d'autres triangulaires; celles-ci ont reçu le nom de *voiles latines*, épithète qui semble dérivée de *latin*, mais qui, plus probablement, est une contraction des mots italiens *alla trina*, aux trois angles (de *trino*, triple); de *vela alla trina* on aura fait *vela alla latina*, puis *vela latina*. Les voiles sont aujourd'hui généralement blanches; dans l'antiquité et le moyen-âge, elles furent quelquefois teintes ou peintes. Quand les armoiries et les devises furent adoptées par les barons et toute la chevalerie, il était très ordinaire que les capitaines nobles qui montaient des vaisseaux fissent enluminer leurs voiles et les ornassent des pièces de leurs écus et des légendes qu'ils avaient composées. Alors les maîtres de nefs qui n'avaient pas la noblesse firent peindre sur la toile de leurs voiles des images de saints ou des prières. Ce luxe, qui n'est point étranger aux Chinois, n'est plus en usage dans les marines européennes à peu près depuis le XVI^e^ siècle.

Les voiles sont employées à de certains signaux. Autrefois, quand un navire passait près d'un autre bâtiment auquel le premier devait laisser les honneurs du pas parce que ce dernier était monté par un prince, par un amiral ou par un officier d'un grade supérieur à celui qui commandait le navire en question, celui-ci *amenait* ses voiles, ou quelques-unes seulement, en signe de déférence. Ce salut était analogue à celui que fait, en cessant de ramer et en levant ses avirons, le canot qui passe auprès d'une embarcation portant un officier général, un prince ou un étranger de distinction auquel on veut faire honneur.

Il serait superflu de nommer toutes les voiles ou de les classer par catégories; personne n'ignore, en effet, qu'il y a sur les navires munis d'un certain nombre de voiles, des basses voiles, des voiles intermédiaires et des voiles hautes; personne n'ignore que, généralement, les voiles intermédiaires sont des *voiles de hunes* ou des *huniers*, et les voiles hautes des *perroquets* et des *cacatois*. *Amener une voile*, c'est la faire descendre le long du mât quand elle a été *hissée* ou élevée. *Carguer* une voile, c'est en rapprocher la toile près de la vergue pour la plier tout à fait, la *serrer*, ou, comme on disait, la *ferler*. Mettre la voile au vent, c'est la *déferler*; l'étendre et lui faire faire son office, c'est la *border* au moyen des écoutes. *Enverguer* une voile c'est l'attacher à la vergue; la désenverguer, c'est faire l'opération contraire. *Mettre à la voile* ou *sous voile*, c'est déployer les voiles

au moment de commencer une navigation.

Tout le monde sait que le mot *voile* est souvent employé pour vaisseau, ou navire : « Une escadre de dix voiles; on aperçoit une voile à l'horizon. » Cette métonymie est commune à un grand nombre de langues.

On appelle *voilure* l'ensemble des voiles, nécessaires à un navire, l'ensemble des voiles dont un navire se sert à un moment donné. La voilure de tel navire, d'une goëlette par exemple, est très différente de la voilure de tel autre, une frégate, un cutter ou un lougre. On dit d'un navire qui va avec telle ou telle voile, qu'il *court* sous telle voilure. Quand à ses voiles déployées et fonctionnant il ajoute une ou plusieurs voiles, ce navire est dit *augmenter* sa voilure. Il la *diminue*, quand il retranche de sa voilure actuelle plusieurs voiles. A. J-L.

VOIRIE, partie de l'administration publique qui a pour objet l'établissement, la conservation, l'entretien et l'alignement de toutes les voies publiques. Dans la basse latinité, la *voirie* est nommée *voeria*, *voueria*, *viaria*, etc., mots qui sont tous dérivés de *via*, voie.

A Rome, l'inspection des rues de cette ville fut confiée d'abord aux édiles (*voy.*), puis à des officiers appelés *viæcuri*. A la campagne, les *curatores viarum* étaient chargés de faire réparer les chemins et les ponts. On trouve dans la loi des Douze Tables et dans le code de Théodose diverses dispositions relatives à la voirie, et le Digeste de Justinien (liv. XLVIII, tit. 7, 8, 10 et 11) en contient un grand nombre. Enfin, les lois des barbares en renferment aussi quelques-unes.

En France, sous l'ancien régime, un édit du mois de mai 1599 créa une charge de *grand-voyer*, qui devint une des premières dignités de l'état, et dont Sully fut revêtu. Un édit de 1626 supprima cette charge et en réunit les fonctions à celles des trésoriers de France qui, dans chaque généralité, formaient une juridiction nommée *Bureau des finances*. En 1789, le soin de faire exécuter les lois relatives à la voirie fut confié aux administrations départementales. L'année suivante, la loi du 24 août et celle du 14 octobre firent la distinction de la *grande* et de la *petite voirie*, et placèrent la dernière dans les attributions de l'autorité municipale. Ces deux lois renferment sur la matière qui nous occupe des principes généraux que les lois postérieures n'ont qu'imparfaitement développés: aussi faut-il souvent recourir aux anciennes ordonnances dont l'autorité est maintenue par la loi du 22 juillet 1791.

De nos jours, la *grande* voirie comprend la création, le classement, l'entretien, la plantation et la propriété tant des routes royales et des routes départementales, que des canaux et des rivières navigables, les bacs et bateaux mis à la charge de l'état, les ports maritimes de commerce, et en général tout ce qui concerne les grandes communications par terre et par eau. Elle comprend encore les rues, qui, dans les villes, font partie des routes royales ou départementales, ainsi que les quais des villes sur les rivières navigables. A Paris, toutes les rues appartiennent à la grande voirie. En matière de grande voirie, les préfets seuls sont compétents, soit pour donner les alignements, soit pour connaître des réparations, saillies ou démolitions de bâtiments joignant la voie publique. Les conseils de préfecture connaissent seuls des contraventions, sauf appel au conseil d'état.

C'est au roi qu'il appartient d'arrêter en conseil d'état les plans généraux d'alignement des villes, de faire la classification des routes, de déterminer les rues qui, dans l'intérieur des villes, font partie des routes royales ou départementales qui les traversent, d'autoriser et de régler l'ouverture et la largeur des nouvelles rues dans les villes (*Questions de droit administratif*, par M. de Cormenin). C'est à lui qu'il appartient de même d'autoriser et de régler l'ouverture et la largeur des nouvelles routes; mais il partage ce pouvoir avec les Chambres dans les cas prévus par la loi du 3 mai 1841, c'est-à-dire lorsque les travaux à exécuter exigent des subsides, et peuvent dès lors engager les finances de l'état.

La *petite* voirie embrasse la confection, l'entretien et l'alignement des che-

mins vicinaux et des rues des communes. Elle est dans les attributions des maires, sauf recours contre leurs arrêtés aux préfets ; contre les arrêtés des préfets au ministre, et contre les décisions du ministre au conseil d'état. A Paris, la petite voirie (telle qu'elle est spécifiée dans l'arrêté du gouvernement du 12 messidor an VIII) est exercée par le préfet de police, avec recours contre ses arrêtés au ministre de l'intérieur. Les contraventions de petite voirie sont de la compétence des tribunaux de simple police.

Les questions de propriété ou de servitude (*voy.* ces mots), soit que ces questions s'élèvent entre l'état et des particuliers ou des communes, ou entre des communes et des particuliers, ou entre plusieurs particuliers, sont du ressort des tribunaux civils.

Les *droits de petite voirie* font partie des recettes ordinaires des communes. Les tarifs de ces droits sont établis par ordonnance du roi, rendue dans la forme des règlements d'administration publique. Il existe pour la ville de Paris un tarif particulier qui est annexé au décret du 27 oct. 1808. E. R.

VOISIN (LA), célèbre empoisonneuse qui fut brûlée vive en juillet 1680. Son premier nom était CATHERINE DES HAYES.

VOITURE, *voy.* TRANSPORT et ROULAGE.

VOITURE (VINCENT), né à Amiens en 1598, vint de bonne heure à Paris. Il fit ses études dans cette ville et fut le condisciple du comte d'Avaux, qui par la suite devint son protecteur. Il avait déjà composé deux pièces en vers, l'une en latin, l'autre en français, sur la mort de Henri IV, lorsqu'une épître au roi Louis XIII et quelques stances à son frère, Gaston d'Orléans, commencèrent sa réputation. Un officier de ce prince présenta Voiture à l'hôtel de Rambouillet. Le nouveau-venu réussit parfaitement dans cette brillante société. Voiture aimait le jeu à la fureur, et presque autant les femmes. Il osa, dit-on, porter ses hommages jusqu'à la fille de la marquise de Rambouillet, la célèbre Julie d'Angennes, qui fut depuis duchesse de Montausier (*voy.* ces noms). Toutefois cette passion ne sortit jamais des bornes du respect. Ce fut sous son inspiration que Voiture rédigea le petit roman de *Zélide et Alcidalis*, qui resta inachevé. Outre le comte d'Avaux, dont les excellentes intentions ne se démentirent jamais à son égard, il conquit tour à tour les bonnes grâces du secrétaire d'état Chavigny, des maréchaux de Schomberg et de Grammont, et des frères du roi lui-même. Le duc d'Orléans lui donna la charge de maître des cérémonies et d'introducteur des ambassadeurs. Mais Gaston s'étant brouillé, en 1632, avec la cour, Voiture se vit forcé de le suivre en Lorraine, en Languedoc, puis en Flandre, d'où il reçut la mission de passer en Espagne pour négocier avec le comte d'Olivarès, au sujet de son maître. Atteint à Madrid d'une maladie des plus graves, il n'en réussit pas moins auprès du premier ministre, qui, à son départ, témoigna le désir de rester en correspondance avec lui. Après avoir visité Grenade et la côte d'Afrique, il s'embarqua pour Lisbonne, et, au bout d'un voyage de deux ans, il rejoignit Gaston à Bruxelles, au mois d'oct. 1634. En 1636, le prince s'étant réconcilié avec la cour, Voiture revint avec lui à Paris, et gagna la protection du cardinal de Richelieu en célébrant, dans une lettre éloquente, la reprise de Corbie sur les Espagnols. Pendant son absence, l'Académie-Française, qui était aux premières années de sa fondation, l'avait appelé, lui sixième, dans son sein. Mais il n'y parut qu'une fois, et continua plus que jamais à fréquenter l'hôtel de Rambouillet. En 1638, Benserade ayant adressé à une dame une paraphrase en vers des *Neuf leçons de Job*, Voiture fit de son côté un sonnet *à Uranie*, et ces deux pièces soulevèrent une lutte égale à celle qui plus tard mit en présence les gluckistes et les piccinistes. Il y eut alors les *jobelins* et les *uranistes* ; toute la cour et la ville prirent parti dans la querelle, et le grand Corneille lui-même descendit dans la lice pour essayer de terminer la guerre. Au milieu de ces mesquines intrigues, Voiture fut choisi pour aller annoncer à la cour de Florence la naissance du dauphin qui fut Louis XIV. En passant à Rome,

il se fit recevoir à l'académie des *humoristes*. A son retour, il fut attaché comme maître d'hôtel à la reine de Pologne, Marie de Gonzague, puis, en la même qualité, à la maison du roi. Il eut des pensions et fut nommé interprète des ambassadeurs chez la reine. Quoique parvenu à un âge mûr, Voiture affichait toujours de grandes prétentions auprès des femmes : une querelle qu'il eut pour un motif de ce genre se termina par une blessure qu'il reçut à la cuisse. Depuis ce moment, il ne fit plus que languir, et une attaque de goutte, se joignant à ses autres maux, l'emporta le 27 mai 1648, à l'âge de 50 ans. L'Académie en corps voulut assister à ses funérailles et porta son deuil. Cependant, pour justifier un si grand honneur, Voiture n'avait presque rien publié; ses lettres et ses poésies légères n'avaient eu que des succès de salon. Mais sa réputation était immense, et on s'accordait à le regarder comme le bel-esprit le plus remarquable de son temps. Il faut d'ailleurs reconnaître qu'en dépit des affectations qui nous choquent dans son style, et qui sont plutôt le défaut de la société dans laquelle il vivait que le sien propre, Voiture a été l'expression la plus fidèle de cette littérature qui, en épurant la langue et le goût, a préparé les voies aux génies du grand siècle. Un an après sa mort, en 1649, Martin de Pinchesne, son neveu, recueillit pour la 1re fois et publia en 1 vol. in-4°, ses œuvres divisées en deux parties. Elles eurent 2 éd. en six mois. En 1658, Pinchesne publia de *Nouvelles œuvres* de Voiture, et en 1677 un écrivain nommé Desbarres y ajouta un complément qui fut joint à l'édition de 1713, en 2 vol. in-12. On doit à notre collaborateur, M. Berville, sur cet auteur une notice où nous avons puisé d'utiles renseignements. Malgré une publicité souvent renouvelée, Voiture n'est pourtant aujourd'hui connu que de quelques littérateurs. D. A. D.

VOIVODE, en russe et en polonais *voïévoda*, chef à la guerre, de *voï* ou *woy*, *woyna*, et *vodith* ou *wodzic*, mener, conduire. Dans les deux pays, les voïvodes étaient des généraux d'armée et des gouverneurs de province. Le mot polonais a été traduit par le mot français *palatin* : ce que nous appelons *palatinats* s'appelle en polonais *voïvodie* (*woiewodztwo*). Aujourd'hui cette vieille dénomination historique est abolie : des gouvernements avec une délimitation en partie nouvelle ont pris la place des voïvodies (*voy.* Pologne et Varsovie). La forme *vaïvode* se rapporte spécialement à la Moldavie et à la Valachie; mais la racine est la même. S.

VOIX, mot dérivé du latin *vox*, et qui sert à désigner le son (*voy.*) qui, chez l'homme et tous les animaux vertébrés, se produit par suite d'une sensation, d'un sentiment ou d'une impression quelconque de l'âme, en même temps qu'a lieu, par la glotte ou par l'ouverture supérieure du larynx, le passage de l'air venu des poumons (*voy.* ces mots). Une voix libre et confuse, surtout quand elle est émise avec force, s'appelle *cri*; la parole, au contraire, est une voix articulée ayant un sens déterminé : la réunion de ces deux voix produit le chant (*voy.* ces mots), où une modulation harmonieuse s'allie à l'articulation. La voix varie avec l'âge et suivant les sexes; elle est plus aiguë dans l'enfance et elle prend un timbre plus grave au terme de l'accroissement (*voy.* Mue et Puberté). L'homme sans virilité conserve la voix qu'il avait dans l'adolescence (*voy.* Castrat). S.

Nous ne nous occuperons ici que de la voix humaine, et seulement au point de vue musical. Sous ce rapport, elle est un instrument formé de trois parties dont chacune a un mode d'action qui lui est propre : 1° un *soufflet* producteur et un *porte-vent* conducteur du son (poumons et trachée); 2° un *vibrateur* imprimant au son un caractère spécial (larynx); 3° des *réflecteurs* servant à le modifier (pharynx et cavités buccale et nasale). Tout l'art du chanteur consiste à se rendre bien maître de la direction de ces organes et de leurs accessoires, de manière à pouvoir, selon sa volonté, en combiner ou au besoin en isoler l'action.

Quoique toutes les voix humaines soient produites par les mêmes organes, il s'en faut qu'elles soient semblables; la différence qui existe entre les physiono-

mies se retrouve dans les voix, et il n'est pas plus commun de rencontrer deux voix absolument semblables que deux visages qui n'offrent entre eux aucune différence. Dans l'un comme dans l'autre cas, les caractères apparaissent d'abord plus tranchés entre les deux sexes; mais au delà il se présente beaucoup de difficultés pour classer les voix en genres et en espèces, et pour établir leurs noms en raison de cette distribution. Chaque qualité de voix est susceptible d'une graduation dont les termes sont extrêmement rapprochés, de sorte que, sous quelque rapport qu'on les envisage, il devient fort difficile de fixer entre elles des points de démarcation. La manière la plus habituelle est de les ranger en raison des limites qui rendent chacune d'elles propre à l'exécution de telle ou telle partie de l'harmonie; c'est aussi celle que nous allons exposer.

On divise les voix en genres et espèces; la division en genres s'opère par la considération du sexe des individus : il y a donc deux genres de voix, les voix masculines et les féminines. Les voix masculines ou viriles sont celles des hommes après la mue; les voix féminines ou puériles sont celles des femmes et que possèdent aussi les jeunes garçons avant la mue. Les voix masculines se nommaient autrefois génériquement *tailles*, les voix féminines *dessus*; aujourd'hui, l'on substitue le plus souvent au mot *taille* celui de *ténor*, qui a l'inconvénient de n'être plus générique et de désigner seulement l'une des voix hautes des hommes. Ce dernier mot servait anciennement à désigner la *teneur* du plain-chant, la partie qui le *tenait*, tandis qu'une ou plusieurs autres parties *déchantaient*, c'est-à-dire traitaient des contre-points sur ce même plain-chant.

La division des genres en espèces s'obtient par la considération combinée du *diapason* et du *corps* de la voix. On appelle diapason d'une voix l'espace qu'elle occupe dans l'échelle générale des tons (*voy.*); le corps ou volume est déterminé par le caractère même du son qu'elle rend, de même que sur les instruments la qualité des sons, quoique toujours de même nature, change insensiblement sur un même instrument selon qu'il se porte au grave ou à l'aigu, comme on peut aisément le remarquer sur le haut-bois, la flûte, la clarinette, etc. Cette particularité n'est autre chose qu'une règle de relation, les sons, pour être dans les conditions voulues, devant, comme les individus, être d'une corpulence proportionnée à leur taille.

Au reste, c'est principalement l'étendue ou le diapason des voix qui en détermine la classification. L'étendue de toutes les voix prises ensemble forme une échelle d'environ cinq octaves : les voix se suivent à distance de deux tons à peu près. On les sous-divise en voix *simples* et *composées*, les premières ayant un seul diapason, correspondant à une portée musicale sans ligne additionnelle, c'est-à-dire à douze sons diatoniques; les voix composées sont celles qui réunissent l'étendue de deux ou plusieurs voix simples contiguës.

Ces observations conduisent à former le tableau suivant :

Voix masc.	*taille.*	*Voix fém.*	*dessus.*
Haute-contre.		Contre-haut...	
Haute.....		Haut	
Moyenne....		Moyen.....	
Basse		Bas.....	
Basse-contre..		Contre-basse..	

Il est aisé de comprendre, à la simple inspection de ce tableau, que les voix médiaires sont ici les voix ordinaires, et les voix extrêmes les voix extraordinaires, c'est-à-dire moins fréquentes que les autres; celles-ci se distinguent par le mot *contre* ajouté à la qualification de la voix ordinaire, qu'elles excèdent soit au grave, soit à l'aigu; ce mot se place après la désignation pour les voix d'hommes, avant pour celle des voix de femmes.

Dans ce tableau, les voix de chaque genre, placées en vis-à-vis, se correspondent à l'octave. Dans le temps où l'on avait la sage habitude de faire usage de toutes les clefs, chacune des voix indiquées en avait une qui lui était propre dans l'ordre suivant :

Contre-haut dessus.....	*sol*, 1re ligne.
Haut dessus.....	*sol*, 2e.
Moyen dessus.....	*ut*, 1re.
Bas dessus.....	*ut*, 2e.
Contre-bas dessus / Haute-contre taille	*ut*, 3e.

Haute taille.....	*ut*, 4e.
Moyenne taille.....	*fa*, 3e.
Basse taille	*fa*, 4e.
Basse-contre taille.....	*fa*, 5e.

On voit qu'il y avait parité de diapason, et par conséquent unité de clef entre la voix la plus grave des femmes et la voix la plus aiguë des hommes. On a successivement abandonné d'abord les deux clefs extrêmes en leur substituant leurs voisines, puis la clef de bas-dessus et la clef de moyenne taille auxquelles on a substitué les clefs immédiatement inférieures; ce rejet n'a pas peu contribué à donner l'habitude aux compositeurs d'écrire hors de la portée des voix, en même temps qu'elle a jeté une grande confusion sur toute la matière.

A l'égard des voix composées, il est aisé de comprendre que l'on en aura, en chaque genre, autant d'espèces que l'on pourra former d'alliages deux à deux, trois à trois, etc., des voix simples contiguës. Le corps de la voix composée caractérise l'espèce de voix simple à laquelle on doit la rapporter; et la même observation a lieu à l'égard des voix *incomplètes*, qui ne possèdent pas même l'étendue d'une voix simple.

Dans tout cet exposé, la voix n'est considérée que dans son caractère le plus général et sans préjudice des modifications innombrables qu'elle subit selon le sexe, l'âge et la constitution. Mais ce n'est pas seulement entre les divers individus que des différences tranchées s'observent: on reconnaît un nombre illimité de nuances dans l'organe d'un même individu. On est obligé, à cet égard, de négliger une foule de petits faits et d'en classer le plus grand nombre sous une dénomination unique. C'est ce qui donne lieu à la décomposition de la voix humaine en *registres* ou séries de tons consécutifs et homogènes, et à la distinction des *timbres* ou caractères variables à l'infini que peut prendre chaque registre et même chaque ton, abstraction faite de l'*intensité*.

De longues et attentives études faites sur une grande quantité de voix ont démontré que la voix *chantante*, considérée dans l'espèce humaine, avait trois registres, l'un de *poitrine*, base essentielle de la voix de la femme comme de celle de l'homme et de l'enfant; un autre de *faucet* (*faux*, *faucis*), subdivisé en faucet proprement dit appartenant plus particulièrement à la femme et à l'enfant, mais dont l'homme fait aussi usage, et en voix *de tête*, partie distinctive et brillante des voix féminines, et dont l'homme ne fait presque aucun usage; enfin le registre de *contre-basse*, dont l'usage positif n'existe que chez quelques chantres des églises de Russie, et dont l'emploi paraît peu applicable à l'art ordinaire du chanteur. Outre ces registres, la musique peut encore faire usage, dans le récitatif, de la voix *inspiratoire* pour des mouvements extrêmes de la passion; cette circonstance particulière naît de la faculté qu'a notre organe de former des sons non-seulement lors de la sortie de l'air renfermé dans la poitrine, mais encore au moment où l'air traverse le larynx pour pénétrer dans les poumons.

La seconde modification essentielle et universelle de la voix est le timbre, résultat de l'influence à laquelle tout son émis par le larynx est soumis pendant son séjour dans le pharynx. Le timbre dépend de conditions *fixes*, telles que la forme et l'état plus ou moins sain de l'appareil vocal, et de conditions *mobiles*, se rapportant toutes à la conformation, à la position momentanée, en un mot à l'influence plus ou moins prononcée des différentes parties de ce même appareil. On peut dire qu'il y a autant de timbres particuliers que de voix, car si nous reconnaissons immédiatement une personne au son de sa voix parlante ou chantante lorsque nous avons l'habitude de l'entendre, il en serait de même de toute autre dont l'organe nous serait suffisamment connu. Dans une même voix, on distingue plusieurs timbres bien marqués, qui varient d'abord selon qu'ils appartiennent à tel ou tel registre; c'est ainsi que l'on reconnaît le timbre clair, sombre, rond, guttural, nasal, rauque, etc.

Toute voix se caractérise encore par son *volume* et par son *intensité* que l'on ne doit pas confondre, celle-ci n'étant qu'un accroissement momentané du son, tandis que le volume est inhérent à la voix même.

Pour arriver à exécuter la musique qui lui est destinée, la voix doit se livrer à des exercices qui la développent sans la fatiguer : ils se rapportent à la respiration, à l'émission de la voix et à la qualité du son, à l'union des registres, à la vocalisation, qui renferme tous les exercices d'agilité que peut former la voix en tous les sens et de toutes les manières (*voy.* VOCAL).

Les travaux de ce genre sont ceux qui donnent aux voix le moyen de briller de tout leur éclat et de corriger les défauts qu'elles peuvent avoir, car il est fort rare, surtout aujourd'hui, d'en rencontrer qui ne pèchent pas par quelque point; trop souvent même le système actuel de chant dramatique fait contracter à de belles voix des défauts qu'elles n'auraient jamais eu si elles s'en fussent tenues aux limites que la nature leur avait assignées. C'était en ne les dépassant jamais qu'en Italie les chanteurs du siècle dernier s'élevaient à un si haut degré de perfection, offrant en eux la réunion de qualités dont une seule suffirait pour placer au premier rang un chanteur de nos jours.

Les termes usités en musique de voix *seule*, voix *principale*, voix *de remplissage*, voix *concertantes*, voix *de chœur* s'expliquent assez par eux-mêmes.

Les professeurs s'étaient de bonne heure efforcés de réunir des préceptes plus ou moins étendus, accompagnés d'exemples destinés à indiquer la marche à suivre pour développer et exercer la voix. Martin Agricola paraît être l'un des premiers qui aient traité spécialement cette matière; mais avant lui les encyclopédistes musiciens des XV^e^ et XVI^e^ siècles avaient abordé ces questions comme toutes les autres. Plus tard, les ouvrages de Roggius, de Gumpelzhaimer, de Demantius, de Crucer, d'Able, de Staden, de Frederici, de Bacilly, et, au XVIII^e^ siècle, l'excellent travail de Tosi, publié en 1723, ceux de Bérard, Blanchet, Marpurg, Hiller, Mancini resté longtemps l'un des auteurs les plus suivis; enfin, dans notre siècle, Walder, Aprile, Tomeoni, Langlé, Mengozzi (méthode du conservatoire de Paris), Perrino, Asioli, Garaudé, Gérard, Panseron, etc., ont présenté avec plus ou moins de bonheur les règles du chant. Nous croyons devoir mentionner plus particulièrement les travaux disséminés dans plusieurs opuscules où Choron a posé très heureusement les principes de la matière. Nous indiquerons encore l'excellent ouvrage intitulé *École de Garcia, Traité complet de l'art du chant*, dont la première partie a paru en 1840 et dont nous avons examiné la seconde sur le manuscrit de l'auteur. Non-seulement M. Manuel Garcia y a réuni les résultats d'une solide expérience et les traditions si heureusement conservées et développées dans sa famille, mais il a fait de tous les *traités de chant* connus l'étude la plus attentive, en sorte que le sien est à la fois l'ouvrage le mieux au courant de la science et un excellent résumé de tout ce qui a été écrit de bon sur la matière. C'est surtout dans ces deux derniers auteurs que nous avons puisé l'exposé qu'on vient de lire. J. A. DE L.

VOIX (EXTINCTION DE), *v.* APHONIE.

VOIX CURIALE et VOIX VIRILE, *voy.* CURIAL.

VOL, mode de locomotion (*voy.*) propre à tous les oiseaux, excepté les autruches et les casoars, au plus grand nombre des insectes, à quelques mammifères tels que les chauves-souris, à un très petit nombre de poissons, les dactyloptères, et exercé probablement aussi, dans les âges antédiluviens, par des reptiles sauriens dont la race n'existe plus, les ptérodactyles. Quelle que soit la nature des ailes (*voy.*), qu'elles se composent de plumes comme dans les oiseaux, de trachées, c'est-à-dire de tubes aériens roidis par leur gonflement, comme dans les insectes, d'expansion de la peau, comme dans les chauves-souris, les dactyloptères, et comme on présume que cela devait être dans les ptérodactyles, cet exercice réclame toujours une petite taille, une grande énergie musculaire entretenue par une respiration active, et s'effectue par un mécanisme à peu près semblable. En effet, le vol consiste en une suite de sauts dans lesquels l'animal, au lieu de prendre son point d'appui sur le sol, est obligé de le prendre sur l'air, dont les molécules si mobiles céderaient et fuiraient sans résultat au-

cun pour la progression, si l'aile ne le frappait avec tant de vitesse et d'énergie que les molécules n'ont pas le temps de se désunir et se laissent même comprimer, de manière à réagir ensuite sur cette aile, par leur retour à leur volume primitif.

Quelques animaux, tels que les écureuils volants dans la classe des mammifères, les dragons dans celle des reptiles, ne possèdent point d'ailes, mais seulement des replis cutanés latéraux qui leur servent de parachutes; peut-être faut-il ranger près d'eux, sous ce rapport, les dactyloptères et les galéopithèques, genre voisin des chauves-souris, auxquels certains auteurs concèdent la puissance de se soulever dans l'air en le frappant avec leurs ailes, et auxquels certains anatomistes, entre autres Cuvier, refusent cette propriété. C. L-R.

VOL (droit), action de celui qui prend furtivement ou par force la chose d'autrui, pour se l'approprier. Le même mot signifie aussi la chose volée.

Cet attentat contre la propriété, base de la société civile, a été défendu et puni par toutes les nations. Le législateur des Hébreux avait fait de la prohibition du vol l'une des lois du Décalogue. Chez les Athéniens, d'après les lois de Dracon, tout voleur était puni de mort. A Lacédémone, Lycurgue, dans le but de donner aux enfants de l'adresse et de l'activité, ordonna de les exercer au larcin, mais de battre de verges ceux qui se laisseraient surprendre.

Le droit romain avait distingué le vol manifeste et le vol non manifeste. Il y avait *vol manifeste* quand le voleur était pris sur le fait ou détenant encore la chose volée et avant de l'avoir mise dans le lieu où il se proposait de la placer. Si le voleur n'était découvert qu'après, c'était un *vol non manifeste*. La loi des Douze Tables voulait que le voleur manifeste fût condamné au fouet et réduit en servitude s'il était pubère, et seulement battu de verges s'il était impubère. Le voleur non manifeste devait payer le double de la chose volée. Quand la loi *Porcia* eut défendu de battre de verges les citoyens et de les réduire en servitude, le voleur manifeste fut condamné au quadruple (Inst., § 3 et 5, *De Oblig. quæ ex delict. nascuntur*). « Il parait bizarre, dit Montesquieu, que ces lois missent une telle différence dans la qualité de ces deux crimes et dans la peine qu'elles infligeaient. En effet, que le voleur fût surpris avant ou après avoir porté le vol dans le lieu de sa destination, c'était une circonstance qui ne changeait point la nature du crime. » Du reste, lorsque le vol était accompagné de violences, la peine, suivant la gravité des cas, était le bannissement, la condamnation aux mines, et même la mort. La condamnation pour vol emportait toujours infamie (loi 63, ff., *De Furtis*).

En France, dans les premiers siècles de la monarchie, le vol, comme on le voit par plusieurs dispositions de la loi Salique, n'était puni, de même que la plupart des crimes, que par des compositions (*voy.* ce mot). Mais la loi des Ripuaires prononçait la peine de la potence contre les voleurs. Moins anciennement, sous Charlemagne, puis sous saint Louis, les peines portées contre le vol consistèrent en d'odieuses mutilations corporelles. En 1789, ce délit était encore, dans certains cas, puni de mort, et même du supplice de la roue. Le Code pénal de 1791 et la loi du 25 frimaire an VIII spécifièrent les différents vols qualifiés, et appliquèrent à chacun une peine qui varie depuis deux ans de fers jusqu'à la mort. On appelle *vol qualifié*, tout vol accompagné d'une circonstance motivant une aggravation de peine.

Notre législation actuelle est moins sévère. Les simples vols, larcins et filouteries peuvent entraîner cinq ans d'emprisonnement, avec interdiction de certains droits civils ou civiques et surveillance de la haute police. Pour les vols qualifiés, la peine la moins forte est la reclusion. Mais la peine de mort n'est plus applicable, quelles que soient les circonstances aggravantes, pourvu qu'il n'y ait pas eu attentat contre la vie d'une personne. Les caractères qui constituent le vol simple, les circonstances qui l'aggravent, et les peines qu'il encourt dans les divers cas, sont énumérés dans le chap. 2 du liv. III du Code pénal (art. 379 à 401). E. R.

VOLANT. On donne ce nom en général, dans les machines, à des parties qui ont un mouvement très vif de rotation. Les volants régulateurs sont des roues pesantes qui prennent une rotation rapide et servent à maintenir par leur vitesse acquise l'uniformité du mouvement d'une machine, lorsque le moteur ou la résistance est susceptible d'éprouver des variations momentanées.
Voy. MACHINE et VAPEUR.

VOLATILISATION, phénomène physique propre aux corps liquides soumis à l'action de la chaleur. Lorsqu'un liquide est chauffé, il se réduit en vapeurs (*voy.*) et disparaît complétement si l'action de la chaleur est continuée pendant un temps suffisamment long : on dit alors que le liquide *s'est volatilisé*. La volatilisation peut être considérée comme un des temps de la distillation. Les solides doivent d'abord être amenés à l'état de fusion; ils exigent pour fondre et se volatiliser une température beaucoup plus élevée. Cependant il en est quelques-uns qui passent subitement de l'état solide à l'état de vapeurs : l'arsenic métallique, l'acide arsénieux, le gaz acide carbonique solidifié sont dans ce cas. V. S.

VOLCAN. A ce mot, chacun se représente le Vésuve (*voy.*), ce mont si souvent décrit, qui se dessine d'une manière pittoresque au fond de la délicieuse baie de Naples, ou bien le gigantesque Etna (*voy.*), dont le pied plonge dans une mer profonde, tandis que sa cime couverte de neige et fumante menace sans cesse de ses feux la Sicile et la Calabre. Quelque différentes que soient les dimensions de ces deux volcans célèbres, leur forme générale est la même; les matières qui les composent, les causes qui les ont élevés, les phénomènes qu'ils présentent sont presque en tous points comparables : aussi l'étude de l'un d'eux peut facilement conduire à la connaissance de l'autre et donner par analogie une idée exacte non-seulement des nombreux volcans qui brûlent à la surface des terres connues, mais de ceux plus nombreux, sans doute, qui sont en activité sous les eaux, et enfin des volcans actuellement *éteints* de divers âges, dont les massifs plus ou moins démantelés et les produits plus ou moins altérés couvrent de vastes contrées (Auvergne, Eifel, Bohême, Irlande, etc.).

L'une et l'autre de ces deux montagnes volcaniques que nous citons comme exemples, isolées dans une plaine basse (la Campanie pour le Vésuve, la plaine de Catane pour l'Etna), s'élèvent d'une manière presque régulière sous la forme d'un grand cône surbaissé qui lui-même sert de base à un cône beaucoup plus petit, à pente rapide et qui termine la montagne; le sommet de ce cône terminal est tronqué et creusé d'une cavité conique en sens opposé, que sa ressemblance de forme avec une coupe a fait désigner sous le nom de *cratère*. C'est par le cratère ou bouche volcanique que s'échappent presque continuellement des gaz ou des vapeurs visibles, et que parfois et à des intervalles plus ou moins rapprochés se font les *éruptions*, dont les effets majestueux et terribles causent en même temps l'admiration et l'effroi. Parfois des éruptions analogues ont lieu par des bouches qui s'ouvrent accidentellement sur les flancs du grand cône ou à sa base, et autour desquelles s'élèvent de petits cônes parasites. Il semblerait, d'après ce qui précède, qu'une montagne conique comme le Vésuve, et l'Etna qui, par son sommet ou par des ouvertures sur son pourtour, lance avec bruit des matières incandescentes, représente l'ensemble des phénomènes que l'on a appelés *ignés* ou *plutoniens;* et cependant une éruption et un volcan ne sont, pour ainsi dire, que des effets exceptionnels ou complémentaires de la grande cause à laquelle ils doivent être attribués.

Longtemps on a rapporté les phénomènes *volcaniques* à des causes locales, telles que des combustions ou des décompositions qui se seraient opérées dans l'épaisseur du sol à des profondeurs variables : aujourd'hui un volcan n'est pour les naturalistes que l'un des nombreux accidents d'une cause générale qui se lie à l'état originaire du sphéroïde terrestre et à son état intérieur actuel (*voy.* GÉOLOGIE). L'observation a démontré en effet que cette cause a son siége non pas dans l'épaisseur du sol, mais plus bas; car les

matières volcaniques sortent évidemment de dessous les plus anciens terrains, qu'elles traversent par conséquent.

Lorsque nous voyons arriver ces matières à la surface des continents, elles sont à l'extrémité de leur cours : dans leur long trajet, elles ont dû produire dans le sol des effets très différents de ceux qui se manifestent au dehors sous nos yeux. L'analyse de ces derniers effets eux-mêmes nous démontre bientôt qu'ils doivent différer de ceux qui sont produits à l'extrémité des bouches volcaniques ouvertes sur un sol inondé. Ici, des éruptions telles que celles qui caractérisent le Vésuve, l'Etna et tant d'autres volcans continentaux ou insulaires, ne sauraient avoir lieu, pas plus que l'établissement de cônes de cendres; évidemment les matières refroidies dans le sol, celles qui sont épanchées ou projetées sous l'eau ou au contact de l'air, ne peuvent offrir les mêmes caractères et se disposer de la même manière après leur projection.

Ainsi donc un volcan tel que le Vésuve et l'Etna n'est que l'un des effets de la cause ignée ou volcanique; mais cet effet, tout exceptionnel qu'il est, est le plus appréciable pour nous, celui qu'il nous est le plus facile d'observer et dont l'étude peut, comme nous l'avons dit, nous conduire par analogie à comprendre les résultats nécessairement bien différents de la même cause.

Quels sont donc les effets nombreux et variés de la cause générale qui élève les montagnes volcaniques et nous offre comme terme ou complément le grand spectacle des éruptions?

Les secousses qu'éprouve le sol, ses dislocations qui ont souvent pour résultat l'affaissement et l'élévation de certaines de ses parties, l'ouverture de fentes, de gouffres; la sortie par ces solutions de continuité d'eaux thermales et minérales, de gaz variés, et enfin de matières fragmentaires solides, de matières fluides incandescentes qui s'écoulent, s'épanchent ou sont projetées avec bruit et violence par les ouvertures béantes : tels sont les effets nombreux et variés de la grande cause ignée ou plutonienne.

Nous nous bornerons à résumer ici les principaux faits et phénomènes qui se rapportent spécialement à l'histoire des volcans.

La cause ignée ou volcanique est profonde, son siége est inférieur au sol, c'est-à-dire à la partie consolidée de l'enveloppe terrestre. Pour qu'elle produise des effets dans l'épaisseur du sol ou à sa surface, il faut que celui-ci soit disloqué, divisé, traversé enfin par des fissures ou cheminées qui mettent en rapport sa face inférieure avec sa surface. Les tremblements de terre (*voy.*) qui sont probablement dus à des contractions, des retraits et des tassements des matières consolidées du sol, donnent lieu à ces divisions et ouvertures.

Trouvant des fissures, des vides pour se loger, les matières fluides incandescentes, soumises à une pression moindre, se dilatant et changeant même peut-être de nature, par la réaction de leurs éléments, pénètrent le sol et le traversent dans tous les sens; elles s'y refroidissent, s'y consolident, en modifiant par leur haute température, par leur nature, les roches avec lesquelles elles se trouvent en contact (dikes, filons, métamorphisme).

Si ces matières gazeuses ou fluides traversent la totalité du sol, alors elles s'échappent ou s'épanchent au dehors; mais les effets sont bien différents si les bouches de sortie sont submergées ou bien si elles s'ouvrent à l'air (volcans sous-marins ou volcans atmosphériens).

Sous l'eau, les matières gazeuses ou fragmentaires projetées dans une masse liquide agitée, dont la résistance et la pression sont en raison de son épaisseur, se dissolvent ou sont entraînées par les courants et déposées plus ou moins loin des points d'émission; alors elles donnent lieu à des couches sédimentaires (*voy.* Tuf). Les matières fluides incandescentes (*voy.* Laves) s'épanchent autour des orifices de sortie d'une manière plus ou moins régulière, mais de telle sorte cependant que le premier épanchement sur un sol horizontal, construit une masse discoïde, conique, dont la bouche d'émission fait le centre. En effet, la matière visqueuse, fluente, s'arrête nécessairement à une distance à peu près égale, à partir de ce centre, et elle conserve plus

d'épaisseur au point d'épanchement qu'à la circonférence du disque formé. Que des sédiments de matières scoriacées ou fragmentaires sorties par les mêmes bouches et tenues en suspension par les eaux; que des sédiments argileux, arénacés, des débris de mollusques et de polypiers, recouvrent le premier disque de laves; qu'un second manteau de lave consolidée par le refroidissement recouvre le sédiment aqueux, alors un cône très surbaissé, composé de strates alternativement solides, compactes ou tuffacés et même de couches argileuses et fossilifères, pourra s'élever lentement du fond des mers les plus profondes jusqu'à leur surface. Un volcan sous-marin pourra ainsi persister et s'accroître pendant des siècles sans que rien n'annonce son existence. L'île Julia *, qui, en juillet 1831, parut au sein de la Méditerranée, n'était que le sommet d'un immense cône submergé qui avait comblé une mer de plusieurs centaines de brasses de profondeur. Plus de cent ans avant 1831, et à plusieurs reprises, on avait remarqué quelques émanations de gaz, vu des bulles de vapeurs à la surface des eaux, ressenti en mer des secousses, entendu des bruits qui démontrent l'existence dans le même lieu d'anciennes cheminées volcaniques.

Lorsqu'une bouche volcanique se trouve au contact immédiat de l'air, les effets doivent évidemment changer, bien que la cause reste la même; et nécessairement un volcan atmosphérique doit différer d'un volcan sous-aqueux par sa forme, par l'état des matières dont il est composé, par les phénomènes qui accompagnent et suivent la sortie de ces matières. Il doit arriver souvent aussi que ces deux sortes de volcans se superposent, l'un servant de base à l'autre; beaucoup de montagnes volcaniques qui, par suite de l'immersion générale du sol, dominent aujourd'hui nos continents de toute leur hauteur, ont commencé à s'élever sous les eaux. La base du Vésuve et celle de l'Etna sont sans doute dans ce cas, et ainsi peut s'expliquer la grande différence que présentent la composition, la structure et la forme du grand cône fondamental de chacun de ces volcans avec celles de leur cône terminal.

Lorsqu'une bouche volcanique s'ouvre à l'air, les gaz qui se dégagent s'élèvent sans obstacle directement dans l'atmosphère; si les chemins qui leur donnent issue sont encombrés de fragments du sol, ceux-ci sont lancés en débris plus ou moins atténués par les gaz d'abord comprimés; ces matières retombent autour de la bouche par laquelle elles sont sorties; elles y élèvent un premier bourrelet qui devient l'élément d'un cône, car chaque jet ou éruption qui succède donne lieu à des dépôts successifs qui se recouvrent. Si la cheminée, si l'espèce de cirque conique évasé que circonscrit le bourrelet et qui devient le cratère, se remplit de matières fluides incandescentes, le contact de l'air refroidit et consolide la surface de la colonne liquide; les gaz et vapeurs qui traversaient cette dernière sont arrêtés par cette pellicule figée; ils sont comprimés de plus en plus jusqu'à ce que l'accroissement de la force d'expansion l'emporte sur la résistance de la pellicule : celle-ci se fend, elle est brisée; les gaz en lancent dans l'air, avec détonation, les morceaux incandescents qui, retombant en gerbe, couvrent les parois du cône qu'ils exhaussent d'autant (éruption). En s'échappant avec violence, les gaz et vapeurs élèvent avec eux de la matière fluide qui, plus ou moins divisée dans l'air, s'y refroidit et retombe sous forme de *bombes volcaniques* ou de poussière cristalline (cendres). C'est ainsi qu'une grande période d'éruptions se compose d'un nombre infini d'éruptions successives et nécessairement intermittentes avec des moments de repos apparents; c'est ainsi que chaque principale éruption forme un cône composé de couches concentriques en nombre égal au nombre des éruptions composantes.

Lorsque la cause qui élève la lave diminue d'intensité, lorsque l'ascension de celle-ci s'arrête, le refroidissement la consolide graduellement, de la surface

(*) Elle figure encore sous le nom de FERDINANDEA dans cette Encyclopédie. Observée en sept. 1831 par M. Constant Prévost, elle a été décrite par lui sous le nom de *Julia* dans son rapport à l'Académie des Sciences (oct. 1831 et juillet 1832). S.

vers l'intérieur; les canaux se bouchent, le volcan reste en repos jusqu'à ce que l'équilibre entre la force d'ascension et la résistance soit rompu de nouveau, ou, plus exactement, jusqu'à ce que de nouvelles dislocations du sol viennent remplacer les anciennes cheminées obstruées; de là la multiplication des bouches et des cônes secondaires (à l'Etna plus de 200) et l'intermittence des phénomènes volcaniques.

La durée des temps de repos n'a rien de fixe: le Vésuve qui, chaque année aujourd'hui, a des éruptions plus ou moins violentes, a eu des périodes de tranquillité de plusieurs siècles, et depuis plus de 2,000 ans le Stromboli (îles Lipari, *voy.* au mot ÉOLE), n'a cessé d'avoir des éruptions à huit ou dix minutes d'intervalles.

Avant l'année 79 de J.-C., lors de la fameuse éruption qui causa la mort de Pline et détruisit Herculanum et Pompéi, les populations avaient perdu tout souvenir de l'activité du Vésuve. A cette époque, d'après la description de Strabon, cette montagne était un cône simple, présentant à son sommet une large dépression; elle était couverte alors de forêts habitées par des animaux sauvages; rien n'annonçait au vulgaire un volcan, bien que ce qui reste de la composition de cette montagne et de sa structure ne puisse laisser de doute sur son origine volcanique et son mode de formation par une suite d'émissions de matières fragmentaires ou fluides sur un sol submergé.

En 79, après d'épouvantables tremblements de terre, le sol fut fissuré de nouveau; les matières gazeuses et fluides tendant à profiter de ces ouvertures pour s'échapper, il leur fallut vaincre la pesanteur des laves consolidées et des scories qui formaient l'ancien cône; après un grand effort, elles finirent par lancer dans l'atmosphère, avec d'effroyables détonations, une grande partie du cône lui-même réduit en poussière. C'est là cette immense gerbe, en forme de pain, si bien décrite par le neveu de l'infortuné Pline, qui obscurcissait l'air et enveloppait dans des tourbillons de vapeurs et de cendres les êtres assez malheureux, assez imprudents ou assez téméraires pour approcher d'un tel foyer de destruction. Les débris de l'ancien cône, ainsi lancés, retombèrent au loin avec la pluie orageuse dont l'éruption même déterminait la production; ils couvrirent la campagne et enfouirent des villes entières qui disparurent alors (*voy.* POMPÉI, HERCULANUM et STABIES) et dont nous observons aujourd'hui, avec tant de curiosité, les monuments conservés sous ce manteau volcanique. La montagne, évidée dans son centre par cette immense éruption, fut réduite à un vaste cirque dont la base du cône formait l'enceinte, et dont l'escarpement regardait l'intérieur; c'est cette enceinte, encore en partie apparente, qui constitue *la Somma*, montagne circulaire séparée par une vallée également circulaire (*atrio del Cavallo*) qui entoure les trois quarts nord-est du Vésuve actuel. Celui-ci, en effet, n'est qu'un cône qui, depuis l'année 79, s'est élevé et s'élève journellement dans la cavité de l'ancien cône, de même qu'à chaque éruption un petit cône s'élève dans le cratère actuel. De nov. 1831 à mars 1832, l'auteur de cet article a vu une montagne conique de 60 pieds de haut se former graduellement au fond du cratère du Vésuve par une suite d'éruptions assez faibles pour qu'il ait pu approcher jusque sur les bords du nouveau cône, et être témoin des projections de cendre et de lave dont la vue et l'observation ont servi de base aux opinions auxquelles il s'est arrêté relativement à l'ensemble des phénomènes volcaniques.

Un cône volcanique, entouré des débris d'un ancien cône de matières également de nature volcanique, est donc une disposition pour ainsi dire normale et qui doit se retrouver dans beaucoup d'autres volcans. En effet, le grand volcan de Ténériffe, celui de Palma, le Stromboli, Vulcano, Santorin, Baren-Island, etc., etc., parmi les volcans brûlants, présentent cette disposition que l'on remarque dans un grand nombre de volcans éteints, disposition qu'un célèbre géologue a cru devoir expliquer par le soulèvement autour d'un axe de dépôts d'abord placés horizontalement et dont

les lambeaux redressés auraient laissé entre eux une cavité centrale; ce qui a conduit à distinguer dans les volcans les cratères de soulèvement des cratères d'éruption. Pour M. de Buch, *la Somma* est le bord d'un cratère de soulèvement, et le Vésuve offre au contraire l'exemple d'un cône et d'un cratère d'éruption. Nous avons successivement expliqué comment nous concevons l'existence actuelle de la Somma, la disposition inclinée des strates volcaniques qui la composent, et comment nous ne pourrions comprendre la disposition primitivement horizontale de ces mêmes strates de nature volcanique. Au surplus, ce n'est pas ici le lieu de traiter cette question qui ne pourrait l'être sans de grands développements. Nous dirons seulement que l'on a cité, comme un exemple de la formation de cônes volcaniques et de cratères de soulèvement par l'étoilement du sol et le redressement de ses lambeaux autour d'un axe, l'apparition de l'île Julia, en 1831, dans la Méditerranée. Nous avons visité cette île; nous avons étudié, de la manière la plus scrupuleuse, sa composition, sa structure; nous avons acquis, sur les phases de son élévation successive, sur celles de sa disparition, des documents qui ne nous permettent pas de douter qu'elle n'ait été un cône d'éruption, formé par l'accumulation de cendres volcaniques retombées de l'atmosphère dans laquelle elles avaient été projetées. L'observation ne nous a pas moins démontré, à nous comme à un célèbre géologue allemand, Fr. Hoffmann, dont la science déplore la perte prématurée, que le *Monte Nuovo* de la baie de Pouzzole, que les nombreux cratères des champs Phlægréens ne sont non plus ni des cônes ni des cratères de soulèvement *.

Lorsque la matière fluide incandescente qui s'élève dans les cheminées volcaniques s'y refroidit et consolide, elle forme des *filons*, des *dikes*, ainsi que nous l'avons déjà dit; ces dikes et filons se croisent, ils se coupent et coupent les strates conoïdes qui constituent le cône; il résulte du tout un réseau souvent inextricable au premier aspect, mais dont on parvient à débrouiller la complication.

Lorsque la matière fluide arrive à l'extrémité des canaux dans lesquels elle s'élève, alors elle s'épanche et coule : c'est alors qu'elle prend le nom de *lave*. Il existe un grand nombre d'observations en apparence contradictoires relativement aux conditions d'écoulement des laves sur des plans plus ou moins inclinés, sur la rapidité de leur marche, sur la lenteur de leur refroidissement, sur la forme que prennent les coulées, les caractères physiques des roches produites, etc. Sans vouloir expliquer les contradictions apparentes qui ont donné lieu à des opinions divergentes, nous nous bornerons à exposer quelques faits dont les conséquences découlent d'elles-mêmes et peuvent expliquer beaucoup de faits et au moins préparer de nouvelles observations.

La consistance de la lave est toujours supérieure à celle d'un fluide aqueux : c'est une matière qui coule à la manière du plomb fondu, du suif, de la cire ou d'une pâte plus ou moins dense; quelquefois elle suinte pour ainsi dire à l'extrémité des bouches volcaniques, ou se déverse lentement et comme goutte à goutte par-dessus les bords d'un cratère rempli; d'autres fois elle sort avec impétuosité, et cela arrive surtout lorsqu'un cratère plein de lave se perce près de son fond : alors la lave s'écoule comme un liquide par le robinet d'un tonneau rempli, c'est-à-dire avec la vitesse que lui imprime le poids de la masse liquide supérieure. Si la lave sort des flancs d'un volcan par une ouverture circulaire étroite, elle coule comme une source et produit, en se refroidissant, une coulée étroite, une sorte de boudin allongé; si elle sort par une fente horizontale, elle peut former une nappe aussi large que la fente est longue. Si les bords d'un cratère sont de niveau et solides, le trop-plein qui débordera pourra couvrir tout le cône d'un manteau non interrompu. Si les bords de ce cratère sont échancrés en une ou plusieurs places, la matière fluide qui s'échappera par ces échancrures, comme par les déversoirs des gout-

(*) On peut consulter sur ces questions controversées les comptes-rendus de l'Académie des Sciences, 30 nov. et 7 déc. 1835, avril, mai, juin 1837, ainsi que le Bulletin de la Société géologique de France de la même époque.

tières, produira autant de coulées étroites; la lave fluide, douée d'une grande vitesse, ne s'arrêtera pas sur des plans inclinés de 10, 5, 3 degrés; la lave visqueuse et pâteuse formera, sur des plans inclinés de 20, 40, 100 dègrés, des enduits qui se superposeront sur une grande épaisseur, à la manière des stalactites et des albâtres. On voit par ces exemples de combien d'éléments se composent tous ces problèmes dont l'observation la plus simple et le bon sens peuvent souvent mieux donner la solution que les calculs les plus élevés et les conceptions théoriques les plus ingénieuses.

En coulant, les laves se refroidissent plus au contact du sol et à celui de l'air que dans le centre de la masse coulante; les parties refroidies, solidifiées, sont entraînées en roulant sur elles-mêmes, et en augmentant de volume (formation des scories). Lorsqu'elles se refroidissent, les bulles de gaz s'échappent à travers la matière demi-fluide (bulles). Si le refroidissement des masses fortement comprimées est plus ou moins rapide ou lent, la même matière peut prendre l'aspect du verre (*voy.* Obsidienne) ou de la pierre (*voy.* Basalte).

Les produits volcaniques actuels de toutes les contrées, considérés d'une manière générale, sont identiques entre eux et même avec les produits de la cause ignée de toutes les époques. Sous le rapport de leur composition élémentaire, ils sont tous des silicates dans lesquels la silice entre pour 4 à 9 dixièmes et est combinée avec l'alumine, la magnésie, quelque peu de chaux, de potasse et de soude, et des oxydes ferreux. Les principaux minéraux peu différents qui résultent de la combinaison de ce petit nombre d'éléments, tels que le quartz, le feldspath, le mica, l'amphibole, le pyroxène, se rencontrent ensemble sur tous les points de la terre et dans les produits ignés de toutes les époques; seulement les roches, avec quartz, feldspath potassique et mica (granites), abondent plus dans les produits anciens; le feldspath sodique, l'albite, dans les produits des volcans éteints (trachytes), et les roches pyroxéniques dans les plus modernes (basaltes); mais sans qu'il y ait de limite tranchée: une même contrée volcanique, une même montagne (Vésuve, Etna) présente même successivement des produits spécifiquement différents.

Ces dernières considérations ont pour but de montrer que les phénomènes des volcans modernes, ceux que l'on peut observer au Vésuve et à l'Etna, se lient à ceux des produits ignés les plus anciens; mais pour bien comprendre comment on arrive à reconnaître une analogie entre des effets actuellement si différents, il faut procéder comme le fait un antiquaire qui compare un monument antique avec un palais moderne. S'il ne considérait de l'habitation moderne que la nature et la forme de sa toiture, que ses bois de charpente, la menuiserie, les ornements qui la décorent, les meubles qui la garnissent, il ne verrait rien de comparable dans le monument antique; mais qu'il descende dans les fondations, qu'il dépouille les murs des accessoires qui les masquent, et alors il pourra établir des points de comparaison. Faites par la pensée ce que les eaux, le temps et les mouvements du sol produiront sur le Vésuve, c'est-à-dire supposez enlevées toutes les matières meubles qui entrent dans la composition de son cône actuel; ravinez, disloquez ce cône, réduisez-le à quelques lambeaux de roches qui ont résisté par leur solidité, vous aurez ces massifs basaltiques, porphyriques, ces dikes que l'on trouve sur tant de points de la surface de la terre et que l'on rattache si difficilement à un système volcanique. Supposez que le sol inférieur au cône actuellement visible de l'Etna soit brisé et que vous puissiez en voir des tranches sur 2 à 300 mètres d'épaisseur: les racines des coulées qui ont sillonné les flancs de l'Etna depuis plusieurs siècles, traversant le sol ancien, le modifiant, s'étant refroidies sous une énorme pression loin du contact de l'air, ne se confondraient-elles pas, par leur nature et leur disposition, avec les roches du sol que nous appelons primitif?

Dire que la production des cônes volcaniques, des cendres, des scories caractérise les époques géologiques nouvelles, n'est-ce pas comme si on disait que les toits des maisons sont d'invention mo-

derne, ainsi que la poussière et la boue de nos maisons et de nos rues, parce que l'antiquité ne nous a rien laissé de semblable? Pourquoi les sables des déserts, ces cristaux microscopiques de quartz, n'auraient-ils pas été les cendres volcaniques lancées par les cratères des volcans qui ont produit les roches granitiques, comme les cristaux d'albite et de pyroxène composent les cendres des volcans trachytiques et basaltiques?

Nous terminerons par cette réflexion, qu'il n'est presque aucune question géologique qui, considérée philosophiquement, ne vienne appuyer cette doctrine, que l'observation des phénomènes actuels peut aider à comprendre et expliquer la plupart de ceux des temps les plus éloignés. *Voy.* GÉOLOGIE et TERRAIN. C. P.

VOLGA, fleuve russe, le plus long de l'Europe, car l'étendue totale de son cours est de près de mille lieues. Les anciens le désignaient sous le nom de *Rha*. Hérodote, qui l'appelle *Araxes*, le confond encore avec le fleuve arménien de ce nom; mais, plus tard, on en eut une connaissance plus exacte, et Ammien Marcellin, qui mentionne les *supercilia fluvii*, savait déjà qu'il était encaissé et bordé de collines; seulement, au lieu de placer ces dernières sur la rive droite, il les attribue à la rive gauche. Au moyen-âge, le Volga portait généralement le nom d'*Itel* que lui donnaient les populations ouralienues et tatares dont il arrosait les terres, et qui signifie *libéral*, c'est-à-dire engendrant l'abondance. Souvent aussi on l'appelait le fleuve des Khazars (*voy.*). Il a sa source dans le gouvernement de Tver, district d'Ostaschkof. On sait aujourd'hui qu'un peu au-dessous de son berceau, à Volgo-Verkhovié, il entre dans le lac de Sterje, puis dans plusieurs autres, et qu'après sa sortie du lac Volgo, il est grossi par la Sélijarofka. Continuant alors de couler au sud, il devient navigable à Rjef où il n'a encore que 90 pieds de large. Au-dessous de Tver, jusque vers Rybinsk où se termine le *Volga supérieur*, il coule dans la direction du nord-est, et des bas-fonds mettent partout de grandes entraves à sa navigation. De Rybinsk à Nijni-Novgorod (*voy.*), c'est le *moyen Volga*; plus loin, le *Volga inférieur*. Dans cette dernière partie, de Nijni-Novgorod à Tsaritsyne, une jolie bordure de collines accompagne le fleuve qui, arrivé à Kazan, où il n'a encore que 600 pieds de large, arrête son cours vers l'est et se tourne au sud, direction dans laquelle il persévère jusqu'à la fin. Au-dessous de cette dernière ville, il reçoit les eaux de la Kama, son principal affluent, venu de l'Oural à travers les gouvernements de Perm et de Viatka. Aux environs de Saratof, le Volga, grossi par de nombreuses rivières, a déjà plus de 1,200 pieds de large, et avant de déboucher dans la mer Caspienne, près d'Astrakhan, où il forme un delta, il a l'imposante largeur de près de cinq lieues dans les hautes eaux. A la vérité, beaucoup d'îles divisent son cours en cet endroit, et l'on a compté jusqu'à 80 bras par lesquels son écoulement s'opère. Ses principaux affluents sont, à droite, l'Oka et la Soura; à gauche, la Tvertsa, la Mologa, la Chexna, la Kostroma; l'Ounja, la Vetlouga, la Kama et la Samara. Généralement calme et souvent limpide, le Volga, aux temps de la fonte des neiges, cause pourtant des ravages.

Il est de la plus haute importance pour l'empire russe et forme, à vrai dire, la principale artère de cet immense corps dont il réunit entre elles les extrémités, de Saint-Pétersbourg à Astrakhan, au moyen du système de canalisation déjà mentionné T. XX, p. 683. Précieux pour l'approvisionnement des deux capitales, il ouvre une communication facile avec tout le centre de l'empire, et il rendrait le même service pour le midi si l'on pouvait exécuter enfin le plan déjà fort ancien d'une jonction entre lui et le Don (*voy.*) qui, vers Tsaritsyne, s'en approche jusqu'à la distance de 15 lieues environ. Plus de 15,000 barques ou radeaux, chargés de productions du pays ou de marchandises venant de l'Orient, passent annuellement par les trois branches du système de canalisation pour aboutir à Pétersbourg, et en 1839, on y apporta ainsi pour près de 200 millions de roubles de valeurs. Tous les chiffres qu'on a donnés jusqu'ici à ce sujet ont vieilli et sont de beaucoup au-dessous de la réalité. —*Voir* F.-H. Müller, *Darstellung*

des Stromsystems der Wolga, Berlin, 1839, in-8°. J. H. S.

VOLNAI (VIN DE), *voy.* BEAUNE (*vins de*).

VOLNEY (CONSTANTIN-FRANÇOIS CHASSEBOEUF, comte DE) naquit le 3 févr. 1757 à Craon, petite ville de l'ancienne province d'Anjou (Mayenne). Il avait à peine deux ans lorsqu'il perdit sa mère, et son enfance fut à peu près abandonnée à une servante de campagne et à une vieille parente, qui lui donnèrent une première éducation bien peu digne d'un tel esprit. Son père, avocat à Craon, ne voulut pas qu'il portât le nom de Chassebœuf, et lui donna celui de Boisgirais, que lui-même changea pour le nom de Volney. Entré à 7 ans au collége d'Ancenis, il passa ensuite à celui d'Angers, d'où il sortit à 17 ans, après avoir fait de brillantes études. Son père, qui s'était fort peu occupé de l'enfant, pour s'occuper moins encore du jeune homme, le fit émanciper et lui remit le bien de sa mère (1,100 liv. de rente). Le jeune Boisgirais se hâta de se rendre à Paris, où il continua avec ardeur ses études. La médecine offrit d'abord quelque attrait à son esprit observateur et curieux; mais l'étude des peuples était l'objet de ses travaux, en même temps que l'étude de la nature, et il publia un mémoire sur la chronologie d'Hérodote qui commença sa réputation au moment où s'ouvraient pour lui les salons de la société philosophique qui faisait alors à Paris la destinée des gens de lettres. Il rencontra chez le baron d'Holbach et chez Mme Helvétius l'élite de cette société qui l'accueillit avec distinction, et dès lors il tourna ses vues d'avenir vers une autre célébrité que celle de la profession à laquelle il s'était d'abord destiné. Il songea à visiter l'Orient, cette terre antique des grands enseignements. Une succession d'environ 6,000 fr. qui lui échut fut consacrée par lui à accroître non son patrimoine, mais ses connaissances, et il la destina à un voyage en Égypte et dans la Syrie. Volney s'y prépara comme à une sérieuse et grande entreprise. Après une année de rudes exercices où il s'était habitué aux fatigues et aux privations, il partit pour Marseille, à pied, le sac sur le dos, le fusil sur l'épaule, et muni de ses 6,000 fr. renfermés dans une ceinture de cuir (1783). Peu de temps après son arrivée au Caire, il sentit la nécessité de parler la langue du pays qu'il voulait connaître, et il se confina durant plusieurs mois dans un couvent des montagnes du Liban. Dans cette pérégrination de 3 à 4 années à travers l'Égypte et la Syrie, le jeune voyageur visita les tribus nomades aussi bien que les villes, étudia avec cette supériorité d'esprit dont il était doué une civilisation alors peu connue en Europe et si curieuse pour l'histoire du genre humain. Aussi le *Voyage en Égypte et en Syrie*, qu'il publia à son retour (1787), obtint-il tout d'abord une approbation dont il jouit encore aujourd'hui, et qui n'a semblé que mieux méritée depuis que notre expédition militaire et d'autres voyages entrepris avec de grandes ressources ont attesté l'exactitude et l'observation savante de ce voyageur isolé. Des *Considérations sur la guerre des Turcs et de la Russie* suivirent bientôt le premier ouvrage de Volney et n'excitèrent pas une moindre attention. Vers la même époque (1788), il publia à Rennes un journal intitulé *la Sentinelle*.

La célébrité de Volney commençait ainsi à l'époque où la révolution française ouvrait les carrières publiques à tous les talents, et la province d'Anjou lui donna le mandat du tiers-état pour les États-Généraux. Il déploya dans cette illustre assemblée ses vues philosophiques, ses sentiments amis d'une noble indépendance et d'une liberté intelligente, ses principes basés quelquefois sur des idées spéculatives plus que sur l'expérience et la pratique. Mais quelque avancées que fussent les opinions de Volney, il ne laissa pas de s'apercevoir des périls de l'exaltation du moment et de témoigner, même par sa conduite dans l'assemblée, son inquiétude sur l'avenir.

Les préoccupations politiques ne détournaient point Volney de ses travaux littéraires. Il envoya au concours de l'Académie des inscriptions, en 1790, un mémoire sur la *Chronologie des douze siècles antérieurs au passage de Xer-*

xès en Grèce, et, en 1791, il publia le livre célèbre intitulé: *Les ruines, ou méditations sur les révolutions des empires*, livre trop connu et trop souvent jugé pour qu'il soit nécessaire de parler ici de ses beautés et de ses défauts.

Avant la convocation des États-Généraux, Volney avait été nommé par le gouvernement d'alors directeur général de l'agriculture et du commerce en Corse: il avait dû, à cette époque, renoncer à cette mission ; mais libre de ses fonctions législatives par la clôture de l'Assemblée constituante, Volney tourna ses regards vers cette île où il y avait tant de choses à créer. Il acheta, aux environs d'Ajaccio, un domaine qu'il nommait *ses petites Indes*, et où il commençait des cultures coloniales, lorsque ses essais furent interrompus par les troubles politiques dont cette île fut agitée, et il n'est resté de cette entreprise que l'opuscule intitulé *Précis de l'état actuel de la Corse*, publié pour la première fois dans le *Moniteur* des 20 et 31 mars 1793, et un autre écrit qui n'a été imprimé qu'après la mort de l'auteur: *De l'état physique de la Corse*. Ce fut aussi en 1793 qu'il fit paraître un traité de morale sous ce titre: *La loi naturelle ou catéchisme du citoyen français*. Dans ce traité, où Volney définit la loi naturelle « l'ordre constant et régulier par lequel Dieu régit l'univers, » et où il montre que le but de cette loi est la conservation et le perfectionnement de l'espèce humaine, il a voulu donner à la morale une base indépendante de toute religion révélée. Depuis, Volney a fait de ce livre une espèce d'appendice au livre des *Ruines*, sous ce titre, *La loi naturelle, ou principes physiques de la morale déduits de l'organisation de l'homme et de l'univers*.

L'attachement de Volney pour la révolution ne le sauva pas des persécutions de 1793. Il subit une détention de 10 mois qui, sans le 9 thermidor, eût eu peut-être une issue funeste. Volney sortit de prison pour monter dans la chaire de l'École normale, où il professa l'histoire (1794) dans une suite de leçons qui ont été imprimées. Cette célèbre école détruite, Volney partit pour les États-Unis (1795). Il s'y fit une querelle philosophique avec le docteur Priestley (*voy.*), auquel il adressa une lettre recueillie dans ses œuvres, et une querelle politique avec le gouvernement de l'Union, qui l'accusa assez ridiculement d'être venu pour livrer la Louisiane au Directoire. A son retour en France, il songea, selon son habitude, à rendre compte, dans un livre, de ce que lui avait appris son voyage : diverses circonstances le déterminèrent à abandonner en partie ce dessein et à ne donner qu'un *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique*, ouvrage qui ne parut qu'en 1803.

Durant son voyage, il avait été nommé membre de l'Institut pour la classe des sciences morales et politiques, et lorsque cette classe fut supprimée, il passa à l'Académie-Française.

Volney avait connu Bonaparte en Corse, et avait, dit-on, deviné son génie. Le 18 brumaire le trouva bien disposé en faveur de l'homme et d'une révolution dont le triomphe lui semblait menacer l'anarchie plus que la liberté. Son adhésion fut certainement fort désintéressée, car il refusa le ministère de l'intérieur. Nommé sénateur, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il devait faire opposition à un régime qu'il avait contribué à établir, et il fut un des membres de cette imperceptible minorité que Napoléon rencontra dans le sénat. Au reste, durant l'empire, Volney s'occupa plus assidûment des lettres que des affaires. Il remania son travail sur la chronologie et le publia en 1808 sous le titre de *Supplément à l'Hérodote de Larcher ;* il le réimprima de nouveau avec sa *Chronologie d'Hérodote* dans le second volume de ses *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* (1814). Volney faisait marcher de front, avec ses travaux historiques, ses travaux sur l'étude des langues; il y trouvait un des moyens les plus infaillibles pour remonter la vie des peuples et pénétrer jusqu'aux sources de leur origine. Il a consacré à cette étude plusieurs ouvrages, dont le premier parut en 1795 et le dernier ne fut imprimé qu'en 1826, dans le 8e vol. de ses œuvres complètes. Il voulut contribuer, même après sa mort, aux progrès de cette étude qui

avait occupé les deux tiers de sa vie scientifique : par une des clauses de son testament il fonda un prix annuel de 1,200 fr. pour récompenser ces sortes de travaux, et spécialement la recherche d'un alphabet commun aux diverses langues que parlent les hommes (*voy.* PASIGRAPHIE).

Volney continua, sous la Restauration, à se montrer, dans la Chambre des pairs, au nombre des partisans modérés de la liberté. Le dernier ouvrage qu'il publia fut composé à l'occasion du sacre annoncé de Louis XVIII, et dans cette *Histoire de Samuel inventeur du sacre des rois*, il parlait des livres saints avec la liberté dont il avait toujours usé dans la discussion des matières qui touchaient à la religion.

Volney est mort le 25 avril 1820, âgé de 63 ans seulement, mais vieilli avant le temps par l'étude et les infirmités qui altérèrent de bonne heure une constitution peu robuste. Ses OEuvres complètes ont été publiées en 8 vol. in-8o (1820-1826). Il a laissé, dans ses ouvrages, les preuves d'un talent où l'on reconnait plusieurs des qualités du grand écrivain; et l'on retrouve, dans les actions de sa vie, avec quelques erreurs de jugement, les vertus de l'homme de conscience. M.A.

VOLONTÉ. La volonté est ce pouvoir par lequel nous disposons de notre activité et par lequel nous dirigeons nos facultés vers un but conçu d'avance. La volonté est essentiellement libre, autrement elle n'existe pas; la liberté (*voy.*) n'est pas un attribut de la volonté, c'est la volonté même : l'une comme l'autre est le pouvoir de se gouverner sans contrainte. Il y a identité entre elles.

La volonté nous est révélée par une aperception immédiate de la conscience : je produis un mouvement, et je sais que c'est moi qui le produis; je me donne une sensation, et je sais que c'est moi qui me la donne. Je sais que je produis cet effet parce que je le veux, et que je pourrais ne pas vouloir le produire. La volonté libre est le fond du moi; il ne se manifeste que par la volonté. L'homme est tout entier dans ce pouvoir qu'il a de se posséder; c'est l'acte de ce pouvoir qui constitue en nous la personne humaine.

Mais l'homme n'est pas seulement une force volontaire et libre, il est encore doué de sensibilité et d'intelligence. Sa volonté est suspendue entre le monde extérieur et la raison : le monde extérieur la sollicite, la raison l'oblige; le premier lui fournit des mobiles, la seconde lui donne des motifs. La volonté est le pouvoir de résister à ces mobiles ou de les suivre, comme de méconnaître les motifs rationnels ou d'y obéir.

Le rapport de la volonté avec chacune de ces deux facultés est double. D'un côté, il y a des faits de l'intelligence et de la sensibilité qui influent sur l'action volontaire, et de l'autre la volonté à son tour réagit sur l'intelligence et la sensibilité. Et d'abord, que notre état intellectuel ait une grande part dans nos déterminations volontaires et dans la direction qu'elles suivent, le fait est trop facile à prouver. La rareté des idées dans l'âme entraine celle des *volitions :* pour vouloir souvent, il faut penser abondamment; pour vouloir avec énergie, il faut avoir des convictions fermes et bien arrêtées. Le nombre de nos résolutions, et, par conséquent, l'activité du caractère dépend du nombre et de la netteté de nos pensées. Si l'esprit est vide d'idées, la volonté est inerte. Les esprits lents font les caractères irrésolus; les âmes qui conçoivent vite et produisent des idées en abondance ont la décision rapide et font les caractères décidés. Cependant l'abondance excessive des idées peut aussi nuire à la volonté et la rendre trop mobile. Il y a d'ailleurs des esprits très féconds qui n'ont pas le goût d'agir et qui restent impuissants pour les applications pratiques. Les rêveurs, par exemple, les esprits contemplatifs, pensent beaucoup; ils ne veulent et n'agissent que rarement.

La volonté, à son tour, donne une impulsion plus vive et plus puissante à nos facultés intellectuelles, et marque un but à leur développement. Soutenu par elle, l'esprit forme des perceptions plus claires, plus étendues, des souvenirs plus vifs et plus complets, des raisonnements plus compliqués. C'est en gouvernant l'attention (*voy.*), c'est en la dirigeant de préférence sur tel ou tel point, que la

volonté devient maîtresse de notre intelligence; lorsqu'elle concentre la pensée sur un objet, elle en prend une connaissance plus approfondie; par son intervention dans la mémoire, elle éclaircit et fortifie les souvenirs; enfin elle a le don de rendre notre pensée plus intense ou plus rapide.

Maintenant, si nous en venons à l'influence des passions (*voy.*) sur la volonté, nous ne la trouverons pas moins puissante, soit en bien, soit en mal. Elles sont à la fois ses auxiliaires et ses rivales. Tantôt elles nous font vouloir, elles nous présentent les choses sous des aspects imprévus, et suscitent dans l'intelligence une foule de motifs que l'esprit indifférent n'aurait pas aperçus; tantôt elles obscurcissent la lumière de la raison, et, paralysant la liberté, elles annulent son action. Les idées, obscurcies par la passion, ne sont plus pour la volonté que des guides incertains; les idées faussées peuvent la précipiter dans le fanatisme, et souvent même dans le crime.

Toutefois, la volonté n'est pas livrée irrévocablement et sans retour à l'empire des passions : il dépend d'elle de leur résister, de les maîtriser, et c'est à cette condition que l'homme se maintient un être moral. Sans doute cet empire de la volonté sur la nature humaine ne s'établit pas sans de pénibles efforts, mais c'est par là que l'homme trouve matière à mériter.

Cet empire de l'homme, soit sur ses facultés intellectuelles, soit sur ses passions, est la prérogative qui le distingue des choses et qui fait de lui le roi de la création. Non-seulement il s'avilit, mais il s'abrutit lorsqu'il néglige de développer en lui-même cette puissance. Voyez quel est l'état misérable de l'homme qui n'a pas discipliné ses facultés, qui ne les a pas soumises au joug de la volonté et accoutumées à l'obéissance. L'anarchie règne au dedans de lui, son esprit est en proie au désordre; chacune de ses facultés se déploie à l'aventure: elles règnent sur lui, tandis qu'il devrait régner sur elles; il est l'esclave de toutes les sensations, de toutes les passions, il est à la merci de toutes les erreurs et des folies qu'elles enfantent. Se présente-t-il une circonstance qui exigerait l'action prompte et énergique d'une de ces facultés, en vain la volonté essaie de l'employer: elle se montre rebelle, et comme elle n'a pas été accoutumée à la soumission, elle résiste à l'appel de la volonté et la laisse impuissante. L'expérience répétée de cette impuissance jette l'homme dans un profond découragement, et lorsqu'il se juge avec une sévère impartialité, elle lui laisse un mécontentement de lui-même qui le rend très misérable. Le plus souvent il ne trouve pas la force de sortir de cet état : effrayé des difficultés, corrompu par l'habitude de la défaite, il s'abandonne, il continue à déchoir, et tombe presque au niveau des choses, offrant le triste spectacle d'une nature abrutie et dégradée par sa propre faute.

Le seul moyen d'échapper à cette déplorable condition est d'établir en soi l'empire de la volonté. C'est un des bienfaits d'une bonne éducation d'y préparer l'homme dès l'enfance et de discipliner de bonne heure ses facultés; mais on n'y parvient pas sans une lutte toujours pénible. La lutte persévérante est le seul moyen par lequel l'homme, dans la courte durée de cette vie, puisse s'élever à ce degré de dignité personnelle qui est le plus haut point de perfection qu'il lui soit donné d'atteindre. Dans cet état, les facultés sont tellement rompues à l'obéissance par l'effet d'une longue et sévère discipline, qu'elles se plient sans résistance à tous les ordres de la volonté. *Voy.* VERTU.

Il y a des degrés infinis dans l'empire que nous pouvons prendre sur nos facultés. On voit des hommes qui ont le plus grand pouvoir sur une d'elles et qui n'en ont point ou presque point sur les autres. Ainsi le philosophe, accoutumé à réfléchir, dispose avec la plus grande facilité de ses opérations intellectuelles, et souvent n'a aucun empire sur ses passions. D'autres ont beaucoup d'autorité sur leurs passions, mais ils ne sauraient fixer leur intelligence et l'attacher à un sujet. On trouve des hommes qui n'ont rien de soumis que leurs doigts. Enfin, d'un jour à l'autre, la puissance volontaire s'affaiblit ou s'accroit dans le même individu : tantôt molle et languissante,

tantôt énergique et active, elle grandit ou décroît incessamment, et avec elle, la personnalité qu'elle constitue.

La volonté est en effet l'élément essentiel et fondamental du caractère (*voy.* ce mot). De là vient que le caractère est chose si rare aujourd'hui : il semble que personne ne sache plus vouloir. Nous vivons tous au hasard ; nul n'a la force de se gouverner soi-même; nul n'ose prendre en main les rênes de ses destinées, se marquer un but et le poursuivre avec persévérance. On ne sait plus ce dont on serait capable, et pourtant « ce qu'on peut faire avec de la volonté est prodigieux, » disait Napoléon.

En résumé, la volonté est l'activité éclairée par la conscience d'elle-même, par le sentiment de son effort et par la conception d'un but auquel elle tend. L'activité ainsi gouvernée acquiert un degré d'énergie qu'elle ne possédait pas auparavant; elle cesse d'être une impulsion irréfléchie, indépendante de l'homme, pour devenir une force qui se connaît, qui donne son consentement à ses actes, qui peut à son gré s'arrêter, se ralentir, ou accroître son intensité. Par cela qu'elle se connaît, cette force ne dépend, ne relève que d'elle-même, et confère ainsi à l'homme l'indépendance et la liberté; car au moment où l'homme sait qu'il peut, il est libre. A-D.

VOLSQUES, peuple d'Ausonie qui habitait, avant la fondation de Rome, dans l'ancien Latium, aujourd'hui Campagne de Rome (*voy.* ces noms), et jouissait d'une constitution républicaine. Les Volsques furent presque constamment en guerre avec les Romains : aussi Tite-Live les appelle-t-il les ennemis éternels de Rome. On montre encore au nord de Tarquinies les ruines de leur capitale *Volcium*, sur l'emplacement de laquelle s'élève un hameau nommé *Vulci distrutta*. Le prince de Canino y fit faire, en 1828, des fouilles qui mirent au jour des tombeaux remarquables, de beaux vases et d'autres antiquités. La principale ville des Volsques était *Antium*, dont on voit les ruines près du cap Anzio auquel elle a donné son nom. Corioles, dont Coriolan (*voy.*) prit son surnom, leur appartenait aussi. Après avoir longtemps inquiété les Romains, ils finirent par être vaincus et disparurent de l'histoire. *C. L.*

VOLTA (ALEXANDRE), physicien célèbre par l'invention du fameux appareil électro-moteur connu sous le nom de *pile de Volta* (*voy.* GALVANISME), était né à Côme le 18 févr. 1745, d'une ancienne et noble famille. Il manifesta de bonne heure du goût pour la physique, et en 1774 il fut appelé à professer cette science à Pavie. En 1794, la Société royale de Londres lui décerna une médaille d'or pour ses découvertes. En 1801, après la conquête de l'Italie, Bonaparte l'appela à Paris. Une autre médaille d'or lui fut offerte par l'Institut sur la proposition du premier consul, présent à la séance où Volta répéta ses expériences devant ce corps savant. En 1802, la classe des sciences le choisit pour l'un de ses associés étrangers. Nommé député de l'université de Pavie à la consulta de Lyon et membre du collége des *Dotti*, il reçut la croix d'Honneur de Napoléon qui le gratifia d'une pension, le créa sénateur et comte. Volta mourut le 6 mars 1826. La collection complète de ses œuvres avait été publiée à Florence en 1816, 5 vol. in-8°. Z.

VOLTAIRE (FRANÇOIS-MARIE AROUET DE), né à Châtenay, près de Sceaux, le 20 février* 1694, mort à Paris, le 30 mai 1778. — Si jamais écrivain a mérité d'être appelé le représentant de son époque, à coup sûr c'est Voltaire. Le XVIII^e^ siècle s'est personnifié en lui : entre eux tout est commun, les passions bonnes ou mauvaises, les excès comme les services; et leur affinité est si étroite qu'on se demande si c'est le siècle qui a produit l'écrivain, ou si c'est l'écrivain qui a enfanté l'esprit de son siècle. L'œuvre de ce temps-là fut une démolition universelle, et Voltaire en a été un des ouvriers les plus ardents, les plus infatigables. En politique, s'il n'a pas provoqué directement les réformes du gouvernement, il a si fortement ébranlé quelques-uns des fondements de l'antique monarchie, qu'on peut le regarder comme un de ceux qui ont préparé la crise, quoique peut-

(*) Cette date est incertaine, de même que le lieu de naissance de Voltaire. *Voir* Quérard, *La France littéraire*, t. X, p. 276, la note. S.

être sans la prévoir. En littérature, il fut tour à tour novateur et conservateur. Jaloux de plaire à une société passionnée pour les plaisirs de l'esprit, il cherche des formes nouvelles et produit avec une prodigieuse flexibilité de talent dans tous les genres de littérature. Élève des jésuites, tout en gardant un souvenir reconnaissant pour les maîtres qui avaient cultivé son intelligence, il dévoile l'esprit de cette société fameuse qu'il avait vue de près, il poursuit en elle un des adversaires acharnés de l'esprit nouveau, c'est-à-dire de la tolérance et de la liberté de la pensée. En effet, cette philosophie dont il fut l'apôtre, si trop souvent elle se montra hostile à la religion révélée, ne se borna pourtant pas à ce rôle critique: elle travailla aussi à établir de nouveaux principes, ceux de la liberté religieuse, et l'amour de l'humanité.

Il est aisé de retrouver dans les premières impressions de son enfance et de sa jeunesse les causes de cette disposition frondeuse qui devint habituelle en lui. Ses premiers regards avaient été frappés des conséquences désastreuses de la révocation de l'édit de Nantes : si les persécutions dirigées contre les protestants et les horreurs de la guerre des Cévennes avaient soulevé son indignation, les querelles du jansénisme (*voy.* ce mot) avaient provoqué les railleries de son esprit moqueur. A la sombre austérité d'une cour dévote avaient succédé les saturnales de la régence, et les courtisans avaient brusquement passé d'une contrainte hypocrite au dévergondage le plus effréné. Le jeune Voltaire, accueilli par la société la plus brillante pour les saillies et la verve de son esprit, n'était pas toujours à l'abri des vexations auxquelles étaient exposés les caractères les plus indépendants, sous le régime de l'arbitraire, du privilége et des plus choquantes inégalités sociales. Dans le temps où les plus grands seigneurs l'admettaient dans leur familiarité, le duc de Saint-Simon, dans ses Mémoires, s'exprimait ainsi sur son compte, à l'année 1716 : « Arouet, fils d'un notaire qui l'a été de mon père et de moi jusqu'à sa mort, fut exilé et envoyé à Tulle pour des vers fort satiriques et fort impudents. Je ne m'amuserais pas à marquer une si petite bagatelle, si ce même Arouet, devenu grand poëte et académicien sous le nom de Voltaire, n'était devenu, à travers force aventures tragiques, une manière de personne dans la république des lettres, et même une manière d'important parmi un certain monde. » Et à l'année 1717 : « Je ne dirais pas ici qu'Arouet fut mis à la Bastille pour avoir fait des vers très effrontés, sans le nom que ses poésies, ses aventures et la fantaisie du monde lui ont fait. Il était fils du notaire de mon père, que j'ai vu bien des fois lui apporter des actes à signer. Il n'avait jamais pu rien faire de ce fils libertin dont le libertinage a fait enfin la fortune sous le nom de Voltaire ** qu'il a pris pour déguiser le sien. »

Les premiers rapports de Voltaire avec le gouvernement, à son entrée dans le monde, lui en firent en effet éprouver les rigueurs. Il fut d'abord exilé à Tulle, le 5 mai 1716; puis, le 17 mai de l'année suivante, il fut conduit à la Bastille. Il était accusé d'avoir composé non-seulement des vers outrageants contre le régent et sa fille, la duchesse de Berri, mais aussi une pièce de vers satiriques sur l'état de la France après la mort de Louis XIV, les *J'ai vu*, dont plus tard un abbé Régnier se reconnut l'auteur. Voltaire sortit de la Bastille le 11 avril 1718. On raconte qu'à sa sortie, ayant été présenté au régent qui l'accueillit avec faveur, il lui dit : « Je trouverais fort bon que Sa Majesté voulût désormais se charger de ma nourriture, mais je supplie Votre Altesse de ne plus se charger de mon logement. » Ce fut pendant ce premier séjour à la Bastille qu'il composa dans sa tête le second chant de la *Henriade*, auquel il n'a rien changé depuis. Il avait conçu l'idée de ce poëme dès l'âge de 20 ans, chez de Caumartin, ami de son père, qui l'avait emmené à sa campagne de Saint-Ange. Même avant cette ébauche de la *Henriade*, il avait déjà fait *OEdipe*, tragédie avec des chœurs à l'imitation de Sophocle, et sans amour. Cette innovation fit refuser la pièce par les comédiens, et le jeune poëte se refusa longtemps à

(*) C'était celui d'une petite propriété appartenant à la mère de Voltaire, Marie-Catherine Daumart, d'une famille noble du Poitou. S.

gâter sa pièce par l'épisode qu'il y a cousu depuis. Ce fut après sa sortie de la Bastille, en 1718, que cet ouvrage fut représenté, et l'on y applaudit de beaux vers, un style brillant, coloré, plein de poésie, des scènes profondément dramatiques, et aussi de ces traits sentencieux qu'il mit à la mode au théâtre et où s'annonçait déjà son opposition philosophique. Après ce succès, le duc d'Orléans, régent, fit présent au jeune auteur d'une médaille d'or du poids d'un marc, où était gravé son portrait. Toutefois les *Philippiques* de Lagrange-Chancel, si outrageantes pour le régent, lui furent d'abord imputées et lui valurent un nouvel exil. A cette époque se place son voyage en Hollande et à Bruxelles, où il revit J.-B. Rousseau qui avait applaudi à ses succès de collége et avec lequel il ne tarda pas à se brouiller.

Sous le ministère du duc de Bourbon, il fut envoyé une seconde fois à la Bastille (17 avril 1726). Le chevalier de Roban-Chabot, étant à dîner chez le duc de Sully avec Voltaire, trouva mauvais que le jeune poëte ne fût pas de son avis : « Quel est cet homme qui parle si haut?» demanda-t-il.—« Monsieur le chevalier, repartit Voltaire, c'est un homme qui ne traîne pas un grand nom, mais qui fait honorer celui qu'il porte. » Le chevalier se leva et sortit. Mais à quelques jours de là il fit guetter Voltaire, qui se trouvait encore chez le duc de Sully; il le fit attirer dans la rue sous un prétexte, et le fit bâtonner en sa présence par des laquais. Voltaire voulut prendre le duc de Sully à témoin de ce guet-apens : le duc s'y refusa. La vengeance que Voltaire tira de ce dernier fut de supprimer de la *Henriade* le nom de Sully, auquel il substitua Coligny. Il se renferma quelque temps pour prendre des leçons d'escrime, puis il alla trouver le chevalier de Rohan dans la loge de M^lle^ Lecouvreur : « Monsieur, lui dit-il, si quelque affaire d'usure ne vous a pas fait oublier l'outrage dont j'ai à me plaindre, j'espère que vous m'en ferez raison. » Le chevalier accepte le défi pour le lendemain et assigne le rendez-vous à la porte Saint-Antoine. Mais le soir même l'alarme est donnée par lui dans sa famille. Voltaire est dénoncé à M. le Duc, premier ministre, comme ayant fait des vers contre la marquise de Prie : il est arrêté le 26 mars, et conduit à la Bastille le 17 avril. Mais cette fois il n'y resta que quinze jours : il en sortit le 2 mai et fut conduit à Calais, où il s'embarqua pour l'Angleterre. Une note de la police du temps sur Voltaire, conservée parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale, est ainsi conçue : « Arouet de Voltaire est grand, sec, et a l'air d'un satyre. C'est un aigle pour l'esprit, et un fort mauvais sujet pour les sentiments. »

Le voyage en Angleterre marque une époque importante et décisive dans la vie de Voltaire. Il y passa trois ans, de 1726 à 1729. Déjà en France il s'était lié avec lord Bolingbroke (*voy.*), qui, après un glorieux ministère, avait été banni de son pays, pour avoir travaillé sans succès à un changement de dynastie. Voltaire, admis à son intimité, au sein de la belle retraite qu'il s'était choisie en Touraine, fut initié par lui à cet esprit libre-penseur qui soulevait toutes les questions religieuses avec autant de hardiesse que les matières politiques, et il prit goût à cette vaste érudition qui alimentait une philosophie incrédule. Lord Bolingbroke, qui venait de rentrer en Angleterre à la faveur d'une amnistie, y accueillit Voltaire et le mit en rapport avec les gens de lettres, les poëtes, les savants et la plus brillante société de Londres. Le séjour qu'il fit en ce pays ayant laissé une trace profonde sur son génie et puissamment influé sur les directions qu'il prit par la suite, il est à propos d'observer attentivement la manière dont il employa ces trois années.

Il se mit d'abord à étudier à fond la langue anglaise, qu'il finit par écrire assez correctement; il se retira dans une campagne voisine de Londres, à Wandsworth, dans la maison d'un riche négociant, nommé Fakener, à qui par la suite il dédia *Zaïre*. Là il lut avidement les ouvrages de Bacon, de Locke et de Newton, et devint le disciple de ces penseurs dont il travailla à populariser les doctrines en France; il goûta particulièrement la poésie philosophique de Pope, qu'il imita, ou plutôt qu'il s'appropria en

homme de génie, et les poëmes et discours en vers qu'il a produits en ce genre n'ont pas été un de ses moindres titres de gloire. En même temps, il cherchait dans le théâtre anglais, et surtout dans Shakspeare, ces effets dramatiques, ce pathétique et ce mouvement qui lui enseignèrent à se frayer sur la scène française une route nouvelle après Corneille et Racine. Il trouvait dans Swift le modèle de cette fine raillerie et de ces allégories ingénieuses qu'il a si heureusement reproduites dans ses contes, et en particulier dans son *Micromégas*. Les goûts épicuriens et les tendances sceptiques qu'il avait puisés d'abord dans la société du Temple et dans le commerce des Vendôme et des Chaulieu, il les retrouvait dans la société de Bolingbroke et dans l'intimité des libres penseurs de la Grande-Bretagne. A la même époque, Wollaston (*voy.*) publiait ses discours contre les miracles de Jésus-Christ, ouvrage qui fit grand bruit, excita de vives controverses, et fut même poursuivi devant le jury qui le condamna; mais d'autres esprits indépendants le soutenaient de leur approbation. L'exemple de cette discussion publique dut exercer une puissante influence sur une jeune âme ouverte à l'incrédulité, et dès-lors Voltaire fut possédé du désir d'importer en France la même hardiesse de pensée.

Sans prendre parti dans les débats politiques qui agitaient le parlement sous le règne de George I^er^, il dut être frappé du spectacle de ces assemblées délibérantes au moyen desquelles la nation intervenait par ses représentants dans la direction des affaires publiques. Mais un autre spectacle fit sur lui une impression plus vive. Newton mourut le 20 mars 1727. Après que son corps eut été exposé aux flambeaux sur un lit de parade, comme le corps d'un souverain, on le porta dans la sépulture royale de Westminster, suivi d'un immense cortége, où marchaient les plus grands seigneurs de l'Angleterre, le chancelier, les ministres, et qu'entouraient les témoignages de la vénération universelle. Ces honneurs publics, cette espèce d'apothéose décernée au génie par la reconnaissance d'un grand peuple, agirent vivement sur Voltaire, qui, à cette époque, étudiait les grandes découvertes de Newton. On ne peut même douter qu'il n'ait gardé souvenir des beaux vers dans lesquels Thompson célébra alors la gloire de Newton : il est facile d'en reconnaître plus d'une réminiscence dans l'épitre à M^me^ du Châtelet; il travaillait alors à refaire sa *Henriade*, et c'est plein de ces grandes impressions qu'il y fit entrer la magnifique explication du système du monde.

On voit, par ce rapide aperçu, quel trésor d'idées et de souvenirs Voltaire amassa pendant ce voyage sur une terre étrangère, et l'on est autorisé à dire qu'il n'est presque aucun de ses écrits où l'on ne trouve la marque de ces trois années de séjour en Angleterre. Elles ne furent pas perdues pour sa fortune: il donna à Londres une édition de sa *Henriade*, qui obtint les souscriptions de la famille royale et de toute l'aristocratie anglaise; le produit en fut considérable et suffisait, au dire de ses biographes, pour lui assurer l'aisance. Il n'est pas indifférent de noter ici l'aptitude remarquable que Voltaire, au milieu des travaux incessants et des vicissitudes si variées de sa vie, déploya toujours pour la conduite de ses affaires et pour l'administration d'une fortune qui finit par s'élever à plusieurs millions. Il gagna, en 1729, un lot considérable à la loterie de Paris; il fit des spéculations heureuses sur les grains et sur le commerce de Cadix; l'intérêt que son ami Pâris-Duverney lui donna dans les vivres s'éleva seul à 700,000 liv. Sa correspondance avec le comte d'Argenson, qui avait été son condisciple, et qui fut ministre de la guerre, contient la preuve qu'il avait des intérêts dans les fournitures de l'armée. C'est aux soins qu'il prit de sa fortune que Voltaire fut redevable de l'indépendance dont il jouit et de cette grande existence qui était comme un accompagnement naturel de la royauté du génie qu'il exerça pendant 60 ans.

Il saisit la première occasion qui s'offrit à lui de rentrer en France. Un jeune ministre, Maurepas, lui en rouvrit les portes, et il y apporta une ample moisson d'études et d'idées, base de cette

suite de travaux par. lesquels il occupa sans relâche l'attention publique. Il donna d'abord, en 1730, son *Brutus*, qu'il regarde lui-même comme sa tragédie la plus fortement écrite, sans excepter *Mahomet*. Puis il publia l'*Histoire de Charles XII*, modèle de narration rapide et animée. Il fit représenter successivement sur le Théâtre-Français, *Zaïre*, où l'on peut reconnaître plus d'une réminiscence d'Othello, mais accommodée au goût de notre nation et habilement dissimulée sous l'entraînement d'une verve passionnée; puis *Adelaïde du Guesclin*, *Alzire*, *l'Enfant prodigue*. En même temps, il faisait imprimer la *Mort de César*, autre imitation beaucoup plus directe de Shakspeare, la *Philosophie de Newton*, les trois premiers *Discours en vers sur l'homme*, à l'imitation de Pope : les quatre derniers parurent quelques années plus tard. Au milieu de ces publications qui grandissaient sa renommée poétique, nous n'avons pas cité à leur place quelques autres écrits non moins littéraires, mais qui attirèrent sur l'auteur de nouvelles persécutions. Dès l'année 1730, Adrienne Lecouvreur (*voy.*), qui sans doute avait contribué au succès d'*OEdipe*, étant morte, son corps avait été repoussé par le curé de sa paroisse, et l'on avait refusé de l'enterrer en terre sainte. Voltaire indigné fit une pièce de vers sur la mort de cette célèbre actrice; il y comparait la liberté dont on jouissait à Londres avec l'asservissement des esprits qu'un régime bigot voulait faire peser sur la France, et il s'écriait :

> Quoi, n'est-ce donc qu'en Angleterre
> Que les mortels osent penser?

La police et la Sorbonne s'émurent à une telle déclaration de principes, et l'auteur, forcé encore une fois de quitter Paris, alla se cacher en Normandie. Il avait fait paraître, en 1731, *le Temple du goût*. En lisant aujourd'hui ce petit poëme, on peut s'étonner que Voltaire ait été menacé d'une lettre de cachet pour un tel ouvrage; mais il nous apprend lui-même qu'il était différent de ce qu'on le voit aujourd'hui. « Je me trouvai, dit il dans une lettre à Thiri.t (1er mai 1733), dans la nécessité de rebâtir un second temple; j'ai ôté tout ce qui pouvait servir de prétexte à la fureur des sots. » La publication des *Lettres philosophiques* sur les Anglais fut l'occasion d'un nouvel orage soulevé contre lui. L'ouvrage fut déféré au parlement de Paris, qui le condamna; une lettre de cachet fut décernée contre l'auteur, le 1er mai 1734, et le livre fut brûlé par la main du bourreau. Le comte d'Argental donna avis de cet arrêt à Voltaire qui se trouvait alors à Montjeu, où il assistait aux noces du duc de Richelieu. Il se retira dans la Lorraine qui appartenait encore en souveraineté aux ducs de ce nom, et de là il se rendit au camp du duc de Richelieu, à Philippsbourg. Telle fut la vie errante et agitée qu'il mena plusieurs années depuis son retour en France. Il reparut à Paris en 1736, et il y était à peine depuis trois mois lorsqu'il fut forcé d'en repartir précipitamment à l'occasion de son poëme *le Mondain*, profession de foi d'un épicuréisme frivole, qui souleva contre lui toute la faction dévote. On sollicita du cardinal de Fleury, premier ministre, et de Chauvelin, garde des sceaux, des mesures sévères contre l'auteur, qui se réfugia à Cirey, et qui, ne s'y croyant point en sûreté, partit le 4 décembre et passa en Hollande. De toutes les poursuites dirigées contre lui, celle-ci lui fut une des plus sensibles. Quinze ans après, lorsqu'il venait de se rendre en Prusse, il écrivait au comte d'Argental : « Il y a quinze ans, direz-vous, que cela est passé : non, il y a un jour; ces injustices atroces sont toujours des blessures récentes. » Enfin, au bout de quelques mois il revint à Cirey, mais il y resta incognito, ayant fait répandre le bruit qu'il était passé en Angleterre.

C'est en effet dans cette retraite de Cirey, sur les frontières de la Champagne et de la Lorraine, et dans l'intimité de la marquise du Châtelet (*voy.*), qu'il trouva un asile et le repos que comportait sa nature mobile et irritable. Il y vécut quinze ans, de 1734 à 1749, sauf les déplacements fréquents auxquels l'entraînaient ses affaires, ses intérêts et ses goûts d'aventures. Voici un passage d'une

lettre de Mme du Châtelet au duc de Richelieu qui peint au vif l'état d'esprit de Voltaire : « Plus je réfléchis sur la situation de Voltaire et sur la mienne, et plus je crois le parti que je prends nécessaire. Premièrement, je crois que toutes les âmes qui aiment passionnément vivraient à la campagne ensemble, si cela leur était possible; mais je crois, de plus, que je ne puis tenir son imagination en bride que là : je le perdrais tôt ou tard à Paris, ou du moins je passerais ma vie à craindre de le perdre et d'avoir des sujets de me plaindre de lui. Le peu de séjour qu'il y a fait a pensé lui être funeste, et vous ne pouvez vous imaginer le bruit et le chemin qu'a fait cette *Pucelle* (il en circulait des copies manuscrites). Je ne puis allier dans ma tête tant d'esprit, tant de raison dans tout le reste, et tant d'aveuglement dans ce qui peut le perdre sans retour. Mais je suis obligée de céder à l'expérience. Je l'aime assez, je vous l'avoue, pour sacrifier au bonheur de vivre avec lui sans alarmes, et au plaisir de l'arracher malgré lui à ses imprudences et à sa destinée, tout ce que je pourrais trouver de plaisir et d'agrément à Paris. » Elle écrit encore au comte d'Argental (janvier 1735) : « Il faut à chaque instant le sauver de lui-même, et j'emploie plus de politique pour le conduire, que le Vatican n'en emploie pour retenir la chrétienté dans ses fers.»

C'est dans ce séjour de Cirey qu'il composa *Mahomet*, *Mérope*, et plus tard *Sémiramis* et *Nanine*. Le 8 mai 1739, il suivit Mme du Châtelet à Bruxelles, où elle avait un procès à soutenir; ils passèrent toute l'année 1740 et une partie de l'année suivante soit à Bruxelles, soit à La Haye. Il travaillait à son *Mahomet*, qu'il regardait comme devant être sa plus belle tragédie. Il alla, avec Mme du Châtelet, le faire jouer à Lille, où il y avait une bonne troupe, dirigée par le comédien Lanoue, auteur de *la Coquette corrigée* et de *Mahomet II*. Puis il vint, dans le courant de 1742, à Paris, où cette pièce fut représentée le 19 août. Mais malgré le succès qu'elle obtint, elle n'eut que trois représentations, l'ouvrage ayant été déféré au procureur-général, comme attaquant la religion chrétienne. Le cardinal de Fleury conseilla lui-même à l'auteur de le retirer. Ce conseil était un ordre; mais Voltaire le fit imprimer, et le dédia au pape Benoit XIV. *Mahomet* ne fut rejoué que neuf ans après. Le comte d'Argenson, étant devenu secrétaire d'état, chargea D'Alembert d'examiner l'ouvrage; on en retrancha quelques vers pour la forme, et il reparut en 1751, malgré l'opposition du lieutenant de police Berryer.

Cependant, vers le temps des premières représentations de *Mahomet*, la faveur de la cour sembla vouloir dédommager Voltaire de sa longue disgrâce. Le commerce épistolaire qu'il entretenait depuis plusieurs années avec le roi de Prusse, pouvait faire de lui un intermédiaire utile auprès de ce prince, dans un temps où la guerre de la succession d'Autriche menaçait de mettre en feu l'Allemagne et l'Europe. Cette correspondance, qui n'est pas le monument le moins curieux de ce siècle, et qui jette une si vive lumière sur le caractère de ces deux illustres personnages, commença le 8 août 1736 par une lettre de Frédéric, alors prince royal, à Voltaire. Le prince flatte le poëte; il fait l'éloge de ses ouvrages et lui témoigne le désir de les avoir tous, même ceux qui ne sont encore que manuscrits, et signe *votre affectionné ami*. Voltaire lui répond en le félicitant « de cultiver, par la philosophie, une âme faite pour commander. » Les répliques continuent de part et d'autre sur un ton de singulière coquetterie. « Cirey sera désormais mon Delphes, et vos lettres mes oracles, » dit Frédéric. Il se charge de faire graver, en Angleterre, une édition de luxe de la *Henriade*, et d'en rédiger l'avant-propos. Voltaire, de son côté, revoit l'*Anti-Machiavel* et le fait imprimer, ce qui ne causa pas peu d'embarras à l'un et à l'autre lorsque, plusieurs mois après, le prince royal, étant devenu roi, voulut faire retirer son livre des mains du libraire. Au mois de juin 1743, Voltaire eut, du cabinet de Versailles, une mission secrète auprès du roi de Prusse. Une lettre de Mme de Tencin au duc de Richelieu lève toute espèce de doute à cet égard. Elle lui écrit, le 18

juin : « On a publié que Voltaire était exilé, ou que du moins, sur la crainte de l'être, il avait pris la fuite; mais la vérité est qu'Amelot et Maurepas l'ont envoyé en Prusse pour sonder les intentions du roi à notre égard. Il doit venir rendre compte de sa commission, et n'écrira pas, dans la crainte que ses lettres ne soient interceptées par le roi de Prusse, à qui il doit faire croire, comme aux autres, qu'il a quitté ce pays-ci très mécontent des ministres. C'est le secret de la comédie... Le roi de Prusse, loin de prendre confiance dans Voltaire, sera, au contraire, très irrité contre lui, s'il découvre qu'il l'a trompé, et que ce prétendu exilé est un espion qui va sonder son cœur et abuser de sa confiance. »

La faveur de Voltaire à la cour de France s'accrut pendant les premières années du règne de la marquise de Pompadour; il fut nommé historiographe et gentilhomme de la chambre, et, pendant la glorieuse campagne de Fontenoy et celles qui amenèrent la paix d'Aix-la-Chapelle, il célébra le succès de nos armes en vers et en prose. Il commença à écrire *le Siècle de Louis XIV*, qu'il interrompit pour rédiger l'histoire de la campagne de 1744, pour laquelle le ministre d'Argenson mit à sa disposition les archives du dépôt de la guerre; le maréchal de Noailles et le maréchal de Saxe lui avaient confié leurs mémoires.

Les portes de l'Académie-Française, longtemps fermées pour lui, s'ouvrirent enfin en 1746 : le 9 mai, il remplaça le président Bouhier. Il avait échoué deux fois avant d'être reçu : la première fois, en 1731, après le succès de sa tragédie de *Brutus*, il s'était présenté pour succéder à Lamotte : on lui préféra Bussy, évêque de Luçon; la seconde fois, à la mort du cardinal de Fleury (29 janvier 1743), immédiatement après la glorieuse réussite de sa *Mérope*, un de ses plus beaux ouvrages, il fut encore repoussé, et l'évêque de Bayeux lui fut préféré. Mais alors l'assentiment de la cour était indispensable pour que le plus grand poëte de l'époque obtînt une place dans le premier corps littéraire de la France. Il fut le premier qui dérogea à l'usage fastidieux de ne remplir un discours de réception que des louanges rebattues du cardinal de Richelieu. Le sien se fit remarquer par des observations à la fois neuves et spirituelles sur la langue française et sur le goût.

Il était, en 1748, à Lunéville, à la cour du roi Stanislas, avec Mme du Châtelet, lorsqu'il envoya à la Comédie Française *Nanine*, qui fut représentée le 17 juillet de cette année. *Sémiramis* fut jouée le 29 août de la même année. Accueillie d'abord avec quelque froideur, elle finit par obtenir le plus grand succès. La marquise du Châtelet mourut à Lunéville, en 1749, à l'âge de 43 ans. Il y avait plus de quinze ans que Voltaire vivait avec elle dans la plus grande intimité : sa perte dut donc lui être très sensible. Le roi Stanislas voulut le retenir à Lunéville, mais ses instances furent vaines. Il vint passer quelque temps à Paris; il y fit représenter *Oreste*, le 12 janvier 1750. Sa tragédie de *Rome sauvée*, dans laquelle il avait voulu lutter contre le *Catilina* de Crébillon, fut jouée à Sceaux, chez la duchesse du Maine, le 22 juin suivant.

Dans le même temps, Frédéric le sollicitait de venir le joindre à Berlin; il lui offrait une place de chambellan, avec la grand'croix de l'ordre du Mérite et une pension de 20,000 livres. Voltaire accepta vers la fin du mois d'août 1750. Il y passa près de trois ans, puisque son départ de Potsdam est du 26 mai 1753. Il logeait au rez-de-chaussée, au-dessous même du roi; ils s'envoyaient l'un à l'autre leurs ouvrages. Le monarque écrivait les *Mémoires du Brandebourg*, et l'écrivain français travaillait au *Siècle de Louis XIV*. Les soupers étaient animés de conversations brillantes : c'étaient des tournois d'esprit. Les domestiques ne paraissaient pas : à un signal convenu, le plancher s'ouvrait pour donner passage aux objets nécessaires; tout le service montait ainsi et descendait de même. Les frères et sœurs du roi jouaient les tragédies de Voltaire : *la Mort de César*, *Brutus*, *Mahomet*, *Catilina*. Sans doute cette familiarité d'un grand roi avec un homme de génie devait avoir bien des charmes; toutefois, à peine quelques mois s'étaient passés, que les deux amours-

propres, également irritables, du poëte et du monarque avaient pu se sentir également froissés. Nous n'entrerons pas ici dans le détail des querelles de Voltaire avec Maupertuis, si cruellement bafoué sous le nom du docteur Akakia (*voy.*). Une confidence vraie ou fausse de Lamettrie avait appris à Voltaire qu'à propos de la jalousie qu'excitait sa faveur, le roi avait répondu : « J'aurai besoin de lui encore un an tout au plus : on presse l'orange et on jette l'écorce. » D'un autre côté, il revint à Frédéric qu'un jour le général Manstein étant dans la chambre de Voltaire, qui revoyait les *Mémoires sur la Russie* composés par cet officier, le roi ayant envoyé une pièce de vers de sa façon à examiner, Voltaire avait dit à Manstein : « Mon ami, à une autre fois! voilà le roi qui m'envoie son linge sale à blanchir; je blanchirai le vôtre ensuite. » Comme il était naturel, la rupture ne tarda pas à s'ensuivre. Voltaire renvoya au roi la clef de chambellan et la croix de son ordre avec ces vers :

Je les reçus avec tendresse,
Je vous les rends avec douleur,
Comme un amant, dans sa mauvaise humeur,
Rend le portrait de sa maîtresse.

On sait l'histoire de son départ, son arrestation à Francfort, et la brutalité avec laquelle l'agent prussien Freytag lui redemanda l'*œuvre de poëshie* du roi son maître. On a prétendu que Voltaire disait de Frédéric : « Cet homme-là, c'est César et l'abbé Cotin. » Néanmoins une réconciliation eut lieu plus tard, et la correspondance fut reprise après quelques années d'interruption.

Ce fut à son retour, après ce séjour en Prusse, que Voltaire s'établit aux Délices, campagne près de Genève, et ensuite à Ferney, dans le pays de Gex, sur les frontières de la France, qu'il ne quitta que pour venir mourir à Paris. Ici commence une dernière époque de la vie de Voltaire : c'est dans ce séjour qu'il se met à jouir de son immense fortune et à mener cette grande existence sur laquelle tous les regards de l'Europe étaient fixés.

Il fit bâtir un théâtre à Ferney, et l'on y représentait ses ouvrages. Sa nièce, Mme Denis, y joua plusieurs rôles, et il y joua quelquefois lui-même. Lekain et Mlle Clairon vinrent y donner des représentations, et l'on accourait à ces fêtes de 20 lieues à la ronde. Il y eut plus d'une fois des soupers de cent couverts et des bals. Malgré le tumulte de cette vie agitée, Voltaire n'en travaillait pas moins sans relâche. *L'Orphelin de la Chine* fut représenté à Paris le 20 août 1755, et *Tancrède* le 3 sept. 1760. *Tancrède* peut être regardé comme le type de la tragédie de Voltaire, genre un peu déclamatoire, combiné pour produire de l'effet sur les spectateurs assemblés, suppléant souvent par le mouvement et par les coups de théâtre à la profondeur et à l'élévation des caractères tels qu'ils apparaissent dans Corneille, en remplaçant la pureté du style de Racine par l'éclat et la vivacité du coloris.

Ce fut en 1756 qu'il publia l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, l'ouvrage historique le plus important du XVIIIe siècle. Pour introduire ses opinions dans l'histoire, Voltaire avait besoin d'un cadre plus vaste que la biographie de Charles XII ou le tableau du siècle de Louis XIV. Il entreprit de faire la contre-partie du discours de Bossuet sur l'histoire universelle. Cet *Essai*, qu'il a retouché, étendu, enhardi, altéré pendant vingt ans, il l'avait entrepris et presque achevé dans la force de l'âge et dans la vive ferveur de ses études universelles. Ici la netteté, la vigueur, l'élégance animée du style témoignent de l'étude approfondie que l'auteur avait faite des sujets qu'il traite. Dès l'année 1740, il en avait esquissé à Cirey la première ébauche pour Mme du Châtelet, dont l'esprit mathématique goûtait peu l'histoire. Une vue nouvelle et profonde préside à cette tentative d'histoire générale : c'est la pensée de trouver l'unité de direction imprimée aux gouvernements, aux mœurs, à la philosophie et à la littérature. Ce que l'*Essai sur les mœurs* renferme d'études est immense; il est peu de livres où se trouvent moins d'erreurs de faits et de dates, eu égard à l'étendue du travail : sans faire étalage d'érudition, il remonte souvent aux sources les plus sûres. Ce qui anime ses tableaux variés, c'est le zèle de l'humanité et l'amour des lettres, qui adoucissent les mœurs et font

le charme des sociétés policées. Toutefois Voltaire, même avec ce bon sens exquis qui le caractérise, n'a pas toujours été exempt d'erreurs dans ses ouvrages historiques. Il a trop souvent cédé à ce préjugé qui prétend retrouver dans les siècles passés les opinions et les sentiments de notre temps. Son bon sens se scandalisait de voir les monuments du passé porter l'empreinte d'idées et de passions que nous ne partageons plus. Les critiques qu'il fait d'Hérodote, envisagé de ce point de vue, portent souvent à faux : les connaissances plus approfondies que les événements et des études nouvelles nous ont mis à même de recueillir sur l'Égypte, par exemple, ont justifié le père de l'histoire. Sa passion d'incrédulité et d'irréligion a contribué aussi plus d'une fois à l'égarer. Quand il écrivait : « J'ai pris les deux hémisphères en ridicule, c'est un coup sûr, » il énonçait un principe de jugement qui domine trop souvent son esprit; trop souvent il substitue des caricatures au tableau fidèle de l'esprit humain; la malignité moqueuse avec laquelle il envisage le christianisme altère la vérité de l'histoire. Le moyen-âge, en particulier, s'offre à lui comme un ennemi dont il lui semble que la société nouvelle n'est pas encore assez débarrassée. Cependant Voltaire est impartial par moments, il se montre capable d'admiration et même de gravité : témoin les beaux portraits du pape Léon IX et de S. Louis. Le mouvement du XVI^e^ siècle, la renaissance des arts en Europe, les grands événements accomplis sous Charles-Quint, Henri IV, Richelieu, l'influence des grands hommes, tout cela est retracé avec une vive simplicité et avec la verve facile du génie.

On a agité plus d'une fois la question de savoir jusqu'à quel point Voltaire était solidement instruit et quel degré de confiance on peut lui accorder dans sa mission d'historien et de controversiste religieux. Sur le premier point, nous avons déjà indiqué que ceux qui cherchaient à approfondir les faits reconnaissaient qu'il avait presque toujours puisé aux sources originales. Voici à cet égard le témoignage d'un juge compétent. Robertson, dans les notes de l'Histoire de Charles-Quint, s'exprime ainsi : « Je n'ai pas cité une seule fois M. de Voltaire, qui, dans son *Essai sur l'histoire générale*, a traité les mêmes sujets et examiné la même période de l'histoire. Ce n'est pas que j'aie négligé les ouvrages de cet homme extraordinaire, dont le génie aussi hardi qu'universel s'est essayé dans presque tous les genres de composition littéraire. Il a excellé dans la plupart; il est agréable et instructif dans tous; on regrette seulement qu'il n'ait pas respecté davantage la religion. Mais comme il imite rarement l'exemple des historiens modernes, qui citent les sources d'où ils ont tiré les faits qu'ils rapportent, je n'ai pu m'appuyer de son autorité pour confirmer aucun point obscur ou douteux. Je l'ai cependant suivi comme un guide dans mes recherches, et il m'a indiqué non-seulement les faits sur lesquels il était important de s'arrêter, mais encore les conséquences qu'il fallait en tirer. S'il avait en même temps cité les livres originaux où les détails peuvent se trouver, il m'aurait épargné une grande partie de mon travail; et plusieurs de ses lecteurs, qui ne le regardent que comme un écrivain agréable et intéressant, verraient encore en lui un écrivain savant et profond. »

Quant à son acharnement contre le christianisme, il est trop avéré, et l'on ne saurait en essayer la justification. Il a trop confondu les abus du pouvoir ecclésiastique avec la religion elle-même. Tous les crimes engendrés par le fanatisme et par la superstition se dressaient à ses yeux comme autant de fantômes accusateurs contre les croyances dont ces superstitions n'étaient que l'abus. C'est surtout dans sa correspondance, le plus volumineux et peut être le plus intéressant de ses ouvrages, qu'il lâche la bride à ses antipathies; c'est là qu'on voit à nu ses sentiments bons et mauvais; et pour ceux qui, comme nous, ne veulent faire sur lui ni un réquisitoire ni une apologie, la lecture de cette correspondance est le plus sûr moyen de se former une opinion impartiale. Ainsi il écrivait à ses amis : « Je pleurais à l'âge de seize ans lorsqu'on me disait qu'on avait brûlé à Lisbonne une mère et sa fille pour avoir

mangé debout un peu d'agneau cuit avec des laitues, le 14 de la lune rousse. L'innocence opprimée m'attendrit, la persécution m'indigne et m'effarouche. Plus je vais en avant, plus le sang me bout; j'ai toujours la fièvre le 24 du mois d'auguste, que les barbares Welches nomment août : vous savez que c'est le jour de la Saint-Barthélemy; mais je tombe en défaillance le 14 mai, où l'esprit de la Ligue, qui dominait encore dans la moitié de la France, assassina Henri IV par les mains d'un *révérend père* feuillant. Cependant les Français dansent comme si de rien n'était, je ne vois de tous côtés que les injustices les plus barbares; Calas et le chevalier de la Barre m'apparaissent quelquefois dans mes rêves. On croit que notre siècle n'est que ridicule : il est horrible. La masse passe pour une jolie troupe de singes; mais parmi ces singes il y a des tigres, et il y en a toujours eu. » Et ailleurs il s'écrie : « Par quel aveuglement funeste peut-on souffrir encore un monstre qui, depuis quinze cents ans, déchire le genre humain et abrutit quand il ne dévore pas? Songez, je vous en prie, combien la superstition a fait périr de Calas depuis plus de quatorze siècles. Est-il possible que ce monstre ait encore des partisans? Mon horreur pour lui augmente tous les jours, et je suis affligé quand je vois des gens qui en parlent avec tiédeur. Je hais les tièdes. » On voit ici, d'un côté, un ardent amour de l'humanité, une véritable horreur des persécutions et des attentats enfantés par le fanatisme; de l'autre, une passion aveugle qui rend la religion responsable des cruautés commises en son nom. Mais si le sentiment religieux a manqué à Voltaire, la faute n'en a-t-elle pas été d'abord à son siècle? Qu'était devenu le christianisme? Quels en étaient alors les organes les plus accrédités? Le jansénisme dégénéré, ravalé aux controverses de la bulle *Unigenitus* et aux miracles des convulsionnaires sur le tombeau du diacre Pâris (*voy.* ce nom), le jésuitisme dominateur et intolérant, le bigotisme persécuteur du théatin Boyer, évêque de Mirepoix, le zèle fougueux et très peu éclairé de l'archevêque de Beaumont : voilà pour la partie honorable et convaincue du clergé. Et, à côté de ceux-là, un clergé de cour, mondain et sybarite, partageant les vices et la corruption du siècle. En présence d'un tel spectacle, le scepticisme qui se répandait dans toutes les classes sociales n'est-il pas aisé à concevoir?

En ce point, Voltaire a donc subi l'influence de son époque avant de la dominer. Il est vrai qu'une fois engagé dans cette guerre anti-religieuse, il a manié avec une dextérité sans égale une arme terrible, celle de la raillerie, et sa polémique s'est signalée par des excès condamnables. Mais il est du moins une vérité qu'il a toujours respectée, celle de l'existence de Dieu, et l'on trouve dans ses écrits des pages nombreuses où il s'élève avec verve et conviction contre le grossier matérialisme du *Système de la nature*. Ce n'est pas que son esprit mobile et capricieux, si sujet aux contradictions, n'ait plus d'une fois esquivé les conséquences naturelles et nécessaires de ce dogme du théisme; s'il a reconnu sans difficulté certains attributs de Dieu, tels que sa nécessité, sa puissance, son immensité, il n'a pas toujours aussi fidèlement rendu hommage à sa providence. En présence de la noble doctrine de l'optimisme, qui renferme tant de grandeur et de vérité, son génie moqueur saisit l'antithèse avec une vivacité caustique. Le tremblement de terre de Lisbonne, en 1755, devint pour lui un argument contre l'ordre providentiel dans le monde, et il s'efforça de le faire valoir dans le poëme qu'il composa sur ce désastre. Rousseau lui adressa en réponse une lettre éloquente où il abordait le formidable problème de l'origine du mal. Pour toute réplique, Voltaire fit paraître *Candide*, « spirituel et diabolique inventaire des misères humaines. » Quels que soient les trésors d'esprit prodigués sous cette gaieté infernale, on ne peut s'empêcher de craindre que le cœur ne manquât à l'auteur, lorsqu'il tournait ainsi en ridicule toutes les idées consolantes qui peuvent nous aider à supporter la vie. Et pourtant, c'est le même homme qui, réunissant en lui tous les contrastes, s'est montré, pendant une carrière si longue, l'apôtre de l'humanité, le cham-

pion de la tolérance, et s'est à jamais honoré par la défense des Calas (*voy.* ce nom).

Après l'horrible supplice de Calas à Toulouse, un de ses fils, apprenti à Nimes, s'était enfui en Suisse. Le procureur général avait conclu à la mort de tous les enfants de Calas et de leur mère. Deux des fils vinrent successivement auprès de Voltaire, qui se borna d'abord à leur donner des secours, et qui s'enquit avec le plus grand soin de tous les détails de l'affaire. Dès qu'il fut parvenu à se convaincre de l'innocence de cette famille, il se crut obligé d'employer ses amis, sa bourse, sa plume, son crédit, pour réparer la méprise funeste des juges de Toulouse, et pour faire revoir le procès au conseil du roi. L'affaire dura trois années. Toute la famille Calas fut déclarée innocente d'une voix unanime. Cet arrêt, rendu le 9 mars 1765, fut une gloire nouvelle pour Voltaire. L'affaire Sirven lui fit le même honneur. Toute cette famille, condamnée à mort par des juges ignorants, dans un bourg près de Castres, se réfugia près de Ferney : il fut occupé huit années entières à leur faire rendre justice, et il en vint à bout. Une femme de Saint-Omer, nommée Montbailly, condamnée à être brûlée vive par le tribunal d'Arras, fut également arrachée à la mort par lui, et reconnue innocente. Il avait obtenu du chancelier Maupeou qu'il fît revoir le procès. Il aida aussi le jeune Lally à obtenir la réhabilitation de son père. C'est à l'occasion de la première de ces affaires qu'il écrivit son traité *de la Tolérance*.

Ces soins continuels ne suffisaient pas à l'emploi de sa dévorante activité. Il n'en continuait pas moins à écrire sur tous les tons : prose et vers, contes, romans, tragédies, pamphlets, pièces fugitives, tout s'échappait de sa plume avec une fécondité inépuisable. Un de ses livres, auquel il travailla longtemps, mais à différents intervalles et dans ses heures de loisir, fut le *Dictionnaire philosophique*. L'idée de cet ouvrage avait été conçue en 1752, à un des soupers de Frédéric II. Tous les gens de lettres admis à la table de ce prince, et Frédéric lui-même, devaient concourir à sa composition et fournir des articles. Voltaire, toujours plus ardent que les autres, se mit dès le lendemain au travail. Il le quitta bientôt pour d'autres occupations, et l'ouvrage ne fut achevé qu'en 1762. Grossi postérieurement par des additions qui en ont un peu dénaturé le caractère primitif, ce livre est néanmoins resté au nombre de ses ouvrages les plus estimés. C'était une espèce d'encyclopédie du bon sens, où les questions les plus graves étaient abordées avec cette touche légère et cette grâce de style qui caractérisent les productions de l'auteur. Dans le même temps, il écrivait les derniers chants de *la Pucelle*, ce poëme frivole et licencieux, où il a voulu rivaliser avec l'Arioste ; mais toutes les ressources de son imagination, les richesses poétiques et les trésors d'esprit qu'il y a répandus, n'ont pu l'absoudre d'avoir parodié les temps héroïques de la patrie, et d'avoir profané la gloire de cette simple et vaillante fille dont la foi et le courage ont délivré la France du joug étranger.

La retraite de Ferney devint pour Voltaire un poste sur territoire neutre, d'où il domina l'Europe: c'était le quartier général de la philosophie et l'asile des opinions libres. On y faisait des pèlerinages ; des princes le visitaient. En correspondance réglée avec des têtes couronnées, avec Frédéric II, qui lui écrivait des lettres datées du champ de bataille, avec Catherine II, qui jetait sur sa vie présente comme sur son passé un vernis philosophique en flattant les gens de lettres organes de l'opinion publique, Voltaire ne voyait plus aucune puissance au-dessus de la sienne. M^me^ Necker, qui recevait dans son salon tous les écrivains distingués du temps, proposa un jour, en 1770, de lui ériger une statue de son vivant. Cette idée fut saisie avidement par tous ceux qui venaient chez elle, à condition qu'il n'y aurait que des gens de lettres qui souscriraient pour cette entreprise. Le roi de Prusse, en qualité d'homme de lettres, voulut être un des premiers à souscrire, et il adressa à ce sujet à D'Alembert, secrétaire perpétuel de l'Académie-Française, une lettre qui fut consignée sur les registres de cette compagnie.

Depuis plusieurs années Voltaire sollicitait la permission de venir à Paris; il avait espéré l'obtenir si ses deux tragédies des *Lois de Minos* et de *Sophonisbe* réussissaient. La première ne fut pas jouée; la seconde le fut avec succès, et cependant la demande n'était pas accordée. Enfin le comte de Maurepas, premier ministre, obtint cette faveur de Louis XVI, qui l'accorda sous la condition que Voltaire ne paraîtrait point à Versailles. La reine Marie-Antoinette fit de vaines tentatives pour obtenir du roi la permission d'admettre chez elle cet homme célèbre, objet de l'admiration universelle: Louis XVI s'y refusa par scrupule de conscience; mais la ville dédommagea Voltaire amplement des exclusions de la cour. Son retour dans Paris fut un véritable triomphe. A peine paraissait-il dans les rues que sa voiture était entourée d'un immense concours de peuple; au milieu des acclamations qui l'accompagnaient partout, ce qui dut sans doute toucher le plus son cœur, ce fut d'entendre ces mots : « C'est le sauveur des Calas ! » On trouve partout le récit de l'apothéose qui lui fut décernée de son vivant sur la scène même qu'il avait tant illustrée. La représentation d'*Irène* au Théâtre-Français prouva, par les applaudissements donnés à cette tragédie médiocre, l'excès de l'enthousiasme que son auteur inspirait au public. « Jamais pièce ne fut plus mal jouée, plus applaudie, et moins écoutée, » dit Grimm : la salle tout entière ne pouvait se rassasier de contempler Voltaire. Il disait à la foule qui le pressait : « Vous voulez donc me faire mourir de plaisir ? » En effet, ces émotions extraordinaires ne pouvaient être impunément ressenties par un vieillard de 84 ans. Déjà une hémorrhagie violente l'avait mis en danger; plusieurs semaines après, il éprouva un grand accablement, et il expira le 30 mai 1778. Il était rentré dans Paris le 10 février précédent. Il eut à subir de la part du clergé le même affront dont, 48 ans avant, ses vers avaient vengé Adrienne Lecouvreur. L'archevêque de Paris fit défense de l'enterrer en terre sainte. L'abbé Mignot, son neveu, dut faire enlever son corps la nuit et en voiture de poste pour le faire transporter à son abbaye de Scellières, dans le diocèse de Troyes. La cérémonie était achevée lorsque l'évêque de Troyes envoya une défense de procéder à l'enterrement. La chapelle fut mise en interdit, et le prieur destitué.

Jamais écrivain n'a exercé une influence égale à celle de Voltaire sur ses contemporains : il fut le grand agitateur du XVIII^e^ siècle; s'il en a les défauts, il en a aussi toute la grandeur. On peut relever dans sa vie et dans ses travaux bien des torts de conduite, bien des inconvénients de caractère, bien des écrits répréhensibles; et avec tout cela il n'en reste pas moins un des bienfaiteurs de l'humanité, un des plus beaux génies qui aient honoré notre nation, enfin l'apôtre de la tolérance et de la liberté de penser. L'histoire de ce qui s'est fait en Europe en faveur de la raison et de la race humaine est l'histoire de ses travaux et de ses services. Les réformes de la législation criminelle, l'abolition de la torture, la suppression de la servitude féodale, et tant d'autres changements consommés par la glorieuse révolution de 1789, avaient été longtemps réclamés par Voltaire. Partout il commence le combat, partout on le rencontre sur la brèche dès qu'il s'agit de renverser quelque préjugé, et ces commencements de réforme sociale sont l'œuvre de sa plume infatigable. C'est en dirigeant l'opinion publique par l'attrait des idées nouvelles, c'est en dominant par l'ascendant du génie ses contemporains passionnés pour les plaisirs de l'intelligence, qu'il a réalisé ces conquêtes pacifiques. Les lettres régnaient alors sur l'Europe, et Voltaire a régné sur les lettres*. A. D.

(*) La bibliographie relative à Voltaire remplit près de 200 pages dans *La France littéraire* de M. Quérard, dont le travail est presque exclusivement basé sur celui de M. Beuchot, qu'on peut appeler le bibliographe spécial du grand écrivain Pour nous, nous devons nous borner ici à une simple note sur les principales éditions de ses OEuvres complètes, éditions dont la série entière occuperait encore beaucoup plus d'espace que nous n'en avons à notre disposition, même sans compter les traductions en toutes langues qui sont innombrables. Nous ne dirons rien des *OEuvres de M. de Voltaire*, titre fréquemment placé, depuis 1728, en tête de divers ouvrages séparés, pour arriver tout de suite à la *Collection des OEuvres de M. de Voltaire*, pu-

VOLTERRE (Daniel de), ainsi surnommé de la ville toscane où il naquit en 1509, mais qui s'appelait Ricciarelli, vécut à Rome à la même époque que Michel-Ange dont il était l'ami, et se montra statuaire habile en même temps que grand peintre. Il fut employé par les papes aux travaux du Vatican. Ce fut lui qui fit disparaître de la grande fresque du *Jugement dernier* de son illustre ami les nudités qui avaient le plus choqué : par les changements qu'il y apporta et qui n'altérèrent aucune des beautés de l'original, il sauva ce chef-d'œuvre de la destruction. Sa *Descente de croix* de l'église de la Trinité est regardée par le Poussin comme un des plus admirables modèles de son art. Le musée du Louvre ne possède de lui qu'un tableau représentant *David qui tue Goliath;* à Florence, on admire son *Massacre des innocents*, en petites proportions, etc., etc. Daniel de Volterre mourut à Rome en 1566. X.

VOLTIGE, mot d'origine récente, et qui désigne, en termes de manége, les différentes sortes d'exercice que l'on fait sur un cheval, avec ou sans étriers. Les écuyers du Cirque des Champs-Élysées de Paris et ceux d'Angleterre ont poussé jusqu'aux dernières limites cet art mis à la mode, vers la fin du siècle dernier; par les frères Franconi (*voy.*). Les scènes animées qu'ils exécutent sur un cheval lancé au galop, leur donnent occasion de déployer une force et une agilité qui ne sont pas dépourvues de grâce.

On donne aussi le nom de *voltige* à des tours de souplesse qui se font sur une corde élevée et attachée par les deux bouts, mais qui est tendue fort lâche. C'est un exercice de bateleurs et de funambules. M^me^ Saqui (*voy.* Funambules) s'est acquis une grande réputation par son adresse dans la voltige. X.

VOLUME, *voy.* Solide, Capacité.

VOLUPTÉ. C'est à la fois un sentiment et une sensation. Dans sa double acception, au physique et au moral, le mot *volupté* exprime la quintessence du plaisir (*voy.*). Dans un sens purement philosophique, on dit que le suprême plaisir, ou la volupté, consiste dans la pratique de la vertu. Telle n'était pas la doctrine d'Aristippe qui la faisait résulter exclusivement des jouissances sensuelles. Mais c'est à tort que, du vivant même d'Épicure (*voy.* ces noms), cette doctrine lui a aussi été attribuée. A la vérité, ce philosophe voyait, comme Aristippe, le souverain bien dans la volupté ; mais la sienne n'était ni corporelle, ni sensuelle: il la plaçait dans la satisfaction de l'esprit, dans les plaisirs de l'âme et dans l'absence de la douleur. Montaigne ne l'entendait pas autrement lorsqu'il disait de la volupté :

bliée à Genève de 1757 à 1776, et qui forme en tout 43 vol. in-8°. Les mêmes éditeurs (les frères Cramer) la firent suivre, de 1768 à 1796, d'une édition in-4°, avec grav., dont l'ensemble (avec la correspondance) se compose de 45 vol. Cependant la première édition entreprise avec ordre et méthode, grâce aux efforts de Panckoucke (*voy.*) et aux spéculations financières de Beaumarchais, est celle dite de Kehl, parce qu'elle fut en effet imprimée dans le vaste établissement typographique fondé alors par ce dernier dans cette petite ville située sur le Rhin, vis-à-vis de Strasbourg, sous le nom de la *Société littéraire typographique*. Quelques exemplaires portent l'adresse de Bâle où fut faite aussi une contrefaçon de cette édition; d'autres, celle de Deux-Ponts ou de Hambourg. L'édition in-8° parut de 1785 à 1789, et, en y comprenant les tables des matières de Chantreau, elle forme 72 vol. in-8°; celle in-12, de la même date, se compose de 92 vol. Nous citerons en outre les éditions de A.-A. Renouard, 1819-23, 66 vol. in-8°; de Dalibon et Delangle, 1824-32, 97 vol. in-8° (avec la table); celles des frères Baudouin, la 1re, 1824-34, 97 vol. in-8°; et surtout celle de M. Beuchot, 1829-34, 70 vol. in-8° et 2 vol. de tables, certainement l'édition la plus complète qui ait encore été donnée; puis les *Œuvres choisies de Voltaire* qui font partie de la Nouvelle Bibliothèque classique de MM. Trentel et Würtz (1838 et ann. suiv., 33 vol in-8°) où l'on n'a reçu que les ouvrages qui peuvent être mis entre les mains des jeunes gens; enfin l'édition compacte du colonel Touquet (1821 et ann. suiv., 75 vol. in-12), œuvre d'opposition surtout aux tendances ultramontaines de l'époque et qui, objet d'un procès lors de sa première publication en 15 vol. (1820), fit beaucoup de sensation et fut chaudement appuyée par la presse libérale. — La vie de Voltaire a été écrite par le marquis de Luchet (1781, 6 vol. in-8°), par l'abbé Duvernet, 1786 et 1797, in-8°, par M. Mazure, 1821, in-8°; par M. Paillet de Warcy, 1824, 2 vol. in-8°; par Condorcet, en tête de l'édition de Kehl. Il existe en outre sur Voltaire une foule de publications de tout genre dont on peut voir la liste dans la *France littéraire;* mais à cette liste il faut ajouter maintenant le *Discours sur Voltaire*, de M. Harel, couronné en 1844 par l'Académie-Française, et plusieurs écrits, dus à des concurrents moins heureux, qui virent le jour à la même occasion. J. H. S.

« Pour moi, je la retâte et la savoure dans sa plus gracieuse douceur. ». L'Écriture sainte a élevé encore plus haut cette affection privilégiée de l'humanité en disant : « Les justes seront abreuvés dans un torrent de voluptés. »

Cependant, suivant son acception la plus habituelle, ce mot désigne les plaisirs des sens, et, par excellence, le plus séduisant de tous ces plaisirs, celui dont la recherche entraîne invinciblement un sexe vers l'autre et à l'attrait duquel est attachée la reproduction des êtres. Céder à cette tentation est sans doute obéir au vœu de la nature ; mais c'est contrarier ce vœu que de boire jusqu'à l'ivresse dans la coupe des voluptés (*voy.* Débauche, Libertin, etc.). Les lois de la raison et celles des sociétés constituées ont d'ailleurs marqué les limites en dehors desquelles il n'est plus permis de rechercher cette jouissance sans encourir la plus grave responsabilité. P. A. V.

VOMIQUIER (*strychnos nux vomica, L.*), arbre de la famille des apocynées et indigène de l'Inde. Ce sont les graines de ce végétal qu'on connaît en Europe sous le nom de *noix vomiques*.

La noix vomique renferme un principe très délétère (la *strychnine*) qui, de même que la plupart des poisons, occasionne des vomissements continus, accompagnés de violentes convulsions. On en fait usage pour détruire les animaux nuisibles : c'est le moyen employé par la police de Paris pour se débarrasser des chiens errants. De célèbres praticiens ont recommandé la noix vomique, à petite dose, comme un excellent remède contre la manie, la paralysie et autres affections nerveuses.

Le bois de la racine du vomiquier est d'une amertume extrême; dans l'Inde, il jouit d'une certaine vogue, à titre de fébrifuge et comme antidote à la morsure des serpents venimeux. Éd. Sp.

VOMITIFS, *voy.* Émétiques.

VONDEL (Joost van den), poëte distingué qu'on a quelquefois appelé *le Shakspeare de la Hollande* et à qui l'on doit, outre des tragédies parmi lesquelles on cite *Palamedes* (la mort de Barneveldt) et *Gysbrecht d'Amstel* (la prise d'Amsterdam par le comte Florent V), des satires et des traductions métriques des *Psaumes*, de Virgile et d'Ovide. Ses OEuvres forment 9 vol. in-4°. Né à Cologne en 1587, Vondel, qui changea plusieurs fois de religion, mourut à Amsterdam au sein de l'Église catholique, en 1659. *Voy.* Hollandaise (*littérature*), T. XIV, p. 193. Z.

VOPISCUS, *voy.* Auguste (*histoire*).

VORARLBERG, *voy.* Tyrol.

VORORT ou Canton directeur, *voy.* Suisse.

VOSGES, anciennement *Vosagus* ou *Vogesus*, chaîne de montagnes en France qui, partant de l'extrémité de la Champagne, traverse, sur une étendue de 25 lieues, la Lorraine, touche presque au Jura dans le Haut-Rhin, tourne à Béfort vers le nord, et, gardant une direction presque parallèle à celle du Rhin, longe les deux départements alsaciens et envoie ses dernières ramifications dans le pays de Trèves et dans les Ardennes. Les sommités de cette chaîne, ayant généralement une forme arrondie, ont le nom de *ballons;* nous en avons déjà indiqué les plus hautes dans les art. consacrés aux dép. du Haut et du Bas-Rhin (*voy.* T. XX, p. 477 et 476); on y a vu que la plus élevée ne dépasse pas 1,430 ^{m}. Quelques-unes de ces sommités sont couvertes de neige pendant plusieurs mois de l'année. Les blocs roulés et les moraines qu'on trouve en plusieurs endroits font supposer que, dans une haute antiquité, les Vosges avaient leurs glaciers comme les Alpes. Actuellement cette chaîne est couverte de végétation jusqu'aux sommets. Le versant oriental, qui oppose à l'Alsace ses pentes rapides, présente de belles vallées dirigées vers l'est, et dont les eaux vont grossir le Rhin. La partie centrale est formée d'un terrain de transition, tandis que des roches de grès, cachées sous des schistes, constituent les sommités, et que le grès rouge forme comme une ceinture à ces montagnes. Le grès vosgien est remarquable en ce qu'il renferme des galets de quartz avec un ciment ferrugineux, mais sans débris de corps organisés. Des lits de conglomérats séparent quelquefois le grès rouge du grès vosgien. Les géologues ont observé

encore que le terrain de transition qui, ainsi que nous venons de le dire, constitue la partie centrale de la chaine, a été traversé, dérangé et même dénaturé par des roches ignées, et qu'à cette espèce de révolution sont dus les filons de fer, de plomb, de cuivre, d'arsenic et de cobalt qui percent les bancs des roches et qui, sur plusieurs points, donnent lieu à des exploitations considérables de métaux. C'est avec les grès rouges des Vosges que sont construits la plupart des monuments d'architecture en Alsace et en Lorraine, notamment l'admirable cathédrale de Strasbourg. On trouve aussi des roches de serpentine et d'ophite. Sous le rapport végétal, les Vosges ont de l'importance par leurs forêts considérables, dont les bois contribuent à l'approvisionnement de l'est de la France et même de la capitale. La similitude de la constitution géologique des Vosges et des montagnes de la Forêt-Noire (*voy.*) dont la chaine suit, sur la rive droite, le cours du Rhin, comme les Vosges font sur la rive gauche, donne lieu à penser que ces deux chaines formaient anciennement les digues d'un lac immense à la place duquel on voit maintenant le bassin du fleuve. Chaine de moyenne hauteur, les Vosges sont dépourvues des aspects grandioses et souvent effrayants des Alpes; en revanche, elles ont beaucoup de sites agréables, et sont partout habitables. De majestueuses ruines, comme celles de Haut-Barr, près de Saverne, et la Hoh-Kœnigsbourg (*voy.*), non loin de Schlestadt, en couronnent les sommets ou les plateaux, et l'abbaye de Sainte-Odile (*voy.*) est un lieu de pèlerinages célèbre. D-G.

VOSGES (DÉPARTEMENT DES). Partie de l'ancienne Lorraine, il est borné à l'est par les dép. du Haut et du Bas-Rhin, au sud par celui de la Haute-Saône, à l'ouest par ceux de la Haute-Marne et de la Meuse, et au nord par le dép. de la Meurthe. Des ramifications des Vosges (*voy.* l'art. préc.) couvrent une grande partie du sol, portant des pâturages et des forêts et donnant naissance à un grand nombre de ruisseaux qui vont grossir la Meurthe, la Meuse et la Moselle. Ces trois rivières traversent le dép. à peu près du sud au nord, savoir : la Meurthe dans l'est du dép., la Moselle, qui y prend naissance, dans le milieu, et la Meuse, qui reçoit le Mouzon et le Vair, à l'extrémité occidentale; flottables toutes trois, elles facilitent l'exportation des productions du pays. Plusieurs lacs considérables sont encaissés dans les creux qui séparent les montagnes; ce sont : celui de Gérardmer, le Longemer et le Tournemer, tous trois traversés par la rivière de Vologne. Les montagnes renferment des mines de cuivre, de plomb et surtout de fer. On tire aussi du sol la houille, l'antimoine, le cobalt, le porphyre, le granit et le marbre; le dép. est riche en sources d'eaux minérales. Il a une superficie de 585,963 hectares ou un peu plus de 296 lieues $\frac{1}{2}$ carrées, dont 244,745 hect. de terres labourables, 129,474 de bois, 76,330 de prés, 4,490 de vignes et 36,550 de landes et bruyères. Dans les pâturages, on engraisse beaucoup de bestiaux et l'on fait des fromages qui s'exportent sous le nom de *gruyère** et de *giromé*. Le bois de pin et de sapin qui constitue des forêts considérables sert à l'approvisionnement des dép. voisins et même de la capitale. On compte beaucoup de hauts fourneaux et de forges d'où sortent de l'acier, de la tôle, du fer-blanc et du fil de fer, ainsi que de la clouterie; celle-ci est fabriquée surtout dans l'arrondissement de Neufchâteau, tandis que Plombières se distingue par ses aciéries, et le canton de Bruyère par sa coutellerie. On fabrique encore de la verrerie, des papiers, des instruments de musique par lesquels se signale l'arrond. de Mirecourt, de la boisselerie, etc. On y distille l'eau des merises (*voy.* KIRSCH), et les brasseries emploient le houblon cultivé en grandes quantités dans le canton de Rambervillier. Les vins de Mirecourt et de Rebeuville sont les meilleurs du pays, qui fournit aussi de bon lin à la tisserande. Dans les derniers temps, le filage et le tissage mécanique ont pris un grand développement, surtout à Saint-Dié, Remiremont, Schirmeck et Senones. Trois mille métiers y fabriquent par an 210,000 pièces de toile de coton.

Le dép. des Vosges avait, en 1841,

(*) Le vrai *gruières* vient du canton de Fribourg en Suisse (*voy.* FROMAGE). S.

une population de 419,992 âmes; en 1836, il avait 411,034 hab. présentant le mouvement suivant : naissances, 13,063 (6,725 masc., 6,338 fém.), dont 996 illégitimes; décès, 9,005 (4,459 masc., 4,546 fém.); mariages, 3,260. L'impôt foncier qu'il paie se monte à 1,187,838 fr. Il se compose des cinq arrondissements d'Épinal, Mirecourt, Neufchâteau, Remiremont et Saint-Dié, comprenant ensemble 30 cantons et 548 communes. Chacun des cinq arrondissements nomme un député; le nombre des électeurs est de 1,244. Le dép. est compris dans la 3e division militaire (quartier-général Metz), dans le ressort de la cour royale de Nancy et de l'académie universitaire de la même ville, et il forme le diocèse de Saint-Dié, suffragant de l'archevêché de Besançon.

Épinal, chef-lieu, ville de 9,526 âmes, sur la Moselle, au bas des Vosges, est mal bâtie, mais agréablement située. La préfecture est établie dans l'ancien collége des jésuites, l'hôpital dans l'ancien couvent des capucins, et le palais de justice dans un troisième couvent supprimé. On remarque encore les casernes, le musée et les ruines du vieux château fort situé sur une hauteur et qui a soutenu plusieurs siéges. Rambervillier, ville de 4,987 âmes, sur la Mortagne, prospère par son industrie. Bains, ville de 2,509 âmes, dans une vallée arrosée par le Bagnerol, attire les malades atteints d'affections nerveuses et rhumatismales par ses eaux thermales qui, dans le bain romain, atteignent une température de 55° cent., et dans le bain neuf une de 33 à 42°. La ville de Mirecourt, sur le Madon, a 5,684 hab.; on y fabrique non-seulement des instruments de musique, mais aussi de la dentelle. Une ville très ancienne est celle de Neufchâteau sur le Mouzon, au bas d'une colline; du temps des Romains, elle s'appelait *Neomagus* : on y compte 3,645 hab. A 3 lieues de là, le petit village de Domremy-la-Pucelle (324 hab.) est célèbre pour avoir donné naissance à Jeanne d'Arc; sa maison est devenue un monument public. Remiremont, ville de 5,055 hab., sur la Moselle, avait anciennement une grande abbaye pour les dames nobles; son église est devenue celle de la paroisse. C'est à 4 lieues de cette ville qu'est située Plombières, sur l'Augronne (1,331 hab.), dont les eaux thermales et minérales sont fréquentées depuis une haute antiquité; on y remarque le bain des dames avec le grand bassin, le bain des pauvres, le bain tempéré et le bain neuf. Outre les sources thermales ayant de 32 à 56° de chaleur, il y a deux sources savonneuses et une source ferrugineuse. C'est aussi par ses sources d'eau ferrugineuse qu'est renommé le bourg de Bussang; on exporte plus de 20,000 bouteilles de cette eau salutaire. Enfin l'industrieuse ville de Saint-Dié, sur la Meurthe, le siége de l'évêché, est bien bâtie, dans une situation pittoresque, au pied de la montagne d'Ornion, et a 7,906 hab. Nous avons parlé ailleurs du Ban de la Roche, situé sur la limite du département, ainsi que des efforts heureux faits par son digne pasteur pour améliorer le sort de la population agricole de ce coin de terre isolé (*voy.* Ban de la Roche, et J.-F. Oberlin). D-G.

VOSS (Jean-Henri), critique et poëte allemand, célèbre surtout par ses traductions en vers. Né le 20 févr. 1751, à Sommersdorf, près de Wahren, dans le Mecklembourg, il montra de bonne heure un goût décidé pour la littérature grecque et pour la poésie. En 1773, il se rendit à l'université de Gœttingue où il se lia intimement avec Boje, Bürger et d'autres jeunes hommes qui, tous, ont rendu à la poésie allemande des services plus ou moins signalés. Décidé à se livrer tout entier à l'étude de l'antiquité, Voss se fit recevoir dans le séminaire philologique de Heyne; mais bientôt s'éleva entre lui et son maître cette malheureuse querelle qui agita pendant de longues années les érudits de l'Allemagne. En 1777, il épousa la plus jeune sœur de Boje, et l'année suivante, il fut nommé recteur à Otterndorf. Au milieu de ses nouveaux devoirs, Voss ne négligea pas la culture des lettres : il continua à travailler pour le *Musée allemand* et le *Magasin de Gœttingue*, où il fit insérer, en 1780, deux fragments de sa traduction en vers de l'*Odyssée*, qui parut enfin en 1781 et enleva les suffrages de tous les connaisseurs. L'année suivante,

il se rendit à Eutin pour y remplir les mêmes fonctions qu'à Otterndorf. C'est là qu'il publia, en 1789, une traduction des *Géorgiques* de Virgile qui fit beaucoup de sensation, et, en 1793, la traduction de l'*Iliade* et une nouvelle édition refondue de l'*Odyssée*, mais moins simple et moins fidèle que la première. Pour combattre les vues que Heyne cherchait à répandre au moyen du *Manuel de la Mythologie* de M. Hermann, Voss, dont l'humeur belliqueuse jeta beaucoup d'agitation dans sa vie, fit imprimer une dissertation sur Apollon, bientôt suivie des *Lettres mythologiques* (Stuttg., 1794, 2 vol.; 2e éd., 1823, 3 vol.), dans lesquelles il franchit trop, on ne peut le nier, les bornes de la modération. Il était, à la même époque, directeur et l'un des collaborateurs les plus actifs de l'*Almanach des Muses* de Hambourg, où il avait fait insérer, dès 1783, son beau poëme de *Louise* (réimpr. en 1795) qui enrichit d'un nouveau genre la poésie allemande. En 1795 parut aussi le 2e vol. de ses *Poésies*, et, deux ans plus tard, sa trad. des *Églogues* de Virgile, avec un long commentaire. En 1798, Voss publia un choix des *Métamorphoses* d'Ovide ; en 1799, la traduction complète de Virgile, mais sans commentaire ; en 1800, les deux derniers vol. des *Géorgiques*, avec des annotations beaucoup plus longues que dans les premiers. L'infatigable écrivain fit succéder, en 1802, à ces importantes publications, 4 vol. de *Poésies lyriques*, une nouv. éd. rev. et corr. de l'Homère en allemand, une carte de la géographie homérique, un plan du palais d'Ulysse; mais sa santé, affaiblie par tant de travaux, le força à prendre sa retraite. Il vécut alors quelque temps à Iéna. En 1805, il accepta une chaire à l'université de Heidelberg, et ce fut dans cette ville qu'il publia, l'année suivante, une traduction d'Horace et d'Hésiode ; en 1807, une nouv. éd. de *Louise* et de l'Homère en allemand; en 1808, des trad. de Théocrite, Bion et Moschus ; en 1810, une trad. annot. de Tibulle et de Lygdamus dont, en 1811, il donna le texte collationné sur les manuscrits. En 1812 parut une nouv. éd. de *Louise;* en 1814, une 4e éd. d'Homère fort améliorée; en 1821, une trad. d'Aristophane, et de nouv. éd. corr. de Virgile et d'Horace ; enfin, en 1824, une trad. d'Aratus. Depuis quelques années, Voss avait entrepris de traduire Shakspeare; mais il mourut avant de terminer ce travail qui, tout inférieur qu'il est à celui de M. de Schlegel, prouve au moins l'incomparable activité de l'esprit de Voss. Nous devons citer encore, parmi ses nombreux ouvrages, son *Antisymbolique* (Stuttg., 1823 et 1826), où il dirigeait une vigoureuse attaque contre M. Creuzer (*voy.*), au sujet de l'admiration excessive qu'il témoignait, dans sa *Symbolique*, pour le mysticisme païen; et la polémique non moins virulente à laquelle il se livra à l'occasion de l'abjuration de son ancien ami le comte Frédéric de Stolberg (*voy.*), qui se convertit au catholicisme. Ce fut dans le *Sophronizon*, recueil périodique créé par Voss, que ce rude jouteur fit paraître sa protestation : il serait impossible de l'absoudre entièrement du reproche d'intolérance. Voss mourut à Heidelberg, le 30 mars 1826. Le docteur Paulus a écrit sa vie (Heidelb., 1826).

Comme poëte et comme philologue, Voss a rendu d'incontestables services à la littérature allemande, et malgré les défauts qui ternissaient son caractère d'ailleurs franc et loyal, malgré sa vanité, son entêtement et son humeur querelleuse, il a compté parmi ses amis presque tout ce que l'Allemagne possédait alors d'hommes distingués. Gœthe et Schiller faisaient de lui le plus grand cas, et tout en plaisantant sur le *vaillant lion d'Eutin*, M. A.-G. de Schlegel lui rendait pleine justice dans la critique qu'il faisait de ses ouvrages. Voss était profondément versé dans les antiquités; il connaissait parfaitement les langues savantes, et à ce mérite il a joint celui de réformer la métrique allemande. Personne ne peut se comparer à lui comme traducteur des anciens classiques; on serait tenté de dire qu'à cet égard il a atteint à la perfection. Il faut convenir néanmoins que toutes ses traductions n'ont pas la même valeur; de plus, on peut lui reprocher des inversions trop hardies; mais la facture de son vers est irréprochable, et malgré quelques défauts

provenant d'une fidélité excessive à suivre l'original, son Homère surtout est un chef-d'œuvre. Les dernières traductions de Voss sont les moins bonnes : il y règne une monotonie fatigante. Comme poëte, Voss appartenait à l'école de Klopstock; mais il est resté au-dessous de ses modèles, surtout dans l'idylle. Le plus célèbre de ses poëmes est *Louise*, où il a su s'approprier l'esprit et le style de Théocrite colorés par un reflet de l'épopée homérique. La dernière édition de ses *OEuvres poétiques* est celle de Leipzig (1835). Ses opuscules ont été publiés sous le titre de *Feuilles critiques* à Stuttg., 1829, 2 vol., et ses *Lettres*, à Halberst., 1820-33, 3 vol.

Dans sa vieillesse, Voss avait trouvé de zélés et savants collaborateurs en ses deux fils, Henri et Abraham. Le premier, né à Otterndorf le 29 oct. 1779, après avoir terminé ses études à Halle, avait obtenu une place de professeur au gymnase de Weimar; mais il l'avait quittée en 1806 pour suivre son père à Heidelberg, où il avait été nommé, en 1809, professeur de philosophie. Il traduisit pour son père *Othello*, *le Roi Lear* et quelques autres pièces de Shakspeare. Il avait aussi entrepris une traduction d'Eschyle que la mort ne lui laissa pas le temps d'achever, mais qui le fut par son père (Heidelb., 1826). On lui doit aussi les annotations de la trad. d'Aristophane. Il mourut à Heidelberg, le 20 oct. 1822. Sa *Correspondance avec Jean-Paul* (Heidelb., 1833) et ses *Lettres sur Gœthe et Schiller* (Heidelb., 1834) ont été publiées par son frère cadet Abraham, né à Eutin vers la fin du siècle dernier, professeur, depuis 1810, au gymnase de Rudolstadt, qu'il quitta pour rejoindre son père à Heidelberg, et depuis 1821 professeur au gymnase de Kreuznach. C'est lui aussi qui a terminé la traduction de Shakspeare commencée par ce courageux vieillard. *C. L.*

VOSSIUS (Gérard-Jean Vos ou), naquit en 1577, dans un village des environs de Heidelberg, où son père était pasteur. Orphelin à 7 ans, il fit ses études à Dordrecht et à Leyde, et débuta dans la carrière littéraire, à l'âge de 18 ans, par un éloge latin de Maurice de Nassau. Il avait à peine atteint sa 22e année, lorsqu'il fut nommé recteur de l'école de Dordrecht. En 1618, il passa à Leyde, où on lui confia la chaire d'éloquence et de chronologie; mais il la perdit à la suite des controverses soulevées par son *Histoire du Pélagianisme*, où il avait osé soutenir que la doctrine des arminiens différait de celle de Pélage. Mieux accueilli en Angleterre, cet ouvrage lui valut un canonicat d'un revenu annuel de 100 liv. sterl. En 1633, Vossius fut appelé à remplir la chaire d'histoire dans l'université nouvellement fondée à Amsterdam. Il mourut dans cette ville, le 19 mars 1649. Les œuvres complètes de ce savant et laborieux écrivain ont été recueillies en 6 vol. in-fol. (Amst., 1701). On estime particulièrement ses livres sur les historiens grecs et latins et ses traités sur la grammaire latine. Il avait eu de sa seconde femme cinq fils, tous également distingués par leurs talents, et auteurs d'ouvrages remarquables à différents titres; mais il eut la douleur de les voir mourir, à l'exception d'un seul à qui nous devons une mention spéciale.

Isaac Vossius était né à Leyde, en 1618. Élève de son père, il fit de bonnes études, et consacra sa plume à l'histoire et à la critique. Dès l'âge de 21 ans, il donna une excellente édition du *Périple* de Scylax. En 1642, il fit un voyage en Italie, au retour duquel il publia, d'après un manuscrit de Florence, une édition des épitres de S. Ignace et de S. Barnabé (Amst., 1646, in-8°). Deux ans plus tard, il céda aux instances de la reine Christine et se rendit en Suède; mais une querelle qu'il eut avec Saumaise le força de quitter le pays en 1651. De retour dans les Pays-Bas, il continua à s'occuper avec ardeur de travaux philologiques qui lui méritèrent une gratification de Louis XIV, accompagnée d'une lettre flatteuse de Colbert. En 1670, il passa en Angleterre, où il publia le plus original de ses écrits, le traité *De poematum cantu et viribus rhythmi* (Oxf., 1673). Charles II le nomma chanoine de Windsor. Isaac mourut dans cette ville, le 21 févr. 1689. Ses nombreux ouvrages traitent des ma-

tières de philosophie, d'histoire ou de philologie. Il défendit avec beaucoup de violence le système chronologique de la version des LXX, et prit part à d'autres querelles scientifiques où il émit quelquefois des opinions singulières. On lui doit aussi des annotations sur Properce et sur Pomponius Méla. X.

VOTE. On entend par ce mot le concours d'un citoyen, d'un membre d'un corps social aux actes qui régissent la société. Le droit de voter ou le droit *de suffrage* est plus resserré sous un gouvernement monarchique et plus large sous une république. Ainsi, en 1793, ce droit dans notre pays fut plus étendu qu'en 1791, parce que le gouvernement marchait vers la démocratie pure; mais le peuple n'avait pas été préparé aux devoirs que lui imposait un changement aussi radical. Sous la Restauration, on mit au droit de voter des entraves qui devaient donner au monarque une influence marquée sur le résultat des élections; depuis la révolution de juillet, au contraire, ce droit a pris une grande extension. Si le vote est universel et *direct*, comme autrefois à Athènes, il est essentiellement démocratique; s'il est *indirect*, c'est-à-dire si tous les citoyens choisissent des électeurs, lesquels nomment à leur tour des députés, il peut devenir aristocratique. Le *vote universel*, s'il était possible, serait le plus rationnel de tous; librement exprimé, il constituerait l'expression la plus vraie de l'opinion publique; il doit être direct lorsque les masses ont été préparées par l'instruction à s'occuper des affaires du pays; jusqu'à ce moment-là, il est peut-être préférable qu'il ait deux degrés, état purement transitoire. En France, l'instruction publique fait tous les jours des progrès immenses, et bientôt l'exercice du droit de voter ne sera plus suspendu pour les vingt-neuf trentièmes de la population, car le peuple aura un jour la capacité nécessaire pour donner un vote intelligent. En attendant, une classe assez restreinte, basée sur la quotité du cens (*voy.*), exerce le privilége du droit de vote dans les principales situations de la vie politique. On peut les ramener à trois ordres, 1° le vote législatif (*voy.* Assemblée, Chambres; pour l'étranger, *voy.* Parlement, Cortès, etc.); 2° le vote électoral (*voy.* Élections, Conseils administratifs, Garde nationale); 3° le vote juridique (*voy.* Jury).

Le *double vote*, sous la Restauration, était le droit des électeurs les plus haut imposés de voter deux fois dans la même élection, dans le collége d'arrondissement et dans le collége départemental exclusivement ouvert à ces privilégiés, en un nombre fixé par la loi. Z.

VOTIFS (tableaux), *voy.* Ex Voto.

VOUET (Simon), peintre français dont les ouvrages eurent une influence incontestable et prolongée sur le goût de la nation, naquit à Paris, en 1582. Son père, peintre médiocre, fut son premier maître; il n'en fit pas moins de rapides progrès, et dès l'âge de 16 ans il s'était fait remarquer par ses portraits. Conduit à Constantinople, en 1602, par l'ambassadeur de France auprès du sulthan, il fit de mémoire le portrait de ce prince, et il fut trouvé fort ressemblant. Vouet visita ensuite Gênes, Venise, Florence et vint se fixer à Rome. Considéré dans la ville, aimé d'Urbain VIII, il eut de grands et beaux ouvrages à exécuter pour les églises et les corporations religieuses, et il fut élu prince de l'académie de Saint-Luc, faveur presque toujours refusée aux étrangers. Après avoir résidé 14 ans en Italie, Vouet fut appelé en France, en 1627, par Louis XIII qui lui confia l'exécution et la conduite d'immenses travaux (*voy. école* Française, T. XI, p. 434). Alors chacun voulut posséder quelque œuvre du peintre en faveur. Accablé de demandes auxquelles il tenait à satisfaire, Vouet, on doit le dire, prostitua son art. Répudiant la manière châtiée, savante, qu'il s'était créée en Italie, il s'en forma une nouvelle, vague et expéditive, dont la facilité du pinceau est le principal mérite. Il poussa l'oubli de ce qu'il se devait à lui-même jusqu'à donner comme siens des ouvrages peints par ses élèves sur ses dessins. Pour juger du mérite réel de Vouet, il faut voir au musée du Louvre son tableau de la *Présentation au temple*, un des chefs-d'œuvre de son pinceau, le seul peut-être, en France, qui puisse donner une idée juste de ceux qu'il exécuta en Italie à la belle

époque de son talent Vouet mourut à Paris en 1641, un an après l'arrivée de Rome du Poussin. Plus heureux que ce célèbre artiste, il eut la gloire de fonder une école nombreuse et riche en sujets distingués, dont Lebrun, Lesueur, Mignard, Dufresnoy et le Valentin, ses principales illustrations, furent la gloire du siècle de Louis XIV. L. C S.

VOUILLÉ ou **VOUGLÉ**. Vouillé est une ville chef lieu de canton du dép. de la Vienne, non loin de Poitiers, et l'on croit que ce fut là qu'en 507 Clovis (*voy.*) remporta une victoire signalée sur Alaric II (*voy.*), roi des Visigoths, qu'il tua de sa propre main.

VOUTE, mot qui autrefois s'écrivait *volte*, et qui est en effet dérivé de l'italien *volta*, dont la racine parait être le latin *volvere*, tourner. On appelle voûte un corps de maçonnerie destiné à couvrir un espace quelconque, présentant en général une courbe en son profil, et dont les pierres, d'une certaine forme, se soutiennent les unes les autres. L'emploi des voûtes remonte à l'antiquité; car si l'architecture égyptienne et l'indienne n'en offrent aucune trace, c'est que l'immense grandeur des pierres employées à l'érection des édifices et la multiplicité des colonnes ont permis de s'en passer. Les Grecs en ont peu fait usage, parce que les voûtes se rattachaient faiblement au caractère principal de leur architecture; mais on les trouve presque comme types dans ces vastes édifices élevés par les empereurs romains.

La voûte peut être considérée sous deux points de vue, sous celui de la construction et de la forme, puis sous celui du caractère qu'elle imprime à un édifice et même sous le rapport historique. Dans l'architecture civile, le nombre des voûtes employées se réduit à cinq ou six; mais dans les constructions se rattachant aux services militaires, à ceux de la marine et des ponts et chaussées, toutes les courbes régulières sont adoptées pour la forme des voûtes.

Les voûtes se divisent en trois classes : la 1^re^ est composée des *voûtes simples*, de forme cintrée et d'une seule courbure appartenant aux surfaces cylindriques, coniques, sphériques, sphéroïdes, ellipsoïdes, paraboloïdes, hyperboloïdes, annulaires, hélicoïdes. D'autres courbes, comme l'ovale de Cassini, la cycloïde, la chaînette, servent également. La 2^me^ comprend les *voûtes composées*, qui ne sont que des voûtes simples se pénétrant les unes les autres. Les plus connues sont les ogives (*voy.*), les voûtes en arc de cloître et d'arêtes, ces dernières, résultat de la pénétration de voûtes cylindriques. Il est facile de concevoir que toutes les autres voûtes simples peuvent se pénétrer : ainsi une voûte sphérique ou ellipsoïde peut être pénétrée par une voûte cylindrique, conique ou toute autre, et *vice versa*. A la 3^me^ classe appartiennent les *voûtes plates* ou en *plate-bande* qui servent pour les portes et à couvrir les salles en plafond.

La construction des voûtes est un des objets les plus importants de l'art de bâtir. Les matériaux employés sont le bois, le fer, les briques, la pierre de taille, les moellons, et, dans certains pays, les laves spongieuses ou aussi le béton seul. Excepté avec le bois et le fer, il faut établir des cintres en charpente de la forme adoptée, pour supporter les matériaux jusqu'à ce que la voûte soit fermée par une dernière pierre appelée *clef*. Chaque morceau de pierre taillé selon une forme particulière prend, pour les voûtes courbes, le nom de *voussoir*, anciennement *vousseau*, et celui de *claveau* pour les voûtes plates.

Parmi le grand nombre d'édifices remarquables par la beauté de leurs voûtes, nous citerons, à Paris, le Panthéon dont les trois voûtes formant la coupole (*voy.*) sont toutes en pierres de taille; la voûte extérieure du dôme des Invalides, de 75 pieds 6 pouces de diamètre, est en charpente. Les ruines de Rome offrent quantité de salles couvertes de voûtes hémisphériques ou d'autres. Celle du Panthéon, sans contredit la plus remarquable, d'un diamètre de 134 pieds 7 pouces, est construite partie en briques, partie en blocage de tufs et de pierres ponces. La voûte la plus ancienne à Rome est celle en pierres et à plein cintre de la grande cloaque (*voy.*) construite sous Tarquin l'Ancien, 580 ans av. J.-C. Le temple de la Paix, étonnant surtout par sa largeur, était aussi voûté en briques.

La forme de la voûte aide à fixer l'époque de construction d'un édifice. Jusque vers le milieu du XII^e^ siècle, on employa le plein cintre pour les voûtes et les fenêtres, et ce fut vers cette époque qu'on substitua à cette forme l'ogive, adoptée exclusivement jusque vers le commencement du XVI^e^ siècle.

On appelle généralement *voussure* toute portion de voûte moindre qu'une demi-circonférence. En menuiserie, on applique ce nom aux parties cintrées en élévation. ANT. D.

VOYAGES (HISTOIRE DES), *voy.* DÉCOUVERTES et à l'art. BIBLIOGRAPHIE, T. III, p. 469. Pour les voyageurs célèbres (autres que les grands navigateurs), *voy.* HÉRODOTE, STRABON, PAUSANIAS, PLAN-CARPIN (*du*), MARC-POL, KÆMPFER, CHARDIN, NIEBUHR, PARK (*Mungo*), BRUCE, DENON, CHATEAUBRIAND, HUMBOLDT (*Alex. de*), HORNEMANN, CLAPPERTON, CAILLIAUD, CAILLÉ, CHAMPOLLION, MORIER, COCHRANE, JACQUEMONT, NEUWIED (*prince de*), etc., noms auxquels nous regrettons de ne pouvoir ajouter ceux d'Alexandre Burnes, de M. Charles Gutzlaff et d'un grand nombre d'autres voyageurs qui poursuivent encore dans ce moment, au profit de la science ou de quelque autre intérêt de l'humanité, les entreprises presque toujours périlleuses auxquelles un généreux dévouement les a poussés. S.

VOYELLE (de *vocalis*, qui sonne; racine, *vox*, voix). C'est ainsi qu'en grammaire on désigne les lettres qui ont un son par elles-mêmes et sans être jointes à d'autres lettres. Les voyelles de l'alphabet latin et des langues qui en dérivent sont *a*, *e*, *i*, *o*, *u* et *y* (*voy.* les articles). Ces lettres qui, réunies aux consonnes, forment des syllabes, et qui, groupées ensemble, composent des diphthongues (*voy.* tous ces mots), sont susceptibles de longueur et de brièveté, d'où résulte plus d'harmonie et de variété dans le langage (*voy.* ACCENTS). Dans la langue hébraïque, où toutes les lettres sont consonnes, les voyelles sont représentées par de petits signes appelés *points-voyelles*.

VOYER, *voy.* VOIRIE.

VOYER-D'ARGENSON, *voy.* ARGENSON.

VUE. On appelle ainsi le sens qui a pour but de faire connaître la grandeur, la figure, la couleur, la distance et le mouvement des corps, par l'intermédiaire d'un fluide impondérable nommé *lumière* (*voy.* ce mot). La condition essentielle de l'accomplissement de cette fonction consiste dans la production des images des corps sur la membrane appelée *rétine*, qui est située au fond du globe oculaire et qui n'est elle-même que l'épanouissement du nerf optique chargé de transmettre au cerveau les impressions de cette nature. Si l'on amincit la partie postérieure de la cornée opaque ou sclérotique de l'œil (*voy.*) d'un animal, on aperçoit distinctement, peinte sur la rétine, l'image renversée de la flamme d'une bougie placée à quelque distance en avant de la cornée transparente. Cette image, tout à fait semblable à celles que produit une chambre obscure (*voy.*) avant qu'elles aient été redressées par leur réflexion sur une glace, est le résultat de l'assemblage sur la rétine d'un certain nombre de faisceaux lumineux composés chacun d'une foule de rayons lumineux qui, d'abord plus ou moins divergents, viennent à converger en traversant les diverses parties de l'œil et fournissent, en se réunissant en un point nommé *foyer*, une image nette de l'objet d'où ils sont partis. On voit donc que le mécanisme de la *vision*, quoique beaucoup plus parfait et plus compliqué, se réduit à celui d'une chambre noire, avec cette seule différence, que le renversement forcé des images, par suite de l'entrecroisement des faisceaux lumineux commun aux deux appareils, est opéré dans la chambre obscure par une glace et dans la vision par une opération de l'esprit. C. L-R.

VUE (POINT DE), *voy.* PERSPECTIVE.

VULCAIN, chez les Grecs *Héphæstos*, dieu du feu et des arts qui s'exercent à l'aide du feu. Junon, dit Hésiode, l'enfanta seule, à l'exemple de Jupiter, qui s'était passé d'elle pour donner le jour à Minerve. Une autre légende, au contraire, fait naître Vulcain le premier, et raconte qu'il fendit le crâne du roi des dieux pour en faire sortir la Sagesse tout armée. Selon Homère, il est fils de

Jupiter et de Junon. A sa naissance, il parut si laid à sa mère, que, honteuse de l'avoir mis au monde, elle le précipita du haut de l'Olympe. Thétis et Eurynome le recueillirent au fond de leur grotte, où il séjourna neuf ans. Suivant une autre tradition, ce fut son père qui, longtemps après sa naissance, le jeta du ciel sur la terre, pour le punir d'avoir secouru Junon enchaînée par son divin époux. L'infortuné tomba dans l'île de Lemnos, et resta boiteux des suites de sa chute. Rappelé dans l'Olympe par l'intercession de Bacchus, Jupiter le maria, lui le plus difforme des dieux, avec Vénus (*voy.*), la plus belle des déesses : union symbolique des contraires. N'oublions pas une autre face de ce mythe; le feu céleste, descendu dans les entrailles de la terre, remonte vers son primitif séjour; et s'y mêle au principe humide vaporisé, à cette légère émanation de l'écume marine : c'est la foudre qui se forme dans les nuages (*Volcanus*, *Wolkenherr*).

Averti par Apollon que sa femme le trahit pour Mars, le dieu forgeron enveloppe les coupables dans un indissoluble réseau, et les tient exposés aux railleries des immortels, dont le pauvre mari a bien sa large part. Le laborieux représentant des travaux métallurgiques est souvent le bouffon des dieux. On le voit, dans l'*Iliade*, remplissant l'office de sa sœur Hébé, et provoquant un rire inextinguible en versant le nectar à la céleste troupe.

Le principal atelier de cet ouvrier divin était sur l'Olympe. Il avait d'autres fourneaux à Lemnos, à Lipari, sous l'Etna, en général dans les contrées volcaniques. Jupiter mit souvent son art à contribution : par son ordre, il cloua Prométhée sur le Caucase, exécuta le piége d'or où Junon fut prise, forma la séduisante Pandore, fit pour les dieux un palais d'acier, de cuivre et de vermeil. On cite encore parmi ses plus merveilleux ouvrages les trônes de Jupiter et de Junon, le palais du soleil, le collier d'Harmonie, la couronne d'Ariane, le bouclier d'Hercule, les armes d'Achille et celles d'Énée. Sa principale occupation était de forger la foudre paternelle avec les cyclopes (*voy.*), ses auxiliaires.

On le représente ordinairement la tête surmontée d'un bonnet conique, le corps à moitié nu, dans la main droite un marteau, dans la gauche des tenailles. Ses larges épaules et ses membres musculeux annoncent la force. Malgré sa barbe épaisse, ses cheveux épars et ses traits grossiers, sa figure n'a rien de repoussant. On comprend que sous cette épaisse enveloppe fermente le génie des arts mécaniques.

Vulcain est le dieu des feux souterrains, des mines, des forges; le dieu *Volcan* qui réside sous l'Etna, le père de ce Cacus qui vomit la flamme. C'est un autre Prométhée, bienfaiteur des hommes, qui lui doivent le feu et les arts dont le feu est le principal agent. L'artisan terrestre voudrait bien s'unir à la déesse des arts libéraux, mais la chaste Minerve échappe à ses embrassements, et l'amant boiteux, resté seul, n'engendre que l'informe Érichthonius. *Voy.* ce nom et MINERVE.

D'autres fois cependant Vulcain est aussi le dieu du feu supérieur, de la foudre, des phénomènes électriques (*Wolkengott*). Dès lors il s'identifie avec Jupiter; comme lui, il est fils du ciel et père d'Apollon. C'est bien là le feu primitif qui engendre la lumière, les sciences et les arts; c'est, comme le dit Cicéron, le grand *Phta* des Égyptiens, dont le nom se retrouve dans la racine de Ἥφαιστος, ἅπτω. Ce Vulcain n'est rien moins que la force première, le souffle créateur, le père des Cabires (*voy.*), c'est-à-dire des génies supérieurs de l'atmosphère, de la terre et de la mer. — *Voir* Émeric-David, *Vulcain. Recherches sur ce dieu et sur son culte*, Paris, 1837, in-8°. L. D-c-o.

VULGATE. C'est ainsi qu'on appelle la version latine de l'Écriture sainte qui est en usage dans l'Église catholique. Dès la fin du 1er siècle ou au commencement du IIe, il y a eu en latin une ou plusieurs versions (*voy.*) de l'Ancien et du Nouveau-Testament, pour l'usage des fidèles d'Italie et d'Occident qui n'entendaient pas le grec. On n'en connaît pas les auteurs. On sait seulement que pour l'Ancien-Testament ces traductions étaient faites sur le texte des Septante (*voy.*), et

non sur l'original hébreu. Une de ces versions, l'italique, *Itala vetus*, ainsi nommée parce qu'elle avait principalement cours en Italie, a pris le nom de *Vulgata* ou commune, comme étant la plus généralement reçue, de même que S. Jérôme (*voy.*) appelle κοίνη, ou *commune*, la version des Septante. Cette Vulgate a été revue en grande partie sur le texte hébreu par ce même Père de l'Église, qui l'a considérablement améliorée et à laquelle il a donné l'autorité d'une œuvre consciencieuse et savante. De l'ancienne version italique, il n'est resté que les Psaumes, le livre de la Sagesse, l'Ecclésiastique et les deux livres des Maccabées. Cette ancienne version et les parties revues par S. Jérôme constituent la Vulgate telle que nous l'avons; c'est sous cette forme qu'elle a été déclarée authentique par le concile de Trente (*voy.* ce nom). F. D.

VULNÉRAIRES (de *vulnus*, blessure), médicaments auxquels on supposait la propriété spéciale de guérir les plaies ou blessures. Suivant le rôle qu'on leur assignait dans la guérison, il y avait des *détersifs*, des *incarnatifs*, des *cicatrisants*, etc.; on avait aussi des vulnéraires *internes*, qui aidaient à l'action des autres. Tous étaient *souverains*, suivant l'expression consacrée. Parmi les premiers, on compte le baume du commandeur, quelques herbes telles que l'orpin, la mille-feuilles, et une multitude d'onguents qui jouissent encore d'une certaine réputation parmi les gens crédules. La seconde classe comprend une foule d'herbes aromatiques, dont un certain choix constitue le *vulnéraire suisse* (*fall-trank*) et qui, infusées dans l'esprit de vin, donnent l'*eau vulnéraire*, l'*eau d'arquebusade* et tant d'autres préparations qui, dans le plus grand nombre des cas, sont insignifiantes et qui plus souvent encore peut-être sont nuisibles. On trouvera aux art. PLAIE et BLESSURE les conseils dictés par la physiologie et par une saine expérience. F. R.

VYASA, et non pas *Baïas*, le célèbre auteur du *Mahâbhârata*, vaste épopée de l'Inde, composé de 100,000 vers de 16 syllabes et à hémistiches, *voy.* SANSCRITE (*littérature*), T. XXI, p. 23, et aussi INDIENNE (*religion*), T. XIV, p. 618. Le texte original a été récemment publié à Calcutta en 3 vol. in-4°. *Mahâbhârata* signifie le grand Bharata ou Bharatide, et le sujet du poëme, sans doute d'un âge postérieur au *Râmâyana* (*voy.* RAMA), est la guerre par laquelle deux familles illustres, les Kauravas et les Pândavas, paraissent s'être disputé le trône d'Hastinapoura, vers le XII^e^ siècle av. J.-C. Le récit des événements de la guerre est varié par de nombreux épisodes, dont l'un est le *Bhagavad-Gîtâ* (Chant du seigneur), dialogue entre Krischna et un guerrier sur des sujets philosophiques, qui fut publié (après Wilkins) avec une trad. latine par M. Aug.-G. de Schlegel (Bonn, 1823), et sur lequel il faut lire aussi l'ouvrage du baron Guill. de Humboldt, *Ueber die unter dem Namen Bhagawad-gîtâ bekannte Episode des Mahâ-bhârata* (Berlin, 1826). Un autre épisode, celui du *Roi Nalus*, a été publié également avec une trad. latine (1826) par M. Bopp (Lond., 1819; Berlin, 1830), et M. Rückert (*voy.* tous ces noms) en a donné, en allemand, la traduction libre dans son poëme de *Nal und Damajanti*. D'autres épisodes encore, surtout relatifs au héros Ardjounas, ont été publiés par M. Bopp (Berlin, 1824 et 1829). Le poëme *Harivansa*, dont le héros est Hari ou Vischnou, et que M. Langlois a traduit en français, est en quelque sorte le complément du *Mahâbhârata*. *Voir* aussi Frank, *Sanskrit-Chrestomathie*, et Lassen, *Commentatio de Pentapotamiâ indicâ*. S.

W.

W. Dans le Dictionnaire de l'Académie, cette lettre, que les Anglais nomment *double you*, et qu'il vaut mieux appeler en français *double vé*, ne figure pas séparément comme toutes celles qui appartiennent véritablement à notre alphabet. En effet, elle était inconnue aux Romains, et manque pour cette raison dans les langues de l'Europe romane; nous l'avons empruntée aux peuples de race germanique. « C'est, dit-on dans l'Encyclopédie Diderot, c'est la nécessité de conformer notre écriture à celle des étrangers qui en a donné l'usage; » il est vrai depuis une époque déjà fort ancienne. Et l'on ajoute encore : « Si l'on eût consulté l'oreille et la prononciation, on l'aurait rendue par *ou*. » Exacte en ce qui concerne les mots *whig*, *whist*, *wisk*, *wiskey* et *wiski*, les seuls de cette lettre qu'on trouve dans le Dictionnaire de l'Académie, cette observation ne l'est pas par rapport aux noms allemands, suédois et autres, ayant le W pour initiale. On aurait tort de prononcer *Ouagram*, *Ouallenstein*, *Ouéser*, les noms allemands qui s'écrivent *Wagram*, *Wallenstein*, *Weser*, et où le W n'a pas d'autre valeur que notre V simple qu'il remplace. On peut en dire autant des noms hollandais *Waterloo*, ou du mot *water*, eau, dont il dérive. Les mots et noms anglais seuls font exception à cet égard. Quant au polonais et autres langues slavonnes, notamment le russe où il n'existe pas de double *w*, c'est toujours le *v* simple qu'on fait entendre, même alors qu'il s'écrit double : ainsi *Warszawa*, Varsovie, se prononce *Varchava*, et non pas autrement. Pour le russe, afin de nous conformer à la vraie prononciation, nous avons généralement substitué à la lettre double la simple, dans le corps des mots, et l'*f* à la fin : ainsi, au lieu de *Suwarow*, *Nowogorod*, *Pugatchew*, nous écrivons *Souvorof*, *Novgorod*, *Pougatchef*, absolument comme l'on prononce, et nous répétons que la lettre *w* n'existe pas dans l'alphabet particulier à cette langue. Les Polonais eux-mêmes commencent à y renoncer, le *v* remplissant exactement le même objet. Dans les langues germaniques seulement, l'anglais compris, cette lettre est indispensable; car le *v* a une autre valeur et se prononce le plus souvent comme *f*, p. ex. dans *Vater*, père (pron. *Fater*), *Vieh*, bétail (pron. *Fih*), etc. En danois, on emploie au lieu de *w* les lettres *hv*, ce qui explique jusqu'à un certain point pourquoi le nom de *Walther* a fait en français Gauthier, et le nom de *Wilhelm*, *Guillaume*. On sait qu'en anglais la prononciation du *w*, en partie voyelle en partie consonne, offre de grandes difficultés. *Greenwich* se prononce *Grinitch*, et *Woolwich*, *Voulitch*.

J. H. S.

WACE (ROBERT), poëte-chroniqueur, né à Jersey, mort en Angleterre vers la fin du XII^e^ siècle, et connu comme auteur du *Roman de Rou*, *voy.* FRANÇAISE (*littérature*), T. XI, p. 460.

WAGRAM (BATAILLE DE). Depuis le 22 mai 1809, l'armée française, qui avait franchi les limites de l'Autriche proprement dite, occupait l'île de Lobau (*voy.*), et Napoléon n'attendait plus que quelques renforts pour achever de passer le Danube et offrir un combat décisif à l'archiduc Charles. Après la prise de Laybach, de Lobau, de Raab, etc., il pouvait disposer de l'armée d'Italie. Dès le 30 juin, un pont partait de l'île; le 2 juillet, un second se trouvait établi à côté du premier, et le passage du fleuve s'effectua dans la nuit du 4 au 5. Aux premiers rayons du soleil l'armée française était rangée en bataille sur l'extrémité de la gauche de l'ennemi, après avoir tourné ses camps retranchés. Une action terrible s'engagea près de la petite ville d'Enzersdorf, qui fut réduite en cendres, et où les Français purent se maintenir, malgré les efforts des Autrichiens pour les déloger. La journée se passa en manœuvres; une foule de villages tombèrent au pou-

voir des Français. Enfin, à 6 heures du soir, les deux armées se trouvaient en ligne. La droite des Autrichiens, sous les ordres de Klenau et de Kollowrath, s'étendait de Stadelau à Gerasdorf; le centre, commandé par Bellegarde et l'archiduc, de Gerasdorf à Wagram; et la gauche, composée des corps de Rosenberg et de Hohenzollern, de Wagram à Neusiedel. Les Français avaient leur gauche à Gross-Aspern, leur centre à Raschdorf, et leur droite à Glinzendorf : Masséna commandait à l'extrême gauche; Bernadotte et le prince Eugène la reliaient au centre, où se trouvaient Marmont, Oudinot et la garde; la droite était formée du corps de Davou t (*voy.* tous ces noms). Une attaque ordonnée à 7 heures du soir par Napoléon n'eut pas de résultat, et la nuit se passa en préparatifs de part et d'autre. Le lendemain matin, le corps de Rosenberg s'étant rencontré avec celui du maréchal Davoûst devant le village de Neusiedel, ce fut le signal du combat. Cependant, de l'autre côté de la ligne, Masséna dut d'abord reculer jusqu'à Neu-Wirthshaus, et la division Boudet perdit Aspern. Le centre n'avait pas encore bougé. Napoléon le mit lui-même en mouvement. Macdonald, à la tête d'une colonne, et puissamment secondé par l'artillerie aux ordres de Lauriston (*voy.* ces noms), enfonce toutes les troupes qu'il rencontre, dépasse Aderklau, débouche entre Wagram et Breitenlee et arrive à Süssenbrunn, où il se trouve vis-à-vis de l'archiduc. Pendant ce temps, Neusiedel était emporté par Davoust; Oudinot forçait le passage du Russbach; le prince Eugène se portait sur les hauteurs de Wagram. Süssenbrunn ayant été enlevé par Macdonald, l'ennemi chercha encore à se défendre à Gerasdorf; mais Masséna avait repris l'offensive, et pour ne pas prolonger une lutte qui pouvait compromettre les troupes qui lui restaient, l'archiduc fit continuer la retraite. Six jours après, au moment où l'avant-garde française allait en venir aux mains avec l'arrière-garde autrichienne, à Znaim, ville de la Moravie, à 24 lieues du champ de Wagram, une armistice fut publiée, et, le 14 octobre suivant, la paix était signée à Vienne sous les conditions du vainqueur (*voy.* Napoléon, François Ier, empereur d'Autriche, etc.). Cette grande bataille de Wagram, où plus de 240,000 hommes se trouvaient en présence, et où figurait un immense matériel d'artillerie, coûta cher aux deux parties belligérantes : l'Autriche eut 3 généraux tués, 10 blessés et 24,000 hommes hors de combat; la France y perdit plus de 20,000 hommes, dont 3 généraux tués et 24 blessés. Après cette affaire, qui termina la campagne, les généraux Oudinot, Marmont et Macdonald reçurent le bâton de maréchal, et le maréchal Berthier, prince de Neufchâtel, major-général, fut créé prince de Wagram (14 août). L. L.

WAGRAM (prince de), *voy.* Berthier.

WAHABIS ou Wahabites, sectaires arabes dont le nom a eu un grand retentissement en Orient depuis le milieu du siècle dernier, et qui, quoique domptés au commencement de celui-ci, n'ont cependant pas renoncé à leurs idées, destinées, ce semble, à revivre et peut-être à régénérer l'islamisme.

La secte religieuse des Wahabis doit son nom et son origine au cheik Mohammed, fils d'Abd-el-Vahab ou Wahab. Ce réformateur était né en 1729, dans le Nedjed (Arabie centrale), district d'Al-Ared, tout près des confins du désert. Déjà son grand-père avait été averti par des présages que sa race était réservée à de grandes destinées. Abd-el-Wahab ne répondit qu'imparfaitement à cette attente; mais les prédictions s'accomplirent sous son fils Mohammed. Après avoir fait de longues études à Basrah, à Bagdad et à Damas, ce dernier se mit à enseigner lui-même, dans son pays natal, avec tant de chaleur et d'entraînement qu'il eut bientôt gagné à sa doctrine toute la population de cette contrée. Se donnant pour inspiré de Dieu, il prêcha, d'accord avec le Coran, l'existence d'un Dieu unique auteur de l'univers, rémunérateur du bien et vengeur du mal; mais il rejeta les traditions recueillies par ce code sacré de l'islamisme, en particulier celles qui se rapportent à Mahomet, prétendu prophète, en qui il ne voulut voir qu'un simple mortel

aimé de Dieu, et que l'on ne pouvait honorer à l'instar de la divinité sans faire outrage à celle-ci. Il bannit aussi très rigoureusement des mosquées tout ce qu'on y voyait de faste et d'appareil, et fulmina l'extermination par le fer et par le feu contre quiconque refuserait de se ranger à sa doctrine. Le prince arabe de Dreyeh et de Lachsa, Ebn-Sehoud, s'étant un des premiers déclaré son partisan, Cheikh-Mohammed l'investit, sous le titre d'émir, du protectorat de sa secte, dont il s'était érigé lui-même le pontife. Le pouvoir temporel et l'autorité spirituelle, rendus héréditaires dans leurs deux familles, devaient rester pour jamais séparés. La ville de Dreyeh ou Déraïeh, à environ 90 lieues ouest de Basrah, devint ainsi le foyer principal de la nouvelle religion. Animés de cette fureur impétueuse que le fanatisme allume chez des populations ardentes et incultes, les Wahabis prirent pour devise, comme au temps du fondateur de l'islamisme, le triomphe de leur foi ou la mort. Aussi leur propagande eut-elle un incroyable succès parmi les tribus arabes, dont 26 se trouvèrent en très peu de temps subjuguées par leurs armes, englobées dans leur domination et remplies comme eux de la haine la plus cruelle contre tous les partisans de l'ancienne croyance.

Le fils et successeur de Sehoud, Abd-el-Aziz, put déjà mettre en campagne une armée de 120,000 combattants en partie montés sur des chameaux. L'anarchie et l'affaissement où étaient tombées toutes les parties du vaste empire Othoman et surtout les provinces éloignées du centre favorisèrent singulièrement les entreprises des Wahabis. Sûres d'une retraite dans un pays situé presque à égale distance de la mer Rouge et du golfe Persique, ces tribus, sur lesquelles la Porte n'avait jamais exercé qu'un protectorat nominal, purent longtemps désoler impunément et sans rencontrer d'obstacles sérieux les provinces limitrophes de la Turquie d'Asie.

Enfin, en 1801, le pacha de Bagdad reçut ordre de marcher contre les sectaires; mais les Wahabis déterminèrent, par des présents faits au chef, la retraite des forces envoyées contre eux, surprirent et saccagèrent la ville d'Imam-Houceïn, lieu de pèlerinage, et regagnèrent ensuite leurs déserts chargés d'un immense butin. Ne voyant plus de frein à leur audace, ils cédèrent à l'appât qu'exerçaient sur leur cupidité les trésors de la ville sainte. Le chérif de la Mecque, Abd-el-Meïn, venait d'être dépossédé par son frère cadet Ghalab. Sous prétexte de venger le premier, Abd-el-Aziz fit partir son fils Sehoud avec une armée de 100,000 hommes qui mit Ghalab en fuite. Cependant l'arrivée de la grande caravane de la Mecque, que le pacha de Damas conduisait en personne, retarda un moment la chute de cette ville; mais aussitôt le départ du pacha, qui ne put y séjourner que trois jours, elle tomba sans résistance au pouvoir des Wahabis. Ces fanatiques y signalèrent leur entrée par le massacre d'une foule de vieux croyants, rétablirent Abd-el-Meïn, mais détruisirent tous les monuments sacrés et pillèrent les richesses qu'elle renfermait. Ne laissant derrière lui, pour garder la ville du prophète qu'une garnison de quelques centaines d'hommes, Sehoud marcha ensuite sur Djedda et Médine; mais ne pouvant se rendre maître de ces places, il dut opérer sa retraite sur Dreyeb, où, dans l'intervalle, son père avait péri assassiné en 1803. Sehoud hérita de son titre et de son pouvoir comme émir des Wahabis, tandis que le pontificat de la secte se transmit au fils aîné de Cheïkh-Mohammed, Houceïn l'aveugle. Ils eurent bientôt oublié les revers qui avaient suivi leur dernière expédition. En 1806, ils reparurent plus nombreux et plus audacieux que jamais, pillèrent les caravanes de pèlerins qui se rendaient au tombeau du prophète, et enlevèrent la caisse où étaient renfermés les présents que le grand-seigneur envoie tous les ans à la Mecque. Cette ville retomba en leur pouvoir; Médine et Djedda furent également obligées de leur ouvrir leurs portes; partout ils firent couler des flots de sang, et la violence détermina de nombreuses conversions. Une des plus marquantes fut celle du moufti de la Mecque, qui causa une sensation extraordinaire dans tout le

monde musulman. La terreur du nom des Wahabis se répandit dans tout l'Orient, et les Anglais eux-mêmes s'émurent des progrès de leurs armes. La crainte que leur commerce dans les mers d'Arabie ne souffrît quelque atteinte décida, en 1809, le gouvernement britannique à envoyer de Bombay des troupes au secours de l'imam de Mascate, dont le frère s'était révolté dans le pays d'Oman.

C'est à Mohammed-Ali (*voy.*), vice-roi d'Égypte, dont la Porte invoqua le secours en 1810, que la gloire était réservée de mettre enfin un terme à ces ravages et de briser la domination des sectaires. Longtemps le succès flotta incertain, et Toussoun-Pacha, que son père Mohammed-Ali avait d'abord envoyé contre les Wahabis, fut même obligé de reculer devant eux. Mais la trahison du chérif de la Mecque, leur allié, et la défection de plusieurs tribus arabes amenèrent un changement de fortune. Les Wahabis furent défaits par les Anglais dans les défilés de Sofra et de Djoudeïda : ils perdirent Médine et la Mecque. Ébranlée alors, leur puissance était cependant encore loin d'être anéantie. Mais les dissensions qui s'élevèrent parmi eux, en 1814, à la mort de leur chef, Sehoud II, leur devinrent fatales. Ibrahim-Pacha, que le vice-roi d'Égypte chargea, en 1816, du commandement de ses troupes en Arabie, poussa la guerre plus vigoureusement que son frère Toussoun, et parvint, en 1818, à les refouler entièrement dans le Nedjed, sous leur nouveau chef Abdallah, et à les enfermer dans leur camp fortifié, à quatre journées de marche de Dreyeh. Ces retranchements furent pris d'assaut le 3 sept., et Abdallah tomba lui-même au pouvoir du vainqueur. Dreyeh fut également emportée et détruite de fond en comble. Abdallah, emmené à Constantinople, y fut décapité le 17 déc. 1818, après avoir été livré à toutes sortes de tortures. Mohammed-Ali, qui aurait voulu préserver de ce sort un ennemi courageux, sauva du moins ses fils et ses frères. La secte des Wahabis ne s'éteignit pas toutefois : en 1828, elle se retrouva même assez forte pour recommencer les hostilités qui, sans la main ferme de Mohammed-Ali, auraient pu avoir des résultats très graves. D'après les nouvelles récentes, leurs débris s'agitent de nouveau dans quelques parties de la vaste péninsule arabique. S.

WAHLSTATT (PRINCE DE), *voy.* BLUCHER. Ce titre a été conféré au feldmaréchal prussien en mémoire de la victoire remportée par lui, le 26 août 1813, près du village silésien de ce nom, situé sur la rivière de Katzbach, non loin de Liegnitz (*voy.* ces deux mots). Le village de Wahlstatt était déjà mémorable par la sanglante défaite que Henri II, duc de Silésie, y avait essuyée le 9 avril 1241, contre les Mongols (*voy.*) qui restèrent vainqueurs.

WALCKENAER (CHARLES-ATHANASE, baron), secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, érudit plein de goût, distingué à la fois comme littérateur, comme géographe et comme naturaliste, est né à Paris le 25 déc. 1771. Il commença ses études à Glasgow, et passa les premières années de la révolution en Angleterre et dans les Pays-Bas. A son retour, il entra comme élève aux ponts et chaussées, puis à l'École polytechnique lors de sa formation ; mais presque aussitôt il se retira aux environs de Paris et y passa quelques années dans une retraite studieuse. En 1811, il remporta un prix de la 3e classe de l'Institut, sur cette question : « Quels ont été les peuples qui ont habité les Gaules cisalpine et transalpine... avant l'an 410 de J.-C., etc. » Le 8 oct. 1813, il fut appelé à faire partie de cette classe de l'Institut, qui reprit, lors de la Restauration, son titre d'Académie des inscriptions et belles-lettres, et qui le choisit plus tard, après la mort du vénérable Daunou (1840), pour son secrétaire perpétuel. Le 19 oct. 1814, M. Walckenaer avait été nommé membre de la Légion-d'Honneur ; en 1816, il devint maire du 5e arrondissement de Paris, puis secrétaire général de la préfecture de la Seine ; en 1826, il fut appelé à la préfecture de la Nièvre, et, deux ans plus tard, à celle de l'Aisne, qu'il abandonna lors de la révolution de juillet. Depuis ce temps, il s'est exclusivement consacré aux lettres, et en 1839, il fut attaché à la Bibliothèque du

Roi, d'abord avec le titre de secrétaire-trésorier, puis en qualité de conservateur-adjoint dans la section des cartes géographiques.

La liste des ouvrages qu'a publiés M. le baron Walckenaer est aussi longue que variée : la place nous manque pour faire apprécier leur mérite et même pour les énumérer tous. Nous nous bornerons aux suivants : *Faune parisienne, ou histoire abrégée des insectes des environs de Paris*, Paris, 1802, 2 vol. in-8°; *Géographie moderne rédigée sur un nouveau plan*, trad. de l'anglais. de Pinkerton, augm., 1804, 6 vol. in-8°, av. atl. in-fol.; *Cosmologie, ou description générale de la terre*, 1815, 1 vol. in-8°; *Itinéraire de l'Égypte ancienne*, in-4°; *le Monde maritime, ou tableau géographique et historique de l'archipel d'Orient, de la Polynésie et de l'Austrasie*, 1819, 3 vol. in-8°; *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine* (1820, in-8°; 3e éd., 1824), dont il a revu, mis en ordre et annoté les œuvres complètes; *Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique*, 1821, in-8°; *Lettres sur les contes de fées attribués à Perrault et sur l'origine de la féerie*, 1826, in-12; *Géographie ancienne, historique et comparée des Gaules cisalpine et transalpine*, 1839, 3 vol. in-8°, avec atlas, ouvrage qui est la rédaction définitive du mémoire couronné 28 ans auparavant par l'Institut, mais refait et développé; *Histoire de la vie et des poésies d'Horace*, 1840, 2 vol. in-8°; *Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. Daunou*, 1841, in-4°; *Mémoires touchant la vie et les écrits de Mme de Sévigné*, 1842-43, 2 vol. in-18, etc., etc. On doit de plus à M. le baron Walckenaer différents mémoires, traités, articles et biographies, insérés soit dans la collection de l'Académie soit dans d'autres recueils, notamment dans la *Biographie universelle;* enfin notre Encyclopédie s'honore de le compter parmi ses principaux collaborateurs, et elle peut citer les mots AFRIQUE, BARBARIE, BASQUES (*peuples et langues*), CARTES GÉOGRAPHIQUES, COSMOGRAPHIE, DÉCOUVERTES (*voyages de*), ÉGYPTE, EUROPE, HANNON, comme étant sortis de sa plume aussi savante que facile. L. L.

WALDECK (PRINCIPAUTÉ DE). Ce petit état de la Confédération germanique, se compose, de deux parties distinctes savoir, le comté de Waldeck, resserré entre la Hesse électorale et la Westphalie, et le comté de Pyrmont, qui, enclavé dans la principauté de Lippe-Detmold et le Hanovre, en est entièrement séparé. Sa superficie est de 21 ½ milles carr., et sa population, à la fin de 1840, s'élevait à 58,381 hab., professant la religion évangélique, à l'exception de 800 catholiques et 500 juifs, et répandus dans 14 villes, 105 villages et 47 hameaux. C'est un des pays les plus élevés de l'Allemagne. Les montagnes qui le traversent offrent de nombreuses traces d'éruptions volcaniques. Son sol, quoique généralement pierreux et couvert de bois, produit cependant plus de blé que n'en consomment les habitants et nourrit de nombreux troupeaux. On exploite dans les montagnes des mines de fer, de plomb et de cuivre, ainsi que des carrières de marbre et d'albâtre; on recueille aussi une petite quantité de sable aurifère dans l'Eder, et l'on fabrique beaucoup de sel; enfin plusieurs sources minérales, surtout dans le comté de Pyrmont, forment une branche importante des revenus du pays, par l'exportation considérable qui s'en fait. Depuis 1836, la principauté de Waldeck est entrée dans le *Zollverein* (*voy.* ce mot et DOUANES ALLEMANDES). La constitution est représentative. Les États se composent des possesseurs de biens nobles, des députés des villes et de 10 représentants des paysans. La députation s'assemble chaque année dans la ville d'Arolsen. Les revenus publics s'élèvent à plus de 400,000 florins; la dette à 1,800,000. A la diète, le prince de Waldeck partage la 16e voix avec les maisons de Hohenzollern, de Lippe, de Reuss et de Liechtenstein; mais il a une voix entière dans le *plenum*. Son contingent fédéral est de 519 hommes qui font partie du 10e corps d'armée.

La capitale de la principauté, *Korbach*, a une population d'environ 2,100 âmes et un bon gymnase. Arolsen, petite ville regulièrement bâtie avec 1,741

hab., un beau château et une belle bibliothèque, est la résidence du prince et le siége de toutes les administrations. Pyrmont, avec 2,000 hab., est célèbre, depuis le xv^e^ siècle, par ses sources minérales qui y attirent, année commune, 2,000 étrangers.

La famille régnante de Waldeck est une des plus anciennes de l'Allemagne; elle tire son origine d'un comte Witikind qui vivait au commencement du xi^e^ siècle. Après de fréquents partages, les possessions de cette maison se trouvèrent de nouveau réunies sous l'autorité du comte Joseph; mais à sa mort, en 1588, elles furent divisées encore une fois. Ses deux fils, Christian et Vollrath, devinrent les fondateurs des deux lignes d'*Eisenberg* et de *Wildungen*. Cette dernière fut élevée à la dignité princière en 1682, en la personne du feld-maréchal Georges-Frédéric, avec qui elle s'éteignit en 1692. Son titre passa, en 1712, au comte Frédéric-Antoine de la branche ainée, dont le frère cadet Josias (m. 1763) fut la souche de la ligne apanagée des comtes de Waldeck-Bergheim. Depuis 1625, cette dernière ligne était rentrée en possession du comté de Pyrmont par l'extinction de la famille des comtes de Gleichen, dans laquelle il était entré par mariage, et le droit de primogéniture, introduit en 1687, prévint de nouveaux partages. Frédéric-Antoine eut pour successeur son fils Christian-Philippe, qui, étant décédé sans postérité en 1728, laissa ses états à son frère Charles, mort depuis au service de l'Autriche (1763). Frédéric, son successeur, obtint, en 1803, une voix virile à la diète, et en 1807, lorsqu'il entra dans la Confédération du Rhin, il fut reconnu souverain indépendant. Mort sans postérité, en 1812, il eut pour successeur son frère Georges, qui ne régna qu'un an. Son fils Henri-Frédéric-Georges, né le 20 sept. 1789, lui succéda le 9 sept. 1813. Il a plusieurs enfants. — La branche collatérale des comtes de Waldeck, fondée par Josias, possède Melba, Kœnigshagen, Bergheim et une partie de la seigneurie de Limbourg en Wurtemberg. Elle est représentée aujourd'hui par Amélie, veuve du comte Georges, mort en 1826. E. H-G.

WALDEMAR, nom de plusieurs rois de Danemark qui régnèrent dans l'intervalle des années 1139 à 1375. Il y eut aussi un roi de Suède (m. 1282), des électeurs de Brandebourg et des ducs de Sleswig de ce nom, qui, au reste, a pris en russe la forme de Vladimir (*voy.*).

WALES, *voy.* Galles.

WALHALLA ou Walholl, mot scandinave qui signifie le portique des guerriers. C'était en effet le paradis des guerriers tués dans les combats, et en général de tous ceux qui avaient péri d'une mort violente (*voy.* T. XXI, p. 85). Comme le Wingolf, il était situé dans le *Glads-Heimour* (monde de la joie), où les ases s'étaient aussi construit des habitations depuis l'origine du monde. A la porte occidentale était suspendu un loup surmonté d'un aigle (symbole des combats); la salle était couverte de boucliers, des épées et des cuirasses étaient éparses sur le sol et les bancs. Le Walhalla n'avait pas moins de 540 portes. En attendant le grand combat avec le loup Fenrir, dit la mythologie scandinave (*voy.*), les héros se combattent les uns les autres : les tués ressuscitent le jour même, et à leur retour dans le Walhalla, complétement réconciliés avec leurs adversaires, ils boivent avec les ases une boisson enivrante. La chèvre Heidrun se tient sur le portique du père des héros, et broute les branches de l'arbre sacré Lerad. De son pis coule l'hydromel en telle abondance qu'il remplit une coupe assez grande pour que tous les héros (*Einheriar*) puissent s'y désaltérer. Ceux-ci se nourrissent de la meilleure de toutes les viandes, du lard du sanglier Sæhrimnir qu'on fait bouillir chaque jour dans une grande chaudière et qui chaque soir se retrouve entier. Nous abrégeons la description peu séduisante de ce lieu de délices des guerriers scandinaves pour dire un mot du monument moderne baptisé de ce nom, véritable panthéon allemand, dont on doit la création au teutonisme bien connu du roi Louis de Bavière (*voy.* son art.).

Le projet de ce monument, conçu par ce roi ami des arts dès l'année 1807,

lorsqu'il n'était encore que prince royal, ne put s'exécuter qu'en 1830. Ce fut le 18 octobre de cette année qu'il en posa la première pierre, et il l'a solennellement inauguré vers 1842. Le Walhalla bavarois, consacré aux grands hommes de l'Allemagne, est situé près du Danube, à Donaustauf, non loin de Ratisbonne. Il consiste en un temple d'ordre dorique entièrement construit en marbre de Salzbourg, et qui a 110 pieds de large sur 232 de long et 63 de haut. La façade est décorée de 8 colonnes, et chaque côté de 17 ; six autres soutiennent le portique d'où une grande porte conduit dans l'intérieur, voûté en plein cintre, recevant le jour d'en haut et divisé en trois parties par des plinthes qui s'appuient sur des entablements portés par des colonnes ioniques. Tout autour doit régner une frise représentant en relief l'histoire de la civilisation allemande. Tous les grands hommes de l'Allemagne, princes, capitaines, philosophes, artistes ou savants y auront place, s'ils sont jugés dignes de cet honneur par le fondateur. Dès à présent, on y voit un certain nombre des bustes ou statues qui devront y figurer. Cet édifice imposant s'élève sur un coteau appelé Breuberg, et l'on y arrive par de larges rampes circulaires. Il a été construit sous la direction de l'architecte célèbre M. Léon de Klenze. X.

WALID ou VÉLID I et II, *voy.* KHALIFE et OMMÉYADES.

WALKYRES, êtres fantastiques de la mythologie scandinave. On les regardait comme des filles d'Odin, qui chevauchaient armées à travers les airs et annonçaient, par leur apparition, des temps de guerre et de calamité. Leur nom se compose des mots *wal*, guerrier, et *kur*, choix, *erküren*, choisir; car ces nornes belliqueuses faisaient un choix des guerriers destinés à périr dans les combats. X.

WALLACE (WILLIAM), célèbre guerrier écossais, né en 1276, était fils de Malcolm Wallace, ou plutôt Waleys, descendant d'une famille anglo-normande établie dans le comté de Renfrew. D'un caractère fier et indépendant, il résolut de briser le joug odieux qu'Édouard Ier, roi d'Angleterre, avait imposé à sa patrie en 1296. A la tête de quelques aventuriers qui, comme lui, avaient cherché un asile dans les bois, et profitant de la connaissance parfaite qu'il avait du pays, il se mit à harceler les troupes anglaises sans leur laisser un instant de repos. Chaque jour c'était un nouveau combat et une nouvelle victoire, et chaque jour aussi il voyait grossir le nombre de ses partisans. Plusieurs barons se joignirent même ouvertement à lui, d'autres l'appuyaient en secret; mais effrayés à l'approche du comte de Warren, tous l'abandonnèrent bientôt; quelques-uns furent assez lâches pour se réunir à l'armée anglaise. Obligé, par cette honteuse défection, de se retirer dans le nord, Wallace ne tarda pas à y réunir une nouvelle troupe de patriotes à la tête de laquelle il descendit de ses montagnes, fondit sur les Anglais qui étaient campés sur le Forth, et les tailla en pièces, le 11 sept. 1297. Cette victoire délivra l'Écosse de la présence de ses oppresseurs. Wallace résolut alors de rendre à l'Angleterre tous les maux dont elle avait accablé sa patrie. Il mit tout à feu et à sang sur les frontières, et retourna en Écosse chargé d'un riche butin. Dans leur reconnaissance, ses compatriotes le proclamèrent régent du royaume pendant la captivité du roi Jean Baliol (*voy.*). Cependant à la nouvelle de ces événements, Édouard, qui se trouvait en Flandre, se hâta de repasser en Angleterre et d'y rassembler une armée formidable avec laquelle il attaqua à Falkirk, le 22 juill. 1298, les Écossais commandés par le sénéchal du royaume et Cummyn de Badenok. Pour prévenir de fatales dissensions, Wallace, en effet, avait résigné volontairement son autorité; mais son sacrifice fut inutile. Les Écossais furent complétement battus. Wallace, avec un petit corps de troupes, se retira derrière le Corron et continua à combattre pour la liberté et l'indépendance de sa patrie, même après la conquête qu'Édouard fit de l'Écosse en 1304; mais trahi enfin par un de ses guerriers, il fut conduit à Londres, condamné à mort et exécuté le 23 août 1305. Sa tête resta exposée sur une pique, et son corps, mis en quartiers, fut envoyé dans diffé-

rentes villes de l'Angleterre et de l'Écosse. La mémoire de Wallace vit encore dans les chants de ses compatriotes. Sa vie a été écrite par Harry (Édimb., 1648, et Perth, 1790). X.

WALLENSTEIN (Albert-Wenceslas-Eusèbe de) ou Waldstein (orthographe que conservent ses descendants), célèbre capitaine de la guerre de Trente-Ans (*voy.*), dont Schiller (*voy.*) a su admirablement poétiser la grande figure, était né d'une famille noble protestante au château de Hermanitz, en Bohême, le 15 sept. 1583. Sa jeunesse fut orageuse; ses déportements aux universités d'Altorff et de Padoue, ses études d'astrologie, son changement de religion (car, après avoir fréquenté les écoles des frères Moraves, il fut converti au catholicisme par les jésuites), annonçaient un caractère inquiet et un esprit aventureux. Il entra au service militaire. Marié fort jeune à une veuve vieille et jalouse, il se trouva bientôt, par la mort de sa femme, à la tête d'une brillante fortune et fort bien vu à la cour impériale; on lui conféra le titre de comte et le promut au grade de colonel. Peu de temps après (1617), il épousa en secondes noces la fille du comte de Harrach, favori de l'Empereur. Lorsque éclata la guerre de Trente-Ans, Ferdinand II, qui s'était déjà servi de lui pour combattre les Vénitiens, l'envoya en Bohême contre les révoltés (1618) qui avaient vainement cherché à l'attirer dans leur parti. Il remporta bientôt divers avantages sur Bethlen-Gabor et le comte de Thurn en Moravie. De nombreuses terres en Bohême furent la récompense de sa bravoure jointe à une incontestable habileté. Les fondements de sa grandeur étaient dès lors jetés.

Nommé prince d'Empire et duc de Friedland, Wallenstein proposa à l'Empereur de lever, à ses propres frais, une armée de 30 à 50,000 hommes. En peu de temps il les réunit (1625), guerroya sur l'Elbe contre le comte de Mansfeld, puis en Hongrie contre Bethlen-Gabor et les Turcs. Mansfeld, qui avait aussi repris la campagne en Hongrie, est poursuivi du côté de la Croatie, où il meurt épuisé de fatigues. Débarrassé de cet adversaire, Wallenstein quitte la Hongrie avec une armée décimée, qu'il recrute rapidement, et qu'il jette dans le nord de l'Allemagne, sur les bords de la Baltique, presque sur les confins du Sleswig, dévastant, livrant au pillage de ses 100,000 soldats tous les pays qu'il traverse. Il méconnaît les ordres de l'Empereur; il est roi à la tête de ses hordes, qu'il a tirées du néant et qui n'obéissent qu'à lui seul. A son titre de duc de Friedland, il ajoute celui de duc *de Mecklenbourg;* il se fait qualifier d'*altesse* et froisse par sa hauteur tous les princes d'Allemagne, qui finissent par demander à grands cris sa destitution. Longtemps l'Empereur résiste à leurs importunités; mais à la fin, de guerre lasse, blessé lui-même de la conduite orgueilleuse de son vassal, il lui ordonne de quitter l'armée (sept. 1630).

Wallenstein, calme et résigné, se retire à Prague, où il cache, sous le luxe d'une existence royale, ses projets de vengeance contre son souverain ingrat et contre l'électeur de Bavière, son obligé, qui a travaillé à le perdre dans l'esprit de Ferdinand II. Le moment désiré ne se fit point attendre. Depuis que Christiern IV, roi de Danemark, avait abandonné la cause protestante, un lutteur plus formidable et plus heureux était descendu dans la lice : le roi de Suède, Gustave-Adolphe (*voy.*), marchait de succès en succès. Tilly était battu, l'alarme régnait à Vienne, et l'Empereur se vit forcé (1631) de s'humilier devant le général qu'il venait de renvoyer. Wallenstein s'engage à lever une nouvelle armée, qu'il porte bientôt à 40,000 hommes; avec cet amas d'aventuriers, de déserteurs et de bandits, il se porte sur Prague, occupée par les ennemis, s'en empare et délivre la Bohême. En attendant, Tilly est battu sur le Lech par les Suédois, et l'électeur de Bavière implore en vain le secours de Wallenstein, qui reste sourd aux instances de l'Empereur lui-même. Savourant sa vengeance, il demeure inactif pendant trois mois sous les murs de Nuremberg, en face de Gustave-Adolphe. Celui-ci essaie de prendre d'assaut le camp de son antagoniste; mais, après un affreux massacre, Wallenstein reste maître du terrain, se porte sur Leipzig, dont il s'empare, et livre bataille au roi de Suède dans les

plaines de Lützen (*voy.*), le 6 nov. 1632. On connaît l'issue de ce combat meurtrier, où le roi paya de sa vie la victoire conquise par son armée.

L'année suivante, Wallenstein bat les Suédois près de Steinau en Silésie, force le comte de Thurn à se rendre, et prend ses quartiers d'hiver en Bohême, abandonnant le Rhin et la Souabe aux incursions des généraux suédois.

La patience de l'Empereur était à bout; ce monarque paraissait d'ailleurs fort bien instruit des négociations entamées par Wallenstein avec la Saxe, la Suède et la France. Il ordonne à son général, soupçonné de tramer une défection, de détacher 6,000 hommes du grand corps d'armée et de les faire passer à celui de l'infant d'Espagne. Wallenstein réunit un conseil de guerre à Pilsen (janv. 1634) et lui soumet les ordres de l'Empereur. Les généraux déclarent qu'ils sont inexécutables. « Je n'ai donc qu'à me retirer, » réplique le duc de Friedland. Une terreur panique s'empare de la plupart de ces officiers; alors un confident de Wallenstein profite de leurs dispositions pour leur faire signer un acte dans lequel ils s'engagent à ne point abandonner leur chef, et à ne pas souffrir que l'armée soit éparpillée. Une clause, qui réservait la fidélité due à l'Empereur, disparut, dit-on, dans la copie qu'on présenta à la signature des généraux, après un repas où le vin n'avait pas été ménagé. Les affidés que l'Empereur avait placés auprès de Wallenstein n'attendaient qu'un prétexte pour agir: une proclamation adressée à l'armée mettait le duc de Friedland au ban de l'Empire. Altringer, Gallas, Piccolomini (*voy.*) abandonnent son parti; d'autres officiers généraux, lorsqu'ils eurent connaissance de l'acte criminel qu'on leur avait fait signer, suivirent cet exemple. Wallenstein, détrompé sur son influence réelle, se porte fugitif à Egra (févr. 1634), où il tombe, âgé de 52 ans, assassiné par un capitaine irlandais et six hallebardiers, d'après les ordres formels de l'Empereur, qui portaient de « livrer le général rebelle mort ou vif. »

Ferdinand II fit dire un millier de messes pour le repos de l'âme de Wallenstein, ce qui semblerait indiquer des remords. Un historiographe moderne a essayé de justifier complétement la mémoire de Wallenstein (*voir* ses *Lettres*, publiées par Fœrster, 1828-29, 3 vol.; et sa *Biographie*, par le même auteur, Potsdam, 1834). Récemment encore les descendants de cette illustre famille ont fait valoir, auprès du conseil aulique de Vienne, leurs droits sur les biens *indûment confisqués du duc de Friedland.* Néanmoins il nous paraît douteux que l'histoire disculpe jamais complétement ce caractère énigmatique. Si la trahison de Wallenstein n'est pas prouvée par acte authentique, si l'on ignore jusqu'à quel point il s'était réellement avancé dans sa négociation avec des puissances ennemies qui devaient reconnaître son existence indépendante comme roi de Bohême, du moins son attitude a été tellement équivoque que l'on ne saurait l'admettre au rang de ces héros devant lesquels la postérité s'incline. L. S.

WALLER (Edmond), poëte anglais, connu surtout par ses palinodies (*voy.*), né en 1605 à Colesbill, dans le comté de Warwick, entra dans la Chambre des communes aussitôt après avoir terminé ses études, à l'âge de 17 ans, et se fit de bonne heure un nom par ses essais poétiques. Assis sur les bancs de l'Opposition, dans ce long parlement de 1540, il s'opposa, avec son oncle, aux exigences de la cour, sans prendre d'ailleurs une part active à la guerre de libelles de son parti. Il quitta son siége, lorsque les hostilités éclatèrent. Plus tard, il changea de drapeau et entra dans une conspiration qui avait pour but de soulever Londres. Il fut arrêté, et sauva ses jours en trahissant ses complices qui furent exécutés. Retiré en France, il y vécut plusieurs années du produit de la vente des bijoux de sa femme; puis lorsque cette ressource fut épuisée, il obtint, par l'intermédiaire d'un parent influent, non-seulement la permission de rentrer en Angleterre, mais la restitution de ses biens. Waller consacra dès lors sa muse à célébrer la gloire de son cousin Cromwell. A la restauration, il se mit à encenser Charles II, et ses saillies le rendirent bientôt l'idole de la cour. Jacques II l'honora aussi de sa bienveillance,

et il profita de son influence sur ce prince, pour lui donner de bons conseils. Dans sa vieillesse, il écrivit des poésies religieuses. Il mourut, en 1687, dans sa terre de Beaconsfield. La littérature anglaise n'a rien de comparable, en ce genre, à ses chants érotiques qui pétillent d'esprit, d'enjouement et de finesse. *C. L.*

WALLONS, nom donné aux habitants des provinces méridionales de la Belgique, qui parlent l'idiome wallon ou l'ancien français, que quelques-uns regardent comme un reste de la langue gauloise. La limite que cette langue ne dépasse pas est tracée, vers le nord, par une ligne allant de Calais à Verviers ou à Limbourg, par Saint-Omer, Lille et Tournay. On doit à M. Raoux deux mémoires intéressants sur cet idiome. Les Wallons appartiennent à la souche gréco-latine. On a donné différentes étymologies de leur nom, mais aucune n'est satisfaisante; il est fort vraisemblable que ce mot, comme celui de *Wales* (Galles), n'est qu'un corruption de Gallois. — Les gardes wallonnes, qui formaient autrefois une partie des troupes de la maison du roi d'Espagne, étaient ainsi appelées parce qu'elles se recrutaient dans la Flandre wallonne, dont les Espagnols restèrent longtemps les maîtres. — L'Église française réformée porte encore aujourd'hui, dans certaines contrées des Pays-Bas, le nom d'Église wallonne. X.

WALPOLE (Robert), comte d'Oxford, premier ministre de la Grande-Bretagne pendant plus de 20 ans, et dont le nom est devenu le type de l'habileté gouvernementale poussée à ses dernières limites, naquit à Houghton, le 6 sept. 1674, d'une ancienne famille du comté de Norfolk. Devenu chef de la famille par la mort de son frère aîné, il fut élu membre du parlement en 1700. Nommé successivement conseiller du prince George de Danemark, grand amiral d'Angleterre, secrétaire de la guerre, puis trésorier de la marine, il s'initia par degrés à la science des hommes et des affaires qu'il posséda si complétement. En 1710, son opposition à l'administration tory et son attachement pour le duc de Marlborough lui attirèrent non-seulement la perte de tous ses emplois, mais une condamnation politique pour cause d'abus de confiance et de corruption.

A l'avénement de George Ier, son zèle bien connu pour la succession de Hanovre le fit nommer membre du conseil privé, premier commissaire de la trésorerie et enfin chancelier de l'échiquier. En avril 1817, la division s'introduisit dans le cabinet à propos d'un vote de subsides. Walpole et les principaux whigs se retirèrent des affaires, mais pour y revenir en juin 1720, plus puissants que jamais. L'influence de sir Robert, désormais sans rivale, se révéla, à la cour, par les dignités prodiguées à sa personne et à sa famille, par les pouvoirs extraordinaires dont il fut investi lors des fréquents voyages du roi dans le Hanovre; au parlement, par une majorité tellement compacte que l'Opposition fut quelque temps comme annihilée. Sans être plus corrompu que ses contemporains et ses adversaires, il eut le tort d'ériger la corruption en système de gouvernement. On l'accuse d'avoir dit : « Tout homme a son tarif, » et d'avoir agi en conséquence. Peu à peu on vit s'organiser contre lui une coalition formidable composée des tories et des whigs dissidents avec des chefs tels que Pulteney, Carteret et Chatham. La paix à tout prix, l'alliance française, le droit de visite exercé par l'Espagne sur les vaisseaux anglais, tels furent les principaux griefs articulés contre le premier ministre, et qui offrent une curieuse analogie avec notre polémique contemporaine; enfin la majorité, si longtemps fidèle à Walpole, l'abandonna, et, le 5 février 1742, il donna sa démission après s'être fait conférer la pairie sous le titre de comte d'Oxford. Il mourut trois ans après, poursuivi dans sa retraite par une motion d'accusation qui n'eut pas de suites. Il a paru deux *Histoires du ministère de Walpole*, l'une anonyme, trad. en français, 1764, 3 vol. in-12, l'autre par Coxe, 1798, 3 vol. in-4°.

Horace Walpole, comte d'Oxford, fils du précédent, né le 5 oct. 1717, étudia à Eton et à Cambridge, et voyagea sur le continent de 1739 à 1741. A son retour, il fut nommé membre du par-

lement; mais malgré la haute position qu'occupait encore son père, il ne chercha pas à jouer un rôle politique, et, dans la suite, on ne le vit guère aborder la tribune que deux fois pour défendre la mémoire de sir Robert, et pour tenter quelques efforts en faveur de l'amiral Byng (*voy.*). Possesseur d'un grand nom, d'une immense fortune, il cultiva les lettres et les arts en grand seigneur. Son château de Strawberry-Hill renfermait une magnifique collection de livres, de tableaux, de curiosités et jusqu'à une imprimerie particulière. Horace Walpole s'avisa le premier de raviver, vers le milieu du XVIII^e^ siècle, le goût du gothique et du moyen-âge, si répandu depuis. Son roman du *Château d'Otrante*, publié en 1764, avec un immense succès (trad. en franç. par Eidous), fut, en littérature, ce qu'avait été, en architecture, la construction de Strawberry-Hill. L'auteur, qui mourut le 2 mars 1797, composa un grand nombre d'autres ouvrages, sortis, pour la plupart, de ses presses particulières: *Catalogue des rois et des nobles qui ont écrit*, 1759, 2 vol. in-8°; *Doutes historiques sur la vie et le règne de Richard III*, 1768, in-4° (trad. fr., 1800, in-8°); *Anecdotes de la peinture et de la gravure*, 1761-1771, 4 vol. in-4°; ses *Réminiscences des règnes de George I^er^ et de George II*, trad. depuis en franç., 1826, in-12, parurent, pour la première fois, dans la collection de ses *OEuvres*, 1798, 5 vol. in-4°. Mais de tous les ouvrages d'Horace Walpole, rien n'égale, pour l'intérêt historique et anecdotique, sa *Correspondance*, qui embrasse une période de plus de 60 ans, 1735-1797. Publiée d'abord par fractions, elle a été réunie, en 1840, en 4 vol. in-8°. Depuis, il a paru de *Nouvelles lettres à sir Horace Mann*, 1843-44, 4 vol. in-8°. On n'y trouve point celles écrites à M^me^ du Deffant (*voy.*). On sait que les *Lettres* de cette dernière ont été publiées à Londres, 1810, 4 vol. in-12, sur les originaux conservés par Walpole. On annonce du même auteur des *Mémoires sur Georges III*, qui feront suite à ceux publiés *Sur les dix dernières années du règne de Georges II*, 1822, 2 vol. in-4° (trad. fr. par Coben, 1823, 2 vol. in-8°). R-Y.

WARBECK (PERKIN, c'est-à-dire *petit Pierre*), nom d'un prétendant à la couronne d'Angleterre, sous Henri VII (*voy.*). Il se donnait pour Édouard IV, que le tyran Richard III (*voy.* ces noms) avait fait mourir à la Tour de Londres, d'après une croyance générale, mais qui n'a pas cependant tous les caractères de la certitude. Pris en 1498, Perkin Warbeck obtint grâce de la vie, mais fut enfermé dans la même Tour. Là il connut le comte de Warwick (*voy.* DUDLEY), et, impliqué dans la conjuration dont on accusait ce dernier, il fut exécuté vers l'an 1500. X.

WARBURTON (GUILLAUME), un des théologiens les plus savants de l'Angleterre, naquit en 1698, à Newark, dans le comté de Nottingham. Destiné au barreau par son père, il renonça à cette carrière pour embrasser l'état ecclésiastique, et il obtint, en 1728, la cure de Brand-Broughton. Quelques années après parut son traité *De l'alliance entre l'Église et l'État*, production fort remarquable qui eut beaucoup de succès, et qui fut suivie de la publication de *La divine mission de Moïse*, où l'auteur dépensa une immense érudition à prouver que la législation mosaïque est la seule qui ne s'appuie pas sur la doctrine de l'immortalité de l'âme et d'une rémunération future. Cette assertion, qui passa alors pour un énorme paradoxe, lui attira de vives attaques auxquelles il répondit avec violence. Il augmenta encore le nombre de ses ennemis en prenant la défense de l'*Essai sur l'homme* de Pope; mais il gagna l'amitié du célèbre poëte qui jusqu'à sa mort lui voua la plus sincère affection. Malgré sa réputation littéraire, Warburton ne fut élevé aux dignités de l'Église que dans un âge assez avancé. Il obtint le siége épiscopal de Glocester en 1759. La douleur que lui causa la mort de son fils unique le conduisit au tombeau, le 7 juin 1779. Ses nombreux ouvrages ont été publiés à Londres en 1788, en 6 vol. in-4°, auxquels on en a joint depuis un 7^e^ contenant sa biographie. On lui doit aussi des éditions annotées de Pope et de Shakspeare. E. H-G.

WARNEFRIED (PAUL), plus connu sous le nom de *Paul Diacre*, naquit vers

740, à Cividad, dans le Frioul. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut ordonné diacre d'Aquilée à l'âge de 22 ans. Didier, roi des Lombards, l'ayant nommé son notaire ou chancelier, il resta fidèle à ce prince dans la mauvaise fortune et l'accompagna en France, où Charlemagne se l'attacha par ses bienfaits. Quelques historiens prétendent que Warnefried, ayant trempé dans une conspiration contre l'empereur, fut exilé dans l'île de Tramiti : ce qui est certain, c'est qu'il se retira, sur la fin de ses jours, dans le monastère du Mont-Cassin où il expira l'an 790 selon dom Calmet, dix ans plus tard selon d'autres. Paul Diacre est regardé à juste titre comme le meilleur historien de son siècle. On a de lui, en langue latine, une *Vie de Grégoire-le-Grand*, une *Histoire mêlée*, *Six livres des gestes des Lombards*, son meilleur ouvrage, et quelques autres écrits moins importants qui ont été insérés en différents recueils. X.

WARSOVIE, *voy.* VARSOVIE.

WARTBOURG, vieux castel situé au milieu des montagnes de la Thuringe, dans un site extrêmement pittoresque, à une demi-lieue d'Eisenach (grand-duché de Weimar). Ancienne résidence des landgraves, ce château fut témoin d'un grand nombre de joûtes et tournois qui eurent lieu à la cour de Hermann I^er^, landgrave de Thuringe (*voy.*), et à celle du margrave Henri l'Illustre. C'est à la même époque que se rapporte la *guerre de la Wartbourg*, vieux poëme tudesque qui chante la lutte poétique entre Henri d'Ofterdingen, Gauthier ou Walther von der Vogelweide et d'autres troubadours allemands, au sujet des qualités des princes protecteurs et patrons de chacun d'entre eux. Ce poëme, d'une valeur médiocre, a été quelquefois attribué à Wolfram d'Eschenbach (*voy.*), un des juges du concours; dans tous les cas, il paraît avoir été composé vers la fin du XIII^e^ siècle, et se rapporter à un événement historique réel. Beaucoup d'autres faits se rattachent au château de Wartbourg, mais aucun n'a la même importance que la traduction de la Bible en langue allemande qui y fut entreprise par Luther (*voy.*) pendant le séjour forcé qu'il y fit, sous le nom de chevalier Georges (*Junker Jœrg*), du 4 mai 1521 au 6 mars de l'année suivante. Néanmoins une mention au moins est due à la fameuse *fête de la Wartbourg*, à laquelle les étudiants d'Iéna convièrent, en 1817, année du 3^e^ jubilé de la réformation, leurs camarades de toutes les autres universités allemandes, et qui fut en effet célébrée le 18 octobre, jour anniversaire de la bataille de Leipzig. Tout se passa avec convenance et dignité dans cette espèce de pèlerinage d'Eisenach à la Wartbourg, fait par plusieurs centaines d'étudiants, qui suivaient la bannière tricolore (noir, rouge et or) de la Burschenschaft d'Iéna, devenue depuis le symbole de l'unité allemande. La religion présida à la solennité; l'amour de la commune patrie, le désir de la conciliation et de la fraternité entre toutes ses parties, furent les principaux sujets des discours prononcés. On prit l'engagement public de s'efforcer d'acquérir *toutes les vertus humaines et nationales;* on chanta des cantiques à la louange de Dieu, et notamment le beau chant choral de Luther *Ein' veste Burg ist unser Gott;* puis, dans un banquet où régnèrent l'abandon et la cordialité, on porta des toasts à tous les noms et à tous les souvenirs chers à cette jeunesse enthousiaste au milieu de laquelle siégeaient aussi quelques-uns de ses professeurs. Mais comme en même temps, vers le soir, on brûla certains livres et certains symboles, comme cette manifestation produisit une assez grande exaltation parmi ces jeunes têtes, et que d'ailleurs Sand (*voy.*), le meurtrier de Kotzebue, s'était trouvé dans leurs rangs, on en prit prétexte pour la dénigrer, pour en faire le point de départ des menées démagogiques (*voy.*) en Allemagne, et pour soumettre à d'injustes poursuites un grand nombre de ceux qui y avaient pris part. Ces vaines terreurs sont aujourd'hui passées, mais la fête de la Wartbourg est restée dans les souvenirs des Allemands comme une des journées dont ils dateront à l'avenir l'ère de l'unité et de la liberté de leur patrie. S.

WARTENBOURG (AFFAIRE DE), 3 octobre 1813, *voy.* YORK. Wartenbourg est un village de la Saxe prussienne, régence de Mersebourg, sur la rive gauche de l'Elbe.

WARWICK, comté du centre de l'Angleterre, ayant une superficie de 42 ½ milles carrés géogr. et une population de 338,000 habitants qui s'occupent d'agriculture, de l'éducation des bestiaux, de pêche et d'industrie. Il est arrosé par l'Avon, sur les bords duquel est bâtie la capitale, *Warwick*, jolie petite ville de 11,400 âmes, avec de nombreuses fabriques. Au haut d'un rocher qui la domine s'élève le château des comtes de Warwick, un des plus beaux restes du moyen-âge.

Le titre de comte de Warwick a été porté par des personnages appartenant à plusieurs familles différentes. Nous ne parlerons que des plus remarquables.

Gui de Warwick, surnommé *l'Hercule anglais*, le premier dont l'histoire fasse mention, se rendit célèbre par sa taille et sa force prodigieuse, ainsi que par ses exploits dans les guerres contre les Danois. — Richard Beauchamp, comte de Warwick, fut le favori de Henri V. Ce prince le choisit, en 1414, pour représenter l'Angleterre au concile de Constance, et, en 1422, il le nomma, sur son lit de mort, gouverneur de son fils Henri VI. Warwick s'était déjà signalé parmi les plus habiles généraux de l'armée anglaise. Lorsque la fortune commença à se déclarer contre les Anglais, il amena son pupille à Rouen, et là il ne rougit pas de diriger lui-même l'odieux procès de la pucelle d'Orléans. Après avoir fait couronner Henri VI à Saint-Denis, il retourna avec lui en Angleterre et continua à prendre une grande part à la direction du gouvernement. Nommé régent de France en 1437, il essaya vainement de rétablir les affaires des Anglais, et sa mort seule, arrivée à Rouen en 1439, lui évita la douleur d'être témoin de leur expulsion.

Richard Nevill, comte de Warwick, le plus célèbre de ceux qui ont porté ce titre, avait épousé Anne de Beauchamp, fille de Richard dont il vient d'être question. Dans la guerre des Deux-Roses (*voy.*), il embrassa le parti du duc d'York, son beau-frère, et lui prêta un puissant appui. Le 31 mai 1455, il remporta à Saint-Albans une victoire complète sur l'armée du roi qui fut fait prisonnier. Le duc d'York fut nommé protecteur du royaume et Warwick gouverneur de Calais, où il se comporta presque en souverain indépendant. En 1460, il fut ramené en Angleterre par les troubles auxquels ce pays était en proie : il entra sans résistance à Londres, et livra bataille, le 19 juillet, à l'armée du roi sous les murs de Northampton. La victoire fut complète, et le monarque tomba encore une fois entre ses mains; mais il fut repris par les siens à la bataille de Wakefield. L'année suivante, Warwick, après avoir forcé la reine à lever le siége de Londres, fit couronner Édouard d'York sous le nom d'Édouard IV, et la sanglante bataille de Tautown ayant remis Henri VI (*voy.* ces noms) en son pouvoir, il l'enferma à la Tour de Londres, tandis que la reine Marguerite s'enfuyait en France. Édouard se laissa diriger d'abord par les conseils de l'habile capitaine à qui il devait la couronne, mais la bonne harmonie ne subsista pas longtemps entre eux. Irrité du mariage d'Édouard avec Élisabeth Woodwille et voyant son influence menacée par les parents de la jeune reine, Warwick se laissa séduire par les caresses de Louis XI, à la cour duquel il trouva un asile lorsque, finalement obligé de fuir avec le duc de Clarence, il ne put rentrer dans la ville de Calais dont son lieutenant lui ferma le port. Le roi de France ménagea une réconciliation entre lui et la reine Marguerite ; un traité s'ensuivit, et le jeune Édouard de Lancastre épousa la seconde fille du comte. Warwick débarqua bientôt après à Darmouth. En quelques jours, sa renommée réunit sous ses drapeaux 60,000 hommes, et Édouard IV n'eut d'autre parti à prendre que de s'enfuir précipitamment en Hollande. Le *faiseur de rois* marcha sur Londres, tira de la Tour le roi Henri VI, et le présenta au peuple en demandant à genoux pardon à Dieu et à la nation d'avoir détrôné un si bon prince. Le parlement le nomma gouverneur du royaume. Mais sur ces entrefaites Édouard reparut en Angleterre ; Londres lui ouvrit ses portes, et la bataille de Barnet, le 18 avril 1471, acheva la ruine de la maison de Lancastre. Warwick périt dans la mêlée.

Dans le siècle suivant, le titre de comte de Warwick fut donné à John Dudley (*voy.*) qui le perdit par sa condamnation pour haute trahison. Un autre Dudley en fut investi en 1567, et, conféré encore une fois en 1618, ce titre s'éteignit définitivement en 1759. Cependant aujourd'hui même la famille Greville est en possession du titre de comte de Warwick et Brooke. X.

WASA, ancien château dans la province d'Upland, à 3 milles de Stockholm, berceau de la famille de même nom qui, par suite de l'élévation au trône de l'illustre Gustave Wasa, a longtemps régné sur la Suède (*voy.* ce mot, T. XXI, p. 543, et Gustave Ier, T. XIII, p. 322). Le dernier rejeton de cette souche illustre en Suède, la princesse Sophie-Albertine, sœur de Gustave III et de Charles XIII, nièce de Frédéric-le-Grand, et dernière supérieure de l'abbaye de Quedlinbourg, est morte à Stockholm le 17 mai 1829. Depuis cette époque, le fils de l'ex-roi de Suède Gustave IV (*voy.*) a pris le titre de prince de Wasa. *C. L.*

WASHINGTON. La famille de ce nom, originaire du comté de Durham, était connue en Angleterre depuis le XIIIe siècle, lorsqu'en 1657 deux de ses membres, John et Lawrence, émigrèrent en Virginie. George Washington fut l'arrière-petit-fils de John. Né le 22 févr. 1732, il était le 3e des cinq enfants qui, à la mort prématurée du père, se partagèrent son patrimoine. Fils de planteur, planteur lui-même, il fut de bonne heure voué à ces intérêts, à ces habitudes, à cette vie agricole qui faisaient la vigueur de la société américaine. Après une éducation toute pratique, dirigée surtout vers l'étude de la géométrie, il exerça pendant trois ans la profession d'arpenteur, dont on comprendrait mal l'importance et la dignité si l'on ne se souvenait qu'en Amérique elle servait d'introduction à la civilisation dans les vastes espaces qui lui restaient à conquérir. Cette existence, mêlée de régularité et d'aventures, plaisait singulièrement au jeune Washington, et le général profita plus tard des courses de l'arpenteur. De là à la vie militaire, il n'y avait qu'un pas. Déjà, quelques années auparavant, il avait renoncé, sur les instances de sa mère, à la marine, pour laquelle il avait obtenu un brevet d'aspirant. Mais, en 1751, il accepta le grade de major de milices que lui conféra le gouvernement de sa province natale. Organiser des recrues, mettre les frontières en état de défense, négocier, et combattre dans l'occasion, avec les Français et les Indiens qui les menaçaient*, telles étaient les fonctions, plus utiles que brillantes, dont il s'acquitta de manière à mériter bientôt, avec le titre de colonel, le commandement en chef des forces de la Virginie. En 1759, Washington quitta le service militaire, se maria et fut élu membre de la chambre des bourgeois. Alors il partagea son temps entre la vie de planteur, dans son domaine de Montvernon, et les nouvelles fonctions législatives dont il venait d'être investi. Dès le premier moment, la cause de la révolution trouva en lui un partisan résolu. Il s'associa, avec le calme de son caractère, mais en même temps avec la fermeté d'une inébranlable conviction, aux résistances que provoquèrent l'acte du timbre et les mesures qui en furent la suite (*voy.* États-Unis, T. X, p. 158). Délégué à la première et à la seconde convention de la Virginie, il fut, en 1774, membre du congrès national. C'est alors que le célèbre orateur et patriote Patrick Henry (*voy.*) répondait à ceux qui lui demandaient quel était le premier homme du congrès : « Si vous parlez d'éloquence, M. Rutledge, de la Caroline du sud, est le plus grand orateur ; mais si vous parlez de solide connaissance des choses et de jugement sain, le colonel Washington est incontestablement le plus grand homme de l'assemblée. »

C'est ainsi que Washington, quand le jour de la lutte arriva, se vit désigné par les suffrages de tous pour commander en chef les forces américaines, et que le planteur virginien, sans effort de sa part, sans surprise de la part des autres, trouva en lui ces facultés puissantes qui devaient suffire à la conduite des armées et à la fondation d'un gouvernement. Quand il

(*) C'est dans une de ces rencontres que fut tué l'officier français de Jumonville, sur la mort duquel Thomas composa un poëme.

prit le commandement (15 juin 1775), l'armée assemblée devant Boston ne s'élevait pas à plus de 14,000 hommes, presque sans munitions de guerre, avec un armement incomplet, sans ingénieurs, sans artillerie, sans magasins, enfin, ce qui était plus déplorable, sans discipline. Il fallait réunir en faisceau les forces de 13 états jusqu'alors distincts, triompher des jalousies locales, des méfiances, des découragements, des trahisons; il fallait, de son camp, correspondre sans cesse avec le congrès, non-seulement pour assurer aux soldats des moyens d'agir, mais encore pour le rassurer lui-même dans sa marche incertaine. C'est au milieu de ces préoccupations que le général américain devait combattre un ennemi presque toujours supérieur en nombre. Washington s'empare de Boston au bout d'un an de siége. De là, pendant que le congrès proclame l'indépendance des États-Unis (4 juillet 1776), il se rend à New-York, sauve les restes de l'armée du général Putnam battu à Brooklyn, évacue la ville qu'il ne peut défendre, lutte pendant quatre mois, avec des troupes décimées par la désertion et les maladies, contre toutes les forces de Howe et de Cornwallis (*voy.*), ranime le courage abattu des siens en reprenant subitement l'offensive à Trenton et à Princeton, et gagne deux batailles en huit jours. Il force les deux généraux ennemis à abandonner le New-Jersey et rend Philadelphie au congrès national qui, retiré à Baltimore, avait investi Washington d'une dictature militaire de six mois. L'année suivante, il essuie, à Brandywine, un échec qu'il venge bientôt par la victoire de Monmouth. Secondé par le jeune marquis de La Fayette (*voy.*) qui, depuis 1777, servait sous lui en qualité de volontaire, il apaise la querelle élevée entre les Américains et les Français leurs auxiliaires, retient sous les drapeaux ses officiers mécontents, conserve Westpoint, enlève Stonypoint dans le Connecticut, reprend New-Port et Rhode-Island. Réduit à une longue inaction par le mauvais état de ses troupes, par la lenteur des levées et les divisions des provinces, il profite de ce temps pour instituer une banque à Philadelphie, et, grâce à une prudente sévérité, rétablit la discipline dans l'armée. L'arrivée d'une escadre française (*voy.* Grasse) et des secours que La Fayette était allé solliciter lui-même près du cabinet de Versailles mettent le général américain en état de reprendre l'offensive, et la prise de Yorktown, vainement défendue par Cornwallis, décide enfin du succès de cette guerre de neuf ans (*voy.* T. X, p. 160), où Washington avait été aussi admirable par sa persévérance à lutter contre les revers que par ses victoires.

La guerre terminée, il résigna ses pouvoirs, et, reprenant la vie de planteur, resta pendant quelques années spectateur tranquille, mais non indifférent, des efforts laborieux que faisait son pays pour achever par la politique la tâche commencée par les armes. En 1787, la convention nationale, assemblée à Philadelphie pour réformer le gouvernement fédéral, choisit Washington pour président, et, le 30 avril 1789, au moment où s'ouvrait à Paris l'Assemblée constituante, le même Washington, élu par un suffrage unanime, acceptait, comme président de la république, la nouvelle tâche de fonder en fait le gouvernement qu'une constitution née de la veille venait de décréter. Quatre ans plus tard, il était réélu à la même unanimité; mais ces huit années de pouvoir, pendant lesquelles il releva l'agriculture, le commerce, fonda le crédit américain au dedans et la politique américaine au dehors, ne furent pas pour lui sans amertume. Passionné pour la liberté et l'indépendance de son pays, mais partisan d'une autorité centrale forte et respectée, il eut à lutter contre un parti qui prêchait la propagande et le fractionnement des provinces. La neutralité qu'il maintint entre l'Angleterre et la France, le traité qu'il conclut avec la première de ces puissances, lui attirèrent des attaques dont l'incroyable injustice faillit plus d'une fois troubler sa sérénité*. Aussi le terme de sa seconde

(*) « Je ne croyais pas, je n'imaginais pas, écrivait-il à Jefferson, jusqu'aces derniers temps, qu'il fût, je ne dis pas probable, mais possible que, pendant que je me livrais aux plus pénibles efforts pour établir une politique nationale, une politique à nous, et pour préserver le pays des

présidence arrivé, malgré des témoignages universels de sympathie et de regret, il se retira dans son domaine de Montvernon, dont il ne sortit qu'un moment, l'année suivante, au bruit d'une guerre avec la France, et y mourut le 14 déc. 1799. Sa mort fut regardée comme une calamité publique : tous les citoyens des États-Unis portèrent le deuil pendant un mois, et le congrès décréta qu'un monument serait élevé en son honneur dans la ville fédérale, qui prit le nom de Washington (*voy.* l'art. suivant). Bonaparte fit prononcer son éloge par Fontanes dans l'église des Invalides; mais on peut dire que cet éloge est tout entier dans les paroles que prononça un membre du congrès en apprenant la mort de Washington : « Il a plu à la divine Providence de retirer du milieu de nous un homme, le premier dans la paix, le premier dans la guerre, le premier dans les affections de son pays. »—La *Vie de Washington*, écrite par Marshall, a été trad. en français par Henri, Paris, 1807, 5 vol. in-8°. On en a une autre composée par le D^r^ Ramsay et trad. également en français, Paris, 1811, in-8°. Mais le plus beau monument littéraire élevé à sa mémoire est la *Collection de ses écrits* publiée à Boston par ordre du congrès et par les soins de M. J. Sparks, en 12 vol. gr. in-8°, de 1834 à 1837, trad. en français, Paris, 1840, 6 vol. in-8°, et précédée d'une *Introduction* par M. Guizot. R-Y.

WASHINGTON, la capitale fédérale des États-Unis, est située sur une langue de terre formée par deux bras du Potomac, à environ 26 milles de son embouchure, dans le district de Colombie. Lorsque le besoin d'une capitale de l'Union se fit sentir en 1790, les états de Maryland et de Virginie cédèrent pour la bâtir un emplacement situé à peu près au centre de la république, à 280 milles anglais de la mer, et l'on décida qu'elle porterait le nom du libérateur de l'Amérique. La ville de Washington est construite sur un plan régulier; si elle était achevée, ce serait une des plus belles villes du globe. Les environs sont magnifiques; les rues transversales, larges de 70 à 100 pieds, comme les rues principales dont la largeur est de 130 à 160 pieds, sont toutes tirées au cordeau; les places publiques sont vastes et d'un aspect majestueux; les maisons, dans le goût le plus moderne, offrent une parfaite symétrie; les bâtiments publics, tels que la prison et les casernes, sont exécutés dans des proportions grandioses. Cette ville, qui ne comptait, en 1800, que 3,210 hab., en avait 23,364 en 1840. Le port de Georgetown, avec 8,400 âmes et une université catholique, n'en est séparé que par un bras du fleuve. Les rues sont coupées par des avenues qui portent les noms des états de l'Union; en quelques endroits, elles ne sont indiquées que par des rangées de peupliers d'Italie. Washington n'a pas moins de vingt églises consacrées aux différents cultes. Depuis 1800, elle est le siége du congrès, du corps diplomatique et de toutes les administrations centrales. Elle possède une bibliothèque, un observatoire, l'Institut national, une société de médecine et d'autres sociétés scientifiques, plusieurs écoles publiques, etc. L'industrie et le commerce y sont florissants. Le port peut recevoir de grands bâtiments. Le 24 août 1814, Washington eut le malheur de tomber au pouvoir des Anglais qui pillèrent les caisses publiques, détruisirent les édifices et jusqu'aux ponts sur le Potomac. Mais, à la conclusion de la paix, elle fut rebâtie avec plus de magnificence qu'auparavant. Le nouveau Capitole, où le congrès s'assemble, est situé sur une colline; il a 350 pieds de longueur, 121 de profondeur et, avec la coupole, 120 de hauteur. Un portique d'ordre corinthien décore la façade du bâtiment principal qui en forme la rotonde, décorée de bas-reliefs et de quatre tableaux de Trumbull, dont les sujets sont tirés de l'histoire de l'Union. C'est dans l'aile septentrionale que se trouve la salle du sénat, amphithéâtre de 74 pieds de long sur 42 de haut, ainsi que celle des représentants, longue de 95 pieds et haute

horreurs de la guerre, tous les actes de mon administration seraient torturés, défigurés de la façon à la fois la plus grossière et la plus insidieuse, et en termes si exagérés, si indécents, qu'à peine pourrait-on les appliquer à un Néron, à un malfaiteur notoire, ou même à un filou vulgaire. »

de 60. La coupole est soutenue par 26 colonnes de marbre d'Amérique. Une statue colossale de la liberté et une statue de l'histoire décorent cette salle. Sous la salle du sénat se trouve celle où s'assemble la cour suprême de l'Union. *C. L.*

WASHINGTON (ILES), *voy.* MARQUISES (*îles*).

WATERLOO (BATAILLE DE), OU DE MONT-SAINT-JEAN, ou aussi DE BELLE-ALLIANCE, noms que les Anglais, les Français et les Prussiens, suivant leurs positions respectives ou le but qu'il s'agissait d'atteindre, donnèrent à la lutte meurtrière et décisive du 18 juin 1815, qui termina les Cent-Jours (*voy.*) et ruina irrévocablement les espérances de Napoléon.

Le village de Waterloo est situé, ainsi que les autres localités indiquées, dans la province belge du Brabant méridional, à environ 4 lieues de Bruxelles.

Après les combats de Ligny (*voy.*) et des Quatre-Bras, 16 juin 1815, l'armée française et l'armée alliée se trouvaient dans les positions suivantes : le 3e corps français bivouaquait en avant de Saint-Amand, le 4e corps en avant de Ligny, le maréchal Grouchy à Sombref, la garde impériale sur les hauteurs de Bry, la cavalerie légère poussait ses avant-postes jusque sur la chaussée de Namur, le 6e corps était en réserve derrière Ligny ; Blücher battait en retraite sur Wavre en deux colonnes, l'une par Tilly, l'autre par Gembloux, où il fut rejoint par les troupes encore fraîches du corps de Bulow; le duc de Wellington (*voy.* tous ces noms) passa la nuit aux Quatre-Bras, où lui arrivaient à chaque instant de nouvelles troupes harassées de fatigue. Le 17, à la pointe du jour, Pajol se mit à la poursuite des Prussiens. Ney devait de bonne heure attaquer les Quatre-Bras, secondé par un mouvement du comte de Lobau. Jusqu'à midi l'empereur attendit vainement des nouvelles du prince de la Moskowa. Enfin il ordonna au maréchal Grouchy de se mettre, avec 34,000 hommes et 108 pièces de canon, à la recherche des Prussiens, qui devaient s'être repliés vers Namur et sur la Meuse, lui prescrivant de les combattre dès qu'il les aurait joints, de ne les perdre jamais de vue, et de correspondre avec lui par la route qui conduit de Namur aux Quatre-Bras. Napoléon se porta de sa personne vers ce dernier point qu'il devait croire occupé par ses troupes ; car il supposait les Anglais en retraite vers Bruxelles. Le corps du comte de Lobau était trop faible pour commencer l'attaque. Il fallut attendre du renfort. Cette lenteur rendit la journée stérile. Le temps devint excessivement mauvais. Cependant l'arrière-garde anglaise perdit du terrain; mais à six heures du soir, on reconnut que l'armée entière prenait position en avant de la forêt de Soignes. A 4 heures, le maréchal Grouchy était arrivé à Gembloux. Un violent orage avait détrempé les chemins, l'artillerie avançait avec peine : le maréchal crut devoir s'y arrêter. A deux heures de la nuit, il apprend que des troupes prussiennes se dirigent vers Wavre et Louvain : il en donne avis à l'empereur qui l'engage à marcher aussitôt sur Wavre, afin de se rapprocher de lui.

Mais Wellington, à la tête de 90,000 hommes et 255 pièces de canon, avait pris son quartier général à Waterloo, et 75,000 Prussiens s'étaient ralliés à Wavre. Napoléon avait sous la main 69,000 hommes et 242 pièces d'artillerie. Pendant la nuit, il prit des dispositions pour l'attaque du lendemain. Le matin le ciel s'éclaircit. L'armée anglo-batave était en bataille à cheval sur la chaussée de Charleroi à Bruxelles, couronnant un assez beau plateau. La droite était composée des 1re et 2e divisions anglaises et de la division de Brunswic commandées par les généraux Cook et Clinton; le centre était composé de la 3e division anglaise et des 1re et 2e divisions néerlandaises, commandées par les généraux Alten, Collaert et Chassé; la gauche était formée des 5e et 6e divisions anglaises et de la 3e division néerlandaise, commandées par les généraux Picton, Lambert et Perchoncher. Des détachements de cavalerie anglaise s'étendaient en flanqueurs sur les extrémités des ailes. La réserve était rangée en avant de Mont-Saint-Jean, village où se bifurquent les routes de Charleroi et de Nivelle à Bruxelles.

Vers 9 heures, l'armée française s'é-

branla sur onze colonnes. A 10 heures et demie, chaque corps se trouvait à sa place, en ligne vis-à-vis de l'armée anglaise, le centre à la ferme de la Belle-Alliance, et les ailes s'étendant depuis la route de Nivelle à Bruxelles jusqu'à Frischermont. L'empereur parcourut les rangs; l'enthousiasme éclatait partout. La division du prince Jérôme engagea la fusillade, sur la gauche, au bois d'Hougomont. L'artillerie des généraux Reille et Kellermann le seconda, ainsi que la division du général Foy; le bois fut plusieurs fois pris et repris, et les Français en restèrent définitivement maîtres. Au moment où Ney allait attaquer le centre, on aperçut à droite, sur les hauteurs de Saint-Lambert, un corps d'armée. On sut bientôt que c'était l'avant-garde de Bulow, qui commandait le 4e corps d'armée prussien. Un ordre est aussitôt expédié par le maréchal Soult, major-général, au maréchal Grouchy, qui lui enjoint de marcher de suite sur Saint-Lambert, et de prendre à dos les Prussiens. En attendant, le comte de Lobau dut partir pour arrêter et contenir l'armée qui paraissait. Ney (*voy.*) reçut l'ordre de s'emparer de la ferme de la Haye-Sainte, pour couper la communication entre Wellington et le renfort qui lui arrivait* : il était environ midi. Diverses charges de cavalerie et d'infanterie eurent lieu; après 3 heures de combat, l'infanterie française occupait la Haie, les 6e et 5e divisions anglaises étaient détruites et le général Picton était mort à son poste. L'empereur avait perdu à ses côtés le général Devaux, commandant l'artillerie de la garde; le général Lallemand lui succéda. Déjà l'armée anglaise avait de la peine à tenir; mais le général Bulow vint alors faire en sa faveur une puissante diversion.

Il ne tarda pas en effet à engager la canonnade avec le comte de Lobau, que l'empereur fit soutenir. Les Français parvinrent à refouler les Prussiens; mais ceux-ci ne cessèrent d'inquiéter les derrières de l'armée française. Néanmoins les Anglais avaient été acculés sur leur droite; Kellermann s'était porté contre eux à la tête de ses cuirassiers. Une division de grosse cavalerie de la garde, commandée par le général Guyot, suivit ce mouvement sans en avoir reçu l'ordre. L'empereur allait être ainsi privé de sa réserve, qui tant de fois avait achevé de lui assurer la victoire. Il voulut faire rappeler ce corps; mais il était déjà engagé. La cavalerie française fit alors des prodiges de valeur, culbutant la cavalerie ennemie, enfonçant les carrés d'infanterie, s'emparant de 60 bouches à feu. La brigade Ponsonby, chargée par les lanciers, fut enfoncée et perdit son brave chef; le prince d'Orange, grièvement blessé, fut sur le point d'être pris; enfin, à 7 heures du soir, la bataille paraissait gagnée.

On était cependant toujours sans nouvelles du maréchal Grouchy. Parti fort tard de Gembloux pour Wavre, il avait entendu en route la canonnade de Waterloo. Bien que le commandant de l'artillerie déclarât que le chemin était impraticable, plusieurs généraux opinaient pour marcher vers le champ de bataille où Blücher avait peut-être rejoint les Anglais. Le maréchal interpréta ses ordres différemment : il pensa que Blücher était à Wavre avec toutes ses forces (1er corps d'armée prussien), et que c'était là que ses instructions lui ordonnaient de l'attaquer. Il continua donc sa route, et arriva à 4 heures seulement à Wavre. Vandamme était déjà engagé avec les Prussiens dans la ville. Deux heures furent encore perdues en dispositions. Lorsque le maréchal reçut l'ordre positif, écrit à 1 heure de l'après-midi, de marcher sur Saint-Lambert, de se rapprocher de Napoléon et d'empêcher qu'aucun corps ennemi ne se mît entre eux, ses troupes n'étaient plus disponibles. Blücher, qui ne s'était pas vu poursuivi, avait rallié ses soldats à Wavre, et avait offert au duc de Wellington de se réunir à lui. Il avait détaché d'abord le corps de Bulow sur Saint-Lambert; puis, laissant le général Thielmann à Wavre, il avait dirigé le général Pirch avec 18,000 hommes sur Lasne, et s'était mis lui-même en route sur Ohain, avec le corps du général Ziethen, réduit à 13,000 hommes. A six heures du soir, il se réunit avec la brigade de cavalerie anglaise dis-

(*) Dès le début de la campagne, Napoléon avait eu pour but d'empêcher la jonction des deux armées. S.

séminée en flanqueurs sur la gauche. C'est là qu'il apprit que le maréchal Grouchy attaquait Wavre. Il envoya au général Thielmann l'ordre de tenir le plus longtemps possible et de se replier au besoin sur lui. L'arrivée de Blücher rétablissait les communications de Bulow avec Wellington. L'empereur avait réuni sa garde devant la ferme de la Belle-Alliance. La cavalerie française, maîtresse du plateau, avait su s'y maintenir; quelque hésitation s'y fit sentir quand elle vit déboucher l'armée de Blücher. L'empereur s'avança lui-même alors vers la Haye-Sainte. Le général Friant (*voy.*) reçut l'ordre de se porter au-devant de l'attaque de l'ennemi. La cavalerie chargea de nouveau les Anglais. Tout paraissait décidé; mais Blücher, arrivant à la Haye, culbuta le corps qui la défendait, quatre fois plus faible à la vérité, et où se fit entendre, dit-on, le malheureux cri de « Sauve qui peut! » Cette trouée faite dans la ligne française, la cavalerie ennemie inonda le champ de bataille. Bulow marcha en avant. Les Anglais se reformèrent. La cohue devint extrême. Napoléon ordonna un changement de front: la garde manœuvra avec son intrépidité ordinaire, mais les troupes, exténuées par huit heures de combat, ne purent résister à la cavalerie alliée : elles se débandèrent; alors on forma les carrés, et les escadrons de service auprès de l'empereur durent charger les Prussiens. Une brigade de cavalerie anglaise, forte de 2,000 chevaux, venant d'Ohain, se jeta entre le général Reille et la garde. Le désordre fut bientôt à son comble. Napoléon n'eut que le temps de se réfugier dans un carré (*voy.* Cambronne). La nuit vint augmenter la confusion. La déroute fut complète. L'empereur, avec la garde, se mit en retraite à travers champs : quatre pièces tirèrent encore d'un mamelon où Napoléon resta quelque temps : à la dernière décharge, elles blessèrent lord Paget, général de la cavalerie anglaise. L'état-major gagna la petite ville de Genappe, espérant y rallier les fuyards. Tout fut inutile. Il ne restait plus que quelques débris de cette armée qui s'était vu arracher si subitement une victoire qu'elle avait été tant de fois près de saisir dans la journée. D'un autre côté, le maréchal Grouchy avait battu le général Thielmann à Wavre, où le comte Gérard avait été blessé en forçant le passage de la Dyle. Apprenant le désastre de Waterloo, il ramena son corps d'armée encore intact en France, par Namur, et vint se rallier à Laon. Mais les destins étaient accomplis. La défection était dans tous les rangs. Napoléon dut quitter la France pour aller mourir prisonnier sur un rocher.

Telle fut cette fatale journée de Waterloo, qui coûta près de 50,000 hommes aux deux armées : la perte fut presque égale des deux côtés. Douze généraux anglais avaient été tués ou blessés : les Hollandais avaient perdu 3 généraux. Les généraux français Duhesme et Mouton avaient été faits prisonniers : le premier fut assassiné par un hussard de Brunswic. Cambronne était resté pour mort sur le champ de bataille. Pour expliquer le funeste résultat de cette lutte, il suffirait peut-être de se rappeler la mauvaise disposition d'esprit des troupes réunies, comme on sait, à la hâte, fatiguées par des marches précipitées, ayant à peine eu le temps de se familiariser avec les chefs qui les commandaient ou craignant toujours d'y reconnaître des traîtres, manquant enfin de confiance en des capitaines qui avaient servi la première restauration : de là ces mouvements précipités de certains chefs secondaires, entraînés par l'ardeur du soldat, qui furent cause de tant de maux irréparables, et qui contrastaient singulièrement avec la déplorable hésitation des commandants supérieurs ne sachant plus deviner comme autrefois les ordres donnés à demi par le génie qui les dirigeait. L. L.

WATT (James), un de ceux à qui la machine à vapeur (*voy.*) doit les plus heureux perfectionnements, était né à Greenock, en Écosse, le 19 janv. 1736, d'un père qui s'occupait de la construction d'instruments utiles à la navigation. Le jeune Watt fréquenta seulement l'école primaire de sa ville natale, encore sa complexion délicate lui faisait-elle souvent manquer la classe; mais il avait l'esprit enclin à la méditation, et ses hautes facultés intellectuelles se déve-

loppèrent naturellement dans la retraite et le recueillement. Les outils de son père furent ses joujoux, et il apprit de bonne heure à s'en servir avec adresse. En 1755, Watt entra, à Londres, chez un fabricant d'instruments de précision; au bout d'un an, il voulut créer à son compte un petit établissement à Glasgow : les corporations s'y opposèrent. Heureusement l'université prit son parti et lui fournit un local en le nommant son ingénieur; il avait à peine 21 ans. Ses protecteurs ne voyaient en Watt qu'un habile ouvrier; ils ne tardèrent pas à reconnaître l'homme de génie. Son aménité, son obligeance le firent chérir de tous, et bientôt maîtres et élèves, se donnant rendez-vous dans sa boutique, venaient puiser de nouvelles connaissances auprès de l'artisan observateur.

Une circonstance particulière mit Watt sur la route qu'il devait parcourir si glorieusement. Il y avait dans les collections de l'université un petit modèle de la machine à vapeur de Newcomen, qui n'avait jamais pu fonctionner convenablement. Watt fut chargé de le réparer. Dans ses mains, les vices de construction disparurent, la machine marcha. Dès lors Watt se livra à de sérieuses recherches sur cet admirable mécanisme, et nous avons déjà énuméré dans ce volume, p. 441, les principales découvertes qui en furent le fruit. Ajoutons seulement ici, d'après M. Arago, que « il est peu d'inventions, grandes ou petites, parmi celles dont les machines à vapeur actuelles offrent l'admirable réunion, qui ne soient le développement d'une des premières idées de Watt. » La machine à vapeur améliorée par lui ne lui procura pas de suite les avantages qu'il devait en attendre. Il trouva pourtant un associé; mais la fortune de celui-ci reçut quelques échecs, et Watt changea d'emploi. Il s'occupa de travaux de canaux, de ports, de ponts, etc., de 1767 à 1773. Mis enfin en relation avec Boulton, ils obtinrent du parlement un prolongement de la patente accordée à Watt, et créèrent à Soho, près de Birmingham, un vaste atelier pour la construction des machines à vapeur. Afin d'engager les mineurs à se servir de leurs appareils, ils demandaient seulement pour paiement le tiers de la valeur du combustible économisé. Les bénéfices furent incroyables. Cependant ils eurent des procès à soutenir; mais ils finirent par les gagner. A l'expiration de son privilége, Watt quitta les affaires, en 1800; ses deux fils lui succédèrent avec M. Boulton fils. Retiré à Heathfield, près de Soho, il y mourut le 25 août 1819.

Quoique ce soit surtout la machine à vapeur qui doive perpétuer le nom de Watt, il serait injuste de passer sous silence diverses autres inventions de son génie: qu'il nous suffise de citer la presse à copier les lettres, le chauffage à la vapeur, etc., et de dire qu'il se trouve aussi mêlé à la découverte de la composition de l'eau. Membre de la Société royale d'Édimbourg en 1784, Watt était devenu membre de la Société royale de Londres l'année suivante, correspondant de l'Institut de France en 1808, et membre associé étranger de l'Académie des Sciences en 1814. Plusieurs statues ont été élevées dans sa patrie à ce grand ingénieur mécanicien, qui, comme le rappelle si bien l'inscription composée par lord Brougham pour l'abbaye de Westminster, « agrandit les ressources de son pays, accrut la puissance de l'homme, s'éleva à une place éminente parmi les savants les plus illustres et les véritables bienfaiteurs du monde. » — *Voir* l'*Éloge historique de J. Watt*, lu par M. Arago à la séance publique de l'Académie des Sciences, le 8 déc. 1834 (*Ann. du Bur. des Long.* pour 1839). L. L.

WATTEAU (Antoine), peintre célèbre, naquit à Valenciennes en 1684. Ses débuts furent pénibles; mais il finit par triompher de tous les obstacles, et son talent distingué lui ouvrit de bonne heure les portes de l'Académie. D'une santé délicate qu'altéra encore le climat humide de l'Angleterre, où il fit un court séjour en 1720, il mourut l'année suivante à Nogent près de Paris, à l'âge de 37 ans. Il peignait avec facilité et expression les scènes champêtres et naïves, et ses productions devinrent tellement à la mode que les dames du plus haut rang adoptaient les costumes de ses personnages. X.

WATTIGNIES (bataille de), li-

vrée, le 16 oct. 1793, par Jourdan (*voy.*), au prince de Kobourg (*voir* Jomini, *Histoire des guerres de la Révolution*, t. IV, p. 131). Wattignies est un village du dép. du Nord, arrondissement de Lille.

WAT TYLER, c'est-à-dire *Walter le couvreur*, chef de l'insurrection des paysans sous Richard II, en 1381. Il fut assassiné pendant une entrevue avec le roi, et plus de 1,500 paysans périrent de la main du bourreau.

WEBER (Charles-Marie de), maître de chapelle du roi de Saxe et directeur de la musique à l'Opéra de Dresde, naquit, le 18 déc. 1786, à Eutin, dans le Holstein. Dès l'âge de dix ans, il annonça de si heureuses dispositions pour la musique, que son père, qui servait avec le grade de major, l'envoya à Salzbourg prendre des leçons de Michel Haydn, frère du grand compositeur de ce nom. Quelque temps après, il le conduisit à Munich, où le jeune Weber reçut des leçons de chant de Valesi, et de composition de Kalcher, sous les yeux duquel cet enfant précoce composa, vers 1800, son premier opéra, *Le pouvoir de l'amour et du vin*. Ce fut peu après que, vivement frappé de l'invention de Sennefelder, il s'imagina avoir découvert le premier l'art de la lithographie; et son père, toujours complaisant, l'accompagna à Freiberg, en Saxe, où Weber se proposait d'exploiter en grand sa prétendue découverte. Mais peu fait pour un travail mécanique, il ne tarda pas à retourner avec une nouvelle ardeur à la composition musicale. Il n'avait pas 15 ans lorsqu'il écrivit son opéra de *la Dryade* (*das Waldmædchen*) qui fut représenté avec beaucoup de succès sur les théâtres de Vienne, de Prague, de Pétersbourg. La lecture d'un article de la Gazette musicale lui ayant suggéré l'idée de remettre en vogue les anciens instruments de musique, il l'essaya dans son opéra de *Pierre Schmoll* qui fut joué en 1801 à Augsbourg, mais sans produire l'effet que le jeune compositeur en attendait. Après avoir visité, dans l'intérêt de ses études, Leipzig, Hambourg et le Holstein, il se rendit à Vienne, où il reçut un bon accueil de Joseph Haydn et surtout de l'abbé Vogler, qui se plut à le diriger par les conseils de son expérience. Docile aux avis de son protecteur, Weber renonça momentanément à la composition pour se livrer tout entier, pendant deux ans, à l'étude des grands maîtres et à l'analyse de leurs chefs-d'œuvre. Quelques variations furent tout ce qu'il publia dans cette période.

Un nouveau champ s'ouvrit devant lui lorsqu'il fut appelé à Breslau en qualité de directeur de musique. Il y réorganisa les chœurs et l'orchestre, retoucha beaucoup d'anciennes productions, et composa la majeure partie de l'opéra de *Rübezahl* (nom qui joue un grand rôle dans les contes fantastiques de l'Allemagne). En 1806, le duc Eugène de Würtemberg, protecteur éclairé des arts, l'attira dans ses terres de la Silésie; et pendant le séjour qu'il y fit, Weber écrivit deux symphonies, plusieurs concertos et divers morceaux d'harmonie. Au bout de quelque temps, il suivit ce prince à Stuttgart, et, dans cette ville, il composa l'opéra de *Silvana*, la cantate *Le premier ton*, des ouvertures, des symphonies, etc. En 1810, il entreprit un nouveau voyage artistique pendant lequel il eut l'avantage de profiter encore une fois, en compagnie de M. Meyerbeer, des leçons de l'abbé Vogler. Ce fut à cette époque qu'il composa l'opéra d'*Abou-Hassan* (1810). De 1813 à 1816, il remplit les fonctions de directeur de musique à l'Opéra de Prague qu'il réorganisa et pour lequel il écrivit sa grande cantate *Combat et victoire*, où l'on admire la grandeur des idées et l'éclat d'un style qui n'a pas cependant revêtu encore une forme bien précise. En 1816, nous le trouvons à Berlin, où il publia trois de ses plus belles sonates. L'année suivante, il accepta l'offre qu'on lui fit de Dresde d'établir dans cette ville un opéra allemand; mais à l'exception de quelques morceaux de circonstance, il continua à écrire pour le théâtre de la capitale de la Prusse, où il fit représenter, en 1820, *Preciosa*, et enfin, en 1821, ce célèbre *Freyschütz* qui y fut représenté avec un grand succès et dont la réputation est aujourd'hui répandue dans le monde entier. On sait que ce grand opéra-féerie, où le compositeur, en donnant un libre essor à sa brillante

imagination, avait prodigué les richesses musicales et donné des accents magiques aux cris du cœur, fut d'abord importé en France (à l'Odéon de Paris), d'une manière mutilée, sous le titre de *Robin des Bois*, et qu'il ne parut à l'Opéra, à peu près tel que l'auteur l'avait écrit (mais avec des récitatifs qui ne sont pas de lui), que vers1843. La vogue inouïe dont ce chef-d'œuvre fut bientôt l'objet en tous pays engagea les théâtres de Vienne et de Londres à demander chacun un opéra à Weber. Le compositeur écrivit pour celui-là *Euryanthe*, dont la première représentation eut lieu le 25 déc. 1823, et pour celui-ci *Obéron*, dont il voulut diriger lui-même la mise en scène, quoique l'excès de travail auquel il s'était livré eût gravement altéré sa santé. Il partit donc pour Londres au mois de février 1826; mais quelques mois après, le 5 juin, il y mourut, le jour même où l'on devait donner à son bénéfice une représentation du *Freyschütz*. Comme il était catholique, il fut inhumé, avec beaucoup de solennité, dans la chapelle de Moorfield; mais ses amis et ses compatriotes, jaloux de rendre à l'Allemagne les restes d'un de ses plus illustres enfants, ouvrirent une souscription dans ce but; et, après quelques années d'attente, le fils de Weber eut enfin la satisfaction de ramener dans son pays natal le corps de son père. Il fut reçu avec une pompe grave, et imposante (déc. 1844) dans la ville de Dresde, dont la population tout entière prit part à cet hommage rendu au grand compositeur; et il fut déposé dans un caveau, en attendant qu'on lui eût élevé un monument digne de son génie.

Charles-Marie de Weber a fait époque dans les annales de la musique dramatique; il a été créateur à bien des égards; il a su faire concourir les instruments à atteindre un but unique et à produire un effet plus profond; il a ennobli les chants populaires; il a animé l'opéra d'une vie nouvelle. Les chants des elfes dans son *Obéron* sont peut-être ce qui a jamais été écrit de plus idéal. Malheureusement il a laissé inachevé son opéra-comique des *Trois Pinto* auquel il travailla plusieurs années sans interruption. Compositeur original, artiste habile, directeur hardi et prudent à la fois, théoricien profondément versé dans toutes les parties de son art, un des hommes enfin les plus instruits et les plus spirituels, Weber réunissait en lui les qualités les plus brillantes. Rien ne manque dès aujourd'hui à la gloire de son nom. Indépendamment des pieux devoirs rendus à sa dépouille mortelle, ses nombreux admirateurs, au moyen de représentations à bénéfice, ont constitué un fonds pour l'éducation de ses enfants.

Un autre musicien célèbre de ce nom, Geoffroy Weber, plus particulièrement connu comme critique musical et théoricien, appartient à une autre famille. Il est né en 1779 dans la Bavière rhénane (à Freinsheim), et on lui doit un très grand nombre d'ouvrages et de compositions. *C. L.*

WEIMAR (grand-duché de Saxe-). Ce grand-duché a près de 67 milles carr. géogr. de superficie; il se compose de la principauté de Weimar et de celle d'Eisenach. Sillonné par des ramifications de la forêt de Thuringe et du Rhœn, son sol est en général montagneux, mais fertile. Il est arrosé par la Saale, l'Ilm et la Werra, et possède de belles forêts, des mines d'argent, de cuivre, de fer, de cobalt, et des salines. L'éducation des bestiaux, surtout des brebis, est l'objet de soins intelligents. La population s'élevait, en 1843, à 251,980 habitants, dont 240,369 protestants, 10,183 catholiques et 1,428 israélites, répartis dans 33 villes, 12 bourgs et 215 villages. Depuis 1834, le grand-duché fait partie du Zollverein (*voy.*). L'université d'Iéna (*voy.*) jouit d'une renommée méritée; à elle se rattachent 2 écoles normales, 3 écoles industrielles, 2 gymnases, 69 écoles bourgeoises et 543 écoles primaires, 2 académies de dessin et 1 école forestière. Dans le budget de 1839-41, les recettes sont évaluées à 773,093 thaler, et les dépenses à 664,748. La dette publique est de 3,500,000 th., sans compter 1 million que doit la Chambre. Les États se composent d'un président à vie, du représentant de l'université d'Iéna, de celui de l'ancienne noblesse immédiate, de 9 députés des possesseurs de biens

nobles, 10 des villes et 10 des paysans. Ils s'assemblent tous les 3 ans. Le contingent fédéral du grand-duché est de 2,010 hommes.

La capitale, *Weimar*, est une des villes les plus remarquables de l'Allemagne. Ses rues et ses places sont irrégulières, mais les maisons sont en général assez jolies ; sa population s'élève à environ 11,500 âmes. Le château, dans une situation pittoresque, est un édifice plein de goût. Devant lui se déroule le parc qui ne déparerait pas les plus belles capitales de l'Europe. La bibliothèque du grand-duc contient plus de 130,000 volumes, sans compter les gravures, les dessins et les manuscrits. La cathédrale renferme les tombeaux des souverains et plusieurs tableaux de Cranach, dont les cendres reposent dans le cimetière. Weimar possède un gymnase très fréquenté, une école de dessin, une maison de correction, un hospice d'orphelins, un hôpital et un théâtre bâti en 1825. A quelque distance de la ville s'élève le château du Belvédère avec un parc délicieux, ainsi que le village de Tieffurth, entouré de plantations agréables. Près d'Eisenach, on voit encore le chateau de Wartbourg (*voy.* l'article).

A l'art. Saxe (T. XXI, p. 73), on a pu suivre l'histoire de Weimar jusqu'en 1566, où les deux fils de Frédéric-le-Magnanime, Frédéric II et Jean-Guillaume, fondèrent les deux branches de Weimar et de Kobourg. Frédéric, à qui échut la Thuringe (*voy.*) avec Weimar, ayant été mis au ban de l'Empire et étant tombé entre les mains de l'Empereur, Jean-Guillaume resta chargé de l'administration de ses états et de la tutelle de ses deux neveux, Jean-Casimir et Jean-Ernest, avec qui il conclut à Erfurt, en 1572, un nouveau partage dans lequel il se réserva Weimar. Ses fils, Frédéric-Guillaume et Jean, ne divisèrent pas l'héritage paternel ; mais le premier étant mort en 1603, il y eut un nouveau partage entre ses quatre fils et leur oncle, qui obtint Weimar et fut la souche d'une nouvelle ligne. Il laissa huit fils. Jean-Ernest, l'aîné, qui se signala dans la guerre de Trente-Ans, mourut sans postérité en 1628. Le second, Frédéric, l'ayant précédé dans la tombe, le troisième Guillaume prit les rênes du gouvernement. Allié de la Suède, il combattit vaillamment contre l'Autriche jusqu'à ce que sa santé affaiblie le força de remettre le commandement de ses troupes à son frère, le célèbre Bernard de Weimar (*voy.* l'art. suiv.), un des héros de la guerre de Trente-Ans. Ce fut en 1640 seulement qu'eut lieu le partage des états de Jean accrus de Gotha et d'Eisenach, par l'extinction de la ligne d'Altenbourg, entre Guillaume et ses frères Albert et Ernest. Guillaume obtint Weimar et devint la souche de la maison grand-ducale actuelle. Il mourut en 1662. De nouveaux partages eurent lieu entre ses descendants jusqu'en 1719 où son arrière-petit-fils, Ernest-Auguste, établit le droit de primogéniture dans la maison de Weimar. Son fils et successeur, Ernest-Auguste-Constantin, mourut en 1758 après un règne de 26 ans. Charles-Auguste, né la même année, lui succéda sous la tutelle de sa mère Amélie de Brunswic. Cette princesse, qui a laissé une mémoire chère à ses sujets par la sagesse de son gouvernement, s'est rendue célèbre par la protection éclairée et généreuse qu'elle accorda aux arts et aux sciences. Son fils marcha fidèlement sur ses traces ; c'est à lui que Weimar doit ses plus utiles institutions et en grande partie cette réputation littéraire qui l'a fait surnommer *l'Athènes* de l'Allemagne. En 1806, il adhéra à la Confédération du Rhin avec les autres princes de la maison de Saxe. Le 2 avril 1815, lors de l'établissement de la Confédération germanique, il prit le titre de grand-duc et reçut un accroissement de territoire de 31 milles carr. géogr. aux dépens du royaume de Saxe. En 1816, au lieu des anciens États, il donna à ses sujets une constitution basée, comme nous l'avons vu, sur la représentation de la noblesse, de la bourgeoisie et des paysans. Il mourut en 1828, laissant la couronne à son fils Charles-Frédéric, né le 2 février 1783, qui avait épousé, le 3 août 1804, Marie Pavlovna, fille de l'empereur Paul Ier de

Russie. Outre le prince héréditaire, Charles-Alexandre-Auguste-Jean, né le 24 juin 1818, qui a épousé, le 8 oct. 1842, la princesse Sophie des Bays-Bas, il a deux filles, Marie et Augusta, mariées aux princes Guillaume et Charles de Prusse. Le frère du grand-duc actuel, Charles-Bernard, né le 30 mai 1792, est lieutenant-général au service de la Hollande. E. H-G.

WEIMAR (Bernard, duc de Saxe-), un des plus illustres capitaines du XVII^e^ siècle, né le 6 août 1604, était le 4^e^ fils du duc Jean de Saxe-Weimar (*voy.* l'art. préc.). Il apprit de bonne heure le métier des armes sous Maurice de Nassau et son frère Frédéric-Henri, en combattant Spinola et d'autres généraux célèbres. Plus tard, il entra au service du Danemark, et assista au congrès de Lubeck (1629) où la paix fut conclue entre Christian IV et l'Empereur. Lorsque Gustave-Adolphe vint au secours des protestants d'Allemagne, Bernard courut se ranger sous ses drapeaux. Le landgraviat de Hesse-Cassel, la Bavière, le Tyrol furent successivement les témoins de ses exploits. Chargé du commandement de l'aile gauche de l'armée suédoise à la journée de Lutzen (6 nov. 1632), il décida de la victoire après la mort du roi en enfonçant l'aile droite des ennemis. Nommé par Oxenstierna commandant de l'un des deux corps des troupes suédoises, il parvint à délivrer la Saxe de la présence des Autrichiens, et, pénétrant de nouveau en Bavière, il s'avança jusqu'à Ratisbonne dont il se rendit maître. En récompense de ses services, il reçut le duché de Franconie comme fief relevant de la Suède; mais il le perdit bientôt, après avoir été battu à Nœrdlingue (24 août 1634) : il n'échappa lui-même qu'avec peine à la captivité. Cependant la prudence du grand chancelier et la bravoure de Bernard réparèrent promptement ce désastre, qui décida l'électeur de Saxe à conclure la paix de Prague. Bernard rassembla les débris de son armée dans les environs de Francfort, et, soutenu par la France, il reprit Spire, Würzbourg et Philippsbourg tombé au pouvoir des Impériaux, et rejeta le général Gallas au delà du Rhin. La France lui assura, pour l'entretien de 18,000 hommes, une somme annuelle de 4 millions, et le chargea d'envahir l'Alsace, dont Richelieu lui promit la souveraineté sans avoir l'intention de tenir sa promesse. Bernard chassa les Autrichiens de la Lorraine, et, pénétrant en Bourgogne, il força Gallas à repasser le Rhin, malgré l'infériorité numérique de ses forces. Toute la Franche-Comté fut soumise jusqu'à Montbéliard. Il traversa ensuite le Rhin près de Bâle, et mit le siége devant Rhinfeld. Battu le 18 février 1638, il prit une éclatante revanche le 21. La reddition de Rhinfeld, le siége de Brisach furent les résultats de cette victoire. En vain les Impériaux tentèrent-ils à plusieurs reprises de délivrer cette place importante : Bernard les battit et força Brisach à se rendre. Son dessein était de fonder en Alsace une puissance protestante. Il demanda en mariage la princesse de Rohan, mais la cour de France ne voulut pas la lui accorder, et Richelieu lui offrit la main de sa nièce, la duchesse d'Aiguillon : Bernard la refusa, ainsi que celle d'une archiduchesse d'Autriche. Il se disposait à passer le Rhin à Huningue, lorsqu'il tomba subitement malade et mourut le même jour à Neubourg, le 8 juillet 1639, à l'âge de 35 ans. Une mort si prompte ne parut pas naturelle : aussi la plupart des historiens contemporains accusent-ils Richelieu de l'avoir fait empoisonner. *C. L. m.*

WEISHAUPT (Adam), le fondateur de l'ordre des illuminés (*voy.*), né à Ingolstadt le 6 février 1748, docteur en droit, était l'ennemi juré des jésuites, dont les intrigues lui firent perdre (1785) la chaire de droit canon qu'il occupait dans sa ville natale. On lui doit différents ouvrages écrits en allemand, et dont le premier en date est l'*Apologie des illuminés* (Francf. et Leipz., 1786). Weishaupt mourut à Gotha, le 18 nov. 1830.

WEISS, *voy.* Albinus.

WEISSE (Christian-Félix), non moins célèbre comme instituteur de la jeunesse que comme poëte, naquit, le 8 février 1726, à Annaberg en Saxe. En 1745, il se rendit à l'université de Leipzig, où il suivit plus spécialement les cours de philologie, et où il se lia d'une étroite

amitié avec Lessing, avec qui il commença à écrire pour le théâtre; mais ces premiers essais sont depuis longtemps oubliés. Ce furent ses *Chansons badines*, publiées en 1758, qui fondèrent sa réputation. Gouverneur, depuis 1750, d'un jeune comte de Geyersberg, il fit avec son élève, en 1759, un voyage à Paris, et, de retour à Leipzig, l'année suivante, il se livra avec une nouvelle ardeur à des travaux dramatiques dont ne purent le détourner les devoirs d'une place de collecteur des contributions qu'il venait d'obtenir. En 1763, il traduisit pour le théâtre de Leipzig différents opéras français, et, encouragé par le succès, il hasarda des pièces de sa composition qui furent couvertes d'applaudissements. Cependant, à partir de 1774, Weisse abandonna presque entièrement cette carrière pour consacrer sa plume à l'enfance. Ses *Chants pour les enfants* et son *Abécédaire*, longtemps le meilleur livre de ce genre qui existât en Allemagne, obtinrent un succès mérité. En 1775, il commença la publication de l'*Ami des enfants* (1776-82, 24 vol.), à laquelle se rattache la *Correspondance de la famille de l'ami des enfants* (1783-93, 12 vol.). Ces deux ouvrages sont sans contredit les plus beaux fleurons de sa couronne; ils lui ont assuré l'immortalité comme pédagogiste. Il mourut le 16 déc. 1804. Weisse était un homme d'une humeur enjouée, d'un caractère noble et bienveillant; il était digne en tous points de l'estime qu'on lui témoignait généralement. Ses *Comédies* ont été publiées à Leipzig, 1783, 3 vol.; ses *Opéras comiques*, en 1777, 3 vol.; et ses *Poésies lyriques*, en 1772, 3 vol. Son *Ami des enfants* a eu de nombreuses éditions. En 1826, à l'anniversaire de la naissance de Weisse, ses admirateurs ont eu l'heureuse idée de fonder à Annaberg, par souscription, une école pour les enfants pauvres. — *Voir* son *Autobiographie* publiée par son fils et Frisch (Leipz., 1806). *C. L.*

WELAU (TRAITÉ DE), qui émancipa la Prusse, 1657, *voy.* PRUSSE, T. XX, p. 226.

WELFES, *voy.* GUELFES.

WELLESLEY (RICHARD COLLEY-WELLESLEY, marquis DE), comte DE MORNINGTON, etc., d'une ancienne famille d'Irlande*, l'aîné de cinq frères qui se sont distingués dans des carrières diverses, occupa lui-même un rang éminent dans l'administration et dans la politique. Né le 20 juin 1760, il fut un des *scholars* les plus brillants d'Eton et d'Oxford, et fut toujours cité depuis pour l'étendue de ses connaissances. A la mort de son père (1781), il prit place dans la Chambre des pairs d'Irlande avec le titre de comte de Mornington, et y conserva son siége pendant les 19 années qui précédèrent l'union. Mais dès 1785 il avait été élu membre de la Chambre des communes de la Grande-Bretagne, et la haute capacité qu'il y déploya le fit choisir, en 1797, pour remplacer lord Cornwallis dans le gouvernement de l'Inde. Ce fut sous son administration que s'accomplirent de graves événements, tels que la destruction de l'empire du Mysore et de celui des Mahrattes (*voy.* ces mots), événements qui ont été indiqués à l'art. *Compagnie des* INDES-ORIENTALES, et auxquels son frère sir Arthur Wellesley, depuis lord Wellington, prit une part importante. Mais c'est à lui personnellement que revient l'honneur d'avoir lutté contre le monopole de la Compagnie et tenté de faire participer le commerce en général aux avantages du négoce avec l'Inde. Le marquis de Wellesley résigna ses pouvoirs en 1805. Ce dernier titre, ainsi que la pairie, lui avait été conféré, en récompense de ses services, le 2 déc. 1799.

Lord Wellesley, à la Chambre des pairs, où un talent oratoire de premier ordre ne tarda pas à lui assigner une place éminente, appuya généralement la politique des tories, notamment en ce qui touchait les affaires d'Espagne et la ligue continentale contre Napoléon. Cependant sa haute intelligence le rapprocha quelquefois des opinions et des hommes

(*) Le nom primitif de cette noble famille était *Cowley* ou *Colley* : c'est seulement dans le XVIIIe siècle qu'elle prit celui de Wellesley. Voici la série des créations dont son chef fut l'objet : baron Mornington de Mornington en Irlande, 1746; vicomte Wellesley et comte de Mornington, 1760; marquis Wellesley, 2 déc. 1799; baron Wellesley en Angleterre, 20 oct. 1797. Le père des Wellesley actuels, 2e lord et 1er comte de Mornington, est mort le 22 mai 1781. S.

du parti libéral. C'est ainsi qu'après la mort de Perceval (*voy.*), chargé de former un nouveau cabinet, où il siégea lui-même, de 1809 à 1812, comme secrétaire d'état pour les affaires étrangères, il s'efforça d'y faire entrer les lords Grey et Grenville. Dès 1812, dans deux discours remarquables (21 avril et 1er juillet), il proposait pour son pays natal un système de concessions politiques qui devait être mis en pratique plus tard. Lord-lieutenant d'Irlande en 1822, il y essayait d'un système de conciliation qui n'aboutit alors qu'à des protestations violentes et même à des attaques contre sa personne, mais qu'il eut occasion de reprendre plus tard avec plus de succès, lorsqu'il y fut renvoyé, en 1833, avec le même titre, par lord Grey, reconnaissant de ses efforts passés. Le marquis de Wellesley est mort à sa résidence de Kingston-House, à Brompton, le 26 sept. 1842. Il avait été créé chevalier de la Jarretière. Ses titres passèrent à lord Maryborough, le second de ses frères (nous ne comptons pas Arthur-Gerald, mort en bas âge), d'abord connu sous le nom de William Wellesley-Pole, né le 27 mai 1763, qui a été secrétaire d'état en Irlande et membre de la Chambre des communes. — Le 3e est sir Arthur Wellesley, auquel une notice est consacrée sous le nom de Wellington. — Un 4e frère, le rév. Gérard-Valérien Wellesley, qui a embrassé l'état ecclésiastique, est évêque de Wearmouth et chapelain du roi. — Le 5e, Henri Wellesley, né le 20 juin 1773, a été successivement secrétaire de son frère aîné dans l'Inde, lord de la trésorerie, ambassadeur en Espagne, puis (depuis 1841) ambassadeur en France sous le titre de lord Cowley. R-y.

WELLINGTON (Arthur Wellesley, duc de), marquis de Douro, etc., etc. *, 4e fils du vicomte Wellesley, comte de Mornington, est né en Irlande, le 1er mai 1769. S'il commença à Eton des études classiques beaucoup moins brillantes que celles de son frère aîné (*voy.* l'art. précéd.), ce fut en France, à l'école militaire d'Angers, qu'il reçut les premiers éléments de l'art qui devait un jour l'illustrer à nos dépens. Entré dans l'armée comme sous-lieutenant le 7 mars 1787, le crédit de sa famille lui fit obtenir un avancement rapide : il se trouvait, en 1793, lieutenant-colonel du 33e régiment d'infanterie de ligne. L'année suivante, il commandait une brigade lors de la retraite du duc d'York en Hollande, et sa conduite dans cette circonstance était honorablement mentionnée. Par un de ces coups de fortune qui devaient plus d'une fois par la suite seconder merveilleusement en lui un mérite réel, son régiment venait d'être envoyé dans l'Inde (1796), au moment même où son frère était nommé gouverneur général des possessions anglaises dans ce pays. Ajoutons que si les occasions de se distinguer ne lui manquèrent pas, il ne manqua pas non plus à ces occasions. Il prit une part active à la guerre du Mysore, au siége de Seringapatnam, fut nommé gouverneur de cette ville et commissaire pour le partage du territoire conquis. Vers la même époque (1800), il fut désigné pour commander un corps de 3,000 hommes qui, traversant la mer Rouge et le désert, devait rejoindre l'armée anglaise en Égypte. Les réclamations du général Baird, jointes à une maladie qu'il fit alors, l'empêchèrent de suivre cette expédition ; mais il commanda celle contre les Mahrattes, et le nom de sir Arthur Wellesley obtint pour la première fois quelque popularité en Angleterre après la bataille d'Assye où, avec 8,000 hommes, il battit une armée composée surtout de cavalerie et dont on porta le nombre à 60,000, triomphe de la discipline sur le nombre qui offre beaucoup d'analogie avec notre récente victoire d'Isly. Le vainqueur d'Assye vit s'élever à Calcutta un monument en son honneur, reçut les remercîments du roi et du parlement et fut nommé chevalier du Bain.

De retour en Angleterre (1805), il fit un premier essai de la vie politique, comme membre de la Chambre des communes et comme secrétaire d'Irlande, sous le duc de Richmond. Mais bientôt rappelé à l'armée, il commanda la brigade de réserve sous lord Cathcart, dans l'attaque dirigée contre Copenhague, et

(*) Voir dans le *Peerage* anglais la nomenclature complète de ses titres anglais, irlandais, espagnols, portugais, italiens, etc. S.

figura comme négociateur à la capitulation qui s'ensuivit. L'iniquité monstrueuse de cette agression frappa si vivement un officier du 50e régiment que, ne pouvant concilier son devoir de soldat et sa conscience d'homme, il se noya volontairement au moment où l'on donna l'ordre de débarquer. Sir Arthur n'avait point de ces scrupules chevaleresques, et ce fut avec une parfaite sérénité qu'il reçut les remercîments de la Chambre des communes pour la part qu'il avait prise à cet acte odieux.

Il avait 40 ans, et venait d'être nommé lieutenant général, lorsqu'il fut appelé à déployer sur un nouveau théâtre la haute capacité militaire qu'on ne lui soupçonnait pas encore, et qui ne s'était exercée jusqu'alors que sur une scène éloignée ou secondaire. Un corps et une volonté de fer éprouvés, par la guerre de partisans dans l'Inde, et qui lui ont valu le surnom de *Iron duke*, une intelligence des affaires capable de lutter contre les intrigues asiatiques ou espagnoles, telles étaient les qualités qu'on avait déjà pu reconnaître en lui et qui lui faisaient dire, avec cette foi en lui-même qu'il posséda toujours : « Ils m'appellent par dérision *un général indien*, mais c'est précisément parce que je suis un général indien que j'ai chance de réussir en Espagne. » La Péninsule se soulevait en masse contre l'invasion française; la France et la coalition commençaient à donner une sérieuse attention à cette guerre d'abord accessoire, et y faisaient jouer tous les ressorts de la guerre et de la politique, pressentant peut-être dès lors que là devaient se décider les destinées de l'Europe. Embarqué, le 14 juin 1808, comme commandant en chef d'un corps destiné à opérer dans la Corogne, sir Arthur Wellesley se trouva envoyé en Portugal où il dut prendre les ordres d'officiers plus anciens que lui. Ce n'était pas le premier désappointement de ce genre qu'il eût eu à subir dans sa carrière militaire; mais il était patient et savait attendre. Quoiqu'il eût personnellement livré bataille à Roliça et à Vimeiro, il remit sans hésiter le commandement à sir Hugh Dalrymple, et lorsque ce général fut appelé devant une cour d'enquête à raison de la convention de Cintra (*voy.*), dont les deux parties intéressées se montrèrent également mécontentes, sir Arthur eut à la fois le bon goût de prendre sa défense et l'adresse ou le bonheur d'être nommé à sa place. Ce fut le 22 avril 1809 qu'il prit le commandement des forces anglaises en Portugal; peu de temps après, un décret du prince-régent de ce pays le nommait maréchal-général de l'armée portugaise. Après la journée d'Oporto, il reçut ordre de pénétrer en Espagne, où il allait avoir à lutter contre le gros des forces françaises, et, ce qui était à peine un moindre embarras, à se concerter avec les juntes et les généraux du pays. C'est en faisant allusion à ces difficultés et à celles qui lui venaient du côté du ministère anglais, qu'il disait : « Je sers trois des plus faibles cabinets de l'Europe, et j'ai à lutter contre le gouvernement le plus fort qui fût jamais. » Disons toutefois qu'il fut puissamment secondé, dans la partie militaire, par les généraux Hill et Beresford (*voy.*), et, dans la partie diplomatique, par M. Stuart, depuis lord Stuart de Rothsay, et par ses frères Richard et Henry Wellesley. La bataille de Talavera, quoique incertaine, valut au général anglais la pairie et le titre de vicomte Wellington (4 sept. 1809); mais bientôt, à l'approche des maréchaux Soult et Ney, il repassa le Tage et couvrit Lisbonne, que menaçait Masséna, par les redoutables lignes de Torrès-Vedras. Quand l'armée française fut forcée de se retirer faute de renforts, il suivit sa retraite en livrant combat, chemin faisant, à Pombal, à Redinha, à Casal-Novo, à la Ceira, à Sabugal; Ciudad-Rodrigo et Badajoz sont emportées d'assaut; le maréchal Marmont est battu à la bataille de Salamanque ou des Arapiles, et enfin, le 12 août 1812, Madrid reçoit dans ses murs lord Wellington, qui est nommé par la reine d'Espagne chevalier de la Toison-d'Or et généralissime des armées espagnoles, par le régent de Portugal, marquis de Torrès-Vedras, et bientôt après duc de Vittoria, titres auxquels le gouvernement anglais ajouta une donation de 100,000 liv. sterl. pour l'achat de terres et pour le soutien de sa récente dignité de pair.

Cependant la résistance vigoureuse de la garnison française de Burgos (*voy.*) suffit bientôt après pour faire reculer encore une fois jusqu'au fond du Portugal l'armée et le général victorieux. Jusqu'alors les opérations de celui-ci avaient eu un caractère de réserve que ses adversaires qualifiaient de timidité et qui le faisaient comparer par ses compatriotes à Fabius Cunctator. Mais quand les désastres de la campagne de Russie eurent réagi sur l'effectif et sur le moral de l'armée française d'invasion, on le vit reprendre l'offensive et prouver encore une fois que s'il n'avait pas le génie qui maîtrise et devance les événements, il avait celui qui sait les attendre et les exploiter habilement à mesure qu'ils se développent. C'est ainsi qu'avançant en Espagne sur deux colonnes qui se rejoignirent à Toro, il marche sur Valladolid et Burgos, remporte à Vittoria une victoire décisive qui lui vaut le grade de feldmaréchal, et, quoique mis en face d'un tacticien consommé, le maréchal Soult (*voy.*), qu'on vient de rappeler tout exprès du fond de l'Allemagne, il poursuit avec succès son nouveau système agressif dont la bataille de Vittoria est le point de départ, et dont les phases successives sont marquées par le passage du Douro à Oporto, la prise de Ciudad-Rodrigo, l'assaut de Badajoz et de Saint-Sébastien, la surprise des forts de Mirabette, le passage de la Bidassoa, les affaires de la Nivelle d'Orthez, et enfin la bataille de Toulouse qui termina la guerre en 1814, comme celle de Waterloo en 1815. Car il fut donné au duc de Wellington (il obtint ce titre le 3 mai 1814) d'emporter le profit de ces deux journées mémorables dont le détail ne saurait trouver place ici (*voy.* WATERLOO, NAPOLÉON, GROUCHY, BLUCHER, etc.), et où les vaincus furent si grands qu'ils ont balancé ou éclipsé la gloire du vainqueur.

A cette époque, le duc de Wellington avait reçu douze fois les remercîments de la Chambre des communes; le parlement lui avait successivement, et à diverses reprises, voté d'abord 4,000 liv. sterl. de pension viagère, puis des gratifications montant à 600,000 livres (15 millions de fr.). Nommé généralissime de l'armée d'occupation après la bataille de Waterloo, il apporta dans ces fonctions cette froide impassibilité qui le caractérisait, et, sans descendre jusqu'aux brutalités de Blücher, ne sut pas s'élever jusqu'à la générosité qui aurait sauvé Ney condamné, et épargné à Napoléon vaincu les rigueurs d'une captivité tracassière.

Lord Wellington assista comme plénipotentiaire aux congrès d'Aix-la-Chapelle et de Vérone (1818, 1822). Déjà son rôle politique avait commencé, à la Chambre des pairs, par une opposition assez marquée contre les tendances libérales de Canning, lorsqu'à la mort du duc d'York (1827), il fut nommé commandant en chef de l'armée, et, au mois de janvier de l'année suivante, premier lord de la trésorerie dans le ministère tory où figurait sir Robert Peel (*voy.*), et qui fit cependant passer le bill d'émancipation des catholiques. Renversé par le mouvement de 1830, contre lequel il n'essaya pas même de lutter, lord Wellington protesta en vain contre la réforme parlementaire (*voy.*), et vit à cette époque sa popularité de général compromise par l'obstination du tory. Depuis, il est revenu aux affaires, toujours en compagnie de sir Robert Peel, d'abord de 1834 à 1835, comme ministre des affaires étrangères, puis dans le cabinet du 3 sept. 1841, sans département spécial, mais avec la haute influence que lui assurent ses services et son expérience. Avant qu'il prît le portefeuille, on le croyait incapable d'occuper une haute position politique; mais on ne peut nier qu'il n'ait en partie trompé à cet égard les prévisions de ses adversaires et même de ses amis. Sans être un grand homme d'état, lord Wellington a montré qu'il savait, en politique comme en stratégie, résister à propos; sans être éloquente, sa parole a de l'autorité. Jusqu'à ce jour, son crédit politique a résisté à de nombreuses vicissitudes, de même que sa robuste organisation à de graves atteintes. Outre les titres que nous avons déjà rapportés, il est prince de Waterloo, constable de la Tour de Londres et du château de Douvres, gardien des cinq ports, chancelier de l'université d'Oxford, etc.

Il a épousé, le 10 avril 1806, la fille du baron de Longford. Son fils est marquis de Douro et lieutenant-colonel dans l'armée anglaise. — L'ouvrage le plus important que l'on ait publié sur la vie militaire du duc de Wellington est le choix de ses dépêches et ordres généraux par le lieutenant-colonel Gurwood, intitulé : *The dispatches of field-marshall the duke of Wellington*, et *The general orders of f-m.*, etc., Londres, 1838 et suiv., 12 vol. in-8°, dont un choix a été publié en français sous ce titre : *Recueil des principales pièces de la correspondance du feld-maréchal duc de Wellington, pendant les dernières guerres*, Paris, 1840, 1 vol. gr. in-8°. On peut consulter aussi les Vies de l'illustre capitaine anglais par Maxwell, Wright et Alexandre, et l'ouvrage allemand de M. F. Bauer, *Leben und Feldzüge des Herzogs von Wellington*, Quedlinb., 1840, t. I^er^, in-8°. R-y.

WENDES, *voy.* VÉNÈDES.

WERF, *voy.* VAN DER WERFF.

WERNER (ABRAHAM-GOTTLOB), le créateur de la géognosie (*voy.* T. XII, p. 322) et un des plus célèbres minéralogistes du siècle dernier, naquit, le 25 sept. 1750, à Wehrau dans la Haute-Silésie, où son père était inspecteur des forges des comtes de Solms. Il reçut sa première éducation dans l'école des orphelins de Bunzlau, d'où son père le fit sortir, en 1764, pour le placer auprès de lui en qualité de teneur de livres. En 1769, il fut envoyé à l'école des mines de Freiberg; puis, en 1771, à l'université de Leipzig, où il s'appliqua d'abord à l'étude de la jurisprudence qu'il abandonna plus tard pour celle des sciences naturelles. Enfin, en 1775, il fut nommé inspecteur et professeur de minéralogie à l'école de Freiberg, qui lui doit en grande partie sa réputation européenne. On compte parmi les disciples de Werner une foule d'hommes distingués, accourus à Freiberg des contrées les plus lointaines pour profiter de ses leçons. Dès le début de son professorat, il sépara l'art du mineur de la minéralogie, et bientôt après il distingua également l'oryctognosie de la géognosie à laquelle, le premier, il donna une forme scientifique, Saisir d'une manière complète l'image des objets et la rendre par la parole aussi claire que possible, telle était sa méthode d'enseignement. Il rejetait d'ailleurs les secours que d'autres tiraient de sciences plus hautes, mais hypothétiques, et, sous ce rapport, son oryctognosie était subordonnée à une minéralogie scientifique plus générale, telle qu'on la conçoit à présent. Sa méthode, pour ainsi dire intuitive, produisit une sensation profonde, et, comme son oryctognosie, sa géognosie excita l'attention de tous les savants. Avant Werner, on ne connaissait que la géogénie, c'est-à-dire la théorie, l'histoire de la formation de la terre; et cette science ne consistait qu'en une série d'hypothèses. Werner fonda sa géognosie sur l'observation de la croûte du globe; il en fit une science de plus en plus expérimentale. La base en est la connaissance des rapports d'étendue entre les différentes masses qui constituent la surface de la terre; la connaissance de leur nature ne vient qu'en seconde ligne. La clarté et la simplicité de ses explications, la solidité de ses inductions inspirèrent à ses partisans une confiance si absolue qu'aujourd'hui encore il n'est pas facile de les convaincre que le maître s'est trompé quelquefois; et cependant les sciences naturelles ont fait de tels progrès qu'il n'est plus permis de douter qu'il ne puisse y avoir et qu'il n'y ait en effet d'autres rapports qui n'ont point encore trouvé place dans le système de Werner. La cause de toute formation nouvelle et de toute mobilité doit être cherchée, selon lui, dans l'eau : de là ce *neptunisme général* d'après lequel l'océan est en définitive la source de toute formation. A ses yeux, les volcans, cause qui cependant continue à agir sous nos yeux, n'avaient pas d'importance réelle, et il n'en tenait aucun compte : il lui aurait suffi cependant de visiter les contrées volcaniques du Rhin ou du midi de la France pour sentir l'impossibilité d'attribuer à un dépôt d'alluvions aquatiques la formation du basalte et d'autres matières semblables. Mais si plusieurs des opinions de Werner doivent aujourd'hui être abandonnées comme erronées, la gloire d'avoir créé la géognosie ne lui

en appartient pas moins. On ne peut lui contester non plus les services qu'il a rendus à l'exploitation des mines et à la métallurgie. Il s'est occupé aussi très sérieusement d'histoire, de géographie, de linguistique, d'archéologie et de numismatique. Les ouvrages de Werner sont moins nombreux que remarquables. Outre un traité *sur les caractères extérieurs des fossiles* (Leipz., 1764; trad. fr., par M^me^ Guyton-Morveau, 1790) et une suite d'articles insérés dans différentes revues, la plupart d'un grand intérêt, nous avons de lui une *Courte classification et description des espèces de montagnes* (Dresde, 1787); une *Nouvelle théorie sur la formation des filons* (Freiberg, 1791; trad. fr., par Daubuisson, 1803); une traduction de l'*Essai d'une minéralogie* de Cronstedt, dont il n'a paru qu'un vol. (Leipz., 1780), et un *Catalogue du cabinet de minéralogie du capitaine général des mines Pabst de Ohain* (Freiberg, 1791-1792, 2 vol.). Werner mourut à Dresde, le 30 juin 1817. Son corps, transporté avec pompe à Freiberg, y fut inhumé dans la cathédrale. La société minéralogique de Dresde, dont il avait été un des fondateurs et le premier président, lui fit élever un monument sur la route de Freiberg. Un de ses élèves, Rob. Jameson, établit à Édimbourg une société qui prit le nom de *Wernerian natural history society*. L'abbé Luigi Configliachi publia son éloge sous le titre de *Memorie intorno alla vita ed alle opere dei due naturalisti Werner ed Haüy* (Padoue, 1827). Enfin Frisch a publié sa *Vie* (Leipz., 1825), avec deux traités de Weiss sur les services rendus par Werner à l'art du mineur et aux sciences géologiques dant toute leur étendue. *C. L.*

WERNER (Frédéric-Louis-Zacharie), poëte dramatique allemand d'une grande originalité, naquit, le 18 nov. 1768, à Kœnigsberg, où son père était professeur d'histoire et d'éloquence. A partir de 1784, il suivit les cours de droit à l'université de cette ville, et les leçons de philosophie de Kant. Rien n'annonçait à cette époque la tendance religieuse qu'il manifesta depuis. En 1798, il entra comme surnuméraire dans une administration publique, et fut envoyé à Varsovie. Mais ayant été rappelé à Kœnigsberg (1801) par une maladie de sa mère, il resta près d'elle jusqu'à sa mort, qui arriva le 24 févr. 1804, le même jour que celle d'un de ses amis intimes; et dès lors ce jour marqua profondément dans sa vie. Après avoir recueilli un modeste héritage, déjà marié, il retourna avec sa femme à son poste à Varsovie, où il se lia avec Hoffmann (*voy.* ce nom). La faveur du ministre de Schrœtter, qui s'intéressait aux affaires de la religion et de la francmaçonnerie, fit appeler Werner à Berlin, en 1805, en qualité de secrétaire expéditeur privé. Déjà connu par son poëme maçonnique, *Les fils de la Vallée*, et par un poëme religieux, *La croix sur les bords de la Baltique*, mis en musique par Hoffmann, il écrivit pour le théâtre de cette capitale (1807) sa pièce intitulée *Die Weihe der Kraft* (la consécration de la vigueur ou la sainte énergie), dont le héros est Luther, mais où le poëte a dénaturé l'histoire par ses rêveries mystiques. Werner visita ensuite Prague, Vienne, Munich, Francfort, Cologne, Gotha et Weimar, où il vit pour la première fois Gœthe, en 1807. De retour à Berlin (1808), il en repartit bientôt pour la Suisse, où il fit la connaissance de M^me^ de Staël; de là, il vint à Paris, mais il n'y séjourna que quelques semaines. Le grand-duc de Francfort (*voy.* Dalberg) lui fit accorder une pension dans le même temps à peu près que le grand-duc de Hesse-Darmstadt le nommait conseiller de cour. Dans un voyage qu'il fit à Coppet, le commerce de M. A.-G. Schlegel eut pour lui un puissant attrait, et M^me^ de Staël lui aplanit les abords de l'Italie. Arrivé à Rome, il embrassa secrètement la religion catholique, le 19 avril 1811, et se mit à étudier la théologie. En 1814, il entra au séminaire d'Aschaffenbourg, et, bientôt après, il reçut l'ordre de la prêtrise. Il se rendit à Vienne pendant le congrès et y prêcha avec beaucoup de succès; après quoi, il se retira en Podolie, dans la famille du comte Choloniewski, qui le fit nommer chanoine honoraire de Kaménietz. Mais il retourna à Vienne, et, à l'étonnement général, il quitta l'ordre des rédempto-

ristes dans lequel il était entré. Il n'en continua pas moins à prêcher jusqu'à sa mort, arrivée dans les environs de cette capitale, le 18 janvier 1823. Son testament, qui a été imprimé, est la preuve la plus frappante des singularités de son caractère.

Parmi les compositions dramatiques de Zacharie Werner, *Les fils de la vallée*, ou *Les templiers*, vaste composition dramatique en vers et en deux parties (1803), se distinguent par la hardiesse des pensées, la peinture vigoureuse des caractères et la pureté du style. *La croix sur les bords de la Baltique*, également en deux parties; la pièce de *Luther*, ou *Weihe der Kraft; Attila, roi des Huns*, et *Wanda, reine des Sarmates*, offrent de grandes beautés, mais en même temps une tendance mystique de plus en plus prononcée, laquelle avait peut-être sa source dans une vanité excessive aussi bien que dans une imagination mal réglée. *Le 24 février*, autre poëme dramatique (1815) où domine, comme chez les anciens, l'idée du destin (*fatum*), se fait remarquer par une originalité saisissante, une grande connaissance du cœur humain, une habile concision et une rare élévation de style. Il a été traduit en français, ainsi que *Luther*, dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. Dans *Cunégonde*, on voit l'auteur s'abandonner complétement et sans résistance aux écarts de son imagination. Sa dernière tragédie, *La mère des Maccabées* (Vienne, 1820), renferme de fort beaux morceaux, mais ils disparaissent sous la rudesse de la langue et sous un fatras de lourdes plaisanteries fort déplacées dans la bouche d'un ecclésiastique. De toutes les productions de Z. Werner, ce sont ses hymnes cependant qui ont le moins de prix. Au reste, quels que soient ses défauts, on ne peut lui refuser le génie poétique. Il excelle quelquefois à peindre les caractères; souvent les situations qu'il invente offrent un attrait irrésistible, et ses récits, toujours pleins de vie et d'énergie, présentent constamment de l'originalité. Comme orateur de la chaire, il se montra fort inégal : si ses sermons annoncent de l'imagination et un talent remarquable d'interprétation, on y rencontre trop souvent de froids jeux de mots, des plaisanteries profanes et une fausse humilité. Son *Théâtre* complet, sauf *La mère des Maccabées*, a été imprimé à Vienne (1817-18, 6 vol. in-8°). Ses *Sermons posthumes*, au nombre de 25, ont été publiés dans la même ville, en 1836. Hitzig, un de ses amis, a écrit la *Vie de Werner* (Berlin, 1823). *C. L.*

WERNIGERODE, *voy.* STOLBERG.

WESER, un des grands fleuves de l'Allemagne, formé par la réunion, à Münden dans le Hanovre, de la Werra et de la Fulde. La première devient navigable à Wanfried, dans la Hesse, la seconde à Cassel. Le Weser arrose la principauté de Gœttingue, le Brunswic, la principauté de Kalenberg, le comté de Schauenbourg, dans la Hesse électorale, la province prussienne de Westphalie, le Hanovre, Brême, le duché d'Oldenbourg, et se décharge dans la mer du Nord. Ses principaux affluents sont la Diemel, l'Emmer, la Werra, l'Aller, la Hunte, la Wümme et la Geest. Ce fleuve offre au commerce de l'Allemagne une voie de communication des plus importantes; malheureusement des bas-fonds en rendent la navigation impraticable pendant des mois entiers, de l'été. Le projet de réunir le Weser au Rhin, au moyen de la Lippe, est en voie d'exécution. X.

WESLEY (JOHN), né au presbytère d'Epworth (Lincolnshire) le 17 juin 1703, mort le 2 mars 1791, est célèbre comme fondateur du méthodisme (*voy.*), secte protestante dont les partisans se nommèrent aussi d'après lui *wesleyens*.

WEST (BENJAMIN). Ce peintre célèbre, né en 1738 à Springfield en Pensylvanie d'une ancienne famille anglaise que son attachement au quakérisme avait portée à émigrer en Amérique, se rendit à Rome en 1760, et, après trois années de séjour en Italie, il partit pour l'Angleterre avec des lettres de recommandation pour Reynolds et le paysagiste Wilson. Aussitôt après son arrivée, il mit à l'exposition de la Société pour l'encouragement des arts, des manufactures et du commerce trois tableaux qui furent tellement goûtés que la Société le choisit pour un de ses administrateurs.

Les rapports qui s'établirent dès lors entre le roi et lui eurent pour résultats la fondation de l'Académie royale des Beaux-Arts, en 1768, et d'autres créations propres à favoriser le développement des arts. Chargé par le monarque de la décoration de Windsor, West y travailla 20 ans avec un traitement annuel de 1,000 liv. sterl., qu'il perdit toutefois lorsque ce prince tomba en démence. On ne saurait nier que West n'ait rendu de grands services à l'art; mais il manquait de ce génie créateur qui fait les grands artistes. Il connaissait les règles de son art, et on ne trouve rien à redire à sa composition non plus qu'à sa manière de grouper les figures. Son dessin a de l'exactitude, mais son coloris offre peu d'harmonie et trahit souvent peu d'étude. On loue surtout sa *Mort de Nelson*, son *Christ guérissant les malades dans le Temple*, etc.; son *Roi Lear*, peint pour la galerie de Shakspeare, trouva moins d'admirateurs. West mourut à Londres en 1820. *Voir* Galt, *Life and studies of B. West* (Lond., 1816 et 1820). *C. L.*

WESTERN (ILES), *voy.* HÉBRIDES.

WESTERWALD, *voy.* PRUSSE, T. XX, p. 217.

WESTMINSTER (CITÉ DE), *voy.* LONDRES.

WESTMINSTER (ABBAYE DE). L'église collégiale de Saint-Pierre à Londres (*voy.*) a reçu le nom d'abbaye de Westminster du quartier où elle est située, et où elle appartenait autrefois à un couvent dont la fondation se perd dans la nuit des temps. Le roi Édouard-le-Confesseur fit reconstruire cette église vers 1060, et, depuis le pontificat de Nicolas II, les rois d'Angleterre y furent habituellement couronnés. Henri VIII, lorsqu'il supprima les couvents, fit de celui-ci un chapitre, puis une cathédrale; Marie restaura l'abbaye; Élisabeth, enfin, en 1560, y établit la collégiale actuelle à laquelle elle joignit une école pour quarante garçons. L'église, qui avait été abattue une seconde fois sous Henri III, a été reconstruite en partie par ce prince, en partie par ses successeurs. Les deux tours qui décorent la porte occidentale sont l'œuvre de Christophe Wren (*voy.*); mais quoique fort belles, elles ne s'harmonisent pas avec le reste de l'édifice. L'extérieur n'offre rien de la légèreté d'autres constructions gothiques; l'intérieur, au contraire, est un chef-d'œuvre d'architecture. Des colonnes élancées, hardies, soutiennent la voûte; le chœur est magnifique; seulement l'autel, dans le style grec, rompt l'harmonie de l'ensemble. Anciennement, quiconque pouvait y acheter une tombe avait le droit de se faire enterrer à Westminster, comme dans toute autre église cathédrale; mais aujourd'hui cette abbaye est une espèce de panthéon qui n'ouvre plus ses portes qu'aux hommes qui ont bien mérité de la patrie. Au nombre des tombeaux les plus remarquables par leur architecture, on cite ceux de Ruysbrak, de Roubillac, de Bacon et de Flaxman. A l'extrémité méridionale de la croix, appelée pour cette raison *le coin des poëtes*, on voit les tombeaux ou les mausolées de plusieurs poëtes célèbres. Les anciens vitraux peints sont presque tous brisés; il n'en reste plus que quelques-uns, principalement dans la partie occidentale. L'église a plusieurs chapelles, telles que la chapelle d'Édouard-le-Confesseur où reposent les cendres de ce monarque, et la chapelle de Henri V avec son tombeau : toutes sont construites sous la voûte de l'abbaye; mais un des plus admirables monuments de l'architecture gothique, c'est la chapelle de Henri VII, qui forme une église particulière; elle a été construite, en 1502, par ce prince pour servir de sépulture à lui et à sa famille. Au milieu s'élève son tombeau en basalte, orné de bas-reliefs, de statues et entouré d'une magnifique grille en bronze doré. Au sud de l'abbaye était autrefois un hospice remarquable en ce que ce fut dans une de ses salles que la première imprimerie anglaise fut établie. *Voir* Neale, *History and antiquities of the abbey Westminster* (Lond., 1818 et 1823, avec 61 grav. in-fol.). *C. L.*

WESTMINSTER-HALL, c'est-à-dire salle, palais de Westminster. C'est ce qui reste du palais de Westminster construit par Édouard-le-Confesseur, le local où le parlement tient ses séances. La salle principale où les rois donnaient

anciennement leurs festins dans les circonstances solennelles a 270 pieds de long, 74 de large et 90 de haut. La voûte n'est soutenue par aucune colonne. C'est là que s'assemblèrent les juges qui condamnèrent Charles I^er^ à mort. Aujourd'hui cette salle ne s'ouvre plus qu'accidentellement, lorsqu'il s'agit, par exemple, de juger quelque membre de l'une ou de l'autre Chambre. La cour de la chancellerie, la cour du banc du roi, la cour de l'échiquier et la cour des plaids communs se réunissent quatre fois par an dans des salles attenantes. Un incendie a consumé, le 16 oct. 1834, les salles destinées au parlement britannique. Celle de la Chambre des lords avait été reconstruite lors de la réunion de l'Angleterre et de l'Irlande ; on l'avait décorée des fameuses tapisseries qui représentaient la destruction de l'*Armada*, et qui avaient été exécutées par François Spiering d'après les dessins de Cornelius Vroom. Celle de la Chambre des communes était une vieille chapelle bâtie par le roi Étienne, que Henri VI avait destinée à ses sessions. Au-dessous de cette salle se voient encore des restes bien conservés d'une antique chapelle. Depuis le désastre de 1834, Westminster-Hall a été restauré pour continuer de servir à son ancienne destination. *C. L.*

WESTPHALIE, contrée allemande ainsi nommée du peuple germanique des Faler, qu'on divisait en occidentaux et orientaux (*West-Falen*, *Ost-Falen*). D'une superficie de 367 $\frac{1}{2}$ milles carrés géographiques, avec une population de 1,400,000 habitants, la province prussienne de Westphalie, qui date de 1815, est bornée par les Pays-Bas, le Hanovre, le Brunswic, les principautés de Lippe et de Waldeck, les Hesses, le duché de Nassau et la Prusse rhénane. La partie méridionale et orientale, traversée par la forêt de Teutobourg (*voy.*), les coteaux du Wesergebirge où sont les Portes westphaliennes, et par ceux du Sauerland, présente de vastes plaines couvertes de froment, tandis que la partie septentrionale et occidentale offre, au contraire, de vastes étendues de landes incultes. Le climat est généralement tempéré. Les cours d'eau les plus considérables sont le Weser (*voy.*), l'Ems, la Lippe et la Roër ou Ruhr. Les productions du pays consistent en grains, lin, pommes de terre, bois, fer, cuivre, plomb, houille, sel, eaux minérales, etc. L'industrie livre au commerce une grande quantité de toiles, du sucre raffiné, du fer, de l'acier et toutes sortes d'ustensiles en fer, en acier, en cuivre. Cependant le bien-être est loin de régner dans la Westphalie, et chaque année, une foule d'habitants sont forcés d'émigrer dans les Pays-Bas. La population se divise, à peu près par parties égales, en protestants et catholiques; le nombre des juifs s'élève à près de 12,000. La province est partagée dans les trois gouvernements ou présidences de Münster, de Minden et d'Arnsberg. Les États provinciaux se composent de 10 princes et barons, 20 députés de la noblesse, 20 députés des villes et 20 de l'ordre des paysans. Jusqu'en 1844, ils eurent pour président le baron de Vincke, qui a rendu d'importants services au pays.

Dans le moyen-âge, on comprenait, sous le nom de Westphalie, toute la partie de l'Allemagne entre le Weser, le Rhin et l'Ems. Sous le nom de duché de Westphalie ou de Sauerland, ce pays fut soumis aux ducs de Saxe jusqu'en 1179. Henri-le-Lion ayant été mis au ban de l'Empire, l'archevêque de Cologne étendit sa suzeraineté sur la Westphalie qui forma un des grands cercles de l'Empire, et ses successeurs dans l'électorat restèrent en possession de la même autorité jusqu'en 1802, où elle fut donnée, comme dédommagement, à la maison de Hesse-Darmstadt, qui, en 1815, dut la céder à la Prusse, déjà maîtresse de la majeure partie du cercle de Westphalie. Ce cercle comprenait jadis les évêchés de Münster, de Paderborn, d'Osnabrück, de Liége, de Corbie, les duchés de Juliers, de Clèves, de Berg et d'Oldenbourg, les principautés de Minden, de Verden et de la Frise orientale, les comtés de Ravensberg, de la Marck, de Hoya, de Diepholz, ainsi qu'un grand nombre d'autres seigneuries soit laïques, soit ecclésiastiques.

Le royaume de Westphalie, qui comptait 1,946,343 habitants sur une superficie de 692 milles carrés, fut fondé le 15

novembre 1807. La paix de Tilsitt (*voy.*) ayant soumis à Napoléon toute la Prusse jusqu'à l'Elbe, la Hesse, le Hanovre et le Brunswic, le conquérant, qui ne jugeà pas le moment venu de porter au delà du Rhin les limites de son empire, fit, d'une partie de ces états, un royaume qu'il donna à son frère Jérôme (*voy.*). Ce royaume se composait du Brunswic, de la Hesse électorale, de la majeure partie de la Westphalie prussienne et des provinces méridionales du Hanovre. En même temps, l'empereur accorda à ce nouvel état une constitution calquée sur la constitution française. Jérôme fit son entrée à Cassel, sa capitale, le 7 décembre; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que sa position n'était rien moins que brillante. La plupart des provinces étaient épuisées; l'empereur s'était réservé la moitié des domaines; il avait mis à Magdebourg une garnison de 12,500 h., que les sujets de Jérôme étaient obligés de nourrir et de solder; enfin il lui restait à payer d'énormes contributions de guerre, et les caisses publiques étaient vides. Cependant son gouvernement sut pourvoir à tout; en peu de temps même, il réussit à organiser une armée de 16,000 hommes. Les changements que nécessitèrent dans l'administration l'établissement d'une constitution et l'introduction du Code Napoléon excitèrent d'abord un vif mécontentement parmi le peuple; toutefois on ne tarda pas à sentir les avantages du nouvel ordre de choses. Les impôts, quoique lourds, n'étaient pas intolérables, et la répartition en était plus égale; tout le monde fut admis à la jouissance de certains droits autrefois réservés aux classes privilégiées. Les préventions disparurent donc peu à peu, et le gouvernement se consolida. Les premières années du règne de Jérôme furent assez paisibles; mais lorsqu'en 1809 la guerre se ralluma entre la France et l'Autriche, les esprits s'agitèrent de nouveau; des révoltes éclatèrent, et le roi se vit menacé jusque dans sa capitale. Ces troubles donnèrent lieu à quelques mesures sévères et à l'établissement d'une haute police qui s'interposa dès lors entre le prince et ses sujets. Sur les représentations de la France, Jérôme fut obligé d'augmenter outre mesure son armée, qu'il porta à 30,000 hommes. La conscription devint plus odieuse et les impôts plus lourds que jamais. Ne sachant plus à quel moyen recourir pour se procurer de l'argent, le gouvernement prit le parti d'aliéner quelques domaines et de convertir la rente; mais cela ne servit qu'à empirer le mal, et plus tard il en résulta de graves complications, les possesseurs de domaines westphaliens ayant été forcés de restituer ces biens. A l'époque dont nous parlons, l'adjonction du Hanovre (1810) aurait pu tirer d'embarras le roi de Westphalie, si bientôt après l'empereur n'en avait pas repris la majeure partie pour la réunir à l'empire avec les provinces d'Osnabrück, de Minden et de Ravensberg qu'il détacha du royaume de son frère. Ce fut en vain que celui-ci réclama contre cette violence : il dut s'y soumettre, ainsi qu'à l'introduction dans ses états du système continental. En 1812, Jérôme partit à la tête de son armée pour la campagne de Russie; mais Napoléon, mécontent de lui, le renvoya dans son royaume, en gardant toutefois ses 24,000 hommes qui partagèrent le sort de l'armée française. Une nouvelle armée fut promptement réorganisée, et 12,000 Westphaliens suivirent Napoléon en Saxe; mais dès les premiers échecs qu'il éprouva en Silésie, la désertion se mit dans leurs rangs. Avant même la bataille de Leipzig, le général russe Tchernitchef chassa Jérôme de sa capitale, qu'il occupa pendant trois jours. Le roi y rentra à la tête d'une division française, mais ce ne fut que pour y apprendre la nouvelle de la défaite de Leipzig. Il abandonna aussitôt ses états, et, deux jours après son départ, Cassel revit dans ses murs les Russes qui rétablirent l'ancienne forme de gouvernement, en attendant que le congrès de Vienne (*voy.*) disposât de ce territoire devenu vacant. X.

WESTPHALIE (TRAITÉ DE), conclu en 1648 à Münster et Osnabrück, deux villes du cercle de Westphalie, et qui, en mettant un terme à la guerre de Trente-Ans (*voy.*), rendit la tranquillité à l'Allemagne, et fonda un nouveau système d'équilibre politique (*voy.*) en Europe. Ce traité a été la base de tous ceux

qui ont été signés postérieurement jusqu'à la révolution française; et, pour l'Allemagne en particulier, il a été regardé, jusqu'à cette époque, comme la plus ferme colonne de la constitution de l'Empire. En grande partie l'œuvre du comte Maximilien de Trautmannsdorf, diplomate impérial, la paix de Westphalie ne fut signée qu'après sept années de négociations.

L'Allemagne était épuisée par la guerre et l'Autriche menacée dans ses états héréditaires. Dans sa position critique, Ferdinand III ne pouvait que désirer la paix; mais il voulait la conclure avec la France et la Suède, pour son propre compte, sans l'intervention de l'Empire. Dès la fin de l'année 1641, dans des conférences tenues à Hambourg, on était tombé d'accord sur le lieu et le mode des négociations. Ce ne fut cependant qu'en 1644 que l'on posa réellement les bases du traité. Les plénipotentiaires de l'Empereur, des princes de l'Empire et du roi de Suède s'assemblèrent à Osnabrück, ceux de la France et des autres puissances étrangères à Münster; néanmoins les uns et les autres devaient agir de concert, et la paix ne pouvait être conclue que d'un consentement commun. On avait voulu, par cette mesure, prévenir des querelles touchant la prééminence entre la France et la Suède, et éviter à cette dernière puissance le désagrément de se trouver en contact avec le nonce du pape qui devait prendre part aux négociations. Les plénipotentiaires de la France étaient le duc de Longueville, le comte d'Avaux et Servien; ils avaient reçu leurs instructions de Mazarin et de Lyonne. Ceux de la Suède étaient le fils du chancelier Oxenstierna et Salvius; ceux de l'Empereur, le comte J.-Louis de Nassau, le comte de Lamberg et les jurisconsultes Volmar et Crane; mais dans les dix-huit derniers mois leur influence fut complétement annulée par celle du comte de Trautmannsdorf. Parmi les plénipotentiaires espagnols, on citait, comme les plus habiles, Saavedra et Brun. Les États-Généraux étaient représentés par huit ambassadeurs; la Confédération suisse par le bourguemestre de Bâle, J.-R. Wetstein. Au nombre des chargés d'affaires des états protestants se distinguaient J. Lampadius et J.-K. Varnbüler. L'ambassadeur de Venise, Contareno, et le nonce du pape, Fabio Chigi, qui monta depuis sur le trône pontifical sous le nom d'Alexandre VII, remplirent le rôle de médiateurs.

Les négociations ne suspendirent aucunement les hostilités. Le général Torstenson envahit, en 1645, les états héréditaires de l'Empereur, et remporta, le 24 février, une victoire signalée à Iankowitz. La guerre se termina là même où elle avait commencé, c'est-à-dire sous les murs de Prague. Kœnigsmark s'empara, le 15 juillet 1648, de ce qu'on appelle le Petit-Côté de cette ville. Cet exploit accéléra la marche des négociations, et la paix fut enfin signée le 24 octobre 1648, à Münster, où s'étaient rendus les plénipotentiaires d'Osnabrück, qui étaient déjà tombés d'accord.

Cette paix établit sur une base solide la constitution politique et religieuse de l'Empire. On y reconnut le droit de souveraineté des princes allemands, qui purent dès lors contracter des alliances entre eux et avec les puissances étrangères, pourvu que ce ne fût ni contre l'Empereur ni contre l'Empire. La mise au ban de l'Empire ne devait plus être prononcée par l'Empereur sans leur consentement. La maison palatine fut rétablie dans ses possessions du Rhin, et on créa en sa faveur un huitième électorat qui, cependant, devait se confondre avec l'électorat de Bavière, en cas d'extinction de cette famille. Les avantages qui avaient été accordés aux protestants depuis la paix de religion de 1555 furent confirmés, et il fut convenu que tout resterait dans le même état qu'au commencement de l'année normale 1624, quant à la sécularisation des biens ecclésiastiques. Cette clause n'était pas applicable néanmoins à l'Autriche; et pour le Palatinat, Bade et le Würtemberg, ce fut l'année 1618 qui fut prise comme année normale. Les réformés obtinrent les mêmes droits que les luthériens. Il fut défendu aux princes de persécuter ou d'opprimer les cultes autres que le leur. Un grand nombre de bénéfices furent sécularisés et accordés en dédommagement à cer-

tains états. L'Empereur dut y consentir pour conserver intacts ses états héréditaires. L'Alsace fut cédée à la France; la Suède obtint la Poméranie antérieure, Brême, Verden, Wismar, et une somme de 5 millions de thalers pour son armée; le Brandebourg se fit donner les évêchés de Halberstadt, de Minden, de Kamin, ainsi que la survivance sur Magdebourg; le Mecklenbourg reçut les évêchés sécularisés de Schwerin et de Ratzebourg; le Hanovre partagea avec un évêque catholique l'évêché d'Osnabrück et quelques couvents; enfin Hesse-Cassel obtint l'abbaye de Hirschfeld avec 600,000 thalers. L'indépendance des Provinces-Unies fut reconnue par l'Espagne, et celle de la Suisse par l'Empire. La France et la Suède se portèrent garantes de l'exécution du traité. Le pape Innocent X, irrité des pertes qu'éprouvait le saint-siége par la sécularisation de tant de bénéfices, protesta vainement contre ce qui avait été fait. Cependant l'exécution complète de tous les articles du traité rencontra des obstacles de plus d'un genre. La guerre continua même entre la France et l'Espagne, ainsi qu'entre cette dernière puissance et le Portugal. — Outre les ouvrages généraux de Schœll et de M. de Flassan (*voy.*), on peut consulter J.-G. von Meyern, *Acta pacis Westphalicæ*, Gœtt., 1734, 4 vol. in-fol.; Pütter, *Geist des Westphœlischen Friedens*, Gœtt., 1795, in-8°; Woltmann, *Geschichte des Westphœlischen Friedens* (Leipz., 1808, 2 vol. in-8°). On peut également consulter le 3e et le 4e vol. de l'*Histoire de la guerre de Trente-Ans* par Schiller, et les ouvrages français suivants : G.-H. Bougeant, *Histoire des guerres et des négociations qui précédèrent le traité de Westphalie*, composée sur les Mémoires du comte d'Avaux, Paris, 1751, 3 vol. in-4°; et *Négociations secrètes touchant la paix de Münster et d'Osnabrück*, La Haye, 1725, 4 vol. in-fol. *C. L.*

WETTERAVIE, en allemand *Wetterau*, contrée rhénane, ainsi nommée de la rivière Wetter, affluent de la Nidda. Pays de plaine qui s'étend au pied du Taunus (*voy.*), elle est très fertile en grains et en fruits. Elle a une étendue de 15 milles carr. géogr., et dépend en majeure partie du grand-duché de Hesse.

WETTIN (MAISON DE), la souche des différentes maisons régnantes de Saxe (*voy.* ce nom). On voit encore aujourd'hui le castel qui fut le berceau des comtes de Wettin, près de la petite ville de ce nom, dans l'ancien duché de Magdebourg. Le plus ancien de ces comtes, connu dans l'histoire, est Thierry ou Théodore Buzizi, mort en 982.

WEYER, *voy.* VAN DE WEYER.

WEYMER, *voy.* GEORGES (*Mlle*).

WHIGS, *voy.* TORIES.

WHIST, sorte de jeu de cartes qui nous vient de l'Angleterre. Il se joue à quatre personnes, associées deux à deux. Son nom, qui signifie *chut!* ou *silence!* indique que le mutisme le plus complet y est de rigueur, afin de s'assurer que les partners ne se donnent aucun avis. On se sert d'un jeu entier de 52 cartes qui sont toutes distribuées, et l'atout résulte de la dernière carte, qui est retournée et reste au donneur. La partie est à peu près la même qu'au boston (*voy.*), seulement on ne peut pas passer; mais on a la faculté de renoncer. La partie se compte en dix points, d'après le nombre des levées (*tricks*) ou des *honneurs*, qui sont l'as et les figures. Lorsque le surplus des dix points d'une partie se compte pour la partie suivante, on joue ce qu'on nomme l'*enfilade*. Les points se marquent avec des jetons et avec des fiches dont la valeur est fixée d'avance. Le nombre des fiches à donner par les perdants dépend du nombre de levées qu'ils ont faites. Le whist est un jeu qui fut longtemps en vogue. Il exige des combinaisons qui en augmentent l'intérêt. X.

WICLEF (JEAN DE WICKLIFFE OU), ainsi nommé du lieu de sa naissance, dans le comté d'York, le plus célèbre des précurseurs de Luther dans l'œuvre de la réformation, était né en 1324, et mourut les derniers jours de décembre 1384 dans sa cure de Lutterword, comté de Leicester. La grande réputation qu'il s'était acquise comme professeur dans les colléges de Merton et de Baliol l'avait désigné au choix de l'archevêque de Cantorbéry, Islip, qui le mit à la tête d'un nouveau collége qu'il venait de fonder à

Oxford pour les écoliers de son diocèse. Mais ce prélat étant mort, son successeur, Simon Langlam, qui avait sans doute conservé quelque ressentiment des attaques que Wiclef avait dirigées, dans divers écrits de polémique, *Contre les bénéficiers* (1356) et *Contre les ordres mendiants* (1360), le destitua de sa place de principal, prétextant son indignité comme séculier; et, sur l'appel de Wiclef, une bulle d'Urbain V, de l'an 1370, confirma cette destitution. Ce même pape refusa également, quelques années plus tard, de ratifier son élection à un évêché. Mais le roi Édouard III, dont il venait de défendre efficacement les intérêts dans la conférence de Bruges, où s'était débattue la question des libertés de l'Église d'Angleterre, le présenta pour la riche cure de Lutterword, et lui fit obtenir encore, l'année suivante, une prébende de la collégiale de Westbury (comté de Glocester). Dès lors, Wiclef, fort de l'appui de la couronne, ne se contenta plus de dévoiler les exactions de la cour de Rome et ses envahissements à la faveur de sa milice de prédilection, les ordres mendiants; sa sphère d'action s'agrandit; il voulut remonter à la source du mal. Son premier pas dans cette voie fut d'établir la base sur laquelle il prétendait fonder la réforme des abus. A ses yeux, les saintes Écritures devaient être la seule règle de la foi, de la morale et de la discipline. Il rejetait la suprématie du pape; il réclamait la primitive égalité des évêques et des prêtres; il protestait contre le pouvoir temporel du clergé et demandait que ses immenses biens fussent appliqués aux besoins de l'état. La doctrine de la transsubstantiation lui semblait une hérésie; la théorie des indulgences, un blasphème; la bénédiction des mariages, le baptême des enfants nés de parents chrétiens, de vaines cérémonies; les vœux forcés de célibat, une tyrannie. Il rejetait comme de grossières superstitions le culte des saints, les pèlerinages, les jeûnes; il se prononçait contre la confession auriculaire, en disant qu'elle était inutile et sans profit pour un cœur vraiment repentant; et finalement, il admettait la prédestination dans le sens de S. Augustin. Ces doctrines, Wiclef les exposa non-seulement dans un grand nombre de traités restés, pour la plupart; manuscrits; mais il les prêcha publiquement, et, pour mettre les saintes Écritures à la portée des gens du peuple, il traduisit la Vulgate en anglais*. Le nombre des partisans du réformateur augmenta rapidement. Knighton, écrivain contemporain, affirme que, sur deux personnes que l'on rencontrait, une au moins était partisan de Wiclef. Aussi n'est-il pas impossible qu'un certain nombre de wicléfistes ou lollards** aient pris part aux mouvements populaires qui éclatèrent pendant la minorité de Richard II. Mais, d'après l'historien Hume, l'oppression que les seigneurs exerçaient sur leurs malheureux serfs en fut la seule cause. Loin d'exciter le peuple à la révolte, Wiclef avait même écrit, en anglais, un petit catéchisme intitulé : *Le pauvre paysan*, dans lequel il ne prêchait que la résignation dans l'attente d'une vie meilleure. Dès 1377, à la demande de Grégoire XI, l'évêque de Londres et l'archevêque de Cantorbéry avaient cité le *docteur évangélique* devant leur tribunal. Mais lorsque Wiclef comparut devant les évêques assemblés à Lambeth, ce ne fut pas seulement le duc de Lancastre, second fils du roi Édouard, et Percy, grand-maréchal d'Angleterre, qui, par leur présence, le couvrirent de leur protection; mais « le peuple, dit Fuller, réclama sa mise en liberté à grands cris, car tous voyaient en lui un vrai prophète. » Grégoire, irrité de l'indulgence des prélats anglais, condamna les propositions de Wiclef, et ordonna qu'on instruisît de nouveau son procès. En même temps, il adressa un bref au jeune roi Richard II, pour l'avertir que les erreurs de l'hérétique ne mettaient pas moins en danger le trône que l'autel. Là-dessus, nouvelle citation, nouvel examen des propositions déclarées hérétiques; mais le duc de Lancastre, alors régent du royaume, et la

(*) Le N. T. seul a été imprimé, entre autres par H. Hervey Baber, qui l'a fait précéder de Mémoires sur la vie, les opinions et les écrits du réformateur, Londres, 1811, in-4°.

(**) On appelait également de ce nom les partisans de Wiclef.

mère du jeune roi, la princesse de Galles, avaient fait défense aux prélats de prononcer aucune peine. Wiclef promit de garder le silence sur les articles condamnés. Cependant le schisme qui éclata à la mort de Grégoire XI, en 1378, lui fournit une nouvelle occasion de reproduire ses doctrines. Urbain VI ayant fait prêcher en Angleterre une croisade contre la France, qui avait reconnu son compétiteur Clément VII, Wiclef s'éleva avec indignation contre cette croisade, et, sous le titre de *Remède contre le schisme*, il adressa au parlement un mémoire contre les prétentions du pape et les usurpations du clergé. Cet acte d'indépendance et de courage lui valut une nouvelle citation par devant les évêques assemblés en concile général, à Londres, par Guillaume de Courtney, primat du royaume et légat du saint-siége. Cette fois le réformateur fut abandonné par son puissant protecteur, le duc de Lancastre, à qui Urbain, par une politique habile, avait adjugé la Castille, dont le roi s'était prononcé pour l'anti-pape. De 24 propositions extraites de ses livres, 10 furent déclarées hérétiques, et les 14 autres erronées. Cependant aucune peine ne fut prononcée, sans doute parce que, pour conserver sa liberté, Wiclef eut la faiblesse de signer une espèce de rétractation de ses principes. Mais le roi publia une ordonnance contre les adhérents de Wiclef et enjoignit à l'université d'Oxford de l'exclure de la liste de ses membres. Wiclef se retira alors dans sa cure de Lutterword, où la mort vint le surprendre, au bout de deux ans, au milieu de ses fonctions pastorales.

Les doctrines prêchées par Wiclef ne moururent point avec lui. Un nouveau concile tenu à Londres (19 février 1396) par Thomas d'Arundel, archevêque de Cantorbéry, condamna 19 propositions tirées du *Trialogus*, le plus important des écrits du réformateur. Ce traité a été imprimé plusieurs fois, et entre autres sous le titre *Dialogorum libri IV* (Francf. et Leipz., in-4°); ce sont des dialogues entre la Vérité, le Mensonge et la Prudence personnifiés. Les mêmes persécutions se renouvelèrent encore à diverses époques, jusqu'à ce que le concile de Constance, en 1415, condamna tous les écrits de Wiclef en général, « et attendu que ledit Wiclef est mort hérétique obstiné, il condamna aussi sa mémoire, et ordonna de déterrer ses os, si l'on pouvait les distinguer d'avec les os des fidèles, afin d'être portés à la voirie, » regrettant de ne pouvoir livrer au même bûcher l'hérétique avec ses disciples Jean Huss et Jérôme de Prague. Ce ne fut néanmoins qu'en 1428 que Flemming, évêque de Lincoln, sur un ordre formel du pape, fit exhumer les restes du réformateur, et ordonna de les brûler et d'en jeter les cendres dans le Swift. Em. H-g.

WIED, comté médiatisé de l'Allemagne rhénane et qui fait aujourd'hui partie de la Prusse, sauf quelques parties qui dépendent du duché de Nassau. Ses possesseurs descendent par les mâles de Théodoric de Runkel qui épousa l'héritière de la première maison de Wied, issue de celle d'Isenbourg, laquelle s'éteignit en 1462. *Voy.* Neuwied.

WIELAND (Christophe-Martin), poëte et littérateur allemand, naquit à Oberholz près Biberach, en Souabe, le 5 sept. 1733, d'un père qui était pasteur protestant, et qui, humaniste distingué, eut une grande part à son éducation. On assure qu'à l'âge de 7 ans le jeune Wieland lisait déjà les auteurs latins; à 13 ans, il composait un poëme épique. Il était dans sa 14e année lorsqu'il entra au gymnase de Klosterberge près de Magdebourg, et, plus tard, il alla faire ses études, surtout en jurisprudence, à l'université de Tubingue. Mais, peu soucieux de suivre les cours, il composait des poëmes didactiques et moraux. Imitateur de Hagedorn, de Haller, de Klopstock, admirateur de Xénophon et de Platon, il comptait réformer le monde par ses vers. Son séjour dans la maison de Bodmer (*voy.*), à Zurich, devait le confirmer dans cette tendance : il y fit de la poésie patriarcale, et publia (en 1752) son *Anti-Ovide*, ses *Contes moraux* et le *Sacrifice d'Abraham;* le voisinage de Gessner (*voy.*) réagissait sur le jeune poëte. En 1754, il fit paraître les *Sympathies*, espèces de sermons ascétiques, et en 1755, les *Sentiments d'un chrétien*. Vers cette époque, il demeurait à

Berne dans un cercle un peu moins puritain qu'à Zurich. Aussi la réaction contre le platonisme qui n'était point dans sa nature ne tarda-t-elle point à se manifester. Cette réaction fut lente, mais progressive; sa piété exagérée devait se calmer au contact de la réalité. Dès l'année 1758, nous trouvons dans sa correspondance intime des allusions peu flatteuses pour Bodmer et Klopstock; il se moque de Young, de la vie de Ste Thérèse, et se déclare partisan des contes de Voltaire. A cette époque de transition, il s'occupe de drames, d'épopées; il veut mettre la *Cyropédie* en vers; mais il se borne à publier cinq chants de ce poëme.

La transformation complète de Wieland s'opéra dans la société du comte de Stadion. Ce grand seigneur résidait au château de Warthausen, près de Biberach, où Wieland avait sollicité et obtenu, dès 1760, le modeste emploi de secrétaire-greffier de la ville. Homme du monde, ennemi de toute sentimentalité, partisan des poëtes et des philosophes du XVIIIe siècle, le comte de Stadion exerça sur son jeune protégé une influence salutaire au point de vue esthétique, pernicieuse au point de vue moral; car Wieland passa, corps et biens, dans le camp de ses antagonistes. Le mouvement réactionnaire qui s'était emparé de lui se manifesta timidement d'abord dans son *Théagis* (1760), puis d'une manière patente dans *Nadine* (1762), *Diane et Endymion*, *le Jugement de Pâris*, etc., etc., contes en vers, où règne un sensualisme brutal qui sera plus tard corrigé, voilé par la main des Grâces. En 1764, il publie le roman *Don Sylvio de Rosalva*, persiflage du monde romantique, tableau fidèle des illusions et de l'enthousiasme du jeune âge. Pour retracer l'énergie prestigieuse de ces sentiments naïfs, Wieland n'avait qu'à puiser dans ses souvenirs et à peindre sa propre jeunesse. Un autre roman, *Agathon* (1767), renferme aussi l'histoire de la métamorphose opérée en lui par l'étude de Voltaire, de Shaftesbury, et par le contact journalier avec un grand seigneur disciple de ces philosophes. Agathon est un jeune homme pur, enthousiaste, opposé à un sophiste (Hippias) qui représente, sous son costume pseudo-grec, la philosophie anglaise et française, en d'autres termes, le mauvais principe. Or, ce mauvais principe remporte la victoire : Agathon perd son innocence, tout en restant fidèle aux *idées* de sa jeunesse. Dans *Idris* (1763), l'auteur fait contraster l'amour platonique avec l'amour sensuel, et place entre les deux un sentiment qui participe à la fois du monde matériel et du monde éthéré. *Musarion* (1768) est une nouvelle expression de cet amour juste-milieu, que Wieland aspirait à peindre et à prôner. L'héroïne, coquette peu impressionnable, ramène son amant, d'un platonisme exalté, à une manière de voir plus rationnelle, en le faisant assister à la chute de quelques disciples de Pythagore et de Zénon. De 1769 à 1771 paraissent *les Grâces*, *Diogène*, *le Nouvel Amadis*. Wieland y fait la guerre à l'ascétisme, à la morale chrétienne; on dirait qu'à cette époque il voulait se venger aveuglément du fanatisme spiritualiste dont il avait été épris dix ans auparavant.

Une défection aussi flagrante ne devait point rester impunie. On vit s'élever contre lui une véritable tempête : les prédicateurs tonnèrent du haut de la chaire; les journaux l'accablèrent d'injures; l'école de Klopstock brûlait ses ouvrages; Voss lui lançait des épigrammes acérées, et le bon Claudius (le messager de Wandsbeck) plaignait le poëte qui se sentait le courage d'outrager en de beaux vers la pudeur des femmes allemandes. A ces attaques des puritains, des dévots et des idéalistes nationaux, Wieland, un peu déconcerté, opposait sa vie irréprochable, son ménage exemplaire; car, marié depuis 1765 et père d'une nombreuse famille, il démentait ses écrits par ses actions. Aussi une femme de tête et de cœur, la duchesse Amélie de Saxe-Weimar, ne se laissa-t-elle point arrêter par cette réprobation des pharisiens : vers 1772, elle confia l'éducation de ses fils à l'auteur d'*Agathon*; l'un des disciples de Wieland fut le grand-duc Charles-Auguste, l'ami de Gœthe.

Wieland, d'ailleurs, était loin d'avoir dit son dernier mot; dans l'atmosphère

de Weimar, son talent allait encore une fois se transformer, en s'épurant. Il venait de déposer dans un ouvrage purement didactique, *le Miroir d'or*, le résumé de ses études sur Voltaire et sur Rousseau; sous le titre de *Mercure allemand*, il publia un journal littéraire, dans lequel il inséra (sans parler de nombreux articles de critique), une série de gracieux contes de fées ou de chevalerie, tels que *Gyron le courtois*, *la Cuve d'eau*, *Pervonte*, *le Conte d'hiver*, *le Conte d'été*, *Gandalin, ou amour pour amour*. Les matériaux de ces charmants poëmes étaient empruntés, il est vrai, soit aux fabliaux, soit aux contes du moyen-âge; mais Wieland sut jeter sur ces sujets un inimitable coloris; il en fit des créations originales. La plus remarquable de ces compositions est sans doute *Obéron* (1780), poëme romantique en *ottave rime*, qui a popularisé le nom de Wieland, et qui demeure le plus beau fleuron de sa couronne poétique. « Aussi longtemps que l'or sera réputé de l'or, et le crystal du crystal, a dit Gœthe, *Obéron* sera lu et admiré comme un chef-d'œuvre. » Le grand charme d'*Obéron*, dont le sujet est emprunté au *Huon de Bordeaux*, réside dans l'heureuse fusion du monde des fées avec le monde réel; c'est la grâce et l'ironie de l'Arioste, jointes aux couleurs vives et aux sentiments de la poésie contemporaine. Tout, dans ce poëme romantique, se réunit pour captiver le lecteur, l'intérêt du récit, l'originalité des personnages, la pureté de la diction, le charme d'une versification harmonieuse et facile. On s'attache aux amours éthérés de Titanie et d'Obéron, comme aux aventures de Huon et d'Amanda; on se promène, entraîné par le poëte, dans les trois parties du monde alors connu et dans les régions invisibles aux regards des simples mortels, sans secousse et sans incrédulité.

L'auteur d'*Obéron* fut salué par les frères Schlegel comme le créateur du genre romantique; plus tard les mêmes critiques, infidèles à leur enthousiasme, accablèrent d'un mépris peu juste et peu raisonné ce poëte gracieux, qui, sans aspirer au premier rang, avait su le conquérir par une heureuse inspiration. *Obéron* fit éclore, pendant longtemps, une foule de poëmes romantiques; mais, à l'exception de la *Cécile* de Schulze, toutes ces productions restèrent à une incommensurable distance de leur modèle.

Il faut rapporter aux premiers temps du séjour de Wieland à Weimar le roman comique intitulé *les Abdérites* (1773), dont la première partie est écrite avec une verve admirable. C'est l'opposition du monde bourgeois et du monde romantique; le tableau d'un homme formé par les grands modèles aux prises avec des concitoyens à l'esprit étroit, partisans et admirateurs de la médiocrité; c'est le contraste entre la raison et le préjugé, l'intelligence et la folie, les petites passions du clocher et le cosmopolitisme généreux; c'est le sage honni par les sots. Et les effets de ce contraste n'affectent point le lecteur d'une manière pénible; car le philosophe, quoique vaincu par la masse, maintient cependant, à l'aide d'une raillerie incisive, sa supériorité sur le vulgaire.

Au moment où la révolution française éclata, Wieland avait depuis plusieurs années déjà renoncé au monde enchanté de la chevalerie, qui lui avait valu de si brillants succès. Il se fatiguait de la lutte ardue avec la rime allemande et se bornait presque exclusivement à des travaux littéraires sur quelques auteurs classiques. Il traduisait Lucien, comme, 30 ans auparavant, il avait traduit Shakspeare*; il imitait librement, en vers blancs, les satires et les épîtres d'Horace; il dotait le monde savant d'une traduction des lettres de Cicéron, avec un commentaire qui atteste l'homme de génie à chaque page. De tous ces travaux, celui sur Lucien était le plus conforme à la tournure d'esprit de Wieland; lui-même, il composa des *Dialogues des dieux* (1789), dans lesquels il examine avec un véritable talent de publiciste les grandes questions politiques et religieuses du jour.

Sa préoccupation des idées religieuses, si remarquable dans le VI^e^ et le VIII^e^ de ces dialogues, se manifeste aussi dans

(*) C'est la première traduction allemande de ce poëte; elle a paru à Zurich, 1762-66, 8 vol.

son *Peregrinus Proteus* (1791), roman destiné à l'examen d'un problème psychologique. L'histoire nous parle de Peregrinus comme d'un charlatan avide de renommée, et qui mourut à Olympie de mort volontaire. Wieland en a fait un noble enthousiaste, qui aspire à l'union intime avec les dieux et les démons, avec Vénus-Uranie, l'idéal de toute beauté. Si, dans Agathon, Wieland s'est peint lui-même, il a mis en scène, dans Peregrinus, un caractère incorrigible, une nature anormale, où prédomine l'élément mystérieux, démoniaque, qui ne cède point un pouce de terrain au monde des sens. Un roman analogue au *Peregrinus* est l'*Agathodémon* (1798). Ici le héros se montre l'ennemi de l'enthousiasme aveugle et de toute surexcitation mystique; mais il reste philanthrope, et cherche, dans un ordre fondé par lui, à propager l'idée d'un cosmopolitisme qui ferait de toutes les nations du globe une seule et même famille. Il doit nécessairement échouer, et il finit par reconnaître que cette mission de transformer le monde avait été celle du Christ, qui agissait sous l'empire d'une conviction sincère.

On a souvent comparé Wieland au grand génie qui domina la France littéraire du XVIII^e^ siècle. Cette comparaison manque d'exactitude. Voltaire avait au moins foi en quelque chose : il avait la foi du pionnier qui renverse des troncs séculaires, pour nettoyer le terrain; et l'on sait si sa hache était tranchante. Wieland est un philosophe sans principe absolu; chez lui, tout se résume en une tolérance qui espère capter même ses ennemis et obtenir d'eux une place au soleil pour la doctrine épicurienne. Chez Voltaire, rien qui annonce une lutte intérieure : toute l'existence de Wieland est, au contraire, une lutte constante; sa nature germanique se roidit en toute occasion contre la nature franco-britannique qu'il avait empruntée à l'étude des auteurs du XVIII^e^ siècle; son âme allemande fait toujours la guerre à sa raison, formée sur les modèles français. Ce fut pourtant à ce titre de Voltaire allemand que Wieland dut d'être présenté à l'empereur Napoléon en 1808, et de recevoir la décoration de la Légion-d'Honneur. La vieillesse de Wieland n'avait pas été exempte d'amertume. Sans parler des attaques indécentes de l'école de Schlegel, et du voisinage écrasant de Schiller et de Gœthe, Wieland avait vu mourir son ami Herder, et la guerre ravager la ville de Weimar (1806); antérieurement déjà, un revers de fortune l'avait forcé de vendre une petite propriété, fruit de ses économies. Cependant l'égalité de son humeur paraît ne point s'être démentie; il mourut le 20 janvier 1813, âgé de 80 ans, et chargé de gloire, quoi qu'en eussent dit ses détracteurs.

La poésie exclusive de Klopstock, qui n'admettait d'inspiration qu'autant qu'elle descendait de l'empyrée, devait provoquer une réaction : Wieland assuma sur lui cette mission; il est rationaliste, didactique, sensualiste, tandis que le chantre de la *Messiade* est idéaliste, lyrique, transcendental. Si Klopstock a la prétention d'être constamment sublime, s'il l'est quelquefois, Wieland est presque toujours gracieux et plein d'une admirable ironie. Si le premier cherche à peindre la nature héroïque et divine, l'autre raconte de préférence les faiblesses humaines, qu'il cherche à excuser, en ramenant les enthousiastes prétentieux aux principes un peu humiliants de la physiologie.

L'Allemagne a le droit de reprocher à Wieland son manque de patriotisme : il n'est point un poëte national; il a trop souvent froissé l'essence du caractère allemand, la pureté des mœurs, les élans idéalistes, pour qu'il puisse aspirer à la couronne de chêne placée par l'Allemagne reconnaissante sur des fronts moins larges que le sien. Mais l'Allemagne le nommera toujours après ses deux coryphées; la femme timide n'avouera point avoir rêvé sous les bosquets de Titanie, mais le jeune homme et le vieillard chercheront toujours dans les vers de Wieland, l'un des espérances, l'autre des souvenirs; et l'homme mûr ira souvent demander à ce Lucien moderne des traits de verve satirique contre les sots, les hypocrites et les charlatans.

Wieland a publié lui-même la collection complète de ses œuvres, Leipz., 1802, 36 vol. in-8°, avec 6 vol. sup-

plémentaires. Une nouvelle édition, publiée en 1828, forme avec la vie de l'auteur 53 vol. Une édition des OEuvres poétiques de Wieland, dans l'original, a été publiée à Paris, 1839, gr. in-8°. On doit une *Biographie de Wieland* à Gruber (en allem.), Leipz., 1827, 4 vol. in-8°. La plupart de ses écrits ont été traduits en français, ainsi qu'on peut le voir dans *la France littéraire* de M. Quérard. L. S.

WIELICZKA (pron. Viélitchka), ville de la Galicie autrichienne, située à peu de distance de Cracovie et remarquable par sa mine de sel gemme, une des plus riches qui existent. Elle fut découverte en 1250 par le pâtre Wielicz : de là son nom. La ville est minée tout entière, et la plus grande profondeur arrive jusqu'à 1,220 pieds. Les salines s'étendent dans une longueur de 9,500 pieds, de l'ouest à l'est, où elles touchent à celles de Bochnia; du nord au sud, elles occupent un espace de 3,600 pieds. Outre de grandes et belles allées, il y a des salles, des chapelles, des chambres, des magasins, des écuries ou étables, ainsi qu'on peut le voir par la description qu'en a donnée Malte-Brun dans sa Géographie (1re éd., t. VI, p. 726). Le nombre des ouvriers ne paraît pas dépasser beaucoup 600, et le revenu net est évalué à environ 6 millions de florins. S.

WIGHT, île du canal de la Manche, à peu de distance des côtes du Hampshire, dont elle fait partie, offrant une superficie de 9 milles carrés avec 32,500 habitants. Des rochers, des écueils et des fortifications imposantes la mettent à l'abri de toute attaque. Le Medham ou Medica la divise en deux parties. Elle est riche en beautés naturelles; la douceur et la salubrité de son climat l'ont rendue célèbre, et sa fertilité l'a fait surnommer le grenier des comtés occidentaux de l'Angleterre. De nombreux troupeaux de brebis fournissent de la laine estimée aux manufactures anglaises. Les côtes sont très poissonneuses, et l'on trouve dans l'intérieur du pays beaucoup de lièvres et de lapins. L'île est divisée en 52 paroisses; on y compte quatre villes, dont la principale, Newport, place forte avec 4,100 habitants, a des marchés de grains et de laines. A peu de distance, on voit encore les ruines du vieux château de Caresbroek, avec un puits de 240 pieds de profondeur. C'est là que Charles Ier, qui s'y était réfugié en 1646, fut arrêté par le colonel Hammond et détenu pendant treize mois. *C. L.*

WILBERFORCE (William), philanthrope anglais célèbre par son zèle pour la cause des nègres, était né à Hull le 24 août 1759. Il fit ses études à l'université de Cambridge, où il devint l'ami de Pitt. A l'âge de 21 ans, il fut envoyé à la Chambre des communes par sa ville natale, et commença sa carrière en demandant la suppression de la traite des noirs. Cette proposition, mal accueillie d'abord, fut souvent reproduite par lui. Avec Fox et Sheridan, Wilberforce défendit la révolution française, dont les principes semblaient répondre à leurs sentiments généreux : aussi, le 26 août 1792, l'Assemblée législative, sur la proposition de Brissot, déclara Wilberforce citoyen français. Cependant, en 1801, Wilberforce se réunit au ministère anglais contre la France, dont Bonaparte était devenu consul. Puis il adhéra aux mesures répressives que le ministère réclamait contre les troubles intérieurs. En 1806, il se rallia à l'Opposition; mais, l'année suivante, il prêta de nouveau son appui aux ministres. En 1811, Wilberforce vota pour donner la régence au prince de Galles pendant la maladie mentale du roi George III. Il resta depuis fidèle au ministère, mais sans cesser de poursuivre son projet philanthropique. Il vit enfin triompher ses idées par l'abolition de la traite (*voy.*), dont l'Angleterre avait pris l'initiative, et pour laquelle elle s'efforça d'obtenir successivement l'adhésion des grandes puissances coloniales; bien plus, la loi présentée par le ministère Grey pour l'émancipation des esclaves était votée à la Chambre des lords lorsqu'il mourut, le 29 juillet 1833. Fortement attaché à la religion anglicane, Wilberforce a laissé quelques écrits religieux. Le plus remarquable a pour titre : *Le christianisme des gens du monde mis en opposition avec le véritable christianisme*, trad. en franç. par le pasteur Frossard, Montauban, 1818, 2 vol. in-8°,

Ses lettres au prince de Talleyrand et à l'empereur Alexandre sur la traite des noirs ont également été traduites dans notre langue. X.

WILDGRAVE, *voy.* RHINGRAVE.

WILHELMSHŒHE, *voy.* KASSEL.

WILKES (JEAN), fils d'un riche distillateur de Londres, né en 1727, fit ses études à Leyde, et parcourut ensuite la Hollande et l'Allemagne. De retour dans sa patrie, il fut choisi, en 1757, par la ville d'Ailesbury pour son représentant au parlement; mais il se fit moins remarquer par son talent oratoire que par les pamphlets qu'il lança contre le gouvernement, et surtout contre le comte de Bute, favori du roi, en même temps qu'il l'attaquait avec vigueur dans *The North Briton*, feuille politique alors fort recherchée. Dans un de ses numéros, le 45e, il osa qualifier de mensonge une phrase du discours de la couronne relative à la conclusion de la paix de Paris en 1763. Arrêté et mis en jugement, il fut acquitté pour cause d'arrestation illégale. A peine rendu à la liberté, son premier soin fut de faire réimprimer le fameux mémoire; mais en butte à toutes sortes de persécutions secrètes et blessé grièvement dans un duel, il prit le parti de passer en France. Son exclusion du parlement fut alors décrétée à une grande majorité, le 19 janv. 1764 (*voy.* DÉPUTÉ, T. VIII, p. 19). Son *Essay on women* (Essai sur la femme, en trois épîtres, trad. de l'angl., Lond., 1763, in-8°), paraphrase fort scandaleuse du *Veni creator*, qu'il avait imprimée et répandue clandestinement, le fit mettre une seconde fois en accusation et condamner. Wilkes, se fiant à la faveur populaire, essaya vainement de faire réformer ce jugement; mais ce mauvais succès ne l'empêcha pas de retourner en Angleterre après le changement du ministère (1768). Ses partisans le reçurent en triomphe, et le comté de Middlesex l'élut pour son représentant. Il se constitua alors prisonnier, et, malgré l'émotion du peuple qui essaya de le délivrer, il subit sa peine tout entière. Sa mise en liberté fut le signal de nouveaux troubles, la Chambre des communes refusant de l'admettre dans son sein. Nonobstant tous les efforts du ministère, il fut nommé alderman et, en 1774, lord-maire de la ville de Londres. Plus tard, il obtint la place lucrative de trésorier de la ville. Wilkes remplit tous ces emplois avec autant de fidélité que d'équité. A la dissolution du parlement, en 1774, le comté de Middlesex l'élut de nouveau son représentant, et, admis cette fois dans la Chambre, il combattit vivement toutes les mesures qui aboutirent à la guerre d'Amérique. Après la retraite de lord North, en 1782, la délibération qui l'avait exclu de la Chambre fut rayée des registres du parlement. Il mourut en 1797. Wilkes était un homme plein d'intelligence et de savoir; il connaissait à fond les libertés anglaises, et les défendit avec autant de résolution que de constance contre l'arbitraire des ministres. Il n'aurait peut-être dépendu que de lui de jouer le rôle d'un Catilina : il ne le voulut pas, et on le vit même, en 1780, apaiser une émeute au péril de sa vie. Outre ses pamphlets et ses discours, on a de lui une *Histoire d'Angleterre depuis la révolution jusqu'à l'avénement au trône de la maison de Brunswic* (Lond., 1768, in-4°), et on a réuni en 3 vol. in-12 ses *Lettres et discours* (1769). *C. L.*

WILLE (JEAN-GEORGE), un des plus habiles graveurs du siècle dernier, naquit, le 5 nov. 1715 ou 1717, dans un moulin des environs de Giessen (Hesse grand-ducale). Après avoir appris successivement l'arquebuserie et l'horlogerie, ces métiers ne lui plaisant pas, il vint à Paris, en 1736, avec G.-F. Schmidt, qu'il avait connu à Strasbourg, et se mit à étudier la gravure sur métaux. La conformité de leurs goûts et de leur génie fit de ces jeunes gens deux amis inséparables. Ils travaillaient en commun et se chargeaient de tout ce qu'on leur proposait. Odieuvre les employa, entre autres, à graver les portraits de ses hommes célèbres. Plus tard, Rigaud, frappé du talent de Wille, l'engagea à graver de grandes planches, et lui procura des travaux qui fondèrent sa réputation. Il grava des portraits, des tableaux historiques et des tableaux de genre d'après Terburg, Dow et d'autres maîtres hollandais. La beauté de son burin, la pureté du dessin, les effets du

clair-obscur et le coloris font, de presque toutes ses planches, de véritables chefs-d'œuvre. Wille avait amassé une fortune considérable; mais il la perdit à la révolution, et il en aurait été même une des victimes sans son fils, Pierre-Alexandre, né en 1746, général de la garde nationale de Paris. Napoléon lui conféra la croix de la Légion-d'Honneur, et l'Institut l'admit dans son sein. Wille mourut le 8 août 1806. *C. L.*

WINCKELMANN (Jean-Joachim), célèbre archéologue et critique, était né le 9 déc. 1717 à Stendal, dans le Brandebourg. Fils d'un pauvre cordonnier, il fut élevé par le directeur du gymnase de sa petite ville natale. On le destinait aux fonctions de pasteur; mais son caractère, ses dispositions intellectuelles, tout en lui répugnait à la carrière ecclésiastique. Les antiquités et la littérature classique formaient son occupation favorite. A l'université de Halle, en 1738, il rêvait déjà instinctivement l'Italie et la Grèce. Avec une vivacité d'esprit qui n'est pas d'ordinaire l'apanage des natures septentrionales, il devinait le monde classique, le monde des beaux-arts; il y avait dans le jeune Winckelmann quelque chose d'un Italien de la renaissance.

Cependant il était à peu près dans la misère, et fut obligé, pour fournir à ses premiers besoins, de suivre, jusqu'à l'âge de 30 ans, la pénible carrière de précepteur. En 1748, il fut employé temporairement comme bibliothécaire aux environs de Dresde, chez le comte de Bunau, auteur d'une histoire de l'Empire d'Allemagne. Là, dans une maison opulente, amie des arts, il se sentit renaître; il habitait près d'une capitale où les collections d'art abondent, où résidaient alors des artistes et des archéologues distingués. C'est là qu'il connut le nonce Archinto et que l'idée de se faire catholique, pour voir et habiter à son aise la capitale du monde chrétien, germa dans son esprit. Son abjuration se fit sans éclat, dans le palais du nonce, vers 1754. Winckelmann, il faut bien en convenir, n'avait aucune conviction religieuse au point de vue chrétien; il révérait les dieux du paganisme comme des ancêtres; il les admirait comme des objets d'art. Pour voir l'Italie ou la Grèce, Winckelmann se serait fait au besoin prêtre de Cybèle. Avant de quitter Dresde, il publia (en allemand) son premier ouvrage : *Réflexions sur l'imitation des ouvrages grecs dans la sculpture et la peinture* (Dresde et Leipz., 1756, in-4°). Ce début était heureux; cependant la puissante originalité de Winckelmann n'était pas encore parvenue à se faire jour; le soleil vivifiant d'Italie allait la faire éclore. Winckelmann partit pour Rome environ un an après son abjuration, sans demander aucun secours au nonce apostolique. Une modeste pension de 200 écus, que son confesseur lui avait obtenue, devait lui suffire.

Arrivé dans la ville où tendaient tous ses vœux, il passa les premiers mois dans une muette extase au milieu des richesses du Vatican et du Capitole. Il pouvait enfin contempler ces bustes, ces statues, ces vases, ces sarcophages, chefs-d'œuvre du paganisme; il voyait, revêtue d'une forme palpable, cette éternelle beauté qu'il avait devinée à la lecture des poëtes, des orateurs et des géographes grecs. Les temps sont accomplis pour lui; la révélation intime qui, depuis vingt ans, illuminait son esprit et dévorait ses forces, maintenant qu'elle a pris un corps, l'enivre de bonheur et guide sa main, qui va tracer des pages sublimes. Après avoir visité à plusieurs reprises Herculanum et Pompéi, où des fouilles récentes avaient mis au grand jour la vie domestique des anciens, Winckelmann commença la publication de son principal ouvrage, l'*Histoire de l'Art dans l'antiquité* (Dresde, 1764-67, 2 vol. in-4°, suivis d'un vol. d'observations). Dans cette œuvre capitale qui, aujourd'hui, à 80 ans de distance, a conservé toute sa première fraîcheur, il déposa ses idées sur le développement organique de l'art chez les peuples anciens, en même temps qu'il décrivit avec l'âme d'un poëte ces nobles statues des dieux et des héros.

Il est permis de dire que Winckelmann a découvert le vrai sens de l'antiquité grecque. Par des inductions basées sur quelques passages de Velléius Paterculus et de Quintilien, il s'était élevé à l'idée d'une marche progressive de développement dans l'art, tandis qu'avant lui on

confondait toutes les époques. A chaque œuvre il assigne sa valeur et son rang, et il reproduit, par des descriptions pleines de vie, les impressions que font naître ces sublimes débris de l'antiquité. Bien qu'on y ait noté quelques erreurs de détail, cette grandiose histoire de l'art a imprimé un mouvement sans exemple aux études archéologiques. Ce qui distingue Winckelmann de ses prédécesseurs (Gori, Passeri, Bracci, Maffei, Montfaucon, de Caylus, etc., etc.), c'est qu'il joignait à une érudition aussi vaste ou plus vaste que la leur un sentiment profond de l'art. Avant lui, on avait des notions confuses sur le style des artistes antiques; on se contentait de constater, dans leurs œuvres, les signes extérieurs, sans critique aucune; les monuments étrusques étaient cités sous la rubrique de monuments égyptiens; les œuvres de la Grèce primitive étaient mêlées à celles de la décadence romaine. Winckelmann le premier mit de l'ordre dans ce chaos; il s'éleva contre le préjugé qui affirmait que l'art grec et étrusque était né en Égypte; il démontra que les prétendus vases étrusques avaient été confectionnés par des Grecs colonisés en Italie, hypothèse hardie au XVIII^e^ siècle, mais que les découvertes postérieures ont complétement justifiée. Winckelmann, en un mot, a posé des principes qui n'ont été que légèrement modifiés depuis lui; il a presque toujours deviné juste, de même que, dans sa première jeunesse, il avait pressenti les merveilles des climats méridionaux et leur effet sur l'imagination des artistes.

Son *Histoire de l'Art*, écrite en allemand, dans un style concis, énergique, lucide, a été plusieurs fois traduite en français, notamment par Huber et Jansen, Paris, 1802, 3 vol. in-4°, ornés de 160 planches ou vignettes. Elle a été complétée, et rectifiée à bien des égards, dans les *Monuments inédits*, publiés par lui en italien, Rome, 1760, in-fol., avec 204 planches (trad. fr., Paris, 1808-9, 3 vol. in-4°, avec planches gravées par David et M^lle^ Sibire). Avec un admirable désintéressement, et à l'aide de ses modestes ressources, il accomplit ainsi une publication digne d'un prince, d'un Mécène. Par ce second ouvrage, la réputation de Winckelmann grandit encore; il y secoue complétement l'autorité de ses prédécesseurs; sûr de son terrain, guidé à la fois par son inspiration et par une érudition immense, il offre, dans plusieurs milliers d'objets représentés, le commentaire des principes posés dans son grand ouvrage.

A cette époque, Winckelmann était arrivé au plus haut point des honneurs qui pouvaient embellir son existence. Bibliothécaire du cardinal Albani depuis 1758, il avait assisté ce protecteur éclairé des arts dans la disposition des innombrables objets de sculpture et d'antiquités que renferme sa superbe villa aux portes de Rome. Lié avec les membres influents du Sacré-Collége, avec beaucoup de princes et grands seigneurs d'Italie et des autres pays d'Europe, avec le peintre R. Mengs et les principaux artistes, inspecteur-général des antiquités de Rome, bibliothécaire du Vatican (depuis 1763), admis plus d'une fois en présence du souverain pontife (Benoît XIV), recherché, fêté, admiré, il est saisi tout à coup d'une irrésistible envie de revoir encore une fois son pays natal, cette froide Allemagne, qu'il avait quittée sans aucun regret douze ans auparavant. Il voulait porter ses hommages au grand Frédéric qui avait daigné s'intéresser à l'ancien maître d'école brandebourgeois. Le duc de Brunswic, dont Winckelmann estimait les nobles qualités, le prince d'Anhalt-Dessau, le baron de Münchhausen, créateur de l'université de Gœttingue, d'autres amis encore le conviaient à des fêtes triomphales. Un but pratique se rattachait d'ailleurs à ce voyage: Winckelmann espérait recueillir des fonds suffisants pour faire des fouilles à Olympie. Il part; mais à peine arrivé dans le Tyrol, il est saisi d'une insurmontable tristesse. Cependant une fausse honte le pousse en avant, et il arrive à Vienne. L'accueil le plus amical que lui font les premiers personnages de l'état ne peut effacer l'impression sinistre qu'il a emportée de la frontière d'Allemagne. Il parcourt consciencieusement les musées et les bibliothèques; il dirige la traduction française de son grand ouvrage; mais il est constamment dominé par de tristes

pressentiments. Enfin, il renonce au voyage de Dresde et de Berlin, et s'achemine vers l'Italie. A quelque distance de Trieste, il est accosté par un aventurier, déjà repris de justice, qui parvient à capter sa confiance en simulant un amour enthousiaste des beaux-arts. A Trieste, ce misérable, en prenant congé de lui, l'assassina, dans une auberge, le 8 juin 1768, à coups de poignard, pour lui voler de précieux camées qu'on lui avait donnés à Vienne. Toutefois, avant de mourir, Winckelmann eut le temps de dicter ses dernières volontés; ses précieuses collections d'art furent léguées par lui au cardinal Albani, son protecteur et son ami. Son meurtrier, qui s'était sauvé au bruit que fit un enfant en donnant l'alarme, fut saisi et exécuté quelque temps après.

Winckelmann était lui-même son propre ouvrage. A Dresde, il a sans doute puisé des notions précieuses dans la société de Lippert, de Heyn, d'OEser; mais il n'est redevable qu'à lui seul de ce développement instinctif qui a valu à l'Europe littéraire et artistique deux ouvrages immortels.

Nous avons nommé ses œuvres capitales; il est juste cependant, pour donner une idée de ses travaux accessoires, de citer encore les suivants: *Description des pierres gravées de feu le baron de Stosch* (publiée en français, Flor., 1760, in-4°), catalogue raisonné d'une vaste collection; *Remarques sur l'architecture des anciens* (en allem., Leipz., 1761, in-4°); *Lettres au comte de Brühl sur les antiquités d'Herculanum* (Dresde, 1702, in-8°); *Traité sur le sentiment du beau dans les ouvrages de l'art* (Dresde, 1763, in-4°); *Seconde lettre sur les découvertes faites à Herculanum*, adressée à Henri Füssli, de Zurich; *Essai d'iconologie* (*Versuch einer Allegorie besonders für die Kunst*), Dresde, 1766, in-4°; *Lettres à M. de Beaucour sur les découvertes d'Herculanum;* enfin de nombreuses lettres familières à ses amis, épîtres pleines d'abandon qui nous montrent sous toutes ses faces cet homme naïf et sincère.

Winckelmann est le fondateur de l'esthétique moderne; il a rempli cette tâche, non pas en inventant des formules générales, mais en analysant les intentions des artistes créateurs.

Il avait près de 40 ans lorsque, pour la première fois, il vit la terre promise, les villes de ses rêves, Rome et Naples; il est mort assassiné à l'âge de 50 ans. C'est donc dans l'étroit espace de dix à douze ans que son activité se trouva concentrée; si elle a produit dans tous les esprits d'élite du XVIII^e^ siècle une commotion électrique dont les vibrations sont venues jusqu'à nous, c'est qu'elle procédait d'un homme de génie que la postérité nommera longtemps à côté des chefs-d'œuvre classés, décrits, que dis-je, chantés et reproduits par sa plume.

L'ensemble des œuvres de Winckelmann a été publié à Dresde, de 1808 à 1820, en 8 vol. in-4°, par les soins de Fernow, Meyer et Schultze. On peut consulter sur lui un écrit de Gœthe : *Winckelmann et son siècle*. L. S.

WINDSOR, ville et château à 8 lieues ouest de Londres, dont le nom vient, dit-on, des détours (*Winding shores*) que forme la Tamise en cet endroit. La ville compte environ 5,000 hab. Le château peut passer pour le Versailles des rois d'Angleterre, mais un Versailles gothique. Cette résidence royale, construite par Guillaume-le-Conquérant, agrandie par Édouard III, embellie par Charles II, réparée par George III, se compose de bâtiments irréguliers, mais dont l'ensemble est majestueux. Située sur le revers d'une haute colline, elle se termine par une terrasse de 1,870 pieds de longueur, d'où l'œil s'étend sur une plaine immense. Dans la première cour, s'élève la *Tour ronde* qu'habitèrent Jacques I^er^ d'Écosse, Jean de France et Surrey prisonniers. Dans la seconde est la chapelle de Saint-George, la plus belle des trois chapelles royales d'Angleterre. C'est là que reposent les corps de plusieurs princes et princesses, entre autres de George III, George IV et Guillaume IV, tous trois morts à Windsor. Le chœur sert à l'installation des chevaliers de l'ordre de la Jarretière (*voy.*), dont la fondation se rattache à l'histoire du château : il est orné de trente stalles en chêne sculpté que surmontent les bannières et les armes de

chacun des membres. Dans les appartements royaux, meublés par Charles II, on distingue la *salle de Saint-George*, la *galerie de Waterloo*, et le cabinet royal orné de peintures de Rubens, spécialement affecté à l'habitation du roi des Français, lors de sa récente visite, qui sera aussi un des souvenirs historiques de Windsor. On remarque dans le parc la *Tour du Belvédère*, la *Longue Promenade*, *Virginia Water*, les *Ruines*, etc. La reine Victoria y a fait construire une ferme avec toutes ses dépendances. C'est là que, comme Marie-Antoinette à Trianon, elle aime à se distraire des soins de la royauté par quelques-unes des occupations de la vie champêtre. Shakspeare a immortalisé *les Joyeuses commères*, et Pope, *la Forêt de Windsor*.—*Voir* les *Résidences royales* par Pyne, l'*Histoire de Windsor* par Hakewell, et l'*Annuaire pittoresque* de Heath, pour 1840. R-x.

WINFRIED, *voy.* Boniface (*saint*).

WINTER (Pierre de), compositeur célèbre, auteur du *Sacrifice interrompu* (1796), de beaucoup d'autres bons opéras, d'oratorios et de cantates, était né à Manheim en 1754, et mourut en 1825 à Munich, après avoir été successivement directeur d'orchestre aux théâtres de la cour de ces deux villes.

WINTERFELDT (Jean-Charles de), lieutenant-général prussien, un des compagnons d'armes du grand Frédéric II qui l'honorait de toute sa confiance, était né le 4 avril 1707, dans la Poméranie citérieure, et mourut d'un coup de feu, près de Gœrlitz, le 31 août 1757. *Voy.* Sept-Ans (*guerre de*). Un monument a été érigé en son honneur à Berlin, sur la place Guillaume.

WISBADE, ou plus exactement Wiesbaden, petite ville du duché de Nassau, célèbre par ses bains. Elle est située dans une plaine de peu d'étendue, bornée au nord par des collines couvertes de vignobles, à une faible distance de la résidence de Biberich. Ses environs sont semés de jolies fermes et de villages au milieu de jardins et de vergers. La population de Wisbade s'élève à 8,000 habitants. Ses rues sont larges, propres, bien pavées; au centre, est une esplanade qui sert de promenade publique. Le château actuel a été bâti par Jean-Louis de Nassau vers la fin du XVI^e^ siècle (il ne reste de l'ancien que quelques pans de mur). Ce château renferme la bibliothèque ducale, qui compte 27,000 volumes. L'hôtel de ville est remarquable par les sculptures en bois et autres ornements dont il est décoré. La nouvelle salle des baigneurs est ornée de 58 colonnes de marbre indigène; elle a 350 pieds de long sur 170 de large, et elle est entourée d'un beau jardin anglais. Dans un vaste bazar qui s'élève près de là sont étalées, pendant la saison des bains, les marchandises les plus recherchées. Wisbade possède, en outre, un théâtre, un collége avec une école de dessin, de mathématiques et d'architecture, une société d'antiquaires et une société économique. Ses eaux minérales étaient déjà connues des Romains comme le prouvent de nombreux restes d'antiquités découverts dans les environs. Plus tard, les Carlovingiens eurent dans ces lieux un palais que Charlemagne habita à plusieurs reprises. Ce fut Othon-le-Grand qui, en 995, éleva Wisbade au rang de ville. Le nombre des sources est de 16, dont 14 chaudes et 2 froides. La température la plus élevée est de 52° R. L'eau se prend plutôt en bains qu'en boisson. La ville n'a qu'une seule fontaine d'eau potable; toutes les autres sont salées. Les maisons de bain sont au nombre de 23, sans compter l'hôpital et le bain public. Parmi les endroits les plus remarquables des environs, nous citerons la faisanderie, le Klarenthal, autrefois un couvent; le Sonnenberg, vieux château dont il reste des ruines imposantes; le Geisberg, d'où l'on jouit d'une vue ravissante sur le Mein et le Rhin; la charmante ferme d'Adamsthal; le Moulin à foulon, le Rendez-vous de chasse, la Platte, une des plus belles perspectives de l'Allemagne; enfin Biberich avec son splendide château.—*Voir* Ebhardt, *Histoire et description de Wisbade* (Giessen, 1817), et Rullmann, *Description de Wisbaden et de ses sources minérales* (Wisb., 1823). *C. L.*

WISKEY, nom qui signifie primitivement eau, mais qu'on emploie en Irlande et parmi les montagnards de l'Écosse pour désigner l'eau-de-vie de grains.

WITEKIND (nom qui signifie *enfant blanc*), un des principaux chefs des Saxons dans leur guerre contre Charlemagne. Les Saxons, qui occupaient alors tout le nord de l'Allemagne, depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe et la mer Baltique, s'étaient rendus redoutables à tous leurs voisins par leurs fréquentes incursions. Charlemagne (*voy.*) entreprit de les soumettre, en couvrant son ambition du prétexte de la religion. La guerre, commencée en 773, dura 30 ans. Malgré leur bravoure, les Saxons, qui n'étaient ni aussi bien armés ni aussi bien disciplinés que les Francs, essuyèrent de fréquentes défaites, à chacune desquelles ils s'empressèrent de demander la paix, mais pour se soulever de nouveau aussitôt après l'éloignement de Charlemagne. Voulant en finir avec ces révoltes continuelles, le roi des Francs rassemble une armée formidable, et deux victoires successives qu'il remporte à Detmold et sur la rivière de Hase mettent les Saxons dans l'impossibilité de lui résister. Il a recours alors aux moyens de persuasion. Gagnés par ses promesses, les deux chefs des Saxons, Witekind et Albion reçurent le baptême à Attigny, en Champagne, l'an 785. Witekind fut rétabli dans ses possessions et créé, selon quelques auteurs, duc de Saxe. Huit évêchés furent fondés dans la Westphalie et la Basse-Saxe, et le clergé s'employa activement à améliorer les mœurs des Saxons et à les maintenir dans l'obéissance. Il y eut encore quelques révoltes, mais elles furent promptement étouffées. Enfin, en 803, la paix de Selz mit un terme à cette guerre opiniâtre. Witekind perdit, dit-on, la vie, en 807, dans un combat contre le duc de Souabe, Geroald, et fut enseveli dans l'église d'Engers (comté de Ravensberg), où l'on montre encore un monument que l'empereur Charles IV doit lui avoir fait élever en 1377. Sur l'emplacement de son ancienne résidence, près de Minden, la société westphalienne a fait élever, le 18 oct. 1819, une colonne de grès. *C. L.*

WITT (Jean de), grand-pensionnaire* de Hollande, non moins célèbre par ses talents comme homme d'état que par sa fin tragique, était fils de Jacob de Witt, bourguemestre de Dordrecht, que Guillaume II d'Orange fit détenir pendant longtemps pour le punir de son opposition. Il naquit en 1625, et suça avec le lait la haine de la maison d'Orange, ainsi que les principes républicains. Après avoir terminé son éducation, il entra au service de sa patrie. Son éloquence et son intégrité lui gagnèrent la confiance générale; mais il lui était difficile de la conserver au milieu des dissensions qui déchiraient les États-Généraux. Pendant la guerre de la Hollande contre l'Angleterre, un parti voulut accroître sans cesse l'autorité du prince d'Orange, tandis qu'un autre, à la tête duquel était Jean de Witt, tendait à le dépouiller de toute influence. En paralysant le commerce, cette guerre souleva le mécontentement du peuple contre ce dernier parti, et les orangistes l'exploitèrent avec habileté jusqu'à la conclusion de la paix en 1654. Un article secret du traité excluait la maison d'Orange de tout emploi public. Le triomphe des républicains semblait décisif, et J. de Witt, élu grand-pensionnaire, profita de la paix pour cicatriser les plaies de sa patrie. Après la restauration de Charles II, il se rapprocha de plus en plus de la France, et la guerre qui éclata de nouveau avec l'Angleterre, en 1665, contribua à le fortifier dans sa nouvelle politique. Mais l'évêque de Münster ayant pris les armes contre la Hollande, l'irritation populaire devint telle que, pour l'apaiser, le grand-pensionnaire se vit contraint d'accorder au prince d'Orange plus d'autorité que jamais et de signer la paix avec l'Angleterre, en 1667. Les entreprises de Louis XIV sur les Pays-Bas espagnols achevèrent de le perdre. Le parti orangiste travailla activement à faire donner au jeune Guillaume III le poste que ses ancêtres avaient occupé. De Witt s'opposa énergiquement à ce que les fonctions de stathouder et de capitaine-général fussent confiées à une seule personne. Le nombre de ses ennemis s'accrut, et il dut conclure, avec l'Angleterre et la Suède, une triple alliance contre la France. Cette alliance

(*) Pour l'explication de ces fonctions, *voy.* Pensionnaire. S.

amena la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1668, et se rompit aussi vite qu'elle s'était formée. En 1672, Louis XIV, allié de l'Angleterre, envahit les Pays-Bas. Guillaume, âgé seulement de 22 ans, fut général en chef; mais la campagne fut malheureuse pour la Hollande. Les revers qu'essuyèrent ses armes furent attribués à la trahison du grand-pensionnaire et de ses amis (*voy.* T. XIII, p. 269). Guillaume fut élu d'une voix unanime stathouder; de Witt donna sa démission, mais la haine de ses ennemis ne fut pas satisfaite. Accusé d'avoir conspiré contre la vie du prince, son frère Cornélius fut arrêté, appliqué à la question et condamné au bannissement, avec confiscation de ses biens. Averti qu'il désirait lui parler, Jean de Witt se hâta de courir à sa prison. Tout à coup une émeute éclate, la prison est forcée par le peuple, et les deux frères sont massacrés, le 20 août 1672. Les États réclamèrent en vain la punition des coupables. *C. L.*

WITTELSBACH, nom d'une ancienne et illustre famille d'Allemagne de laquelle descendent les rois de Bavière. Luitbald, le premier de ses membres dont il soit fait mention dans l'histoire, comptait Charlemagne parmi ses ancêtres. Son fils aîné, Arnulf-le-Mauvais, disputa l'empire à Conrad Ier et à Henri Ier, qui lui accorda, en échange de ses prétentions, le duché de Bavière avec le Tyrol et la Carinthie, que cependant l'empereur Othon reprit à ses fils. L'un d'eux, Éberhard, se retira en Autriche et devint la souche des ducs d'Autriche (*voy.*). Les deux autres, Arnulf et Hermann, obtinrent le Palatinat de Scheyern et celui du Rhin. C'est de cet Hermann que descendaient les comtes palatins du Rhin dont la famille s'éteignit en la personne de Henri II. Arnulf périt dans une guerre contre l'Empereur. Un de ses successeurs, Othon III, convertit le domaine de Scheyern en un monastère, et fonda près d'Augsbourg le château de Wittelsbach, dont il prit le nom. Il mourut en Terre-Sainte. Son petit-fils, Othon V, dit *le Grand*, ayant été nommé duc de Bavière, en 1180, laissa à son frère, Othon VI, le titre de comte de Wittelsbach. Le fils de ce dernier, Othon VII, est célèbre, dans l'histoire d'Allemagne, par l'assassinat de l'empereur Philippe de Souabe. Mis au ban de l'Empire pour ce crime, il essaya de fuir; mais atteint par le maréchal de Pappenheim, il fut massacré en 1209, et le château de Wittelsbach fut alors rasé.

Cependant son héritage passa à son fils, et l'on a vu à l'art. Bavière (T. III, p. 186) que la ligne directe de la maison de Wittelsbach ne s'éteignit qu'en 1777 dans la personne de Maximilien-Joseph Ier. La succession échut alors à la maison palatine et à celle de Deux-Ponts qui en est une branche. X.

WITTENAGEMOT, *voy.* Grande-Bretagne, T. XII, p. 731.

WITTENBERG, chef-lieu du district de même nom dans la régence prussienne de Mersebourg, et ville forte sur l'Elbe qu'on y traverse sur un pont de bois de 1,000 pieds environ de longueur. La population de cette ville, y compris ses deux fauboug, s'élève à 8,100 hab., sans compter la garnison. Son université (*Fridericianum*), fondée en 1502 par Frédéric-le-Sage et illustrée par Luther et Mélanchthon, a été réunie en 1815 à celle de Halle (*voy.*), et remplacée par un séminaire théologique (*Augusteum*). L'église du château, aux portes de laquelle Luther afficha ses 95 thèses, le 31 oct. 1517, et qui renferme les tombeaux du célèbre réformateur, de son ami Mélanchthon et de ses deux protecteurs, Frédéric et Jean, électeurs de Saxe, devint la proie des flammes lors du bombardement de 1760. Rebâtie, elle souffrit de nouveaux dommages pendant le siége de 1813; mais elle a été restaurée en 1817. A la suite de la bataille de Mühlberg, en 1547, Wittenberg tomba au pouvoir de Charles-Quint, qui respecta toutefois les propriétés, le culte nouveau et les tombeaux des réformateurs. Pendant la guerre de Sept-Ans, la ville fut bombardée pendant trois jours, du 10 au 14 oct. 1760, par les Impériaux, et forcée de capituler. Elle cessa dès lors d'être une place forte; cependant comme elle était ceinte d'une muraille et d'un fossé, Napoléon ordonna, en 1813, au maréchal Victor d'en augmenter les moyens de défense autant que les cir-

constances le permettaient. Elle fut bloquée, puis assiégée par les Prussiens, qui pénétrèrent dans la ville le 12 janv. 1814. Le général comte Tauenzien, qui avait dirigé le siége, reçut en récompense le titre de Tauenzien de Wittenberg. Au troisième jubilé de la réformation, le roi de Prusse posa à Wittenberg la première pierre d'un monument élevé à la mémoire de Luther. C'est une statue de bronze due à Schadow, placée sous une espèce de chapelle gothique en fonte et élevée sur un piédestal de granit rougeâtre de 7 ½ pieds de haut. On admire dans l'église de la ville plusieurs tableaux de Luc Cranach (*voy.*). A l'*Augusteum*, débris de l'ancien couvent des augustins, on montre encore la chambre de Luther telle qu'elle était lorsqu'il l'habitait étant professeur à l'université. Outre le séminaire théologique, Wittenberg possède un lycée, une école bourgeoise, une école du dimanche pour les apprentis et les ouvriers, une école d'accouchement. *C. L.*

WITTGENSTEIN (COMTES ET PRINCES DE). Cette illustre famille allemande se divise aujourd'hui en deux branches, celle de *Sayn-Wittgenstein-Berlebourg* et celle de *Sayn-Wittgenstein-Wittgenstein* ou *Hohenstein ;* ni l'une ni l'autre n'a jamais possédé le comté de Sayn. La première, qui est la ligne principale, a pour résidence Berlebourg, dans le comté de Wittgenstein, lequel a été médiatisé en 1806, mais qui donne aujourd'hui au représentant de cette famille le droit de siéger dans la première chambre des États de la province prussienne de Westphalie. Le chef actuel de cette ligne est le prince ALBERT, né le 12 mai 1777, et qui a succédé à son père en 1800. Son frère, le prince AUGUSTE, né le 6 mars 1788, est envoyé extraordinaire du grand-duc de Hesse à la cour de Berlin. La seconde ligne, élevée à la dignité princière en 1801, fait sa résidence au château de Wittgenstein sur la Lahn. Elle est représentée par le prince FRÉDÉRIC, né le 23 févr. 1766, qui a succédé à son père en 1796. Le prince héréditaire, nommé également FRÉDÉRIC, est né en 1798. Les deux frères du prince régnant, GUILLAUME, né en 1770, et ADOLPHE, né en 1783, sont, le premier, ministre de la maison du roi de Prusse, le second, envoyé plénipotentiaire du grand-duc de Hesse à Vienne.

Outre ces deux lignes principales, il y a une ligne spéciale que le roi de Prusse a élevée aussi à la dignité princière, au mois de juin 1834, en la personne d'un illustre général dont nous devons dire quelques mots de plus.

Le feldmaréchal prince LOUIS-ADOLPHE-PIERRE de Sayn-Wittgenstein-Berlebourg naquit le 6 janv. 1769. Entré de bonne heure au service de la Russie, il s'éleva de grade en grade par son propre mérite. Il commanda, en 1812, le premier corps d'armée chargé de couvrir Saint-Pétersbourg contre le duc de Reggio et le général Gouvion Saint-Cyr, et rendit alors à sa patrie adoptive des services signalés. La capitale dut son salut à la victoire qu'il remporta à Klistitsy. En 1813, il commanda un instant en chef les armées russe et prussienne, et prit une grande part aux journées de Lützen, de Bautzen et de Leipzig ; il se distingua également dans la campagne de 1814. L'empereur Nicolas, lors de son avénement, lui conféra le grade de feldmaréchal-général, et, en 1828, il lui confia le commandement de l'armée russe destinée à opérer contre la Turquie. Cependant l'âge de Wittgenstein ne lui permit plus d'agir avec la vigueur nécessaire. Mis à la retraite le 18 février de l'année suivante, il se retira dans sa terre de Kamenka en Podolie, où il vécut, depuis cette époque, s'occupant uniquement d'agriculture et du soin d'améliorer le sort de ses paysans. Il était en route pour se rendre aux eaux de Wiesbaden, lorsqu'il mourut le 11 juin 1843, laissant plusieurs fils engagés comme leur père dans la carrière militaire. C'était un général d'une rare capacité, égalée seulement par sa modestie et par un courage à toute épreuve. Quelques personnes lui ont attribué le plan de retraite de l'armée russe sur Moscou, en 1812, qui sauva la Russie, et le plan qui, au mois de novembre de la même année, porta sur la ligne de retraite de Napoléon les deux armées du Nord et de Moldavie.

Les habitants de Pétersbourg, pour

lui témoigner leur reconnaissance, lui firent don d'une terre aux environs de la ville, et le prince en fit un majorat, afin de conserver dans sa famille le souvenir de cette récompense nationale. S.

WLADIMIR, *voy.* VLADIMIR.

WLADISLAS, *voy.* VLADISLAS.

WODAN, *voy.* ODIN.

WOLF (CHRISTIAN, baron DE), chancelier de l'université de Halle, philosophe et mathématicien célèbre, naquit à Breslau en 1679. Son père qui, quoique simple artisan, ne manquait pas d'instruction, remarquant les heureuses dispositions de son fils, ne négligea rien pour les cultiver. Il l'envoya, en 1699, à l'université d'Iéna pour qu'il y étudiât la théologie; mais le jeune Wolf s'occupa presque exclusivement des sciences mathématiques pour lesquelles il avait un goût décidé. En 1703, il alla prendre ses degrés à Leipzig, où il s'annonça par une dissertation *De philosophiâ practicâ universali, methodo mathematicâ conscriptâ*, qui dès l'abord fixa sur lui l'attention. Aussi les cours qu'il ouvrit sur les mathématiques et la philosophie furent-ils très fréquentés. Divers ouvrages qu'il publia sur certaines branches des mathématiques le firent avantageusement connaître, même à l'étranger. L'entrée des Suédois dans la Saxe, en 1706, l'ayant forcé de quitter Leipzig, il obtint, sur la recommandation de Leibnitz en 1707, la chaire de mathématiques et de physique à l'université de Halle. Peu de temps après, il publia sa philosophie où, selon la méthode des géomètres, il procède par voie démonstrative, méthode qui trouva des partisans enthousiastes et fut appliquée dès lors à toutes les autres sciences. D'un autre côté, Wolf souleva contre lui tous ceux de ses collègues qui favorisaient le piétisme; Joachim Lange, le plus violent de tous, l'accusa formellement d'impiété et d'hérésie, et le dénonça au gouvernement à l'occasion de sa thèse latine *sur la philosophie morale des Chinois*. Victime des insinuations les plus odieuses, Wolf fut déposé et reçut ordre de quitter Halle dans les vingt-quatre heures et la Prusse en deux jours, sous les peines les plus rigoureuses. Il se retira à Cassel, et obtint bientôt une autre chaire à l'université de Marbourg. La querelle excitée par son système philosophique s'échauffa plus que jamais; presque toute l'Allemagne y prit part. Wolf reçut de tous côtés les témoignages les plus honorables de sympathie; le roi de Prusse lui-même, revenu de ses préjugés, le rappela à Halle. Mais Wolf refusa, quoiqu'une commission, nommée exprès à Berlin pour examiner sa philosophie, eût décidé la question en sa faveur. Cependant, à l'avénement au trône de Frédéric II, il accepta de ce prince qui l'aimait les titres de conseiller privé, de vice-chancelier de l'université et de professeur de droit naturel et de droit des gens, et il retourna ainsi à Halle. En 1743, il fut nommé chancelier de cette université, et deux ans plus tard élevé à la dignité de baron par l'électeur de Bavière, vicaire de l'Empire. Il mourut en 1754.

On ne saurait nier que Christian Wolf n'ait rendu les plus grands services à la philosophie en y introduisant, par sa méthode, plus d'ordre et plus de clarté; si l'on en a abusé dans la suite, la faute ne peut lui en être imputée. Il sut, en s'appropriant la philosophie de Leibnitz (*voy.*), la développer, la populariser, et, comme adversaire du piétisme, il a préservé son pays de bien des égarements. L'influence de Wolf sur la langue allemande n'a pas été moins salutaire: il l'a enrichie tout en la simplifiant, en la rendant plus claire et plus logigue. Le nombre de ses ouvrages est extraordinaire; il a traité toutes les sciences philosophiques et mathématiques, d'abord en latin, puis plus brièvement en allemand, sans parler d'une foule de dissertations sur des questions de physique, de mathématiques et de philosophie. Ses ouvrages systématiques sur la philosophie forment seuls 22 vol. in-4°. *Voir* Günther Ludovici, *Esquisse d'une histoire complète de la philosophie de Wolf* (Leipz., 1737, 3 vol. in-8°). Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français, et, dès 1743, Jean Deschamps a publié un *Cours abrégé de la philosophie Wolfienne*, in-12. *C. L.*

WOLF (FRÉDÉRIC-AUGUSTE), con-

sidéré généralement comme le premier philologue de son temps, naquit à Haynrode, dans le comté de Hohenstein, le 15 févr. 1759. Sa première éducation fut soignée par sa mère, femme d'esprit, et par son père, chantre-organiste de Haynrode, qui enseignait la musique à Nordhausen, ville voisine. Wolf entra au gymnase de cette même ville à l'âge de 7 ans environ, et commença ses études littéraires sous la direction de deux maîtres habiles, dont l'un, Hake, lui inspira le goût de l'antiquité, tandis que l'autre, Frankenstein, lui enseignait les langues modernes; l'un et l'autre exigeaient de lui des travaux propres à exercer à la fois son intelligence et sa mémoire, et lui donnèrent ainsi ce goût pour les recherches et cette indépendance de jugement qu'il déploya dans toute la suite de ses études et dans le reste de sa carrière. Son père voulut qu'il étudiât aussi la musique et qu'il en possédât au même degré la théorie et la pratique. A cet effet, après l'avoir instruit lui-même pendant quelques années, il lui donna pour maître un savant organiste qui fit connaître à Wolf tous les secrets de cet art, même les écrits des anciens sur ce sujet, sans réussir néanmoins à lui en inspirer le goût. A l'âge de 19 ans, Wolf se rendit à l'université de Gœttingue, et se présenta sous le titre, alors inusité, d'étudiant en philologie; il s'inscrivit pour suivre les cours de Gatterer, Schlœzer, Michaëlis, Meiners, Feder, Heyne; mais il s'y montra peu assidu, et passait la plus grande partie de son temps à étudier seul dans la riche bibliothèque de l'université, ou à donner des leçons particulières de grec et d'anglais. Il publia même, en 1778, une édition du *Macbeth* de Shakspeare avec des notes en allemand. Le peu de cas qu'il semblait faire du savoir et des directions des professeurs de l'université, et en particulier de Heyne, qui passait pour le premier philologue de l'Allemagne, le priva de l'appui et des ressources auxquels ses rares connaissances et son ardeur pour l'étude lui auraient donné d'ailleurs tant de droits. A sa sortie de l'université, il publia, conformément à l'usage, une dissertation où il exposait ses nouvelles idées sur les poëmes d'Homère. Heyne, à qui ce travail était dédié, ne l'accueillit pas favorablement; cependant il procura à l'auteur une place de professeur au gymnase alors florissant d'Ilfeld. Wolf y passa près de trois années, et employa ses loisirs à préparer une édition grecque du *Banquet* de Platon, enrichie de notes allemandes et d'une introduction, également remarquable par la sagacité des vues et l'élégance du style, et qui lui mérita le suffrage des juges les plus éclairés. En 1782, Wolf quitta Ilfeld, où il venait de se marier, et se rendit à Osterode, dans le Harz, pour y diriger l'école latine. L'année suivante, on lui offrit en même temps la place de directeur du gymnase de Gera et une chaire de philosophie à l'université de Halle, avec la direction de l'institut pédagogique. Quoique le traitement de cette seconde place fût plus modique, il l'accepta de préférence, parce qu'elle lui ouvrait une carrière plus active et un enseignement plus relevé. Cependant son début ne fut pas heureux. Les auditeurs auxquels il s'adressait n'étaient pas préparés à sa manière de voir indépendante, ni à ses vues larges et nouvelles; et, pour rallier les étudiants autour de sa chaire, il dut descendre à un enseignement plus pratique. Il transforma l'institut pédagogique en un séminaire philologique; il s'attacha à soumettre l'étude de l'antiquité à une méthode moins circonscrite, à lui donner une existence propre, à en faire l'objet de vocations spéciales : aussi au bout de quelques années s'était-il formé un auditoire capable de le comprendre et de l'apprécier; les élèves qui l'entouraient suivaient avec ardeur la voie qu'il avait ouverte, et sa renommée attirait à Halle tous ceux qui aspiraient à faire de bonnes études philologiques.

Wolf mettait plus d'importance à l'enseignement oral qu'à la publication de manuels ou de traités élémentaires, et durant les 23 années qu'il professa dans cette université, il fit 50 cours différents, sans compter les exercices et les leçons du séminaire philologique. Les loisirs que lui laissaient ses fonctions de professeur étaient principalement consacrés à des recherches sur le texte et l'histoire des poëmes d'Homère. En 1784,

il publia une édition de l'*Odyssée*, accompagnée des petits poëmes attribués à Homère, et en particulier de l'hymne à Cérès et du fragment de l'hymne à Bacchus, récemment découverts à Moscou par Matthæi. L'année suivante vit paraître l'*Iliade*, dont le texte avait été soumis à une révision sévère. Dix ans plus tard, Wolf mit au jour ses savants et fameux *Prolégomènes*, dans lesquels il exposait l'histoire des poëmes d'Homère, la suite des travaux auxquels ils avaient donné lieu depuis Lycurgue jusqu'à l'école d'Alexandrie, et les nombreuses altérations qu'ils avaient subies. Wolf assignait pour cause à un tel phénomène la forme primitive de ces poëmes qui, suivant lui, n'étaient point l'œuvre d'un poëte unique, mais avaient été composés par divers chanteurs, *ædes* ou *rhapsodes*, collectivement désignés sous le nom d'*Homérides*, qui célébraient de préférence les principaux événements de la guerre de Troie, ou les exploits des chefs grecs qui s'étaient distingués, soit pendant, soit après le siége, comme d'autres avaient chanté la guerre de Thèbes, celle des Amazones, l'expédition des Argonautes et les autres faits de la Grèce héroïque. Wolf s'efforçait de prouver, en signalant certaines incohérences du récit, quelques répétitions et contradictions, que l'Iliade et l'Odyssée avaient été formées par la réunion de plusieurs chants distincts; et même il signalait, dans l'emploi des mots, dans la construction des phrases, des variations particulières à certains chants, et qui ne se retrouvaient pas dans d'autres. Un semblable système causa dans le monde savant une vive sensation. Il séduisit les uns par sa hardiesse, par sa nouveauté, par les étonnantes et curieuses recherches dont il était le résultat; il excita chez les autres une surprise pénible en enlevant à leur admiration ce grand poëte qui depuis tant de siècles recevait les hommages de tous les amis des lettres. L'attention des savants et des littérateurs une fois éveillée sur ce sujet, l'hypothèse de Wolf fut soumise, pendant plusieurs années, à un examen toujours plus approfondi. On reconnut une grande analogie dans les premiers monuments poétiques des diverses nations; on distingua l'épopée primitive ou héroïque de l'épopée savante, et l'on admit, en conséquence, que les Grecs avaient dû avoir, comme les Hindous, les peuples du Nord, les Germains, les Espagnols, des chants épiques dont l'Iliade et l'Odyssée renfermaient sans doute des restes précieux. Mais, d'autre part, plus on étudia ces deux grands poëmes sous le rapport de la composition, de la marche du récit, de l'accord des caractères, des qualités du style, plus on fut obligé de reconnaître que, malgré les altérations, les interpolations, les variations signalées, ils présentaient l'un et l'autre un ensemble si harmonique, si majestueux, une richesse si soutenue dans les images, les figures, une si grande vérité dans les caractères, dans la peinture des mœurs, en un mot l'empreinte si constante d'un grand génie, qu'ils ne pouvaient être l'œuvre de plusieurs chantres différents, et même que l'auteur de l'un des deux poëmes avait dû être celui de l'autre. Au reste, l'opinion de Wolf n'était pas si nouvelle qu'on l'avait cru d'abord. Vico, au commencement du XVIII^e^ siècle, avait déjà exprimé des doutes sur l'existence d'Homère. *Voy.* ce nom, T. XIII, p. 171.

Wolf interrompit quelquefois ses recherches sur Homère pour des travaux philologiques d'une grande importance. Il publia, par exemple, en 1789, une édition de la harangue de Démosthène contre Leptine, qui a ouvert une ère nouvelle dans l'étude des orateurs grecs, en montrant combien serait féconde en résultats propres à éclairer les lois, l'administration, l'économie publique d'Athènes, un examen attentif des chefs-d'œuvre de l'éloquence attique. Les prolégomènes et les notes de cette édition offrent déjà une récolte abondante de renseignements de ce genre. L'année 1801 vit paraître une autre publication de Wolf qui souleva de vives discussions parmi les philologues : nous voulons parler de l'édition des quatre discours prononcés par Cicéron après son retour de l'exil, au sujet desquels le professeur de Halle déclarait adopter l'opinion émise par Markland en 1745, et la corroborait par de nouvelles preuves qui rendaient

douteuse l'authenticité de ces discours. Il y joignit, l'année suivante, la harangue pour Marcellus, dont il attribuait la composition à un rhéteur. L'opinion de Wolf, qui s'appuie, d'une part, sur les erreurs de faits signalées dans ces discours, sur des jugements contradictoires, sur des pensées différentes énoncées par Cicéron dans diverses parties de ses œuvres, et, d'autre part, sur des expressions, des locutions, des tournures qui ne lui semblent pas appartenir au style de l'orateur romain, cette opinion, disons-nous, a été généralement adoptée en Allemagne, où l'on se montre même disposé à aller plus loin que lui; mais elle a rencontré, en France et ailleurs, des contradicteurs, juges compétents*, qui n'accordent pas au savant critique allemand une connaissance assez sûre, un sentiment assez délicat des finesses de la langue de Cicéron pour se soumettre, sur ce point, à son autorité, surtout lorsqu'il s'agit de discours qui portent le cachet d'une haute antiquité, et qui étaient reconnus comme authentiques par les rhéteurs et les grammairiens du I^er^ et du II^e^ siècle. Outre ces travaux de premier ordre, Wolf publia quelques autres ouvrages estimés dont nous donnerons la liste à la fin de cet article.

En 1807, les événements politiques le forcèrent de quitter Halle et d'abandonner sa chaire de professeur; il vint se fixer à Berlin, où, malgré les offres brillantes qui lui furent adressées, soit par le roi de Bavière, soit par celui de Westphalie, Jérôme Bonaparte, il resta jusque vers la fin de sa vie. Il y fut d'abord dans la gêne; mais le roi de Prusse, instruit de son patriotisme et de sa position, lui accorda le titre de conseiller privé avec un traitement considérable, sans autre obligation que celle de continuer ses travaux littéraires. Wolf rendit de grands services lors de la fondation de l'université de Berlin; il proposa des plans qui furent goûtés et dont l'exécution lui fut confiée. En particulier, il établit un séminaire philologique qu'il dirigea lui-même quelque temps. Il publia, de concert avec Buttmann (*voy.*), un *Muséum d'antiquité* qu'il enrichit de savants articles et où il inséra son beau mémoire sur la science de l'antiquité et les branches dont elle se compose (*voy.* notre art. PHILOLOGIE CLASSIQUE). Il fit paraître, en 1816, les *Analectes*, journal littéraire dont il n'existe que 4 vol., et s'occupa de quelques traductions en prose latine et en vers allemands. Wolf habitait Berlin depuis près de 16 ans, lorsque les médecins lui conseillèrent de se rendre dans le midi de la France dont le climat plus doux soulagerait sa poitrine affaiblie. Arrivé depuis peu de temps à Marseille, il y fut atteint d'une maladie catarrhale, dont il mourut, le 8 août 1824, à l'âge de 65 ans.

La renommée que Wolf avait acquise lui donnait sur les jeunes gens qui s'empressaient autour de lui un grand ascendant. Sa conversation était vive, animée, et il se plaisait souvent à énoncer des paradoxes, soit pour juger de l'intelligence de ses auditeurs, soit pour piquer leur curiosité ou les exciter à des recherches; cependant il ne se montrait pas toujours assez scrupuleux sur le choix des sujets qu'il soumettait à leur critique, et leur inspirait ainsi des doutes sans avoir pour cela des motifs suffisamment fondés. Les autres ouvrages ou publications de Wolf dont nous n'avons pas indiqué ci-dessus le titre et la date sont, outre quelques écrits de circonstance, les ouvrages suivants, la plupart imprimés à Halle: *Theogonia Hesiodæ*, 1783, in-8°; *Epistola in Antimachi Coloph. reliquias*, 1786, in-8°; *Histoire de la littér. romaine* (en allem.), 1787, in-8°; *Tetralogia dramatum græc., Æsch. Agam., Soph. OEd. R., Eurip. Phœn., Aristoph. Eccles.*, 1787, in-8°; *Hermès de Harris*, 1788, in-8°; *Progr. ad loc. Platonis, Apol., Socr. cap. IX*, 1790, in-4°; *M.-A. Mureti variorum lectionum libri XVIII, ed. nova accuratior*, t. I, 1791; *Sur les derniers jours de Semler*, par son futur biographe (en allem.), 1791, in-8°; *Luciani libelli quidam, acc. adnot.*, 1791, in-8°; *Ciceronis Tuscul. Quæst. libri V*, 1792, in-8°; *Herodiani Histor. libri*

(*) Voir l'Introduction que M. J.-V. Leclerc, de l'Institut, a mise en tête de ces quatre discours, t. XI, p. 61 de son édition de Cicéron, in-8°, et t. XI, p. 20 et suiv. de l'éd. in-12.

VIII, 1792, in-8°; *Auctarium ad animadv. et lectiones Aristotelis*, 1794, in-8°; cinq lettres à Heyne (en allem.), relatives aux nouv. rech. sur Homère, Berlin, 1797, in-8°; *Suetonii opera cum comment. Casauboni et notis Ernestii, Ruhnkenii*, etc. Leipz., 1802, 4 vol. in-8°; *Homeri et Homeridarum opera et reliquiæ*, Leipz., 1804-1807, 5 vol. in-8° min.; *Aristophane*, les Nuées et une partie des Acharniens, tr. en vers allem., avec le texte, Berlin, 1811 et 1812, in-4° min.; *Platonis Eutyphro, Apol. Socr., Crito, gr. et latinè*, Berlin, 1812, in-4° et in-12. Depuis la mort de Wolf, quelques-uns de ses cours ont été livrés à l'impression, entre autres ceux qui avaient eu pour objet les études de l'antiquité, par M. Stockmann, Leipzig, 1830, in-8°, et M. Gürtler, sur le même sujet, 1831; sur l'hist. de la littér. grecque, 1831; sur celle de la littér. romaine, 1832, 3 vol. in-8°. M. J.-G. d'Orelli a aussi publié, Zurich, 1829, les leçons de Wolf sur le 1er livre des Tusculanes. L. V.

WOLGA, *voy.* Volga.

WOLLASTON (William), né en 1659, dans le comté de Stafford, mort à Londres le 29 oct. 1724, s'est fait un nom, comme théologien et comme moraliste, par son *Tableau de la religion naturelle* (Lond., 1722, in-4°; trad. fr., La Haye, 1726, in-4°, et 1756, 3 vol. in-12), qui fit une profonde sensation, eut successivement 7 ou 8 éditions, et fut réfutée par John Clarke (*voy.*). Cet ouvrage, qui, comme on l'a vu à l'art. Voltaire (p. 674), exerça une influence marquée sur le développement des idées du plus grand des sceptiques français, fut sans doute un système de rationalisme où l'on essayait d'expliquer naturellement les miracles, mais sans mériter pour cela le reproche qu'on lui a fait d'être hostile à toute religion révélée. Bon, charitable et sans fiel, Wollaston prêchait au contraire la religion par l'exemple de ses vertus. Outre cet ouvrage principal, on lui doit une grammaire latine, rédigée à l'usage de ses enfants, un poëme et divers autres travaux littéraires. *Voir*, Drechler, *Sur la philosophie de Wollaston* (allem., 2e éd., Erlangen, 1802).

WOLLASTON (William Hyde), chimiste et physicien anglais. Fils de Francis Wollaston, pasteur à Chiselhurst, connu par divers ouvrages et qui devint membre de la Société royale de Londres (m. 1815), il naquit le 6 août 1766, et après avoir fait ses études à Cambridge, il s'établit comme médecin à Bury-Saint-Edmond où, malgré ses talents, il ne put parvenir à former une clientèle. Il se rendit donc à Londres et postula une place à l'hôpital de Saint-Georges; mais il ne put l'obtenir. Jurant alors qu'il n'écrirait plus de sa vie une ordonnance, fût-ce pour son père, il se livra tout entier à l'étude de la chimie et de la physique, et les importantes découvertes qu'il y fit, celle surtout de rendre le platine malléable, lui procurèrent une fortune considérable. Il mourut le 22 déc. 1828.

Ses essais sur le platine, qu'il parvint à réduire en fils à peine perceptibles, le conduisirent à la découverte du palladium, et on lui attribue aussi quelquefois celle d'un autre métal nouveau, l'iridium (*voy.* ces mots). Il perfectionna en outre le microscope, et contribua aux progrès de la théorie du galvanisme par la construction de divers instruments. Ses découvertes ont été publiées dans les *Philosophical transactions* et les *Annals of philosophy*. Wollaston s'est distingué également comme géognoste. De plus, il a apporté des perfectionnements à la *camera lucida* de Hook, instrument qui permet à ceux qui ne connaissent pas le dessin, de se procurer des esquisses aussi parfaites de ce qu'ils ont vu, qu'il serait permis d'en attendre du peintre le plus habile (*voy.* Photographie). Son goniomètre de réflexion, décrit dans le 199e volume des *Philosophical transactions*, met les cristallographes et les géognostes en état de mesurer les formes des cristaux au moyen de la réflexion, et d'obtenir ainsi une précision que les observateurs les plus exercés ne pouvaient obtenir auparavant. Peu de temps avant sa mort, il fit don à la Société royale de Londres d'une somme de 1,000 liv. sterl., dont les intérêts doivent être consacrés à encourager les recherches dans le champ des sciences naturelles. C. L.

WOLOFS, Ouolofs ou Gheolofs,

voy. AFRIQUE, T. I^er^, p. 240, et SÉNÉGAMBIE.

WOLSEY (THOMAS), cardinal, archevêque d'York, primat d'Angleterre et célèbre ministre de Henri VIII, né à Ipswick, en 1471, était fils d'un boucher. Il embrassa l'état ecclésiastique, devint chapelain de Henri VII, et fut appelé au conseil d'état par son successeur qui le combla de faveurs et le nomma, en 1515, grand-chancelier du royaume, tandis que, pour plaire à ce prince, Léon X le créait cardinal et légat. Wolsey exerça avec beaucoup de sévérité le double pouvoir qui lui était confié, principalement à l'égard des partisans de la réforme : aussi sa dureté, non moins que son orgueil fastueux, lui attirait-elle beaucoup d'ennemis. Protecteur des lettres, il fonda à Oxford le magnifique collége de Christ - Church qu'il dota libéralement. Il fut choisi par le pape pour prononcer avec le cardinal Campeggio sur le divorce de Henri VIII : cet honneur dangereux le perdit. En 1529, le roi lui fit redemander les sceaux de l'état et lui ordonna de se retirer à Esher, puis à York où il fut arrêté au mois de novembre 1530 comme coupable de haute trahison. Il mourut, le 28 du même mois, dans l'abbaye de Leicester, pendant qu'on le transférait à Londres.—*Voir* Cavendish, *Vie du cardinal Wolsey* (nouv. édit. annotée, Londres, 1827); et Howard, *Le cardinal Wolsey et son temps* (Lond., 1824). X.

WOOLETT, graveur anglais, *voy.* GRAVURE, T. XII, p. 800.

WORDSWORTH (WILLIAM), le dernier survivant de la pleïade connue sous le nom d'école des Lakistes, est né, le 7 avril 1770, à Cockermouth, dans le Cumberland. Après avoir reçu sa première éducation à Hawkshead, dans une contrée romantique du comté de Lancastre, il se rendit à Cambridge pour y continuer ses études, quoiqu'il ne parût pas avoir beaucoup de goût pour une profession quelconque. Dès l'âge de 13 ans, il avait donné des preuves de son génie poétique. En 1793, il fit imprimer le *Descriptive sketches in verse*, ou description en vers d'un voyage qu'il avait fait en France, en Suisse, en Savoie et en Italie; publication qui fut suivie bientôt de celle d'*Une promenade du soir* (*An evening walk*). Ces deux poëmes offrent de beaux tableaux, mais le style en est tout différent de celui que Wordsworth adopta dans la suite. A son retour du continent, il fit ses adieux à Cambridge, et, après avoir parcouru une partie de l'Angleterre, il se fixa dans le village d'Alfoxton, non loin de Bridgewater (comté de Somerset). C'est là qu'il se lia intimement avec Coleridge (*voy.*). Dans cette retraite, il composa ses *Ballades lyriques* (1798), essayant de décrire sous cette forme des objets généralement peu susceptibles de leur nature de se prêter aux charmes de la poésie : aussi ce recueil encourut-il les critiques de l'*Edinburgh Review* et de lord Byron. Wordsworth entreprit ensuite avec sa sœur un voyage en Allemagne où il retrouva Coleridge. En 1803, il se retira à Grassmere, dans le Westmoreland, où il vécut dès lors du revenu de son petit patrimoine joint au traitement dont il jouissait en qualité de percepteur des droits de timbre. En 1807, Wordsworth publia un recueil de *Poésies diverses* (2 vol. in-8°), dont il donna, en 1815, une nouvelle édition augmentée d'une préface et d'un appendice où il chercha à prouver que le ton simple et naturel qu'il avait adopté était applicable à tous les genres de poésie et ne méritait pas les critiques dont il avait été l'objet. En effet, ces simples peintures, où le sujet était relevé par le sentiment profond du poëte et par sa sympathie pour les misères et les vertus du pauvre, finirent par lui gagner un grand nombre de partisans; il réussit à former une espèce d'école qu'on appela l'*école du Lac* (*Lake School*) parce que, comme Coleridge et Southey, Wordsworth se plaisait à choisir les lacs du Westmoreland pour le sujet de ses descriptions. En 1809, on put être surpris de le voir abandonner brusquement la poésie pour lancer un pamphlet où il réclamait vivement la continuation de la guerre en Espagne, sans ménager le ministère. En 1814, il publia l'*Excursion*, fragment d'un poëme depuis longtemps promis, *The Recluse*, où il doit peindre les sentiments et les impressions d'un poëte vivant dans la retraite. Cette pu-

blication fut suivie successivement du *Chien blanc de Rylstone* (1815), de *Pater Bell* (1819), du *Charretier* (1819), de la *Rivière de Duddon*, de *Vandracour et Julie*, d'autres poésies légères (1829), de la *Visite à Yarrow* (1843), des *Esquisses ecclésiastiques* (1822), recueil de sonnets relatifs à l'Église anglicane, et enfin des *Souvenirs d'un touriste sur le continent* (Lond., 1822), ouvrages peu connus en France où ils n'ont point été naturalisés par des traductions. Une édition de ses œuvres complètes a paru à Londres en 1822, en 4 vol.; mais on n'y trouve pas l'*Excursion*. A la mort de Southey (avril 1843), il a été nommé *poëte lauréat*. Wordsworth est un homme d'une imagination vive et d'une sensibilité profonde; mais il affecte trop la simplicité de l'expression, surtout dans ses contes. Comme ses amis Southey et Coleridge, il a renié les opinions radicales qu'il avait professées dans sa jeunesse. *C. L.*

WORMS (DIÈTE DE), célèbre surtout parce que Luther (*voy.*), le 18 avril 1521, comparut devant cette assemblée présidée par l'empereur Charles-Quint (*voy.*) en personne. Worms est une ville très-ancienne et jadis impériale, sur la rive gauche du Rhin, à 9 lieues de Mayence, qui est le chef-lieu de cette partie du territoire de la Hesse grand-ducale. Worms, dont le dôme rappelle encore l'ancienne splendeur, a aujourd'hui moins de 8,000 hab. Dans les environs, on récolte le vin du Rhin renommé sous le nom de *Liebfrauen-Milch* (lait Notre-Dame). X.

WOUWERMAN (PHILIPPE), célèbre peintre hollandais, né à Harlem en 1620, eut pour premier maître son père Paul Wouwerman, et prit ensuite des leçons de son compatriote Wynants (*voy.*). Ses tableaux n'enrichirent que les marchands à qui il les vendit. Il peignit des paysages, des chasses, des combats, des marchés de chevaux, des pêches, etc. La guerre qui exerçait alors ses fureurs dans les Pays-Bas semble lui avoir donné l'idée d'un grand nombre de ses tableaux. On trouve toujours quelque chose de nouveau dans ses paysages; ses figures et ses chevaux sont admirables; son coloris, souvent vigoureux ou délicat, est digne des plus célèbres maîtres de l'école hollandaise et dénote une merveilleuse entente du clair-obscur. Plusieurs de ses compositions ont été gravées par les plus habiles artistes. J. Moyreau a publié l'*OEuvre de Philippe Wouwerman d'après ses meilleurs tableaux*, Paris, 1737, in-fol. Le musée du Louvre, la galerie de Dresde, celles de Munich et de Vienne, et beaucoup d'autres, en possèdent quelques-uns; et à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg toute une pièce est consacrée à Wouwerman. La plus grande de ses toiles, représentant une bataille, se trouve au musée de La Haye. Wouwerman mourut en 1668. Ses dessins sont excessivement rares, parce qu'avant sa mort il brûla ses esquisses et ébauches, afin de détourner ses enfants de la carrière qu'il avait suivie. *C. L.*

WRANGEL (CHARLES-GUSTAVE, comte DE), feldmaréchal suédois et capitaine illustre par ses exploits sur terre et sur mer, naquit en 1613, dans la terre de Skokloster, d'une ancienne famille qui avait déjà donné plusieurs hommes distingués à la Suède. Il entra de bonne heure au service, et fit les campagnes d'Allemagne sous les ordres de Gustave-Adolphe. A la mort de Baner (*voy.*), en 1641, il fut un de ceux qui commandèrent l'armée suédoise jusqu'à l'arrivée de Torstenson. En 1643, il suivit ce général dans le Holstein, et bientôt après il remplaça Claas Flemming à la tête de la flotte suédoise qui, renforcée par quelques vaisseaux hollandais, battit les Danois près de Femern, le 13 oct. 1644. Il commanda ensuite une petite division dans le Holstein et le Sleswig, et remporta divers avantages sur les Danois jusqu'à la paix de Brœmsebro (23 août 1645). Chargé du commandement de l'armée suédoise pendant une maladie de Torstenson, Wrangel opéra sa jonction avec l'armée française sous les ordres de Turenne, et contribua pour sa part à forcer l'électeur de Bavière à accepter l'armistice d'Ulm, le 14 mars 1647. Quelque temps après, il entra en Bohême et prit Eger. L'électeur de Bavière ayant violé l'armistice, Wrangel se réunit de nouveau aux Français, attaqua les Impériaux

et les Bavarois près d'Augsbourg (mai 1648) et leur fit éprouver de grandes pertes. Alors maître de la Bavière, il l'occupa jusqu'à la paix de Münster et la traita durement. De retour en Suède, Wrangel passa quelques années dans le repos; mais à l'avénement au trône de Charles-Gustave, il accompagna ce prince dans sa campagne de Pologne, et assista à la bataille de Varsovie qui dura trois jours, du 18 au 20 juillet 1656. Lorsque le Danemark se déclara contre la Suède l'année suivante, Charles-Gustave se hâta de marcher à la rencontre de ce nouvel ennemi; il conquit le Holstein, le Sleswig et le Jutland, tandis que Wrangel assiégeait Kronbourg qui se rendit après 21 jours de tranchées ouvertes (6 sept. 1658). L'attaque qu'il tenta ensuite contre Copenhague, à la tête de la flotte suédoise, n'eut aucun succès, malgré l'avantage remporté par lui, le 29 oct., sur l'escadre hollandaise alliée du Danemark; mais, l'année suivante, il repoussa la tentative de débarquement des Danois dans l'île de Fionie. Lorsque Louis XIV déclara la guerre à l'Empire, en 1674, la Suède se rangea de son côté et envahit les états de l'électeur de Brandebourg, alors posté sur le Rhin avec toutes ses troupes. A cette attaque imprévue, Frédéric-Guillaume se hâta d'accourir, et, avec 6,000 hommes de cavalerie, il osa livrer bataille à l'armée suédoise forte de 13,000 hommes. Sa victoire fut complète (*voy.* FEHRBELLIN). Les Suédois durent non-seulement évacuer le Brandebourg, mais ils perdirent une partie de la Poméranie. Wrangel, depuis quelque temps malade, donna sa démission et mourut peu de temps après, en juill. 1676. Il avait été élevé à la dignité de comte, en 1645, en récompense de ses services. *C. L.*

WREDE (CHARLES-PHILIPPE, prince DE), feldmaréchal bavarois, né à Heidelberg le 29 avril 1767, mort à Ellingen, le 12 déc. 1838. Il suivit d'abord la carrière judiciaire et celle de l'administration, puis il acheta la charge de forestier supérieur ou grand-maître des forêts. Mais il y renonça lorsqu'en 1799 il fut invité à former dans le Palatinat un corps de troupes destiné à renforcer l'armée de l'archiduc Charles. Sa bravoure et son activité lui valurent bientôt le grade de colonel. En 1800, il fut nommé major-général, et ce fut en cette qualité qu'il couvrit la retraite des Autrichiens et prit part à la bataille de Hohenlinden. Après la conclusion de la paix, il s'occupa de réorganiser l'armée bavaroise. En 1804, il fut élevé au grade de lieutenant-général, et, l'année suivante, il prit le commandement en chef de l'armée bavaroise unie à celle de la France. C'est de cette époque que date la brillante carrière militaire de Wrede. Il se signala à Abensberg, à Landshut, à Neumarkt, conquit le Tyrol en quelques jours, se distingua à Wagram, et, en récompense de ses services, fut nommé par Napoléon comte de l'empire, titre auquel était attachée une riche dotation. En 1812, il suivit l'armée française en Russie, toujours à la tête du contingent bavarois, et, le 6 décembre, il repassa la Vilia avec les débris de son corps. L'année suivante, il fut chargé de garder les passages de l'Inn; mais après avoir observé longtemps les Autrichiens, il finit par conclure avec eux, le 8 octobre, le traité de Ried, qui fit entrer la Bavière dans la coalition. Nommé général en chef de l'armée austro-bavaroise, il se porta rapidement sur le Mein pour couper la retraite à Napoléon; mais il fut complétement défait, le 30 et le 31 octobre, à la bataille de Hanau, que nous avons décrite en détail. Lorsqu'il fut guéri d'une blessure qu'il y avait reçue, le comte de Wrede rejoignit l'armée des alliés en France, et, à la tête du 5^{e} corps, il prit part à la bataille de Brienne, battit Marmont à Rosny, repoussa Oudinot près de Dannemarie, couvrit la retraite de la grande armée sur Troyes, prit une part signalée aux affaires de Bar-sur-Aube et à la mémorable bataille d'Arcis-sur-Aube (*voy.* ce nom), le 7 mars 1814. Le roi de Bavière lui donna le bâton de feldmaréchal, et, le 9 juin, il lui conféra le titre de prince, avec la ville d'Ellingen pour apanage. Chargé de défendre les intérêts de la Bavière à Paris et à Vienne, le prince de Wrede ne se montra pas moins habile diplomate qu'il était bon général. Lorsque la guerre éclata de nouveau en 1815, il envahit la Lorraine à la tête des Bavarois,

et pénétra jusqu'au cœur de la France. Après avoir rempli diverses missions importantes et siégé dans la première chambre des États, il fut nommé par son souverain, le 1er oct. 1822, généralissime de l'armée bavaroise. En 1832, il fut envoyé comme commissaire dans les provinces rhénanes, et, par sa prudence, il sut apaiser les troubles qui y avaient éclaté, sans recourir à la force des armes. Décoré de la plupart des ordres de l'Europe, il était, au moment de sa mort, président de la 1re chambre des États, et inspecteur général de l'armée et des forteresses de Bavière. Le roi, dans le discours d'ouverture des Chambres, en 1840, déplora sa perte comme irréparable.* *C. L.*

WREN (sir CHRISTOPHE), architecte de Saint-Paul, était né, en 1632, à East Knoyle, dans le Wiltshire, où son père était pasteur, et montra de bonne heure les plus heureuses dispositions. A l'âge de 13 ans, il inventa plusieurs nouveaux instruments d'astronomie et de physique. Il fit ses études à Oxford, où il se distingua par ses rapides progrès dans les mathématiques. En 1652, il devint professeur d'astronomie au collége de Gresham à Londres, et ensuite à Oxford. Nommé membre de la Société royale, il prit la part la plus active à tous ses travaux. L'achèvement de l'église de Saint-Pierre, par Bernini (*voy.*), excitait alors un intérêt général, et il n'est pas impossible que cette circonstance ait contribué à diriger les idées de Wren vers l'architecture. La mort de Jones lui fraya la route. Sa première construction fut le magnifique théâtre de Sheldon, à Oxford, en 1663. Peu de temps après, il donna les plans du collége de Pembroke à Cambridge, sans renoncer toutefois à l'étude des mathématiques et des sciences naturelles. Après l'incendie de Londres, en 1666, il présenta pour sa reconstruction un plan qui, s'il eût été suivi, en aurait fait une ville superbe; mais les propriétaires ne voulurent consentir à aucune espèce de sacrifice. Parmi les édifices publics dont Wren eut la direction, le plus notable est la superbe église de Saint-Paul, bâtie de 1676 à 1710. C'est peut-être, après Saint-Pierre de Rome, le plus beau monument de l'architecture moderne. On doit citer ensuite le Monument de Londres (*voy.* T. VI, p. 339), le palais de Hamptoncourt et celui de Winchester, l'église de Saint-Étienne, la bibliothèque du collége de la Trinité à Cambridge, l'hôpital de Chelsea, une aile du magnifique hôpital de Greenwich. Le nombre des constructions qu'il exécuta depuis 1668, où il fut nommé surintendant des bâtiments royaux, jusqu'en 1718, où des rivalités le forcèrent à quitter la cour, s'élève à plus de 60. Retiré à Hamptoncourt, il se livra entièrement à l'étude des sciences, ne visitant que rarement Londres pour surveiller la restauration de l'abbaye de Westminster. Wren mourut en 1723, et fut enterré dans l'église de Saint-Paul. Il avait été président de la Société royale, membre du parlement à deux reprises, et grand-maître de la grande loge maçonnique. Ses œuvres et ses dessins ont été publiés par son fils. On lui doit aussi différents instruments de physique, un, entre autres, pour mesurer la quantité de pluie qui tombe; et, le premier, il a essayé d'injecter des liquides dans les veines des animaux. *Voir* Elmes, *Memoirs of life and works of sir Ch. Wren* (Lond., 1823, in-4). *C. L.*

WURMSER (DAGOBERT-SIGISMOND, comte DE), feldmaréchal autrichien, né en Alsace, le 22 sept. 1724, entra de bonne heure au service de l'Autriche et se distingua dans la guerre de Sept-Ans. Dans celle de la succession de Bavière, il fut chargé du commandement d'un corps particulier en Bohème, et il remporta sur les Prussiens un avantage signalé à Habelschwerd. Nommé général de l'infanterie en 1787, il reçut ordre, en 1793, de s'emparer de l'Alsace. Il obtint d'abord des succès et força, avec le duc de Brunswic, les lignes de Wissembourg; mais, vaincu par Pichegru, il dut se replier derrière le Rhin et céder le commandement au prince de Waldeck. Rappelé à la tête de l'armée du Haut-Rhin, en 1795, il prit Manheim, le 22 nov., et reçut en récompense le grade de feldmaréchal. Envoyé en Italie, en 1796, pour s'opposer à Bonaparte, il fut forcé

(*) Un général major Wrede, qui servait dans l'armée de Russie, fut tué le 26 août 1828 devant Choumla. S.

de se renfermer dans Mantoue et à la fin de capituler, le 2 févr. 1797, après un blocus de neuf mois. De retour à Vienne, Wurmser fut nommé général-commandant en Hongrie ; mais avant d'être installé dans ce poste, il mourut au mois de juin de la même année. *C. L.*

WURTEMBERG, état de l'Allemagne méridionale, érigé en royaume depuis 1805. Il est entouré du royaume de Bavière au nord, à l'est et au sud; du lac de Constance et des principautés de Hohenzollern, au sud; enfin, du grand duché de Bade, également au sud, à l'ouest et au nord. Il occupe un territoire bien arrondi et renfermait, en 1841, une population de plus de 1,700,000 âmes, répartie, sur une étendue de 354 milles carr. géogr., dans 131 villes, 208 bourgs, 1,671 villages, 2,870 hameaux et 4,203 fermes ou autres habitations isolées. Les montagnes très boisées de la Forêt-Noire, dans la partie occidentale, et celles, pour la plupart âpres et stériles, de l'Alb, rameau que cette même chaîne projette du sud-ouest vers le milieu du pays, s'y élèvent les unes jusqu'à 3,600, les autres jusqu'à 3,170 pieds de hauteur. Le Würtemberg est traversé, vers le sud, par le Danube, qui vient du grand-duché de Bade et entre sur le territoire bavarois au-dessous d'Ulm; et, dans sa région occidentale, par le Neckar (*voy.* ces noms), qui y prend naissance, coule du sud au nord, et finit par apporter au Rhin, près de Manheim, le tribut de ses eaux. Cette rivière reçoit plusieurs autres courants de moindre importance, dont les principaux sont, à la gauche, l'Enz, et à la droite, la Fils, la Rems, le Kocher et le Jaxt. Le sol est presque partout propre à l'agriculture, en partie d'une fertilité très grande, et généralement fort bien cultivé. Le pays abonde en grains et aussi en vins, qui toutefois ne sont pas de qualité supérieure. L'éducation des chevaux et du bétail est également très florissante. Parmi les richesses minérales, les mieux exploitées sont le fer et le sel. L'industrie manufacturière, quoiqu'elle soit encore loin d'avoir acquis le développement dont elle est susceptible, fait néanmoins tous les jours des progrès. Ses principales branches sont la fabrication des toiles, celle des tissus de coton et des draps communs, les papeteries et l'horlogerie en bois de la Forêt-Noire. Les imprimeries de la ville de Reutlingen se sont fait une triste réputation par la contrefaçon qui s'y pratiqua longtemps en grand. Le commerce ne manque pas d'activité et a surtout beaucoup gagné par suite de l'accession du Würtemberg au Zollverein (*voy.*), favorisé d'ailleurs par de bonnes routes et par les facilités que la navigation trouve sur le Neckar, sur le Danube et sur le lac de Constance, où Heilbronn, Ulm et Friedrichshafen tiennent le premier rang comme places d'expédition. On s'occupe en ce moment de l'établissement d'un système de chemins de fer. Le mouvement commercial, en y comprenant le transit, présente une valeur annuelle de 16 à 18 millions à l'importation, et un chiffre à peu près égal à l'exportation. On évalue la fortune nationale du Würtemberg au total d'environ 1 milliard de florins, qui se décomposerait approximativement comme il suit : 602 millions en biens fonds, 200 millions en constructions, 30 millions en chevaux, bétail, etc., 160 millions de capitaux engagés dans l'industrie et dans le commerce, etc.

La grande majorité, $\frac{11}{16}$, des habitants professent la religion protestante de la confession d'Augsbourg; les autres $\frac{5}{16}$ sont catholiques, à l'exception d'environ 12,000 juifs. Un évêché catholique est établi, depuis 1828, à Rotheubourg. Les Würtembergeois sont un peuple de mœurs simples et très laborieux, doué d'une grande aptitude aux sciences, aux arts et aux professions industrielles. Ce pays a fourni à l'Allemagne un contingent très nombreux de poëtes et de littérateurs distingués. L'idiome populaire du Würtemberg est le dialecte souabe. L'instruction n'est pas moins répandue dans cette contrée qu'en Prusse et en Saxe. Le Würtemberg possède, à Tubingue (*voy.*), une université richement dotée et très florissante, quoiqu'elle soit presque exclusivement fréquentée par des indigènes. L'enseignement du second degré compte 4 lycées, 6 gymnases et 59 écoles latines. Il n'y a guère de commune privée d'école primaire. La densité de

la population dans les campagnes rend les émigrations très fréquentes, notamment celles aux États-Unis. Néanmoins cette population n'est pas concentrée dans de grandes villes. La capitale, Stuttgart (*voy.*), renferme, il est vrai, près de 40,000 âmes (38,450 en 1839), mais parmi les autres communes urbaines quatre seulement, Ulm, Reutlingen, Heilbronn et Ludwigsbourg, ont de 10 à 15,000, et cinq autres de 5 à 10,000 habitants.

Le Würtemberg est un royaume constitutionnel. Le pacte fondamental qui régit le pays, renouvelé le 25 sept. 1819, repose sur une base d'institutions représentatives dont l'origine est fort ancienne. Les États sont réunis dans deux Chambres. La première Chambre se compose des princes de la famille régnante, des chefs des familles nobles, princes, comtes, etc., qui avaient autrefois siége et voix aux diètes générales ou provinciales du Saint-Empire, et, de plus, d'un certain nombre de membres nommés par le roi. La seconde Chambre ou Chambre des députés comprend 13 représentants élus de l'ordre équestre, les 6 surintendants généraux qui sont à la tête du clergé protestant, l'évêque et deux autres prélats catholiques, le chancelier de l'université de Tubingue, les députés des 7 villes principales et ceux des 64 grands-bailliages. Les États s'assemblent ordinairement de trois en trois ans; les débats de la seconde Chambre sont publics, et celle-ci concourt avec la première à la formation d'un comité permanent de 12 membres, chargé de veiller aux intérêts du pays pendant l'intervalle des sessions. Enfin une cour d'état suprême, dont les membres sont choisis moitié par le roi et moitié par les États, est instituée pour maintenir l'intégrité de la constitution, ainsi que pour juger, le cas échéant, les ministres et les membres des États. Aucune loi ne peut être rendue sans le consentement de ces derniers. La noblesse se distingue en seigneurs médiatisés et en nobles de l'ordre équestre. La première classe comprend 28 maisons princières ou comitales, appartenant en général aux territoires nouvellement incorporés au Würtemberg, après la dissolution de l'Empire germanique : elles jouissent de tous les droits et priviléges indiqués à l'art. *princes* MÉDIATISÉS. L'ordre équestre se compose de 92 familles diversement titrées et formant, dans chaque cercle, une corporation distincte. Les 4 cercles ou grandes divisions administratives du pays sont ceux du Neckar (chef-lieu Ludwigsbourg; la capitale formant un district à part), de la Forêt-Noire (Reutlingen), du Jaxt (Ellwangen), et du Danube (Ulm).

Les finances de l'état sont maintenant dans un ordre parfait. Pendant la période de 1836-38, le revenu effectif était de 10,863,553 florins par an, et la dette publique se trouvait réduite, en 1842, à 22,040,792 florins. L'état militaire est fixé à 1 p. 100 de la population, ce qui le porte, au complet, à un chiffre de près de 17,000 hommes, dont la majeure partie néanmoins se trouve en congé. Les cadres consistent en 8 régiments d'infanterie, 4 de cavalerie et 1 d'artillerie. Ces troupes composaient, avec celles de Bade et de la Hesse grand-ducale, le 8e corps d'armée de la Confédération, auquel le Würtemberg est tenu de fournir un contingent de 13,955 hommes. Les ordres de chevalerie sont : celui de la Couronne de Würtemberg, substitué, le 23 sept. 1818, aux ordres supprimés du Mérite civil et de l'Aigle-d'Or; celui de Frédéric, institué en l'honneur du roi de ce nom, le 1er janv. 1830, et celui du Mérite militaire, créé le 6 nov. 1806 et renouvelé le 23 sept. 1818.

Histoire. Le royaume actuel de Würtemberg constituait, au moyen-âge, la circonscription du duché, puis cercle de Souabe; quelques districts dont cet état s'est accru, dans sa partie septentrionale, au commencement de ce siècle, appartenaient seuls au cercle de Franconie. A l'époque de la dissolution du duché de Souabe, en 1288, le comté de Würtemberg en fut le démembrement le plus considérable. La dynastie qu'on y voyait dès lors établie passe pour avoir tiré son origine de Berthold, duc d'Alémannie, vers 724 (*voy.* BADE, T. II, p. 678). Elle jouissait, dès les temps les plus anciens, de possessions importantes, toutes dans la Haute-Souabe, sur le Danube et le long

du lac de Constance. Vers le milieu du XI^e^ siècle, un de ces seigneurs issus de Berthold, dont le nom n'est pas bien certain, épousa Luitgarde, l'héritière du puissant comte de Remsgau, dont le frère, l'abbé Brunon de Hirschau, bâtit le château de Stuttgart; et il acquit ainsi pour ses descendants le titre de comte. Quant au nom de sa maison, devenu celui du pays, il est emprunté du château de Wirtemberg ou Würtemberg, que son fils Conrad fit construire sur une montagne, près du Neckar. Vers le milieu du XIII^e^ siècle, le comte Ulric I^er^ se montra l'infatigable adversaire des Hohenstaufen (*voy.*) et guerroya toute sa vie avec les villes libres de Souabe, fidèles à la cause des chefs de l'Empire. Ulric mourut en 1265, après avoir considérablement agrandi sa domination aux dépens de leur maison. Ses successeurs suivirent la même politique et accrurent aussi leur territoire par des achats. Éberhard III, dit l'Illustre, fils posthume d'Ulric, éleva les vues de son ambition jusqu'au trône impérial; mais Henri de Luxembourg lui fut préféré, et il paya cette prétention de la perte de ses états. Cependant les ayant recouvrés plus tard, en se déclarant pour Frédéric d'Autriche contre Louis de Bavière, il se retrouva plus puissant qu'auparavant, et fixa sa résidence à Stuttgart en 1321. Ami de Dieu, ennemi du genre humain! telle était la singulière devise de ce prince batailleur, qui mourut en 1325. Éberhard IV, le Querelleur, hérita de la vaillance et de l'humeur belliqueuse de son aïeul, et passa presque toute sa vie en guerre avec les villes libres de Souabe, fatiguées des vexations auxquelles il ne cessait de se livrer à leur égard, sous le prétexte de faire respecter son autorité comme avoyer de l'Empire. Mais bien que l'Empire s'intéressât lui-même à leur cause, elles n'en furent pas moins obligées d'acheter la paix au prix de divers sacrifices. Ce comte eut pour successeur son petit-fils Éberhard V, le Pacifique (1392), un des princes les plus sages et les plus considérés de son temps, et son arrière-petit-fils Éberhard VI, qui régna depuis 1417, après avoir déjà acquis par mariage, en 1397, le comté de Montbéliard (*voy.*), que sa maison conserva jusqu'à la révolution française à titre de possession directe ou d'apanage. Le partage de territoire qui eut lieu sous ses deux fils, en 1442, n'eut qu'une durée passagère. En 1482, Éberhard VII, dit l'Ancien ou le Barbu, réunit de nouveau sous son autorité tout le Würtemberg, qui fut déclaré indivisible pour l'avenir. Ce prince accompli travailla de son mieux au bonheur de ses sujets. Ce fut lui qui posa les bases de l'ancienne constitution du pays, en instituant les assemblées régulières d'États, investies du droit de concourir à la législation générale, ainsi qu'à la fixation des impôts. Il devint, en 1477, le fondateur de l'université de Tubingue. La haute renommée de sa sagesse détermina l'empereur Maximilien (en 1495) à transformer son titre en celui de duc de Würtemberg et de Teck. Il mourut en 1496. A son cousin Éberhard II (comme duc) succéda, en 1503, le neveu de ce dernier, Ulric, jeune prince vaillant et chevaleresque qui régna d'abord avec assez de gloire et de bonheur. Mais son amour du faste, la fougue de ses passions et son caractère inconstant et aventurier lui préparèrent une destinée pleine d'agitation et de vicissitudes. Avec le secours de la bourgeoisie, il triompha, en 1514, de la révolte des paysans, dite *du pauvre Conrad*. Mais les mauvais traitements auxquels des soupçons d'infidélité le portèrent envers sa femme Sabine, sœur du duc de Bavière, soulevèrent contre lui des ennemis puissants, pendant que ses sujets murmuraient contre son oppression. Enfin, la cruauté avec laquelle il châtia la ville de Reutlingen, dont les habitants avaient encouru sa colère, fit prendre les armes à toute la ligue de Souabe, qui parvint, après une courte lutte, à le chasser de ses états qu'elle vendit à l'Autriche en 1520. Le régime plus tyrannique encore, et surtout l'intolérance religieuse qui accompagnaient cette nouvelle domination, ne tardèrent pas à faire désirer le retour du proscrit, et la bataille de Lauffen lui rouvrit ses états, en 1534, avec l'aide de son fidèle ami, le landgrave Philippe de Hesse. Ulric y introduisit alors la réforme; mais sa participation à la guerre de Smalkalde, en 1546, entraîna pour lui une seconde

expulsion, et il n'obtint la restitution de son patrimoine qu'en se soumettant aux conditions les plus humiliantes. La mort le surprit, au milieu des plus graves embarras, en 1550. Son fils Christophe, élevé à l'école de l'adversité et longtemps en dissentiment avec son père, profita mieux que ce dernier des leçons d'une triste expérience et devint un excellent prince. Sous lui, les formes représentatives du pays furent arrêtées à peu près telles qu'elles sont restées en vigueur jusque dans les temps modernes. Son cousin et deuxième successeur, le duc Frédéric I^er^ (1593), se dégagea, par le traité de Prague (1599), de la haute souveraineté que l'Autriche s'était arrogée sur le Würtemberg au temps du duc Ulric. Pendant la guerre de Trente-Ans, ce pays fut effroyablement ravagé par les Impériaux, qui y répandirent partout le carnage et l'incendie; et le duc Éberhard III, chassé de ses états, ne les recouvra qu'avec peine, grâce à la protection du chancelier suédois Oxenstierna. Après la mort d'Éberhard, en 1674, le Würtemberg souffrit presque aussi cruellement des guerres continuelles entre la France et l'Empereur, ainsi que des prodigalités de la comtesse de Grœvenitz, maîtresse du duc Éberhard-Louis, qui bâtit Ludwigsbourg pour condescendre à une de ses fantaisies. Ce prince étant mort sans postérité mâle, en 1733, la couronne ducale passa à son cousin Charles-Alexandre, prince catholique, accoutumé à la vie des camps, mais très peu versé dans les affaires d'administration, dont s'empara, pour la ruine du pays, son indigne favori, le juif Süss-Oppenheimer. La mort du duc, en 1737, entraîna la chute de ce ministre, qui fut pendu. Le nouveau duc, Charles-Eugène, élevé à la cour du grand Frédéric, en Prusse, ayant été déclaré majeur en 1744, ne sut guère non plus, durant sa jeunesse, éviter les fautes et les écarts de ses prédécesseurs. Il en résulta (1764-1770) de graves mésintelligences entre ce prince et les États. Dans la guerre de Sept-Ans, il prit, au rebours des intérêts de son pays, le parti des ennemis de Frédéric. Cependant il mit aussi sa gloire à protéger les sciences, les lettres et les arts; il fonda, en 1770, l'académie Caroline, dans laquelle l'immortel Schiller reçut son éducation, et répara même, par une administration sage, vers la fin de son règne, les erreurs qui en avaient signalé les commencements. Sous ses frères, le bigot Louis-Eugène et Frédéric-Eugène, qui héritèrent successivement du duché, le premier en 1793, le second en 1795, les nuages s'amoncelèrent autour du Würtemberg, par suite des progrès menaçants de la révolution française, qui avait déjà envahi le comté de Montbéliard. Frédéric-Eugène, marié à une nièce du grand Frédéric, fit élever ses enfants dans la religion protestante. Son fils aîné, Frédéric II (Guillaume-Charles), qui lui succéda en 1797, fut largement indemnisé, en 1803, par la concession de la dignité électorale et de plusieurs territoires qui arrondirent mieux ses états, des pertes que sa maison avait faites sur la rive gauche du Rhin. En 1805, Napoléon lui imposa son alliance, et lui offrit en revanche de nouveaux accroissements de territoire et le titre de roi, qu'il porta dès lors sous le nom de Frédéric I^er^. Ce prince, ferme et habile, mais arbitraire dans son gouvernement (principalement après la mort du comte de Zeppelin, qui avait souvent réussi à modérer les emportements de son humeur despotique), profita de sa nouvelle position pour renverser entièrement la constitution du pays, qu'il avait pourtant autrefois juré d'observer. Après avoir vu doubler sa puissance, puisque l'électorat ne comptait encore, en 1803, que 170 milles carr. géogr., avec 597,000 hab., il accéda, en 1806, à la Confédération du Rhin et s'engagea à fournir un contingent de 12,000 hommes, qui prit part à la campagne de Russie. Mais, par le traité de Fulde (2 nov. 1813), le roi de Würtemberg abandonna la cause de Napoléon pour se réunir aux alliés. Le 15 févr. 1815, il présenta aux États assemblés un projet de constitution qu'ils rejetèrent en invoquant leur droit de concourir avec le souverain, conformément aux anciennes institutions du pays, à l'établissement de la nouvelle charte. Leurs désirs ne furent remplis qu'après la mort du roi Frédéric, arrivée le 30 oct. 1816, sous

son fils et successeur Guillaume Ier, le roi de Würtemberg actuel (*voy.* son art., T. XIII, p. 280). Depuis la mise en vigueur (1819) de la constitution présente, arrêtée entre ce prince et les États, le Würtemberg a presque sans interruption marché dans une voie paisible de développement et de progrès matériel. La révolution de Juillet y réveilla bien aussi l'esprit constitutionnel, la propagande révolutionnaire s'infiltra même dans le pays, et, en 1833, on découvrit à Ludwigsbourg une espèce de conjuration militaire, qui parut se rattacher à la tentative manquée dont Francfort venait d'être le théâtre; mais, à l'exception de ce complot, peu grave d'ailleurs, aucune agitation sérieuse n'a jusqu'à ce jour compromis le repos et la tranquillité du pays, sous un règne en général sage et éclairé. Ch. V.

WURTEMBERG (maison de). On a vu, dans l'art. préc., l'histoire de la dynastie de Würtemberg qui, à son point de départ, investie seulement du titre de comte, prit successivement ceux de duc (1495), d'électeur (1803) et de roi (1805). Elle a été continuée, jusqu'au chef actuel de cette dynastie, à qui a d'ailleurs été consacré un article spécial où l'on a dit aussi quelques mots sur ses enfants.

Mais parmi les autres princes de la maison royale, tous investis du titre de *duc de Würtemberg*, il en est plusieurs auxquels nous devons au moins une courte mention, ne fût-ce que pour en indiquer la généalogie, devenue un peu compliquée par la multiplicité des branches.

Le plus proche parent du roi est son frère, le prince Paul (Charles-Frédéric-Auguste), né le 19 janvier 1785. Il vit habituellement à Paris, où ses enfants ont en partie été élevés, notamment la princesse Charlotte, connue sous le nom d'Hélène Pavlovna, depuis son mariage avec le grand-duc Michel de Russie. Outre cette princesse et sa sœur, il a deux fils, dont l'un (Frédéric) est lieutenant-général au service de son pays, et l'autre (Auguste) colonel commandant un régiment de la garde du roi de Prusse.

Il existe ensuite de nombreux descendants des oncles du roi, frères de Frédéric Ier et de Marie Fœdorovna (Sophie-Dorothée), impératrice de Russie, femme de Paul Ier. Ce sont d'abord les enfants du duc Louis-Frédéric-Alexandre, mort en 1817. Parmi eux, nous nommerons le duc Adam de Würtemberg, né le 16 janv. 1792, lieutenant-général au service de Russie, et aide-de-camp général de l'empereur; et le duc Alexandre, né en 1804, général au service de l'Autriche. Ce sont ensuite les enfants du duc Eugène-Frédéric-Henri, mort en 1822, savoir : le duc Eugène, né en 1788, ancien général de l'infanterie au service de la Russie et chef du régiment de la garde Taurienne, mais qui vient de prendre sa retraite, en 1845; et le duc Frédéric, major-général de cavalerie au service du Würtemberg. Le 3e des oncles du roi était le duc Guillaume-Frédéric-Philippe, mort en 1830 : ses enfants, à raison de son mariage morganatique avec la burgrave de Tunderfeldt, portent seulement le titre de *comte de Würtemberg*. L'un d'eux, le comte Alexandre, né en 1801, mort en 1844, s'est distingué comme poëte et par son esprit chevaleresque : il a paru de lui, depuis 1837, plusieurs recueils de poésies. Le 4e de ces oncles était le duc Ferdinand-Auguste-Frédéric, mort en 1834, feldmaréchal au service de l'Autriche et qui avait épousé une sœur du prince de Metternich. Enfin le 5e était le duc Alexandre-Frédéric-Charles, né le 24 avril 1771, mort à Gotha le 4 juillet 1833. Il avait suivi sa sœur en Russie et avait rendu de grands services à ce pays, soit comme militaire (surtout dans la campagne de 1813), soit dans les conseils et à la tête d'une vaste administration. Il y devint général (en chef) de la cavalerie, chef du régiment de dragons de son nom, membre du conseil de l'empire et du comité des ministres, et directeur des voies de communication. Sa fille, qui avait semblé destinée à devenir l'épouse du grand-duc Michel, a été mariée, en 1832, au duc Ernest de Saxe-Cobourg, mort l'année dernière en laissant plusieurs enfants d'un premier lit; et ses deux fils, nés comme elle à Saint-Pétersbourg, le duc Alexandre, en 1804, et le duc Ernest, en 1807, après

avoir été élevés l'un et l'autre en Russie et être arrivés, au service de cette puissance, jusqu'au grade de général-major, prirent tous deux leur retraite et quittèrent l'empire, de même que leur père qui venait de se démettre de ses hautes fonctions. C'est l'aîné des fils du duc Alexandre qui a épousé la princesse Marie d'Orléans, l'artiste illustre à qui le musée de Versailles doit un de ses plus beaux ornements, et sur le compte de laquelle on ne sera point surpris que nous revenions ici, malgré la petite notice que nous lui avons déjà consacrée, en même temps qu'à toute sa famille, à l'art. ORLÉANS, T. XVIII, p. 792*.

Quoique ayant M. Ary Scheffer (*voy.*) pour maître de dessin, longtemps la princesse Marie ne vit dans cet art qu'un passe-temps agréable auquel rien ne la pressait de sacrifier les goûts divers d'une jeune fille, vive, impressionnable et tant soit peu espiègle. Elle cultivait même avec plus de succès la musique, dans laquelle plusieurs de ses frères ont aussi acquis un certain talent. Mais le mariage de la princesse Louise avec le roi des Belges, en la séparant de cette sœur chérie, la concentra davantage en elle-même, et lui fit sentir le besoin d'une occupation sérieuse. Alors elle reprit, avec la résolution d'en faire les interprètes de la poésie dont son cœur était plein, ses crayons qui, jusqu'alors, n'avaient guère servi qu'à son amusement. Depuis ce moment, la princesse dessina beaucoup et entreprit des tableaux souvent compliqués, exécutés en partie à l'encre de la Chine ou même coloriés. Riche d'idées, elle voulut se livrer à sa propre invention, et elle puisa les sujets de ses compositions dans de continuelles et intelligentes lectures. Cependant, désespérant d'atteindre une correction parfaite dans le dessin, elle essaya de la sculpture qui, bientôt, devint sa passion dominante. Son premier début, un bas-relief représentant Gœtz de Berlichingen et frère Martin, n'avait encore rien de remarquable; mais il fut suivi de deux autres bas-reliefs empruntés à l'*Ahasvérus* de M. Edgar Quinet, dont l'un représentait l'*ange Gabriel* repoussant de la maison paternelle cette personnification de la pauvre humanité; et l'autre, *le Poëte se réveillant à la voix de la Beauté*. Cette troisième production surtout révéla le talent d'artiste de la jeune princesse qui n'hésita plus alors à s'attaquer à la ronde-bosse, à laquelle elle doit sa place parmi les premiers statuaires de notre époque.

Son admirable statue pédestre de *Jeanne d'Arc*, connue de toute l'Europe, fut précédée d'un autre ouvrage sur le même sujet, emprunté à la tragédie de Schiller, un de ses auteurs favoris : ce fut un simple modèle représentant la Pucelle d'Orléans au moment où elle venait de terrasser un chevalier anglais. L'héroïne de la France arrête son regard sur le guerrier vaincu avec plus de pitié que de satisfaction ou d'orgueil, et ses traits ont une expression touchante de candeur. Ce beau groupe fut pour la princesse l'occasion de la création plus achevée qui assure l'immortalité à son nom. Louis-Philippe avait demandé à un sculpteur célèbre l'esquisse d'une Jeanne d'Arc que réclamait son musée de Versailles. Cette esquisse fut présentée; mais, dit-on, elle déplut au roi qui, alors, en demanda une autre à sa fille. Déjà confiante en son génie, la princesse se montra prête à l'entreprendre, sous la condition toutefois qu'elle serait aussi chargée de la statue, si l'esquisse était jugée satisfaisante. Le traité fut accepté, et le chef-d'œuvre réussit. Ce fut d'abord un beau modèle en cire, matière dont le peu de solidité donna lieu à de nombreux accidents fâcheux; mais il fut terminé; le

(*) En ce qui concerne M. le duc d'Aumale, qui, après s'être illustré par plusieurs faits d'armes remarquables pendant son commandement de la province de Constantine, est revenu en France et est allé épouser, à Naples, peu de temps après (déc. 1844), la princesse Caroline, fille du duc de Salerne, cette notice géuérale a été complétée dans les Additions placées en tête du T. XIX. En ce qui touche M. le prince de Joinville, objet d'un art. spécial, il n'a pu y être déjà fait mention de la gloire dont ce prince, si grand marin dans un âge si peu avancé, s'est couvert en août 1844, d'abord au bombardement de Tanger (*voy.*), et ensuite à celui de Mogador et à la prise de l'île placée en avant de ce port marocain. On sait que sa bravoure et son sang-froid dans le combat n'ont été égalés que par la modération du jeune héros après la victoire. De plus, il s'est fait un nom comme écrivain par sa fameuse *Note* sur l'état de la marine en France.

ciseau s'en empara pour le reproduire dans le marbre, et, malgré l'inexpérience de l'artiste, peu de mois suffirent à l'exécution. A l'ouverture du musée (*voy.* p. 551), cette Jeanne d'Arc fut l'objet d'une admiration universelle et sincère. Absorbée par une joie patriotique, mais modeste et religieuse, la noble vierge, qui porte sous sa robe de femme l'armure du guerrier, presse contre son cœur son épée victorieuse dont la pointe est tournée vers la terre, comme pour indiquer que sa tâche est remplie. La pureté et la candeur se lisent dans ses traits, tandis que sa démarche ferme annonce la vigueur. Tout est simple et vrai dans cette angélique figure sur laquelle un artiste de vingt ans a cependant répandu, ce nous semble, plus de poésie qu'on n'en voit dans la plupart des productions de nos statuaires modernes.

Cette statue fut suivie de quelques autres moins connues, quoique aussi très dignes de l'être. La première est *la Péri mettant aux pieds de l'Éternel les larmes d'un pécheur repentant;* la seconde *l'Ange gardien du ciel;* toutes les deux dans les mêmes proportions que la Jeanne d'Arc. On verra sans doute bientôt cet ange, exécuté en marbre, dans la chapelle sépulcrale de Dreux, où Marie repose près du duc d'Orléans, cet autre prince chéri de la nation, qui fut enlevé prématurément au monde réel pour vivre à jamais dans le domaine de la poésie et donner l'impulsion à toutes les résolutions généreuses. Enfin, on a encore de la princesse différents jolis petits groupes : *Ahasvérus et Rachel*, des *Cavaliers*, *le Pèlerin*, d'après Schiller, etc.

Elle avait 24 ans, lorsqu'elle épousa, le 17 oct. 1837, le duc Alexandre de Würtemberg, que sa parenté avec le roi Léopold avait amené au château des Tuileries. La beauté de ce jeune prince allemand, ses manières simples et modestes, avaient plu à la fille du roi des Français, à qui d'ailleurs ce mariage donnait l'espérance de ne point se séparer d'une famille chérie, dans un moment surtout où tant de préjugés contre elle n'étaient pas encore dissipés. Cependant la jeune épouse accompagna volontiers en Allemagne, le pays de ses rêves, le mari qu'elle avait choisi et qui désirait la présenter à ses plus chers parents, à la duchesse de Gotha, sa sœur, et au duc, son beau-frère, encore en vie à cette époque. Un accueil brillant autant que cordial lui fut fait; mais un malheur, qui ne fut peut-être pas sans influence sur sa santé, l'attendait à Gotha: un incendie éclata la nuit dans son appartement, l'exposa, légèrement vêtue, au contact de l'air, et, en dévorant près de 50 de ses dessins, lui causa une perte irréparable. Frêle et délicate, elle dut se ressentir de ce coup funeste. Cependant, au bout de quelques semaines, elle revint à Paris, bonne, simple, affectueuse; et, le 30 juillet 1838, elle donna le jour à son fils. De ce moment, elle ne cessa de languir, et bientôt les médecins furent d'avis qu'il n'y avait plus pour la sauver que l'air du Midi. Vers la fin de l'année, M. le duc de Würtemberg conduisit donc sa femme à Gênes. On se figure aisément quelles larmes amères cette séparation de sa famille, dans de telles circonstances, fit couler des yeux de la princesse et de ceux de la reine des Français, la plus tendre des mères, et aussi, hélas! la plus éprouvée entre toutes. Le climat de Gênes ne paraissant pas encore assez doux dans cette saison d'hiver, on se rendit à Pise. Ce fut en vain. Les nouvelles devinrent de plus en plus alarmantes, et M. le duc de Nemours partit pour rejoindre son infortunée sœur dans ces moments extrêmes. Il paraît que la duchesse de Würtemberg en fit une large part à la religion, que l'exemple de son auguste mère et les préceptes de son institutrice, M^me^ de Mallet, l'une et l'autre d'une piété austère, lui avaient fait aimer dès son enfance. On assure même que sa tendresse alarmée vit alors dans la croyance de son époux luthérien un sujet d'inquiétude qu'on pardonne volontiers à une imagination de poëte et à un cœur de femme qui se sent sur le seuil de l'éternité. Un long entretien avec le prince son frère fut pour elle un dernier soulagement, et, le 2 janvier 1839, la mort mit fin à ses souffrances. Elle avait un peu plus de 26 ans. Fille de roi, elle laissa à ses pareilles l'exemple du culte du beau, de l'amour d'une occupation sérieuse et du sentiment de la vraie di-

gnité de l'homme; Française, elle honora son pays en restituant sa sainteté native à une belle et noble figure que l'esprit irrespectueux d'un grand génie avait osé couvrir de souillure, mais qui, vengée de cet outrage, brillera désormais d'un éclat immortel. J. H. S.

WURTZ (Jean-Geoffroy). Quelque resserré que soit l'espace dont nous pouvons disposer encore en terminant cette vaste publication, une page au moins doit y être consacrée à la mémoire de l'homme qui en eut la première pensée, qui jeta les bases de l'édifice, et qui, tant qu'il vécut, n'épargna ni soins ni sacrifices pour atteindre le but qu'il s'était proposé, celui d'en faire, s'il était possible, un monument de la civilisation de notre époque. Les scrupules d'une famille héritière de ses vertus modestes ne nous arrêteront pas; car s'il lui sied, à elle, d'honorer en silence ces dernières, il nous appartient de les proclamer, à nous, qui ne tenions au chef qu'elle a perdu que par les liens du respect et de l'amitié, mais qu'il avait chargé de réaliser ses intentions, suivant la mesure de nos faibles moyens.

Né à Strasbourg le 8 déc. 1768, Geoffroy Würtz fut destiné de bonne heure au commerce de la librairie, carrière dans laquelle il entra sous les auspices d'un excellent guide, de Jean-Georges Treuttel*, son oncle et son beau-frère, qui, reconnaissant sa haute probité, son esprit ferme, éclairé, entreprenant, ne tarda pas à en faire son associé, et, non content de ce triple lien, se l'attacha dans la suite encore plus étroitement en lui donnant en mariage sa fille aînée. La communauté d'idées et de sentiments qui résulta de cette union, contractée au sein même de sa famille, fut pour Würtz une source de bonheur que la mort seule put tarir au bout d'une période de 35 ans. Mais avant que l'âge de Mlle Treuttel eût permis de réaliser cette union, la révolution de 1789, en jetant partout l'agitation, troubla aussi l'existence paisible de cette famille strasbourgeoise. Le régime de la terreur amena Treuttel à Paris; et Würtz, après avoir pendant quelque temps payé son tribut à la patrie dans les rangs de la garde nationale et de l'armée, suivit son associé, forma de nombreuses relations dans la capitale où il se rencontra avec son frère, le docteur Würtz*, auteur de différents ouvrages, prit goût à cette vie plus agitée, mais plus fructueuse, plus remplie, et qui favorise les vastes conceptions; enfin ne résista plus au désir d'exercer ses forces sur un si grand théâtre, et de tenter lui-même la fortune par quelques entreprises considérables dont la science et l'humanité tireraient également profit. Car tels ont été, pendant toute leur longue carrière, les deux honorables négociants dont la librairie, sous la raison *Treuttel et Würtz*, était destinée à devenir une des plus importantes de l'Europe : ils ne séparaient pas de leurs intérêts ceux de la civilisation et de la religion. L'une et l'autre ont constamment trouvé faveur et appui chez eux. Protestants zélés et convaincus, ils ont contribué de toutes leurs forces, de concert avec les respectables pasteurs Gœpp et Boissard, à l'érection, à Paris, d'un temple de la confession d'Augsbourg, et toutes les nombreuses fondations qui en dépendent, écoles, établissements de charité, sociétés de prévoyance et de bienfaisance, etc., leur sont en partie redevables de leur existence. Ils concoururent, avec les mêmes hommes, à la formation de la Société biblique protestante, grâce à l'activité de laquelle il n'est peut-être pas aujourd'hui un seul ménage de cette religion où les Écritures saintes n'aient pénétré. Leurs noms figurent au premier rang des fondateurs de la Société de la morale chrétienne, dont la sphère importante, si toutes leurs vues avaient été réalisées, aurait pris encore une plus grande extension. Enfin lorsque la Société asiatique de Paris fut organisée, Würtz fut choisi pour faire partie de la commission des fonds.

En transférant à Paris le siége de leur maison, les deux associés avaient cependant conservé celle de Strasbourg et même sans borner là leur domaine; car

(*) Né en 1744 à Strasbourg, mort à Paris le 11 déc. 1826.

(*) Né en 1751, mort à Versailles, le 9 sept. 1823. *Voir* sa notice dans la *Biographie universelle*.

ils fondèrent, en 1817, une troisième maison à Londres, où Würtz, sous l'empire, avait fait plusieurs voyages dans l'intérêt de quelques grandes affaires d'échanges pour lesquelles une licence spéciale lui avait été délivrée par l'empereur. Les belles entreprises de librairie se succédèrent alors dans cette maison; il serait trop long de les énumérer, mais, parmi les principales, il faut citer au moins le *Voyage pittoresque de Constantinople*, par Melling, la belle *Histoire de l'art par les monuments*, dont il a été question à l'art. AGINCOURT, les *OEuvres* de M^me^ de Staël, plusieurs ouvrages historiques de M. Lacretelle, les *Archives des découvertes*, la *Législation civile, commerciale et criminelle de la France* par le baron Locré, le *Précis des événements militaires*, de 1799 à 1807, par le général Mathieu Dumas, l'Hérodote de Schweighæuser, suivi du *Lexicon Herodoteum*; l'*Histoire des Français* et celle des *Républiques italiennes*, par Sismondi; la *Nouvelle bibliothèque classique*, le *Prodromus systematis naturalis regni vegetabilis*, par de Candolle, etc.

Ce fut dans des temps généralement difficiles que les savants et les hommes de lettres trouvèrent ainsi un appui notable dans la maison Treuttel et Würtz. Ses tendances patriotiques au milieu de son activité industrielle n'échappèrent point à l'attention du gouvernement impérial, et Würtz fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur. Sous la Restauration, il fut choisi pour commander une des compagnies de la garde nationale de Paris, et plus tard les libres suffrages de ses pairs, les notables commerçants, l'appelèrent aux fonctions, toutes de confiance, de membre du Tribunal de commerce.

Il venait de perdre le respectable chef de sa famille et avait déjà préparé la cession à leurs gérants respectifs des maisons de Strasbourg et de Londres, lorsque le succès du *Conversations-Lexikon* (*voy.*) de Brockhaus lui suggéra l'idée de doter la France d'un ouvrage analogue, répertoire universel de toutes les connaissances humaines. L'Encyclopédie de Diderot avait vieilli; non-seulement elle ne répondait plus aux idées de l'époque, mais elle était devenue peu accessible à la classe nombreuse aujourd'hui intéressée à la diffusion des lumières et avide d'instruction. Würtz sentait qu'il était besoin de deux choses, d'une part de doctrines moins exclusives en matière de politique, de philosophie et de religion; et de l'autre, d'une connaissance plus universelle des faits, d'une exactitude plus grande dans l'appréciation des situations concernant les pays étrangers; en un mot, d'un horizon plus étendu. Il ne doutait pas que, refaite dans ce sens, l'Encyclopédie ne devînt un puissant levier de civilisation et une école de tous les moments pour une génération entière. De ce moment, il était décidé à se consacrer à cette tâche laborieuse, mais d'une vaste portée. L'ouvrage allemand ne fut autre chose pour lui qu'un point de départ, comme l'avait été pour Diderot (*voy.*) le dictionnaire de Chambers. Ses vues ont été suffisamment développées par nous à l'art. ENCYCLOPÉDIE (T. IX, p. 492 et suiv.) et dans le Discours préliminaire placé en tête de notre premier volume. Pour les réaliser, il a fallu de grands moyens, et c'est avec ses propres ressources que Würtz y pourvut, sans appel de fonds fait à des actionnaires, et même sans subvention ministérielle; car le gouvernement de juillet, soit par une idée exagérée qu'on se formait de la fortune du libraire, soit qu'il méconnût l'importance de l'entreprise, ou enfin par une indifférence dont il n'aurait pas à se glorifier, ne fit rien pour une publication qui pourtant venait prêter appui à toutes ses idées d'ordre, de conciliation, de paix et de soumission aux lois, et qui témoignait d'ailleurs d'une confiance en sa stabilité qu'on n'était pas encore en droit d'attendre du commerce dans les premières années qui suivirent la révolution de 1830. Ce fut lui, le libraire jouissant d'une juste considération parmi les hommes de lettres et les savants, qui forma le premier noyau de cette phalange de collaborateurs qui s'éleva graduellement jusqu'à 350 personnes et dans laquelle figurent les plus hautes notabilités scientifiques de notre temps. Mais, dans l'impossibilité de présider lui-même à la rédaction, il en abandonna le soin

à un directeur de son choix. C'est dans sa ville natale qu'il était allé le chercher, heureux de rapporter à elle, par la large part qu'y prendraient deux de ses enfants, une partie de l'honneur qui, suivant son espérance, devait être le prix d'une opération dans laquelle on s'attachait moins à réaliser des bénéfices qu'à se concilier l'estime des hommes de bien et des juges compétents. Le directeur et l'éditeur tendaient de concert vers ce but. Leur accord permit de surmonter bien des difficultés. Si l'un, par l'ardeur de son dévouement à la science et aux hautes conceptions de l'esprit, affermit l'autre dans ce noble courage qui ne recule pas devant les obstacles, il est également vrai de dire que les conseils de ce dernier, son expérience et ses lumières furent d'un grand secours à l'autre constamment empressé d'en profiter. Ils restèrent ainsi dans un échange journalier de communications diverses, jusqu'à ce que la mort vînt enlever celui des deux dont la carrière était déjà longue, bien qu'elle semblât devoir suffire encore à bien des travaux. Ce fut le 28 avril 1841 qui en marqua le terme, et près de la moitié de l'ouvrage restait à publier. La piété d'une famille unie pourvut à l'achèvement de la création de son chef, assurant jusqu'au bout au directeur l'appui matériel dont il avait besoin. C'est par un sentiment que nos lecteurs comprendront sans peine que M^me^ veuve Würtz a désiré joindre à l'un des volumes de l'*Encyclopédie des Gens du Monde* un dessin qui rappelât à ceux qui l'ont connu l'homme de bien et de mérite auquel la France est redevable de cette nouvelle source, osons le dire, d'une instruction aussi solide que variée. J. H. S.

WURZBOURG ou WURTZBOURG. Ce pays, qui constitua successivement une principauté, un évêché souverain et un grand-duché, compte, sur une superficie de 91 $\frac{1}{2}$ milles carr. géogr., une population d'environ 300,000 habitants presque tous catholiques. Il fait partie du cercle bavarois qui, après avoir porté longtemps le nom du Bas-Mein, a pris, en 1838, celui de cercle de la Basse-Franconie et d'Aschaffenbourg. C'est une vaste plaine bornée de trois côtés par des montagnes boisées, et arrosée par le Mein, la Saale et d'autres rivières moins considérables. Le sol est très fertile; il produit beaucoup de blé, ainsi qu'une grande quantité de vin dont les meilleures qualités, le *Steinwein* et le *Leistenwein*, se récoltent dans les environs du chef-lieu et sont l'objet d'une exportation importante. Cette contrée n'est point riche en minéraux, et le nombre des fabriques y est très restreint. L'ancienne capitale *Würzbourg*, place forte avec 22,600 habitants, est agréablement située sur les deux rives du Mein que met en communication un pont de pierre long de 540 pieds et décoré de statues de saints. Parmi les édifices publics, on cite le château, vaste et beau bâtiment reconstruit en 1720, et entouré d'un jardin; l'hôpital de Jules parfaitement organisé; la cathédrale, bâtie en 1042, avec ses tombeaux et la chapelle de Schœnborn; le nouveau dôme qui renferme les ossements de S. Kilian, l'apôtre de la Franconie; l'ancienne église collégiale avec ses deux tours; l'hôtel-de-ville; le théâtre, etc. Les rues sont généralement étroites et tortueuses. Würzbourg possède quelques fabriques peu importantes et fait un commerce assez considérable de vin. Au nombre des établissements littéraires et d'instruction publique, nous mentionnerons d'abord l'université fondée, en 1403, par l'évêque Jean d'Eglofstein, et réorganisée, en 1582, par le prince-évêque Jules qui lui accorda une riche dotation sur les biens des couvents ruinés pendant la guerre des paysans. En 1840, le nombre des étudiants, à cette université catholique, s'élevait encore à 422. La faculté de médecine a son siége, à proprement parler, dans l'hôpital de Jules où se trouvent les salles des cours, l'amphithéâtre d'anatomie, le cabinet de préparations anatomiques, le jardin de botanique et le laboratoire de chimie. Dans les environs immédiats sont situés la maison d'accouchements et l'hôpital des épileptiques. Dans la faculté de droit a été établie depuis 1821 une chaire du droit français pour les élèves de la Bavière rhénane. La bibliothèque compte plus de 100,000 volumes. Le cabinet d'histoire naturelle s'est beaucoup augmenté dans ces der-

nières années; on y a joint un cabinet de mosaïques. A l'université se rattachent un gymnase, une école latine, un séminaire, une école normale, une académie noble, une école industrielle, un institut orthopédique, une école vétérinaire, une école d'accouchements et plusieurs autres écoles ou institutions.

L'évêché de Würzbourg, fondé en 741, a eu pour premier évêque Burghard, intronisé par S. Boniface. Les rois francs avaient attaché à ce siége plusieurs domaines qui, augmentés encore par la pieuse libéralité des empereurs d'Allemagne et par les acquisitions des évêques, avaient formé la principauté de Würzbourg. Un duc de Saxe, Sigismond, frère de l'électeur Frédéric-le-Débonnaire, ayant été placé, en 1440, sur le siége épiscopal, ses successeurs, à dater du milieu du XV^e^ siècle, en prirent occasion pour s'attribuer le titre de ducs de Franconie, en se fondant d'ailleurs sur une prétendue donation de la Franconie faite par Pépin à l'évêque Burghard, et sans qu'aucun droit particulier fût au reste attaché à ce titre. Dans les affaires spirituelles, les évêques de Würzbourg restèrent soumis à l'archevêque de Mayence, même après que Benoît XIV leur eut accordé, en 1752, le pallium archiépiscopal et la croix. A l'évêque, qui prenait le titre de prince du Saint-Empire romain, était adjoint un nombreux chapitre, possesseur de grandes richesses : aussi la noblesse du pays se disputait-elle les places dans la cour épiscopale. A la paix de Lunéville, l'évêché de Würzbourg, à l'exception de quelques bailliages qui furent accordés à d'autres maisons princières, fut cédé à la Bavière en dédommagement des provinces rhénanes, en qualité de principauté séculière héréditaire. Le dernier prince-évêque obtint comme indemnité une pension annuelle de 60,000 florins, indépendamment de 30,000 florins qu'on lui donna comme coadjuteur de l'évêque de Bamberg. Par la paix de Presbourg, en 1805, Würzbourg fut ensuite soumis à l'ex-grand-duc de Toscane, Ferdinand (*voy.* T. X, p. 679), qui abandonna à l'Autriche son duché de Salzbourg, où il régnait depuis 1803; ce petit état fut alors élevé au rang de principauté électorale. Le nouvel électeur entra dans la Confédération du Rhin, le 30 sept. 1806, et prit le titre de grand-duc de Würzbourg. Le congrès de Vienne ayant rendu à Ferdinand ses états héréditaires, Würzbourg et son territoire furent restitués à la Bavière. L'évêque de cette ville ne possède plus aujourd'hui les droits de souveraineté. *C. L.*

WYNANTS (JEAN), peintre hollandais, naquit à Harlem en 1600. On ne sait rien de sa vie, mais ses ouvrages témoignent de son application et de son talent. Ses paysages, pris ordinairement dans les environs de sa ville natale et bien choisis, présentent presque toujours l'aspect des dunes pittoresquement et richement décorées d'arbres et de fleurs. Il eut pour disciples Wouwermann et Van der Velde, non moins célèbres que lui. Il mourut en 1677. Ses tableaux sont rares et ses dessins le sont encore davantage. *C. L.*

WYTTENBACH (DANIEL), le plus illustre philologue hollandais de ces derniers temps, naquit, en 1746, à Berne, où son père, Daniel Wyttenbach (né en 1706), s'était déjà fait un nom par plusieurs ouvrages de dogmatique et de morale. Le fils étudia la philologie à Marbourg, où le père professa jusqu'à sa mort, arrivée en 1779. Il visita ensuite les universités de Gœttingue et de Leyde. Dans cette dernière ville, il fut bien accueilli par le savant Ruhnkenius (*voy.*), et, en 1771, il obtint la chaire de langue grecque et de philosophie à l'Athénée d'Amsterdam. En 1779, il fut appelé à Leyde comme professeur d'éloquence. Vinrent ensuite les temps de révolution et de bouleversement, au bout desquels, en 1816, nous trouvons Wyttenbach donnant des leçons particulières à Heidelberg; mais peu de temps après il retourna à Leyde. Privé de la vue et affaibli par l'âge, il obtint sa retraite en 1818, et deux ans plus tard, le 17 janv. 1820, il mourut à OEgs.

Profondément versé dans toutes les branches de la science de l'antiquité, Wyttenbach a donné plusieurs éditions estimées des classiques grecs et latins, et publié un grand nombre de traités originaux. Parmi les premières, nous nous contenterons de citer celle des *Mo-*

ralia de Plutarque (Oxf., 1795-1800, 6 vol.), avec annotations formant 2 vol. (Oxf., 1810-1821, in-4°). Sa *Vie de Ruhnkenius*, son ancien professeur, est un véritable chef-d'œuvre dans ce genre, et se place sans désavantage à côté de l'éloge d'Hemsterhuys par Ruhnkenius lui-même. Sa *Bibliotheca critica* (Leyd., 1779-1809, 3 vol.) et ses *Selecta principum historicorum capita* (Leyd., 1793; 4e éd., 1807) méritent également une mention spéciale. M. le professeur Mahne a écrit sa vie en un latin digne du maître (*Vita Wyttenbachii*, Gand, 1823).

La femme et la nièce de Wyttenbach, JEANNE, née Galien, de Hanau, est auteur de plusieurs ouvrages intéressants en langue française, parmi lesquels nous nommerons *Théagène* (Paris, 1815), *le Banquet de Léontis*, dialogue sur la beauté, l'amour et l'amitié (1817), *Alexis* (1832), etc.

C. L.

X.

X, la vingt-troisième lettre de notre alphabet (en ne comptant pas le W) et la dix-huitième consonne, que nous appelons *iks*, tandis que son nom grec était *ksi*. Cette lettre nous vient des Grecs, auxquels les Romains l'avaient empruntée. Quintilien a déjà fait la remarque qu'ils auraient pu s'en passer, cette articulation n'étant autre que celle de *c* et *s* ou *g* et *s* réunis; néanmoins de cette réunion il résultait une abréviation utile. D'ailleurs le son n'avait pas toujours cette double valeur, si l'on en juge au moins par certains mots dans lesquels les Romains confondaient l'*x* avec l'*s* simple ou double, par exemple *nixus* et *nisus*, *mixtus* et *mistus*, *Xerxes* et *Xerses*, *Ulyxes* et *Ulysses*. Voici ce qu'en dit Priscien : *X duplicem, loco* c *et* s *vel* g *et* s *posteà a Græcis inventam, assumpsimus*. La double composition de cette lettre se reconnait dans la déclinaison, car si *vox* fait au génitif *vocis*, *pax*, *pacis*, d'un autre côté *lex* devient *legis*, et *conjux*, *conjugis*.

En français, la prononciation de l'*x*, très variable, ne se borne pas à celle de *cs* ou *gs*. Écoutons à cet égard l'Académie : « *X* a tantôt le son de *cs* joints ensemble, comme dans *xiphoïde*, *extrême ;* tantôt de *gz*, aussi joints ensemble, comme dans *Xercès* (*sic*), *exercice*, *Xavier ;* tantôt celui de l'*s* forte, comme dans *Auxerre*, *Bruxelles ;* tantôt enfin celui du *z* ou de l'*s* adoucie, comme dans *deuxième*, *sixième*, etc. A la fin des mots, tantôt il a le son de *c s* joints ensemble, comme dans ceux-ci qui ont passé de la langue grecque dans la nôtre, *Styx*, *sphynx*, *lynx*, etc., et dans ce mot pris du latin, *préfix ;* tantôt il a la valeur de l'*s* à la fin d'un mot, c'est-à-dire que devant une voyelle il a le son du *z*, comme *baux à longues années*, et que, devant une consonne ou à la fin d'un sens, il ne sert qu'à rendre plus longue la dernière syllabe du mot, comme *paix*, *choix*, *généreux*... Dans quelques mots, tels que *dix* et *six*, il ne se prononce point devant le substantif dont il marque le nombre, lorsque ce substantif commence par une consonne ; il a le son du *z* devant une voyelle ; et quand il est final, ou qu'il est suivi d'un repos, il se prononce fortement comme *s*. » L'Encyclopédie de Diderot, où l'on trouve là-dessus plus de développement, ajoute que l'*x* tient lieu de *c* guttural quand elle est suivie d'un *c* sifflant, à cause de la voyelle suivante *e* ou *i*, comme *excès*, *exciter*, qui se prononcent *eccès*, *ecciter*. On le voit, il y a ici des difficultés dont l'usage seul fait triompher, car il serait difficile de dire pourquoi *Xavier* se prononce *Gzavier*, tandis que *Xénophon* conserve sa prononciation grecque de *Kséno-phon ;* pourquoi dans *sixain*, *sixième*, on entend un sifflement doux comme *z*, au lieu que dans *soixante* c'est un sifflement fort comme double *s ;* pourquoi dans *Xerxès* la première syllabe se prononce *Gzer*, et la seconde *cès*.

L'Académie donne en tout 8 mots commençant par *x*, tous empruntés du grec (on peut s'étonner que *xylographie* et quelques autres ne soient pas du nombre). En effet, cette initiale compliquée n'appartient à aucun mot d'origine latine ou celtique et n'est guère usitée dans ces langues que pour les noms propres; mais à cet égard il faut dire qu'en français *Saintonge*, *Saintrailles*, etc. s'écrivaient autrefois *Xaintonge*, *Xaintrailles*. Aucun mot d'origine germanique ou slavonne ne nous offre non plus cette lettre, qui d'ailleurs se prononce en anglais à peu près comme en français, mais qui en allemand est constamment dure, comme *ks*. L'alphabet russe a bien le signe X, mais avec la valeur du χ grec, observation qui s'applique aussi à l'espagnol, par exemple dans les mots *Xalapa* (prononcez gutturalement *Khalapa*), *Ximenes* (pron. *Khiménès*), *Xeres* (pron. *Khérès*), et même dans *Mexico*, *Guadalaxara*, etc., où l'*x* se prononce toujours gutturalement

comme doit l'être le χ grec. En italien l'X est bien admis dans quelques noms étrangers, mais le plus souvent il est remplacé par une *s* double ou simple, comme dans *asse*, axe, *assioma*, *Alessandro*, *esaudire*, etc.

On sait que le signe X est un des principaux chiffres romains; redoublement du V, il vaut 10, et 10,000 s'il est surmonté d'un trait horizontal. Autrefois la monnaie frappée à Amiens portait la lettre X. Comme abréviation, elle signifiait *denarius*, car cette pièce se composait de 10 as. Nous ne parlerons pas du monogramme XP signifiant Χριστὸς, car il s'agit là non de la lettre française X, mais de la lettre grecque, qui ne lui ressemble que par la forme.

Dans les mathématiques l'*x* joue un grand rôle : il y représente les quantités et les grandeurs inconnues. J. H. S.

XAINTRAILLES ou SAINTRAILLES (JEAN POTON, seigneur DE), gentilhomme gascon et vaillant chef de bande, qui fut, avec Lahire, son inséparable compagnon, le champion le plus dévoué et le principal soutien du dauphin, depuis Charles VII. Lorsque la Pucelle d'Orléans se présenta, il se battit, à ses côtés, dans la plupart des combats qu'elle livra, et, malgré de fréquents exemples d'abandon, il resta fidèle à son roi jusqu'au bout. Nommé sénéchal du Bordelais et maréchal de France par Charles VII, en 1454, il mourut, comme lui, en 1461, à Bordeaux. X.

XANTHE, rivière de la Troade, *voy.* SCAMANDRE et TROIE.

XANTHIPPE, l'épouse de Socrate (*voy.*), dont on a fait le type de la femme acariâtre, en rapportant à elle toutes les historiettes de femmes méchantes qui ont fait souffrir leur mari. On ne peut guère douter en effet de l'humeur difficile de Xanthippe ; mais en rejetant tous les contes ridicules dont on a chargé sa mémoire, il faut bien reconnaître aussi qu'avec le peu d'attention que Socrate paraît avoir donnée à ses intérêts domestiques, la mère de ses enfants a pu prétendre avec quelque raison au gouvernement de leurs affaires, et même qu'elle a dû posséder à un haut degré les qualités de la bonne ménagère pour suffire à tous les besoins. La douleur qu'elle ressentit à la mort du sage, dont elle avait mis tant de fois la patience à l'épreuve, prouve d'ailleurs qu'elle avait du moins su apprécier ce noble caractère. Quant à la prétendue bigamie de Socrate, qui aurait en même temps vécu avec Myrto, le silence de ses détracteurs contemporains ne permet guère d'y ajouter foi. Z.

XANTHUS DE LYDIE, historien grec un peu antérieur à Hérodote, auteur des *Lydiaques* compris dans l'édition de M. Creuzer : *Historicorum græcorum fragmenta*, Heidelb., 1806.

XANTIPPE, général lacédémonien que ses compatriotes, pendant la 1re guerre punique (*voy.*), envoyèrent au secours des Carthaginois contre les Romains. Il battit ces derniers et fit prisonnier leur chef (*voy.* REGULUS) ; mais les Carthaginois le payèrent d'ingratitude. Ils le renvoyèrent à Sparte, et quelques auteurs ajoutent même qu'ils le firent périr en route.

XAVIER (SAINT), *voy.* FRANÇOIS-XAVIER.

XÉNAGIE, *voy.* PHALANGE.

XÉNIE (du grec ξένιον ; de ξένος, hôte), présent que les Grecs et les Romains avaient coutume de faire aux personnes qu'ils invitaient ou qui venaient les visiter. Martial a donné le nom de *Xénies* au XIIIe livre de ses épigrammes, recueil de distiques dédiés à ses amis et à ses hôtes, et relatifs à quelque partie d'un festin. Sous le même titre, Schiller et Gœthe ont publié, dans l'*Almanach des muses* de 1797, plus de 400 épigrammes pleines de sel et d'ironie sur l'état politique et littéraire de l'Allemagne à cette époque. Ces épigrammes ont eu un grand nombre d'éditions, dont la plus récente est celle de Dantzig, 1834. Enfin, aux dernières éditions de ses poésies, Gœthe a ajouté, sous le titre de *Xénies*, un grand nombre de poésies légères, la plupart satiriques et souvent équivoques. *C. L.*

XÉNOCRATE, philosophe de l'Académie, naquit à Chalcédoine en Bithynie, l'an 397 avant notre ère. Dès sa jeunesse, il s'attacha à Platon dont il devint un des disciples les plus assidus. Lorsque son maître, cédant aux instances de

Denys de Syracuse, se rendit à sa cour, Xénocrate l'y accompagna et ne cessa de lui donner des preuves du plus sincère attachement. Platon, de son côté, aimait Xénocrate ; il le plaçait dans son affection sur la même ligne que son brillant disciple Aristote, quoiqu'il fît entre eux cette différence, qu'il comparait l'un à un âne patient et opiniâtre qui a besoin de l'aiguillon, et l'autre à un cheval plein de feu dont l'ardeur doit être modérée par le frein. Xénocrate, en effet, manquait de promptitude dans la conception et de perspicacité dans l'esprit; mais s'il saisissait avec lenteur les sublimes enseignements du maître, il les retenait avec force et il savait les appliquer à sa conduite. Ni l'or de Philippe, ni les charmes de Laïs ne furent capables de le détourner du droit chemin. Aussi les Athéniens rendaient à ses vertus une éclatante justice, et un jour que le philosophe était appelé à prêter serment devant le tribunal, on entendit la foule s'écrier que sa parole valait un serment. Cette estime qu'ils avaient conçue pour Xénocrate ne les empêcha pas toutefois, s'il faut en croire Diogène Laërce, de le vendre comme esclave, parce que sa pauvreté ne lui permettait pas de payer le droit que les étrangers devaient à la cité. Il fut acheté par Démétrius de Phalère et mis aussitôt en liberté. A la mort de Platon, Xénocrate suivit Aristote à la cour du tyran d'Atarnée en Asie-Mineure; mais il n'y fit qu'un court séjour, et après la mort de Speusippe, l'Académie reconnut pour son chef Xénocrate qui y présida 25 ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort arrivée en 413.

Xénocrate resta fidèle aux doctrines de son maître, seulement il les présenta sous une forme plus intuitive en revêtant ses théories de formules mathématiques. Il avait exposé sa doctrine dans de nombreux écrits se rapportant aux trois divisions de la philosophie : physique, logique et éthique, déjà établies par Platon, mais mieux définies par lui. Aucun de ses ouvrages n'est arrivé jusqu'à nous, à l'exception peut-être du dialogue intitulé *Axiochos* qui a été faussement attribué à Platon. *Voir* Denis van de Wynpersse, *Diatribe de Xenocrate Chalcedonio* (Leyde, 1822, in-4°). X.

XÉNOPHANE, *voy.* ÉLÉATIQUE (*école*) et GRECQUE (*litt.*), T. XIII, p. 63.

XÉNOPHON, historien, philosophe et général athénien, écrivain fécond et varié, qu'on peut regarder comme le plus ancien des polygraphes de la Grèce, naquit vers l'an 445 avant notre ère. Il eut pour père un certain Gryllus, et il était fort jeune encore lorsque Socrate, le rencontrant, fut frappé de sa beauté et de sa modestie. Le sage lui barra le passage avec son bâton, et lui demanda, avec son ironie habituelle, où l'on pouvait acheter ce qui est nécessaire à la vie : « Au marché, » répondit le jeune homme. Socrate reprit : « Où peut-on apprendre à devenir honnête homme? » Xénophon hésitait : « Suis-moi, lui dit Socrate, et tu l'apprendras. » Il l'apprit, en effet, dans les entretiens de ce grand maître de l'art de bien vivre, dont il nous a laissé un tableau si fidèle; il s'attacha désormais à lui comme à son guide aussi dévoué que sûr, et combattit à ses côtés, en 424, au combat de Délium, où Socrate lui sauva la vie. Plus tard, prisonnier des Béotiens, il aurait, si l'on en croit Philostrate, reçu les leçons du célèbre sophiste Prodicus de Céos. Ce qui est plus certain, c'est qu'il continua de servir son pays dans le cours de la guerre du Péloponnèse, et qu'il acquit à cette rude école cette expérience profonde de l'art militaire, dont il donna des preuves si éclatantes lors de la fameuse retraite des Dix-Mille. Il y a lieu de penser que, durant cette première moitié de sa vie qui s'étend jusqu'à son départ pour l'expédition dont cette retraite fut la suite, et jusqu'à l'année qui précéda la mort de Socrate, arrivée en 400, Xénophon, déjà connu comme homme d'action et de savoir, commença également à se produire comme écrivain. On rapporte avec assez de vraisemblance à sa jeunesse et aux premières inspirations de son commerce avec Socrate la composition ou du moins l'ébauche du dialogue intitulé *le Banquet*, où sont exposés avec tant de grâce et de charme les principes du maître sur l'amour. Un autre dialogue, l'*Hiéron*, ouvrage d'un style si exercé, si habile, qui, par la bouche du tyran de Syracuse, met

en contraste les inquiétudes du pouvoir et le calme de la vie privée, qui, par celle du poëte Simonide, donne le bonheur du peuple comme la condition indispensable de celui de son chef, peut bien être le double fruit, et d'un voyage que doit avoir fait Xénophon à la cour de Denys l'Ancien, et de l'enseignement d'Isocrate qu'il paraît avoir suivi peu de temps avant son départ pour l'armée de Cyrus le jeune. C'est aussi vers la fin de cette même période de son existence que Xénophon dut publier l'histoire de Thucydide (*voy.*), son illustre prédécesseur, mort, selon toute apparence, avant 401, en laissant son ouvrage imparfait. Peut-être même entreprit-il dès lors la continuation de cet ouvrage, et rédigea-t-il les deux premiers livres des *Helléniques*, qui font suite immédiate au dernier livre de Thucydide et terminent la guerre du Péloponnèse.

Xénophon interrompit bientôt ces premiers travaux littéraires pour reprendre la vie active, la vie des camps, et pour la reprendre au service d'un prince étranger, de ce second Cyrus qui, sous prétexte d'une guerre contre les Pisidiens, incommodes à son gouvernement d'Asie-Mineure, conduisit les mercenaires grecs, principale force de son armée, contre son frère et son roi, Artaxerxès-Mnémon (*voy.*), de la main duquel il périt à la bataille de Cunaxa, en 401. Socrate avait consenti avec peine à cette démarche de son disciple; elle témoignait déjà, chez Xénophon, d'une froideur pour sa patrie que le temps ne fit qu'augmenter; mais, dans les graves circonstances où se trouvèrent placés les Dix-Mille (*voy.*), après la perte de la bataille et leur victoire partielle, elle devint pour lui l'occasion d'une gloire impérissable. Ce fut lui surtout, simple volontaire, qui, par son éloquence aussi ferme que persuasive, releva le moral de cette petite armée, privée par la trahison d'une partie de ses chefs, entourée d'ennemis, et qu'il s'agissait de ramener, par des routes inexplorées, des bords du Tigre à ceux du Pont-Euxin, à travers tous les obstacles de la nature et des hommes. Cette retraite si périlleuse fut opérée en moins de huit mois, grâce aux conseils, à l'énergie, aux plans sagement combinés, fortement poursuivis, de Xénophon, nommé l'un des généraux, et qui, comme le plus jeune, voulut être toujours au poste du danger. Enfin, les Dix-Mille arrivèrent, tant par terre que par mer, à Chrysopolis, vis-à-vis de Byzance, mais dénués de tout, ce qui détermina Xénophon à accepter les propositions de Seuthès, roi d'une partie de la Thrace, et à passer en Europe avec ses troupes pour le rétablir sur le trône, d'où il avait été expulsé. Bientôt il revint en Asie, appelé par Thimbron, général des Spartiates, qui rassemblait des forces de toute part pour reprendre les hostilités contre le roi de Perse, et il ne revit Athènes qu'après avoir lui-même remis ses compagnons sauvés et victorieux entre les mains du chef grec.

On peut croire, en effet, qu'après sa mission remplie jusqu'à la fin avec un dévouement égal aux talents militaires qui lui ont valu la réputation d'un des plus grands capitaines de l'antiquité, Xénophon retourna dans sa patrie vers l'année 399. Il y trouva tout bien changé. Socrate avait bu la ciguë, et le disciple fidèle de ce martyr de la vérité devint doublement suspect aux Athéniens, soit comme tel, soit comme ami des ennemis d'Athènes qu'il venait de servir, au moins indirectement. Cela ne l'empêcha point de se joindre à Platon pour défendre la mémoire de leur maître commun contre les préjugés populaires et contre les calomnies intéressées. C'est probablement à cette époque qu'il dut rédiger les notes prises par lui, au rapport de Diogène de Laërte, du vivant de Socrate, sur les entretiens du sage, qui étaient, comme l'on sait, tout son enseignement. Ces *Souvenirs* ou ces *Mémoires*, ainsi qu'ils sont intitulés, remis sous les yeux du peuple athénien, avec tant d'autres écrits apologétiques des principaux disciples de Socrate, étaient bien faits pour provoquer le repentir tardif de la grande iniquité dont il fut victime. D'autres écrits socratiques de Xénophon, sinon ceux que nous avons mentionnés plus haut, au moins l'*Économique*, suite évidente des *Mémoires* ou *Mémorables*, peut-être aussi *le Général de la cavalerie*, dévelop-

pement d'un des entretiens attribués au maître, et résultat de l'expérience militaire acquise par le disciple, doivent appartenir à la même époque de sa vie.

On ignore dans quelle occasion Xénophon, aussi susceptible de l'entraînement de l'amitié, aussi enthousiaste des hommes et des choses de l'étranger, que peu attaché à sa patrie, à ses foyers, du moins en apparence, fit la connaissance d'Agésilas, connaissance qui n'exerça pas moins d'influence sur sa destinée que celle de ce Thébain, du nom de Proxène, par lequel il avait été jadis attiré à la cour de Cyrus le jeune. Ce que l'on sait, c'est qu'il fut, jusqu'à la fin de ses jours, l'ami et l'admirateur passionné du roi de Sparte, et que ce dernier étant parti pour son expédition d'Asie, en 395, Xénophon ne tarda pas à l'y joindre. Ce fut alors que ses compatriotes outrés le frappèrent de cet exil qui dura près de trente années et dont sa conduite, il faut le dire, justifia la rigueur, puisqu'il se trouvait à la bataille de Coronée, où il combattit contre eux et leurs alliés, aux côtés d'Agésilas, après le rappel de celui-ci. L'accusation de *laconisme* fut alors trop prouvée. Aussi les Spartiates reconnaissants voulurent-ils le dédommager, en lui conférant le droit de proxénie dans leur ville et en lui donnant à Scillonte en Élide, non loin d'Olympie, une maison et des terres considérables. Las de la guerre et des agitations d'une vie errante, Xénophon, d'ailleurs sur le retour, se fixa, vers 392, dans cette délicieuse retraite, dont il a lui-même tracé le tableau, avec sa femme Philésie et les deux fils qu'il en avait eus. Il y passa de longues années, partagé entre l'étude, les plaisirs de la chasse qu'il aimait beaucoup, et l'exercice d'une hospitalité pleine de grandeur. C'est là que, recueillant les impressions d'une vaste et diverse expérience, il en déposa les fruits dans les plus importants de ses ouvrages, dans ses *Histoires* proprement dites, à savoir l'*Anabase* ou le Retour des Dix-Mille, chef-d'œuvre de sa plume comme de son talent militaire; les *Helléniques*, dès longtemps commencées, et terminées plus tard; enfin, la *Cyropédie* ou l'Éducation de Cyrus l'ancien, si l'on peut appeler du nom d'histoire ce beau roman didactique, moral et politique, dont la composition l'occupa également jusqu'à la fin de sa vie. Il paraît naturel aussi de placer à l'époque de son séjour à Scillonte la rédaction des deux traités politiques sur les *Républiques de Sparte et d'Athènes*, où éclate si fortement sa prédilection pour la première, et qui doivent être de lui en dépit des doutes d'un ancien adoptés par quelques modernes. Les deux traités didactiques des *Cynégétiques* ou de la Chasse, et de l'*Équitation*, ce dernier bien distinct de l'*Hipparchique* ou du Général de la cavalerie dont nous avons parlé plus haut, se rapportent encore à la même époque, puisqu'ils ont été écrits sous l'influence des mâles divertissements auxquels Xénophon se livrait dans sa retraite, et pour l'instruction de « ses jeunes amis. »

Mais cette retraite qui lui était si douce et qu'il occupait si noblement, il fallut la quitter. Les Éléens, qui voyaient d'un œil jaloux la colonie lacédémonienne de Scillonte, profitèrent des embarras de Sparte dans la guerre contre les Thébains, peut-être même de l'invasion d'Épaminondas en Laconie, vers 368, pour faire une incursion de leur côté et pour s'emparer du pays qu'ils convoitaient. Les fils de Xénophon furent obligés de fuir à Lépréum, et lui-même il les suivit bientôt, après des réclamations infructueuses à Élis. Il alla enfin, dans un âge déjà fort avancé, s'établir à Corinthe, où il résida vraisemblablement jusqu'à sa mort, quoique, dans l'intervalle, les Athéniens, sur la proposition de l'orateur Eubulus (non pas l'archonte Eubulus ou Eubulide qui l'avait fait bannir), eussent levé la sentence d'exil portée contre lui. Il n'en apprécia pas moins ce retour spontané de sa patrie, et il lui donna des gages bien chers du sien, puisqu'il envoya ses fils s'enrôler, à Athènes, dans le corps d'armée qui marcha au secours de Sparte et combattit à Mantinée, en 362. Il avait alors plus de 80 ans, ce qui explique suffisamment qu'il soit demeuré de sa personne à Corinthe. L'illustre vieillard y offrait un sacrifice, la couronne sur la tête, lorsqu'on vint lui dire que son fils Gryllus avait été tué à la bataille. Il ôta sa couronne; mais, comme on ajouta que Gryl-

lus avait péri en brave et qu'il avait même blessé mortellement Épaminondas, il la remit sans verser une larme, et se contenta de dire : « Je savais bien que j'avais pour fils un mortel. » Cette âme forte, quoique calme et douce, ressentit profondément ce coup terrible, mais n'en fut point abattue. Malgré sa douleur, malgré ses fatigues, et par-dessus tout son grand âge, Xénophon ne voulut laisser *inachevées* ni la Cyropédie ni les Helléniques : il travaillait encore à ce dernier ouvrage en 357 ; et l'année suivante, la dernière ou l'avant-dernière de sa longue carrière de 90 ans, si l'on en croit Lucien, il trouva la force de composer son petit traité des *Revenus de l'Attique*, un de ses meilleurs écrits et des plus instructifs, où se lisent ces touchantes paroles : « Avant de descendre dans la tombe, que je voie au moins ma patrie tranquille et florissante ! » Ainsi témoignait-il qu'au fond du cœur il n'avait pas cessé de la chérir, cette patrie, malgré sa préférence pour les institutions, pour les mœurs, pour les grands hommes de Sparte ; préférence, du reste, assez naturelle chez le condisciple de Platon, chez celui qui avait sucé de bonne heure les principes de Socrate, qui avait vu tant de malheurs, tant de fautes, tant de crimes produits par l'orageuse mobilité, par la corruption croissante de la démocratie et du caractère athénien.

La vie de Xénophon, telle que nous venons de l'esquisser, tant d'après l'insuffisante biographie de Diogène de Laërte que d'après les autres témoignages de l'antiquité, éclairés par les indices que fournissent les nombreux ouvrages de Xénophon lui-même*, offre, en effet, l'image d'un homme né avec le besoin de l'action et avec celui de l'ordre, doué d'un rare équilibre des facultés intellectuelles et morales, épris en outre de bonne heure de cet idéal du bien, du vrai, du beau, que Socrate savait développer dans l'âme de ses disciples ; d'un homme enfin que ne pouvait satisfaire rien de ce qui se passait de son temps à Athènes, qui lui préféra Sparte, parce que Sparte lui semblait meilleure, et qui rêvait quelque chose au dessus de Sparte elle-même, en fait de grandeur et de vertu. Poussé en Orient par le désir de voir, d'agir, de s'instruire, l'expérience qu'il y acquit des hommes et des choses, la majestueuse simplicité des traditions et des institutions asiatiques, ne fit qu'ajouter à cette disposition. L'horizon de la Grèce se trouva trop étroit pour lui, et, tout en demeurant Grec, tout en s'attachant à la discipline lacédémonienne comme à l'énergique ressort qui devait non-seulement remonter la puissance hellénique, mais réagir contre l'Orient dégénéré, il eut l'instinct de l'avenir, et entrevit dans un lointain obscur Alexandre et les Macédoniens. Tout au moins le patriotisme borné de la cité fit-il place, dans son âme, au patriotisme plus large du pays. Et ce caractère de largeur dans les sentiments, dans les idées, que révèlent, en dépit de la superstition qu'on lui a reprochée, aussi bien qu'à Socrate, les événements de sa vie et les démarches de sa conduite, nous le retrouvons dans l'esprit même et jusque dans la variété de ses écrits. Là aussi l'horizon de la pensée s'étend avec celui de l'expérience, et la littérature grecque commence à se généraliser chez Xénophon par le fond comme par la forme. En se généralisant, elle s'enrichit, elle se popularise ; il applique sa plume, il applique la prose attique, plus simple, plus claire, plus transparente que jamais, à la philosophie, à l'histoire, à la politique, à la morale pratique, aux arts divers de la vie publique et privée, comme on peut en juger par l'énumération que nous avons faite de ses ouvrages, rapportés aux époques probables de leur composition. Peu d'entre eux se sont perdus, peut-être pas un seul, quoique Diogène de Laërte compte environ *quarante livres* de Xénophon, et que nous n'en ayons que quinze, y compris l'*Apologie de Socrate* et la *Vie d'Agésilas*, indignes du talent de leur auteur supposé, et très probablement apocryphes, ainsi que cinq lettres qui nous restent encore sous le même nom. Les *livres* de Diogène ne

(*) Le marquis de Fortia a donné, dès 1795, une *Vie de Xénophon*. Elle n'est comparable ni aux *Quæstiones de Xenophontis vitâ*, de Krüger, ni surtout à l'excellente Notice de M. Letronne, dans la *Biographie universelle*, t. LI, dont nous avons beaucoup profité pour notre travail, d'une nature nécessairement plus générale.

sont pas les ouvrages, comme on l'a cru, mais leurs divisions. Parmi ces ouvrages, l'antiquité elle-même a suspecté, non pas ceux que nous venons de dire, mais, indépendamment des petits traités sur la république de Sparte et sur celle d'Athènes, l'histoire même de la Retraite des Dix-Mille, titre immortel et caractéristique de l'homme non moins que de l'écrivain chez Xénophon. Xénophon, en effet, au III^e^ livre des Helléniques, semble l'attribuer, de sa propre bouche, à un certain Thémistogène de Syracuse, soit que ce Thémistogène eût réellement écrit, avant lui, un livre sur le même sujet et que la rédaction des Helléniques, comme nous l'avons admis, ait été successive, qu'elle ait à la fois précédé et suivi celle de l'*Anabase*, soit, et plus probablement, que Xénophon, comme le pense Plutarque, eût jugé à propos de voiler sa personne sous un pseudonyme. Dans tous les cas, quiconque a lu attentivement l'Anabase reconnaîtra avec nous qu'un récit, en même temps si complaisant et si fidèle, si vivant et si intime, ne saurait être que de celui qui y rapporte avec tant de soin toutes ses actions, toutes ses paroles, qui y met à chaque instant le lecteur dans la confidence de ses pensées, et qui, du moment qu'il paraît sur la scène, ne cesse pas d'y occuper le premier plan. Les Helléniques pâlissent singulièrement à côté de ce beau récit, qui n'a de comparable dans l'antiquité que les Commentaires de César, supérieurs, il est vrai, à leur modèle, et de toute la distance, peut-être, qui sépare les deux hommes. Quant aux *Helléniques*, continuation de l'histoire de Thucydide et qui s'étendent en outre jusqu'à la bataille de Mantinée, elles forment avec cette histoire un frappant contraste; elles lui sont bien plus inférieures encore qu'à l'Anabase. C'est une sorte de milieu entre l'histoire proprement dite et les mémoires, qui a les défauts plus que les qualités de ceux-ci, où l'auteur, préoccupé surtout de ses impressions personnelles, n'apprécie à leur juste valeur ni les hommes ni les choses de son temps, ne sait pas, comme son prédécesseur, saisir le secret enchaînement des effets et des causes, et manque de portée aussi bien que d'impartialité, de force aussi bien que de couleur. A considérer cet ouvrage si imparfait de tout point, et l'Anabase elle-même si parfaite en son genre, on ne saurait s'empêcher d'avouer que Xénophon ne peut se comparer, comme historien, ni à Thucydide ni à Hérodote (*voy.*), qu'il n'a ni la profondeur du premier, son énergie, son éclat voilé, ni la brillante imagination, la conception vaste, la poétique et savante naïveté du second. Son talent, quant à la forme, est plutôt encore celui de narrer que celui de peindre; quant au fond, l'on est forcé de dire qu'à bien des égards le vrai, le grand sentiment historique lui a fait défaut. Et n'est-ce pas pour cela même qu'il a surtout excellé dans un genre mixte dont on est fondé à le regarder comme le créateur, dans le genre du roman politique et moral dont la *Cyropédie* nous présente le premier modèle? Là se révèle dans toute sa vérité, dans toute sa liberté, le génie, mixte aussi en quelque sorte, de Xénophon, heureux mélange de qualités diverses, pratiques et spéculatives, qui répond à cet équilibre de facultés que nous avons signalé plus haut comme le trait dominant de son caractère. La vie de Cyrus n'est pour lui qu'un cadre qui lui sert à mettre en lumière, dans une suite de récits, de dialogues et de discours, l'idéal qu'il s'est fait d'un bon gouvernement, d'un grand prince, idéal dont les éléments sont puisés, non pas tant dans la tradition, dans l'histoire réelle, que dans l'expérience de l'auteur, dans ses opinions ou ses préjugés; non pas tant dans l'Orient et chez les Perses, que dans la Grèce et principalement à Sparte. La *laconomanie*, si souvent reprochée à Xénophon, et qui l'entraîna dans de graves fautes de conduite, se fait jour dans la Cyropédie aussi bien que dans les Helléniques, et quelque chose de plus encore que ses prédilections aristocratiques et militaires, quelque chose qui semble lui avoir été suggéré par les grands souvenirs de l'Orient, à savoir, un penchant secret pour la monarchie fondée sur les mœurs non moins que sur les lois. Et pourtant, dans l'épilogue qui termine ce bel ouvrage, le plus accompli de tous ceux de l'auteur,

et celui qu'il paraît avoir le plus affectionné, il montre lui-même combien les Perses étaient dégénérés depuis les temps héroïques de Cyrus, et quelle proie facile ils offraient à l'esprit entreprenant des Grecs. On a prétendu que cet épilogue était une addition d'un faussaire, mais sans preuve suffisante. C'est la conclusion naturelle et comme le passeport de ce tableau idéal d'un passé qu'il fallait bien mettre en accord avec la conscience du présent, avec les pressentiments de l'avenir.

Si Xénophon historien est avant tout un narrateur et un moraliste politique, Xénophon philosophe est encore, à bien des égards, un moraliste et un historien. Tel il paraît dans les *Mémoires de Socrate*, dans l'*Economique*, dans le *Banquet*, dans l'*Hiéron*, où il met en scène son maître et se borne à exposer fidèlement ses opinions sous la forme animée du dialogue, qui est aussi fréquemment celle de la Cyropédie. Encore, quand nous disons fidèlement, s'agit-il d'une fidélité relative; car Socrate se livrait à ses disciples dans la mesure des forces de chacun, et il n'est pas sûr que Xénophon, esprit tempéré et surtout pratique, ait compris aussi bien que Platon, génie sublime et profondément spéculatif, les grands côtés de ses doctrines ou même de son caractère. D'ailleurs, il n'a point d'originalité propre, il n'est ni un chef d'école ni un philosophe de profession; sa sphère est moins celle de la pensée que celle de l'action, et l'indépendance qui manque à son esprit manque aussi à son âme. Voilà pourquoi, sous l'inspiration des hommes qui le dominent, ou celle des circonstances qui l'entourent, il met sa plume au service des sujets les plus divers, comme il a mis son épée au service de toutes les causes. Mais pour toutes les causes il combat avec dévouement; sur tous les sujets il écrit avec la même solidité, la même simplicité, la même clarté. Ses petits traités didactiques et statistiques, que nous avons déjà mentionnés, sont des trésors d'expérience et des modèles d'exposition. Les anciens ne tarissent pas sur la grâce et la douceur du style de Xénophon : ce style est plus doux que le miel; les Muses elles-mêmes s'expriment par sa bouche (Cicéron); les Grâces semblent avoir pétri son langage, et la persuasion s'être assise sur ses lèvres (Quintilien). En un mot, c'est *l'Abeille attique*, surnom qui lui est resté. Toutefois, Denys d'Halicarnasse distingue, et avec raison : lui accordant toute la douceur imaginable, il ne lui reconnaît pas la beauté à un degré égal; par où il entend sans doute que la prose de Xénophon n'a ni l'éclat de celle de Platon, ni l'énergie de celle de Démosthène. Pour nous autres modernes et Français, elle a quelque chose de celle de Fénelon, quelque chose aussi de celle de Voltaire, moins la chaleur de l'un, moins la finesse spirituelle de l'autre. On peut dire de cette prose, miroir de la pensée de son auteur, comme celle-ci l'est des faits, des choses de son temps, ce qui a été dit plus haut de l'esprit de Xénophon comparé à son caractère : c'est un rare assemblage de qualités diverses dans une certaine mesure et dans un parfait équilibre, sans rien d'éminent, de puissant, d'entraînant. D'où nous serions tentés de conclure que Xénophon, en tenant compte de tout, est un homme, un écrivain de seconde ligne, que l'harmonie et aussi l'universalité de ses facultés, de ses talents et de ses ouvrages, ont justement placé au premier rang.

On ne compte pas moins de 20 éditions, plus ou moins complètes, des œuvres de Xénophon. Sans parler des Helléniques, qui, sous le titre de *Paralipomènes*, ou suite à l'histoire de Thucydide, se produisirent pour la première fois au grand jour de l'imprimerie, en 1503, chez Alde l'ancien, à Venise, Ph. Giunta publia à Florence, en 1516, la véritable édition *princeps* de notre auteur, complétée, quoique incomplète encore, par les héritiers de Giunta, dans une réimpression de 1527, d'après la seconde édition *princeps*, donnée par André d'Asola, beau-père d'Alde, à Venise, en 1525 (in-fol., comme les précédentes), édition bien meilleure que celle des Giunta, et à laquelle il ne manquait que l'Apologie. La 2e éd. des Giunta fut réimprimée à son tour à Halle en Souabe, en 1546, par les soins de Pierre Brubach, avec une préface de Ph. Mélanchthon, qui y ajouta

l'Apologie, de sorte que cette édition en 3 vol. in-8° fut la première réellement complète. Toutes ces éditions sont grecques. La première grecque-latine parut à Bâle, en 1545, in-fol., chez Nic. Brylinger, qui la reproduisit en 1555, d'après le texte corrigé qu'avait publié, probablement en 1554, Séb. Castalio ou Châtillon, chez Isingrin, à Bâle, 2 vol. in-8°. Une nouvelle ère s'ouvrit pour le texte de Xénophon par les deux récensions qu'en fit successivement le grand helléniste et le grand imprimeur H. Estienne, et par les deux éditions qu'il donna en 1561 et en 1581, in-fol., celle-là plus belle, celle-ci meilleure et à laquelle se joint la version latine, imprimée à part. Le travail de H. Estienne servit de base aux trois éditions de Jean Lœwenklau (Leunclavius), Bâle, 1569 et 1572, Francf., 1594, in-fol., avec la trad. lat. revue et des notes peu intelligentes; la dernière de ces éd. fut réimpr. à Paris, *typis regiis*, en 1625. Pas d'autre édition critique, dans tout le cours du XVII^e^ siècle, jusqu'à celle d'Ed. Wels, Oxf., 1703, 5 vol. in-8°, qui altéra le texte plus qu'il ne l'améliora, en y introduisant, soit les corrections d'H. Estienne, soit les conjectures de Lœwenklau. Cette édition fut réimprimée en 1763 (Leipz., 4 vol. in-8°) par les soins de Thieme, qui la corrigea et l'augmenta, y joignit les travaux estimables d'Hutchinson sur la Cyropédie et l'Anabase, mais ne put donner les 2 vol. complémentaires d'index et de notes qu'il avait promis et en partie préparés. Ils ont été remplacés depuis avec avantage par le *Lexicon Xenophonteum* de Sturz, Leipz., 1801-1804, 4 vol. in-8°, qui fait suite aux 4 vol., reproduits sous la même date, de l'édition de Thieme. Dans l'intervalle, Benj. Weiske avait entrepris un nouveau travail sur Xénophon, dont il publia le texte sans récension nouvelle, mais avec des variantes et des remarques critiques provenant de Villoison, et surtout avec des introductions et des observations qui lui sont propres, destinées à éclaircir les choses aussi bien que les mots, Leipz., 1798-1804, 6 vol. in-8°. Cette édition, quoiqu'elle ait été sévèrement jugée, vaut, sous certains rapports, la plus considérable de toutes, au moins par la masse et par le luxe de l'impression, c'est-à-dire celle que J.-B. Gail commença dès 1797, et qu'il poursuivit avec plus de labeur que de critique, avec plus de savoir que de goût, d'abord jusqu'en 1804, en 6 vol. in-4°, intitulés : *OEuvres complètes de Xénophon, traduites en français, accompagnées du texte, de la version latine et de notes critiques;* puis, de 1808 à 1815, 7^e^ vol. divisé en 3 parties, y compris un atlas de cartes et de plans. La traduction française n'est nouvelle qu'en partie; car celle de la Cyropédie, des Mémorables et de l'Anabase, est simplement le travail de Dacier, Levêque et Larcher, repris avec des modifications légères. Nous devons mentionner encore les divers traités de Xénophon publiés par Zeune, de 1778 à 1785, revus et complétés par Schneider, de 1791 à 1815, avec des commentaires justement estimés. Ils ont été réimprimés plusieurs fois en Angleterre, notamment à Oxford, de 1810 à 1817, 6 vol. in-8°. La dernière édition complète que nous connaissions est celle que M. Dübner a soignée pour la collection grecque de F. Didot, Paris, 1838, grand in-8°, et où le texte, la version latine et l'index ont reçu de nombreuses améliorations de la main de ce critique exercé. — Quant aux éditions partielles, si nombreuses, nous nous contenterons de citer comme un modèle de la constitution du texte d'après les manuscrits, et aussi un modèle de traduction, celle du *Maître de la cavalerie* et du *Traité de l'équitation*, en grec et en français, par P.-L. Courier, Paris, 1813; celles de la *Cyropédie*, par Ern. Poppo, Leipz., 1821; de l'*Anabase*, par le même, 1827, et par Krüger, Halle, 1826; des *Mémorables*, par Coray, avec le *Gorgias* de Platon, Paris, 1825, etc., etc. Les meilleures traductions françaises, dont la plupart laissent encore beaucoup à désirer, ont été réunies en 2 vol. gr. in-18, par H. Trianon, Paris, 1842. Trois plus anciennes, mais qui ne sont pas sans mérite, l'avaient été déjà en 2 vol. in-12, Amsterdam, 1745, savoir : la *Condition des rois*, c'est-à-dire l'*Hiéron*, par Coste, la *Retraite des Dix Mille*, par Perrot d'Ablancourt, et les *Choses mémora-*

bles de Socrate, par Charpentier. G-N-T.

XÉNOPHON D'ÉPHÈSE est auteur d'un roman grec, en V livres, intitulé *Éphésiaques*, et racontant les amours d'Anthia et d'Abrocomas. On n'est point d'accord sur le siècle où il vécut, quoiqu'il paraisse probable que ce fut au temps des Antonins; quelques critiques même révoquent en doute son existence. Son roman a été publié pour la première fois, d'après un manuscrit du Mont Cassin, avec trad. lat., par Ant. Cocchus (Lond. 1726). Parmi les éditions postérieures, on cite celles du baron de Locella (Vienne, 1796, in-4°), celle de A.-A. Renouard (Paris, 1800, in-8°), et celle de Peerlkamp (Harlem, 1818, in-4°). Une trad. franç. du roman de Xénophon d'Éphèse se trouve dans la *Collection des romans grecs* (Paris, 1823, in-16). *C. L.*

XÉRÈS, chef-lieu de province dans l'Andalousie, ville commerçante située vers l'extrémité méridionale de l'Espagne, et au nom de laquelle, par cette raison, on ajoute l'épithète *de la Frontera*, pour la distinguer de Xérès *de los Cavalleros*, ville de l'Estrémadure. Elle a 34 mille hab. On y voit un ancien château, et, aux environs, une chartreuse, dont on admire l'église et le couvent. Le vin de Xérès est universellement connu; c'est le délicieux extrait d'une liqueur médiocre : aussi les Andalous l'appellent-ils *l'âme du vin*. La production annuelle en est évaluée à 450,000 arobes, dont une grande partie passe en Angleterre. Xérès de la Frontera est, en outre, célèbre par la bataille que les Sarrazins y livrèrent, l'an 711, au roi Roderic (*voy.* T. X, p. 17), et qui mit fin, pour longtemps, à la domination des Visigoths en Espagne. X.

XERXÈS I^er^, roi de Perse, célèbre par sa malheureuse expédition contre la Grèce. Second fils de Darius (*voy.*), fils d'Hystaspe, il succéda à son père, l'an 486 av. J.-C.; par les intrigues de sa mère Atossa, qui parvint à faire exclure du trône Artabazane, né avant l'avénement de Darius à la couronne. Après avoir soumis l'Égypte en une seule campagne, il s'imagina qu'il lui serait facile de dompter les Grecs que son père avait déjà essayé de soumettre. Dans cette intention, il leva une armée immense que les historiens évaluent à un million d'hommes; mais il faut retrancher, sans aucun doute, plus de la moitié de ce nombre, les femmes et les esclaves, qui suivaient toujours l'armée du roi de Perse, ne comptant pas parmi les combattants. Xerxès traversa l'Hellespont sur un pont de bateaux, et arriva devant le défilé des Thermopyles, qu'il trouva défendu par Léonidas (*voy.*). Après la mort du héros spartiate, il s'avança jusqu'à Athènes qui avait été abandonnée par ses habitants, et qu'il brûla. La victoire d'Artémise avait inspiré un nouveau courage aux Grecs, qui, avec 380 galères, osèrent attaquer, à Salamine (*voy.*), la flotte des Perses forte de 2,000 voiles, au rapport des historiens. Xerxès, témoin de sa défaite (*voy.* ARISTIDE et THÉMISTOCLE), retourna dans son royaume, couvert de honte, et s'enferma dans son harem, en abandonnant ses états à l'arbitraire des satrapes. Il fut assassiné, en 467, par le chef de sa garde, Artaban, qui plaça sur le trône son second fils, Artaxerxès I^er^. Celui-ci eut un fils qui, sous le nom de Xerxès II, lui succéda, l'an 425 av. J.-C., mais périt assassiné au bout de quarante jours. *C. L.*

XIMÉNÈS (FRANCISCO), cardinal, archevêque de Tolède et premier ministre du roi d'Espagne, naquit en 1437 à Torrelaguna, petit village de la Vieille-Castille, où son père était avocat. Après avoir terminé ses études à Salamanque, il partit pour Rome, et, à son retour, il fut nommé grand-vicaire du cardinal Gonzalez Mendoza. Entré plus tard dans l'ordre des franciscains, il devint le confesseur de la reine Isabelle; puis, peu de temps après, en 1495, il fut élevé sur le siége archiépiscopal de Tolède. Dans cette place éminente, qu'il n'avait acceptée que sur l'ordre formel du pape, il déploya une grande activité; il se montra le véritable père des pauvres, abolit une foule d'abus, veilla soigneusement à ce que les emplois fussent donnés aux plus dignes, prescrivit de sages statuts au clergé de son diocèse, réforma les ordres mendiants, fonda, en 1499, l'université d'Alcala de Henarès, et entre-

prit, quelques années plus tard, la fameuse polyglotte (*voy.*) en six langues, connue sous le nom de *Complute*. L'influence dont il avait joui pendant le règne de Ferdinand et d'Isabelle, il la conserva sous celui de leur gendre Philippe d'Autriche, et il l'accrut considérablement pendant la régence de Ferdinand de Castille. Il reçut le chapeau de cardinal, fut nommé grand-inquisiteur, et prit une part active aux affaires du gouvernement. Cependant, blessé de la méfiance du régent à son égard, il quitta bientôt la cour et se retira dans son diocèse, où il s'occupa surtout de la conversion des Maures. Ce fut lui qui conçut le plan de l'expédition d'Oran, à laquelle il consacra les immenses revenus de son siége, alors le plus riche de l'Europe, et qu'il dirigea en personne. Débarqué sur les côtes d'Afrique, dans le mois de mai 1509, il livra près d'Oran une bataille où les Maures furent vaincus. Cette victoire fut promptement suivie de la prise de la place, dont la garnison fut passée au fil de l'épée. Après en avoir réparé les fortifications et converti les mosquées en églises, Ximénès retourna en Espagne où Ferdinand lui fit une réception triomphale. Ce prince étant mort en 1516, Ximénès le remplaça dans les fonctions de régent, qu'il ne remplit que deux ans; mais pendant ce court espace de temps, il trouva le moyen de faire beaucoup pour la prospérité de sa patrie. Il rétablit l'ordre dans les finances, paya les dettes de la couronne et y réunit les domaines qui avaient été aliénés. Il abaissa les grands, qui le haïssaient à cause de sa sévérité. Il rétablit enfin l'autorité des lois et mit l'armée espagnole sur un pied respectable. Tous ses projets portaient le cachet de la grandeur. Il unissait à beaucoup de prudence beaucoup de fermeté; lent à se résoudre, il était prompt à exécuter. Ces brillantes qualités étaient cependant obscurcies par son orgueil et par un rigorisme qui dégénérait même quelquefois en cruauté. Ximénès mourut le 8 nov. 1517, emportant dans la tombe la triste certitude de l'ingratitude de son roi. *Voir* Fléchier, *Histoire du cardinal Ximénès* (Amst. 1700). *C. L.*

XUTHUS, fils d'Hellen, père d'Achæus et d'Ion (*voy.* ces noms), un de ceux auxquels les Hellènes, et les Athéniens en particulier, rapportaient leur origine.

XYLOGRAPHIE, mot formé de ξύλον, bois, et γράφω, j'écris, désignant une espèce d'impression avec des planches de bois dans lesquelles sont taillés les lettres et les mots. De tous les arts qui ont pour but la multiplication d'un objet par l'impression, la xylographie est vraisemblablement le plus ancien, quoique son origine ne remonte en Europe qu'au commencement du xv^{e} siècle. Mais son usage fut de courte durée, car on l'abandonna entièrement, à dater de 1480, pour la typographie (*voy.* ce mot). Les livres imprimés par les procédés xylographiques appartiennent aux plus grandes raretés bibliographiques et se vendent au poids de l'or. On en compte environ 300 qui se conservent dans différentes bibliothèques, principalement à Paris et à Munich. Ce ne sont, au reste, que des exemplaires d'environ 25 ouvrages théologiques sans aucune espèce de mérite intrinsèque. Sauf la grammaire de Donat, on pourrait même dire que ce sont plutôt des recueils de gravures sur bois que des livres, le texte y occupant à peine quelques lignes. Les plus anciens sont la *Biblia pauperum* (*voy.*), l'*Apocalypsis* et l'*Ars moriendi*, imprimés dans les Pays-Bas, et réimprimés plus tard en Allemagne. La xylographie ne paraît guère avoir été pratiquée hors de ces deux pays. *Voy.* Coster. *C. L.*

Y.

Y, lettre de nature double, tenant à la fois de la voyelle et de la consonne, la vingt-quatrième de notre alphabet (en ne comptant pas le W). On la nomme *i grec*, et même dans quelques langues *ipsilon*, c'est-à-dire ὖ ψιλόν (υ nu ou simple), comme disaient les Grecs, qui, dans l'origine, avaient deux υ, l'un représentant le digamma (*voy.*), c'est-à-dire une aspiration, l'autre simple voyelle, qui resta seule en usage. De la lettre grecque Υ, les Romains firent leur V, à la fois aspiration ou consonne et voyelle équivalant à l'*u;* la petite lettre *y*, imitée du *gamma*, rappelle par sa forme le digamma. Très probablement les Romains, à l'exemple des Grecs, ne faisaient pas une grande différence entre le son de l'*y* et celui de l'*u*, car ils écrivaient indistinctement *satyra* et *satura*, *Sylla* et *Sulla*, et chez Ennius le nom de *Phryges* est écrit *Bruges*. Mais cet *u* est l'*u* français prononcé à l'aide des dents et dont l'équivalent dans les langues germaniques est l'*ü*. Dans ces langues, l'*y* s'appelle aussi *aï*, et, placé en tête des mots, il sert très fréquemment de consonne, avec la valeur de l'I dans *Iéna*, où il ne faut faire entendre que deux syllabes, *yé-na*. C'est de la même manière que les Anglais prononcent le mot *yes*, oui, qui est le *ia* allemand, et les noms de *Yankees*, *Yarmouth*, *yard*, *yeoman*, *York;* les Espagnols, ceux de *Yago*, *Yevenes*, *yo* (*yo el Rey*, moi le roi), *Yucatan*. En français, par exemple dans *Yonne*, ce n'est pas le même son, l'*y* restant toujours un peu détaché de la voyelle qui le suit, sauf le mot *yatagan* et quelques autres. En allemand, l'I est préféré à l'Y initiale; en russe, cette dernière n'existe pas : les mots qu'on écrit ordinairement *Yakoutes*, *Yermolow*, *Youg*, et qu'on trouve dans cette Encyclopedie sous la forme de *Iakoutes*, *Iermolof*, *Ioug*, où l'I est rendu absolument de la même manière que dans les noms allemands Iacobs, Iéna, Ioachimsthal (c'est-à-dire ne formant qu'une seule et même syllabe avec la voyelle suivante), ces mots russes, disons-nous, s'écrivent dans cette langue par un simple E lorsqu'il s'agit du son *ye*, et, dans les autres cas, par des lettres particulières représentant les sons *ya* et *you*.

Quant à l'usage de l'*y* dans la langue française, voici ce qu'en dit l'Académie : « Caractère simple, il n'a pas d'autre valeur que l'*i* voyelle, et il n'est plus admis dans notre orthographe, pour les mots purement français, que dans le très petit nombre de ceux qui seront rapportés ci-dessous *; mais nous continuons à l'employer pour marquer l'origine de plusieurs mots dérivés du grec, *hymen*, *hymne*, *étymologie*, *physique*, *hypocrisie* **, etc. On le conserve aussi dans les noms propres et dans quelques mots empruntés des langues étrangères, *York*, *yacht*, etc. Caractère double, il vaut deux *i* accouplés, dont le premier fait partie d'une syllabe, et le second en commence une autre, comme dans *citoyen*, *employer*, *royal*, *appuyer*, *pays*, etc., qui se prononcent comme s'il y avait *citoi-ien*, *emploi-ier*, *roi-ial*, *appui-ier*, *pai-is*, etc. C'est mal à propos que quelques auteurs ou imprimeurs écrivent *citoïen*, *moïen*, etc., avec un *ï* trema. » Au sujet d'un des exemples cités, *roi-ial*, il est cependant bon d'observer qu'en français *ial* ne forme pas toujours, comme *yal*, une seule syllabe, de même que *io* en forme deux dans *Ionie*. Ajoutons encore qu'au lieu de *que je voye*, où l'on faisait entendre le double *i*, on écrit et prononce plus souvent aujourd'hui *que je voie;* et pareillement dans les mots terminés par *aye*, où l'usage décide de la prononciation, il tend aussi à substituer l'*i* à l'*y*.

Dans l'alphabet romain, l'Y n'est point

(*) C'en sont 8. L'Académie ne parle ici que de l'Y initiale. Jadis on écrivait *moy*, *loy*, *aujourd'huy*, *mary*, etc.

(**) On a vu aux art. SATIRE et SATYRE que l'Académie, dans l'intérêt de la clarté, avait permis une inconséquence qui, a la vérité, n'est pas la seule.

une lettre numérale, et il ne pouvait guère servir non plus d'abréviation pour les mots latins. En France, l'Y, comme on sait, figure dans l'enseigne (*voy.*) des merciers, et, sur les monnaies, elle désignait autrefois la ville de Bourges comme lieu de fabrication. J. H. S.

Y (on prononce *Ey*), golfe formé par le Zuydersée (*voy.*), qui marque la limite naturelle entre la Hollande septentrionale et la Hollande méridionale. Un canal réunit Edam et Horn à l'Y.

YAKOUTES, *voy.* IAKOUTES.

YANAON, *voy.* INDE (*possessions françaises dans l'*).

YANG-TSÉ-KIANG, nom qui signifie fleuve fils de la mer, ou *Ta Kiang*, grand fleuve, ou tout court *Kiang*, le fleuve par excellence, est en effet un fleuve immense, le plus grand de la Chine, d'un cours de 1,200 lieues de long. A son origine, il s'appelle *Marui Oussou :* sa source se trouve dans les montagnes du Tangout (*voy.*), mais elle n'a été vue encore par aucun voyageur européen.

YARD, *voy.* PIED.

YÉMEN ou ARABIE-HEUREUSE. La seconde dénomination, généralement usitée chez les anciens, mais fort arbitraire, a de nos jours fait place à la première, sous laquelle on désigne, à peu de chose près, la même partie du *Djésirat-el-Arab* (presqu'île des Arabes). La racine arabe dont est formé le nom d'Yémen signifie quelquefois en effet *être heureux ;* mais elle se traduit surtout par *être à droite*, et cette explication est indubitablement préférable, puisqu'elle est justifiée par une habitude générale de l'Orient de désigner les contrées d'après leur situation respective. Quoi qu'il en soit, nous nommons aujourd'hui Yémen la partie de l'Arabie (*voy.*) qui s'étend en pointe, à la droite, c'est-à-dire au sud, des villes saintes, entre la mer Rouge et l'océan Indien jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb, qui joint la première de ces mers au golfe d'Aden. Toutefois, il est impossible d'assigner à l'Yémen des bornes certaines, et par conséquent très difficile de donner une évaluation même approximative de sa superficie et de sa population. Ce pays, limitrophe de l'Hedjaz (*voy.*), sur le littoral de la mer Rouge, paraît confiner à l'intérieur avec les déserts du Nedjed (*voy.*), qui occupe tout le vaste plateau central de l'Arabie, et se prolonge vers l'est jusqu'aux limites du pays d'Oman, en rattachant à l'Yémen, dans un sens plus large, la province d'Hadramaouth et les districts de Chehr et de Mahrah. C'est, sans contredit, de toutes les provinces de l'Arabie la plus fertile et celle qui a toujours été la plus accessible aux voyageurs européens, pour lesquels tout l'intérieur et même une partie des côtes de ce vaste continent péninsulaire sont restés jusqu'à présent impénétrables. Le littoral est généralement formé de terrains plats, sablonneux et arides, par suite de l'extrême ardeur du soleil et de la rareté des pluies, sous cette latitude tropicale ; mais au delà de cette plage s'élève une région montueuse, où les terres stériles et désertes font place à des districts arrosés, pittoresques et d'une fécondité remarquable. L'eau y est bonne et l'air salubre. Le Maïdam doit être cité comme le courant principal. La végétation produit en abondance la canne à sucre, le coton, le riz, diverses céréales, les fruits du sud les plus exquis, tels qu'oranges, citrons, grenades, dattes et figues, des raisins délicieux, le séné, la myrrhe, l'encens, la gomme arabique et d'autres drogueries et baumes précieux qu'on y recherche depuis la plus haute antiquité ; enfin le célèbre café de l'Yémen, le plus estimé du monde, transplanté de l'Abyssinie, vers le milieu du xv^{e} siècle, sur la pente occidentale des montagnes qui dominent le littoral. Les animaux sauvages les plus fréquents sont la gazelle, le renard, le chakal et les singes, que Niebuhr a rencontrés dans les forêts par troupes nombreuses. Le golfe Arabique est très poissonneux. Les habitants de l'Yémen sont des Arabes, en partie sédentaires, en partie nomades ; à côté des premiers vivent aussi des Banians ou marchands hindous et des Juifs. Le plus puissant prince indigène est l'imam de l'Yémen, qui réside à Sanaa, ville considérable d'environ 40,000 hab., dans l'intérieur des terres. Son royaume est en décadence, et on a pu, jusqu'en 1840, le considérer comme vassal du vice-roi d'Égypte Mohammad-

Ali. Sur la mer Rouge, non loin du détroit de Bab-el-Mandeb, Moka, ville fortifiée et port, a été pendant les deux derniers siècles le grand marché pour la gomme, l'encens, et surtout le café de l'Arabie. Aujourd'hui, la population de cette place déchue paraît atteindre à peine 5,000 âmes.

Un autre port, dont l'importance a été plus grande encore, dans l'antiquité et au moyen-âge, est celui d'Aden (*voy.*), sur le golfe du même nom. Tellement dépeuplée dans les temps modernes qu'il y restait à peine un millier d'habitants, cette ville devint, pendant l'été de 1838, à la suite d'une transaction pécuniaire avec le cheikh arabe du district, la propriété des Anglais, qui y ont formé un établissement définitif. Depuis lors, elle tend à refleurir et sa population est déjà remontée à environ 12,000 âmes. Sa position, comparable à celle de Gibraltar, lui donnant une grande importance militaire, les Anglais se sont empressés de relever ses fortifications, et ont fait de son port la station principale de leur navigation à la vapeur entre Bombay et Suez.

On peut considérer comme une dépendance géographique de l'Yémen, dans la mer des Indes, à l'est du cap Guardafui, par lequel se termine le littoral opposé de l'Afrique, la grande île de Socotora, renommée pour ses dattes et pour ses aloès, mais du reste aride et presque déserte. Elle a été occupée, puis de nouveau abandonnée, par les Anglais. CH. V.

YEOMANRY, espèce de milice à cheval, formée en Angleterre par les *yeomen* ou possesseurs de francs-alleux, et fréquemment employée par le gouvernement pour apaiser les troubles. Autrefois une compagnie des gardes du corps, forte de 250 hommes, était tirée de cette classe de citoyens, et, de nos jours encore, les *yeomen of the guard* se distinguent de tous les autres corps de l'armée anglaise par la singularité de leur uniforme fidèlement copié sur le costume du règne de Henri VIII. La moitié est armée d'arquebuses, l'autre de pertuisanes. Chaque soldat doit avoir la taille de six pieds anglais. On les appelle aussi *gardes suisses*, quoiqu'ils n'aient de Suisse que le nom. Leur service se borne à monter la garde dans la Tour et à escorter le souverain dans les grandes solennités. X.

YERMAK, *voy.* IERMAK.

YERMOLOW, *voy.* IERMOLOF.

YEUSE, *voy.* CHÊNE.

YÉZID I-III, *voy.* OMMÉYADES.

YONI, *voy.* INDIENNE (*religion*), T. XIV, p. 620.

YONNE (DÉPARTEMENT DE L'). Composé de parties des anciennes provinces de Champagne et de Bourgogne, il est borné à l'est par les dép. de l'Aube et de la Côte-d'Or, au sud par celui de la Nièvre, à l'ouest par celui du Loiret, et au nord-ouest par celui de Seine-et-Marne. Il est traversé du sud au nord par la rivière qui lui donne son nom et qui, venant du dép. de la Nièvre, reçoit la Cure, l'Armançon et le Vrin, passe à Auxerre, Joigny et Sens, et se jette, au nord-ouest du dép., dans la Seine à Montereau. Cette rivière est importante, pour le Nivernais et la Bourgogne, par le flottage des bois et par le transport du même combustible, ainsi que du charbon en bateaux destinés à l'approvisionnement de la capitale. A cet usage servent également le canal de Bourgogne et celui du Nivernais qui traversent le dép. Des ramifications des montagnes du Nivernais longent le cours de l'Yonne et de la Cure; d'autres chaînes de coteaux se prolongent dans le dép.; ils renferment des mines de fer et d'abondantes carrières de marbre, de grès, de pierres meulières, d'argile, d'ocre, etc. On y trouve des grottes considérables, surtout celles d'Arcy, tandis que les flancs de ces coteaux sont couverts de vignobles produisant ces vins généreux de Bourgogne, une des principales productions du pays, et parmi lesquels nous nous bornerons à citer les vins de Tonnerre, Yrancy, Coulanges, Joigny, Avallon et Chably, en renvoyant à l'article où nous en avons parlé en détail. Aussi une grande partie de la population agricole s'occupe-t-elle de la vigne. On fait beaucoup de tonnellerie; les autres branches d'industrie sont la briqueterie, la fabrication de la faïence et le tissage des étoffes de laine et de coton; outre le bois à brûler, on exporte beaucoup de merrain sur les rivières et canaux.

Le dép. a une superficie de 728,747 hectares ou près de 368 lieues carrées, dont 453,100 de terres labourables, en partie très fertiles et donnant beaucoup de céréales, du lin et du chanvre; 146,570 hect. de bois, 37,543 de vignes, 31,265 de prés, dans lesquels on élève un nombre assez considérable de bestiaux; et 18,224 de landes et bruyères. L'impôt foncier se monte à 1,776,100 fr. Au recensement de 1841, la population était de 362,966 âmes; elle était, en 1836, de 355,237, présentant le mouvement suivant : 9,440 naissances (4,950 másc., 4,490 fém.), dont 475 illégitimes; 7,427 décès (3,896 masc., 3,531 fém.); 3,329 mariages.

Le dép. consiste dans les cinq arrondissements d'Auxerre, Avallon, Joigny, Sens et Tonnerre, subdivisés en 37 cantons et 481 communes. Chacun de ces arrondissements nomme un député, et le nombre des électeurs est de 2,166. Le dép. est compris dans la 18^{e} division militaire (quartier général à Dijon); il forme le diocèse de Sens; ses tribunaux sont du ressort de la cour royale de Paris, comme ses établissements d'instruction publique dépendent de l'académie universitaire de la capitale.

Nous avons donné des articles spéciaux sur *Auxerre*, chef-lieu (11,575 hab.) et Avallon (5,309 hab.); il nous reste à parler des autres villes importantes du dép. C'est d'abord Sens, l'ancien *Agedincum*, capitale du peuple Senonois qui se distingua parmi les Gaulois par sa résistance à la domination romaine. Située au confluent de l'Yonne et de la Vanne, sur la route de Paris à Dijon, Sens a une population de 9,095 âmes; elle est le siége d'un archevêché; on y remarque une belle cathédrale d'architecture gothique, des portes anciennes, un collége, un hôtel-de-ville et de jolies promenades auprès de l'Yonne. Joigny, sur la même rivière, a 5,494 hab.; elle est agréablement située sur la pente d'un coteau; on distingue la place du marché et la caserne de cavalerie. Tonnerre, sur l'Armançon, avait autrefois un château seigneurial, dans lequel est maintenant établi l'hôpital, et une abbaye; une fontaine abondante jaillit d'un rocher au milieu de la ville; sa population est de 4,271 hab. Les comtes de Tonnerre possédaient aussi le château d'Ancy-le-Franc, qui, sous le règne de Louis XIV, a passé dans la famille de Louvois (*voy.*). Il est situé, avec le bourg (1,414 hab.), sur l'Armançon et le canal de Bourgogne; on y trouve deux hauts fourneaux. Villeneuve-le-Roi, jolie ville de 5,199 âmes sur l'Yonne, est traversée par une grande rue faisant partie de la route de Sens à Dijon; l'église Notre-Dame est d'une architecture remarquable. A Saint-Fargeau, ville de 2,251 hab. sur le Loing, on voit un très vieux château, construit en briques et situé sur la grande place. D'autres châteaux avaient appartenu à des familles également illustres, tels que Vallery, domaine des princes de Condé, et Seignelay, propriété de la famille de Colbert. La petite ville de Quarré-les-Tombes (2,154 hab.) a pris son surnom du grand nombre de tombes anciennes trouvées dans les environs. D-G.

YORCK (Hans-David-Louis), comte de Wartenbourg, général prussien, né à Kœnigsberg, le 26 sept. 1759, descendait d'une ancienne famille anglaise établie dans la Poméranie. Il entra en 1772 au service de la Prusse; mais un duel lui ayant attiré une punition, il le quitta en 1782, et alla offrir son épée à la Hollande. Envoyé dans les Indes, il y fit la campagne de 1783 à 1784; puis il retourna dans sa patrie où il obtint le grade de capitaine. En 1806, il couvrit, à la tête du corps des chasseurs, la retraite du duc de Weimar; mais il fut blessé à Wahren, et fait prisonnier. L'année suivante, il fut élevé au grade de major général; en 1808, il fut nommé au commandement de la division de la Prusse occidentale, et en 1810, il fut chargé de l'inspection des troupes légères. Dans la campagne de 1812 contre la Russie, il commanda, avec le grade de lieutenant-général, l'arrière-garde du corps auxiliaire prussien en retraite sur Memel, et donna le signal des défections en signant, le 30 déc., avec les généraux ennemis une convention de neutralité. Le général Yorck, après avoir ainsi engagé son roi, prit dès lors une part importante à la guerre de l'indépendance

allemande. Il se signala à Grossgœrschen, à Bautzen, à Weissig; décida la bataille de la Katzbach, vainquit le maréchal Bertrand à Wartenbourg, enleva Mœckern à Marmont pendant la bataille de Leipzig, sauva le corps du général russe Sacken d'une destruction complète à Montmirail, et contribua à la déroute du corps de Marmont sous les murs de Laon. Après la prise de Paris, il suivit en Angleterre son souverain qui lui donna le titre de comte de Wartenbourg, avec une dotation considérable, et le nomma général commandant de la Silésie et de Posen. Le chagrin que lui causa la mort de son fils unique, tué près de Versailles, le 1er juillet 1815, le décida à donner sa démission et à se retirer dans ses terres de la Silésie, où il mourut le 4 oct. 1830. Le roi l'avait nommé, le 5 mai 1821, feldmaréchal général. *C. L.*

YORK. Ce comté, baigné à l'est par la mer d'Allemagne, au nord par les bouches de la Tee, au midi par le Humber, au couchant par les comtés de Chester, de Lancastre et de Westmoreland, est le plus grand de l'Angleterre. Il a 100 milles anglais de l'est à l'ouest, et 80 du nord au sud. D'après le recensement de 1831, sa population était de 1,335,997 habitants; d'après celui de 1841, il est maintenant de 1,591,584. Il a conservé son ancienne division saxonne en *ridings* (tiers), et en *wapentakes*. Chacun de ses trois *ridings*, de l'ouest, de l'est et du nord, a pour chef-lieu les villes d'York, de Hull et de Leeds. Les principales ressources du comté consistent dans la fabrication des étoffes de laine et celle du fer, dont Leeds et Sheffield sont les centres, dans l'élève des bestiaux et dans l'extraction des mines. On y compte plusieurs canaux, notamment ceux de Leeds et de Manchester. La ville d'*York*, chef-lieu du comté, auquel elle a donné son nom, siége épiscopal, est située à 53 l. nord de Londres et passe pour la seconde ville de l'Angleterre, sinon pour sa population, qui n'était, en 1841, que de 38,322 âmes, au moins pour son importance ancienne et historique. C'était, sous le nom d'*Eboracum*, l'ancienne résidence des empereurs romains en Angleterre. Sévère et Constance Chlore y moururent. Quelques auteurs croient que Constantin y naquit. Le maire de cette ville a, comme celui de Londres, le titre de lord. Le mouvement de son port a bien diminué depuis la fondation de celui de Hull, à la fin du XIIIe siècle. Cependant les navires de 90 tonneaux peuvent encore remonter la rivière Ouse jusqu'à York. La cathédrale, connue sous le nom de *York-Minster*, est un des plus grands et des plus remaquables monuments gothiques de l'Angleterre. Les autres villes les plus importantes sont Sheffield, Halifax, Wakefield. R-Y.

YORK (DUC D'). Ce titre, qui est celui du dernier enfant de la reine Victoria, appartenait, au temps de la guerre des deux Roses (*voy.*), à l'une des branches de la maison royale, rivale de la branche de Lancastre; il a été porté depuis par plusieurs princes, entre autres par Jacques II (*voy.*), avant son avénement au trône, et par le 2e fils de George III : nous consacrerons ici quelques lignes à ce dernier.

FRÉDÉRIC, duc d'York, naquit le 16 août 1773. Pourvu dès son enfance de l'évêché séculier d'Osnabrück et destiné à la profession des armes, il reçut en nov. 1780 le brevet de colonel. Néanmoins il ne fut attaché à aucun corps et voyagea sept ans sur le continent. Pendant son absence, on lui conféra le grade de major-général (20 nov. 1782), ainsi que les titres de duc d'York et d'Albany, dans la Grande-Bretagne, et de comte d'Ulster, en Irlande (27 nov. 1784). De retour en Angleterre, le prince entra en possession de son siége à la Chambre des lords, le 27 mars 1787, et, l'année suivante, il prit, comme organe avoué de son frère, une part importante aux débats sur la régence. Un duel qu'il eut, en mai 1789, avec le colonel Lennox, depuis duc de Richmond, fit d'autant plus de bruit à cette époque que c'était le premier exemple d'un prince du sang provoqué par un inférieur et acceptant de lui un rendez-vous. En 1791, le prince retourna sur le continent, avec le projet, croyait-on, de servir comme volontaire dans l'armée prussienne, dans l'éventualité d'une rupture avec la Russie,

qui n'eut pas lieu. Il vit alors à Berlin la princesse Frédérique de Prusse, et l'épousa le 29 sept. de cette année.

En 1793, la guerre étant déclarée entre la France et l'Angleterre, George III, auquel on attribuait une préférence marquée pour le duc d'York, le choisit pour commander un corps destiné à opérer de concert avec l'armée coalisée, pour la défense de la Hollande et des Pays-Bas. Jusqu'à la prise de Valenciennes, il prit les ordres du prince de Cobourg; mais à partir du moment où il s'en détacha pour agir de son chef, il subit une série d'échecs, tels que la levée du siége de Dunkerque, la déroute de Hondschoote (*voy.*) et le rembarquement à Cuxhaven. Il ne fut pas plus heureux dans son expédition de Hollande, en 1799. Après s'être avancé imprudemment dans le nord, au milieu d'un pays entrecoupé de canaux et de fossés, il fut battu deux fois par le général Brune à Berghen et à Alkmaar, et ne parvint à se rembarquer qu'en signant une capitulation des plus dures. Cependant le roi son père l'avait nommé, en 1796, feldmaréchal et commandant en chef de l'armée anglaise, malgré l'impression défavorable que l'insuccès de ces deux campagnes dut produire dans le public. Quelques années après, un incident parlementaire appela de nouveau l'attention sur les actes du prince d'une manière assez fâcheuse. Le 27 janv. 1809, le colonel Wardle, membre des communes, se plaignit à la Chambre du système de corruption introduit dans le département militaire, et n'hésita pas à en faire remonter le blâme jusqu'au commandant en chef. Il affirma 1° que M^me^ Clarke, maîtresse du duc, faisait un trafic honteux de tous les emplois; 2° que la plupart des promotions militaires étaient son ouvrage; 3° que le duc lui-même ne dédaignait pas de participer à ces infâmes bénéfices. Un comité fut nommé; les faits de corruption furent reconnus constants quant à M^me^ Clarke, mais une majorité de 82 voix déclara le prince non coupable. Néanmoins l'opinion publique se prononça si hautement contre lui, qu'il fut obligé de donner sa démission des fonctions de commandant en chef; mais il les reprit en mai 1811. Malgré les préventions défavorables que cette affaire dut inspirer contre l'administration militaire confiée aux soins du duc d'York, ses partisans lui font honneur de la réorganisation de l'armée anglaise et de fondations utiles dans l'intérêt du soldat. En mai 1825, il prononça à la Chambre des lords un discours contre l'émancipation des catholiques, dont le ton violent et les doctrines absolutistes furent d'autant plus remarqués que le duc était devenu, par la mort de la princesse Charlotte, l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre. Mais il ne survécut pas longtemps à cette espèce de profession de foi politique : il mourut le 5 janv. 1827. Vers la fin de sa vie, ses embarras pécuniaires étaient tels, qu'aux courses d'Arscott on vit saisir par des huissiers les chevaux dont le prince et son domestique venaient de descendre; ce qui fit dire alors, par allusion aux campagnes du duc, que S. A. R. avait eu plus de chevaux saisis que de chevaux tués sous elle. Le duc d'York ne laissa pas d'enfants de son mariage avec la princesse de Prusse. R-Y.

YORK (CARDINAL D'), *voy.* STUART (*maison de*).

YOUNG (ÉDOUARD), poëte anglais, né à Upham, près de Winchester, en 1681, appartient à la classe assez nombreuse de poëtes d'un talent secondaire qui doivent leur gloire à une seule inspiration heureuse, à un seul ouvrage durable. Fils d'un pasteur, Young, tout jeune encore, se montra préoccupé de poésie et avide de renommée. Il fit des épîtres et des vers en l'honneur de quelques têtes couronnées et de quelques grands personnages de l'Angleterre; publia, de 1719 à 1721, quelques tragédies qui n'eurent qu'un succès médiocre, et finit par entrer dans l'état ecclésiastique, ce qui lui valut d'être nommé chapelain de George II, puis recteur dans le comté de Hertfort (1730). C'est dans cette position qu'il épousa une veuve qu'il perdit après 8 ans de mariage. Pour se distraire de sa douleur, il fit avec sa belle-fille une tournée dans le midi de la France. Cette jeune personne, fiancée d'un fils de lord Palmerston, mourut à Montpellier; son fiancé la suivit bientôt après dans la tombe. Ces coups redoublés frappèrent

à la fois le cœur et l'imagination de Young; il composa les *Night-Thoughts* (1741), dont le titre est d'une exactitude complète. Ce sont en effet des pensées nocturnes que renferme ce poëme didactique; la voix du poëte semble sortir des profondeurs d'un sépulcre pour prêcher le néant, la vanité des choses humaines. C'est là plus qu'une émotion individuelle: prenant un essor lyrique, la mélancolie personnelle du poëte met en relief et colore de grandes vérités sur le vide des joies de ce monde, vérités qui auront toujours le privilége d'émouvoir, surtout lorsqu'elles empruntent à la poésie les charmes d'une noble diction et de hardies métaphores. Le poëme des *Nuits* est vaste comme une épopée (IX chants) : aussi n'échappe-t-il point à une certaine monotonie. Un défaut plus grave, qu'un célèbre critique reproche avec raison à Young, c'est une tendance à l'afféterie; mais, en dernière analyse, on ne peut disconvenir que les *Nuits* produisent une impression forte, morale et poétique.

Young écrivit encore à un âge fort avancé des poëmes et des odes, qui n'ont point obtenu le suffrage de la postérité. Il mourut en 1765, à l'âge de 84 ans. Ses œuvres ont été trad. en franç. par Letourneur, Paris, 1796, 6 vol. in-18. L. S.

YOUNG (Arthur), agronome célèbre, était né à Londres en 1741. Dès l'âge de 17 ans, il se fit remarquer comme écrivain politique; mais abandonnant bientôt cette carrière, il prit à ferme une terre et s'occupa exclusivement dès lors d'économie domestique. Plusieurs voyages qu'il fit dans un but agronomique non-seulement en Angleterre, mais en France, en Italie et en Espagne, lui permirent de recueillir une foule d'observations utiles dont il voulut faire jouir ses compatriotes. Il publia successivement les *Annales d'agriculture* (Lond., 1784-1804, 40 vol.), ouvrage important qui contribua beaucoup aux progrès de l'agriculture en Angleterre; le *Guide du fermier* (Lond., 1779, 2 vol.), et des relations de ses *Voyages agronomiques* dans le sud de l'Angleterre (2e éd., Lond., 1769), dans le nord de l'Angleterre (1770, 4 vol.), dans l'est de l'Angleterre (1770, 4 vol.), en Irlande (1780, 2 vol.), en France, en Espagne et en Italie (1791, 2 vol. in-4°). La plupart de ces ouvrages, et notamment le *Voyage en France* (Paris, 1793, 3 vol. in-8°), ont été traduits en français. La Société d'agriculture, fondée en 1793, choisit Arthur Young pour son secrétaire. Il mourut à Londres en 1820. *C. L.*

YOUNG (Thomas), médecin anglais, à la fois mathématicien, naturaliste, philologue et antiquaire, né à Milverton dans le Somersetshire, le 13 juin 1773, est célèbre par ses recherches sur les antiquités égyptiennes. Une bible hébraïque qu'il trouva dans le collége de Compton, où il faisait ses études, lui inspira le goût de la philologie. A partir de 1791, il publia dans divers recueils périodiques des articles de critique, de chimie, de botanique et d'entomologie. En 1792, il commença à Londres ses études de médecine qu'il alla continuer à Édimbourg en 1794. L'année suivante, il partit pour Gœttingue et y prit ses degrés. De retour dans sa patrie, il fut nommé membre d'un des colléges de Cambridge; mais un héritage l'ayant mis à même de vivre indépendant, il se rendit à Londres, où il accepta une chaire de professeur des sciences naturelles à l'Institut royal, et publia de nombreux ouvrages sur la physique et les mathématiques. En 1804, il donna sa démission pour se livrer tout entier à la médecine, sans négliger toutefois ses travaux scientifiques. Parmi ses écrits les plus estimables, nous citerons le *Syllabus of a course of a natural and experimental philosophy* (Lond., 1802), où il donne une explication mathématique des phénomènes principaux de la vision et où il expose la loi de l'interférence de la lumière. Dans les sciences naturelles, son principal ouvrage est *A course of lectures on natural philosophy and the mechanical arts* (Lond., 1807, 2 vol. in-4°). Son *Elementary illustration of the celestial Mechanics of Laplace* (Lond., 1821) contient un grand nombre d'observations qui lui sont propres. Ce fut lui qui, de 1819 à 1829, fut chargé de la publication du *Nautical almanac*. Peut-être dut-il au *Mithridate* d'Adelung, dont il rendit compte dans le

Quaterly review, la première idée de se livrer à des recherches sur l'écriture et la langue de l'ancienne Égypte. L'étude de quelques papyrus qu'il reçut en 1814 de Boughton, et de l'inscription de Rosette, le conduisit à des inductions qu'il exposa dans ses *Remarks on egyptian papyri and on the inscription of Rosetta*, insérées dans le t. XVIII de l'*Archæologia* (*voy.* HIÉROGLYPHES). Il s'occupait avec ardeur de ces intéressantes recherches, lorsque, sentant ses forces s'affaiblir, il résolut d'aller passer l'été à Genève. A son retour en Angleterre, de nouveaux travaux achevèrent de l'épuiser; il mourut le 10 mai 1829. *C. L.*

YPRÉAU, *voy.* PEUPLIER.

YPSILANTI (PRINCES), *voy.* HYPSILANTIS.

YRIARTE (JUAN DE), bibliographe distingué, né en 1702 dans l'île de Ténériffe, fut envoyé de bonne heure à Paris et fit ses études au collége Louis-le-Grand. Après huit années de séjour en France, il partit pour Londres, d'où il ne tarda pas à retourner dans sa patrie. Désireux d'étudier le droit dans une université espagnole, il se rendit à Madrid, en 1724; mais il ne put vaincre le penchant qui l'entraînait vers la philologie et la bibliographie. Nommé secrétaire de la bibliothèque royale, il se livra avec ardeur à l'étude des manuscrits grecs qu'elle renfermait, et en publia un catalogue raisonné (t. I^er^, Madr., 1769, in-fol.), accompagné de dissertations. Plus tard, il donna de semblables catalogues des ouvrages de géographie, de chronologie et de mathématiques conservés dans la même bibliothèque, et fit imprimer de nombreuses rectifications et additions aux écrits d'Antonio sur les auteurs espagnols. Nommé membre de l'Académie en 1742, il prit une part active à tous ses travaux. Il était en même temps un des collaborateurs les plus zélés du *Diario de los literatos*. Sa grammaire latine, à laquelle il travailla 40 ans, a été publiée par son neveu (Madr., 1771, in-8°, et Paris, 1835, in-12), à qui nous devons aussi l'édition de ses *Obras sueltas* (1774, 2 vol. in-4°), dont la partie la plus intéressante est un recueil de 15,000 proverbes espagnols. Juan de Yriarte mourut à Madrid le 23 août de l'année 1771.

THOMAS de Yriarte, neveu du précédent, né en 1752 ou en 1750 à Orotava, dans l'île de Ténériffe, est un des meilleurs poëtes espagnols de ces derniers temps. Il débuta, en 1770, par une comédie, *Hacer que hacemos*, qu'il fit suivre de la traduction en espagnol de plusieurs pièces françaises et de quelques drames; mais ces premiers essais sont depuis longtemps oubliés. Ce sont les fables d'Yriarte qui ont fondé sa réputation. Avant qu'elles vissent le jour, il publia encore un poëme didactique en V chants, *La musica* (Madr., 1779; trad. fr. par Grainville, Paris, 1800, in-12), auquel une connaissance profonde de la musique, une bonne disposition du sujet et un charmant style assurèrent une grande vogue. Dans les *Fabulas literarias* (Madr., 1782, in-4°; Lond., 1809, in-12; trad. fr., en prose, par Lhomandie, Paris, 1804, in-12; en vers, par Brunet, 1838, in-18), Yriarte attaqua, sous le voile de l'allégorie, beaucoup d'opinions littéraires qu'il regardait comme erronées. Ces fables sont froides, sans naïveté, sans finesse; cependant la légèreté du style et l'emploi élégant de toute espèce de rhythmes les rendent agréables à la lecture. Yriarte publia lui-même à Madrid, en 6 vol., une collect. de ses œuvres en vers et en prose (nouv. éd., 1805, 8 vol.). Peu de temps après, il fit imprimer une comédie, *La señorita mal criada*, où, comme dans une autre, *El señorito mimado*, il se fit une loi d'observer les trois unités, mais qui, du reste, n'offre aucun mérite particulier. Thomas de Yriarte mourut en 1794. *C. L.*

Ce fut un autre Espagnol de ce nom, don DOMINGO de Yriarte, mort en 1795, qui signa la même année, avec Barthélemy, la paix de Bâle (*voy.*) entre le roi d'Espagne et la République française. S.

YUCATAN (CANAL DE), *voy.* AMÉRIQUE, T. I^er^, p. 587, et MEXIQUE.

YVERDUN, *voy.* VAUD (*canton de*) et PESTALOZZI.

YVETOT (ROI D'). La seigneurie d'Yvetot, en Normandie (pays de Caux), était pendant un temps franche de toutes redevances et hommages, et le sire prenait le titre de roi (XIV^e^, XV^e^ siècle) : le roi de France lui donnait communément

celui de prince. On a beaucoup écrit sur cette royauté en miniature; au sujet de laquelle des doutes nombreux ont été élevés. Ce qui est certain, c'est que le seigneur d'Yvetot jouissait de différents priviléges. On sait que Béranger (*voy.*), dans la première chanson de son recueil, fait du roi d'Yvetot le modèle des potentats, bon petit roi peu connu dans l'histoire, mais plus heureux qu'aucun monarque, ayant pris le plaisir pour code.

Z.

Z.

Z, la vingt-cinquième et dernière lettre, la dix-neuvième consonne de notre alphabet, où elle s'appelle *zède* ou *zé*. C'est une articulation sifflante et dentale comme l'*s*, mais beaucoup plus douce et se formant plus au fond du palais pour aboutir aux dents. Nous parlons de l'*s* forte, au commencement d'un mot ou en tête d'une syllabe après une consonne; car l'*s* douce (*voy.* S) n'est autre chose en français que le *z* même : en effet, *oiseau*, *maison*, *mes amis*, se prononcent *oizeau*, *maizon*, *mez-amis*. Ce n'est guère que dans notre langue qu'il est possible de confondre ces deux lettres, *s* et *z* : dans la plupart des autres, au lieu d'être une articulation sifflante, douce et faible, le *z* est, au contraire, une articulation plus forte que l'*s* dure. Il en était sans doute de même en hébreu, où le ץ doit se prononcer conformément à l'orthographe suivante de son nom : *tsadé*. Il en est à peu près de même en grec du ζ (*zéta*, pron. *tséta*) qui était une lettre double, tantôt δς et tantôt ςδ. « Notre langue et l'anglaise, est-il dit dans l'Encyclopédie Diderot, sont les seules où la lettre *z* soit une consonne simple. Elle était double en grec, où elle valait *ds*. C'était la même chose en latin, selon le témoignage de Victorin (*De litterâ*) : *Z apud nos loco duarum consonantium fungitur* ds; et selon Priscien (l. I), elle était équivalente à *ss* : d'où vient que toute voyelle est longue avant *z* en latin. En allemand et en espagnol, le *z* vaut notre *ts;* en italien, il vaut quelquefois notre *ts* et quelquefois notre *dz*. » Ajoutons ici quelques observations. Comme l'*x* et l'*y*, les Romains ont adopté tard le *z* qui n'existait pas dans le plus ancien alphabet des Grecs. En ce qui concerne l'allemand, le ʒ est toujours dur dans cette langue, sans exception : *zart*, tendre, se prononce *tsarth* et *Zoll*, *tsoll;* le mot *Zollverein* (*voy.*) se prononce en allemand *tsoll-fèraïn*. On renforce encore le *z*, en le faisant précéder du *t*, de telle sorte que la terminaison de *Witz*, *Schatz*, serait encore plus dure, s'il était possible, que celle de *Scherz*, *Holz*, etc. Au fait, en allemand, ce *t* est inutile, et *Schwyz*, *Schwarzenberg* se prononcent absolument comme si l'on écrivait *Schwytz*, *Schwartzenberg*, orthographe que nous avons adoptée en français pour marquer qu'il ne s'agit pas de notre *z* doux. L'orthographe *tzar*, au lieu de *czar*, serait fautive, l'une comme l'autre : il faut prononcer *tsar*, et les Allemands, dans leur langue, doivent écrire *Zar*. Les Hollandais, quoique de la famille germanique, ont le *z* doux. Pour les Slaves, cette lettre, toujours douce, est tantôt notre *z* et tantôt notre *j*. En russe, elle a une forme particulière et s'appelle *zé* comme en français; le *tsé*, qui est le ʒ allemand, a une autre forme : c'est lui, et non la lettre douce, qui figure dans le nom qu'on écrit *Woronzow* ou *Worontzoff*, mais qu'il faudrait écrire *Vorontsof* suivant la prononciation. Le russe est le seul alphabet européen où les deux valeurs différentes soient nettement distinguées par deux signes différents; seulement, dans d'autres alphabets, cette différence s'exprime par *s* et *z*. En polonais, on accumule les consonnes, mais *sz* devient *ch* (dans *chat*), *cz* se prononce *tch* (dans *tchinn*), etc.

Comme lettre numérale, chez les Romains, Z signifiait 2,000, et 2 millions quand il était surmonté d'un petit trait horizontal. En France, les pièces de monnaie frappées à Grenoble portaient autrefois la même lettre.

Dans l'alphabet grec et dans le gothique, le Z figurait parmi les premières lettres; dans l'alphabet russe, le *zé* est une des premières, et le *tsé* l'une des dernières. L'alphabet des langues romanes, et de la plupart des langues germaniques, finit par le Z. Ainsi, ces mots : Je suis l'A et l'O, doivent se traduire en français : Je suis l'A et le Z, le commencement et la fin.

La fin, nous aussi la lettre Z nous y

conduit ; et si la même plume qui, en tête du tome Ier, nota les caractères particuliers de l'A, trace aujourd'hui, après tant d'années, en terminant le tome XXIIe, ces lignes d'introduction à Z; si le même homme a pu commencer et mener à fin cette publication; si, sur plus de 1,100 feuilles, aucune n'a été tirée sans être signée de sa main, c'est un bienfait de la Providence qui, sans doute, importe peu à nos lecteurs (car de plus forts auraient sans doute fait mieux que lui), mais dont lui-même est profondément reconnaissant, et dont il ne cessera de rendre grâces à l'Auteur de toutes choses. J. H. S.

ZABIENS, *voy.* Chrétiens de S. Jean et Nazaréens.

ZABULON, *voy.* Tribus (*les douze*).

ZACHARIE, l'avant-dernier des petits prophètes, auteur d'un livre biblique divisé en 14 chapitres. On ne connaît ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. Voyant le sort du peuple juif prêt à s'améliorer, Zacharie l'exhorte à s'occuper de son perfectionnement moral, et à ne rien négliger pour rendre possible la reconstruction du templé de Jérusalem. X.

ZACHARIE (saint), prêtre juif, père de S. Jean-Baptiste, *voy.* ce nom.

ZACHARIE, pape, de 741 à 752, *voy.* Papauté, T. XIX, p. 177.

ZÆHRINGUE (maison de). L'ancien duché de Zæhringen avait pris son nom d'un village des environs de Fribourg en Brisgau, où l'on voit encore les ruines du château de même nom bâti par Berthold et qui fut le berceau des margraves de Bade, ainsi que nous l'avons dit à ce mot, T. II, p. 678. Là aussi on trouvera l'histoire de cette illustre maison, aujourd'hui grand-ducale, après avoir porté pendant quelque temps le chapeau d'électeur, ainsi que de ses deux branches, *Bade-Bade* et *Bade-Durlach*. Pour la branche actuelle, *voy.* Hochberg.

Le 26 déc. 1812, le grand-duc Charles a fondé un nouvel ordre auquel il a donné le nom du *Lion de Zæhringue*. La décoration présente les armes de cette maison, un lion et les ruines du vieux château de Zæhringen. X.

ZALEUCUS, législateur de la république de Locres (*voy.* T. XVI, p. 651), dans la Grande-Grèce (*voy.*), vécut, selon quelques auteurs, dans le viie siècle av. J.-C.; d'autres en font un disciple de Pythagore, qui a vécu au vie. On ne possède sur la vie et la législation de Zaleucus que quelques données éparses dans les anciens écrivains. Ses lois paraissent avoir été très sévères. Pour combattre le luxe, il ordonna que les filles de joie seules pourraient porter de l'or et des bijoux. L'adultère était puni de la perte de la vue. On raconte que son propre fils s'étant rendu coupable de ce crime, Zaleucus résista à toutes les instances des Locriens qui le suppliaient de lui pardonner, et que cependant pour allier l'indulgence que lui commandait l'amour paternel avec la sévérité que lui prescrivait la loi, il se fit crever un œil à lui-même et en fit crever un à son fils. Cette inflexible rigueur bannit pour longtemps l'adultère de Locres. Afin de prévenir des changements funestes dans la législation qu'il avait promulguée, il ordonna que quiconque proposerait une nouvelle loi se rendrait, la corde au cou, dans l'assemblée du peuple, et serait étranglé sur-le-champ, si sa proposition était jugée moins bonne que la loi qu'il voulait modifier. *C. L.*

ZAMA (bataille de), l'an 202 av. J.-C., *voy.* Annibal, Scipion et Bataille, T. III, p. 145. Zama était une place forte de la Numidie, à cinq journées de marche de Carthage.

ZAMPIERI, *voy.* Dominiquin (*le*).

ZANGUEBAR, côte de l'Afrique orientale, qui s'étend du cap Delgado à la Pointe-Basse, dans une longueur d'environ 350 lieues, baignée par la mer des Indes. Les Portugais y possèdent, sous le nom de royaume de Melinde, dont le chef-lieu du même nom a un port de commerce, les débris d'un état jadis puissant. Il y existe en outre plusieurs petits états indépendants, entre autres le royaume de Mombaza. X.

ZANTE, l'une des îles Ioniennes (*voy.*), a 4 milles carrés géogr. de superficie et une population de plus de 40,000 âmes. Elle forme une vaste plaine interrompue seulement à l'ouest par une chaîne de collines et à l'est par le mont Scopo. Elle

n'est arrosée que par un ruisseau et manque d'eau potable. Tout y annonce l'action de feux souterrains; les tremblements de terre n'y sont pas rares. Près de Chieri, à 2 milles de la capitale, on voit en trois ou quatre endroits, au milieu d'un marécage, comme de petits étangs formés par des sources de bitume dont parle déjà Hérodote. On en récolte annuellement plus de 100 tonnes. Zante produit de bon vin, d'excellente huile, des raisins de Corinthe, des oranges, des citrons qui s'exportent en grande quantité. Les habitants filent et tissent le coton, et distillent beaucoup de liqueurs.

La capitale, Zante, est située au pied d'une montagne fortifiée par les Vénitiens. Elle possède un port sûr, deux quarantaines, et compte 20,000 habitants. Bâtie à la mode italienne, elle a des rues étroites, et des maisons de quatre à cinq étages. Parmi ses édifices, on cite le palais épiscopal et l'église de Saint-Denis.

Dans l'antiquité, cette île portait le nom de *Zacynthus*. Après avoir été possédée successivement par les Grecs, les Romains et les Napolitains, elle passa, à la fin du XIV^e^ siècle, sous la domination des Vénitiens. Les Français s'en emparèrent en 1797; mais elle leur fut enlevée, deux années après, par les Russes. Elle est maintenant, comme toute la république des Sept-Iles, sous la protection des Anglais. *C. L.*

ZAPOLIYA (JEAN), roi de Hongrie, fils d'Étienne Zapoliya, magnat du royaume et l'un des principaux généraux de Matthias Corvin, *voy.* AUTRICHE, T. II, p. 585; HONGRIE, T. XIV, p. 207; OTHOMAN (*empire*), T. XIX, p. 48, et TRANSYLVANIE.

ZAPOROGUES, *voy.* KOSAQUES.

ZARA, *voy.* DALMATIE.

ZARLINO (JOSEPH), maître de chapelle de l'église Saint-Marc, à Venise, l'un des plus célèbres écrivains sur la théorie de la musique, était né en 1519, à Chioggia, et mourut le 14 févr. 1599. *Voy.* MUSIQUE, T. XVIII, p. 306.

ZÈBRE (*equus zebra*), espèce du genre cheval, voisin de l'âne, dont il a à peu près la taille et les formes, mais dont il diffère par son pelage rayé symétriquement de bandes brunes, s'étendant transversalement sur un fond d'un blanc jaunâtre. Cet animal, connu des anciens, qui le désignaient sous le nom d'*hippo-tigre* (cheval-tigre), habite en troupes nombreuses les parties montagneuses de l'Afrique méridionale. Méfiant et farouche, sachant se défendre contre des animaux plus forts que lui par de vigoureuses ruades, on ne l'apprivoise que difficilement en le prenant très jeune: aussi n'a-t-il été nulle part réduit en domesticité. Ses mœurs sont celles du cheval sauvage. *Voy.* CHEVAL. C. S-TE.

ZEGRIS, *voy.* ABENCÉRAGES et GRENADE, T. XIII, p. 127.

ZEIRIDES, dynastie arabe, *voy.* KHALIFAT, FATIMIDES, T. X, p. 534, et TUNIS.

ZÉLANDE, une des sept provinces unies de l'ancienne Hollande, *voy.* PAYS-BAS.

ZÉLANDE (NOUVELLE-), nom commun à deux grandes îles de l'Océanie (*voy.*), situées au sud-est de la Nouvelle-Hollande, et séparées entre elles par le détroit de Cook. L'île septentrionale est appelée *Eaheinomauvi*, l'île méridionale *Tavaï Pounamou;* leur superficie totale a été évaluée à environ 4,200 mill. carr. géogr., ce qui serait au delà des $\frac{3}{5}$ de celle de la France. Le climat est semblable à celui de notre patrie, dont la Nouvelle-Zélande forme presque la région antipode. Les deux îles sont traversées par une longue chaîne de montagnes assez élevées, dont le sommet culminant, le Pic Egmont, dans l'île septentrionale, paraît avoir 2,240^m^ de hauteur (Balbi). Cette île a un sol généralement plus fertile et un aspect physique plus agréable que l'autre, qui est plus sauvage et plus mal peuplée, quoique supérieure en étendue. Les côtes offrent beaucoup de baies et de ports commodes, où les bâtiments trouvent un abri sûr contre les dangers de la mer, très souvent mauvaise dans ces parages. Un phénomène particulier à la Nouvelle-Zélande, c'est la couleur verdâtre dont les nuages s'y colorent souvent. Lors de la découverte de ces îles, on n'y rencontra pas d'autres quadrupèdes qu'un chien muet, plus velu que nos chiens d'Europe, et une petite es-

pèce de rat ; mais les oiseaux de terre et de mer, les crustacés et les monstres marins sur le rivage, les poissons et les cétacés dans les mers environnantes présentent des espèces aussi nombreuses que variées. Aujourd'hui presque tous nos animaux domestiques se sont acclimatés dans la Nouvelle-Zélande, et la majeure partie de nos cultures y prospèrent. Dans la végétation indigène, Forster avait déjà signalé 250 plantes nouvelles. Parmi les productions de ce règne, il faut distinguer, comme une des plus utiles, le lin de la Nouvelle-Zélande, qui surpasse en force le lin ordinaire, et le chanvre. Enfin, on admire dans les montagnes des pins gigantesques, dont les premières branches ne sont pas, dit-on, à moins de 100 pieds de la terre. Le règne minéral fournit du marbre, du granit, des pierres à feu, de l'agate, de l'ocre et le jade dont les naturels fabriquent leurs armes. Les insulaires, de race malaie (*voy.*), sont grands et robustes ; leur teint est brunâtre et leurs traits ne manquent pas d'expression. Les deux sexes ont la manie du tatouage, que les hommes pratiquent de manière à se donner un aspect effrayant. Ils sont belliqueux, féroces et même anthropophages; c'est à la fois par vengeance et par superstition qu'ils dévorent leurs ennemis. Leurs villages sont entourés de fossés et de palissades ; ils manient très adroitement leurs armes et leurs outils grossiers, et montrent beaucoup d'intelligence dans l'agriculture, la pêche, la navigation, la construction de leurs pirogues et la fabrication des étoffes qui sont à leur usage. Leur idiome est très sonore; tous les mots s'y terminent par des voyelles (*voy.* T.XVI, p.576). Les Nouveaux-Zélandais, comme tous les Océaniens, reconnaissent une trinité. Ils nomment leurs dieux *Atoua*, *Akoua*, et pensent que les âmes des justes sont les bons génies (*Eatouas*), que les méchants ne deviennent point meilleurs dans un autre monde, mais qu'ils sont investis du pouvoir de pousser l'homme au mal. L'organisation sociale de ces insulaires est supérieure à celle de la plupart des autres peuplades océaniennes, qu'ils n'égalent cependant pas toutes en civilisation. Ils ont des prêtres et vivent, divisés en tribus, sous un grand nombre de chefs. Les missions protestantes, établies dans le pays depuis 1814, et quelques missionnaires catholiques ont déjà fait, parmi les naturels, de nombreuses conversions. Ces paisibles conquêtes ont favorisé et déterminé la création de plusieurs colonies agricoles et commerciales, dont les principales doivent leur origine à la Compagnie territoriale de la Nouvelle-Zélande, qui commença ses opérations en 1838. On amena, par la voie des négociations, les chefs des tribus indigènes à reconnaître la souveraineté de la reine d'Angleterre, qui établit alors dans ces îles un gouverneur entièrement indépendant de celui de Sidney, dans la Nouvelle-Galles du Sud. Malgré les débats survenus entre ce fonctionnaire et la Compagnie, la colonisation fait des progrès incessants dans la Nouvelle-Zélande.

Dans l'île septentrionale, *Auckland*, sur le port Waïtemata, au fond du golfe Chouraki, est le chef-lieu des établissements anglais, la résidence du gouverneur et le siége d'un évêque anglican. A l'entrée orientale du détroit de Cook, la Compagnie a fondé Port-Wellington. Cette ville, qui rivalise avec la précédente, comptait dès 1842 5,500 habitants, y compris ceux de la banlieue; son beau port, son excellente position et la fertilité de son territoire lui promettent un brillant avenir. Nelson renfermait à la même époque 2,500 hab. L'importante bourgade de Kororakeka est la résidence des missionnaires catholiques et du vicaire apostolique. Enfin, aux environs de la baie des Iles se trouve une vaste terre dont le baron Thierry avait fait l'acquisition en 1820, et sur laquelle ce spéculateur aventureux se proposait de fonder une colonie.

Dans l'île méridionale, où l'on remarque l'entrée de la Reine-Charlotte, la baie Tasman et le port Macquarié, se trouve aussi la presqu'île de Banks avec le beau port d'Akaroa. C'était la station ordinaire des navires de guerre que la France entretient dans ces mers lointaines pour protéger ses baleiniers. Des Français avaient même, dans ces dernières années, conçu le projet de fonder

un établissement sur ce point; mais le gouvernement anglais les prévint en prenant également possession de ce district.

Dans le voisinage de Tavaï-Pounamou est située l'île Stewart qui en forme une dépendance.

On sait que le Hollandais Abel Tasman (*voy.*) fut le premier navigateur qui découvrit la Nouvelle-Zélande, en 1642; mais il n'en aperçut que la côte orientale et ne put y aborder. Le nom de Tasmanie, par lequel on a récemment proposé de désigner le groupe entier avec ses dépendances, rappelle cette découverte. La reconnaissance et l'exploration de ces îles ne furent entreprises qu'au siècle suivant par Cook (*voy.*), qui les visita dans ses trois voyages autour du monde. Après lui, Vancouver, Flinders, d'Entrecasteaux continuèrent ces investigations. — Les descriptions les plus intéressantes et les plus détaillées concernant la Nouvelle-Zélande sont dues aux Anglais Liddiard, Cruise et Earle, mais surtout au brave Dumont d'Urville (*voy.*) qui a inséré la sienne dans sa publication du voyage de la corvette *l'Astrolabe*. CH. V.

ZEMENDAR, *voy.* INDE, T. XIV, p. 592.

ZEMLIA (NOVAÏA-), ou NOUVELLE-ZEMBLE, vaste pays de 2,000 milles carr. géogr. de superficie, consistant en deux îles séparées par le détroit russe de Matotchnoï et appartenant au gouvernement d'Arkhangel. Ces deux îles sont d'inégale grandeur; la plus considérable est celle du sud. Selon l'amiral Lütke, l'extrémité septentrionale se trouve sous le 60° 25′ de long. or., et sous le 76° 34′ de lat. N. Au sud de Novaïa-Zemlia sont situées les îles de Vaïgatch, séparées du continent par le détroit de même nom. Cet archipel est presque toute l'année couvert de neige et de glaces, et plongé, depuis le 15 oct. jusqu'à la fin de février, dans une nuit que dissipent cependant fréquemment des aurores boréales. La côte septentrionale est hérissée de très hautes montagnes. En été, ces tristes parages sont visités par des chasseurs et des pêcheurs qu'y attire un grand nombre de cygnes, d'oies, de poissons, de loups, de rennes, d'ours blancs, d'isatis et de phoques. En 1807, le comte Roumantsof y envoya, sur la foi d'une tradition, des ouvriers pour exploiter les riches mines d'argent qui devaient s'y trouver; mais on n'en aperçut pas la moindre trace. Le gouvernement russe a fait explorer de nouveau ces îles, de 1819 à 1822, et M. de Bær les a encore visitées depuis. *C. L.*

ZEND (LANGUE), *voy.* PERSANES (*lang. et litt.*) et LINGUISTIQUE.

ZEND-AVESTA, *voy.* PERSANES (*lang. et litt.*) et ZOROASTRE.

ZENDIDES, famille de Kerim-Khan, *voy.* PERSE, T. XIX, p. 446, et FARSISTAN.

ZENGHI, ZENGHIDES, *voy.* NOUR-EDDYN et ALEP.

ZÉNITH et **NADIR**. Ces mots, empruntés de l'arabe, servent à désigner, en astronomie, deux points de la sphère céleste diamétralement opposés et situés aux deux extrémités d'une verticale passant à peu près par le centre de la terre et le lieu que chacun habite. Le zénith est celui de ces points qui se trouve au-dessus de notre tête; le nadir est celui qui correspond à la direction de nos pieds. Ces deux points sont donc en quelque sorte les pôles de la sphère rapportés à l'horizon. Comme ce cercle, le zénith et le nadir changent pour nous à chaque pas que nous faisons. Z.

ZÉNOBIE (SEPTIMIE), la célèbre reine de Palmyre (*voy.*), s'illustra par son héroïsme, par son amour des lettres et par des talents politiques qui l'élevèrent au-dessus de la plupart des rois, ses contemporains. De même que son époux, elle était issue d'une famille de princes arabes. Au milieu de l'anarchie qui déchirait l'empire Romain vers la seconde moitié du IIIe siècle après J.-C., Odenath était parvenu à fonder une domination dans la Palmyrène (Syrie). Lorsqu'il eut péri assassiné, l'an 267, sa veuve prit, au nom de ses fils, les rênes du gouvernement, qu'elle tint avec non moins de gloire que de bonheur. La faiblesse des empereurs, auxquels les déportements d'une vile soldatesque ne laissaient alors à Rome qu'un pouvoir éphémère et dérisoire, devait les faire mépriser de cette princesse, à l'âme fière et courageuse, qui s'affranchit entièrement de leur autorité,

agrandit rapidement sa puissance par des conquêtes et s'arrogea le titre superbe de reine de l'Orient. Elle poursuivit le cours de ses triomphes jusqu'à l'avénement d'un maître plus ferme et plus énergique au trône des Césars. Tous les efforts d'Aurélien (*voy.*) tendirent, dès les commencements de son règne, à rétablir l'ordre et l'unité dans l'empire. Il réussit à battre l'armée de Zénobie, malgré la résistance la plus opiniâtre, et mit ensuite le siége devant la florissante ville de Palmyre, où s'était enfermée cette princesse. Tout espoir de succès était perdu pour elle. Aurélien lui écrivit de sa main pour lui promettre la vie sauve, si elle consentait à se rendre. Mais la reine, s'indignant de cette proposition, répondit à l'empereur qu'il lui resterait toujours assez de courage pour mourir comme Cléopâtre.

Ce refus provoqua un nouvel assaut auquel Palmyre succomba en 273. Zénobie tomba au pouvoir du vainqueur, qui l'emmena avec lui à Rome pour orner son triomphe. Elle parut dans le cortége magnifiquement vêtue, couverte de pierreries et attachée à des chaînes d'or dont le poids était supporté par les gens de sa suite. Son port majestueux, ses yeux noirs et pleins de feu et la noblesse qui éclatait dans toute sa personne, excitèrent vivement l'intérêt des Romains. L'empereur lui assigna, près de Tibur, des domaines considérables qui la mirent en état de vivre d'une manière conforme à son rang. Ses filles trouvèrent à Rome les partis les plus avantageux, et son fils Vaballath fut investi d'une pètite principauté en Arménie. *C. L.*

ZÉNON, nom fort commun dans l'antiquité grecque, mais qui a été particulièrement illustré par deux philosophes dont nous allons nous occuper, en renvoyant à l'art. Byzantin (T. IV, p. 386) pour l'empereur Zénon, successeur de Léon II, et qui, repoussé du trône par d'autres prétendants, y fut rétabli avec le secours de Théodoric-le-Grand. Il régna sans gloire de 477 à 491. Pour son fameux édit, *voy.* Hénotique.

Zénon d'Élée, ainsi surnommé parce qu'il était originaire d'Élée, colonie grecque de l'Asie-Mineure, florissait vers l'an 500 av. J.-C. et fut le génie le plus remarquable de l'école éléatique (*voy.*), dont son maître Xénophane avait été le fondateur. On lui attribue, sinon l'invention, du moins les premiers perfectionnements des règles de la dialectique, qu'il appliqua avec une grande sagacité à la défense de son système. Aucun de ses écrits n'est parvenu jusqu'à nous; cependant quelques écrivains postérieurs, au nombre desquels il faut particulièrement citer Aristote, nous ont conservé des fragments de sa doctrine. Ses syllogismes surtout étaient célèbres dans l'antiquité. On nous le représente d'ailleurs comme un homme d'un caractère noble, plein d'énergie et de patriotisme. Ayant échoué dans sa tentative de délivrer la ville d'Élée, sa patrie, de l'oppression du tyran Néarque, Zénon subit héroïquement les tortures les plus cruelles, et finit par se couper la langue avec les dents pour se mettre dans l'impossibilité de révéler le secret du complot et les noms des autres conjurés. Suivant la tradition, ses tourments se seraient terminés par un affreux supplice : il aurait été broyé vivant dans un mortier.

Zénon de Citium, fondateur de l'école stoïcienne (*voy.*), né à Citium, dans l'île de Chypre, fut le contemporain d'Épicure et vécut de l'an 340 jusque vers 260 av. J.-C. Son père, riche négociant, ayant rapporté de ses fréquents voyages à Athènes les livres les plus récents des philosophes qui enseignaient dans cette ville, le jeune Zénon prit goût à la lecture de ces écrits. Le désir d'achever son instruction dans le commerce des maîtres, ou peut-être aussi des revers de fortune, le décidèrent à se rendre à Athènes, où il se voua entièrement à la philosophie. Il suivit très assidûment les leçons du cynique Cratès et de l'académicien Xénocrate; mais comme aucun des systèmes qu'il étudiait ne le satisfaisait complétement, il en imagina un nouveau, espèce de cynisme modifié et ennobli, dans lequel il s'appliqua à éviter les défauts et les erreurs des systèmes antérieurs, tout en s'appropriant ce qu'ils renfermaient à ses yeux de vérités bonnes et utiles. Ses disciples furent appelés *stoïciens* à cause du Pœcile ou Portique (en grec στοὰ) sous lequel il enseignait.

Nous avons déjà dit quelques mots de

la philosophie stoïcienne aux art. Cléanthe et Chrysippe, les deux successeurs immédiats de Zénon, et à celui d'Épictète, qui en pratiqua les doctrines, de même que Sénèque et l'empereur Marc-Aurèle (*voy.* ces noms). Nous en rappellerons ici les idées fondamentales, mais en faisant remarquer qu'on ne peut pas toujours distinguer l'enseignement du maître d'avec celui de ses disciples et continuateurs.

Selon Zénon, la philosophie est la voie de la sagesse et un effort continu pour y arriver ; la sagesse, de son côté, est la science des choses divines et humaines ; et l'application de cette science à la vie, c'est la vertu. Celle-ci est le souverain bien ; il n'y a d'autre mal pour l'homme que le vice ; tout le reste est indifférent, agréable ou désagréable suivant les circonstances. La vertu est cet état, tout à fait indépendant de l'idée de rémunération, où l'homme est en harmonie avec lui-même ; elle suppose le calme intérieur, le silence des passions, un empire absolu de la raison sur toutes les affections charnelles, l'apathie en un mot, qui n'est pas une insensibilité stupide, mais une inviolabilité, pour ainsi dire, par laquelle l'homme est tout à fait hors de l'atteinte des impressions corporelles. *Abstine et contine*, telle était la maxime des stoïciens. Le sage seul est libre, disaient-ils ; il est seul riche, il est le vrai roi. Au reste, la philosophie de Zénon se divisait en logique, physique et éthique ; mais c'est à l'éthique que tout devait se rapporter. La logique a pour objet les aperceptions des sens : elle est purement expérimentale. La grammaire et la rhétorique en sont des parties. Son utilité est d'apprendre à distinguer le vrai du faux : certaines notions acquises et conformes aux objets matériels qu'elles représentent peuvent servir de *criterium*. Dans la physique du stoïcisme, la métaphysique était comprise : comme celle d'Héraclite (*voy.*), elle établissait un Logos, âme du monde, loi de l'univers, source de tous nos devoirs. Pour le stoïcien, deux principes présidaient à toute la création, la matière passive, incréée, éternelle, et l'intelligence active, qui est Dieu, vivifiant et gouvernant la matière, également incréée et éternelle, mais destinée à être purifiée par le feu périodiquement. Il ne rejetait pas cependant la pluralité des dieux, car il prêtait une nature divine aux corps célestes et aux forces gouvernant le monde. Mais au-dessus d'eux est l'intelligence universelle, dont la volonté fait loi, et qui est, par conséquent, la source de toute morale.

Zénon proclama sa doctrine à une époque où les principes faciles de l'école épicurienne avaient déjà tellement pris faveur, qu'on pouvait craindre qu'ils ne servissent à corrompre l'humanité plutôt qu'à l'améliorer. De nombreux antagonistes s'élevèrent contre lui ; cependant aucun d'eux n'osa jamais attaquer le philosophe dans son caractère personnel. En effet, Zénon ne se contentait pas de professer la sagesse en théorie, il la pratiqua aussi durant sa vie entière ; il ne s'agissait pas seulement pour lui de spéculations philosophiques, entreprises dans l'intérêt de la science, il s'attachait plus encore à l'intérêt moral, à celui de la dignité de l'homme. Aussi, voulant lui donner une preuve éclatante de la confiance que leur inspirait son intégrité, les Athéniens le prièrent de garder les clefs de leur ville. D'un autre côté, la considération dont Zénon jouissait auprès d'Antigone, roi de Macédoine, lui fournit mainte occasion d'être utile à ses concitoyens. C'est en partie en reconnaissance de ces services qu'ils lui érigèrent, après sa mort, un monument avec cette inscription : « Sa vie répondait entièrement à ses doctrines. » On prétend qu'à un âge très avancé il termina ses jours par le suicide, donnant ainsi un exemple pernicieux, mais conforme à ses doctrines, qui trouva plus tard des imitateurs parmi les stoïciens. *C. L.*

ZENTHA (bataille de), du 11 sept. 1697, *voy.* Eugène, Moustapha II et Othoman (*empire*), T. XIX, p. 50.

ZÉPHANYAH, *voy.* Sophonie.

ZÉPHIRE, fils d'Astrée et de l'Aurore, présidait au vent d'ouest, vent doux et tiède qui a lui-même reçu son nom (*zéphyr*). On donne quelquefois pour épouse à Zéphire l'une des Heures, et pour fils Carpon, le dieu des fruits ; plus généralement il est connu comme amant

chéri de Flore. On le représentait avec des ailes de papillon, tenant en main une corbeille pleine de fleurs. Pour se venger de Hyacinthe, qui lui avait préféré Apollon, il fit dévier le disque de ce dernier un jour que les deux amis jouaient sur les bords de l'Eurotas, de telle manière que, frappé d'un coup mortel, Hyacinthe expira sur-le-champ. X.

ZERBST, *voy.* ANHALT.

ZERDOUSCHT, *voy.* ZOROASTRE.

ZÉRO, *voy.* NUMÉRATION, CHIFFRE, etc.

ZEUXIS, peintre grec, *voy.* PARRHASIUS.

ZEYANIDES, *voy.* ALMOHADES.

ZIBELINE, *voy.* MARTE.

ZIGANI, *voy.* BOHÉMIENS.

ZIGZAG, *voy.* TRANCHÉE.

ZINC. Ce métal n'était pas connu des anciens dans son état de pureté; les Grecs et les Romains n'en ont fait aucune mention, quoiqu'ils aient préparé de très bonne heure le laiton (*voy.*), qui est un alliage composé de cuivre et de zinc. Les Grecs donnaient au minerai de zinc le nom de *cadmia;* la dénomination de *zinc* n'a été introduite par Paracelse qu'au commencement du XVI^e^ siècle. On désignait aussi ce métal sous les noms de *speltrum, speauter, étain des Indes.* Son exploitation en Chine paraît remonter à une époque fort ancienne, et c'est de ce pays que provenait celui qu'on employait en Europe à la fabrication du laiton. Les mines de zinc de l'Europe n'ont commencé à être exploitées que vers le milieu du siècle dernier.

Pendant longtemps on a méconnu les utiles propriétés du zinc, qu'on employait exclusivement à la fabrication du laiton : ce n'est guère que depuis une vingtaine d'années que ce métal est employé à l'état libre; il a pris rang désormais parmi les métaux les plus utiles, à côté du fer, du cuivre, du plomb et de l'étain. Les toitures en zinc remplacent aujourd'hui avec avantage les couvertures en plomb, dont le poids est beaucoup plus considérable, et les couvertures en cuivre, dont le prix est plus élevé; les conduites d'eau et les ustensiles en zinc offrent plus de durée que ces mêmes objets fabriqués avec la tôle de fer; au moyen d'une couche de zinc appliquée sur la surface de ce dernier métal, on obtient le *fer galvanisé*, qu'il serait plus exact d'appeler *fer zincé*. La résistance de cet alliage aux influences atmosphériques, qui détruisent rapidement les feuilles de fer et même celles de zinc, est aujourd'hui constatée par une assez longue expérience et par des témoignages irrécusables.

Le zinc est un métal blanc bleuâtre; sa couleur se rapproche de celle du plomb. Sa texture est lamelleuse et cristalline. Il offre, sous le rapport de la malléabilité, des particularités fort dignes d'intérêt; il est cassant ou malléable selon qu'il est soumis à des températures plus ou moins élevées, et qui sont néanmoins circonscrites dans des limites assez resserrées. A 15° et au-dessous de cette température, il est très cassant; il se gerce sous le marteau, il ne peut être laminé; de 60° à 150°, il devient malléable, ductile, susceptible d'être étendu sous la forme de feuilles minces ou étiré sous celle de fils d'un petit diamètre. Vers 200°, il redevient cassant et il peut alors être réduit en poudre, lorsqu'on vient à le frapper avec un pilon dans un mortier chaud. L'ignorance de ces caractères a nui pendant longtemps au développement que devait prendre l'emploi de ce métal, par suite des difficultés qu'on éprouvait à le travailler.

Le zinc fond à la température de 412°, d'après Daniell. A 500°, il brûle sous l'influence de l'oxygène atmosphérique, avec une flamme blanche d'un éclat éblouissant. La surface du bain métallique se recouvre bientôt d'une matière blanche, cotonneuse, très divisée, infusible; cette matière, qui se répand en même temps dans l'air sous la forme de flocons blancs et légers, est l'oxyde de zinc que les anciens chimistes désignaient sous les noms de *nihilum album*, de *lana philosophica*. Au rouge blanc, le zinc entre en vapeur et distille; il est du petit nombre des métaux qu'on peut préparer ou purifier par distillation.

Le zinc décompose l'eau à la chaleur rouge : il décompose également ce liquide, avec dégagement d'hydrogène, sous l'influence des acides; c'est toujours au moyen de l'action que le zinc exerce

sur l'eau, en présence de l'acide sulfurique, que l'hydrogène se prépare dans les laboratoires de chimie. Le zinc pur est plus lentement attaquable par les acides que le zinc du commerce, qui contient quelques millièmes de plomb, de fer et de carbone. Lorsque le zinc contient de l'arsenic, il est cassant : aussi convient-il de choisir toujours du zinc laminé en feuilles minces, quand il s'agit de préparer l'hydrogène qui intervient dans la recherche de l'arsenic par l'appareil de Marsh, dans les expertises médico-légales. Il faut, en outre, constater, par une opération faite *à blanc*, que ce zinc lui-même ne contient pas d'arsenic.

Le zinc n'a pas encore été rencontré dans la nature à l'état libre; les minerais de zinc qui sont exploités sont le sulfure de zinc ou *blende*, et une combinaison de carbonate et de silicate de zinc qu'on connait sous le nom de *calamine* (*voy.* ces mots). C'est en traitant ces minerais, préalablement grillés, par le charbon, qu'on obtient le zinc. Les principales exploitations, en Europe, sont dans la Silésie et à Moresnet, en Belgique, sur les frontières de la Prusse. Le zinc de la Vieille-Montagne, lequel provient du traitement de la calamine qui abonde dans cette localité, est généralement plus pur et plus estimé que celui de la Silésie. E. P.

ZINGARELLI (Nicolo), célèbre compositeur italien, né à Naples le 4 avril 1751. Il était déjà connu par plusieurs opéras joués avec succès sur les grands théâtres de l'Italie, lorsqu'en 1789 il vint à Paris et y fit représenter *Antigone*. A son retour dans sa patrie, Zingarelli consacra son remarquable talent à la musique sacrée, et à la mort de Guglielmi, en 1806, il fut nommé directeur de la chapelle du Vatican. En 1811, Napoléon le fit venir à Paris pour l'exécution d'un *Te Deum* au sujet de la naissance de son fils; mais, l'année suivante, il le renvoya à Rome avec le titre de directeur du Conservatoire. Bientôt après, Zingarelli fut appelé, par Murat, à Naples, en la même qualité. Il mourut dans cette dernière ville, le 5 mai 1837. Ses principaux opéras sont : *Roméo et Juliette, Pyrrhus, Artaxerce;* et ses meilleurs oratorios, *la Jérusalem délivrée* et *le Triomphe de David*. X.

ZINGARES, *voy.* Bohémiens.

ZINZENDORF (Nicolas-Louis, comte de), fils d'un ministre d'état saxon, était né à Dresde, le 26 mai 1700, et mourut à Herrnhut, le 9 mai 1760. On sait qu'il devint le fondateur de la communauté des frères Moraves. *Voy.* l'article.

ZIRCON, *voy.* Hyacinthe et Pierre.

ZISKA ou mieux Zizka (Jean) de Trocznow*. Ce terrible chef des Hussites (*voy.*) était né d'une famille de petits nobles de la Bohême, vers 1360, dans une ferme que ses parents possédaient à Trocznow, dans le cercle de Budweis. Sa mère accoucha de lui sous un chêne, en plein air. Dans son enfance, il perdit l'œil droit. Cependant, reçu page à la cour du roi Venceslas, il s'y éleva jusqu'à la dignité de chambellan. Ses dispositions naturelles paraissaient très remarquables; mais il était dès sa jeunesse d'une humeur sombre et farouche. Zizka fit ses premières armes avec une troupe de volontaires bohèmes et hongrois qui étaient allés secourir l'ordre Teutonique contre les Polonais et les Lithuaniens. Il assista, le 15 juill. 1410, au combat de Tanneberg, où les chevaliers, qui se croyaient déjà sûrs de la victoire, la virent soudain se changer pour eux en une grande défaite. De là, Zizka alla guerroyer avec les Hongrois contre les Turcs; puis il courut offrir ses services aux Anglais en France, et se trouva, en 1415, à la journée d'Azincourt.

De retour dans sa patrie, et à la cour de Venceslas, il fut un de ceux qui s'indignèrent le plus vivement de l'inique supplice des réformateurs Jean Huss et Jérôme de Prague, à Constance. Un malheur arrivé dans sa famille, et qui fit cruellement saigner son cœur, ajouta tellement à son exaspération, qu'à partir de ce jour il ne respira plus que la vengeance. Un moine déshonora la sœur chérie de Zizka, qui était religieuse, et l'abandonna ensuite à l'opprobre.

Venceslas lui-même, malgré la versa-

(*) On prononce, en bohème, *Jijeka de Trotchnaf.* S.

tilité de son esprit et la faiblesse de son caractère, se montrait par moments sensible à l'outrage sanglant fait par le concile à la nation bohême, dans la personne d'un de ses enfants les plus distingués, placé, sous le rapport littéraire comme sous le rapport religieux, à la tête du mouvement des esprits. Un jour, il arriva à l'empereur de donner à entendre à Zizka qu'il ne verrait pas de mauvais œil qu'on trouvât moyen de laver cette honte. Zizka parcourut aussitôt tout le pays, et ne revint dans la capitale qu'après s'être bien assuré des dispositions du peuple. Déjà Nicolas de Hussinecz s'était mis à la tête des nombreux partisans des doctrines de son ami Huss; et Venceslas, alarmé du progrès de l'agitation, pressait les bourgeois de Prague de rendre leurs armes, lorsque, dans la journée du 15 avril 1418, Zizka, se présente avec eux au château, dans un appareil tout militaire. « C'est ainsi, dit-il au roi, que nous entendons soutenir ta cause ! » Le désarmement n'eut pas lieu, et, dès ce moment, Zizka fut l'âme du parti hussite.

Dans une procession, le 30 juillet 1419, une pierre fut lancée contre le prêtre hussite. Aussitôt les sectaires, animés par Zizka, forcent l'hôtel de ville et précipitent 13 conseillers municipaux sur les piques de la populace. Venceslas mourut de l'effroi que lui causa cette émeute; son frère et son successeur, l'empereur Sigismond, hésitait à venir prendre les rênes du gouvernement en Bohême, et Zizka eut ainsi le temps de fortifier son parti. Il se retira d'abord de Prague sur Pilsen; mais les cruautés de Sigismond n'ayant fait qu'irriter de plus en plus les Hussites, ils prêtèrent le serment entre les mains de Zizka qu'ils ne reconnaîtraient jamais ce prince pour leur roi. Ils élevèrent des forteresses, et Zizka fit bâtir sur une montagne la ville de Tabor, d'après laquelle on les nomma souvent *Taborites*. Les travaux de fortification qu'il y entreprit font honneur à ses connaissances militaires. On lui attribue aussi l'invention des barricades de chariots, retranchement improvisé derrière lequel il mettait son infanterie à couvert du choc des ennemis. Il ne lui fallut que peu de temps pour transformer ces bandes mal armées et sans discipline en une armée formidable et qu'on regarda bientôt comme invincible. Quelques combats heureux servirent à lui procurer de meilleures armes et des chevaux pour se créer une cavalerie. Cependant la soif de la vengeance, plus encore que l'amour du butin, le poussait dans ses entreprises. Il exerça beaucoup de cruautés, tantôt pour augmenter la terreur qu'il inspirait, tantôt pour satisfaire les passions sauvages de ses cohortes fanatiques. Quand l'empereur Sigismond marcha sur Prague avec une puissante armée, Zizka, accouru à la défense de cette ville, se retrancha sur le mont Wittkow, et quoiqu'il n'eût avec lui que 4,000 hommes, il repoussa victorieusement, le 14 juillet 1420, les assauts réitérés d'une armée forte de 30,000. Les lieux qui furent le théâtre de cet exploit en ont conservé jusqu'à nos jours le nom de *montagne de Zizka*.

La pénurie d'argent dans laquelle l'Empereur ne cessait de se trouver frappa de stérilité tous les efforts qu'il déploya dans cette campagne. En 1421, Zizka se rendit maître du château de Prague, dont il emporta les quatre premiers canons apportés en Bohême depuis l'invention de la poudre. Bientôt l'usage du canon et des autres armes à feu, que, dans les commencements, les nobles seuls étaient à même de se procurer, devint commun dans l'armée des Hussites aussi bien que dans celle de leurs adversaires. Après la mort de Nicolas de Hussinecz, en 1421, Zizka resta le seul chef du parti; néanmoins il fit proposer la couronne de Bohême au roi de Pologne.

Prompt comme l'éclair dans ses marches, il prévenait partout ses ennemis. Au siége de Raby, un trait lui fit perdre l'œil qui lui restait. Complétement aveugle, il n'en continua pas moins d'assister aux combats, monté sur un char, de manière à être vu de tous ses soldats; et du haut de ce char il réglait la disposition de ses troupes, d'après la description qu'on lui faisait des localités. Il s'était formé une légion d'élite, dite des *Frères invincibles*, avec laquelle il décidait ordinairement de la victoire. Le 18 janvier 1422, il défit près de Brod-

Allemand une nouvelle armée envoyée contre lui par l'empereur Sigismond, et terrifia ensuite, par ses incursions, la Moravie et l'Autriche. Les bourgeois de Prague, ayant osé se montrer rebelles à son autorité, furent aussitôt châtiés par lui. Il ne lui arriva qu'une seule fois pendant toute sa vie, près de Kremsir, en Moravie, d'être battu en rase campagne. Sigismond finit par lui offrir le gouvernement de la Bohême, sous les conditions les plus avantageuses, s'il voulait se déclarer pour lui. Mais une maladie contagieuse atteignit Zizka pendant la durée des négociations, au moment où il assiégeait Przibislaw, place du cercle de Czaslaw, et l'enleva subitement le 12 oct. 1424. Furieux de cette perte irréparable, les Taborites emportèrent la ville d'assaut et la brûlèrent, après en avoir massacré tous les habitants.

Guerrier infatigable en dépit des progrès de l'âge et de la cécité, Zizka avait gagné 13 batailles et vaincu dans plus de cent combats. Il se considérait lui-même comme un instrument de la colère divine. Sans pitié pour les prêtres et pour les moines, qu'il faisait tous mourir sur le bûcher, il appelait, par une ironie qui fait frémir, leurs cris plaintifs et leurs gémissements les épithalames de sa sœur. On l'inhuma dans l'église de Czaslaw, et on suspendit au-dessus de son mausolée une masse en fer, son arme de prédilection. On raconte que l'empereur Ferdinand Ier ayant, plus de 130 années après, dans un voyage à Prague, visité cette église, et appris qu'il foulait les cendres de Zizka, en éprouva un tel saisissement qu'il se hâta de sortir et ne voulut même point passer la nuit dans la ville. En 1623, le tombeau de Zizka fut détruit par ordre de l'Empereur. George Sand, dans son roman de *La comtesse de Rudolstadt*, a rappelé différentes traditions relatives à Zizka. Quant à celle d'après laquelle il aurait ordonné que l'on fît un tambour de sa peau, afin qu'il fût encore, après sa mort, l'effroi de ses ennemis, elle doit sans doute être rangée parmi les fables. *C. L.*

ZIZANIE, ou HERBE D'IVROGNE, *voy.* IVRAIE. - Au figuré, ce mot signifie **désunion, mésintelligence.**

ZODIAQUE, zone céleste, d'une largeur d'environ 16°, s'étendant des deux côtés de l'écliptique (*voy.*) qui la coupe, dans toute sa longueur, en deux parties égales. Le zodiaque comprend ainsi tous les points que paraît parcourir le soleil dans sa course annuelle, et, avant la découverte des planètes télescopiques, il renfermait aussi le champ de toutes les orbites planétaires. Cette grande bande circulaire est divisée en douze parties égales ou *signes*, chacun de 30°. Elle a naturellement sur l'équateur la même inclinaison que l'écliptique. Avant que l'on connût le phénomène de la précession des équinoxes, on croyait que le soleil, en revenant au même point équinoxial, rejoignait aussi les mêmes étoiles. Comme la marche de cet astre règle les travaux de l'agriculture, les signes reçurent des dénominations analogues aux travaux qu'ils indiquaient. Le passage du soleil dans ces différents signes était facile à reconnaître par l'observation des étoiles qui se trouvent le long de l'écliptique, et que l'on avait également partagées en 12 groupes ou constellations. Mais, depuis cette époque, l'état du ciel a changé. Les équinoxes ont rétrogradé sur l'écliptique, et les mêmes étoiles ne correspondent plus aux mêmes hauteurs solaires dans le cours des saisons. Cependant l'astronomie a conservé l'ancienne division du zodiaque, ainsi que les noms des douze signes et les caractères qui servaient à les désigner ; mais on les compte maintenant, sur l'écliptique, à partir de l'équinoxe variable du printemps. Ce sont, dans leur ordre, de l'ouest à l'est : le *bélier*, le *taureau*, les *gémeaux*, le *cancer*, le *lion*, la *vierge*, la *balance*, le *scorpion*, le *sagittaire*, le *capricorne*, le *verseau* et les *poissons*. Le premier point du signe du bélier répond donc toujours à l'équinoxe du printemps, le signe du cancer ou de l'écrevisse au solstice d'été, le signe de la balance à l'équinoxe d'automne, le signe du capricorne au solstice d'hiver. Le soleil se lève ou, comme on dit, il *entre* dans chacun de ces signes successivement; puis il les absorbe dans ses rayons lumineux, et, à peu près de mois en mois, il paraît dans le signe suivant. Du temps d'Hipparque, les constellations du bé-

lier, du cancer, de la balance et du capricorne se trouvaient réellement dans les points équinoxiaux ou solsticiaux; « mais elles s'en sont éloignées depuis d'environ 30°, dit M. Biot, par l'effet de la précession. L'équinoxe du printemps arrive aujourd'hui dans la constellation des poissons, le solstice d'été dans la constellation des gémeaux, l'équinoxe d'automne dans la constellation de la vierge, le solstice d'hiver dans la constellation du sagittaire : tout a rétrogradé d'un signe. » Il faut donc soigneusement distinguer les *signes du zodiaque*, qui sont fixes par rapport aux équinoxes, et les *constellations* de même nom, qui sont mobiles par rapport à l'équateur. On sait que les équinoxes emploient une période de presque 26,000 années pour parcourir tous les signes de l'écliptique et faire le tour du ciel étoilé. Ainsi, au bout de ce temps, le lever équinoxial du soleil doit revenir exactement à la même étoile.

On ignore par qui et à quelle époque fut inventé le zodiaque. On en a trouvé des représentations figurées dans les monuments de l'Inde et de l'Égypte. Mais on a beaucoup discuté sur l'âge de ces zodiaques. Si l'on en juge par certaines indications astronomiques, et en remontant à l'époque où le ciel a dû se trouver dans l'état qu'ils semblent signaler, on serait fondé à donner 6,000 ans d'existence au zodiaque de la pagode de Salsette (Éléphanta), où le signe de la vierge paraît placé au solstice d'été, et 4,000 ans à ceux d'Esneh et de Dendérah, qui montrent le même solstice vers le signe du lion. Le curieux zodiaque circulaire ou planisphère de Dendérah (*voy.*), apporté à Paris en 1821, se voit, comme on sait, à la Bibliothèque royale. Devenu une sorte de calendrier, le zodiaque a longtemps figuré dans les temples. On le retrouve dans les sculptures des églises gothiques. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'explication étymologique des signes donnée par l'Institut d'Égypte les rapporte aux phénomènes naturels propres aux contrées des bords du Nil, phénomènes qui ne sont pas du reste sans analogie avec ceux qu'on observe auprès du Gange. L. L.

ZOEGA (Georges), antiquaire du plus grand mérite, naquit à Dahler, dans le Jutland, le 20 déc. 1755, d'une famille italienne qui s'était établie en Danemark. Son père était pasteur luthérien. Après avoir terminé ses études à Gœttingue, où Heyne, Meiners et Feder furent ses principaux maîtres, il fit (1776) un voyage en Suisse et en Italie, et, de retour à Copenhague, il accepta une place de gouverneur auprès d'un jeune homme qu'il accompagna à l'université de Gœttingue, en 1779, puis de là en Italie. La protection du conseiller privé Guldberg lui fit obtenir, quelques années après, les moyens de visiter une troisième fois la patrie des arts, en lui ouvrant aussi la perspective d'être préposé, à son retour, à la conservation du cabinet royal des médailles de Copenhague. Mais, indépendamment de l'attrait irrésistible que Rome exerçait sur Zoega, les circonstances l'attachèrent de plus en plus à cette ville. L'amour que lui inspira la fille du peintre Pietruccioli l'engagea à embrasser secrètement, en 1783, le catholicisme pour pouvoir l'épouser. Il revint encore une fois dans sa patrie; mais Guldberg n'étant plus au pouvoir, les espérances qu'il lui avait données ne purent se réaliser. Alors Zoega réunit toutes ses petites ressources et se hâta d'aller retrouver Rome et sa jeune épouse. Comme Winckelmann, dont il lisait et relisait les ouvrages, il se livra dès lors tout entier à l'étude des monuments antiques; mais au lieu de s'attacher, ainsi que son modèle, au côté populaire et plastique des chefs-d'œuvre de l'antiquité, il rechercha de préférence la pensée de l'artiste cachée sous le symbole. Présenté par le professeur Adler au cardinal Borgia, Zoega trouva dans la riche collection d'antiquités égyptiennes formée par cet ami des arts et de l'antiquité de quoi exercer toute sa sagacité et son érudition. Ses *Numi ægyptiaci imperatorii* (Rom., 1787, in-4°), ouvrage capital pour l'histoire et la chronologie égyptiennes, attirèrent l'attention du pape Pie VI, qui chargea l'auteur de la tâche difficile d'expliquer les obélisques. Zoega répondit dignement à cette confiance dans son traité *De origine et usu obeliscorum* (Rom., 1797, in-fol.), ou-

vrage fruit des plus profondes recherches et qui le plaça au rang des érudits les plus distingués. Il entreprit ensuite d'expliquer les manuscrits coptes du musée Borgiano Veliterno; mais ce ne fut qu'en 1810 qu'il lui fut possible de publier le résultat de ses travaux. Au nombre de ses ouvrages les plus importants, nous citerons encore *Li bassirilievi antichi di Roma, incisi da Tom. Piroli* (Rom., 1808, 2 vol. in-fol.). En 1798, Zoega fut nommé consul général du Danemark dans les États de l'Église, place qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée à Rome le 10 févr. 1809. — *Voir* Welcker, *Vie de Zoega, recueil de ses lettres et appréciation de ses écrits* (all.), Gœtt., 1819, 2 vol. in-8°. *C. L.*

ZOILE. Peu d'hommes ont été l'objet d'opinions aussi diverses, de jugements aussi opposés que ce rhéteur grec, au nom duquel est attachée une célébrité si injurieuse. On n'est d'accord ni sur l'époque où il vécut, ni sur le lieu de sa naissance, ni sur la durée de sa vie, ni sur le genre de sa mort. Les scholiastes ne s'entendent pas mieux sur son caractère moral, ni sur le caractère réel de ses écrits. Ce qui est incontestable, c'est que son existence fut misérable et que sa mort fut violente. Né à Amphipolis, selon le plus grand nombre, ou à Éphèse, suivant quelques autres, Zoïle vivait dans le III^e^ siècle avant l'ère chrétienne. Quoiqu'il ne reste rien de ses nombreux écrits, on sait, à n'en pouvoir douter, qu'il s'y montre le détracteur acharné du génie d'Homère, d'où lui vint le surnom d'*Homeromastix* (fléau d'Homère) qu'il s'était, dit-on, lui-même donné. Il attaqua aussi la doctrine de Platon et l'éloquence d'Isocrate; mais toutes ces critiques furent-elles marquées au coin de l'injustice et de la violence, suivant l'opinion commune; ou furent-elles justes jusqu'à un certain point et toujours mesurées dans l'expression, comme l'ont prétendu quelques anciens, et entre autres Denys d'Halicarnasse? c'est une question qu'il est devenu impossible de résoudre. Quoi qu'il en soit, l'antagonisme bien prononcé de Zoïle à l'égard du père de la poésie épique est un fait acquis à l'histoire de la littérature. Il est moins certain que cette erreur, ou cette témérité de la critique envers le génie, ait irrité Ptolémée Philadelphe au point de faire infliger par lui à Zoïle le supplice de la croix ou celui du bûcher. D'après d'autres versions, le fléau d'Homère aurait été lapidé ou précipité du haut d'un rocher. Il suffit de rapporter des faits si contradictoires pour faire voir quelle obscurité règne sur la destinée et même sur la personnalité de Zoïle. Quoi qu'il en soit, Zoïle est devenu le type du critique passionné et de mauvaise foi;

Et son nom paraîtra, dans la race future,
Aux plus cruels censeurs une cruelle injure.

P. A. V.

ZOLLVEREIN. Ce mot allemand signifie *association douanière*, et se rapporte ainsi à un sujet dont il a déjà été traité au mot Douanes, T. VIII, p. 459. Là on a fait connaître l'origine de la principale association de ce genre existant en Allemagne, l'association prussienne ou allemande, contre laquelle l'association hanovrienne peut à peine tenir. Malgré cet essai de rivalité, c'est uniquement l'association commerciale prussienne qu'on désigne aujourd'hui sous la dénomination de *Zollverein*; union remarquable à laquelle l'Allemagne devra d'être reconstituée en puissance du premier rang, avec le sentiment de son unité et de sa force. Elle a singulièrement grandi depuis l'époque où nous nous en sommes occupés pour la première fois dans cet ouvrage, et, par ses progrès rapides, elle a attiré l'attention universelle. Elle a donné lieu à de nombreux ouvrages dont les principaux sont, en allemand, ceux de MM. Dieterici, Hœfken, List (rédacteur du *Zollvereinsblatt*); en français, ceux de MM. de La Nourais et Bères, et Léon Faucher. Sous ce titre : *Statistische Uebersichten über Waaren-Verkehr und Zoll-Ertrag im deutschen Zoll-Vereine für das Jahr* 1842, Berlin, 1844, in-4°, on vient de publier le premier tableau officiel du mouvement commercial au sein de l'association, document curieux auquel nous emprunterons quelques-unes des données qu'on va lire.

En 1842, l'association s'étendait sur une superficie d'environ 460,000 kilom.

carrés, ou 28,000 lieues carrées, et englobait une population de 27,623,611 âmes. Voici l'état de cette population, et en regard nous mettrons la recette brute revenant à chaque contrée, d'après le départ proportionnel fait entre toutes :

	Population.	Recette brute en écus de Prusse
Royaume de Prusse.	15,273.582	15,088.452
Plus, le Luxemb.	175,223	77,218
Royaume de Bavière.	4,375,586	1,662,437
— de Saxe...	1,706,276	1,889,566
— de Würtemberg.....	1,703,258	446,704
Grand-duché de Bade.	1,294,131	883,405
Électorat de Hesse.	702,598	448,293
Grand-duché de Hesse	820,907	386,739
Thuringe (grand-duché et duchés de Saxe, etc.).....	952,214	372,081
Duché de Brunswic.	155,607	237,276
— de Nassau..	398,095	39,974
Ville libre de Francfort.....	66,134	960,453
	27,623,611	22,492,598

En réduisant les écus de Prusse en francs (à 3 fr. 71 c.), on a un total de recettes de 83 ½ millions, somme supérieure à celle de toutes les années précédentes.

Le tableau officiel donne aussi un état détaillé des principaux articles de l'importation en quintaux d'association (*Zollcentner*), non-seulement pour les années 1842 et 1841, mais encore en remontant jusqu'à l'année 1834. Il serait fastidieux de reproduire ici cette énumération; disons seulement que les articles qui constituent les plus grandes quantités à l'importation sont la houille, puis le sucre brut, le café et la graine de lin; le coton filé et le coton brut viennent après.

Le tarif actuellement en vigueur est celui d'octobre 1842 (pour la période de 1843 à 1845).

A l'exemple de la Belgique, unie au *Zollverein*, depuis l'année 1844, par un traité de commerce, la France est dans ce moment en négociations avec lui. L'Angleterre, dont il contrarie les intérêts, voit ses progrès d'un œil jaloux et se tient vis-à-vis de lui en observation. S.

ZONARE, ou mieux ZONARAS (JEAN), un des cinq auteurs de la collection Byzantine que nous avons compris à l'art. consacré à ce mot (T. IV, p. 390), dans la 1re classe de ces auteurs, c'est-à-dire parmi ceux dont les ouvrages présentent sans interruption l'histoire des 11 ½ siècles de l'empire d'Orient. Né à Constantinople au commencement du XIIe, il fut secrétaire privé de l'empereur, et embrassa plus tard la vie monastique dans un couvent du mont Athos, où l'on assure qu'il mourut à l'âge de près de 90 ans. Ses XVIII livres d'*Annales* (Χρονικόν) s'étendent depuis la création du monde jusqu'à la mort d'Alexis Comnène, en 1118. Ce sont des extraits d'anciens historiens, nommément de Dion Cassius, qu'on possédait encore en entier de son temps. Cependant à mesure que Zonaras approche de l'époque où il vivait, il ne se borne plus au rôle d'abréviateur, mais se livre à de plus grands détails. Ces Annales, publiées pour la première fois par Jérôme Wolf (Bâle, 1557), l'ont été d'une manière plus satisfaisante dans l'édition du Louvre (Paris, 1686-87, 2 vol. in-fol.); elles ont été récemment réimprimées dans la collection de Bonn, 3 vol. in-8°, dont le 1er a paru en 1841, par les soins de M. Pinder. Jean de Maumont (Paris, 1560) et Jean Millet (1583) en ont donné des traductions françaises. On doit ensuite à Zonaras des commentaires sur les canons des Pères de l'Église et des conciles (*voir* Beveregius, *Pandectæ canonum*, Oxf., 1672); et on lui attribue aussi un Glossaire grec (Συναγωγὴ λέξεων) qui a été publié par Tittmann dans l'édition du Lexique de Photius par M. Hermann (Leipz., 1808, 3 vol. in-4°). S.

ZOOLOGIE (de ζῶον, être vivant, animal, et λόγος, discours), branche de l'histoire naturelle qui traite des animaux considérés sous tous les points de vue que la science peut embrasser. Elle a deux grandes divisions : la *zoologie générale* ou *philosophique* et la *zoologie descriptive*. A la première se rattachent l'*anatomie* et la *physiologie comparées* (*voy.* ces mots), et toutes les grandes questions relatives à la série zoologique, au rôle des animaux dans l'ensemble de la création, à leur distribution sur le globe (géographie zoologique), à la transformation des espèces et à l'unité de plan

dans le règne animal (*voy.* ce mot). A la seconde appartiennent la distribution systématique des espèces, leur description méthodique, puis les nombreuses applications de la science aux arts, à l'industrie, à l'économie domestique. Ainsi comprise, la zoologie constitue la plus vaste branche de l'histoire naturelle (*voy.*), l'une des sciences les plus dignes de captiver, par l'immense et magnifique tableau qu'elle déroule sous nos yeux, l'attention du philosophe; la mieux faite, peut-être, pour élever l'esprit à l'idée d'une Providence sage et bonne, dont la prévoyance éclate autant dans la création d'un vil vermisseau que dans celle de l'être privilégié à l'empire duquel elle a soumis tous les êtres. Et puis, que de services de tous genres ne nous rendent pas ces nombreuses légions d'animaux qui peuplent l'air, l'eau, la terre! de quelle utilité n'ont pas été plusieurs d'entre eux dans la conquête de l'univers par l'homme! Faut-il s'étonner que leur histoire ait paru, dès l'antiquité, digne d'attirer l'attention des plus beaux génies, d'un Aristote, d'un Pline, d'un Galien, et, dans les temps modernes, d'un Gesner, d'un Buffon, d'un Cuvier, etc.?

Les classifications artificielles des animaux sont aujourd'hui entièrement abandonnées; il ne peut y avoir, en zoologie, qu'une méthode, la *méthode naturelle* (*voy.*). Les classifications qui ont le plus de faveur en France sont celles de MM. Duméril et de Blainville, et celle de G. Cuvier. Le premier partage le règne animal en 9 classes établies d'après l'ensemble de l'organisation formulé dans ses caractères distinctifs : 1, mammifères; 2, oiseaux; 3, reptiles; 4, poissons; 5, insectes; 6, crustacés; 7, vers; 8, mollusques; 9, zoophytes. M. de Blainville fonde sa méthode sur les caractères extérieurs des animaux; il n'emploie jamais comme caractère les différences anatomiques qui tiennent aux modifications des organes internes, celles-ci se traduisant toujours au dehors par des modifications correspondantes de l'enveloppe extérieure; mais sa caractéristique n'en est pas moins empruntée à l'ensemble de l'organisation. Ce zoologiste divise le règne animal en 8 sous-règnes : les *animaux pairs* (zygomorphes), les *animaux rayonnés* (actinomorphes), les *animaux irréguliers* (amorphes). Chacun de ces grands groupes offre plusieurs subdivisions.

G. Cuvier, dont la méthode a été généralement suivie dans les articles de zoologie qu'offre cette Encyclopédie, classe le règne animal d'après son organisation, et y admet 4 types ou embranchements principaux : les *vertébrés*, les *mollusques*, les *articulés*, les *rayonnés* (*voy.*, pour les développements, l'art. ANIMAL). Les *vertébrés* sont partagés en 4 classes : les mammifères, les oiseaux, les reptiles, les poissons. Les *mollusques* comprennent 5 classes : les céphalopodes, les ptéropodes, les gastéropodes, les acéphales, les cirrhopodes. Les *articulés* sont partagés en 4 classes : les annélides, les crustacés, les arachnides, les insectes. Enfin le 4e embranchement, les *zoophytes*, comprennent les échinodermes, les entozoaires, les acalèphes, les polypes, les microzoaires ou infusoires (*voy.* tous ces mots). Ce dernier groupe est celui auquel on a fait subir le plus de modifications depuis la publication du *Règne animal* (*voy.* ZOOPHYTES). Nonobstant les remaniements que le progrès des sciences oblige de faire dans l'ouvrage de Cuvier, ce grand naturaliste n'en restera pas moins pour longtemps encore le législateur de la zoologie en France. C. S-TE.

ZOOPHYTES (de ζῶον, animal, φυτὸν, plante). C'est ainsi que l'on nomme, à cause de l'analogie que plusieurs d'entre eux offrent dans leur aspect avec les plantes, les animaux que Lamarck et d'autres naturalistes désignent sous le nom de *rayonnés* ou *actinozoaires* (ακτις, rayon), parce que les organes sont, chez la plupart, disposés régulièrement autour d'un axe commun, comme les rayons autour d'un cercle. Au reste, ni l'une ni l'autre de ces dénominations ne peut donner une idée complétement exacte de ces animaux; car il en est qui ne ressemblent aucunement à des plantes (les oursins, etc.), d'autres n'offrent pas la disposition radiée qu'indique leur nom (les vers intestinaux ou entozoaires). L'impossibilité de trouver une dénomination plus juste tient, sans aucun doute, au peu

d'analogie des êtres réunis dans ce grand embranchement, lesquels n'offrent guère pour traits communs que la simplicité de leur organisation ou l'absence des organes que l'on trouve dans des animaux supérieurs, en un mot des caractères négatifs. Placés, en effet, au degré le plus inférieur de la série zoologique, à la limite des deux règnes animal et végétal, les zoophytes ne présentent le plus souvent aucune apparence de système nerveux ni d'une véritable circulation. Si quelques-uns ont un canal ou un sac digestif distinct, dans un grand nombre on n'observe qu'une cavité creusée dans la substance même du corps et s'ouvrant par des suçoirs ou même par de simples pores. La plupart sont hermaphrodites et ovipares. Il en est qui se reproduisent par bourgeons ou par division. Quant à la respiration, elle paraît se faire tantôt par la surface du corps, tantôt par des espèces de cils vibratiles ou par des organes intérieurs qui ressemblent un peu à des trachées. Beaucoup d'entre eux vivent agrégés sur un même tronc comme un seul animal et fixés au fond de l'eau; ils simulent tellement les ramifications d'un arbrisseau ou la disposition étoilée de certaines fleurs, qu'il faut, pour être convaincu de leur animalité, s'être bien assuré qu'ils sentent, se meuvent et digèrent absolument comme des êtres plus parfaits.

Cuvier divisait l'embranchement des zoophytes en cinq classes : les *échinodermes*, les *vers intestinaux* ou *entozoaires*, les *acalèphes*, les *polypes* et les *infusoires*; mais des modifications ont dû être introduites, par suite des progrès de la science, dans cette classification. M. Milne-Edwards, dont les travaux ont beaucoup éclairé cette partie obscure de la zoologie, a, dans une distribution méthodique généralement adoptée, établi dans ce groupe immense trois sous-embranchements : 1° celui des *zoophytes vermiformes*, qui n'offrent point la structure rayonnée, mais un corps plus ou moins allongé comme celui des vers, symétrique, et généralement un canal digestif à deux ouvertures distinctes situées aux deux extrémités : ce sont les *infusoires* et les *entozoaires* ou *vers intestinaux* (*voy.* ces mots); 2° le sous-embranchement des *spongiaires*, masses sans forme déterminée, creusées de canaux, sans mouvement et insensibles : les *éponges* (*voy.* l'art.); 3° le sous-embranchement des *rayonnés* proprement dits, ainsi nommés de la disposition de leurs parties et offrant une cavité digestive à un ou à deux orifices rapprochés l'un de l'autre : ce sont les *échinodermes*, les *acalèphes* et les *polypes*. Des articles spéciaux ont été consacrés à la première de ces trois classes (*voy.* ÉCHINODERMES, ÉCHINIDES, ASTÉRIES); faisons connaître brièvement les deux autres.

Les *acalèphes* sont des animaux gélatineux, conformés pour nager seulement et dont la structure est très simple. Point de suçoirs faisant l'office de pieds ni de tentacules rétractiles, comme dans la classe des échinodermes. On les divise en deux ordres : 1° les *acalèphes simples* qui flottent et nagent dans la mer par l'effet des contractions et des dilatations alternatives de leur corps : tels sont les *méduses* (*voy.*); les *rhizostomes*, dont le corps élargi et plus ou moins convexe a la forme d'une ombrelle ou d'un chapeau de champignon, de la partie inférieure duquel pendent des tentacules de forme variée; les *cestes*, qui ressemblent à un long ruban gélatineux; les *béroés*, qui ont le corps ovoïde et garni de plusieurs rangées verticales de cils vibratiles; les *porpites*, les *vélelles*, etc.; 2° les *acalèphes hydrostatiques*, se reconnaissant à une ou plusieurs vessies ordinairement remplies d'air, à la faveur desquelles ces animaux flottent sur l'eau; à ces parties vésiculeuses se rattachent de nombreux tentacules de formes singulièrement variées : tels sont les *physalies*, qui s'offrent sous l'aspect d'une longue vessie, surmontée d'une crête saillante et garnie en dessous d'un grand nombre de filaments tentaculaires, dont le contact produit, dit-on, une vive irritation à la peau; les *diphyes*, genre fort singulier, où l'on voit deux individus différents, quoique toujours unis, s'emboîtant l'un dans l'autre, le premier pouvant être séparé du second sans périr; les *physsophores*, dont la vessie principale est accompagnée de vessies latérales plus petites.

On réunit sous le nom de *polypes* un

grand nombre de zoophytes dont le corps cylindrique ou ovalaire n'offre d'ouverture qu'à l'une de ses extrémités, laquelle est entourée de longs tentacules, ce qui les fait ressembler un peu au poulpe, nommé par les anciens *polypus*, et leur a valu leur dénomination de polypes (πολὺς, plusieurs, ποῦς, pied). Presque tous vivent fixés par leur extrémité postérieure à des corps étrangers et n'exécutent d'autres mouvements que ceux qui sont nécessaires pour permettre à leurs tentacules de se déployer librement. Ils se multiplient tantôt par des œufs qui se détachent et vont se développer au dehors, tantôt par des espèces de bourgeons qui, restant fixés au polype-mère, donnent naissance à de nouveaux individus, agrégés les uns aux autres, et forment des masses animées, de figures variées, vivant d'une vie commune, pourvues d'un seul corps avec des milliers d'estomacs et de bouches. Il y a des polypes entièrement mous et composés d'un tissu gélatineux d'une extrême ténuité. Chez d'autres, la portion inférieure de l'enveloppe tégumentaire sécrète un sel calcaire et prend une consistance cornée ou pierreuse, formant des tubes, des cellules, des lames, etc., que l'on appelle *polypiers*. Or, comme chaque polype a le sien, ces polypiers finissent, en s'agrégeant, par offrir des masses considérables; puis la dépouille de chaque génération servant de base pour le développement d'autres polypes, on voit d'énormes rochers, des bancs immenses s'élever du sein des mers tropicales, œuvre de chétifs animaux dont le corps n'a que quelques centimètres de long. Mais comme ces zoophytes ne peuvent vivre que dans l'eau, les polypiers cessent de s'élever aussitôt qu'ils ont atteint la surface de la mer; alors les graines apportées par les courants ou déposées par l'air, venant à y germer, les recouvrent d'une riche végétation. Beaucoup d'îles de l'océan Pacifique n'ont pas une autre origine. Les espèces à polypier charnu ou corné vivent sous toutes les latitudes; mais les polypes pierreux ne se trouvent guère que dans les climats chauds. La plupart des animaux de cette classe habitent la mer; on en trouve cependant dans les eaux douces.

La classification des polypes a subi, depuis Cuvier, des modifications dont nous devons tenir compte. M. Milne-Edwards les range aujourd'hui en quatre ordres principaux, savoir : 1° l'ordre des *bryozoaires* (de βρύον, plante marine, ζῶον, animal), composé d'espèces microscopiques, qui vivent presque toujours agrégées, et forment, par leur réunion, des masses assez considérables fixées sur des polypiers cornés ou pierreux, quelquefois entièrement molles; 2° l'ordre des *zoanthaires*, ainsi nommés de leur ressemblance avec une fleur (ἄνθος) : tels sont les *actinies* (anémones de mer), polypes charnus ornés des couleurs les plus belles et qui vivent isolés sur les rochers; les *caryophyllies*, formant des espèces d'arbres pierreux dont chaque rameau, terminé par une cellule, abrite un polype; les *méandrines*, qui s'offrent sous l'aspect d'un long ruban pierreux contourné sur lui-même comme des circonvolutions cérébrales; 3° l'ordre des *alcyoniens*, composé de polypes agrégés dont le corps, généralement plus allongé, se termine par des tentacules larges et foliacés. Il en est qui sécrètent des polypiers pierreux en forme de tubes rangés verticalement les uns à côté des autres (les *tubipores*); d'autres forment, par leur réunion, des rameaux dont l'intérieur, d'abord creux, se remplit peu à peu d'une substance cornée ou pierreuse, d'où résulte un axe solide en forme d'arbrisseau et qui soutient toute la masse : tel est le *corail* (*voy.*); tels sont encore les *gorgones*, les *pennatules*, disposés de chaque côté d'un axe charnu comme les barbes d'une plume, et flottant dans la mer, sur laquelle ils répandent un éclat phosphorique d'un effet magique (*voy.* PHOSPHORESCENCE, MER); 4° enfin l'ordre des *sertulariens*, revêtus d'une gaine cornée, tubiforme, ou entièrement gélatineux, comme les *hydres* (*voy.* ce mot).

C. S-TE.

ZOOTOMIE, *voy.* ANATOMIE.

ZORNDORF (BATAILLE DE), 25 et 26 août 1758, la plus sanglante de la guerre de Sept-Ans (*voy.* cet art. et FRÉDÉRIC II). Zorndorf est une ville du district de Custrin, dans la régence prussienne de Francfort-sur-l'Oder.

ZOROASTRE, dont le vrai nom était *Zerdouscht*, ou peut-être *Céradascht* (d'après une conjecture de Norberg, qui l'explique par *maître, dominateur*, tandis que d'autres lui donnent la signification d'*étoile de l'éclat*), était célèbre dans l'antiquité comme le réformateur de la religion des Mèdes et des Perses. Cependant sa patrie et l'époque où il vécut sont également incertaines : les uns le font naître dans la Bactriane, les autres dans la Médie (Adzerbaïdjan); et, tandis que les uns le placent entre les années 500 et 600 avant J.-C., plusieurs prétendent qu'il fut antérieur à Moïse. Ces dissidences donnèrent lieu à penser qu'il y eut plus d'un Zerdouscht, dont le plus ancien aurait été peut-être l'auteur de la législation religieuse des Mèdes, et dont l'autre aurait eu seulement le mérite de l'avoir restaurée. Quoi qu'il en soit, d'après l'opinion la plus généralement admise, le Zoroastre des Grecs, dont on retrouve les traces dans les livres en langue zende (qui fut celle des anciens Mèdes, *voy.* T. XIX, p. 430), était originaire de la Médie, et vécut sous le règne de Gustasp ou Cyaxare Ier, roi de ce pays. Il ne fonda pas une religion nouvelle, mais il réforma celle de ces contrées. Pour la connaissance de ses doctrines et de ses institutions, nous renvoyons aux mots Dualisme, Feu (*adoration du*), Ghèbres, Mages, etc. Les mages étaient la caste des prêtres. On ignore si eux seuls adoptèrent dans le principe les réformes de Zerdouscht, ou si elles se répandirent dès l'origine parmi toutes les classes de ses concitoyens, et plus tard parmi leurs vainqueurs, les Perses. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa religion dominait dans l'Arie ou Iran, à l'époque où les Grecs commencèrent à visiter l'Orient, et qu'elle compte encore aujourd'hui un assez grand nombre de partisans dans les contrées méridionales de la Perse. Les doctrines de Zerdouscht sont exposées dans le *Zend-Avesta* (Parole de vie), qui est, dit-on, son ouvrage, au moins en partie, mais qu'on fait souvent remonter à une antiquité beaucoup plus reculée. On sait que ces livres saints des Perses ont été découverts et publiés pour la première fois par Anquetil du Perron (*voy.*), qu'après lui le savant Danois Rask en fit l'objet de ses investigations, et que récemment M. Eugène Burnouf en a complété la connaissance en appuyant l'étude du zend sur celle du sanscrit, aujourd'hui si avancée en Europe, et en publiant le texte original du *Vendidad-sadé* (la 10e et dernière livraison en a paru en 1844). Nous avons donné sur ce point tous les détails nécessaires à l'art. Persanes (*lang. et litt.*), T. XIX, p. 432. S.

ZOROBABEL, Hébreu du sang des rois de Juda, qui, au temps de Cyrus, ramena ses compatriotes de la captivité de Babylone (*voy.* ce mot, T. II, p. 655) dans leur pays, et présida à la reconstruction du temple.

ZOSIME, l'un des historiens byzantins les plus utiles à consulter sur l'époque où le centre de la puissance romaine se déplaça et se retira vers l'Orient, écrivain sinon pur, du moins tenant encore d'assez près aux bons auteurs de l'antiquité grecque, est resté personnellement dans la plus complète obscurité. Nous savons seulement par le titre de son ouvrage qu'il fut comte et avocat du fisc. Ces dignitaires étaient pris dans le corps des 150 avocats composant le barreau du préfet du prétoire; on en désignait tous les ans ou tous les deux ans 60 ayant mission de défendre les intérêts du gouvernement. De là on peut inférer que Zosime habita Constantinople, mais on ignore et le lieu et l'époque de sa naissance. En se reportant aux auteurs qu'il cite et à ceux qui les premiers font mention de lui, on a pu calculer approximativement qu'il vécut vers la fin du ve siècle de notre ère. C'est aussi ce que semblent indiquer les allusions à l'état de l'empire qu'il a semées dans l'ouvrage, le seul monument qui ait fait arriver son nom jusqu'à nous.

Ce livre est intitulé *Histoire Nouvelle*, peut-être, comme on l'a supposé, parce que nous l'avons sous la seconde forme que lui donna l'auteur. Zosime prend, ainsi qu'il le dit lui-même en commençant, Polybe pour son modèle, et, de même que cet historien a retracé le rapide accroissement de la grandeur de Rome, après la lente soumission de l'Italie,

Zosime se propose de faire un tableau de la chute précipitée de l'empire dont il fut le témoin, après le long espace d'années écoulées depuis le jour où Octave, en établissant la monarchie sur les ruines de la république, devint, selon notre auteur, la première cause de la décadence. Le cadre ainsi conçu, l'élaboration de la matière en subit toutes les conditions. Des VI livres dont se compose l'Histoire de Zosime, le Ier nous conduit, par une énumération rapide, du règne d'Auguste à la mort de Probus, où une lacune a fait perdre la fin de ce livre et le commencement du IIe. Celui-ci commence à Dioclétien et se termine à la mort du César Gallus, déposé et exécuté par les ordres de Constance (an de J.-C. 354). Ici déjà le récit se développe davantage, et ce développement croît encore dans le IIIe livre, qui s'ouvre à l'envoi de Julien dans les Gaules et finit à l'élection de Valentinien (années 355-364). Dans le IVe livre, qui nous fait arriver à la mort de Théodose (le 17 janvier 395), les détails vont toujours augmentant d'importance, et enfin au Ve, consacré à la postérité de cet empereur, Zosime entre dans le domaine de l'histoire analytique (an 395-409). Là il marque le premier pas sur la pente au bas de laquelle doit, selon lui, s'abîmer inévitablement ce qui reste de l'empire Romain. Quant au VIe livre, continuation du précédent, et exécuté suivant la même méthode, il est inachevé et se termine par la révolte de Sarus, guerrier goth, contre Alaric, roi de la même nation (l'an 410). Cette brusque interruption du récit, de graves lacunes historiques dans le cours de l'ouvrage, et même l'inégalité du style, tantôt clair et précis, tantôt confus et embarrassé, enfin plusieurs autres raisons encore portent à croire que l'auteur, arrêté par la mort ou par quelque autre événement inconnu, n'a pas mis la dernière main à son œuvre. Au surplus, la liberté avec laquelle il fronde des princes dont la famille occupait encore le trône, la hardiesse qu'il met dans ses attaques contre le christianisme, en professant ouvertement le paganisme, vaincu et persécuté, sont autant de raisons à l'appui de l'opinion que l'Histoire de Zosime n'a vu le jour que plusieurs années après sa mort. En effet, Évagrius, le premier qui en parle, ne se montre instruit en rien de ce qui touche à la personne de l'historien.

L'Histoire de Zosime nous offre un tableau curieux, et peut-être unique, des sentiments qui, dans des circonstances peu communes, divisaient le monde civilisé. Elle nous fait connaître les pensées intimes de cette minorité qui, vers la fin du Ve siècle de notre ère, restée fidèle à une croyance déjà proscrite par les chefs de l'état, envisageait le passé avec d'amers regrets et l'avenir avec une vague terreur. Nourris dans les souvenirs de l'antiquité républicaine, fort lettrés pour la plupart, ces hommes abhorraient le système de despotisme oriental que Constantin-le-Grand et ses successeurs avaient établi dans le gouvernement; ils cherchaient à propager, par tous les moyens, dans l'intérieur de leurs familles, le culte des anciens dieux qu'ils croyaient les protecteurs de l'Italie, les gardiens vigilants des frontières de l'empire, les emblèmes ou les ministres d'une divinité suprême et inconnue; ils voyaient avec un morne désespoir le triomphe de la religion nouvelle adoptée, selon eux, par une secte d'enthousiastes dont les principes et la conduite étaient si contraires à l'esprit belliqueux auquel Rome devait jadis sa gloire et sa grandeur.

Toute l'Histoire de Zosime est écrite dans cet esprit: il faut donc examiner les récits de cet auteur avec soin et ne les admetttre qu'avec précaution. En outre, il n'annonce pas des connaissances bien sûres touchant l'art de la guerre; les descriptions qu'il donne des batailles sont plutôt d'un rhéteur que d'un militaire. Il aime à citer des oracles, assemblage informe de poésies obscures ou de pieuses impostures. On lui reproche aussi, et avec raison, d'avoir négligé la chronologie. Il n'a pas le jugement de Polybe qu'il imite, et il ne fait souvent qu'outrer les défauts de la méthode suivie par ce dernier. Il est partial et devait l'être, malgré lui, en jugeant au point de vue des idées antiques une société qui se renouvelait. Enfin, dans la position particulière qu'il s'est faite d'écrivain tenant le milieu entre

l'abréviateur et l'historien proprement dit, il n'offre pas les avantages du premier, à cause de l'objet tout spécial de sa composition, et il manque le but où tend le second, par suite de l'état imparfait dans lequel son livre est demeuré. Des observations judicieuses sur les causes et la marche de la décadence sont consignées en plusieurs endroits de son livre; mais, faute de conclusion, et peut-être d'une élaboration plus forte, l'ensemble de ces causes est difficile à saisir. Toutefois, Zosime a un grand mérite : il était à portée de consulter beaucoup d'ouvrages qui depuis ont été entièrement perdus, ou dont il ne reste que de courts fragments; sur les règnes de Constantin-le-Grand et de ses successeurs, jusqu'aux premières années des règnes d'Honorius et de Théodose II, il fournit un grand nombre d'anecdotes curieuses et, à ce qu'il paraît, authentiques. Enfin, si la superstition et le ressentiment rendent Zosime très partial, du moins il sert de contre-poids aux éloges peut-être exagérés qu'Eusèbe, Sozomène, Philostorge prodiguent aux empereurs dont il retrace l'histoire.

La première édition complète de Zosime, donnée par Fr. Sylburg, dans le t. III de sa *Collection d'historiens de Rome*, Francf., 1590, in fol., a été pendant longtemps la seule critique. Les éditions d'Oxford, 1679 et 1696, in-8°, de Zeitz, 1679, in-8°, et d'Iéna, 1714, in-8°, n'en sont que des réimpressions. Depuis, Zosime, décrié comme ennemi du christianisme, fut de nouveau abandonné jusqu'en 1784, où Reitemeier, élève de Heyne, donna à Leipzig, en 1784, une édition in-8°, plus estimée par les commentaires historiques qui l'accompagnent que par la correction du texte grec. Celui-ci a beaucoup gagné dans la réimpression publiée à Bonn en 1837, in-8°, dans le corps des historiens byzantins : c'est aux soins de M. Immanuel Bekker qu'on doit cette dernière édition, la meilleure de toutes. Une traduction française de Zosime fut publiée, en 1678, par Louis Cousin, avec celle de Xiphilin et de Zonare. H.

ZOUAVE. Ce mot, emprunté de l'arabe, a la même signification que notre mot fantassin*. Le régiment de zouaves organisé dans notre province d'Alger n'est véritablement qu'un régiment d'infanterie légère à trois bataillons qui se recrute indistinctement de Français et d'indigènes. Ce fut le général Clausel qui, le premier (1er oct. 1830), ordonna la formation de deux bataillons de zouaves, afin d'y incorporer les Turcs qui n'avaient point quitté l'Algérie après le départ de Houcein-Bey, et les indigènes disposés à prendre les armes pour la cause des Français. Les zouaves ont rendu, en Afrique, d'importants services. Toujours aux avant-postes, ils ont été employés, depuis leur création, à toutes les expéditions, et il n'est aucun bulletin de l'armée d'Afrique qui ne signale leur bravoure et leur intrépidité. Les généraux Duvivier et de Lamoricière ont fait leurs premières armes dans les rangs et à la tête des zouaves. Le brave colonel Cavaignac les commande aujourd'hui. C. A. H.

ZOUNGARIE ou DZOUNGARIE, territoire du centre de l'Asie, à l'extrême frontière de la Chine, du côté du nord-ouest, entre le Turkestan oriental et la Sibérie. C'est une contrée montagneuse, entrecoupée de lacs et baignée par plusieurs fleuves, tels que l'Ourunggou et autres. *Voy.* TURKESTAN, p. 333, ainsi que MONGOLS, MONGOLIE.

ZRINY (NICOLAS), le héros de Szigeth (1566), ban de Croatie, de Dalmatie et d'Esclavonie, *voy.* HONGRIE, SOLIMAN II, OTHOMAN (*empire*), T. XIX, p. 48.

ZSCHOKKE (JEAN-HENRI-DANIEL), littérateur et publiciste allemand, est né le 22 mars 1771, à Magdebourg. Très jeune, il s'enrôla dans une troupe de comédiens ambulants, et c'est en menant cette vie d'aventurier qu'il composa ses premières pièces de théâtre. Il se réconcilia cependant avec sa famille et se mit à faire des études régulières de philosophie et de théologie à Francfort-sur-l'Oder. Vers cette époque, il publia son *Abæl-*

(*) D'après une autre opinion, c'est le nom des Zouavas, tribu de Kabyles de la province de Constantine, renommée pour sa valeur guerrière, et qui est, depuis longtemps, en possession de fournir des troupes stipendiées aux États Barbaresques. S.

lino, *chef de brigands* (1793), réminiscence des brigands de Schiller. Après avoir voyagé en Allemagne et en France, il prit la direction d'une maison d'éducation à Reichenau, bourgade où peu de temps auparavant un jeune prince français était allé cacher sa tête proscrite. Dans cette position, il publia une *Histoire de la république des Grisons*, et reçut le droit de bourgeoisie. A la suite des événements de 1798, il fit partie du gouvernement central à Aarau, et remplit le rôle de commissaire médiateur dans les petits cantons révoltés. En 1800, M. Zschokke organisa les districts de Lugano et de Bellinzona, fut un moment gouverneur du canton de Bâle, et donna sa démission lorsque le système fédératif remplaça de nouveau le gouvernement militaire. Après l'acte de médiation, il fut nommé membre de l'administration des forêts en Argovie.

C'est alors que commença sa grande activité littéraire. Il publia le *Schweizerbote*, ou Messager suisse; de 1807 à 1813, il fit paraître les *Mélanges politiques*, espèce de revue écrite avec élégance et remplie de sujets variés; de 1811 à 1830, un recueil littéraire et mensuel intitulé *Erheiterungen* (Distractions amusantes); de 1813 à 1818, l'*Histoire du peuple bavarois et de ses princes* (3e éd., Aarau, 1826, 8 vol. in-8°), son ouvrage capital; de 1817 à 1823, ses notes sur l'histoire contemporaine (*Ueberlieferungen*); en 1822, son *Histoire du pays helvétique*; en 1824, ses *Souvenirs de Suisse*, 5 vol. in-8°.

Simultanément avec ces ouvrages de critique, de politique et d'histoire, M. Zschokke publia une série de romans et de nouvelles, que les traducteurs ont fait connaître en France. Nous ne citerons qu'*Alamontade ou l'Esclave galérien*, *la Béguine d'Aarau* et *le Village des alchimistes*. Cette dernière nouvelle est une œuvre éminemment populaire et a pour objet l'éloge du travail. En dernier lieu, il a donné au public son autobiographie. Depuis 1808, M. Zschokke habite la ville d'Aarau, où il a successivement rempli les principales fonctions cantonales. Depuis 1829, il est retiré de la vie publique.

Comme écrivain, il a exercé une influence salutaire et incalculable sur la bourgeoisie de Suisse et d'Allemagne, en popularisant la philosophie et en prêchant la morale, tantôt sous la forme austère des méditations, tantôt sous le voile d'une fiction agréable. Sans être un écrivain du premier ordre, M. Zschokke, par sa fécondité, par la lucidité de son style, par ses doctrines rationnelles, occupe un rang fort distingué dans la littérature allemande. *C. L. m.*

ZUG, le plus petit des 22 cantons de la Suisse, ne renferme, sur une étendue de 4 m. c. géogr., que 15,000 hab. qui parlent tous la langue allemande, sont catholiques, et relèvent, sous ce rapport, de l'évêché de Bâle-Soleure. La partie nord-ouest de ce canton intérieur, environné de ceux d'Argovie, de Lucerne, de Schwytz et de Zurich, forme un district plat et agricole; la partie sud-est, au contraire, est toute montagneuse et tire ses principales ressources de l'éducation du bétail et de la préparation des fromages dits *schabzüger*. La constitution de ce petit canton est basée sur le système représentatif. Le conseil cantonal ou petit conseil, composé de 54 membres élus par les communes, est investi du pouvoir exécutif, tandis que le pouvoir législatif réside dans le *triple conseil*, formé de 162 membres. Le mode d'élection est le même pour les deux conseils. Le droit d'élire les premiers magistrats et les députés du canton à la diète appartient à l'assemblée générale des communes. Le contingent que Zug est tenu de fournir à l'armée fédérale est fixé à 250 hommes.

Le chef-lieu du canton, *Zug*, avec 3,190 hab., est situé dans une contrée très agréable, sur le lac du même nom. Dans ce canton, auprès du délicieux lac d'Ægeri, s'élève aussi la montagne de Morgarten (*voy.*), où les confédérés de Schwytz, Uri et Unterwalden remportèrent, en 1315, pour la première fois, sur la chevalerie autrichienne, une célèbre victoire qui assura leur indépendance. *C. L.*

ZURBARAN (Francisco), célèbre peintre espagnol, naquit à Fuente de Cantos, dans l'Estramadure, le 7 nov. 1598. Il montra de bonne heure tant de

dispositions pour la peinture que ses parents l'envoyèrent à Séville prendre des leçons de Juan de las Roëlos, sous la direction de qui il fit de si grands progrès, qu'il fut regardé bientôt comme le plus habile peintre de Séville. Sa réputation lui valut le titre de peintre du roi. La liste de ses ouvrages est immense. Nous citerons seulement sa collection des *Missionnaires martyrs dans les Indes occidentales*, son *Adoration des bergers*, qu'on voit au Louvre (où le Musée espagnol contient une foule de ses tableaux), les *Travaux d'Hercule* et surtout sa *Judith* qui passe pour son chef-d'œuvre. Ses peintures se distinguent par une composition large, une admirable entente de la lumière, un style noble, ferme et élégant. Zurbaran mourut, en 1662, à l'âge de 64 ans. X.

ZURICH. Ce canton, un des plus considérables et des plus riches de la Suisse, est aussi regardé, depuis 1815, comme le premier des trois cantons directeurs. Il est situé au nord de la Confédération, et renferme une population de 232,000 âmes sur une étendue de 32 milles carr. géogr. Tous ses habitants parlent l'allemand; tous aussi, à l'exception de deux communes catholiques, professent le culte réformé de la communion helvétique dont Zurich a été le berceau (*voy.* Zwingle). Le sol s'y élève doucement, à partir de la rive gauche du Rhin qui le borde et le coupe en partie à son extrémité nord, et forme plusieurs rangées de collines et de montagnes d'une faible hauteur, séparées par 4 rivières tributaires de ce fleuve, dont la principale est la Limmat. Aux environs du lac de Zurich surtout (*voy.* l'art. suiv.), le pays offre une étonnante variété de sites, les uns plus pittoresques que les autres. Ce n'est que vers les confins de Saint-Gall que les montagnes atteignent une hauteur de 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, ou de 2,800 au-dessus du lac. Là se trouvent aussi les seuls districts maigres et arides du canton qui est, en général, un des plus fertiles et des mieux cultivés de la Suisse. L'industrie manufacturière y est aussi très florissante; les fabriques d'étoffes de coton et de soie, d'ouvrages en cuirs, etc., occupent plus de 50,000 ouvriers et alimentent un commerce très considérable et très lucratif. On estime à plus de 1,200,000 francs de Suisse les revenus du canton, tenu de fournir à la Confédération un contingent armé de 3,700 hommes et taxé pour sa part de contribution au budget fédéral à 74,453 francs. La constitution est basée sur le système représentatif, non sans quelques éléments aristocratiques. Le grand conseil, auquel appartient le pouvoir législatif, se compose de 212 membres, dont 60 sont élus par les 13 ou 1400 bourgeois de la ville de Zurich qui jouissent du droit de suffrage, 119 par les électeurs des campagnes, et les autres nommés par le grand conseil lui-même. Ce conseil choisit aussi les 19 membres qui doivent former le conseil de gouvernement investi du pouvoir exécutif, et que président alternativement deux bourguemestres.

Zurich, le chef-lieu du canton, appelé *Turicum* au temps des Romains, est situé, à l'endroit même où la Limmat s'échappe du lac, dans une contrée aussi fertile qu'agréable, et compte aujourd'hui 14,000 hab. Ses fortifications ont été rasées dans ces dernières années pour faire place à des agrandissements notables. Parmi les édifices publics, on remarque la grande cathédrale, qui date du XI^e^ siècle; la cathédrale de Notre-Dame, construite en 1250; l'hôtel de ville, les trois arsenaux, l'hôtel des corporations, où s'assemble la diète, la maison des orphelins, etc. Le cours des Tilleuls, le cours du Chat (*die Katze*) et la place du Tir sont de belles promenades; cette dernière est décorée du monument de Gessner. Les environs de Zurich sont délicieux, surtout le paysage vers le mont Albis. Outre son université, ouverte le 29 avril 1833 et fréquentée par près de 200 étudiants, et plusieurs autres établissements d'instruction supérieure ou secondaire, publics ou privés, Zurich renferme diverses collections d'objets d'art, littéraires et scientifiques, et une foule de sociétés fondées dans divers buts d'utilité générale ou de bienfaisance. La librairie aussi n'y manque pas d'importance, et s'honore d'avoir, depuis le moyen-âge jusqu'à nos

jours, produit beaucoup d'hommes célèbres dans les sciences ou qui occupent un rang distingué dans la littérature allemande. C'est près de Zurich qu'a été livrée la grande bataille dans laquelle Masséna (*voy.*) défit les Austro-Russes, le 24 sept. 1799. *C. L.*

ZURICH (LAC DE). Ce lac, un des plus grands de la Suisse, a 8 ½ lieues de longueur sur moins d'une lieue de largeur, et dépend en partie du canton du même nom, en partie de ceux de Saint-Gall et de Schwytz. Il s'étend du sud-est au nord-ouest, sous forme d'une bande très étroite qui le fait ressembler à un grand fleuve plutôt qu'à un lac. Il se distingue en lac supérieur et en lac inférieur. Le lac supérieur commence aux environs d'Uznach, à l'embouchure de la Linth, et s'étend, sur un espace de 4 lieues, jusqu'à Rapperswyl, où on le traverse sur un grand pont de bois, long de 1,850 pieds. Le lac inférieur embrasse toute la partie comprise entre Rapperswyl et Zurich, à la distance de 6 lieues; sa profondeur moyenne est de près de 200 mètres. A Zurich, bâti à l'extrémité du lac, la Linth s'échappe de nouveau de celui-ci en prenant le nom de Limmat. Les bords du lac, aux environs de cette ville surtout, présentent de charmantes collines couvertes de vignobles et une chaîne continue de villages parfaitement construits et très industrieux. Derrière ces coteaux, les montagnes s'élèvent par degrés jusqu'aux glaciers de Glaris, de Schwytz et des Grisons, qui ferment l'horizon dans le lointain. La navigation, sur le lac même, est pleine d'attraits et offre aux voyageurs des vues aussi variées que pittoresques; ses charmes, souvent chantés par les poëtes, ont inspiré au célèbre Klopstock une de ses plus belles odes. Sur la petite île d'Ufnau, non loin de Rapperswyl, d'où l'œil se promène sur un paysage ravissant, on voyait autrefois, dans une chapelle, le tombeau d'Ulric de Hutten, qui y mourut, retiré du monde, en 1523. La navigation sur ce lac a eu, de tout temps, de l'importance; cependant la crainte de bas-fonds fait qu'on n'y emploie que de petites embarcations d'une contenance de 250 à 300 quintaux tout au plus. Depuis 1835, un service journalier de bateaux à vapeur est organisé sur le lac inférieur. Ce dernier abonde en excellents poissons. *C. L.*

ZUYDERSEE, golfe de la mer du Nord, qui occupe un espace de 57 milles carr. géogr. et se trouve compris entre les provinces de la Hollande, de Gueldres, d'Over-Yssel et de la Frise. C'était jadis un lac; mais au commencement du XIII^e^ siècle les flots de la mer engloutirent la partie nord-ouest du territoire environnant, comme l'atteste encore la conformation de l'île du Texel, de Vlieland et des bancs de sable qui y rendent la navigation très difficile à l'entrée. L'importance commerciale d'Amsterdam est principalement déterminée par la position de cette capitale sur l'Y (*voy.*), bras du Zuydersee, par lequel ce dernier communique au sud avec le lac dit la mer de Harlem. Parmi les courants qui se déchargent dans le Zuydersee, le plus notable est l'Yssel. Le peu d'élévation des terres qui bordent ce golfe fait que les petits bâtiments n'y naviguent pas sans danger dans la saison des tempêtes; néanmoins le trajet par le Zuydersee est ordinairement préféré comme plus direct que la voie côtière par les navires qui de la Hollande méridionale se rendent dans les ports de la Frise. CH. V.

ZWINGLE ou plutôt ZWINGLI (ULRIC), le réformateur de la Suisse, naquit, le 1^er^ janvier 1484, à Wildenhausen, dans le comté helvétique de Toggenbourg (*voy.*), où son père remplissait les fonctions de magistrat (amman). Il était le 3^e^ de huit fils; et comme il montra, dès l'enfance, d'heureuses dispositions, on le destina à l'état ecclésiastique. Un de ses oncles, lui-même membre du clergé, se chargea de son éducation, et l'envoya à Bâle chez un ami, d'où Zwingli se rendit à Berne pour se livrer à des études plus sérieuses. Il y étudia les écrivains de l'antiquité sous la direction de Henri Wœlflin (*Lupulus*), qui jouissait d'une grande réputation comme savant et comme poëte. Le père de Zwingli lui fit ensuite visiter l'université de Vienne, où le jeune Ulric suivit des cours de philosophie; puis il revint à Bâle étudier la théologie sous

les auspices de Thomas Wyttenbach. Nommé, en 1506, et par conséquent dès l'âge de 22 ans, curé à Glaris, il se mit à lire assidûment l'Écriture sainte, et copia, de sa propre main, les épitres de S. Paul, qu'il apprit même par cœur, ce qui lui fut, dans la suite, d'un grand secours. En 1512 et les années suivantes, il fit, en qualité d'aumônier des régiments suisses capitulés, les campagnes de Lombardie contre la France, service qui lui valut, de la part du pape, une pension annuelle de 50 florins, à laquelle, plus tard (1517), il renonça volontairement. En 1516, il fut appelé à remplir les fonctions de prédicateur dans le couvent de Notre-Dame-des-Ermites, si célèbre par ses pèlerinages. Ce fut là, au milieu des pratiques superstitieuses dont il fut journellement témoin, que Zwingli manifesta, pour la première fois, un esprit supérieur aux préjugés de son siècle, en attaquant les abus qui s'étaient introduits dans l'Église, en prêchant contre les pèlerinages et l'adoration de la Vierge. Dans l'ardeur de sa conviction, il alla même jusqu'à exhorter les évêques à veiller plus soigneusement au maintien des bonnes mœurs et à réformer la doctrine d'après la parole de Dieu.

Depuis Wiclef et Jean Huss, l'indépendance religieuse n'était pas chose rare autant qu'on se l'imagine aujourd'hui : aussi le courage du jeune prêtre fut-il peu remarqué d'abord. Zwingli était si peu suspect, que le légat du pape, Ant. Pulci, lui conféra, en 1518, le diplôme de chapelain-acolythe du Saint-Siége. Mais, peu de temps après, il fut appelé sur un théâtre plus grand : l'estime dont il jouissait le fit nommer curé de la cathédrale de Zurich, ville à laquelle sa carrière se rattache principalement.

Zwingli entra en fonctions, le 1^er^ janvier 1519, par un sermon où il revendiqua le droit de prêcher librement l'Évangile sans être astreint à certains passages désignés à cet effet et qu'on appelle *péricopes*. Il expliqua successivement l'Évangile de S. Matthieu, les Actes des Apôtres et d'autres livres du Nouveau-Testament. Il continua à attaquer les erreurs, les superstitions et les vices du clergé avec un zèle qui croissait en proportion de ses succès. Déjà à N. D. des Ermites, et presque en même temps que Luther en Allemagne, il s'était élevé contre la vente des indulgences dont avait été chargé, pour la Suisse, le franciscain milanais Bernardin Samson; il s'y opposa avec plus de vigueur encore à Zurich, et il obtint au moins que l'entrée de la ville serait interdite à l'émissaire de Rome. Il fut soutenu dans sa lutte contre le franciscain par l'évêque de Constance lui-même, qui avait à se plaindre de Samson. Aux applaudissements unanimes de tous les habitants de Zurich et d'une partie de la Suisse, Zwingli alla plus loin; et, dès 1520, il fit ordonner, par le sénat, que dans tout le canton on prêcherait la parole de Dieu sans addition humaine. Le gouvernement cantonal avait remarqué que le hardi prédicateur s'appuyait constamment sur l'Évangile, et que ses adversaires n'avaient pu se servir de cette autorité pour le réfuter. Il prit donc confiance en lui, le soutint et le nomma, en 1521, à un canonicat vacant, ce qui ajouta à sa considération. En 1522, la réforme fut adoptée même en ce qui concerne l'extérieur du culte. Dans cette année, Zwingli publia son premier traité contre les jeûnes de l'Église romaine, et se mit à étudier l'hébreu. Le pape Adrien VI lui offrit en vain de l'élever aux dignités ecclésiastiques s'il voulait garder le silence : rien ne put l'ébranler. En 1523, le gouvernement de Zurich invita tous les théologiens qui croiraient pouvoir convaincre Zwingli d'erreur, à un colloque, qui eut lieu à Zurich, en présence de plus de 600 ecclésiastiques et laïcs. Zwingli avait rédigé sa profession de foi en 67 articles. Le célèbre J. Faber, depuis évêque de Vienne, en entreprit la réfutation; mais ses raisons semblèrent si peu satisfaisantes à la magistrature zurichoise qu'elle se déclara pour le réformateur et l'autorisa à poursuivre sa carrière. Zwingli sortit également triomphant d'une grande dispute où il justifia l'abolition du culte des saints et de la messe devant une assemblée plus nombreuse encore. Dès cet instant, la révolution était consommée. Tableaux et statues disparurent des églises de tout le canton, en même temps que la messe fut

abolie. Zwingli épousa, en 1524, Anne Reinhard, veuve de Meyer de Knonau, âgée déjà de 43 ans. L'année suivante, il publia, en langue latine, un ouvrage remarquable intitulé : *De la vraie et de la fausse religion*, qu'on peut regarder comme une véritable profession de foi ; et ce fut ainsi qu'en un petit nombre d'années il accomplit la réforme et la fonda sur des bases solides. Le gouvernement cantonal, agissant de concert avec lui, abolit les ordres mendiants, attribua aux tribunaux civils la connaissance des questions de divorce et prescrivit une meilleure administration des biens ecclésiastiques. Comme les réformateurs de l'Allemagne, Zwingli prenait la Bible pour unique règle de la foi ; il rejetait tout ce qu'il regardait comme des inventions humaines ; il combattait l'esprit de domination et l'égoïsme du clergé, il attaquait avec énergie la superstition ; il travaillait en un mot à ramener l'Église à la simplicité des premiers siècles. Il ne s'écartait de Luther et de ses compagnons d'œuvre que sur quelques points, dont le plus important se rapportait à l'eucharistie. Il rejetait la présence réelle du corps de Jésus dans la Cène, et, sous ce rapport, il alla évidemment plus loin que le réformateur de l'Allemagne. Ce fut jusqu'alors la principale dissidence ; mais c'en fut assez pour séparer en deux camps les partisans de la réformation, dès l'année 1524. Philippe-le-Magnanime, landgrave de Hesse, essaya d'opérer entre Luther et Zwingli un rapprochement, et il assembla à cet effet des théologiens des deux partis dans la ville de Marbourg. Les conférences durèrent du 1er au 3 oct. 1529, et l'on se témoigna de part et d'autre assez de bienveillance. Cependant l'union si désirable ne put être opérée complétement. On tomba d'accord sur 13 articles relatifs aux principaux dogmes ; quant au 14e, qui traitait de la présence réelle, on convint seulement de se supporter réciproquement avec la charité recommandée par Jésus-Christ et par ses apôtres, résolution louable, mais trop vite oubliée.

Cependant Lucerne et d'autres cantons helvétiques voyaient avec un mécontentement profond les innovations dans le culte et le dogme qu'autorisait le gouvernement de Zurich. A plusieurs reprises, la guerre fut sur le point d'éclater, et elle éclata en effet en 1531, mais sous de mauvais auspices pour Zurich, car les forces de ses alliés, Berne, Bâle, Mulhouse, n'avaient pu encore rejoindre les siennes. Sur l'ordre du conseil, Zwingli dut se mettre en campagne avec la bannière du canton, que portait toujours un ecclésiastique. On en vint aux mains le 10 oct., à Cappel, situé à 3 lieues de la ville. Les catholiques, de beaucoup supérieurs en nombre et mieux commandés, remportèrent une victoire complète ; un grand carnage eut lieu, et Zwingli fut au nombre des victimes.

Le dernier ouvrage de ce réformateur, ouvrage qu'il dédia au roi François Ier, parut après sa mort sous ce titre : *Christianæ fidei brevis et clara expositio*. L'ensemble de ses œuvres a été publié d'abord en 1 vol. in-fol. (Zurich, 1545), puis en 3 vol. in-fol. (*ibid.*, 1581). Usteri et Vœgelin en ont donné un choix d'extraits en langue allemande (*ibid.*, 1819 et ann. suiv., 2 vol.). Enfin, MM. Schuler et Schulthess ont publié les œuvres posthumes de Zwingli (Zurich, 1828). *Voir* Rotermund, *Vie de Zwingli* (Brême, 1818). J. H. S.

ZYGODACTYLES, *voy.* GRIMPEURS.

ZYMOLOGIE ou ZYMOTECHNIE (de ζύμη, levain), partie de la chimie qui traite de la fermentation, *voy.* ce mot.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE DU TOME VINGT-DEUXIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME VINGT-DEUXIÈME.

Pag.

Texas. 1
Texel. 4
Thabary, Thabarestan, *voy.* Tabary, Tabéristan.
Thaddée, *voy.* Jude (saint).
Thadmor, *voy.* Palmyre et Syrie.
Thaer. 4
Thaler, *v.* Écu et Dollar.
Thalès. 5
Thalie, *voy.* Muses et Grâces.
Thalweg, *voy.* Rhin et Frontières.
Thamar. 5
Thamasp-Kouli Khan. 5
Thasos. 8
Thassillon I-II, *v.* Bavière, Agilolfinges et Charlemagne.
Thaumaturge. 8
Thé. 9
Théatins. 11
Théâtre. 11
Théâtre-Français. 15
Théâtre-Italien. 20
Théâtre (coup de), *voy.* Coup de Théâtre.
Théâtre (direction d'un), *voy.* Directeurs de spectacles.
Thébaïde. 25
Thébaïque (extrait), *v.* Opium.
Thèbes d'Égypte. 25
Thèbes, en Grèce. 28
Théglath-Phalazar, *voy.* Téglath.
Théisme. 29
Theiss. 31
Thème. 31
Thémis. 32
Thémistius. 32
Thémistocle. 32
Thénard (baron). 34
Théocratie. 35
Théocrite. 36

Pag.

Théodicée, *voy.* Providence.
Théodora (impér.). 38
Théodora, *voy.* Marozia et Italie.
Théodore de Mopsueste. 38
Théodore, roi de Corse, *voy.* Neuhof.
Théodoret. 38
Théodoric. 39
Théodose I-III (emp.). 41
Théodose de Bithynie, *v.* Géométrie.
Théognis, *voy.* Gnomes.
Théogonie. 42
Théologal. 44
Théologie. 44
Théophane. 67
Théophanie, *voy.* Épiphanie.
Théophilanthropes. 68
Théophraste. 69
Théophylacte. 69
Théopneustie, *voy.* Inspiration.
Théopompe. 71
Théorbe, *voy.* Luth.
Théore, *voy.* Théorie (antiq.) et Oracle.
Théorème. 71
Théorie. 71
Théorie (antiq.). 72
Théosophie. 72
Théot (Cath.), *v.* Gerle (dom) et Robespierre.
Théramène. 72
Thérapeutes, *voy.* Esséniens.
Thérapeutique. 73
Thérèse (sainte). 74
Thérèse (Ordre de), *voy.* Bavière.
Thériaque. 75
Thermales (eaux), *voy.* Eaux minérales.
Thermes. 76
Thermidor (journée du 9), *voy.* Convention nationale, Robespierre, Talien, Fréron, etc.

Pag.

Thermodon. 76
Thermomètre. 76
Thermopyles. 77
Thermutis, *voy.* Moïse.
Thersite. 78
Thèse. 78
Thésée. 78
Thesmophories. 79
Thesmothètes, *voy.* Archontes.
Thespis. 80
Thessalie. 80
Thessalonique, *voy.* Salonique et Macédoine.
Thétis. 81
Théurgie. 81
Thiard, *voy.* Française (litt.) et Ronsard.
Thibaudeau. 82
Thibaut I-V, *v.* Champagne.
Thibaut (jurisc.). 83
Thiérache. 84
Thierry, *voy.* Mérovingiens.
Thierry (Augustin). 84
Thiers. 87
Thiersch. 99
Thisbé, *voy.* Pyrame.
Thogrul-bey, *voy.* Turcs.
Thomas (S.). 100
Thomas (S.) de Cantorbéry, *voy.* Becket.
Thomas Magister, *voy.* Grecque (lang.).
Thomas (écriv. franç.). 100
Thomas à Kempis. 103
Thomas d'Aquin (S.). 104
Thomasius. 105
Thomson. 106
Thon. 107
Thor, *voy.* Scandinave (myth.).
Thorax. 108
Thornill. 108
Thorwaldsen. 108
Thoth. 110
Thou (de). 110

Pag.

Thoulonnides, *v.* Égypte.
Thouret. 115
Thrace. 116
Thrasybule. 116
Thucydide. 117
Thuiscon, *voy.* Teut.
Thulé. 119
Thümmel. 119
Thurgovie. 119
Thuringe. 120
Thuringe (forêt de). 121
Thuya. 122
Thyades, *voy.* Bacchantes.
Thyeste, *voy.* Atrée.
Thym. 122
Thyrocèle, *voy.* Goitre.
Thyrse, *voy.* Floraison et Bacchantes.
Tiare. 122
Tibère. 123
Tibériade (mer de). 127
Tibet. 127
Tibia, *voy.* Jambe et Cuisse.
Tibre. 131
Tibulle. 131
Tic. 132
Ticho-Brahé, *voy.* Tycho-Brahé.
Tieck (Louis). 132
Tieck (Christ.-Fréd.). 135
Tiedemann. 136
Tiedge. 136
Tierce (mus.), *voy.* Intervalle.
Tierce (lit.), *voy.* Heures canoniales.
Tiers-État, *voy.* Ordres d'États, États, États-Généraux, Constituante, Peuple, etc.
Tiers-Ordre, *voy.* Franciscains.
Tige. 137
Tigellin, *voy.* Néron.
Tigrane I-II, *voy.* Arméniens, Mithridate et Pompée.
Tigre (h. n.). 138
Tigre (géogr.). 138
Tigré (roy. de). 138
Tikhvine (système de), *voy.* Canal et Russie.
Tillac. 139
Tillemont. 139
Tilleuls. 139
Tilly. 140
Tilsitt. 141
Timbales. 142
Timbre. 143

Pag.

Timée. 143
Timocratie ou Timarchie, *voy.* Gouvernement, Cens et Équestre (ordre).
Timoléon. 143
Timon, *voy.* Attelage.
Timon (les). 143
Timor (île). 144
Timothée (gén. ath.). 145
Timothée (S.). 145
Timour-Lenk, *voy.* Tamerlan.
Tinctoriales (substances), *voy.* Teinture, Drogues, Bois, etc.
Tingitane, *voy.* Mauritanie et Tanger.
Tino, *voy.* Cyclades.
Tintoret (le). 145
Tippo-Saheb. 146
Tir. 147
Tiraboschi. 148
Tirailleurs. 148
Tirannas, *voy.* Air.
Tirésias. 149
Tiridate. 150
Tiroir (pièces à). 150
Tiron. 150
Tisane. 151
Tisi, *voy.* Garofalo.
Tissage. 151
Tissot. 153
Tissus (techn.), *voy.* Tissage, Étoffe, etc.
Tissus (anat.), *voy.* Cellulaire (tissu), Chair, Cartilage, Tendon, Membrane, Os, etc.
Titan. 154
Titane. 155
Tite-Live. 156
Tite-Vespasien, *v.* Vespasien.
Titi, *voy.* Singe.
Titicaca (lac), *voy.* Amérique et Pérou.
Titien (le). 158
Titre (orfévr.). 160
Titres honorifiques. 161
Titus, *voy.* Vespasien.
Tivoli. 162
Tmolus. 162
Tobie. 162
Tobolsk, *voy.* Sibérie.
Tœkœly. 163
Tofana (Acqua). 165
Toge. 165
Toggenbourg, *v.* Saint-Gall et Turgovie.
Toile. *voy.* Lin, Chanvre, Fil, Filature et Tissage.

Pag.

Toile cirée et gommée, *v.* Imperméables (tissus).
Toiles peintes. 165
Toilette. 167
Toise, *voy.* Pied.
Toison d'Or, *v.* Phryxus, Argonautes, Jason, etc.; Ordre de la Toison d'Or. 168
Toit, Toiture, *v.* Comble et Couverture.
Tokai, *v.* Hongrie (vins de).
Tolbiac. 169
Tôle, Ferblanc. 169
Tolède. 170
Tolentino (traité de), *v.* Romain (état) et Musée.
Tolérance. 170
Tolmides, *voy.* Guerres sacrées.
Tolosa (bat.). 171
Toltèques, *voy.* Amérique et Mexique.
Toman. 171
Tombac. 171
Tombe, Tombeau. 171
Tombola, *voy.* Loto.
Tombouctou, *voy.* Ten-Boktoue.
Ton, Tonalité. 172
Tonada, ou Tonadilla, *v.* Air.
Tonga (îles), *voy.* Amis (îles des).
Tonique (mus.), *v.* Ton.
Toniques (méd.). 174
Tonnage. 175
Tonnerre, *voy.* Foudre et Orage.
Tonnerre (vin de), *voy.* Bourgogne (vins de) et Yonne (dép. de l').
Tonotechnie, *voy.* Orgue de Barbarie.
Tonquin, *voy.* Annam, Cochinchine et Inde.
Tonsure. 176
Tontine, *voy.* Dette.
Topaze. 176
Tophana (Aqua), *voy.* Tofana.
Topinambour. 177
Topique. 177
Topographie. 177
Toreador, *v.* Taureaux (combats de).
Toreno (comte de). 178

Toreutique. 180
Torgau. 181
Tories et Whigs. 181
Torquemada. 182
Torrès (détroit de), *voy.* Océanie.
Torricelli. 182
Torse. 183
Torsion des artères. 183
Torstenson. 183
Torticolis, *voy.* Rhumatisme.
Tortue. 184
Torture. 185
Tory (parti), *v.* Tories.
Toscan (ordre). *voy.* Ordres d'architecture et Romaine (archit.).
Toscane. 186
Totila. 189
Totipalmes, *v.* Oiseaux.
Touariks, *voy.* Afrique, Soudan et Takrour.
Touche. 190
Toucher, *voy.* Tact.
Touches (instruments à), *voy.* Instruments de musique, Clavier, Piano, etc.
Toul, *voy.* Lorraine et Meurthe (de la).
Toulon. 190
Toulouse. 192
Toulouse (comte de), *v.* Montespan (Mme de) et Penthièvre (duc de).
Tour (archit.). 194
Tour (techn.). 195
Tour, *voy.* La Tour et Tour et Taxis (La).
Touraine. 196
Touran, *voy.* Iran et Perse.
Tourbe. 197
Tour d'Auvergne, *voy.* La Tour d'Auvergne.
Tour et Taxis (de La). 197
Tourkmantchaï. 198
Tourmaline. 199
Tournefort. 199
Tournesol (h. n.), *voy.* Hélianthe.
Tournesol (chim.). 200
Tourneur, *voy.* Tour.
Tournoi. 201
Tournois (livre), *voy.* Livre.
Tours, *voy.* Touraine et Indre et Loire (dép. d').
Tourterelle, *voy.* Pigeon.
Tourville. 202
Toussaint (la). 204
Toussaint-Louverture. 204
Toux. 207
Toxicodendron. 208
Toxicologie. 208
Trabans. 208
Trachée. 208
Trachée-artère. 208
Trachéite, *voy.* Angine.
Trachéotomie. 209
Trachis, Trachinie, *v.* Phthiotide.
Trachyte. 209
Tracy (comte Destutt de). 209
Tradition. 211
Traduction. 212
Trafalgar. 213
Tragédie. 214
Tragi-comique (genre). 217
Trahison, Haute-trahison. 217
Traité (litt.). 218
Traité (diplom.). 218
Traite des Noirs. 222
Traitement des maladies. 228
Trajan. 229
Trajane (colonne), *voy* Colonne.
Trajectoire, *voy.* Ballistique, Ligne et Tir.
Tralles, *voy.* Alexandre de Tralles.
Trame. 231
Tramontane. 231
Tranchée. 231
Tranquebar. 232
Transaction. 233
Transcendant. 233
Transept, *v.* Église (architect.).
Transfiguration. 234
Transformation, *v.* Métamorphose.
Transfusion, *voy.* Injection.
Transit. 234
Transition (rhét.). 236
Transition (géol.), *voy.* Terrains.
Translimitation, *v.* Intervention, Non-Intervention.
Transmigration, *v.* Migration et Métempsychose.
Transoxane, *voy.* Oxus et Turkestan.
Transpadane (république), *voy.* Cispadane et Cisalpine.
Transparence, *voy.* Lumière et Diaphanéité.
Transpiration. 236
Transports. 237
Transubstantiation. 238
Transylvanie. 239
Trapèze. 242
Trappe (abbaye de la). 243
Trasimène (les). 243
Travail. 243
Travancore, *voy.* Malabar.
Travaux forcés, *voy.* Peines, Bagne, Galères, Colonies pénales, Prisons.
Travaux publics (ministère des), *voy.* Ministères.
Travertin, *voy.* Calcaire et Tuf.
Trébie. 248
Trébizonde. 248
Tréfilerie. 249
Trèfle. 250
Treilhard (comtes). 251
Tréma, *voy.* Accent.
Tremble, *voy.* Peuplier.
Tremblement de terre. 252
Trembleurs, *voy.* Quakers.
Trémoille, *voy.* La Trémoille.
Trempe. 252
Trenck (barons de). 253
Trente (combat des), *v.* Beaumanoir (J. de).
Trente (concile de). 256
Trente-Ans (guerre de). 260
Trente Tyrans (les), *v.* Tyrans.
Trépan. 263
Trésorerie, *voy.* Britannique (empire), Échiquier et Exchequer, Finances, etc.
Trésor public, *voy.* Finances et Ministères.
Tressan (comte de). 263
Treuil. 264
Trève et Trève de Dieu. 265
Trèves. 266
Trévise (duc de), *voy.* Mortier.
Trévoux. 267
Triaires, *voy.* Légion.
Triangle. 267
Triangulation. 269
Tribonien. 270
Tribord, *voy.* Bord.
Tribraque, *voy.* Pied et Versification.

Pag.

Tribu. 270
Tribun. 271
Tribunal. 272
Tribunal révolutionnaire. 273
Tribunal secret, *voy.* Inquisition, Vehmique, etc.
Tribunat. 273
Tribune. 273
Tribus (les douze). 275
Trichoma, *voy.* Plique.
Trictrac. 276
Trident, *voy.* Neptune.
Trieste. 276
Triglyphe. 278
Trigonométrie. 278
Trille, *voy.* Cadence.
Trilogie, *voy.* Eschyle.
Trimoille, *voy.* La Trémoille.
Trinité, Trimourti. 281
Trinité (île de la), *voy.* Antilles.
Trio, *voy.* Symphonie.
Triomphe. 284
Triomphe (Arc de), *v.* Arc, Rome, Paris, etc.
Tripartitum, *v.* Hongrie.
Triple-Alliance, *voy.* Louis XIV.
Tripoli (villes anc.). 284
Tripoli (de Barbarie). 284
Triptolème. 287
Trissin (le). 287
Tristan, *voy.* Table-Ronde.
Tristan d'Acunha, *voy.* Acunha.
Triton (myth.). 287
Triton (h. n.). 288
Triton (mus.), *voy.* Accord.
Triumvirat. 288
Trivial, Trivialité. 288
Trocadéro, *voy.* Cadix, Angoulême (duc d') et Ferdinand VII.
Trochée, *voy.* Pied et Versification.
Troglodytes. 288
Trogue-Pompée. 289
Troie. 289
Trois-Évêchés (pays des), *voy.* Lorraine.
Troïtza, *v.* Serge (S.).
Trollhætta (canal de). 290
Trombe. 290
Trombone. 291
Tromp (amir.). 293

Pag.

Trompe, *voy.* Pachydermes et Éléphants.
Trompe d'Eustache, *v.* Eustache et Oreille; Trompes de Fallope, *voy.* Utérus.
Trompette. 294
Tronchet. 295
Trône. 296
Trope. 296
Trophée. 297
Trophonius. 298
Trophosperme, *v.* Fruit et Ovaire.
Tropiques. 298
Troppau. 299
Troubadours et Trouvères. 299
Troyes (traité de). 303
Truand. 303
Truffe. 303
Truite, *voy.* Saumon.
Tryphiodore. 303
Tsar. 303
Tsarskoïé-Célo. 304
Tscherkesses, *v.* Tcherkesses.
Tschesmé, *v.* Tchesmé.
Tserny-George. 304
Tubal-Cain. 305
Tube. 305
Tubercule (h. n.), *voy.* Racine.
Tubercules (méd.). 306
Tubéreuse. 306
Tubet, *voy.* Tibet.
Tubingue. 306
Tudor (maison de). 307
Tuf. 307
Tugendbund, *voy.* Sociétés secrètes et Étudiants.
Tuile, Tuilerie. 308
Tuileries (château des). 308
Tulipe. 310
Tullia, *voy.* Cicéron.
Tullus Hostilius, *voy.* Rome.
Tumeur. 310
Tung-King, *voy.* Tonquin.
Tungouses. 311
Tungstène. 312
Tunis. 312
Tunnel. 316
Turbine. 316
Turbot. 318
Turcomans, *voy.* Turkestan et Turkmènes.
Turcs (peuples). 318
Turenne. 323

Pag.

Turgot. 329
Turin. 332
Turkestan. 333
Turkmènes, *voy.* Turcs, Turkestan.
Turlupins. 337
Turpin. 337
Turpin de Crissé (comte). 337
Turques (lang. et litt.). 338
Turquie, *voy.* Othoman (emp.).
Turquoise, *voy.* Phosphate et Ivoire.
Tutelle. 344
Tycho de Brahé. 345
Tychsen. 346
Tympan, *voy.* Oreille.
Tyndare et Tyndarides, *v.* Hélène, Clytemnestre, Castor et Pollux.
Type. 347
Typhée, *voy.* Jupiter.
Typhon, *voy.* Égypte, Osiris et aussi Trombe et Océanie.
Typhus. 348
Typographie. 349
Tyr. 353
Tyran. 353
Tyrol. 355
Tyrrhéniens, *v.* Étrusques.
Tyrtée. 357
Tzétzès. 359

U.

U. 360
Ubiquistes. 360
Ugolin, *v.* Gherardesca.
Uhlan, *voy.* Oulan.
Uhland. 360
Ukase, *voy.* Oukase.
Ukraine. 361
Ulcère. 362
Ulémas, *voy.* Oulémah.
Ulfilas. 362
Ulloa (Saint-Jean d'), *v.* Vera-Cruz.
Ulm. 363
Ulphilas, *voy.* Ulfilas.
Ulpien. 363
Ulrique, Éléonore, *voy.* Suède.
Ultimatum. 363
Ultra. 364
Ultramontanisme. 364
Ulysse. 364
Uniforme. 365
Uniformité (acte d'). 366
Unigenitus (constitut.). 366
Union, *v.* Utrecht, Pays-Bas, États-Unis, Grân-

Pag.

de-Bretagne, Irlande, O'Connell, etc.
Union des Églises grecque et latine. 366
Unisson. 368
Unitaires, *v.* Sociniens, Trinité.
Unité (math.). 368
Unité (philos.). 368
Unités, *voy.* Dramatique (art).
Univalve, *voy.* Coquille et Conchyliologie.
Univers. 370
Universaux, *voy.* Réalistes et Nominaux.
Universités. 370
Unkiar-Iskélessi (traité d'). 381
Unterwalden (canton d'). 381
Upanichads, *v.* Vedas, Indienne (relig. et Atomes.
Upsal. 381
Ural, *voy.* Oural.
Urane, *voy.* Uranium.
Uranie, *voy.* Vénus et Muses.
Uranium. 382
Uranographie. 382
Uranolithes, *voy.* Aérolithes.
Uranoscopie, *voy.* Divination et Astrologie.
Uranus (myth.), *voy.* Saturne.
Uranus (astr.), *voy.* Planètes.
Urbain I-VIII, papes. 382
Urbanité, *voy.* Civilité.
Urbin (duché d'). 383
Urètre. 383
Urfé (H. d'). 383
Uri (canton d'). 383
Urine. 384
Urne, *voy.* Vases antiques.
Urodèles. 385
Ursins (Juvénal des). 385
Ursins (fam. des). 386
Ursule (sainte). 387
Ursulines. 387
Urticaire. 388
Urticées, *voy.* Ortie, Figuier, Mûrier.
Uruguay (rép. de l'). 388
Urus. 390
Usage. 390
Usage (droit). 391
Usances, *voy.* Lettre de change.

Pag.

Usbeks, *voy.* Turkestan et Kharizm.
Uscoque, *voy.* Dalmatie.
Us et Coutumes. 391
Usine, *v.* Manufacture.
Usipètes, *v.* Germanie.
Usnée, *voy.* Lichens.
Ussérius. 392
Ustion, *voy.* Cautérisation et Combustion.
Usufruit. 392
Usure, *voy.* Intérêt.
Usurpation. 393
Utérin, *voy.* Frère.
Utérus. 393
Utilité publique, *voy.* Expropriation.
Utopie. 395
Utraquistes, *voy.* Calixtins et Hussites.
Utrecht. 396
Ut, Re, Mi, etc., *v.* Solfége, Notation, Gamme et Son.
Uvée. 397
Uwarof, *voy.* Ouvarof.
Uxelles (mar. d'). 397
Uz. 397
Uzbeks, *voy.* Turkestan et Kharizm.
Uzès (duché d'), *voy.* Crussol et Gard (dép. du).

V.

V. 401
Vaast (S.). 401
Vacations (chambre des), *voy.* Chambre.
Vaccin, Vaccine. 401
Vache, *voy.* Bœuf.
Vache marine, *voy.* Lamantin.
Vadé. 402
Vade mecum. 402
Vadier, *voy.* Jacobins et Robespierre.
Vagabond, Vagabondage. 403
Vagin, *v.* Utérus, Sexe, Parties sexuelles.
Vaguemestre. 403
Vahabites, *v.* Wahabbis.
Vaillant, *voy.* Le Vaillant.
Vaisseau (mar.). 404
Vaisseaux (anat.). 405
Vaivode, *voy.* Voïvode
Valachie. 405
Valais (canton du). 408
Valazé, *v.* Gironde, Girondins.

Pag.

Valckenaer (père et fils). 410
Valdo, *voy.* Vaud (P. de).
Valée (comte). 410
Valençay (traité de), *v.* Ferdinand VII et Indre (dép. de l').
Valence. 413
Valenciennes. 413
Valens. 414
Valentin, *voy.* Valentiniens.
Valentin (peintre). 414
Valentinien I-III, *voy.* Romains et Occident (empire d').
Valentiniens. 414
Valentinois. 414
Valère-Maxime. 415
Valérien. 415
Valérius (les). 415
Valette, *v.* La Valette.
Valhalla, *v.* Walhalla.
Validé, *voy.* Sulthane.
Valla. 416
Vallées (les Quatre), *v.* Guienne.
Vallia, *voy.* Visigoths, Goths et Occident (emp. d').
Vallière, *v.* La Vallière.
Valmiki, *voy.* Rama et Sanscrite (litt.).
Valmy (combat de). 417
Valmy (ducs de), *voy.* Kellermann.
Valois (maison de). 417
Valois (H. de). 418
Valparaiso. 418
Valse. 418
Valteline. 419
Valve, *voy.* Coquille.
Vampire. 419
Van Capellen, *voy.* Capellen.
Vancouver. 419
Vandales. 420
Vandamme. 421
Van den Bosch, *voy.* Bosch.
Van der Aa, *voy.* Aa.
Van der Meulen. 423
Van der Neer. 423
Van der Velde. 423
Van der Werff. 424
Van de Weyer. 424
Van Diemen (terre de). 425
Van Dyk. 426
Van Ess. 428
Vanesse, *voy.* Papillon.
Van Eyck. 428
Van Geer. 429

Pag.

Van Goyen. 429
Van Helmont. 429
Van Huysum. 430
Vanière. 430
Vanille. 430
Vanini. 431
Vanité. 431
Van Loo. 432
Van Maanen. 433
Van Marnix, *voy.* Aldegonde.
Vanne. 433
Vannucchi. 433
Vannucci, *voy.* Perugin.
Van Oost. 433
Van Ostade. 434
Van Swieten. 434
Van Veen, *voy.* Hemskerk.
Vapeur (phys.). 435
Vapeur (appareils à). 436
Vapeur (bains de), *voy.* Fumigations.
Var (dép. du). 442
Varangieus. 444
Varech (droit de). 444
Varech (mer de). 444
Varèghes, *voy.* Varangiens.
Varennes (fuite de). 445
Variantes. 445
Variations. 445
Varice. 446
Varicelle, *voy.* Variole.
Varicocèle, *voy.* Varice.
Variété. 446
Variétés (théâtre des), *v.* Théâtre Français.
Variole. 447
Variorum (*cum notis*), *voy.* Édition.
Varlet, Valet, *v.* Écuyer et Chevalier.
Varna. 448
Varron (les). 449
Varsovie. 449
Varus. 450
Vasari. 450
Vasco da Gama, *voy.* Gama.
Vases antiques. 451
Vassal, Vassalité, Vasselage. 454
Vassilii. 455
Vassy (massacre de). 455
Vasthi, *voy.* Esther.
Vater. 455
Vatican. 455
Vattel. 458
Vauban. 460

Pag.

Vaucanson. 464
Vaucluse (dép. de). 465
Vaud (canton de). 466
Vaudemont (comtes et princes de), *v.* Meurthe (dép. de la) et Lorraine.
Vaudeville. 467
Vau-de-Vire. 468
Vaugelas. 469
Vauguyon, *voy.* La Vauguyon.
Vauquelin. 469
Vautour. 470
Vauvenargues. 472
Vaux (P. de). 473
Vayvode. *voy.* Voïvode.
Veau marin, *v.* Phoque.
Véda. 473
Vedette. 474
Vega (Lope de), *voy.* Lope.
Vega (Garcilaso de la). 474
Végèce. 474
Végétal (règne). 475
Vehmique (tribunal). 481
Veïes. 483
Veines. 483
Vélasquez. 484
Velay (le). 485
Velde, *v.* VanderVelde.
Vélin, *voy.* Parchemin, Papier, etc.
Vélites. 485
Velléda. 485
Velléius Paterculus. 485
Velly. 486
Velours. 486
Velte, *voy.* Litre.
Venaissin (comtat). 486
Vénalité, *v.* Offices.
Vence. 486
Venceslas. 486
Vendanges. 487
Vendée, et Guerres de la Vendée. 487
Vendée (dép. de la). 491
Vendémiaire (le 13). 493
Vendetta. 493
Vendeurs d'âmes. 493
Vendidad-Sadé, *v.* Persanes (lang. et litt.).
Vendôme, Vendomois. 493
Vendôme (ducs de). 494
Vénèdes. 497
Vénerie. 498
Vénériennes (maladies), *voy.* Syphilis.
Vénézuela. 498
Véniel, *voy.* Péché.
Venin. 500

Pag.

Venise. 500
Venise (golfe de), *voy.* Adriatique (mer).
Vénitienne (école). 508
Vent. 509
Vent (îles du) et sous le Vent, *voy.* Antilles.
Vente. 513
Vente, *voy.* Société secrète et Carbonari.
Ventilation, Ventilateur. 515
Ventouse (techn.). 516
Ventouse (méd.). 516
Ventre. 516
Ventriloquie. 517
Vents (mét.), *voy.* Vent.
Vents (méd.) 517
Vénus (myth.). 518
Vénus (astr.), *voy.* Planètes.
Vénus (cristaux de), *v.* Acétate de cuivre.
Vêpres. 519
Vêpres Siciliennes. 520
Ver, *voy.* Vers. — Ver à soie. 520
Vera-Cruz. 521
Verbe (gramm.). 521
Verbe (théol.). 522
Verceil (bat. de). 524
Vercingétorix. 524
Verden. 524
Verdet, *voy.* Acétate de cuivre.
Verdets (du Midi). 524
Verdict. 524
Verdun (traité de). 524
Verge, *voy.* Baguette divinatoire, Rhabdomancie et Verges.
Vergennes (comte de). 524
Verges (supplice des). 526
Vergeures, *voy.* Papier et Incunables.
Vergniaud. 526
Vergobret, *voy.* Gaule.
Vergue, *voy.* Voile.
Vergy (Gabrielle de). 531
Vérité. 531
Vermandois (comté de). 533
Vermeille (mer), *v.* Californie et Amérique.
Vermicelle, *voy.* Pâtes d'Italie.
Vermiformes, *v.* Marte.
Vermifuge. 533
Vermi-Larves, *voy.* Insectes.
Vermillon, *v.* Cinabre, Mercure et Kermès.

Pag.

Vermont, *voy.* États-Unis.
Vernet (famille). 533
Verneuil (marquis de). 536
Vernier, *voy.* Micromètre, Astrolabe, etc.
Vernis. 536
Vernis (arbre au), *voy.* Badamier.
Vérole, *voy.* Syphilis et Variole.
Véron (le), *voy.* Indre-et-Loire (dép. d').
Vérone. 536
Véronèse (Paul). 537
Véronique (bot.). 538
Véronique (sainte). 538
Verre, Verrerie. 539
Verrès. 543
Verrius Flaccus, *voy.* Latine (lang.) et Festus.
Vers (h. n.). 544
Vers, Versification. 546
Versailles. 548
Vers à soie, *voy.* Ver à soie.
Verseau, *v.* Zodiaque.
Versification, *voy.* Vers.
Version. 552
Verste. 552
Vert (cap), *voy.* Cap-Vert.
Vert antique, *v.* Bronze.
Vert-de-gris. 552
Vertébrale (colonne), *v.* Cérébro-spinal et Vertèbres.
Vertèbres. 553
Vertébrés, *voy.* Vertèbres, Animal et Zoologie.
Verticale, *voy.* Aplomb, Horizontal, Niveau, Perpendiculaire.
Vertot. 555
Vertu. 556
Vertu (amis de la), *voy.* Sociétés secrètes et Étudiants.
Vertumne, *voy.* Pomone.
Verus. 558
Verveine. 558
Vervins (paix de), *voy.* Henri IV et Philippe II.
Vesce. 558
Vésicants, Vésicatoire. 558
Vesou, *voy.* Sucre et Canne à sucre.
Vespasien (Flave et Tite), empereurs. 559
Vespertilions, *voy.* Chéiroptères et Chauve-souris.
Vespucci, *voy.* Américic Vespuce.
Vessie. 562
Vesta (myth.). 563
Vesta (astr.), *voy.* Planètes.
Vestales. 563
Vestris (fam.). 564
Vésuve. 565
Vétérinaire (médecine, art). 566
Veto. 568
Véture. 569
Véturie, *voy.* Coriolan.
Vexin. 569
Vézir, *voy.* Visir.
Viabilité. 569
Viadana. 569
Viamala, *voy.* Grisons.
Viatique. 569
Vibius Sequester. 569
Vibration, *v.* Son, Air, Ondes, Corde, etc.
Vibrions, *v.* Infusoires.
Vicaire. 569
Vice (mor.). 570
Vice-amiral, Vice-roi, etc. 571
Vicence (duc de), *voy.* Caulaincourt.
Vicente (Gilles), *voy.* Gil-Vicente.
Vices rédhibitoires, *v.* Vente.
Vichnou, *voy.* Vischnou.
Vichy (eaux de). 571
Vico. 571
Vicomte. 573
Vicq-d'Azir. 573
Victoire (duc de la). 574
Victor, *voy.* Aurélius Victor.
Victor (S.). 576
Victor I-III, papes. 576
Victor-Amédée et Victor-Emmanuel, *voy.* Sarde (monarchie).
Victor-Perrin (maréchal). 577
Victoria, reine d'Angleterre. 578
Victoria (Guadeloupe), *voy.* Vittoria.
Vida. 579
Vidame. 579
Vide. 580
Vie. 580
Vie (arbre de), *voy.* Thuya.
Vie future. 583
Vieillesse. 583
Vien. 585
Vienne et Congrès de Vienne. 585
Vienne (concile de). 594
Vienne (dép. de la). 594
Vienne (dép. de la Haute-). 596
Vierge (sainte), *voy.* Marie.
Vierge (astr.), *voy.* Zodiaque.
Vierges (îles des), *voy.* Antilles.
Vierges (les onze mille), *voy.* Ursule (sainte) et Cologne.
Viète. 597
Vif-argent, *v.* Mercure.
Vigie. 598
Vigile. 598
Vigne. 598
Vignes (P. des). 599
Vignoble, *voy.* Vigne.
Vigny (Alfred de). 599
Vigogne, *v.* Lama.
Viguerie. 601
Vilain. 601
Villa. 601
Villanelle. 601
Villaret (Cl.). 601
Villaret, *voy.* Joyeuse.
Villars. 601
Villaviciosa (bat. de), *v.* Vendôme (duc de).
Ville. 603
Ville (Hôtel-de-). 604
Villeggiatura. 605
Villehardouin. 605
Villèle. 606
Villemain. 611
Villeroi. 613
Villes, *voy.* Ville, Anséatiques, Forestières, etc.
Villiers (famille de), *v.* Buckingham.
Villiers de l'Isle-Adam. 614
Villoison. 614
Villon, *v.* Françaises (lang. et litt.).
Viltzes ou Wilzes, *voy.* Slaves et Vénèdes.
Vin, Vinification. 615
Vinade, *voy.* Corvée.
Vinaigre. 618
Vin de palme, *voy.* Palmiers et Cocotier.

Pag.

Vincennes. 620
Vincent (S.). 620
Vincent (Fr.-N.), *voy.* Hébertistes.
Vincent de Beauvais. 620
Vincent de Lérins (S.). 620
Vinci (Léonard de). 620
Vindélicie. 624
Vineta. 624
Vinettier. 624
Vinification, *voy.* Vin.
Vinland, *v.* Amérique.
Viole. 625
Violette. 626
Violon. 626
Violoncelle. 629
Viorne, *voy.* Obier.
Viotti. 630
Vipère. 631
Virelai, *voy.* Lai.
Virgile. 631
Virginie, *voy.* Appius Claudius et Décemvirat.
Virginie, *v.* ÉtatsUnis.
Viriathe. 637
Virilité. 638
Virus, *voy.* Variole, Rougeole, Scarlatine, Syphilis, Pustule, Rage, etc., etc.
Visage, *voy.* Face et Physionomie.
Viscères. 638
Vischnou. 638
Visconti (fam.). 639
Visconti (antiq.). 640
Vis d'Archimède. 641
Visigoths. 641
Vision, *v.* OEil et Vue.
Vision, Visionnaire. 643
Visir. 644
Visitandines. 645
Visite (droit de), *voy.* Neutralité et Traite des noirs.
Vison, *voy.* Marte.
Vistule. 645
Vital (Orderic), *voy.* France et Théologie.
Vitalisme, *v.* Bichat et Atomes.
Vitellius. 645
Vitesse, *voy.* Mécanique et Mouvement.
Viticulture, *voy.* Agriculture et Vigne.
Vitold, *voy.* Lithuanie.
Vitrification, *v.* Verre.
Vitriol (huile de), *voy.* Acide sulfurique.

Pag.

Vitruve. 646
Vittoria (bat. de). 646
Vittoria (Guadalupe-). 646
Vivarais, *voy.* Ardèche (dép. de l').
Vladimir I et II. 647
Vladislas (les). 648
Vlasta, *voy.* Bohême.
Vocabulaire. 648
Vocal, Musique vocale. 648
Vocatif, *voy.* Cas.
Vocation. 651
Vodan, *voy.* Odin.
Vœux, *voy.* Monastiques (ordres).
Voie lactée, *voy.* Nébuleuses et Étoiles.
Voie publique, *v.* Voirie.
Voies de communication, *v.* Communication, Routes, Chemins de fer et Rails, Canaux, etc.
Voigtland. 651
Voile, Voilure. 651
Voirie. 653
Voisin (la). 654
Voiture, *voy.* Transports et Roulage.
Voiture (Vincent). 654
Voïvode. 655
Voix. 655
Voix (extinction de), *v.* Aphonie.
Voix curiale et Voix virile, *voy.* Curial.
Vol (h. n.). 658
Vol (droit). 659
Volant. 660
Volatilisation. 660
Volcan, Phénomènes volcaniques. 660
Volga. 666
Volnai (vin de), *voy.* Beaune (vins de).
Volney. 667
Volonté. 669
Volsques. 671
Volta. 671
Voltaire. 671
Volterre. 683
Voltige. 683
Volume, *voy.* Solide, Capacité.
Volupté. 683
Vomiquier. 684
Vomitifs, *v.* Émétiques.
Vondel. 684
Vopiscus, *voy.* Auguste (Histoire).
Vorarlberg, *voy.* Tyrol.
Vorort, *voy.* Suisse.

Pag

Vosges (chaîne des). 684
Vosges (dép. des). 685
Voss (les). 686
Vossius (les). 688
Vote. 689
Votifs (tableaux), *voy.* *Ex Voto*.
Vouet. 689
Vouillé. 690
Voûte. 690
Voyages (histoires des), *voy.* Découvertes, Bibliographie, etc.
Voyelle. 691
Voyer, *voy.* Voirie.
Voyer-d'Argenson, *voy.* Argenson.
Vue. 691
Vue (point de), *voy.* Perspective.
Vulcain. 691
Vulgate. 692
Vulnéraires. 693
Vyasa. 693

W.

W. 694
Wace, *voy.* Française (litt.).
Wagram (bat. de). 694
Wagram (prince de), *v.* Berthier.
Wahabis. 695
Wahlstatt (bat. de). 697
Walckenaër (baron). 697
Waldeck. 698
Waldemar (les). 699
Wales, *voy.* Galles.
Walhalla. 699
Walid, *voy.* Khalife et Omméyades.
Walkyres. 700
Wallace. 700
Wallenstein. 701
Waller. 702
Wallons. 703
Walpole (Rob. et Hor.). 703
Warbeck. 704
Warburton. 704
Warnefried. 704
Warsovie, *voy.* Varsovie
Wartbourg. 705
Wartenbourg (affaire de), *voy.* York.
Warwick (comtes de). 706
Wasa. 707
Washington (Georges). 707
Washington (ville). 709
Washington (îles), *voy.* Marquises (îles).
Waterloo (bat. de). 710

Pag.

Watt. 712
Watteau. 713
Wattignies (bat. de), *voy.* Jourdan.
Wat Tyler. 714
Weber (Ch.-M. de). 714
Weimar (grand-duché et ville). 717
Weimar (Bernard de S.). 717
Weishaupt. 717
Weiss, *voy.* Albinus.
Weisse. 718
Welau (traité de), *voy.* Prusse.
Welfes, *voy.* Guelfes.
Wellesley (fam. des). 718
Wellington (duc de). 719
Wendes, *voy.* Vénèdes.
Werf, *voy.* Van der Werff.
Werner (Abraham). 722
Werner (Zacharie). 723
Wernigerode, *voy.* Stolberg.
Weser. 724
Wesley. 724
West (Benj.). 724
Western (îles), *voy.* Hébrides.
Westerwald, *v.* Prusse.
Westminster (cité de), *voy.* Londres.
Westminster (abbaye de). 725
Westminster-Hall. 725
Westphalie (prov. et roy. de). 726
Westphalie (traité de). 727
Wetteravie. 729
Wettin. 729
Weyer, *voy.* Van de Weyer.
Weymer, *voy.* Georges (Mlle).
Whigs, *voy.* Tories.
Whist. 729
Wiclef. 729
Wied. 731
Wieland. 731
Wieliczka. 735
Wight (île de). 735
Wilberforce. 735
Wildgrave, *voy.* Rhingrave.
Wilhelmshœhe, *v.* Kassel.
Wilkes. 736
Wille. 736
Winckelmann. 737
Windsor. 739
Winfried, *voy.* Boniface (S.).

Pag.

Winter (P. de). 740
Winterfeld. 740
Wisbade. 740
Witekind. 741
Witt (les frères de). 741
Wittelsbach (maison de). 742
Wittenagemot, *voy.* Grande-Bretagne.
Wittenberg. 742
Wittgenstein (princes de). 743
Wladimir, *v.* Vladimir.
Wladislas, *v.* Vladislas.
Wodan, *voy.* Odin.
Wolf (Christ. de). 744
Wolf (Fr.-Aug.). 744
Wolga, *voy.* Volga.
Wollaston (théol.). 748
Wollaston (chim.). 748
Wolofs, *voy.* Afrique et Sénégambie.
Wolsey. 749
Woolett, *voy.* Gravure.
Wordsworth. 749
Worms. 750
Wouwerman. 750
Wrangel. 750
Wrède (prince de). 751
Wren. 752
Wurmser. 752
Würtemberg (géogr. et hist.). 753
Würtemberg (maison de). 757
Würtz. 760
Würtzbourg. 762
Wynants. 765
Wyttenbach. 763

X.

X. 765
Xaintrailles. 766
Xanthe, *voy.* Scamandre et Troie.
Xanthippe. 766
Xanthus. 766
Xantippe. 766
Xavier (S.), *voy.* François-Xavier.
Xenagie, *voy.* Phalange.
Xénie. 766
Xénocrate. 766
Xénophane, *voy.* Éléatique (école) et Grecque (litt.).
Xénophon. 767
Xénophon d'Éphèse. 774
Xérès. 774
Xerxès I et II. 774
Ximénès (cardinal). 774
Xuthus, *voy.* Hellen, Achæus et Ion.
Xylographie. 775

Y.

Pag.

Y. 776
Y (golfe). 777
Yakoutes, *voy.* Iakoutes.
Yanaon, *voy.* Inde (poss. franç. de l').
Yang-tsé-Kiang. 777
Yard, *voy.* Pied.
Yémen. 777
Yeomanry. 778
Yermak, *voy.* Iermak.
Yermolof, *v.* Iermolof.
Yeuse, *voy.* Chêne.
Yézid I-III, *v.* Oméïades.
Yoni, *v* Indienne (rel.).
Yonne (dép. de l'). 778
Yorck (général). 779
York (comté d'). 780
York (duc d'). 780
York (cardinal d'), *voy.* Stuart (maison de).
Young (poëte). 781
Young (agron.). 782
Young (médecin). 782
Ypréau, *voy.* Peuplier.
Ypsilanti, *voy.* Hypsilantis.
Yriarte (les). 783
Yucatan (canal de), *voy.* Amérique et Mexique.
Yverdun, *voy.* Vaud (canton de) et Pestalozzi.
Yvetot (roi d'). 783

Z.

Z. 785
Zabiens, *voy.* Chrétiens de Saint-Jean et Nazaréens.
Zabulon, *v.* Tribus (les douze).
Zacharie (proph.). 786
Zacharie (S.), *voy.* Jean-Baptiste (S.).
Zacharie (pape), *voy.* Papauté.
Zæhringue. 786
Zaleucus. 786
Zama (bat. de), *voy.* Annibal, Scipion et Bataille.
Zampieri, *voy.* Dominiquin (le).
Zanguebar. 786
Zante. 786
Zapoliya. 787
Zaporogues, *voy.* Kosaques.

	Pag.
Zara, *voy.* Dalmatie.	
Zarlino.	787
Zèbre.	787
Zégris, *v.* Abencérages et Grenade.	
Zéirides, *v.* Khalifat, Fatimides et Tunis.	
Zélande, *v.* Pays-Bas.	
Zélande (Nouvelle-).	787
Zémendar, *voy.* Inde.	
Zemlia (Novaïa-).	789
Zende (langue), *v.* Persanes (lang. et litt.) et Linguistique.	
Zend-Avesta, *voy.* Persanes (lang. et litt.) et Zoroastre.	
Zendides, *voy.* Perse et Farsistan.	
Zenghi, *voy.* Nour-Eddyn et Alep.	
Zénith.	789
Zénobie.	789
Zénon (les deux).	790
Zentha (bat. de), *voy.* Eugène, Moustapha II et Othoman (empire).	
Zéphanyah, *v.* Sophonie.	
Zéphire.	791
Zerbst, *voy.* Anhalt.	
Zerdouscht, *v.* Zoroastre.	
Zéro, *voy.* Numération, Chiffre, etc.	
Zeuxis, *voy.* Parrhasius.	
Zeyanides, *voy.* Almohades.	
Zibeline, *voy.* Marte.	
Zigani, *voy.* Bohémiens.	
Zigzag, *voy.* Tranchée.	
Zinc.	792
Zingarelli.	793
Zingares, *voy.* Bohémiens.	
Zinzendorf (comte de).	793
Zircon, *voy.* Hyacinthe et Pierre.	
Ziska.	793
Zizanie, *voy.* Ivraie.	
Zodiaque.	795
Zoega.	796
Zoïle.	797
Zollverein.	797
Zonare.	798
Zoologie.	798
Zoophytes.	799
Zootomie, *voy.* Anatomie.	
Zorndorf (bat. de).	801
Zoroastre.	802
Zorobabel.	802
Zosime.	802
Zouaves.	804
Zoungarie.	804
Zriny, *voy.* Hongrie, Soliman II, Othoman (empire).	
Zschokke.	804
Zug (canton de).	805
Zurbaran.	805
Zurich (canton et ville).	806
Zurich (lac de).	807
Zuydersée.	807
Zwingle.	807
Zygodactyles, *voy.* Grimpeurs.	
Zymologie, *voy.* Fermentation.	

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME VINGT-DEUXIÈME.